Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lemagasinpittore51unse

51

LE MAGASIN PITTORESQUE

1883

LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE (J. Charton), rue de l'Abbé-Grégoire, 15

LE MAGASIN

PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

MEMBRE DE L'INSTITUT

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME PREMIER

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXXIII

THE GETTY CENTER

MAGASIN PITTORESQUE

LIe ANNÉE. 1883. — 2e SÉRIE. TOME PREMIER.

SUR LES PORTRAITS D'ARISTOTE.

Aristote. — D'après une sculpture conservée au palais Spada, à Rome.

A M. Édouard Charton.

Mon cher et honoré collègue,

Le portrait que vous donnez d'Aristote, d'après Visconti, tome Ier de l'Iconographie grecque, peut passer pour un chef-d'œuvre. Visconti l'avait copié de la statue du palais Spada, à Rome, où je l'ai vue encore il y a sept ou huit ans. Ce portrait est-il aussi authentique qu'il est beau? Il serait hasardeux de le croire; cependant il n'y a là rien qui soit absolument impossible.

D'abord, il est certain qu'il y avait dans l'Antiquité des portraits d'Aristote d'après nature. Plusieurs témoignages fort autorisés nous l'attestent. Le plus grave de tous est celui de Théophraste, le disciple préféré d'Aristote, et son successeur dans l'école péripatéticienne. Théophraste, dans son testament, que nous a conservé Diogène Laërce

(V, 51), recommande de placer l'image d'Aristote, son maître, dans un temple qu'il avait consacré aux Muses. Cette statue avait dû nécessairement être faite du vivant d'Aristote, comme celle que Philippe avait fait placer à Delphes, parmi les statues de la famille royale de Macédoine, pour honorer le précepteur de son fils, Alexandre.

Cicéron (*ad Atticum*, IV, 10) nous apprend qu'Atticus avait dans son cabinet une statue d'Aristote, au-dessous de laquelle il avait l'habitude de s'asseoir sur un banc. On a cru avoir retrouvé cette image d'Aristote dans un petit buste découvert au Quirinal et portant le nom du philosophe. Ce buste, qui est perdu, mais dont on a conservé les gravures, ressemble beaucoup à la statue du palais Spada; ce qui rend la conjecture encore plus vraisemblable.

Quatre cents ans environ après Théophraste, Pausanias (VI, 4, 8) vit à Olympie une statue qu'on disait être d'Aristote, et qu'un de ses disciples lui avait élevée; elle était près de celle de Chilon, le célèbre athlète, due à Lysippe. Cette statue d'Aristote était-elle la même que celle que possédait Théophraste, et avait-elle été faite aussi sur nature? On ne peut ni l'affirmer ni le nier. Sidoine Apollinaire, deux ou trois siècles après Pausanias, parle de statues d'Aristote qui le représentaient les bras hors de sa robe. Enfin, Christodore Coptitès, au sixième siècle de notre ère, décrivant des statues qu'il voit à Constantinople, parle de la statue d'Aristote, placée entre celles de Démosthène et d'Eschine. Coptitès est frappé de l'air vivant de cette image. (M. Stahr, *Aristotelia*, I, p. 160.)

Est-ce la statue du palais Spada, qui, de Constantinople, serait revenue à Rome?

A côté de la sculpture reproduisant les traits du philosophe, l'Antiquité nous a transmis quelques détails sur sa figure et sa personne. Si l'on en croit Diogène Laërce, citant un certain biographe, Timothée d'Athènes, Aristote avait des yeux petits; il était chauve; sa bouche était ironique; et, selon le bon Élien (*Histoire variée*, III, 19), sa physionomie railleuse déplaisait à son maître Platon, autant que la recherche excessive de ses vêtements, sa frisure, ses bagues et sa loquacité. Deux épigrammes de l'*Anthologie*, tout aussi peu flatteuses, le font bègue, petit de taille et ventru; mais comme ces épigrammes ne lui reconnaissent non plus ni style ni intelligence, et qu'elles attaquent même ses mœurs, on peut les tenir pour suspectes d'une partialité calomnieuse.

Quoi qu'il en soit, l'artiste à qui nous devons la statue du palais Spada a compris Aristote comme la postérité l'a compris et le comprendra toujours. Sur ce front puissant sillonné de rides, sur ces yeux interrogateurs, sur cette bouche régulière et ferme, sur toute cette physionomie austère et sereine, *Sapientûm templa serena*, on retrouve l'empreinte profonde de l'incomparable génie qui a enfanté, à lui seul, presque toutes les sciences que le monde a cultivées sur ses traces et d'après ses traditions : la logique, l'histoire naturelle, l'anatomie et la physiologie comparées, la météorologie, la mécanique, la rhétorique, la politique, la poétique, la psychologie, la métaphysique, etc., etc. Si ce n'est pas là exactement le visage d'Aristote, c'est du moins le visage qu'un habile artiste a su lui attribuer, à défaut de la nature, qui ne lui avait peut-être pas fait don d'un physique répondant à son immense et prodigieux esprit.

Vous connaissez au Louvre le fameux buste d'Homère. La beauté et la grandeur du génie y éclatent presque autant que dans l'Iliade même et dans l'Odyssée. Le divin aveugle n'a pas posé en personne devant l'artiste, pas plus qu'Aristote n'a posé, peut-être, pour la statue du palais Spada; mais, cette fois encore, l'art a tout aussi bien réussi; et la figure idéale qu'il prête au philosophe est bien celle que mérite l'Homère de la science. Avec M. Édouard Zeller, l'historien accompli de la philosophie des Grecs, nous pouvons admirer ce buste merveilleux à l'égal de l'autre; et puisque nous ne pouvons pas les contempler tous deux réunis dans notre Musée national, vous avez bien fait, mon cher et honoré collègue, de nous procurer une esquisse fidèle de celui qui nous manque. (1)

Votre dévoué collègue et confrère,

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE,
Membre de l'Institut, Sénateur.

LETTRES INÉDITES DE JEAN REYNAUD (2).

En souvenir d'une des plus précieuses d'entre toutes les anciennes collaborations à ce recueil, et pour associer encore notre ami Jean Reynaud à la

(1) La traduction générale d'Aristote, à laquelle M. Barthélemy Saint-Hilaire a consacré sa vie presque entière, a été commencée au mois de janvier 1832. — La *Politique* a paru en 1837, 2 vol. in-8, texte grec et traduction, Imprimerie royale; — *2e édition*, traduction seule, 1 vol in-8, 1848; — *3e édition*, traduction seule, 1 vol. in-8, 1868. — La *Logique*, traduite pour la première fois en français, 1839-1844, 4 vol. in-8 (épuisé). — La *Psychologie*, traité de l'âme, 1 vol. in-8, 1846, traduit pour la première fois en français (épuisé). — *Opuscules*, traduits pour la première fois en français, 1 vol. in-8, 1847. — La *Morale*, 3 vol. in-8, 1856 (épuisé). — La *Poétique*, 1 vol. in-8, 1858. — La *Physique*, traduite pour la première fois en français, 2 vol. in-8, 1862. — *Traité du ciel*, traduit pour la première fois en français, 1 vol. in-8, 1862. — La *Météorologie*, traduite pour la première fois en français, 1 vol. in-8, 1863. — *Traité de la production et de la destruction des choses*, traduit pour la première fois en français, 1 vol. in-8, 1866. — La *Rhétorique*, 2 vol. in-8, 1870. — La *Métaphysique*, 3 vol. in-8, 1879.

Sous presse : — l'*Histoire des animaux*, 4 vol. in-8.

En préparation : — *Traité de la génération*, 2 vol. in-8. — Etc.

La traduction est, pour tous les ouvrages d'Aristote, accompagnée de notes et parfois de paraphrases. ÉD. CH.

Voy., sur Aristote, les Tables de la première série.

(2) Voy., aux Tables de la première série, le portrait de Jean Reynaud, sa biographie, la sculpture de l'Immortalité, par Chapu, placée sur son tombeau, au cimetière du Père-Lachaise. — Une partie des articles de notre ami si regretté a été publiée en un volume : *Lectures variées*. Nos lecteurs n'auront pas oublié, entre autres, les admirables pages intitulées : *Élévations*. ÉD. CH.

deuxième période du *Magasin pittoresque,* nous publions quelques lettres qui nous ont été communiquées dans ce but avec empressement. Elles feront connaître l'éminent penseur dans la familiarité aimable et bonne qui le faisait aimer.

A M. Michelet.

Monsieur et cher ancien maître,

J'apprends, un peu tardivement, que vous avez bien voulu venir me voir, et j'ai à cœur de vous témoigner le regret que m'a causé, dans cette circonstance, mon éloignement. C'était à moi à vous aller remercier des deux excellents volumes dont vous avez bien voulu me gratifier, et sans ma santé, je n'y aurais certainement pas manqué. Mais pendant le peu de jours que j'ai passés à Paris, entre la Normandie et la Provence, je me suis vu retenu chez moi presque constamment. Permettez-moi donc de vous remercier avec la plume, n'ayant pu le faire autrement.

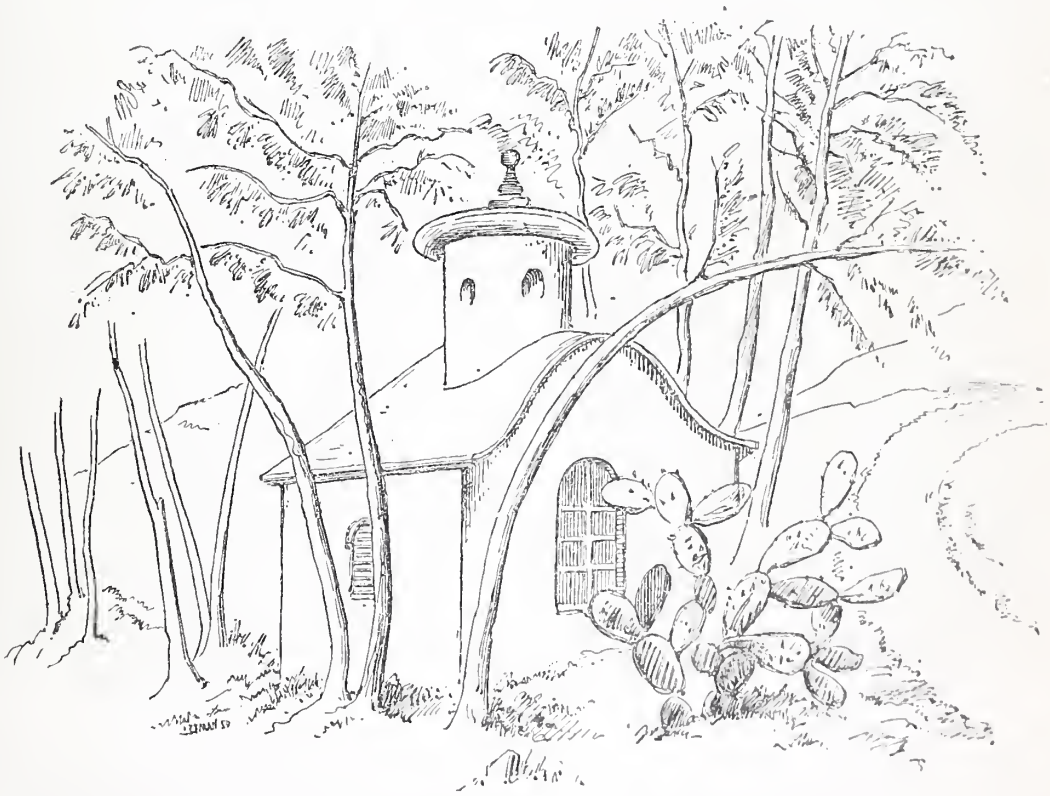
Chacun de vos volumes de l'*Histoire de France* entre dans mon esprit comme une lumière, et j'ai coutume de vous comparer à un ambassadeur que j'enverrais à la cour de France dans les siècles passés afin de me tenir au courant, non des grosses choses extérieures que tout le monde sait, mais des finesses intérieures desquelles tout le spectacle dépend, et qui n'arrivent jamais à être discernées que par les diplomates les plus déliés. Ainsi, vous voyez que, grâce à vous, je me donne, *in petto,* des airs de souverain. Comment ne vous serais-je pas reconnaissant?

Je voudrais bien vous parler de *l'Oiseau*; mais comment m'y prendre? Il faudrait dire que les pages qui m'ont le plus vivement intéressé ne sont point celles qui se rapportent aux animaux ailés. Peut-être ne suis-je point juste; mais je me rappelais, en lisant ce volume, certains moments heureux de conversation sur les bords du lumineux lac de Genève, et ce souvenir a entraîné la balance.

Adieu, cher maître: travaillons et espérons. Il me semble que les nuages commencent à se dégager et que l'on entrevoit de nouveau un peu de bleu dans le ciel.

Soyez, je vous prie, auprès de Mme Michelet, l'interprète de mes hommages et compliments, et croyez-moi toujours votre très reconnaissant et très dévoué ancien élève.

JEAN REYNAUD.



Croquis d'un petit pavillon rustique situé dans le jardin de Jean Reynaud, à Cannes (1).

A deux jeunes filles de dix à douze ans.

Cannes, 22 janvier 1860.

Voilà, Mesdemoiselles, la villa Félicie! Quand vous serez lasses des plaisirs et distractions du monde et que l'envie de vous faire ermites vous prendra, je serai heureux de la mettre à votre disposition.

Vous voyez que c'est un véritable ermitage. Il ne vous manquera qu'une cloche au clocher pour

(1) Jean Reynaud dessinait bien, et il ne faudrait pas juger de tout son talent d'amateur par ce simple croquis tracé dans une lettre à deux enfants.

sonner l'*Angelus*, et on s'empressera de la faire poser. On vous donnera à chacune une robe de bure et un capuchon, et comme vous vivrez de pain et d'eau, vous ne serez embarrassées ni pour la cave ni pour la cuisine. Quant à la cheminée, l'énorme cactus qui se dresse devant la fenêtre vous indique assez que le climat permet, surtout à des anachorètes, de se passer de feu en toute saison; et quant à la chaleur, les pins maritimes qui croisent leurs branches par-dessus la toiture vous formeront un abri contre les ardeurs du soleil, pour que vous puissiez faire l'économie de vos ombrelles, luxe généralement étranger aux ermites.

La pauvre Félicie, qui jouit tant cette année de sa villa, cessera de la voir l'an prochain, vu que ses dix ans seront le signal de son entrée au couvent, et que son cher papa est plus sévère à son égard que le vôtre.

Ainsi, pour l'hiver prochain, l'édifice sera à votre disposition, et vous pourrez y commencer votre noviciat sous l'œil de vos parents. Vous trouverez bien quelques épines parmi les buissons des bois pour vous flageller, mais vous y trouverez aussi des fleurs dont je vous envoie un échantillon.

Adieu, Mesdemoiselles, réfléchissez très sérieusement sur la vocation que je vous indique, et tandis que vous êtes encore du monde, permettez-moi de vous embrasser très affectueusement.

Votre oncle Ernest [1].

A suivre.

LE PORT D'ANVERS.

Il faut avoir visité Anvers pour se faire une idée du mouvement, de l'animation extraordinaire que présente un grand port de commerce. Hambourg et Marseille pourraient, seuls en Europe, offrir un pareil spectacle. Si, de la jetée d'Anvers, on regarde vers l'ouest, du côté de l'estuaire de l'Escaut, on aperçoit sur le fleuve, large comme un bras de mer, toute une flottille de barques de pêche se dirigeant vers le port ou s'en éloignant; çà et là de grands navires, les uns immobiles en rade et réduits à leur grêle mâture, les autres portant le haut édifice à quatre et cinq étages de toutes leurs voiles déployées, avançant presque insensiblement et à chaque instant dépassés par de sveltes bateaux à vapeur, laissant traîner horizontalement derrière eux leur long panache de fumée.

Dans le port même, c'est une activité, une agitation, un encombrement, un fourmillement indescriptibles, causés par le chargement et le déchargement incessants des bâtiments de toutes sortes, trois-mâts, bricks, venus de tous les points du globe, hollandais, allemands, anglais, espagnols, américains, australiens, amarrés en file ininterrompue et indéfinie, sur plusieurs rangs, le long des quais des bassins. Des bandes de robustes portefaix, coiffés de capuchons en toile goudronnée tombant jusque sur les épaules, vont et viennent un par un de chaque navire au quai, ployés sous des mannes pleines ou sous des sacs pesants. De place en place, des grues tournantes enlèvent au bout de leur chaîne et déposent à terre d'énormes ballots suspendus. Ici s'entassent des peaux séchées et raidies; là des cornes de buffles s'amassent en monticule, s'éboulant en avalanche sonore à chaque nouvelle hottée qu'on y verse; plus loin les tonneaux s'alignent, les barils s'étagent en pyramides, les billes d'acajou, les planches de bois du Nord s'empilent. A travers ces monceaux de denrées diverses, qui débordent sur la voie et l'obstruent, circulent avec peine les camions, les haquets, qui promptement se chargent et, cahotés sur le pavé, s'en vont vers les grandes portes ouvertes des entrepôts. Ailleurs, une foule d'émigrants s'embarquent, se pressent sur le pont d'un grand navire, portant à la main, en un petit paquet, quelques hardes, toute leur fortune. A côté, des troupeaux de bœufs et de moutons se bousculent entre les parapets d'une passerelle, beuglant, bêlant, effarés sous les coups de fouet de leurs conducteurs. Mille bruits assourdissants remplissent l'air, grincements de poulies, chants rythmés des matelots hissant les vergues, sifflements des steamers, bouillonnement de l'eau battue par les aubes des roues, piétinements des chevaux sur les pavés, cris des charretiers, souffle haletant des locomotives et roulement des vagons sur les rails contournant les divers bassins, coups de marteau des charpentiers radoubant les bâtiments avariés dans les cales sèches.

La tombée de la nuit arrête tout ce mouvement, apaise tout ce tumulte. Si la vie ne s'est pas ralentie dans les rues populeuses de la ville, il semble que le sommeil ait engourdi le port. Les quais sont déserts et silencieux. On n'entend plus que le léger clapotement de l'eau contre les flancs des navires et le long des berges de granit, et le murmure du vent dans les agrès. Les coques des grands bâtiments prennent des proportions colossales; elles font dans l'ombre transparente d'énormes taches noires et opaques. Si la lune, dans son plein, perce tout à coup les nuages, le tableau devient tout à fait fantastique. Une bande de lumière argentée se projette sur toute la longueur de la nappe d'eau, qui scintille, miroite, jette des milliers d'étincelles comme si elle était semée d'une poudre de diamants. Des centaines de mâts de toute hauteur apparaissent, à droite et à gauche, en rayures parallèles et serrées; les vergues, les cordages forment un lacis compliqué, enchevêtré, qui se détache comme une dentelle noire sur le ciel lumineux. On croirait voir une grande forêt dépouillée de son feuillage par l'hiver et au milieu de laquelle coule une rivière. Et si l'on est placé devant l'un des bassins dont le plus grand diamètre se dirige du nord au sud, c'est-à-dire vers la ville, tel que celui du Canal ou bien celui de la Campine, on aperçoit

[1] Nom qu'on donnait à Jean Reynaud dans sa famille.

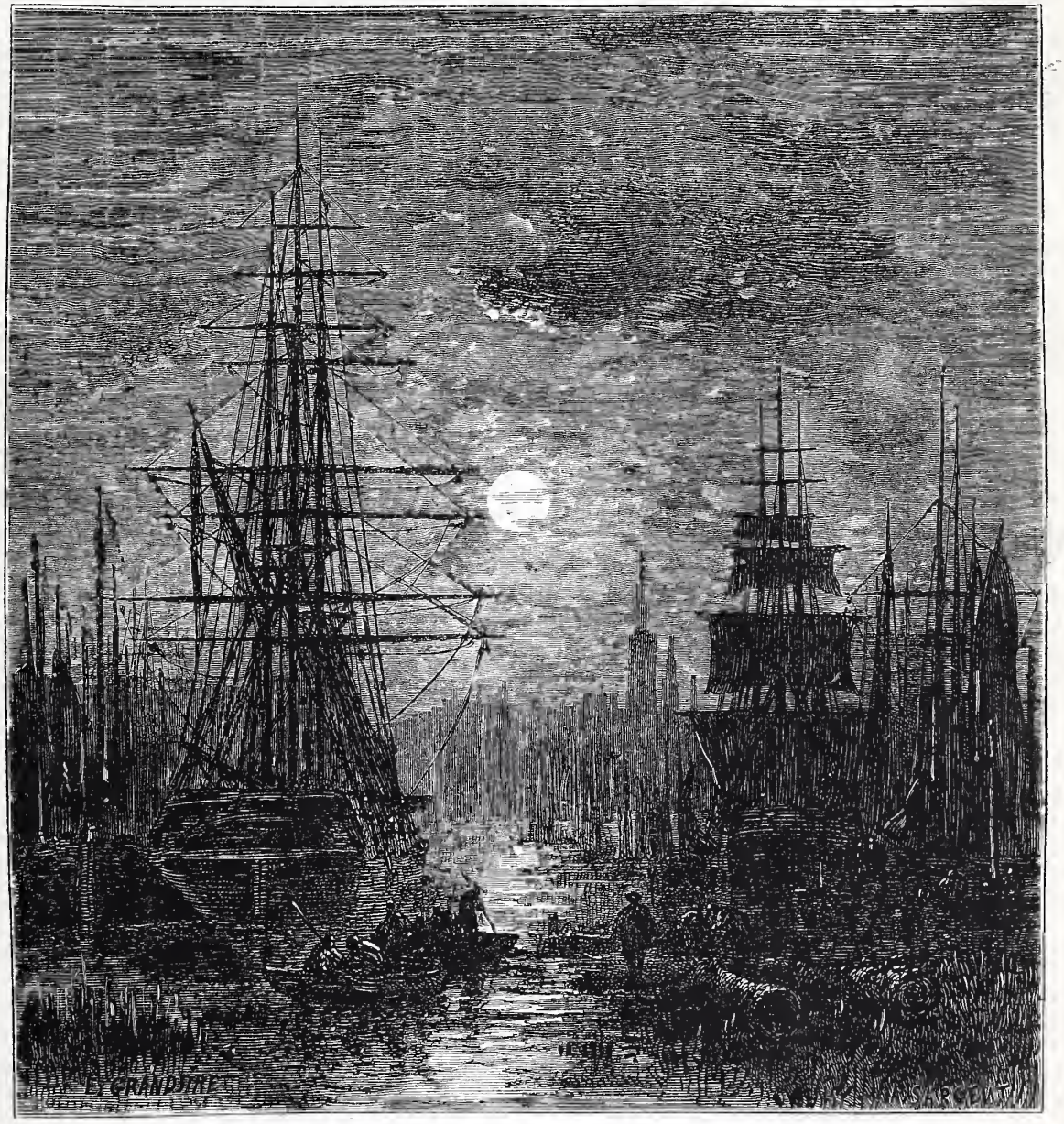
vaguement dans le fond un fouillis de toitures, de pignons, de tourelles, de clochetons, d'aiguilles, au-dessus duquel s'élance jusque dans les nues, toute seule, la flèche aiguë de la cathédrale.

Eugène LESBAZEILLES [1].

A ces lignes de notre fidèle collaborateur M. Eugène Lesbazeilles, nous nous félicitons de pouvoir ajouter les passages suivants d'une note que nous devons à l'obligeance de M. Grandsire, l'auteur même du dessin sur bois dont nous publions ici la gravure :

..... Parti de Bruxelles par un temps sombre et pluvieux, j'arrivai à Anvers le soir avec la satisfaction de voir les brumes se dissiper peu à peu et les nuages céder la place à la clarté de la lune. Comme j'étais venu dans la vieille cité flamande avec l'intention d'étudier surtout son paysage maritime, je m'acheminai immédatiement vers le port.

Là m'attendait un curieux et beau spectacle. Les bassins encombrés d'une quantité innombrable de navires qui donnent une si haute idée de la richesse commerciale de cette cité industrieuse, le mouvement ordinaire de l'heure de la marée, le



Effet de nuit. — Le Bassin de la Campine, à Anvers. — Dessin par Eugène Grandsire [1].

[1] Gendre d'Émile Souvestre, qui a, pendant beaucoup d'années, contribué avec tant de succès à la rédaction du *Magasin pittoresque*, et dont les articles, reproduits en volumes, sont devenus si populaires : *un Philosophe sous les toits*, les *Mémoires d'un ouvrier*, la *Dernière étape*, etc., etc.

[1] M. E. Grandsire, l'un de nos paysagistes les plus distingués, est né à Orléans. Il a fait de nombreux voyages dans le Nord de l'Europe et en Italie, particulièrement à Venise, où il a longtemps résidé. Un grand nombre de ses tableaux ont été acquis par l'État : l'un d'eux est exposé au Musée du Luxembourg, d'autres dans les Musées de province.

départ d'un grand nombre de bateaux, l'appel des pilotes, les cris des matelots dans tous les idiomes du monde, la fumée des steamers, le clapotement de l'eau, tout cet ensemble captiva d'abord mon attention. J'errai de côté et d'autre et je m'arrêtai enfin devant le bassin de la Campine, celui qui m'intéressa le plus par son aspect fruste et rustique. Là rien de rectiligne, mais des terrains rugueux, dont les bords frangés par l'action de la marée conviennent si bien aux premiers plans d'un tableau.

C'est dans ce bassin que viennent séjourner les navires employés au transport des bois du Nord destinés à la construction, et ce sont de vieux bateaux pittoresques que l'on charge de ces lourdes cargaisons.

En ce moment, les terrains n'étaient pas encore entièrement recouverts par l'eau, et la flottille des navires suédois et norvégiens avait l'aspect d'une vraie forêt de mâts.

Du fond, où s'étendait une nuance bleue, se détachait la silhouette de la magnifique cathédrale. Ma contemplation dura longtemps.

Il est rare qu'un artiste ne soit pas ému par ces scènes de nuit, où l'ombre donne aux objets des proportions grandioses et aux perspectives un mystère que l'on ne retrouve plus aux vives lumières du jour : le soleil est souvent un grand destructeur d'illusions. Du reste, comme on l'a dit maintes fois, ce qui nous charme le plus dans une peinture de paysage, ce ne sont pas seulement les effets de la lumière, de la couleur et de la perspective aérienne. Les plus belles combinaisons de lignes et de composition, conditions cependant si importantes, ne suffiraient pas pour intéresser les personnes dont le goût est exercé, et l'exécution parfaite de chaque partie d'un tableau, tout en prouvant bien que l'artiste sait peindre, ne serait toujours que l'œuvre d'un praticien habile et à l'œil juste. Il lui serait impossible de faire éprouver aux autres l'impression qu'il éprouve lui-même, s'il se contentait de cette stricte exactitude. Il faut, pour que l'expression personnelle jaillisse bien de l'ensemble, qu'il y ait une harmonie parfaite entre toutes les parties du tableau, que la variété se trouve dans l'unité, et que les tons ne soient pas seulement vrais, mais que leurs rapports soient surtout très justes entre eux indépendamment de la couleur. C'est par là que l'artiste arrive à graduer ou à contraster, selon le langage des peintres, les valeurs dont une bonne gravure peut donner une idée assez juste.....

Je résolus de reproduire le tableau de ce bassin.

... Quelques jours après, je m'éloignai avec regret de cette rive, où j'avais passé des heures qui m'ont laissé un souvenir ineffaçable, et où ma pensée, même en ce moment, ne se reporte pas sans émotion.

E. Grandsire.

LABOURRACHE.

HISTOIRE D'UN VIEIL HERBORISTE.

SOUVENIRS.

I

Labourrache, et non pas la bourrache, car il ne s'agit nullement de la plante, mais d'un bonhomme qui en portait le nom, sans doute parce qu'il cultivait et vendait par les rues cette herbe excellente, si chère aux malheureux enrhumés, fiévreux, catarrheux et rhumatisants, ladite plante étant, comme chacun sait, béchique, émolliente et sudorifique.

Je crois voir encore le pauvre vieux sa hotte sur le dos, coiffé d'un haut et large chapeau enguirlandé de têtes de pavot. Il portait aux bras et attachés à sa ceinture devant, derrière et sur les côtés, cinq ou six paniers remplis de ses plantes médicinales qu'il offrait de porte en porte, enseignant la manière de s'en servir et narrant aux clients les propriétés de chacune d'elles. Je peux dire, en toute vérité, que je reçus de cet étrange bonhomme mes premières leçons de botanique.

La bourrache était sa plante de prédilection, son enseigne en quelque sorte, puisque, tenant à la main, en toute saison, un bouquet de cette plante verte ou sèche, il signalait son passage par ce cri : Bourrache! bourrache!

« — Ah! la bourrache, mon petit (je venais de lui en acheter pour deux sous), on n'en connaît pas assez les vertus... et puis, quelle jolie fleur! Vois-tu ça : une étoile bleue, blanche et noire! C'est sérieux, c'est beau et c'est bon!

» En infusion légèrement sucrée, quelle tisane, pectorale, digestive, agréable au goût! Jamais l'empire chinois ne nous enverra un thé préférable. La bourrache pousse partout, mais ça n'est pas une plante de nos pays; elle nous est venue de l'Asie Mineure. Nous avions chez nous une plante que voici (et il me la montrait) : c'est la digitale, qui ralentit les mouvements du cœur; la bourrache, au contraire, les active. N'admires-tu pas ça, mon petit? Le courage par elle revient aux languissants. Le thé agit sur les organes digestifs, le café sur ceux de la pensée; la bourrache a son action sur le cœur. Nous avons en elle bonté et beauté. Placez sur une salade quelques fleurs de bourrache entremêlées de fleurs de capucine, quel agréable effet et quel goût délicieux! Non, mon enfant, on ne sait pas ce que vaut cette bonne plante. »

Et je le vis agiter son bouquet en criant : — Bourrache! bourrache!

Mes souvenirs du bonhomme sont malheureusement fort lointains; ils sont toutefois si nets, si précis et si vifs, que j'en puis parler comme s'ils ne remontaient qu'à quelques mois.

Voilà pourtant une belle soixantaine d'années que je commençai de m'instruire aux leçons du vieil herboriste; il avait bien lui-même alors les soixante-six ans que j'ai moi-même aujourd'hui, ce qui reporte sa naissance aux environs de 1760. Il

pouvait donc avoir dans les vingt-neuf ans lorsque éclata la révolution. Ce n'est pas qu'il ait jamais parlé devant moi de cette époque terrible, où tant d'existences furent bouleversées; mais mon père, qui aimait à l'entendre célébrer les vertus de ses plantes, pensait que la révolution avait dû le précipiter de quelque autre carrière dans l'herboristerie. Si rien en lui n'indiquait un ancien noble, c'était peut-être un ancien religieux, un ancien prêtre... On ne savait d'où il était venu dans notre ville. Malgré son affectation d'extrême pauvreté, il n'y était pas arrivé dénué de toute ressource, puisque tout de suite il s'y était rendu acquéreur (à très bas prix, il est vrai) d'un terrain dont il fit un jardin de plantes médicinales et dans lequel il se construisit une sorte de grande hutte en terre recouverte de chaume qui lui servit d'habitation et de laboratoire jusqu'à... On ne peut dire jusqu'à sa mort, mais jusqu'à sa disparition. Un matin, en effet, on ne le retrouva plus, et jamais depuis personne n'en entendit parler.

Sans doute, par le notaire qui avait dû rédiger l'acte de vente du petit terrain, on eût pu savoir son véritable nom, mais personne, je crois, n'en fit la recherche. Moi-même, à cette époque, enfant de treize ans tout au plus, je m'en tins à l'étonnement de cette disparition. Peut-être quelqu'un a-t-il connu le fond de cette étrange histoire; mais quant à moi, je ne l'ai jamais su et ne le sais pas encore. En ferai-je l'aveu? je suis bien aise de ne pas le savoir. Ce que j'eusse appris de son existence antérieure peut-être m'eût gâté ce vieux type légendaire. Victime des agitations révolutionnaires, il eût à mes yeux perdu de son originalité réjouissante, et j'eusse été, d'autre part, désolé de voir en lui autre chose qu'une créature innocente et bonne en sa singularité. J'ignore donc, et je l'avoue, les soixante premières années de mon héros, j'ignore aussi sa fin; je ne saurais dire d'où il était venu, où ni comment il s'en est allé. Je n'en aurai peut-être que plus de plaisir à rappeler l'influence féconde qu'il eut sur mon enfance et, je crois, sur toute ma vie.

Que de créatures passagères, hélas! traversent une vie d'homme en y laissant pour toujours leur empreinte heureuse ou funeste! Le souvenir du vieil herboriste joue un peu dans mon passé le rôle de quelques personnages vaguement connus et presque mythologiques qui apparaissent aux origines des anciens peuples.

II

Ce fut, je pense, en 1821 qu'il commença de vendre ses herbes par la ville dont il ne tarda pas à devenir une des célébrités populaires : il y a presque toujours du bon aux originalités dont le peuple adopte et garde la mémoire. D'abord les propos de toutes sortes, et quelques-uns assez malveillants, ne manquèrent pas au *vieux moine*, au *vieux capucin*, au *vieux frère coupe-choux;* mais ces propos ne tinrent pas : le bonhomme, à force d'affabilité, de bonne humeur et de placidité d'esprit, surtout par l'élan secourable et le courage dont il fit preuve en deux ou trois circonstances, sut ramener à lui les plus grincheux et les plus rétifs. J'avais cinq ans environ lorsque, pour la première fois, il m'apparut criant au bout de la rue : *Bourrache! bourrache!* Son commerce prospéra sans doute, car un an plus tard, au lieu de sa hotte et de ses paniers, il eut une brouette qui, plus tard encore, fut elle-même remplacée par une carriole.

Voilà tout ce que j'ai su de sa vie matérielle. Et puis on nous disait que, pour toute nourriture, une livre de pain chaque jour lui suffisait, avec une gousse d'ail, un morceau de radis, ou quelque autre produit de son jardin. Son petit domaine, entouré de haies épaisses et très hautes, ne laissait guère passage aux regards indiscrets. Sa porte était toujours fermée et ne s'ouvrait, disait-on, à personne. Pourtant, une fois dehors, avec ses herbes, le vieil herboriste paraissait homme très sociable et même de bonne et tranquille humeur. L'œil était vif, clair et très doux; la parole correcte, presque élégante. Le cher homme promenait donc partout sa boutique en plein vent; mais il paraissait s'être fait, selon le précepte de Montaigne, une *arrière-boutique* impénétrable. Le jour qui précéda sa disparition, une fumée abondante s'était échappée de son toit : il avait dû brûler des livres ou des papiers, du moins on put le croire à l'odeur de cette fumée.

Ce désir de ne laisser aucune trace de soi, je l'ai depuis constaté chez d'autres. Les civilisations fatiguées ont de ces fugitifs, et tous, pour se cacher, ne fuient pas au désert. En plein Paris vous en trouverez. Tous ne sont pas, comme on pourrait croire, des désespérés; mais, seuls en leur pensée, seuls en leurs souvenirs, en leurs regrets, en leurs aspirations, en leur foi, ils éprouvent irrésistiblement le besoin de s'isoler dans leur vie. Ils auront peut-être, comme le vieil herboriste, boutique ouverte à tous venants, mais nul jamais ne pénétrera dans l'*arrière-boutique*. Montaigne, le philosophe Montaigne, ne fut que le plus illustre de ces boutiquiers étranges; mais combien d'entre nous, sans qu'on le soupçonne, ont au dedans d'eux-mêmes l'impénétrable *retrait!*

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.

A suivre. EUGÈNE NOEL [1].

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

I

Il n'y avait pas dans toute l'Alsace de plus joli moulin que le moulin de Grünbach, et de plus heureux meunier que Jean-Baptiste Hofel.

[1] Bibliothécaire de la ville de Rouen, auteur de l'*Histoire d'un homme qui n'a jamais rien vu*, des *Mémoires d'un écolier en vacances*, du *Jardin de M. Bar*, de *Jean le typographe*, etc., etc.

Le moulin était juste assez vieux pour que son toit nourrît toute une forêt en miniature d'herbes folles qui tremblaient au vent, et pour qu'il y pendît des festons de lierre, de ronces, de liserons sauvages, qui faisaient demeurer en extase les peintres et les voyageurs; et il était assez neuf pour travailler comme quatre, sans jamais demander de réparations.

Le meunier laissait pousser les herbes et les belles plantes vertes, non qu'il fût négligent, mais il estimait qu'elles ne pouvaient nuire à son moulin, et il se rappelait qu'elles avaient réjoui ses yeux quand il était petit : il voulait mettre le même souvenir dans la mémoire de ses enfants.

Des enfants, il en avait cinq, échelonnés depuis quatre ans jusqu'à quinze, depuis le petit Fritz, la joie de la maison, jusqu'au grand Yéri, qui travaillait déjà au moulin comme un homme. Il avait Catherine, sa meunière, la meilleure femme qui fût dans tout le canton; et il avait Camarade.

Camarade, ainsi nommé parce qu'il était un excellent camarade pour toute la maisonnée, pour le meunier et la meunière, pour les cinq enfants, pour le chat et pour l'âne, était un chien des Alpes, né et élevé dans la maison, où sa mère avait passé toute son existence. Il n'y avait qu'une voix dans tout le pays sur la beauté de Camarade, mais ses maîtres seuls pouvaient juger de sa bonté. Il n'y a jamais eu d'homme parfait, mais il y a des chiens parfaits : Camarade était un de ceux-là.

Tout en étant parfait, on peut avoir des préférences. Camarade aimait de tout son cœur le meunier et la meunière, Yéri, Jean, Grédel et Suzette; mais il aimait surtout Fritz, le petit Fritz aux jambes dodues, au cou potelé, aux joues rondes et à la tête frisée. Un regard des yeux bleus du petit Fritz faisait la joie de Camarade; un appel de sa bouche rose l'eût fait accourir du bout du monde; et si quelqu'un, homme ou bête, se fût avisé de regarder de travers le petit Fritz, il aurait eu affaire à Camarade.

Camarade était l'ami, le protecteur, le serviteur, l'esclave de Fritz; il était son joujou, qu'il plût à Fritz de lui tirer la queue ou les oreilles, de se coucher entre ses pattes pour faire dodo avec lui, ou qu'il préférât se faire promener « à dada » autour du moulin, de la maison, du jardin, à travers la basse-cour, et même dans le lit du Grünbach, le joli ruisseau qui faisait tourner le moulin.

Pour ce dernier exercice, pourtant, Camarade faisait la sourde oreille. Si Fritz s'avisait tout à coup de lâcher les poils de Camarade! s'il penchait à droite ou à gauche! il tomberait dans le ruisseau! Camarade, assurément, l'aurait vite repêché; mais Fritz serait mouillé, et dame Catherine ne serait pas contente. Camarade voulait bien promener Fritz dans le Grünbach, mais à condition que le grand frère Yéri serait là pour le tenir : il s'en allait donc chercher Yéri, et la promenade aquatique commençait. Le grand frère tenait le petit, qui penchait sa tête frisée sur sa poitrine et criait : « Hue! Camarade! » Et Camarade marchait gravement dans l'eau, à travers les nénuphars blancs et jaunes, pendant que Yéri écartait d'une main les branches inclinées qui menaçaient la tête blonde de Fritz.

Mais Yéri n'était pas libre tous les jours; il y avait souvent du travail au moulin, et Fritz était obligé de se contenter de la terre ferme pour champ de course.

Alors il emmenait Camarade à travers prairies et chemins, s'arrêtant quand il voulait cueillir une mûre dans une haie ou regarder des oiseaux qui faisaient leur nid. L'un portant l'autre, ils allaient loin quelquefois, et personne ne s'en inquiétait; on savait Fritz en sûreté sous la garde de Camarade.

Au moment où la mère Catherine posait la soupe sur la table, on voyait arriver les promeneurs, attirés sans doute par le fumet du lard et des choux. Camarade était parfois très fatigué, mais il ne se plaignait pas, et il n'en dînait que mieux.

II

Un jour d'automne, pourtant, on ne vit point arriver pour le dîner le cavalier ni sa monture. En vain Yéri alla regarder au bout du pré, dans les chemins, le long du Grünbach : point d'enfant, point de chien nulle part. « Ils sont bien en retard aujourd'hui », murmura la mère, le cœur serré; et elle vint tristement s'asseoir, et servit la soupe.

On dîna à peine : personne n'avait faim. A chaque instant quelqu'un s'arrêtait, la cuiller ou la fourchette en l'air, prêtait l'oreille et disait : « Écoutez! » Tout le monde écoutait : on eût entendu une mouche voler dans la chambre; mais au dehors on n'entendait rien, car la nuit venait, et tous les bruits du jour s'éteignaient. On se levait, on allait dehors, on appelait : « Fritz! Camarade! » et puis on attendait la réponse; rien ne répondait.

Le père se leva de table le premier, sans demander le petit verre de kirsch-wasser qu'il prenait toujours après son dîner. « Yéri! la lanterne! dit-il; et il ajouta : Je vais le chercher. »

Hélas! le père eut beau fouiller tous les chemins, Yéri eut beau descendre et remonter le Grünbach, cherchant si les rayons de la lune, qui venait de se lever, n'éclaireraient pas une petite robe d'enfant arrêtée parmi les nénuphars; la pauvre mère eut beau appeler au loin et sangloter en répétant : « Mon petit Fritz! mon cher petit! oh! mon cher enfant perdu! » Toute la nuit se passa sans qu'on pût savoir ce qu'était devenu Fritz.

Vers le matin seulement, comme le père et Yéri, à force de courir le pays, venaient de se rencontrer près de la grande route, un gémissement répondit à leur appel. Et, dans un fossé qui bordait le chemin, ils trouvèrent Camarade, sanglant, presque mort, qui leva vers eux son œil à moitié éteint et remua faiblement la queue.

A suivre. Mme J. Colomb [1].

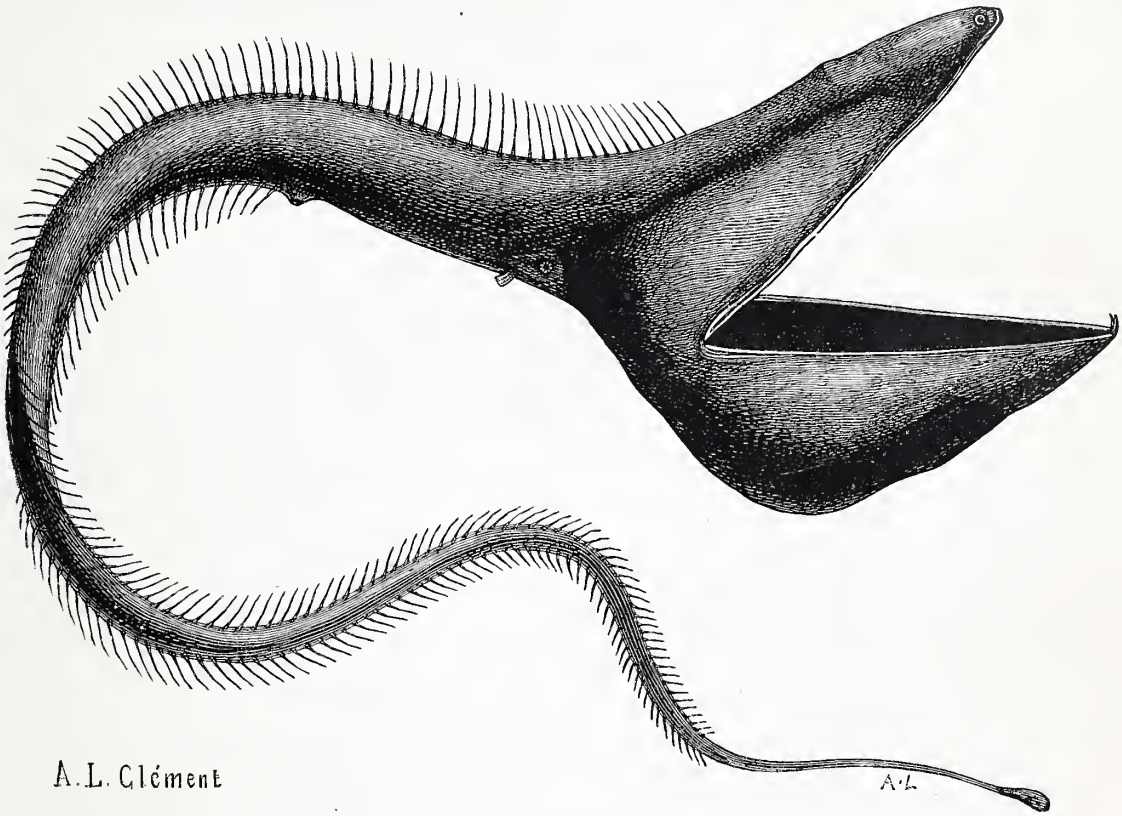
[1] Auteur de plusieurs nouvelles publiées dans la première série, et notamment de *Pieter Vandael*, dans le cinquantième volume.

UN POISSON DÉCOUVERT EN 1882.

M. A. Milne-Edwards a bien voulu nous autoriser à faire dessiner ce curieux poisson qu'il a découvert, l'an dernier, sur les côtes du Maroc, à peu de distance des Canaries, à une profondeur de 2 300 mètres (7 080 pieds) (1).

« La température de la couche d'eau où il vivait, nous écrit ce savant naturaliste, était de + 5 degrés et le lit de la mer était couvert d'une vase rougeâtre presque entièrement formée de carapaces de Globigérines. M. le professeur Vaillant a désigné sous le nom d'*Eurypharynx pelecanoïdes* ce poisson extrêmement intéressant, parce qu'il diffère de tous les types connus et qu'il doit prendre place dans une famille spéciale de l'ordre des Malacoptérygiens subbrachiens. Le groupe dont il se rapproche le plus est celui des Gymnelis, dont les représentants habitent les mers du Nord de l'Europe.

» Ce poisson présente un aspect étrange, dû au développement extraordinaire de la bouche,



L'*Eurypharynx pelecanoïdes*, poisson nouvellement découvert au fond de la mer.

qui n'est pourvue que de deux petites dents situées en avant de la mâchoire inférieure; elle est désarmée dans le reste de son étendue. Le plancher de la bouche est formé par une peau très extensible, constituant une sorte de poche qui rappelle le goitre des Pélicans et sert probablement aussi à emmagasiner la nourriture. Peut-être même la digestion s'opère-t-elle là comme chez le *Chiasmodus niger;* la petitesse de l'estomac le ferait croire. Les nageoires sont faibles; elles sont réduites, sur le dos et sous le ventre, à une rangée d'épines libres; les pectorales sont très courtes et indiquent que l'Eurypharynx avait des habitudes sédentaires. Le corps s'effile beaucoup en arrière, et la queue est extrêmement mince. L'appareil respiratoire est peu développé; six fentes branchiales permettent à l'eau d'y pénétrer; une seule paire d'orifices externes, dépourvus d'opercules, sert à la sortie de ce liquide. La couleur du poisson est d'un noir de velours. »

A. Milne-Edwards,
Membre de l'Académie des sciences.

(1) Un aviso à vapeur, *le Travailleur*, a été, depuis 1880, mis à la disposition d'une commission scientifique, pour aller scruter les profondeurs de la mer. Les naturalistes qui ont pris part aux diverses expéditions du *Travailleur* sont : MM. A. Milne-Edwards, le marquis de Folin, L. Vaillant, E. Perrier, Perrier (de Bordeaux), Marion, Fischer, et Sabatier.

PORTRAIT D'ARTHUR YOUNG

PAR LUI-MÊME.

Arthur Young, venant en France pour y étudier les procédés et l'état de l'agriculture, débarque à Calais le 15 mai 1787; le 17, il écrit dans son journal : « Neuf heures de roulis à l'ancrage avaient » tellement fatigué ma jument, que je crus qu'un » jour de repos lui serait nécessaire; ce matin seu-

» lement j'ai quitté Calais. » Il y a, dans cette petite phrase, sous une forme un peu naïve, tout un trait de caractère. On a souvent répété qu'Arthur Young fut un agronome instruit, un économiste éclairé, un observateur judicieux : acceptons pour lui tous ces éloges, et ajoutons que l'homme était bon et simple.

Dût le lecteur sourire, nous avouons que nous avons toujours été touché, en lisant le célèbre voyageur anglais, de l'intérêt qu'il montre à l'endroit de son fidèle compagnon de route. Dans un second voyage, en 1788, le cheval devient peu à peu aveugle ; son maître ne veut pas s'en séparer : « Nous continuerons ensemble, dit-il, mon aveugle » ami et moi. » Il n'eut pas à regretter le parti qu'il avait pris, et, en plus d'une occasion, au cours de son récit, il rend justice à la « sûreté de pied » du vieux cheval. Enfin, s'embarquant à Dieppe pour le retour, il revient encore sur le même sujet : « Je suis monté à bord avec ma pauvre compagne » aveugle, dont le pied est si sûr. Je ne la remon- » terai probablement jamais ; cependant tous mes » sentiments répugnent à ce que je la vende en » France. Sans y voir, elle m'a porté en toute sé- » curité pendant plus de 1 500 milles : pour le » reste de sa vie, elle ne connaîtra pas d'autre » maître que moi. » Voilà qui est bien dit, et qui donne envie de faire plus intime connaissance avec celui qui a écrit ces lignes.

Arthur Young s'est peint lui-même dans ses livres, et nous allons essayer, en réunissant quelques traits épars, de refaire le portrait de ce personnage sympathique. Sa biographie nous est bien connue, grâce à une excellente notice de M. Lesage, à qui nous devons la dernière traduction du *Voyage en France*. Né à Bradfield, le 7 septembre 1741, Arthur était le second fils d'un pasteur qui possédait un petit domaine. Esprit entreprenant, un peu inquiet, nous le voyons tour à tour, pendant sa jeunesse, employé dans une maison de commerce, directeur d'un journal, et fermier : ici, il semble qu'il ait trouvé sa voie définitive, et l'agriculture devient la grande passion de sa vie. Passion noble assurément, mais qui lui fut onéreuse. Quand le fermier arriva au terme de son bail, il était à moitié ruiné.

On peut s'étonner tout d'abord qu'un homme qui, dans ses écrits sur l'agriculture, a fait preuve d'une compétence reconnue par les meilleurs juges de son temps comme du nôtre, se soit montré si médiocre dans l'application ; mais en y regardant de plus près, on se l'explique aisément. Un savoir étendu, un rare esprit d'observation, la hauteur des vues, l'originalité de certains aperçus, ont fait le succès légitime de l'écrivain. A l'homme pratique, il a manqué l'esprit de suite, la patience, le souci des détails, le courage de recommencer chaque jour l'œuvre monotone de la veille.

Fatigué d'expériences infructueuses, Arthur Young abandonna la charrue pour la plume : l'agronome, l'historien, le moraliste, peuvent étudier ses livres avec fruit ; mais, encore une fois, ce que nous cherchons dans les voyages de Young, c'est le voyageur lui-même.

Nous l'avons vu déjà bon et simple, d'une bonté franche, virile, qui n'a rien de cette sensibilité un peu factice à la mode dans la seconde moitié du dernier siècle. Chez lui, l'émotion est bien sincère, quelquefois profonde. L'expression est toujours naturelle, aussi éloignée de la déclamation que de la sécheresse. Lisez ces quelques lignes ; il s'agit d'une paysanne rencontrée sur un chemin quelconque : « En montant une côte à pied pour soulager ma ju- » ment, je fus rejoint par une pauvre femme qui se » plaignait du pays et du temps ; je lui en demandai » la raison. Elle me dit que son mari n'avait qu'un » coin de terre, une vache et un pauvre petit » cheval : cependant il devait, comme serf, à un » seigneur, un franchard (42 livres) de froment et » trois poulets ; à un autre, quatre franchards » d'avoine, un poulet et un sou ; puis venaient de » lourdes tailles et autres impôts. Elle avait sept » enfants, et le lait était tout employé à la soupe. » Parmi les contemporains de Young, plus d'un eût complété le récit par quelques développements oratoires ; lui n'ajoute que ces simples mots : « On lui eût donné de soixante à soixante-dix ans, » tant elle était courbée et tant sa figure était ridée » et endurcie par le travail ; elle me dit n'en avoir » que vingt-huit. » Le tableau, en quelques traits, n'est-il pas achevé ?

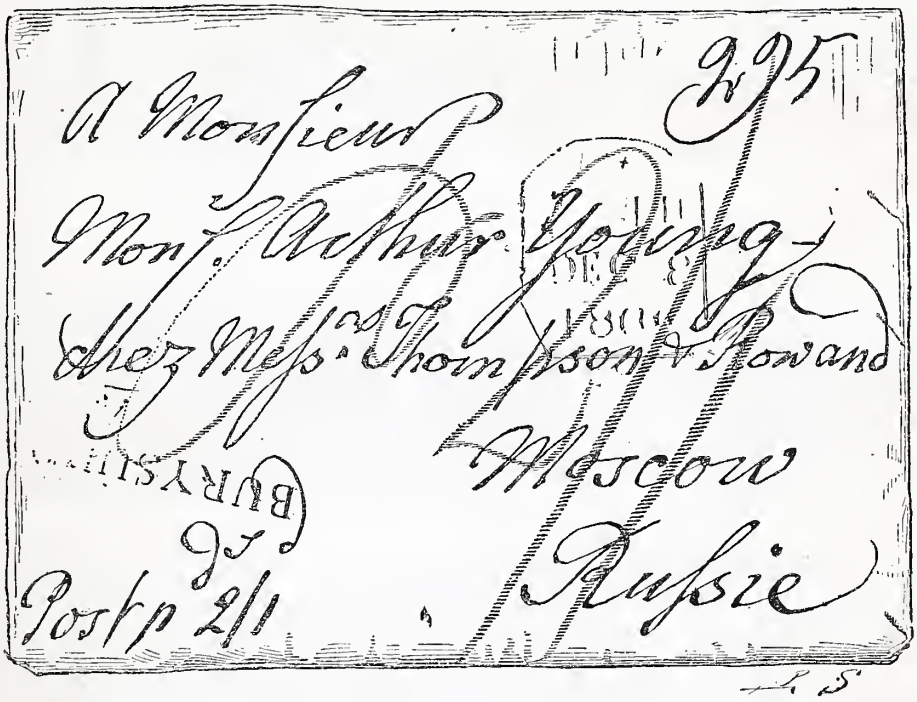
On retrouve, chez cet Anglais du dix-huitième siècle, les idées qui ont fait et font encore la grandeur de sa race. Avant tout, il a foi dans l'initiative individuelle. Il ne demande rien à l'État et ne compte que sur lui-même : Aide-toi, le ciel t'aidera ! A Angers, il va voir le secrétaire de la Société d'agriculture, qui lui demande si le gouvernement, ou l'Académie des sciences, ou une société quelconque, paye les frais du voyage qu'il a entrepris : « Cette idée, dit Young, est tout à fait fran- » çaise : ils ne comprennent pas qu'un particulier » quitte ses affaires ordinaires pour le bien public » sans que le public le paye ; et ils ne m'enten- » daient pas non plus quand je leur disais qu'en » Angleterre tout va bien, hors ce que fait le gou- » vernement. »

Il a foi aussi dans la publicité, dans la force de l'opinion. L'Anglais d'aujourd'hui, quand il a un vœu à exprimer, une plainte à formuler, n'hésite pas à adresser une lettre au directeur d'un grand journal : Young n'a pas de journal à sa disposition, mais son livre de voyage est là, et il y inscrit ses griefs. Un jour, voulant faire viser son passeport, il se présente chez un fonctionnaire et il croit avoir à se plaindre de l'accueil qu'il reçoit : « Monsieur, » dit-il aussitôt, je donnerai, à mon retour en » Angleterre, le détail de mon voyage au pu- » blic, et assurément je n'oublierai pas d'enregis- » trer ce trait de votre politesse. » Une autre fois, il s'agit d'un aubergiste qui lui avait servi un vin excellent ; Young a demandé qu'on lui en envoyât

une barrique en Angleterre : le vin arrive, mais il est détestable. Comment punir ce manque de foi? Vite, une note au bas de la page : le nom de l'aubergiste sera imprimé en toutes lettres, et il passera à la postérité la plus reculée.

Autre trait à l'honneur de Young et des Anglais : il veut des réformes pratiques, utiles, possibles. Ce n'est pas tant les lois que les mœurs qu'il faut corriger. Témoin de la misère des paysans, il donne à la noblesse le conseil de vivre sur ses terres, et il revient sans cesse sur ce point, qui lui tient au cœur : « On ferait bien mieux de cultiver ses terres, » et de donner du travail aux malheureux. » Chez lui, nulle trace d'utopie. Veut-on savoir quel est son idéal de gouvernement? La formule a du bon, et, après un siècle, elle est encore assez neuve; la voici : « J'aime un système politique qui inspire » assez de confiance pour donner de la valeur aux » terres, et qui rende les hommes si heureux sur » leurs domaines que l'idée de s'en défaire soit la » dernière qui leur vienne. »

Young a une haute idée de la liberté, et en ceci encore il est bien Anglais : il entend que la liberté soit respectée dans les autres comme en lui-même. Étant à Clermont, au mois d'août 1789, il veut visiter les sources de Royat. Il lui faut un guide, et une pauvre femme s'offre à l'accompagner : au retour, ils sont arrêtés par des soldats de la garde nationale. Un étranger, dans une époque troublée, est pris facilement pour un espion, et l'aventure n'était peut-être pas sans danger pour Young : cependant, après bien des pourparlers, on le laisse libre; mais on conduit la femme devant le conseil municipal. Young la suit, et il se constitue d'office son avocat. Le conseil est d'avis que cette femme a eu tort de servir de guide à un étranger; il



Fac-similé de l'écriture d'Arthur Young. — Adresse d'une lettre à son fils.

faut, pour l'exemple, qu'elle aille en prison : « Eh bien, dit Young, je déclare que si on la » mène en prison, je l'y suivrai et je rendrai la » municipalité responsable! » Voilà un trait de courage civil qui a bien son prix : ce fut sans doute l'avis du conseil municipal, car la femme fut mise en liberté et Young put continuer tranquillement son voyage.

Un homme simple, droit, bon et en même temps énergique, tel est le portrait que Young, sans le savoir, a tracé de lui-même. Si, comme on l'a prétendu, il existe quelque rapport entre l'écriture d'un homme et son caractère, l'écriture de Young, un peu grosse, bien nette, bien franche, est celle qui lui convenait. Nous donnons aujourd'hui le fac-simile de l'enveloppe d'une lettre adressée par Young à son fils, qui avait le même prénom que lui. M. Lesage nous apprend que ce fils, qui avait partagé les études paternelles, fut appelé en Russie par le gouvernement et chargé d'une inspection agricole : à son retour en Angleterre, il obtint la cure de Bradfield.

Nous espérons pouvoir donner bientôt un portrait gravé d'Arthur Young : ce sera, pour nous, l'occasion de parler encore une fois de cet homme utile et de pénétrer plus avant dans son œuvre.

PAUL LAFFITTE.

LE MEUBLE DE CHARLES PARROCEL,

AU MUSÉE DU LOUVRE.

Les Parrocel sont de grands peintres de batailles. Ils groupent leurs mêlées sanglantes avec la fou-

Marche pour la publication de la paix, à Paris, le 1er juin 1739.

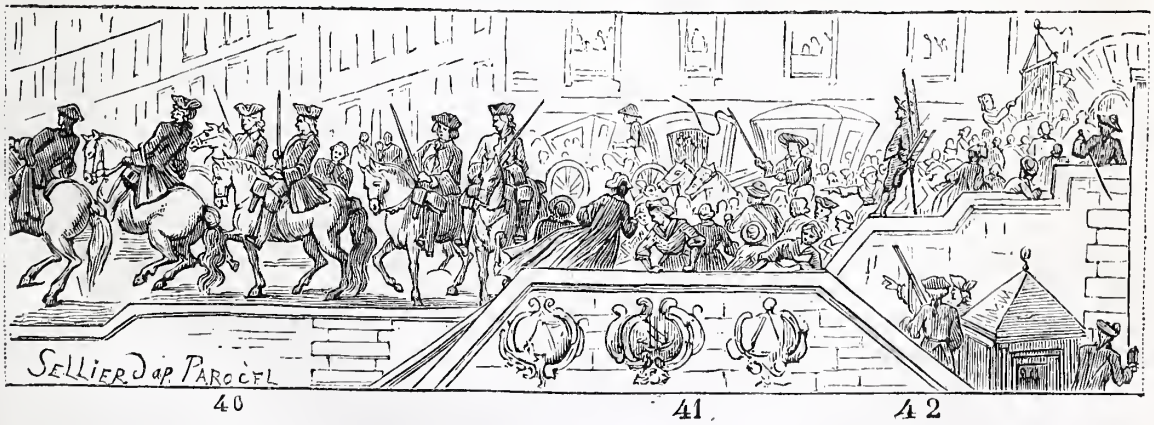
gueuse énergie des réalités qu'ils retracent. Choc impétueux de l'attaque, désespoir opiniâtre de la défense, hurlements des vaincus, clameurs de victoire, rien n'échappe à leurs pinceaux. Ils aiment

26 27 28 29

30 31 32 33 34

35 36 37

38 39



40 41 42

— Dessins du meuble de Ch. Parrocel, au Musée du Louvre.

la fumée des mousquetades, les teintes rougeâtres du champ du carnage; mais ils ne méprisent ni la paix, ni ses douceurs. L'un d'eux, Charles Parrocel, illustra même la publication de la paix en

1739. Las de suivre les troupes, il esquissa, en ses loisirs, le cérémonial qui suspendit leurs rudes travaux. Une courte guerre avec l'Autriche se terminait par le traité de Vienne, heureuse négociation qui nous donnait le pays lorrain et le duché de Bar après la mort de Stanislas Leczinski. La France glorieuse pouvait célébrer son repos, et Parrocel fut un des artistes qui nous ont conservé avec le plus d'agrément le souvenir de cette trêve. Il ne crut pas devoir s'arrêter aux dessins de moyenne grandeur que l'on exécutait à cette même occasion : il entreprit un ouvrage de trente-neuf mètres d'étendue, dans lequel sont indiqués les moindres détails des scènes qui, le 1er juin 1739, se succédèrent au travers de Paris.

Il légua ce dessin à la plume et à la mine de plomb à l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il en avait reçu la commande de MM. du Bureau de la ville de Paris, qui voulaient le faire graver; mais la dépense les effraya, et ils le laissèrent à Parrocel. Le comte de Caylus et Mariette, tous deux amateurs libres de l'Académie, le firent encaisser dans un meuble de 1m.33 de long sur 0m.72 de haut, œuvre d'un certain Magny, lequel eut soin de signer : *Magny construxit anno* 1762 (1).

Le Musée du Louvre conserve ce gigantesque dessin en un meuble dont le mécanisme intérieur, mû à l'aide de deux clefs, enroule et déroule ce long panorama; et l'on peut voir ainsi l'ordonnance et les groupes de ce long défilé paraître, puis disparaître aux yeux, comme une lointaine image de cette scène du dix-huitième siècle.

Le titre du dessin est : *l'Ordre de la marche pour la publication de la paix qui s'est fait le lundy* 1er *juin* 1739, *vüe du costé des galleries du Louvre, par Charles Parrocel.*

Le cortège chemine, dans le cours des treize publications ou « Fêtes de la Paix », entre le pont Neuf et le pont Royal. Deux renommées annoncent cette cavalcade (1, 2).

Neuf inspecteurs de police paraissent d'abord. Ils sont vêtus d'uniformes écarlates. Leurs chevaux écartent les carrosses et la foule (3). Suit la cavalerie de la ville de Paris, épée haute, colonel en tête, trompettes et timbalier devant (4-8); le porte-étendard et le porte-guidon galopent au milieu (9). L'infanterie de la ville marche au son de ses hautbois et de ses tambours; elle est nombreuse et divisée sous trois enseignes à la devise : *Pro rege et patria* (Pour le roi et la patrie). L'allure superbe du tambour-major contraste avec les déhanchements comiques de ces petits soldats assiégeant parfois quelque vendeuse de coco (10-17).

Voici le *guet à pied*, solide défense des Parisiens pendant la nuit. Il marche sur quatre rangs, et le flot de sa colonne bouleverse les curiosités importunes.

(1) Le Louvre possède un autre dessin d'un machinisme semblable : c'est la « Représentation de la colonne érigée à Constantinople à l'honneur de Théodose. » Battista Franco en est l'auteur. Il est moins étendu et moins intéressant.

Le *guet à cheval* fait songer par ses attitudes à la belle tenue de notre garde municipale actuelle : nos modernes ne dépriseraient point leurs anciens. Le commandant du guet, M. Duval, chevauche devant ses cavaliers (18-20). Et nous voilà au quinzième mètre de ces changements à vue.

Après la troupe marchent le Châtelet et le Corps de ville, c'est-à-dire la magistrature, les échevins et leurs bureaux. Ils confirment par leur présence le grand acte qui ferme les portes du temple de Janus. Là, les chevaux cessent leurs écarts; leurs pas sont moins relevés : ils portent la Justice, ses caparaçons pourpres et ses perruques, le prestige du municipe avec les deux couleurs rouge et bleue (21-26). Fifres et cromornes, tambours et trompettes, timbales et hautbois de la chambre et des écuries du roi, jettent l'éclat de leurs notes triomphales dans ce cortège des dignités civiles (27-29). Les nombreux huissiers du Châtelet et de l'Hôtel de ville précèdent ces deux ordres.

Entre ces huissiers et les magistrats s'avancent les six hérauts d'armes et le roi d'armes (30, 31). Ce sont eux qui annoncent la paix. Ils portent les titres de *Normandie, Touraine, Angoulême, Roussillon, Picardie, Saintonge* et *Charolois.* Le roi d'armes se nomme *Montjoye Saint-Denis.* Leur costume est une cotte d'armes aux fleurs de lis, une toque à plumes, des trousses et des brodequins. Ils portent un caducée, symbole de leurs fonctions de messagers.

Lorsque le cortège s'arrête à l'un des lieux où se doit publier la paix, le roi d'armes fait sonner trois chamades; puis, soulevant sa toque, répète trois fois : *De par le roy.* Cela fait, il remet à un de ses hérauts l'ordonnance du monarque, et dit : *Vous, héraut d'armes de France, du titre de* (Normandie ou Touraine...), *faites votre office.* Ce héraut promulgue l'édit, à la fin duquel le roi d'armes s'écrie trois autres fois : *Vive le roy!* Les fanfares résonnent, le peuple applaudit, et la marche continue. Suivons-la encore.

Après le roi d'armes viennent MM. Hérault, lieutenant général de police (32), et Turgot, prévôt des marchands, père de l'économiste fameux (33) : les chevaux de main envoyés par Louis XV semblent inquiéter, par leurs continuelles résistances, ces deux paisibles administrateurs (34). Ils sont suivis des lieutenants criminels, échevins, conseillers au Châtelet, procureurs du roi, conseillers de ville, escortés d'hommes du guet, qui rendent les honneurs militaires (36).

La marche commençait par neuf inspecteurs de police, quarante autres la clorent (37, 38).

Tel est ce dessin, aux curieux allongements. Malgré son étendue, la monotonie n'y trouve point place : tout sent le nouveau, le vrai, lignes et plans. La plume du « peintre des conquêtes du roi » montre le cheval de bataille dans ses mille allures et sous toutes ses faces.

Cette cavalcade pleine de feu, gravée ici pour la première fois, eût formé, reproduite par le burin

une des plus curieuses estampes du siècle précédent, et serait demeurée, auprès des gravures de fêtes des Cochin, des Moreau, des Lepaon, comme le meilleur souvenir de marche militaire de cette époque.

Henry DE CHENNEVIÈRES.

ASTRONOMIE.

LE CIEL EN 1883.

Depuis longtemps nous entretenons nos lecteurs des choses du ciel. Nous continuerons à nous élever avec eux dans l'étude de cet immense univers au sein duquel notre patrie terrestre n'est qu'une île flottante, et dont notre humanité n'est qu'une minuscule tribu. En même temps que cette étude nous initie aux mouvements célestes et aux lois qui les régissent, elle nous montre où nous sommes et ce que nous sommes matériellement dans l'ensemble de la création, et toujours, dans les moindres phénomènes comme dans les plus grandioses, elle nous parle de L'INFINI.

Esquissons aujourd'hui à grands traits les principaux sujets qui caractériseront la présente année.

SOLEIL. — Nous traversons actuellement une période de maximum de taches. Depuis 1878, année de minimum, le nombre des taches solaires a marché en augmentant graduellement. C'est comme une marée, dont la cause est encore inconnue. Tous les onze ans environ, on observe un maximum, et tous les onze ans aussi un minimum. Les

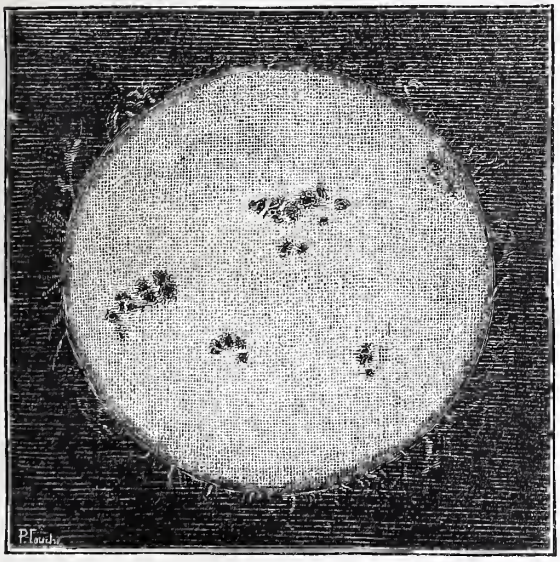


FIG. 1. — Le Soleil à son maximum de taches et de protubérances.

derniers *maxima* ont eu lieu en 1848, 1860 et 1871; les derniers *minima*, en 1855, 1867 et 1878. Le nombre augmente pendant 3 ans et 7 mois environ; puis la marée emploie 7 ans et demi à descendre. L'année 1883 sera, comme 1882, une époque très favorable pour l'observation et pour l'étude de ces taches.

Il ne faudrait pas croire que de puissants instruments soient nécessaires pour permettre de se rendre compte de ces curieux phénomènes. Souvent une petite lunette d'approche suffit. Naturellement, il faut avoir soin de munir l'oculaire d'un verre noir pour ne pas s'aveugler en regardant l'astre du jour. Quelquefois les taches sont assez grosses pour être visibles à l'œil nu. C'est ce qui vient d'arriver notamment les 17 avril, 14 mai, 2 et 27 octobre derniers. Remarque bien curieuse, à ces dates il y a eu de magnifiques aurores boréales et de grandes perturbations dans les lignes télégraphiques. On peut s'attendre à en voir encore cette année.

L'astre central de notre système est également le siège d'explosions et de protubérances gigantesques qui viennent d'arriver à leur période de recrudescence. Mais ces phénomènes spéciaux ne sont observables qu'à l'aide du spectroscope.

LUNE. — La surface de la Lune ne varie pas d'une année à l'autre, du moins les variations qu'elle

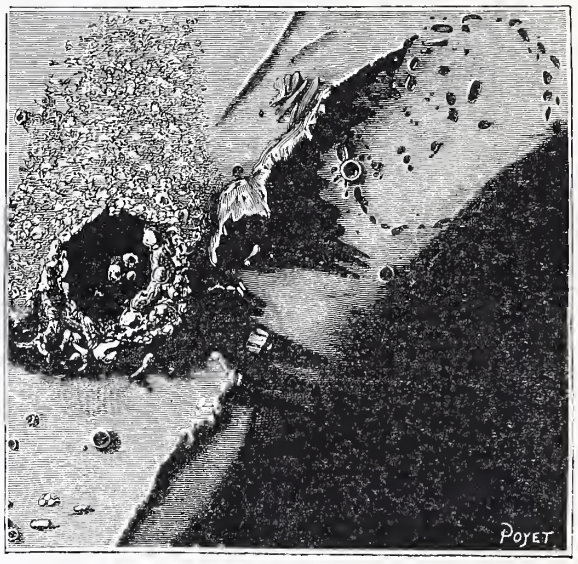


FIG. 2. — Le bord de la Lune à l'époque du premier quartier.

peut subir ne sont-elles accessibles qu'aux observateurs assidus qui consacrent toutes leurs veilles à l'étude attentive de notre satellite. Nos lecteurs savent que pour se rendre compte de l'aspect topographique et de la géographie spéciale de ce monde voisin, ce n'est pas l'époque de la pleine lune qu'il faut choisir, car ce globe se trouvant alors éclairé de face par le Soleil, nous ne pouvons juger des reliefs de sa surface. Au contraire, pendant les soirées qui précèdent le premier quartier, la Lune se trouve placée obliquement relativement au Soleil, ses montagnes portent ombre jusqu'à de grandes distances, et l'on peut saisir du premier coup d'œil la configuration si singulière, si étrange du monde le plus voisin de nous et peut-être le plus différent de tous ceux de notre grande famille solaire.

Éclipses. — Nous aurons en 1883 deux éclipses de Soleil et deux de Lune, — comme en 1865, car on sait que les mêmes positions respectives du Soleil, de la Lune et de la Terre, reviennent tous les 18 ans et 11 jours.

La première sera une *éclipse partielle de Lune,* le 22 avril. Comme elle arrivera pendant le jour pour nous, elle sera *invisible* en France, la pleine Lune étant alors au-dessous de notre horizon. Commencement à 9 h. 17 m.; fin à 2 h. 18 m.

La seconde sera une *éclipse totale de Soleil,* le 6 mai. A l'inverse de la précédente, elle aura lieu pendant la nuit pour nous, et sera par conséquent aussi *invisible* pour la France. Commencement à 7 h. 30 m.; fin à minuit 36 m. La ligne de totalité passe par les îles de l'océan Pacifique. Plusieurs astronomes s'y rendront pour cette observation. Lors de la dernière éclipse totale, le 17 mai dernier, observée en Égypte, on a cru reconnaître des traces d'une atmosphère lunaire. C'est principalement pour vérifier cette indication précieuse que l'on se propose d'observer l'éclipse prochaine avec un soin spécial. Elle offrira l'avantage d'une longue durée ; tandis que la dernière n'a été que de 72 secondes, celle-ci durera près de 6 minutes, ce qui est extrêmement rare. Nos astronomes se préparent à faire dans ce but le voyage de l'Océanie.

La troisième éclipse de cette année sera une *éclipse partielle de Lune,* le 16 octobre. Elle sera *en partie visible* à Paris. Commencement à 4 h. 52 m. du matin; entrée dans l'ombre à 6 h. 8 m.; milieu à 7 h. 4 m.; sortie de l'ombre à 7 h. 59 m.; fin à 9 h. 16 m.; grandeur de l'éclipse = 0.277, le diamètre de la Lune étant *un* (c'est un peu plus du quart du diamètre, et c'est assez insignifiant); du reste, ce jour-là, à Paris, la Lune se couche à 6 h. 25 m. du matin : on ne pourra donc observer même jusqu'au milieu de l'éclipse. Le Soleil se lève à 6 h. 23 m. On pourra voir en même temps, si l'horizon est pur à l'est comme à l'ouest, le Soleil se levant et la Lune se couchant juste à l'opposé, partiellement éclipsée dans l'ombre de la Terre, notre planète étant alors placée juste sur la ligne qui joint les deux astres.

La quatrième éclipse sera une *éclipse annulaire de Soleil,* le 30 octobre, de 9 h. 27 m. du soir à 2 h. 57 m. du matin, par conséquent *invisible* pour nos latitudes. La ligne centrale de l'éclipse commence au Japon et traverse l'océan Pacifique.

Planètes. — On peut, cette année, au point de vue des conditions favorables pour l'observation, classer les planètes dans l'ordre suivant : Jupiter, Saturne, Vénus, Mercure, Uranus, Mars, Neptune.

Jupiter brille d'un éclat splendide pendant toute la nuit dans la constellation du Taureau, à son extrémité gauche ou orientale, à gauche de l'étoile ζ de 3e grandeur, à 17 degrés à l'est-nord-est d'Aldébaran. Il rétrogade, se rapprochant d'Aldébaran, jusqu'au 15 février, puis repart vers l'est et arrive dans les Gémeaux le 30 avril. Le 22 mai il passera tout contre l'étoile μ des Gémeaux, de 3e grandeur, à 50 minutes au sud. Mais il descend alors au couchant et ne tarde pas à disparaître à l'horizon, comme Castor et Pollux, qui se couchent le soir à la fin du crépuscule dès les premiers jours de juin. La belle planète (la plus importante de tout notre système) restera sous notre horizon pendant l'été et reviendra en octobre, pour trôner de nouveau alors dans la constellation du Cancer. Le 15 octobre, elle se lève vers 10 h. 1/2 et passe au méridien à 6 h. 42 m. du matin; le 15 novembre, elle se lève vers 8 h. 3/4 et passe au méridien à 4 h. 48 m.; le 15 décembre, elle se lève vers 6 h. 40 m. et passe au méridien à 2 h. 46 m.; le 15 janvier 1884, elle se lève vers 4 h. 1/2 et passe au méridien à minuit. Ce sont, avec un mois de retard, les mêmes aspects que ceux de l'année dernière, puisque cette planète tourne en douze ans autour du Soleil, et c'est tous les ans la même répétition : de sorte qu'il est impardonnable à tout esprit attentif ne ne pas reconnaître Jupiter dans le ciel, ne fût-ce, du reste, que par son éclat sans rival.

Rappelons que la plus petite lunette suffit pour distinguer son élégant et mobile cortège de quatre

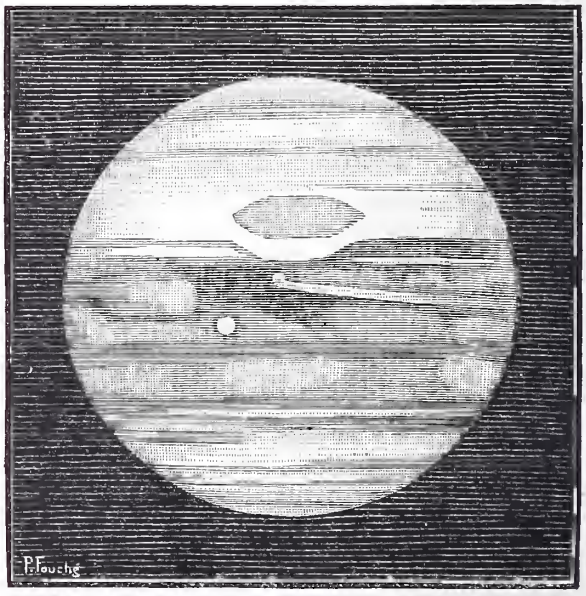


Fig. 3. — La planète Jupiter, telle qu'elle apparaît en ce moment (tache rouge énigmatique).

satellites. Un télescope plus fort permet de distinguer ses bandes nuageuses et ses taches. Depuis quatre ans, l'une d'elles intrigue particulièrement les astronomes : c'est une tache d'un rouge sang, beaucoup plus vaste que la Terre, parfaitement visible au-dessus de l'équateur.

Suite et fin au prochain numéro.

Camille Flammarion.

La mort ne nous détruit pas; elle nous rend invisibles.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

VAUBAN ET LA FORTERESSE DE BELFORT.

Voyez les Tables.

Vauban donne les plans des fortifications de Belfort (1687). — Tableau de Tony Robert Fleury.

Le 15 octobre 1686, Louvois recommandait à Vauban « de bien examiner ce qu'il y avait à faire à » Belfort, Sa Majesté étant informée que depuis la » construction de Huningue, les Allemands sont » persuadés qu'ils ne peuvent plus rentrer en France » qu'en laissant Basle sur leur droite... » En avril 1687, Vauban vint à Belfort, où il fit le projet de fortification de cette place [1]. C'est dans ce projet, daté du 1er mai, que l'on trouve la première application du tracé de fortification que l'on appelle son *second système*. Il y mit de nouveau en usage les tours bastionnées avec flancs casematés perpendiculaires aux courtines. Cette disposition forme la première enceinte. La seconde se compose de contre-gardes qui couvrent les tours; les courtines sont remplacées par deux tenailles devant lesquelles sont des demi-lunes. Un chemin couvert enveloppe les contre-gardes et les demi-lunes. Le nouveau système semble né de la situation même de Belfort, qui, resserrée par des hauteurs, ne comportait pas de grands fronts bastionnés en terre.

[1] Augoyat, *Aperçu historique sur les fortifications*, etc. 1860.

UNE LEÇON DE MÉMOIRE.

L'*Hymne de l'enfant à son réveil*, de Lamartine, figure, comme morceau de récitation, dans tous

les livres d'éducation des jeunes filles. Je n'en sais pas de mieux approprié à leur âge et à leurs qualités particulières de diction. C'est une inspiration aussi pure et aussi poétique que les noms même d'enfance et d'adolescence. Hier donc, je lisais ces vers à ma petite-fille, dont les quinze ans ne sont pas loin, et je les lui donnais à apprendre par cœur. « — Oh! me dit-elle, je les ai appris déjà plusieurs fois, mais je les oublie toujours, et j'ai beaucoup de peine à les retenir, même d'un jour à l'autre. — Pourquoi? — Je ne sais pas : les strophes se mêlent les unes avec les autres. On n'a rien *où se raccrocher*. — C'est tout simple, lui dis-je. Cet hymne est une effusion, un flot de lumière qui s'épand, un flot d'encens qui monte. L'auteur le définit lui-même dans la dernière strophe :

Que ma prière monte à toi
Comme cette blanche fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!

Dame! que veux-tu? Il n'y a rien où se raccrocher dans une blanche fumée. — Oui! c'est sans doute pour cela, me répondit l'enfant songeuse, mais c'est bien difficile. » Elle partit et me laissa sous le coup de mes réflexions. Je me suis beaucoup occupé de la mémoire au point de vue de la récitation. La mémoire n'est pas une faculté mécanique et agissant isolément; on lui fait tort en la comparant à un appareil photographique où les objets s'impriment d'eux-mêmes. Elle ressemblerait plutôt à une planche de graveur, à la condition d'ajouter qu'elle est à la fois le graveur et la planche. Exercer sa mémoire, cultiver sa mémoire, n'est pas seulement apprendre chaque jour un certain nombre de pages, c'est aussi *apprendre à apprendre*. La mnémotechnie est un art qui consiste à appeler au secours du souvenir l'intelligence et le sentiment. Quand on se trouve en face d'un morceau qu'on doit réciter, le premier travail doit être de se rendre compte de l'architecture de ce morceau; de retrouver le plan sous l'exécution, de chercher le chemin qu'a suivi l'auteur; de voir par où il a passé, où il a tendu; de se dessiner pour ainsi dire à soi-même l'ordre des idées, car cet ordre est une espèce de cadre où viennent naturellement se ranger à leur place tous les mots, toutes les images, de façon qu'ils restent nettement fixés dans le souvenir.

Ces préceptes sont, je crois, très justes, mais ici ils demeuraient sans application. Comment retrouver l'architecture d'un morceau dont le mérite est de ne pas en avoir? Voyons donc pourtant, me dis-je, si un examen plus attentif de cet hymne ne m'y ferait pas découvrir quelque point de repère pour la mémoire. Je prends le volume, je lis : quelle est ma stupéfaction! Je me trouve devant une pièce de vers où tout se tient, se déduit, s'enchaîne comme dans un raisonnement philosophique ou scientifique. Je n'en pouvais croire mes yeux. J'appelle ma petite-fille et je lui dis : — Ah! tu ne trouves pas où te raccrocher dans ce morceau! Eh bien, écoute. La première strophe est une invocation. Rien de plus naturel. L'enfant s'adresse à Dieu, comme tu t'adresses, toi, à un monsieur à qui tu parles. Seulement on ne parle pas à ce monsieur-là comme à tout le monde.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère.

La seconde, la troisième et la quatrième strophes invoquent le Dieu *créateur;* créateur du soleil, créateur des animaux et des êtres humains, créateur des fleurs et des fruits. Remarque cette progression. Chacune de ces créations comprend une strophe :

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître!

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Après le Dieu créateur, le Dieu dispensateur; une strophe :

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

La table est mise, le festin est servi; peinture des convives, les animaux, les oiseaux, les enfants; deux strophes :

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche, au bord du vase, puise
Les blanches gouttes de mon lait;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur;
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Pour prendre place au banquet, que faut-il? Une seule chose; une strophe :

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom.

L'enfant peut mêler sa voix à toutes les voix de la nature. Nous entrons dans le vrai sujet de ce morceau. Quatre strophes :

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté;
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Ici commence l'hymne. Trois strophes pour le début de la prière, pour l'expression de ses premiers vœux :

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur,
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse.

Après avoir demandé pour les autres, il demande pour lui-même. C'est la conclusion. Elle comprend trois strophes :

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple
Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse.

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!

La lecture et l'explication terminées, je dis en riant à ma petite élève :

— Eh bien, y a-t-il *où se raccrocher* dans ce morceau? Vois-tu comme tout y est logique, ordonné, progressif. Il est impossible d'intervertir l'ordre des strophes, d'en mettre une à la place de l'autre. Lors même que le développement d'une idée ou d'un sentiment en exige plusieurs, elles se succèdent dans un ordre qu'on ne pourrait pas renverser sans nuire à l'effet. Grave donc ce plan dans ton esprit, et le morceau se casera de lui-même dans ta mémoire. Tu l'apprendras plus vite, tu le retiendras plus longtemps, et tu le retrouveras plus facilement quand, après un certain temps, tu chercheras à te le rappeler : ce plan sera comme un casier où les mots et les idées viendront rechercher leur place; elles rentreront au logis. Comprends-tu, et es-tu convaincue?

— Oui, répondit l'enfant; mais une chose m'inquiète.

— Laquelle?

— Crois-tu que Lamartine ait pensé à tout cela?

— Lui! pas le moins du monde. Je gagerais qu'il a écrit le titre et la première strophe sans savoir où il allait, et qu'il a écrit la dernière sans savoir par où il avait passé.

— C'est donc toi qui l'as inventé, ce plan?

— Du tout; il y est!

— Mais puisqu'il ne l'y a pas mis!

— Il l'y a mis sans le savoir! Vois-tu, les œuvres des grands écrivains sont pleines de beautés cachées, même pour eux. Ils les y jettent parfois d'instinct, d'inspiration. Lamartine surtout est une de ces créatures privilégiées chez qui tout est don. Ils ont en eux une muse qui chante pour eux et comme malgré eux. Ils nous font comprendre le démon de Socrate. Quand Lamartine a pris la plume pour écrire cet hymne, s'est élevé je ne sais d'où un souffle qui l'a poussée sur le papier, à peu près comme le vent gonfle la voile d'un bateau qui part et le dirige vers un point qu'il ne connaît pas. Apprends donc ce morceau par cœur, comme je te l'ai montré; puis après, dis-le comme Lamartine l'a écrit. Oublie toute cette logique, mets bas tout cet échafaudage, toutes ces divisions, tous ces compartiments, et que cet hymne s'échappe de tes lèvres,

Comme cette blanche fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme toi!

E. Legouvé,
de l'Académie française.

DON GARCIA LE TREMBLEUR,

ROI DE NAVARRE.

Don Garcia V, fils de don Sanche III, monta sur le trône de Navarre en 995; il mourut en l'an 1000. Les historiens espagnols le désignent quelquefois sous le nom de Garcia Sanchez, ou fils de Sanche, mais plus souvent sous le surnom de *el Tembloso*, c'est-à-dire le Trembleur.

Le père Joseph de Moret, auteur des Annales de Navarre [1], nous apprend que ce prince avait été « habitué au travail et instruit dans les choses de la guerre, à la bonne école de son père. » Nous savons qu'il prit part à la lutte contre les Mores, et fut vainqueur en plus d'une occasion. Le surnom de *Trembleur*, sous lequel il est encore désigné, peut donc nous surprendre.

[1] *Annales del reyno de Navarra, compuestos por el padre Joseph de Moret.* Pampelune, 1684.

L'historien que nous venons de citer explique ainsi ce surnom : « On dit que lorsque le roi arrivait sur le champ de bataille, il était pris d'un tremblement par tout le corps, ce qui ne l'empêchait pas de faire preuve d'un singulier courage. »

La tradition a prêté à don Garcia une belle parole : « Mon corps tremble des périls où mon courage va le porter. » On peut rapprocher cette parole de celle qui a été attribuée plus tard à Turenne [1].

Le père Moret remarque que les hommes chez qui a lieu ce conflit de l'honneur et d'une certaine crainte naturelle, montrent quelquefois un courage plus ferme, plus constant, que ceux qui se jettent dans le danger sans y avoir réfléchi. L'observation nous paraît juste. Chez ceux-ci, en effet, la valeur est instinctive ; chez ceux-là, l'acte de courage est le produit d'une volonté libre. P. L.

SUR LA CONDITION ACTUELLE
DE L'OUVRIER DES CHAMPS.

Depuis une vingtaine d'années, le matériel agricole s'est en partie transformé, et l'emploi des moyens mécaniques tend de plus en plus à se généraliser. On peut désirer connaître les changements survenus, pendant la même période de temps, dans la condition de l'ouvrier des champs. Nous avons consulté utilement, à ce sujet, les publications qui résument une enquête faite en 1879, à la demande du ministre compétent, par la Société nationale d'agriculture.

Les 71 réponses au questionnaire de la Société peuvent se résumer ainsi : dans 64 cas, le taux des salaires s'est élevé; dans un, il est resté stationnaire; dans six seulement, il y a eu diminution.

Le Nord-Ouest, c'est-à-dire la Normandie, est une des régions où l'élévation des salaires a été le plus sensible. Dans le Calvados, le journalier était payé, avant 1860, de 1 fr. 75 cent. à 2 francs, sans la nourriture; il gagne aujourd'hui de 2 fr. 75 cent. à 3 francs. Les femmes, qui recevaient de 1 franc à 1 fr. 25 cent., reçoivent maintenant de 1 fr. 50 cent. à 1 fr. 75 cent. Un valet de labour, payé à l'année, coûtait 300 francs au plus : il coûte 450 ou 500 francs. La proportion entre 1860 et aujourd'hui est donc de 2 à 3 pour le Calvados : elle est la même pour le département de l'Eure.

Le nombre des bras employés à l'agriculture a diminué dans la plus grande partie de la Normandie : en Bretagne, il est resté à peu près stationnaire sur le littoral, mais il a diminué d'une manière sensible dans l'intérieur des terres. L'ouvrier breton est nourri. Il était payé 60 centimes par jour : il reçoit aujourd'hui 1 fr. 25 en moyenne.

Dans toute la région du Nord, l'industrie minière, métallurgique et manufacturière attire de plus en plus les ouvriers par l'appât d'un salaire élevé. Le prix de la main-d'œuvre agricole s'est accru dans une proportion qui varie de 30 p. 100 à 66 p. 100, suivant les localités. L'arrondissement de Dunkerque, par une singulière exception, présente à peu près le même nombre d'ouvriers agricoles qu'il y a vingt ans et le même taux de salaire.

Pour la région de l'Est, on signale des augmentations de 20, 30, 40 p. 100, suivant les départements, tandis que, dans le centre de la France, l'augmentation dépasse quelquefois 100 pour 100. Ainsi, dans l'Indre, un charretier nourri qui, en 1860, recevait 300 francs, en reçoit maintenant 600; une bergère, qui se louait de 70 à 100 fr., demande aujourd'hui 200 à 250 fr.; un garçon de douze à quinze ans, qui était payé 50 fr. au plus, gagne 120 ou 140 fr. Le prix d'une journée de travail est de 2 à 3 fr., outre la nourriture, et, au moment de la moisson, il peut s'élever jusqu'à 8 fr. Un juge compétent en ces matières nous fait remarquer que la grande hausse des salaires dans les départements du centre s'explique par l'émigration vers Paris et les grandes villes, qui s'est développée rapidement dans cette région avec le progrès des voies de communication.

Dans la Charente, le phylloxéra et l'arrachage des vignes ont arrêté la hausse des salaires. Dans la Charente-Inférieure, au contraire, le mouvement a été rapide : les serviteurs à gages y gagnent de 500 à 800 francs; les faucheurs reçoivent de 4 à 5 francs par jour, avec plusieurs litres de vin.

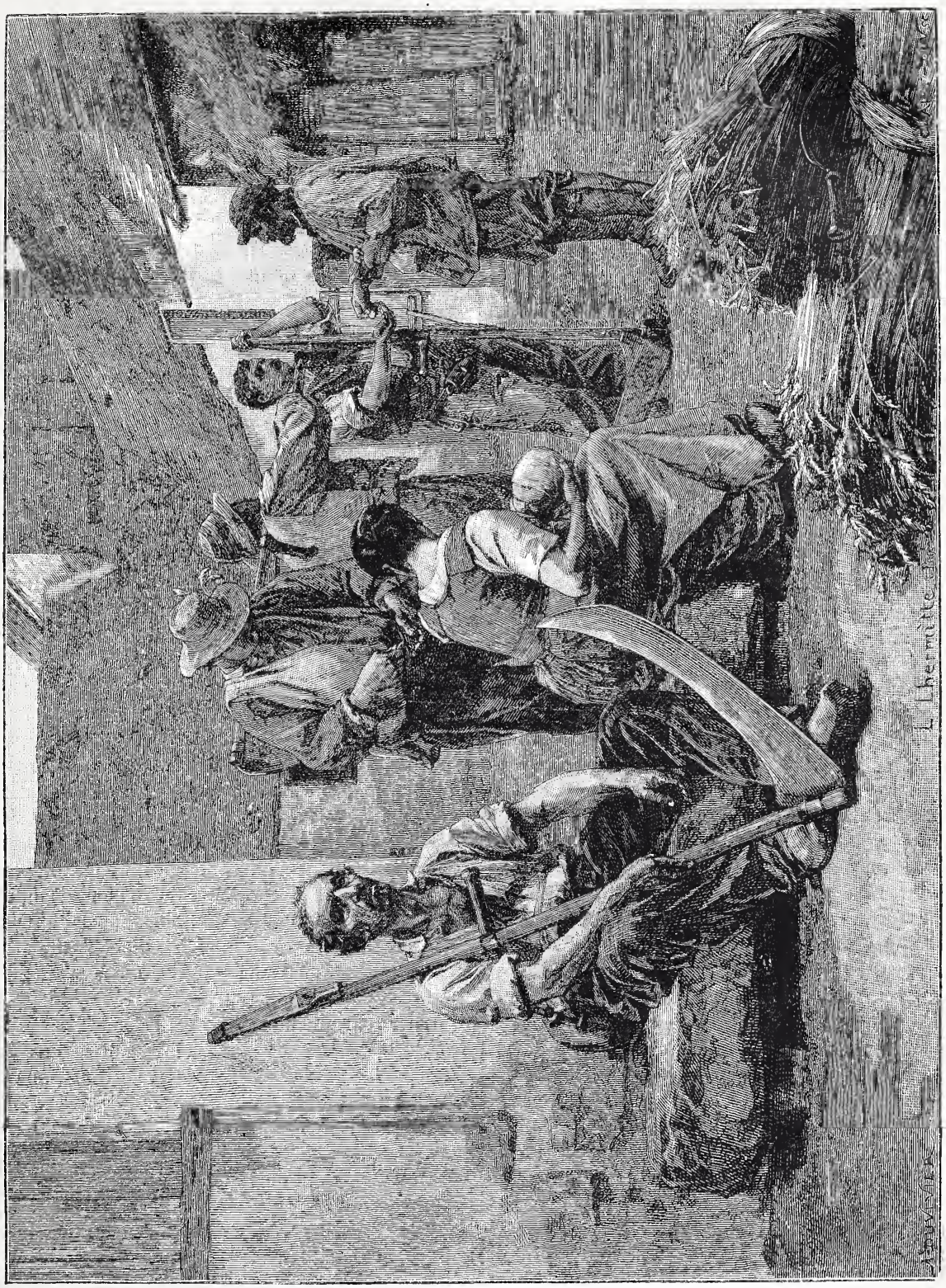
Dans la région du Sud, et surtout du Sud-Est, on signale une tendance à la baisse des salaires, qui est due à des causes spéciales : la culture de la vigne a beaucoup diminué dans le Var, la Drôme, les Basses-Alpes, etc.; il en est de même de la culture du mûrier pour plusieurs départements; la culture de la garance n'existe plus dans le Vaucluse; enfin, la culture du chanvre a diminué dans l'Isère.

En résumé, si l'on excepte les départements où la demande de travail est moins grande qu'il y a quelques années, par suite des ravages du phylloxéra, de la suppression d'une culture industrielle ou de quelque autre cause accidentelle, on voit que la hausse du taux des salaires agricoles est la règle. Nous croyons pouvoir évaluer cette hausse à 50 pour 100 au moins en moyenne. Il faut ajouter que, dans les cas où l'ouvrier est nourri, il a une alimentation de qualité supérieure à celle d'il y a vingt ans. En même temps, d'après le témoignage du très grand nombre des correspondants de la Société nationale d'agriculture, « la hausse des salaires accompagne une plus grande prospérité. »

On voit que l'introduction des machines dans les travaux des champs n'a pas été nuisible aux ouvriers. Parmi ces machines, les *batteuses* ont été les plus employées jusqu'ici : viennent ensuite les *faucheuses* et les *moissonneuses*. En 1860, on n'employait que très exceptionnellement les *râteaux à cheval*, les *machines à faner*, les *hache-paille*, les *coupe-racines*, etc., qui se trouvent maintenant dans beaucoup d'exploitations rurales. On peut ob-

[1] Voy. t. XXXIX de la première série, p. 188.

jecter que les petits propriétaires ne pourront pas faire l'acquisition de ce matériel perfectionné ; mais ne voyons-nous pas des entrepreneurs qui parcourent les régions agricoles avec une batteuse, une



La Paye des moissonneurs. — Tableau de Léon Lhermitte.

moissonneuse ou toute autre machine, qu'ils louent successivement aux cultivateurs de la contrée ? Cette habitude ne peut que se généraliser. Il est, de plus, permis d'espérer que les petits propriétaires arriveront à s'entendre pour acheter en commun une machine qui serait trop coûteuse pour chacun d'eux : ce serait là une excellente application de l'idée d'association.

PAUL LAFFITTE.

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 7.

« Camarade ! mon pauvre chien ! où est Fritz ? » s'écria Jean-Baptiste Hofel, en tombant à genoux près du chien.

Camarade gémit de nouveau et essaya de se soulever; il ne put en venir à bout, et regarda son maître d'un air suppliant, comme s'il lui demandait pardon de n'avoir pas ramené Fritz.

« Oh! père, dit Yéri, vois comme il est blessé! Des méchants lui ont pris Fritz, mais ce n'est pas sa faute, pauvre chien! il l'a bien défendu. Où sont-ils allés, Camarade? de quel côté, mon brave chien? »

Camarade fit encore une tentative pour se lever; sans doute il voulait aller chercher Fritz; mais il était à bout de forces, et il avait deux jambes cassées.

« Emportons-le, dit le père; si nous pouvons le sauver, il nous aidera à retrouver Fritz. »

Les deux hommes firent une civière avec des branchages, et ils y couchèrent doucement le pauvre Camarade, qui poussait des cris douloureux, tout en léchant les mains de ses maîtres pour les remercier.

Pauvre mère Catherine! elle était sur la porte de sa maison, suivant les progrès du jour naissant, et prêtant l'oreille à tous les bruits. Elle reconnut le pas de son mari et de son fils, et s'élança au devant d'eux, pleine d'espoir. Mais quand elle reconnut le chien, elle tomba sur ses deux genoux en poussant un grand cri et en pleurant son petit Fritz.

Il était bien perdu, car toutes les recherches qu'on fit dans le pays, toutes les annonces qu'on mit dans les journaux, restèrent sans résultat. Si Camarade avait pu se mêler des recherches, il aurait sans doute fait de meilleure besogne que le maire, le garde champêtre, les gendarmes et tous les amis de la famille Hofel; mais Camarade, s'il n'était pas mort, n'en valait guère mieux, et le vétérinaire ne le soignait que pour l'acquit de sa conscience. Il se passa bien du temps avant que ses plaies fussent fermées et qu'il pût se tenir debout. Et puis, la pauvre Catherine, son chagrin aidant, fut prise d'une mauvaise fièvre, et pendant plusieurs semaines on put craindre au moulin de perdre la mère après l'enfant; on ne s'occupait plus de Camarade que pour lui porter à manger.

Le jour où Catherine, convalescente, put quitter son lit et s'approcher de la fenêtre, son premier regard fut pour la niche du chien. « Où est Camarade? dit-elle. Est-il bientôt guéri? Dès qu'il pourra marcher, il faudra lui donner à flairer des vêtements du pauvre petit Fritz, et lui dire de le chercher; je suis sûre qu'il nous mènera droit à ceux qui nous l'ont volé. »

On appela Camarade, qui ne répondit pas; sa pâtée de la veille était intacte, et Suzette se rappela qu'elle ne l'avait pas vu quand elle l'avait apportée; elle avait pensé qu'il rôdait aux environs, car il commençait à faire quelques pas en boitant. On chercha Camarade; il avait disparu, et personne ne put donner de ses nouvelles. La désolation fut grande au moulin; on perdait avec Camarade tout espoir de retrouver Fritz.

III

Camarade, cependant, allait tout droit son chemin. En sa qualité de chien, il n'avait pas beaucoup d'idées à la fois, mais celle qu'il avait, rien ne l'en pouvait distraire. Or, l'idée fixe de Camarade, c'était de retrouver Fritz.

Depuis qu'il se sentait revenir à la vie, il se rappelait très bien tout ce qui s'était passé : Fritz, à cheval sur son dos, voulant aller loin, très loin, le fouettant avec une baguette et criant toujours : Encore! encore! Ils étaient arrivés à la grande route; il y passait à ce moment des gens de mauvaise mine, après qui Camarade n'aurait pas manqué d'aboyer s'ils s'étaient approchés du moulin. Ils n'étaient pas habillés comme les gens de Grünbach, et ils marchaient à côté d'une grande voiture qui avait l'air d'une maison. Camarade avait voulu s'en aller, emporter Fritz; mais Fritz s'était fâché, il voulait voir ces gens et les bêtes qu'ils avaient avec eux, de drôles de bêtes, comme Camarade n'en avait jamais vu.

Alors les gens avaient regardé Fritz : une femme qui était avec eux lui avait parlé, lui avait tendu la main, et Fritz était allé avec elle, et il avait caressé ses bêtes. Camarade n'était pas content, il avait grogné; mais Fritz lui avait dit : « Tout beau, Camarade! » et Camarade avait dû se contenter de le suivre pas à pas. Puis tout à coup la femme avait enlevé Fritz dans ses bras et l'avait emporté jusque dans sa grande voiture. Fritz avait crié, Camarade avait couru à son aide; il avait aboyé, il avait mordu, il s'était battu de toutes ses forces pour reprendre Fritz. Il ne se souvenait pas des coups qu'il avait reçus; sans doute il ne les avait pas sentis dans le moment; tout à coup il était tombé et n'avait pas pu se relever; il ne savait pas ce qui s'était passé ensuite, jusqu'au moment où il avait reconnu la voix de Yéri qui l'appelait. Mais ce qu'il savait bien, c'est que Fritz était parti dans la grande voiture : il fallait qu'il retrouvât la grande voiture et Fritz.

Donc, un beau matin, Camarade, s'étant éveillé frais et dispos, sortit de sa niche pour essayer la force de ses jambes. Il fut satisfait; il ne boitait presque plus. Suzette lui apporta sa pâtée; il se hâta de la manger et partit pour son voyage de découvertes. Ce jour-là, il n'alla pas bien loin; mais il ne revint pas au moulin, et le lendemain il continua sa route. Si bien que quand on s'aperçut de sa disparition, il y avait déjà près de quarante-huit heures qu'il était parti.

Au bout de huit jours, il était déjà loin; et il faut avouer qu'il avait triste mine. C'est dur, pour un chien convalescent, de coucher à la belle étoile et de dîner d'un rat ou d'un mulot qu'on attrape à grand'peine. Aussi le pauvre Camarade, que personne ne brossait plus, était-il hâve, maigre, hérissé à faire pitié — ou à faire peur. — Ce fut ce dernier sentiment qu'il inspira, comme il traversait un faubourg de petite ville, toujours quêtant, flairant,

cherchant la grande voiture et le petit Fritz. Un enfant lui jeta une pierre en criant : « Au chien enragé ! » et en deux minutes il eut à ses trousses une bande acharnée de gamins qui répétaient sur tous les tons : « Au chien enragé ! »

Le pauvre Camarade, effrayé, se jeta dans un jardin dont la grille était ouverte. Ses persécuteurs n'osèrent pas l'y suivre ; mais un jardinier accourut avec sa bêche, un valet d'écurie avec sa fourche ; le pauvre Camarade, acculé dans un coin, crut sa dernière heure venue.

Ce qui le sauva, c'est qu'il faisait peur : cela donna le temps à une jeune fille, qui cueillait des roses dans un parterre, de s'apercevoir de ce qui se passait.

Elle s'approcha :

— Bernard, dit-elle, que voulez-vous donc à ce pauvre chien ?

Le jardinier ôta son bonnet.

— C'est un chien enragé, mademoiselle Delphine ; sauvez-vous bien vite. Voyez-vous comme il a l'œil mauvais ?

— Mais non, il a l'air malheureux ; et comme il est maigre ! on dirait qu'il meurt de faim. Attendez un peu ; ne lui faites pas de mal.

Elle courut à la cuisine et revint avec une écuelle où elle avait mis du lait et du pain ; elle la posa à quelque distance de Camarade.

— Éloignez-vous un peu à présent, dit-elle aux deux hommes. Viens, mon pauvre chien, viens manger ! n'aie pas peur ; allons, viens !

Camarade s'approcha lentement ; il avait peur de la fourche et de la bêche, mais la douce voix de Delphine l'encourageait. Quand il eut trempé le bout de sa langue dans le lait, la faim l'emporta sur tout autre sentiment : il mangea et but avec délices.

— Vous voyez bien qu'il n'était pas enragé, dit Delphine ; et vous vouliez le tuer ! Pauvre bête ! je veux le garder : c'est un très beau chien, un chien des Alpes, de ceux qui sauvent les voyageurs perdus dans la neige. Vous n'avez plus peur de lui, Karl ? Eh bien, quand il sera rassasié, vous lui ferez sa toilette pour que je le présente à ces messieurs.

Ces messieurs, c'étaient le père et le frère de Delphine, grands amateurs de beaux chiens ; ils adoptèrent Camarade avec enthousiasme et se promirent de lui faire faire un beau collier sitôt qu'ils seraient de retour chez eux ; car, pour le moment, ils achevaient leurs vacances à la campagne. Camarade fut enchaîné dans la cour, de peur qu'il ne lui prît envie de se sauver ; et on le combla de prévenances et de bonne nourriture pour qu'il s'attachât à ses nouveaux maîtres. On chercha bien un peu à qui il pouvait appartenir ; mais comme on ne trouva point, on garda Camarade, à qui on donna le nom d'Ajax.

IV

Il n'eut pas le temps de s'habituer à ce nouveau nom. Ses maîtres partaient à la fin de la semaine ; Delphine elle-même le conduisit à la gare du chemin de fer, et le fit monter devant elle dans un wagon de chiens, en le flattant, en le caressant, en l'appelant mon bon Ajax, mon brave Ajax, mon beau chien, et en lui promettant, à leur arrivée en ville, un collier superbe et une bonne niche à l'abri du froid.

Camarade ne comprenait rien à tout cela ; il aimait Delphine, parce qu'elle était bonne, qu'elle le caressait et qu'elle avait empêché Bernard et Karl de l'assommer à coups de bêche et de fourche ; mais où était Fritz ? La seule affaire de Camarade en ce monde, c'était de retrouver son petit Fritz.

Il alla pourtant jusqu'à la station la plus proche de la ville. Là, un employé ouvrit la porte de son wagon pour faire descendre plusieurs chiens arrivés à leur destination. Camarade profita de l'occasion pour regarder au dehors. Sur une route qui longeait la voie en cet endroit-là, passait au même moment une grande voiture fermée dont le cheval marchait au pas : n'était-ce point la grande voiture qui avait emporté le petit Fritz ? Camarade le crut ; et, bousculant l'employé qui se tenait devant la portière, il sauta en bas du wagon et s'élança vers l'ennemi en poussant ses aboiements de guerre.

« Arrêtez le chien ! » s'écria l'employé. Mais les cinq minutes d'arrêt étaient écoulées : un coup de sifflet retentit, le train s'ébranla, et l'employé referma vivement la portière et s'écarta de la voie avec un mouvement d'épaules qui voulait dire : Ma foi, tant pis ! Le train s'engagea sous un tunnel et disparut en un instant.

A suivre. Mme J. Colomb.

CARNET DE POCHE A SECRET.

On se ferait difficilement une idée de toute l'adresse des habiles artisans d'autrefois pour dissimuler des cachettes dans les meubles. Un grand nombre de tables, surtout de tables dites « à ouvrage », et de meubles désignés sous le nom de « cabinets », renferment ainsi des cases presque introuvables. Ces sortes de meubles se rencontrent encore assez souvent ; mais les petits objets portatifs à « secret » sont rares.

Mme de Genlis [1] cite comme une chose ridicule et passée de mode, bien « que tout ce qui vient du sentiment ne vieillisse pas », les tabatières de M. de Croy. « Elles sont, dit-elle, d'un poids énorme, parce qu'elles sont toutes *à secret*, c'est-à-dire qu'elles renferment de vieux portraits cachés là mystérieusement depuis un demi-siècle, et que l'on pourrait montrer maintenant sans indiscrétion, car assurément personne ne reconnaîtrait les modèles. »

Le curieux carnet de poche à double secret que représente notre gravure était, lui aussi, destiné

[1] *Souvenirs de Félicie.*

à renfermer et à cacher des portraits; mais il eût fallu être bien fin pour les découvrir.

Ce petit carnet en fer, orné sur les plats d'incrustations en cuivre doré, repoussé et ciselé, est muni à l'intérieur de deux feuillets de métal comparables aux *gardes* des livres, mais retenus dans l'épaisseur des couvertures par les petits anneaux dans lesquels passe le crayon. Ces anneaux sont mobiles, c'est-à-dire qu'ils peuvent être tournés verticalement, et alors les deux feuillets de métal, n'étant plus retenus par rien, se soulèvent, démasquant ainsi une cachette suffisante pour dissimuler un billet ou une lettre; sur les plats eux-mêmes, un médaillon ovale, formant à l'extérieur une saillie bombée, décorée de figures et d'ornements qui lui servent d'encadrement, répond intérieurement à une cavité cachée par une plaque admirablement ajustée, et qui ne peut être soulevée qu'au moyen d'un minuscule ressort dissimulé dans les ornements en relief du dessus. Dans chacune de ces cavités, il était facile d'enchâsser un portrait peint sur vélin ou sur ivoire; c'est ce qui explique les inscriptions qui se trouvent sur chacune des plaques ovales : « Vous ne connaissez pas tous mes secrets », et : « Le plus beau est caché. »

Outre l'intérêt de curiosité qu'il présente, ce carnet peut être considéré comme un véritable objet d'art, autant par l'habileté et la délicatesse

Carnet à secret de la fin du dix-septième siècle. (Collection de Mme Achille Jubinal.)

avec lesquelles ont été exécutées les petites figures et les ornements en relief de la couverture, que par l'arrangement et la hardiesse des rinceaux réservés sur le fond bleui des feuillets de l'intérieur; mais, comme les tabatières dont parle Mme de Genlis, il est relativement « d'un poids énorme », et il devait être assez incommode de le porter sur soi.

Édouard Garnier,
de l'Administration des beaux-arts.

UNE ESCAPADE DE MINETTE.

La bonne ménagère, dès le matin, a retiré du four cinq gros pains de ménage, qui embaument toute la maison.

Sur un des gros pains s'est formée, à la cuisson, une espèce de loupe, toute craquelée et d'une couleur plus pâle que le reste du pain.

— Ce sera, dit la bonne ménagère en souriant, pour le déjeuner de Minette.

Quand Minette se réveille, elle ouvre toutes grandes ses deux petites narines, et s'écrie, en frappant ses deux menottes l'une contre l'autre : — Oh! comme cela sent bon ici!

Minette, comme beaucoup d'autres petits enfants, a horreur de l'eau froide; et il lui arrive quelquefois, lorsqu'elle ne s'est pas réveillée de bonne humeur, de crier, ou de grogner, ou de se débattre, quand sa maman la débarbouille le matin.

Ce matin-là elle se laissa faire sans rien dire, et même elle souriait : l'odeur du pain frais l'avait mise en belle humeur.

— Tu vois ce beau gâteau? lui dit sa mère, en posant le doigt sur la loupe du gros pain.

— Oh! la belle brioche! s'écria Minette, en portant alternativement ses regards de sa ma-

man à la brioche, et de la brioche à sa maman.

La maman prit un couteau, détacha « la brioche » et la lui tendit.

Minette ne se fit pas prier pour dire merci! et elle se mit à regarder sa belle brioche, qu'elle tenait à deux mains.

L'Enfant aux oies, peinture par Knaus — Dessin de Jules Lavée.

— Tu peux aller manger ta brioche au soleil, lui dit sa mère, en posant doucement sa main sur les jolis cheveux frisés de Minette.

Les mères voient donc clair dans le cœur des petits enfants, pour deviner si juste à point ce qu'ils désirent le plus?

Minette s'élança dans le petit jardin de la ferme, et, avant d'entamer sa brioche, ne manqua pas de la promener à travers les allées pour la montrer avec orgueil aux pruniers, aux poiriers, aux carrés de choux, et même à la grosse citrouille qui mûrissait et jaunissait sur le toit de la cabane aux lapins.

En arrivant au bout du jardin, Minette jeta

un coup d'œil par-dessus la clôture; une prairie s'étendait au delà, et au bout de la prairie elle voyait les saules qui bordaient le ruisseau, et sous les saules elle aperçut son grand frère Jacob qui pêchait des écrevisses.

Combien la brioche serait plus savoureuse si elle allait la manger sous les saules, en regardant Jacob tirer des balances ces bêtes si drôles, qui donnent de grands coups de queue, et qui essayent toujours d'attraper quelqu'un avec leurs pinces.

Jusque-là, Minette avait sautillé tout le temps : c'est, comme on sait, la manière de marcher des enfants, quand ils sont heureux et que rien ne pèse sur leur petite conscience.

Minette ouvrit tout doucement la petite barrière, se faufila comme un chat qui vient de voler un morceau de lard, et cessa de sautiller.

Voyez pourtant ce que c'est que la conscience. Minette ne sautille plus; elle marche d'un bon pas, il est vrai; mais enfin, elle ne sautille plus comme dans le jardin. L'explication de ce phénomène est toute simple. La maman de Minette ne lui a pas défendu d'aller dans la prairie, mais elle ne le lui a pas permis non plus. Voilà pourquoi Minette cesse de sautiller.

Elle marche cependant d'un bon pas; mais tout à coup elle s'arrête brusquement, comme si quelqu'un venait de lui crier d'une voix rude :

— Halte-là! on ne passe pas!

Personne n'est là pour crier : « On ne passe pas! » mais deux oies, occupées à chercher leur vie dans l'herbe, ont relevé la tête au bruit des pas de Minette et la regardent d'un air singulier, la tête toute d'un côté. Que veulent-elles, ces deux oies? se douteraient-elles, par hasard, que Minette est ici sans permission?

Minette n'ose pas regarder les deux oies en face, et file tout doucement, pour ne pas avoir d'explication avec elles.

Mais les oies ne l'entendent pas ainsi. Elles ont mis dans leur tête d'avoir une explication, et elles l'auront. A cet effet, elles s'élancent vers Minette et lui barrent le chemin.

— Mesdames les oies, dit Minette, en s'efforçant de prendre un petit air aimable, voulez-vous, s'il vous plaît, me laisser passer, dites?

Les deux oies ne bougèrent pas, et répondirent en allongeant le cou et en sifflant :

— Ssss! ssss!

Il y a des grandes personnes qu'émeut et que fait frémir la vue d'une oie en colère. Ces petits yeux étincelants, ces sifflements, ces ondulations du cou, rappellent d'une façon très désagréable les mouvements du serpent. Minette cessa de sourire, les coins de sa bouche s'abaissèrent et c'est d'une voix tremblante qu'elle reprit :

— Mesdames les oies, je ne vous ai jamais rien fait. Ce n'est pas moi qui ai battu vos petits enfants avec une gaule, c'est le méchant Sylvain. Si vous ne voulez pas que je reste dans votre pré, je vais rentrer dans le jardin, mais ne me regardez pas comme cela, je vous en prie, et ne me mordez pas!

— Ssss! ssss! répondirent les deux oies.

Ne se contentant plus de barrer le chemin à Minette, elles s'avancèrent lourdement de son côté.

Minette recula épouvantée; elle fut sur le point d'appeler au secours, mais elle n'appela pas. Pourquoi? Parce que l'on n'aime pas beaucoup appeler au secours quand on se trouve dans un endroit où l'on ne devrait pas être.

Les oies, tout comme Minette, aimaient le bon pain tendre. Et, comme Minette ne faisait pas mine de leur offrir le morceau qu'elle tenait à la main, ces bêtes rustiques et mal élevées s'étaient mis en tête de le lui prendre de force. Si vous me dites qu'en cela les oies avaient tort, je vous répondrai qu'en effet elles n'avaient pas raison; mais chacun raisonne selon la capacité de son cerveau et selon l'éducation qu'il a reçue.

Les oies suivaient pas à pas Minette qui battait en retraite, sifflant comme deux couleuvres, et menaçant de leurs becs dentelés l'une ses pauvres petites jambes, et l'autre ses pauvres petits bras nus.

Quand on marche à reculons, on ne voit pas ce que l'on a derrière soi. Le talon de Minette buta contre un caillou, et Minette tomba à la renverse. Elle était perdue!

Eh non! elle était sauvée.

Dans sa chute, elle avait laissé échapper le morceau de pain. Les deux bêtes gourmandes se jetèrent dessus sans songer à becqueter les bras ou les jambes de Minette, et sans songer non plus à lui demander si elle s'était blessée en tombant à la renverse.

Blessée ou non, Minette se releva prestement, et se sauva aussi vite que ses petites jambes pouvaient la porter, croyant avoir les deux becs à ses trousses.

Quand elle eut refermé derrière elle la porte du jardin, elle demeura toute interdite de ce qui venait de se passer, et elle cacha sa honte et sa confusion sous la petite tonnelle de clématites.

Sa mère, qui revenait d'étendre du linge, passa devant la tonnelle et dit : — Eh bien, mon petit cœur, as-tu trouvé la brioche à ton goût?

Comme Minette baissait la tête au lieu de répondre, la mère répéta sa question.

— Les oies l'ont mangée! répondit enfin Minette en regardant le bout de ses souliers.

La maman comprit tout de suite ce qui s'était passé, et, sans ajouter une parole, elle rentra à la maison, abandonnant Minette à ses réflexions.

Au bout d'un quart d'heure la maman appela Minette, qui entra dans la grande salle le nez baissé.

— Ma mignonne, lui dit sa mère, tu ne peux pas rester jusqu'à midi sans manger. Voilà du pain frais, et voilà du pain rassis; lequel préfères tu?

Minette comprit qu'elle devait, par esprit de pénitence, préférer le pain rassis, jeta un regard de

tendresse et de regret sur le pain frais, et dit ensuite, en montrant le pain rassis :

— Je crois que j'aime mieux celui-là; et... je crois aussi que je ne sortirai plus jamais du jardin toute seule.

La mère lui coupa un morceau de pain rassis et l'embrassa, sans rien dire.

Quand une mère embrasse sa petite fille, c'est qu'elle lui pardonne. Minette s'en alla à la fenêtre le cœur plus léger, et dépêcha lestement son morceau de pain rassis, en regardant un peu de travers les oies qui continuaient à chercher leur vie, le bec en terre.

J. Girardin [1].

LE TUNNEL PROJETÉ

SOUS LA MANCHE.

Le tunnel sous la Manche serait, comme le canal de l'isthme de Suez et celui de Panama, l'un des travaux les plus importants de notre siècle. Depuis longtemps déjà, quelques-uns de nos savants et de nos ingénieurs cherchaient à résoudre le problème de réunir l'Angleterre au continent par le moyen d'une voie ferrée; c'est après avoir étudié un grand nombre de projets, qu'on est arrivé à cette conviction qu'il serait préférable de traverser la Manche en ayant l'Océan sur la tête qu'en l'ayant sous ses pieds, et, contrairement à ce qui arrive en général lorsqu'on entreprend une grande œuvre, les travaux préliminaires portent à croire que le tunnel sous la Manche serait d'une exécution plus facile qu'on ne le pensait tout d'abord.

Les premières investigations des auteurs du projet eurent pour objet de rechercher si la nature des roches qui forment le fond du Pas de Calais ne serait pas un obstacle insurmontable; il fallait, en effet, s'assurer que l'on pourrait ouvrir un passage à travers des terrains suffisamment tendres pour se laisser facilement percer, suffisamment consistants, cependant, pour écarter le danger des éboulements, et assez dépourvus de fissures pour qu'on n'ait pas à craindre l'irruption des eaux.

L'étude comparée des falaises qui bordent les deux rives du Pas de Calais montre que la composition du terrain de craie compris entre Folkstone et Douvres est exactement la même que celle du massif crayeux du cap Blanc-Nez. Sur l'une et l'autre rive, après la craie blanche à silex, se succèdent une assise épaisse de craie grise appelée craie glauconieuse ou craie de Rouen, une couche connue sous le nom de grès vert supérieur, et la couche d'argile bleue dite gault. Les assises plongent successivement en inclinant vers le nord-est, et c'est le parallélisme de cette inclinaison qui a permis de penser que l'ordre de ces couches ne saurait être troublé, dans la largeur du détroit, par aucune faille importante. Toutes les études, tous les coups de sonde donnés au fond de la Manche, n'ont fait que confirmer cette opinion.

C'est dans la couche de craie grise, qui, selon toute probabilité, se poursuit sans discontinuité ni fracture de France en Angleterre, que serait établi le tunnel. Le terrain, d'une composition marneuse et constante, rend toute infiltration impossible, et les quelques sources que l'on peut y rencontrer ne semblent provenir que de l'absorption de l'eau de pluie par les coteaux où vient affleurer la craie grise dans les environs de Caffiers.

La profondeur maximum de la mer entre Calais et Folkstone est de 53 mètres, et la profondeur à laquelle passerait le tunnel, au-dessous du niveau de la mer, serait de 125 mètres; l'épaisseur minimum de terrain entre le fond de la mer et le tunnel serait donc de 72 mètres. Cette épaisseur peut rassurer ceux qui sont disposés à craindre que, sous le poids de l'eau de la mer, le tunnel puisse être aplati.

La longueur du tunnel, sous la mer, serait, de la côte anglaise à la côte française, de 35 kilomètres environ, et en comptant en plus les accès, qui auraient de chaque côté 6 400 mètres de longueur, la longueur totale à parcourir en souterrain, pour se rendre de France en Angleterre, serait de 48 kilomètres environ.

Du côté de l'Angleterre, la voie du tunnel d'accès se raccorderait à la ligne de la compagnie du Southern-Railway, à une distance de 4 kilomètres de Folkstone, et du côté de la France, le tunnel commencerait à Sangatte, près de Calais.

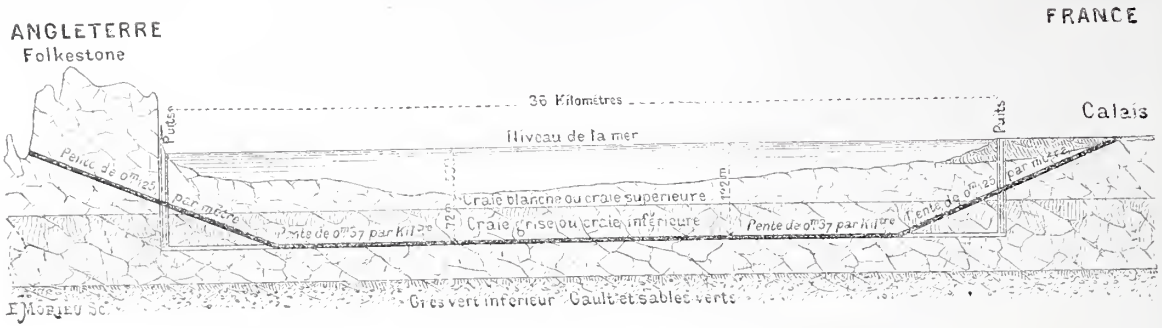
A Sangatte, on a fait deux puits d'épuisement distants l'un de l'autre de 27 mètres, et qui atteignent, à une profondeur de 86 mètres, la base de la craie de Rouen; du fond de ces puits on a commencé à creuser deux galeries qui s'avancent sous la mer et qui serviraient plus tard à recevoir les eaux de source qui pourraient provenir du tunnel. Sur la côte anglaise, on a fait un puits de 49 mètres de profondeur, et comme à cette profondeur on a rencontré la partie de la couche de craie de Rouen qui est tout à fait imperméable, on a entrepris de suite une galerie s'avançant sous la mer, en suivant dans la couche une pente descendante à peu près régulière de $12^{mm}.5$ par mètre.

Cette galerie a déjà atteint une longueur de plus de 2 kilomètres : c'est la partie la plus importante du travail. La couche de craie suivie continue à présenter une très grande régularité, et aucune venue d'eau un peu importante n'a été constatée. Du reste, la forme parfaitement cylindrique, à parois unies, que produit le fonctionnement de la machine du colonel anglais Beaumont, permet d'isoler facilement et complètement les suintements qui se produisent, au moyen d'un revêtement en fonte formé d'anneaux ayant exactement, comme diamètre extérieur, le diamètre intérieur de la galerie. Ce diamètre est de $2^{m}.14$; il serait ultérieurement agrandi, et la section définitive du tunnel serait un cercle de $4^{m}.30$ de diamètre, dont la partie in-

[1] Professeur au lycée de Versailles, auteur de beaucoup de nouvelles dans notre première série. — Voy. une note de la page 315, au tome L.

férieure serait excentrée pour recevoir les rails.

La machine perforatrice du colonel Beaumont diffère complètement des machines employées au percement des tunnels du mont Cenis et du Saint-Gothard; au lieu de forer, comme ces dernières, par percussion, des trous de mine de faible dimension, elle creuse d'un seul coup, sans le secours de substances explosives, la galerie dans toute sa section,

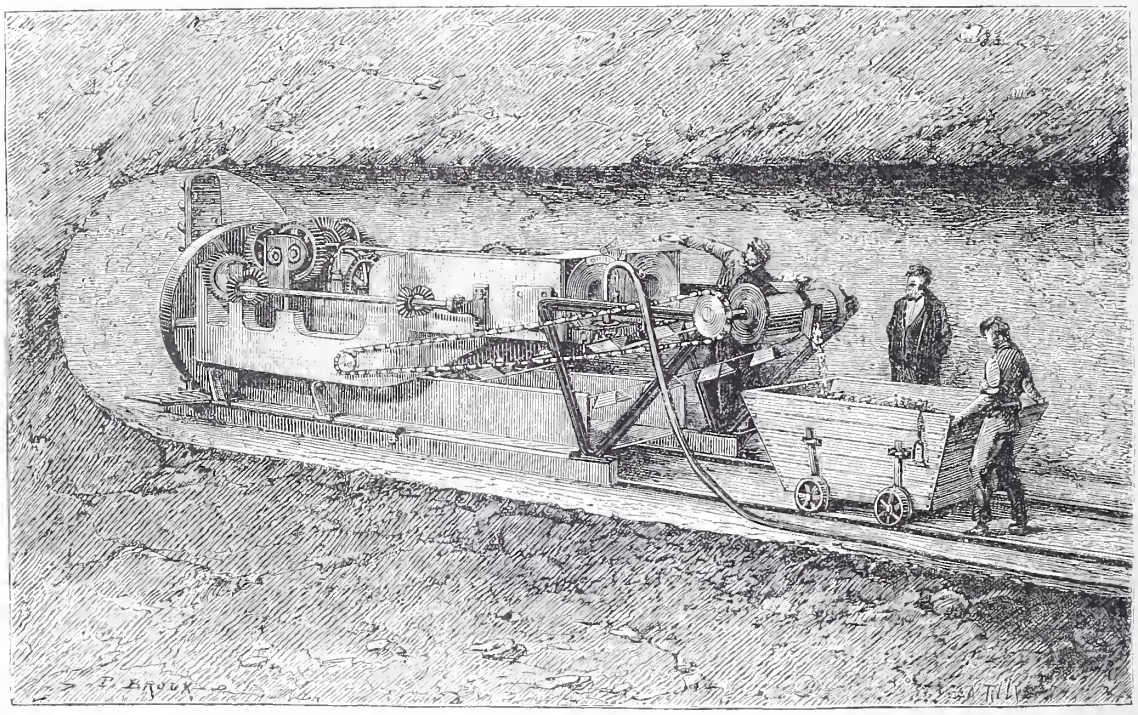


Tracé du tunnel sous la Manche.

travaillant ainsi à la façon d'une gigantesque tarière.

C'est plutôt une machine découpeuse que perforatrice; elle est mue par l'air comprimé, et, en même temps qu'elle broie la roche, elle renvoie par derrière les débris qui, à l'aide d'une chaîne sans fin munie de godets, vont tomber dans des vagonnets roulant sur rails. Un homme à l'avant et un autre à l'arrière suffisent pour conduire toute la machine.

L'outil se compose de deux bras de fer très résistants, portant chacun, sur leur longueur de plus d'un mètre, sept courtes lames d'acier; à chaque tour de cette espèce de grand foret, une mince couche est enlevée sur toute la face de devant de la craie, et la galerie cylindrique, de 2m.14 de diamètre, est ainsi ouverte. A mesure que les lames d'acier creusent, l'arbre horizontal auquel sont fixés les bras s'avance, et ce mouvement de translation est produit par un système hydraulique ana-



Machine perforatrice du colonel Beaumont au tunnel sous la Manche.

logue à celui qui fait fonctionner les ascenseurs installés dans les habitations de Paris. Lorsque l'arbre s'est avancé de toute la longueur dont il est susceptible, soit de 1m.37, on arrête quelques instants le mouvement de tout l'appareil pour le soulever à l'aide de crics appropriés, et le mettre en place pour un nouvel avancement.

L'avancement atteint au moins 60 centimètres à l'heure, c'est-à-dire plus de 15 mètres en vingt-quatre heures.

Une machine plus puissante encore, reposant sur le même principe, a été récemment construite; elle a déjà fonctionné du côté français, et peut produire un avancement d'un à deux mètres par heure.

Avec les anciennes méthodes, il eût fallu vingt à trente ans pour percer le tunnel sous la Manche;

avec les nouveaux outils et en admettant que le travail se poursuive régulièrement du côté anglais et du côté français, on pourrait le terminer en quatre ou cinq ans.

Il faut espérer que rien ne viendra entraver cette œuvre destinée à rendre de si grands services au point de vue des communications entre le continent et l'Angleterre. Dès que le tunnel serait exécuté, on pourrait se rendre directement, sans changer de wagon, en sept ou huit heures, de Paris à Londres.

Jules CHARTON,
Ingénieur.

ASTRONOMIE.

LE CIEL EN 1883.

Fin. — Voy. p. 15.

Saturne, la merveille incontestée de tout le système solaire, précède depuis plusieurs années Jupiter sur la sphère céleste, brillant à sa droite ou à son occident, à une distance assez grande déjà, comme une étoile de première grandeur également, mais moins éclatante que Jupiter, un peu terne et sans aucune scintillation du reste, actuellement dans la constellation du Taureau, à son extrémité occidentale, au-dessous des Pléiades.

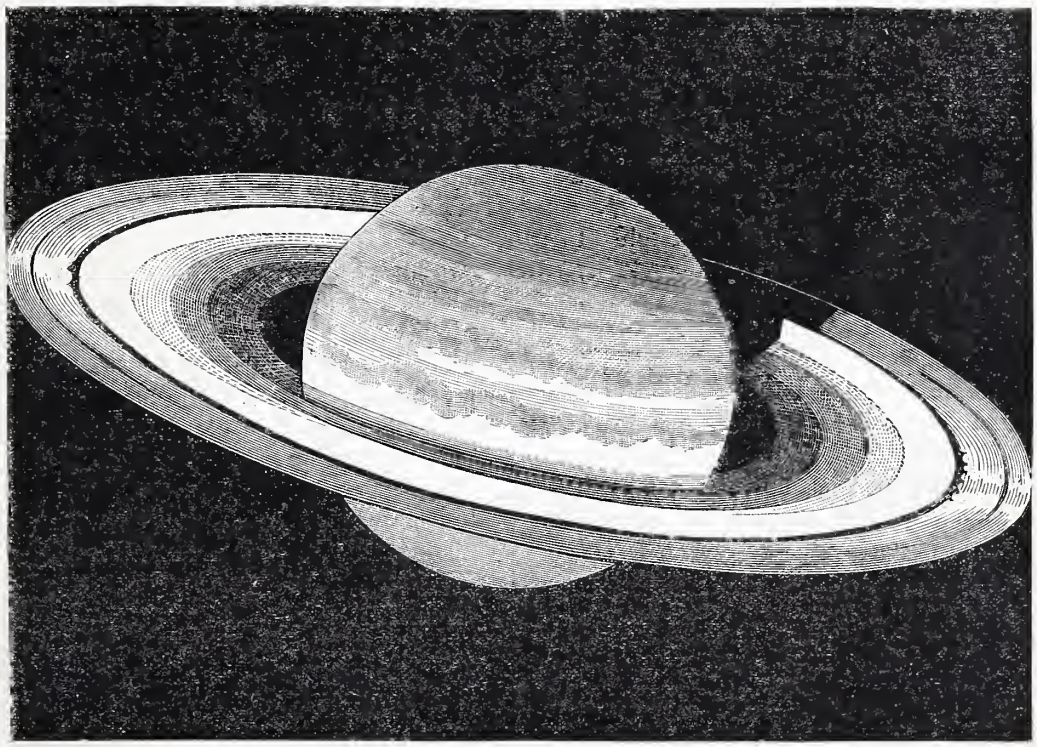


FIG. 4. — Aspect télescopique de la planète Saturne.

Il trône, comme Jupiter, dans le ciel limpide de nos belles nuits d'hiver. C'est le 14 novembre dernier qu'il est passé en opposition [1], derrière le Soleil, c'est-à-dire en ses meilleures conditions d'observation. Depuis cette époque, son lever avance de jour en jour. Le 14 novembre, il se levait à 4 h. 29 m. de l'après-midi, passait au méridien à minuit, et se couchait à 7 h. 10 m. du matin. Le 1er janvier 1883, il s'est levé à 1 h. 15 m., a passé au méridien [2] à 8 h. 27 m., et s'est couché à 3 h. 50 m. du matin. Il reste admirablement visible en février et mars au sud-ouest : passage au méridien, le 1er février à 6 h. 24 m., le 1er mars à 4 h. 39 m., le 1er avril à 2 h. 48 m. Dès lors il se couche au crépuscule et descend sous notre horizon pour tout l'été.

Tandis que le retard annuel de Jupiter est de 32 à 35 jours, celui de Saturne, dont la révolution est presque de trente ans, n'est que de 13 à 14 jours. Ainsi, en 1883, c'est le 28 novembre qu'il sera de nouveau en opposition avec le Soleil, passera au méridien à minuit et sera à sa plus grande proximité de la Terre. Donc, on le verra reparaître à l'est en septembre (il sera alors au-dessus d'Aldébaran), et il brillera de nouveau sur nos têtes jusqu'en avril 1884.

Ses merveilleux anneaux continuent à s'ouvrir pour nous en perspective. En 1877, ils ne se présentaient pour nous que par la tranche ; en 1885, ils se présenteront à nous avec leur maximum d'ouverture.

Le 13 février, la Lune, à la veille du premier

[1] *Opposition*, aspect d'un corps céleste qui est à 180 degrés d'un autre. Une planète est en opposition avec le Soleil quand la Terre est interposée entre elle et le Soleil ; elle est en opposition avec la Terre lorsque le Soleil se trouve entre elle et notre globe.

[2] *Méridien*, cercle de la sphère passant par les deux pôles, par le zénith et par le nadir, et coupant l'équateur à angle droit.

quartier, passera tout contre Saturne, à 1° 40′ au nord, et le 12 mars, elle glissera à 1° 9′ au nord. Elle passera encore plus près le 9 avril, à 41 minutes, le 7 mai à 18 minutes, et le 3 juin à 2 minutes seulement; mais la planète sera alors couchée pour nous. Le 21 septembre, de nouveau, la Lune passera à 1° 14′ au sud de Saturne, le 15 novembre à 1° 2′, et le 12 décembre à 55 minutes. Le 1er novembre il brillera à 3° 30′ au nord d'Aldébaran.

Vénus, qui est passée devant le Soleil le 6 décembre dernier, et qui depuis brille, étoile du matin dans le ciel de l'aurore, arrive à sa plus grande

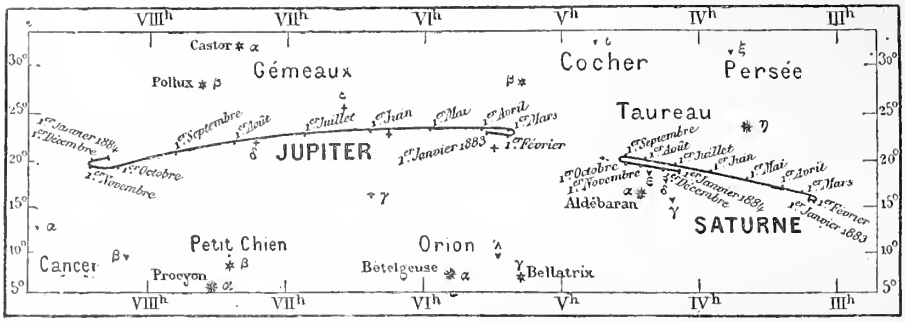


Fig. 5. — Positions de Jupiter et de Saturne en 1883.

élongation orientale le 15 février : elle précède alors le Soleil de 3 heures. Sa phase est alors la contre-partie de ce que nous avons observé en septembre, octobre et novembre derniers : son croissant, toujours tourné du côté du soleil, va en s'élargissant; son plus grand éclat se présentera le 10 janvier, et, au milieu de février, le croissant élargi ressemblera au dernier quartier de la Lune; puis le disque s'arrondira insensiblement, Vénus s'éloignera de nous et s'en ira passer de l'autre côté du Soleil le 20 septembre. Se dégageant ensuite du rayonnement solaire, elle deviendra de nouveau étoile du soir, retardant sur le Soleil, de 1 heure le 27 novembre, de 1 h. 52 m. le 1er janvier 1884.

La Lune passera le 3 février à 44 minutes au sud de Vénus. Le 10 mai, Vénus se trouvera devant Mars, à 48 minutes seulement au sud, mais l'observation sera impossible, car la conjonction des deux planètes aura lieu pendant le jour, à 6 heures du matin. Peut-être, avant le lever du Soleil, pourra-t-on, à l'aide d'une lunette, trouver Mars dans le voisinage de Vénus. On pourra aussi y chercher Saturne le 19 juin et Jupiter le 27 juillet.

Le 3 juin, à 4 heures du matin, la Lune passera à 1° 31′ au nord de Vénus.

Mercure continue ses oscillations rapides de part et d'autre du Soleil. Le 31 janvier, il retarde sur le Soleil de 1 h. 27 m. et atteint sa plus grande élongation occidentale; puis il se plonge dans les feux solaires, passe de ce côté-ci du Soleil le 5 février, devient astre du matin, atteint sa plus grande élongation orientale le 3 mars, à 1 h. 31 m. de distance au Soleil, revient vers lui, passe de l'autre côté le 15 avril et continue comme il suit :

14 mai,	plus grande élongat.	du soir,	1h27m de retard sur le Soleil.
1er juillet,	—	du matin,	1h28m d'avance —
10 septembre,	—	du soir,	1h31m de retard —
22 octobre,	—	du matin,	1h20m d'avance —

C'est à ces époques de plus grandes élongations qu'on peut le chercher soit le soir à l'occident, après le coucher du Soleil, soit le matin à l'aurore, et le reconnaître à son vif éclat doré, rappelant la nature des feux solaires dans lesquels il reste constamment baigné.

Le 9 mars au matin on pourra trouver non loin de lui l'étoile δ du Capricorne, dont il s'approche ce jour-là à 1° 24′ au nord. Du 4 au 8 juillet au matin, il passe tout près de Vénus, à 2 degrés au sud, et le 20 à 32 minutes au nord de Jupiter. Le 3 septembre, à dix heures du soir, il se trouve à 51 minutes au nord de la Lune, le fin croissant de la Lune n'étant alors qu'à son second jour. Le 20 octobre au matin, il passera au sud de la belle étoile double γ Vierge.

Uranus ne peut être trouvé dans le ciel qu'à l'aide d'une carte, son éclat surpassant à peine celui des étoiles de sixième grandeur, et il faut bien connaître sa position pour y parvenir. On éprouve un intérêt spécial à l'observer lorsqu'on se souvient que William Herschel en le découvrant, le 13 mars 1781, a reculé les frontières du système solaire de 364 à 732 millions de lieues. Il ne marche que très lentement, puisque sa révolution autour du Soleil ne demande pas moins de 84 ans pour s'accomplir, et son disque ne devient sensible qu'aux lunettes assez fortes (au moins 108 millimètres). Il plane actuellement dans la constellation du Lion, qui domine sur nos têtes de janvier à juillet. On le trouvera facilement à l'aide de la carte figure 6. Il passe en opposition avec le Soleil, ou au méridien, à minuit, le 11 mars.

Mars, actuellement la plus intéressante pour nous de toutes les planètes, à cause des progrès si rapides que nous faisons depuis quelques années dans la connaissance de ses conditions d'habitabilité; la planète Mars, dis-je, se trouve en ce moment hors de notre observation. Elle est passée derrière le Soleil le 10 décembre dernier, revient lentement, et ne se trouvera encore à angle droit avec le Soleil et nous que le 31 octobre prochain.

A partir de cette époque, on pourra recommencer à l'observer. Le 1er décembre, elle passe au méri-

dien à 4 h. 50 m. du matin, et le 1er janvier 1884 à 2 h. 55 m. Elle n'arrivera en opposition, c'est-à-dire à sa plus grande proximité de la Terre et en ses meilleures conditions d'observation, que le 21 janvier 1884. Alors les astronomes du monde entier s'empresseront de vérifier la curieuse découverte des *canaux rectilignes* de 5 000 kilomètres de longueur, faite l'année dernière sous le beau ciel d'Italie par M. Schiaparelli, directeur de l'observatoire de Milan (1).

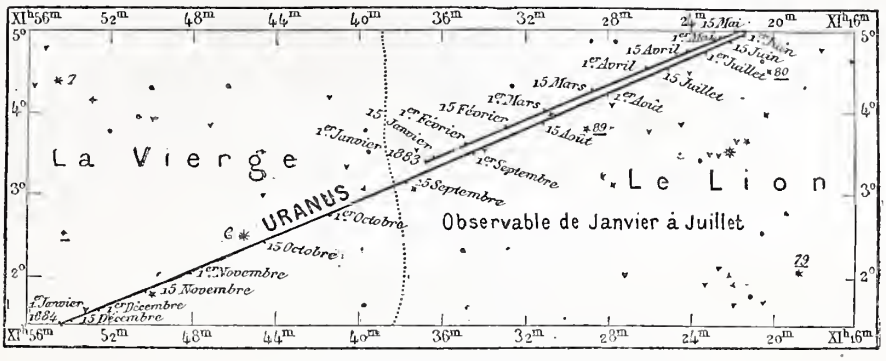


Fig. 6. — Positions d'Uranus en 1883.

Neptune est, pour nos observations du moins, la moins intéressante de toutes les planètes. Cependant, on aime l'avoir vue au moins une fois dans sa vie, parce qu'elle marque actuellement la frontière de notre système, à plus d'un milliard de lieues d'ici, et parce que sa découverte en 1846 par le génie de le Verrier a été faite, selon l'expression d'Arago, « au bout de la plume » du mathématicien.

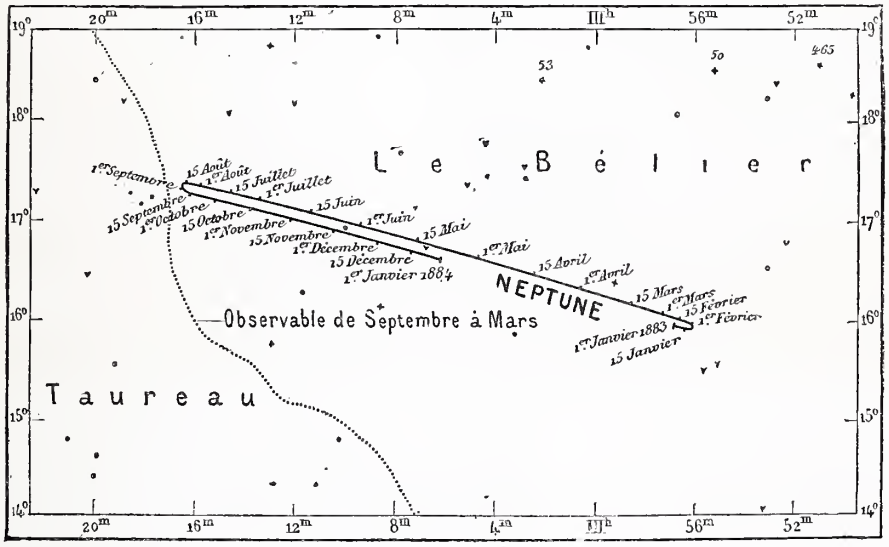


Fig. 7. — Positions de Neptune en 1883.

Une carte spéciale est encore plus nécessaire que pour Uranus, car son pâle éclat surpasse à peine celui des étoiles de septième grandeur, et elle ne se meut sur la sphère céleste qu'avec une désespérante lenteur, son tour du ciel demandant près de 165 années pour s'accomplir. — Chacun sait que toutefois cette lointaine planète est 85 fois plus volumineuse que la nôtre et qu'elle ne brille que par la lumière de notre propre Soleil, qu'elle reçoit à cette distance et réfléchit dans l'espace. — Elle gît dans la constellation du Bélier et se trouve en opposition le 11 novembre. Ajoutons que le 18 octobre, à 3 h. 38 m. du matin, cette planète lointaine se trouvera en perspective à 3'.5 seulement du bord de la Lune.

Tels sont les aspects principaux du ciel pour l'année qui va s'ouvrir. Nous n'avons pas à parler ici des *étoiles*, car leur étude peut être considérée

(1) Voyez, dans la *Revue mensuelle d'Astronomie populaire*, n° 6, août 1882, la carte géographique des canaux nouvellement découverts sur la planète Mars. Ce recueil spécial de notre collaborateur, fondé l'an dernier, a été accueilli dans toute l'Europe avec une grande faveur. Disons de nouveau que l'étude de l'astronomie, si noble, si propre à faire naître des réflexions d'un ordre supérieur, est une de celles qu'il est le plus désirable de voir se répandre de plus en plus dans toutes les conditions de la vie. On trouvera dans notre première série, si l'on veut bien la consulter, toutes les informations nécessaires pour faire des observations astronomiques intéressantes et utiles avec plus de facilité qu'on ne le suppose généralement. Ajoutons que M. Camille Flammarion, consulté directement, ne refusera point de répondre à des questions que dicterait un sincère désir d'observer les admirables spectacles du ciel. Éd. Ch.

comme constante et régulière, et chacun peut l'approfondir d'année en année : c'est l'infini à visiter. Les *comètes*, au contraire, arrivent en général sans nous avoir prévenus et semblent glisser comme des fugues à travers l'harmonie céleste.

Notre but, dans cet article, n'a été que d'esquisser les grands traits du tableau. Nous aurons plus d'une occasion de revenir ici sur les principaux sujets élucidés dans les dernières observations astronomiques, et particulièrement sur les mystérieuses exploratrices de l'infini, sur *les Comètes*.

Camille FLAMMARION.

MARÉES.

Les principales marées de l'année sont celles de la nouvelle Lune du 9 mars (1.15), de la nouvelle Lune du 7 avril (1.14), de la pleine Lune du 16 octobre (1.13) et de la pleine Lune du 16 septembre. On sait qu'en France ces grandes marées arrivent le lendemain des dates de la nouvelle et de la pleine Lune. Pour connaître la hauteur qu'une grande marée doit atteindre dans un port, il faut multiplier les chiffres que nous venons de donner par l'*unité de hauteur* qui convient à ce port (on la trouve dans les Annuaires). Ainsi, par exemple, à Granville, où ce chiffre est le plus élevé, l'unité de hauteur est $6^m.15$. Le 10 mars, la mer s'élèvera donc dans ce port jusqu'à $6^m.15 \times 1.15$, c'est-à-dire jusqu'à $7^m.07$ au-dessus du niveau moyen, ou jusqu'à $14^m.14$ au-dessus de la basse mer qui précédera et suivra cette grande marée. Ce sont les jours de ces grandes marées qu'il faudra choisir pour aller observer le mascaret à Caudebec ou l'arrivée de la mer à la baie du Mont-Saint-Michel. Ce sont là deux spectacles merveilleux l'un et l'autre. Mais comme ils sont à notre portée, nous ne les estimons pas à leur valeur.

EN COMPTANT TOUS LES JOURS.

On demandait à l'impératrice Catherine :

— Comment avez-vous pu établir tant d'ordre dans vos finances?

— En comptant tous les jours, répondit-elle. (1)

CIRCULATION DES LETTRES en France.

Les chiffres suivants, que nous empruntons aux statistiques officielles, peuvent donner une idée des accroissements survenus depuis un demi-siècle dans la circulation des lettres :

En 1829, les postes françaises ont transporté 57 millions de lettres;

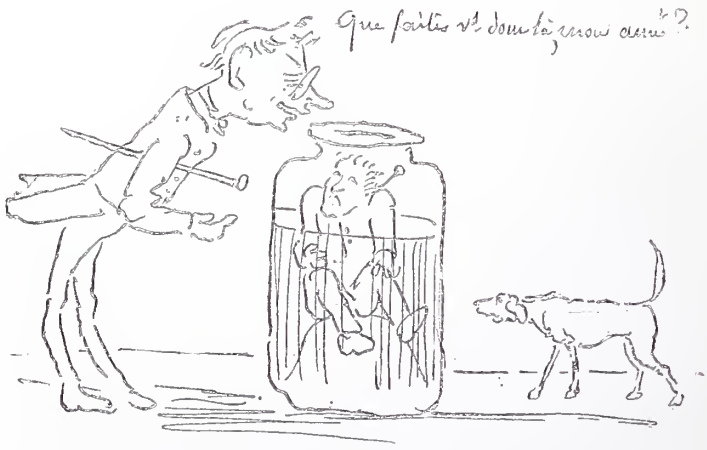
En 1839. . .	91	millions;
En 1849. . .	158	—
En 1859. . .	258	—
En 1869. . .	364	—
En 1879. . .	493	—

Il est intéressant d'ajouter que le nombre des lettres, qui était de 388 millions en 1877, a augmenté de plus de 100 millions en deux ans, à la suite de la réduction de la taxe postale de 25 à 15 centimes.

(1) Millin, *Magasin encyclopédique*, t. I.

DANS UN BOCAL.

Croquis inédit de Topffer

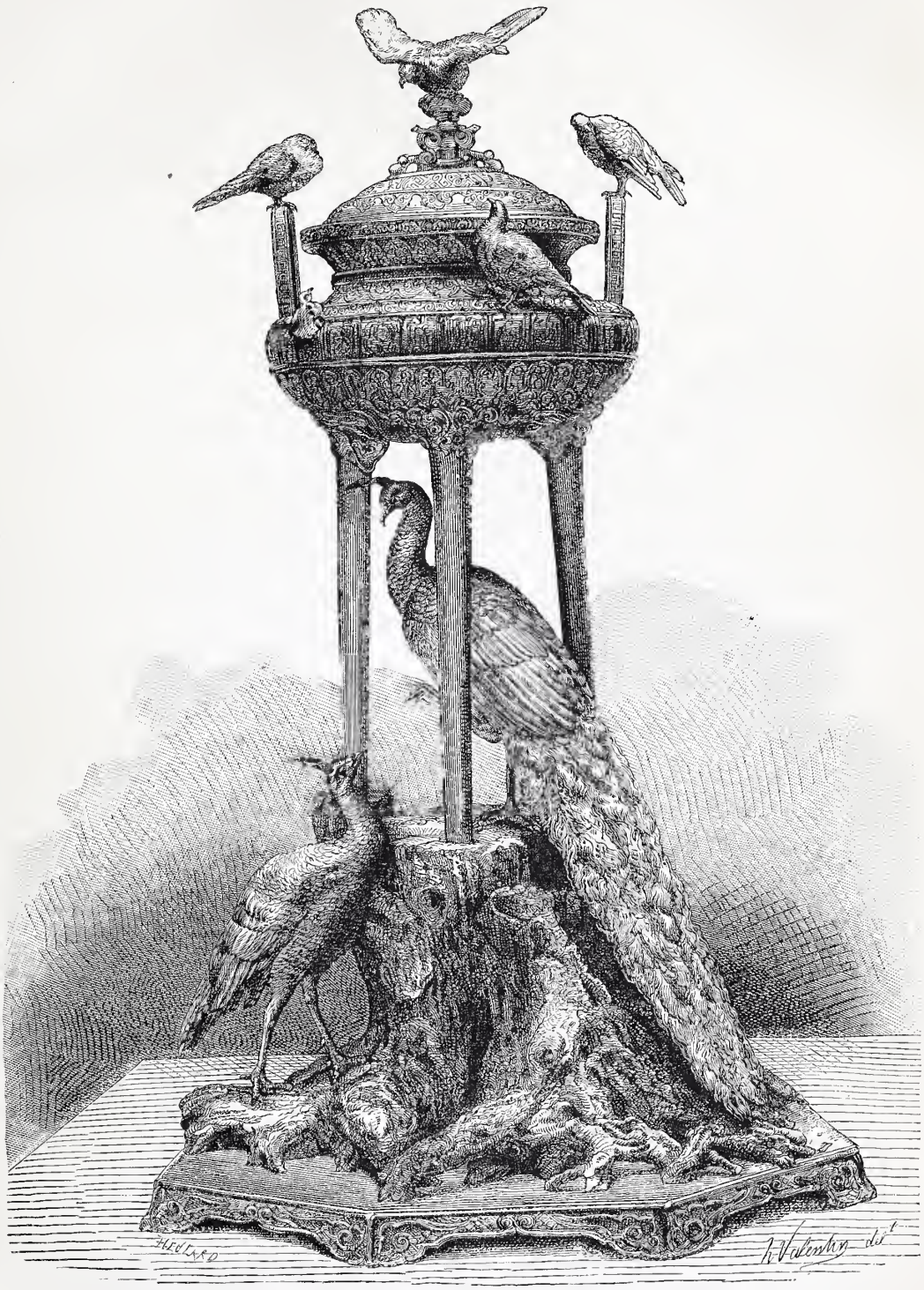


Cet homme curieux et niais, qui vague en liberté, emploie-t-il mieux sa vie et est-il beaucoup moins ridicule que cet autre qui croit se bien conserver en s'enfermant dans un bocal?

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

L'ART DU BRONZE AU JAPON.

BRULE-PARFUMS JAPONAIS.



Brûle-Parfums japonais en bronze fondu à cire perdue. (Collection de MM. Bing frères.)

Les Japonais ont de tout temps fait preuve d'une habileté extraordinaire dans le travail des métaux, et c'est avec un vif sentiment d'admiration que l'on a vu à l'Exposition du Champ de Mars, en 1878, les boîtes, les théières, les coupes, les tasses à café, les gardes d'épée, les couteaux à riches incrustations, et les mille petits objets en or, en argent et même en fer et en étain, qu'ils y avaient envoyés. Les qualités d'exactitude et de précision que les artisans japonais unissent aux saillies d'une ima-

gination vive et d'une originalité naturelle, ont causé alors plus d'une surprise à nos artistes et à nos fabricants les plus renommés.

Mais si remarquables que soient les Japonais comme joailliers et orfèvres, ils le sont plus encore comme fondeurs de bronze. Ils ciselent ce métal, ils le nielleut, l'incrustent ou l'émaillent avec une perfection singulière, et bien que cet art soit chez eux relativement moderne, puisque, d'après leurs écrivains les plus autorisés, il ne remonterait pas au delà de la fin du dix-septième siècle, il a produit de véritables chefs-d'œuvre où l'on ne sait ce qu'on doit louer le plus, de la belle ordonnance et de la conception de l'ensemble, ou du fini des détails et de la hardiesse du travail au point de vue technique.

Le grand brûle-parfums que représente notre gravure, et qui ne mesure pas moins de 2m.30 de hauteur, peut, sous ce rapport, être considéré comme un véritable tour de force, en même temps que c'est une œuvre unique par son importance et sa beauté. De même que la plupart des beaux bronzes japonais, il a été fondu à *cire perdue*, procédé connu, mais rarement pratiqué en Europe, par suite des chances trop nombreuses de non réussite et des dangers qui résultent de son emploi, puisque le plus léger accident lors de la coulée du métal suffit pour anéantir en un instant le travail long et pénible de plusieurs mois. En outre, on ne peut obtenir avec ce procédé qu'une *seule* épreuve d'un modèle, et nos fabricants trouvent rarement des prix assez rémunérateurs pour oser l'appliquer; et cependant sa supériorité est incontestable, puisque c'est l'œuvre même de l'artiste qui se trouve alors métamorphosée, pour ainsi dire, en bronze, presque sans retouche et surtout sans ces *coutures* qu'il faut faire disparaître après coup, au risque de faire disparaître aussi la finesse du modelé et la pureté de la forme.

Le plus souvent l'artiste japonais est à la fois modeleur et fondeur. Quand il a achevé son modèle en cire, avec le soin et la patience qui sont une de ses principales qualités, il le recouvre d'une couche de terre glaise très humide, qui en prend exactement l'empreinte, et sur laquelle il applique successivement des couches de terre plus consistantes, de façon à former un moule épais et solide. Il laisse ensuite sécher ce moule pendant plusieurs semaines avant d'y couler le métal, opération délicate et difficile qu'un auteur contemporain, qui a passé de longues années au Japon, a décrite d'une façon saisissante :

« Pénétrons, dit M. Boissonnade [1], chez l'un des fondeurs les plus renommés, le vieil Otbara. Dans une petite cuisine, un brasier contient les moules qui sèchent, tandis que le métal en fusion bouillonne dans le creuset, sur un fourneau en terre réfractaire actionné par un vieux soufflet à manche. Le vieil artisan, en costume de travail, se penche de temps à autre sur le fourneau, ajoutant tour à tour un peu de plomb, un peu de cuivre, un peu d'étain (car il fait son alliage d'instinct et sans règle fixe), tandis que l'un de ses fils manie le soufflet et que l'autre lui présente les outils dont il a besoin... L'instant est solennel. On penche le bloc de terre glaise qui contient la précieuse cire au-dessus du brasier; peu à peu la cire fond et tombe goutte à goutte : plus rien ne reste qu'une empreinte vide que va remplir le métal. C'est toujours un moment d'émotion que celui où commence à frémir le bronze en fusion. Il faut si peu de chose pour faire manquer la coulée! un peu trop d'humidité ferait éclater le moule; trop de chaleur ferait adhérer le métal.

» Les moules sont à mesure couverts de terre, afin de hâter le refroidissement : le vieux fondeur se repose un instant, entouré de ses fils. Comment ne pas partager ses anxiétés! Si la cire n'avait pas fondu tout entière! s'il allait manquer une griffe au dragon ou une anse au vase! si la glaise n'avait pas pris fidèlement l'empreinte! si le bronze s'était boursouflé! Mais non. Au bout de quelques minutes, le bronze est encore très chaud, mais solide. Otbara peut démouler devant les curieux qu'il a convoqués. Voici que le moule de terre tombe sous le marteau, et à sa place apparaît un vase. Ce n'est d'abord qu'un bloc noir, presque informe; mais, dans quelques semaines de travail, il sera débarrassé de ses scories, poli et devenu, après quelques retouches, définitivement immortel... »

Lorsque l'on songe aux difficultés qu'entraîne un pareil travail, il semble qu'il faille admirer encore plus cet immense brûle-parfums d'une exécution si délicate et si grandiose tout à la fois, ces oiseaux si vrais dans leurs attitudes variées, cette observation exacte des moindres détails qui n'enlève rien à la beauté des lignes : jamais encore il ne nous était arrivé du Japon une œuvre aussi importante que ce magnifique bronze, qui attira l'attention publique pendant toute la durée de l'Exposition des arts du métal, en 1880, au Palais des Champs-Élysées. Il a dû être fondu à Kioto, dans les premières années de notre siècle, par un de ces modestes artistes comme il en existe tant au Japon, et dont le nom restera toujours ignoré.

ÉDOUARD GARNIER [1].

[1] *Le Japon de nos jours*, chap. XV.

[1] Auteur du livre sur l'*Histoire de la Céramique*. 1882. Marne.

TOURASSE.

Voici un exemple que l'on est heureux de placer à côté de ceux d'Américains justement célèbres pour avoir consacré des fortunes considérables à des œuvres d'instruction et de bienfaisance : M. Tourasse, homme instruit, estimé, mort le 15 novembre 1882, dans sa soixante-septième année, vivait depuis 1870 à Pau dans une retraite absolue, se livrant exclusivement, malgré ses in-

firmités et une grande surdité, à des expériences d'arboriculture et surtout à des institutions d'éducation populaire et de prévoyance. Il dépensa, pour ces œuvres, en dix années, plus de deux millions.

Le bien qu'on fait la veille fait le bonheur du lendemain. *Proverbe indien.*

OISIVETÉ.

Le marquis de Spinola dit un jour à Horace Vère : — De quoi donc votre frère est-il mort? — De ne rien faire, répondit Horace. — En effet, reprit Spinola, il y a là de quoi tuer un homme.

CE QU'ON PEUT CROIRE

Des sacrifices humains chez les Gaulois.

Mon cher ami,

Vous me demandez que était le vrai caractère de ces sacrifices humains tant reprochés aux druides et aux Gaulois. Traiter à fond la question des sacrifices humains mènerait trop loin ; je me bornerai à quelques indications, à quelques points qui suffisent, je crois, pour distinguer ce qu'il ne faut pas confondre, les sacrifices des Sémites (Phéniciens, Carthaginois, Babyloniens), sans parler des Mexicains, et ceux des Gaulois. Chez les premiers, les sacrifices humains, particulièrement les horribles immolations d'enfants, procèdent uniquement d'une cosmogonie barbare; c'est au Soleil dévorant, c'est à une puissance implacable et fatale, qu'on immole la créature humaine pour apaiser sa faim et détourner sa fureur.

Chez les Gaulois, c'est tout autre chose : les sacrifices humains sont de diverses origines. Il y en a dont la cause est purement *morale,* au contraire des Sémites : ce sont tout simplement des exécutions judiciaires; on immole les criminels à la justice divine.

D'autres procèdent du même principe que les dévouements de Curtius, de Décius, si fameux dans l'histoire romaine : seulement, ce qui apparaît chez les Romains comme une exception éclatante, est en Gaule presque une institution, tant le fait est fréquent. On se fait immoler volontairement sur l'autel pour détourner de son pays un malheur, ou pour racheter, au prix de sa vie, celle d'un chef, d'un parent, d'un ami; quelques-uns même meurent tout bonnement pour mourir.

Ces mœurs extraordinaires tenaient à un ordre d'idées particulier aux Celtes et qui faisait l'étonnement de l'antiquité classsique. Ils avaient sur le suicide une croyance entièrement opposée à la croyance chrétienne. Celle-ci pose en principe que l'homme, ne s'étant pas donné la vie, n'a pas le droit de se l'ôter et doit attendre l'appel de Celui qui l'a envoyé en ce monde et qui l'en retire à son heure. Le Gaulois, partant d'un point de vue tout différent, considérait la mort volontaire comme un acte d'héroïsme agréable à la divinité : il croyait que le suicide sacré menait au ciel et épargnait à l'homme une série d'épreuves et de transmigrations. Cette croyance, moins sensée et moins logique que celle des chrétiens, avait toutefois pour résultat d'inspirer à ses fidèles une intrépidité et un mépris de la mort inouïs.

Une pièce extrêmement intéressante, intitulée *le Rachat de l'âme* (*Eneidu-Vaddes*), et retrouvée parmi les documents secrets des bardes gallois, atteste que cette tradition n'était pas encore oubliée chez les Kymrys du moyen âge et qu'ils en avaient gardé le sens. Cette pièce aide à interpréter l'antique esprit druidique.

Il y avait enfin chez les Gaulois une troisième espèce de sacrifices humains. Celle-là vraiment barbare, quoique sans rapport avec les sacrifices phéniciens et carthaginois. C'était l'extermination d'une armée vaincue, qu'on avait vouée, avant la victoire, au dieu de la Mort. On cite quelques exemples de ces victoires sans quartier, dans des circonstances exceptionnelles : ici, le point de comparaison se rencontrerait dans les guerres des Hébreux; le druidisme n'était pas plus tendre que le mosaïsme; mais, pas plus que les voyants d'Israël, il n'avait rien de commun avec les cultes immoraux de Tyr et de Babylone.

Tout à vous de cœur.

H. Martin [1],
Membre de l'Académie française.

En demandant à notre illustre ami, M. Henri Martin, son opinion sur « les sacrifices humains chez les Gaulois », nous avons cédé à une préoccupation qui nous était souvent revenue à l'esprit depuis le jour où, en 1833, tome premier de la première série, nous avons publié une gravure représentant un mannequin d'osier plein de victimes gauloises condamnées aux flammes. Nous avons aussi consulté récemment à ce sujet notre savant confrère de l'Institut, M. Alexandre Bertrand, conservateur du Musée de Saint-Germain; il nous a répondu :

« L'origine de la légende concernant les mannequins d'osier est une phrase des Commentaires, liv. VI, chap. XVI, où César affirme que, « dans quelques contrées, on fabrique des colosses d'osier » qu'on remplit d'hommes vivants; on y met le feu, » et les malheureux périssent dans les flammes... » Les Gaulois, ajoute César, préfèrent immoler » ainsi, comme plus agréables aux dieux, les voleurs, les brigands ou autres criminels; mais, à » leur défaut, ils ne craignent pas de sacrifier des » innocents. »

[1] Auteur de l'*Histoire de France*.

» Strabon, liv. IV, p. 198, dit de son côté, en parlant des usages barbares auxquels les Romains ont forcé les Gaulois de renoncer : « Quelquefois » ils brûlaient des animaux de toute espèce, jetés » ensemble avec des hommes dans le creux d'une » espèce de colosse fait de bois et de foin. »

» Strabon s'est évidemment ici, comme dans tout le chapitre relatif aux Gaulois, inspiré des Commentaires, qu'il n'a, pour ainsi dire, fait que traduire.

» Certainement, ni César ni Strabon n'avaient assisté à ces sacrifices. Il s'agissait probablement de vieilles traditions, d'autant plus douteuses qu'il serait impossible de construire de pareils mannequins, « des colosses de bois et de foin », pouvant contenir entassés pêle-mêle un monceau d'hommes et d'animaux. Cela, pris à la lettre, ne peut être conçu comme une réalité.

» Ces deux textes, d'ailleurs, sont isolés.

» Quant à la gravure publiée il y a un demi-siècle, elle a été prise dans la traduction latine de César en italien, par Hermolaus Albritius [1]. »

LA ROCHE AUX FÉES

(ILLE-ET-VILAINE).

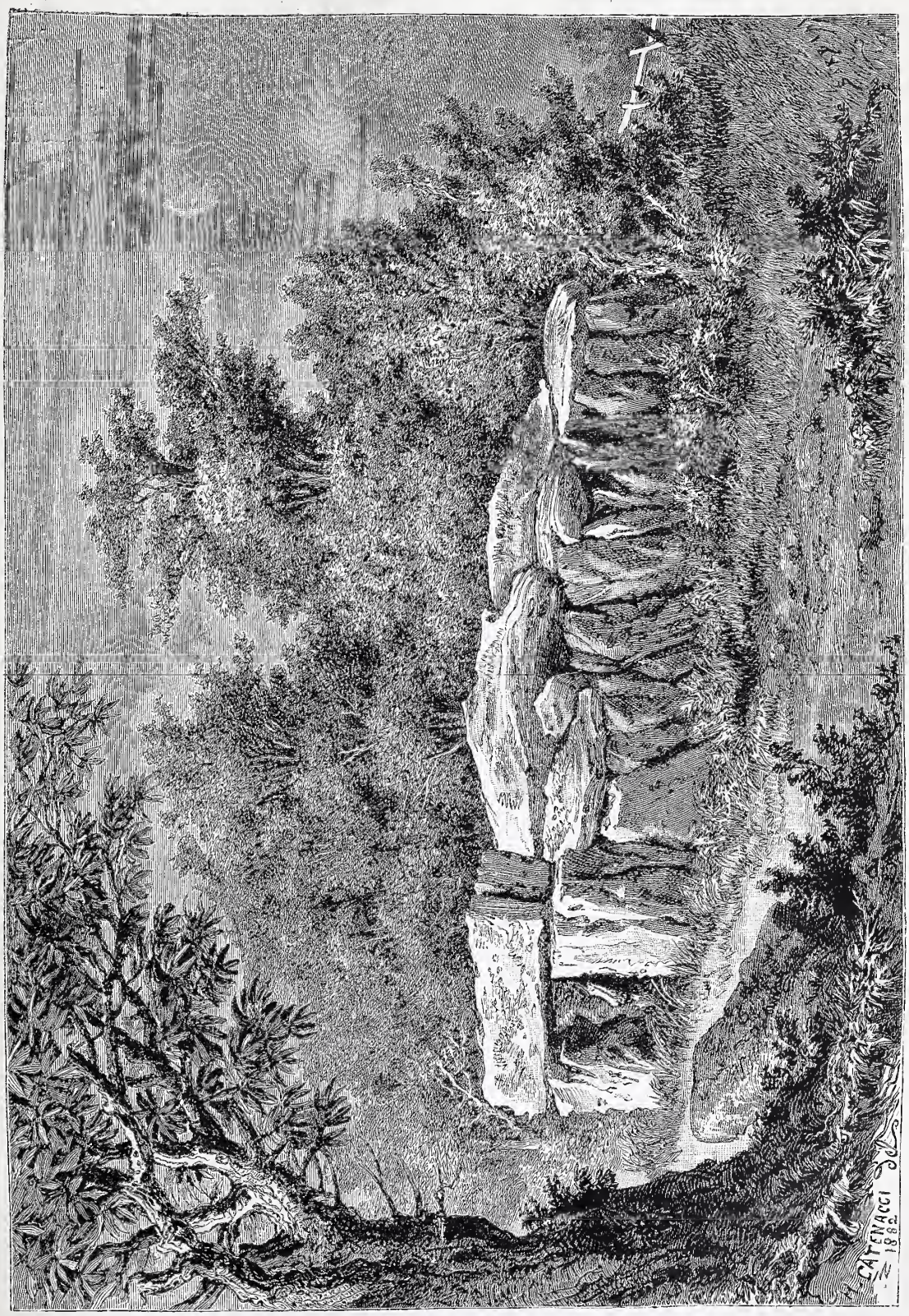
L'allée couverte ou dolmen de la *Roche aux Fées*, commune d'Essé, à quelques lieues de Vitré [2] (Ille-et-Vilaine), appartient à la série des monuments connus du public sous le nom de *monuments celtiques*. Ces monuments ont été longtemps regardés comme des *autels* sur la table desquels les *druides* auraient égorgé des victimes humaines. Cette opinion est aujourd'hui complètement abandonnée. Une statistique des dolmens et allées couvertes de la Gaule dressée par la *Commission de géographie historique de l'ancienne France*, de nombreuses fouilles exécutées par les correspondants de cette commission, ont démontré que les dolmens et allées couvertes étaient, non des autels, mais des tombeaux, des tombeaux de populations primitives ayant précédé dans nos contrées l'arrivée des Celtes. Ces monuments paraissent ne se rattacher en rien au culte des druides, étant d'ailleurs, en grande majorité, très probablement antérieurs de beaucoup à l'introduction du druidisme en Gaule. Bien qu'un grand nombre de ces tombeaux aient été détruits par la culture, nous en connaissons encore en France plus de 2 500, répartis très inégalement, il est vrai, entre 66 départements. Les départements les plus riches sous ce rapport sont, dans l'Ouest : le Morbihan, 300 et quelques monuments; le Finistère, 150; les Côtes-du-Nord, 110; la Vendée, 100; la Vienne, 95, nombres représentant, à quelques monuments près, l'état actuel de nos connaissances. Plus au centre, en tirant vers le Midi, le Lot en compte près de 300, l'Aveyron 400, le Gard 150, l'Hérault 100. Les départements les plus pauvres, après les départements de l'Est, absolument privés de dolmens, comme les Ardennes, la Meuse, la Meurthe, la Moselle, les Vosges, le Doubs, le Jura et l'Ain, sont : le Rhône et les Basses-Alpes, ayant chacun un seul monument; Saône-et-Loire et Var, 2 monuments; Bouches-du-Rhône, 4. L'usage d'ensevelir sous les dolmens ne fut donc pas un usage général en Gaule. Il était particulier à certaines peuplades de l'ouest, du centre et du midi. Ce fait est intéressant à constater. Les fouilles ont démontré de plus que ces tombeaux étaient, les uns des tombeaux de chefs, d'autres des tombeaux de famille, quelques-uns enfin des tombeaux de tribus : certaines allées couvertes ont offert l'aspect de véritables ossuaires renfermant jusqu'à 150 et 200 squelettes. La construction des dolmens et allées couvertes présente de très grandes variétés. Tantôt la chambre sépulcrale est recouverte d'un tumulus en terre, tantôt elle est enfouie en manière d'hypogée, sans que rien extérieurement en révèle l'existence. L'aménagement intérieur est également variable. Les parois de la chambre du monument de Gavr'Inis (Morbihan) sont couvertes de sculptures bizarres ressemblant aux tatouages de certaines tribus indiennes. Dans le Finistère, plusieurs chambres étaient lambrissées en chêne avec beaucoup de soin. Le mobilier funéraire se compose généralement d'instruments ou armes de pierre polie dont quelques-unes appartiennent à des espèces véritablement précieuses : jade, jadéite, callaïs (sorte de turquoise), et semblent étrangères à la Gaule. Les objets en métal y sont rares, moins rares cependant qu'on ne l'avait cru d'abord. Il y a lieu de supposer que le rite primitif n'autorisait à déposer dans la tombe, même des plus riches et des plus puissants, que des objets de pierre, souvenir d'un âge où l'usage des métaux était inconnu de ces populations. Les objets en or, en bronze et même en fer, n'y ont été introduits qu'à une époque relativement récente. Le Musée de Saint-Germain possède le fac-similé de deux bracelets ou ornements de tête en or découverts dans l'intérieur de l'une des allées couvertes de Plouharnel (Morbihan). On peut voir au Musée de Cluny de magnifiques poignards en bronze provenant d'un dolmen de la forêt de Carnoët (Finistère). L'exploration de ces tombeaux, dont la plupart remontent certainement à dix ou douze siècles avant notre ère, et les plus récents paraissent contemporains de la conquête romaine, est donc des plus instructives. La *Roche aux Fées*, malheureusement, n'a rien à nous apprendre de particulier. Elle avait été fouillée et

[1] « C.-J. Cæsaris quæ extant omnia *italica versione* », etc. Hermolaus Albritius; Venetiis, 1737, p. 180. En face du chapitre XXII du livre VI des Commentaires est une planche à compartiments représentant les mœurs des Gaulois. Le Commentaire principal figure le fameux mannequin, avec cette légende : *Sacrifizi de Galli che bruciavano degli uomini vivi dentro ad un simulacro de venchi.* Vedi sopra à pag. 177, riga 8.

M. Alexandre Bertrand ajoute : « Il n'existe aucun monument ancien ayant trait à ces sacrifices. »

[2] 34 kilomètres S.-E. de Rennes.

vidée depuis longtemps quand elle a été signalée à l'attention des archéologues. Les gens du pays ne se rappellent pas que rien ait été découvert sous ce monument. Ils croient que les pierres ont été apportées par les fées. La légende ajoute qu'il est impossible d'en compter le nombre ; les fées s'y op-



La Roche aux Fées, près de Vitré (Ille-et-Vilaine). — Dessin de H. Catenacci.

posent. Le fait est que ces pierres, au nombre de 40 (32 supports et 8 tables de recouvrement), sont tellement enchevêtrées les unes dans les autres, et sous certains aspects se dissimulent si bien, que quand plusieurs excursionnistes visitent ensemble la *Roche aux Fées*, il arrive presque toujours que chacun, faisant le compte des pierres séparément et à sa manière, arrive à un résultat différent de celui

de ses compagnons. C'est là un des côtés piquants de l'excursion.

ALEXANDRE BERTRAND,
Membre de l'Institut, conservateur du Musée de Saint-Germain en Laye.

LABOURRACHE.

HISTOIRE D'UN VIEIL HERBORISTE.

SOUVENIRS.

Suite. — Voy. p. 6.

III

Les vrais sages ne sont pas en ce monde aussi rares qu'on pense; mais on aurait tort de les chercher seulement dans les hauteurs sociales, parmi les doctes et les notables; on les y trouve, certes, mais on les trouve aussi aux classes dites inférieures, sur quoi je me permettrai de faire observer que, ni en droit ni en fait, il n'existe plus chez nous de classes inférieures. Des individualités inférieures, oh! nous n'en voyons que trop dans toutes les classes; mais les distinctions les plus hautes du cœur et de l'intelligence se trouvent aussi partout, quoique rares partout.

Le bon sens, la verve originale et gaie, les jugements sains et nettement formulés, sont de tous les jours dans les classes les moins favorisées de la fortune; mais qui sait, qui daigne et qui ose les y recueillir? Il faut être un Jean la Fontaine pour apercevoir l'esprit et la finesse chez un savetier; il faut être un Michel Cervantes, par exemple, pour tirer d'une humble chaumière l'incomparable Sancho.

Le vieil herboriste, comme j'ai dit, me fit, tout enfant, connaître plusieurs végétaux : un jour que je l'écoutais vanter à ses clients une plante que dans mon ignorance j'avais prise pour un petit artichaut, il se retourna vers moi, et dit en me montrant la plante :

« — Ça pousse sur les murs, mon petit, et ça s'appelle la *joubarbe;* si jamais tu apprends le latin, tu sauras que joubarbe veut dire *barbe de Jupiter.* On croyait autrefois que ça préservait du tonnerre, et c'est de là qu'est venu l'usage de la planter sur les maisons, où d'ailleurs elle paraît se complaire; aussi, dans les campagnes, nombre de chaumières en sont encore couvertes.

» Les médecins l'ont employée longtemps avec confiance contre toutes sortes de maladies. Il a fallu depuis en rabattre, de cette confiance... Elle n'a plus d'emploi que contre les inconvénients de la cordonnerie élégante, je veux dire contre les cors aux pieds; mais, en revanche, on la cultive aujourd'hui comme plante d'agrément. Il en existe, en effet, plusieurs variétés mignonnes tout à fait jolies : joubarbe tomenteuse, joubarbe de Lugger... Ta mémoire, mon enfant, et surtout la mienne, n'y suffiraient pas. Plusieurs de ces variétés ont la propriété singulière et charmante de se couvrir de poils cotonneux et soyeux élégamment entre-croisés. Ce sont d'habiles et délicates fileuses, sœurs de l'araignée et du ver à soie. Une de ces filandières a reçu le nom de *joubarbe araignée.* Quant aux vertus médicinales de la joubarbe, on n'y croit plus. Cependant, mon petit, n'oublie jamais que, contre les cors aux pieds, en l'appliquant hachée, crue, en cataplasmes, — j'en ai fait l'expérience, — il n'y a rien de meilleur. »

Une autre fois, que ma mère achetait au vieil herboriste un bouquet de lavande pour mettre dans son linge, il me fit ces explications :

« — Passe ta main là dedans et vois comme ça sent bon. Aussi pourrait-on dire que les végétaux ont, eux aussi, leur moralité, qui consiste en leur utilité, en leur bienfaisance, en leur agrément; on a donc raison de dire *les vertus des plantes.*

» Remarque, cher enfant, cette autre analogie plus singulière encore entre la plante et nous : il y a des familles criminelles parmi les végétaux, telles que les *solanées,* pour n'en citer qu'une, comme il y en a d'honnêtes et de bienfaisantes. La lavande appartient à l'une de ces bonnes familles, c'est-à-dire à la famille des *labiées,* parmi lesquelles tu trouveras le romarin, la sauge, la germandrée, la menthe, l'hysope, la sarriette, la bétoine, le thym, l'origan, la mélisse, le basilic, et d'autres encore, toutes plantes aux parfums puissants et fortifiants.

» La lavande est, depuis des siècles et des siècles, célèbre à cause de son parfum. Tu sauras peut-être plus tard que son nom, comme celui de *lavabo,* vient du latin *lavare,* laver, baigner, parce qu'on l'employait chez les anciens pour aromatiser les bains et pour leur donner des propriétés fortifiantes. On prêtait à la plante des vertus toniques analogues à son parfum; on les lui prête encore, et je crois qu'on a raison.

» Mais quand tu seras grand, n'oublie pas cette histoire : une variété de lavande a reçu le nom latin de *spica,* à cause de sa fleur en épi. Les herboristes, mes confrères, l'appelaient la *lavande spic;* mais les ignorants ne tardèrent pas à en faire la lavande aspic, et, par conséquent, l'huile essentielle qu'on en extrait a pris la jolie qualification *huile d'aspic;* si bien que beaucoup de personnes se figurent que l'huile d'aspic est tirée du serpent qui porte ce nom, alors qu'elle n'est rien autre chose, comme tu vois, qu'un extrait de lavande. Mais en bien d'autres choses tu retrouveras de ces étymologies folles. »

IV

J'avais fini par me familiariser avec ce singulier bonhomme, et, la hardiesse étant venue, je lui faisais des questions. Je me rappelle à quelle occasion j'osai pour la première fois l'interroger, ce qui n'eut pas lieu tout de suite, tant ses longs cheveux blancs et sa tête couronnée de pavots m'imposaient de respect.

Mon père habitait sur une des principales places de la ville, tout près de l'auberge où stationnaient les voitures publiques du pays; elles portaient le

nom de *diligenees* et de *véloeifères,* quoiqu'elles ne fussent jamais ni bien pressées de partir, ni bien pressées d'arriver.

Le nom de *tardigrades* eût pu eonvenir à quelques-unes. Ce voisinage m'avait mis en relations avec un des conducteurs de ces voitures, devenu bientôt mon ami; ee qui d'abord me l'avait fait prendre en eonsidération, c'était son habileté à faire claquer son fouet. Tout naturellement je tâchai de l'imiter, mais la force qu'il faut pour cela manquait encore à mon bras d'ailleurs mal exercé. Posséder un fouet ne tarda pas à devenir une de mes ambitions, je réussis en partie à la satisfaire. Mon ami le conducteur m'avait appris à faire de bonnes mèches ou bonnes *caches,* comme il disait; mais la bonne *cache* ne me suffisait pas, j'eusse bien voulu y joindre le beau manche!

Que n'eussé-je pas donné, que n'eussé-je pas fait pour un *perpignan?* Vous n'ignorez pas qu'en langue de charretier on nomme *perpignans* ces longs et beaux manches, si utiles à conduire les grands attelages. Je ne manquai pas de demander à mon ami le conducteur des vélocifères d'où venaient les perpignans.

« — Parbleu! me dit-il, ils viennent de Perpignan. »

Mais je ne pus savoir de lui quel arbre les produisait, et c'est alors seulement que j'osai m'en enquérir auprès de Labourraehe, qui m'apprit à cette occasion l'histoire du mieocoulier. Et vraiment je la redirais ici si déjà elle n'avait été dite dans le *Magasin pittoresque* (année 1879, p. 297).

Mais je n'en restai pas là dans mes enquêtes auprès du vieil herboriste. Ma mère, quelques jours plus tard, m'ayant refusé un sou pour acheter de la corde à fouet pour mes *caches,* il me vint à l'esprit de faire moi-même de la corde.

« — Avec quoi, dis-je à mon conducteur, fait-on la ficelle?

» — Pardine! avec du chanvre. »

Je vis dans un dictionnaire que le chanvre est une herbe, et vite je courus au cher herboriste :

« — Le chanvre, mon enfant, partage avee le lin la gloire d'avoir donné aux hommes les deux premiers textiles végétaux. D'autres plantes ont été depuis employées au même usage, et beaucoup d'autres le seront par la suite; mais chanvre et lin ont été les premières plantes adoptées pour la fabrication du linge; elles ont été en quelque sorte l'origine de la propreté et du bien-être parmi les hommes : aussi devinrent-elles presque des herbes sacrées; on n'en parlait qu'avec vénération. Le chanvre était un des végétaux les plus en honneur dans l'ancienne botanique. Ses propriétés comme textile, ses vertus médicinales, les breuvages enivrants que l'on en peut tirer; tout cela de bonne heure frappa l'imagination, D'abord, la plante est d'un bel aspect, avec son feuillage largement découpé, sa tige élevée, droite, vigoureuse.

» Sans le chanvre, mon petit, nous n'aurions ni sacs pour porter le blé au moulin, ni eordes pour tirer l'eau des puits, sonner les cloches, tendre les voiles des navires; avec quels filets prendrait-on le poisson? Et que d'autres services nous rend la chère plante!

» Les Indiens fument cette herbe, divine à leurs yeux, pour se donner des rêves agréables; ou bien ils en font une liqueur puissamment enivrante, le *hasehisch,* qui peut les plonger en de douces visions, mais qui parfois aussi leur cause un délire furieux.

» Les nègres du Brésil prennent le chanvre en pilules et en décoction : ils obtiennent pour résultat de devenir stupides.

» Quant au lin, mon enfant, on n'en devrait parler que la tête découverte, tant il a rendu de services aux hommes.

» Mais eombien de siècles auront passé avant que nos pères se doutassent de tout ee que renfermait pour eux de richesses cette herbe si frêle et si délicate en sa beauté! Comment ses propriétés merveilleuses furent-elles découvertes? Personne ne te le dira. La préparation du lin, sa transformation en tissus légers et en linge, remonte aux plus aneiens temps historiques. Plante mignonne, presque aérienne de tige, de feuillage, et tout à fait céleste par sa fleur bleue, fine et diaphane, fleur de jardin ravissante, fleur de toilette exquise dans des cheveux blonds, fleur féerique par sa légèreté gracieuse, elle n'en est pas moins une de nos plantes industrielles les plus importantes. Sa tige nous donnera le plus précieux des textiles, le textile sacré; sa graine renferme une huile bienfaisante, et sa fleur fait en quelque sorte descendre le ciel sur la terre. As-tu vu quelquefois, mon enfant, un champ de lin fleuri? C'est comme un pan du eiel étendu sur le sol; l'alouette avec ivresse y plonge d'un azur dans l'autre, et le plus parfumé c'est celui d'en bas; e'est aussi le plus cher, il cache les petits.

» Me voilà bien vieux; mais je n'ai pu m'habituer encore à passer sans un frisson de respect devant un champ de lin en fleur. »

Et le bonhomme continua l'éloge de la précieuse plante, Mais, avec tout cela, je n'appris pas à faire de la ficelle. Heureusement, le conducteur des vélocifères vint à mon aide, et me donna un long bout de la sienne. Alors, j'eus une telle joie que les propos de l'excellent herboriste en furent eux-mêmes vivifiés, et qu'ils se gravèrent pour toujours dans ma mémoire.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

COMMENT DOIT-ON SE COUCHER?

On s'est de tout temps et en tout pays couché pour dormir. L'attitude couchée, le corps reposant sur toute sa longueur, est la seule qui soustraie entièrement l'individu à l'action de la pesanteur et place les masses musculaires et les articulations dans un état de relâchement et d'abandon propice

au sommeil. La position assise n'a jamais été qu'un en-cas. Même les quadrupèdes, qui dorment d'ordinaire ou debout, ou le ventre appuyé sur le sol, sont souvent portés par l'instinct à prendre la position étendue. Les premiers hommes couchaient sur la terre, au pied des arbres ou dans des cavernes: il est à présumer qu'ils ont vite songé à se prémunir contre la dureté, les inégalités et l'humidité du sol par des couches de feuillage, de mousse ou de toute autre plante se trouvant à leur portée : c'est ce que font encore de nos jours les peuplades sauvages. *Antiquis torus è stramento erat*, dit Pline (les anciens couchaient sur la paille). L'usage, on ne le sait que trop, ne s'en est jamais perdu, et un dicton montre bien que ce n'a pas toujours été par goût. Du reste, Pline ne parle que de certains peuples et plus particulièrement des Romains, à moins que le mot *stramentum* n'ait, dans ce passage, un sens plus étendu que celui qui lui est attribué par les traducteurs; car les hommes n'ont pas constamment et en tout temps disposé de paille, ni même de fourrage.

A mesure que l'industrie s'est développée, on a remplacé les amas de substances végétales par des peaux de bêtes, de la laine tondue, des nattes, puis des tapis, puis des paillasses et des matelas, puis enfin des lits proprement dits, je veux dire des meubles-lits. L'origine du lit remonte à une très haute antiquité. Il y a plus de trente siècles, sous les Ramsès, on en fabriquait en Égypte de très luxueux, avec incrustation de métaux rares, et une des figures publiées par Champollion représente un lit fort analogue par la forme aux nôtres, avec un ouvrier occupé à sa construction. Dans l'*Odyssée*, Pénélope a son lit fait d'un tronc d'olivier creusé par Ulysse en personne, et c'est un des objets qui lui servent à se faire reconnaître de son épouse : *Eum ego feci, nec quisquam alius* (c'est moi qui l'ai fait, et non pas un autre); lit douillettement garni, d'ailleurs, *lectis mollibus*, dit la traduction latine. Télémaque a le sien, Ulysse aussi, ce qui ne l'empêche pas de coucher sur des peaux de brebis sacrifiées la veille du meurtre des poursuivants de sa femme. Chez les Romains, le coucher passe par les mêmes phases : tout à fait primitif sous Romulus, et même dans les premiers temps de la république, il finit par devenir un des meubles les plus somptueux; mais, chose assez inattendue, le lit romain paraît avoir été beaucoup plus différent des nôtres que celui des Égyptiens; il se rapprochait davantage de nos canapés. Quelquefois le lit était constitué par un massif de la longueur et de la largeur des lits ordinaires et recouvert de coussins. Disons enfin que la coutume, en rapport habituel, mais non constant, avec le climat, a toujours exercé et exercera encore sur cette pratique domestique une influence prononcée; car une grande partie des Orientaux dort encore sur des nattes ou sur des tapis, et il en est ainsi même chez certains peuples du Nord.

Voilà un détour un peu long peut-être pour arriver à l'objet de cette note : *Comment doit-on se coucher?*

Les savants, qui aiment à classer et à ranger, reconnaissent dans le coucher, ou, comme ils disent, dans le *decubitus*, trois attitudes principales : 1° sur le dos, 2° sur le côté, 3° sur le ventre; quelques-uns admettent l'attitude *en demi-cercle;* il y a des intermédiaires, qu'on appelle attitudes *obliques*. Avant de faire le compte des mérites et des défauts de chacune d'elles, il est nécessaire de dire un mot de la position qui est commune à toutes : j'entends la position horizontale.

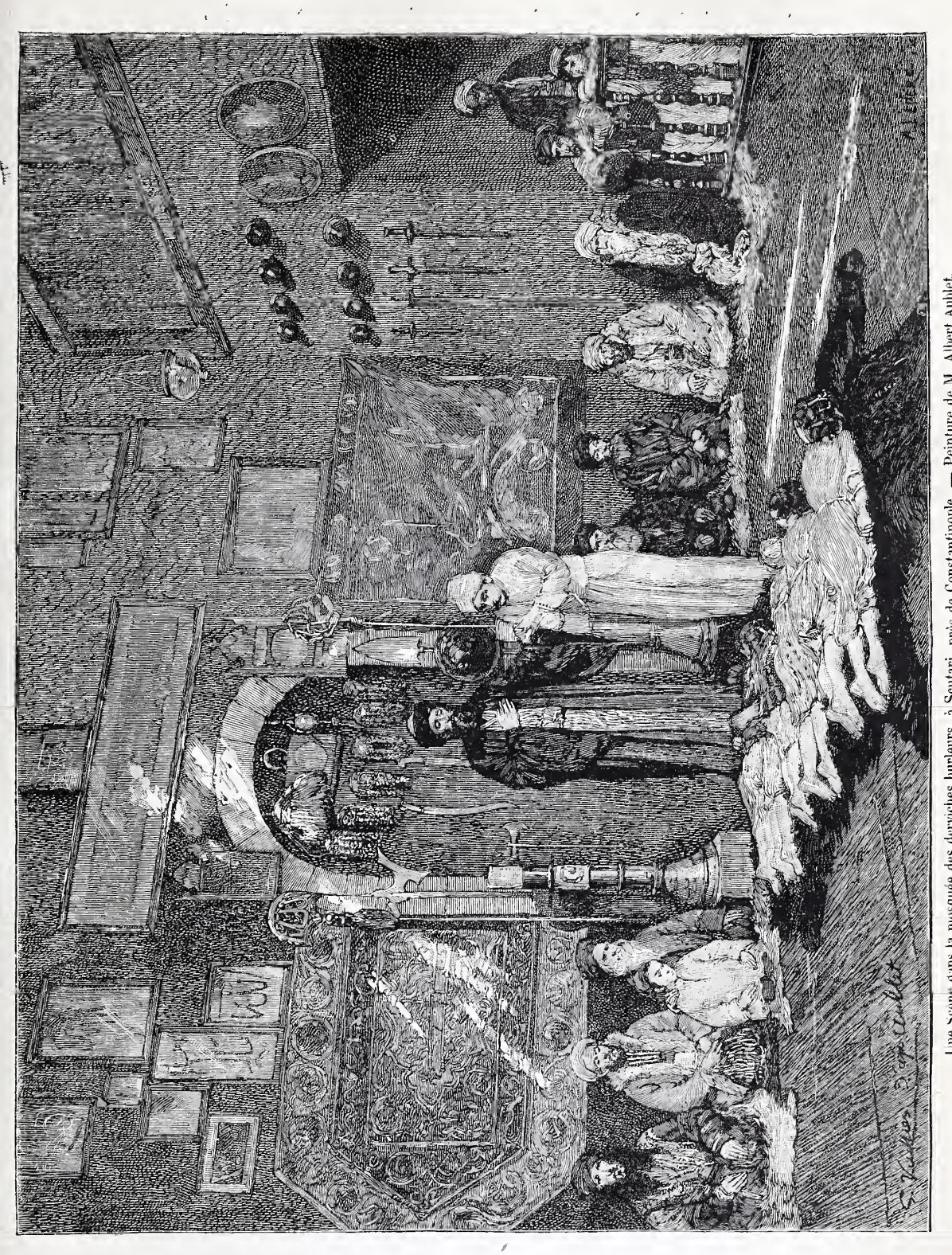
Pour cela, comparons-la à la position habituelle, on peut dire naturelle, de l'homme éveillé, qui est la station debout. Tout le monde comprendra que, dans cette station, le sang artériel, chassé par le cœur, arrive moins aisément aux parties supérieures du corps, notamment au cerveau, qu'aux parties inférieures, puisque son propre poids met obstacle à son cours dans le premier cas et le favorise dans le second. C'est le contraire pour le sang veineux, qui *descend* des parties supérieures au cœur, et qui y *remonte* des parties inférieures. A ce point de vue, le bras doit compter parmi ces dernières parties, puisqu'il est pendant, et que, de plus, le double courant sanguin d'aller et de retour rencontre un obstacle particulier dans la courbure que forment les vaisseaux au niveau de l'aisselle. C'est pour cela qu'on sent la pression du sang augmenter dans la main quand on tient longtemps le bras abaissé, surtout si la main est le siège de quelque inflammation.

Étendons-nous maintenant sur un plan horizontal. La circulation va se mettre presque en équilibre dans les deux grands départements artériel et veineux. Le sang artériel parviendra presque aussi aisément aux parties supérieures qu'aux parties inférieures, et le sang veineux retournera au cœur presque aussi aisément des parties inférieures que des parties supérieures. C'est donc la position dans laquelle, toutes choses égales d'ailleurs, *et en l'absence de maladies susceptibles de déranger le mécanisme physiologique*, la circulation générale est le plus libre. Des théoriciens ont avancé qu'elle est aussi plus favorable à l'exercice des fonctions cérébrales, à cause de cette exceptionnelle facilité d'accès du fluide sanguin dans le cerveau. On a dit que certains poètes, certains artistes, ont l'imagination plus riche couchés que debout; mais il en est d'autres qui ne gagnent à être couchés qu'une envie de dormir, qui ne sentent leurs facultés s'exalter qu'à la promenade, celui-ci dans un lieu solitaire, celui-là, au contraire, au milieu de la foule et du bruit. On cite un musicien qui trouvait ses meilleures inspirations sur le dos de son cheval. Il faut donc compter en ceci avec les dispositions individuelles.

A suivre. Dr A. Dechambre,
Membre de l'Académie de médecine [1].

[1] Directeur et rédacteur en chef du *Dictionnaire encyclopédique de médecine*, dont il a déjà été publié plus de soixante volumes.

LES DERVICHES HURLEURS.



Une Scène dans la mosquée des derviches hurleurs, à Scutari, près de Constantinople. — Peinture de M. Albert Aublet.

Tout autour de la mosquée des derviches hurleurs, à Scutari [1], on voit des tambours, des cymbales et de singuliers instruments dont on se servait autrefois pour torturer plus ou moins sérieusement, comme depuis chez les francs-maçons, les candidats à l'initiation.

Il ne faut pas confondre ces derviches hurleurs avec les derviches tourneurs, qui se livrent seulement à des valses entremêlées de prières et de génuflexions [1]. La cérémonie dite religieuse de ces derniers ne donne à craindre que des vertiges. Chez les hurleurs, il semble qu'on assiste aux scènes d'une folie furieuse.

[1] En turc, Iskudar, à 2 kilomètres est de la pointe du Sérail.

[1] *L'Orient d'Europe au fusain*, notes de voyage par M. Emile Guimet.

L'office commence par la lecture de versets du Coran.

D'abord, les fidèles, accroupis sur des peaux de monton, se balancent le haut du corps de droite à gauche et d'arrière en avant. Puis, tout à coup, ils se lèvent, ils se rangent au fond de la salle sur une file, en se touchant par les épaules.

Les chantres psalmodient à très haute voix des cantiques.

Les derviches saluent en se baissant à droite et à gauche, en répétant : *La illa il Allah!*

Puis les chants deviennent de plus en plus rapides; les têtes se penchent en tous sens; les mouvements du corps se précipitent : il ne sort plus des poitrines que des cris inarticulés, des espèces de râlements, et, au signal du silence, on voit toujours quelques-uns de ces hommes en proie à des attaques de nerfs.

« On introduit alors des enfants, dit M. Albert Aublet, l'auteur du tableau que nous reproduisons; on étend une peau noire devant le mihrab (chaire ou autel), où se tient l'iman impassible dans sa longue robe noire. Son fez est blanc, entouré d'un large turban noir. Sa robe intérieure est rayée rouge. Sa figure est comme figée dans une expression profondément sérieuse et mystique; ses mains sont ramenées sur la poitrine; la main droite est posée sur le poignet gauche.

» Le jour où nous avons assisté à la cérémonie, on fit avancer un jeune garçon. Il s'agenouilla devant l'iman, qui l'embrassa et lui fit boire une liqueur.

» Puis vint une charmante fillette vêtue de rose, suivie bientôt d'autres enfants dont les robes étaient de couleurs vives. Deux scheiks les étendirent sur la peau côte à côte et leur firent tourner la tête à gauche du côté du mihrab, les bras étendus le long du corps.

» Alors l'iman, la main droite sur le cœur, et s'appuyant de la main gauche sur le bras d'un scheik, s'avança lentement en marchant sur le dos des enfants, cérémonie qui a pour but de les préserver ainsi de toute maladie physique et morale.

» On apporta ensuite de tout petits enfants emmaillottés et on les présenta aux derviches. Après eux, ce fut le tour des malades, des paralytiques, etc. L'iman marcha sur les membres malades, puis il prit leurs têtes à deux mains près des tempes, et pria longuement. » (1)

Le tableau où M. Albert Aublet a figuré la principale de ces scènes d'après nature a été très remarqué au dernier Salon; il captivait l'attention à la fois par son mérite et par l'intérêt du sujet.

Ed. Ch.

(1) M. Émile Guimet dit : » L'iman promène son pied droit sur tout le corps, et se tient debout quelques instants, un pied sur les cuisses, l'autre sur les épaules. Les malheureux se relèvent en souriant. »

N'est-ce pas aussi le but de la marche à cheval sur un chemin pavé d'hommes, à la Mecque?

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 7 et 21.

Cependant Camarade était fort attrapé. Il y a beaucoup de voitures de saltimbanques qui se ressemblent, et tous les saltimbanques ne se ressemblent pas. Ceux-ci étaient de fort braves gens, qui ne comprirent rien aux airs hostiles de Camarade. Ils l'appelèrent et lui offrirent, pour le calmer, les restes de leur dîner. Camarade n'avait pas faim, et puis il était fier et n'acceptait pas de toute main; mais il trouva le procédé estimable, et il regarda les gens d'un œil moins prévenu. Il n'en reconnut aucun. Certainement, ce n'étaient pas là les ravisseurs du petit Fritz. Il leur fit ses excuses à sa manière, et, se rappelant ses devoirs envers Delphine, il voulut aller reprendre sa place dans le wagon, et retourna bien vite à la gare.

— Tiens, le chien qui s'est échappé du dernier train! dit un employé en le voyant. Attrapez-le donc! c'est un beau chien, il sera réclamé, pour sûr. Ici, Azor! Castor! Médor! Il ne répond pas; je n'ai pas trouvé son nom, sans doute. Hé! vous, là-bas, ne le laissez donc pas se sauver!

Quatre hommes à la fois s'élancèrent à la poursuite de Camarade. Mais un train fut signalé; on ne pouvait plus traverser la voie, et les quatre hommes s'arrêtèrent, se contentant de siffler le chien fugitif. Camarade dressa la tête, les regarda: il n'en connaissait aucun; ces gens-là, certes, n'avaient nul droit sur lui. Comme il n'aperçut ni son wagon ni Delphine, il jugea qu'il n'avait plus rien à faire là, et prit sa course à travers les champs, toujours cherchant les traces du petit Fritz.

Ce soir-là il ne dîna pas, et il dormit fort mal dans un fossé, s'abritant comme il put contre une vieille souche qui le garantissait un peu de la bise glacée. Pendant qu'il grelottait sous le ciel clair où brillaient les étoiles, comme elle brillent par le vent du nord-est au mois de décembre, la famille du meunier, réunie autour du poêle dans la bonne salle bien chaude, disait ses prières avant de se séparer pour la nuit. Et à cette invocation, qui terminait la prière : « Mon Dieu, faites-nous la grâce de retrouver notre cher petit Fritz! » les enfants ne manquaient pas d'ajouter : « et le pauvre Camarade! »

— Je suis sûre, dit Suzel, qu'il est allé chercher Fritz!

— Et qu'il nous le ramènera, dit Jean.

— Dieu vous entende! répondit la mère en soupirant.

V

Le lendemain, le temps changea, le ciel devint gris, et vers le soir la neige commença à tomber. Camarade avait quêté toute la journée, croyant retrouver la piste tantôt au nord, tantôt au midi, reconnaissant son erreur, allant, revenant sur ses

pas, et se nourrissant de ce qu'il trouvait, c'est-à-dire de très peu de chose. Il avait fouillé dans ses recherches les champs et les bois; mais il revenait toujours à la grande route : il avait probablement remarqué que c'est sur les grandes routes qu'on rencontre les grandes voitures, et, dans son idée, c'était dans une grande voiture qu'il devait retrouver le petit Fritz. Il avait, dans sa journée, aboyé de loin après un grand nombre de voitures, et fait ses excuses de près aux voyageurs qu'elles contenaient et qui n'étaient point ceux qu'il cherchait. Maintenant la nuit venait, et Camarade était las : il pensa à s'arranger pour dormir quelque part. Au moulin, on donnait souvent asile dans la grange à de pauvres voyageurs, hommes ou chiens, et Camarade monta sur un talus, pour voir s'il ne découvrirait point aux environs quelque grange hospitalière. Arrivé en haut, il flaira et regarda aux quatre côtés du ciel.

Là-bas, du côté de l'est, brillaient de petites lumières : il y avait là, sûrement, des maisons; et Camarade, enchanté de sa découverte, allait se diriger vers ces maisons, lorsque le vent lui apporta, du côté opposé, une bouffée d'une odeur particulière... S'il y avait des maisons par ici, il y avait par là des hommes et des bêtes... Quels hommes et quelles bêtes? Il fallait voir : ils avaient des bêtes avec eux, les gens qui avaient enlevé le petit Fritz. Camarade partit au galop.

Rien, à l'endroit où son odorat l'avait conduit, ne rompait la blancheur uniforme de la neige; seulement, au bord de la route, un léger renflement du terrain semblait continuer un des tas de cailloux amoncelés par les cantonniers. Un homme s'y serait trompé, Camarade ne s'y trompa pas. En quelques coups de pattes, en quelques coups de langue, il eut découvert le corps d'un homme vivant, et le corps d'un chien — mort.

L'homme était évanoui; mais, réchauffé par l'haleine et les coups de langue de Camarade, il reprit bientôt connaissance.

« Fidèle! mon bon chien! murmura-t-il d'une voix tremblante, tu es là? tu es vivant? tu n'es pas perdu pour ton vieux maître? Mon brave Fidèle! j'avais rêvé que tu étais mort! j'étais si malheureux! »

Il étendit les mains pour caresser Camarade.

« Oh! ce n'est pas Fidèle! dit-il tristement. Qui es-tu, toi? tu es un bon chien, tu as pitié du pauvre aveugle... mais tu n'es pas Fidèle! O mon pauvre chien, où es-tu? »

Le vieillard se dressa péniblement sur son séant, et tâta autour de lui.

« Ah! le voilà, mon pauvre Fidèle... il est bien mort... il est déjà raide... Je me rappelle, à présent : il est mort, sa tête sur mes genoux... je ne sais plus ce qui est arrivé après. Je me suis évanoui, je ne sais pas si c'est la faim, ou le chagrin, ou le froid... O mon pauvre Fidèle! j'avais toujours espéré que je mourrais avant toi! »

Camarade ne comprenait pas les paroles de l'aveugle; mais il sentait ses larmes lui couler sur la tête, et il n'était pas sans savoir que quand les hommes pleurent, c'est parce qu'ils ont du chagrin. Pourquoi celui-ci pleurait-il? cela devait être parce que son chien était mort : il y avait là de quoi exciter la commisération de Camarade. Aussi il se mit à lécher les mains de l'aveugle, et à lui donner dans son langage les consolations les plus persuasives. L'aveugle, touché, caressa Camarade; alors le chien se releva, fit quelques pas vers les maisons, revint au vieillard, le poussa pour l'engager à se lever. Il lui disait à sa façon : « Ne reste pas là; viens avec moi. Ne vois-tu pas qu'il y a des lumières là-bas? ce sont des maisons, et il y demeure peut-être de braves gens comme mes maîtres, qui nous recevront et nous donneront à souper. Allons, lève-toi et viens! il va faire froid cette nuit : vois comme la neige tombe! »

Par malheur, le vieillard ne pouvait voir les lumières; il ne pouvait se rendre compte que d'une chose, des bonnes intentions de Camarade. D'ailleurs, il était si affaibli par la faim et les privations qu'il n'aurait peut-être pas pu suivre le chien. Il n'essaya même pas de se lever, et, attirant dans ses bras le corps raidi de Fidèle, il se remit à pleurer.

Quand Camarade vit cela, il prit un parti : il s'élança vers les lumières, et les gens qui devisaient autour du poêle, dans les maisons bien closes, entendirent tout à coup un chien qui hurlait à leurs portes d'une façon lamentable.

— Oh! dit une vieille femme, un chien qui hurle à la mort!

— C'est peut-être un esprit! reprit une autre.

Les hommes haussèrent les épaules, prirent leur fourche et allèrent ouvrir leurs portes.

Que d'éloquence muette Camarade dut déployer pour se faire comprendre! Il remuait la queue, il prenait un air doux, il jappait, il se retournait, montrant la route; il y faisait quelques pas, revenait, s'éloignait encore, appelait de loin. Il aurait fallu n'avoir aucune connaissance du langage et de la pantomime des chiens pour ne pas comprendre à la longue que tout cela voulait dire : « Venez avec moi : il y a aux environs quelqu'un qui a besoin de vous. »

Les hommes du village le comprirent, et suivirent Camarade. Le vieil aveugle s'était recouché pour mourir sur la terre glacée, sa tête appuyée contre le tas de cailloux : de qui pouvait-il espérer du secours, puisque même un chien l'avait abandonné? Il le croyait du moins : il ne connaissait pas Camarade. Comme il refermait ses paupières alourdies par ce sommeil mortel qui endort tant de voyageurs dans la neige des montagnes, il entendit des aboiements joyaux : Camarade accourait vers lui, Camarade lui amenait du secours.

Huit jours après, le vieillard, soigné et guéri, reprenait sa vie de mendiant errant; mais il ne repartait pas seul. Le collier de Fidèle entourait le cou de Camarade; et Camarade, tenu en laisse par l'aveugle, répondait au nom de Fidèle, et marchait

lentement, choisissant le meilleur chemin et s'écartant avec soin dès qu'une voiture, un troupeau, un danger ou un obstacle quelconque apparaissait sur la route. Comment cela s'était-il fait? Oh! mon Dieu, tout naturellement. Il y a des cœurs d'hommes et aussi des cœurs de chiens qui s'attachent aux gens à qui ils ont fait du bien, et Camarade avait un de ces cœurs-là. S'était-il dit que ce n'était pas la peine d'avoir sauvé le vieillard s'il ne complétait pas sa bonne œuvre en remplaçant son guide défunt? ou bien avait-il pensé que, puisqu'il cherchait Fritz à l'aventure, sans savoir de quel côté aller, il pourrait tout aussi bien le trouver en accompagnant l'aveugle qu'en s'en allant tout seul? Peu importe : pour un motif ou pour un autre, Camarade s'était fait chien d'aveugle. L'aveugle, lui, avait toutes sortes de raisons d'intérêt et de reconnaissance pour s'attacher à Camarade.

L'hiver se passa ainsi : Camarade et son nouveau maître vivaient de peu, mais ce peu ne leur manquait jamais. L'aveugle allait d'un village à l'autre, dans un rayon de quelques lieues, pour ne pas fatiguer la charité publique. Aussi était-il toujours bien reçu quand il arrivait quelque part après des semaines d'absence. Il chantait, en grattant du dos de la main les cordes de sa grande mandoline, des chansons de l'ancien temps, que les enfants écoutaient bouche béante; et les ménagères, un tricot ou une casserole à la main, venaient pour l'entendre sur le seuil de leurs portes. Quand il avait fini sa chanson, il disait : « N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît! » et il présentait à Camarade la sébile où Fidèle avait longtemps fait la quête. Camarade la prenait entre ses dents et faisait le tour de l'assistance; et il ne manquait jamais de récolter par-dessus le marché quelques caresses pour son compte. Souvent, dans les fermes, on faisait entrer les deux vagabonds, et Camarade, avec son maître, partageait le repas de la famille; le soir, on leur donnait une bonne place dans le foin de la grange, et tous deux s'endormaient contents.

A suivre. Mme J. Colomb.

VOLONTÉ EN PRÉSENCE DE LA MORT.

Il y a quelques années, une explosion bouleversa les mines de Hartley. Après six jours et six nuits de travail, on parvint à découvrir les ouvriers, qui avaient succombé lentement. Ils étaient 204, disposés en ligne et dormant du sommeil de la mort. L'expression de leur visage était paisible. — Près de l'un d'eux on trouva un billet commencé : « Nous avons eu une réunion de prière à deux heures moins un quart. Gibson, Palmer, ont prié... » La main n'avait pas écrit plus loin. — Sur une bouteille de fer-blanc, ces mots étaient gravés par un autre : « Aie pitié de moi, Seigneur! » Ailleurs un autre avait écrit : « Ma pauvre Sarah, je te laisse... »

Mais ce qui frappa surtout les premièrss personnes qui les découvrirent, ce fut l'ordre dans lequel ils s'étaient rangés pour mourir. En vertu de l'irrésistible besoin des cœurs, les parents s'étaient rapprochés, les frères s'étaient couchés auprès des frères, les pères tenaient leurs fils dans leurs bras.

Agénor de Gasparin [1].

APRÈS DÉJEUNER.

Notre ami S..., admirateur enthousiaste de Montaigne, ayant lu dans un journal du soir que Techener mettait en vente un précieux exemplaire des *Essais*, s'empressa, le lendemain matin, de se rendre chez le libraire après son déjeuner.

— Vous arrivez trop tard, lui dit le célèbre libraire.

— Comment! s'écria S..., je suis venu aussitôt après mon déjeuner!

— M. X..., votre confrère de l'Institut, est venu l'acheter avant son déjeuner.

S... en tirait cette variante d'un axiome célèbre : « Il ne faut pas remettre après le déjeuner ce qu'on peut faire avant. »

RUINES DU PALAIS DE GALIANA
(Tolède).

Galafre, roi more de Tolède, avait fait bâtir pour sa fille Galiana un magnifique palais, à quelque distance de la ville. D'après une tradition qui a sa poésie, Karl, fils de Pépin, étant venu à Tolède, vit la princesse et demanda sa main au roi more. On sait que, dans les contes populaires du moyen âge, le mariage est souvent le prix d'une action héroïque : Karl n'échappa pas à la règle commune; il eut à combattre une espèce de géant du nom de Bradamant, qui persécutait la belle Galiana, et il fut assez heureux pour le tuer. La fille de Galafre se fit chrétienne. Karl l'épousa et l'emmena au pays des Francs, où, à la mort de Pépin, elle partagea son trône.

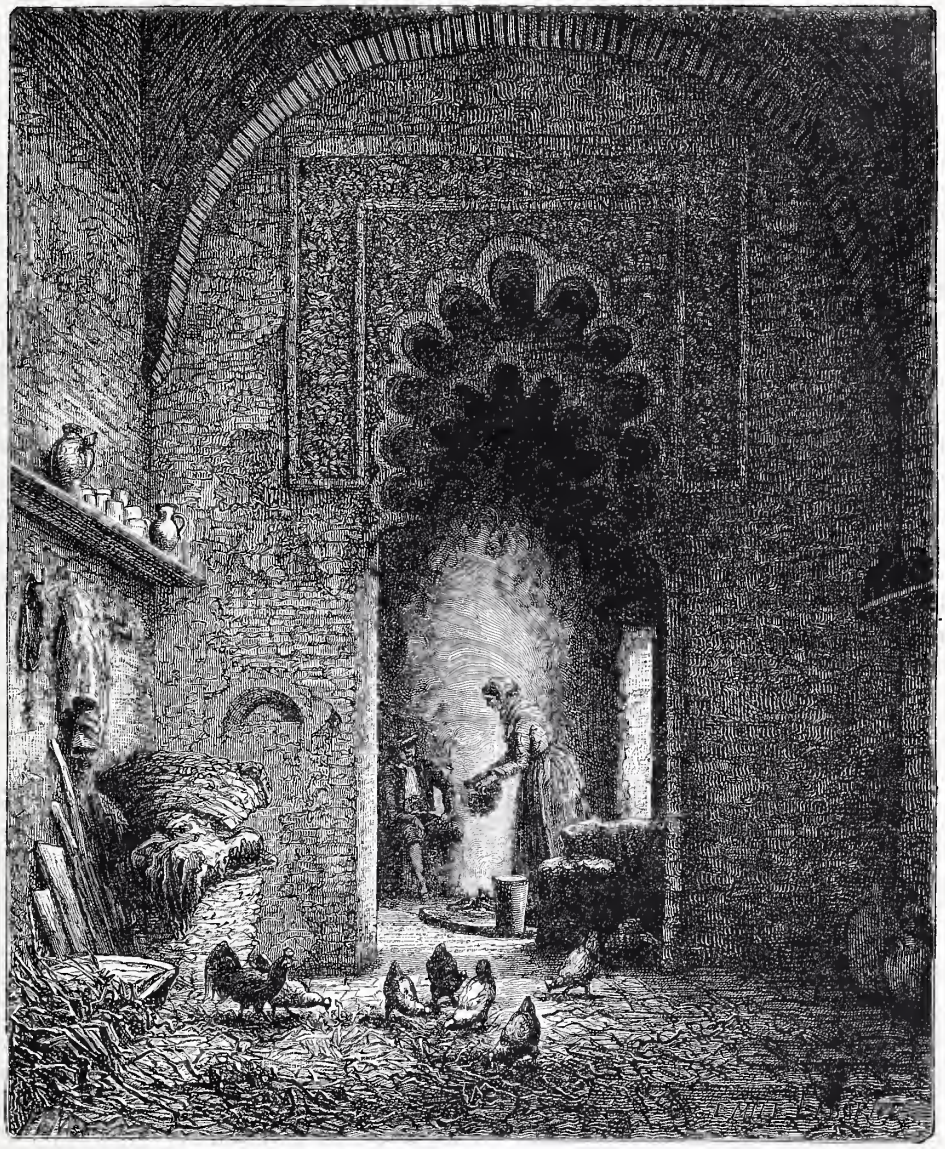
On le voit, nous sommes tout à fait dans le domaine de la légende. Les historiens citent une lettre du pape Étienne III à Charlemagne, d'où il résulte que la première femme de cet empereur était de race franque. D'après plusieurs témoignages, elle aurait porté le nom d'Himiltrude; Charlemagne la répudia pour épouser Désirée, ou Désidérate, fille du roi des Lombards. M. Hauréau a consacré un intéressant chapitre aux femmes de Charlemagne [2]; il est à peine besoin de dire qu'il n'y est pas parlé de Galiana.

On montre, près de Tolède, les ruines du palais

[1] *La Famille*, t. II, p. 412.

[2] *Charlemagne et sa cour*, par B. Hauréau, membre de l'Institut.

de Galiana. Théophile Gautier, à qui il faut toujours revenir quand on étudie l'Espagne pittoresque, a écrit à propos de ces ruines : « Les mosaïques de verre et de faïence émaillée, les colonnettes de marbre aux chapiteaux couverts de dorures, de sculptures et de versets du Coran, les bassins d'albatre, les pierres trouées à jour pour laisser filtrer les parfums, tout a disparu. Il ne reste absolument que la carcasse des gros murs et des tas de briques qui se résolvent en poussière; car ces merveilleux édifices, qui rappellent les féeries des *Mille et une Nuits*, ne sont malheureusement bâtis qu'avec des briques et du pisé recouvert d'une croûte de stuc ou de chaux. Toutes ces dentelles, toutes ces arabesques, ne sont pas, comme on le croit généralement, taillées dans le marbre ou la pierre, mais bien moulées en plâtre, ce qui permet de les reproduire à l'infini et sans grande dépense.



Une Chambre de paysans dans le palais de Galiana, près de Tolède.

Il faut toute la sécheresse conservatrice du climat d'Espagne pour que des monuments bâtis avec de si frêles matériaux soient parvenus jusqu'à nos jours. »

Les ruines du palais de Galiana servent de demeure à une famille de paysans, et si ces braves gens connaissent la légende du grand Karl et de la belle Galiana, c'est qu'ils l'auront entendu conter par quelque touriste.

P. L.

UN DIALECTICIEN OBSTINÉ.

Le vieux Balzac nous raconte, dans son *Socrate chrétien*, un plaisant conte de l'outrecuidance des docteurs qui ne font état que de la raison et de la dialectique sans se préoccuper de l'expérience, et qui, dit-il, « en vertu de cette souveraine raison, ainsi leur plaît-il de l'appeler, prétendent de régner partout, de juger de tout, d'estre les arbitres de toutes choses. Cet exemple, ajoute-t-il, montrera jusqu'où peut aller la confiance et la présomption d'un docteur.

» J'estois, il y a quelque temps, à la Rochelle, au logis de M. le grand prieur de France, où arriva un gentilhomme de Saintonge qui luy dit, pour nouvelles, que M. le duc d'Espernon estoit de retour d'Angleterre depuis deux jours. Le père X..., fameux et redoutable dialecticien, qui se trouva là, ne donna pas le loisir à M. le grand prieur de parler et de dire ce qui luy sembloit de cette nouvelle. Mais, se levant de sa chaire (chaise) avec sa mine et sa démarche de philosophe gladiateur :

» — Cela ne sauroit estre! s'escrie-t-il, en s'adressant au gentilhomme saintongeois, par quatre raisons indisputables, et je m'en vay vous prouver qu'il faut de nécessité que M. d'Espernon soit encore à Londres.

» — Je l'ay pourtant veu à Plassac, respondit le gentilhomme.

» — N'importe, réplique le père, il est plus à croire que les yeux se trompent que la raison : c'est un fantosme que vous avez veu, et c'est la vérité que je sçay. Je pense que vous estes homme d'honneur, et que vous ne voudriez pas en faire accroire à personne; mais je soustiens que les sens sont des imposteurs, que l'homme extérieur est sujet aux illusions, que la nouvelle dont il s'agit implique contradiction morale et peut-être contradiction physique.

» Bon Dieu! s'écrie Balzac après cet exemple, qu'il y a dans le monde de foux sérieux, de foux qui se fondent en raison, de foux qui sont déguisés en sages! »

COMMENT SE FAISAIENT LES ÉLECTIONS

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Vers la fin du dix-septième siècle.

En ce temps-là, un scrutin unique ne suffisait pas, comme aujourd'hui, à conférer le titre d'académicien. Une élection se composait de trois scrutins successifs.

Lorsque les noms des candidats, proposés soit par le directeur, soit par d'autres académiciens, avaient été discutés à loisir, chacun écrivait son vote sur un bulletin. (Jusqu'en décembre 1634, on avait procédé de vive voix aux élections, et les académiciens étaient alors en quelque sorte nommés par acclamation.) Le dépouillement des bulletins ne devait pas s'opérer en séance. Le directeur, le chancelier et le secrétaire, assistés d'un membre désigné par le sort, les ouvraient hors de la salle de la réunion, puis faisaient connaître à la compagnie le nom qui avait réuni la pluralité des voix : ils tenaient secrets les noms des candidats moins heureux.

Après cette première épreuve, on soumettait l'élu de la majorité à un second scrutin par boules. Chaque académicien déposait dans l'urne une boule noire ou une boule blanche. C'était le scrutin de proposition. »

Enfin, dans une séance ultérieure, on procédait, de même au moyen de boules, au scrutin d'élection. (1)

En réalité, le scrutin par bulletins, en écartant les concurrents, assurait presque toujours la nomination du candidat préféré.

La présentation au roi n'était pas, à cette époque, une simple formalité. Louis XIV suspendit, par exemple, pendant six mois l'élection de la Fontaine.

LES TRUDAINE (2).

I

DANIEL-CHARLES TRUDAINE.

Daniel-Charles Trudaine, conseiller d'État, intendant des finances, dirigea l'administration des ponts et chaussées pendant plus de trente ans, de 1736 à 1769. Un écrivain compétent, ayant à porter un jugement sur la direction de Trudaine, a pu dire : « Ce fut la grande époque de l'ancienne administration des ponts et chaussées. » (3) L'homme qui a mérité un tel éloge était né à Paris, le 3 janvier 1703 : il était fils de Charles Trudaine (4), prévôt des marchands, et de Renée-Madeleine de la Sablière (petite-fille de l'amie de la Fontaine).

Il semble que, dans cette famille des Trudaine, l'intégrité, la droiture, fussent un héritage qui se transmettait de père en fils. Charles Trudaine était prévot des marchands de Paris sous la régence du duc d'Orléans. Une courageuse opposition aux projets financiers du régent et du fameux Law lui fit perdre sa place.

A son tour, Daniel-Charles, dans une carrière administrative de trente et quelques années, fit preuve en toute rencontre de fermeté, de désintéressement, de dévouement à la chose publique. A la fin de sa vie, la maladie le condamna à une inaction de plusieurs mois, et l'on vit alors ses amis, ses subordonnés, tous ceux qui avaient eu occasion de l'approcher, montrer une vive douleur. Un jour que son fils lui parlait des témoignages d'affection et de respect qui se produisaient de tous côtés, le

(1) On doit la connaissance exacte de ces formalités à une communication que M. Ludovic Lalanne, de la Bibliothèque de l'Institut, a faite aux éditeurs des œuvres de la Bruyère, publiées dans la belle collection des « Grands écrivains de la France » (Hachette).

(2) Sur les Trudaine, on peut voir un article dans la Ire série, t. XXXIV, p. 14. — Nous ne craignons pas, dans cette nouvelle série, de revenir sur un sujet déjà traité, quand nous pouvons, comme c'est ici le cas, ajouter à ce qui a été dit, compléter, et, au besoin, rectifier.

(3) M. Vignon, ingénieur en chef des ponts et chaussées, auteur des *Études historiques sur l'administration des voies publiques en France*, ouvrage très instructif auquel nous avons eu plus d'une fois recours.

(4) Charles Trudaine, père de Daniel-Charles, était né en 1659; il mourut en 1721. — A propos de ce personnage, notre ami et collaborateur M. Émile Délerot nous signale une lettre de Colbert, en date du 8 juin 1683, dans laquelle un Trudaine figure comme candidat à une charge de conseiller au Parlement de Paris. Il s'agit de Charles Trudaine, né, comme on vient de le dire, en 1659. Une note de Louis XIV, en marge de la lettre de Colbert, indique que la charge fut donnée à un autre candidat.

moribond lui dit cette jolie parole : « Eh bien, mon ami, je te lègue tout cela ! »

Daniel Trudaine avait épousé Mlle Marie-Marguerite Chauvin, fille d'un conseiller au Parlement. Lui-même fut conseiller au Parlement, puis maître des requêtes. En cette qualité, il eut des rapports fréquents avec le chancelier d'Aguesseau, et celui-ci disait « que le travail qu'il faisait avec M. Trudaine le délassait de celui qu'il avait fait dans le reste de la journée », rendant ainsi hommage à l'ordre, à la méthode que le jeune conseiller apportait dans les affaires dont il était chargé.

Quand le contrôleur général Orry mit Daniel Trudaine à la tête du service des ponts et chaussées, avec le titre d'intendant des finances, l'état des voies de communication était déplorable : dans certaines parties du royaume on manquait de routes, et là où les routes existaient, elles étaient mal entretenues ; des ponts, qu'on avait négligé de réparer, s'étaient écroulés. Orry décida que le régime de la corvée serait appliqué à la construction ou à l'amélioration des routes, des ponts, etc., suivant un plan d'ensemble. Le principe de la corvée, c'est-à-dire de l'impôt payé en travail, est légitime, à condition que ceux qui ne seront pas soumis à cette charge personnelle supportent une contribution équivalente ; mais la corvée, telle qu'elle a existé depuis la féodalité jusqu'au siècle dernier, ne pesait que sur les paysans. De plus, elle donnait lieu, dans l'application, à de graves abus : dans certaines provinces, la quantité de travail exigée des corvéables était de trente ou quarante journées par an. « Ce qu'il y avait de vexatoire dans la corvée, dit M. Léon Aucoc, ce n'était pas l'obligation de fournir ses bras ou son matériel pour les travaux des chemins, c'était l'inégalité de l'impôt, l'étendue exorbitante de cette charge, les rigueurs dont elle était accompagnée. » (1) Les excès furent tels, que le Parlement de Toulouse ne craignit pas de dire, dans ses remontrances de 1756 : « Traités plus impitoyablement que des forçats, les cultivateurs n'ont pas même la nourriture que l'on accorde à ceux-ci. »

Quoi qu'il en soit, Trudaine n'est pas responsable du système établi par son chef hiérarchique : il nous faut voir ce qui est son œuvre, c'est-à-dire les résultats obtenus.

Avant tout, Trudaine demanda au corps des ponts et chaussées de lever le plan de toutes les routes du royaume. Il établit à Paris un bureau de dessinateurs, dont la direction fut confiée à un inspecteur général des ponts et chaussées. Nous retrouvons ici cet esprit de méthode qui avait frappé d'Aguesseau : avant d'entreprendre un travail d'ensemble, Trudaine veut se rendre compte de ce qui est à faire, de ce qui est déjà fait.

Les ingénieurs des ponts et chaussées recrutaient avec peine des jeunes gens capables de les aider dans leurs travaux. Trudaine eut l'idée de créer une école de jeunes ingénieurs, dont il confia la direction à Perronet, ingénieur éminent, qui fut son principal et plus dévoué collaborateur. Les deux noms de Trudaine et de Perronet sont inséparables : ce que le premier a conçu, le second l'a exécuté. Perronet devint plus tard membre de l'Académie des sciences ; il reçut des lettres de noblesse, et le roi lui donna pour armes, « en tête, un compas de gueules sur champ de sable ; en pointe, un pont d'argent sur champ d'azur. » (1)

La création de l'École des ponts et chaussées est certainement un des meilleurs titres de Trudaine. Des examens furent établis à l'entrée de l'École ; des concours, pour le passage d'une classe à une autre. Pendant la belle saison, les élèves étaient envoyés dans les provinces, ainsi que cela résulte d'une lettre de Trudaine à Hupeau, premier ingénieur, en date du 15 mai 1758 : « Voici le temps, écrit-il, d'envoyer les élèves sur les principaux travaux pour leur instruction, comme cela s'est pratiqué les années précédentes. »

En même temps, Trudaine instituait l'assemblée des ponts et chaussées, qui se tenait chez lui chaque dimanche. Perronet était l'âme de ces réunions. On y étudiait les projets, les mémoires relatifs aux travaux à entreprendre ; on y discutait les devis. C'était, pour les principaux ingénieurs, une sorte d'académie où l'on s'entretenait de toutes les questions qui touchent à l'art de la construction. C'était encore un jury, qui jugeait les dessins et les travaux des élèves de l'École des ponts et chaussées. Perronet rédigea lui-même le journal de ces réunions, de 1747 à 1774.

Les travaux exécutés pendant l'administration de Trudaine ont été de différente nature. En premier lieu, il faudrait placer la réparation des routes existantes et la création de routes nouvelles, d'après un plan arrêté d'accord avec l'assemblée des ponts et chaussées. Au même rang d'importance, on pourrait mettre la construction de plusieurs grands ponts : à Orléans, à Moulins, à Tours, à Joigny, à Montereau, etc. D'autres travaux eurent pour résultat d'améliorer la navigation des fleuves et des rivières. Pour donner une idée du soin apporté à l'étude de tous ces projets, disons que la lecture et la discussion du devis du seul pont d'Orléans remplit plusieurs séances de l'assemblée des ponts et chaussées.

Trudaine, en subordonnant l'entrée de la carrière à certaines épreuves, en établissant parmi les ingénieurs une forte hiérarchie, a réorganisé le corps des ponts et chaussées. Il a fait plus : il a créé l'esprit de camaraderie (dans le sens élevé du mot), d'estime réciproque et de concorde, qui a toujours existé depuis dans cette corporation d'hommes distingués. M. Vignon en cite un exemple remarquable qui remonte aux premiers temps de l'École des ponts et chaussées : c'est une lettre d'un certain nombre d'élèves adressée à Perronet,

(1) M. Léon Aucoc, *Conférence sur l'histoire des voies de communication en France.*

(1) Sur Perronet, voy. l'ouvrage de M. Vignon, p. 100 et suiv.

pour lui demander le renvoi de quelques-uns de leurs camarades ayant démérité par leur conduite.

Nous trouvons dans l'éloge de Trudaine, prononcé à l'Académie des sciences, dont il avait été membre [1], un passage qui montre bien la haute idée qu'il se faisait de ses fonctions : « Trudaine avait une satisfaction pure lorsqu'il entendait dire du bien de ceux qu'il employait. Il les connaissait particulièrement presque tous. Il aimait à s'entretenir avec eux de ce qui les touchait, pour les connaître plus intimement. Il avait eu soin d'exciter entre eux une émulation honnête, qui était accompagnée d'une union fondée sur l'estime réciproque; et pour la cimenter, il avait soin de les assembler

Musée du palais de Versailles. — Daniel-Charles Trudaine. — Buste par un artiste inconnu.

souvent chez lui et de les consulter en commun, de manière que tout ce corps paraissait animé du même esprit.... Sa justice exacte et soutenue éloignait de ce corps jusqu'à l'ombre de cette basse jalousie qui a quelquefois déshonoré les plus grands talents. Il était parvenu par là à écarter toute espèce de sollicitation étrangère; on en reconnaissait l'inutilité : chacun se contentait de faire parler pour lui ses travaux et ses talents. »

Quand Trudaine s'éteignit, en janvier 1769, il y avait plusieurs années qu'il s'était adjoint son fils Philibert dans la direction des ponts et chaussées. Daniel Trudaine avait été un organisateur puissant, on peut dire un créateur. Philibert Trudaine nous apparaît comme un administrateur consciencieux, éclairé, continuant dignement la tradition paternelle : c'est une figure qui mérite d'être étudiée à part, et nous y reviendrons prochainement.

A suivre.

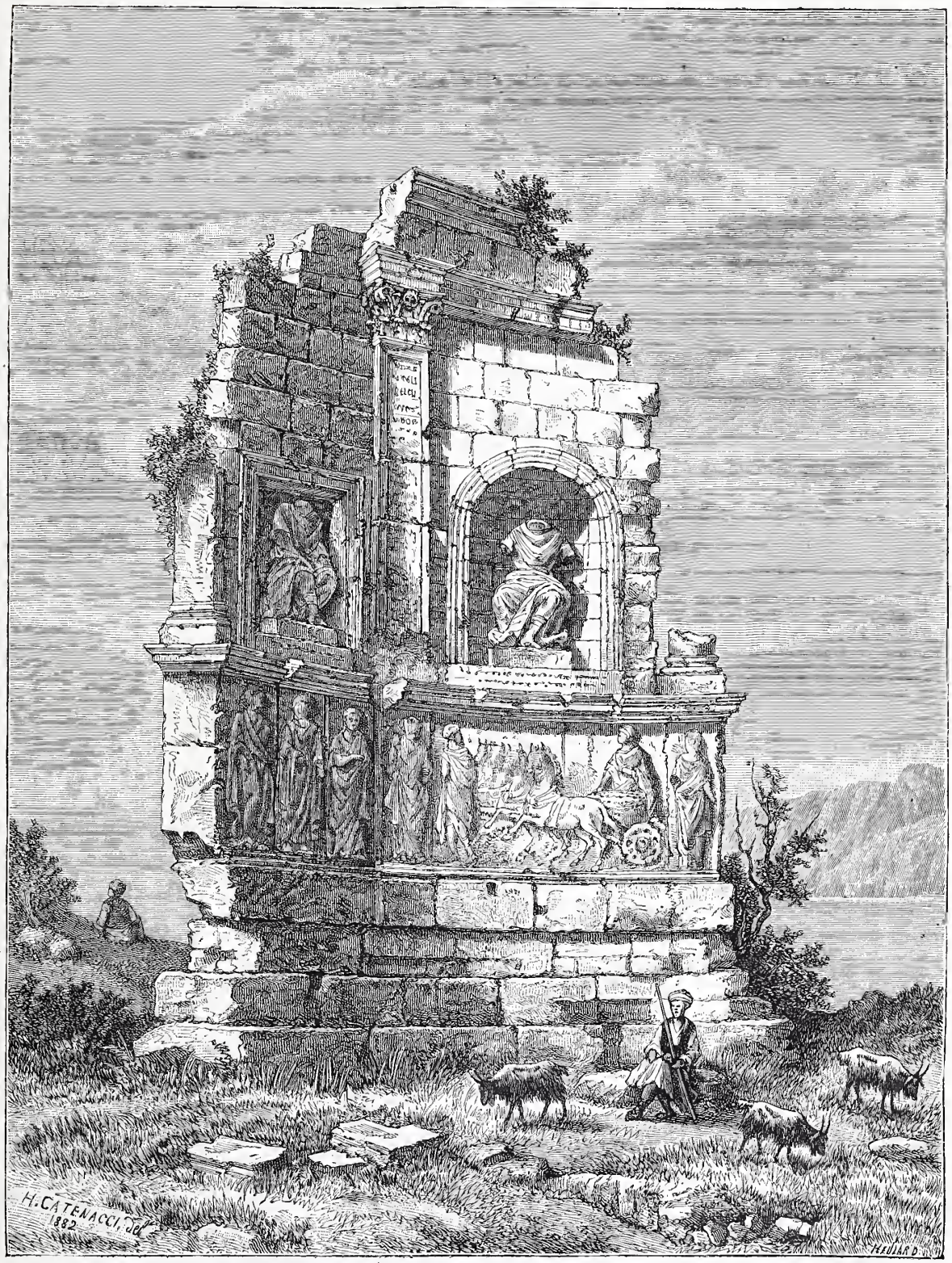
PAUL LAFFITTE.

[1] Quelques biographes ont écrit que cet éloge avait été prononcé par le fils de Trudaine. Le fait nous a paru singulier, et nous avons voulu le vérifier. En réalité, c'est le secrétaire perpétuel qui a, selon l'usage, prononcé l'éloge de Trudaine; mais il avait composé cet éloge au moyen de notes fournies par Philibert Trudaine, et il déclare qu'il reproduit ces notes *presque sans aucun changement*.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE MONUMENT DE PHILOPAPPUS,

A ATHÈNES.



Le Monument de Philopappus, à Athènes. — Dessin de H. Catenacci.

Sur la colline du Musée, qui fait face à l'acropole d'Athènes, à son point culminant, s'élève un monument ruiné, mais dont l'aspect ne paraît pas avoir beaucoup changé depuis que les voyageurs Spon et Wheler l'ont décrit les premiers en 1676. « C'est une muraille de marbre, légèrement en-

foncée en demi-cercle, sur laquelle, du côté qui regarde Athènes, est gravé un char de triomphe à quatre chevaux... précédé par quelques figures et suivi d'une Victoire. (Dans cette statue, devenue très fruste, d'autres ont cru reconnaître depuis un prisonnier barbare.) Au-dessus est une statue dans une niche, avec le nom sous les pieds en caractères grecs : « Philopappus, fils d'Épiphanes, de » Bésa (bourg de l'Attique). » A sa droite il y a une semblable niche sous laquelle on lit ce nom : « Le roi » Antiochus, fils d'Antiochus. » A la gauche, il devait y en avoir une autre pour faire la symétrie; mais ce côté de la muraille est tombé. Entre les deux niches qui restent est un pilastre. Sans doute qu'au côté qui est ruiné il y en avait un autre. »

Sur ce second pilastre on lit une longue inscription latine dont voici la traduction : « Caïus Antiochus, Philopappus, fils de Caïus, de la tribu Fabia, consul, frère Arvale, agrégé aux prétoriens par l'empereur César Nerva Trajan, très bon, Auguste, qui a triomphé des Germains et des Daces. » Spon croyait que cette inscription mentionnait les qualités de ce même Philopappus nommé dans l'inscription de la niche centrale. Plus tard, l'Anglais Stuart, auteur des *Antiquités d'Athènes*, pensa trouver dans les indications qu'elle fournit la date de l'érection du monument, et il la fixait, d'après les titres donnés à l'empereur Trajan, entre les années 109 et 111 après Jésus-Christ. Il est peu probable qu'une inscription reléguée au sommet d'un pilastre désigne le personnage auquel a été élevé un mausolée de cette importance. Cette inscription dut être ajoutée après coup, peut-être lorsque les restes d'un membre de la même famille eurent été déposés dans la chambre funéraire dont la construction qui subsiste formait la façade. Il est plus naturel de reconnaître le mort illustre auquel le monument fut dédié dans la statue qui occupe la niche principale entre son père Antiochus IV Épiphanes, roi de Comagène, à sa droite, et sans doute, à sa gauche, quelque autre roi de ses ancêtres; et le bas-relief placé au-dessous de son effigie représente vraisemblablement, non le triomphe de Trajan, comme on l'a cru, mais plutôt celui de Titus après la prise de Jérusalem, à laquelle Antiochus IV avait pris part.

Antiochus IV conserva son royaume jusqu'en 72 après Jésus-Christ; mais alors, s'étant compromis par une alliance avec les Parthes, il fut dépouillé de son royaume par Vespasien, qui lui ordonna de se rendre à Rome. Il avait deux fils, Épiphanes et Callinicus. Celui-ci fut adopté par une famille romaine. Épiphanes paraît être devenu citoyen d'Athènes et avoir été inscrit sur le rôle des citoyens du *dêmos* ou bourg de Bésa, situé dans la partie méridionale de l'Attique, et qui faisait partie de la tribu Antiochide. C'est évidemment à lui que Pausanias fait allusion lorsqu'il se contente de dire, en parlant de la colline du Musée, « qu'on y a érigé un tombeau à un Syrien. »

LETTRES INÉDITES DE JEAN REYNAUD.

Voy. p. 2.

A une personne qui lui avait demandé un autographe pour une œuvre de bienfaisance.

Cannes, le 15 mars 1860.

Madame,

A un appel adressé à ma plume au nom de la bienfaisance, comment me serait-il possible de mieux répondre que par une pensée sur la charité? On oublie trop souvent combien sont multiples les formes sous lesquelles s'exerce cette divine vertu. Notre langue elle-même a fini par ne plus guère comprendre, sous ce grand nom d'aumône, que l'assistance matérielle. Il semble que le monde ait à apprendre que la pauvreté n'est qu'une de ses misères. Il suffit cependant d'y avoir fait quelques pas pour s'apercevoir que les afflictions de la chair ne forment pas la part la plus lourde du fardeau de la vie. C'est aux peines de l'âme qu'appartient la primauté, et aucun secours n'est par conséquent plus digne d'estime que celui qui tend à les alléger. C'est dans cette voie que la charité trouve les œuvres les plus élevées et les plus difficiles, et aussi les plus méritoires devant celui aux yeux duquel les sentiments comptent plus que les actes.

Partager son pain avec le malheureux que torture la faim est un mouvement tellement naturel, que, pour s'y refuser, le barbare lui-même serait obligé de faire violence à son cœur; mais pénétrer délicatement dans les douleurs de l'affligé, adoucir ses amertumes par de sages et affectueuses paroles, faire luire, dans les ténèbres où il gémit, les rayons de l'espérance, lui montrer le ciel, lui témoigner, jusque dans ses résistances et ses ingratitudes, bonté et tendresse de frère; en un mot, suivant l'esprit de ce terme si profond de comparaison, pâtir et souffrir avec lui, voilà le sublime.

La scolastique, qui, par ses distinctions, avait mis tant de précision dans les idées, posait nettement l'aumône spirituelle à côté de l'aumône matérielle, et, autant que l'esprit l'emporte sur la matière, elle lui donnait préférence. Conformément aux lois du nombre sacramentel, elle en divisait le domaine en sept catégories : éclairer celui qui est dans l'ignorance; conseiller celui qui est dans l'embarras; consoler celui qui est dans l'abattement; relever celui qui est dans le péché; pardonner à celui qui nous a offensé; supporter celui qui nous est à charge; prier pour tous, bons ou méchants, heureux ou malheureux, pieux ou impies.

Peut-être, si l'école n'avait été retenue par sa systématique fidélité envers le septénaire, aurait-elle trouvé juste de consacrer une huitième catégorie à l'intercession auprès du puissant en faveur du faible. Que l'on réfléchisse, en effet, à tout ce qui est possible en fait d'assistance de la part de l'âme sur l'âme, et l'on se convaincra que tout est compris dans ces termes. Défaut de savoir, défaut d'esprit de conduite, défaut de force morale, voilà

les infirmités qui demandent remède ; actes coupables en général, offenses déterminées envers autrui, travers onéreux à ceux qui nous entourent, voilà les faiblesses qui demandent appui ; défaut d'autorité personnelle dans nos relations sociales, voilà l'état d'abandon qui demande secours ; et si les moyens humains sont impuissants, c'est à Dieu, par la prière, qu'arrive le recours suprême.

Ce sont là des choses que vous connaissez, Madame, et pratiquez mieux que moi ; et si j'ai osé vous les remettre un instant sous les yeux, c'est dans la confiance que vous voudrez bien exercer votre charité sur moi par l'indulgence.

JEAN REYNAUD.

A M. Looser.

8 mai 1860

Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Elle part d'un cœur noble et élevé et d'un esprit beaucoup plus cultivé que vous ne semblez le dire. Ensuite, vos réflexions sont justes, et ce que vous dites en particulier de la nécessité de vulgariser les idées générales me préoccupe moi-même depuis longtemps. Mais il y a là une immense difficulté et dont la vérité elle-même ne triomphe qu'à la longue, surtout quand il s'agit de la forme philosophique. Cependant, à aucune époque peut-être, le besoin de détourner les yeux du peuple des objets matériels pour les porter plus haut ne s'est fait sentir davantage.

Le matérialisme semble, en effet, revêtir de nos jours des formes plus brutales que dans le dernier siècle et abaisser d'autant le niveau des âmes. Espérons, Monsieur, que pour le salut des classes laborieuses, la Providence voudra y faire naître en plus grand nombre des esprits tels que le vôtre. Eux seuls pourront donner le pas et sauver l'avenir.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

JEAN REYNAUD.

A Monsieur Armand Pommier.

18 août 1861.

Monsieur,

Vous avez deviné tout le plaisir que devaient me causer la lecture et l'envoi de votre *Benjamine,* et je suis heureux de vous confirmer dans votre pressentiment par l'expression sincère de ma reconnaissance. Indépendamment de sa vive correspondance à tous mes sentiments, votre œuvre m'a surtout séduit par la fidélité aux conditions réelles de ce beau genre de poésie que les modernes ont nommé le roman, et dont l'essence est l'étude de l'âme. La fable des événements ne doit y être que l'instrument sous la main habile de l'écrivain, lui permettant de mettre à découvert toutes les modalités qui, selon la variation des circonstances, se succèdent dans cette divine créature. C'est ce qu'oublient malheureusement beaucoup trop vos concurrents, même les plus favorisés ; ils font des événements le but et non pas le moyen, et ne réussissent guère qu'à nous donner des spectacles de marionnettes. Le romancier doit être un psychologue armé, par-dessus sa philosophie, des puissances de l'imagination et du style, et je suis ravi en ce moment, la main posée sur la dernière page de votre livre, de me sentir entraîné à vous dire : Salut, romancier sympathique !

Seulement, au milieu de ma satisfaction, j'ose vous dire que je souhaiterais vous voir remettre encore sur le métier votre précieux volume. Il renferme tous les éléments d'un livre durable, mais il faut le mener à sa perfection, c'est-à-dire, selon moi, porter un œil plus sévère sur certaines parties, les unes trop amplifiées, les autres trop peu développées ; retenir chaque personnage non seulement dans ses idées, mais dans son langage propre ; en un mot, atteindre, s'il se peut, la plénitude irréprochable.

L'idée que je me plais à me former de votre caractère d'après celui de votre héroïne ne me laisse aucun doute, Monsieur, que vous verrez dans ces critiques, plus encore que dans mes félicitations, ce que mon hommage contient de plus élevé, et que vous voudrez bien agréer, avec le nouveau témoignage de mes remerciements, celui de mes sympathies toutes dévouées. JEAN REYNAUD.

UN VIEUX PARAPLUIE.

Un jour, étant dans le bureau d'un banquier hollandais plusieurs fois millionnaire, établi à New-York depuis quinze ou vingt ans, je remarquai dans un coin un énorme parapluie rouge.

— Je ne serais pas surpris, lui dis-je en riant, si vous m'assuriez que ce vieux parapluie est venu avec vous en Amérique.

— Vous auriez raison de ne pas être étonné, me répondit le banquier, c'est bien le parapluie que j'avais à Rotterdam lorsque j'étais jeune, et c'est le premier que j'aie eu ; il m'avait été donné par ma grand'mère à ma fête. Il y a bien huit ans, il était déchiré, usé ; je l'ai envoyé en Hollande pour qu'on le recouvrît d'une étoffe semblable à celle qu'il avait étant neuf ; c'est pour moi un souvenir de ma famille et de ma patrie, dont je ne pourrais me priver à aucun prix.

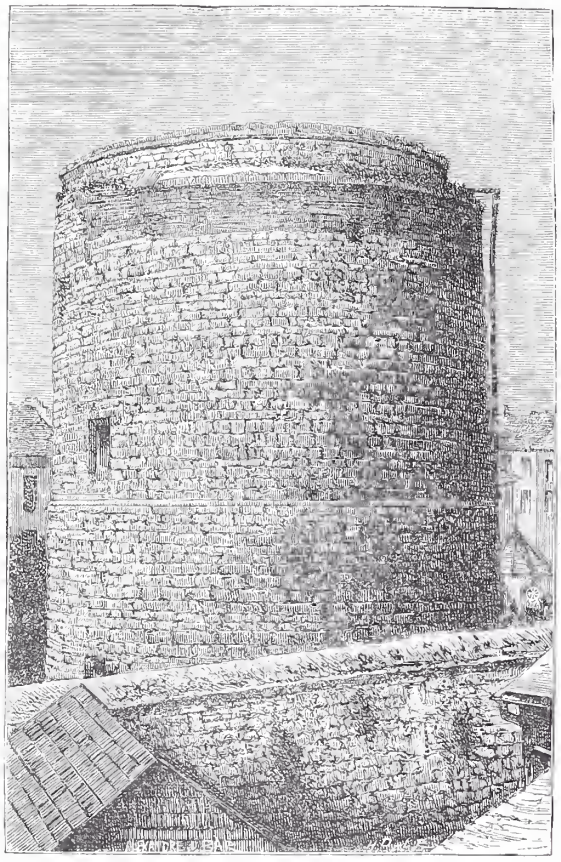
LA TOUR JEANNE DARC
A ROUEN.

Voy. les Tables de la première série.

La tour représentée par notre gravure, appelée aujourd'hui *Tour Jeanne Darc*, faisait partie du château bâti par Philippe-Auguste en 1205, et c'est actuellement tout ce qu'il en reste. Jeanne Darc n'y fut point enfermée ; mais elle y subit le

plus terrible de ses interrogatoires, et c'est un des lieux où elle se montra dans toute sa grandeur.

C'est là, en effet, que, le mercredi 9 mai 1431, mise en présence des instruments de torture, elle entendit les voix de ses saintes ou les voix de sa conscience lui crier : « Ne te chaille (ne te soucie)

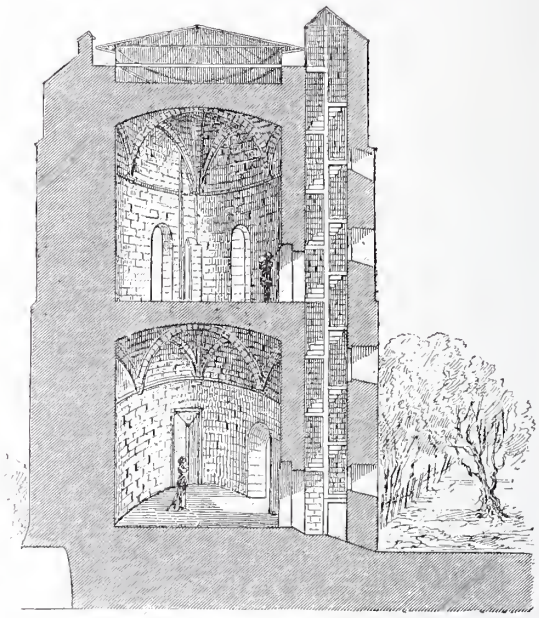


La Tour de Jeanne Darc avant sa restauration.

de ton martyre; tu auras, par de là, félicité éternelle.» Et c'est là que, le même jour, elle répondit à ses juges : « — Vraiment, si vous me deviez faire détraire les membres et faire partir l'âme du corps, si ne vous dirois-je autre chose... »

C'est là que, par son calme, sa sérénité, sa fermeté, sa prudence et sa droiture, elle désarma juges et tortionnaires. Lors du procès de réhabilitation, le bourreau qui devait lui *detraire* les membres lors de ce premier interrogatoire du mercredi 9 mai dans la grosse tour du château, rappelant les détails de la séance dit : « Elle montroit tant de prudence dans ses réponses, si bien que les assistants en étoient émerveillés. Enfin le déposant et son collègue se retirèrent sans toucher à sa personne. » C'est en ces termes que le procès-verbal de réhabilitation résume la déposition du bourreau Mauger Lecarpentier, *honorable homme*, touchant l'interrogatoire de Jeanne dans la grosse tour. Les juges, de leur côté, après cet interrogatoire, faisaient écrire : « Vu l'endurcissement de son âme, nous juges, craignant que les tourments de la question lui fussent peu profitables, nous avons cru devoir surseoir à l'y appliquer *pour le moment*, jusqu'à ce que nous en ayons plus amplement délibéré. »

Voilà pour la journée du 9 mai. Les autres interrogatoires de Jeanne eurent lieu dans sa prison et dans diverses autres parties du château : l'un d'eux eut pour théâtre la chapelle ; d'autres se passèrent en dehors du château, dans la maison même de l'évêque Cauchon, dans la chapelle de l'archevêché et dans le cimetière Saint-Ouen. Quant à la prison de Jeanne, elle se trouvait dans une



Coupe de la Tour de Jeanne Darc avant sa restauration.

partie du château aujourd'hui détruite; mais il est parfaitement authentique que les menaces de torture eurent lieu dans cette tour nouvellement restaurée.

Dans sa prison, comme partout, comme devant ses juges et ses bourreaux, — nous venons de le voir, — elle conserve le don de charmer, d'attendrir... « Etoit si grande la douceur qui apparoissoit dans ses yeux, que l'on disoit en commun devis qu'elle eust apprivoisé les animaux sauvaiges, et raconte-t-on que estant toute petite et gardant ses brebiettes, sise à l'orée des bois, les oiseaux du ciel venoient manger en son giron... Avoit communément chapperon déchiqueté, gippon et chausses vermeilles et attachées à foison éguillettes. Avoit beaux cheveux noirs, les yeux aussi et pourtant moult doux et humbles, ainsi que la voix. Estoit une belle et forte fille d'environ dix-sept ans, de taille fine et moyenne, bien formée et compassée de membres, ayant virginal et doux visaige, héroïque et champestre. »

Ainsi dit une chronique du quinzième siècle, c'est-à-dire une chronique contemporaine.

Un des jeunes seigneurs qui faisaient partie de l'armée de Charles VII, Guy de Laval, écrivait à sa mère :

«..... Et semble chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'oïr. »

Or nulle part plus qu'à Rouen on n'eut l'occasion « et de la voir et de l'oïr. » C'est à Rouen, certes, et dans ce château dont le *donjon* nous reste, que se déroula la plus belle, la plus surprenante partie de son histoire. Le procès de Jeanne n'a aucun équivalent dans l'histoire.

La Tour de Jeanne Darc restaurée.

EUGÈNE NOEL.

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 7, 21 et 42.

VI

L'aveugle ne marchait jamais bien vite, et Camarade s'était fait à son pas; un jour pourtant, le chien dut s'arrêter plusieurs fois dans une heure : la corde qui allait de son collier à la main de son maître se tendait toujours. Étonné, Camarade retournait la tête, regardait son maître, et faisait entendre des aboiements qui signifiaient : « Qu'as-tu donc? tu marches bien lentement aujourd'hui! nous aurions pourtant bien besoin d'arriver à des maisons pour trouver de quoi manger! »

Une charrette vint à passer. — Eh! bonjour, père Hubert! cria le charretier; comment ça va-t-il?

Le vieillard secoua la tête :

— Ça ne va pas, ça ne va pas du tout; je ne peux pas me traîner... Où allez-vous comme ça, s'il vous plaît?

— A la ville, à six lieues de chez nous, porter du foin à un bourgeois. Est-ce que vous avez envie d'y aller, à la ville, vous, père Hubert? je vous ferais une place dans mon foin.

— Y a-t-il un hôpital?

— A la ville? Oui bien; j'y ai été il y a trois ans, quand je me suis cassé la jambe.

— Alors, prenez-moi sur votre charrette, ce sera peut-être la dernière charité que vous me ferez. J'ai envie de mourir dans un lit. Menez-moi à l'hôpital.

— Mourir! allons donc, père Hubert, ça n'est pas si pressé... Mais si vous êtes malade, on saura bien vous soigner, à l'hôpital. Allons, montez!

Le charretier aida l'aveugle à monter dans sa charrette, où il lui arrangea une niche commode dans le foin, et la charrette repartit. Camarade suivit à pattes. Il n'était pas mécontent de pouvoir courir en liberté, et il trouva le voyage très agréable, d'autant plus qu'à la première auberge où le charretier s'arrêta pour faire rafraîchir ses chevaux, il se régala de débris de cuisine. Mais son contentement disparut lorsqu'il se vit refuser l'entrée de l'hôpital où l'on admettait son maître. Le pauvre aveugle s'informa bien de lui, pria le charretier de le prendre, le caressa une dernière fois avant de le quitter; mais Camarade ne l'entendait pas ainsi. Il suivit d'abord le charretier; puis, profitant de ce qu'il déchargeait son foin et ne faisait plus attention à lui, il reprit en toute hâte le chemin de l'hôpital.

Il en trouva les portes fermées et dut passer la nuit à la belle étoile, attendant que ces portes vinssent à se rouvrir. Dès que le portier se montra sur le seuil, son balai à la main, Camarade, abandonnant sans regret un succulent os à moelle, se précipita dans la cour de l'hôpital, sans s'arrêter aux coups de balai ni aux injures, et, guidé par son instinct, se dirigea tout droit vers la salle où se mourait l'aveugle.

Car il se mourait, le pauvre vieux! et ce fut pour lui une dernière joie, de sentir sur ses mains ridées les caresses de Camarade, et d'entendre ses gémissements. Être pleuré, même par un chien, c'est une consolation que tout le monde n'a pas en quittant la vie. Enfin il mourut, et Camarade, que les infirmiers et les internes avaient pris en pitié, l'accompagna jusqu'au cimetière. Quand la fosse fut comblée, le chien fidèle refusa de se laisser emmener; il se coucha sur la terre et demeura là, morne et désolé. Il ne savait plus que devenir, le pauvre Camarade; il avait perdu la trace du petit Fritz, et voilà que son nouveau maître avait disparu sous cette terre! Il resta là, parce qu'il ne savait où aller; et puis, il était faible, n'ayant pas mangé depuis deux jours à cause de son chagrin.

Il aurait bien pu mourir de faim sur cette tombe, si deux soldats n'étaient venus à passer.

— Tiens, dit l'un, vois donc ce chien!

— Oui, répondit l'autre; qu'est-ce qu'il fait là?

— Tu ne vois donc pas qu'il est sur une tombe toute fraîche? On vient d'y mettre son maître, et il ne veut pas le quitter. Bonne bête, va!

Le soldat vint caresser Camarade.

— Si nous l'emmenions? lui dit son compagnon.

— C'est vrai, il n'y a plus de chiens au régiment. Viens, mon bon chien, viens avec nous!

Et il le caressait, il le tirait par son collier. Camarade remuait la queue, redressait sa tête sous les caresses, mais il ne se levait pas.

— Allons, dit enfin l'un des deux soldats, il ne veut pas venir; nous n'y pouvons rien. Partons : tu sais bien que Fritz nous attend, il faut aller retrouver Fritz!

Fritz! A ce nom, Camarade se dressa vivement. On avait parlé de Fritz! Pour lui, il n'y avait pas d'autre Fritz que celui qu'il cherchait : était-il donc tout près? Sans hésiter, Camarade se leva et suivit les soldats.

— Tiens! le voilà qui nous suit, dit l'un. Il aura réfléchi : ça n'est pas bête, les chiens. Allons, viens, mon bonhomme, tu seras le chien du bataillon : on te donnera un nom militaire, puisque tu ne peux pas dire le tien, et on t'apprendra l'exercice.

Pauvre Camarade! quel fut son désappointement, quand il comprit que le Fritz que ses nouveaux maîtres allaient retrouver n'était qu'un soldat de leur régiment! Il se laissa pourtant emmener, et dîna ce soir-là à la cantine; il reçut le nom de Clairon, parce qu'on lui trouva la voix sonore, et tout le bataillon l'adopta solennellement.

Pendant sa vie militaire, Camarade apprit à marcher au pas, à faire l'exercice, à saluer les officiers en levant sa patte droite à la hauteur de son œil, à faire les commissions, et à distinguer à l'uniforme l'infanterie de la cavalerie et de l'artillerie. En voyageant, il complétait peu à peu son éducation.

A suivre. Mme J. Colomb.

INQUIÉTUDE.

L'inquiétude est une blessure du cœur. Il n'est personne qui puisse se défendre de toute inquiétude; heureux et sages ceux qui n'en ont aucune dont ils ne puissent avouer hautement la cause.

L'inquiétude d'une âme droite et honnête naît ordinairement de l'appréhension de maux inhérents à la nature humaine. On craint pour la vie ou pour le bonheur de ceux qu'on aime. On souffre, mais avec dignité, parce qu'on a le sentiment que l'on n'a rien à se reprocher en subissant cette souffrance inévitable.

Mais si l'inquiétude vient du souvenir que l'on s'est laissé entraîner à une action même assez peu répréhensible, cette inquiétude secrète que l'on éprouve a quelque chose d'amer, et si la faute est grave, c'est, à vrai dire, quelque chose de plus que l'inquiétude : c'est un remords qui fait que l'on vit dans le mépris de soi-même et dans la crainte d'être méprisé.

Au cours de nos révolutions j'ai connu un homme qui, sollicité de se résigner à un acte d'assez peu d'importance, mais en quelque contradiction avec

ses principes, se contenta de répondre au tentateur : « Non ! ce serait pour moi la cause de quelque inquiétude : je ne veux pas troubler ma vie. » Cette simple réponse, quoique faible par trop de politesse, pourrait suffire et être utile quand on s'adresse à des égoïstes peu scrupuleux et avec lesquels on croit inutile de discuter, parce qu'on les juge incapables de comprendre de bien meilleures raisons. Éd. Ch.

CINQ ÉTAGES.

DIFFÉRENCES DANS LE GOUT DES ARTS.

15 mai 18... — La quête à domicile dont notre comité de bienfaisance nous a chargés, Albert et moi, nous a initiés aujourd'hui à beaucoup de détails nouveaux pour nous sur les habitudes de vivre de bien des gens. Chaque maison de la rue Sainte-Marguerite nous a intéressés sous un aspect particulier. Voici, par exemple, ce que j'ai observé, au point de vue du goût des arts, dans la maison numéro 17

Le portier. — Il a tapissé les murs de sa loge de caricatures. Ce ne sont, de toutes parts, que figures grotesques et grimaçantes, d'énormes têtes sur de petits corps, difformités que l'on a cherché à rendre plaisantes. En me voyant regarder ces vilaines choses, le vieil homme, impotent, et qui ne peut guère se lever du fauteuil en guenilles d'où il tire le cordon, me parut tout joyeux et rayonnant de fierté. « C'est mon musée ! » m'a-t-il dit. Je m'éloignai en toute hâte.

Premier étage. — Au premier étage, nous avons été reçus par un ancien chef de bureau qui paraît avoir une nombreuse famille. Son petit salon, où il nous a reçus, est décoré d'estampes du dernier siècle, non des meilleures, qui représentent des scènes trop familières et, pour la plupart, à peine convenables ; il ne paraît pas soupçonner le moins du monde qu'elles peuvent avoir une influence peu salutaire sur l'esprit de ses enfants. Comme je parcourais rapidement des yeux cette singulière galerie domestique, et probablement d'un air peu admiratif, une jeune fille de quatorze à quinze ans me demanda timidement : « Monsieur, trouvez-vous ces *tableaux* jolis ? » Elle était en doute : il eût été utile, peut-être, de lui donner une petite leçon de goût ; mais le père s'approcha : « Je n'aime pas, me dit-il, l'art sérieux ; mon opinion est qu'il faut que l'art amuse. » Je pensai que s'il menait quelquefois sa famille au spectacle, ce ne devait pas être pour entendre du Gluck ou du Meyerbeer, mais bien de l'Offenbach ou du Lecocq.

Deuxième étage. — Absence complète d'objets d'art. Pour seul ornement, tout un râtelier de pipes à turbans, à têtes de chiens, etc. « Ma panoplie ! » nous dit comiquement le locataire.

Sa femme hausse les épaules, avec un sourire forcé en manière d'excuse.

Troisième étage. — « Ah ! me dis-je au seuil de la porte, voici réellement un amateur d'art ! » Il y avait, en effet, accrochées aux murs, plus d'une vingtaine de peintures qui, à ne les voir que de l'entrée, m'avaient paru mériter l'attention ; mais, de plus près, je reconnus que ces vieux tableaux, achetés probablement, à de bas prix, dans l'hôtel des ventes ou chez des brocanteurs, étaient plus que médiocres. — « Monsieur, me dit gravement leur propriétaire, enveloppé dans une ample robe de chambre et tenant à la main une grosse loupe ; Monsieur, ce sont tous des originaux ! Voici un Dominiquin authentique ; regardez, prenez ma loupe : il est signé. Ce bourgmestre, un peu enfumé, est un Rembrandt incontesté... » etc., etc. Il nous fallut entendre tout son catalogue : des solliciteurs doivent être patients, et, pour obtenir l'obole de cet amateur, il n'eût pas fallu paraître douter le moins du monde de toutes ses authenticités. La vérité, cependant, était qu'il n'y avait là que de misérables copies où manquait jusqu'à la moindre trace de l'art des originaux.

« Après tout, pensais-je en sortant, ce monsieur a, ce me semble, une disposition au goût des arts ; mais il est peu instruit, mal guidé, et trompé, à moins que ce ne soit un spéculateur. »

Quatrième étage. — Porte fermée. Une large pancarte, portant le nom du locataire, Arthur G..., *étudiant en gai savoir,* et au-dessous une grossière enluminure où un pierrot se bat à coups de pied avec un polichinelle.

Cinquième étage. — Nous frappons, on ne nous répond pas ; mais la porte est entr'ouverte ; notre bonne intention nous rend indiscrets : une femme âgée, à beaux cheveux blancs, vêtue d'une robe usée qui doit avoir été belle en son temps, est assise sur une pauvre chaise ; elle ne nous a pas entendus, peut-être est-elle sourde. Mais que fait-elle là ? Elle est évidemment en contemplation devant une photographie que je vois attachée avec des épingles au-dessus d'un petit miroir, et qui reproduit cette célèbre Madone de Raphaël, du palais Pitti, dont un dernier grand-duc de Toscane ne pouvait se séparer, la faisant placer le soir dans son alcôve, et, lorsqu'il allait en ville, devant lui dans sa voiture. Admirable figure, en effet, et digne d'une aussi grande passion ! C'est l'une des plus belles inspirations, assurément, de Raphaël ; comparable, pour sa pureté, son charme idéal, aux Madones de Saint-Sixte et de Foligno. Oui, c'était bien là ce qui captivait si heureusement l'attention de la vieille dame. Quand nous fûmes tout près d'elle, elle eut peine à en détourner les yeux, et nous regarda vaguement. Enfin, nous ayant compris, non sans un peu de difficulté, elle se leva et tira silencieusement du tiroir d'une table de bois blanc sa modeste offrande, que nous n'aurions pas dû solliciter ; puis elle nous fit une courte révérence qui, si simple qu'elle fût, avait de la grâce et témoignait d'une éducation peu commune.

Je descendis l'escalier tout rêveur. C'était seulement là-haut, tout là-haut, sous le toit, que j'avais

éprouvé une émotion d'art. Je connaissais le prix de cette photographie : six ou douze francs, et elle valait mille fois tout ce qu'il y avait de lithographies, de gravures, de tableaux, dans le reste de la maison. Alors, dans mon imagination, se déroula tout un roman. Cette vieille dame n'avait pas toujours été pauvre; elle avait visité Rome, Florence. Quel avait été son mari? Peut-être un artiste? Plus vraisemblablement un homme riche qui avait des goûts d'art, et elle les avait partagés. Quand était-il mort? Comment était-elle tombée dans la misère? Mais il lui était resté un sentiment du beau qui, comme un rayon de soleil, illuminait et dorait sa mansarde. Sa conversation pouvait, devait être intéressante.

Mais j'étais dans la rue, et nous allions entrer dans une autre maison où m'attendaient des scènes d'une nature très différente, plus pénibles à coup sûr et sans aucun rapport avec ce vulgaire adage qui m'a toujours un peu surpris quand on l'applique aux beaux-arts : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. »

Éd. Charton.

LES OISEAUX DES TERRES AUSTRALES.

On sait que les deux hémisphères de notre globe, l'hémisphère austral et l'hémisphère boréal, présentent de grandes différences dans la distribution des terres et des mers. Au nord, en effet, l'Europe, l'Asie et l'Amérique s'étalent largement jusqu'à 15 ou 20 degrés du pôle, autour duquel ces vastes continents dessinent une zone à peine interrompue ; au sud, au contraire, l'Amérique, l'Afrique et l'Australie ne s'avancent pas jusqu'au cercle polaire, et restent séparées l'une de l'autre par ces grandes mers qu'on appelle l'océan Atlantique, la mer des Indes et l'océan Pacifique. Ces mers du côté du pôle communiquent librement entre elles, de sorte qu'une énorme nappe d'eau couvre la majeure partie de l'hémisphère austral, jusqu'au 30e parallèle. Dans l'intérieur de ce cercle nous trouvons cependant, outre les portions méridionales de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Australie, plusieurs terres importantes, comme la Terre de Feu, les îles Falkland ou Malouines, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, et, plus près du pôle, la Terre de Louis-Philippe, la Terre Palmer, la Terre de Graham, la Terre d'Alexandre, la Terre Victoria, la Terre Adélie, la Terre de Knox, et l'île Enderby. Enfin, en étudiant encore la carte plus attentivement, nous distinguons aussi des îles plus petites, les Shetland australes ou Nouvelles-Shetland du Sud et les Orskney du Sud, situées au delà du cap Horn et des îles Falkland; la Géorgie australe, les îles Sandwich australes et l'île Bouvet; puis l'île du Prince-Edouard, les îles Crozet, l'île Kerguelen, l'île Saint-Paul et l'île d'Amsterdam, perdues dans la mer des Indes, entre les 30e et 50e degrés de latitude; l'île Tristan d'Acunha, jetée au milieu de l'Atlantique; l'île Campbell, l'île Macquarie, l'île Auckland placée dans l'océan Pacifique, au sud de la Nouvelle-Zélande.

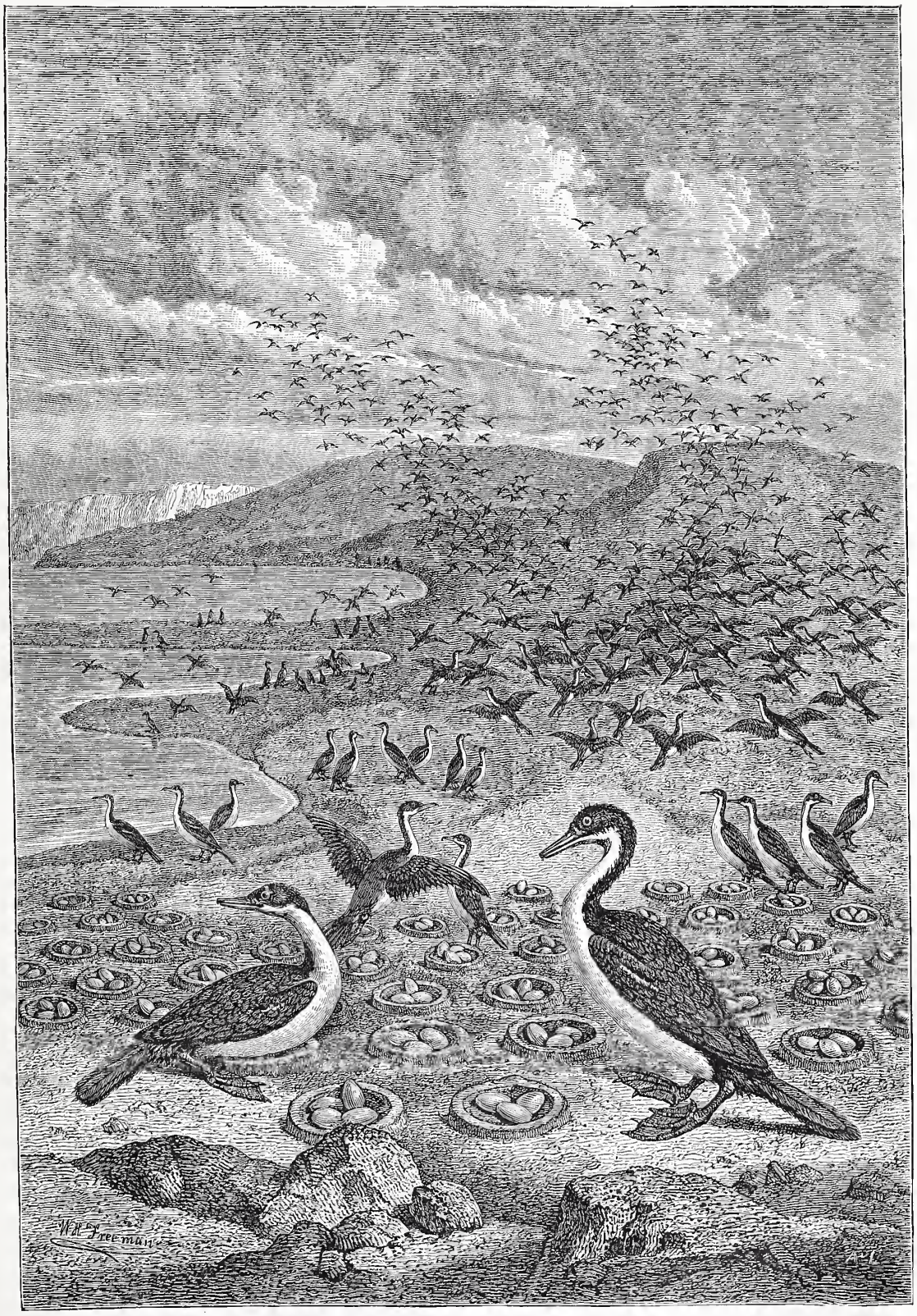
Toutes ces îles, toutes ces terres, qui sont ainsi disséminées au milieu des mers antarctiques, sont souvent désignées sous le nom de *terres australes*. Quelques-unes d'entre elles, comme la Terre de Graham et la Terre Adélie, sont couvertes de glaces perpétuelles et probablement dénuées de toute végétation; d'autres, un peu moins voisines du pôle, possèdent déjà, en dépit d'un climat rigoureux, quelques plantes rabougries; enfin celles qui sont comprises entre le cercle polaire et le 35e parallèle jouissent d'une température égale, et présentent une flore très abondante mais peu variée. Dans cette dernière région, la végétation sous-marine est encore plus développée que la végétation terrestre, sauf peut-être dans la portion sud-est de l'océan Pacifique, et, comme l'a montré récemment M. Alph. Milne-Edwards dans ses *Recherches sur la faune des régions australes* (1), cette circonstance nous explique comment la région antarctique peut nourrir non seulement une foule d'Invertébrés marins, mais beaucoup de Vertébrés nageurs et d'Oiseaux grands voiliers qui vivent des produits de leur pêche. Il résulte, en effet, des observations du docteur Hooker, botaniste éminent qui accompagna le capitaine Ross dans son voyage au pôle Sud, que sur certains points de l'hémisphère austral, le fond de la mer ressemble à une vaste forêt submergée, composée principalement d'algues gigantesques.

Dans ces forêts sous-marines s'agite tout un monde de Zoophytes, de Mollusques et de Crustacés, aux dépens desquels vivent de nombreux Poissons; ceux-ci, à leur tour, de même que les animaux inférieurs dont nous venons de parler, servent de nourriture à des Oiseaux pélagiens et à quelques Mammifères marins. C'est même seulement grâce aux ressources que leur fournit l'océan que les Vertébrés supérieurs peuvent subsister dans ces parages glacés : de sorte qu'il existe en réalité une connexion étroite entre l'extension des forêts et des pâturages sous-marins que les navigateurs désignent en général sous le nom de *Kelp*, et le mode de distribution des Oiseaux de la région antarctique.

Ce n'est pas à dire pour cela que, dans l'étude de cette distribution, il ne faille pas tenir compte d'autres causes ; bien au contraire, il faut noter aussi la direction des grands courants marins, qui viennent les uns du pôle, les autres de l'équateur, et qui peuvent restreindre ou favoriser la dissémination de certaines espèces ; il faut songer aux conditions de température et à la disposition du sol, qui tantôt permettent aux oiseaux pélagiens d'élever leurs petits, tantôt au contraire ne sont point favorables à leur développement.

(1) *Annales des sciences naturelles*, 1879 à 1882.

Mais, dans cet article, nous n'avons point l'intention d'aborder ces questions compliquées de géographie zoologique ; nous laisserons même presque entièrement de côté la Nouvelle-Zélande, où se trouve une population d'oiseaux terrestres qui mérite d'être étudiée d'une manière spéciale, et



Les Cormorans à caroncules dans le détroit de Magellan. — Dessin de Freeman, d'après nature, au Muséum.

nous nous occuperons particulièrement des terres et des îles sur lesquelles ne vivent guère que des oiseaux marins.

Ces oiseaux appartiennent tous à l'ordre des Palmipèdes ; mais les uns se rapportent à la catégorie des Manchots, tandis que les autres se rangent

parmi les Canards, les Hirondelles de mer, les Mouettes, les Stercoraires, les Pétrels, les Albatros, les Fous et les Cormorans. Nous commencerons par ces derniers.

Les Cormorans, dont une espèce, le Cormoran vulgaire (*Graculus* ou *Phalacrocorax carbo*) niche sur les côtes de la Bretagne, de la Normandie et du Boulonnais, sont des Palmipèdes totipalmes, c'est-à-dire des oiseaux chez lesquels les extrémités des membres sont encore plus profondément transformées en organes de natation que chez le Canard domestique. Ils possèdent en effet des membranes qui relient entre eux, non seulement les doigts antérieurs, mais encore le pouce ou doigt postérieur, et qui font de leurs pattes des rames très perfectionnées. Aussi les Cormorans sont-ils des nageurs émérites. Ils plongent également avec une grande facilité et vont saisir entre deux eaux les poissons qui constituent leur principale nourriture ; sur le sol, au contraire, ils progressent avec une gaucherie singulière, en écartant les pattes et en balançant le corps d'une manière très disgracieuse. Au repos, ils se tiennent dans une position semi-verticale, et s'appuient généralement sur l'extrémité de leurs pennes caudales, dont les tiges sont allongées, rigides et garnies de barbes étroites. D'un naturel très sociable, ces oiseaux se réunissent parfois au nombre de plusieurs milliers, établissent leurs nids dans le voisinage les uns des autres, dorment côte à côte et vont ensemble à la pêche. Leurs œufs, un peu plus petits que des œufs de Poule ordinaire, sont généralement d'une teinte bleuâtre et ont sur la coquille un enduit crayeux assez épais ; ils sont déposés dans des nids grossièrement construits et placés suivant les localités sur des arbres, sur des buissons, sur le sol ou dans des crevasses de rochers. Dans nos contrées, les petits naissent au commencement de l'été, et sont l'objet de toute la sollicitude de leurs parents. Ceux-ci, pendant la journée, ne cessent de leur apporter des petits poissons, de sorte que, quelle que soit la voracité des jeunes Cormorans, une partie de ces provisions reste forcément abandonnée sur le bord du nid où elle entre en putréfaction : aussi l'odeur de ce poisson gâté, jointe à celle qu'exhalent les déjections de tous ces oiseaux, rend-elle le voisinage d'une des colonies complètement inhabitable.

Dans le nid, les petits ont la peau entièrement nue et d'un gris tirant au noir, mais plus tard ils se couvrent d'un duvet noir ou fuligineux auquel succède un plumage varié de brun, de gris et de blanc, et offrant çà et là quelques reflets bleus ou verdâtres. Ces reflets deviennent beaucoup plus prononcés chez les adultes, où les couleurs sont aussi plus nettes et plus brillantes. Souvent aussi des plumes filiformes, des sortes de poils de couleur blanche, apparaissent çà et là sur le corps et forment, au-dessus et en arrière des yeux, des aigrettes d'un effet très original.

Mais si tous les Cormorans subissent plusieurs changements de plumage, ils n'arrivent pas tous en définitive à porter la même livrée : entre ceux qui sont parvenus à leur développement complet on constate même des différences assez constantes et assez notables pour que l'on puisse admettre l'existence dans le genre Cormoran d'un certain nombre d'espèces. Qu'il y ait une quarantaine de ces espèces, comme le soutiennent certains ornithologistes, nous avons de la peine à l'accepter ; car nous ne voyons pas quelle différence essentielle on peut indiquer entre les Cormorans ordinaires de l'ouest et du nord de la France et ceux que les Chinois dressent pour la pêche, ou ceux que l'on trouve sur certains points de l'Amérique du Nord ou sur les côtes de l'Australie. En revanche, nous reconnaissons volontiers que le Cormoran pygmée (*Graculus pygmæus* Pall.) de l'Europe méridionale et de l'Algérie, le Cormoran ponctué (*G. punctatus* Gm.) de la Nouvelle-Zélande, le Cormoran à caroncules (*G. carunculatus* Gm.), de l'Afrique australe, le Cormoran de Magellan. (*G. magellanicus* Gm.) et plusieurs autres, constituent des formes distinctes.

Ce sont des Cormorans à caroncules qui sont représentés dans la planche ci-dessus, exécutée, pour les oiseaux, d'après les spécimens rapportés au Muséum par les expéditions de l'*Astrolabe* et de la *Magicienne*, et pour le paysage, d'après les dessins et documents publiés par le voyageur anglais R. Cunningham.

Comme nos lecteurs peuvent en juger par les figures, les Cormorans à caroncules diffèrent des nôtres, à l'âge adulte, par la coloration des parties inférieures du corps, qui sont blanches depuis la gorge jusqu'à la queue, à l'exception d'une plaque noire couvrant la naissance des pattes, par la teinte plus uniforme des parties supérieures, par la présence d'une bande blanche sur l'aile, et par la dénudation du tour de l'œil et de la région voisine du bec, où s'élèvent des caroncules qui tendent à se rejoindre sur le front. En outre, ce que le dessin ne peut rendre, la nuance du sommet de la tête, de la nuque, du dos, des ailes et de la queue, est toujours plus violacée que chez nos Cormorans.

Aux îles Falkland, les Cormorans à caroncules nichent, suivant M. Abbott, dans les mêmes endroits que les Manchots, dont nous parlerons plus tard, et s'approprient souvent les matériaux accumulés par ces derniers oiseaux ; mais, dans l'île de Santa-Magdalena, ils forment à eux seuls de grands phalanstères, de ces colonies que les Anglais désignent sous le nom de *rookeries*. « En poursuivant notre route à travers l'île, dit le docteur Cunningham [1] nous atteignîmes enfin quelques-unes de ces grandes dépressions du sol que les Cormorans ont adoptées pour nicher. Les oiseaux étaient rassemblés sur leurs nids, au nombre de plusieurs milliers, sans exagération, et formaient une masse noire et

[1] *Notes on the natural history of the stroit of Magellan*, by Robert O. Cunningham. Édimbourg, 1871, p. 272.

compacte couvrant un espace de plusieurs yards [1]; aussitôt que nous vînmes les troubler, ils s'élevèrent tous ensemble dans l'air en produisant avec leurs ailes un bruit qui ressemblait à celui d'une forte brise, et étendirent devant nous une sorte de rideau qui nous cachait presque entièrement la vue du ciel; en même temps, un certain nombre de Stercoraires, s'envolant avec eux, joignirent leurs cris discordants à ceux de cette troupe effarouchée. Les nids consistaient en de petits monticules de forme régulière, excavés légèrement au sommet, et rangés en séries presque mathématiques, exactement à un pied d'intervalle l'un de l'autre. Ces monticules étaient formés d'herbes et de gazons désséchés et pétris avec de la terre et du guano de manière à constituer une massse solide; ils renfermaient généralement d'un à trois œufs d'un blanc verdâtre, ayant à peu près la grosseur d'un œuf de Poule et offrant des surfaces rugueuses, grâce à la présence sur la coquille d'un enduit calcaire. »

Les Cormorans à caroncules ont été observés également dans ces dernières années, à Punta-Arenas, par l'amiral Serres, commandant de la *Magicienne;* à l'île de Chiloé, par les naturalistes de l'expédition autrichienne de la *Novara;* à Kerguelen, par les naturalistes de l'expédition allemande de la *Gazella;* enfin, d'après les renseignements recueillis par M. Milne-Edwards, ils ont été trouvés aussi au Chili, à l'île Pitt, près de la Nouvelle-Zélande, et même aux îles Crozet.

Le Cormoran de Magellan, dans sa livrée d'adulte, diffère du Cormoran à caroncules non seulement par l'absence de saillies charnues sur les côtés de la face, qui sont d'ailleurs en partie dénudés et colorés en rouge, mais encore par la présence d'une petite huppe sur le front et par le mode de coloration des parties antérieures du corps. En effet, la gorge et le haut de la poitrine n'offrent que très rarement une tache blanche et sont ordinairement de la même teinte que la nuque et le dos, c'est-à-dire d'un noir à reflets verdâtres ou violacés, et les ailes sont complètement dépourvues de bandes blanches. M. Abbott nous apprend que les Cormorans de cette espèce, dont il est déjà fait mention dans le *Voyage aux îles Malouines* de Pernetty sous les noms de *Nigauds* et de *Ninnies,* sont extrêmement communs aux îles Falkland, où ils font sur les plaines escarpées des nids d'algues et de terre gâchée. Le Musée de Paris possède en effet plusieurs de ces Cormorans qui ont été tués aux îles Falkland, il y a près de soixante ans, par MM. Lesson et Garnot, naturalistes de l'expédition de la *Coquille.* Le même établissement a reçu récemment de M. le docteur Sabatier, médecin de la *Magicienne,* d'autres individus semblables aux précédents, mais provenant de l'île Wellington, située près de la côte occidentale de Patagonie; le docteur Cunningham a rencontré la même espèce à Port-Tamar, au sud-ouest de la Terre du roi Guillaume IV, et M. Pelzeln a signalé sa présence jusque dans l'île de Chiloé; de sorte qu'on peut assigner aux Cormorans de Magellan à peu près la même distribution géographique qu'aux Cormorans à caroncules.

Sur les côtes du Pérou ou de Chili, on trouve une autre espèce assez voisine des précédentes: c'est le Cormoran de Bougainville (*G. Bougainvillii*) qui est représenté dans l'île Campbell par une race particulière (*G. Campbelli*). De même le Cormoran de Gaimard (*G. Gaimardi*), qui habite les côtes occidentales de l'Amérique du Sud, et qui porte une livrée d'un brun grisâtre, à reflets argent, avec des bordures noires sur les plumes du manteau et une raie blanche de chaque côté du cou, peut être sous certains rapports comparé au Cormoran ponctué (*G. ponctatus*), qui a pour patrie la Nouvelle-Zélande et qui se distingue entre tous par la beauté de son plumage.

D'autres Cormorans, dont l'espèce n'a malheureusement pas été déterminée, ont été rencontrés encore beaucoup plus loin vers le sud, dans les parages de la Géorgie australe et de la Terre Louis-Philippe.

A suivre. E. Oustalet,
Attaché au Muséum d'histoire naturelle.

[1] Le *yard,* mesure anglaise, équivaut à 0m.914.

AJOURNEMENT.

Sachez attendre un mois plus tard pour vous procurer un meuble ou un objet de toilette dont vous vous passiez depuis un an. C'est un grand point pour les dépenses qui ne sont pas obligatoires de savoir gagner du temps. Portez un mois encore ce vêtement que vous aviez dessein de quitter parce qu'il était passé, et que quelques reprises sauront bien encore rendre utile.

La Façon du ménage.

LABOURRACHE.

HISTOIRE D'UN VIEIL HERBORISTE.

SOUVENIRS.

Fin. — Voy. p. 6 et 38.

V

Le vieil herboriste ne m'apprit pas seulement à mieux connaître et aimer la vie végétale, il commença d'éveiller ma curiosité sur toutes sortes de bestioles.

« — Vois-tu ça? me dit-il un jour, et me dirais-tu ce que c'est?

» — C'est une petite bête.

» — C'est un vitrier, mon enfant. Je ne sais ce qu'il fait là, car il ne vit et n'exerce sa profession que sous l'écorce des vieux arbres, dont il sillonne l'aubier d'innombrables et superbes galeries, car il est aussi architecte et charpentier. Il n'a pas en tout cinq millimètres de long, mais

ça n'en est pas moins un très habile artiste en plusieurs genres. En histoire naturelle, il s'appelle le bostriche; il appartient à la grande classe des coléoptères, comme les bêtes à bon dieu.

» Rien de plus malin que ce petit animal : il vous attaque un arbre imperceptiblement par sa partie supérieure; il y perce un trou invisible, pénètre jusqu'à l'aubier, et là il se creuse pour lui et pour ses amis des salles de réunion et de festin. Les réunions souvent répétés amènent des mariages; les couples une fois unis se mettent à l'œuvre, creusent partout chambres, cabinets, corridors, et de jolis dortoirs pour y déposer les œufs; c'est à l'organisation de ces dortoirs ou plutôt de ces crèches que l'insecte montre son génie. Il faut au petit de l'air, de la lumière, de l'espace. Les père et mère qui savent très bien ça disposent les choses en conséquence : la chambre sera vitrée d'une vitre merveilleuse où passent en même temps l'air et la lumière. Voici comment ils s'y prennent : trois, quatre ou cinq trous seront délicatement creusés dans l'écorce du dedans au dehors; mais l'extrême pellicule de l'épiderme extérieur sera respectée et restera comme un léger tissu de soie transparent et perméable; les larves pourront à l'aise circuler dans leurs galeries et les continuer sous toute l'écorce jusqu'au pied de l'arbre. Elles y trouveront le vivre et le couvert, le tout en pleine lumière et en plein air, sans être vues de personne. On a compté sur un seul arbre jusqu'à vingt mille ménages de bostriches et quelquefois plus.

» Si tu lis plus tard des livres d'histoire naturelle, tu sauras que l'on connaît plusieurs espèces de ces coléoptères, très nuisibles dans les forêts. Il en est une qui de préférence dévore les sapins et qu'on appelle bostriche typographe, parce que ses galeries ressemblent à des caractères d'imprimerie. D'autres ont été nommés *chalcographes*, et, en effet, on croit voir dans leurs tracés innombrables une sorte de griffonnage grossier. Tu vois que ces bêbêtes sont de très habiles ouvriers. Mais, parmi les insectes, on trouve toutes les professions; les entomologistes, depuis Réaumur, en ont fait souvent la remarque et nous ont montré dans ce petit monde des foreurs, mineurs, constructeurs, tapissiers, papetiers, cartonniers, fileurs, tisserands, chimistes, musiciens, chanteurs, danseurs, acrobates. On y a trouvé même des artilleurs, et l'on y a fait voir l'araignée inventant à la fois la cloche à plongeur et les ballons.

» Combien de fois depuis, en parlant où en écrivant sur les bêtes et sur les plantes, je me suis rappelé les dires du bonhomme! je recevais même quelquefois des éloges qui ne m'étaient pas dus. Mais du fond de l'âme je les renvoyais à mon vieil herboriste, qui, dans tous les cas, s'il ne m'a pas appris tout ce que j'ai su depuis, me transmit quelque chose de son enthousiasme, de sa manière de voir, d'étudier et de dire.

J'ai regretté souvent de n'avoir pas eu son avis sur toutes choses, car rarement depuis il m'a été donné de retrouver cette manière facile et gaie d'envisager tout ce qui vit. Grâce à lui, l'histoire naturelle a gardé pour moi un charme inexprimable; toutes les autres études m'ont paru tristes et pénibles au prix de celle-là. Et pourtant j'avais le vague soupçon que tous les autres genres d'études pourraient avoir le même charme. Qu'est-ce, en effet, que toutes les autres sciences exactes, sinon encore et toujours l'étude des phénomènes naturels?

Passerons-nous à l'histoire? mais c'est là la contemplation des faits et gestes du roi de la nature. Si l'histoire des bostriches, des fourmis, des araignées, des abeilles et des vers à soie m'a tant causé d'émotions, puis-je rester froid au spectacle de la vie humaine?

Toutes les fois que l'histoire ne m'a pas ardemment passionné comme la vue d'une araignée filant sa toile, je m'en suis pris, non pas à l'histoire, mais à l'historien, à son peu de pénétration, à son étroitesse d'esprit, à son insuffisance. Si l'observation attentive et intelligente de la moindre bestiole a pu fournir aux Hubert, aux Réaumur, aux Lyonnet et à tant d'autres des pages si attrayantes, comment l'observation de l'homme, son développement à travers les siècles, pourraient-ils offrir moins d'intérêt? Donc, plus j'y réfléchis, plus il me semble que la plupart des historiens sont restés, en effet (souvent par esprit de secte ou de système), au-dessous de leur sujet.

Jamais je n'ai entendu faire aucune de ces réflexions par le vieil herboriste, cependant il me semble que quelques-unes sont le résultat des habitudes d'esprit que dès l'enfance il me fit prendre.

Je lui dus également de me plaire en la conversation des gens simples; à l'heure qu'il est je m'y plais encore, et peut-être ai-je pu éviter, ainsi guidé par le bon sens populaire, de tomber dans quelques-unes des divagations où de nos jours se sont égarés et s'égarent encore tant de bons esprits. J'ai pu ainsi d'ailleurs me faire une idée de ce qu'il y a de raison, de bon jugement, de rectitude d'esprit et de conscience chez les plus humbles; j'ai eu ainsi l'inappréciable avantage de me faire d'excellents amis dans les classes populaires. Je ne dois donc pas à mon vieil herboriste seulement d'avoir mieux connu les plantes et les insectes, je lui dois d'avoir mieux connu les hommes, et peut-être de m'être un peu mieux connu moi-même.

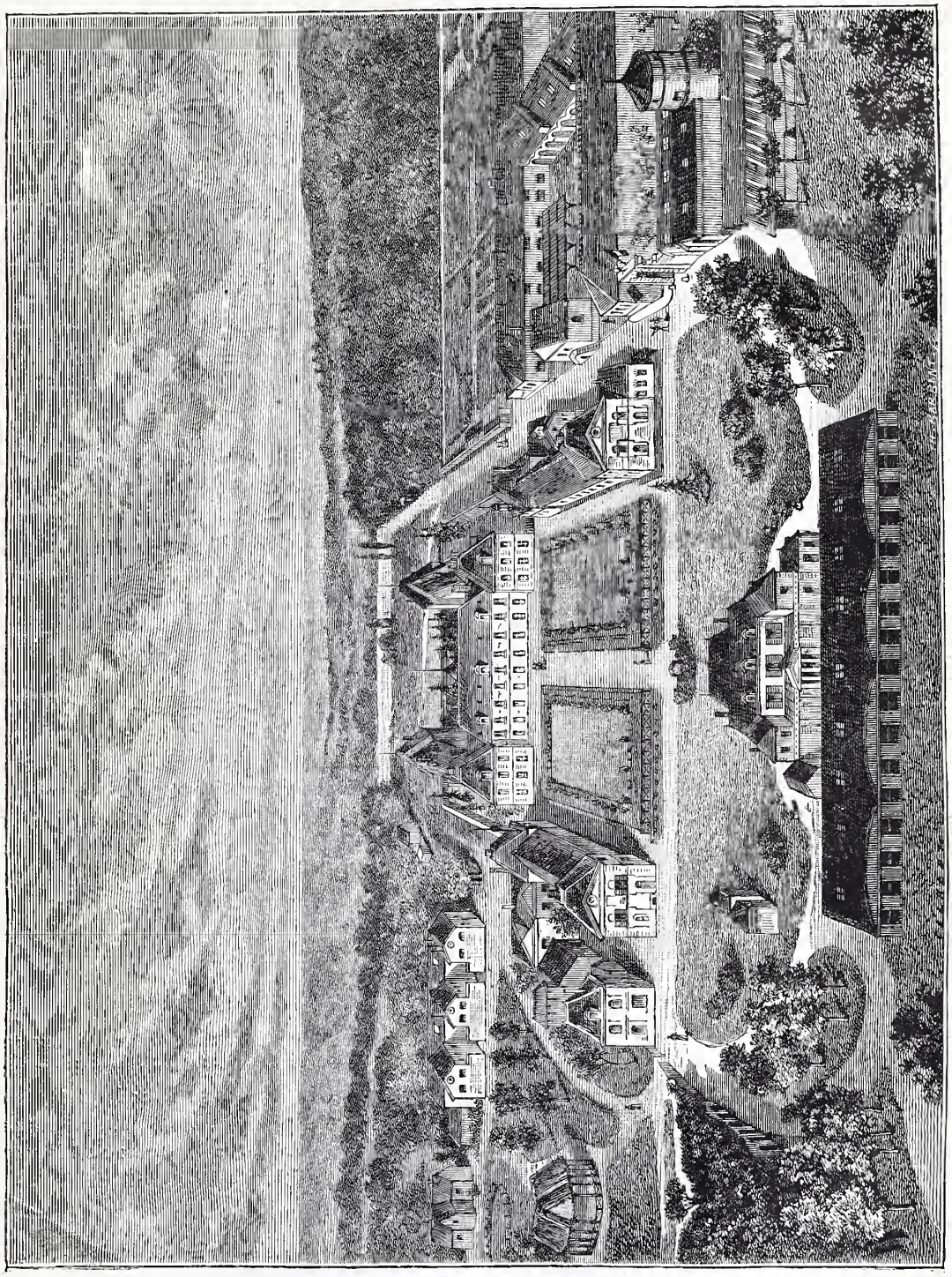
EUGÈNE NOEL.

L'ÉCOLE DE GRIGNON.

L'École de Grignon, le plus connu de nos établissements d'enseignement agricole, a été fondée en 1827 par Polonceau, ingénieur distingué, qui appartenait au corps des ponts et chaussées. On

raconte que Polonceau, étant allé passer quelques jours chez un ami, ancien officier, qui avait quitté le service en 1815 et s'était adonné à l'agriculture, prit dans les conversations de cet ami l'idée de créer une école agricole.

Polonceau fit part de son projet à quelques hommes influents, agriculteurs, banquiers, personnages politiques, qui se montrèrent disposés à lui prêter leur aide : il faut citer en première ligne le duc de Doudeauville, ministre de la maison du roi. Charles X, voulant montrer l'intérêt qu'il prenait à cette tentative, acheta le domaine de Grignon, près de Versailles, et en accorda la concession pour quarante ans à la société formée par Polonceau sous le nom d'*Institution royale agronomique*.



Vue à vol d'oiseau de l'École nationale agricole de Grignon (Seine-et-Oise). — D'après nature.

Nous n'avons pas à faire ici l'historique de l'École de Grignon. Rappelons seulement qu'en 1848, l'Institut agronomique devint École régionale, et qu'aujourd'hui Grignon partage le titre d'École nationale avec deux autres établissements, ainsi qu'on le verra plus loin. L'ancienne société a conservé dans ses attributions toutes les opérations de culture qui s'exécutent sur le domaine.

Il convient d'associer au nom de Polonceau celui d'Auguste Bella, premier directeur de l'École. Au-

guste Bella, en même temps qu'un maître éclairé pour la jeunesse qui lui était confiée, en même temps qu'un administrateur vigilant des intérêts dont il avait la gestion, fut un bienfaiteur pour les paysans, pour les ouvriers des environs. A sa mort, les habitants de la commune ouvrirent spontanément une souscription, et ils en employèrent le produit à faire exécuter par Dantan une couronne de bronze qui fut fixée sur la tombe d'A. Bella; au-dessous est l'inscription suivante :

AU PÈRE DES OUVRIERS,
LA COMMUNE ET LES OUVRIERS RECONNAISSANTS.

L'enseignement de l'École de Grignon est à la fois théorique et pratique.

L'enseignement théorique comprend les cours suivants : agriculture, sylviculture, botanique, chimie agricole, physique, minéralogie, géologie, génie rural, zoologie, zootechnie, entomologie, économie et législation, technologie, comptabilité.

L'enseignement pratique comprend d'abord des conférences sur l'agriculture pratique, l'arboriculture, l'hygiène, etc. Ces diverses conférences sont faites, suivant la nature des sujets traités, soit dans le laboratoire ou le musée, soit dans le jardin botanique, le potager ou les champs dépendant de l'École. Des herborisations fréquentes ont également lieu. Mais ce qui constitue essentiellement l'enseignement pratique, c'est la série des travaux d'exploitation exécutés par les divers élèves tour à tour : en même temps que ceux-ci sont initiés ainsi à la pratique de l'agriculture, ils sont exercés au maniement des machines.

Ajoutons que les élèves font des voyages, sous la direction d'un professeur : c'est là un usage qui tend à se généraliser, non seulement dans les écoles agricoles, mais dans les écoles industrielles ou commerciales, et nous croyons qu'il est peu de moyens d'instruction aussi efficaces.

Les candidats doivent avoir dix-sept ans accomplis. A Grignon, les élèves sont internes ou externes. Il y a un examen d'entrée, dont sont exempts ceux qui produisent le diplôme de bachelier ès sciences.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner ici une indication rapide des diverses écoles agricoles qui existent en France; ce sera comme un tableau de ce genre d'enseignement :

1° Sous le nom de *Fermes-Écoles,* il existe une trentaine d'établissements où les jeunes gens reçoivent une instruction exclusivement pratique, qui les prépare à remplir les fonctions de commis de ferme, contre-maîtres, chefs de main-d'œuvre, métayers, etc.

2° Les *Écoles pratiques d'agriculture* représentent un niveau d'instruction déjà plus élevé. Cependant, comme le titre même de ces écoles l'indique, l'enseignement y est surtout donné au point de vue des applications. Il y a trois écoles de cette classe : à Saint-Bou (Haute-Marne), à Merchines (Meuse) et à Saint-Remy (Haute-Saône).

3° Les *Écoles spéciales* forment un groupe à part. Elles sont au nombre de trois : l'*École d'irrigation et de drainage* est près de Quimperlé; l'*École de bergers* est à Rambouillet; l'*École d'horticulture* est à Versailles.

4° Nous arrivons aux *Écoles nationales d'agriculture,* dont l'enseignement supérieur, à la fois scientifique et pratique, convient aux jeunes gens qui espèrent devenir directeurs d'exploitations agricoles, soit pour leur compte, soit pour le compte d'autrui. Nous croyons avoir donné une idée assez exacte du programme de cet enseignement en parlant de Grignon. Les deux autres Écoles nationales sont établies, l'une à Montpellier, l'autre à Grand-Jouan (Loire-Inférieure).

5° Enfin, depuis 1876, existe à Paris, au Conservatoire des arts et métiers, un *Institut national agronomique,* qui compte parmi ses professeurs plusieurs savants éminents.

En écrivant les lignes qui précèdent, notre pensée s'est reportée plus d'une fois sur la jeunesse qui se prépare à la vie agricole. Il est peu de professions aussi utiles, aussi dignes d'honneur et d'intérêt. L'existence du cultivateur est deux fois saine, physiquement et moralement. Mais cette profession a ses difficultés, elle a ses risques, et, avant de s'y engager, chacun doit consulter ses aptitudes, sa santé, ses ressources : nous ne saurions trop engager les jeunes gens à se renseigner auprès des hommes spéciaux, qui pourront les conseiller avec une compétence réelle.

S'il nous était permis de donner un avis, non aux jeunes gens eux-mêmes, mais aux parents qui veulent diriger leurs fils dans cette voie, nous leur dirions : Commencez par donner à vos enfants une première éducation aussi complète que possible. L'enseignement professionnel fait des agriculteurs, comme il fait des ingénieurs ou des commerçants; mais c'est l'éducation première qui fait l'homme. Une instruction spéciale, quelle qu'elle soit, est une semence qui se développe d'autant mieux qu'elle est tombée dans un terrain préparé par une culture générale

Et plus tard, aux élèves sortant de l'École, nous dirions : Quoi que vous ayez appris, il vous reste encore à apprendre. Mettez votre diplôme dans votre poche, et instruisez-vous par la pratique des choses. Si vous le pouvez, voyagez dans les pays voisins; voyez, observez, comparez : c'est le moyen de corriger bien des erreurs et bien des préjugés.

P. L.

LE VRAI CIEL,

LA VÉRITABLE HISTOIRE.

L'historien qui fait le tour des âges est comme le marin qui passe la ligne et voit des astres nouveaux remplacer ceux de son enfance : les gens restés immobiles dans les deux hémisphères lui crient : — « Nous voyons tout le firmament, il ne

saurait y en avoir d'autre. » — Lui peut répondre : — « Vous n'en voyez chacun qu'une part; le vrai ciel est fait de tous les cieux, il embrasse la Croix-du-Sud comme la Polaire, et ce n'est pas trop de toutes les clartés pour l'emplir. »

E. Melchior de Vogüé.

MOT D'UN AVEUGLE CÉLÈBRE.

J'ai su me faire une amie de l'obscurité.

Augustin Thierry.

LES SPECTATEURS SUR LE THÉATRE.

Nous ne connaissons aucune estampe représentant les spectateurs qui, avant 1759, pouvaient se placer sur la scène même; mais on sait que du moins une balustrade et une grille de fer les séparaient des acteurs. Ce privilège n'admettait que des hommes.

Dans les grandes représentations, on ajoutait le long de la balustrade une rangée de banquettes, sans compter qu'une cinquantaine de personnes pouvaient encore se tenir debout au fond du théâtre.

LE CÉLÈBRE CHÊNE DE GUERNICA (Espagne).

Guernica est un bourg de la province d'Alava, situé à trois lieues de Bermeo et à cinq lieues de Bilbao, en plein pays de Biscaye. Cette localité, dont la célébrité remonte par delà l'époque où les Romains essayèrent de soumettre l'Espagne, a traversé les siècles en grandissant (1). L'arbre séculaire qui lui a donné sa renommée a été arraché bien des fois à la suite des discordes civiles qui ont désolé l'Espagne; mais il revit toujours dans ses successeurs.

S'il nous était donné de pénétrer jusqu'aux archives de Bermeo, conservées, à ce que l'on affirme, dans un ermitage construit en dehors de la bourgade, dont la population est évaluée à trois ou quatre mille âmes, nous connaîtrions peut-être d'une façon précise l'histoire de la jeunesse de ce chêne fameux; mais il nous faut laisser ce soin à quelque érudit qui aura été assez heureux pour consulter un certain manuscrit dont M. Thomas Muños y Romero nous a laissé seulement le titre. (2)

Ce que nous pouvons rappeler, c'est que, si l'on s'en rapporte à M. Augustin Chaho, la bourgade de Guernica jouissait déjà d'une population florissante au temps des empereurs romains (3); les anciens maîtres du monde n'avaient pu y établir une position militaire au temps où ils dominaient le reste de la contrée, et ce fut beaucoup plus tard, lorsque la haine qui divisait les deux nations se fut affaiblie, que la fédération de Guernica permit au commerce romain d'établir quelques comptoirs sur les côtes de la Biscaye et du pays de Labour (1).

D'après ce même auteur, la bourgade de Guernica élevait avec orgueil une sorte de labarum fédéral sur lequel étaient représentées cinq têtes solaires à longue chevelure, emblème de l'indépendance.

Cette indépendance si caractéristique d'un petit peuple courageux se perpétua durant les siècles et triompha avec éclat de toutes les conquêtes, non seulement durant la domination des Romains, mais aussi sous celle plus passagère des musulmans, et on ne voit pas qu'elle ait fléchi au moyen âge.

Ce n'était point dans quelque grand édifice, élevé avec art, que le Cantabre proclamait fièrement sa résolution de rester libre; c'est sous l'ombre du vieux chêne de Guernica qu'il constatait toute la valeur de ses antiques privilèges.

La tradition nous représente, à une certaine époque, ce vieil arbre entouré à sa base d'un banc de pierre; les simples écuyers, les *infanzons*, les *ricos-hombres*, représentants du peuple, étaient assis sur ce rude siège et délibéraient sans faste et sans emphase sous les yeux mêmes de la foule.

Gaspar Madoz a décrit un ancien mode de convocation de cette assemblée populaire. Quatre hérauts d'armes, agiles comme le sont les Basques, grimpaient, une trompette à la main, au sommet de l'arbre vénéré, et sonnaient de leur instrument un appel bien connu aux quatre coins de l'horizon; et, sans jamais hésiter, ce peuple valeureux accourait.

On désignait sous l'appellation de *Calzarea* (Congrès des anciens) cette sonnerie guerrière qui vibrait dans tous les cœurs.

S'il faut en croire le même auteur, dont on connaît, du reste, l'exactitude, le dernier chêne de Guernica, descendant de rejeton en rejeton d'un arbre du seizième siècle, ne tomba de vétusté que le 2 février 1811. Auparavant, Ferdinand le Catholique avait juré sous son ombrage de se conformer aux *fueros* (les anciennes chartes octroyées par les rois), et il était encore vigoureux au temps de Charles-Quint. Ce fut probablement à cet arbre que les soldats de la Convention présentèrent les armes, comme au doyen des arbres de la liberté. (2)

En 1847, il s'en éleva un autre, qui ne vécut qu'un bien petit nombre d'années; mais on assure que l'on conserve toujours un ou deux rejetons de chaque arbre vieilli, destinés à perpétuer ce glorieux symbole végétal : le chêne de Guernica ne meurt jamais.

Aujourd'hui on fait bien toujours solennellement

(1) Joseph la Vallée, *l'Espagne*; et D. Pascual Madoz, *Diccionario geográfico*.

(2) *Diccionario bibliográfico histórico de los antiguos reinos, provincias, etc., de España*. Madrid, 1858, in-4°. Livre trop peu répandu en France : il témoigne d'une rare érudition.

(3) Augustin Chaho, *Voyage en Navarre*, 1 vol. in-8.

(1) *Loc. cit.*, p. 400. *Voyage en Navarre*.

(2) Voy. Pascual Madoz, *Diccionario geográfico y histórico*.

le tour de l'arbre, mais l'assemblée définitive se réunit dans une vieille église bâtie à peu de distance, et qui, datant peut-être du treizième siècle, fut réédifiée par le docteur Gonzalo Moro, corrégidor de Biscaye en l'année 1410 : on la connaît sous le nom de *la Antigua*.

La junte doit se proclamer sous l'arbre; les discours politiques se prononçaient autrefois dans l'église, et on n'y voyait qu'un banc sur lequel s'asseyaient le roi et les seigneurs. C'est sur ce banc qu'avaient pris place Jaun Zurca, Inigo Ezguerra, Lopez de Ayala et Ferdinand le Catholique lui-même; mais, par un accord général, la junte tenue le 9 janvier de l'année 1665 modifia cette disposition, et la coutume perdit de sa simplicité.

Depuis 1826, l'Assemblée nationale se réunit dans un nouvel édifice. La salle de ses séances est ornée de vingt-six portraits de grandeur naturelle qui représentent les seigneurs de Biscaye.

Nous avons pu recueillir un chant basque qui rappelle en quelques strophes la puissance persistante des souvenirs héroïques de Guernica. Nous les donnons ici dans leur simplicité, sans pouvoir malheureusement y joindre l'accent enthousiaste qui animait en les répétant cette nation belliqueuse.

L'arbre de Guernica
Est béni,
Très aimé
Parmi les Basques.
Propagez et étendez
Du fruit dans le monde,
Du fruit dans le monde. (1)

Il y a environ mille ans
Que l'on dit
Que Dieu avait planté
L'arbre de Guernica.
Restez donc debout,
C'est le moment
Si vous tombez,
Nous sommes perdus.

Vous ne tomberez pas,
Arbre aimable,
Si la junte de Biscaye
Se comporte bien.
Nous prendrons appui
Avec vous,
Pour que le peuple basque
Vive en paix.

Pour qu'il vive toujours
Et pour demander à Dieu,
Mettons-nous à genoux,
Et, le demandant de tout notre cœur,
L'arbre vivra
A présent et toujours.

PROTESTATION DE LA JUNTE DE GUERNICA.

En la première année du dix-septième siècle, au moment où les Basques, se croyant assurés des antiques privilèges qui leur accordaient leurs *fueros*, vivaient en pleine sécurité dans leurs montagnes, le duc de Lerme fit publier une ordonnance soumettant la seigneurie, comme on disait alors, à des impôts arbitraires; la junte de Guernica se réunit le 12 mai 1601, et adressa cette fière remontrance à Philippe III :

Le Chêne de Guernica. — D'après un croquis représentant cet arbre dans un opuscule de A. Chalio.

« Ayant appris qu'en récompense des nombreux et loyaux services que cette seigneurie a rendus à la couronne, Votre Majesté veut empiéter sur nos droits en nous faisant acquitter certains impôts auxquels les Castillans sont soumis, nous avons convoqué une assemblée à Guernica, et nous avons résolu, conformément à nos *fueros*, que les rois vos prédécesseurs nous ont accordés, et que l'on veut révoquer aujourd'hui avec tant de rigueur, de nous adresser humblement à vous et de vous supplier d'annuler l'ordonnance qui nous concerne. Ce que nous demandons est juste; et si l'on ne fait droit à notre prière, nous prendrons les armes pour défendre notre bien-aimée patrie, dussions-nous voir brûler nos maisons et nos campagnes, mourir nos femmes et nos enfants; dussions-nous chercher ensuite un autre seigneur pour nous protéger et nous défendre. »

La détresse de l'Espagne était grande, les finances étaient épuisées; cependant le langage de la junte fut écouté, l'ordonnance relative à l'impôt fut abolie. (1)

FERDINAND DENIS,
Conservateur-administrateur
de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

(1) Nous reproduisons le texte basque de la première strophe :

Guernicaco arbola
Da bedeincatua,
Euskeldunen artean
Oustiz meitatua.

Emanda zabalzazu
Munduan fruitua
Adoratzen zaitugu
Arbola santua.

Voy. Cénac-Moncaut, *Histoire des Pyrénées*. — M. Francisque Michel reproduit ce chant dans son ouvrage intitulé : *le Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs*, etc. Paris, 1857, in-8. Il l'a accompagné de nombreux spécimens de la poésie des Euskaldunac. — Consulter également (dans les mémoires lus à la Sorbonne, ARCHÉOLOGIE, année 1868) un article intitulé : *Attendez-moi sous l'orme*, dissertation sur un ancien proverbe. On y voit, en ce qui regarde la France, l'assemblée populaire qu'on désignait sous le nom de *bilçar* se réunir à Ustaritz sous l'ombrage de chênes séculaires, n'ayant pour sièges que des pierres brutes, ainsi que cela avait lieu dans la partie espagnole. Ces réunions législatives se maintinrent jusqu'au dix-septième siècle. Les premiers rois de la Navarre n'eurent d'abord d'autres armes qu'une représentation de l'arbre national, emblème de la souveraineté populaire.

(1) Joseph la Vallée, *Histoire d'Espagne*, t. II, p. 42 (collection de *l'Univers pittoresque*).

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

MARIANNE BRÉBIET.

NOUVELLE.

Les Pêcheuses de crabes, peinture de Beyle. — Dessin d'Édouard Garnier.

I

En ce bas monde, que les découragés appellent bien à tort « une vallée de misères », le plus sûr moyen d'être malheureux, c'est d'aspirer sans cesse à ce que l'on n'a pas, en dédaignant ce que l'on a. Le plus sûr moyen d'être heureux, c'est de tirer parti des éléments de bonheur que l'on a sous la main; car le bonheur, Dieu merci! est de tous les pays et de toutes les conditions.

De père en fils, les Brébiet, de Varangues-sur-Mer, étaient pauvres comme des pêcheurs et heureux comme de braves gens. C'était un proverbe sur la côte que « jamais un Brébiet n'engendra mélancolie. »

II

Dans la génération présente, une seule personne, au grand étonnement de tous, donnait un démenti au proverbe.

La génération présente se composait du père et de la mère, et de cinq enfants, trois garçons et deux filles. Les trois garçons, qui étaient les aînés de la famille, avaient tour à tour servi l'État. Ils l'avaient servi de grand cœur, parce que c'était leur devoir, et de grand cœur aussi ils étaient revenus à Varangues-sur-Mer pour aider les vieux parents à élever les deux filles. Ils avaient vu bien des choses dans leurs voyages; mais s'ils rapportaient beaucoup de souvenirs, ils ne rapportaient pas un regret.

III

La plus jeune des deux sœurs, qui s'appelait Jeannette, était une vraie Brébiet, vive, alerte, ayant toujours le mot pour rire, et prenant toutes choses par le bon côté : aussi dormait-elle d'un sommeil d'enfant et se levait-elle à l'aube, fraîche, reposée, prête à l'action, une véritable alouette.

Marianne, l'aînée, ne ressemblait point au reste de la famille. Toute petite, elle se faisait déjà remarquer des bonnes gens du pays par ses allures singulières. Elle s'en allait toute seule sur la plage pour voir coucher le soleil, et elle rentrait dans la petite cahute enfumée, le cœur gros, sans savoir pourquoi.

IV

Elle regardait à deux lieues derrière les personnes qui lui parlaient, et ne savait que leur répondre, vu qu'elle n'avait pas entendu leurs paroles. Elle avait toujours l'air d'attendre quelqu'un ou quelque chose qui n'arrivait jamais. Quand ses frères racontaient leurs voyages, elle joignait les mains et retenait sa respiration. Jeannette, il est vrai, en faisait tout autant; mais Jeannette avait la figure d'une personne qui lit un livre intéressant, Marianne avait la figure d'une personne qui a du chagrin.

— C'est si beau de voyager! disait-elle quelquefois.

— Tu sais bien, lui disaient ses frères, que les femmes sont faites pour garder la maison.

Oui, sans doute, elle le savait bien, mais cela ne l'empêchait pas de soupirer.

V

A la ville, on eût dit d'elle :

— Elle a de l'imagination.

A Varangues-sur-Mer, on exprimait la même pensée sous une autre forme :

— C'est une fille qui a du brouillard dans la tête.

Du brouillard! c'était le mot propre; car, à toutes les questions, elle répondait :

— Je ne sais pas.

Et, en vérité, elle ne savait pas ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle aurait aimé : la seule chose qui fût à peu près claire pour elle et pour les autres, c'est qu'elle n'était pas heureuse de mener la vie qu'elle menait.

Varangues-sur-Mer est renommé pour ses crabes. A marée basse, les filles du pays s'en vont, la hotte sur le dos, le crochet à la main, explorer les rochers qui ont dévalé de la falaise et qui se sont implantés en plein sable dans un désordre pittoresque.

Quoique Marianne fût plus grande et plus forte que Jeannette, c'est Jeannette qui faisait à peu près toute la besogne, et une besogne assez rude; car tout n'est pas roses dans le métier de pêcheur de crabes.

VI

Debout sur un rocher ou sur le sable, Marianne disait à Jeannette :

— Tu devrais chercher là, tu devrais descendre dans ce trou.

Et Jeannette trouvait tout naturel de « regarder là » et de « descendre dans ce trou », au risque de se faire pincer les doigts ou les jambes par quelque crabe mal disposé; au risque de perdre l'équilibre et de tomber sur la roche, dont la surface était tapissée d'herbes visqueuses et gluantes.

Quand elle était pincée par un crabe, elle harponnait le crabe, et se contentait de lui dire en riant :

— Toi, tu ne le porteras pas en paradis.

Quand elle perdait l'équilibre, elle se relevait tranquillement, et se disait pour se consoler :

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Marianne la regardait vaguement, puis ses yeux erraient à l'aventure sur la grève, sur la mer, sur les nuages; elle attendait toujours ce quelqu'un ou ce quelque chose qui ne venait jamais.

VII

Enfin ce quelqu'un vint, sous la forme d'un certain M. Robertin, et la venue de ce M. Robertin donna une forme plus précise, et par conséquent plus dangereuse, aux rêvasseries de Marianne.

M. Robertin était un gros spéculateur qui habitait, avec sa femme et ses filles, un hôtel princier dans la rue de Londres. A force de spéculer, il était devenu millionnaire, mais il s'était horriblement fatigué le cerveau.

Son médecin lui avait ordonné un repos absolu au bord de la mer. Il était donc venu au bord de la mer; il avait loué un chalet princier dans un de ces endroits où les riches spéculateurs, sous prétexte de fuir Paris, retrouvent Paris avec toutes ses pompes et toutes ses œuvres.

Là, il s'était astreint à un repos absolu pendant une journée tout entière.

VIII

Le soir même, avant le dîner, le repos absolu lui était devenu odieux, et il avait résolu de faire quelques excursions.

Le lendemain, il partit à cheval et suivit la côte. A peine fut-il en vue de la plage de Varangues-sur-Mer qu'il arrêta brusquement son cheval; le sang lui monta à la tête, et il devint cramoisi.

— Quelle spéculation! s'écria-t-il avec un battement de cœur.

Il s'arrêta à Varangues-sur-Mer, et y déjeuna fort mal dans un misérable cabaret; mais il n'avait pas seulement l'air de savoir ce qu'il mangeait : le démon de la spéculation s'était de nouveau emparé de son âme, et il paraissait être venu, non pas pour déjeuner, mais pour faire des questions.

IX

Dans l'après-midi, il se présenta chez le notaire du canton. Quand il sortit de l'étude, il avait donné quelques ordres, signé quelques chèques, et il était seigneur suzerain de toute la partie de la commune qui avoisine la mer.

Les actes dûment passés, il mit les ouvriers à l'œuvre, et remplit les journaux d'articles pompeux et d'annonces séduisantes où la « station balnéaire » de Varangues-sur-Mer était représentée comme le paradis terrestre.

Les anciens et les sages de la commune hochèrent la tête d'un air mécontent. Ils savaient par l'exemple de leurs voisins ce qu'il en coûte à une bourgade comme Varangues d'être transformée subitement en un rendez-vous de gens riches.

La jeunesse, qui ne prévoit pas les malheurs de si loin, s'amusait du va-et-vient des ouvriers. Marianne se réjouissait au plus profond de son âme.

X

L'année suivante, quelques chalets furent occupés par des mondains de second ordre. J'entends par là des gens vaniteux qui avaient moins d'argent que de prétentions, et qui, pour le plaisir de dire : « Nous avons passé la saison à Varangues-sur-Mer », s'astreignirent à essuyer les plâtres en payant moitié prix.

Quand les toilettes claires commencèrent à s'étaler sur la plage, Marianne eut comme une soudaine révélation : elle sentit qu'elle était mieux faite pour porter la toilette que la plupart des femmes qu'elle voyait; car elle était jolie, et elle le savait.

Elle commença à rougir de son costume de pêcheuse, et elle forçait Jeannette à prendre un chemin détourné pour aller à la pêche aux crabes.

XI

Entendons-nous bien. Les toilettes qui avaient excité l'envie de Marianne, ce n'étaient pas celles des dames, c'étaient celles des pimpantes soubrettes. On ne vise pas si haut du premier coup.

Tout l'hiver, Marianne se dévora le cœur. Comment s'y prendre pour s'élancer dans le monde supérieur où planaient ces créatures privilégiées dont l'image hantait ses jours et ses nuits? Elle ne pouvait pas offrir ses services aux belles dames dans le pays même. D'abord, ses parents ne le lui permettraient pas; et puis, quelle est la belle dame qui consentirait à la prendre faite comme elle était?

Elle n'avait qu'une ressource, quitter le village et s'en aller à Paris. Une femme de chambre, qui avait causé plusieurs fois avec elle, lui avait affirmé sur l'honneur qu'une fille de bonne volonté trouve toujours à se placer à Paris. Il y avait des maisons où l'on se chargeait de pourvoir les domestiques sans place et les maîtres sans domestiques.

XII

Oui; mais que diraient ses parents? Ses parents ne diraient rien, vu qu'elle comptait bien partir sans leur autorisation. Elle ne se dissimulait pas tout ce qu'une pareille démarche avait de grave; mais le démon de la vanité la possédait et lui fournissait des arguments sans réplique. Elle partie, c'était une bouche de moins à nourrir. Et puis, plus tard, quand elle aurait une bonne place, quels yeux ils ouvriraient, les pauvres bonnes gens, en la voyant revenir avec une belle toilette et de l'or plein ses poches, qu'elle partagerait avec eux, naturellement!

Son amie la femme de chambre, ou par esprit de corps, ou par vanité personnelle, lui avait singulièrement exagéré les bénéfices du métier.

XIII

Mais pour faire le voyage de Paris il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Or, cet argent, où le prendrait-elle? La famille vivait au jour le jour, comme beaucoup de familles de pêcheurs. A supposer, d'ailleurs, que ses parents eussent mis un peu d'argent de côté, elle pouvait être sûre qu'ils se garderaient bien de le dépenser pour l'accomplissement d'un projet comme le sien.

Par les longues nuits d'hiver, pendant que la mer mugissait avec fureur, et que les vents déchaînés hurlaient comme des loups autour de la pauvre maison, Marianne rêvait de Paris, blottie dans son lit grossier. Elle voyait ces belles maisons de Paris, dont lui avait parlé la femme de chambre, bien solides, bien éclairées, bien chaudes, où les femmes de chambre, en jolie toilette, marchaient sur des tapis épais, aux couleurs brillantes.

XIV

— Il le faut! il le faut! se disait-elle en se retournant brusquement dans son lit, sans pouvoir fermer l'œil un seul instant.

Il le faut! Combien de créatures humaines, dans la même situation d'esprit, ont prononcé les mêmes paroles, comme pour se mettre à l'abri derrière

une fatalité irrésistible! Combien aussi, après avoir cédé, les yeux fermés, à cette prétendue fatalité, se sont écriées plus tard, dans l'agonie de la honte et dans l'angoisse du désespoir : « Ah! si j'avais su! »

Marianne savait, cependant, que son dessein était dangereux, puisqu'elle en faisait un secret à ses parents. Mais il n'y a pas de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, et l'ardeur de son désir étouffait le cri de sa conscience; et puis, n'était-elle pas sûre d'avance que le succès la justifierait aux yeux de tous?

A suivre. J. GIRARDIN [1].

ELNE

(Pyrénées-Orientales).

LA VILLE, L'ÉGLISE, LE CLOITRE.

Quand on va de Perpignan à Port-Vendres, à peu près à moitié chemin, on rencontre la petite ville d'Elne, dont le magnifique cloître en marbre blanc excite l'admiration de tous ceux qui le visitent. A l'aspect de ce merveilleux édifice, on est d'abord surpris de trouver une si belle œuvre dans une localité aussi peu importante, Elne n'étant guère aujourd'hui qu'un bourg; mais cette surprise disparaît pour peu que l'on se rende compte du rôle considérable de la ville d'Elne pendant bien des siècles.

Elne fut jadis, avec Ruscino (d'où est venu le nom de Roussillon), la principale ville de la contrée. Elle s'appelait d'abord *Illiberis* ou *Iliberri*. Ce mot d'origine basque signifiait *Ville neuve*.

Lorsque Hannibal eut pris Sagonte et se mit en route pour franchir les Pyrénées, un certain nombre de chefs de la région se réunirent afin de délibérer sur les mesures à prendre. On n'avait encore rien décidé, qu'Hannibal était déjà de l'autre côté des Pyrénées et venait camper devant Illiberis. On comprendrait difficilement cette indécision en face d'une armée et d'un général qui avaient débuté en Espagne par des conquêtes violentes, si l'on ne se disait que les Gaulois ne devaient avoir aucun penchant pour les Romains, dont l'ambition n'était pas cachée, et qui d'ailleurs avaient laissé prendre et ruiner Sagonte leur alliée. Au surplus, Hannibal envoya des ambassadeurs avec de bonnes paroles aux chefs des Gaulois; des présents achevèrent de gagner ces hommes braves, mais assez légers et cupides, et les Carthaginois obtinrent le libre passage par la contrée jusqu'au delà de Ruscino, aujourd'hui la *Tour de Roussillon*, à peu de distance de Perpignan, sur l'ancienne route d'Espagne à Narbonne.

Illiberis semble avoir été d'une grande importance sous les Gaulois et dut être singulièrement amoindri pour ne pas dire ruiné quand les Romains envahirent et conquirent le pays : Pomponius Méla, le géographe, qui naquit en Bétique, et qui écrivit en latin, disait au premier siècle de notre ère, en parlant d'Illiberis : *Magnæ quondam urbis et magnarum opum tenue vestigium;* ce qui signifie : « Faible vestige d'une ville jadis grande et d'une grande puissance. » Quant à la question de savoir au juste quand, comment et par qui cette cité fut ruinée, elle a été posée; mais aucun écrivain de l'antiquité ne nous donne de renseignements utiles pour y répondre.

La ville d'Illiberis fut rebâtie en partie plusieurs siècles plus tard, soit par Constantin, soit par l'un de ses fils. En tout cas, elle reçut le nom d'*Helena*, qui était celui de la mère de l'empereur : c'est ce nom qui, en se modifiant légèrement par la suite, est devenu *Elne*.

L'empereur Constant fut tué sous les murs d'Hélène par les émissaires du tyran Maxence. La superstitieuse crédulité des contemporains vit dans cette mort la réalisation d'une prophétie qui avait déclaré que le petit-fils de l'impératrice Hélène mourrait dans le sein maternel.

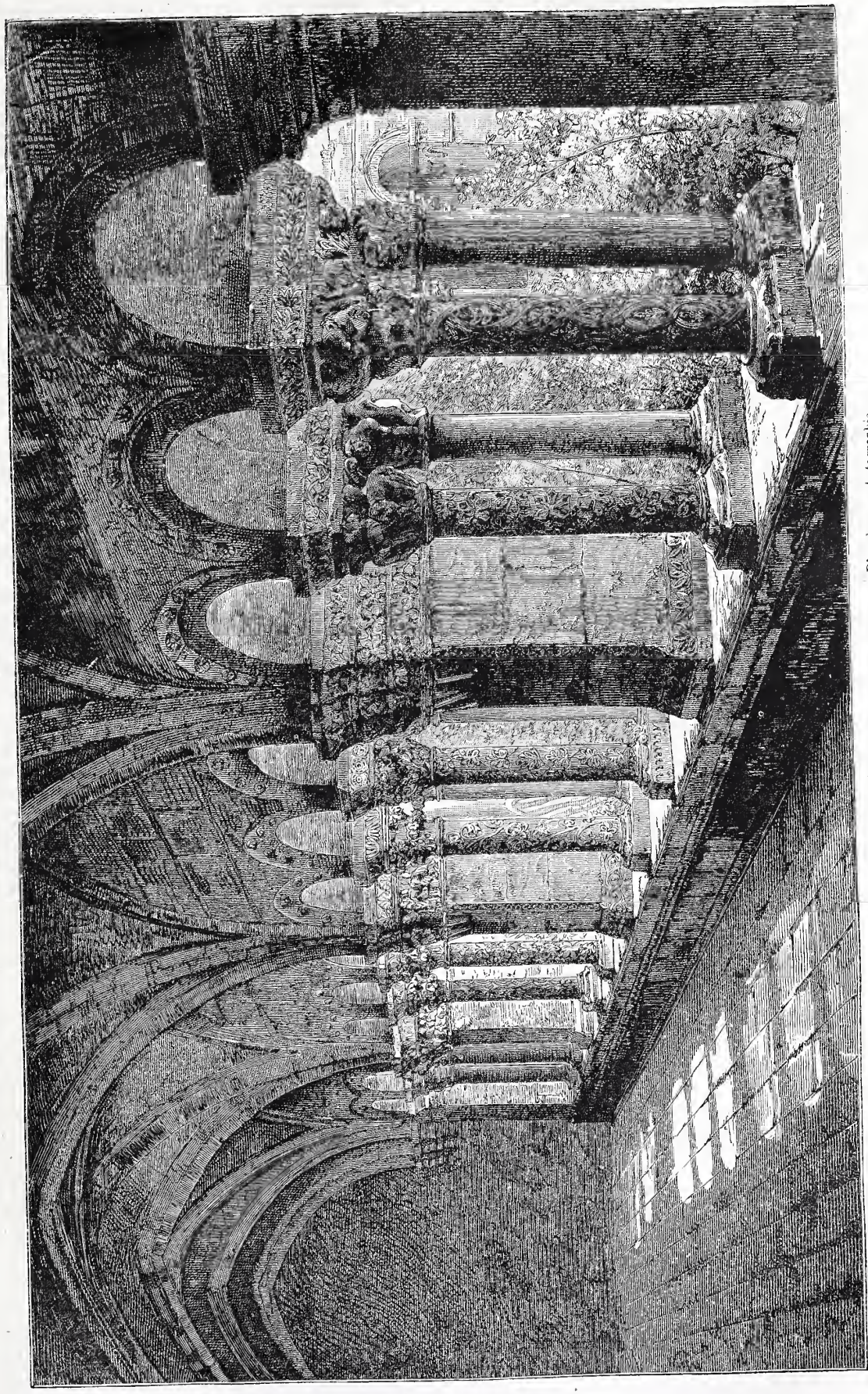
On ignore à quelle époque précise le christianisme apparut dans le Roussillon. D'après les historiens Eutrope, Zosime et Paul Orose, Elne fut sous les Goths le siège d'un évêché. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Wisigoths y établirent un siège épiscopal dans les premières années du sixième siècle; mais ce n'est que depuis 571 que l'histoire a conservé le nom d'un de ses évêques : il s'appelait Domnus.

Le siège épiscopal de cette région aurait dû être placé à Ruscino, dont l'importance était incontestable à tous égards, mais il fut transféré à Elne. On eut probablement égard au nom et au souvenir de l'impératrice Hélène. Ce qui n'empêchait pas la cathédrale de s'appeler *Ecclesia Ruscinonensis*; il est vrai que le comté de Roussillon est désigné dans une charte du roi Eudes, en 889, sous le nom de *Comitatus Elenensis*.

On retrouve souvent le nom d'Elne dans l'histoire. Cette ville était, par sa position, du reste, tout indiquée pour devenir, selon l'occurrence, un poste d'observation, un lieu d'attente ou de réunion, un endroit officiel, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'où l'on devait dater des événements et des actes considérables. Quand le roi Wamba revient de son expédition contre les révoltés de la Septimanie, par exemple, c'est à Elne qu'il s'arrête avant de rentrer en Espagne, et il y reste deux jours pour y régler les limites des diocèses de la province qu'il avait fait rentrer dans l'ordre et l'obéissance. Il est bien d'autres épisodes où Elne joue un rôle. Nous les relaterons à leur place chronologique.

A l'époque de Charlemagne, un grand nombre de Goths ou d'Ibériens fuient devant l'oppression des Mores, maîtres de la Péninsule, et se réfugient dans le pays dont l'accès leur était le plus facile, c'est-à-dire dans le Roussillon. Elne est justement une des villes où ils cherchent un asile. On a des chartes de Louis, roi d'Aquitaine, à la date de 815 et de 817, confirmant les ordonnances par les-

[1] Voy. la note p. 27.



Le Cloître en marbre blanc d'Elne (Pyrénées-Orientales). — D'après une photographie.

quelles il avait été indiqué comment ces réfugiés devaient être traités. Ces chartes fixaient aussi la réciprocité d'obligations qu'ils avaient à remplir : Comme tous les hommes libres de France, ils devront suivre le comte à la guerre, former des garnisons et faire sentinelle dans les châteaux et for-

teresses et aux frontières; héberger les envoyés du roi (*missi dominici*) lorsqu'ils iront en Espagne ou lorsqu'ils en reviendront, et leur fournir des chevaux. Ces chartes furent déposées dans les chefs-lieux du diocèse où se trouvaient plus particulièrement les réfugiés, à Narbonne, à Carcassonne, à Béziers, à Barcelone, à Girone et à Elne.

Ce n'est pas qu'Elne n'eût passé par de rudes épreuves. Cette ville avait été cruellement maltraitée par les Arabes. Mais, restaurée par Charlemagne après l'expulsion des Mores, elle avait repris assez d'importance pour devenir un grand centre administratif. Ainsi, Charlemagne, en divisant la marche d'Espagne en comtés, avait nommé plusieurs comtes par diocèse, contre l'usage de n'en établir qu'un par arrondissement épiscopal : le diocèse d'Elne pour sa part eut les comtés de Roussillon, de Conflent et de Vallespir.

Après les Arabes vinrent les Normands. Les côtes du Roussillon et la ville d'Elne reçurent la visite de ces hardis dévastateurs au commencement du neuvième siècle. Ces différentes invasions furent loin de contribuer à la prospérité de la ville.

Il faut noter parmi les causes de la décadence de la ville d'Elne les progrès de Perpignan, et à ce propos il sera bon de dire quelques mots du vrai Perpignan que l'on confond à tort avec l'antique cité de *Ruscino*, qui, en se transformant, disent certains historiens, serait devenue la ville en question. On a été abusé par la proximité des lieux et par cette circonstance que la naissance de Perpignan coïncide chronologiquement avec la disparition de Ruscino. La vérité est qu'avant le premier quart du onzième siècle, il n'y a pas de document authentique constatant l'existence de Perpignan comme ville, et encore cette ville consistait-elle en un seul et unique quartier. « Les habitants de Ruscino, obligés d'abandonner leurs foyers ravagés d'abord par les Sarrasins, puis détruits presque entièrement par les Normands en 859, avaient remonté les rives de la rivière de la Tet, et, séduits par la fertilité du sol et l'heureuse disposition des lieux, s'étaient arrêtés près d'un hameau ou d'une ferme nommée *villa Pampiniani*. La sécurité qu'ils y avaient trouvée avait accru leur nombre; les progrès de la colonie fixèrent l'attention des seigneurs du pays; le comte de Roussillon, Gausfred II, y détermina la fondation d'une église, et peu après le bourg était devenu une petite ville. Les successeurs de Gausfred la dotèrent, l'un, d'une collégiale, en 1102; l'autre, d'un hospice, en 1116; de sorte que, sous le comte Guinard, qui abandonna le Roussillon à la maison d'Aragon, la villa Pampiniani était la principale ville du comté. »

Quoique Perpignan ne fût pas d'une grande importance, Elne se ressentit peu à peu de son voisinage, et à mesure que la première ville grandissait, la seconde diminuait. Il reste toutefois, comme souvenir de la splendeur d'Elne, sa cathédrale et surtout son cloître dont nous parlerons en détail, après avoir passé rapidement en revue un certain nombre de points intéressants de son histoire.

Elne, au moyen âge, fut un lieu de pèlerinage. A la fin du onzième siècle, par exemple, le comte du Roussillon, Guislebert, ayant été insulté dans l'église de Saint-Michel de Cuxa par des soldats de Raymond, comte de Cerdagne, celui-ci dut expier cette faute par un pèlerinage à Elne.

A suivre.

L. C. C.

LA PRIÈRE DE KÉPLER.

On entend dire tous les jours que la science est incompatible non seulement avec une religion positive et dogmatique, mais encore avec ce spiritualisme élevé qui, en dehors des dogmes spéciaux aux diverses croyances, voit dans cet univers l'empreinte d'une volonté intelligente, et qui reconnaît à l'homme des destinées autres que celles qu'il accomplit sur ce globe terrestre. Ceux qui tiennent ce langage connaissent peu la science et peu l'histoire.

Bien loin que l'étude de la nature et de ses lois éloigne des idées religieuses, elle y ramène presque invinciblement quiconque se préoccupe quelque peu des questions de cette nature. La religion et la science, chacune dans sa sphère, répondent à des instincts qui se retrouvent chez tous les peuples, chez les derniers aussi bien que chez les premiers, et qui relèvent des facultés humaines les plus élevées. Sans doute, les conceptions varient selon les lieux et le temps; elles se modifient aussi, incontestablement, d'intelligence à intelligence. Mais, dans les hautes régions où l'entraîne la connaissance de plus en plus approfondie des phénomènes, il est rare que le savant ne rencontre pas une foule d'enchaînements et de faits généraux qui lui imposent la pensée d'un législateur, d'un créateur.

La plupart des hommes de science n'ont pas eu à se prononcer publiquement sur leurs convictions religieuses. Il faut avoir connu leur vie privée pour savoir ce qu'ils ont pensé de ces problèmes élevés que la foule agite aujourd'hui sans avoir les données nécessaires pour les aborder. Pourtant, il en est un certain nombre qui ont hautement proclamé leurs convictions. On dirait qu'ils ont été conduits à le faire par la nature même de leurs recherches, qui amenait comme une explosion des sentiments éveillés et grandis par le spectacle de la création. Et ce ne sont pas d'obscurs adeptes de la science qui poussent parfois des cris d'enthousiasme et d'adoration; ce sont les chefs eux-mêmes, les fondateurs de notre savoir; ce sont les hommes que la postérité reconnaissante place au premier rang dans les annales scientifiques.

Linné, de qui datent la zoologie et la botanique modernes, a pris pour épigraphe de son *Systema naturæ* les paroles du Psalmiste :

O Jéhova! que tes œuvres sont vastes!
Combien tu les as faites avec sagesse!

La magnifique introduction de ce livre immortel se résume dans cette phrase : « Le but de la création de la terre est la gloire de Dieu »; et quand l'auteur, résumant la caractéristique de tout ce qui compose l'empire de la nature, en arrive à l'homme, il met au nombre des attributions de cet être supérieur à tous les autres la vénération pour son créateur.

A côté de Linné, le croyant enthousiaste, on peut placer un autre naturaliste non moins illustre qui, quoique se regardant comme libre de rejeter certains dogmes, n'en est pas moins arrivé au plus haut spiritualisme. Buffon rattachait aux actions naturelles la formation de tout notre système planétaire; il tenta le premier d'éclairer notre cosmogonie par des expériences directes; il fut amené par elles à vieillir notre globe bien au delà de ce qu'admettent les calculs dogmatiques. Par cet ensemble de conceptions, par bien d'autres opinions de détail que je ne saurais indiquer ici, Buffon s'écarta des doctrines orthodoxes, et mérita d'être placé au nombre des libres-penseurs, alors appelés philosophes. Il n'en proclama pas moins hautement l'existence de Dieu et de l'âme humaine. Ces mots reviennent bien souvent sous sa plume, et voici comment il termine son Discours sur la nature des animaux :

« Dieu seul connaît le passé, le présent et l'avenir; il est de tous les temps et voit dans tous les temps. L'homme, dont la durée est de si peu d'instants, ne voit que ces instants. Mais en lui une puissance vive, immortelle, compare ces instants, les distingue, les ordonne; c'est par elle qu'il connaît le présent, qu'il juge le passé et qu'il prévoit l'avenir. Otez à l'homme cette lumière divine, vous effacez, vous obscurcissez son être; il ne restera que l'animal... »

Lamarck, dont on a si souvent voulu faire un athée, que l'on a appelé le Linné français, et qui fut le plus sérieux précurseur de Darwin; Lamarck, qui admettait la génération spontanée, et qui fait dériver les espèces animales et végétales supérieures des infusoires et des algues; Lamarck a proclamé très expressément et à diverses reprises l'existence de Dieu. Il distingue le Créateur de l'ensemble des lois qui régissent l'univers et qu'il appelle la Nature. Voici entre autres ce qu'il en dit dans l'Introduction de son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres :*

« On a pensé que la Nature était Dieu même... Chose étrange! on a confondu la montre avec l'horloger, l'ouvrage avec son auteur. Assurément, cette idée est inconséquente... La Nature n'est en quelque sorte qu'un intermédiaire entre Dieu et les parties de l'univers physique pour l'exécution de la volonté divine. »

Geoffroy-Saint-Hilaire, qui se rattache à certains égards à la fois à Lamarck et à Buffon, qui a créé la tératologie et ramené à des lois précises la formation de ces monstres regardés jusqu'à lui comme des jeux ou des erreurs de la nature; Geoffroy-Saint-Hilaire était sincèrement religieux. Lui aussi a commencé et fini un de ses ouvrages par cette exclamation : — Gloire à Dieu!... Lui aussi croyait à l'âme humaine et à un avenir au delà de la tombe. Dans le livre qu'il a consacré à l'histoire de son père, Isidore Geoffroy nous apprend que se voyant près de sa fin, il disait à sa fille chérie : — « Nous allons nous quitter; nous nous retrouverons. »

On ne saurait être surpris de rencontrer ces sentiments spiritualistes chez les hommes livrés à l'étude des êtres organisés. Le naturaliste, le zoologiste surtout, se trouve sans cesse en face de la vie, dont les manifestations, infinies en apparence, mais aboutissant toujours à un petit nombre de résultats généraux, font naître presque invinciblement la pensée d'une volonté organisatrice. D'autres sciences, et surtout l'astronomie, sont de nature à provoquer des impressions différentes. Sans doute c'est pour l'esprit un grand et splendide spectacle que celui de ces myriades de corps célestes se mouvant dans l'espace chacun à son rang et avec un ordre merveilleux. Mais cet ordre, nous en saisissons la cause immédiate; ces mouvements, le calcul les retrouve dans le passé et les prévoit dans l'avenir avec une précision étrange. On peut se croire en présence de quelque chose d'immuable et de fatal. L'idée de nécessité peut alors écarter celle d'une puissance intelligente ayant façonné et réglé cette horloge des siècles.

Pourtant, en astronomie aussi, les princes de la science ont échappé à cet entraînement. Des lois qu'ils avaient découvertes, ils ont su remonter au législateur. Il suffit de citer ici deux noms illustres entre tous, celui de Képler qui découvrit les lois des mouvements des corps célestes, celui de Newton qui, en donnant la raison de ces lois, en montrant qu'elles sont la conséquence nécessaire de l'attraction universelle, a fait la plus grande des découvertes dont s'honore l'intelligence humaine. Tous deux étaient profondément religieux et touchaient presque au mysticisme. On sait que Newton essaya de commenter l'Apocalypse. Quant à Képler, il nous a laissé un touchant témoignage de ses sentiments dans la prière placée par lui à la fin d'un de ses ouvrages, et que Buckland a reproduite en tête de son Traité sur les fossiles. Nous en empruntons la traduction à M. Doyère :

« Avant de quitter cette table sur laquelle j'ai » fait toutes mes recherches, il ne me reste plus » qu'à élever mes yeux et mes mains vers le ciel, » et à adresser avec dévotion mon humble prière à » l'auteur de toute lumière. — O toi qui, par les » lumières sublimes que tu as répandues sur toute » la nature, élèves nos désirs jusqu'à la divine lu- » mière de ta grâce, afin que nous soyons un jour » transportés dans la lumière éternelle de ta gloire, » je te rends grâce, Seigneur et Créateur, de toutes » les joies que j'ai éprouvées dans les extases où » m'a jeté la contemplation de l'œuvre de tes

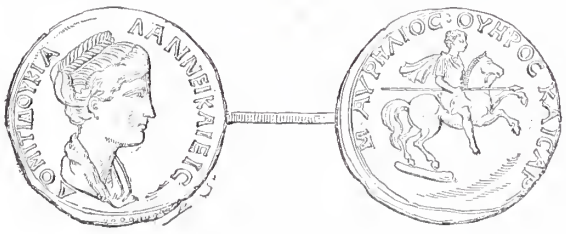
» mains! Voilà que j'ai terminé ce livre qui con-
» tient le fruit de mes travaux, et j'ai mis à le
» composer toute la somme d'intelligence que tu
» m'as donnée. J'ai proclamé devant les hommes
» toute la grandeur de tes œuvres, je leur en ai
» expliqué les témoignages autant que mon esprit
» fini m'a permis d'en embrasser l'étendue infinie.
» J'ai fait tous mes efforts pour m'élever jusqu'à la
» vérité par les voies de la philosophie; et s'il
» m'était arrivé, à moi, méprisable vermisseau
» conçu et nourri dans le péché, de dire quelque
» chose d'indigne de toi, fais-le-moi connaître, afin
» que je puisse l'effacer. Ne me suis-je point laissé
» aller aux séductions de la présomption, en pré-
» sence de la beauté admirable de tes œuvres? Ne
» me suis-je pas proposé ma propre renommée
» parmi les hommes en élevant ce monument qui
» devait être consacré tout entier à ta gloire? Oh!
» s'il en était ainsi, reçois-moi dans ta clémence
» et dans ta miséricorde, et accorde-moi cette grâce,
» que l'œuvre que je viens d'achever soit à jamais
» impuissante à faire le mal, mais qu'elle contribue
» à ta gloire et au salut des âmes! »

Je me garderai bien d'ajouter la moindre réflexion à ce cri d'adoration.

De Quatrefages [1],
Membre de l'Académie des sciences;
professeur au Muséum d'histoire naturelle.

LA MÈRE DE MARC AURÈLE.

Domitia Lucilla, mère de Marc Aurèle, avait épousé Annius Vérus, qui mourut préteur. Elle était fille de Publius Calvitius Tullus et de Domitia Lucilla. Demeurée veuve, en l'an 123, très probablement, alors que son fils Marcus n'était encore âgé que de deux ans, elle se consacra entièrement à l'éducation de cet enfant qui devait devenir si



Domitia Lucilla. — Monnaie frappée à Nicée de Bithynie.

célèbre. Les maîtres qu'elle lui donna prouvent à la fois son intelligence et la grande prévoyance de son amour maternel. Marc Aurèle, dans son admirable et immortel ouvrage, reporte à sa mère l'honneur de lui avoir enseigné la piété et la libéralité, de lui avoir appris non seulement à s'abstenir de faire le mal, mais à ne pas même en concevoir la pensée, à se contenter d'une nourriture frugale, à fuir le faste et le luxe.

[1] Auteur de beaucoup d'ouvrages scientifiques très estimés, entre autres, *l'Espèce humaine* (septième édition. 1883, Germer Baillière).

On croit que Domitia Lucilla mourut en l'an 156, et qu'ainsi elle ne vit pas son fils succéder à Antonin qui l'avait adopté. Si elle eût été vivante, le Sénat eût fait placer, selon l'usage, son effigie sur les monnaies de Rome, et on l'aurait mise, avec le titre d'Auguste (Augusta), au rang des déesses, tandis qu'elle ne fut admise qu'à la tête des premières demi-déesses ou héroïnes, en compagnie de Sémélé et d'Alcmène, mères de Bacchus et d'Hercule.

Si la mère de Marc Aurèle avait été proclamée Auguste, et si par suite son nom avait été inscrit après son apothéose sur les monnaies de tout métal et de toute forme gravées à Rome, elle eût été plus célèbre et les auteurs nous auraient laissé plus de renseignements sur sa vie; surtout on aurait d'elle un portrait plus caractérisé et probablement plus fidèle. Cependant, tel qu'on le voit sur la monnaie

Domitia Lucilla. — D'après une monnaie de la Bibliothèque nationale.

que nous reproduisons, et qui a été gravée en 139 à Nicée de Bithynie, il paraît être authentique [1].

Le revers de cette monnaie représente Marc Aurèle, jeune, imberbe, à cheval, tenant une lance, avec les noms qu'il portait lorsqu'il fut honoré pour la première fois du titre de consul, en l'an 140; il n'était encore, en 139, que consul désigné. Son cheval pouvait rappeler celui que lui avait donné Adrien quand il était âgé de six ans et qui était entretenu aux frais du fisc, ou celui qu'il montait lorsqu'il fut mis par son père adoptif à la tête d'un des six escadrons de chevaliers romains.

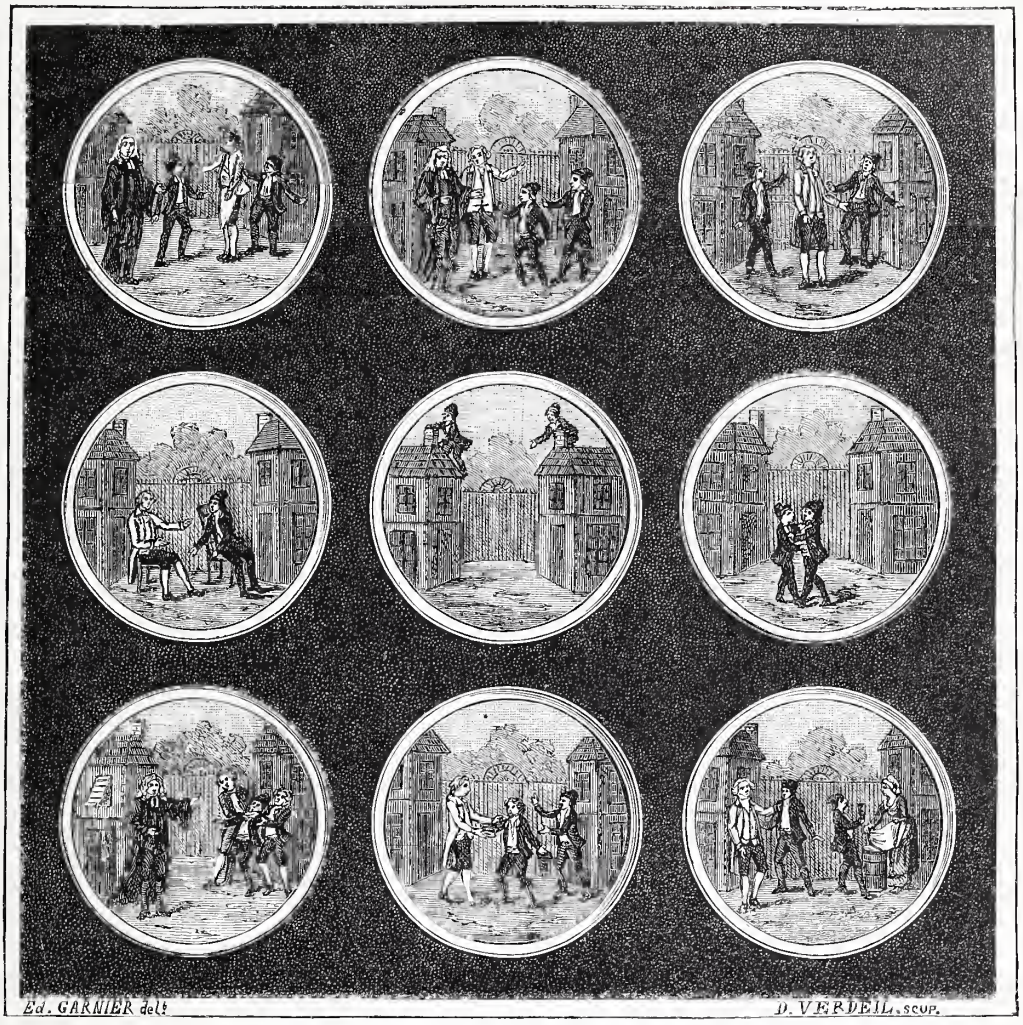
La vertu et les hautes qualités morales de la mère de Marc Aurèle étaient au-dessus de tout soupçon. Capitolin raconte qu'un jour, comme elle priait dans un jardin, un courtisan nommé Valérius Homullus la montra à l'empereur en lui disant à voix basse : « La voilà qui demande ta mort et l'avènement de son fils. » Mais Antonin, qui estimait Domitia Lucilla, ne répondit qu'avec dédain à cette odieuse insinuation. Ed. Ch.

[1] Sur les motifs de décider que l'effigie de la monnaie de Nicée est bien celle de la mère de Marc Aurèle, et non pas de Lucilla, femme de Lucius Vérus, on peut consulter la savante dissertation publiée par de Longpérier dans la *Revue numismatique* (1863).

UNE GARNITURE DE BOUTONS.

Scènes de l'opéra des DEUX PETITS SAVOYARDS.

Quand un opéra, une tragédie, une comédie, un drame ou un vaudeville, obtient un grand succès, on voit souvent des commerçants s'emparer aussitôt de son titre, les uns pour servir d'enseigne à leur magasin, les autres pour en décorer des produits de toute nature. Les couturières et les marchandes de modes sont parmi les plus empressées, et la liste serait longue des chapeaux, coiffures, toilettes, habits et chaussures même qui, à la fin du siècle dernier plus encore peut-être que de nos jours, ont emprunté leurs noms au théâtre.



Boutons d'habit représentant quelques scènes des *Deux petits Savoyards*, opéra comique de Marsollier et de Dalayrac. (Collection de M. le baron Pérignon.)

La comédie dont les scènes principales sont représentées sur la garniture de boutons d'habit reproduite en partie par notre gravure, eut une très grande vogue au commencement de l'année 1789; ces boutons même, à défaut des *Mémoires* et gazettes du temps, en donneraient la preuve. C'était une pièce en un acte, mêlée d'*ariettes*, comme on disait alors, et intitulée : *les Deux petits Savoyards;* les paroles étaient de Marsollier de Vivetières, auteur déjà connu par un assez grand nombre de pièces estimées, et la musique de Dalayrac, dont la réputation commençait à grandir. Elle fut représentée pour la première fois au Théâtre-Italien, rue Mauconseil, le 14 janvier 1789, et, deux jours après, à Versailles devant le roi et toute la cour. La musique en était vive et gracieuse, et plusieurs airs sont devenus populaires, entre autres celui si connu :

Ascouta, Jeannette,
Veux-tu d'biaux habits,
Larirette, etc.

Quant au sujet, il était des plus simples et n'avait pas demandé à l'auteur un grand effort d'imagination; mais le dialogue abondait en traits gais, spirituels, et en émotions du « sentimentalisme » à la mode. En voici une courte analyse :

On prépare tout pour la fête du village dans le parc de Verseuil; le bailli, d'un air important, donne ses derniers ordres, quand arrivent deux petits Savoyards, l'un, Michel, l'aîné, avec une marmotte; l'autre, Joset, portant péniblement sur son dos la boite cylindrique pleine d'oublies ou *plaisirs* sur

le couvercle de laquelle est un cadran à aiguille tournante. Les marchands du pays voient d'un mauvais œil ces deux intrus et font si bien auprès du bailli qu'il veut les chasser durement.

— J'croyais cependant, dit Michel, qu'il devait toujours être permis d'gagner sa vie à celui qui en avait besoin.

Le bailli est inflexible. Les prières des pauvres enfants ne pouvant le fléchir, ils s'éloignent tristement lorsque survient M. de Verseuil, le maître du château.

« Place pour tout le monde et la meilleure au plus pauvre », telle est sa maxime : aussi commence-t-il par tourner, lui le premier, l'aiguille du petit Joset, qu'il paye avec un bel écu de six livres.

Les remerciements attendris des enfants, qui pensent à leur mère retenue par la fatigue dans un village voisin, et qui sera heureuse de ce bien-être passager, intéressent le bon seigneur qui, lui aussi, est né dans les montagnes de la Savoie. — Parti bien jeune de son pays, il a amassé de grands biens en Amérique, et, de retour en France, après avoir inutilement cherché à retrouver les traces de la famille de son frère, mort quelques années après son départ, il est venu triste et seul se fixer à Verseuil, dont il a acheté le château. On devine déjà à peu près le dénouement, mais on le verra arriver peu à peu avec plaisir.

La gentillesse des deux enfants, l'honnêteté qui se peint sur leurs visages, les souvenirs du pays que lui rappellent leurs chansons, émeuvent si bien M. de Verseuil qu'il veut les conserver avec lui; il les interroge séparément, leur fait les plus brillantes promesses et les offres les plus séduisantes; mais tous deux refusent ses bienfaits s'il leur faut être séparés l'un de l'autre et surtout vivre loin de leur mère. Il veut les éprouver plus encore, et, feignant d'être fâché de leur refus, les fait enfermer, l'un dans un appartement du château, l'autre dans un pavillon isolé. Joset, le plus jeune et le plus hardi, veut à toute force parler à son frère; en agile ramoneur, il monte dans la cheminée au haut de laquelle on le voit bientôt apparaître. Cette scène rappelle celle où Blondel est à la recherche de son maître Richard Cœur-de-Lion, dans le célèbre opéra de Grétry qui avait été représenté, quelques années auparavant, avec un succès extraordinaire, sur ce même Théâtre-Italien; et dans la pièce même que nous analysons, il y est fait plusieurs allusions. Pour indiquer sa présence à Michel, le pauvre Joset chante, en pleurant à moitié, la chanson du pays :

Ramonez-ci, ramonez-la
La chemina du haut en bas.

Bientôt Michel apparaît de son côté au sommet d'une autre cheminée, et continue la chanson.

— Plus bas! tais-toi, lui dit Joset.

— On n'a rien à nous dire, répond Michel, j'sommes sur nos terres.

Les deux frères, bien décidés à persister dans leur refus et à vivre ensemble avec leur mère malgré la misère qui les attend, descendent par les toits, se jettent dans les bras l'un de l'autre et veulent quitter le château de ce seigneur dont l'air si bon les a cruellement trompés; mais la grille et les portes sont fermées; cela n'arrête pas Joset, qui se met en devoir de faire sauter la serrure. Le bruit qu'il fait attire les gardes; le bailli arrive et les accuse d'avoir soustrait quelque chose au château, puisqu'ils se sauvent comme des voleurs. Pour se disculper, les enfants vident leurs poches, qui ne contiennent qu'un peu de pain noir, du fromage et des noix.

— Venez, crie Joset aux gens de la foire; pus vous serez et pus y aura d'témoins de la méchanceté du bailli et d'not' innocence!

— L'innocence ne crie pas si haut, dit le bailli.

— C'est que les méchants ont la voix trop forte, riposte Joset.

Mais le bailli aperçoit dans la veste de Michel une boîte de fer-blanc que ce dernier cherche à dissimuler; malgré ses pleurs, il la lui arrache, l'ouvre, et montre triomphalement aux assistants un portrait que tous reconnaissent comme étant celui du frère de M. de Verseuil et que ce dernier conserve pieusement dans son cabinet; une pareille preuve est accablante, et les pauvres enfants vont être conduits en prison quand M. de Verseuil, prévenu, arrive sur la scène.

Leur culpabilité est évidente, il reconnaît le portrait; néanmoins il veut les sauver et renvoie tout le monde.

Resté seul avec les deux frères, il leur demande sévèrement quel motif a pu les pousser à une action si noire; les enfants protestent en vain de leur innocence : la preuve est là. Mais bientôt tout s'explique, le valet de chambre revient avec le portrait qu'il a été chercher dans le cabinet de son maître, et ce dernier reconnaît dans les petits Savoyards les deux fils de son frère bien-aimé. Il les adopte devant tout le village, en les adjurant de rester toujours bons et honnêtes. — Souvenez-vous bien, leur dit-il dans un couplet final :

Que le rang, le nom, ne sont rien;
Que le cœur seul est quelque chose.

Le public s'était pris d'affection pour les *Petits Savoyards*. Aussi, vers la fin de l'année, le Théâtre-Italien, voulant profiter de cette bonne disposition, donna une autre comédie d'un auteur peu connu, Pujouls, intitulée : *Encore des Savoyards*, ou *l'École des parvenus*. Dans cette nouvelle pièce, qui faisait suite à la première, Michel et Joset, réunis à leur mère, sont chez leur oncle qui a besoin de trois domestiques; ils veulent procurer la place à trois de leurs compatriotes, et, pour les faire accepter plus sûrement, les engagent à quitter le costume de leur pays; mais l'oncle, instruit de leur conseil, les fait venir et, leur montrant dans une armoire leurs anciens habits et celui qu'il portait lui-même quand il quitta ses montagnes, leur prouve ainsi qu'il ne faut jamais rougir de son

origine quelque modeste qu'elle soit. Cette pièce eut moins de succès que la première.

ÉD. GARNIER.

FINESSE.

Si je m'étais senti enclin à la finesse, je crois que je me serais étudié à vaincre en moi ce penchant. C'est une qualité ou un défaut, comme l'on voudra, qui peut écarter quelquefois la confiance.

« La finesse, dit la Bruyère, flotte entre le vice et la vertu. Comme elle porte ceux qui en ont l'habitude à soupçonner qu'elle peut être également habituelle chez les autres, elle est par là même un obstacle, ou tout au moins un retard à la droiture. Le premier mouvement d'un homme fin est de se méfier. »

Duclos a dit aussi : « La finesse imagine au lieu de voir ; à force de supposer, elle se trompe. »

Voltaire a écrit : « On se trompe presque toujours en entendant finesse à tout. »

On se croit souvent obligé à se tenir en garde vis-à-vis des gens fins : on se fatigue à vouloir les pénétrer. Nous avons déjà cité, il y a longtemps, ces réflexions d'un auteur d'un très haut mérite et dont les ouvrages ne sont pas assez lus, Mme Necker de Saussure :

« Les gens fins font perdre trop de temps, et quand on ne se défierait pas de leur probité, on éviterait d'avoir affaire à eux, parce qu'on ne sait jamais ce qu'ils veulent. »

Mais il faut distinguer. Il y a, dans d'excellents cœurs, des finesses d'intelligence et d'esprit qui n'ont rien d'offensif : on serait plutôt tenté de les envier que d'en médire.

UN DES BIENFAITS DU CAFÉ.

Cuvier a dit : « L'usage du café a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société. » Il est certain que de nos jours, parmi les hommes bien élevés, ce serait une honte et un sujet de regret que d'avoir bu jusqu'à perdre la raison : on ne voit que bien peu d'exemples de ce défaut. La légère et douce excitation de l'esprit que l'on doit au café s'est substituée très heureusement à la brutale influence du vin ; elle suffit pour donner plus de vivacité à l'imagination. Delille l'avait dit dans un passage de l'un de ses poèmes (1) :

. . . Comme le plaisir, le vin a ses dangers ;
Souvent on paya cher ses charmes passagers :
Ce verre, qu'en riant a rempli l'allégresse,
Trop souvent on le vit profané par l'ivresse.
. . . . . .

(1) *Les Trois Règnes*. On a deux poèmes latins modernes en l'honneur du café : *Cafaeum*, par l'abbé Massieu, et *Faba arabica*, par P. Fellon.

Il est une liqueur au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adora Voltaire :
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.

En Angleterre et aux États-Unis, les sociétés de tempérance cherchent à substituer l'usage du thé à celui du gin et du whisky qui abrutit et ruine la santé.

FILS DE PORTIER.

Un membre du Parlement anglais ayant osé reprocher à un de ses collègue d'être le fils d'un portier, ce collègue lui répondit : « Que l'honorable membre me permette de lui dire que si son père avait été portier, il serait très probablement aujourd'hui portier lui-même. »

TIMOUR ET UNE FOURMI.

Je fus obligé une fois, disait Timour, de me réfugier dans les ruines d'une vieille mosquée pour me soustraire à la recherche d'un de mes ennemis. Tandis que je réfléchissais à la condition misérable et presque désespérée où je me trouvais réduit, je remarquai vis-à-vis de moi une fourmi qui portait en haut un grain de blé plus gros qu'elle : c'était un travail qui semblait au-dessus de ses forces. Le grain tomba à terre soixante-neuf fois, et le courageux et persévérant insecte descendit le chercher et le remonta, jusqu'à ce que, à la soixante-dixième fois, il parvint avec son fardeau sur le sommet. Cet exemple me rendit le courage, et je ne l'ai jamais oublié. (1)

(1) Un autre héros, Bruce, éprouva le même sentiment à la vue d'une araignée faisant des efforts prodigieux pour tisser sa toile.

RÉPONSE A UN JEUNE COMMERÇANT.

..... Avant de donner aucune suite à ce projet de transporter votre commerce aux États-Unis, et même avant d'en laisser courir la nouvelle, cherchez, je vous prie, à vous procurer de plus sûres informations : je ne vous en vois que de très insuffisantes, et la lettre du correspondant que vous joignez à la vôtre ne me satisfait guère ; elle est d'un enthousiaste. Nous ne manquons pas en France de négociants expérimentés, bien placés, dignes de toute confiance, qui sont en relation avec les principales villes des États-Unis ; notre consul général à New-York, homme éclairé et d'un jugement sûr, est ici depuis quelques semaines : voilà les personnes que je voudrais vous voir consulter. Si vous le désirez, je vous donnerai des lettres d'introduction, ou je vous présenterai. Mais j'insiste pour que vous ne preniez pas avec

tant de hâte une si grave résolution. A vous dire toute ma pensée, vous me paraissez être sous l'influence d'un découragement dont la cause principale serait qu'établi depuis près de quatre ans, le succès n'est pas celui que vous aviez espéré. Prenez garde! les réussites rapides sont partout des exceptions. Je ne sais sur le commerce aux États-Unis que ce que m'apprennent mes lectures, et elles me portent à croire que quelques fortunes colossales, très rares, dont on a beaucoup parlé, ne devraient pas faire autant illusion. Je viens de tirer de ma bibliothèque, à votre intention, un livre récemment publié [1], où je me rappelais avoir trouvé un passage qui m'avait frappé et qui est assez peu encourageant; le voici :

« Le général Dearborn, qui était percepteur aux douanes du port de Boston, il y a environ vingt ans, a dit, dans un discours adressé à une Société d'agriculteurs :

» J'ai observé attentivement ce qui s'est passé autour de moi, sous mes yeux, dans le monde commercial, et je puis affirmer que sur cent marchands ou négociants de Boston, il n'y en a pas plus de trois qui aient acquis les moyens de vivre d'une manière indépendante. Étonné de ce résultat, et presque en doute, je fis part de mes observations à un marchand estimé et d'une grande expérience, et il m'a dit simplement que cela n'était que trop vrai. »

Un des auditeurs du général ne se laissa pas aisément persuader. Il voulut s'assurer par lui-même qu'il n'y avait pas là erreur ou exagération. Il prit la peine de faire une enquête, et il arriva à constater, d'après des statistiques sérieuses, qu'à Boston, au Long-Wharf, de 1800 à 1840, cinq commerçants seulement s'étaient maintenus dans une voie de prospérité : tous les autres avaient failli ou étaient morts pauvres.

Il fit plus : il alla consulter le directeur de la banque « l'Union. »

« Notre banque, lui dit le directeur, a été fondée en 1798, alors qu'il n'y en avait qu'une seule à Boston. J'ai voulu rechercher, d'après nos livres et nos archives, ce qui s'était passé chez nous depuis cette date, et voici ce que j'ai trouvé : Sur mille personnes qui, dans les premiers temps, avaient ouvert des comptes à notre banque, six seulement sont dans une bonne situation. J'ai vérifié qu'en cinquante ans les neuf cent quatre-vingt-quatorze autres avaient failli ou étaient morts dans le dénuement. »

Je n'ai aucune raison de penser qu'il en soit de même dans toutes les grandes villes des États-Unis : cela est invraisemblable ; mais il me paraît sortir de ces faits recueillis à Boston tout au moins un avertissement.

Je suis porté à croire que le succès dans le commerce dépend, à peu près partout, des mêmes conditions, et que, quel que soit le lieu où l'on exerce cette profession, il faut compter pour réussir beaucoup plus encore sur ce qu'on a de qualités personnelles que sur le concours incertain des circonstances extérieures et sur ce qu'on appelle la « chance », mot que je n'aime guère.

Ces qualités principales du commerçant, indépendamment des connaissances spéciales qui lui sont indispensables, vous ne les ignorez pas plus que moi; ce sont, au premier rang : un bon jugement, de l'énergie, de l'activité, de la prudence, de l'ordre et de l'économie. Qu'une seule de ces qualités fasse défaut, et l'insuccès n'aura rien qui puisse étonner personne.

En terminant, je vous soumets une idée qui me vient en relisant votre lettre. Pourquoi, avant toute décision, n'iriez-vous pas aux États-Unis pour y vérifier si les faits séduisants qu'on vous rapporte sont exacts ou bien compris? Ce voyage est plus rapide qu'on n'est encore habitué à le croire : il ne peut qu'être instructif; à la vérité, il est relativement coûteux, mais il le serait beaucoup moins qu'une épreuve imprudente qui pourrait vous exposer à une déception cruelle et à la ruine.

Votre dévoué, etc. ÉDOUARD CHARTON.

[1] *Tact, push and principle.* William M. Thayer. 1882.

LA FOIRE DE SÉVILLE.

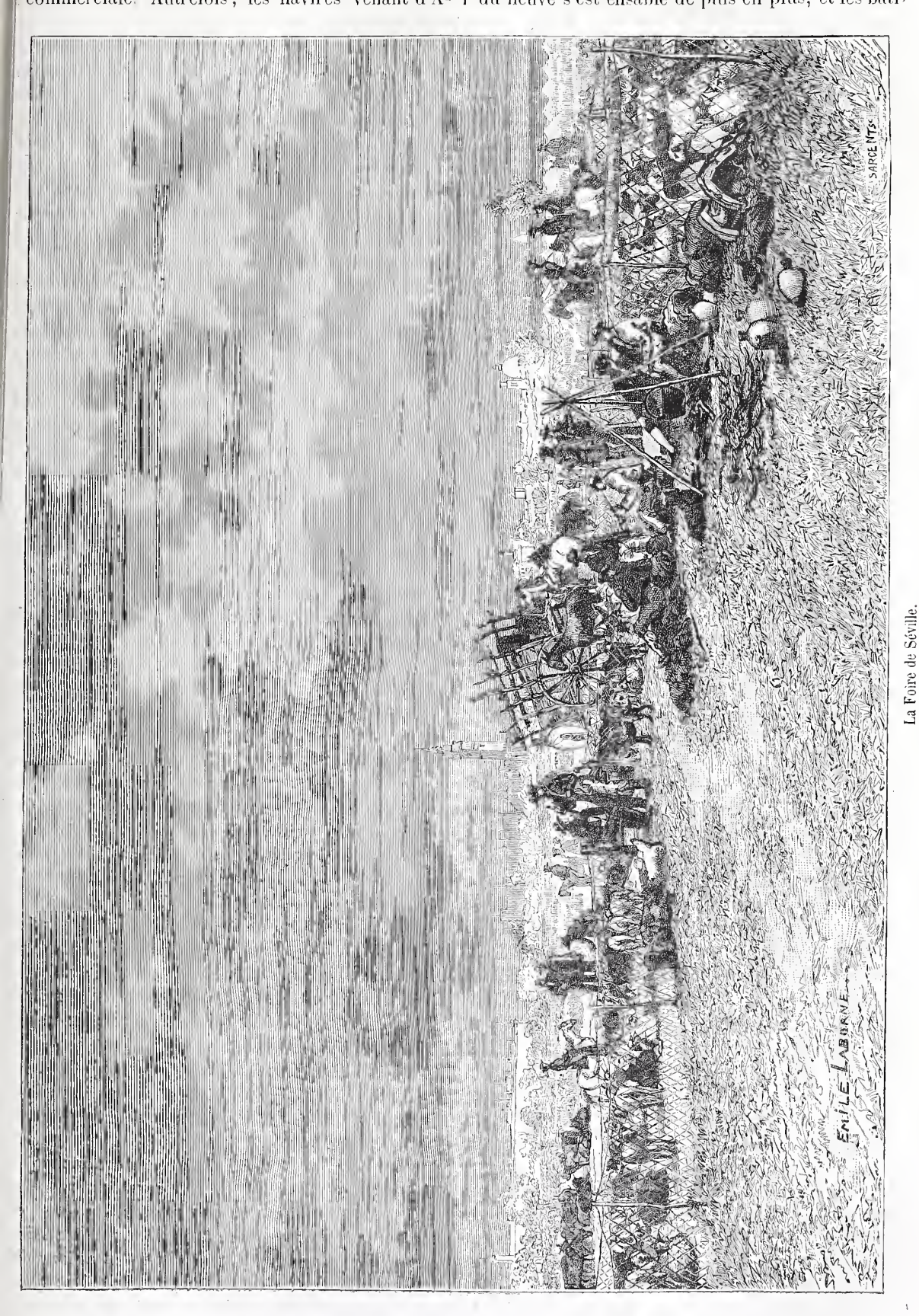
On croit que l'institution de la foire de Séville remonte à la domination arabe. Un écrivain espagnol très compétent, M. Madoz, nous apprend que les Arabes accordaient le droit d'ouvrir des foires à toutes les villes qui en faisaient la demande, et il considère comme probable que Séville, qui était déjà à cette époque un des principaux centres commerciaux de l'Andalousie, a dû profiter de cet avantage.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que saint Ferdinand, en 1254, concéda à Séville le privilège de tenir trois foires annuelles : l'une à la Pentecôte, l'autre à l'Assomption, la troisième à la Saint-Michel. Divers changements furent apportés, par la suite, aux dates où ces foires s'ouvraient ; elles cessèrent même d'être tenues à des époques régulières. En dernier lieu, une ordonnance royale du 5 mars 1847 fixa au 18 avril l'ouverture de la foire annuelle.

Cette foire est, pour Séville, l'occasion de fêtes et de réjouissances. Elle se tient hors de la ville, près du faubourg de San-Fernando. Les principales affaires qui s'y traitent ont pour objet l'achat et la vente de chevaux, de mulets, de moutons, de porcs, de bœufs, etc.

Il y a de plus à Séville un marché de chevaux, qui a lieu trois fois par semaine sur la place de la Paja. Les chevaux andalous jouissent en Espagne d'une grande réputation. La cavalerie espagnole, qui emploie beaucoup de chevaux de cette provenance, est en général très bien montée.

Séville a perdu de son ancienne importance commerciale. Autrefois, les navires venant d'Amérique remontaient le Guadalquivir ; mais le lit du fleuve s'est ensablé de plus en plus, et les bâti-



La Foire de Séville.

ments d'un certain tonnage ne peuvent plus arriver jusqu'à Séville. De plus, le port de Cadiz, devenu tête de ligne d'une voie ferrée, a vu son commerce se développer rapidement aux dépens de Séville.

Les navires qui remontent le Guadalquivir apportent des toiles, des cotonnades, des fontes, des objets de quincaillerie, de la droguerie, des draps fins, etc. Parmi les principaux articles d'exporta

tion, on cite les fruits et en particulier les oranges, l'huile d'olive, la sparterie, les vins, les laines, les plombs, etc. P. L.

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 7, 21, 42 et 53.

VII

Un jour, le colonel vint faire une visite à la caserne. C'était un amateur de chiens; il admira beaucoup Camarade, et finit par demander à qui il appartenait, et si son maître consentirait à le céder. A qui il appartenait, ce n'était pas un point bien net: le bataillon l'avait adopté, sans doute; mais ses vrais propriétaires étaient plutôt les deux soldats qui l'avaient trouvé dans le cimetière. Or, ces deux soldats avaient fini leur temps et allaient s'en retourner chez eux : avec qui irait Clairon? Ils avaient déjà parlé de tirer Clairon à la courte paille : ils ne demandèrent pas mieux que de le céder au colonel, qui paya généreusement leur sacrifice.

Camarade, monté subitement en grade, n'en fut pas plus fier pour cela. Il avait même conservé, lui à qui les sous-lieutenants, les lieutenants et même les capitaines faisaient maintenant un doigt de cour en traversant l'antichambre du colonel, une certaine prédilection pour les simples soldats! il se souvenait d'avoir mangé dans leur gamelle. Aussi, quand il faisait beau, on le voyait en faction près de la guérite, tenant compagnie à la sentinelle et l'accompagnant pas à pas dans sa promenade monotone. Entre toutes les factions, celle que les soldats préféraient était celle qui se faisait à la porte du colonel.

Aussi les plantons de service furent bien étonnés, un jour, en voyant Camarade sauter à la gorge de la sentinelle qui venait de prendre la faction. Le malheureux soldat avait beau se débattre, frapper le chien de la crosse de son fusil, les plantons accourus à son aide avaient beau appeler : « Clairon! à bas, Clairon! ici! à bas! » et tirer Camarade par les oreilles, et s'efforcer de lui faire lâcher prise, Camarade, cramponné à la sentinelle, les yeux sanglants, le poil hérissé, faisant entendre du fond de son gosier comme un grondement de tonnerre, n'entendait rien, ou faisait comme s'il n'eût rien entendu. Heureusement que le colonel, arrivant au bruit, saisit lui-même Camarade à la gorge et le força ainsi à ouvrir la gueule et à relâcher son étreinte. Il maintint le chien, pendant que les plantons soutenaient le soldat, défaillant de douleur et de peur.

Camarade, vaincu, mais furieux, faisait de vains efforts pour échapper à la main qui le tenait; il hurlait, il se secouait avec violence, il voulait se jeter de nouveau sur la sentinelle pour achever de l'étrangler. On eut bien de la peine à le maintenir pendant que le blessé, moitié soutenu, moitié porté, s'en allait se faire panser à l'hôpital militaire.

« Ce chien devient dangereux, dit le colonel: il n'est pas possible de le garder. Oberlé, vous allez l'emmener au fond du jardin, vous l'attacherez à un arbre, et vous lui tirerez un coup de fusil. Visez à la tête, et tâchez de le tuer du premier coup; ne le faites pas souffrir. Vous trouvez que c'est dommage? Moi aussi; mais je ne peux pas garder un chien qui étrangle les sentinelles. Emmenez-le tout de suite, et faites de sa peau ce que vous voudrez. »

Oberlé, le planton, baissa la tête en murmurant : « Oui, mon colonel », et il attacha en soupirant une corde au cou de Camarade, qui, ne voyant plus son ennemi, commençait à reprendre son calme. Quand Oberlé siffla un coup pour l'appeler, et lui dit : « Allons, Clairon, viens avec moi! » il le suivit sans difficulté, et commença à lui expliquer, dans son langage, qu'il avait les meilleures raisons d'en vouloir à ce soldat. Il l'avait très bien reconnu : c'était lui qui accompagnait à pied la grande voiture; c'était lui qui, lorsque la vieille femme avait tout à coup enlevé Fritz, s'était jeté sur Camarade à coups de bâton, à coups de marteau, et, aidé de deux autres hommes que le chien se chargeait bien de reconnaître n'importe où, l'avait enfin laissé pour mort dans un fossé au bord du chemin. Ce que c'est que de ne pas s'entendre! Si Oberlé ou son colonel eussent compris le langage du chien, le soldat, qui était un nouveau conscrit, eût été arrêté, interrogé, jugé et puni; on eût complimenté Camarade, on l'eût loué de sa fidélité, et on eût retrouvé la trace du petit Fritz, qui aurait été rendu à sa famille. Au lieu de cela, Fritz continuait à être perdu, le soldat, à l'hôpital, était soigné et plaint, et Camarade était condamné à mort comme une bête malfaisante.

Cependant Oberlé s'en allait lentement par les allées du jardin, tenant toujours le chien par sa corde. Il n'était pas pressé d'exécuter la consigne. Le colonel avait parlé, il fallait bien obéir; mais tuer Clairon! Oberlé faisait partie du bataillon qui avait adopté le chien de l'aveugle.

Quand il fut arrivé au bout du jardin, dans un joli petit bois où les enfants du colonel venaient caracoler sur leur poney, à leurs heures de récréation, il s'arrêta, et, poussant des soupirs lamentables, il choisit un arbre pour y attacher le chien. Il voulait l'attacher bien court, pour que le pauvre animal ne pût pas sauter de côté et le forcer à s'y reprendre à plusieurs fois. Mais, quand il commença à tourner la corde autour du tronc de l'arbre, Camarade, dont la colère était passée et qui remarquait l'air triste de son compagnon, se mit à lui lécher les mains et à sauter sur lui pour le caresser. Oberlé laissa tomber la corde, et renfonça les larmes qui lui venaient aux yeux. Il alla ouvrir la petite porte du fond du

jardin, qui donnait sur la campagne, et alluma sa pipe pour se donner du courage.

« Peaux d'lapins! chand d'peaux d'lapins! » cria une voix sonore; et le père Mathias, le marchand de peaux de lapins, de lièvres et autres bêtes à fourrure, déboucha de la rue qui longeait le jardin. Il connaissait Oberlé, étant de son village; quoiqu'il eût quitté le village depuis longtemps, il aimait à en entendre parler, et il s'arrêtait toujours à causer avec le planton.

— Bonjour, Oberlé! lui dit-il en s'arrêtant devant lui : y a-t-il des peaux de lapins à vendre à la cuisine, aujourd'hui?

— Des peaux de lapins, non, père Mathias; il y aura bien une peau de chien, tout à l'heure, quand j'aurai trouvé le courage de le tuer, mais...

— Tuer quoi? ce n'est pas le chien du colonel, toujours?

Et le père Mathias étendit la main pour caresser Camarade, qui était venu, traînant sa corde, retrouver le planton et regarder, lui aussi, ce qui se passait dehors.

Oberlé raconta toute l'histoire. Le père Mathias secoua la tête.

— Il y a quelque chose là-dessous, dit-il : un aussi bon chien ne devient pas féroce tout d'un coup à propos de rien. Connaissez-vous le soldat? ça doit être un mauvais drôle!

— Je ne sais pas : c'est un conscrit de l'année, ça vient d'arriver au régiment; je ne le connais pas. Il ne vaut pas le chien, peut-être bien!

— Le fait est que c'est dommage... Une idée, Oberlé... au lieu de me vendre la peau toute seule, vendez-la-moi avec le chien dedans!

— Et le colonel, s'il le sait?

— Il ne le saura pas; je m'en vais faire ma tournée de campagne, je ne repasse pas par la ville, personne ne me verra. Je connais un propriétaire qui cherche un chien de cette race-là, j'irai tout droit chez lui, et je vous rapporterai l'argent : vous me donnerez ce que vous voudrez pour ma commission. Allons, topez là : ce serait péché de tuer une si bonne bête.

Le colonel entendit de son cabinet le coup de fusil qu'Oberlé tira contre un arbre, pendant que le père Mathias entraînait Camarade.

« Allons, pensa-t-il, le voilà mort, mon pauvre chien! c'est dommage, en vérité, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. »

A suivre. Mme J. Colomb.

UN EFFET D'ÉLOQUENCE.

Franklin, étant à Philadelphie, vit arriver d'Irlande l'un des fondateurs du méthodisme, le révérend Whitefield, qui, repoussé des temples par les pasteurs, fut obligé de prêcher en plein air, et attira bientôt autour de lui une foule énorme sur laquelle il exerçait une influence extraordinaire. Franklin, qui était du nombre des auditeurs, dit en avoir été d'autant plus frappé que les effets de ces sermons furent merveilleux. « Après avoir été insouciant ou indifférent sur la religion, il semblait que tout le monde devînt religieux; on ne pouvait se promener le soir dans la ville sans entendre chanter des psaumes dans les maisons de chaque rue. »

Franklin raconte d'une manière plaisante comment il fut un jour entraîné par cette éloquence à faire exactement le contraire de ce qu'il avait résolu. Nous en empruntons le récit aux intéressants Mémoires de cet homme si sage traduits par l'écrivain de notre temps qui nous a fait le mieux connaître les moralistes américains, M. Laboulaye.

Il s'agissait de la construction d'une maison de charité, et l'on ne pouvait s'accorder sur la localité.

« M. Whitefield ayant persisté dans son projet et rejeté mon avis, je refusai ma souscription. Quelque temps après, j'assistai à un de ses sermons, et je m'aperçus bientôt qu'il avait dessein de le finir par une quête. Je me promis tout bas qu'il n'aurait rien de moi. J'avais en poche une poignée de monnaie de cuivre, trois ou quatre dollars en argent et cinq pistoles en or. A mesure qu'il parlait, je commençais à m'adoucir, et je résolus de lui donner ma monnaie de cuivre. Un autre trait d'éloquence me rendit honteux d'offrir si peu de chose, et me décida à donner mon argent. Enfin, sa péroraison fut si touchante que je vidai ma poche et mis dans la bourse du quêteur tout ce qui s'y trouvait, l'or et le reste. A ce même sermon était aussi présent l'un des membres de notre club. Il partageait mon opinion, et, craignant une quête, il avait par précaution vidé ses poches avant de sortir de chez lui. Cependant, vers la fin du discours, il sentit un vif désir de donner quelque chose, et pria un de ses voisins de lui prêter quelque argent. »

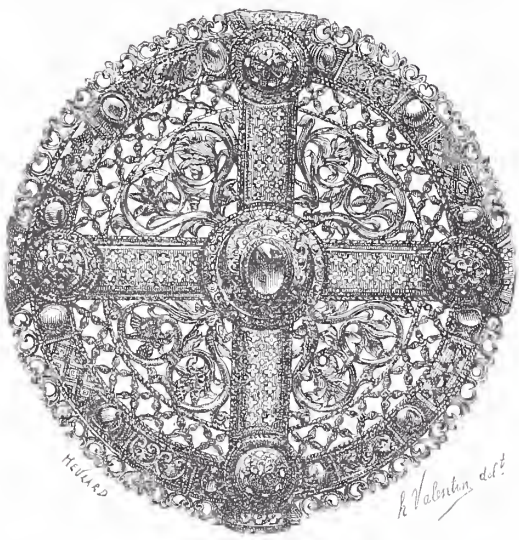
Éd. Ch.

DISQUES CRUCIFÈRES.

On rencontre parfois, dans les musées publics, les collections privées et les trésors d'églises, des disques en métal, au décor plus ou moins riche. Ces objets, dont le diamètre varie de 0m.29 à 0m.38, inscrivent toujours une croix; une soie sert à les fixer au bout d'une hampe; ils sont désignés par les catalogues tantôt comme *croix de consécration*, tantôt comme *crosses abbatiales*.

La pièce que nous reproduisons d'après une photographie due à l'obligeance de M. Delaherche, de Beauvais, est le duplicata d'un autre disque absolument semblable, qui appartient à la même collection. Tous deux offrent une circonférence massive, bordée, à l'extérieur, d'une crête fleuronnée, à l'intérieur, d'un cordon de violettes ajourées. Une croix rectiligne, à branches égales, divise le cercle en quatre : chaque arc comporte deux

bandeaux émaillés qu'interrompent trois cabochons; des enroulements repercés, d'une rare élégance, occupent le champ des segments. La croix, aussi recouverte d'émaux polychromes, est ornée, au centre, d'un gros cristal haut serti, aux extrémités, de bossettes métalliques godronnées que couronne un appendice chargé de quatrefeuilles. Le revers se montre entièrement nu. La matière excipiente est le cuivre doré; le travail accuse une fabrication rhénane du treizième siècle.



Disque crucifère en métal doré, ciselé et émaillé. (Collection de M. le baron Seillière.)

La collection Basilewsky, à Paris, le trésor de la cathédrale d'Hildesheim (Hanovre), et le Musée des antiquités du Nord, à Copenhague, renferment des disques analogues, également appariés; en outre, M. Basilewsky en possède un spécimen isolé. Les deux premières paires sont émaillées; la troisième et le spécimen isolé sont en orfèvrerie rehaussée de cabochons. Le double exemplaire de Copenhague offre les symboles évangélistiques ajourés et gravés, style français du quatorzième siècle; la soie pénètre dans le nœud d'une douille au millésime de 1518; cette douille elle-même est adaptée à une longue hampe.

La consécration des églises exige douze croix; or, on n'a pas encore découvert jusqu'ici une série de ces disques supérieure au chiffre deux; aucun insigne pastoral n'a jamais adopté la forme circulaire : il faut donc repousser des attributions émises sans preuves à l'appui. Trois articles d'un inventaire du trésor du Saint-Siège, en 1295, articles que M. Émile Molinier, attaché aux Musées du Louvre, a eu l'obligeance de nous communiquer, vont faciliter la solution du problème. Voici leur traduction exacte :

681. *Item*, deux grands émaux ronds, que l'on appelle chérubins, entourés de boutons d'argent; poids, 10 marcs et 4 onces.

682. *Item*, deux douilles d'argent ornées de nœuds, pour porter les dits chérubins; poids, 2 marcs et 5 onces.

683. *Item*, deux grandes rouelles avec 42 émaux sur or; poids, 2 marcs.

La plus frappante analogie règne entre les articles du trésor pontifical et les sujets de notre étude : même type circulaire, même genre de décor, même appariement, même adaptation au nœud d'une douille. Bien mieux, le terme *chérubins,* désignatif des objets romains, renseigne parfaitement sur leur usage. Le *rhipidion* (éventail ou chasse-mouches liturgique des Grecs), prend à l'occasion la forme d'un chérubin hexaptère, et le nom de cet esprit céleste aura été appliqué par métonymie aux *flabella* métalliques du rite latin.

En outre, les *Constitutions apostoliques* (VIII, 9) nous apprennent que pendant la durée des Saints Mystères, depuis l'offertoire jusqu'à la communion, *deux* diacres, placés à chaque extrémité de l'autel, agitaient incessamment des éventails, soit pour tempérer une chaleur incommode au célébrant, soit pour écarter les insectes qui auraient pu s'abattre sur les pains ou tomber dans le calice.

Un tel groupement de faits n'exige pas de commentaires : nos disques appariés ou isolés, n'importe leur provenance, sont des *flabella* ou éventails, destinés jadis au service du culte.

Le *flabellum* a persisté chez les Orientaux; les moines de Cluny et les Dominicains l'employèrent; sa suppression dans la liturgie romaine date du quatorzième siècle : il n'a été conservé que par le Souverain Pontife qui, aux solennités, fait porter devant lui deux grands éventails en plumes de paon.

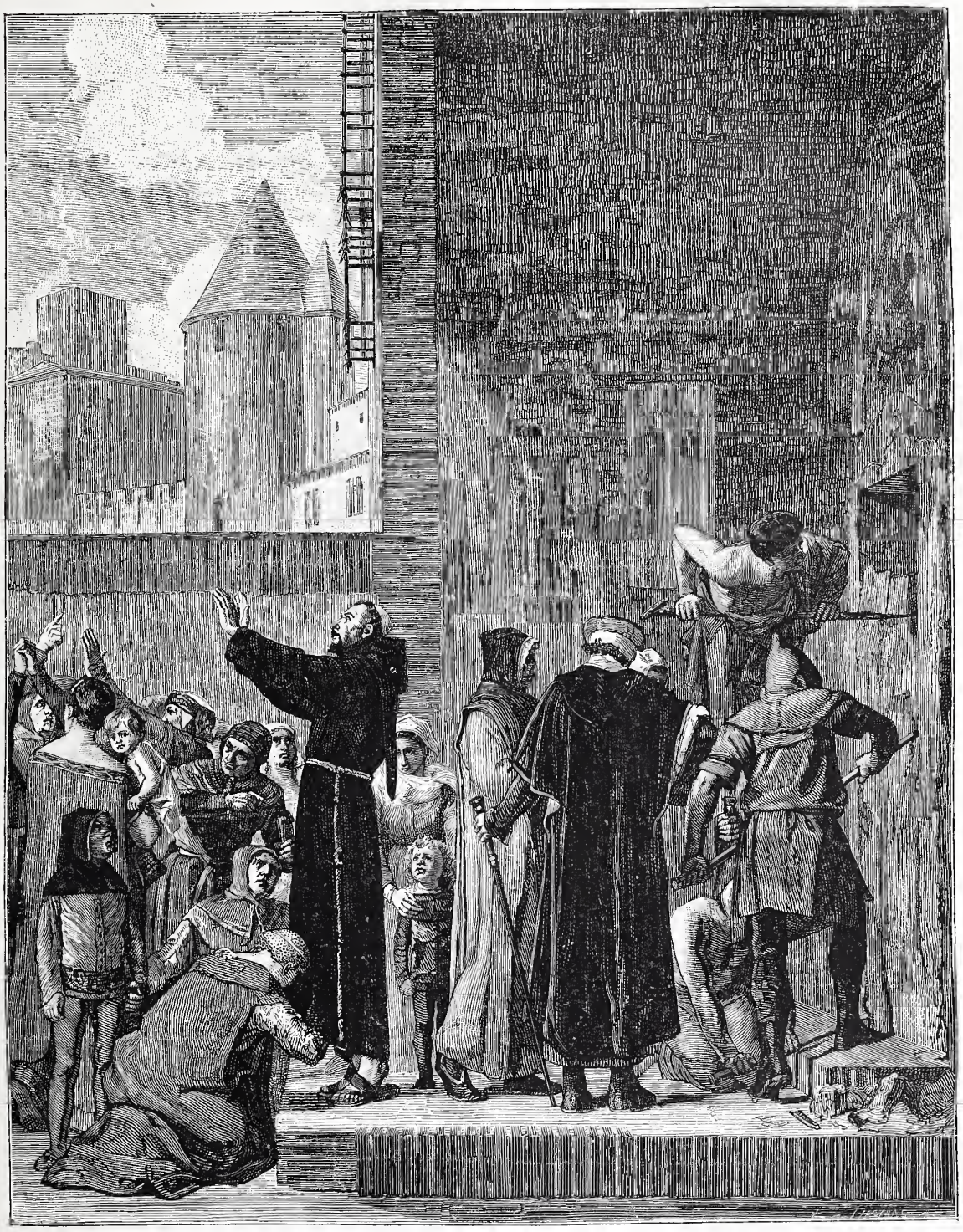
Les expressions, *pour porter les dits chérubins*, qu'on lit au numéro 682 de l'inventaire, prouvent que les disques numéro 681 se levaient droit en l'air, à l'instar des croix stationales, et qu'on ne les tenait pas dans une position oblique : ils auraient donc été les précurseurs des éventails actuels du pape. En fut-il de même pour les objets similaires? Nos monuments danois permettraient seuls une réponse affirmative, car leurs hampes sont contemporaines de la douille. Ces monuments, soustraits par la Réforme aux trésors ecclésiastiques de Lund, de Roskilde, ou de Soroë, sont environnés de circonstances qui impliqueraient un usage épiscopal. Éloignés du grand centre hiérarchique, riches et fastueux, les évêques du Nord obtinrent de la cour romaine la concession de bien des privilèges, quand ils ne les usurpèrent pas. Il serait donc peu étonnant que les puissants métropolitains du Danemark, à l'exemple du Souverain Pontife, eussent arboré le *flabellum* dans leur cortège de cérémonie.

Étrange métamorphose! D'abord en matières légères, feuilles de palmier, plumes, vélin, l'éventail liturgique recourut au métal lorsque, ayant perdu son utilité pratique dans la célébration des Saints Mystères, on ne vit plus en lui qu'un symbole commémoratif.

CHARLES DE LINAS.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES EMMURÉS. — BERNARD DÉLICIEUX.



La Délivrance des emmurés de Carcassonne. — Peinture de Jean-Paul Laurens.

C'est en l'année 1229 que commença, dans la ville de Toulouse, la recherche des hérétiques appelés Albigeois. Ces hérétiques étaient pour la plupart de pauvres gens, d'une dévotion bizarrement superstitieuse, affiliés à une secte dont les apôtres, laïques ou clercs, professaient beaucoup de dédain à l'égard de l'Église officielle. C'était là ce qu'on leur pardonnait le moins. Ayant reçu du pape la commission de les poursuivre, les religieux de Saint-Dominique s'y employèrent avec passion, et bientôt la violence de leurs procédés souleva contre eux non seulement la masse des suspects, les parents, les amis des condamnés, mais encore les notables habitants des bourgs, des villes, qui ne pouvaient voir avec indifférence traiter si durement un si grand nombre de leurs concitoyens.

Cela durait depuis trois quarts de siècle, et l'agitation des esprits était à son comble, quand, au mois de juin de l'année 1300, dans la ville de Carcassonne, un religieux Mineur, nommé Bernard Délicieux, se met résolument à la tête des mécontents. Sous sa robe ne se cache pas un hérétique; il est même certain qu'il n'a jamais eu de rapports avec aucun des chefs de la secte proscrite; mais, né dans la ville de Montpellier, au bas Languedoc, et très ardent patriote, il forme l'audacieuse entreprise d'attaquer en face et de mettre en déroute les persécuteurs de son pays.

Vers le même temps, ayant reçu quelques informations sur l'état des choses, le roi de France s'en est préoccupé. Souverain nouveau du Languedoc, n'y jouissant encore que d'une autorité précaire, il voudrait, en le pacifiant, se l'attacher par la reconnaissance. Dans ce dessein, il envoie à Toulouse, avec le titre de « réformateurs », deux hommes dignes de toute sa confiance, l'un laïque, l'autre clerc, le vidame d'Amiens, Jean de Picquigny, et Richard Leneveu, archidiacre d'Auge en l'Église de Lisieux.

A peine sont-ils arrivés que Bernard vient les trouver, avec un des consuls d'Albi. Sa plainte est vive, les méfaits qu'il dénonce sont divers et nombreux; pour conclure, il déclare que la situation est vraiment périlleuse. Il faut que le pape et le roi la connaissent et que l'un ou l'autre intervienne, sinon de grands malheurs sont à redouter. Pleinement convaincus que cet orateur véhément est en même temps un témoin fidèle, les réformateurs n'osent prendre sur eux-mêmes, en de si graves conjonctures, soit de rien excuser, soit de rien empêcher. Ils vont, disent-ils, retourner vers le roi, transmettre ce qu'ils ont appris et demander des ordres. Ils partent donc, et Bernard part aussitôt après eux, avec une escorte nombreuse de gens de loi, de consuls, de riches citadins, tous animés des mêmes sentiments à l'égard de l'Inquisition et de ses ministres. Rien ne l'arrête plus : il ose aller faire le siège de la conscience royale. Mais la nature a mis une grande puissance de séduction au service de son courage. Le sait-il? Il peut du moins le savoir, car ces réformateurs, ces consuls, tous ces personnages considérables qu'il suit ou qui le suivent, ne sont déjà plus que ses lieutenants.

La cour étant à Senlis, Bernard se rend dans cette ville et se fait introduire par le vidame en la chambre du roi. Ce roi, c'est Philippe le Bel, homme non moins ferme qu'avisé, qu'il n'est pas plus facile d'intimider que de tromper. Il met Bernard aux prises avec quelques dignitaires de l'ordre accusé; il mande lui-même les témoins qu'il oppose aux témoins; il veut que l'affaire soit devant lui pleinement instruite et plaidée.

Les plaidoiries entendues, c'est Bernard qui l'emporte; le roi se prononce contre les agents du saint-office, dont les iniquités lui sont, dit-il, prouvées, et demande, exige qu'ils soient révoqués par leurs supérieurs. Il l'obtient, mais non sans peine, car déjà l'ordre de Saint-Dominique est assez puissant pour n'avoir plus guère à craindre d'irriter le roi lui-même.

Le succès de Bernard eut d'abord un heureux effet. La persécution se modéra. Mais quand des persécuteurs cessent d'être terribles, on les méprise, on les outrage, et ils se voient alors obligés de recourir à la violence pour se faire du moins respecter. De nouveau les cachots de l'Inquisition se remplissent. Le vidame d'Amiens, revenu dans les murs de Toulouse, l'apprend et s'en inquiète; bientôt après arrive Bernard, qui lui confirme ce dont la rumeur publique l'avait informé. Il suit Bernard à Carcassonne, à Cordes, en d'autres lieux qu'agitent les mêmes ressentiments, les mêmes alarmes, et puis, abordant les inquisiteurs, il leur donne des conseils qu'ils n'écoutent pas. Il retourne alors, de plus en plus soucieux, vers le roi, tandis que Bernard, de plus en plus exalté, parcourt le pays et y prêche la révolte. Il la prêche avec tant d'ardeur et tant d'éloquence que partout se forment des conjurations et s'élèvent des tumultes. Nulle part l'Inquisition n'est plus protégée. Elle avait autrefois quelques amis; ils sont en fuite. Invoque-t-elle le secours du bras séculier? Il lui est refusé. Bernard peut seul maintenant retarder le jour des représailles.

Bernard attend les réformateurs qui doivent bientôt revenir. Revenus, ils gardent le silence. Quelles instructions ont-ils reçues? On l'ignore. Bernard, impatient, les fait prier d'arriver au plus tôt à Carcassonne. S'ils ne se hâtent, la ville tout entière va se soulever et commettre de grands excès. Ils arrivent sans délai, mais déjà trop tard.

Quand ils entrent dans les murs de Carcassonne, tout un peuple ameuté les entoure, les entraîne. On leur dit de se rendre au couvent des Mineurs, où sont réunis et délibèrent, avec les consuls de la cité, les députés des villes voisines. Ils y vont, espérant les contenir, et, en effet, eux présents, le parti des gens modérés prend l'avantage. Il n'est plus temps, à la vérité, de mettre en question si l'on doit agir. Sur ce point, tout le monde est d'accord; l'inaction n'est plus possible. Mais, pour enlever à l'Inquisition tous les malheureux qu'elle torture, sans pourtant s'aliéner les réformateurs et sans offenser le roi qu'ils représentent, comment doit-on agir?

Après beaucoup de discours entendus, la décision prise est celle que les gens modérés ont proposée. On forcera les cavernes de l'Inquisition, on en tirera les prisonniers qu'elle y fait mourir d'une mort lente; mais, déterrés et non libres, on les transportera dans la citadelle de Carcassonne, où du moins ils jouiront de la lumière du jour en attendant que l'iniquité de leurs juges ait été reconnue par le pape ou par le roi.

Cette décision connue, il faut qu'elle soit promptement exécutée. Quelques jours après, Bernard conduisant l'entreprise, la foule se porte aux cachots de l'Inquisition hors de la ville, et, les gardiens en ayant refusé l'entrée, on la force. Telle

est la scène qu'a représentée le vaillant pinceau de M. Jean-Paul Laurens. Le siège de la prison est fait en la présence de l'un des réformateurs, le vidame d'Amiens, du consul Guillaume Fransa, et de Pierre de Castanet, de famille consulaire, un des proches parents de l'évêque d'Albi. Bernard Délicieux conseille et commande la patience à la multitude des vieillards, des femmes, les femmes, les pères des « emmurés », et l'œuvre s'accomplit suivant la décision prise, avec plus de calme qu'il n'était permis d'en espérer.

Mais, hélas! cette victoire doit être suivie de bien tristes revers ; nous ne venons d'assister qu'au premier acte d'un long drame. Si les inquisiteurs n'ont pu, sans l'assistance du bras civil, défendre leur muraille assiégée, ce sont néanmoins des gens pleins de courage.

Le lendemain de l'événement, ils excommunient le vidame et le dénoncent au roi. Bernard entend se justifier devant le roi, devant le pape. Mais, près du roi d'abord, il échoue. Mécontent de tout ce qui s'est passé, le roi vient visiter ses villes du Languedoc, et, quand les ennemis de l'Inquisition lui préparent une réception magnifique, il refuse leurs présents et les traite en mutins. Ces mutins vont alors devenir des conspirateurs. Puisque le roi de France ne veut pas leur faire justice, ils se donneront un autre roi qui lui-même vient s'offrir, un prince de race aragonaise, Fernand de Majorque. Bernard ne les approuve pas; mais, quand ils le chargent de poursuivre la négociation qu'ils ont commencée, il accepte le mandat et le remplit. C'était une folle entreprise. Elle eut le résultat qu'elle devait avoir : seize des conspirateurs, les laïques, justiciables du roi, furent suspendus au gibet de Carcassonne, et quarante au gibet de Limoux.

La fin de Bernard ne fut pas moins tragique. C'était le pape qui devait le juger, puisqu'il était religieux. Occupé d'autres soins, le pape négligea longtemps son affaire et le laissa presque libre, mais surveillé et ne pouvant changer de lieu sans une permission expresse. On voulait, par pitié, l'oublier. Il était depuis treize années dans cet abandon humiliant, demandant et n'obtenant pas qu'on voulût bien le juger, quand, ayant pris parti dans les débats des « rigides » et des « relâchés », les deux factions qui se partageaient son ordre, il fut signalé comme un criminel impénitent, arrêté par l'ordre du pape, enfin jugé et, conséquemment, condamné. Suivant les termes de la sentence, prononcée le 8 décembre 1319, sa peine devait être la prison perpétuelle. Il lui fut enjoint de la subir, sous la garde des inquisiteurs, dans ce cachot voisin de Carcassonne dont il avait autrefois envahi l'enceinte pour sauver d'autres prisonniers. On ne sait pas combien de temps il y vécut. Quand un religieux, un homme sans héritiers directs, avait été jeté dans cette fosse murée, il était mort. Quelques amis pouvaient encore, il est vrai, s'inquiéter de la durée de son supplice. Mais Bernard n'avait plus d'amis, la plupart de ses anciens complices ayant même figuré parmi ses accusateurs.

B. Hauréau,
Membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres).

COMMENT JE PRIS GOUT AUX ÉTUDES.

Je n'étais pas un mauvais élève, si j'en crois les livres de prix que mes parents conservaient et qui sont encore, dans une demi-ombre, sur une des planches les plus hautes de ma bibliothèque. Cependant j'ai la conscience que, tout en travaillant avec assez de soumission et laissant s'infiltrer goutte à goutte en moi, sans trop y songer, l'antique sagesse grecque et romaine, je n'eus vraiment le sentiment de ce que pouvaient valoir toutes ces études classiques qu'un jour, en un instant, comme dans un éclair, dans le cours de quatrième.

C'était en 1821. Notre professeur, M. Bardin, était un bon vieil homme qui avait conservé, à peu près, le costume d'autrefois : coiffure poudrée avec queue, jabot à dentelles toujours couvert de grains de tabac à priser, habit à larges pans et à boutons de cristal historiés, petite culotte attachée près des genoux, bas chinés, souliers à boucles d'argent ou de verroteries, menton bien rasé, joues roses, besicles toutes rondes et qui accrochaient la lumière de sorte qu'on ne voyait pas ses yeux ; tel il m'apparaissait, et je ne sais si l'un d'entre nous ne commit pas la faute d'essayer de le dessiner en caricature. Il était, du reste, patient et doux, et si distrait que, soit en nous interrogeant, soit en nous dictant ou nous expliquant les auteurs, il avait à peine conscience de nos bavardages et de nos espièglerie.

Un jour, tandis qu'il nous commentait des vers de Virgile, il me sembla que sa voix tremblait. Je le regardai presque avec l'envie de rire; mais, à ma grande surprise, je le vis ôter ses besicles, et de son mouchoir blanc essuyer ses yeux; il pleurait!...

Quels étaient donc les vers qui l'avaient si fort attendri? Peut-être le fameux

Non ignara mali miseris succurrere disco.
(Les malheurs m'ont appris à secourir les malheureux.)

Je ne sais, j'en ai perdu le souvenir; mais ce que je me rappelle très vivement, et comme d'une impression qui daterait d'hier, je me sentis étonné, sérieusement troublé, à la vue de cette sincère émotion du bon vieillard. Je fus tout à coup saisi d'un grand respect pour lui, mais surtout d'une pensée toute nouvelle et qu'il me faut bien, à ma honte peut-être, traduire ainsi naïvement :

— Il y avait donc quelque chose d'intéressant dans tous ces livres de classe dont on nous obligeait à charger notre mémoire! Ces études sans fin, si arides, pouvaient donc toucher le cœur! Ces anciens auteurs, dont les noms même jusque-là n'avaient été pour moi qu'une cause de crainte ou d'ennui, étaient donc, en leur temps, des per-

sonnes que j'aurais pu écouter avec l'attention et le respect que j'avais pour mes parents !

Ce fut comme une lumière soudaine qui m'ouvrit toute une perspective nouvelle.

Les jours suivants je cherchai comment je pourrais, moi aussi, être touché de la lecture des Grecs et des Latins. Je découvris d'abord, dans la bibliothèque de mon père, un volume dépareillé des œuvres d'Horace, traduites par Mme Dacier. J'y trouvai des notes curieuses sur les coutumes des Romains : cette première satisfaction m'encouragea. Quelques pages d'un volume du bon Rollin achevèrent de me persuader que j'avais eu tort de ne voir dans nos études que ce qu'un de nos condisciples, d'un esprit vif mais rebelle, appelait des « travaux forcés. »

Ce petit incident m'aida à avancer de plus de pas que les craintes de réprimandes et les espérances de prix ne m'en avaient jusque-là fait faire.

ÉD. CHARTON.

L'ALFA.

L'Alfa (*Stipa tenacissima*).

L'alfa des Arabes, ou *Stipa tenacissima* des naturalistes, est une graminée très répandue dans le midi de l'Europe et en Algérie.

Pendant longtemps, on a employé l'alfa à la nourriture des bestiaux, à la fabrication de grosses cordes ou d'objets communs en sparterie. Plus tard, on en a fait des nattes, des tapis, etc. Enfin, on a fait usage de ce textile, en Angleterre surtout, pour la fabrication du papier.

La production de l'alfa s'est développée dans de larges proportions depuis quelques années, et cette branche de commerce est devenue d'un grand intérêt pour l'avenir de notre colonie algérienne.

L'*Annuaire statistique*, publié par le ministère du commerce pour 1882, donne les chiffres de l'exportation de l'alfa en 1879, avec l'indication des pays de destination :

France	1 252	tonnes.
Angleterre . . .	47 761	—
Espagne	11 600	—
Portugal	1 182	—
Belgique	784	—
Autres pays. . .	17	—
Total. . .	62 596	tonnes.

On voit, par les chiffres qui précèdent, que l'exportation de l'alfa d'Algérie se fait presque entièrement pour l'Angleterre, qui l'emploie dans la papeterie, et pour l'Espagne, qui en fait des paniers, des nattes, etc.

Il serait à souhaiter que l'industrie française, et en particulier l'industrie de la papeterie, fissent un plus grand usage de l'alfa : le papier fabriqué au moyen de ce textile est, dit-on, de belle qualité et d'une très grande résistance.

P. L.

DUGUAY-TROUIN.

SA MAISON A SAINT-MALO (1).

A Saint-Malo, lorsqu'on se promène dans les rues étroites et tortueuses de la vieille ville, on retrouve quelques maisons du seizième et du dix-septième siècle, dont les façades en bois sculpté encadrent, du haut en bas, des rangées de baies contiguës garnies d'une vitrerie à compartiments plombés. Il en est une dans la rue Jean-de-Châtillon qui mérite surtout l'attention.

D'après les figures en relief mutilées qui décoraient jadis les encorbellements de ses poteaux saillants, on doit lui donner pour date le quinzième siècle. A l'extérieur, entre le premier et le second étage, on lit le nom de Duguay-Trouin.

C'est là, en effet, que, suivant la tradition, naquit en 1673 un des marins dont la France s'honore le plus.

Le registre des naissances nous apprend que le célèbre Breton fut baptisé le jour même où il vint au monde :

« Ce jour 10e de juin 1673, il a été baptisé par » moi soussigné, chanoine et vicaire perpétuel de

(1) *La Bretagne contemporaine*. Paris, 1865, in-fol., t. IV.

» Saint-Malo, un fils de Luc Troüin, sieur de la » Barbinays, et de Marguerite Boscher, sa femme, » et ce, par permission des supérieurs, en présence » de Jeanne Troüin, demoiselle du Pré, qui a signé.

» L. des Nos baptisavj ch. et vic. pp. de Saint-» Malo. Luc Trouin. — Jeanne Trouin. »

Maison de Duguay-Trouin, à Saint-Malo. — Dessin de H. Catenacci.

L'enfant fut mis en nourrice au village du Gué, ce qui explique le nom distinctif qu'il prit dans la suite. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais son tempérament s'accommoda mal d'une profession calme et austère, et en 1689 sa famille, qui l'avait envoyé à Caen, dut le rappeler auprès d'elle. Il

fut ensuite embarqué sur une frégate en qualité de volontaire : les rigueurs du rude apprentissage auquel le soumit sa nouvelle situation ne le rebutèrent pas, et après quelques années, on pouvait déjà présager en lui un émule de Duquesne, de Tourville, de Jean Bart et de Forbin.

En 1691, on lui confia le commandement d'une frégate de quatre canons. Jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande, dans le Limerick, il brûle deux navires ennemis et s'empare d'un château.

En 1694, il est surpris non loin des Sorlingues par une escadre anglaise ; il est attaqué à portée de pistolet, et pourtant il résiste pendant quatre heures, encourageant ses hommes jusqu'à ce qu'un boulet le renverse sans connaissance sur le pont. Sa captivité dura peu et n'abattit point son courage : à peine délivré de ses liens, il croisa sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande ; il y fit d'importantes captures, entre autres celle d'un vaisseau dont le capitaine avait, en 1687, pris à Jean Bart et à Forbin les brevets de ces illustres capitaines. En apprenant qu'un jeune homme de vingt et un ans s'était distingué d'une manière si éclatante, Louis XIV envoya au Malouin une épée d'honneur.

La mort d'un de ses frères, tué pour ainsi dire sous ses yeux dans une descente auprès de Vigo, l'impressionna vivement. Pendant six mois, il vécut dans la retraite ; mais quand il remit à la voile, ce fut pour asseoir définitivement sa réputation. Son combat contre Wassenaër est resté célèbre et lui valut de passer dans la marine royale.

Durant la guerre de la Succession, il dévasta les côtes d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande.

En 1706, nommé capitaine de vaisseau, il attaqua à la hauteur de Lisbonne une flotte brésilienne : la victoire lui resta après un combat de deux jours qui faillit lui coûter la vie. Cinq ans plus tard, il détruisit en onze jours les fortifications de Rio-Janeiro, réputées inexpugnables, et la maladie seule put interrompre la série de ses exploits.

Duguay-Trouin se recommandait par les qualités les plus sérieuses. Il était intrépide sans témérité, généreux sans prodigalité, fier sans ostentation. Il occupa ses derniers loisirs à rédiger des *Mémoires ;* ces papiers précieux furent dérobés par Villepontoux, qui osa les publier en Hollande en les dédiant à Duguay-Trouin lui-même.

MAXIME PETIT.

COMMENT DOIT-ON SE COUCHER?

Suite et fin. — Voy. p. 39.

J'arrive aux différentes attitudes du coucher, en supposant toujours le sujet sain.

1° Le coucher sur le dos, les bras un peu écartés, un peu fléchis au coude et reposant de chaque côté du tronc ; les jambes écartées également, mais à un très faible degré, et mollement étendues, le tout disposé de manière que toutes les parties du corps qui appuient sur le lit n'y rencontrent ni creux, ni relief trop prononcés : telle est la position que prend d'instinct un individu ressentant une grande fatigue. Dans cette position, en effet, toutes les masses musculaires sont relâchées, en même temps que toutes les pièces des grandes articulations gardent entre elles les rapports qui appartiennent à l'état de repos. Certaines personnes dorment la tête *à plat sur le lit ;* c'est sans doute que leur cerveau a besoin, pour être dominé par le sommeil, d'une grande langueur de la circulation locale ; mais la position est mauvaise : il ne faut pas que le ralentissement accidentel du sang veineux descendant du crâne soit trop considérable, sous peine de congestion. Il faut savoir, d'ailleurs, que, dans la position rigoureusement horizontale, la partie *postérieure* de la tête étant plus basse que le cou, le sang veineux qui s'y trouve est obligé de *remonter* pour gagner les réservoirs communs et les affluents principaux du grand torrent descendant.

Les plus vieux textes, les plus anciens monuments de l'art, attestent que les hommes, pour dormir sur le dos, ont toujours tenu la tête plus ou moins élevée. Pour prendre des exemples aux deux extrémités des temps, Jacob, la Bible le dit, avait une pierre sous l'occiput quand, couché sur la terre, il eut en songe la vision de l'échelle ; et, dans nos garnis dépourvus de lit, on tend à travers la chambre une corde, sur laquelle les dormeurs appuient leur tête à la file ; c'est ce qu'on appelle *coucher à la corde.* Mais, d'un autre côté, il y aurait à trop pencher la tête en avant un autre inconvénient, qui serait d'avoir le cou plié, la gorge rétrécie, le larynx comprimé, et finalement d'éprouver une gêne à l'entrée de l'air dans les bronches.

L'attitude dorsale est celle qui contrarie le moins le jeu mécanique de la poitrine, restée libre dans la plus grande partie de sa circonférence. Néanmoins, un petit nombre de dormeurs ne peuvent garder longtemps cette situation sans être tourmentés de malaise, de mauvais rêves et même d'étouffement. Rendre l'explication du fait intelligible à ceux qui ignorent l'anatomie n'est pas chose commode. Mais comme on n'exécute bien que les actes dont on comprend suffisamment le motif, quelques mots sont indispensables. Qu'on se représente donc les côtes comme autant d'arcs irréguliers, articulés en arrière avec la colonne vertébrale, et en avant avec l'os vertical du milieu de la poitrine qu'on appelle *sternum*, mais disposés de telle manière : 1° que leur extrémité postérieure est plus élevée que l'antérieure ; 2° qu'elles forment comme autant d'anses à convexité inférieure, dont on peut se faire une idée en se représentant la poignée courbe et mobile d'un tiroir à demi abaissée. De là deux sortes de mouvements de la poitrine dans l'inspiration : 1° un mouvement costal d'*élévation*, provenant de ce que l'extrémité antérieure des côtes se porte en haut, leur extrémité postérieure restant en place ; 2° un mouvement, dit de *rotation,* dans lequel les

côtes tournent autour d'un axe fictif passant par leurs extrémités, comme la poignée du tiroir quand on l'élève. Le premier mouvement tend à agrandir la poitrine dans le sens vertical; en quoi il est aidé par un grand muscle qui sépare la poitrine du ventre et dont la contraction a pour effet de le raccourcir en tous les sens, conséquemment de le tendre; en se tendant il repousse par en bas les viscères abdominaux. Or, dans le coucher sur le dos, le premier de ces mouvements, le mouvement d'élévation, ne saurait être bien gêné, puisque les côtes, pivotant sur leur articulation vertébrale, se portent en avant; mais il en est autrement du mouvement de rotation. La partie postérieure du tronc appuyant réellement sur un segment postérieur des arcs costaux plutôt que sur la colonne vertébrale, et pressant dans une assez grande largeur sur le plan du lit, avec une force mesurée par le poids du corps, il est manifeste que l'expansion de la poitrine sera entravée dans cette partie, et le sera en même temps à droite et à gauche.

L'attitude dorsale est défavorable au travail digestif, par une première raison contraire à celle qui rend avantageux le coucher latéral et que je dirai tout à l'heure, et par une autre plus générale qui s'applique à l'ensemble du tube digestif. A vrai dire, on n'a rien écrit de précis sur ce point : il y a, je le répète, une cause générale de trouble digestif, mais on la connaît mal. Je crois, pour ma part, que le coucher sur le dos exerce sur les viscères abdominaux deux effets nuisibles : il les déplace et il les comprime.

Tout le monde sait que la colonne vertébrale, convexe dans la région du dos, est concave dans celle des reins, où elle se rejoint, par le sacrum, au bassin. Il en résulte, dans la cavité du ventre, à la jonction de la convexité et de la concavité de la colonne, une sorte de *dos d'âne* qui la rétrécit en ce point et la partage en deux loges profondes, dont la supérieure renferme les poumons et une partie de l'appareil digestif (séparés par le diaphragme), et la supérieure, constituée presque entièrement par le bassin, reçoit dans la station debout presque toute la masse intestinale. Le coucher dorsal tend à faire tomber dans le creux supérieur, où se trouve déjà l'estomac, une partie de ce qui devrait rester dans la portion rétrécie ou dans le creux inférieur, en produisant le refoulement de l'estomac et du diaphragme. Remarquez que, chez une personne obèse qui est debout, le ventre fait saillie et s'arrondit en poire par le bas, tandis qu'il prend une forme plus ou moins hémisphérique dans l'attitude dorsale. Je dis à peu près hémisphérique, parce que le ventre tend aussi à s'élargir par suite de la chute d'une portion des intestins sur les côtés de la colonne vertébrale, dans la région des flancs, où on la voit quelquefois former deux reliefs latéraux.

Quoi qu'il en soit de ces explications, un fait que chacun peut vérifier sur lui-même, c'est que, dans l'attitude dorsale, on ne peut garder sans malaise à la ceinture le même degré de constriction des vêtements qu'on supporterait dans la station debout.

2° Il est aussi sûr qu'on s'est toujours couché de préférence *sur le côté droit* qu'il l'est qu'on s'est toujours couché. Je ne connais pas de mention de ce fait antérieure à celle qu'on trouve dans Aristote, qui consacre d'ailleurs un chapitre spécial au coucher (*Problèmes*) : « Pourquoi, demande-t-il, dormons-nous mieux couchés sur le côté droit? » Les raisons qu'il en donne ne paraissent plus aujourd'hui admissibles. Les meilleures à faire valoir sont les suivantes. Rappelez-vous deux choses : premièrement, que le foie n'a pas cessé d'être à droite, quoi qu'on en ait dit, ni le cœur d'être un peu à gauche; secondement, que l'estomac, placé en travers de la colonne vertébrale, est une poche formant un grand cul-de-sac du côté gauche, où entrent les aliments, et qui se rétrécit dans la partie droite, où ils ont au pylore leur porte de sortie.

Eh bien, il va de soi que, dans le coucher à droite, le foie n'est pas déplacé; qu'il garde une position bonne tout ensemble pour lui et pour les organes voisins, et ne pèse que sur les dernières côtes, justement élastiques en cette région. Le petit réservoir de la bile est d'ailleurs disposé de telle sorte que l'écoulement de ce liquide dans l'intestin se fait de gauche à droite et d'avant en arrière. C'est par le même motif que l'attitude latérale droite se prête mieux à l'accomplissement des fonctions de l'estomac; elle facilite le passage des aliments de sa partie pylorique dans l'intestin. Cette explication, avec le précepte qu'elle comporte, a été donnée comme neuve, vers 1839, par un honorable médecin des départements; mais elle est tout entière (mêlée, il est vrai, à des erreurs physiologiques du temps) chez bon nombre d'auteurs des siècles derniers. Un d'eux fait même, à cet égard, une réflexion fort juste : — Oui, dit-il, il est bon que les aliments puissent facilement franchir l'orifice du pylore pour entrer dans l'intestin; mais il est mauvais qu'ils le franchissent trop tôt. Les matières alimentaires, en effet, doivent subir, dans l'estomac même, une élaboration particulière sans laquelle ils seraient mal supportés par le canal intestinal. D'où il suit que, si l'on se couchait sur le côté droit immédiatement après avoir mangé, on ferait naître une cause particulière de mauvaise digestion. Et comme, ainsi que je l'ai dit, aucun autre mode de coucher n'est entièrement favorable au travail digestif, la vraie règle à suivre est de ne pas se mettre au lit avant les deux heures environ qui suivent les repas; que si l'on avait des motifs particuliers de se coucher très peu de temps après le repas, il serait bon de rester une demi-heure ou une heure dans l'attitude intermédiaire entre la dorsale et la latérale *gauche* avant de prendre l'attitude latérale *droite*. Quant au cœur, c'est le coucher à droite qui est le moins susceptible de gêner son fonctionnement. Il se déplace et tombe de ce côté, mais d'une quantité insignifiante, et n'est pas sensiblement affecté par la dépression que le poids du

corps fait subir à la partie droite de la poitrine, tandis qu'il est un peu refoulé par la dépression de la partie gauche quand le coucher a lieu de ce côté.

Une particularité à noter en ce qui concerne le coucher sur le côté, soit droit, soit gauche, c'est que la position naturelle de l'épaule et celle qu'on donne au bras protège notablement la poitrine contre la pression du corps. Le bras étant plié, le coude fait une saillie qu'on augmente, diminue et déplace à volonté, et sur laquelle la paroi pectorale est comme suspendue dans la plus grande partie de sa longueur. Sans cette condition, le coucher latéral, surtout à gauche, serait sans doute assez pénible.

3° L'attitude ventrale, si elle était entière, c'est-à-dire si toute la partie antérieure du tronc appuyait sur le plan du lit, serait de toutes la plus vicieuse. Elle tend, en effet, à gêner à la fois, et très directement, la respiration, la circulation et la digestion. Chacun peut remarquer que toute la partie antérieure du tronc est infiniment plus souple et plus mobile que la partie postérieure. D'une part, ce mouvement d'ascension des côtes qui a été signalé tout à l'heure, résultant d'un pivotement de ces leviers sur les articulations vertébrales, est nécessairement d'autant plus prononcé qu'on le considère plus en avant. D'autre part, les parois de la cavité abdominale, très charnues, très épaisses et très courtes en arrière, sont minces, molles et larges en avant. J'ai dit enfin les effets de la contraction du diaphragme, qui se traduisent en dehors par le soulèvement du ventre pendant l'inspiration et son abaissement pendant l'expiration. Cela étant, si l'on se couche à plat sur la partie antérieure du corps, qu'arrive-t-il? Le devant de la poitrine est refoulé, le mouvement ascensionnel des côtes entravé, et il ne reste d'*à peu près* libre que leur mouvement de rotation. Voilà déjà de quoi gêner les fonctions du poumon et celles du cœur. Ce n'est pas tout. Si l'abdomen est tant soit peu proéminent, il subit une pression directe qui tend à repousser le bloc des viscères en haut, en bas et sur les côtés. Par en haut, le foie, l'estomac, une partie des intestins, vont comprimer le poumon et le cœur à travers le diaphragme, qui, lui, ne peut plus s'abaisser; par en bas et par les côtés, les intestins sont tassés, aplatis, et les produits de la digestion n'y cheminent plus qu'avec difficulté. Malgré tout, il est des personnes, assez rares, qui disent dormir mieux sur le ventre; mais en réalité elles affectent une position oblique, intermédiaire entre la position latérale et la ventrale, avec une plus forte inclinaison vers la seconde. Le coucher oblique est d'autant moins gênant que l'abdomen est plus plat.

4° Un mot seulement sur l'attitude demi-circulaire. Elle s'identifie avec cette attitude *contractée* dont parle Aristote, et qui consiste à fléchir le tronc en avant et à relever les jambes vers le bassin. Cette attitude est ordinairement combinée avec l'attitude latérale; mais elle peut l'être également avec l'attitude dorsale, en produisant la flexion du tronc par la grande élévation des oreillers. Aristote a très bien saisi le but pratique de la *contraction;* mais je demande au lecteur la permission de ne pas le lui expliquer : ce sont des choses qui ne peuvent être convenablement traitées que dans les livres de médecine.

Dr A. Dechambre. (1)

LA PORTE NOTRE-DAME, A PERNES
(Vaucluse).

Voy. la Maison de Fléchier à Pernes, t. XLIX, p. 245, de notre première série.

Ce dessin de M. Jules Laurens représente l'entrée d'une partie des remparts de la jolie ville de Pernes. De ce côté on communique, par un pont sur la Nesque, avec le faubourg dit de *Sanguinouse,* nom resté de l'antique quartier, aujourd'hui disparu, où se serait livré un important combat avec les Sarrasins. Hors les murs se trouve l'église paroissiale de Notre-Dame de Nazareth, que des archéologues ont attribuée au septième ou huitième siècle, mais dont la porte latérale au midi paraît être un ouvrage romain.

A quelques pas au de là, l'ancienne route de Carpentras passe devant la *Croix couverte* ou de *Boet,* petit portique gothique très élégant. « *Aco,* vous dira quelque paysan voisin, *aco eïs esta fa per leïs Serrezins, d'avant leïs Roumains, y'a ôumen maï de dous cènts ans!* » (Cela a été fait par les Sarrasins d'avant les Romains, il y a au moins plus de deux cents ants!)

On remarque aussi, dans la campagne environnante, sur le terroir même de Pernes, les chapelles rurales de Saint-Philippe, de Saint-Donat, Saint-Victor, Saint-Barthélemy, Saint-Hilaire, Sainte-Anne, Saint-Roch et Saint-Paul, et les débris, les *Trois Pilons*, d'une des Templiers. A chaque coin de chemin et même de champ, on rencontre des oratoires qui ne sont pas dénués d'art. On est en ancien pays papal.

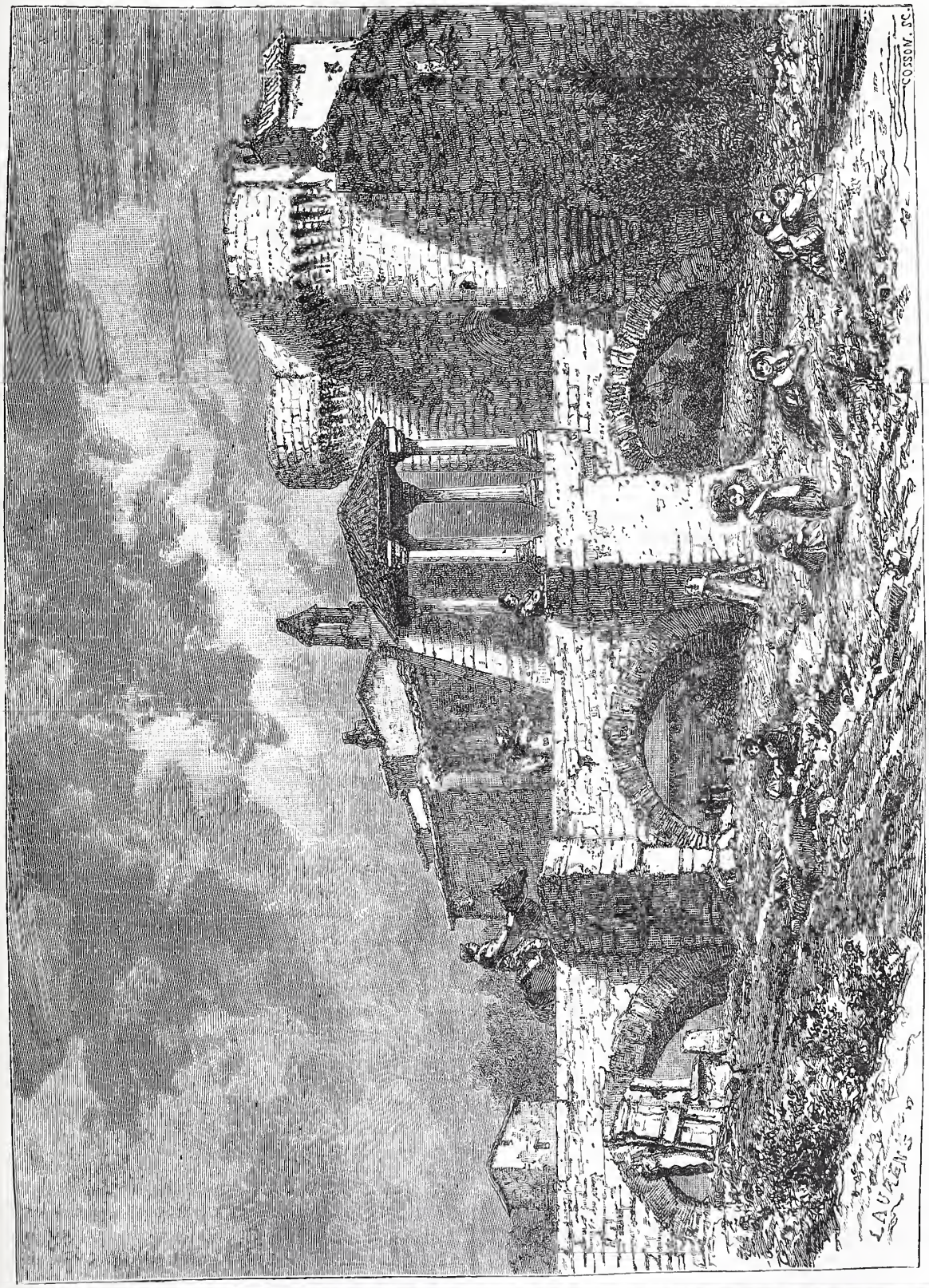
La porte de ville s'ouvre entre deux nobles et jolies tours à couronnes de mâchecoulis d'un dessin et d'une exécution dignes d'attention. Le pont qui la précède porte une chapelle avec un porche à colonnettes, dédiée à Notre-Dame de Grâce. La rivière est pauvre. Elle se jette, à cinq kilomètres de là, dans la Sorgue ou rivière de Vaucluse, laquelle la conduit au Rhône, après les crues torrentielles d'orage.

Lorsque l'on entre dans l'enceinte de la ville, on voit, dans le dédale des rues et des carrefours, un assez grand nombre de fontaines qui ont pour la plupart une valeur décorative et bien locale. Les plus remarquables, celle du *Pélican* en première ligne, sont volontiers attribuées au sculpteur Ber-

(1) Voy. la note p. 39.

nus [1], homme de grand talent, qui a effectivement couvert la contrée de ses œuvres, avec la verve d'imagination sinon d'inspiration et la fécondité manuelle de l'époque du Bernin.

Diverses constructions civiles et particulières qui se sont succédé depuis l'époque romane jusqu'au dix-septième siècle, ont un véritable intérêt architectural : les façades, les impasses et les cours,



Porte Notre-Dame, à Pernes (Vaucluse). — Dessin de Jules Laurens.

méritent l'attention des artistes. A chaque pas, ne fût-ce qu'un angle de mur, une croisée, une voussure, une console, quelque ferrure d'imposte ou de heurtoir, on s'arrête volontiers, comme Gringoire, « pour le plaisir des yeux et la rêverie de l'esprit. » Ces restes des siècles passés rappellent qu'à Pernes

[1] Né à Mazan, petit pays d'à côté. Il mériterait une meilleure place dans l'histoire de l'art français.

vivait jadis une société cultivée. Le goût des lettres et des arts y était honoré et pratiqué. D'après la tradition, la bonne musique aussi y était en honneur.

Jean-Julien Giberti (1671-1754) a laissé l'Histoire de Pernes en un volumineux manuscrit que possède la Bibliothèque de Carpentras. Un de ses passages les plus curieux fait mention d'une charge publique assez singulière, celle de « prince d'amour », dont était revêtu un personnage, noble toujours, autorisé à prélever un droit discrétionnaire sur les veufs et les veuves qui se remariaient et sur les filles qui allaient s'établir hors du pays.

Disposé sur un des premiers gradins de la chaîne des monts de Vaucluse, le groupe des maisons de Pernes est dominé par la tour carrée romane du vieux château. Son horloge, dont la cloche est datée de 1432, a porté jusqu'à la révolution le labarum populaire d'un *chat poursuivant un rat*, lequel fut supprimé alors comme entaché d'origine féodale. Mais le dicton suivant a survécu : « Être en l'air comme le chat de Pernes. »

Les archéologues se sont occupés assez récemment de l'intérieur de la tour de l'ancien palais des gouverneurs, d'abord sénéchaux, puis recteurs du Comtat, qui, pendant longtemps, durent préférer cette résidence à celle de Carpentras, pour éviter certains froissements entre leur autorité et celle des évêques. Sur les quatre parois de la salle supérieure, on voit des fresques du treizième siècle où sont figurés, dans un style d'autant plus saisissant et précieux qu'il est rudimentaire, la sainte Vierge, saint Christophe, le pape, saint Louis, et des scènes de batailles des croisades. Le tout est accompagné d'inscriptions peu conservées par places ; l'élevage des vers à soie et des lapins ne les a guère épargnées.

Est-ce dans une dépendance de ce palais ou du château, devenu couvent des Grands-Augustins, fondé par le cardinal espagnol Gomez de Barosso, que logea Martin Luther en 1510, pendant son voyage de Rome? D'anciens registres portaient qu'à l'occasion de ce *moine allemand* on avait ajouté à « l'ordinaire » une éclanche de mouton. D'après la tradition, sainte Marthe aussi aurait traversé Pernes. Aux dates de 1564, 1613, 1616 et 1748, des confréries de pénitents blancs et noirs, des pères Récollets, des Ursulines, une communauté de Sainte-Garde, y possédaient des églises et des couvents. La halle (1623), située vis-à-vis de la fontaine du Pélican et dont la structure en pierre et en charpente ne manque pas de caractère, a servi dans le principe de basilique-promenoir ou portique-forum. Des bateleurs et des comédiens y dressaient leurs théâtres. Quant à l'Hôtel de ville actuel, c'est un reste de l'ancien hôtel Brancas, vendu par le maréchal de ce nom en 1741.

Pernes a appartenu aux comtes de Toulouse, à Philippe le Hardi, au saint-siège pendant quatre siècles et demi, qui notamment l'inféoda, de 1388 à 1565, au cardinal d'Amiens, au maréchal de Boucicaut, à Geoffroi le Maingre, à Cathelin-Choiselat, et en dernier lieu au marquis de Rangoni ; aujourd'hui Pernes appartient aux cultivateurs et au commerce des fruits. Depuis la perte des cocons de vers à soie et de la garance, qui a failli ruiner le département, la création du canal dérivé de la Durance est venue transformer des terres jadis de cailloutis et de garigues (*armas*), où ne poussaient, sur une cinquantaine de kilomètres de superficie, entre Pernes et Carpentras, que le maigre amandier et le thym (*férigoule*). Avec ses fermes laitières fabriquant un beurre jadis inconnu, ses jardins, ses *filioles* d'eaux courantes, ses oseraies, ses roseaux même, ce coin provençal est devenu une Normandie sous le ciel et avec les produits capiteux d'une Terre de Labour.

JULES LAURENS.

MARIANNE BRÉBIET.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 65

XV

Au retour de la seconde saison, les chalets de M. Robertin furent occupés par la fine fleur de l'élégance mondaine. Aux belles heures du jour, c'est-à-dire aux heures où le beau monde se promène ou tient salon sur le bord de la mer, la plage ressemblait à un parterre. Les yeux de Marianne en étaient éblouis, son cœur en était affolé de plus en plus, et elle se demandait, non pas si son tour viendrait, mais quand son tour viendrait de prendre sa part de toutes ces joies.

Car, évidemment, tout devait être joie et lumière dans la vie d'une femme de chambre ou d'une bonne d'enfants. Comment, simple comme elle l'était encore, aurait-elle deviné que tout état, en ce monde, a ses peines secrètes et ses épines cachées, et que Mlle Marinette, par exemple, cette soubrette si piquante et si gaie, que vous voyez là-bas à l'une des fenêtres du chalet persan regarder les passants du haut de sa grandeur, a été traitée ignominieusement de fainéante, et aurait changé de condition sur l'heure même si elle avait su où aller?

XVI

Ainsi, pendant que Marianne admirait Mlle Marinette, Mlle Marinette enviait peut-être Marianne; mais cela n'empêchait pas Marianne d'être la créature la plus misérable du monde, parce qu'elle ne savait où prendre l'énorme somme de soixante francs qui lui aurait été nécessaire pour gagner Paris et y vivre quelques jours en attendant une place.

L'arrivée des riches étrangers et l'afflux d'argent qui en avait été la conséquence n'avaient absolument rien changé à la condition des Brébiet, qui étaient trop pauvres pour se faire hôteliers et trop

fiers pour se faire valets d'hôtellerie, décrotteurs ou portefaix.

Le poisson qu'ils prenaient, ils le vendaient toujours le même prix à un facteur qui l'expédiait aux halles. Quand les étrangers voulaient profiter de leur séjour à la mer pour manger du poisson, ils le faisaient venir de Paris. Il était moins frais qu'à Paris, mais en revanche il coûtait beaucoup plus cher.

XVII

Seulement, la différence de prix entrait dans la bourse des intermédiaires et non pas dans celle des Brébiet. Tout ce qui leur revenait de la présence momentanée des étrangers, c'est que la vie était devenue plus chère à Varangues-sur-Mer. Comme ils avaient le caractère bien fait, ils supportaient sans se plaindre un mal inévitable. Mais Marianne, dans le fond de son cœur, ajoutait ce grief à tant d'autres qu'elle croyait avoir contre le village et la vie au village.

Elle ne s'y résignait pas, elle la subissait, et son caractère devenait de plus en plus inégal et difficile.

XVIII

Par une belle journée du commencement de septembre, elle était descendue sur la plage avec sa sœur pour donner la chasse aux crabes. Comme toujours, c'était Jeannette qui descendait dans les creux de rochers et qui sondait les crevasses. Marianne, debout, les deux mains appuyées sur une saillie de rocher, regardait vaguement sa sœur, tandis que ses pensées étaient bien loin de là. Elle essayait pour la millième fois de se figurer ce que devait être ce merveilleux Paris qu'elle ne verrait jamais.

Tout à coup, elle sentit que la semelle de son sabot glissait sur un corps dur et résistant. Elle regarda machinalement à ses pieds, et son visage se couvrit d'une vive rougeur, suivie presque aussitôt d'une pâleur mortelle.

Elle se baissa vivement, ramassa l'objet d'une main fiévreuse, et le glissa mystérieusement dans la poche de sa jupe.

XIX

L'objet dur et résistant était un porte-monnaie en cuir de Russie.

— Ah çà ! Marianne, lui dit Jeannette en riant, te voilà donc encore partie pour le pays des rêves. Je t'ai appelée trois fois, et tu me regardes comme si tu ne me voyais pas !

Marianne frissonna de tout son corps, et ses lèvres tremblaient si fort qu'elle ne put rien répondre.

Jeannette haussa les épaules et se contenta de dire : — Il n'y a rien ici ; allons plus loin !

Marianne suivit sa sœur comme dans un rêve, et machinalement elle tenait sa main sur sa poche, pour s'assurer que le porte-monnaie était toujours là.

XX

Au moment où elle s'était baissée pour le ramasser, elle ne s'était pas dit en propres termes : « Voilà peut-être mon voyage de Paris ! » et cependant cette pensée non avouée et non exprimée avait guidé toute sa conduite ; sans cela, pourquoi aurait-elle ramassé furtivement le porte-monnaie, sans rien dire à sa sœur ? pourquoi aurait-elle tremblé, pourquoi aurait-elle rougi en le ramassant ?

Tout en suivant sa sœur, elle essayait de ne point penser à sa trouvaille, de peur d'avoir à prendre une décision. Mais elle avait beau faire, elle y pensait malgré elle, et chaque minute aggravait sa faute et son malaise.

XXI

Forcée de penser, elle se dit que le porte-monnaie contenait peut-être une somme insignifiante ; non seulement elle le pensa, mais encore elle l'espéra. Si son espoir se réalisait, elle était sauvée. Elle avait horreur d'elle-même en songeant que son salut dépendait du hasard, et qu'elle allait jouer son honnêteté à pile ou face. Sa conscience, longtemps battue en brèche par ses désirs secrets, avait juste assez de force pour la rendre misérable ; mais elle était devenue trop faible et trop défaillante pour sauver l'honneur par une décision franche et hardie.

XXII

Profitant d'un moment où Jeannette avait disparu dans une coulée profonde, elle se cacha derrière un bloc de rocher et ouvrit le porte-monnaie.

Il contenait cinq pièces d'or.

Elle le referma brusquement et le remit dans sa poche.

Elle n'eut pas le courage de prendre une décision, et se donna jusqu'au soir pour réfléchir. Elle rejoignit précipitamment sa sœur, car elle ne pouvait supporter l'idée de rester seule en ce moment, en tête-à-tête avec ses propres pensées. Pour s'étourdir, elle se mit à parler à tort et à travers, et même, à plusieurs reprises, elle se surprit à rire d'un rire nerveux et forcé.

A suivre. J. Girardin.

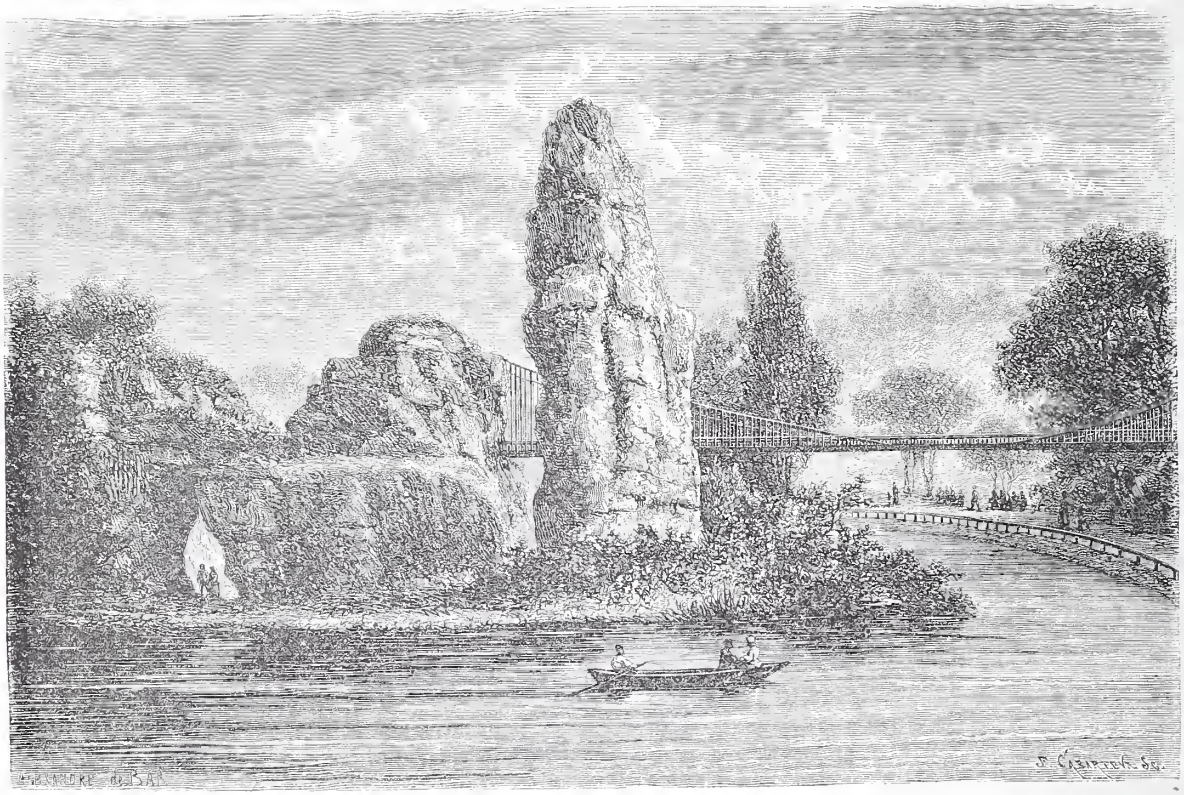
LES BUTTES CHAUMONT.

Les buttes Chaumont s'élèvent à l'occident de la colline de Belleville. Lorsque l'on se promène dans le parc magnifique et pittoresque qui leur doit ce nom, on a peine à se figurer l'aspect morne de ces buttes avant 1866. L'étymologie est *Calvus mons*, mont Chauve. Pendant tout le moyen âge, ces éminences nues, arides, impropres à la culture, n'eurent d'autres habitants que les oiseaux de proie logés dans leurs crevasses et attirés par

les cadavres des pendus; car le «mont Chauve», comme les buttes Montfaucon, était planté de gibets royaux, auxquels succédèrent un grand nombre de moulins à vent : moulin Endiablé, Vieux moulin, Petit moulin, moulin du Coq, moulin des Bruyères, moulin de la Folie, moulin de la Motte, moulin des Chopinettes, etc. Puis, les industries de l'aspect et des odeurs les moins agréables, sans parler de la grande voirie de Paris, s'établirent peu à peu au pied des buttes, qui jusqu'à leur transformation furent exploitées comme carrières de plâtre.

Le parc actuel est triangulaire; on y entre par six portes, près de chacune desquelles un élégant chalet sert d'habitation aux gardiens. En entrant par la rue de Puebla, on rencontre une allée qui ne tarde pas à se bifurquer : à droite, elle contourne un mamelon gazonné, muni de bancs, et d'où l'on domine la grandiose perspective de Paris; à gauche, elle longe le mamelon, franchit un pont de fer, et aboutit à une colline peu élevée, couverte de pins.

De la muraille qui soutient en terrasse la rue de la Vera-Cruz, se précipite un ruisseau qui va tom-



Le Parc des buttes Chaumont. — Le grand Rocher et le Pont suspendu.

ber en cascade dans une superbe grotte, d'où il sort ensuite pour alimenter le lac.

Le lac a une superficie de deux hectares : il est de plus alimenté par un second ruisseau venu des hauteurs de Montfaucon. On remarquera que ces deux cours d'eau ne sont pas naturels; ils ont été dérivés du canal Saint-Martin au moyen d'une pompe établie sur la place de la Rotonde. Du fond même de ce lac s'élance à une hauteur de cinquante mètres une masse de rochers dont les escarpements sont accidentés par des aiguilles : l'une de ces aiguilles, visible sur notre gravure, est isolée.

Cette île rocheuse est accessible par deux ponts : l'un en brique et en pierre, d'une seule arche en plein cintre, l'autre suspendu. Les câbles de fer de ce dernier s'appuient sur quatre roches, et il ne mesure pas moins de 63 mètres. Au point culminant de l'île s'élève un petit temple, reproduction fidèle de celui dont les ruines se voient à Tivoli (temple de la Sibylle).

Une seule année a suffi pour transformer les carrières des buttes Chaumont : de 1866 à 1867, les mamelons dénudés furent couverts d'une terre végétale transportée à grand'peine et à grands frais; des rigoles et des fentes furent taillées dans le roc pour servir de lit à des ruisseaux tombant parfois en cascatelles, et l'on est parvenu à imiter la nature d'aussi près que possible.

MAXIME PETIT.

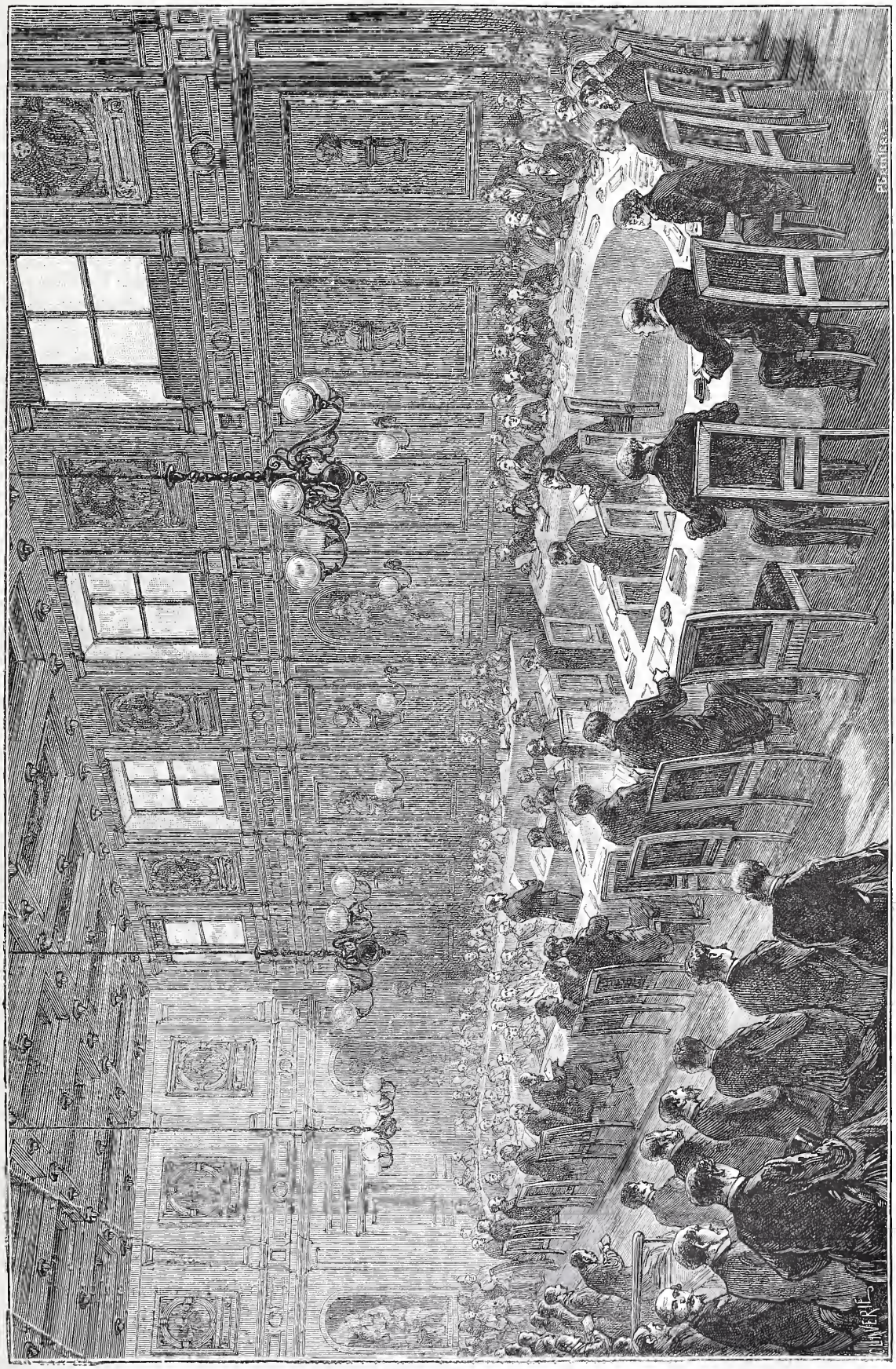
L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

I

En 1663, Louis XIV invita quatre membres de l'Académie française (Chapelain, l'abbé de Bourzeis, Charpentier et l'abbé de Cassagnes) à s'assembler de temps à autre dans la bibliothèque de Colbert pour y « travailler aux inscriptions, aux devises, aux médailles, et répandre sur tous ces monuments

le bon goût et la noble simplicité qui en font le véritable prix. »

Cette petite Académie s'occupa d'abord de choisir des projets de dessins pour les tapisseries du roi;



Une Séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au palais de l'Institut.

elle fit des devises pour les monuments publics, pour les médailles; elle composa les récits des fêtes de la cour; enfin, elle fut chargée de retracer dans une série de médailles les principaux événe-

ments du règne de Louis XIV. Charles Perrault, frère du grand Perrault, fut admis dans les assemblées en sa qualité de contrôleur des bâtiments, mais il ne fut adjoint aux *académiciens* qu'à la mort de Cassagnes.

Louvois, voulant donner à la compagnie un caractère plus officiel, lui assigna pour local la salle des séances de l'Académie française, au Louvre : les réunions furent fixées au lundi et au samedi de chaque semaine. Puis, Pontchartrain, homme d'esprit très versé dans la connaissance des belles-lettres, accorda une attention toute particulière à la *petite Académie*, qui comptait en 1691 huit membres, et portait le titre d'*Académie des inscriptions et médailles*. Grâce à lui, « l'Histoire métallique » fut continuée avec une grande rapidité, et Louis XIV reçut bientôt les premiers exemplaires du livre.

L'établissement de l'Académie fut rappelé dans cet ouvrage par une médaille représentant Mercure assis et écrivant avec un style sur une table d'airain ; le dieu s'appuie du bras gauche sur une urne remplie de pièces de métal. La légende, *Rera gestarum fides*, et l'exergue, *Academia regia inscriptionum et numismatum instituta MDCLXIII*, signifient que l'Académie royale des inscriptions doit rendre aux siècles à venir un fidèle témoignage des actions mémorables.

Louis XIV s'étant montré satisfait du travail des académiciens, on résolut de lui demander d'assurer la situation de la compagnie par un acte public. Pontchartrain appuya cette demande, et fut assez heureux pour la voir bien accueillie. Désormais l'Académie dut s'appliquer à composer des médailles sur les événements importants de l'histoire de France depuis l'origine de la monarchie, à expliquer « les raretez antiques et modernes du cabinet de Sa Majesté », à décrire les divers monuments du pays. Le nombre de ses membres fut porté à quarante : dix honoraires, dix pensionnaires, dix associés et dix élèves. Chacun d'eux fit non seulement des travaux particuliers dont il rendit compte, mais aussi des recherches destinées à faciliter la besogne commune.

Le nouveau règlement, daté du 16 juillet 1701, commença à être suivi le 19 du même mois : la première séance publique eut lieu le 15 novembre. Le roi assigna, au Louvre, aux académiciens, « un logement particulier, commode, spacieux, orné de bustes et de tableaux, et accompagné d'une petite bibliothèque contenant la plupart des anciens auteurs, et les meilleurs livres de médailles et d'antiquités. »

Le 4 janvier 1716, la classe des élèves fut supprimée, et le nombre des associés augmenté de dix. La compagnie reçut alors le nom d'*Académie des inscriptions*, qu'elle perdit lors de l'organisation de l'Institut (25 octobre 1795). Cet établissement national ayant été divisé en quatre classes, elle forma celle de l'*Histoire et de la littérature anciennes*. Les langues savantes, les antiquités et les monuments, l'histoire, toutes les sciences morales et politiques dans leurs rapports avec l'histoire, devinrent l'objet de ses travaux ; elle s'attacha particulièrement à enrichir la littérature française des ouvrages grecs, latins et orientaux, de traductions, et à continuer les recueils diplomatiques. Une ordonnance royale du 21 mars 1816 rendit à chacune des classes son nom primitif, « afin de rattacher leur gloire passée à celle qu'elles avaient acquise » ; mais l'Académie des inscriptions conserva ses statuts.

II

Le palais de l'Institut fut construit sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Nesles, en exécution du testament de Mazarin, qui avait consacré deux millions en espèces et 45 000 livres de rente pour l'érection d'un collège destiné à soixante gentilshommes de Pignerol et des États de l'Église, d'Alsace, de Flandre et de Roussillon.

Sous la révolution, le *collège des Quatre-Nations* servit de lieu de réunion au Comité de salut public. Il devint le siège de l'Institut de France le 3 brumaire an 5 = 26 octobre 1795.

Aujourd'hui, l'Académie des inscriptions et belles-lettres se compose de quarante membres titulaires, de dix membres libres, de huit associés étrangers et de cinquante correspondants. Elle se recrute par élection : les candidats doivent être âgés d'au moins vingt-cinq ans, s'être distingués par des travaux d'érudition, et habiter Paris. L'Académie publie chaque année des Mémoires, continue les travaux des Bénédictins, a ses concours et décerne des prix, présente des candidats à certaines chaires d'enseignement supérieur. Elle se divise actuellement (1882) en sept commissions : 1° inscriptions et médailles ; 2° continuation de l'*Histoire littéraire de la France ;* 3° commission chargée de rédiger le *Corpus inscriptionum semiticarum;* 4° travaux littéraires ; 5° antiquités de la France ; 6° commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome ; 7° administration des propriétés et des fonds particuliers de la compagnie. Les deux premières commissions sont permanentes, les autres annuelles.

Voici les noms de ses membres qui ont été successivement ses secrétaires perpétuels : Tallemant, Gros de Boze, Fréret, Bougainville, le Beau, Dupuis, Dacier, Sylvestre de Sacy, Daunou, Walckenaër, Burnouf, Naudet, Guigniaut, Wallon.

III

L'Académie des inscriptions et belles-lettres tient ses séances ordinaires le vendredi de chaque semaine, de trois à cinq heures. La salle qu'elle occupe est aussi celle de l'Académie des sciences et de l'Académie des beaux-arts ; elle précède celle où siègent les Académies française et des sciences morales et politiques, dont un de nos collaborateurs a donné précédemment la description. Les séances sont publiques.

Pour s'y rendre, en entrant dans le palais par le quai Conti, il faut monter l'escalier à deux rampes opposées qui se trouve dans l'angle nord-ouest de la seconde cour. On rencontre au premier étage les bureaux du secrétariat, les cabinets des cinq secrétaires, les pièces où se réunissent les commissions. Au second étage, on arrive à un vestibule, à droite duquel est située la Bibliothèque de l'Institut, et, tournant à gauche, on entre dans l'antichambre qui précède la salle des séances.

Cette salle a la forme d'un rectangle ; une sorte de ciel ouvert ménagé au milieu de son plafond à rosaces, et de hautes fenêtres, répandent une lumière modérée sur les statues et les bustes qui en font le principal ornement. Ces statues sont celles de Puget (par Desprez), de Molière (par Duret), de la Fontaine (par Seurre aîné), de Corneille (par Laitié), de Racine, de Poussin ; et parmi les vingt bustes qui règnent tout autour de la salle, on remarque ceux de Cuvier, de Jussieu, de Sylvestre de Sacy, de Royer-Collard, de Letronne, de Lakanal, de Gros, de Lavoisier, de Monge, de la Place. Des portraits à l'huile décorent la partie supérieure des murs.

Les jours de séance, les académiciens prennent place devant une immense table en fer à cheval ; le bureau du président est au bas de la statue de Corneille. De longues banquettes sont réservées aux journalistes, aux orientalistes, aux érudits qui seront un jour les collègues des hommes éminents qu'ils viennent écouter, et aux visiteurs.

Après la lecture du procès-verbal, on s'occupe des matières qui relèvent du domaine de l'Académie, conformément à l'ordre du jour. Tantôt les communications faites à la compagnie donnent lieu à d'importantes discussions, tantôt on entend la lecture de savants mémoires. Le dépouillement de la correspondance tient le public au courant des découvertes faites en province où à l'étranger ; des manuscrits, des plans, des inscriptions d'objets rares, des photographies, sont ordinairement déposés sur le bureau.

MAXIME PETIT.

CLAUDE BERNARD.

I

Le dimanche 10 février 1878, Paris apprenait la mort de Claude Bernard. Cette nouvelle souleva une émotion profonde, qui ne se limita point au monde savant et au cercle étroit des académies ; ceux mêmes qui avaient ignoré l'existence du physiologiste comprirent, à la tristesse générale, la grandeur de la perte commune. Ce fut un deuil national, et nos assemblées délibérantes ne firent que sanctionner un irrésistible élan en décrétant que, comme pour les soldats et les législateurs illustres, l'État se chargerait des funérailles de Claude Bernard.

En est-il beaucoup, en effet, qui aient contribué comme lui à la gloire de la patrie? Les débuts de son existence furent pourtant bien humbles. Il naquit le 12 juillet 1813, dans un petit village du Rhône, Saint-Julien, près de Villefranche. Sa famille était de position modeste, mais fort honorée, et ceux qui ont connu sa mère, morte à un âge très avancé, se rappellent encore son charme et son extrême distinction. Le fils, suivant une loi d'hérédité assez générale, lui ressemblait beaucoup et tenait d'elle sa belle physionomie, son intelligence ouverte, son accueil cordial et simple.

Claude Bernard revenait la voir chaque année et passait ses vacances au pays natal. En 1876, après le congrès de Clermont, les hasards des voyages nous firent son compagnon de route jusqu'à Villefranche. Il nous parla longtemps du bonheur de revivre dans les lieux mêmes où se sont écoulées notre enfance et notre jeunesse : nos plus anciens, nos meilleurs souvenirs, renouvelés à leur origine, ne s'effaceront plus ; ils se développent avec notre être, ils palpitent en nous, et lorsque, aux heures de rêverie, le cœur déroule le réseau de notre existence, avec quelle douce mélancolie ne retrouve-t-il pas ces fils légers et fragiles, trame première de nos sentiments ! Ainsi se conserve l'unité de notre vie, que les départs sans retour rompraient brutalement.

Nous ne savons à peu près rien de l'enfance de Claude Bernard : il était, nous dit-on, taciturne et froid, ne se mêlant guère aux jeux de ses camarades. Il n'eut point de succès classiques, et ses parents haussaient leur ambition à l'espoir d'en faire un pharmacien.

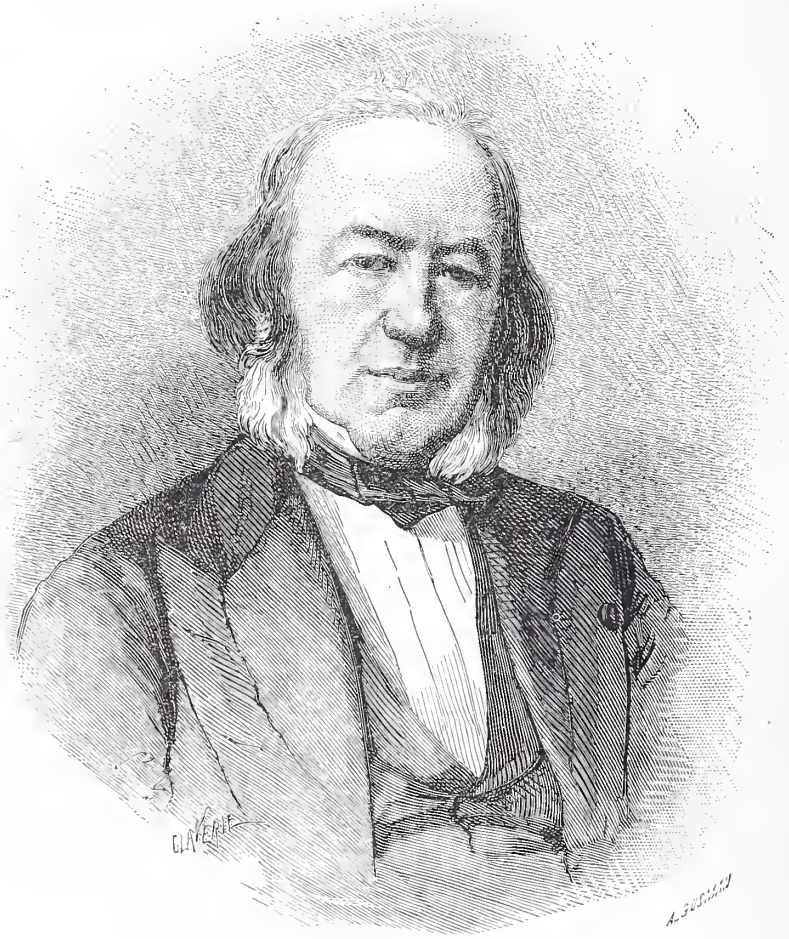
Il fut envoyé à Lyon. Mais les visées du jeune élève étaient tout autres : il rêvait la gloire, et même la plus retentissante. Au milieu des mortiers de l'arrière-boutique, il rima une tragédie sur Louis XI, et obtint enfin de son père d'aller tenter la fortune à Paris. Des lettres de recommandation lui permirent d'arriver jusqu'à Saint-Marc Girardin. Celui-ci ne lut rien, et conseilla vivement au jeune poète, — son futur confrère à l'Académie française, — de préférer la science qui donne du pain, aux lettres qui ne conjurent pas toujours la misère. Claude Bernard, convaincu, se fit inscrire sur les registres de la Faculté de médecine.

Les études médicales sérieuses se font moins dans les livres qu'à l'hôpital, au lit du malade. Claude Bernard le savait. Il conquit successivement les titres d'externe et d'interne ; il entra dans le service de Magendie, médecin de l'Hôtel-Dieu et professeur au Collège de France. Sous ce maître, il prit goût à la science expérimentale : sa voie était tracée désormais. Il délaissa la clinique pour la physiologie, et l'étudiant obscur, même parmi ses camarades dont aucun n'avait pressenti sa valeur, entre alors dans une carrière dont chaque étape va se marquer par quelque grande découverte.

Nous devons cependant signaler un échec grave et dont on s'étonne encore, bien à tort selon nous.

En 1844, Claude Bernard se présenta devant la Faculté de médecine pour l'agrégation d'anatomie et de physiologie. Béclard, Duméril, Sappey, figuraient parmi ses compétiteurs; ses juges étaient Orfila, Bérard aîné, Blandin, Breschet, Gavarret, Baudrimont et Huguier. « Le sang » avait été donné comme sujet de composition écrite. Il y fut au-dessous du médiocre, lui qui devait plus tard révolutionner la question par sa découverte du déplacement, dans le globule, de l'oxygène par l'oxyde de carbone. Sa thèse « Sur les matières colorantes chez l'homme » présente à peine quelques indices d'originalité : encore nous affirme-t-on qu'un ami, professeur actuel de la Faculté de médecine, aurait été pour beaucoup dans la rédaction de ce travail. Parmi les sept juges, il recueillit une seule voix, celle de Blandin, conquise bien plus par la chaude recommandation de Magendie que par le mérite du candidat.

Que de fois on s'est emparé de cet exemple pour condamner le concours qui laissa écarter un homme de génie! Mais le concours ne peut que répondre aux questions qu'on lui pose. On lui demande de désigner des vulgarisateurs qui, après avoir lu,



Claude Bernard.

étudié, retenu ce que leurs prédécesseurs et leurs contemporains ont écrit, sauront à leur tour le transmettre aux nouvelles générations dans un langage clair ou avec une plume facile. Tant mieux si, par surcroît, ils ajoutent quelque chose d'original au commun patrimoine scientifique!

Or, Claude Bernard lisait peu : il n'aimait pas l'érudition qui doit retenir la longue histoire des erreurs aussi bien que les vérités établies. Il tenait la mémoire en moindre estime que le jugement; sa parole hésitante ne s'était point assouplie aux exigences professorales; la phrase venait pénible, les mots s'y heurtaient sans éclat, et les idées se mêlaient sans ordre dans un monotone discours. A cette époque, il n'écrivait pas bien. Avant tout, Claude Bernard était un observateur et un critique; il lui fallait, non pas une chaire, mais un laboratoire où trouverait carrière son esprit d'investigation toujours en éveil, son adresse manuelle, sa sagacité, son bon sens, et cet art merveilleux de saisir, au cours d'une expérience, la série et l'enchaînement des phénomènes qu'il provoquait : le concours avait eu raison de lui refuser une place qui n'était pas la sienne.

Le laboratoire du Collège de France, voilà le champ de travail qui convenait à Claude Bernard! Magendie, esprit positif, avait compris le vide et touché le fond de toutes les spéculations physiologiques de l'époque. Les savants d'alors, partant de quelque fait bien ou mal observé, édifiaient un système où tous les phénomènes dont notre organisme est le siège se superposaient dans un ordre factice.

On appelait cela « le roman de la vie. » Un roman, en effet, où la littérature et la philosophie jouaient un rôle bien supérieur à celui de l'observation et de l'expérience.

A suivre.

Dr Paul Reclus,
Professeur agrégé de la Faculté de médecine.

L'EMPEREUR CALIGULA ET UN CORDONNIER.

Un jour, Caïus César, surnommé Caligula [1], étant à Lyon, eut la fantaisie de se déguiser en Jupiter, de rendre des oracles et de se faire adorer. On accourut de toutes parts et l'on s'empressa,

Un Cordonnier gaulois devant l'Empereur Caligula, à Lyon, peinture d'Albert Édouard. — Gravure de E. Thomas.

grands et petits, riches et pauvres, de s'incliner et de s'agenouiller devant son autel.

Un cordonnier vint à passer ; il s'approcha et s'arrêta en face du César-Dieu, les yeux fixes, avec un air d'ébahissement.

— Que te semble-t-il donc? lui demanda l'empereur.

— Ce qu'il me semble? répondit l'artisan ; c'est que tu es un grand extravagant.

Audace effroyable ! Le malheureux venait sans doute de prononcer lui-même son arrêt de mort. Il l'eût entendu, du reste, sans s'émouvoir : il était Gaulois.

[1] Né le 31 août de l'an 12.

Mais, à l'extrême surprise de tous les témoins de cette scène étrange, le sanguinaire Caïus garda le silence, parut distrait, pensif, ne manifesta point le moindre courroux, et l'on vit l'ouvrier s'éloigner avec tranquillité.

Comment expliquer cette clémence à peine croyable de l'affreux successeur de Tibère?

Un historien a dit : C'est que ce téméraire « était un cordonnier [1]. »

Et il est possible en effet que la vue de cet homme, portant du cuir et des chaussures, ait éveillé subitement dans l'esprit de l'empereur un des souvenirs les plus agréables de son adolescence ; ce fut assez peut-être pour suspendre l'éruption de sa colère [2].

Il était le dernier des fils de Germanicus, et petit-fils par adoption de Tibère. Dès qu'il avait eu l'intelligence de ce que devait être sa destinée, il avait recherché la popularité. Un caprice ingénieux le servit à souhait. Une fois, il se montra dans un camp avec la simple chaussure ordinaire des soldats, la *caliga* [3]. Il n'en fallut pas plus pour soulever autour de lui l'enthousiasme et lui valoir les sympathies de l'armée : un soldat eut l'idée de l'appeler gentiment « petite caliga » (Caligula), et le mot fit fortune. On ne le désigna plus que par ce surnom jusqu'au jour où on le proclama empereur ; plus tard on ne le lui eût pas donné impunément. Aussi peut-il paraître assez singulier qu'on ne le désigne dans l'histoire que par ce sobriquet : c'est sans doute simplement parce qu'on le distingue ainsi plus facilement des autres Césars.

Le trait qui paraît d'abord le plus particulier dans l'odieux caractère de Caligula est sa manie absurde de vouloir se faire passer, non seulement pour un Dieu, mais tour à tour pour tous les dieux, les demi-dieux, et même les déesses.

Il portait parfois une peau de lion et une massue d'or pour contrefaire Hercule, d'autres fois la peau de faon de Bacchus, ou le chapeau de Castor et Pollux. Un jour il se proclama Apollon, et orna sa tête d'une couronne de rayons, se faisant accompagner par les trois Grâces ; un autre jour il était Neptune et agitait furieusement en sa main un trident. Pour comble de démence, il se déguisa en Vénus. Il appelait la lune sa femme, et demandait à Diane de descendre dans son palais. Il en vint à être jaloux de Jupiter, et il lui jeta des pierres vers le ciel, criant : « Tue-moi ou je te tue ! » ou bien, après un essai de conversation avec le roi des dieux, près de son temple, comme il n'entendait point de réponse, il dit : « Je te renverrai au pays des Grecs. »

Si l'on n'a pas étudié d'un peu près ce qu'était l'état des esprits et des opinions religieuses à cette époque déjà si éloignée de nous, on doit avoir peine à comprendre que de pareilles aberrations aient pu jamais être prises au sérieux ou même le paraître. Pour s'en faire quelque idée, il faut se rappeler par quels degrés le peuple pouvait arriver à supporter ce que le cordonnier lyonnais, dont la religion était tout autre [1], appelait si justement une extravagance.

Les dieux n'étaient point, pour les Grecs et les Romains, ce que le Dieu unique est pour le monde moderne. Ces divinités de l'anthropomorphisme [2] étaient beaucoup plus près des hommes : on les touchait presque du regard et de la main, et l'on peut dire que l'on croyait pouvoir monter par une assez courte échelle de la terre à l'Olympe. Un homme supérieur et qui s'était fait une grande renommée devenait un héros ; de héros, avec le temps, il pouvait passer demi-dieu, et de demi-dieu à Dieu l'intervalle était mince.

Jules César avait parlé, dans un discours célèbre, de la « sainteté des rois. »

Auguste avait laissé associer son génie aux dieux lares, et, à ce titre, on lui attribuait quelques-uns des honneurs jusqu'alors réservés aux dieux. Cependant, il n'avait pas autorisé le culte de sa personne à Rome. Tant qu'il vécut, on ne lui éleva d'autels et de temples que dans le reste de l'Italie et dans les provinces. A sa mort, le Sénat, selon son droit, lui décerna par décret l'apothéose, et on lui bâtit un temple dans le Palatin. La plupart de ses successeurs ne furent aussi définitivement déifiés que par décrets du Sénat ; mais Caligula et Domitien, plus impatients, exigèrent qu'on les adorât de leur vivant, à Rome même. Sans doute les citoyens éclairés ne voyaient dans les souverains ainsi élevés au rang de dieux, que des mortels privilégiés appelés, selon la doctrine des philosophes du Portique, à jouir du séjour du ciel. Le peuple se prêtait mieux aux illusions. Les apothéoses et les cultes de tous genres le divertissaient : c'étaient des fêtes ; il n'en pouvait trop avoir.

Caligula lui-même, malgré sa démence bien manifeste, devait sentir au fond de lui-même quelque doute sur ses folles prétentions ; car on sait qu'il se crut obligé, en plusieurs occasions, d'expliquer ou de justifier ses droits à la divinité : « Ceux qui conduisent, disait-il, les bœufs, les moutons et les chèvres, ne sont ni bœufs, ni béliers, ni boucs ; ce sont des êtres d'une nature supérieure, ce sont des hommes. De même, ceux qui conduisent tous les peuples du monde ne sont pas des hommes, mais des dieux. »

Ces insanités n'auraient après tout rendu son règne qu'extrêmement ridicule, si sa férocité bestiale, honte ineffaçable de l'histoire humaine, ne l'avait voué à une exécration éternelle.

Qu'un Attila ait été un monstre, qu'il ait inspiré l'horreur à l'univers, il n'y a rien là que la raison ne puisse comprendre. Ce chef des Huns était un

(1) Dion, cité par de Champagny.

(2) Disons toutefois que ce n'est pas ainsi que Dion Cassius explique le fait : « Il ne lui fit subir aucun châtiment, tant il est vrai que de pareils caractères supportent plus facilement la liberté de langage chez des gens du peuple que chez des hommes d'une classe élevée. » Nous croyons notre supposition préférable.

(3) Voy. page suivante.

(1) Voy. Henri Martin, Jean Reynaud, Pictet, etc., etc.

(2) Doctrine de ceux qui attribuent aux divinités une forme humaine.

barbare inculte, une sorte d'animal féroce se ruant du Nord sur le Midi, et ravageant pour ravager, tuant pour tuer, de même qu'une bête enragée mord pour mordre. Mais tout autre est le spectacle de ces empereurs, élevés par des savants et des philosophes, se souillant avec ivresse des crimes les plus épouvantables au sein de la capitale du monde civilisé, de l'héritière d'Athènes, en pleine floraison des arts et des lettres.

Caligula se montra, pendant les sept premiers mois de son règne, modeste, bienveillant, humain; ce début inspira les plus belles espérances : « Une ère de douceur et de paix, disent les historiens, semblait s'ouvrir pour Rome et pour l'univers. » Mais, étant tombé malade, lorsqu'il revint à la santé, il se révéla presque aussi féroce qu'il le fut pendant tout le reste de sa vie. Dès le commencement, par exemple, il envoya l'ordre à son beau-père, puis au jeune Tibère, et à son ancien confident Macron, dont les sages conseils lui étaient devenus intolérables, l'ordre de se tuer eux-mêmes, et il fut obéi. « Ce genre de supplice s'exécutait, a-t-on dit, sans marchander. Les empereurs faisaient ainsi économie de bourreaux. » On le vit ensuite ordonner de jeter aux bêtes féroces les gladiateurs vieux et infirmes, et écrire lui-même les noms des prisonniers que l'on n'avait qu'à faire dévorer lorsque la viande était chère. Il voulait que ses condamnés fussent frappés à petits coups, afin, disait-il, qu'ils se sentissent mourir. Mais il répugne d'énumérer tous ses forfaits dont l'on n'épuiserait pas la liste : jamais il ne put assouvir jusqu'à la satiété sa folie sanguinaire; on se rappelle qu'un jour, au milieu d'un spectacle, il fit massacrer tout à coup sous ses yeux les citoyens à sa droite, à sa gauche et devant lui, en s'écriant : « Plut à Dieu que le peuple romain n'eût qu'une seule tête! »

Et cependant on a cherché (ce que d'abord on a peine à croire) à excuser presque cette cruauté effroyable.

« Il faut songer, a-t-on écrit, à ce que devait être, pour un homme jeune, pour une imagination ardente et gigantesque au milieu de sa barbarie, l'étrange position d'un empereur romain. L'empire était quelque chose de trop nouveau pour que personne, pas même un César, se fût familiarisé avec la pensée de mener tout l'univers comme un troupeau. Le monde entier, — tout ce qui n'était pas barbare, c'est-à-dire aux trois quarts inconnu; — au centre de ce monde, Rome avec son peuple, ses pontifes, ses monuments, le tourbillon de sa vie, — gouvernés par une seule main; — une armée de vingt-cinq légions, sans compter les auxiliaires que levaient toutes les nations et toutes les villes; des flottes sur toutes les mers; — un revenu que les confiscations pouvaient rendre illimité; — un droit de propriété sur tous les biens de l'empire, sur tous les patrimoines du monde; — par-dessus tout encore, la divinité, des bouffées d'encens et des autels; — tout cela appartenant ou obéissant à une seule créature humaine, — un individu de cinq pieds six pouces, maître et propriétaire de tout cela!...

« Caligula, pauvre et tremblant sous Tibère, tout à coup seul et absolu dominateur de toutes ces choses, devait se sentir ébloui comme celui qui, après vingt ans de séjour dans un cachot, passe subitement à la lumière et devient aveugle. Ajoutez que, par les passions qui régnaient, par les ambitions hardies et dépravées qui restaient au cœur de certaines familles, par la morale du temps qui excusait tous les crimes, par mille autres circonstances enfin, cette position si grandiose était menacée d'un perpétuel danger. L'empire, après tout, ses gloires et ses richesses, étaient promis à quiconque donnerait un coup de couteau à cet homme... Aussi, entourée de luxe, de voluptés et de coups de poignard, cette vie de maître du monde devait tenir la pensée de l'homme dans une excitation perpétuelle, et pouvait ne lui paraître qu'une splendide et incessante hallucination. — De là ces monstres de sang et de folie... Placés trop haut, la tête leur a tourné; ils ont vu sous leurs pieds un trop immense espace, trop de peuples, trop de pouvoir, et aussi un précipice trop glissant. Leur cerveau n'a pas tenu à ce mélange d'exaltation et de terreur. » (1)

Ces explications, qui, à un certain point de vue, ne manquent pas d'intérêt, ressemblent assez à l'un de ces plaidoyers où d'habiles avocats cherchent à obtenir pour un assassin des circonstances atténuantes en plaidant, comme l'on dit, la démence ou l'ivresse. Nous, qui jugeons avec la postérité, nous résistons à les accorder à ces infâmes Césars. La tête ne tourne ainsi qu'aux plus méchants. D'autres exemples de l'histoire de l'empire romain prouvent qu'on pouvait être élevé ainsi au faîte du monde non seulement sans devenir un scélérat, mais en donnant l'exemple des plus grandes vertus.

Une dernière réflexion se présente naturellement à l'esprit. Comment des millions d'hommes, témoins de telles horreurs, en ont-ils supporté le spectacle hideux?

Pour délivrer de Caligula Rome, l'Italie et les provinces, il fallut qu'un tribun des prétoriens, nommé Chéréas, las d'être humilié et menacé, le frappât de son épée sur la tête dans une crypte près des bains; les gardes qui l'accompagnaient le frappèrent aussitôt après, et il mourut percé de trente coups. Le monstre avait régné quatre ans.

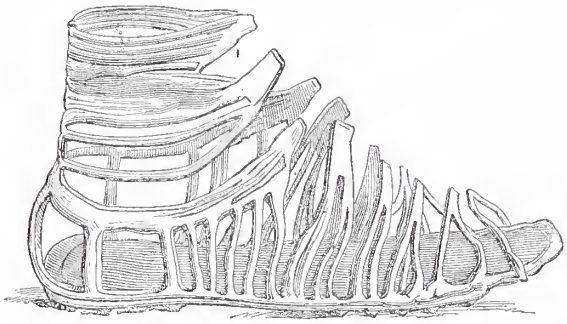
ÉD. CHARTON.

LA CALIGA.

La caliga était une chaussure militaire des Romains, portée par les soldats et les officiers jusqu'au grade de centurion inclusivement.

(1) Le comte Franz de Champagny (de l'Académie française), *les Césars*.

Cette chaussure consistait en une forte semelle ferrée de clous serrés et pointus (*clavi caligares*), à laquelle était cousu un cuir découpé en lanières, formant un réseau autour du talon et du pied; elles laissaient les doigts découverts, puis s'enroulaient au-dessus de la cheville. C'est ainsi que les *caligæ* sont constamment représentées, aux pieds des soldats, dans les bas-reliefs de la colonne Trajane, dans ceux de la colonne Antonine et des arcs de triomphe, dans des monuments funèbres, etc. Des lampes, qui ont la forme de pieds chaussés de la *caliga*, montrent la disposition des clous sous la sole; enfin la découverte de chaussures



Caliga, chaussure des soldats romains, conservée au Musée de Mayence.

tout à fait semblables en plusieurs endroits, a confirmé toutes les conjectures qu'on avait faites d'après les textes et les monuments. On en peut voir de plus ou moins complètes exposées dans les musées de Mayence, de Saint-Germain, de Londres, etc.

On peut dire, en général, que le nom de *caliga* s'applique toujours à une bottine qui laisse en partie paraître le pied sous un système de courroies plus ou moins serrées, et *calceus* à un soulier complètement fermé. (1)

LA JEUNESSE DE SAINT-SIMON.

Le portrait de Saint-Simon que nous donnons aujourd'hui est au Musée de Chartres. Dans ce jeune homme aimable, souriant, aux traits encore indécis, rien ne fait deviner le futur auteur des *Mémoires;* tout au plus, au coin de la bouche, un léger pli qui s'accentuera plus tard, aux heures de colère et d'ironie.

Saint-Simon nous apprend qu'en 1692, son père le conduisit à Versailles, pour le faire entrer aux mousquetaires : « Le roi, me trouvant petit et l'air délicat, dit que j'étais encore bien jeune; sur quoi mon père répondit que je l'en servirais plus longtemps. » Il avait alors dix-sept ans, étant né le 16 janvier 1675. Il semble que le portrait du Musée de Chartres ait dû être fait vers cette époque.

(1) E Saglio, directeur du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.*

Comme la plupart des hommes célèbres, Saint-Simon a dû beaucoup à l'influence maternelle; il le savait, et il l'a dit en une phrase qui lui fait honneur : « Ma mère, qui avait beaucoup de vertu et infiniment d'esprit de suite et de sens, se donna des soins continuels à me former le corps et l'esprit. »

Pour comprendre ce que fut l'éducation de Saint-Simon, il faut se rappeler que son père, après avoir tenu un haut rang et rempli des charges importantes, s'était fait plus d'un ennemi par sa franchise un peu rude, et, à demi disgracié, avait quitté la cour encore jeune. Il avait emporté bien des souvenirs dans sa retraite, et il aimait à parler des événements où il s'était trouvé mêlé. Dans les entretiens du soir, devant la haute cheminée seigneuriale, il racontait les intrigues de cour, les injustices, les déceptions; il faisait le portrait des personnages qu'il avait connus, et il lui arrivait peut-être de forcer un peu les ombres du tableau. L'enfant, dont l'intelligence s'était de bonne heure ouverte, écoutait ces récits : il se faisait une idée plus ou moins exacte du monde où son père avait vécu; il aspirait à y vivre à son tour.

Saint-Simon nous dit que, dans sa jeunesse, il ne montrait que peu de penchant pour les belles-lettres; mais, parlant de son goût pour l'histoire, il ajoute : « *Ce goût est comme né avec moi.* » Il nous dit encore que, dans ses années d'études, il préférait, parmi les ouvrages historiques, ceux qui ont trait à l'histoire de France, et parmi ces derniers, les Mémoires à partir du règne de François Ier. N'est-ce pas une preuve de l'influence qu'ont eue sur lui les conversations paternelles? Ce qu'il cherche dans ses lectures, ce qui le charme, ce sont des récits analogues à ceux dont son enfance a été bercée.

Et quand, à son tour, il écrira des Mémoires, il ne fera que réaliser un projet arrêté dès les premières années de la jeunesse. Il n'avait pas encore vu le monde, que déjà il s'était promis de savoir les choses de son temps, d'écrire ce qu'il verrait : en même temps, avec une prudence rare chez un tout jeune homme, il décide que ce qu'il écrira restera secret. Il commence en 1694, c'est-à-dire à l'âge de dix-neuf ans, se trouvant au camp, sur les bords du Rhin. Il continue pendant toute sa vie, écrivant au jour le jour, à l'armée, à la cour, en voyage : devoirs, plaisirs, chagrins, rien ne le distrait de la tâche qu'il s'est imposée. Plus tard, il emploiera le temps de la vieillesse et du repos à mettre ses Mémoires en ordres, à corriger, à compléter, et à *tout copier de sa main.*

Ainsi, des récits de son père est venu le goût de l'histoire et en particulier des Mémoires; puis, par un enchaînement naturel, de la lecture des Mémoires, le désir d'écrire l'histoire à son tour : voilà pour l'écrivain. Quant à l'homme, nous l'avons dit, il a été surtout le fils de sa mère. Charlotte de l'Aubespine, duchesse de Saint-Simon, voyant son mari approcher du terme de la vie, inquiète de ce que

deviendrait son fils quand la direction paternelle lui manquerait, s'efforçait de développer chez le jeune homme l'initiative, l'énergie, la force de caractère. Elle lui répétait sans cesse qu'il faut *valoir quelque chose*. Belle parole, qui résume le secret de l'éducation : valoir quelque chose, avoir le sentiment de sa responsabilité, n'est-ce pas tout l'homme?

Si, à l'exemple du père, aux conseils de la mère, on ajoute l'influence de la tradition, le sentiment de l'indépendance et l'habitude du franc-parler qui étaient dans la famille, on comprend comment a pu se former et grandir ce rare talent, original, imprévu, vrai talent de grand seigneur, parfois incorrect, toujours fier et superbe.

Un grand critique (Sainte-Beuve) a bien marqué la place que Saint-Simon occupe dans notre littérature : « Saint-Simon, dit-il, est le plus grand peintre de son siècle, de ce siècle de Louis XIV dans son entier épanouissement. Si quelqu'un a

Musée de Chartres. — Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, à l'âge de dix-sept ans. — Artiste inconnu.

rendu possible de repeupler en idée Versailles, et de le repeupler sans ennui, c'est lui. On ne peut que lui appliquer ce que Buffon a dit de la terre au printemps : « Tout fourmille de vie. » Mais, en même temps, il produit un singulier effet par rapport au temps et aux règnes qu'il n'a pas embrassés; au sortir de sa lecture, lorsqu'on ouvre un livre d'histoire ou même de mémoires, on court risque de trouver tout maigre, et pâle, et pauvre. Toute époque qui n'a pas eu son Saint-Simon paraît d'abord comme déserte, et muette, et décolorée; elle a je ne sais quoi d'inhabité; on sent et l'on regrette tout ce qui y manque et tout ce qui ne s'en est point transmis. Très peu de parties de notre histoire résistent à cette épreuve et échappent à ce contre-coup; car des peintres de cette sorte sont rares, et il n'y a même jusqu'ici, à ce degré de verve et d'ampleur, qu'un Saint-Simon. »

Ajoutons que, dans la jeunesse, on ne lit pas toujours Saint-Simon comme il veut être lu; mais quand on avance dans la vie, quand on a vu certaines choses de plus près, on le comprend mieux,

on le pénètre davantage, et, jusqu'en ses jugements les plus passionnés, on reconnaît un goût décidé pour la vertu et un vif sentiment de la dignité humaine.

PAUL LAFFITTE.

UN HOMME RÉSOLU.

— Mais, lui dit-il, vous ne vous mettez pas en route si le temps est trop mauvais. Vous attendez au moins la fin de la pluie.

— Le temps! la pluie! croyez-vous donc que je m'en inquiète quand une affaire ou un devoir m'appelle au dehors?

— Il faut pourtant très souvent tenir compte des circonstances et s'y soumettre.

— Non pas, c'est le contraire. Il faut se soumettre les circonstances.

— Cependant, voyons! Si vous rencontriez une bête féroce, un lion, sur votre chemin, vous seriez bien forcé de reculer et de fuir.

— Reculer! fuir! quelle idée! C'est moi qui forcerais le lion à fuir. *Fierce.*

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 7, 21, 42, 53 et 78.

VIII

Pendant ce temps-là, Camarade, tenu en laisse par le père Mathias, marchait tristement, la queue basse, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, et regrettant de n'avoir pas étranglé tout à fait le ravisseur de Fritz. Il finit pourtant par se laisser distraire de ses tristes pensées : le père Mathias lui parlait doucement, s'arrêtait de temps en temps pour le caresser, et Camarade était très sensible aux bons procédés. Et puis le père Mathias, pour n'être pas rencontré avec le chien, évitait la grande route et prenait à travers les champs et les taillis, passant ici un ruisseau sur un tronc d'arbre jeté en travers ou sur de grosses pierres, traversant plus loin des cours de ferme et des cultures fermées, sans craindre de reproches des paysans qui le connaissaient tous. Camarade aimait la campagne : tous les ruisseaux lui rappelaient celui qui faisait tourner son cher moulin, le moulin d'où il était parti pour chercher son petit Fritz. Il prit donc vite son parti de ce nouveau changement de situation, et répondit aux avances du père Mathias.

Ce soir-là, le père Mathias s'arrêta dans une ferme, où il trouva le vivre et le couvert pour lui et son chien. Camarade fut très admiré, et lia amitié avec les enfants de la ferme. Il ne leur permit pourtant pas de monter sur son dos : cette place n'appartenait qu'à Fritz.

Le lendemain, le surlendemain, le voyage continua. Ce ne fut que le troisième jour que le père Mathias et Camarade arrivèrent à un joli château, bâti à une petite distance de la grande route, à laquelle il se rattachait par une belle avenue de grands arbres. Le père Mathias demanda « Monsieur le baron » et lui présenta Camarade. Monsieur le baron s'extasia sur la beauté du chien, sur la régularité de ses taches noires, sur la pureté de sa race, sur l'épaisseur, le brillant et le soyeux de son poil (le père Mathias l'avait brossé soigneusement avant de le faire entrer au château). Finalement, le baron acheta Camarade; non seulement il le paya très bien, mais encore il remercia le père Mathias de le lui avoir amené. Le père Mathias s'en alla joyeux. Avant de partir, il se baissa pour caresser une dernière fois Camarade, et lui dit tout bas : « Adieu, mon brave chien ; Oberlé sera content de t'avoir si bien vendu, et aussi de te savoir dans une bonne maison. » Puis il recommanda au baron de tenir Camarade attaché quelque temps, jusqu'à ce qu'il fût habitué à ses nouveaux maîtres.

Camarade ne se trouva point malheureux au château, et au bout de peu de temps on le délivra de sa chaîne.

Il était libre de se promener dans les jardins et dans le parc tant que bon lui semblait ; mais son maître, qui tenait beaucoup à lui, ne lui permettait pas de franchir la grande grille qui fermait la cour du château du côté de l'avenue. Camarade, en chien docile, qui avait été militaire, observait fidèlement la consigne : d'ailleurs le domaine était assez grand pour qu'il pût prendre autant d'exercice qu'il en souhaitait.

Un matin pourtant, le concierge du château, qui habitait une maisonnette tout près de l'avenue, vit tout à coup Camarade accourir de l'autre bout de la cour et s'élancer contre la grille. La grille était fermée ; Camarade la saisit avec ses dents, et se mit à la secouer comme s'il eût été de force à l'ébranler.

— Hé! tout beau, monsieur Mérinos, dit le concierge en sortant de sa loge (Camarade avait reçu de ses nouveaux maîtres le nom de Mérinos, à cause de la finesse de sa fourrure). On ne sort pas sans permission : qu'est-ce qui vous prend, ce matin?

Camarade lâcha la grille, et vint d'un air suppliant lécher les mains du concierge, puis il aboya en lui montrant la porte; il lui était impossible de dire plus clairement : Ouvre-moi donc.

— Monsieur l'a défendu, lui dit le concierge: vous n'êtes pas encore assez habitué à la maison, Mérinos; vous n'avez qu'à vous égarer, ou à être volé! Monsieur vous a payé cher, il n'a pas envie de vous perdre.

A ce moment, une musique étrange, une vraie musique de foire, se fit entendre au bout de l'avenue. Camarade se jeta de nouveau contre la grille en poussant des hurlements désespérés.

— Allons! qu'est-ce qui lui prend? Il est fou,

ma parole! murmura le concierge. — Mérinos, veux-tu bien te tenir tranquille! A la niche, Mérinos, à la niche! Christophe, venez donc enchaîner votre chien!

Christophe, le cocher, qui était chargé du soin de Mérinos, s'approcha en l'appelant de sa voix la plus flûtée.

— Eh! ce sont des saltimbanques, des bohémiens, qui le mettent dans cet état-là, dit-il, après avoir regardé dans l'avenue. Les voilà qui viennent par ici, pour demander la charité, sans doute.

— Ou pour nous donner une représentation, répliqua le valet de chambre qui était accouru, un plumeau à la main. Monsieur est absent : si nous les faisions entrer?

Une femme en jupe rayée, coiffée d'un mouchoir rouge, avec du clinquant à son corsage, s'avançait en tendant la main; un garçon d'une douzaine d'années la suivait en jouant de la guitare et en chantant d'une voix criarde un air basque; deux hommes coiffés de chapeaux pointus les accompagnaient de loin. Au bout de l'avenue, sur la route, on voyait, arrêtée, la voiture qui leur servait d'habitation; des têtes d'enfants se montraient aux portières, et un grand gaillard armé d'un fouet conduisait le maigre cheval qui traînait toute la horde.

Camarade redoublait de gestes et de cris; c'était de la fureur, c'était du désespoir.

— C'est après eux que le chien aboie, dit le concierge; il ne faut pas les laisser entrer. Ça doit être de bien mauvais monde : les chiens s'y connaissent, voyez-vous! Qui sait si ces gens-là ne veulent pas reconnaître le château, pour y revenir la nuit et nous assassiner tous? Allez-vous-en, vous autres; vous n'avez rien à faire ici : partez vite, où je lâche mon chien sur vous!

La femme, effrayée, tourna les talons; ses compagnons en firent autant. En cinq minutes ils eurent rejoint leur voiture; la femme et le jeune garçon y remontèrent, les autres suivirent à pied, et toute la caravane disparut.

— Les voilà partis, dit Christophe; je ferai tout de même une ronde ce soir dans mes écuries. Il faudra joliment veiller aux portes. Mais tais-toi donc, Mérinos; tu vois bien qu'ils sont partis; allons, paix, mon bon chien!

Mérinos, ou Camarade, n'était pas du tout calmé par le départ des saltimbanques. Au contraire, il s'exaspérait de plus en plus, et Christophe, n'y comprenant rien et craignant qu'il ne se sauvât par la première porte qu'on entre-bâillerait, finit par le mettre à la chaîne.

Toute la journée, il gémit, il refusa de manger, il essaya de briser sa chaîne. Vers le soir, la grille s'ouvrit toute grande pour laisser entrer la voiture de monsieur le baron. Au moment où celui-ci mettait la tête à la portière et disait au concierge : « Tout va-t-il bien au château? » une ombre noire et blanche passa sous ses yeux, enfila l'avenue et disparut comme l'éclair.

— Mérinos! cria le concierge stupéfait. Christophe l'avait pourtant bien enchaîné, Monsieur!

Oui, Christophe l'avait bien enchaîné; mais Camarade, en voyant la grille s'ouvrir toute grande, avait fait un tel effort que son collier s'était rompu; et maintenant, dans la nuit qui s'obscurcissait d'instant en instant, bien habile qui l'eût rattrapé sur la route où il courait de toute la vitesse de ses quatre pattes.

A suivre. Mme J. Colomb.

RENAUD DE CHATILLON.

SES AVENTURES.

Le sceau de plomb que l'on voit gravé page 104, a été publié pour la première fois en 1881, par son possesseur, M. Gustave Schlumberger, dans un recueil encore peu répandu, les *Archives de l'Orient latin;* il est donc connu de peu de personnes et pour ainsi dire inédit. Nous croyons qu'on verra avec intérêt ce sceau, qui porte le nom d'un des personnages les plus extraordinaires des croisades. Voici ce que dit de lui M. Schlumberger :

« Parmi tous les types fameux de la croisade, il n'en est pas de plus attachant par ses aventures que celui de Renaud de Châtillon. La vie de ce cadet de famille devenu successivement prince d'Antioche et seigneur de la terre de Moab, quinze ans captif des Sarrasins à Alep, rêvant la conquête de l'Yémen et du Hedjaz, se jetant à corps perdu dans cette entreprise fantastique; puis menaçant la grande caravane de la Mecque, périssant enfin de la main de Saladin, et demeurant dans la mémoire des Sarrasins comme le plus acharné, le plus téméraire et le plus redoutable de leurs ennemis, semble plus tenir du roman que de la réalité. Issu des Châtillon, seigneurs de Gien, venu en Syrie à la suite du roi Louis VII, choisi en 1152, malgré son obscurité, pour second époux par la princesse Constance d'Antioche, veuve de Raymond de Poitiers et régente au nom de son fils Bohémond, Renaud de Châtillon passa sa vie dans les camps à combattre les Sarrasins.

» Il faut parcourir les chroniqueurs tant latins que musulmans pour se faire une idée des exploits du nouveau prince d'Antioche, de sa haine inextinguible contre les Sarrasins et de la terreur qu'il leur inspirait. Partout où il y a lutte, Renaud est le premier à se jeter dans la mêlée; partout où il y a hésitation dans les conseils des chef francs, Renaud donne l'avis le plus téméraire et court payer de sa personne.

» Lorsque, en 1175, après quinze ans de captivité à Alep, il parvint à se racheter pour la somme de cent vingt mille pièces d'or, la princesse Constance, sa femme, était morte, le prince Bohémond régnait sur Antioche. Châtillon tourna ses vues ailleurs et se remaria bientôt avec Étiennette de Milly, héritière de la seigneurie de Montréal en d'Oultre-le-Jourdain, déjà deux fois veuve. Dans

cette lointaine et étrange principauté, audacieux avant-poste de la chevalerie franque, jeté au delà du lac Asphaltite comme un obstacle infranchissable entre l'Égypte et la Syrie sarrasines; dans ces énormes forteresses de Montréal et de la Pierre du Désert, Renaud se retrouva dans son élément vrai et sa vie redevint un combat incessant. De ses exploits je n'en retiendrai qu'un, le plus étrange de tous, son expédition dans la mer Rouge, sur laquelle les principaux détails nous sont fournis par Aboul-Féda et les chroniqueurs musulmans. En l'an 578 de l'hégire (1182-1183), Renaud, que les écrivains musulmans appellent ordinairement Arnaud, le prince de Karak, conçut le projet de s'en aller piller la Mecque et Médine, de fermer la Caabah, de conquérir le Hedjaz et l'Yémen. Jamais projet plus téméraire n'avait été rêvé, et pourtant il faillit réussir. Les vaisseaux de Renaud furent construits à Karak même, résidence habituelle de Renaud : on en transporta les pièces à dos de chameau sur les bords de la mer Rouge, où elles furent assemblées. La flottille franque se partagea en deux divisions : l'une alla assiéger la forteresse d'Aïle, sur le golfe d'Akabe, et la serra de près. L'autre, poussant plus avant, vint dévaster le littoral égyptien et la ville d'Aïdab. Jamais les habitants de ces contrées n'avaient vu de guerriers francs; ils s'enfuirent épouvantés. Cependant le frère de Saladin, Abouhekr-el-Malek-el-Adel, qui gouvernait l'Égypte en son absence, équipait à la hâte une flotte dont il donna la direction à l'amiral et chambellan Hossâin-Eddin-Loulou. Celui-ci, attaquant d'abord les Francs qui assiégeaient Aïla, les mit en déroute et courut après la seconde division. Elle avait quitté le rivage africain et la ville d'Aïdab après l'avoir détruite, puis elle avait derechef traversé la mer Rouge, débarqué sur la côte d'Arabie, et, pour se mettre en demeure d'envahir le Hedjaz, avait occupé Rabogh, puis El-Haura, sous le 25e degré de latitude. Ce fut là que Loulou rejoignit les Francs. Ici encore les Sarrasins furent vainqueurs. Les Francs furent tous tués ou pris; le plus grand nombre fut ramené en Égypte pour y être exterminé, les autres furent envoyés à la Mecque pour être immolés le jour de la fête des Sacrifices dans la vallée de Mina. Jamais on ne revit de soldats francs sur les rivages d'El-Haura; on ne lit point dans les sources si Renaud fit partie de cette seconde expédition; il est probable qu'il ne dépassa point Aïla.

» De pareilles «bravades» avaient porté au comble la haine des Sarrasins contre Renaud. Saladin avait juré de le tuer de sa main, s'il parvenait à s'emparer de sa personne. Renaud n'en continua pas moins le cours de ses prouesses. Un jour, rompant les trêves, il détruisit la grande caravane qui s'en allait à la Mecque. Il fallut que Saladin en personne sortît de Damas avec une armée et vînt tenir en respect ce terrible écumeur du désert. Deux fois l'émir vint assiéger Karak, deux fois Renaud le força à lever le siège. Enfin vint le jour des grands désastres. A la bataille de Hittin, Renaud de Châtillon combattit deux jours à côté du roi Guy dont il avait été constamment le chaud partisan. Le soir du dernier jour, le 3 avril 1187, on amena à Saladin dans sa tente le roi et le seigneur de Karak et Montréal avec d'autres prisonniers. Il les fit asseoir à ses côtés et tendit à Guy mourant de soif une coupe d'eau rafraîchie avec de la neige. Le roi but et passa la coupe à Renaud.

Sceau de Renaud de Châtillon.

Alors l'émir se levant cria : « Dieu m'est témoin » que ce n'est pas de moi que ce maudit a reçu de » l'eau; je ne suis donc point engagé à lui laisser la » vie. » Il reprocha à Renaud ses trahisons et, se jetant sur lui, lui trancha la tête s'écriant : « Deux » fois j'avais juré de le tuer de ma main, une fois » quand il a voulu brûler la Mecque, la seconde » quand il a voulu piller la caravane sainte? » On jeta le cadavre hors de la tente, et l'émir rassura le roi Guy, qui tremblait de tous ses membres. Ainsi finit Renaud de Châtillon. »

Sur le sceau ici reproduit on lit au droit la légende RENALDUS MONTISREGAL DNS, *Renaud seigneur de Montréal;* dans le champ, un oiseau, probablement un cygne. Au revers, une haute porte de forteresse entre deux tours crénelées. La légende PETRACENSIS CIVITAS, *ville de Pétra,* indique que c'est là la représentation de la porte de Karak et de la Pierre du Désert, la formidable et mystérieuse forteresse des Francs de la conquête dans la terre de Moab, au delà de la mer Morte.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

ANDRÉ DEL SARTE

ET SA FEMME LUCREZIA DEL FEDE.

André del Sarte. — Collection de don Marcello, au Vatican. — Dessin de J. Lavée; gravure de Thiriat.

La critique historique a revisé de nos jours beaucoup de procès, et sans doute plus d'une fois encore elle aura à prononcer des réhabilitations aussi bien que des condamnations imprévues. Les anciens récits de la vie des artistes célèbres, en particulier, souvent faits de légendes où il est malaisé de démêler l'erreur de la vérité, ont dû être sur bien des points réformés. Des témoignages qui passaient pour sûrs ont dû être rejetés, et celui même de l'historien accrédité de l'art italien, Va-

sari, tant de fois pris en flagrant délit d'inexactitude ou de partialité passionnée à l'égard de quelques-uns des hommes qu'il aurait dû le mieux connaître.

André del Sarte est un de ceux-là. Vasari fut son élève, on le sait; et qui ne penserait que l'ayant vu pendant longtemps de si près, et ayant vécu dans la familiarité de plusieurs de ceux qui l'avaient approché, d'ailleurs plein d'admiration pour ses ouvrages, il mérite d'être cru dans le mal comme dans le bien qu'il a dit de lui? Mais ni l'admiration, ni la reconnaissance, ne semblent avoir été jamais un obstacle fait pour arrêter l'auteur des *Vies*. Cet élève, qui devait tout aux maîtres, et qui a si délibérément effacé les peintures de ses devanciers et bouleversé l'architecture intérieure des églises pour faire place à ses décorations monotones et à ses prétentieux poncifs, n'est pas moins dégagé de toute gênante attache quand il raconte leur histoire. C'est par lui, et, il faut le dire, par lui seul, que sont venues jusqu'à nous les accusations qui ont obscurci la gloire d'André del Sarte, et qui font avec son œuvre le contraste le plus offensant.

Eh quoi! le peintre sans reproche, *senza errore*, comme on l'appelait déjà de son temps; dont la conception est si noble, si constamment élevée; dont le dessin si pur, le faire abondant et suave, paraissent l'expression naturelle et facile d'une âme sans désaccord; cet homme aurait constamment travaillé avec la conscience troublée par le remords, parjure, dépositaire infidèle, misérable jouet d'une femme avide et coquette, pour laquelle il aurait perdu une existence de bonne heure facile et brillante, sa famille, ses amis, l'estime des honnêtes gens, et enfin son honneur! C'est du moins ce qu'affirme Vasari.

Voici ce qu'il raconte au sujet de son mariage : « André (vers l'âge de trente ans) était renommé entre tous les peintres, jeunes ou vieux, dont Florence pouvait alors s'enorgueillir. Il ne tirait pas seulement honneur de ses ouvrages, mais encore, bien qu'il les fît peu payer, il pouvait soutenir sa famille, et se trouvait à l'abri des peines et des dégoûts qu'ont à supporter ceux qui vivent dans la pauvreté. Mais il devint amoureux d'une jeune femme, qui peu après resta veuve, et il l'épousa. Dès lors, pour le reste de sa vie, il eut beaucoup plus de peine qu'il n'en avait connu jusqu'alors; car, outre les embarras et les soucis qui suivent d'ordinaire de semblables engagements, il eut encore à souffrir les tourments de la jalousie et d'autres de toutes sortes qui l'assaillaient tour à tour. » Tel est le langage du biographe dans la seconde édition de son ouvrage, qui ne parut qu'en 1568; dans la première, publiée en 1550, il avait parlé de ce mariage avec beaucoup moins de retenue. Là, celle dont André s'était épris follement, Lucrezia del Fede, est représentée comme une femme altière et coquette, vaine de sa beauté et cherchant les regards. Elle était mariée à un *berretajo* (fabricant de bonnets en feutre). Quand celui-ci mourut, après quelques jours de maladie, André résolut aussitôt de la prendre pour femme, sans consulter aucun de ses amis, sans considérer, dit Vasari, ni la noblesse de son art, ni son beau génie, ni le rang où il s'était placé par tant de travaux. Il lui reproche cette union comme une mésalliance et comme une faute envers la fortune, qu'il n'eût pas commise, ajoute-t-il, s'il eût été de ceux qu'aiguillonne l'amour de la gloire, et qui mettent au-dessus de leurs inclinations l'éclat d'une vie digne et honorée. On sent dans toutes ses paroles qu'il ne pardonne pas à celle qui a retenu un artiste de tant de mérite dans une condition humble et pauvre, et, par amour pour elle, l'a fait renoncer à tout ce que lui, Vasari, regardait comme le but de la vie. « Il n'eût eu, dit-il à la fin du préambule supprimé dans la deuxième édition, qu'à rester en France, où le roi, qui l'y avait appelé, l'eût richement récompensé, car il était idolâtre de ses œuvres et l'estimait grandement. » (Vasari revient ailleurs sur le voyage en France et ses suites, et nous y reviendrons avec lui.) Cette femme le força à retourner auprès d'elle et à vivre dans l'abaissement; elle fit la solitude autour de lui; ses vieux parents négligés s'éteignirent dans la misère; il ne s'occupait que de la famille de Lucrèce; ses amis s'éloignèrent. « Autant sa compagnie avait été jusqu'alors recherchée, autant on mit de soin à l'éviter désormais, et parmi ses élèves mêmes, qui espéraient, en restant près de lui, apprendre quelque chose des secrets de son art, il n'y en avait aucun, grand ou petit, qui ne reçût de sa femme quelque mauvaise parole ou quelque mauvais traitement. » Vasari revient encore sur ce point en un autre endroit, et dit que peu d'élèves d'André del Sarte demeurèrent longtemps près de lui, à cause du caractère impérieux de sa femme.

Faut-il chercher dans ces passages l'explication des longues rancunes de Vasari? Se souvenait-il de ce qu'il avait eu personnellement à souffrir dans la maison de son maître, ou n'est-il que l'écho de ceux qui s'y trouvaient avant lui quand elle changea d'allure, à l'époque du mariage d'André?

Vasari n'avait que cinq ans alors : il était né en 1512; il en avait sept lors du court voyage d'André del Sarte en France. Lorsqu'il vint à Florence, en 1527, et bientôt, presque enfant encore, entra dans son atelier, les anciens élèves, ceux qui avaient pu être témoins des faits, n'y étaient plus. Si, dès lors, il en entendit parler, ce fut au dehors et par des hommes qui n'aimaient point André.

Doit-on penser à Francia Bigio, qui n'avait pas été son élève, mais le compagnon de sa jeunesse, son aîné toujours dépassé, et, après qu'il se fut séparé de lui, son rival souvent irrité? Ou plutôt n'est-ce pas le Pontormo qui fit part à Vasari des bruits fâcheux, médisances ou calomnies, qu'on avait fait courir? Il avait quitté la maison presque aussitôt après qu'y était entrée celle qui devait désormais y être maîtresse. Peut-être s'accommodait-il mal de ce changement d'allure. Comme chez ses autres maîtres, il avait fait chez ce dernier un

assez court séjour; assez long, cependant, pour avoir pris de lui la manière qui fit son succès toutes les fois qu'il y resta fidèle. Vasari dit qu'il inspira à André de la jalousie. André del Sarte jaloux du Pontormo! Qui le croira? Il faut que celui-ci en ait fait lui-même confidence à son historien, en y ajoutant beaucoup d'autres histoires également dignes de foi.

Quand on réfléchit que c'est par le seul témoignage de Vasari que sont entrées dans l'histoire toutes les accusations qui pèsent encore sur la mémoire d'André del Sarte, et qu'on n'en trouve point trace ailleurs, on est en droit assurément de se demander à quelle source il avait pris ses renseignements, d'examiner les faits en eux-mêmes et en dehors de ses paroles, et de relever les contradictions qu'il peut y avoir entre les uns et les autres. Il y a, sinon une contradiction, au moins une différence singulière entre les deux récits qu'il nous a laissés dans les éditions successives de son ouvrage. La seconde parut dix-huit ans après la première, entièrement remaniée, et l'auteur explique ce changement en disant que beaucoup de choses avaient été introduites dans son livre « sans qu'il sût comment. » Il est vrai qu'il l'avait fait revoir, avant de le publier, par plusieurs personnes; mais il est difficile d'admettre que le P. Giovanni Matteo Faetani, abbé des Olivitains de Rome, auprès de qui il séjourna après avoir terminé son livre; ni le P. Miniato Pitti, du même ordre, qui l'aida pendant l'impression; ni le savant Annibal Caro, qui le lut et se borna à quelques critiques de style, aient introduit dans les biographies des artistes ces détails et ces traits personnels qui soulevèrent les récriminations : ils ne peuvent avoir été révélés que par ceux qui avaient vécu dans leur intimité. Il est plus probable que Vasari s'était attiré la colère de beaucoup d'entre eux en acceptant et en répandant trop légèrement les mauvais propos débités sur leur compte, et qu'il fut ensuite dans la nécessité de supprimer.

Lorsque son livre fut publié à Florence, en 1550, il y avait près de vingt ans qu'André del Sarte était mort; mais sa veuve ne mourut qu'en 1570 : ainsi, elle vivait encore quand parut la deuxième édition des *Vies,* en 1568. Il était un peu tard pour s'en souvenir. En tout cas, dans le nouveau récit, pas un seul des faits articulés contre elle ne subsiste; les jugements sévères ont été supprimés. Cette femme, qu'on nous représentait comme vaine, artificieuse, intéressée, insensible aux souffrances de son mari, attachée à lui comme son mauvais génie pour le conduire à sa perte, n'a plus, dans la version que l'auteur lui-même a donnée comme définitive, qu'un rôle complètement effacé.

Et vraiment on ne peut s'empêcher de croire qu'il le fut en réalité, et que les manœuvres de Lucrèce ne furent pas plus coupables que ne furent sérieuses les souffrances d'André. Vasari n'a-t-il pas dit lui-même à la fin de son réquisitoire que celui-ci, au milieu de tous ses tourments, semblait parfaitement heureux? Il est certain que les agitations incessantes qui auraient été la suite de son mariage n'ont laissé de trace ni dans son œuvre, ni dans sa vie, telle qu'elle nous apparaît du moins, si l'on dégage les faits de tout ce que son biographe a introduit dans sa narration et en a ensuite retranché. Il ne semble pas qu'il ait été moins bon compagnon qu'autrefois dans les soupers de la société *del Paiulo* (du Poêlon), composée d'artistes et de lettrés, où chacun apportait son plat; ni dans les réunions de *la Cazzuola* (de la Truelle), où l'on se donnait les uns aux autres le spectacle des travestissements et de la comédie. Il travaillait aussi et toujours avec la même sérénité.

C'est l'année même de son mariage [1] qu'il peignit pour les religieux franciscains de la villa Pentolini le tableau connu sous le nom de *la Madonna delle arpie,* qui est aujourd'hui dans la tribune du Musée des Offices, à Florence. En même temps, il poursuivait la grande entreprise de sa vie, celle qui lui fut chère entre toutes, la décoration du Scalzo, le cloître des Servites, pour lesquels il avait déjà exécuté à fresque, sous les portiques qui précèdent l'église de l'*Annunziata,* les miracles de leur saint Filippo Benizzi, et l'histoire de la Vierge, dont les tableaux sont placés vis-à-vis. Dans celui de *la Nativité,* il a représenté Lucrezia del Fede sous les traits d'une des visiteuses qui viennent féliciter l'accouchée : c'est celle qui se présente de face au centre de la composition (voy. p. 109); la scène se développe autour d'elle comme si elle en était la figure principale. La fresque porte la date de 1514. Ainsi, dès ce temps, la pensée du peintre était remplie de l'image qu'il a si souvent répétée : il était déjà conquis par celle qui l'a gardé toute sa vie. Mais on voit que l'obsession n'allait pas jusqu'à lui faire abandonner toute étude, comme l'a écrit Vasari. Jamais il n'a déployé plus d'activité que dans ces années fécondes; jamais il n'a paru mieux en possession de lui-même et ses œuvres n'ont été plus voisines de la perfection.

Après la scène de *la Nativité,* où pour la première fois apparaît Lucrezia del Fede, entrant à la fois dans l'œuvre et dans la vie d'André del Sarte, triomphante et charmante, que de fois celui-ci a reproduit ses traits! On retrouve partout dans ses fresques, dans ses tableaux, ce beau visage, ce regard doux et pénétrant, ce fin et discret sourire. Il a fait d'elle, en dehors de ses compositions, plusieurs portraits achevés, parmi lesquels celui du Musée de Madrid est le plus renommé. Son charme l'attira toujours, et, en la voyant, il était toujours prêt à prendre le pinceau. Un jour, vers la fin de sa vie, comme il peignait au monastère de Vallombreuse, ayant terminé son œuvre, il prit une tuile, et dit à Lucrèce : « Viens; puisque j'ai là ces couleurs, je veux faire ton portrait, afin qu'on voie comme tu es bien conservée à ton âge, et que l'on

[1] Le mariage peut être fixé à l'année 1517. Le premier mari de Lucrèce mourut le 17 septembre 1516.

te connaisse avec ce nouveau visage, différent de tes premiers portraits. » Mais elle ne voulut pas poser, et c'est alors que le peintre, comme s'il avait deviné sa fin prochaine, dit Vasari, fit de lui-même sur cette tuile le portrait le plus naturel et le plus vivant : c'est celui qui est aujourd'hui conservé au Muséo des Offices, dans la salle des portraits d'artistes.

Si quelque chose peut étonner, ce n'est pas que Lucrèce ait eu un grand empire sur son mari, quand il l'eut épousée, après plus de deux ans d'attente, sans prendre conseil désormais que de son amour; on s'étonnera plutôt de le voir, dans l'année qui suivit celle de son mariage, accepter les offres du roi François Ier, qui l'invitait à venir à sa cour, et qui voulut pourvoir aux frais de son voyage. Il se mit en route gaiement, dit Vasari : cela aussi peut paraître étrange de la part d'un homme qu'il nous représente comme inquiet et jaloux. Il ne l'est pas moins que sa femme l'ait laissé s'éloigner, puisqu'elle était entièrement maîtresse, dit-il, de son esprit et de ses volontés, pour le rappeler peu de temps après. Mais elle était avide, intéressée, pensera-t-on, et l'argent du roi avait de quoi la séduire plus que son mari. La condition modeste où elle vécut toujours avec lui proteste contre cette accusation. Que ne le poussait-elle à mieux profiter de la faveur des grands, qui, bien des fois, s'offrit à lui, et particulièrement celle de ce grand roi passionné pour ses ouvrages, et qui fit tout pour le retenir près de lui? André, d'ailleurs, était attentif à ne laisser sa femme manquer de rien loin de lui. Avant son départ, il avait mis en règle sa situation en donnant quittance de la somme de 150 florins d'or qui constituaient la dot de Lucrèce. Deux jours après, il déposait à l'hospice de Sainte-Marie Nouvelle 25 florins d'or, qui devaient lui être remis s'il venait à mourir [1]. De France, il lui envoya d'autres sommes : il voulait qu'elle se fît bâtir une maison près de l'église de l'Annunziata. Mais c'est lui qu'elle réclamait avec toute la force de persuasion que l'amour pouvait mettre dans ses paroles et dans ses larmes. On se rappelle le récit de Vasari. André del Sarte était occupé à peindre pour la reine mère un *Saint Jérôme* pénitent, quand il reçut de Florence une lettre à laquelle il ne put résister. Il demanda au roi la permission de le quitter, lui promettant que, dès qu'il aurait mis ordre à ses affaires, il reviendrait, qu'il amènerait sa femme, et rapporterait quelques-unes de ces œuvres d'art que François Ier savait apprécier. Celui-ci lui fit remettre une somme pour cette destination, et le laissa partir en lui faisant jurer « sur l'Évangile » qu'il reviendrait au bout de peu de mois. Mais quand André eut passé ce temps dans la joie du retour, il se trouva avoir dépensé non seulement son argent, mais aussi celui que le roi lui avait confié. Pourtant il voulait retourner; mais les pleurs et les prières de sa femme furent plus puissants que la nécessité qui le pressait et le respect de la parole donnée. — « Et comment savons-nous ces choses douloureuses? Elles nous viennent de Vasari racontant d'un cœur léger la vie de son excellent maître André del Sarte. »

Celui dont nous citons les paroles est l'auteur de la plus récente et à notre avis de la meilleure étude sur l'illustre peintre florentin, M. Paul Mantz, qui a refait, comme il l'a dit, son histoire à la moderne [1], c'est-à-dire qu'il y a apporté plus de méthode qu'on n'avait fait jusqu'alors, un examen plus scrupuleux des faits, moins de complaisance pour les anecdotes et les commérages, et l'amour du sujet, qui fait souvent deviner la vérité. Ce qu'il dit du voyage d'André et de ses rapports avec le roi de France mérite particulièrement l'attention, et nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ce passage : « Sur la première faute reprochée à André par son historiographe, nous ne nous arrêterons pas longtemps, dit-il. Le peintre a quitté la France en promettant de revenir. Il n'a pas reparu, il a manqué à sa parole; le reproche semble exact. Ne peut-on pas dire, cependant, qu'on a connu des crimes plus noirs? Il est naturel qu'un Florentin éprouve le besoin de revoir Florence, sa femme, ses amis, son jardin, et qu'il ait le désir d'achever le chef-d'œuvre commencé. (On s'était adressé à Francia Bigio pour continuer les fresques du Scalzo.) Il se sent pris de nostalgie, il demande un congé, et, pour l'obtenir plus facilement, il promet un prompt retour. Arrivé chez lui, il retrouve les joies de la maison comme il oublie ses engagements. C'est dans l'ordre, sinon dans les habitudes courtoises.

» L'autre reproche est plus grave. Accepter l'argent du roi, s'engager à acheter pour lui des sculptures et des tableaux, et dissiper en dépenses folles la somme qu'on a reçue, c'est un procédé peu avouable et qui a un nom malsonnant dans toutes les législations criminelles. L'abus de confiance n'est pas une peccadille. Sur la moralité du fait tout le monde sera d'accord avec Vasari. Mais encore faudrait-il savoir si l'aventure s'est passée telle qu'il la raconte; s'il est bien vrai que François Ier ait fait ouvrir un crédit à André del Sarte, dans quel but des fonds lui ont été comptés, et surtout s'il en a touché le montant. Véritablement tous ces points sont obscurs. Aucune trace de ce payement conditionnel n'a encore été trouvée parmi les écritures des scribes de la cour. Il y a d'ailleurs des arrérages dans la comptabilité royale, et il faut y regarder d'assez près pour ne pas prendre le change. L'aventure d'André del Sarte reste enveloppée d'une ombre dont il est juste de lui laisser le bénéfice. L'escroquerie doit être prouvée; elle ne l'est pas. Généralement, un honnête homme qui a dans son escarcelle de l'argent mal acquis n'est pas sans éprouver un certain trouble. Il a une crainte vague des sergents ou quelque chose qui

[1] Les actes du 23 et du 25 mai 1518 sont conservés aux archives des notaires de Florence et dans celles de l'hospice de Sainte-Marie Nouvelle.

[1] *Gazette des Beaux-Arts*, 1876-1877.

ressemble à des remords. André del Sarte, de retour à Florence, conserve une tranquilité parfaite; le roi, qui avait des émissaires en Italie, ne réclame pas; André n'est inquiété ni par les sbires, ni par sa conscience. Celui qui s'est rendu coupable de quelque indélicatesse voit d'ordinaire décroître le nombre, ou du moins la qualité de ses amis; André del Sarte conserve toutes ses relations... Toute sa vie proteste contre l'accusation dont on a voulu charger sa mémoire. Nous n'affirmons rien, parce que dans le domaine de l'histoire une certitude implique l'existence d'un document. Mais comme Vasari n'a pas même à invoquer un commencement de preuve, nous croyons que ses allégations ne sauraient être acceptées qu'avec une grande réserve. »

Lucrezia del Fede, femme d'André del Sarte (la figure de face). — D'après la fresque de la *Nativité*, par André del Sarte, dans le *cortile* de l'Annunziata, à Florence.

D'après des documents qu'on trouvera dans les notes ajoutées par M. Milanesi à la plus récente édition de Vasari (Florence, 1880), André del Sarte, de retour à Florence en octobre 1519, fit à l'hospice de Sainte-Marie Nouvelle un nouveau dépôt de 329 florins d'or, en stipulant que cette somme, après son décès, serait remise aux enfants de ses frères, s'ils en avaient alors, et quand ils auraient atteint l'âge de dix-huit ans, et s'ils n'en avaient pas, à ses héritiers. Le fait de ce dépôt avec la clause qui l'accompagne, n'est-il pas en contradiction avec l'opinion que l'on s'est faite, sur la foi de Vasari, des folles dissipations de l'artiste, qui l'auraient amené, après avoir dépensé tout son argent, à abuser de celui qu'on lui avait confié? N'est-ce pas aussi la meilleure réponse à un autre reproche qui ne lui a guère fait moins de tort, celui d'avoir entièrement négligé sa propre famille pour tout donner à celle de sa femme?

Abandonnons la légende; contentons-nous des faits prouvés. On peut essayer de répondre encore à une dernière et odieuse accusation, celle-ci dirigée contre Lucrèce. Vasari raconte qu'elle laissa son mari seul sans secours à ses derniers moments, se

tenant éloignée de lui le plus qu'elle pouvait, par crainte de la peste; cette peste, qu'André aurait gagnée, avait été apportée à Florence par les soldats étrangers qui y étaient entrés après le siège de 1532. Mais Vasari dit aussitôt après que le peintre mourut d'une maladie d'intestins suite des privations et des souffrances éprouvées pendant ce long siège. Telle est son exactitude habituelle. Doit-on le supposer mieux informé de ce que fit Lucrèce à cette heure suprême, où il paraît qu'aucun des amis de son mari ne se trouvait près de lui?

Quand il fut mort, elle se montra fidèle à sa mémoire. Les tableaux inachevés, les cartons, les dessins qu'il avait laissés, furent vendus; mais elle ne voulut jamais se défaire de son portrait, celui-là même dont nous avons parlé, qu'il avait fait pour elle à Vallombreuse, et qui est aujourd'hui au Musée des Offices. Il était encore chez elle, d'après le témoignage de Vasari, en 1568. Elle mourut en 1570, ayant survécu trente-neuf ans à son mari. Baldinucci rapporte, dans la Vie de Jacopo Clementi d'Empoli, que celui-ci se plaisait à raconter comment, jeune garçon de quinze à seize ans, assidu à dessiner d'après les peintures d'André del Sarte, il se trouvait un jour devant la fresque de la *Nativité*, dans le *cortile* de l'Annunziata, quand il vit s'approcher une femme d'un grand âge; elle s'arrêta près de lui; puis, semblant prendre plaisir à le voir travailler, elle commença à lui désigner l'un après l'autre les personnages qu'il voyait représentés, et, enfin, elle se nomma elle-même : c'était Lucrezia del Fede qui venait prier dans l'église où reposait André del Sarte.

Edmond Saglio.

A PROPOS DE DISCUSSIONS.

On ne voit que trop de personnes qui affirment tout d'abord leurs jugements sur les hommes et sur les choses d'une manière si dure, si péremptoire, si absolue, et avec un tel air de confiance en elles-mêmes, que l'on est tenté aussitôt de les contredire. C'est, du reste, ce que le plus ordinairement elles paraissent désirer. Elles portent un défi : « Combattons, je suis tout armé! » Mais cette sorte de duels en paroles n'est pas du goût de tout le monde : ils finissent presque toujours par des blessures d'amour-propre, et on pourrait presque dire qu'on n'en sort qu'en s'aimant un peu moins; or, c'est l'effet contraire qui est toujours désirable. Il est inévitable, sans doute, que l'on diffère en de certaines questions, cela même est utile; mais au lieu d'accentuer ces différences parfois jusqu'à s'irriter, on doit plutôt tendre à se faire des concessions et à s'accorder. Rien n'est plus agréable, plus doux et plus profitable que les entretiens où l'on cherche de bonne foi la vérité en toutes choses, et où l'on s'élève ensemble vers elle de plus en plus sympathiquement à mesure qu'on en approche.

Éd. Ch.

LE REPENTIR

EST UNE PREUVE DE LIBRE ARBITRE.

Cette dernière espèce de douleur (le repentir) vient de l'idée d'un mal qui ne nous arrive que par notre faute : ce qui nous fait entendre que nous sommes libres à nous déterminer d'un côté plutôt que d'un autre, et que si nous prenons un mauvais parti, nous devons nous l'imputer à nous-même.

Bossuet.

LES ÉMIGRANTS.

Cette gravure, dont l'auteur nous est inconnu et qui rappelle les œuvres de Chodowiecki, pourrait avoir servi à illustrer ce passage du poème d'*Hermann et Dorothée* (1) :

« Qui pourrait raconter tant d'infortunes! On voyait déjà la poussière de loin, avant d'avoir descendu les prairies; la file avait passé de colline en colline. Sur la route qui longe la vallée, toujours des voyageurs et des chariots. Nous pûmes apprendre combien est amère la fuite douloureuse, et combien est sensible la joie de sauver précipitamment sa vie. C'était triste de voir les meubles divers que renferme une maison bien pourvue, entassés sur des chariots et des voitures... Ainsi che-

Émigrants en route (2).

(1) Voy. t. X, p. 407, de la première série.

(2) On lit en caractères minuscules, sur un coin de la gravure, ce nom : *S. Granicher.*

minait sur la route poudreuse la troupe, qui se pressait en désordre. L'un désirait aller lentement avec son faible attelage, l'autre voulait se hâter... »

PRÉJUGÉS.

LA SALAMANDRE TERRESTRE.

Voy. t. Ier, p. 8, de la 1re série.

On trouve encore dans nos campagnes des personnes persuadées que la salamandre peut vivre au milieu des flammes, et même qu'elle a le pouvoir d'éteindre le feu. Ce préjugé est très ancien et explique comment, parmi les figures héraldiques, on a pris la salamandre pour emblème de la constance, de la fidélité, sur les armoiries. Cet animal y est représenté d'une façon incorrecte, tout entouré de flammes dévorantes.

Il faut, du reste, reconnaître que les préjugés populaires ont souvent pour origine quelque apparence trompeuse. La salamandre est constamment humectée par un liquide visqueux que sécrètent deux séries d'orifices placés tout le long de l'épine dorsale : c'est une sorte de transpiration cutanée très abondante, d'une saveur âcre et amère, qui sert d'arme défensive à l'animal. Il peut donc arriver que la salamandre, placée sur quelque mince morceau de braise, l'éteigne, mais tout en se brûlant; et comme la vie persiste longtemps chez les reptiles, même après de graves lésions, la salamandre peut survivre à des brûlures qui ne seraient que légères.

La *salamandre aquatique,* ou *triton,* est un petit reptile de la forme d'un lézard : le ventre est d'un rouge orangé très vif, tandis que le reste du corps est brun foncé tirant sur le vert.

La *salamandre terrestre* a la même forme, mais elle est beaucoup plus grande; de la tête à l'extrémité de la queue, elle mesure souvent plus de quinze centimètres. Elle est d'un très beau noir, marquée de taches jaune vif du plus bel effet. Cette association de couleurs est très heureuse : les deux nuances se font valoir l'une l'autre; c'est ce que les négresses ont constaté depuis longtemps en se coiffant de foulards jaunes. Tous les marchands de dentelles savent très bien faire valoir les dentelles noires en les plaçant sur du papier jaune. A Mulhouse, on a fabriqué d'énormes quantités de fort belles indiennes noires à dessins jaunes pour la Chine et le Japon, sur commandes spéciales de négociants de ces pays : ces effets de couleurs ne nous plairaient pas, mais ils sont certainement fort riches.

Pourquoi craint-on de toucher les salamandres, tandis qu'on prend volontiers les lézards à la main? Que de collégiens ont nourri des lézards! Mais il est rare qu'on ait élevé des salamandres.

Le motif de cette aversion, c'est la présence de cette humeur visqueuse qui recouvre le dos de la salamandre et qui produit une sensation désagréable; de plus, cette humeur est un venin, comme celui qui est sécrété par les pustules de la peau du crapaud, principalement par celles qu'on remarque au-dessus des yeux; mais le venin n'agit que quand il pénètre sous la peau par une écorchure ou une coupure récente.

La salamandre est tout à fait inoffensive; elle rend même des services. Elle habite les endroits humides, et se nourrit surtout d'insectes et de petits mollusques, notamment de ces petits limaçons qui pullulent par milliers et font le désespoir des jardiniers.

Depuis fort longtemps, j'ai appris à mon jardinier à ne pas tuer les salamandres, et même à ne pas marcher dessus par inadvertance, quand ces animaux sortent le soir pour se mettre en chasse. Il s'en est fort bien trouvé : dans la partie la plus humide du jardin, les salamandres se multiplient à volonté (la femelle pond 40 à 50 œufs par an); et on a pu constater, aux endroits où elles habitent, l'extrême rareté des fourmis et des limaçons. Il s'agit ici de la région de l'Est où ce fait s'est passé : l'instruction y est fort répandue; elle aide à vaincre les préjugés.

Dans la Haute-Loire, la salamandre terrestre est l'objet de terreurs folles.

Récemment, j'occupais une centaine d'ouvriers à construire une route à travers une région très accidentée. En creusant une tranchée dans la terre humide, on trouva une salamandre. Aussitôt les ouvriers poussent des cris et veulent la tuer, mais en se tenant à distance.

— Laissez donc vivre cet animal, leur dis-je en m'avançant.

— Monsieur, n'approchez pas! c'est un *souffle-bœuf!* C'est ce qu'il y a de plus « mauvais » dans le pays! C'est plus dangereux que la vipère!

— Écoutez-moi, dis-je, je connais bien la salamandre; elle n'a pas de venin; et en voulez-vous la preuve? Je vais la prendre à la main.

— Que faites-vous, Monsieur? me dit avec effroi le plus brave de ces hommes, qui était resté par curiosité, vous ne connaissez pas cette bête; pour l'avoir touchée seulement vous allez enfler de toutes parts. Ce qu'il faut faire, c'est de rentrer bien vite chez vous et d'appeler le médecin, bien qu'il n'y ait pas grand espoir.

— Merci; mais soyez sans inquiétude sur mon compte.

Le lendemain matin arrivent deux paysans qui insistent pour me parler :

— Monsieur, dit le plus âgé, nous venions savoir de vos nouvelles; vous n'êtes pas donc enflé? Tant mieux; mais il faut que vos ouvriers aient menti.

— Pourquoi cela?

— En revenant de la route, ils ont dit au pays que vous aviez touché un souffle-bœuf. Si c'était vrai, vous seriez enflé et même mort à l'heure qu'il est.

— Les ouvriers n'ont pas menti, et je vais re-

commencer devant vous, si nous trouvons un souffle-bœuf près d'ici.

— Alors, Monsieur, c'est que vous avez un *secret;* et vous faites bien de ne pas le dire, quoique certainement ça ne puisse rien vous rapporter.

— Comment pouvez-vous croire à des secrets? Je n'en ai aucun; bien plus, ma jeune fille que voilà est habituée à prendre à la main tout les animaux non venimeux sans la moindre répugnance, les souffle-bœuf comme les autres.

— Ah! Monsieur, alors, ce n'est plus un secret, c'est un *don de famille;* c'est bien mieux. Notre vieux berger, que vous connaissez, a le don de guérir les foulures et les entorses; c'est un don de famille, de père en fils!

— Laissons cela, vous ne me croirez pas et je perds mon temps. Mais, dites-moi, avez-vous jamais vu quelqu'un de malade pour avoir touché une salamandre?

— Comment donc! Il y a un homme de notre village qui en est mort; il s'était endormi dans un pré, couché sur un souffle-bœuf qu'il n'avait pas vu. Il a traîné plusieurs semaines et il est mort tout enflé.

— Cela pourrait être une hydropisie.

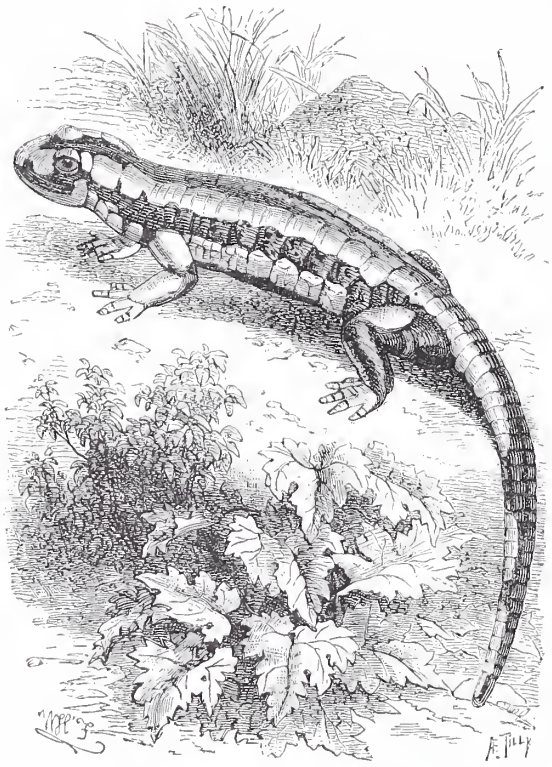
— Non, non, c'était bien le venin de la bête. Pourquoi ne voulez-vous pas croire cela, quand on sait que les bœufs enflent rien que pour l'avoir vue? Pourquoi l'appellerait-on *souffle-bœuf*, si ce n'était pas vrai?

— Je crois seulement que les bœufs enflent, quand ils ont pâturé dans des endroits humides, où l'on a semé de la luzerne et surtout du trèfle: Comme on trouve des salamandres dans ces mêmes pâturages humides, on a accusé des bêtes innocentes (et même *utiles*) au lieu de s'en prendre aux pâturages.

— Utiles! vous avez dit *utiles!* A quoi ces vilaines bêtes peuvent-elles servir? Si ce ne sont pas de mauvaises bêtes, pourquoi les bœufs en ont-ils peur? pourquoi s'arrêtent-ils quand ils en rencontrent dans les sillons? Vous voyez bien que c'est l'instinct du bœuf qui l'avertit! vous n'avez rien à répondre à cela.

— Au contraire, cela s'explique fort bien. D'abord, le bœuf ne voit pas souvent des salamandres: il est donc étonné de rencontrer sous ses pieds un animal si singulièrement marqué de noir et de jaune. Jetez dans le sillon n'importe quel objet un peu extraordinaire, un jouet d'enfant bariolé de vives couleurs : le bœuf s'arrêtera de même, se demandant sans doute vaguement ce que cela peut bien être. Mais il y a plus : chaque laboureur qui aperçoit un souffle-bœuf arrête la charrue pour le tuer, de loin, avec le bout de son aiguillon. Et le bœuf prend aussi l'habitude de s'arrêter quand il aperçoit la bête : c'est d'ailleurs une occasion pour lui de se reposer un instant.

— Nous voyons bien que vous avez des raisons pour tout, comme l'avocat qui nous a fait gagner notre dernier procès (un fameux, celui-là! et qui nous a coûté cher). Mais puisque vous avez un secret (ou un don de famille) contre les souffle-bœuf, vous en connaissez peut-être un contre les vipères? c'est probable, puisque c'est moins dangereux.



La Salamandre terrestre. — Dessin de Freeman.

— En fait de secrets, je vais vous en indiquer un excellent contre les vipères et contre bien d'autres choses plus nuisibles : Envoyez vos enfants à l'école, et surtout demandez des *écoles de hameau*, qui sont de première nécessité dans votre pays : une commune de quinze cents habitants comprend souvent dix hameaux à plusieurs kilomètres les uns des autres, et une même école ne peut suffire.

Au retour de cette conversation, on questionne mes deux interlocuteurs:

— Eh bien! vous a-t-il dit son secret? car il en a un.

— Bien sûr il en a un; mais il a parlé de tout autre chose. Il veut le garder, ça se comprend, bien que ça ne puisse rien lui rapporter.

— Mais, enfin, qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Il a fini en nous conseillant d'envoyer les enfants à l'école! On voit bien qu'il ne connaît pas le pays. On y est beaucoup plus instruit maintenant qu'autrefois : à la dernière revision, il n'y avait plus que quarante conscrits sur cent qui ne connaissaient pas leurs lettres!

Il est impossible d'être moins exigeant en matière de progrès. Mais avant vingt-cinq ans le centre de la France atteindra le niveau actuel de l'Est, où la moyenne des conscrits illettrés ne dépasse guère deux ou trois pour cent.

GUIGNET,
Ingénieur, ancien chef de station agricole.

UNE CHEMINÉE DU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN EN LAYE.

La salle de Mars, ou grande salle des fêtes du château de Saint-Germain en Laye, fut construite sous François Ier, d'après les plans du roi lui-même et selon son goût personnel, goût original, à la fois hardi, simple et élégant. La cheminée de cette salle, que nous reproduisons, est ornée de la salamandre symbolique du roi, de même qu'on trouve le grand F du nom royal en beaucoup d'autres parties du château, cheminées extérieures, ferrures, etc.

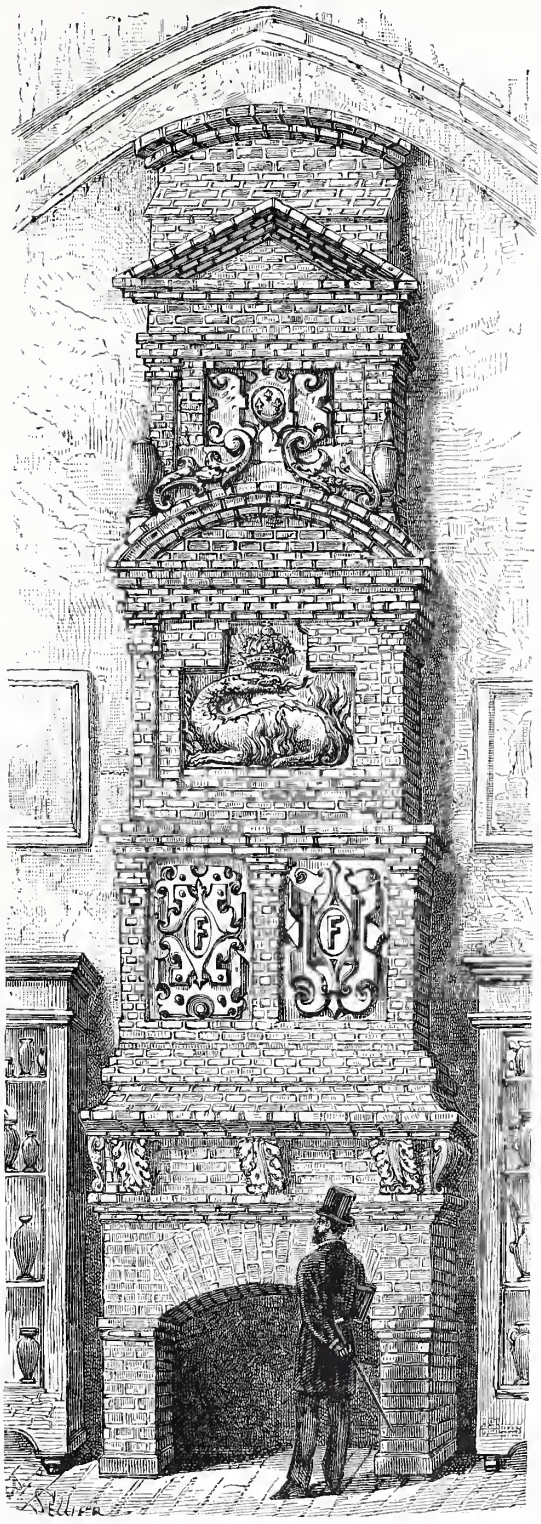
Construite en briques, comme le reste du château, ses murs, ses voussures, les parois de ses escaliers et de ses tourelles, cette cheminée n'a pas été encore complètement réparée, non plus que la salle des fêtes dont elle orne l'extrémité qui touche au donjon. Elle est cependant restée en très bon état, tandis que presque tout dans le château était délabré, dénaturé par le déplorable usage qu'on a longtemps laissé faire du château en le convertissant en un pénitencier militaire.

Aux derniers travaux, on retrouva cette cheminée complètement emplâtrée : ce n'était point sans doute par esprit de conservation, mais parce qu'on avait peu de goût pour sa restauration. Sans le vouloir, on l'a protégée. Les briques en sont membrées de pierre de liais qui forme la matière des entablements, consoles, vases, emblèmes, etc. Sa hauteur est à peu près celle de la salle, qui est couverte en voûte d'arête; elle mesure, en hauteur, 10m.50 depuis le dallage jusqu'au sommet du fronton qui termine l'ornementation du coffre; en largeur, 3 mètres à la base.

La salle, sous la clef, c'est-à-dire au-dessus de la cheminée, mesure 11m.80. Cette salle va de la chapelle de Saint-Louis (antérieure à la sainte Chapelle de Paris) au donjon carré de Charles V, seuls restes de l'ancien château de nos rois; elle a été construite sur les fondations des anciens bâtiments et occupe tout le corps de logis, en longueur comme en hauteur, du moins à partir du premier étage. En longueur, elle mesure quarante mètres; en largeur, onze mètres dans œuvre.

On a retrouvé, sous le carrelage, des affiches de spectacle qui montrent qu'en 1789 la salle servait de théâtre, et qu'on y jouait, entre autres opéras, *le Déserteur, Blaise et Babet*, etc., etc. (1)

ART. RH.



Château de Saint-Germain en Laye. — Cheminée de la salle des fêtes.

CLAUDE BERNARD.

Suite. — Voy. p. 81.

Magendie protesta. Il rejeta les systèmes, les théories, les idées préconçues, la généralisation; il expérimenta et il observa : « Je n'ai, disait-il, que des yeux, mais pas d'oreilles. » Il provoquait un

(1) On peut consulter le 2e vol. des *Châteaux de France*, par Sauvageot, et une notice de M. Arthur Rhoné, insérée dans le Catalogue du Musée en 1869.

phénomène, puis, sans commentaires, il en inscrivait le résultat. Sa réaction fut sans mesure et telle qu'il n'essayait même pas d'expliquer les apparentes contradictions de deux expériences.

Claude Bernard se montra supérieur à son maître; il eut plus que lui l'inflexible notion de la loi. « Il comprit, nous dit son élève M. Picard, qu'on ne pouvait admettre ce procédé de Magendie, et laisser ainsi s'accumuler des assertions contradictoires. » Comme tous les grands initiateurs, il a fait plus que des découvertes, il a tracé le chemin. Avant lui, point de méthode; une conception funeste paralysait la physiologie : les manifestations de la vie étaient jugées instables et irrégulières, et l'on opposait toujours l'ordre immuable, l'absolue nécessité des phénomènes physico-chimiques, aux caprices des phénomènes vitaux. « Leur loi, osait s'écrier Gerdy, est précisément de n'avoir pas de loi. »

Cette spontanéité, à laquelle croyait le grand Bichat, était la négation de la physiologie. Une science, pour avoir droit à ce nom, doit proclamer que, dans son domaine, les mêmes causes, au milieu des mêmes circonstances, produisent les mêmes effets. Elle ne note point la fantaisie et les jeux du caprice, elle enregistre des lois. Claude Bernard a démontré « qu'il n'y a pas deux ordres de sciences, les unes fières et assurées, les autres hésitantes et timides; les unes sûres de commander seules et d'être obéies seules par l'expérience, les autres toujours en crainte d'une intervention inconnue dans son essence, sa forme et son but. » Et cette vérité éclate maintenant avec tant d'évidence qu'on la croit volontiers d'origine traditionnelle; pourtant, elle ne s'est affirmée que dans la seconde moitié de ce siècle.

Les phénomènes de la vie sont si complexes et s'enchevêtrent de telle sorte que l'analyse en est infiniment délicate. Lorsqu'on interroge un rouage de la machine animale, il est bien difficile de ne pas influencer les rouages voisins qui vont compliquer de leur action solidaire l'action simple que l'on étudie. Il n'y a pas, dans cette science, de découverte à fleur de terre, et l'on reste confondu de ce qu'il a fallu de sagacité, de patientes recherches et d'efforts pour isoler les faits les plus élémentaires. On ne s'étonnera donc pas que le génie de Claude Bernard ait mis de longues années à élaborer ses merveilleuses recherches sur la glycogénie, un des monuments de la physiologie contemporaine. Qu'on nous permette d'en rappeler l'histoire en aussi peu de mots que possible :

Claude Bernard s'était demandé ce que devient, dans l'organisme, le sucre de notre alimentation. Il constata tout d'abord que, chez des chiens nourris de substances sucrées, il existe du sucre dans les veines sus-hépatiques : de là cette conclusion que le sucre est absorbé par la muqueuse intestinale dont les veines se rendent au foie; qu'il passe de cet organe dans les veines sus-hépatiques, et de celles-ci dans le cœur droit, qui le projette dans les poumons, où il est brûlé, — car on n'en retrouve au delà, dans le cœur gauche et les artères, qu'une très faible quantité.

De nouvelles recherches prouvèrent bientôt la fausseté de cette hypothèse : chez des animaux nourris d'aliments où le sucre est rigoureusement exclu, on en retrouvait encore dans les veines qui émergent du foie. Il faut donc admettre que le foie est une sorte de réservoir où le sucre s'accumule par un mécanisme encore inconnu : il s'agissait maintenant d'y rechercher cette substance qui jusqu'alors avait échappé à l'analyse des physiologistes.

Ce furent encore des expériences bien délicates. Aussitôt qu'un animal était sacrifié, Claude Bernard dosait le sucre du foie, et par deux analyses successives, pour éviter toute erreur. Un jour, il ne fit qu'un dosage, remettant le second à plus tard : le lendemain, il constate un chiffre bien supérieur à celui de la veille; il croit s'être trompé, mais de nouvelles recherches lui donnent toujours le même résulat. Il imagine alors de laver le foie, dont un courant d'eau suffisamment prolongé entraîne tout le sucre : les réactifs les plus sensibles prouvent qu'il n'en existe plus; et cependant, au bout de quelques heures, le sucre reparaît. On peut donc conclure rigoureusement que le foie a une double fonction, et qu'à la fabrication de la bile, connue depuis longtemps, il ajoute celle du sucre.

La découverte paraissait complète; Claude Bernard, pourtant, ne s'en contenta point : il voulut savoir quels sont les matériaux de cette fabrication, et, après de laborieuses expériences, il arriva enfin à isoler une substance particulière de couleur opaline, la *matière glycogène*. C'est dans sa leçon du 18 mars 1857 qu'il annonça ce fait nouveau à ses auditeurs, et ses premières recherches sur le sucre dataient de 1843. Quatorze années de travaux quotidiens et minutieux! N'a-t-on pas eu raison de dire que le génie n'est qu'une longue patience?

D'autant plus que Claude Bernard poussa plus loin l'analyse; il se demanda quelle peut être l'influence du système nerveux sur la production du sucre. Après des tentatives de section et d'arrachement des nerfs, il eut l'idée de piquer la racine de ceux qui animent le foie. Dès ce moment, la fonction glycogénique s'exagéra à tel point que le sucre se trouva en trop grande abondance pour être brûlé dans le sang : le *diabète* était créé de toutes pièces. Nous n'avons plus besoin d'insister sur les rapports directs de la physiologie avec la médecine.

La grandeur de ces résultats étonne d'autant plus que l'on connaît la misérable insuffisance des moyens de recherche dont Claude Bernard disposait alors. On se rappelle ce qu'était le laboratoire du Collège de France d'où sortaient tant de brillantes découvertes; il ne possédait aucune de ces machines perfectionnées, aucun de ces instruments de précision qui font la gloire de nos instituts contemporains. Point d'aides, que les élèves volon-

taires et non rétribués groupés pour recevoir les leçons du maître; pas de budget pour acheter des animaux rares ou de grande taille. Des thermomètres, des appareils électriques assez grossiers, quelques bocaux, des flacons pour les réactifs, un aquarium pour les grenouilles, un chenil, des caisses pour les cochons d'Inde et les lapins : voilà l'inventaire fait. Un jour, faute d'autres « sujets », Claude Bernard expérimente sur les blattes abritées sous les dalles du fourneau, et reconnaît que le vide de la machine pneumatique ne leur enlève rien de leur activité.

En 1851, Claude Bernard fit, devant la Société de biologie, une courte communication qui contenait en substance une des plus grandes découvertes du siècle. On sait que, dans notre organisme, il existe deux systèmes de nerfs : les nerfs de la vie organique, les nerfs de la vie végétative. Les nerfs de la vie organique, nés de l'encéphale et de la moelle épinière, se distinguent eux-mêmes en nerfs sensitifs, qui transmettent les impressions de la périphérie de notre corps au cerveau, et en nerfs moteurs, qui communiquent aux muscles les ordres du cerveau. Grâce aux premiers, nous percevons les sensations de température, de douleur et de contact; les contractions musculaires qu'engendrent les seconds déterminent les mouvements de notre corps.

Le *grand sympathique* constitue le second système, celui de la vie végétative, fort peu connu avant les recherches de Claude Bernard. On savait bien que ses rameaux se divisent dans les viscères et président aux contractions et à l'obscure sensibilité de l'intestin, de l'estomac, du rein, et d'autres organes internes; mais on ignorait presque entièrement ses relations avec les vaisseaux. Par une série d'expériences célèbres, le jeune physiologiste démontra que la section du grand sympathique provoque la dilatation du calibre des artères; le sang parcourt alors celles-ci en plus grande abondance, et les tissus, irrigués plus largement, se tuméfient, rougissent et s'échauffent.

Claude Bernard donna bientôt l'explication de ces phénomènes : le nerf coupé n'exerce plus son action incessante sur les vaisseaux, qui se paralysent alors; leurs parois musculaires ne se contractent plus pour réagir contre l'impulsion du cœur; elles se laissent distendre par l'afflux du sang. Mais si l'on applique un rhéophore sur l'extrémité du nerf sectionné, le courant remplace l'excitation normale du nerf intact; sous l'influence de l'excitation électrique, la circulation reprend sa physionomie primitive, les artères se resserrent, les tissus que parcourt une moins grande quantité de sang pâlissent et perdent leur excès de chaleur; et il reste acquis que les rameaux du *grand sympathique* se distribuent aux parois des vaisseaux, dont ils règlent le débit : ces nerfs furent désignés sous le nom de *vaso-moteurs*.

Quelques années après, Claude Bernard compléta magnifiquement cette découverte déjà si riche en applications de toutes sortes : il reconnut que la section de certains nerfs vaso-moteurs produit un effet précisément inverse à celui qu'il avait noté lors de ses premières recherches. Il en est ainsi pour la corde du tympan, ce rameau du nerf facial dont les filets se rendent dans les parois des vaisseaux de la glande sous-maxillaire, organe sécréteur de la salive. Voici l'analyse de cette expérience :

Lorsqu'on coupe la corde du tympan, il n'y a point, comme après la section du grand sympathique, de dilatation des artères, de circulation plus abondante, et de plus grande calorification; mais dès qu'on excite le nerf coupé, les vaisseaux de la glande se gonflent, le sang afflue, et ces phénomènes s'accompagnent d'une production exagérée de salive. Dans ce cas donc, l'activité des nerfs se révèle par une dilatation des vaisseaux, au lieu de se traduire par un resserrement de leur paroi : aussi, pour désigner ces nerfs de fonctions inverses, donne-t-on aux premiers le nom de *vaso-constricteurs*, et aux seconds celui de *vaso-dilatateurs*.

De si belles découvertes ne pouvaient laisser leur auteur inconnu. Désormais, Claude Bernard était célèbre; les polémiques, les querelles, les insinuations malveillantes, les injures que soulevèrent ses recherches sur la glycogénie, avaient, par une réaction nécessaire, contribué elles-mêmes à sa gloire. En 1853, il soutenait devant Milne-Edwards, Dumas et A. de Jussieu, sa thèse de doctorat ès sciences; en 1854, l'Institut lui ouvrit ses portes, et l'on créait pour lui à la Sorbonne une chaire de physiologie. En 1855, mourait son maître Magendie, auquel il succédait au Collège de France.

A suivre.

Dr Paul Reclus.

LA RANCE.

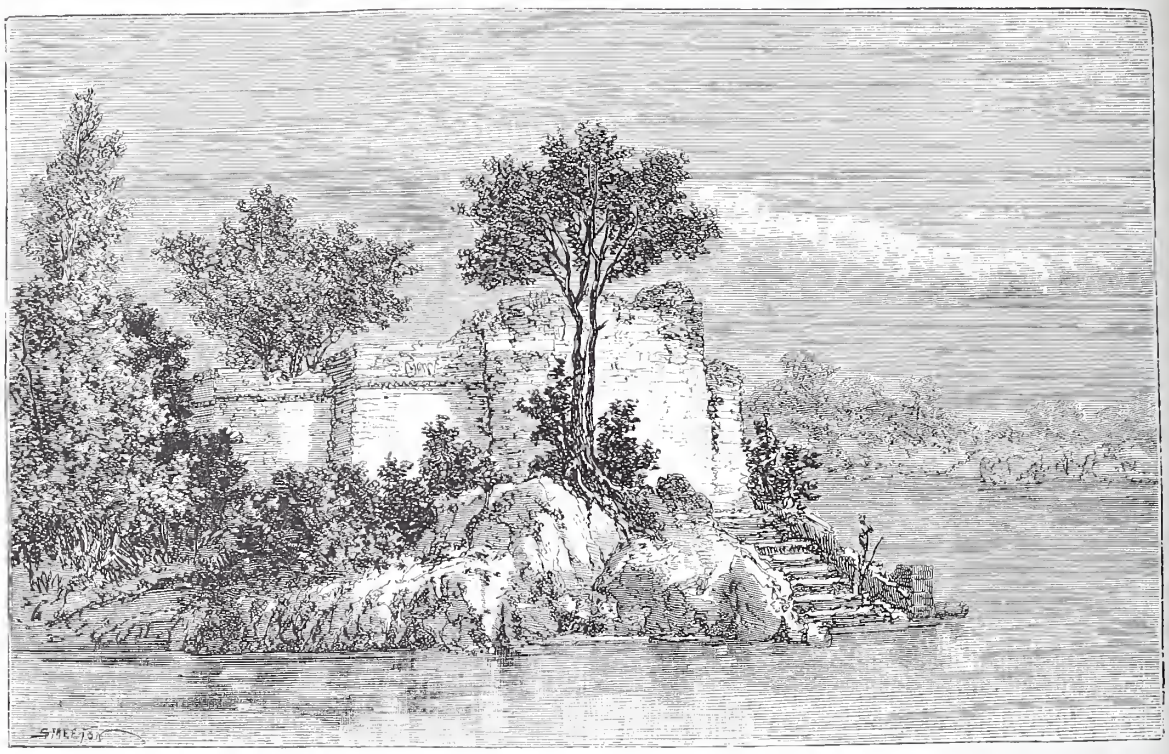
Les touristes qui se rendent de Dinan à Saint-Malo manquent rarement de prendre le bateau à vapeur qui, sur la Rance, fait le trajet entre ces deux villes.

C'est une promenade de quelques heures, au milieu des plus charmants paysages. Le fleuve coule tantôt au-dessous de coteaux agréablement boisés, parsemés de villas, tantôt entre des rochers escarpés, couronnés de ruines variées, anciennes fortifications couvertes de lierre, tours crénelées, chapelles qui sont encore des buts de pèlerinage.

Quand, parti de Dinan, on a dépassé les magnifiques rangées de peupliers entre lesquelles la Rance est canalisée, on atteint, à peu de distance du moulin Neuf, la plaine de Taden, vaste nappe d'eau au fond de laquelle le regard est attiré, à gauche, par le clocher du village de ce nom. On longe ensuite une chaîne de rochers taillés à pic, puis on entre dans l'écluse du Livet. Plus loin, la rivière s'élargit, ses rives s'abaissent, et le ba-

teau traverse la plaine de Mordreuc, autre belle nappe d'eau, que bordent à gauche les collines boisées de Plouer et à droite des plaines couvertes d'arbres fruitiers. On s'engage ensuite dans un défilé dominé à droite et à gauche par des maisons de plaisance, des hameaux, des édifices en ruine, et au sortir duquel on se trouve sur le lac de Saint-Suliac, large d'environ deux kilomètres et sillonné par de nombreuses barques de pêcheurs. Puis on passe devant des récifs, des îles; l'horizon s'ouvre de plus en plus; on approche de Saint-Malo. On découvre à gauche la pointe de la Vicomté, Dinard, la rade, et à droite la tour Solidor, le fort de la Cité, Saint-Servan, et le Grand-Bey, où l'on aperçoit, sur un rocher, la tombe de Châteaubriand.

« Quand aux pans de murs et à la tour ruinée qui figurent dans mon dessin, nous écrit l'habile artiste, M. Catenacci, j'avoue que j'en ignore le nom, et j'en demande pardon aux archéologues.



Sur la Rance, près de l'écluse. — Dessin de H. Catenacci.

Ce qui m'a surtout paru intéressant, c'est l'effet pittoresque du site. J'en ai fixé le souvenir sur le pont du bateau, durant le peu de temps qu'ont duré les manœuvres de l'écluse. »

UN DIPTYQUE CAROLINGIEN.

Les diptyques consulaires, qui avaient un emploi bien défini dans le cérémonial du Bas-Empire, utilisés par l'Église, tantôt pour inscrire les noms des morts dont on devait faire commémoration pendant la messe, tantôt pour orner la reliure des livres liturgiques, durent bientôt être suppléés par les diptyques de caractère exclusivement religieux qui sont parvenus jusqu'à nos jours.

La plupart représentent des scènes de l'Évangile, la Crucifixion surtout, où le symbolisme chrétien se dégage difficilement des traditions antiques, en lui empruntant quelques-unes de ses personnifications. Ceux-là sont plus rares qui ne montrent que des scènes contemporaines de l'époque où ils ont été taillés dans l'ivoire, ainsi que le font les deux feuillets dont la gravure accompagne ces lignes.

Provenant, dit-on, d'une ancienne chapelle dite « des Carolingiens », à Francfort, ils étaient encastrés tous deux, jadis, dans la couverture d'un évangéliaire appartenant à la Bibliothèque publique de Francfort. L'un en a été distrait, nous ne savons en quelles circonstances, et fait partie, aujourd'hui, de la magnifique collection d'objets d'art du moyen âge et de la renaissance réunie par M. Spitzer. C'est celui qui montre un archevêque debout au milieu de son clergé.

L'autre a gardé sa place sur le manuscrit. Mais celui-ci, étant de date très postérieure aux ivoires qui le décoraient, ne peut rien nous apprendre, même indirectement, sur le personnage qui y est deux fois représenté.

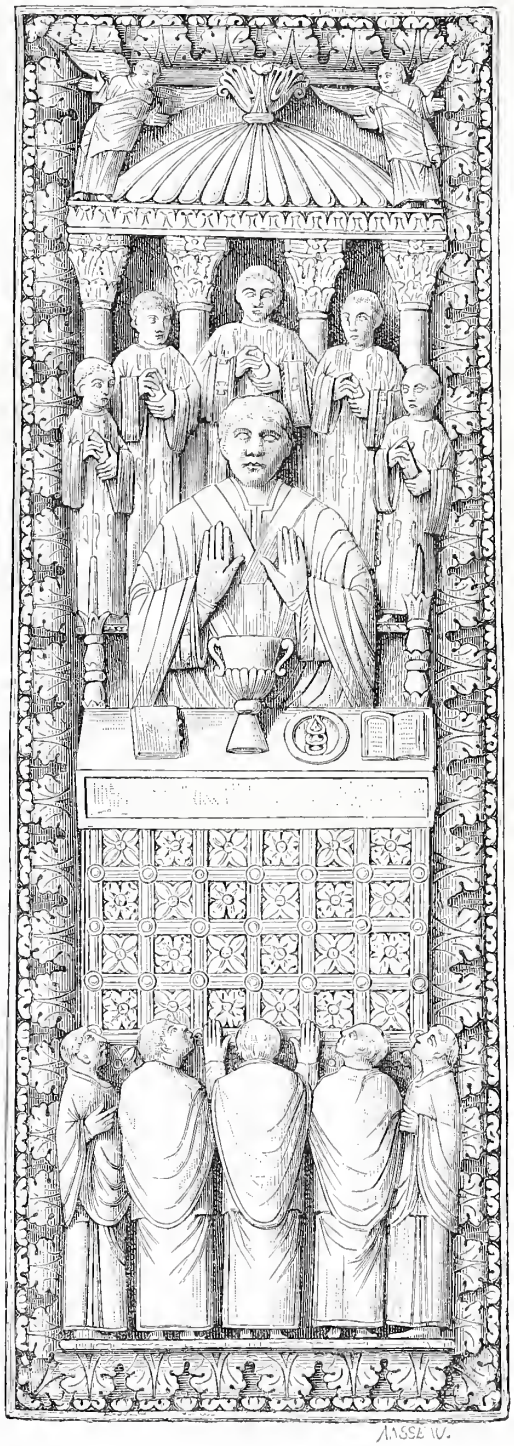
En l'absence de tout document précis, nous sommes réduits aux conjectures sur l'époque où ce diptyque a été exécuté, et à une simple analyse des détails d'ameublement et de costume religieux qu'il nous montre.

Il ne reste rien de la tradition romaine dans le style des figures aux mouvements presque symé-

riques qui y sont représentées, bien que cette tradition se retrouve dans l'architecture de l'enceinte fortifiée de l'une des feuilles et dans les colonnes d'un corinthien très altéré qui supportent la coupole de l'autre. Malgré cette coupole, cependant, le style n'a rien de byzantin, et ce sont des imagiers de l'Occident qui ont taillé ce diptyque.

Quant aux feuilles d'acanthe entablées qui couvrent les moulures d'encadrement, elles persistent dans l'ornementation jusqu'au douzième siècle.

(Collection Spitzer.)



(Biblioth. de Francfort.)

Plaques d'ivoire sculpté du neuvième siècle.

L'exécution, très ferme et très précise, appartiendrait plutôt à la ciselure qu'à la sculpture, tant les figures et les détails s'enlèvent avec peu de relief sur les fonds. Tous ces caractères indiquent une époque intermédiaire entre la décadence romaine et la renaissance du douzième siècle, celle à laquelle la dynastie carolingienne a donné son nom.

Le feuillet de gauche représente un archevêque debout devant son trône pontifical, dont le dossier s'arrondit en coquille derrière sa tête, tenant de la gauche un livre ouvert placé sur un pupitre dressé près de lui, et donnant, peut-être, la bénédiction

de la droite, dont le geste n'est point parfaitement défini.

Ce personnage ecclésiastique est un archevêque, à cause du *pallium*, ancien manteau d'investiture réduit à une bande droite qui est posée sur ses épaules, et qui, tissé avec la laine blanche d'agneau, est concédé par le pape aux primats presque seuls dans l'Église d'Occident, tandis que tous les évêques le revêtent dans l'Église d'Orient. De grandes épingles d'orfèvrerie, dont on retrouve la mention dans les inventaires et sur certains monuments, fixaient le *pallium* sur la chasuble.

Celle-ci, relevée sur les deux bras, est l'antique *planeta* ou *casula*, qui est formée d'un ample disque d'une étoffe souple, au centre duquel on a ménagé une ouverture pour le passage de la tête. Peu à peu, après avoir usé de cordons pour maintenir relevés au-dessus des bras les deux côtés de la chasuble, on en rogna insensiblement l'étoffe, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la chose raide et plate que les prêtres officiants portent aujourd'hui.

Au-dessous de la chasuble on aperçoit les deux bouts de l'étole, qui, comme le *pallium*, était aussi jadis une sorte de robe dont il ne reste plus aujourd'hui que la garniture qui est une marque de la prêtrise.

L'ancienne *stola*, dont elle est le reste, devait n'être point sans analogie avec la longue robe ornée de deux claves descendant de l'une et l'autre épaule, origine de la tunique des évêques et de la dalmatique des diacres.

L'étole de l'archevêque pend par-dessus cette tunique, longue robe à larges manches, fendue, pour la facilité des mouvements, sur les côtés où elle est garnie d'un effilé, et ornée, sur le devant, de deux bandes ou claves descendantes. Ces deux bandes sont, de plus, accompagnées de houppes ou floches qui ont fait parfois donner à tout le vêtement le nom de *floquetus*.

Enfin, par-dessous la tunique, on aperçoit le bas de l'aube, dont les manches étroites apparaissent aussi au delà des manches larges de la tunique.

Une seule partie des ornements sacerdotaux manque au principal personnage, comme à tous les prêtres qui l'accompagnent, c'est le manipule, bande d'étoffe aujourd'hui posée sur le poignet gauche des officiants, qu'à l'époque carolingienne ils portaient à la main, et qui n'est autre chose que la représentation du mouchoir.

Aucune coiffure n'apparaît sur la tête de l'archevêque. Peut-être n'en aurait-il pas dû porter à l'endroit de l'office où il est représenté, mais la meilleure raison est qu'à l'époque dont il s'agit il n'en existait point encore qui fût liturgique. La mitre, quelle qu'en fût la forme, n'apparaît guère que vers le onzième siècle, dans le Nord.

Peut-être, afin d'en tenir lieu, la chasuble était-elle munie d'un petit capuchon dont on croit reconnaître les vestiges dans certains monuments.

Ce capuchon aurait été semblable à celui qui garnit les courts vêtements, relevés sur les bras, dont sont couverts les prêtres debout de chaque côté du prélat. Ce vêtement, qui ressemble à une chasuble plus courte et ouverte en partie sur la poitrine, doit être quelque chose d'analogue au camail, également garni d'un capuchon rudimentaire, qui, sous le nom plus particulier de mosette, est le vêtement de chœur des chanoines.

La tunique très courte, qui ne descend guère que jusqu'à la hauteur des hanches, que l'on aperçoit sous la mosette, et qui est le rochet, aube écourtée, également réservé aux chanoines, indique que ce sont des prêtres de cette dignité qui sont ici représentés. Par-dessous ils portent une longue robe à manches étroites.

Enfin, derrière le dossier du siège épiscopal, et en avant d'une seconde coquille qui doit figurer la conque de l'abside de l'église où la cérémonie se passe, se tiennent debout cinq diacres reconnaissables à ce qu'ils portent la simple dalmatique à manches larges, munie de claves, ornée de floches.

Cette séparation du clergé en deux ordres est plus évidente encore dans le feuillet de droite, qui représente l'archevêque officiant, ivoire plusieurs fois publié en Allemagne et en Angleterre.

En avant de l'autel, dans une enceinte qui existe encore à Saint-Clément de Rome, se tenait le chœur des chantres; derrière l'autel, ce qu'on appelait le *presbyterium* était réservé aux prêtres. Ici les membres du chœur des chantres sont vêtus comme les chanoines de l'autre feuillet, sauf qu'on ne voit point de capuchon au vêtement relevé sur leurs bras, qui recouvre leurs épaules.

Quant aux prêtres debout derrière l'officiant, ils ont revêtu la dalmatique des diacres. Tous portent, dans leurs deux mains, un objet rectangulaire qui doit être un livre.

L'officiant est couvert des mêmes vêtements sacerdotaux que dans l'autre feuillet; mais l'autel dressé devant lui mérite quelques observations.

Cet autel est paré plutôt d'un revêtement d'orfèvrerie que d'une étoffe, tissu ou broderie. Les rosaces quadrangulaires comprises entre les croisures de frettes horizontales et verticales, et les petits disques qui marquent la croisure de ces frettes, semblent indiquer plutôt une œuvre de métal. Sur la nappe de l'autel sont placés seulement, et conformément aux anciennes prescriptions liturgiques, le calice, la patène et le missel, qui est ouvert. Quant à l'objet rectangulaire placé du côté opposé et qui semble être un livre fermé, l'évangéliaire peut-être, c'est peut-être aussi le corporalier. Les flambeaux ne sont point posés sur l'autel, mais placés en arrière, ainsi que le sont encore aujourd'hui ceux que portent les acolytes.

La forme du calice, muni de deux anses qui subsistèrent parfois jusqu'au douzième siècle, surtout en Allemagne, est encore celle du *cylix* grec, malgré la raideur de ses profils.

Quant aux trois petits objets figurés sur la patène, et qui semblent évidés au centre, ce ne peuvent être que des hosties, bien que celles-ci, d'après

les représentations les plus anciennes qui nous en sont restées, fussent déjà en forme de disques bien avant l'époque carolingienne.

Les quatre colonnes et la coupole qu'elles supportent, que l'on voit en arrière des diacres, au sommet du feuillet, doivent figurer le *ciborium* qui jadis recouvrait l'autel, ainsi que la tradition s'en est conservée dans la plupart des basiliques romaines. Comme il aurait caché les acolytes de l'officiant, l'imagier, par une hardie transposition, les a rejetées en arrière. Deux anges, debout de chaque côté de la coupole, doivent être des statues de bronze, probablement, à cause de l'écartement des ailes qu'il eût été difficile d'exécuter ainsi en marbre. Le sujet ne comporte pas d'ailleurs l'intervention d'aucun messager céleste. Si, comme il est permis de le supposer, ce *ciborium* était planté sur un plan carré, un ange devait être placé à l'aplomb de chacune des quatre colonnes qui en supportaient la coupole.

Les deux feuillets de diptyque que l'on vient d'analyser, précieux pour les détails qu'ils donnent sur le costume sacerdotal de l'époque carolingienne, sont à rapprocher de ceux qui décorent la reliure du Sacramentaire, de Drogon, conservé à la Bibliothèque nationale. A peu près du même temps, s'ils sont d'un autre art, ils figurent aussi des prêtres officiant sous des autels partagés par des *ciborium*, dans les divers registres qui divisent leur champ.

DARCEL,
Directeur de la manufacture nationale des Gobelins.

EMPLOI DU TEMPS.

Chaque soir, après avoir résumé ce que j'ai fait dans la journée, je pense à mon programme de la journée suivante, et, en défiance de ma mémoire, je l'écris.

Le matin, mon premier soin est de lire ma note; je la complète s'il est nécessaire, et je classe par ordre les devoirs et les travaux que je me suis prescrits.

Règle absolue : je place au premier rang ce qui est le plus urgent, lors même que ce n'est pas toujours ce qui me serait le plus agréable. Je ne me laisse pas séduire par une voix qui souvent m'insinue : — Commence par ce qui te plaît le mieux; tu feras cela plus tard, tu auras le temps; ce sera pour cette après-midi ou ce soir.

— Non, non! je ne t'écoute pas, voix traîtresse; silence! ne suis-je pas mon maître et le tien?

Dans une vie aussi occupée que l'a toujours été la mienne, il est presque certain que ma liste de la veille ne sera pas complètement épuisée quand viendra le soir : c'est un report à faire à la liste du lendemain.

Une habitude dont j'ai toujours eu à me féliciter est de lire avec attention les lettres que je reçois le matin, et, autant que possible, de répondre immédiatement aux plus importantes, si elles ne doivent pas me prendre plus de temps que celui dont j'ai à disposer. Grâce à cette promptitude, on est plus intimement et plus sûrement en rapport de sentiment et de pensée avec les correspondants; les réponses qu'on leur fait sont plus justes et plus précises; elles sont aussi plus faciles, étant écrites ainsi sous l'impression vive de ce qu'ils ont eux-mêmes pensé et senti. Cependant il est une précaution très nécessaire à rappeler : Si votre réponse ne doit pas être agréable, ou s'il y peut percer quelque mécontentement qui sera pénible, n'expédiez pas la lettre aussitôt après l'avoir écrite; retenez-la au moins pendant vingt-quatre heures; en la relisant, ou vous l'atténuerez, ou vous vous assurerez mieux de n'avoir rien dit que ce que vous deviez dire. Ce n'est pas toujours facile. Si peu que l'on soit ému à la lecture d'une lettre, on a quelque impatience d'y répondre : il faut un effort de la volonté.

La lecture du journal quotidien ne me prend guère plus d'une demi-heure : il faut bien en parcourir au moins un; on y apprend en quelques minutes les nouvelles les plus importantes non pas seulement de la France, de l'Europe, mais du monde entier. C'est un devoir : nous sommes les citoyens de l'univers. Mais je passe dès la première ligne tous les récits de crimes ou de scandales de la vie privée, qui ne pourraient que m'être très désagréables sans aucune utilité. Quant aux longs articles qui peuvent instruire réellement, ou je les parcours, ou, s'ils méritent d'être étudiés de près et médités, ce qui n'est pas de tous les jours, je les place ordinairement à part pour les joindre à mes livres du soir.

Je ne dis rien de la succession de mes devoirs du jour : chacun a les siens; et pour ceux qui vivent autrement que s'ils sommeillaient le jour presque autant que la nuit, c'est le tonneau des Danaïdes; mais il ne faut pas s'arrêter et se décourager : je me suis toujours plu à imaginer que tôt ou tard la bonté des dieux récompenserait la persévérance de ces pauvres et charmantes filles de Danaüs; les oisifs pourraient être condamnés à prendre leur place.

En ce qui me concerne, je n'ai jamais craint de me rendre coupable d'oisiveté : ce me serait impossible. Oisif! lorsque j'ai autour de moi tant de sujets pressants d'occuper mon esprit, même en l'absence de tous mes devoirs professionnels! Arrive-t-il, par très grand hasard, qu'il y ait dans mon labeur une interruption forcée de quelques instants, que de lacunes de mon instruction n'ai-je pas toujours à combler! Puis, n'ai-je pas à ma portée tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain! J'ai là, sous mes yeux, sur un des rayons de ma bibliothèque, vingt volumes environ que je relirais des milliers de fois sans cesser d'y trouver de nouveaux sujets d'admiration, et de nobles impulsions vers les pensées les plus dignes d'entre-

tenir dans notre esprit, à ses plus hauts degrés, notre activité intellectuelle et morale!

ÉD. CHARTON.

IMAGES DE LA POTERIE ANGLAISE.

Toby Fill-Pot, cruche à bière du dix-huitième siècle. — Poterie du Staffordshire. (Collection de M. P. Gasnault.)

L'étude de la céramique anglaise est intéressante surtout en ce qu'elle fournit à l'observateur de curieux renseignements sur les mœurs, les habitudes et la vie intime de ce pays au dix-huitième siècle. Plus que partout ailleurs elle se fait, pour ainsi dire, *parlante*, et tout ce qui, dans le domaine politique ou religieux, vient à occuper les esprits, est aussitôt figuré, en relief, en peinture, ou par « impression », sur la théière autour de laquelle la famille se rassemble le soir, sur le *jug* ou pot à bière qui passe de mains en mains, et même sur le *mug* ou gobelet cylindrique où l'on verse le liquide mousseux.

Au seizième siècle, les grandes cruches en grès sur le col desquelles était estampé en relief un mascaron grotesque à longue barbe, furent nommées *beliarmines* par allusion au cardinal de ce nom, si célèbre par ses luttes acharnées contre les progrès de la réforme en Angleterre; plus tard les partisans des Stuarts burent au succès de Charles-Édouard dans des pots ornés de son portrait et couverts de légendes où leurs vœux pour le prétendant sont très librement exprimés.

Pendant la guerre de Sept ans, la céramique populaire souhaite en termes pompeux le succès des armes de Frédéric, de même que plus tard sa haine contre la France et contre Napoléon s'exprime énergiquement sur la panse rebondie des théières ou des cruches à porter.

La poterie devint également un instrument de publicité pour l'art et la littérature. Les compositions d'Hogarth sont plus ou moins fidèlement représentées en relief sur les pots à boire, et les scènes principales des romans ou des pièces en vogue sont reproduites sur les vaisselles d'usage journalier.

Les traits des hommes célèbres de l'Angleterre, guerriers, politiques, écrivains, sont popularisés par la céramique, qui pénètre au fond des campagnes les plus reculées, et, bien que d'un art assez incorrect et souvent peu attrayant, les bustes et les statuettes de Shakspeare, du maréchal Conway, de Wellington, etc., vendus à très bon marché et souvent accompagnés de longues inscriptions, en apprennent autant au peuple que les gazettes.

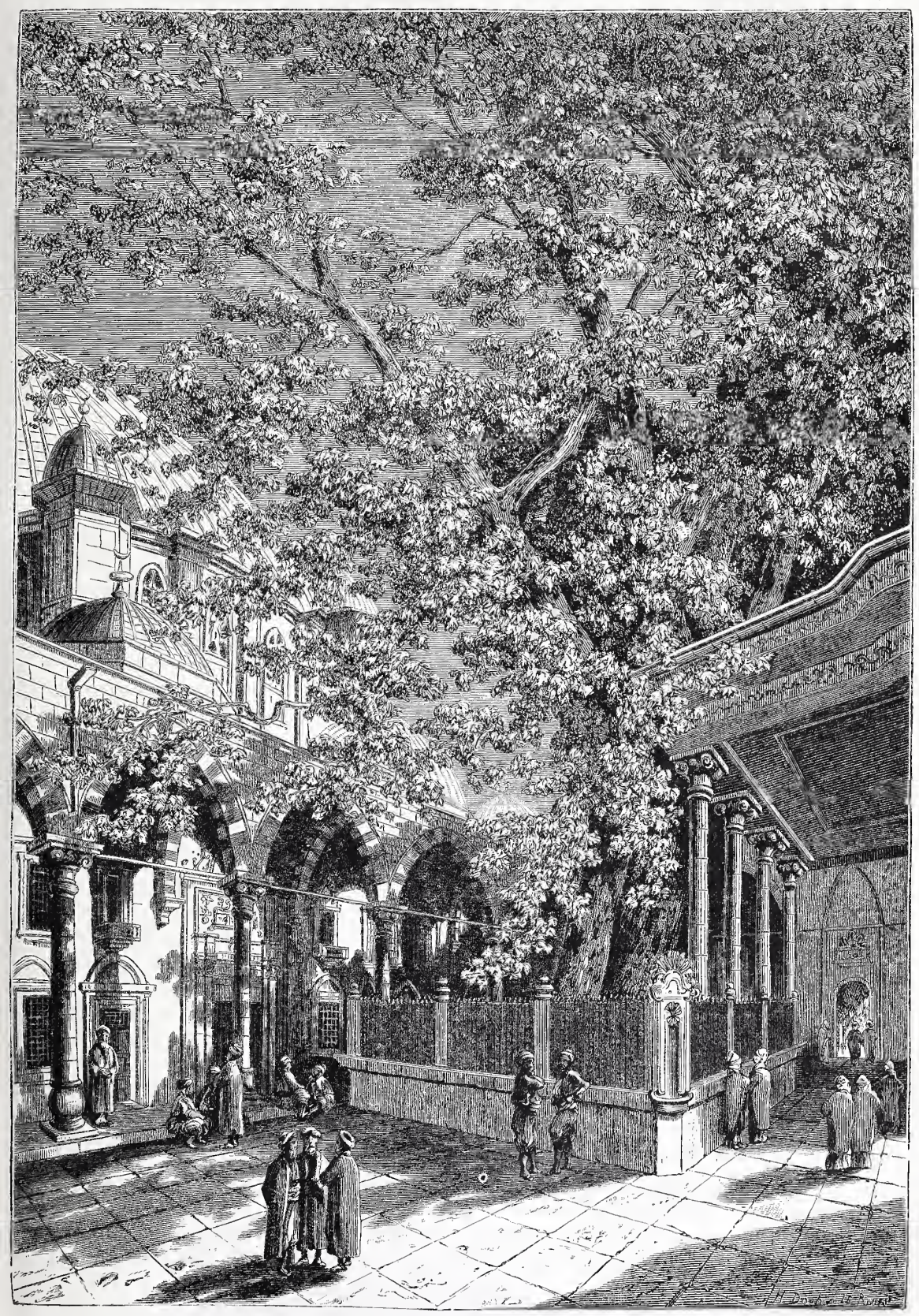
La gaieté anglaise, un peu lourde parfois, se retrouve sous forme de contes et de légendes imprimés sur l'émail de la terre, et souvent sous celle de caricatures, ainsi qu'on en voit un exemple sur les cruches désignées communément sous le nom de *Toby Fill-Pot* (littéralement *Toby verse-pot*), et qui étaient en grande vogue dans la dernière moitié du dix-huitième siècle; elles égayaient les dressoirs et les tables de presque toutes les maisons un peu aisées, surtout en province; toutes ne ressemblaient pas au modèle que nous reproduisons, mais elles représentaient toujours un gros et joyeux bourgeois anglais, un peu podagre, tenant affectueusement pressés contre lui le pot de bière mousseuse et la pipe chers au *gentleman farmer*.

Dans le nord de la France et en Belgique on fabriquait également des cruches à peu près semblables, qui figurent, les unes un buveur tenant une bouteille dans ses mains, les autres une bonne femme à la robe *fleurtée* et sur les genoux de laquelle se tient un petit chien. Ces dernières, assez communément répandues, étaient connues sous le nom de *jacquelines*, d'après une tradition suivant laquelle la comtesse Jacqueline de Bavière, retenue prisonnière, en 1425, au château de Teylinguer, près de Leyde, aurait fabriqué elle-même, autant pour occuper les tristesses et les loisirs de sa captivité que pour laisser aux âges futurs des souvenirs de sa présence, des cruches ou canettes en grès qu'elle jetait ensuite dans les fossés du château. Même encore aujourd'hui, dans les Flandres, on appelle ainsi toutes les bouteilles en grès à large ventre rebondi.

ÉD. GARNIER.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LA MOSQUÉE D'EYOUB, A CONSTANTINOPLE.



La Mosquée d'Eyoub, à Constantinople. — Dessin de M. de Drée.

Au fond de ce golfe célèbre que sa forme et la richesse de ses rives ont fait appeler la *Corne d'or*, on aperçoit une gracieuse mosquée et un vaste cimetière où la blancheur des tombes contraste avec

la verdure des cyprès. Cette mosquée est située à l'extrémité du port de Constantinople, dans un faubourg qui porte son nom. On sait qu'Eyoub (Job) était le compagnon et le porte-étendard de Mahomet II, qu'il périt en 668, lors des premières attaques contre Byzance, et que son cadavre ayant été retrouvé, Mahomet II fit élever cette mosquée pour y déposer ses restes et honorer sa mémoire.

Aucun édifice religieux n'est plus vénéré dans la capitale de l'empire ottoman. Les sultans, lorsqu'ils montent sur le trône, viennent y faire consacrer leurs pouvoirs : c'est le cheik des Mowlewis (derviches tourneurs) qui les ceint du sabre d'Osman, et nul chrétien, même avec un firman, n'a le droit d'y pénétrer.

La mosquée d'Eyoub est d'une architecture très élégante : elle est construite en marbre blanc. C'est une jolie coupole, avec un grand nombre de coupoles plus petites et de demi-coupoles. Un magnifique bouquet d'arbres l'entoure, et au-dessus sont deux minarets à galeries.

Dans l'enceinte sacrée s'élève un platane gigantesque. A l'ouest, dans une cour plantée d'arbres, on voit le tombeau d'Eyoub : c'est un kiosque autour duquel sont des lampes perpétuellement allumées.

Le champ des morts qui environne la mosquée est d'une rare beauté. Les tombes sont très riches, enfermées par des grilles dorées, et tout embaumées de roses et de jasmins. De frais ruisseaux, des fontaines, de magnifiques platanes, font de ce cimetière un séjour enchanté.

MARIANNE BRÉBIET.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 65 et 90.

XXIII

— Pourquoi me regardes-tu comme cela? demanda-t-elle avec colère à Jeannette, qui la regardait d'un air surpris.

— Tu es si drôle aujourd'hui! lui répondit naïvement Jeannette. Tout à l'heure, je ne pouvais pas te faire desserrer les dents, et maintenant tu parles, tu parles, aussi vite que le greffier du juge de paix.

Marianne eut assez d'empire sur elle-même, pour répondre d'un ton calme : — Tu trouves ?

— Oui, je le trouve, reprit Jeanne; et puis, tu sais, c'est si étonnant de t'entendre rire. On dirait que tu as enfin découvert ce que tu cherches depuis si longtemps.

Comme Marianne ne répondait pas, Jeannette lui dit : — Tu n'es pas fâchée contre moi ?

— Oh ! non, je ne suis pas fâchée contre toi.

— Tant mieux, reprit Jeannette.

Si Jeannette avait été douée de l'esprit d'observation, elle eût été frappée de l'expression de la physionomie de sa sœur, et, à force de questions, l'eût bientôt amenée à confesser la vérité. Mais Jeannette était trop contente de savoir qu'elle n'avait point blessé sa sœur, pour en chercher plus long. Et puis, elle était venue sur la plage pour capturer des crabes, et toute son attention se porta sur les crabes.

XXIV

« Ce porte-monnaie, se disait Marianne, appartient évidemment à une personne riche ; or, qu'est ce que c'est que cent francs pour une personne riche? c'est moins que rien, tandis que pour moi c'est plus que la vie. D'ailleurs, mon intention n'est pas de m'approprier cet argent, mais de l'emprunter. Plus tard, quand j'aurai fait des économies, je rendrai la somme et même avec quelque chose en plus. »

XXV

Les parents et les frères de Marianne n'étaient pas plus observateurs que Jeannette; néanmoins ils échangèrent des signes de tête et des clignements d'yeux, comme pour s'avertir mutuellement qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire, car, ce soir-là, Marianne était « encore plus drôle que de coutume. » Mais comme elle était devenue très irritable dans ces derniers temps, on s'abstint de lui faire la moindre observation.

Les gens qui sont à la peine toute la journée n'ont rien de plus pressé, le soir venu, que de gagner leur lit. Aussitôt après le souper, chacun se retira dans son coin pour dormir.

Une fois dans sa petite chambre, Marianne poussa le verrou, ouvrit la lucarne qui lui servait de fenêtre, et s'accouda sur le grossier rebord de bois.

XXVI

La nuit était douce et tiède. Dans le lointain brillaient les lumières du casino. Il y avait ce soir-là un grand bal d'enfants. La brise apportait à Marianne les mélodies de l'orchestre; des ombres légères et joyeuses passaient et repassaient dans le jardin du casino, se dessinant en noir sur le fond éclairé.

Un à un s'en allaient, au son de la musique, les derniers scrupules de Marianne. Au bout d'une heure, elle referma doucement la fenêtre, en se disant : « C'est bien décidé. »

Avant de se coucher, Marianne se mit à genoux, pour faire sa prière.

Tout à coup, elle se releva, comme si le carreau de sa mansarde eût été du fer rougi.

Elle sentait qu'elle n'avait plus le droit de prier, sinon pour demander au Père tout-puissant de la protéger contre elle-même et de la sauver de la tentation.

XXVII

Face à face avec Celui qui sait tout, et qui con-

nait nos plus secrètes pensées, elle comprit que ce serait un sacrilège de mentir ; et, de même que les sons de la musique avaient emporté pour un temps ses derniers scrupules, la vue claire et nette de la vérité emporta les sophismes qu'elle avait entassés, pendant de longues heures, tout autour de sa conscience,

Ce qu'elle s'était complu à appeler un emprunt lui parut un vol, sans atténuation et sans excuse. Du même coup, comme à la lueur d'un éclair, elle vit sous son vrai jour toute sa conduite passée et jugea les projets qu'elle avait si longuement caressés.

Tremblante à l'idée de sa propre faiblesse, et des tentations d'une longue nuit, elle tira le verrou, et alla frapper à la porte de la chambre où dormaient ses parents.

XXVIII

Il y avait une raie de lumière sous la porte ; ce fut sa mère qui vint lui ouvrir. Les pauvres gens n'étaient pas encore couchés, ils s'étaient attardés à causer longuement de la pauvre affolée qui semblait avoir le cœur si lourd et si malade.

Marianne se mit à genoux devant sa mère.

— Ma mère, et vous, mon père, dit-elle d'une voix tremblante, je viens me confesser à vous, pour que vous me pardonniez, et pour que vous m'aidiez à sortir de peine et à devenir meilleure. J'ai failli devenir une voleuse, et j'ai failli vous quitter peut-être pour toujours.

Alors elle leur raconta comment, le jour même, elle avait succombé à la tentation, et elle leur expliqua pourquoi elle y avait succombé.

XXIX

Le pauvre vieil homme l'écoutait, les yeux fixés vaguement devant lui, car il n'osait la regarder, craignant de lui faire trop grand'honte. Une sueur froide perlait sur son front, et à plusieurs reprises, il se passa la main sur les yeux. La mère pleurait silencieusement, et pressait sur son cœur la pauvre enfant, qu'elle avait forcée à se relever et qu'elle tenait sur ses genoux.

— Et maintenant que vous savez tout, dit Marianne d'une voix à peine distincte, croyez-vous que vous pouvez me pardonner ?

— Seigneur Dieu ! dit le vieil homme, en posant sa main droite sur la tête de Marianne, bénissez, comme je la bénis, l'enfant que votre miséricorde vient de nous rendre.

La mère serra plus étroitement son enfant sur son cœur.

XXX

Le lendemain, M. le maire de Varangues-sur-Mer fit savoir aux habitants, par l'intermédiaire du tambour de ville, que l'on avait trouvé sur la plage un porte-monnaie contenant un certain nombre de pièces d'or. La personne qui l'avait perdu pouvait venir le réclamer à la mairie.

La personne qui l'avait perdu vint le réclamer le jour même. Quand elle en eut fait la description et indiqué le nombre exact de pièces d'or, on le lui remit. Le propriétaire du porte-monnaie était M. Robertin.

M. Robertin, très scrupuleux en affaires, offrit une récompense honnête, parce que « toute peine mérite salaire. »

A sa grande surprise, M. le maire refusa, au nom de la personne qui avait trouvé le porte-monnaie.

XXXI

M. Robertin, très intrigué, dit que cette personne avait tort, mais qu'il désirait au moins lui offrir ses remerciements.

— Cette personne, lui répondit M. le maire, tient absolument à garder l'anonyme.

M. Robertin haussa légèrement les épaules, salua poliment M. le maire, inséra son porte-monnaie dans sa poche de côté, et s'en alla lire les journaux au casino.

Il ne se doutait guère, M. Robertin, qu'après avoir, sans y songer, contribué à entretenir les idées folles d'une pauvre fille, en faisant de Varangues-sur-Mer une station balnéaire, il l'avait, sans y songer davantage, sauvée d'une perte certaine, en l'exposant à une tentation qui avait amené une crise si salutaire.

XXXII

Les frères de Marianne n'eurent jamais connaissance de l'épisode du porte-monnaie. Jeannette se douta bien de quelque chose, mais elle eut le bon sens de ne pas chercher à éclaircir le mystère.

Marianne rentra courageusement dans la vie réelle, d'où elle était sortie depuis si longtemps ; je n'ose pas affirmer que son imagination ne lui joua pas encore quelques-uns de ses mauvais tours ; car l'imagination est une traîtresse contre laquelle on ne saurait trop se tenir en garde.

XXXIII

Ce que je puis affirmer, c'est que Marianne finit par conjurer les sorcelleries de cette mauvaise fée, en se livrant de tout son cœur à l'action, au travail, et en s'oubliant pour penser aux autres.

Ce qu'elle fût devenue, si elle eût cédé à la tentation, je me le demande avec un mélange d'effroi et de pitié. Ce qu'elle est devenue, j'ai grand plaisir à vous le révéler : elle devenue une bonne mère de famille, qui rend tout son monde heureux. Inutile, je pense, d'ajouter qu'elle est heureuse elle-même.

J. Girardin.

HOSPICES MARITIMES EN ITALIE.

Une assistance efficace donnée à Milan aux pauvres enfants malades peut servir d'exemple à tous les pays. On la retrouve dans plusieurs autres villes

italiennes, à Gênes, à Bologne, etc. Partout elle s'appuie sur les enseignements les mieux établis de l'hygiène, et elle rend d'immenses services, n'ayant que des exigences pécuniaires relativement très peu élevées : ainsi, pour l'exercice 1880, 45 enfants ont été soignés à l'Institut hospitalier de Milan, et la dépense ne s'est élevée qu'à 300 francs environ pour chacun d'eux. Les ressources sont suffisantes, grâce à la générosité publique. L'assistance aux enfants rachitiques est devenue une habitude pour les Milanais.

Les côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique, qui font à l'Italie un littoral maritime étendu, sont aussi utilisées pour le traitement des enfants malades et pauvres [1].

Les diverses institutions créées dans les provinces italiennes dans cet intérêt d'humanité sont favorisées par le climat, qui se prête merveilleusement aux soins de la science pendant la plus grande partie de l'année, et même toute l'année dans la plupart des provinces.

Carte des hospices marins en Italie.

Lorsqu'on jette les yeux sur la carte qu'a fait dresser le docteur A.-J. Martin [1], on voit combien ces établissements sont devenus nombreux depuis que l'hôpital des Enfants trouvés de Lucques envoyait à Viareggio les enfants scrofuleux pour y prendre des bains de mer, et que le professeur Joseph Barellaï, le véritable promoteur de ce mode d'assistance, élevait éloquemment la voix en leur faveur à la Société médicale de Florence, en 1852.

Voici la nomenclature de ces établissements, tels qu'ils existent actuellement, avec la date de leur fondation et l'indication des communes d'où viennent les enfants :

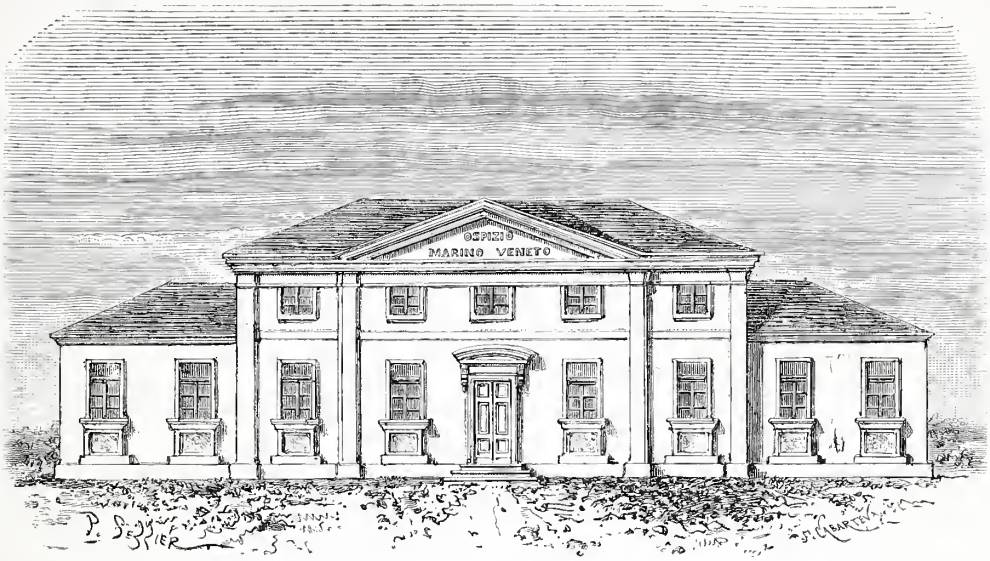
1° En 1856, Viareggio (Florence, Pise, etc.);
2° En 1862, Voltri (Milan, Brescia, Novare, Crémone, Pavie, etc.);
3° En 1863, Fano (Modène, Bologne, Mantoue, etc.);
4° En 1864, Livorno (Livourne, Pise, Florence);
5° En 1867, Sestri Levante (Milan, Gênes, Pavie, etc.);
6° En 1868, Porto d'Anzio (Rome);
7° En 1869, Venezia Lido (Venise, Padoue, Vérone, Trévise, etc.);
8° En 1870, Porto San-Stefano (Sienne, Voltura);
9° En 1870, Rimini (Bologne, Ferrare);
10° En 1871, Riccione (Forli);
11° En 1871, Loano (Turin, Novare, Alexandrie, etc.);
12° En 1872, Celle (Brescia);

[1] Chargé d'une mission spéciale par le ministre de l'instruction publique, sur la proposition de la Commission des missions et voyages.

[1] Rachitiques et scrofuleux.

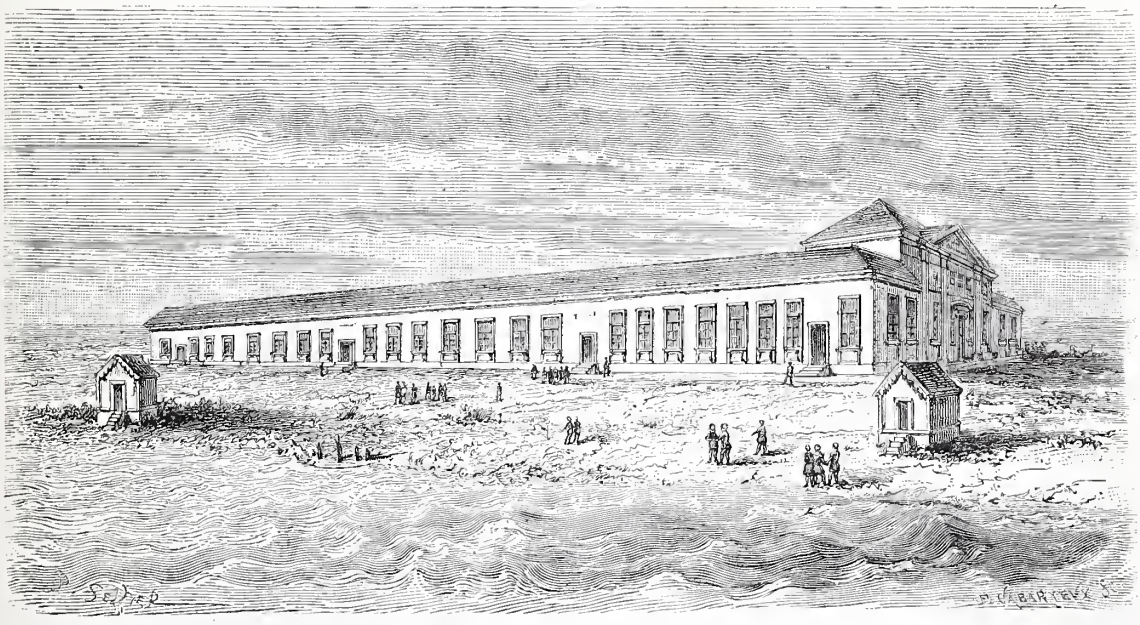
13° En 1873, Grado (Trieste);
14° En 1874, Palermo (Palerme);
15° En 1876, Pisa Bocca d'Arno (Pise);
16° En 1879, Cagliari (Cagliari et Sassari).

A cette liste il faut ajouter les petits établissements, bien moins importants, de San-Benedetto del Trento, Nervi, Pesaro, Cecina et Barletta, ce qui porte à 21 le nombre de ces hospices marins disséminés sur le littoral italien, dont 8 sur l'Adriatique et 13 sur la Méditerranée.



Hospice marin vénitien du Lido. — Vue de la façade principale.

Cette désignation d'« hospices marins » est au surplus souvent trop ambitieuse ; quelques-uns de ces asiles consistent en une modeste maison prise en location au bord d'une plage, et dans laquelle on envoie une cinquantaine d'enfants, sous la conduite d'une ou deux personnes de confiance. D'ailleurs, dans ces établissements, il s'agit plutôt d'hygiène et de prophylaxie [1] que de traitement proprement dit. Quelquefois, comme à Loano, pour la province de Turin, c'est dans un vieux palais, celui des princes de Doria, qu'on a aménagé des salles pour recevoir un assez grand nombre d'en-



Vue de la façade du côté de la mer.

fants âgés de six à dix-huit ans. En 1879, 408 enfants ont été envoyés dans cette localité, dont 203 garçons et 205 filles. De ces 408 enfants,

137 sont revenus guéris,
195 ont été sensiblement améliorés,
68 ont été légèrement améliorés,
8 sont restés stationnaires.

Par sa construction, l'hospice marin vénitien peut être cité comme l'un des mieux organisés. Il est

[1] Médecine préventive.

simple, élémentaire pour ainsi dire : élevé sur le Lido, dune de sable qui borde l'Adriatique, auprès de la station où, dans un grand établissement, viennent se baigner les habitants de Venise, il étend son plus grand côté en face de la pleine mer; l'air vient emplir ses vastes salles à travers les grandes fenêtres, et tout y est combiné de manière à entourer constamment ceux qui l'habitent de l'atmosphère marine. A quelques mètres de leurs chambres, les enfants prennent les bains, après s'être déshabillés dans de petites baraques.

On loue beaucoup l'intelligence avec laquelle sont disposées les diverses parties de cet hospice; rien n'y est sacrifié au luxe, mais tout a été organisé en vue de la plus grande commodité du service, et de telle sorte que les pauvres enfants qu'on y amène y soient dans les meilleures conditions pour jouir des avantages qu'ils y viennent chercher. Dans le jardin qui longe l'hospice, du côté opposé à la mer, on a construit un petit pavillon d'isolement pour les cas d'affections contagieuses.

Une consultation externe est également adjointe à cet établissement; elle permet de recevoir quelques pensionnaires et aussi de faire bénéficier du traitement, sous la direction du personnel habitué, les enfants qui ne sont pas hospitalisés aux frais des comités locaux; elle procure ainsi un supplément de ressources.

Depuis 1869, date de son inauguration, l'hospice du Lido, a reçu, jusqu'en 1879 inclusivement, sans compter l'année 1873, pendant laquelle une épidémie de choléra vint interrompre la saison, 3 384 enfants. Sur ce nombre,

1 041 ont guéri,
1 563 ont été grandement améliorés,
598 ont été légèrement améliorés,
160 sont restés stationnaires,
22 sont morts.

L'hospice est d'ordinaire ouvert dans le milieu de juin et se ferme à la fin de septembre; il reçoit dans cet intervalle de temps deux groupes d'enfants, et chacun d'eux séjourne en moyenne quarante-cinq jours. Les dépenses pour l'exercice 1879 ont été de 42 809 fr. 74 cent., soit 112 francs pour chaque enfant!

Il y a longtemps qu'on se préoccupe en France d'utiliser de même les immenses ressources que le littoral de nos côtes ou les sources minérales et salines de nos villes d'eaux offrent, comme les sources de Rivanazzo, en Lombardie, pour le traitement des scrofuleux, des rachitiques, des phtisiques qui souffrent dans nos grandes villes. Nous avons représenté et décrit dans notre cinquantième volume l'hospice marin de Berck-sur-Mer; nous devons mentionner aussi l'hôpital de Forges, et les établissements de bains de mer pour les malades indigents fondés à Cette dès 1846, ainsi qu'au Havre un remarquable dispensaire pour les enfants malades. Toutefois, nous avons encore beaucoup de progrès à faire pour égaler les efforts de la charité italienne.

Il est certain que, le plus souvent visitée seulement pour sa richesse en chefs-d'œuvre des arts, l'Italie, plus que tout autre pays peut-être, possède des constructions hospitalières dont l'importance et les antiques dispositions sont admirables : malheureusement ces vastes hôpitaux répondent trop peu pour la plupart aux nécessités actuelles de la science sanitaire. (1)

LA ROBE DE LA LUNE.

FABLE RENOUVELÉE DES GRECS.

Un soir, la Lune, à son premier quartier, c'est-à-dire dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, eut une étrange fantaisie. Mais qui serait fantasque, si ce n'est la Lune? Elle voulut avoir une robe. Était-ce pour se rendre à la cour de Jupiter, ou pour aller au bal des Étoiles? L'histoire ne le dit point. Toujours est-il qu'elle fit chercher le premier couturier de l'Olympe, celui-là même qui habillait l'aimable Flore et la gracieuse Hébé.

Il accourut armé de ses longs ciseaux, de ses mesures, et de ses épingles.

— Je veux une robe à la dernière mode, dit la reine des nuits, c'est-à-dire une robe toute garnie de jais et de perles, et qui me serre étroitement la taille et la poitrine.

— Que Votre Déité n'ait point d'inquiétude, répondit l'artiste. Pour la grâce et le goût, je ne crains personne. Votre robe vous ira comme un gant; ce sera un vrai fourreau : si vous y entrez, vous ne la prendrez point.

Il fallut plus de huit jours pour broder cette merveille. Mais quand le couturier vint essayer son chef-d'œuvre, il ne put retenir un cri d'étonnement. La Lune avait changé de figure. Ce n'était plus un bouton de fleur, c'était une rose largement épanouie. En vain l'artiste essaya d'agrafer le corsage; il s'en fallait de plus d'une main que les deux côtés se joignissent. « Ce n'est rien, disait-il, en suant sang et eau; c'est un peu de jeu à donner aux coutures. » Mais il avait la mort dans l'âme; son art était déshonoré, et pour un peu il se serait passé ses ciseaux au travers du corps, s'il n'avait craint de se faire mal en se tuant.

Rentré chez lui, il déchira la robe en morceaux et en mit une nouvelle sur le métier, ce qui lui coûta beaucoup de temps et d'argent. Cette fois, il tint le corsage plus aisé, de façon à ce qu'on pût le rétrécir sur place s'il en était besoin.

Hélas! il ne fut pas plus heureux. Quand il revint, la Lune avait maigri de façon désolante; elle n'avait pas plus de formes qu'un bâton.

— Que m'essayez-vous là? dit-elle au malheureux couturier? Est-ce une robe de chambre? Est-ce un sac? Sortez! vous ne travaillerez jamais pour moi.

Et, de désespoir, elle courut en pleurant conter

(1) Voy. les *Archives des missions scientifiques*, t. VIII, 1882.

ses ennuis à sa mère, en accusant les hommes et les dieux.

Et sa mère lui dit :

— Comment veux-tu qu'on te fasse un justaucorps qui t'aille bien, quand tu changes à chaque nuit, à chaque heure, à chaque instant?

Ainsi parlait Cléobule, un des sept sages de la Grèce. De cette fable il tirait la conclusion qu'on ne peut définir la somme de biens qui contenterait les fous et les vicieux, ou, si l'on aime mieux, l'espèce humaine tout entière. Le cœur de l'homme est insatiable : c'est une mer sans rivages, où le désir pousse sans cesse le désir, comme le flot pousse le flot.

Rien de plus vrai. Mais ce n'est pas la seule leçon que nous donne ce récit ingénieux.

On nous dit aujourd'hui que tout est mouvement dans le monde. La terre est emportée avec une effroyable rapidité dans l'espace. Tout y vit, c'est-à-dire tout y change : l'immobilité serait la mort. L'esprit ne va pas moins vite. Rien ne peut le satisfaire, rien ne peut le fixer. Il poursuit sans cesse un idéal, un infini qu'il sent autour de lui, au-dessous, au-dessus de lui. Cette recherche est sa gloire; c'est à elle qu'il doit sa grandeur.

Souvent aussi l'homme se lasse. Désespoir ou témérité, il veut en finir avec cette poursuite sans trêve et s'emparer de la vérité par un coup hardi. L'imagination vient à son secours sous le nom de métaphysique; il fait halte, et crie au monde entier qu'il a enfin trouvé le point central, la vérité, le repos. Celui-ci a découvert la langue universelle, la même pour tous les temps, tous les peuples, tous les arts, toutes les sciences. Celui-là, la philosophie absolue; cet autre, le droit naturel, la loi invariable, pour régler des rapports qui changent sans cesse. C'est toujours la même illusion et la même ambition. Renonçons à ces chimères qui nous éloignent de la vérité : en approcher, l'entrevoir de plus près et n'y jamais atteindre, c'est notre destinée ici-bas. Personne n'emprisonnera l'esprit humain dans un système, dans une formule, l'inventeur fût-il cent fois plus ingénieux ou plus fou que le tailleur qui voulait habiller la Lune.

ÉDOUARD LABOULAYE,
de l'Institut.

LES RELIGIONS PAÏENNES.

Les religions païennes, envahies de plus en plus par les cérémonies du culte, avaient fini par oublier l'enseignement profond qui se cachait primitivement derrière les symboles. La foule avait peu à peu désappris le sens caché des mythes, et s'en tenait aux représentations extérieures qui servaient autrefois à les voiler. La piété était devenue une forme de la politique, la religion faisait partie intégrante de la constitution civile. Chaque cité adorait le dieu qui la protégeait, chaque famille avait ses lares, chaque homme invoquait un démon familier.

Un petit nombre d'élus, les prêtres et quelques rares initiés aux mystères de la Grande Déesse, savaient seuls chercher la raison dernière du culte qu'ils rendaient aux dieux immortels. Le peuple assistait, comme un troupeau obéissant, aux fêtes et aux processions instituées, frappé d'une sorte d'admiration superstitieuse, ému par l'imposante majesté du spectacle, rendant au Dieu inconnu un hommage dont il ignorait le sens et la raison véritable.

La vraie religion, la religion de l'âme, était réservée à une élite. Il semble qu'il y ait eu alors une sorte d'aristocratie de la croyance, se confondant avec celle de l'intelligence. Personne n'avait encore prêché que les vérités dernières, auxquelles l'esprit humain ne peut arriver par ses propres forces, sont cependant à la portée de tous les cœurs, et qu'il suffit en quelque façon d'un élan d'amour vers la divinité pour élever à elle, même les plus humbles.

Seuls les philosophes, comprenant l'importance du problème de notre destinée inconnue, tentèrent d'en marquer le poignant intérêt. La curiosité humaine, une fois éveillée, ne devait pas s'arrêter en chemin. La question posée, chacun s'efforça de la résoudre à sa manière. Quand on eut constaté l'insuffisance des lumières de la raison, on emprunta celles de la foi. Presque toutes les philosophies de l'antiquité sont en même temps, et par un côté, des religions.

GUILLAUME BRETON [1].

ÉCOLE DE JEAN COUSIN.

BAS-RELIEF DU SEIZIÈME SIÈCLE DANS L'ÉGLISE DE SAINT-MAURICE, A SENS.

Au bas de l'ancien pont qui joint la ville de Sens à l'un de ses faubourgs, on peut, en descendant, visiter l'église Saint-Maurice que borde la rivière l'Yonne. Dans ce sanctuaire, on conserve les reliques de saint Fort, et autrefois, sous la châsse qui le contient, beaucoup de mères faisaient passer leurs enfants avec l'espérance que cet acte de piété assurerait à ces pauvres petits la force de vivre.

C'est au-dessus d'un autel latéral, contre le mur de la porte principale, que se trouve sculpté, dans la pierre même, le bas-relief du seizième siècle dont un excellent artiste, M. Eugène Froment, a bien voulu faire le dessin à notre intention. Sa dimension, dit M. Froment, est d'environ deux mètres. Il est peint d'une façon un peu primitive. La tête, les bras et les jambes sont de couleur de chair; le voile est blanc, le corsage bleu, la ceinture et les bracelets jaunes, la jupe blanche et bleu clair, le vase rouge. Les fonds de rochers sont foncés, verts et bleus. Peut-être cette peinture était-elle conforme à la tradition, et il est possible que, depuis, les restaurateurs aient conservé les tons d'origine.

[1] *Essai sur la poésie philosophique en Grèce.*

Ce n'était, du reste, que se conformer à un usage persistant de peindre les anciennes sculptures au seizième siècle. On lit, par exemple, dans les comptes de la cathédrale de Sens, une note du chanoine Nicolas Richer ainsi conçue :

« Payé à Jehan Cousin, painctre, 110 sous pour » avoir raccoustré (sculpté) et *painct* ung ymage de » Nostre-Dame, près la porte du cueur, devant le » trésor, et avoir raccoustré pareillement l'épita- » phe dessoullz escript, suivant marché fait... etc. » Ces lignes avaient été écrites en 1530, l'année même de l'exécution du vitrail de Saint-Eutrope par Jean Cousin.

Quoi qu'il en soit, la couche de couleur qui badigeonne, macule, au lieu de l'orner, le bas-relief de l'église Saint-Maurice, nuit à son effet, et, à première vue, on serait disposé à ne pas tenir cette œuvre en grande estime; mais si l'on y regarde de plus près, et si l'on suppose la peinture enlevée, on est bientôt intéressé par l'élégance de cette figure couchée, et lorsque l'on a admiré dans la ville, chez une personne qui la laisse peu voir, la célèbre peinture de Jean Cousin, l'*Eva pandora,* on est frappé de ce qu'il y a de rapports entre les deux œuvres, où l'on remarque le même style, la même pose et les mêmes attributs.

« Ce bas-relief, a dit A. Firmin-Didot dans son supplément à l'Étude de Jean Cousin, a été exécuté

Bas-relief du seizième siècle, dans l'église de Saint-Maurice, à Sens. — Dessin de Froment.

en 1567, date qui se trouve à la fin de l'inscription. Qui était ce Guillaume Sotan de Courtenay, nommé dans l'inscription latine sur le bas relief, qui avait fait faire cette image de sainte Madeleine? On n'a pu le savoir, ni à Sens, ni à Auxerre, où M. Quentin, archiviste du département de l'Yonne, a bien voulu se livrer à des recherches non moins infructueuses sur ce personnage. »

M. Eugène Froment admettrait que la sainte Madeleine de l'église Saint-Maurice doit être l'œuvre d'un élève de Jean Cousin, qui aurait, sans en faire mystère, imité l'*Eva Pandora*, dès lors très célèbre, au moins dans le pays senonais. Peut-être même aurait-il traduit ainsi la peinture en sculpture sous la direction et les regards du maître. Nos lecteurs savent que Jean Cousin était Senonais et que, malgré de fréquents séjours à Paris, où l'appelaient de grands travaux, il avait dans sa ville natale une habitation que l'on a conservée, et à peu de distance, à Soucy, une maison de campagne dont nous avons donné la vue [1]. Nous lisons dans la note de M. Froment des réflexions très justes sur l'intérêt qu'il y aurait à voir un moulage de ce bas-relief au Trocadéro : nous les reproduirons lorsque nous parlerons plus amplement de Jean Cousin, à propos de sa statue par Chapu.

ÉD. CH.

[1] Tome VII, p. 8, de notre première série. — M. A. Didot cite cette gravure dans son Étude sur Jean Cousin; mais il renvoie par erreur au *Musée* pittoresque au lieu du *Magasin* pittoresque.

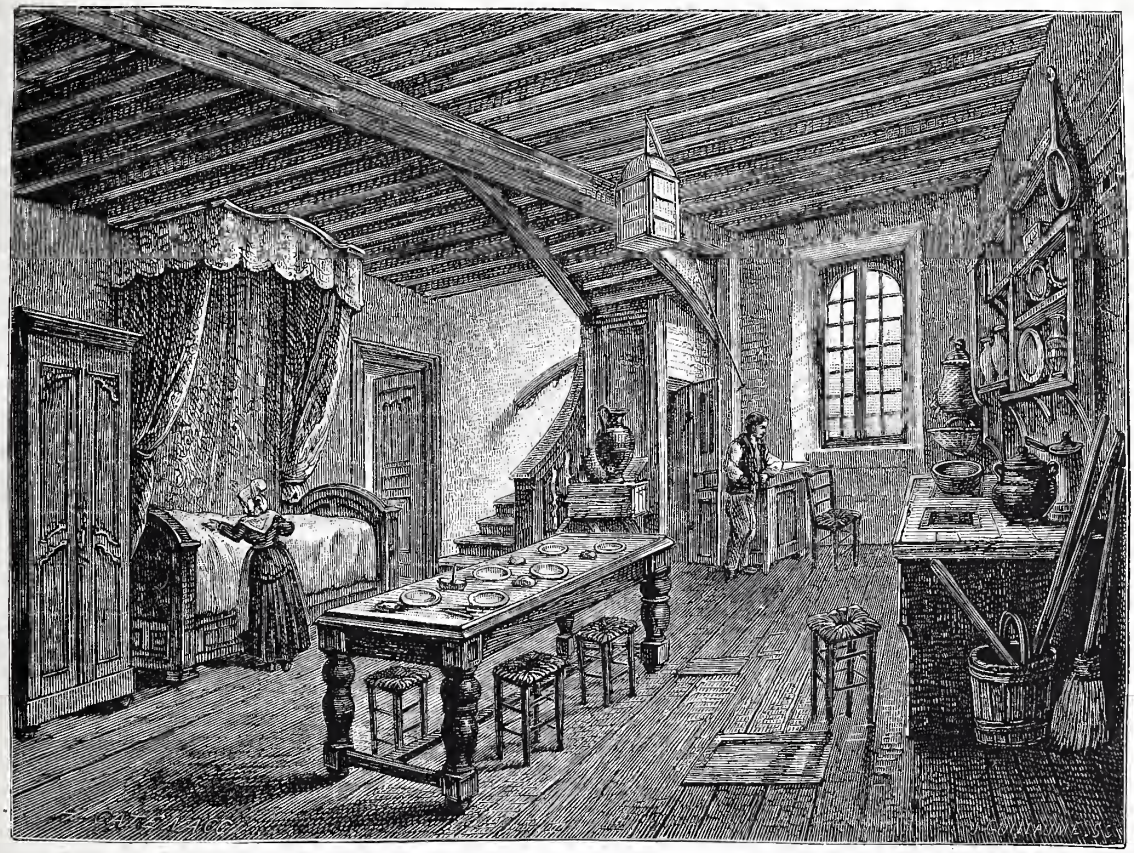
A L'AIGLE D'OR.

Notes de voyage.

C'était une bien vénérable auberge lorsque j'y mis le pied, en 184... J'étais tout jeune, je quittais pour la première fois Paris et ses environs, qui sous beaucoup de rapports sont plus parisiens que Paris même. Donc, je ne connaissais la campagne et la province que par ouï-dire : aussi tout m'y semblait extraordinaire, pour ne pas dire merveilleux. Perché sur l'impériale de la diligence (il n'était pas encore question de chemins de fer à cette époque), je m'extasiais sur tout ce qui passait devant mes yeux : les horizons de plaines ou de collines, les bois, les champs, les villages aux toits de chaume couronnés d'iris et empanachés d'herbes folles, les clochers pointus s'élançant au-dessus d'un groupe d'arbres ou perçant la brume violette des lointains, les petites rivières babillardes qui coulaient en liberté sans barrages, sans quais et sans écluses, et enfin et surtout les gens eux-mêmes, avec leurs allures paisibles et leurs

costumes qui me semblaient appartenir à un autre âge. Tout cela me charmait; si bien qu'un matin, au dernier relai avant la petite ville d'Évron, je fus saisi par une envie irrésistible de voir le pays de plus près. Je descendis donc des hauteurs de l'impériale, et j'arrachai notre conducteur à une conversation très intéressante avec le garçon d'écurie (il était question du prix de l'avoine), pour lui demander à combien de lieues nous étions d'Évron et combien de temps il comptait mettre pour y arriver.

J'appris que nous n'avions plus que trois lieues à faire : un petit relai, fatigant toutefois pour les bêtes, à cause des côtes. Comme on montait ces côtes au pas, et qu'on n'était pas pressé, puisqu'on ne devait repartir pour Laval que dans l'après-midi, il fallait bien compter une bonne heure, ou plutôt une heure et demie, pour arriver à Évron. J'y ajoutai mentalement un fort quart d'heure de bavardage, je me dis qu'à pied je n'arriverais guère après la voiture, et je prévins le conducteur que je partais en avant.



Ancienne Salle à manger de l'auberge de l'Aigle d'or, à Evron (Mayenne). — Dessin de H. Catenacci.

« A votre aise, Monsieur! vous n'avez qu'à suivre la route tout droit devant vous. La voiture descend à l'*Aigle d'or,* Monsieur; c'est la plus ancienne auberge d'Évron, Monsieur, et la meilleure aussi. Vous verrez quel déjeuner! »

Là-dessus, je partis lestement, et je fis sans m'arrêter les trois lieues qui me séparaient d'Évron. Quand je dis trois lieues, c'est pour me conformer au langage du conducteur; mais ses lieues étaient ce qu'on appelle des « lieues de pays », c'est-à-dire qu'elles en valaient bien quatre. La diligence ne me rejoignit pourtant qu'assez près d'Évron; et si à ce moment-là elle me dépassa, ce ne fut pas pour longtemps. Quand je la rattrapai, le conducteur raccommodait je ne sais quoi dans le harnachement de ses chevaux; et il paraît que la réparation dura longtemps, car je fis mon entrée dans Évron bien avant qu'on entendît les grelots de la diligence.

Je trouvai, sans la chercher, l'auberge de l'*Aigle d'or*. Son enseigne parlante, suspendue au-dessus de la porte, au coin de la rue Saulgé, semblait avoir confisqué tous les rayons du soleil : personne ne pouvait douter que ce ne fût là l'*Aigle d'or*. Ici, je demeurai un moment indécis entre l'auberge et l'église, une église à charmer un artiste. Mais, par la fenêtre de l'auberge, il m'arrivait une odeur de cuisine bien alléchante pour quelqu'un qui venait de faire quatre lieues à pied. Je réfléchis que l'église serait encore à sa place après le déjeuner, — et j'entrai dans l'auberge.

La belle auberge! Rien d'un restaurant de Paris, assurément; mais comme on s'y sentait chez soi! L'hôtesse m'accueillit comme si j'eusse été un invité; elle m'engagea à me mettre à mon aise, m'avança un des tabourets rustiques rangés autour de la table, et s'informa si je n'avais pas rencontré la diligence, qui était en retard; d'ailleurs, ce n'était

pas étonnant : c'était Louvignard qui la conduisait, et Louvignard n'avait pas de chance, il lui arrivait toujours quelque chose.

Je rassurai l'hôtesse sur le compte de Louvignard, qui devait me suivre, et je m'assis pour attendre le déjeuner et la diligence. L'hôtesse retourna à ses fourneaux.

Tout en humant le parfum qui s'échappait de ses casseroles à toutes les fois qu'elle en soulevait le couvercle, je regardais autour de moi. C'était une curieuse salle, pour un Parisien, que cette salle d'auberge. La lumière s'accrochait aux saillies des poutres du plafond, et faisait ressortir la vigueur de leurs ombres; au milieu de la salle, une grande table longue, en poirier rendu noir et luisant par le frottement et par l'âge, reposait sur quatre pieds travaillés au tour; la fenêtre avait de toutes petites vitres verdâtres; de vieux bahuts sculptés supportaient des poteries du pays et des piles d'assiettes à fleurs rouges dont la vue me réjouit : c'était gai, l'idée de manger dans ces assiettes-là. Un grand lit à colonnes torses, garni d'un vieux camaïeu qui devait bien avoir cent ans, s'appuyait à l'un des murs; et je me demandai si les bons bourgeois et les honorables dames qui l'avaient possédé au temps jadis ne venaient pas, indignés, troubler le sommeil des audacieux qui se permettaient de coucher dans ce lit vénérable.

L'hôtesse allait et venait, passant parfois dans une pièce contiguë, où elle interpellait, à ce que je compris, des filles de cuisine et un petit marmiton chargé de tourner la broche. Comment, la broche! me disais-je : il paraît que les casseroles ici présentes ne suffisent pas à préparer notre déjeuner! Je me levai pour aller jeter un regard curieux dans cette seconde cuisine où tournait la broche. Quel feu! quelles bûches! quelle braise! et quelle cheminée! Toute la famille devait y trouver place pour la veillée, comme je l'avais lu sans y croire dans des contes d'autrefois : la défiance vous induit quelquefois en erreur.

Comme je revenais dans la grande salle, un joli cliquetis de grelots se fit entendre : c'était la diligence qui arrivait.

« Hé! Marion! Jeannette! vite le couvert! » cria l'hôtesse, qui s'élança vers une grande armoire dont j'avais admiré les sculptures quelques instants auparavant. Quelle bonne odeur de lavande se répandit dans la salle, pendant que l'hôtesse prenait et dépliait sa nappe et ses serviettes! Ce linge parfumé, un peu gros, mais bien blanc, fut étendu sur la table; et Jeannette et Marion y disposèrent en un clin d'œil les assiettes à fleurs, les verres un peu massifs, mais clairs comme du cristal, les bouteilles de vin et les carafes de cidre. Et l'hôte, que je n'avais pas encore vu, fit son entrée en même temps que Louvignard et ses voyageurs.

Il prit place au milieu de la table, à mon grand étonnement : on ne voit rien de pareil dans les grands restaurants de Paris. A mon grand étonnement aussi, l'hôtesse posa sur la table une grande soupière : on mangeait donc de la soupe à midi, dans ce pays? N'importe! nulle ambroisie n'est plus délicieuse qu'une bonne soupe aux choux et au lard, dans une auberge du fond de la province, quand on la mange après avoir passé la nuit en diligence et fait ensuite quatre lieues à pied. Je vous épargne le reste du menu, qui n'avait rien de menu du tout. Le repas fut suivi d'un café exquis; après quoi je tirai ma bourse, en me disant : « Il va m'en coûter cher; mais, ma foi, tant pis! j'avais grand'faim, et j'ai fait un fameux déjeuner. »

— C'est vingt-huit sous avec le café, Monsieur, me dit l'hôtesse.

— Vingt-huit sous!

— Oui... nous avons été obligés d'augmenter les prix : tout coûte plus cher qu'autrefois, les ouvrières et les femmes de journée demandent douze sous au lieu de dix, et...

— Bien, bien, Madame, voilà vos vingt-huit sous. Votre déjeuner était excellent, et je ne manquerai pas de revenir à l'Aigle d'or quand je repasserai par Évron.

Je tins ma promesse — trente-cinq ans après. — Personne ne me reconnut, bien entendu. Moi, je reconnus la grande salle et les poutres du plafond, et même le grand fourneau et une des armoires. Il y avait là une hôtesse coiffée en cheveux et vêtue comme toutes les dames de toutes les villes de France, et un monsieur mieux mis que moi, qui me parut être son mari. Il y avait toujours un lit à la même place, mais ce n'était pas le même lit: le nouveau était en acajou, et venait sûrement du faubourg Saint-Antoine, comme ses rideaux venaient en droite ligne du Bon-Marché. Les beaux bahuts n'étaient plus là : l'Aigle d'or était en train de se *moderniser*. Je mis la tête à la porte de la cuisine, et j'aperçus un chef et plusieurs aides tout de blanc habillés. Une servante qui entra pour mettre le couvert me rappela seule le temps jadis : elle portait la même coiffe à grandes ailes que mon ancienne hôtesse, Jeannette et Marion.

Je dois dire que le repas fut excellent. Un peu trop parisien, peut-être; pourtant, si je regrettai la soupe aux choux, ce ne fut que par association d'idées; son souvenir se liait à celui de mes vingt ans et de mon premier voyage. Je passai ensuite à la caisse, où je payai beaucoup plus de vingt-huit sous; cependant, eu égard à la quantité et à la qualité des mets, le prix qu'on me demanda était fort raisonnable : il faut être juste.

— Je suis déjà venu ici, il y a une trentaine d'années, dis-je à l'hôte.

— Ah! Monsieur doit trouver du changement, alors. C'était du temps de mes parents.

— Et ils se sont retirés, sans doute?

— Oui, Monsieur; ils demeurent tout près, et ils viennent nous aider, les jours de fête; cela les distrait... Seulement, vous savez, les gens d'autrefois ont leurs idées : ils n'admettent pas le progrès; et pourtant il faut bien être de son temps.

— Moi aussi je suis vieux, repris-je en souriant;

c'est peut-être pour cela que je regrette certaines choses... Tenez, les assiettes, par exemple, vos belles assiettes de faïence à fleurs : elles me plaisaient mieux que votre service de porcelaine à filets dorés.

— C'est ma femme qui a voulu... il y en avait beaucoup de cassées, des vieilles assiettes.

— Et les bahuts? et le lit à colonnes torses? Celui-ci jure avec le plafond à solives, la table en vieux poirier et la fenêtre à petites vitres.

— Oui, Monsieur, j'entends bien; et c'est ce que disent aussi mon père et ma mère. Mais le monde marche, voyez-vous : mes parents ne savaient pas lire, et ils m'ont envoyé à l'école. Moi, avec ma petite instruction, je fais mieux mes affaires qu'eux : aussi, j'ai mis mon fils au collège, et l'*Aigle d'or* deviendra peut-être un grand hôtel, quand ce sera lui qui le tiendra. Le chemin de fer passe à Évron; il nous amène des voyageurs, pour nos foires, qui sont renommées dans tout le pays : il faut bien que nos voyageurs trouvent ici ce qu'ils ont l'habitude de trouver dans les autres villes. Certainement que je regrette bien des choses de mon enfance; mais je ne peux pas être comme ma mère, qui parle toujours du temps où on donnait à une servante trente écus et deux chemises de toile par an. Les salaires ont augmenté, les denrées se vendent plus cher : qu'est-ce que cela me fait, si je gagne assez pour qu'il me reste de l'argent au bout de l'année? Ceux qui pâtissent, ce sont les paresseux et les incapables : j'avoue que je n'ai pas grand'pitié d'eux. Quant aux infirmes... eh bien, la charité n'est-elle pas là? et plus on gagne, plus on peut donner. L'ancien temps avait du bon; mais le nôtre en a aussi, pour sûr!

— Vous avez raison, mon cher hôte; mais c'est égal, si vous m'en croyez, faites remettre à leur place le lit à colonnes et les vieux bahuts; appliquez contre les murailles tout ce qui vous reste du service de faïence à fleurs rouges, et réunissez dans votre salle tout ce que vous pourrez trouver d'objets ayant cent ans d'âge et plus. Vous verrez si *l'Aigle d'or* ne fait pas fortune dix ans plus tôt : le vieux est tout ce qu'il y a de plus à la mode.

Comme je ne suis pas retourné à Évron, j'ignore si *l'Aigle d'or* a suivi mon conseil.

J. C.

LES TRUDAINE.

II

CHARLES-PHILIBERT TRUDAINE.

Charles-Philibert Trudaine, ou Trudaine de Montigny (du nom d'une terre qui était depuis longtemps dans la famille), était né en 1733. Il était fils de ce Daniel Trudaine dont nous avons esquissé la vie et les travaux [1]. Dans l'éloge de Philibert Trudaine, prononcé par Condorcet à l'Académie des sciences, nous trouvons ce passage : « La difficulté de parvenir aux places, ou la certitude de les obtenir sans talents, éteint également l'émulation. M. Trudaine sentit, dès sa première jeunesse, qu'il avait une juste espérance de succéder un jour à son père; mais que ce magistrat vertueux n'emploierait pas son crédit pour lui faire obtenir ses places s'il ne le croyait digne de les occuper, et que toute la faveur qu'un fils pouvait attendre de lui, c'était d'en être jugé avec plus de sévérité. »

Ce trait noté par Condorcet, ami intime de la famille, mérite d'être retenu. Ce qui est aussi digne d'attention, c'est l'éducation donnée par Daniel Trudaine à son fils. Il lui prescrit d'abord une étude complète du droit, estimant avec raison que les connaissances juridiques ne sont pas moins nécessaires à l'administrateur qu'au magistrat. En même temps, il lui fait donner des leçons de mathématiques, de physique, d'histoire naturelle, par des maîtres éminents, parmi lesquels l'illustre géomètre Clairaut. Plus tard, il l'envoie dans les ateliers des ponts et chaussées, pour l'initier aux détails de l'art de la construction. C'est après l'avoir ainsi préparé qu'il lui ouvre la carrière administrative.

Conseiller d'État, puis intendant des finances, Philibert Trudaine eut le commerce dans son département. Ami et disciple des économistes, il contribua pour une grande part à l'adoucissement des mesures restrictives du commerce des grains. Partisan déclaré de la liberté économique, il était opposé aux encouragements accordés à l'industrie sous la forme d'une protection douanière; mais il voulait que l'État vînt en aide aux inventeurs, soit par des avances, soit par des subventions.

La lettre suivante [1], adressée par lui à M. Hennin [2], le 30 mai 1769, montre à la fois, et l'intérêt qu'il prenait à l'industrie, et la manière dont il entendait qu'elle fût encouragée :

« M. de Montigny [3] m'a remis, Monsieur, votre mémoire au sujet du nouveau métier de votre invention, que vous avez fait exécuter par le sieur Charpentier, mécanicien, et au moyen duquel vous observez qu'on fait avec facilité et promptitude des doubles tapis, qui peuvent être supérieurs à ceux de Perse pour la durée et le dessin. Je verrai avec grand plaisir l'établissement que vous vous proposez de former à Magny en Vexin, et j'engagerai volontiers M. le contrôleur général à faire faire pour deux ou trois ans les avances du premier métier; mais je crois pouvoir vous prévenir qu'il lui sera impossible de porter ces avances à une plus forte somme que celle de 3 000 livres.

[1] Voy. p. 46 (numéro du 15 février).

[1] Nous devons la communication de cette lettre inédite à M. Ludovic Lalanne, bibliothécaire de l'Institut.

[2] Pierre-Michel Hennin, ministre de France en Suisse, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

[3] Sans doute Mignot de Montigny, membre de l'Académie des sciences, commissaire des ponts et chaussées de la généralité de Paris.

J'attendrai votre réponse pour lui en parler.

» J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. » TRUDAINE. »

Adjoint pendant plusieurs années à son père dans la direction des ponts et chaussées, Philibert Trudaine lui succéda en 1769. D'après M. Vignon (1), « il ne fit que suivre les errements d'une administration à laquelle il était associé depuis douze ans et avait pris, avec le temps, une part de plus en plus active. » Quand Turgot fut nommé contrôleur général, Philibert Trudaine devint un de ses collaborateurs les plus utiles, les plus dévoués. M. Vignon a publié plusieurs lettres adressées par Trudaine à Turgot; nous voudrions donner une idée de cette correspondance, qui offre un réel intérêt au point de vue de notre histoire administrative.

On sait que Turgot, à peine en fonctions, ordonna la suspension de la corvée. Trudaine aurait voulu qu'avant d'abolir un régime dont il condamnait les excès autant que Turgot lui-même, on eût assuré, par un autre moyen, la continuation des travaux publics. Il eût souhaité que les intendants des provinces fussent consultés sur la possibilité de transformer la corvée ou d'y substituer une contribution pécuniaire. Il craignait qu'en la supprimant sans la remplacer, on ne compromît l'œuvre de son père, qui était devenue un peu la sienne. Ses craintes furent bientôt justifiées, et, le 29 décembre 1775, il pouvait écrire à Turgot, dans une lettre confidentielle : « Je vous prie de vous rappeler, mon ami, qu'il y a aujourd'hui près de dix-huit mois que nous discutons le moyen de convertir les corvées en une imposition équivalente. J'avais bien senti, dès le commencement, l'inconvénient qui résulterait de la cessation des travaux nécessaires, entre le temps de la suspension des corvées et celui où on aurait fini avec les tribunaux pour l'établissement de l'imposition... Les corvées ont été suspendues, les travaux abandonnés, les dégradations augmentées dans toutes les parties du royaume, avant même qu'on ait pu savoir l'avis des intendants. »

On admirera toujours chez Turgot l'élévation des idées, la noblesse des sentiments, l'amour passionné du bien et du juste, la grandeur du but entrevu; mais, dans ce cas particulier, il faut bien reconnaître que Philibert Trudaine, en demandant que les réformes fussent faites avec méthode, montrait un sens plus net des nécessités administratives que son illustre ami.

Fatigué d'un travail sans repos, Philibert Trudaine alla passer quelque temps dans le pays de Gex. Ce petit pays, isolé de la France par une chaîne de montagnes, n'avait guère de commerce qu'avec la Suisse; cependant il payait de lourds impôts aux préposés des fermes, et les habitants se plaignaient de vexations perpétuelles. Voltaire se fit leur avocat auprès de Trudaine, et celui-ci obtint que le canton de Gex serait affranchi de tous droits de consommation, à la condition de payer aux fermiers généraux une redevance annuelle de *trente mille livres*. Voltaire reconnaissant chanta Trudaine en vers et en prose :

> Trudaine sait assez que le cultivateur
> Des ressorts de l'État est le premier moteur,
> Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,
> A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.

Le 26 janvier 1776, Voltaire écrit à Trudaine : « J'ose vous supplier de daigner protéger nos tanneries, notre bois de chauffage, notre charbon, notre beurre, notre fromage. Nous avons compté que tous ces objets de première nécessité ne payeraient aucun droit, en vertu de nos *trente mille livres*. »

Philibert Trudaine quitta les affaires en même temps que Turgot; il mourut peu après (5 août 1777) (1).

Les Trudaine ne sont pas une exception dans la société du dix-huitième siècle. On a souvent accusé ce siècle de frivolité, et un tel jugement peut paraître justifié par certaines productions de l'art ou de la littérature; mais ce n'est là, à tout prendre, qu'un coin du tableau. Dans bien des familles, à cette époque, l'amour du bien public se transmettait de père en fils, comme nous l'avons vu dans la famille des Trudaine. Beaucoup d'hommes de mérite, administrateurs, ingénieurs, magistrats, savants, avaient le goût des fortes études et des choses sérieuses : ce sont ces hommes qui ont fait notre société moderne, et, à ce titre, ils méritent le respect et la gratitude. (2)

PAUL LAFFITTE.

(1) *Études historiques sur l'administration des voies publiques en France*, tome II, p. 163.

(1) Ses deux fils, tous deux amis d'André Chénier, périrent sur l'échafaud en 1794.

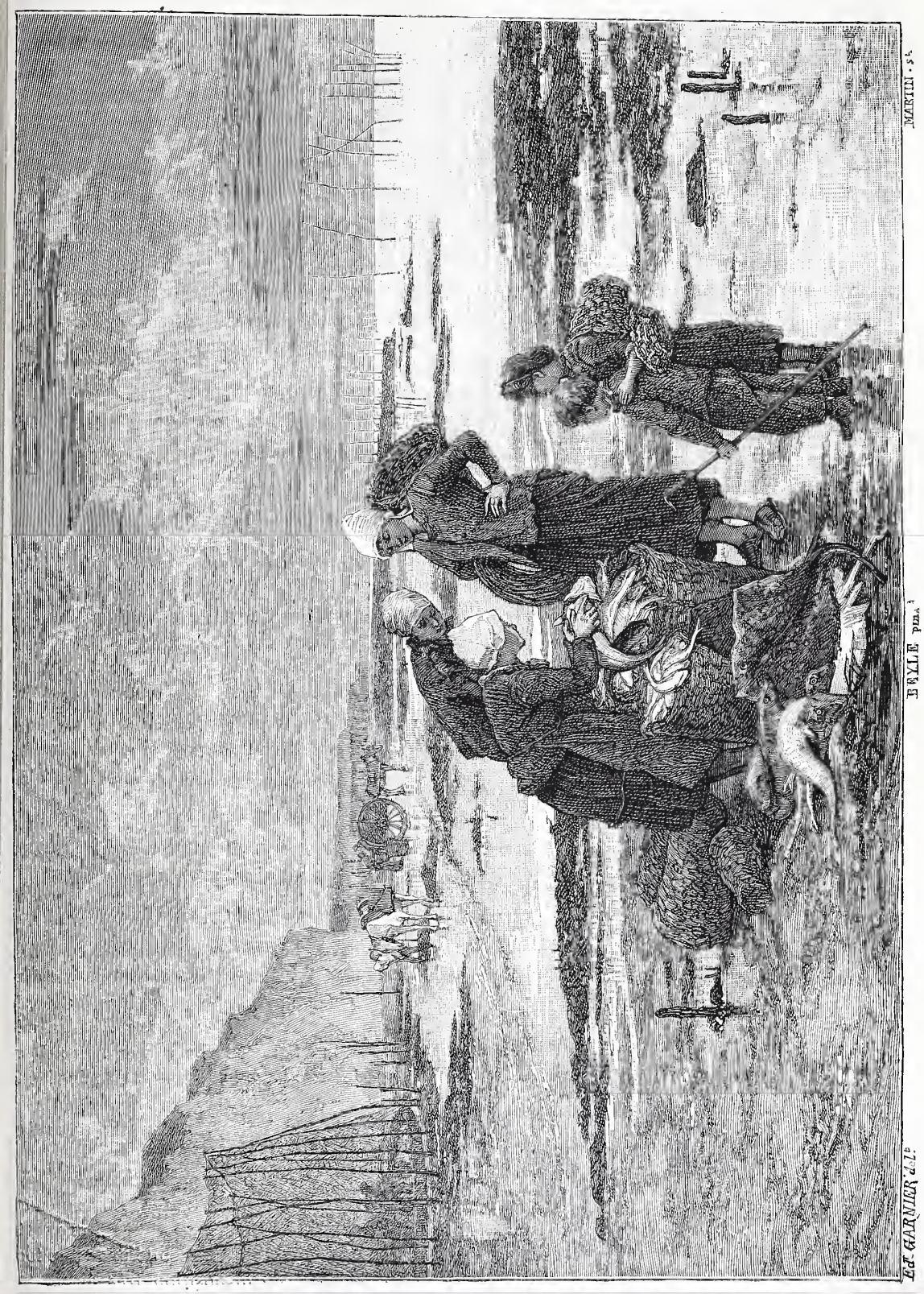
(2) M. Tarbé de Saint-Hardouin, inspecteur général, directeur de l'École des ponts et chaussées, a eu la bonté de nous signaler l'existence d'un beau buste de Charles-Daniel Trudaine. Ce buste est placé dans le vestibule de l'École; il date de 1772. Une inscription latine nous apprend qu'il s'agit d'un hommage des professeurs reconnaissants à la mémoire de Trudaine.

LES PÊCHERIES DE DIEPPE.

La pêcherie est le « lieu où l'on pêche, ou qui est préparé pour la pêche. » (Dictionnaire de Littré.) Cependant on emploie souvent ce terme comme synonyme de « vivier » ou de « réservoir. » C'est une confusion à éviter.

L'auteur d'un livre instructif sur *la Pêche et les Poissons*, M. H. de la Blanchère, marque bien la différence dans le passage suivant : « Les observations attentives des délégués à la commission de la loi sur la pêche côtière ont dû les conduire à reconnaître la nécessité de restreindre certains modes de pêche défectueux ou dommageables pour l'intérêt commun. Ils ont dû distinguer, parmi les

établissements qu'on peut former sur les côtes de France, ceux qui sont réellement nuisibles et qu'on doit proscrire, de ceux au contraire qui, sans inconvénient sérieux, sont appelés à fournir des produits chaque jour plus recherchés. En effet, tandis que les *pêcheries* détruisent souvent en une



Les Pêcheries de Dieppe. — D'après le tableau de Beyle.

seule marée d'innombrables quantités de petits poissons, les *réservoirs* les conservent et leur offrent pour ainsi dire un refuge où ils grandissent. »

La critique de l'auteur compétent que nous venons de citer s'adresse aux *pêcheries fixes*. On désigne sous ce nom des parcs de pierre ou de bois, construits le long de la côte et submergés pendant la haute mer. Il est facile de comprendre que ces espèces de bassins puissent retenir en une seule marée, comme le dit M. de la Blanchère, d'innom-

brables quantités de petits poissons. Ce sont les établissements de cette nature qui étaient visés par le décret de 1862, portant que « à l'avenir, il ne sera établi aucune pêcherie à poisson, soit sur le domaine maritime, soit sur une propriété privée. »

Les *pêcheries temporaires* ne présentent pas les inconvénients des pêcheries fixes : aussi la prohibition du décret de 1862 ne s'appliquait-elle pas à ce genre d'établissements. Les pêcheries temporaires se composent de filets tendus sur des piquets, soit parallèlement, soit perpendiculairement à la côte. Elles retiennent les poissons qui sont portés par le flot à chaque marée, ou ceux qui nagent par bancs là où l'eau est peu profonde (comme les harengs, les sardines, etc.). Mais la destruction des petits poissons n'est pas à craindre ; car les décrets et règlements fixent l'écartement de la maille des filets, ainsi que la distance entre la ralingue et le sol.

Nous devons renvoyer, pour les pêcheries de Dieppe, aux articles publiés dans notre première série (tome XII, p. 224 ; tome XIX, p. 13, etc.). On sait que Dieppe a joué un grand rôle dans notre histoire maritime, et que, dès le quinzième et le seizième siècle, des navigateurs partaient de ce port pour des voyages au long cours. Dieppe est encore un de nos principaux ports marchands, surtout pour ce qui est du commerce des bois du Nord. Au point de vue de la pêche, il suffit de rappeler que c'est de Dieppe que vient la plus grande partie du poisson consommé à Paris.

Les chiffres suivants, empruntés à une statistique publiée par le ministère du commerce, peuvent donner une idée de l'importance de l'industrie de la pêche dans notre pays.

Les produits de la pêche maritime représentent une valeur annuelle de 88 millions de francs, savoir :

Ports de la Manche.	36 millions.
Ports de l'Océan.	42
Ports de la Méditerranée	10
Total.	88 millions.

Le personnel employé à l'industrie de la pêche maritime en France est d'environ 135 000 individus, qui se divisent ainsi :

Pêche de la morue.	13 000
Pêche côtière (hommes embarqués). .	72 000
Pêcheurs à pied (femmes, enfants et vieillards).	50 000
Total.	135 000

Il résulte de ces chiffres que le produit moyen, par an, est de 650 francs, en chiffres ronds, pour un pêcheur.

P. L.

UN ABUS DE LANGAGE.

Beaucoup de mésintelligences, et souvent des controverses inutiles et pénibles, n'ont d'autres causes que des abus de langage, entre autres celui de trop généraliser.

Vous exprimez une opinion sur un livre ou sur un homme. Assurément, vous avez bien le droit de dire ce que vous en pensez ; mais il conviendrait de ne pas donner votre avis sous une forme tellement générale que vous paraissiez croire que c'est ou que ce doit être celui de tout le monde. Il vaut mieux s'habituer à dire seulement : « A mon avis, ce livre est mauvais » ; ou : « Je ne crois pas que cet homme mérite l'estime. » De cette manière, vous n'engagez que vous-même, et vous assumez sur vous seul toute la responsabilité de vos paroles, ce qui n'est que juste : on apprécie alors votre jugement selon ce qu'on croit pouvoir accorder de crédit à votre autorité personnelle. Au contraire, en vous servant de termes plus absolus, vous disposez ceux qui vous écoutent à une contradiction d'autant plus vive qu'ils ont le sentiment, plus ou moins réfléchi, que vous dépassez votre droit. Vos auditeurs ne sont-ils pas eux-mêmes, en effet, pour une part dans cette opinion générale dont vous semblez assuré d'être l'organe ou l'interprète?

Éd. Ch.

TRAVAIL MANUEL.

Sans doute les ouvriers travaillent avec la main ; mais il faut qu'une vie propre anime cette main, il faut que pour réussir dans sa tâche elle soit à elle-même une nature, qu'elle ait une pensée, une volonté à elle ; elle n'a pas d'autre manière d'y parvenir. Goethe, *Wilhelm Meister*.

VASE EN MARBRE

DU MUSÉE ARABE DU CAIRE.

Ce vase de marbre blanc, qui mesure 0m.90 de hauteur et 0m.68 de largeur à son plus grand diamètre, est un des objets remarquables du Musée arabe, fondé au Caire, en 1880, par l'ancien ministre Mahmoud Samy-Pacha et par Franz-Bey, architecte des *Wakfs*, ou administration des biens religieux.

Ce vase est ce qu'on appelle un *zir* en arabe, c'est-à-dire un réservoir à eau. Il en existe de semblables, quoique tout simples, dans quantité de mosquées. Le vase, percé d'un trou et muni d'un robinet à sa partie inférieure, est posé sur une sorte de trépied à récipient ; il en résulte une vraie fontaine de forme et de disposition très élégantes. Les mosquées en usent pour désaltérer les fidèles ou leur faciliter les ablutions prescrites, quand elles n'ont pas à leur offrir de grands bassins, des piscines, ou que ceux-ci sont en ruine. Le *zir* est aussi un objet de mobilier domestique, mais alors c'est aujourd'hui un vase grossier d'argile cuite.

Ce vase, dont la panse a un galbe ovoïde d'un beau profil, est chargé de rinceaux en bas-relief d'une composition aussi riche qu'élégante.

Il était pourvu de quatre anses se terminant sans doute en un angle aigu curviligne, mais dont on ne voit plus que les arrachements. Autour du col de l'orifice sont des inscriptions en caractères arabes dits *coufiques*, très délabrés. Aux quatre anses correspondent quatre parties de la panse ornées de méandres différemment combinés. Malheureusement, ce vase, dont la base est endommagée, gît incliné et appuyé dans un coin ; il est à désirer qu'on l'isole sur un socle et à une certaine hauteur, de manière à ce qu'on puisse l'examiner de tous les côtés.

Le genre d'ornements qui le décorent ne rappelle en rien celui qu'on est habitué à voir sur les objets d'art arabes les plus nombreux ; il ne participe en rien au système des entrelacs géométriques qui règne sur toutes les surfaces de meubles ou de panneaux décorées aux quatorzième, quinzième, seizième siècles, et dont le Caire possède encore une grande quantité. Si on compare l'ornementation de notre *zir* à celle d'ouvrages dont la date est connue et très ancienne, on trouve entre elles de frappantes analogies ; je ne crois pas que l'on se trompe en disant que le vase peut remonter au onzième siècle. Dans l'art arabe il est un écueil qu'on ne rencontre pas dans notre art du moyen âge, qui, du onzième au seizième siècle, se développe normalement, change progressivement et méthodiquement, en quelque sorte, comme une plante en croissance qui ne repasse jamais par les mêmes phases. Les arts de l'Orient paraissent beaucoup moins méthodiques et raisonnés dans leur évolution : au dix-huitième siècle, par exemple, on reproduisait, naturellement et par habitude, des frises découpées en lambrequins déjà en usage sur des monuments encore subsistants du onzième siècle. Les arts de l'Orient semblent se distinguer à la fois par un assez grand caprice et par une continuité de routine qui déroutent bien souvent l'observateur. Cependant, si nous comparons les ornements de ce vase aux débris des onzième et douzième siècles que renferme le Musée, fragments d'ornements en bas-relief sculptés dans le bois et la pierre, on sent une analogie frappante.

Si l'on pénètre dans les escaliers intérieurs qui conduisent aux plates-formes des minarets de la mosquée du calife El-Hakem (990-1012), dans laquelle est établi le Musée arabe, on retrouve encore le même parti d'ornements à rinceaux méplats, et instinctivement on prononce le nom de *Byzance*.

On sait, en effet (et il est facile de s'en apercevoir), qu'à cette époque les Arabes du Caire n'avaient pas un art original ; ils faisaient venir de Syrie, la plupart du temps, des architectes chrétiens qui leur construisaient des édifices de plan musulman qu'ils décoraient à leur guise selon la mode du jour ou la coutume du pays d'où ils venaient. Or, en ce temps-là, l'influence de Byzance dominait dans le Levant, en ce sens que les meilleurs architectes de la Syrie étaient des Grecs ou des Levantins. En Syrie, l'art byzantin lui-même devenait *levantin*, c'est-à-dire se modifiait soit en bien, soit en mal, devenait *métis* comme les individus. Un exemple analogue se reconnaît dans les monuments judaïques de Jérusalem : à la *porte Dorée* du temple, au tombeau des rois, au mausolée dit d'Absalon, on se trouve devant un style grec alangui, abâtardi, modifié selon le goût oriental ; les frontons, les triglyphes, les métopes, les frises, les colonnes, sont issus du classique grec. Mais ces ouvrages, conçus par des architectes ambulants de dixième ordre, exécutés peut-être par des artisans du terroir étrangers aux traditions grecques d'origine, ont reçu une physionomie en quelque sorte *provinciale*. Tel a toujours été l'Orient et tel il est encore aujourd'hui. La conquête de l'Égypte par les Turcs en 1517 y a introduit le goût turc, lequel dérivait lui-même de sources grecques ou italiennes. Le style lourd, *rococo*, mais assez grandiose, des Turcs du dix-huitième siècle se reconnaît au Caire. Les palais et les mosquées élevés par Méhémet-Ali ont tous été faits par des Grecs et des Italiens de rencontre, et représentent ce qu'on pourrait appeler la *bouffonnerie* du mauvais goût, par les puérilités et les surcharges grotesques dont ils sont affublés. Aujourd'hui que l'Occident y domine, c'est le goût parisien qui envahit le Caire et cherche à transformer cette ville naguère merveilleuse, comme le dit un écrivain anglais, *en un Bruxelles de dixième ordre ;* car, de notre temps, comme il y a mille ou deux mille ans, ce sont des étrangers de dixième ordre aussi qui font la mode, détruisent et remplacent à leur guise, selon des lois aussi étroites qu'implacables.

« Il y a, dans cette géologie de l'ornementation orientale au Caire, de nombreuses couches encore mal connues et innomées : sur les plus anciennes, on croit reconnaître les traces du courant byzantin ; le persan y tient une place importante, et forme un dépôt plus riche ; mais de quelles régions encore inexplorées proviennent tant d'autres échantillons que nous ne saurions définir ? Le Caire a été un centre où convergeaient les artistes et les ouvrages de tout le monde oriental. De cet art cosmopolite, le style assez original et homogène que nous appelons l'*art arabe du Caire* ne se dégagea sans doute qu'entre le treizième et le quatorzième siècle, pour fleurir au quinzième dans le style dit de Kaït-Bay qui demeure alors à peu près seul, puis s'alanguit pour s'évanouir sous la domination turque. »

Le vase du Musée du Caire a été trouvé non loin du lieu où il est placé, dans la petite mosquée de Sitta Hégaziya, située sur l'emplacement d'une des portes de l'ancienne enceinte du palais des califes Fatimites, lesquels le commencèrent au dixième siècle, à leur avènement, et en furent évincés, au douzième, par Saladin. Alors, cette immense

réunion de palais autrefois remplis de richesses inouïes, fut abandonnée, tomba rapidement en ruine et devint un lieu vague où tout le monde pouvait habiter et construire; c'est à ce point, dit Makrizi, que le gardien presque centenaire de la porte par où se faisait autrefois tout le service domestique, racontait que, durant sa longue vie, il n'y avait jamais vu entrer du bois ni sortir des immondices; voulant dire par là que les immondices s'y accumulaient et que tout le bois qu'on y brûlait provenait des charpentes du palais déchu.

Il en est résulté que, comme dans certaines pétrifications ou silicatisations d'arbres forestiers ou d'animaux devenus fossiles, chaque portion des anciens palais s'est insensiblement transformée en habitations privées, sans que le périmètre et les anciennes entrées de l'enceinte aient changé de contour ou de place. Il est donc très possible que notre vase, trouvé dans l'intérieur de ce périmètre, ait, au temps des califes Fatimites, fait partie du mobilier de quelque oratoire privé ou de quelque salle brillamment décorée du palais; son ancienneté évidente, le luxe de ses ornements et de sa matière, introuvable en Égypte, permettent au moins de le supposer. Resté ou devenu ustensile

Musée arabe du Caire. — Vase arabe en marbre blanc. Dessin de M. Jules Bourgoin (1).

du culte, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il se soit conservé intact jusqu'à nous. Peut-être avait-il sa légende à la place où on l'a pris; mais comment le savoir maintenant qu'il est dépaysé? Changer les objets de place, c'est tuer les traditions les plus solidement accréditées, par ce fait triste que les absents ont toujours tort. Aussi est-ce un chagrin pour ceux qui aiment le Caire que de ne plus rencontrer à chaque pas ces vieilles connaissances d'autrefois qui leur parlaient du temps passé : ici une antique porte de bois sculpté, là une lampe de bronze qui, longtemps après avoir vu entrer les Turcs et marcher au supplice le dernier sultan mamelouk, s'était trouvée sur le passage de Bonaparte et de Kléber! En outre, tous ces objets vieux ou modernes, entassés dans une mosquée en ruine qu'on a blanchie à la chaux (bien à tort), ont cet aspect navrant que doivent présenter des assiégés qui, au moment du sac de leur ville, se réfugient dans une église. Et cependant on doit regretter que ce musée n'ait pas été fondé dix ans plus tôt, alors que l'ex-khédive Ismaïl n'avait pas fait vendre tous les bronzes des mosquées dans l'idée de les fondre pour en faire une grille autour de son *parc Monceaux* de l'Esbékiyeh; alors que la ville regorgeait de maisons anciennes et de mosquées en bon état, et que les bazars n'étaient pas épuisés! Un artiste émérite, un connaisseur et un chercheur habile, feu Auguste Salzmann, s'était présenté et fut agréé comme fondateur d'un musée arabe. S'il avait eu comme Mariette, le fondateur du Musée égyptien, la fermeté, l'habileté, la résistance nécessaires pour triompher de la jalousie et de la parcimonie des ignorants et des gens d'argent, le Caire serait doté aujourd'hui d'un Musée arabe aussi exceptionnel que l'est son Musée d'antiquités de Boulaq. Il y a plus de dix ans aussi que le *Comité de conservation* des monuments arabes du Caire aurait dû être fondé; il eût empêché bien du mal, inutile autant qu'irréparable. Heureusement qu'aujourd'hui ce comité fonctionne avec zèle, réagit énergiquement contre les dévastateurs, qui se glissent jusque dans son sein pour lui arracher des verdicts de démolition.

Enfin, sur son existence comme sur celle du Musée arabe, veillent la haute protection du ministre Chérif-Pacha et celle des Anglais, qui tiendront sans doute à honneur de signaler leur puissance en Égypte autant par la réorganisation politique et financière de ce beau pays que par le culte intelligent de ses souvenirs et la conservation attentive de trésors scientifiques et artistiques de tous âges qui sont uniques en leur genre. (1)

ARTHUR RHONÉ (2)

(1) Extrait du *Coup d'œil sur l'état du Caire en 1882*, par A. Rhoné. — Paris, *Gazette des beaux-arts*, et E. Leroux, éditeur.

(1) Pour se rendre compte du zèle que la conservation des monuments arabes éveille maintenant en Angleterre, on peut consulter les articles suivants, publiés dans les journaux anglais par des écrivains qui ont vu l'Orient et en parlent pertinemment :

Times du 28 janvier 1882, par sir William Gregory; — *Academy* du 21 octobre 1882, par miss Amelia B. Edwards; — *Times* du 7 janvier 1883, par M. Loftie; — *Times* du 9 janvier, par miss Amelia B. Edwards; — *Times* du 16 janvier, par M. Frank Dillon; — *Academy* du 13 janvier, par M. Henry Middleton, l'un des secrétaires de la Société pour la conservation des anciens monuments; — *Times* du 25 janvier, par M. Thomas Wise, secrétaire de ladite Société; — *Morning-Post* du 23 janvier; — *Times*, 27 janvier, par sir W. Gregory; — *Saturday Review*, 27 janvier; — *Portfolio*, février; etc.

(2) Auteur de *l'Égypte à petites journées*.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, 15, rue de l'Abbé-Grégoire.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

PAYSAGE.

VILLEFRANCHE, VUE PRISE DE LA COLLINE DE SAINT-JEAN.

Une Lettre de Français.

Dessin sur bois de FRANÇAIS, d'après sa peinture exposée au Salon de 1882.

Cher monsieur Charton,

Voici déjà bien des années que, grâce à votre obligeance, je suis collaborateur du *Magasin pittoresque*. Vous avez accueilli mes premiers essais, et il m'en est resté un vif sentiment de gratitude. Pour moi, à cette époque, c'était le plus grand encouragement que je pusse recevoir; j'étudiais pour vous un peu partout, au Louvre ou ailleurs. Il en résultait des dessins sur bois qui étaient gravés, imprimés, et qui, en plus, m'apportaient le pain quotidien : c'était le vrai bonheur. (1)

Depuis, j'ai illustré nombre d'ouvrages; je suis devenu un lithographe remarqué; entre-temps, je suis devenu peintre et le suis encore pour quelque temps, je l'espère. J'ai connu le succès à diverses reprises; mais je n'ai jamais oublié mes commencements dans le *Magasin pittoresque*. (1)

(1) Ces simples et honnêtes paroles, où se témoigne tant de bonté, sont beaucoup trop modestes et ne donneraient pas une idée assez juste de ce qu'ont été les services mutuels des collaborateurs du *Magasin pittoresque* dès ses débuts. Écrivains, dessinateurs, graveurs, tous étaient animés d'un même zèle pour cette entreprise nouvelle; tous ont également concouru à son succès. Tandis que, personnellement ému de sentiments dont nous avions déjà donné ailleurs des preuves, nous nous mettions avec ardeur, avec quelques amis, à la recherche de tous les sujets d'études variées qui pouvaient être agréées du nombre de lecteurs le plus étendu possible, de jeunes artistes s'initiaient rapidement aux conditions, plus spéciales qu'on ne le pense, du dessin sur le bois; et en même temps M. Best, notamment, avec ses associés Leloir et Andrew, formaient activement des élèves qui ne tardèrent pas à relever l'art de la gravure sur bois presque oublié en France, et à nous affranchir ainsi de la nécessité où nous avions été, en 1833 et 1834 surtout, d'aller emprunter des planches à l'Angleterre. Il serait évidemment impossible de s'étendre suffisamment ici sur cette petite histoire de notre recueil, qui cependant ne serait pas, croyons-nous, sans quelque utilité à un point de vue général : l'heure viendra peut-être de l'écrire avec détails, si Dieu nous prête vie, et nous serons heureux alors de mettre en lumière tout ce que nous avons dû à ceux qui nous ont si bienveillamment aidé dans notre œuvre durant plus d'un demi-siècle : nous n'y oublierons pas certainement notre collaborateur fidèle de l'imprimerie, M. Dorfeuil (Pellegrin), qui, depuis notre première page jusqu'à celle-ci, n'a pas cessé de nous aider de sa vigilance éclairée et de ses sages conseils.

ÉD. CH.

(1) Les œuvres de M. Français, dont le nom nous semble manquer à l'Académie des beaux-arts, sont nombreuses. Nous n'en citerons ici que quelques-unes; d'abord ses tableaux conservés au Musée du Luxembourg : *Daphnis et Chloé*; — *Orphée* (gravé dans le *Magasin pittoresque*, t. XXXI, p. 233); — Un *Soleil couchant*, où l'on ressent dès la première vue l'impression d'apaisement et de consolation qui est un des caractères remarquables de l'art du maître.

Une de ses meilleures peintures est le *Bois sacré*, conservé au beau

Ma passion pour la peinture de paysage m'a entraîné en Italie, où la nature est si belle et si plastique, et où mes maîtres m'avaient précédé.

A l'époque où j'y suis allé pour la première fois (en 1846), Rome était un séjour idéal pour les artistes. Tout concourait à rendre l'étude fructueuse. Tous ceux qui étaient là n'y étaient que pour admirer et étudier. Aucune autre préoccupation. On y oubliait le parti que l'on pourrait tirer un jour des efforts qu'on faisait.

C'était vraiment le bon temps, pour moi tout au moins, et je suis sûr que la plupart de mes compagnons de cette époque ont gardé les mêmes impressions, les mêmes souvenirs.

Mais depuis tout a été changé. La politique a fait son apparition, et l'asile a été troublé. A Dieu ne plaise que je vienne ici maudire ce qu'on doit appeler le progrès, l'évolution inévitable des choses; mais, pour un travailleur contemplatif, que de regrets! Nous aimions nos hôtes, nous en étions aimés, et maintenant... maintenant, ce n'est plus la même chose. Mais j'ai été heureux de trouver en France, sur les bords de la Méditerranée française, des impressions analogues.

J'ai beaucoup fréquenté Nice et ses environs, et c'est un des nombreux croquis faits dans ce délicieux pays qui trouve aujourd'hui asile dans le *Magasin*. C'est aux environs de Villefranche que je l'ai fait, de la colline qui sépare la baie de Villefranche de celle de Beaulieu à Saint-Jean.

Quel séjour que ce pays béni, qui commence avant Marseille et se prolonge jusqu'à la frontière! la forme et la couleur y sont constamment réunies. Ces villes claires au bord de la mer, ces collines qui s'étagent et se relient aux montagnes; l'olivier délicat et si sobre de ton; le pin capricieux abritant l'oranger, le citronnier et le figuier, dont le vert est si riche et si vivant; l'abondance de toutes les fleurs et la presque continuité du beau temps : tout cela est bien séduisant! Aussi, quel bonheur, après un hiver laborieux passé dans l'atelier près d'un poêle qui pousse à la congestion, dans ces jours brumeux de Paris où on ne voit clair que quelques heures (et encore quand il fait beau), de prendre sa place pour Nice! On emporte la boîte à couleurs, la compagne inséparable : c'est la joie qui vous accompagne.

A partir d'Avignon, on voudrait s'arrêter partout. Ce sont des regrets continus, qui, à peine éprouvés, sont à l'instant remplacés par des sensations nouvelles; regrets dont on est vite consolé en pensant qu'à quelque station que l'on s'arrête, on n'aura que l'embarras du choix.

Eh bien, tout ce que je viens de dire à propos de ce doux pays si favorisé, je suis tenté de le dire pour n'importe quel pays; et à l'âge où je suis arrivé, après tant de pérégrinations, je laisserais volontiers au hasard le soin de m'orienter, trouvant partout à admirer et à peindre.

Plaines ou montagnes, bords de mer, pays du centre, environs de Paris, Paris lui-même, mine inépuisable! Ajouterai-je, soleil, temps gris, pluie, orages, printemps, été, automne, hiver? Tout est également beau, également pittoresque, source égale d'impressions, d'émotions, dans cette immense démocratie que me paraît être la nature! Chacun trouve l'emploi de ses sentiments, de ses facultés; chacun se croit chez soi. Il n'est besoin, en effet, pour cela, que d'étudier, de travailler, d'approfondir les lois et de les respecter. Tout est là. On peut sans craindre faire de constants efforts; on sera récompensé certainement, ne serait-ce que par le contentement de soi-même.

Cela m'amène, cher Monsieur, et pour conclure, cette fois, à dire que si j'avais à recommencer ma vie, je me ferais *peintre de paysages*.

Soyez indulgent pour mon bavardage, et veuillez, cher monsieur Charton, me croire bien à vous.

FRANÇAIS.

Musée de Lille. Ce tableau, exposé au Salon de 1867, fut admiré de Théodore Rousseau, qui, tout ravi, dit vivement à Français : « Tu as créé là le paysage moderne. »

Pour les principales œuvres sur bois de Français, il faut citer celles qui illustrent le *Paul et Virginie* publié par A. Curmer, et où il a eu pour collaborateur notre célèbre Meissonier, qui lui-même a donné quelques dessins à notre recueil (t. XIV, p. 181; t. XVI, p. 357).

Dans le livre de *la Touraine*, publié par M. Mame de Tours, les dessins de Français peuvent être considérés comme des chefs-d'œuvre de finesse, de caprice et de vérité.

Une série de ses lithographies a beaucoup servi à faire connaître et à apprécier à leur valeur quelques-uns de nos maîtres contemporains, entre autres Corot et Rousseau, alors encore contestés.

Rappelons aussi ses peintures de l'église de la Trinité de Paris : *Adam et Ève chassés du Paradis* et le *Baptême du Christ*, où les paysages, très intéressants, sont de grandeur naturelle, ainsi que les figures.

Remarquons, à cette occasion, que beaucoup de personnes ne connaissent guère l'école contemporaine que par les Salons. On ne peut pas, cependant, se faire une idée assez juste de ce qu'elle est si l'on n'a pas vu les fresques des églises.

L'EURYPHARYNX PELECANOIDES.

Voy. page 9.

Le poisson représenté à notre page 9 a de 45 à 50 centimètres de longueur. On n'en a encore découvert qu'un seul exemplaire. M. Alphonse Milne-Edwards espère en trouver d'autres, cet été, en explorant les fonds de l'Atlantique, où vivent ces espèces.

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 7, 21, 42, 53, 78 et 102.

IX

Il courut longtemps; enfin, haletant, brisé de fatigue, il se trouva dans les rues d'une ville. Il pouvait à peine se traîner, et il mourait de faim; mais il était content. Le jour se levait; Camarade

vit, devant les maisons, des tas de débris, d'épluchures, déposés là par les ménagères. D'autres chiens les fouillaient du nez et des pattes, et en retiraient un os, un morceau de pain, un reste de viande, qu'ils dévoraient d'un air de jubilation. Camarade n'était pas habitué à semblable nourriture; mais il était trop affamé pour faire le difficile; il avisa un tas autour duquel il n'y avait encore personne, et y chercha sa vie.

Il ne la chercha pas longtemps. Comme il rongeait un succulent os à moelle, un lacet s'abattit sur son cou. Il se sentit pris, il voulut fuir, il se débattit : plus il s'agitait, plus le lacet le serrait; pour n'être pas étranglé, il suivit la main qui le tenait.

On le conduisit dans une cour étroite et sombre, entourée de grands murs hérissés de solides crochets de fer où pendaient des cordes : Camarade n'avait jamais vu un endroit pareil. Là se trouvaient déjà d'autres chiens, de toutes les tailles et de toutes les espèces, les uns propres, soignés, frisés, parfumés, ornés d'élégants colliers, de pompons bleus ou roses, de paletots armoriés; les autres décharnés, hâves, farouches, malpropres, de vraies ombres de chiens qui avaient, avant de venir là, souffert toutes les misères. Camarade ne fit pas grande attention à eux : une seule chose le contrariait, c'est qu'on l'enfermait et qu'il ne pouvait pas aller chercher Fritz.

Le lendemain, les chiens reçurent beaucoup de visites. Il y avait des dames qui entraient d'un air désolé, et qui appelaient d'une voix flûtée : « Mirza! Daisy! Dick! Finette! » Parfois un petit chien accourait à leur appel, et c'étaient des reconnaissances sans fin, des reproches mêlés de caresses, qui se terminaient par le départ de Dick ou de Mirza dans les bras de sa maîtresse. Des domestiques vinrent réclamer des chiens de chasse; un boucher vint chercher un bouledogue qu'il tança vertement pour lui apprendre à s'échapper; enfin la cour se vida peu à peu, et Camarade n'eut plus pour compagnons que les trois ou quatre misérables qui semblaient à moitié morts de faim.

Il y avait déjà longtemps que personne n'était venu, lorsque la porte se rouvrit tout à coup.

— En avez-vous encore beaucoup? dit une voix.

— Il y en a encore cinq, monsieur le commissaire : je crois bien que personne ne les réclamera; il n'y a qu'à les regarder pour voir que ce sont des chiens sans maîtres.

— Eh bien, vous pouvez vous en débarrasser : il y a toujours trop de chiens errants.

— Oh! pardon, monsieur le commissaire, en voilà un qui est beau, et on voit qu'il a été soigné. Faut-il le garder encore? Il n'a pas de collier.

— Voyons... Comment! un chien des Alpes, de race pure, magnifique! Ce serait dommage. C'est bien étonnant, qu'on ne l'ait pas réclamé! Viens ici, mon brave chien... Il est caressant, il est doux; il me plaît... Il y a longtemps que j'ai envie d'avoir un chien; j'emmène celui-là. Mettez lui une laisse... là! Si on vient le réclamer, on le trouvera chez moi.

Et le commissaire emmena Camarade. Celui-ci ne savait pas à quel danger il avait échappé, mais il était content de quitter cette vilaine cour. Il suivit son nouveau maître sans se faire prier.

Le commissaire ne demeurait pas loin. Camarade se trouva bientôt dans sa nouvelle demeure, où il fut accueilli par des caresses et des cris de joie à n'en plus finir : le commissaire avait des enfants. On lui prépara la meilleure pâtée qu'il eût mangée de sa vie; on le brossa, on le peigna avec soin, et quand il n'eut plus besoin de rien, on étala pour lui un vieux tapis dans un coin, en lui disant : « Couche là, Montagnard! » Le plus jeune de ses nouveaux maîtres avait déclaré qu'il fallait l'appeler Montagnard, puisque c'était un chien de montagne.

Après le déjeuner, le commissaire prit son chapeau pour sortir. « Si j'emmenais Montagnard? dit-il; la promenade lui ferait du bien. — Oh! papa, mets-lui une laisse pour ne pas le perdre! » crièrent les enfants; et le commissaire, en bon père de famille, prit docilement une corde et fit ce que ses enfants demandaient.

Quand un homme et un chien vont ensemble, ce n'est pas toujours l'homme qui conduit le chien. Le nouveau maître de Camarade put reconnaître la vérité de cette maxime aussitôt qu'il eut franchi le seuil de sa porte. Camarade s'arrêta, huma le vent, flaira de tous les côtés, et tout à coup, lançant aux échos un aboiement sonore, il s'élança dans la direction du sud-est. Bien en prit au commissaire d'avoir la poigne solide et d'avoir employé une bonne corde pour attacher son chien, sans quoi il n'aurait pas été longtemps le maître de Camarade. Bien lui en prit également d'être ferme sur ses jambes, sans quoi Camarade l'eût jeté par terre. Mais il tint bien la corde, ne se laissa point entraîner, et gronda Camarade en prenant une grosse voix. Camarade était un chien docile; il s'arrêta et vint lécher les mains de son maître, en lui expliquant à sa façon pourquoi il voulait aller de ce côté-là plutôt que d'un autre.

Quand un chien vous caresse, vous met ses pattes de devant sur les épaules et sa langue sur la figure, qu'il vous fait entendre des gémissements presque humains, qu'il vous regarde avec des yeux suppliants, et qu'il cherche à vous entraîner d'un certain côté, toujours le même, vous pouvez bien être sûr qu'il a son idée, et même que ses raisons sont bonnes : ce que vous avez de mieux à faire, c'est de céder à votre chien. Ainsi fit le commissaire : il suivit Camarade, qui, se voyant compris, modéra son pas afin de ne point fatiguer son maître, et trotta joyeusement en remuant la queue d'une façon qui voulait dire : « Enfin, je touche au terme de mes peines! »

A chaque tournant de rue, il s'arrêtait, flairait le vent, et repartait presque aussitôt, en chien sûr de son fait.

« Ah çà, se disait le commissaire, où ce gaillard-là me mène-t-il? C'est qu'il a l'air de savoir où il va! Je suis pourtant sûr qu'il n'est pas d'ici; je connais tous les chiens de la ville, les beaux chiens, s'entend : celui-ci ne m'aurait pas échappé. Tiens! c'est au champ de foire que nous allons! Après tout, cela ne se trouve pas mal; j'en profiterai pour faire une petite tournée entre les baraques des saltimbanques et voir si tout se passe selon les règlements. »

A suivre. Mme J. Colomb.

ARTHUR YOUNG EN ITALIE (1).

Nous publions aujourd'hui un portrait d'Arthur Young et une vue de sa maison de Bradfield. C'est une occasion pour nous de revenir sur cet homme utile. Nous voudrions le suivre cette fois dans son voyage en Italie, moins connu que son voyage en France, et dont nous devons encore la traduction à M. Lesage.

Arthur Young parcourut la haute Italie dans les derniers mois de 1789. Il y entra par Nice, où déjà les Anglais venaient « jouir du climat pendant l'hiver. » Mais les choses ont bien changé depuis Young, qui écrit dans ses Notes : « L'hiver dernier, il y avait cinquante-sept Anglais. » Ce n'est pas seulement le nombre des Anglais qui a augmenté. Notre voyageur s'installe à l'*hôtel des Quatre-Nations*, et pour six francs par jour il a « un très bel appartement, le dîner et le souper. » A Milan, il sera bien logé et bien nourri pour cinq francs par jour; à Florence, pour quatre francs et demi. Il faisait bon voyager en ce temps-là : il est vrai que les moyens de locomotion laissaient à désirer, et qu'après quelques jours seulement de voyage Young s'écriait : « Je suis las des *vetturini!* »

Arthur Young. — D'après une peinture communiquée par sa famille.

Notre Anglais est frappé du bon marché de la vie, et il ne manque jamais, quand on l'invite à dîner, de s'informer du prix des choses : « Voilà de beaux fruits, Madame; combien vaut la douzaine? » La maîtresse de maison répond obligeamment, et Young peut constater que le prix des fruits, du pain, de la viande, du beurre, est à peu près en Italie ce qu'il est en Angleterre : « Preuve certaine, dit-il, de ce que la cherté relative ne vient pas tant des prix des objets eux-mêmes que de la manière de vivre. Tout tavernier, tout traiteur, en Angleterre, prétend à des bénéfices qui lui permettent de se retirer au bout de peu d'années. »

Il y a ici un trait de mœurs à noter : « En Italie, dit Young, on ne connaît ni les dîners d'Angleterre, ni les soupers de France, ni les réunions, ni équipages, ni bien-être. » Ce tableau d'une vie simple est fait pour nous séduire; mais le luxe qu'on a chassé par une porte est rentré par une autre. Le luxe en Italie, à ce moment de 1789, c'était un grand nombre de domestiques : « Le marquis Riccardi en a quarante; chacun d'eux a sa famille et souvent ses propres domestiques. » Arthur Young s'élève avec vivacité contre cet abus : « Conçoit-on, dit-il, un plus déplorable emploi de la fortune et plus contraire au bien public? Qu'il y a loin de cela à l'encouragement donné aux beaux-arts. »

Quoique Arthur Young soit avant tout un agronome, les beaux-arts tiennent une place légitime dans ses préoccupations. Ardemment dévoué aux intérêts de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, il ne croit pas qu'un homme ou qu'un peuple ait tout fait pour s'être enrichi : il veut encore que, de cette richesse, il soit fait un emploi noble et utile. Il loue les anciennes familles patriciennes qui élevaient de beaux palais. Il admire les républiques commerçantes du moyen âge protégeant l'art et les artistes, et quand il parle des Médicis, c'est sur le ton de l'enthousiasme. S'il emploie sa matinée à courir la campagne, à visiter les fermes, à discuter le *produit net*, il passe volontiers l'après-midi dans un musée, et le soir il va entendre de la musique.

Nous voyons, par ses notes, que le goût du théâtre était aussi vif en Italie il y a un siècle qu'il l'est aujourd'hui. Il nous raconte qu'il va visiter dans leur loge les familles auxquelles il a été présenté, comme cela se fait encore en Italie et en Espagne. Mais, au théâtre même, l'économie politique ne perd pas ses droits; et quand Young entend un bel opéra, dans une riche salle de spectacle,

(1) Sur Arthur Young, voy. le numéro du 15 janvier 1883; voy. également les Tables de la première série.

il se fait immédiatement dans son esprit certaines associations d'idées : il se dit que ces pures jouissances intellectuelles ont été payées par le travail et par l'épargne ; un peu plus, il calculerait ce que chaque note du chanteur à la mode représente de grains de blé vendus au marché. Ainsi, se trouvant à Lodi, il assiste à la représentation de clôture de l'Opéra, et, rentré dans sa chambre d'auberge, il écrit cette jolie page :

« La salle, que l'on achève de bâtir, est petite, mais très élégante ; les décors sont convenables ; quant aux loges, que les propriétaires arrangent à leurs frais, elles sont luxueuses et aussi belles que les peuvent rendre les glaces et les dorures ; aux bougies, elles sont vraiment resplendissantes. Cette foule en habits de gala, en diamants qui étincelaient de toute part, tandis que l'attrait du plaisir faisait briller les yeux italiens d'une flamme plus vive que ce que nous voyons en France et en Angleterre, tout cet ensemble formait un coup d'œil vraiment magnifique. Je ne pouvais en revenir : trouver dans une petite ville de dix à douze mille âmes au plus une telle splendeur dans les costumes, les décors, etc... J'ai d'autant plus insisté sur ce spectacle, que je le considère comme plus important au point de vue de l'économie politique. Lodi n'est qu'une ville insignifiante, sans commerce, sans industrie, faisant partie d'un territoire auquel manquent aussi l'un et l'autre. Il n'y a cependant, ni en France, ni en Angleterre, une ville double par sa population qui puisse montrer un théâtre construit, décoré et rempli comme celui-ci. Le commerce et l'industrie dans toute leur pompe, le fer, l'acier, la laine, le fil, la soie, les glaces, les

Bradfield-Hall, résidence d'Arthur Young, près de Bury Saint-Edmunds (Suffolk). — D'après une peinture communiquée par sa famille.

poteries, les porcelaines d'une ville comme Lodi, n'ont encore rien à montrer d'égal aux produits du lait et du fromage. — De l'eau, du trèfle, des vaches, du fromage, de l'argent et de la musique ! Voilà les éléments qui constituent le bonheur pour les natures italiennes. Les politiques du Nord peuvent prendre ici des leçons de gouvernement. »

Cette note admirative revient plus d'une fois dans le voyage de Young. La haute Italie, considérée dans l'ensemble, présentait à cette époque le tableau d'une rare prospérité : si tel gouvernement, comme celui de Venise, pouvait prêter à certaines critiques, d'autres, comme celui de la Lombardie et surtout celui de la Toscane, ne méritaient que l'éloge. Toutes les fois que Young trouve une loi sage, il éprouve la joie du savant qui a fait une belle découverte. On sent que la critique coûte un peu à sa nature généreuse ; dans la louange, il se donne tout entier.

On chercherait en vain chez Arthur Young une de ces fortes peintures où un grand historien fait revivre, en quelques traits, toute une époque ou tout un peuple. Young est un observateur attentif, consciencieux, patient. Il mène son œuvre pas à pas, comme le paysan sa charrue : qu'importe, si à la fin de la journée le sillon est tracé, régulier et profond ? Des renseignements, des faits, des chiffres, voilà ce qu'on trouve surtout chez l'auteur du *Voyage en France* et du *Voyage en Italie*, avec quelques observations fines et ingénieuses : quant aux considérations générales, elles sont assez rares. Ceci est d'autant plus remarquable que les

considérations générales étaient dans le goût du temps, et que les meilleurs esprits se défendaient difficilement de quelque excès dans ce sens. Les économistes ne faisaient pas exception, et Young décoche ce trait à l'adresse de ses confrères : « Les écrits sur l'économie politique venus à ma connaissance sont trop remplis de raisonnements, lorsqu'ils ne devraient s'appuyer que sur l'expérience. »

Il est bien certain que Young a été un des premiers à voir la méthode qui convient à l'économie politique. Dans ses voyages, il ne se lasse jamais d'entasser des matériaux : il s'arrête dans le plus misérable des villages pour demander ce que coûte une vache, combien se vend une livre de blé ou une douzaine d'œufs. Quand nous le lisons, nous nous fatiguons quelquefois de ces détails et nous tournons la page : c'est nous qui avons tort et c'est lui qui avait raison. L'économie politique n'est une science qu'à la condition de s'appuyer sur une statistique patiente et exacte. Young l'avait bien compris, et à ce titre nos économistes modernes le regardent avec raison comme un précurseur.

S'il avait une vue nette de l'économie politique, il paraît n'avoir pas eu une vue moins nette de l'histoire. Au bas d'une page, dans une de ces petites notes qui sont souvent à un livre ce que le post-scriptum est à une lettre, nous lisons ceci : « Nul travail ne nous fait plus défaut qu'une histoire moderne de l'Europe, écrite dans un esprit vraiment philosophique, c'est-à-dire s'occupant beaucoup plus du progrès des arts, des sciences, du gouvernement, et non des batailles, des sièges, des intrigues. » C'est aller trop loin sans doute, et une grande bataille, par exemple, est un fait historique aussi digne d'intérêt que tout autre; mais si on se rappelle ce qu'était l'histoire il y a un siècle, on excuse l'exagération de Young, et on lui sait gré d'avoir réclamé, pour les faits économiques et moraux, une place légitime dans l'étude du passé.

C'est par des traits de ce genre, perdus dans son œuvre, qu'Arthur Young nous séduit. Il a été un des premiers à honorer le travail; il a eu le goût de ce qui est utile, de ce qui est bon, de ce qui est juste; il a fait preuve en toute chose de modération et de bon sens. C'est là, à vrai dire, ce qu'il a été avant tout : un homme de bon sens et un philosophe aimable.

PAUL LAFFITTE.

LES CELTES.

A MONSIEUR ÉDOUARD CHARTON.

6 mars 1883.

Mon cher ami,

Auprès de la lettre que je vous ai écrite sur les sacrifices humains chez les Gaulois [1], j'ai lu dans votre numéro du 15 février un intéressant article de M. Alexandre Bertrand sur la grande allée couverte d'Essé. Je suis bien d'accord avec lui sur l'âge probable de nos grandes agglomérations mégalithiques. Je crois, comme lui, que ces groupes principaux peuvent bien remonter à dix ou douze siècles avant notre ère, et, par conséquent, qu'ils sont loin de l'antiquité fabuleuse qu'on a, durant quelque temps, cherché à leur attribuer. Ce n'est pas sur ce point que je vous adresse quelques lignes, mais sur un autre qui pourrait donner lieu à une équivoque historique. M. Bertrand dit qu'on a reconnu, dans les dolmens et allées couvertes, des tombeaux de populations primitives ayant précédé dans nos contrées l'arrivée des Celtes. C'est sur l'emploi de ce nom de Celtes qu'il est utile de s'entendre. Les Celtes postérieurs à ces monuments dont parle ici M. Bertrand sont ces Gaulois du Danube qu'il connaît si bien et dont les sépultures ont fourni tant de précieux documents archéologiques au Musée de Saint-Germain, ces tribus héroïques qui ont pris Rome, qui ont envahi la Macédoine et l'Asie Mineure, et qui sont les mêmes que les Gaulois Belges du Nord, les Volkes du Midi, etc.

Mais ces Celtes-là avaient trouvé en Gaule d'autres Celtes plus anciens qu'eux; ils y avaient trouvé le druidisme organisé par les Bretons, branche celtique qui les avait précédés en Occident, et qui avait essentiellement un caractère religieux, comme ils avaient, eux, un caractère héroïque et militaire. Mais les Bretons eux-mêmes que je crois, d'après des indices donnés par les anciens, parvenus en Occident huit ou neuf siècles avant notre ère, avaient rencontré sur le continent et dans les îles d'Albion et d'Eirrinn une autre couche bien plus ancienne encore de Celtes, desquels descendent les Irlandais et les Écossais. C'est à ces Celtes primitifs que je pense devoir attribuer les grands monuments mégalithiques. Il y avait là déjà un druidisme qui paraît avoir différé de celui des Bretons, mais avec un fond d'idées commun et même des usages communs.

Il n'y a aucune apparence qu'il ait existé en Occident, avant les Celtes primitifs, une population assez organisée pour pouvoir ériger de vastes monuments comme ceux de Carnac, de Locmariaker ou d'Abury. Ni les Ibères, ni les Ligures, n'avaient une constitution sociale qui se prêtât à ces immenses œuvres collectives.

Tout à vous de cœur. HENRI MARTIN.

[1] Voy p. 35.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME.

PAR H.-F. AMIEL [1].

— Recueilli dans l'escalier un tout petit chat jaunâtre, fort laid et lamentable. Maintenant, roulé

[1] Paris et Neuchâtel, Sandoz; Genève, Desrogis; 1883. — Amiel, né en 1821, est mort en 1881. Il avait passé en Italie une année, 1841-1842; puis cinq ans en Allemagne, jusqu'en 1848, avant de se fixer à

en rond sur une chaise à mes côtés, il paraît entièrement heureux et ne demande plus rien. Loin d'être sauvage, il n'a pas consenti à s'amuser hors de ma présence, et m'a suivi de pièce en pièce tandis que j'allais et venais. Je n'ai quoi que ce soit de mangeable à la maison; mais ce que j'ai, je le lui donne, savoir, un regard et des caresses, et cela lui suffit, au moins pour l'heure.

Petits animaux, petits enfants, jeunes vies, cela est tout un, quant au besoin de protection et de douceur.

— Ne méprise pas ta situation; c'est là qu'il faut agir, souffrir et vaincre. De tous les points de la terre on est aussi près du ciel et de l'infini.

— Tout le secret pour rester jeune en dépit des années et même des cheveux blancs, c'est de protéger en soi l'enthousiasme, par la poésie, la contemplation et la charité, c'est-à-dire, plus brièvement, par le maintien de l'harmonie dans l'âme. Quand chaque chose est à sa place en nous, nous pouvons rester en équilibre avec l'œuvre de Dieu. L'enthousiasme grave pour l'éternelle beauté et pour l'ordre éternel, la raison émue et la bonté sereine; tel est peut-être le fond de la sagesse.

— Les grands hommes sont les vrais hommes, les hommes réussis. Ils ne sont pas extraordinaires, ils sont dans l'ordre. Ce sont les autres exemplaires qui ne sont pas ce qu'ils devraient être.

— Chaque homme est un dompteur de bêtes féroces, et ces bêtes féroces ce sont ses passions. Leur arracher leurs crocs et leurs griffes, les museler, les apprivoiser, en faire des animaux domestiques, des serviteurs, écumants peut-être mais soumis, c'est là l'éducation personnelle.

— Relu avec attendrissement quelques chants de *Jocelyn*. Que c'est admirable!

> Il se fit de la vie une plus mâle idée:
> Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée;
> Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
> Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
> Et ne se hâtant pas de la répandre toute,
> Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
> Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
> Pour tout vivifier sur terre autour de lui.

C'est la vraie poésie que celle qui vous élève ainsi vers le ciel et vous pénètre de l'émotion divine, que celle qui chante l'amour et la mort, l'espérance et le sacrifice, et qui fait sentir l'infini. *Jocelyn* me donne toujours des tressaillements de tendresse, qu'il me serait odieux de voir profaner par l'ironie.

— Veillé seul. Rendu deux ou trois fois visite à la chambre des enfants.

Jeunes mères, je vous comprenais. — Le sommeil est le mystère de la vie; il y a un charme profond dans cette obscurité que traverse la lueur tranquille de la veilleuse et dans ce silence que mesure la respiration rythmée de jeunes êtres endormis. On devine qu'on assiste à une opération merveilleuse de la nature, et je ne me sentais point profane. Je regardais et j'écoutais sans bruit, recueilli, discret et attendri, cette poésie du berceau, bénédiction ancienne et toujours nouvelle de la famille, cette image de la création endormie sous l'aile de Dieu, et de notre conscience replongeant dans l'ombre pour se reposer de la pensée, et du tombeau, cette couche divine où l'âme à son tour vient se reposer de la vie. Dormir, c'est tamiser ses émotions, déposer son limon, calmer son âme, guérir sa fièvre, rentrer dans le sein de la maternelle nature et s'y refaire bon et fort. Le sommeil est une sorte d'innocence et de purification. Béni soit celui qui l'a donné aux pauvres fils des hommes, comme le compagnon fidèle et sûr de la vie, le réparateur et le consolateur quotidien.

— *Mâle résignation*, c'est la devise des maîtres de la vie; mâle, c'est-à-dire courageuse, active, résolue, persévérante... *Énergie résignée*, c'est la sérénité possible dans cette vie de lutte et de combat.

— Une erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle contient plus de vérité.

— Revois deux fois pour voir juste, ne vois qu'une pour voir beau.

— Chacun ne comprend que ce qu'il retrouve en soi.

— Le bon sens est la mesure du possible : il se compose d'expérience et de prévision; c'est le calcul appliqué à la vie.

— Tout est merveille pour le poète, tout est divin pour le saint, tout est grand pour le héros, tout est mesquin, chétif, laid, mauvais pour l'âme basse et sordide.

— Le devoir que tu devines te lie dès l'instant où tu l'as deviné.

— Le vrai principe humain c'est la justice. Et la justice envers le faible, c'est la protection ou la bonté.

AMIEL.

Genève, où il fut nommé professeur d'esthétique, puis de philosophie. Il n'a été publié encore que le tome Ier de ses *Fragments*, qui sont précédés d'une étude très remarquable de M. Edmond Scherer.

UN CAPITAINE A LOUER.

LE DUEL.

Un ami de mon père qui, comme lui, avait vécu à Paris avant la révolution, disait avoir vu plusieurs fois ce personnage singulier se promenant au Cours-la-Reine. Il reprochait à l'artiste de l'avoir « cambré » à l'excès; mais c'était bien là sa prestance, et son costume attirait l'attention par une élégance exagérée dans tous ses détails. On l'appelait « le capitaine à louer. » Il se disait noble; il l'était peut être : le nombre des nobles d'origine de toute sorte était alors incroyable [1]; l'est-il moins aujourd'hui? A bien y regarder de près, le doute est permis. Les prétentions nobiliaires, malgré l'abolition des privilèges, semblent plutôt s'ac-

[1] Voy. le savant article de M. A. Maury dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1882.

croître et se multiplier de génération en génération, au grand dédain, il est vrai, des anciens nobles, mais non sans la persistance de quelque complicité avec beaucoup de familles fort roturières, lorsqu'il s'agit, par exemple, de mariage.

N'est-ce pas une vérité qu'un jeune homme qui a un *de* devant son nom a des chances particulières d'être préféré, à mérite égal ou inégal, par certains parents vaniteux, à de simples fils de famille qui n'ont pas voulu, chose si facile, se donner la par-

Capitaine à louer. — Estampe du dix-huitième siècle.

ticule? Un *de*, d'où qu'il vienne, vaut parfois presque une dot; le mariage en sera-t-il plus heureux? La vanité est un vice qui corrompt bien des choses.

Selon ce que l'on racontait, le « capitaine » avait servi dans des régiments étrangers. Il avait passé plusieurs années à Palerme et à Naples. C'était une très fine lame, et on lui attribuait des habiletés, des traditions mystérieuses, telles que les maîtres d'armes de Paris les plus fameux ne parlaient de lui qu'avec une sorte de déférence. Il n'entrait toutefois que très rarement dans les salles d'escrime et toujours en simple spectateur.

Pourquoi croyait-on qu'il était « à louer »? Il se fût consideré comme outragé qu'on le laissât entendre : on n'avait garde! mais on tenait pour assez certain qu'il ne refusait pas, s'il en était respectueusement prié, d'être le témoin de quelque jeune seigneur riche engagé dans un duel, où son peu d'expérience pouvait lui être fatal. Quand à lui offrir de l'argent pour un pareil service, on eût blessé sa délicatesse; il se contentait de l'honneur, et aussi d'invitations comme on peut s'en faire de noble à noble, avec ou sans réciprocité; et s'il acceptait en outre quelque présent, personne n'en savait rien ou n'était censé en rien savoir. Du reste, on ne disait pas qu'il eût jamais tué ou blessé mortellement personne; son art était surtout de désarmer avec une adresse et une vigueur de poignet incomparables.

Cette profession, si c'en était une, a disparu : il n'y a plus, croyons-nous, de « capitaine à louer »; on trouve seulement des témoins complaisants, à la dernière heure, lorsqu'il est nécessaire : ils déjeunent; mais il est bien affligeant de voir l'usage du duel persister si obstinément dans nos mœurs. Comment se fait-il que l'on semble ne pas croire possible de le réprouver, tandis que, tout à côté de nous, en Angleterre, l'opinion l'a aboli. Cependant le sentiment de la dignité personnelle chez nos voisins n'est pas assurément inférieur au nôtre? De loin en loin on apprend que quelques Anglais, par exception, passent en pays étranger pour échanger des balles : mais, offensés ou offenseurs, vaincus ou vainqueurs, leur réputation en souffre : on se méfie presque du caractère d'un homme qui a consenti à se battre en duel.

En France, jusqu'à ce jour, ce serait le contraire : un drôle, s'il a quelque tournure, vous envoie deux témoins, et vous force à exposer votre vie, si utile qu'elle soit, contre la sienne, qui ne vaut rien. L'honneur, comme on l'entend, oblige; mais souvent aussi n'arrive-t-il pas que l'on cède à un sentiment de haine, à un âpre désir de vengeance qui porte à trouver une amère satisfaction à profiter de la persistance du préjugé? Des hommes de notre temps, bien éminents, n'ont pas hésité eux-mêmes, en certaines circonstances, à exiger une réparation par les armes de ceux qui avaient démenti l'une de leurs paroles. Il est vrai que, dans quelques-uns de ces duels au pistolet, les témoins avaient pris les précautions nécessaires (du moins on l'a supposé) pour que les adversaires n'eussent pas grand risque à courir; mais nous avons aussi le souvenir de quelques issues fatales [1]. Les législateurs auraient beau faire, la coutume du duel ne cessera en France que lorsque l'on aura de nombreux exemples d'hommes d'un courage très éprouvé, très connu, qui auront nettement refusé de se soumettre à cet ancien préjugé, que la raison et la justice réprouvent autant que l'humanité.

Éd. Charton.

NAUTILE MONTÉ EN CUIVRE DORÉ.

Pendant le moyen âge, et même jusqu'à la fin du seizième siècle, beaucoup d'objets importés de l'Orient d'abord par les Vénitiens, et plus tard par les navigateurs portugais, étaient considérés comme extrêmement précieux et réservés aux princes ou aux grands seigneurs. Un grand nombre même, grâce aux récits empreints de merveilleux de Marco Polo et des voyageurs qui lui ont succédé, passaient pour des produits en quelque sorte surnaturels et qui devaient posséder des vertus magiques. C'est ainsi, par exemple, que la porcelaine de Chine avait la propriété de « se rompre aussitôt que l'on y versait du poison », ainsi que l'atteste gravement Gui

[1] Par exemple, Armand Carrel.

Panciroli, célèbre jurisconsulte et savant italien, dans un livre publié à Venise en 1593 et traduit en français en 1610. On croyait aux animaux fantastiques décrits par les anciens, et le trésor de Saint-Marc, à Venise, possède encore deux défenses de narval, ornées d'anneaux d'argent couverts d'inscriptions arabes et grecques, et qui ont été pendant plusieurs siècles regardées et mentionnées plusieurs fois dans les inventaires comme des cornes de *licorne* (1).

C'est à ce sentiment de curiosité, en quelque sorte superstitieux, que nous devons la conservation, dans les *trésors* de quelques villes allemandes (notamment dans la *Riche-Chapelle* de Munich et la *Voûte-Verte* de Dresde), aussi bien que dans beaucoup de musées et de grandes collections de

Musée de South-Kensington, à Londres. — Nautile monté en cuivre doré.
(Orfèvrerie allemande; fin du seizième siècle.)

l'Europe, d'une certaine quantité d'objets de fabrication ou de provenance orientale, tels que verres émaillés, porcelaines, œufs d'autruche (désignés dans les inventaires du moyen âge sous le nom d'*œufs d'ostrie* ou *d'autruce,* et quelquefois aussi *œufs de griffon*), noix de coco (ou *noix de l'Inde*) sculptées, coquilles, nautiles, etc., aux riches montures de vermeil ou de cuivre doré, délicatement ciselées, et dont beaucoup peuvent être considérées comme les œuvres les plus parfaites de l'orfèvrerie civile du seizième siècle.

C'est en Allemagne, principalement à Augsbourg et à Nuremberg, que furent exécutées ces montures, et surtout celles des coquilles, presque toujours remarquables par leur ordonnance légère, leur ensemble gracieux et la finesse de leur ciselure; mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'ingéniosité avec laquelle les habiles orfèvres ont su tirer un parti avantageux des formes contournées, des saillies sur lesquelles se joue la lumière nacrée, des différences de coloration, et des défauts même qu'ils savaient masquer sous des ornements en

(1) Conf. *Description du Trésor de Saint-Marc, à Venise*, par M. Julien Durand (*Annales archéologiques*, t. XXII; 1862).

métal, reliés d'une façon toujours rationnelle aux autres parties de la monture.

Ces coquilles, assez communes dans la mer des Indes, et surtout aux Moluques, devaient arriver, des grandes villes d'Orient, toutes préparées, brillantes et quelquefois même déjà ornées de dessins gravés en creux ou réservés en relief à l'acide, ainsi que cela se voit sur celle que représente notre gravure. Une des plus belles en ce genre, qui fait partie de la riche collection de M. Spitzer, est ornée sur tout le pourtour de sujets de figures représentant des guerriers à cheval combattant des monstres marins; cette gravure paraît avoir été certainement exécutée en Chine.

Presque toujours les nautiles ainsi transportés en Europe étaient surmontés d'une figure de Neptune armé d'un trident, de dauphins, de dragons ou de sirènes : ces différents éléments de décoration se reproduisent surtout dans les pieds, où on les retrouve soit en relief, soit gravés ou repoussés; quelquefois même ils sont ingénieusement associés à des produits naturels. C'est ainsi qu'un nautile de la *Voûte-Verte* de Dresde est supporté par un cavalier au corps terminé en queue de dauphin bifurquée, et monté sur un dragon dont toute la partie postérieure est faite d'une magnifique branche de corail dont les rameaux contournés forment des pattes et une queue fantastiques.

ÉDOUARD GARNIER.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

J'ai parcouru le monde, j'ai vécu avec tous les hommes; chaque pays m'a procuré quelque acquisition utile, et j'ai tiré un épi de toutes les gerbes. SADI.

I

Beaucoup de gens partent en voyage, mais il y a peu de vrais voyageurs. On s'enferme à la nuit dans une voiture de chemin de fer, on roule et l'on dort, on s'éveille au matin à Lyon ou à Bordeaux : on est arrivé, mais en supprimant le voyage. Quand on ne veut qu'arriver, on peut ainsi courir la poste. Le voyage exige, au contraire, de l'étude et de la réflexion.

Il est une race de soi-disant voyageurs pour lesquels le déplacement c'est le voyage. Impatients qui ont avant tout besoin de se mouvoir, ces désœuvrés ont peur de leur ombre : ils la fuient. Rongés par le spleen, ils promènent par le monde leur long ennui, ils bâillent, l'hiver, dans les jardins du Généralife ou sur la plage de Sorrente; ils adorent le Vésuve, dont une éruption peut seule les distraire.

Ces demi-vivants ont de soudains réveils. Ils sortent de leur torpeur et, trouvant en eux une énergie subite, poussent le cri du chevalier des Grieux : « Pique au bout du monde!... » A eux l'espace! ils le dévorent sans épargner. D'ailleurs, nul souci d'étude. Une préoccupation unique : faire le tour du monde à la vapeur, en moins de quatre-vingts jours, pour sortir du banal.

Les amateurs de ce sport vont devant eux sans rien voir. Ils enroulent autour de la terre le sillage de leur vaisseau, comme on pelotonne un fil autour d'une bobine.

L'équateur est pour eux un anneau trop étroit. (1)

Ces voyageurs-là ont un nom dans la langue anglaise : ce sont les *globe-trodders*, les « coureurs du globe. » Un chiffre, voilà tout leur récit de voyage!

Combien plus sains d'esprit, plus heureux et plus libres sont ces voyageurs ingénus qui peuvent, pour quelques jours, errer de lieu en lieu au gré de leur caprice. Ils ne savent pas le soir ce qu'ils feront le lendemain, ni le matin où ils coucheront le soir. Le monde est grand et ils veulent tout voir; mais la vie est courte, et, pour rien au monde, ils ne s'embarrasseraient d'un souci vulgaire. Ils comptent les heures aux pures jouissances qu'elles leur rapportent. Ils s'égarent sans guide dans les ruelles des cités, afin de les découvrir et d'en surprendre les secrets. Les ruisseaux ont pour eux des douceurs infinies et les bois de mystérieux asiles. La maison du chemin s'ouvre toute grande à ces passants bénis. Ils y trouvent bon souper et bon gîte. Ils la payent en joyeux devis, aimables propos et bonne humeur.

Ceux-là sont les enfants de la nature, et ils vont à travers les campagnes, goûtant les fruits, cueillant les fleurs, buvant aux fontaines, savourant « les joies de la libre vie errante. »

La curiosité de ces « vagabonds » d'un jour n'est jamais importune et vantarde : elle a le recueillement d'un culte. Ce n'est pas d'elle que parle Pascal quand il dit avec amertume :

« Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer. » (2)

Eux, au contraire, naïfs confesseurs de la nature, pèlerins attendris et discrets, ils se contentent, le plus souvent, de voir les belles choses sans en parler et sans les décrire. Le moi leur est haïssable; comment diraient-ils : « J'étais là; telle chose m'advint? » Vaine fatigue et soin futile! « Pourquoi, disait l'un d'eux, gâter mon voyage en amassant des notes? ceux qui aiment bien n'écrivent pas leur bonheur. » (3)

II

Cependant nous aimons les confidences, et les indiscrets mêmes ne nous déplaisent point. Sur la mobilité stérile et machinale des uns, sur la curiosité oisive et insouciante des autres, ils ont l'avan-

(1) Alfred de Vigny, *la Maison roulante*, dans *les Destinées, poèmes philosophiques*.
(2) *Pensées*, édition *variorum* Ch. Louandre, chap. III, 6.
(3) Anatole France.

tage d'être utiles. Quels livres sont plus lus que les récits de voyage? Véritables ou imaginaires, ils ont toujours pour nous le charme invincible du lointain, l'attrait mystérieux de l'inconnu et du nouveau.

Comme aux yeux des premiers Espagnols qui parcoururent les merveilleuses étendues de l'Amérique du Sud, devant nous les forêts et les savanes primitives montent et descendent, d'horizon en horizon, les versants inexplorés des sierras. Parvenus au faîte d'une cordillère, ils jetaient un regard dans la vallée qui s'ouvrait à leurs pieds, et de l'autre côté se relevait une chaîne nouvelle au delà de laquelle leur impatience devançait leurs pas. Et de savane en savane, de sierra en sierra, d'horizon en horizon, ils allaient éblouis, ils marchaient dans un enchantement.

N'éprouvons-nous pas un éblouissement semblable à lire les récits des voyageurs?

D'ailleurs on ne se contente plus aujourd'hui de la description plus ou moins exacte des pays parcourus, du récit des hasards et des aventures. Pour nous intéresser, pour captiver notre esprit et gagner notre confiance, le voyageur est tenu de nous rapporter autre chose que des impressions personnelles : un témoignage matériel de ce qu'il a vu lui-même.

Bien pauvre imagination celle qui ne pourrait se donner ainsi la fièvre du voyage!

Et quel immense profit! Pour bien voir, il faut voir de loin. Au pied d'une montagne, on s'en exagère la hauteur : les Danois appellent un sommet de 170 mètres la « montagne du ciel »; mais l'Himalaya lui-même s'abaisse et s'efface dans la perspective (1). Comme disait un Arabe du Sahara algérien, un homme qui n'a pas voyagé n'est pas encore sorti des entrailles de sa mère. C'est par la comparaison que le jugement se forme. Les artistes ont besoin de « recul » pour juger une peinture : ils n'en voient de près que les empâtements. Est-ce le travail du pinceau qui nous importe? Aucune puissance de raisonnement ne supplée à l'impression vive et forte que donne cette vue d'ensemble. Si nous pouvions « reculer » dans le ciel pour embrasser d'un seul regard notre petit globe, et le contempler du zénith, puis du nadir, nous les Terrestres, nous apprécierions mieux les choses de la Terre. Quelles leçons de modestie et de saine raison on rapporterait d'un tel voyage!

« Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage..., a dit le bon Montaigne.

» A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangiers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a Santa-Rotonda (2)..... ; ou, comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. » (1)

Où trouver un plus savoureux commentaire du mot du poète persan qui sert d'épigraphe à cette étude? Parcourir le monde, c'est acquérir. A contempler la nature, on devient plus candide et plus fier; à voyager, on s'améliore. Pour nous, comme pour Montaigne, le gain de nos travaux c'est en devenir plus sage.

III

Mais comment voyage-t-on lorsqu'on veut noter son voyage? On peut répondre de bien des façons. J'en indiquerai une.

Un voyageur est un observateur. S'il n'a pas le *coup d'œil*, il est inutile qu'il se mette en route. Voir, bien voir, tout voir, être toujours et à toutes les minutes en observation, voilà le rôle unique du voyageur.

Tant mieux pour nous si, à cette qualité indispensable, à cette aptitude qu'aucun savoir ne remplace, il joint des connaissances scientifiques et techniques, ou des talents artistiques. Il se rendra compte alors de la configuration du pays qu'il traverse, de sa géologie, de la nature du sol, du climat, de l'hydrologie, de la flore, de la faune ; il étudiera aussi les habitants, leur type, leur langue et leurs dialectes, leurs coutumes, leurs croyances, leur organisation domestique, sociale et politique, leurs lois, leurs industries, leurs arts, leur histoire. Il sera tour à tour astronome, topographe, géologue, paléontologue, minéralogiste, physicien, hydrographe, météorologue, naturaliste, anthropologiste, linguiste, ethnographe, antiquaire, statisticien, économiste; et son carnet de voyage pourra être une monographie à peu près définitive.

Pour tout voir, peu s'en faut qu'il ne faille tout savoir.

Mais, dans ce champ si vaste d'études qui s'ouvre à l'explorateur, je veux limiter nos observations et indiquer simplement comment peut s'y prendre un voyageur pour noter pas à pas la route qu'il suit, ou, comme on dit, pour relever son itinéraire. Ces itinéraires en région ci-devant inexplorée sont les premiers éléments d'une carte. (2)

A suivre. PAUL PELET.

(1) L'Himalaya a été aperçu à une distance de 392 kilomètres. Le Canigou des Pyrénées orientales se voit de Marseille par certains jours exceptionnels et quand il cache exactement le soleil couchant. Zach a pu l'y relever au théodolite; il n'a que 2 785 mètres et la distance est de 250 kilomètres à vol d'oiseau.

(2) C'est l'ancien Panthéon qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste. Notons que Montaigne ne pouvait pas avoir, en son temps, une juste idée des services que les études archéologiques, même en apparence les moins importantes, peuvent rendre à l'histoire, aux sciences et aux arts.

(1) *Essais*, liv. I, ch. XXV.

(2) La carte d'une contrée peut cependant passer par un état préliminaire. Sans pénétrer dans un pays, on peut en dresser la carte en interrogeant les indigènes : c'est ce que l'on appelle une *carte de renseignements*. C'est d'après des renseignements pris chez les Touareg du Nord que M. Henri Duveyrier a pu dresser sa carte du Sahara central et tracer le cours de l'Oued Igharghar qui en est le grand trait physique. Plusieurs parties du Sahara algérien ou marocain ne

DEUX FRESQUES FLORENTINES,

AU MUSÉE DU LOUVRE.

On voit avec intérêt au Musée du Louvre deux peintures à fresque, cédées à la France en 1881 par le propriétaire de la villa Lemmi, située à trois kilomètres de Florence.

Cette villa avait appartenu, de 1469 à 1541, à la famille Tornabuoni, l'une des plus riches et des plus nobles de Florence [1]; elle avait été fort embellie par l'art de Michelozzi, le grand architecte des Médicis.

On croit que les deux fresques que nous reproduisons furent exécutées en 1486, à l'occasion du mariage de Lorenzo Tornabuoni avec Giovanna Albizzi. En ce temps, où l'on se plaisait avec tant de goût aux jouissances de l'art, il était d'usage de célébrer par des œuvres de maîtres les événements de famille que l'on considérait comme mémora-

Deux Fresques florentines du quinzième siècle, transportées

bles. Selon divers auteurs, Sandro Botticelli [1] aurait été chargé de décorer de peintures les murs d'une salle du premier étage de la villa; il serait l'auteur des fresques qui, négligées par suite de la décadence du goût, auraient été à la fin condamnées à l'oubli. En 1873, elles étaient encore couvertes d'un badigeon. Ce fut en 1873 que le docteur Lemmi, propriétaire de la villa, fit enlever la couche de plâtre étendue sur trois fresques dont une n'a pas pu être sauvée : deux autres ont été en partie endommagées, comme on le voit en certaines parties de nos gravures.

L'interprétation de ces deux peintures qui paraît la plus probable est que, dans la première fresque, Giovanna Albizzi, qui était très belle, et dont plusieurs œuvres d'art font connaître les traits [2], reçoit les félicitations et les offrandes des trois Grâces.

On voit, en effet, trois jeunes femmes conduites par une quatrième, et qui s'avancent vers une

nous sont connues de même que par renseignements. Ce genre de travaux exige de la patience, de la sagacité, une méthode scrupuleuse, une fine analyse, l'intelligence des grandes lois de la plastique du sol, une sorte de divination du relief terrestre.

[1] Sandro Filipepi, surnommé Botticelli, contemporain du Ghirlandajo, du Roselli, de Luca da Cortona, de D. Bartolomeo d'Arezzo. Sixte IV lui confia la direction des peintures de la chapelle qu'il fit élever vers 1472 ou 1473, et qu'il appela la *capella di Toscana*. Parmi les peintures les plus remarquables de Botticelli, on cite la « Calomnie d'Apelle », et une Assomption pour Saint-Pierre Majeur.

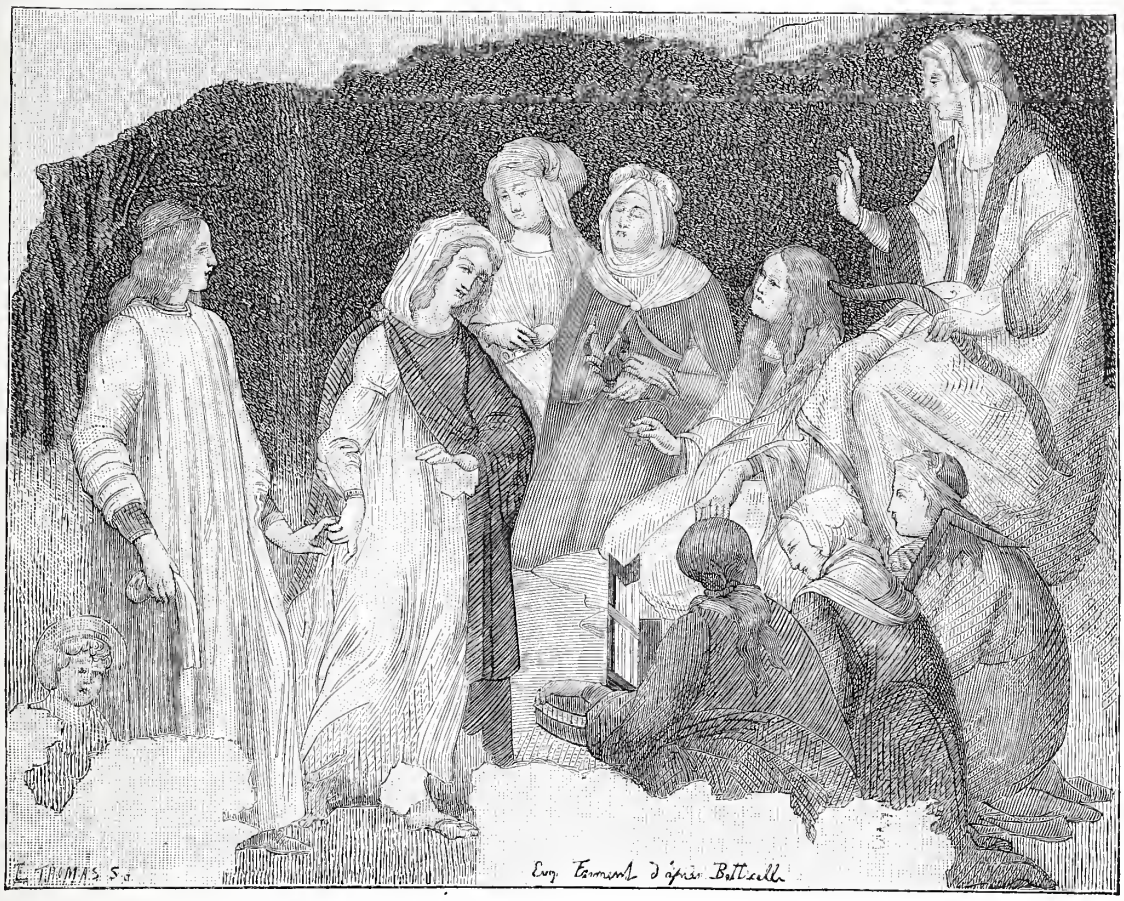
[1] C'est pour les Tornabuoni que Domenico Ghirlandajo orna la chapelle majeure de Santa-Maria Novella, à Florence. Le nom de cette famille a été donné, il y a plusieurs années, à l'ancienne rue des Legnajoli, qui mène au charmant pont de la Trinité, et où se trouvent le célèbre palais des princes Strozzi ainsi que l'un des plus riches magasins de photographies de l'Italie.

[2] Voir une médaille de Niccolo Fiorentino et la peinture de Ghirlandajo dans la *Visitation*, à Santa-Maria Novella.

femme de haute taille debout, s'apprêtant à recevoir des fleurs que lui tend une des visiteuses, et qui étaient visibles avant les opérations difficiles qu'ont eu à subir les fresques. A droite, un enfant tient un écu; à gauche est une fontaine.

Sur l'autre fresque, un jeune homme, dont les cheveux sont déroulés et qui est vêtu d'une robe à longs plis droits, est amené délicatement par une jeune et jolie femme devant une réunion de femmes assises dans une sorte d'hémicycle ; l'une d'elles, placée sur un siège élevé, paraît présider. Dans le fond, l'artiste avait figuré une forêt.

Le principal personnage de cette seconde fresque doit être le fiancé, Lorenzo Tornabuoni. Les sept femmes qui le reçoivent représentent les sept arts du trivium et du quadrivium : c'est-à-dire la Grammaire, la Dialectique, l'Arithmétique, la Musique, l'Astrologie, la Géométrie et la Philosophie [1]; chacune d'elles portait des attributs particuliers dont on ne voit plus que quelques traces. [2]



au Musée du Louvre. — Dessin d'Eugène Froment.

Cette allégorie convenait au sujet. Lorenzo était un homme très éclairé. Ange Politien lui a dédié deux poèmes.

Les personnes qui ont étudié de près ces peintures sont disposées à admettre que les figures allégoriques des deux fresques sont des portraits des membres de la famille Tornabuoni, tels qu'on croit les retrouver dans l'œuvre de Ghirlandajo à Santa-Maria Novella.

Que nos familles les plus riches ne reprennent-elles de nos jours cette charmante et noble coutume qui leur ferait honneur, encouragerait les arts et soulagerait le trésor public! On achète assez volontiers, et trop souvent uniquement pour obéir aux exigences de la mode, des collections d'œuvres mobiles qui n'ont rien de commun avec les sentiments et l'histoire privée de la génération qui passe. On s'en lasse assez promptement et on les revend, ou bien les héritiers se les partagent ou les dispersent, et beaucoup de nos chefs-d'œuvre émigrent ainsi à l'étranger, même au delà des mers. Nous pensons que ce serait donner un bel et utile exemple que de revenir aux fresques : elles consacrent les hôtels et perpétuent les traditions de famille plus agréablement et au moins aussi bien que les parchemins et les contrats.

ÉD. CH.

AMOUR DE L'HUMANITÉ.

— Que puis-je faire, nous écrit un de nos lecteurs, pour prouver que j'aime l'humanité et que

[1] La division des arts et sciences en trivium et quadrivium est attribuée à Marcianus Capello, écrivain de la fin du cinquième siècle, qui l'aurait empruntée à Philon le Juif.

[2] Voy. la *Gazette des beaux-arts*, 1882.

je voudrais bien la servir? Je n'ai pas de génie. Je ne suis pas capable de faire de grandes découvertes dans les sciences. Je ne suis pas inventeur. Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour prétendre à être un des législateurs de mon pays; je ne me sens d'ailleurs pour les fonctions publiques ni ambition, ni vocation. En un mot, je n'ai aucune honte de reconnaître que je n'ai que des facultés ordinaires. Je fais mon métier de mon mieux. Ma compagne et moi nous élevons nos enfants avec soin, avec tendresse, sans dureté, sans sévérités inutiles, en ne négligeant rien de ce qui peut les encourager et les aider à devenir bons et honnêtes. Je ne crois pas qu'autour de nous on ait à nous reprocher d'être égoïstes. Je ne suis pas encore d'un grand âge : si l'on menaçait la France, je serais prêt à m'armer, comme je l'ai déjà fait, et à exposer très volontiers ma vie pour la défendre. Mais l'humanité! que dois-je et que puis-je faire pour elle?

Réponse. — Continuez à faire ce que vous faites. Si tout homme pensait et agissait comme vous, on verrait l'humanité s'avancer plus sûrement et plus rapidement vers le bien. L'humanité est l'ensemble des hommes, et son progrès, fort lent, dépend des progrès en bonté et en raison de chacun de nous, progrès qui ne sont pas ce qu'il devraient être. ÉD. CH.

HAINE ET MÉPRIS.

Je hais la haine. De tous les sentiments hostiles, un seul me semble presque inévitable et excusable : c'est le mépris; encore ne faut-il s'y livrer et y persister qu'avec grande précaution, sur preuves incontestables, en se tenant en garde contre les erreurs et les calomnies. Souvent aussi le mieux est de lui substituer la pitié. ÉD. CH.

ABUS DES LOGEMENTS MILITAIRES
Au seizième siècle.

RÉSISTANCE DES HABITANTS DE PROUAIS.

On a souvent dépeint l'état déplorable des campagnes au moyen âge; on a raconté toutes les oppressions qu'avaient à souffrir les malheureux paysans de la part des seigneurs leurs voisins. Avec le système de la féodalité, les luttes devaient être, en effet, incessantes entre ces milliers de petits potentats qui se partageaient la terre de France. Mais quand la féodalité eut disparu, quand, avec Louis IX et Louis XI, la royauté fut devenue toute-puissante, le peuple put un moment se croire à l'abri de ces déprédations toujours renaissantes auxquelles l'exposaient les rivalités des grands et des petits seigneurs.

Il n'en fut rien; le mal, au contraire, fut plus grand. Ce n'étaient plus les hommes d'armes du château voisin qui s'abattaient en passant sur les terres, c'étaient des bandes d'aventuriers venus des pays étrangers, qui ne ravageaient pas seulement par leur présence, mais qui voulaient le vivre et le logement, et qui ne partaient pas sans rançonner cruellement ceux qui les avaient forcément hébergés : aussi cherchait-on par tous les moyens à se soustraire à cette obligation du logement des gens de guerre. Les villes *fermées* obtenaient assez facilement du roi des lettres de *sauvegarde* qui les exemptaient de cette terrible imposition, quitte à elles à prendre les moyens de faire respecter leurs privilèges : aussi les plus pauvres bourgades construisaient à grands frais forts et murailles, et sollicitaient à grandes instances cette *sauvegarde* trop souvent illusoire au milieu de l'anarchie, triste fruit des guerres de religion du seizième siècle!

Rien ne démontre mieux ce malheureux état des campagnes que le récit suivant, « laissé à la postérité », comme il le dit lui-même, par le curé de Prouais, qui, à l'exemple des évêques du onzième siècle, luttant contre les déprédations des hommes d'armes féodaux, se mit à la tête de ses paroissiens contre les pirateries des bandes de mercenaires.

Prouais est un petit bourg du canton de Nogent-le-Roi, de l'arrondissement de Dreux : il compte aujourd'hui un peu plus de quatre cents habitants; il en avait à peine autant au seizième siècle, et nous allons voir que c'était une ville fortifiée et qui soutenait vaillamment des sièges.

« L'an 1595, nous raconte le curé de Prouais, environ le mois de mars, le fort du village de Prouais, qui consiste dans la clôture du cimetière, avec fossés et hautes murailles de bauge fermées d'une bonne porte, fut recommencé à réédifier et reclore. Et lorsqu'il fut terminé, les habitants de Prouais ont tous d'une commune voix promis de le garder, et pour ce faire ont obtenu une sauvegarde du roi et une autre de Mgr le maréchal de Biron. Munis de ces sauvegardes, ils ont acheté armes et bâtons invasibles, et ont commandé à tous les habitans d'en avoir, afin de se défendre des assauts et d'empêcher le logement des gens de guerre dans ledit village de Prouais.

» Au mois de juin, une compagnie vint pour loger et entra de force dans le village. Les habitans, qui étoient retirés dans la tour, tirèrent dix à douze coups d'arquebuse; mais néanmoins les gens d'armes entrèrent et environnèrent l'église et la tour, voulant épouvanter les habitans, et les tinrent assiégés pendant trois jours : lesquels habitans ne pouvoient que faire, attendu qu'ils n'avoient pas de munitions de guerre, et furent contraints de laisser loger lesdits gens d'armes, qui brûlèrent les portes et les huis de tous les logis, brisèrent, rompirent et fractionnèrent tous les biens meubles qui étoient restés dans ledit village, et y prirent plus de cent écus d'argent clair.

» Néanmoins les habitans ne perdirent pas courage et formèrent ensemble une confédération, jurant qu'ils garderoient leur village jour et nuit jusqu'à la perte de leur vie : on posa des sentinelles,

on fit des rondes la nuit, et le jour on mit un gardien au clocher pour découvrir au loin.

» Au mois d'août, une compagnie de troupes de Saint-Denis-Malo vint un soir, un peu avant la nuit fermée, et étoient bien six-vingts arquebuses. Les habitans furent pris au dépourvu, étant presque tous à la moisson, et il ne se trouva d'abord dans le village que quatre ou cinq hommes, lesquels, sans perdre courage, tirèrent sur les hommes d'armes quelques vingt coups d'arquebuse, qui firent accourir les autres habitants, et ceux-ci commencèrent incontinent à tirer. Le capitaine, voyant leur courage, envoya sa trompette demander seulement le couvert, promettant que le lendemain ils délogeroient, ce qui ne lui fut accordé. Alors il commanda à ses soldats de loger à *loge qui pourra;* mais ils n'entrèrent que dans trois ou quatre maisons, et, le matin venu, dès qu'ils vouloient sortir, on tiroit sur eux des coups d'arquebuse; de sorte qu'ils n'osoient se montrer. Ils implorèrent alors la liberté de déloger promptement, et on le leur permit.

» Au mois d'octobre, le baron de Couromer vint avec plusieurs troupes pour se loger en ce pays; mais, à l'arrivée des soldats, les habitans se mirent à tirer sur eux du haut de la tour tant de coups d'arquebusades, de mousquets et d'arquebuses à croc, que lesdits gens d'armes n'osèrent entrer et s'enfuirent.

» Le jour de la Toussaint, les troupes de l'armée du maréchal de Lavardin vinrent loger en ce pays, et il y avoit de cinq à six mille hommes tant à pied qu'à cheval, et on donna l'ordre à la compagnie du baron de la Flotte de loger en ce village de Prouais. Outre les gentilshommes, il y avoit bien six-vingts argoulets à cheval, pires que Dieu n'est bon. Ils sommèrent les habitans de leur ouvrir les portes, ce qui leur fut refusé. Alors, s'écartant en divers endroits du village, ils commencèrent à rompre les murs et à entrer. Mais les habitans tirèrent sur eux par diverses fois des coups d'arquebuse, et les forcèrent à se retirer. En partant, ils menacèrent de brûler et d'incendier ledit village et de pendre tous ceux qui étoient dans le fort. Et tous les habitans étoient dans la crainte, car de tous côtés on les avertissoit qu'on venoit pour assiéger et brûler le village et pour les pendre; mais ils jurèrent tous qu'ils perdroient la vie plutôt que de se rendre. Et le lendemain, lesdits gens d'armes repassèrent en vomissant de grosses menaces, mais sans rien tenter contre le village.

» Le 10e de novembre, le régiment de M. de Crillon, capitaine des gardes du roi, qui avoit avec lui vingt-deux compagnies de gens de pied, fut logé dans le pays, et le conducteur de la cornette blanche, M. Drouet, envoya un soldat demander aux habitans, qui étoient réfugiés dans le fort, qu'ils lui baillassent un homme pour montrer les logis au village de Prouais; auquel fut répondu qu'on ne bailleroit personne, et que si les gens d'armes s'approchoient, on tireroit sur eux tant que la vie dureroit. Le soldat ayant reporté cette réponse, M. Drouet vint lui-même, accompagné de douze soldats et de quelques gentilshommes, jusque devant la porte du fort, et demanda à loger audit village; auquel fut fait la même réponse. Furieux de cette résistance, il se retira, laissant un gentilhomme pour parlementer. Celui-ci demanda qu'on fît un présent au conducteur, et qu'il iroit loger ailleurs; mais on répondit que l'argent n'étoit pas forgé pour le leur bailler, et que tous les habitans étoient résolus d'exposer leurs vies plutôt que de rien donner. Alors le gentilhomme, avec grande férocité, s'en alla, disant qu'il alloit quérir les soldats, et que si l'on en blessoit un seul, il mettroit tout à feu et à sang. Il vint, en effet, trouver le sieur Drouet; mais, par la miséricorde de Dieu, ils passèrent outre sans nous faire aucun mal.

» Le vendredi 17e novembre, M. de Montigny, gouverneur de Blois, vint, accompagné de neuf compagnies de gens de pied, pour faire les logis en ce village de Prouais, prétendant que par sa commission il lui étoit permis de loger partout. Au contraire, maître Thomas Maillard, curé de Prouais, lui remontra qu'ils avoient sauvegarde du roi et des maréchaux de France. Mais lui, après avoir longuement contesté, ne voulut point se rendre et se logea dans ledit village, et rompit les clôtures des murs pour faire entrer ses soldats par les endroits où la tour ne commandoit aucunement. Néanmoins, il fut tiré par ceux de la tour cent ou six-vingts coups d'arquebuse. Le samedi matin, après que lesdits gens d'armes eurent bien fait du mal dans le village aux maisons où l'on ne pouvoit les découvrir, ils partirent et délogèrent, un à un, deux à deux. Il se trouva qu'il y en avoit au moins quarante qui avoient été blessés, dont il en demeura beaucoup à l'Hôtel-Dieu de Houdan, qui y sont enterrés. »

L. Merlet,
Archiviste à Chartres, correspondant de l'Institut.

ORVIÉTAN.

On désigne sous le nom d'électuaires des espèces de conserves composées et ordinairement molles, dans lesquelles on fait entrer des poudres, des pulpes, des matières résineuses, du miel ou du sucre.

Les plus anciens et les plus connus de ces médicaments sont la thériaque et le diascordium, encore employés aujourd'hui.

Un autre antidote, dont la vogue fut aussi grande qu'éphémère, fut apporté en France au dix-septième siècle, par un charlatan d'Orviéto en Italie, et garda le nom de cette ville.

Cette préparation, dont il existe plusieurs formules, était tantôt une simplification de la thériaque, tantôt une thériaque compliquée.

L'orviétan d'Hoffmann, par exemple, apparte-

nait à la première catégorie. « C'est, dit Lémery dans sa *Pharmacopée*, un des meilleurs qu'on ait encore décrits. Aussi, ajoute-t-il, ce fut avec beaucoup de raison que MM. les maîtres apothicaires de Paris le choisirent préférablement aux autres, en l'année 1694, pour servir de chef-d'œuvre à M. Geoffroy. »

L'orviétan de la Pharmacopée royale était, au contraire, une thériaque considérablement augmentée, puisqu'elle se composait d'abord de vieille thériaque qui contenait déjà au moins quatre-vingts substances, et d'un grand nombre de plantes, dont quelques-unes américaines.

Lémery termine ainsi les critiques qu'il adressait déjà, et avec juste raison, à ces indigestes médicaments : « Il y a apparence que ceux qui ont inventé la thériaque, le mithridate, et plusieurs autres compositions de pharmacie semblables, ont cru qu'en mêlant ensemble une grande diversité de mixtes, ils obtiendraient par l'un ce qu'ils ne pouvaient obtenir par l'autre, le remède se trouvant quelquefois plus savant que celui qui le donne. »

C'est fort caustique, très spirituel, et, avouons-le, on ne peut plus vrai.

D'après Baumé (*Pharmacie théorique et pratique*), les anciens prescrivaient de conserver certaines drogues dans des boîtes de plomb, comme le musc, la civette, l'ambre gris, etc., parce qu'ils pensaient que ce métal avait une fraîcheur naturelle, propre à empêcher la dissipation des parties les plus volatiles de ces substances.

Quelques personnes, dit-il encore, conservent aussi la thériaque et l'orviétan dans des boîtes de plomb, sous prétexte que ces électuaires s'y dessèchent moins que dans d'autres vaisseaux.

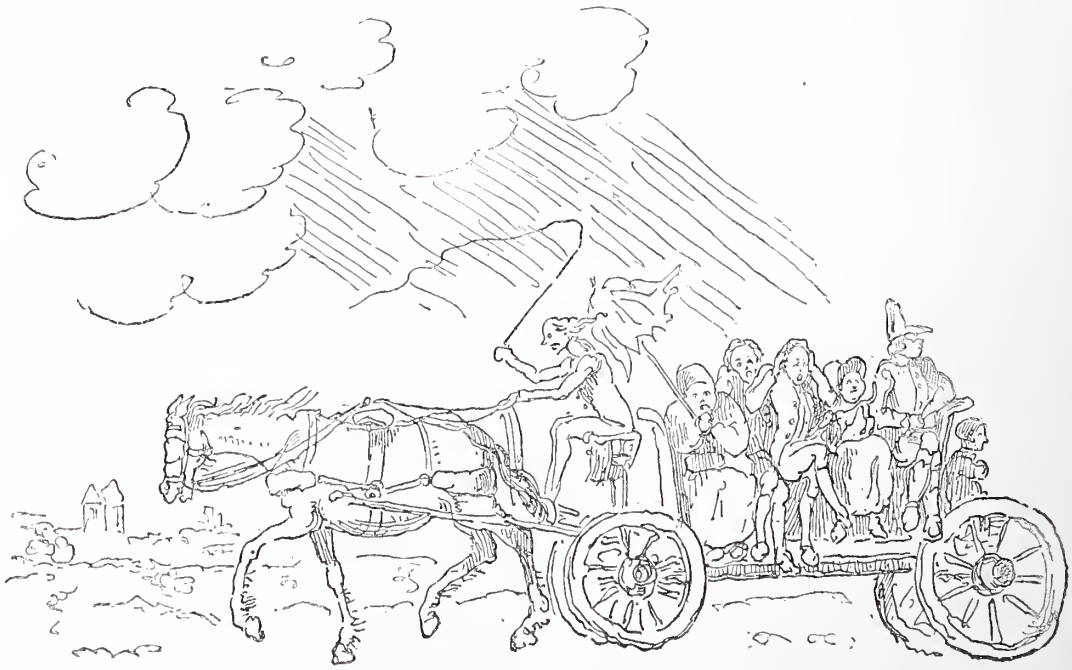
ORVIETAN DE BEAVFORT

Pot à orviétan.

Nous avons eu la bonne fortune de trouver à Lyon, en 1873, chez un marchand de curiosités, non pas une de ces boîtes, mais un récipient analogue, le petit pot dont on a la représentation sous les yeux.

Le nom qu'il porte, les fleurs de lis dont il est décoré, indiquent suffisamment qu'il contenait de l'orviétan français perfectionné, peut-être de l'orviétan sublime, *orvietanum præstantius*.

Dr Louis Marchant,
Conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Dijon.

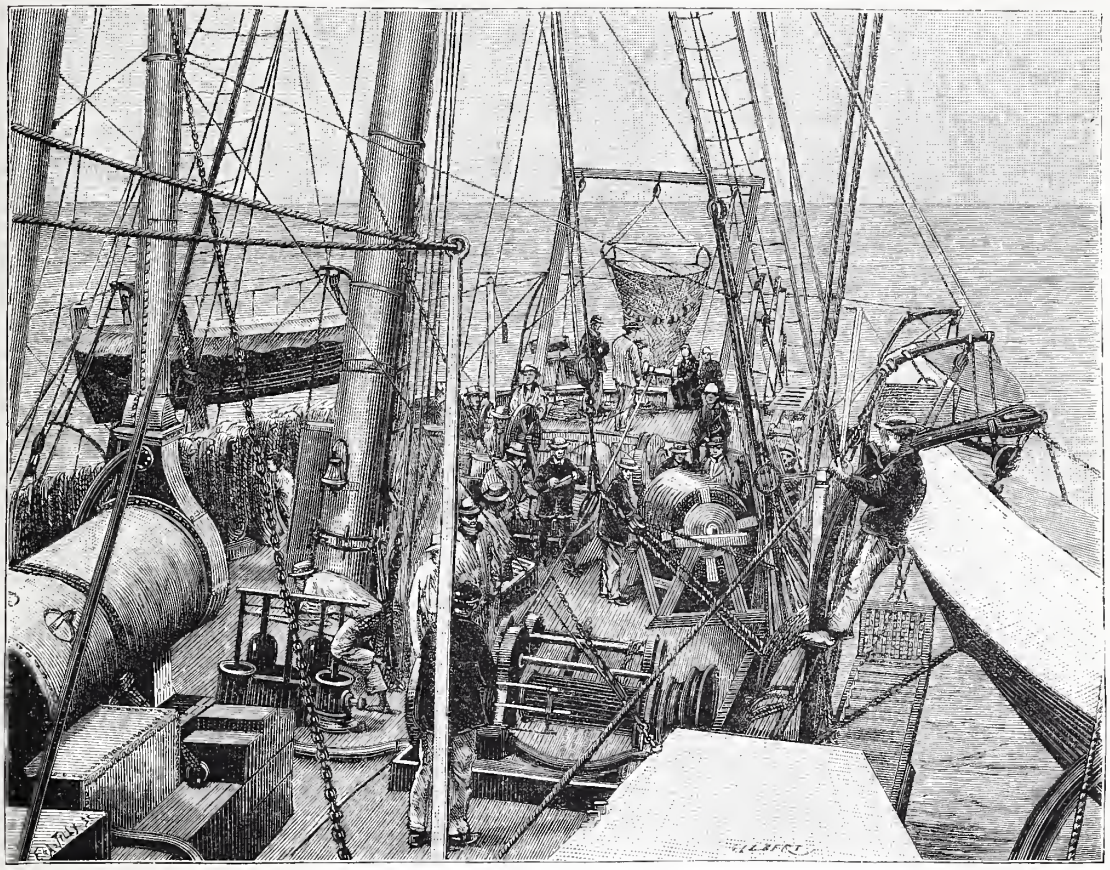


Une averse. — Croquis de Topffer. — Voy. p. 32.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LES DRAGAGES SOUS-MARINS.

Voy. p. 9.



Le Pont du *Travailleur* (voy. p. 155). — Aménagement des sondes.

L'exploration du fond des mers a donné, depuis quelques années, des résultats tout à fait inattendus : on croyait qu'au delà d'une certaine profondeur, les eaux n'étaient habitées par aucun être vivant, qu'aucun courant n'en agitait les différentes couches et que la température en était uniforme ; on affirmait qu'une obscurité complète y régnait ; on pensait aussi que l'étude des animaux des mers de l'Europe avait été faite d'une manière si parfaite, qu'elle ne permettait plus d'espérer aucune découverte importante. Toutes ces assertions ont été démenties par les faits récemment révélés ; nous savons aujourd'hui qu'une population nombreuse anime les grandes profondeurs et qu'elle diffère notablement de celle de la surface, que de puissants courants parcourent le lit de l'Océan et en échauffent ou en refroidissent les eaux, enfin que des phénomènes de phosphorescence d'une grande intensité en dissipent les ténèbres.

Les difficultés sont grandes pour fouiller, à plusieurs milliers de mètres, le fond de l'Océan ; pour y recueillir des morceaux de roches, du sable ou du limon ; pour promener à sa surface de grands filets destinés à ramasser les animaux qui y vivent ; pour mesurer la température des diverses couches liquides ; pour puiser des échantillons d'eau à des hauteurs variées, afin d'en faire l'analyse et de connaître quels sont les gaz et les sels qui s'y trouvent en dissolution.

Il faut d'abord déterminer exactement la profondeur ; c'est une opération indispensable et qui exige beaucoup de précision. Les marins ont fait, de tout temps, un grand usage des sondes ; mais ils s'attachaient surtout à la recherche des bas-fonds et des écueils et à dresser la topographie des côtes ; ils n'avaient aucun intérêt à connaître les abîmes de l'Océan, et, sur nos cartes marines, les sondages n'étaient guère poussés au delà de 350 mètres ; les navigateurs, en dirigeant leurs navires, se préoccupaient peu de l'épaisseur de la couche d'eau sur laquelle ils flottaient.

L'établissement de communications télégraphiques à travers les mers et la pose des câbles qui réunissent les continents ont nécessité une étude sérieuse et complète du relief du bassin des océans. C'est à partir de cette époque que les procédés de sondage firent de rapides progrès. Autrefois rien n'était plus primitif qu'un appareil de ce genre : c'était une longue corde au bout de laquelle était attaché un plomb de 50 kilogrammes environ, enduit de suif à sa partie inférieure afin qu'il pût rapporter quelques grains de sable ou quelques

particules des roches qu'il touchait. Quand le navire était immobile, on laissait filer la ligne de sonde jusqu'à ce que l'on crût sentir, à la vitesse moindre de son déroulement, qu'elle avait touché le fond; il fallait alors la relever péniblement, et, trop souvent, le plomb ne ramenait aucun échantillon du sol; il ne l'avait pas touché parce que des courants avaient entraîné la corde, ou parce que le vent avait fait dériver le navire; parfois on a déroulé ainsi plus de 12 kilomètres de ligne sans être sûr d'avoir atteint le fond. Les résultats de ces sondages étaient, au moins, contestables et, dans bien des cas, manifestement faux. Aujourd'hui ces opérations sont devenues faciles et rapides, grâce à l'appareil imaginé par sir William Thomson. Au lieu de se servir d'une corde de chanvre, on emploie un fil d'acier, désigné sous le nom de *corde de piano* et n'ayant pas plus d'un millimètre de diamètre, mais fort solide et pouvant supporter, sans se rompre, une charge de 140 kilogrammes. Ce fil n'offre aucune résistance à l'eau; il ne peut être entraîné par les courants, et lorsqu'il est alourdi à son extrémité par un poids de 25 kilogrammes environ, il s'enfonce verticalement. Ce poids n'est plus une masse de plomb, c'est un tube de métal autour duquel sont disposées des rondelles de fonte mobiles qu'un mécanisme particulier décroche quand l'appareil touche le fond, de telle sorte qu'on peut les abandonner et qu'il suffit de remonter à bord le tube sondeur, dont le poids est peu considérable. Ce tube porte, à son orifice inférieur, des soupapes qui restent ouvertes pendant la descente, mais qui se ferment lorsque les rondelles de fonte abandonnent l'appareil; elles empêchent alors le sable et la vase qui se sont introduits dans l'appareil d'en sortir, et permettent à l'observateur de prélever ainsi, avec une grande facilité, des échantillons du lit des mers. Le fil d'acier est enroulé sur une bobine munie d'un appareil qui enregistre chacun de ses tours et indique à tout instant la profondeur. On obtient facilement une vitesse de déroulement de 175 mètres par minute, ce qui permet d'atteindre, en 20 minutes, un fond de 3 500 mètres. Le progrès réalisé est manifeste, et il a rendu facile le relèvement du relief des mers, si nécessaire à connaître pour les tracés des câbles télégraphiques; il a été précieux aussi pour les naturalistes qui étudient la distribution de la vie dans les abîmes.

Pour puiser de l'eau à diverses profondeurs, on emploie des bouteilles métalliques, fermées à chacune de leurs extrémités par un robinet, dont la clef a la forme d'un levier assez long; on attache ces bouteilles à une corde et on les descend, les robinets étant ouverts et les leviers étant alors étendus transversalement. L'eau entre librement par l'orifice inférieur et sort par l'orifice supérieur; puis, quand elles sont arrivées à la hauteur voulue, on fait tomber le long de la corde d'attache un gros anneau de fonte qui, en passant sur les bouteilles, abaisse les bras du levier des robinets et ferme hermétiquement ces récipients; il suffit alors de relever les appareils, qui contiennent un demi-litre ou un litre d'eau, dont il est facile de faire ensuite l'analyse.

Les thermomètres que l'on emploie pour connaître la température des eaux profondes doivent présenter une très grande solidité, car ils peuvent être soumis à des pressions de 300, 400 ou 500 atmosphères, c'est-à-dire égalant un poids de 30, 40 ou 50 tonnes sur une surface d'un décimètre carré; ils sont à double enveloppe de verre, et leurs parois sont fort épaisses. On fait souvent usage des thermomètres à maxima et à minima, dans lesquels un petit curseur d'acier est entraîné par la colonne de mercure et s'arrête au sommet de sa course, c'est-à-dire à son point extrême; un aimant que l'on promène sur le tube peut, à chaque opération, ramener le curseur au contact du mercure. Ces thermomètres sont excellents; mais ils n'indiquent que les extrêmes, et ils peuvent ne pas donner la température du fond, mais celle des couches d'eau plus froides ou plus chaudes qu'ils ont traversées pendant l'ascension ou la descente. D'autres thermomètres sont basés sur un système différent : à l'aide d'un mécanisme approprié, ils se retournent à un moment donné, et la colonne mercurielle se divise sur un point situé au-dessus du réservoir où le tube porte un rétrécissement, de façon que le mercure contenu dans le tube tombe dans le bout inférieur où sont placées les divisions; quand on remonte l'appareil, on peut connaître exactement la température au moment où le thermomètre a été retourné, d'après la quantité de mercure qui est sortie de la cuvette. Afin d'amener le retournement, on se sert de divers procédés. MM. Negretti et Zambra avaient adapté à leur appareil une hélice qui se mettait en action au moment de l'ascension, et déterminait alors un déclanchement du thermomètre. Le capitaine Magnaghi, de la marine italienne, a modifié l'hélice de façon à ce qu'elle ne produise le retournement qu'après un certain nombre de tours (fig. 1, 2 et 3). Mais il est impossible de surveiller le fonctionnement de ce thermomètre, et on est toujours en droit de supposer que l'hélice n'a pas bien tourné, que ses mouvements ont été gênés soit par quelques grains de sable, soit par des filaments de chanvre qui se seraient enroulés autour du pas de vis : l'expérience a montré qu'il en était ainsi. Je suis arrivé à remédier à cet inconvénient en amenant le retournement au moyen de la chute d'un anneau de fonte le long de la corde à laquelle est attaché le thermomètre, et j'ai fait construire pour les expéditions du *Travailleur* un appareil (fig. 4). Il a toujours bien fonctionné, et il donne des indications certaines, car on connaît la profondeur exacte à laquelle le renversement a eu lieu et où le mouvement de la colonne du mercure s'est arrêté.

Les dragues avec lesquelles on racle le fond de la mer se composent d'un cadre de métal sur lequel est fixée une double poche de filet, protégée

par une enveloppe de toile à voile ou même de cuir; mais ces engins se remplissent rapidement de sable ou de limon, et ils ne peuvent récolter autant d'animaux qu'un filet ordinaire, qui ne retient que les corps d'un certain volume et laisse tamiser toutes les particules solides et ténues : aussi est-il utile de faire également usage de *chaluts* de grande taille et formés uniquement d'un grand sac en filet dont la bouche est maintenue ouverte par un cadre de fer et que l'on promène lentement sur le fond. On capture ainsi de nombreux animaux et même des poissons et des crevettes fort agiles. Ces lourds appareils sont ordinairement attachés à une grosse corde de neuf ou dix centimètres de circonférence, assez solide pour résister à la traction considérable qu'elle supporte quand les dragues remontent pleines, jusqu'au bord, d'un demi-mètre cube de vase ou de cailloux. On laisse toujours filer une quantité de ligne calculée sur l'obliquité qu'elle prend dans la descente, et, en général, d'un tiers plus grande que la profondeur indiquée par le sondeur. Ainsi, pour atteindre dans le golfe de Gascogne un fond de 5000 mètres, on dut couler près de 8000 mètres de ligne, ce qui constitue un poids énorme. Il faut donc des machines très puissantes pour remonter ces appareils. Ce sont des treuils à vapeur de la force de 10 à 15 chevaux au moins, dont on surveille la marche avec une attention minutieuse; car lorsque la drague s'engage dans les rochers, si l'on ne ralentit pas beaucoup les mouvements, et si l'on n'essaye pas des tractions en sens divers, la corde se rompt, les appareils sont perdus, et il n'est pas toujours possible de les remplacer.

Lorsque le *Travailleur* poursuivait, en 1880, 1881 et 1882, ses explorations sous-marines dans la Méditerranée et dans l'océan Atlantique jusqu'aux îles Canaries, il avait été pourvu de l'outillage que je viens de décrire, et la figure ci-dessus fera comprendre la disposition qui avait été adoptée. A tribord, c'est-à-dire à droite du navire en regardant l'avant et à gauche dans notre dessin, était disposé, le long des bordages, le câble de drague enroulé sur des fiches de fer par paquets de 200 mètres; les dragues étaient lancées à l'eau au moyen d'un gros treuil que l'on aperçoit du même côté, et la corde passait sur une poulie de bronze fixée à l'arrière; un cadre de fortes poutrelles permettait de suspendre les filets et les dragues, et de les retirer facilement de l'eau. Pour remonter ces engins, la corde était enroulée autour du tambour d'un treuil que l'on voit à bâbord, et qui est alimenté au moyen d'une chaudière locomobile placée du côté opposé sur le pont. L'appareil à sondage se voit en avant du treuil, ainsi que la grosse bobine sur laquelle était enroulée la corde destinée à l'immersion des thermomètres et des bouteilles à eau.

Cet outillage avait été préparé, pour la circonstance, dans l'arsenal maritime de Rochefort, et on s'était servi de machines déjà existantes qui se sont fort bien acquittées de leur rôle; cependant la rapidité et la sûreté de leur marche laissaient à désirer : aussi le ministre de la marine et le ministre de l'instruction publique se sont-ils concertés pour faire construire des machines plus puissantes, qui serviront dans les prochaines expéditions sous-marines. On vient de terminer et de transporter au port de Rochefort un treuil à vapeur pouvant développer plus de 25 chevaux de force, et servant à relever les dragues; un autre treuil met en mouvement une grosse bobine sur laquelle sont enroulés 8000 mètres de corde d'acier, formée de quarante-deux fils, pouvant supporter, sans se rompre, une traction de 4500 kilogrammes, et destinée à relever les dragues. Cette corde n'a pas un centimètre de diamètre; elle est donc à la fois bien plus solide et bien moins encombrante que le câble de chanvre (1). Une grande chaudière fournit abondamment la vapeur nécessaire au jeu de tous ces appareils. Ces machines seront installées sur un bâtiment de l'État de plus fort tonnage que le *Travailleur* et d'une marche plus rapide. C'est un éclaireur d'escadre, le *Talisman*, que le ministre de la marine a donné l'ordre d'aménager pour porter la commission scientifique sur les côtes du Maroc et dans la région de l'océan Atlantique connue sous le nom de *mer des Sargasses*, qu'il s'agit maintenant d'étudier. Les côtes du Maroc paraissent être d'une exploration facile : la pente y est douce et les profondeurs augmentent régulièrement; il n'y a pas là de ces trous profonds comme ceux qui existent dans le golfe de Gascogne, près de l'Espagne, ni de ces rochers inégaux où les dragues restent trop souvent engagées. La faune semble d'une grande variété et d'une merveilleuse richesse. C'est là qu'en 1882 le *Travailleur* a retiré, d'un fond de près de 2500 mètres, le poisson étrange dont le *Magasin pittoresque* a donné une figure (2); c'est là qu'ont été trouvées d'admirables éponges, dont les parois paraissent tissées avec du verre filé et qui ressemblent à de véritables objets d'art. Les crustacés y abondent, et la plupart des espèces que l'on y a trouvées sont inconnues des naturalistes, ou n'avaient été signalées que dans d'autres régions, telles que les mers du Nord, ou dans les grandes profondeurs de la mer des Antilles.

L'un des crustacés pêchés dans ces parages, à 4 ou 500 mètres, ressemble beaucoup à certaines espèces jusqu'ici spéciales aux côtes de l'Amérique; nous le faisons représenter ici (page 157).

D'énormes zoophytes rampants, appelés par les naturalistes des Holothuries et appartenant au même genre que le Trépang des mers de l'Inde, si recherché par les gourmets chinois, habitaient ces abîmes; l'un de ces animaux dépassait par sa taille toutes les espèces connues; il avait plus de 40 centimètres de long, et ses couleurs étaient d'une intensité qu'on aurait été loin de soupçonner dans

(1) Le câble se rompait sous une charge de 1800 à 2000 kilogrammes.

(2) Ce poisson mesure environ 45 centimètres de long.

des eaux où la lumière du soleil ne pénètre pas. Ses teintes rappelaient celles de l'améthyste. Cette partie de l'Atlantique sera donc, pour le *Talisman*, un précieux champ de recherches.

La mer des Sargasses est bien connue des navigateurs; elle occupe un espace compris entre les Açores, les Canaries, les îles du Cap-Vert et les Bermudes. Elle est couverte d'algues, désignées sous le nom de raisins du tropique (*Sargassum natans*), qui forment des bancs épais et serrés capables d'arrêter la marche des navires. Aussi les marins s'y engagent-ils peu, et les compagnons

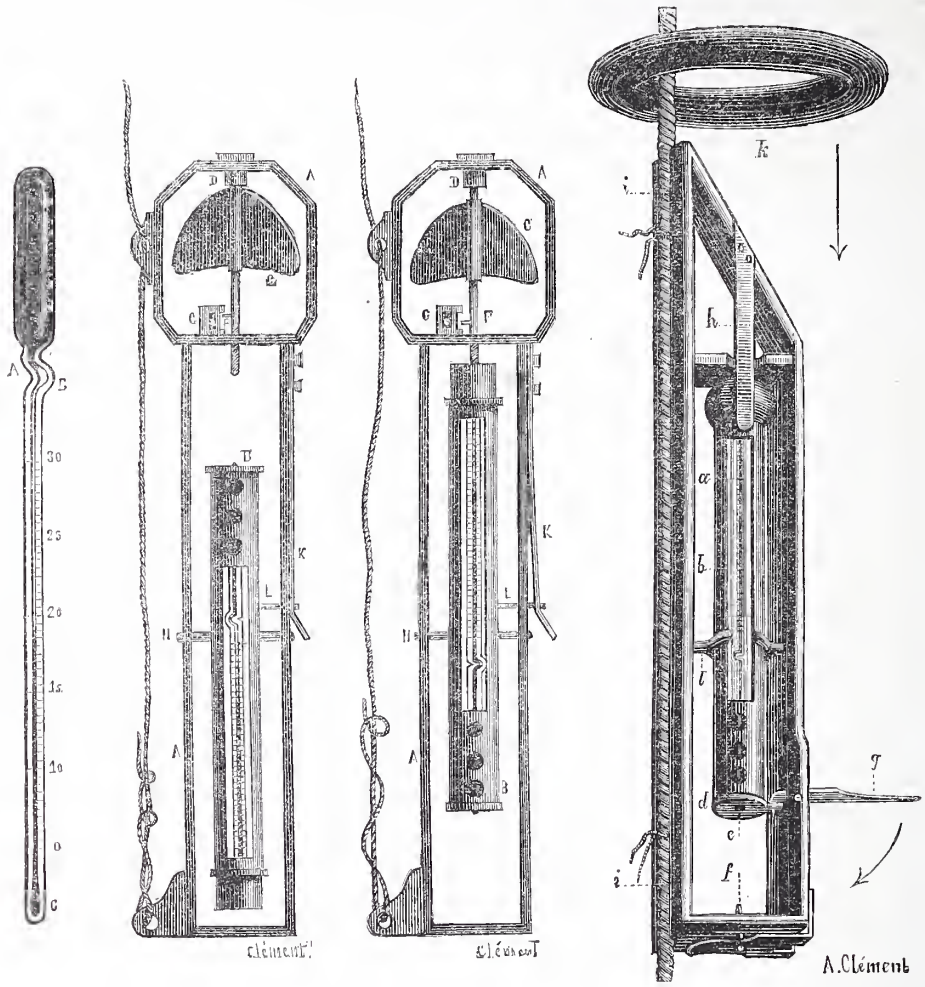


Fig. 1. Fig. 3. Fig. 2. Fig. 4.

Fig. 1. — Thermomètre à retournement Negretti et Zambra. Les divisions se lisent de bas en haut. En A se voit un étranglement du tube déterminant la rupture de la colonne mercurielle quand on place la cuvette en haut comme la figure l'indique. Le mercure contenu dans le tube tombe alors dans le bout C. En B on a ménagé une dilatation servant de réservoir pour la quantité de mercure qui pourrait sortir de la cuvette après le retournement.

Fig. 2. — Thermomètre placé dans l'appareil à retournement et disposé pour une observation de température. B, tube de cuivre servant d'enveloppe protectrice et monté sur un pivot H de façon que son propre poids le fasse basculer quand il n'est pas arrêté par une vis placée à l'extrémité du pivot D d'une hélice très sensible C. La cuvette du thermomètre est alors en bas. Quand on descend l'appareil, le mouvement de l'hélice ne fait que serrer davantage la vis.

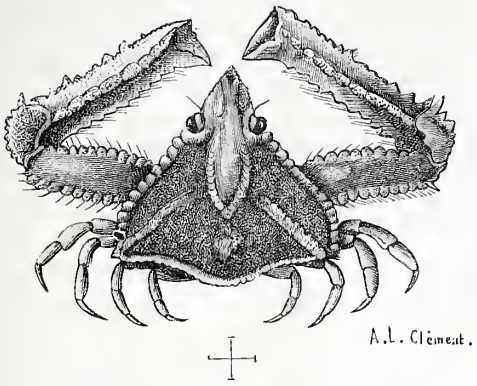
Fig. 3. — L'appareil a été remonté. L'hélice C, tournant en sens opposé, a dégagé rapidement la vis. Le tube de cuivre, n'étant plus retenu, a basculé en raison de son propre poids, et il est fixé dans cette position par le ressort KL. La cuvette du thermomètre est alors en haut, et le mercure contenu dans le tube, se séparant du reste de la masse mercurielle au point d'étranglement, tombe dans l'extrémité inférieure, où se trouvent placées les divisions indiquant la température.

Fig. 4. — Thermomètre à retournement du *Travailleur*, disposé pour une observation. Le thermomètre *a* est placé dans un tube protecteur de cuivre *d*, il est arrêté dans la position indiquée au moyen d'un levier *g*, qui ne s'abaisse que quand un anneau de fonte *k*, tombant le long de la corde de sonde, passe sur lui. Le tube de cuivre est alors dégagé et, poussé par le ressort *h*, il bascule et est arrêté par le ressort *f*, de façon à ce que la boule du thermomètre reste placée en haut de l'appareil.

de Christophe Colomb furent très effrayés à la vue de cette sorte de prairie flottante qui semblait marquer la limite de la navigation. Ces Sargasses servent de retraite à une foule d'animaux qui s'y développent tranquillement et dont l'étude présente beaucoup d'intérêt. J'ajouterai que le mode de croissance de ces algues flottantes est loin d'être bien connu : sont-elles arrachées à quelques rivages et entraînées par les courants dans la partie de l'Atlantique où s'établit une sorte de remous? ou bien sont-elles complètement pélagiques et peuvent-elles croître sans aucune adhérence terrestre?

La nature du fond de l'Océan, son relief, la température et la composition de ses eaux, les animaux qui les habitent, constituent autant de questions

dont l'étude a une grande importance au point de vue de la physique du globe, et il est à espérer que



Heteroerypta Marionis.

la prochaine expédition du *Talisman* nous en donnera la solution.

A. Milne-Edwards,
de l'Académie des sciences.

BOITE A MÉDECINE JAPONAISE
EN LAQUE D'OR.

Le laquage des meubles et des objets en bois, en métal ou en porcelaine, est aujourd'hui une des branches les plus considérables de l'industrie japonaise, en même temps qu'elle en est une des plus anciennes. Un vieux livre historique japonais, écrit environ cent quatre-vingts ans avant notre ère, parle de meubles en laque employés à la cour, et l'on conserve encore précieusement, dans le temple de Todaiji, à Nara, dans la province de Yamato, de très belles boîtes en laque datant du troisième siècle, et destinées à renfermer des livres de prières. Au seizième et au dix-septième siècle surtout, la fabrication des laques était parvenue à un degré de perfection remarquable, et les meubles laqués qui remontent à cette époque sont encore considérés au Japon comme les œuvres les plus parfaites de l'industrie nationale.

Le traité conclu en 1859, en ouvrant au commerce le port de Yokohama, accentua davantage la décadence dans laquelle, depuis longtemps déjà, cette fabrication était tombée. Les demandes considérables qui arrivèrent à partir de ce moment, les exigences des exportateurs qui voulaient surtout avoir des objets à bon marché, portèrent un coup funeste à cet art autrefois si estimé, et les meilleurs ouvriers eux-mêmes, en présence de la difficulté qu'ils éprouvaient à les vendre, cessèrent d'apporter à leurs œuvres le soin, le temps et la patience nécessaires.

En 1867, parmi les laques envoyés à notre Exposition, ceux qui furent surtout admirés étaient anciens et laissaient bien loin derrière eux, sous le rapport artistique, les produits de fabrication moderne.

Le gouvernement japonais, averti par cette infériorité évidente, prodigua des encouragements de toute nature à cette industrie; elle se releva promptement de la décadence dans laquelle elle était tombée, et à l'Exposition de Vienne, en 1873, les laques japonais furent brillamment récompensés. Ce succès encouragea les modestes artistes japonais, et, grâce à des procédés perfectionnés, ils fabriquent aujourd'hui des laques qui peuvent lutter avantageusement avec les plus beaux spécimens d'autrefois.

M. Maéda, commissaire général du Japon à l'Exposition de 1878, a donné, dans une notice qu'il a publiée à cette époque dans la *Revue scientifique*, des renseignements très détaillés sur les différents procédés employés pour le laquage ou vernissage des bois et des porcelaines. Nous signalons ce document intéressant, œuvre d'un homme des plus compétents, à ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de pénétrer plus avant dans les secrets de cette industrie extrêmement compliquée, nous bornant à donner ici quelques notions sur le vernis et la manière dont on se le procure.

Ainsi que les Chinois, les Japonais tirent la laque

Boîte à médecine japonaise en laque d'or. — (Collection de M. Paul Gasnault.)

du *Rhus vernicifera*, arbre de la famille des anacardiacées, dont la hauteur varie entre 4m.50 et 6 mètres. Cet arbre si utile fournit, outre le vernis, une cire très estimée, et son bois, d'un ton jaunâtre, est, de plus, fort apprécié dans l'industrie. L'extraction du vernis, qui commence au mois de juin pour finir en septembre, se fait de la façon suivante : on pratique sur l'écorce des incisions ho-

rizontales, à un pied l'une de l'autre, en ayant soin de percer chacune d'elles d'un trou destiné à provoquer l'issue de la cire que l'on recueille avec une spatule en fer. Cette cire est alors placée dans une grande cuvette en bois, puis remuée au soleil à l'aide d'une longue spatule de fer, afin de la débarrasser, par évaporation, de l'excédent d'eau qu'elle contient; parfois même on la tamise. Puis on y mêle, suivant la nature du vernis qu'on veut obtenir, du vermillon, de l'indigo, de l'huile, du sulfate de fer, de l'oxyde de fer, de la colle forte et de la colle de riz. On passe sur l'objet à laquer, préalablement préparé à cet effet, des couches successives de ce vernis que l'on polit chaque fois avec soin, et on arrive enfin à donner une dernière couche dans laquelle on mélange du sulfate de fer et de l'eau plus ou moins trouble, que l'on obtient en aiguisant sur une pierre spéciale les couteaux qui servent à découper le tabac; on polit enfin avec du charbon d'abord, puis avec de la corne de cerf pulvérisée; cette opération se fait à la main et se répète plusieurs fois.

La boîte à médecine que représente notre gravure est en bois laqué d'or, à dessins en relief, et d'un travail ancien; les deux côtés sont ornés de personnages dont les têtes sont en ivoire admirablement sculpté et pleines d'expression malgré leur finesse.

Ces sortes de boîtes à compartiments superposés, que les Japonais portaient autrefois attachées à leur boutonnière ou passées dans une ceinture, étaient d'un usage très répandu. On en faisait de toutes sortes et en toutes matières, en bois, en ivoire, en métal, et même en porcelaine; l'ornementation en est toujours variée et intéressante; mais ce qui les distingue surtout, c'est la perfection avec laquelle elles sont fabriquées. Les sections des différents compartiments sont faites avec une netteté et une précision admirables, et sans déformer aucunement les dessins sur lesquels elles passent, et beaucoup même sont incrustées de pièces de monnaie qui semblent avoir été coupées avec une lame tellement fine que la section n'en est pas appréciable. Les cordons de suspension portent à leur extrémité des pièces de monnaie ou de petits objets sculptés en jade ou en ivoire, semblables à ceux que nous avons publiés [1], et qui sont connus sous le nom de *netskés*.

ÉDOUARD GARNIER.

LE PILLAOUER,

PROPOS BRETONS.

Honte et misère! On riait; je ne pouvais pas rire.
Études de mœurs. N.

Louf était, entre les chiffonniers de son temps, le plus renommé, bien qu'il fût d'une contrée où les gens de son métier étaient répandus comme poussent les feuilles sur le chêne. C'est que lui n'était pas un *pillaouer* comme la plupart des autres.

Et d'abord, quand on l'avait une fois rencontré, l'on s'en souvenait. Sur l'épaule gauche un sac dont la part vide était enroulée autour du bras, un fort bâton de houx serré dans ses deux mains contre l'estomac pour s'appuyer ou pour redresser sa petite taille, et droit sur sa tête grise un long bonnet noir dont la mèche battait par derrière d'une oreille à l'autre; il allait avec cela si bravement, petit comme un nain, et planté comme un if, et vieux comme tout... Oui, si vieux, que tout le monde l'avait connu ainsi dans son antiquité; lorsqu'il est mort, il y avait un grand quart de siècle qu'on lui donnait dans les quatre-vingts ans.

A celui qui l'interrogeait sur son âge, il répondait : — Mon garçon, vous êtes aussi curieux que si vous étiez M. le maire.

Ou il disait encore, en touchant du doigt son front tant ridé :

Ar boudedeo
'Nn diwea vo beo;

un dicton sur le Juif errant, qui « sera le dernier vivant. » Et des enfants le prenaient pour le *boudedeo*.

Durant sa longue carrière, il avait gagné bien des surnoms; celui de *Louf* était le plus en usage, justement parce que le *pillaouer* aimait le moins celui-là, qui lui rappelait, sous un assez vilain sens, ses attributs d'avorton. Pour quelque raison analogue, lui déprécier sa « ville » natale était aussi un outrage. En le voyant par la route s'avancer, aussi grave que le notaire, les gamins en hâte montaient sur le *fossé*, et de là-haut :

— Bonne tournée, *Monsieur* Louf.

Ou bien :

— Auriez-vous la bonté de nous dire l'heure qu'il est à présent dans le *bourg* de chez vous, Louf?

Et le vieux alors brandissait son *penn-baz* follement; il proférait des injures contre ces malappris, dont il aviserait les parents ou qu'il signalerait à la gendarmerie. Mais on ne faisait pas grand cas de ses menaces; on ne leur avait jamais adressé la remontrance à propos du bonhomme; il était si drôle dans ses colères, vraiment, qu'on aurait eu peur sans doute d'en rire devant les enfants, car la leçon aurait été perdue.

Les railleries l'avaient rendu acariâtre, d'humeur hautaine. Et malgré cela, dans ses bons jours, il avait de l'esprit pour quatorze; même était-il affable avec des gens, ceux dont il attendait un service. Une après-midi qu'il s'en retournait de Pouldouran avec une charge d'os et de ferraille, il fut rejoint par un farinier de Milin-Vor.

— J'ai beaucoup de plaisir à te revoir, fit le *pillaouer*.

— Et moi, répliqua le *potr-kar*, à vous saluer, seigneur Louf.

Le chiffonnier eut un haussement d'épaules :

— Des seigneurs comme moi! un « seigneur tombé de derrière le carrosse », et qui s'en va, par

[1] Voy. t. L p. 155.

tous les temps, sous tous les vents, porté sur ces deux jambes caduques et ce bout de bâton!... Mais un véritable seigneur, c'est un *potr-kar*, principalement quand il conduit un tel attelage.

Et là-dessus le plus bel éloge de Milin-Vor. Soudain Louf baissa le ton, et il pria le farinier de prendre le sac du « pauvre vieux jusqu'au coude vers le moulin, une petite lieue, de quoi se remettre en haleine. » Le *potr-kar* n'en eut garde : ces « messieurs de la ville » étaient mal avec son maître, et le minotier n'aurait pas pardonné surtout qu'on eût placé de sales chiffons à côté de sa belle farine blanche. — Ce fut tout de suite une jolie série de malédictions sur le maître meunier, sur ses bêtes, qu'il aurait été humain d'abattre et que le garçon avait bien raison de ménager; le charretier eut sa part d'injures, lui, lorsqu'il fut loin.

Et la même chose avait lieu sur tous les chemins à la ronde; car Louf était l'homme le plus populaire du canton. Il n'avait pas adopté, à la manière des autres chiffonniers, une paroisse ou deux sur la même ligne; tous les bourgs et toutes les fermes aux alentours étaient de son domaine. Souvent il mettait du temps sans revenir; si un « consort » avait passé par là et donné de ses nouvelles, lui n'avait garde néanmoins d'insinuer qu'il avait eu maille à partir avec la justice. D'autres fois, il ne reparaissait plus : par exemple, à Coudélan, ou aux environs, dans la commune de Prat. Il était survenu dans une maison, au moment où la femme était à soigner le pot-au-feu, seule; elle dit à Louf :

— Attendez que je vous prenne, sous la grange, un tas de choses que j'ai mises en réserve.

L'odeur qui sortait de la marmite attira le *pillaouer*. La fermière, retournée à la cheminée, fut avertie par le bouillon répandu sur la pierre du foyer que Louf avait joué son tour. Le maître de maison rentrait précisément; il cria vers le *pillaouer :*

— Louf, le feu est à ton sac, Louf...

— Je l'étendrai dans la rivière, tantôt, en arrivant chez nous.

— Je te dis que ton sac est fumant sur ton dos...

Et Louf se hâtait, et le *penn-ti* courait après Louf. On retira des chiffons une andouille qui avait été prise dans la marmite.

Mais il en avait exécuté bien d'autres, depuis son coup d'essai. Au tribunal de Lannion, il était un habitué, vers de certaines époques. Une année, il s'était trompé de saison, paraît-il, puisqu'il fut trouvé en flagrant délit avant la fin de l'été. Il plaida sa cause de la sorte : On était encore au beau temps; avec du mal il lui était possible de ramasser quelque chose pour les siens, en prévision de l'hiver, — ce n'est pas lui-même, en effet, qui serait à plaindre; — que faisait à la justice qu'il subît sa peine un peu plus tard? Et il jura qu'il se remettrait en prison au terme fixé. Il obtint des juges, pour cette fois-là, que sa condamnation fût remise. Le jour dit, de bon matin, on avertit Louf qu'on apercevait les « archers », et il s'enfuit par une cour de derrière; sa femme expliqua qu'il devait être par la ville, à faire ses adieux. Pendant les trois heures qu'on le chercha, le *pillaouer* courut jusqu'à Lannion, où il se présenta sans escorte, dans l'espoir que sa punition en serait raccourcie. Les gens de la police arrivèrent, avec un procès-verbal formidable; le procureur se contenta de leur montrer Louf dans sa « petite chambre noire », en train déjà de « manger le pain du gouvernement. »

Quant à sa famille, son absence ne la livrait pas trop à la misère. Elle était nombreuse; depuis les années et les années que Louf était en ce monde ses descendants avaient eu le temps de se multiplier, sûrement; ils étaient plusieurs centaines, tenant le même quartier, le long de l'eau, au bas de la ville : un endroit où l'on ne passait guère pendant le jour, parce qu'il n'y sentait pas bon, et que même les gendarmes ne visitaient pas la nuit, parce qu'on n'y allait pas en toute sûreté. Mais tout ce peuple-là se secourait comme de bons chrétiens, ou se soutenait comme de vrais larrons. Ils vivaient dans de vieilles masures, dont nul ne payait le loyer. Et cela donnait mal au cœur de considérer les infirmités qui régnaient par là, entre des femmes criardes et des enfants déguenillés. Pourtant, on racontait des choses étranges sur le compte de ces paralytiques et de ces indigents aperçus, le jour, par leur seuil en ruines : la nuit, semblait-il, rendait à leurs membres perdus une vigueur particulière, et beaucoup, que l'on nommait avaient été entrevus dans les ténèbres, lestes comme des chats et revenant de la campagne chargés comme des meuniers. Et ce qui n'est pas du tout une invention, c'est que les paysans et les fermiers des environs, ayant besoin de légumes, en trouvaient au marché de la ville et rarement dans leurs champs.

Avec les défauts dont ils étaient tout cousus, ces gens-là n'étaient pas sans leurs qualités. Ainsi, de père en fils, ils étaient tambours. Louf avait à peine la moitié de la taille pour faire un fantassin; eh bien, pour se consoler sans doute de n'avoir pas suivi la carrière de soldat, il avait appris la *caisse*, dont le bruit, comme une odeur de poudre à la guerre, le grisait lui-même. A l'occasion des baptêmes et des mariages, dix à douze tambourineurs étaient à la sortie de l'église, pour le cortège, Louf à la tête de sa musique.

Et ils avaient encore une façon de parler et un art de conter à eux. Chaque soir, une fois la sueur des routes refroidie et les étoupes vendues, le pain du souper à la main, ils se rendaient vers le pont, « au conseil! » Là, vous n'auriez rien compris à ce langage entre eux inventé. Et malheur au passant qui n'était pas « dans leurs cartes »! Tel le recteur de la paroisse. N'avait-il pas proclamé, du haut de la chaire, à propos de *justitia elevat gentes*, la devise inscrite sur leur église :

— La justice *élève* les nations. Chez vous, il

faudra qu'on traduise de cette façon : La justice fait *pendre* le *pillaouer!*

Donc, s'il traversait ce quartier, on le saluait jusqu'à terre; mais ce qu'on disait de lui, le dos tourné... Non, il n'était que bon à pendre, ce recteur-là.

Une fois ou deux, leur vie fut troublée dans ses habitudes. D'abord, le jour où l'administration municipale les expulsa du pâté de décombres qui dominait la rivière et qui ne tenait debout que par un miracle : il y avait longtemps que ces malheureux étaient menacés d'un écroulement. Chose curieuse! à peine sur la rue, ils virent leur « château tremblant » qui chancela vers l'eau et qui s'abîma, comme s'ils avaient servi d'étai tant qu'ils avaient été là-dedans.

Et de ce coup-là Louf se faisait vieux, très vieux. Mais, tous les jours que créait le bon Dieu, il se mettait encore en chemin, rapprochant de jour en jour le but de ses expéditions, et de bonne heure il était rentré. Le dîner de bouillie ou de lait achevé, il venait sur sa porte, un bout d'allumette entre les gencives; on lui disait, en guise de bonjour :

— C'est donc avalé, le morceau de repas?

— Oui, un tel, oui. Ma femme avait apprêté un peu de veau, et j'ai là un reste de dent creuse qui mange tout.

Ce n'était rien, cela, qu'un mot en l'air, une vantardise. Vers ce temps-là, dans une maison où se préparaient des noces, toute la viande avait disparu au bout de la nuit, quelque chose comme une trentaine de livres, dont une partie fut découverte sous des carrières. Pour la vaine parole de tout à l'heure, les soupçons tombèrent sur Louf; une fouille fut ordonnée par la justice, et il arriva, par hasard, que cuisait chez le vieux un morceau de veau dont une voisine avait fait le léger cadeau à sa femme. Ne voulant pas accuser peut-être un innocent, le vieillard se laissa emmener : sans preuves certaines, d'après ses antécédents, le *pillaouer* eut un an de prison. — Un soir de cet hiver-là, quelqu'un annonça dans le *conseil* que « l'affaire était finie. » Un autre ajouta :

— Le vieux est mort en cage.

Un mot un peu dur et assez juste, celui-là, pour le *pillaouer*. Après avoir tant vécu par les routes, en plein air, ainsi que les oiseaux, un an et un jour, c'était trop long à rester enfermé, et à son âge; malheureux Louf! — Pauvre vie!

Les On-dit sur le Pillaouer de la Roche, recueillis par

N. Quellien [1].

LES OISEAUX DES TERRES AUSTRALES.

Suite. — Voy. p. 56.

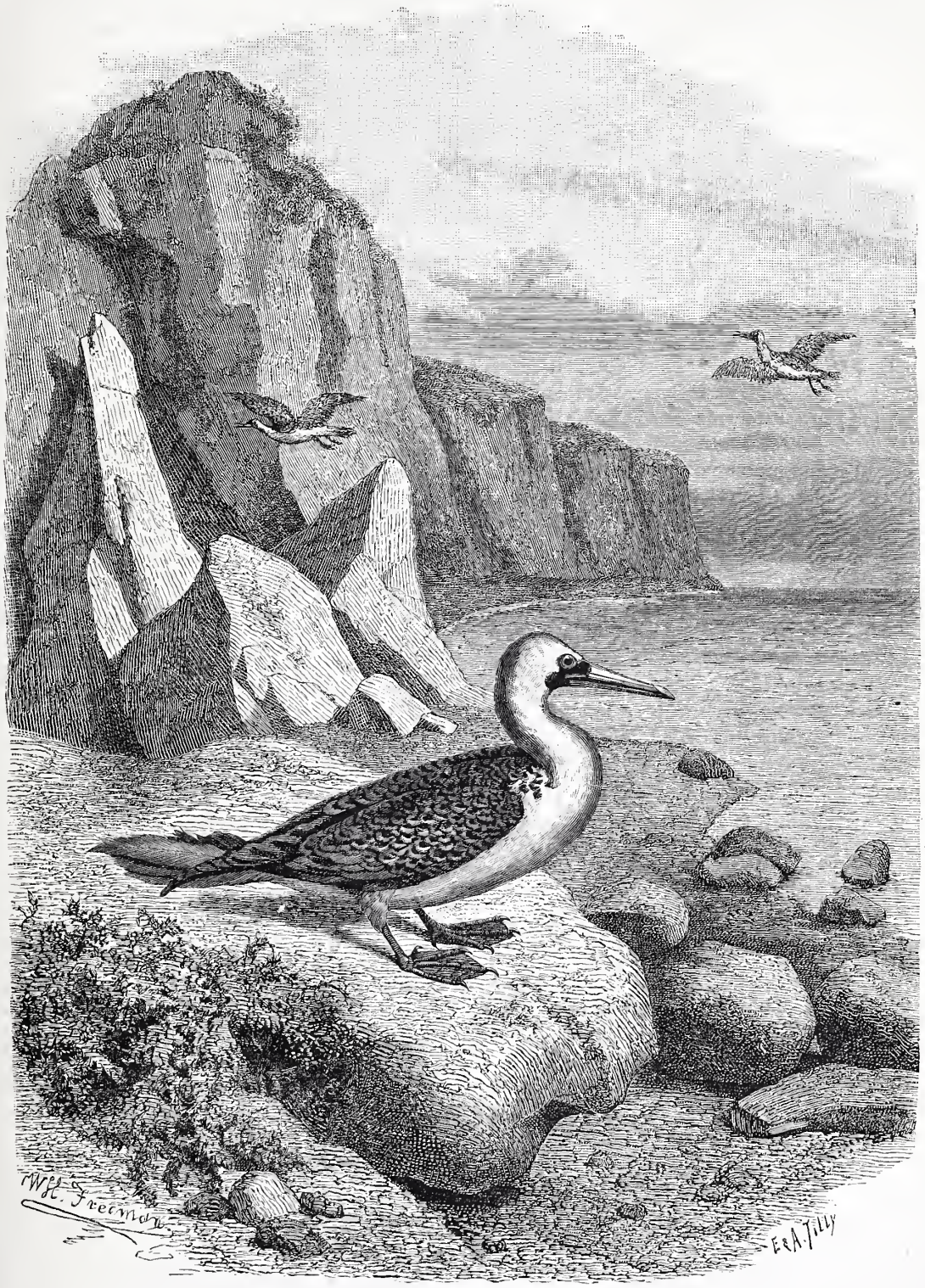
Les Fous qui constituent le genre *Sula* des naturalistes sont encore des Palmipèdes totipalmes, mais se distinguent facilement des oiseaux dont nous avons parlé précédemment aussi bien par leur physionomie que par leur costume. Ils ont en effet le bec bien plus gros, plus robuste que celui des Cormorans, avec la mandibule supérieure convexe, sillonnée sur les côtés et dentelée sur les bords, et les branches de la mandibule inférieure reliées par une membrane qui rappelle, avec des dimensions plus faibles, celle qui forme la poche des Pélicans. Leur plumage est en général moins serré, moins lisse, moins lustré que celui des Cormorans, et ne présente que deux teintes, du brun et du blanc ou du noir et du blanc brutalement opposés. Du reste les ailes sont allongées comme chez les Cormorans, la queue est composée de pennes rigides, et les pattes très courtes, aux pieds largement palmés, dénotent immédiatement des oiseaux qui ne sont pas créés pour chercher leur proie à la surface du sol. En effet, les Fous que l'on rencontre sur les côtes de l'Islande, des îles Féroé, des îles de la Norvège, de la Hollande, de l'Allemagne et de la France septentrionale, en dehors de la ponte, ne se posent guère sur le sol que pour dormir. Ils passent la plus grande partie de leur temps à planer au-dessus des flots, s'élèvent par moments à des hauteurs vertigineuses, décrivent de grands cercles, puis se laissent tomber subitement avec la vitesse d'un projectile, pour saisir un poisson que leur œil avide épiait depuis quelques instants. Parfois aussi ils nagent avec grâce, ou flottent paresseusement au gré des vagues, semblables à des navires démâtés; mais sur le sol ils n'avancent qu'avec peine, en se dandinant lourdement, à la manière des Pingouins. Leurs nids sont faits d'herbes et de varechs grossièrement entrelacés, et renferment des œufs à surface crayeuse, ressemblant beaucoup à ceux des Cormorans.

L'espèce qui vit sur les côtes septentrionales de l'Europe est appelée Fou de Bassan (*Sula alba*); elle se reconnaît à sa taille forte, à son plumage presque entièrement blanc ou jaunâtre, au moins dans la livrée de l'adulte, les grandes pennes de l'aile étant seules de couleur foncée. Dans l'hémisphère austral, ce type ornithologique est représenté par plusieurs formes, dont les unes, comme le Fou d'Australie (*Sula serratar*) et le Fou du Cap (*Sula capensis*), ne sont peut-être que des races du Fou de Bassan, tandis que les autres en diffèrent par leur taille plus faible, par leur mode de coloration ou par la nature de leur plumage. Parmi celles-ci, nous citerons le Fou manche-de-velours de Lesson (*Sula dactylatra*), qui a la tête et le corps d'un blanc pur, les ailes et la queue noires, les yeux entourés d'un espace dénudé, et les pattes jaunes; le Fou varié (*Sula dactylatra*), dont le dos, les flancs et la queue sont tachetés de noir et de blanc, le reste du plumage étant coloré à peu près comme chez le Fou manche-de-velours; le Fou de Néboux (*Sula Nebouxii*), récemment décrit par M. Milne-Edwards et ayant le bec remarquablement grêle et les plumes du cou *gaufrées;* le Fou nain (*Sula parva*), au manteau brun, au ventre blanc; et

[1] Voy. t. L, p. 351.

le Fou pêcheur (*Sula piscator*), au bec et aux pieds rouges, à la gorge noire, aux ailes variées de brun noirâtre.

Ces deux dernières espèces, toutefois, ne s'égarent que rarement du côté du pôle sud et hantent plutôt les côtes du Japon, de la Chine, de l'Inde,



Oiseaux des terres australes. — Les Fous.

les rivages de la mer Rouge, les îles Mascareignes et les Antilles, que les parages du Chili et de la Nouvelle-Zélande. Au contraire, le Fou de Néboux n'a été signalé jusqu'ici que sur la côte Pacifique de l'Amérique du Sud; le Fou manche-de-velours, découvert à l'île de l'Ascension, est aussi très commun sur les côtes du Pérou et se trouve même en Australie et à la Nouvelle-Zélande; enfin le Fou varié, qui n'est peut-être qu'une forme locale du précédent, descend jusqu'au détroit de Magel-

lan. C'est évidemment à l'une de ces espèces ou de ces races, et très probablement au Fou manche-de-velours, qu'il faut attribuer la formation de ces immenses dépôts de *guano* dont l'agriculture fait aujourd'hui un grand usage et qui sont exploités par les Chinchas et sur quelques îlots voisins de la côte du Pérou. Sur ces îles et ces îlots, les Fous, que les Péruviens désignent sous le nom général de *quanaes*, viennent nicher par milliers, depuis des siècles ; et comme sur toute la portion de la côte du Pacifique comprise entre le 2e et le 21e degré de latitude sud, il ne pleut que fort rarement, les déjections de ces oiseaux ont pu s'accumuler sur le sol dénudé et rocailleux et constituer ces masses d'engrais, ces gisements de *guano* dont le Chili et le Pérou se sont dernièrement disputé la possession. Pour donner une idée de l'importance de ces dépôts, nous rappellerons que M. Boussingault a évalué, d'après les observations de M. Rivero, à 378 millions de quintaux métriques la quantité de guano que peuvent fournir les stations (*houaneras*) situées au sud du Rio Loa, et à 260 000 le nombre des oiseaux qui, depuis plus de six mille ans, ont vécu sur les îles Chinchas et ont concouru à la formation de ces dépôts.

Dans son mémoire sur la *Faune des régions australes* (1), M. Alph. Milne-Edwards a montré que ces évaluations de M. Boussingault concordent très bien avec les renseignements fournis par d'anciens voyageurs, et entre autres avec le récit d'Antonio de Ulloa, qui dit en parlant des *quanaes* (2) : « Quelquefois, en s'élevant des îles, ils forment comme un nuage qui obscurcit le soleil. Ils mettent d'une et demie à deux heures pour passer d'un endroit à un autre sans qu'on voie diminuer leur multitude. Ils s'étendent au-dessus de la mer et occupent un grand espace ; après quoi, ils commencent leur pêche d'une façon fort divertissante ; car, se soulevant dans l'air en tournoyant à une hauteur assez grande, mais proportionnée à leur vue, aussitôt qu'ils aperçoivent un poisson, ils fondent dessus la tête basse, serrant les ailes au corps, et frappent avec tant de force qu'on aperçoit le bouillonnement de l'eau d'assez loin. Ils prennent ensuite leur vol en avalant le poisson. Quelquefois ils demeurent longtemps sous l'eau, et en sortent loin de l'endroit où ils s'y sont précipités, sans doute parce que le poisson fait effort pour échapper et qu'ils le poursuivent, disputant avec lui de légèreté à nager. Ainsi on les voit sans cesse dans l'endroit qu'ils fréquentent, les uns se laissant choir dans l'eau, les autres s'élevant, et comme leur nombre est fort grand, c'est un plaisir de voir cette confusion. Quand ils sont rassasiés, ils se reposent sur les ondes ; au coucher du soleil ils se réunissent, et toute cette nombreuse bande va chercher un gîte. On a observé au Callao que les oiseaux qui se gîtent dans les îles et les îlots situés au sud de ce port, vont dès le matin faire leur pêche du côté du sud et reviennent le soir dans les lieux d'où ils sont partis. Quand ils commencent à traverser le port on n'en voit ni le commencement ni la fin. »

(1) Pages 33 et suiv.

(2) *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, par G. et A. de Ulloa. 1752, t. I, p. 486.

Nous ajouterons que des documents officiels, publiés par la légation du Pérou en France, il y a une dizaine d'années, affirment que les gisements des îles Chinchas ne sont nullement sur le point d'être épuisés, comme on le craignait, mais peuvent encore fournir à l'exportation d'énormes quantités de guano. D'autre part, de nouvelles *houaneras* ont été découvertes dans le district de Tarapaca au sud du Pérou, et pourront, si l'on s'en rapporte aux mêmes documents, donner encore près de 7 000 000 de tonnes d'engrais.

A suivre. E. Oustalet,
Attaché au Muséum d'histoire naturelle.

BÉRANGER ET LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE.

Origine du mot RACAILLE.

On parlait un jour, chez Béranger, du Dictionnaire de l'Académie, et le célèbre chansonnier disait, à propos de ce fameux Dictionnaire, qu'il voudrait que l'Institut tout entier le composât, l'Académie française tenant seulement la plume. Il faudrait, ajouta-t-il, qu'on en fît une œuvre nationale, que tous pussent y participer, que dans toutes les villes les épreuves fussent affichées, afin que chacun pût y redresser les erreurs, y combler les lacunes qu'il y remarquerait.

Cette excellente idée du plus populaire de nos poètes contemporains m'est revenue bien des fois à l'esprit, en voyant dans nos meilleurs dictionnaires nombre d'erreurs se perpétuer de l'un à l'autre. Littré, dans ces derniers temps, a fait disparaître un grand nombre de ces erreurs ; il a surtout le mérite d'avoir organisé sur un plan parfaitement rationnel le Dictionnaire de la langue française. Mais combien on y trouve encore d'hypothèses hasardées, qui certainement ne s'y fussent pas glissées si les épreuves, comme le rêvait Béranger, eussent été affichées dans toutes les communes de France. Je n'en citerai qu'un exemple : le mot *racaille*. Littré le définit ainsi :

RACAILLE. *s. f.* La partie la plus vile de la populace... *Racaille* est encore plus méprisant que *canaille* et exprime un degré au-dessous...

Étym. On a indiqué le grec *rakos*, guenille : la signification conviendrait ; mais on ne voit pas comment ce mot grec se serait introduit. Diez propose dubitativement l'ancien scandinave *racki*, angl. *rack*, chien, de sorte que *racaille* aurait étymologiquement le même sens que *canaille*. Ce qui paraît le plus probable, c'est que ce terme injurieux provient du *raca*, injurieux aussi, qui est dans l'Évangile. Plusieurs mots de la Bible ont passé dans les langues romanes, par exemple *parabola*, qui a donné *parole*. Le provençal a *raca*, rosse, qui ne contredit pas cette étymologie.

J'avoue que cette explication, toute savante qu'elle est, m'avait, ainsi que plusieurs autres, fort peu satisfait.

Eh bien, si l'idée de Béranger avait été suivie, si les épreuves du Dictionnaire avaient été affichées dans toutes les communes de France, il n'est pas un paysan picard, pas un habitant du pays de Bray, de la vallée de la Bresle, qui n'eût très bien indiqué, ce que je crois être, la véritable origine de ce mot; en voulez-vous la preuve? écoutez:

Un habitant, des bords de la Bresle, quelque peu éduqué, me parlant des pluies de ces derniers mois, me disait : — Tout le pays est couvert de *raques*.

— Qu'entendez-vous, lui dis-je, par des *raques?*

— Les *raques*, c'est de la boue; *racaille* en vient.

Ce trait d'érudition me confondit; l'idée du chansonnier me revint alors en mémoire. Mais le mot *raques* existait-il réellement? Aucun dictionnaire français ne l'indique. Je cherchai dans les vocabulaires locaux. MM. Édelestand et Alfred Duméril ne le donnent pas dans leur *Dictionnaire du patois normand*. Louis du Bois, continué par Julien Travers, ne le donne pas davantage; d'autres encore ne l'ont pas. Dans mon embarras, j'écrivis à un de mes amis, originaire des confins de la Picardie, lequel me répondit : « Certainement nous connaissons le mot *raques*, il ne s'emploie qu'au pluriel et signifie *les boues;* notre pays est, en effet, la région classique des boues : nos marais et nos tourbières en sont cause. Mais puisque vous vous intéressez à nos *raques*, je dois vous dire encore que les bourbiers chez nous s'appellent des *raquets*. Avant les drainages et les dessèchements qu'on y a pratiqués il arrivait souvent que dans nos prairies des bestiaux demeuraient embourbés, *inraqués*, comme on disait. Le gardien des prairies communales, pour demander du secours, cornait alors un certain air, nommé *Vaque inraquée;* je l'ai entendu cent fois dans ma jeunesse, on y courait comme au tocsin.

» En Picardie on dit aussi *raquer* pour *cracher*. »

Cette lettre, je vous prie, ne donne-t-elle pas cent fois raison au poète populaire? Je me rappelai tout de suite en la lisant que dans le pays de Caux, d'où ma famille est originaire, on dit *arraquer* pour *embourber :* une voiture *arraquée*. Je me rappelai également que, dans le même pays de Caux, cracher avec violence se dit non pas *raquer*, mais *réquer*.

Je continuai cependant mes recherches dans les dictionnaires locaux et me procurai l'un des plus récents et des meilleurs, le *Glossaire de la vallée d'Yères*, par A. Delboulle, professeur au lycée du Havre, publié en 1876. Celui-là n'a pas oublié le mot *raques*, boues, ni le mot *raquer*, cracher.

Chose singulière, du Bois continué par Travers, Métivier dans son *Dictionnaire franco-normand ou Recueil des mots particuliers au dialecte de Guernesey*, MM. Duméril, qui ne donnent pas *raques*, donnent son diminutif *raquillon*.

RAQUILLON, *s. m.* (dit Métivier). Rebut, crachat, trognon de pomme ou de poire.

Raquillon s'applique à une chose qui a été mâchée et *recrachée;* de là *raquillon de poire* ou de pomme. On dit même un *raquillon de foin* pour désigner un petit tampon de mauvais foin mâchonné, puis recraché par les bestiaux.

Ce seul exemple suffira, je pense, à montrer combien serait féconde et pratique l'idée de Béranger pour la rédaction du Dictionnaire de l'Académie dont il eût voulu faire, disait-il, un *Dictionnaire national*, l'Académie, en cette entreprise, ayant surtout pour rôle de tenir la plume.

EUGÈNE NOEL.

L'A PEU PRÈS.

Posséder à peu près l'aisance, se sentir à peu près heureux, c'est assez, c'est beaucoup, si l'on songe à ce que la plupart des hommes ont à supporter de misères et d'épreuves. Mais il est d'autres biens où nous ne saurions nous contenter de l'à peu près. Nous voulons être estimés, nous voulons être aimés plus qu'à peu près, et nous serions coupables envers nous-mêmes si nous n'admirions qu'à peu près tout ce qui est beau, bon, vrai, les grandes vertus, les nobles actions, les chefs-d'œuvre des arts, les merveilles des sciences, les scènes charmantes ou sublimes de la nature. Plus l'âme s'élève, moins l'à peu près lui suffit, et elle est aussi de moins en moins dans la nécessité de s'en satisfaire.

ÉD. CHARTON.

LE CENTENAIRE
DE LA DÉCOUVERTE DES AÉROSTATS.
5 juin 1883.

C'est le 5 juin 1783, il y a un siècle, que les frères Joseph et Étienne de Montgolfier [1] exécutèrent la première expérience publique de l'ascension d'un aérostat dans l'atmosphère. L'opération eut lieu à Annonay, en présence des membres de l'assemblée des états particuliers du Vivarais.

« On vit, non sans un grand étonnement, un globe creux de 35 pieds de diamètre, fait en toile et en papier, et pesant 450 livres, parcourir en l'air plus de 1 200 toises, en s'élevant à une hauteur considérable. » [2]

Nous ne retracerons pas ici l'histoire souvent écrite de l'aéronautique à ses débuts, mais nous signalerons, à propos du centième anniversaire de cette découverte mémorable, quelques faits peu

[1] Ces deux frères avaient une famille très nombreuse; leurs père et mère avaient eu dix-sept enfants : ils avaient donc quinze frères et sœurs.

[2] *Rapport fait à l'Académie des sciences sur la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, par MM. Leroy, Tillet, Brisson, Cadet, Lavoisier, Bossut, de Condorcet, et Desmarest. *Mémoires de l'Académie des sciences*. 1783. Hist., p. 5.

connus qui montreront l'impression extraordinaire que l'apparition des ballons produisit à Paris et dans le monde civilisé tout entier.

Le 27 août 1783, on vit s'élever au Champ de Mars, à Paris, le premier aérostat à gaz hydrogène, construit par le physicien Charles et les frères Robert, le 19 septembre de la même année, MM. de Montgolfier faisaient partir à Versailles, en présence du roi, de la famille royale, de toute la cour, et de cent trente mille spectateurs, une machine aérostatique à air chaud de 7 pieds de hauteur sur 41 de diamètre, soutenant une cage dans laquelle on avait placé un mouton, un canard et un coq. L'idée de s'élever dans l'atmosphère paraissait si contraire aux lois de la physique, que l'on voulait s'assurer si des êtres vivants pourraient supporter les effets de l'ascension. Cependant on construisait rue de Montreuil, au faubourg Saint-Antoine, une montgolfière que Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes allaient gonfler pour exécuter le premier voyage aérien; d'autre part, on terminait la confection d'un aérostat à gaz hydrogène dans lequel Charles et Robert devaient entreprendre une ascension dans le jardin des Tuileries.

Pendant que ces préparatifs s'exécutaient, les esprits étaient surexcités au delà de tout ce que l'on peut imaginer; tout le monde voulait gonfler de petits ballons, préparer du gaz hydrogène, que l'on appelait alors l'*air inflammable;* le *Journal de Paris* ne parlait que des expériences aérostatiques; on vendait chez les marchands d'estampes des gravures qui représentaient les premières expériences

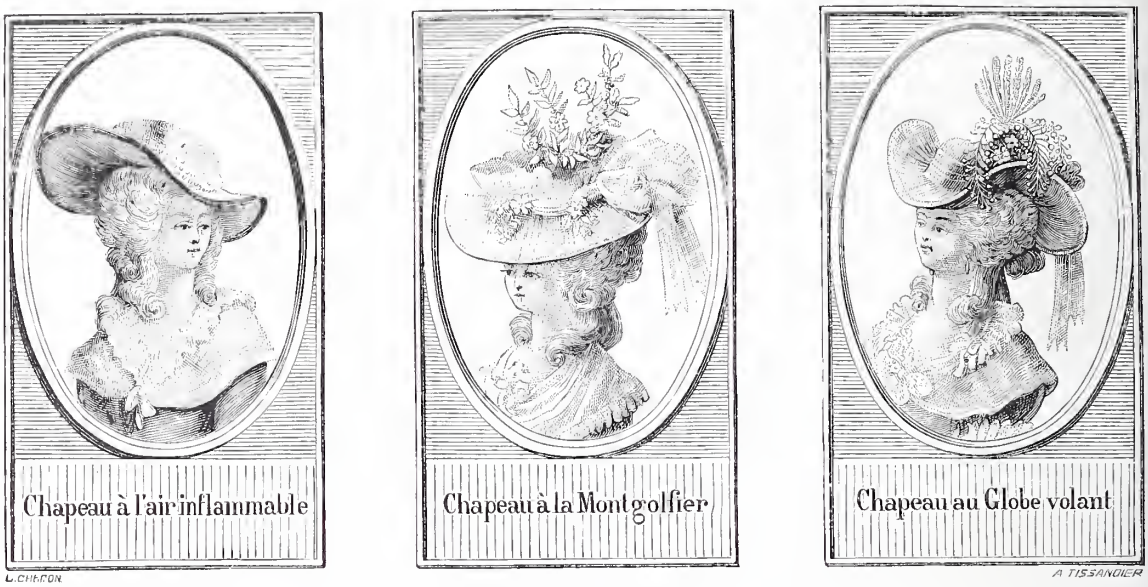


Fig. 1. — Coiffures de dames en 1783, d'après une estampe de C.-L. Desrais. (Collection de M. Gaston Tissandier.) Dessin de M. Albert Tissandier.

d'Annonay, du Champ de Mars et de Versailles, et le public se disputait une petite brochure dans laquelle un auteur anonyme avait fait raconter au mouton, au canard et au coq leurs impressions de voyage aérien.

« On reprochait aux habitants de cette contrée, dit le Coq, de n'avoir rien inventé. Eh bien, la plus magnifique des inventions sera due à un Français. Je m'enorgueillis de cet honneur, moi, né parmi eux, moi qui réveille les sçavants, moi l'oiseau de la France; et je vais entonner mon chant éclatant pour annoncer sa gloire à tout l'univers. » (1)

Quand Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes se furent élevés du jardin de la Muette, le 21 novembre 1783; quand Charles et Robert eurent exécuté leur départ aérien dans le jardin des Tuileries, le 1er décembre de la même année, l'enthousiasme fut à son comble; la foule qui assistait à ces ascensions était si émue que les yeux des spectateurs se mouillaient de larmes; et les tours de Notre-Dame « étaient couvertes d'observateurs et de curieux. » (1) Lorsque Pilâtre de Rozier revint à terre, on s'arracha l'habit qu'il avait laissé dans la galerie de son ballon, pour s'en partager les morceaux, que l'on emporta comme des reliques. Le nom des premiers voyageurs aériens était dans toutes les bouches, et celui des frères Montgolfier était acclamé dans le monde entier.

On ne parlait que de ballons, on ne se préoccupait que de questions aérostatiques; la mode elle-même empruntait à l'art nouveau des termes qu'elle s'appropriait. Les gravures de l'époque nous représentent notamment des chapeaux de dames à *la Montgolfier* et d'élégantes coiffures à l'*air inflammable* ou au *globe volant*. On voyait chez les marchands de faïence des assiettes de Rouen, de Lille, de Nevers, de Moustiers, où les ballons étaient représentés; des montgolfières étaient dessinées partout, sur les éventails, sur les bonbonnières, sur les tabatières, mis en relief sur les montres, et jusque sur les boutons d'habit. Les portraits des inventeurs de l'art aérostatique et des premiers

(1) *Le Mouton, le Canard et le Coq*, fable dialoguée par M. C... Se trouve à Paris. Hardouin, libraire; 1783.

(1) *Description des expériences aérostatiques de MM. de Montgolfier*, par Faujas de Saint-Fond, t. II, p. 87.

voyageurs aériens étaient magnifiquement gravés, et d'innombrables estampes se publiaient de toutes parts, pour célébrer les événements de l'art nouveau.

Les gravures que nous publions reproduisent quelques-uns de ces spécimens que l'art empruntait à l'aérostation naissante, à une époque où l'on attendait de ces ballons tant vantés une révolution industrielle. Les figures de mode (fig. 1) sont dessinées d'après une estampe due au crayon de C.-L. Desrais; l'éventail est reproduit d'après un des objets de la collection aérostatique que nous avons formée, mon frère et moi. Cet éventail (fig. 2) style Louis XVI doit avoir été confectionné à la fin de l'année 1783; le motif du milieu, fort élégamment peint à la gouache, est agrémenté de deux aérostats, à droite et à gauche : ils représentent la montgolfière dont nous avons parlé et qui emporta dans les airs un mouton, un canard et un coq, le 19 septembre 1783. Les globes aériens à air chaud

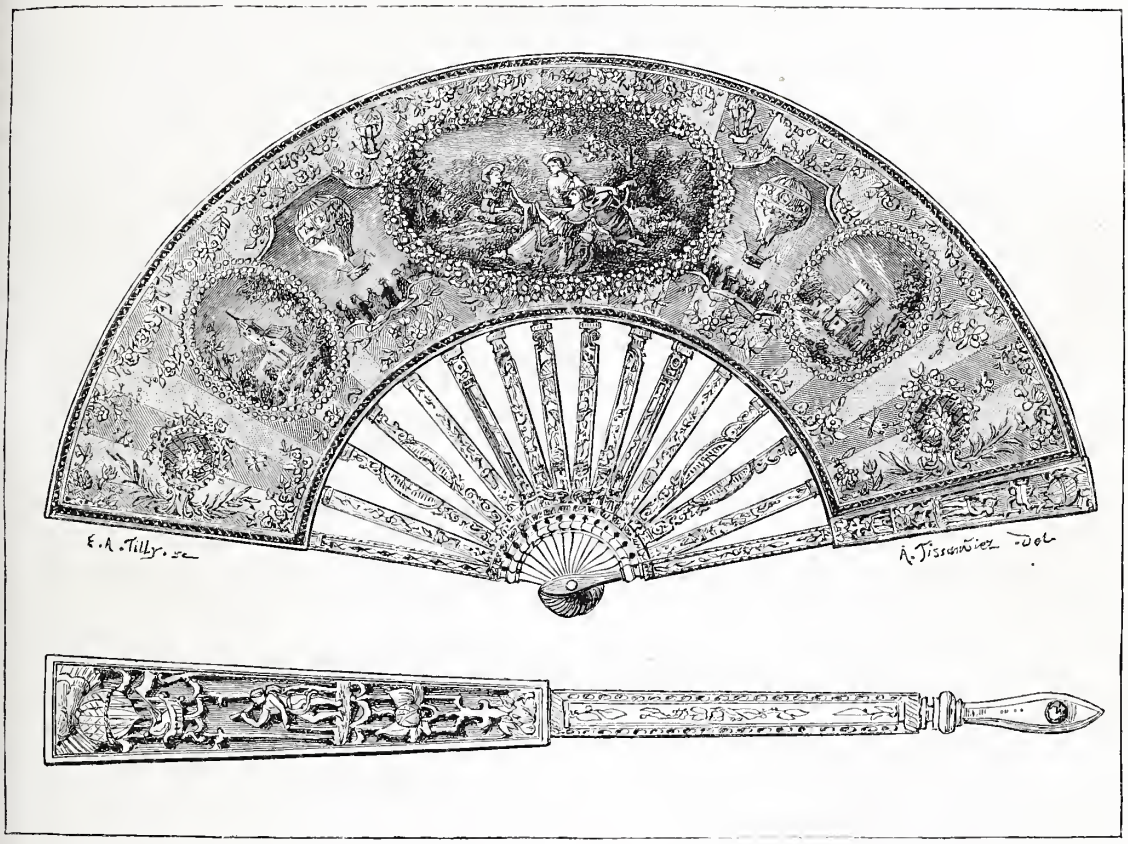


Fig. 2. — Éventail Louis XVI de 1783, avec ballons peints en écussons et sculptés sur le manche et la monture d'ivoire. (Collection de M. Gaston Tissandier.) — Dessin de M. Albert Tissandier.

étaient alors richement ornés, et la montgolfière dont il est question était entièrement peinte, à fond d'azur, avec le chiffre du roi tracé en or. D'autres ballons sont finement sculptés sur le manche de l'éventail et sur sa monture; celle-ci est véritablement ciselée, et ornée de délicates dorures.

Nous possédons dans notre collection douze éventails analogues à celui dont nous reproduisons l'aspect; deux pendules en marbre blanc et cuivre doré figurant le ballon des Tuileries du 1er décembre 1783; vingt bonbonnières à ballon; une magnifique tasse en pâte tendre de Sèvres, avec la descente de Charles et Robert dans la prairie de Nesles; deux tasses en porcelaine de Clignancourt; plus de cent assiettes de faïence *au ballon;* une montre, des breloques, des bagues, des broches et des médaillons avec ballons; des toiles peintes à ballon; des boutons d'habit, des boutons de porte, avec montgolfières sur émail ou en relief; plus de quatre cents gravures anciennes et plus de cent cinquante volumes et brochures se rattachant à l'origine de la découverte des frères Montgolfier. — Nous ne faisons pas cette énumération pour satisfaire l'amour-propre du collectionneur, mais pour bien montrer le retentissement inouï des premières expériences aérostatiques.

Il y a un siècle que ce mouvement prodigieux s'est produit, et l'on attend encore la véritable navigation aérienne, c'est-à-dire la direction des aérostats, que l'on espérait dès le début. La solution de ce grand problème, il n'en faut pas douter, sera résolue, et l'air au milieu duquel on est emporté par les aérostats sera rendu navigable comme l'Océan, par les navires aériens de l'avenir. Quoi qu'il en soit, les ballons, dus au génie des Montgolfier, n'en doivent pas moins être considérés, quand bien même ils resteraient ce qu'ils sont aujourd'hui, comme une des plus brillantes conquêtes de

la physique. Ils rendent de grands services à la science en faisant mieux connaître l'atmosphère et les phénomènes qui s'y accomplissent; ils prêtent enfin un utile concours à la patrie à l'heure des cruelles nécessités de la guerre : le ballon captif de Fleurus, comme les aérostats messagers du siège de Paris, ne seront jamais oubliés dans notre histoire nationale.

Rendons hommage, en 1883, à la mémoire des inventeurs des aérostats et des premiers navigateurs aériens.

GASTON TISSANDIER.

DOUCEUR, BIENFAISANCE

DANS L'EXERCICE DE LA MÉDECINE.

Être doux et bon envers les malades, devrait-il être besoin de le conseiller? Pindare mettait les douces paroles en tête des quatre moyens de guérison qu'employait Esculape, les autres consistant dans les boissons salutaires, les médicaments et le fer tranchant (*Pythique III*).

Cependant, même après tant de siècles de progrès dans la science, la brusquerie des manières n'est encore que trop commune parmi les médecins de nos jours... Cette sensibilité de l'âme, c'est l'humanité, c'est la bienfaisance. L'humanité et la bienfaisance sont par excellence les vertus du médecin, et le bonheur qui s'attache à l'exercice de ces vertus est sa plus douce récompense. J'ajoute qu'il y gagne encore un heureux apprentissage de morale. La sensibilité active et secourable, qui vous fait prendre part aux souffrances d'autrui, qui vous initie à leurs causes les plus secrètes; qui vous donne le spectacle, ici du plus noble courage, là des terreurs les plus pusillanimes; qui vous montre chez le pauvre, chez le paysan, la misère assise à côté de la maladie, et tant d'autres tristesses du drame social; qui aussi, par compensation, vous procure la joie de sentir couler sur vos mains, ne fût-ce qu'un jour, les larmes de la reconnaissance : tout cela élève l'esprit, agrandit le cœur et dispose aux bonnes actions. C'est une remarque à faire que la classe inférieure manque souvent de déférence pour le médecin; si l'on pénètre au fond de ce sentiment, on reconnaîtra qu'il a sa source dans la défiance. Le pauvre commence par douter de l'intérêt qu'on va lui porter; si vous lui parlez d'un peu haut, il entre tout de suite en révolte, devient exigeant. Parlez-lui doucement, amicalement; n'ayez l'air de regarder ni son taudis, ni ses habits de travail, il s'en montrera profondément touché. Ces deux états extrêmes sont surtout marqués chez les femmes d'ouvriers, et quand c'est le bon sentiment qui parle, elles ont mille manières délicates de l'exprimer. Je me souviens d'avoir donné des soins, pendant le siège de Paris, à une pauvre famille de réfugiés de la banlieue. Deux cas de variole grave s'y étaient heureusement terminés. Un jour, toute la nichée, homme, femme, enfants, fait irruption dans mon cabinet; une petite fille poussée par sa mère se détache du groupe et vient m'offrir un sac noué avec des faveurs roses. Intrigué, j'ouvre ce sac, et qu'y trouvé-je? une douzaine bien comptée de pommes de terre! Songez qu'on manquait de pain.

La bienfaisance est à la portée de tout le monde, mais le médecin a plus que personne l'occasion et le moyen de la pratiquer. Il sait où trouver la pauvreté; il a un rôle actif dans toutes les institutions charitables. Quand sa bourse est incapable de largesses, il a toujours la ressource de son art. On ne peut exiger de tous les médecins de soigner indifféremment riches et pauvres; mais je voudrais que, dans les plus hautes positions, on ne repoussât jamais un pauvre venant demander un simple conseil. Ceci s'écarte fort de l'article 5 du § 10 de ce *Code of Medical Ethics* de l'Association américaine, qui interdit au médecin riche de donner des consultations gratuites, parce que ce serait faire tort à ses confrères. On devrait croire l'humanité supérieure à la confraternité. Affaire de mœurs. N'écoutez pas ce précepte et faites-vous honneur d'y désobéir. Que ce supplément d'occupations ne soit pas au détriment de la clientèle ordinaire; qu'il n'ait pas lieu, par exemple, à l'heure habituelle des consultations, on le comprend; mais on peut toujours, entre le matin et le soir, trouver quelques instants pour une bonne action; on saurait les trouver pour une mauvaise, ou pour un plaisir. Le plus occupé des médecins de son temps, c'est le nommer, donnait des consultations gratuites le dimanche et recevait des pauvres presque tous les matins avant sa première sortie. Chomel, qui n'avait pas à cet égard d'habitudes aussi régulières, ne refusait jamais d'aller visiter un pauvre à son domicile, pour peu qu'il lui fût désigné par une famille ou par un confrère. Dans une circonstance particulière, appelé par le médecin ordinaire auprès de pauvres gens, il se rendit une dizaine de fois, avec une ponctualité exemplaire, aux consulations, restant longtemps près du malade, attentif à ses maux comme il devait l'être à ceux de son royal client; et quand le moment fut venu de lui offrir des honoraires, que la famille tenait tout prêts, il ne voulut pas les recevoir. (1)

CONDORCET.

Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de Condorcet, né le 17 septembre 1743, à Ribemont, en Picardie, était fils d'un officier qui mourut jeune. L'éducation de l'enfant fut dirigée par Mme de Con-

(1) Extrait d'un ouvrage nouveau intitulé *les Médecins* (Dr Decembre). — Voy. dans *le Dictionnaire encyclopédique de médecine* une anecdote sur Récamier.

doreet, femme d'une haute piété. L'influence d'une femme élevée par l'esprit ou par le cœur laisse toujours une trace profonde : la vie de Condoreet est une preuve de plus de cette vérité.

A dix-sept ans, encore sur les bancs du collège, il avait réfléchi sur les grands problèmes de la philosophie morale. Il avait pris vis-à-vis de lui-même l'engagement solennel de rester simple, juste, bon, et il avait cherché les moyens les plus propres à se maintenir dans cette disposition. Il était arrivé à la conviction que nous devons avant tout conserver intacte notre sensibilité naturelle : nous ressentirons d'autant plus le contre-coup des souffrances d'autrui que notre sensibilité sera plus vive, et nous hésiterons à faire le mal si nous sommes persuadés qu'il a pour conséquence nécessaire une souffrance prochaine ou éloignée. De là, une sorte de culture du sentiment, une préoccupation d'éviter tout acte, toute habitude par où le sentiment pourrait être émoussé. Appliquant son principe avec une rigueur que quelques-uns pourront juger excessive, Condorcet, qui avait un goût très vif pour la chasse, renonça très jeune à cet exercice.

Par suite de cette logique mystérieuse qui fait que les idées de la première jeunesse nous reviennent vers la fin de la vie, comme le dernier écho d'une musique entendue autrefois, Condorcet, écrivant à la veille de sa mort une sorte de testament moral destiné à sa fille, y plaçait ces belles paroles : « Conserve dans toute sa pureté, dans toute sa force, le sentiment qui nous fait partager la douleur de tout être sensible. Qu'il ne se borne pas aux souffrances des hommes ; que ton humanité s'étende même sur les animaux. Ne rends point malheureux ceux qui t'appartiendront ; ne dédaigne pas de t'occuper de leur bien-être ; ne sois pas insensible à leur naïve et sincère reconnaissance. »

Après de brillantes études, dans lesquelles il avait montré une aptitude mathématique dont ses maîtres avaient été surpris, Condorcet, à peine âgé de vingt-deux ans, publia un *Essai sur le calcul intégral* qui fut examiné par une commission de l'Académie des sciences. D'Alembert, rapporteur de la commission, s'exprimait ainsi : « L'ouvrage annonce les plus grands talents et les plus dignes d'être excités par l'approbation de l'Académie. » Cet ouvrage fut le point de départ d'une brillante carrière mathématique : parmi les nombreux travaux de Condorcet, que nous ne pouvons même énumérer ici, on cite des applications nouvelles du calcul des probabilités.

L'économie politique, qui commençait alors et avait le don de passionner les esprits, séduisit Condorcet. Il apporta, à l'étude des phénomènes si complexes de la production et de l'échange, cette rigueur géométrique dont il avait pris de bonne heure l'habitude. En même temps, l'histoire l'attirait. Il se demandait si, dans ce vaste tableau, aux lumières éclatantes et aux ombres profondes, il n'y a pas un plan caché ; dans le désordre apparent des faits, il cherchait l'idée qui règle et gouverne. Ses réflexions sur de si graves sujets le conduisirent, dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, à écrire l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain*. Pour Condorcet, comme pour Turgot, le progrès est la loi de l'histoire : « Si l'homme, dit-il, peut prédire, avec une assurance presque entière, les phénomènes dont il connaît les lois ; si, lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir avec une grande probabilité les événements de l'avenir ; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique celle de tracer, avec quelque vraisemblance, le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire ?..... » Et plus loin : « Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations ; les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. »

Nommé membre de l'Académie des sciences, Condorcet devint bientôt secrétaire perpétuel de cette illustre compagnie. Il prononça un grand nombre d'éloges qui ont été appréciés en ces termes par François Arago : « Les compositions biographiques de Condorcet brillent par ce qui devait naturellement en faire l'essence. L'histoire de l'esprit humain y est envisagée de très haut. Dans le choix des détails, l'auteur a constamment en vue l'instruction et l'utilité, plus encore que l'agrément. Sans trahir la vérité, dont les prérogatives doivent primer tout autre intérêt, toute autre considération, Condorcet est sans cesse dominé par cette pensée, que la dignité du savant se confond, à un certain degré avec celle de la science. »[1]

Condorcet se maria, vers l'âge de quarante ans, avec Mlle Sophie de Grouchy : il trouva le bonheur dans une affection et une estime réciproques. Il eut de vrais amis, parmi lesquels il faut placer au premier rang Turgot et d'Alembert. On sait que ce dernier mourut pauvre : préoccupé, à ses derniers moments, de l'avenir de deux vieux domestiques qui lui avaient été dévoués, il légua à Condorcet, par une clause de son testament, la charge de subvenir à leurs besoins ; le legs fut accepté par Condorcet, et, après lui, par sa fille.

Heureux dans ses affections, honoré, célèbre, il semblait que Condorcet n'eût rien à demander à cette vie, quand la révolution éclata. Il ne fit point partie de l'Assemblée constituante. Membre de l'Assemblée législative, puis de la Convention, il n'aborda qu'en d'assez rares occasions la tribune ; mais il figura dans plusieurs commissions importantes. Quoiqu'il n'appartînt pas au groupe des girondins, beaucoup d'idées communes le rapprochaient de ce groupe. Il fut décrété d'accusation et

[1] Sur Condorcet, on consultera toujours avec fruit, comme nous le faisons ici, l'Éloge prononcé par Arago à l'Académie des sciences (séance du 28 décembre 1841).

condamné à mort, par contumace, en octobre 1793.

C'est dans Paris même, rue Servandoni, qu'il trouva un asile, chez la veuve du sculpteur Louis-François Vernet, de la même famille que les peintres célèbres de ce nom. Condorcet resta caché chez Mme Vernet pendant plusieurs mois. Exposé à tout instant à être découvert et arrêté, il fit preuve d'une fermeté d'âme peu commune en continuant ses études historiques et en écrivant dans sa retraite l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain.*

Lorsque Condorcet apprit l'exécution de quelques-uns des girondins proscrits en même temps que lui, il déclara à sa généreuse protectrice qu'il ne voulait pas lui faire partager ses périls plus longtemps. Un combat de générosité, dont il y a sans doute peu d'exemples, commença alors entre eux, Condorcet cherchant une occasion de quitter cette maison hospitalière, et madame Vernet le surveillant, le faisant surveiller par les voisins, par les domestiques, et jusque par la portière, qui était du complot. Un jour, enfin, Condorcet réussit à tromper ses gardiens : il descend rapidement l'escalier, s'élance dans la rue, sort de Paris, et gagne les bois de Clamart.

Condorcet. — D'après un médaillon.

Le lendemain, épuisé de fatigue, de faim, il entre dans un cabaret et demande une omelette. Vanité des choses ! « Cet homme presque universel, dit Arago, ne sait pas, même à peu près, combien un ouvrier mange d'œufs dans son repas. » A la question que lui fait le cabaretier, il répond qu'il veut « une omelette de douze œufs. » On rit d'abord, puis on examine Condorcet, on l'entoure, on l'interroge, on lui demande ses papiers, et quand il se donne pour un ouvrier parisien, on remarque que ses mains sont bien fines et bien blanches ; à chaque question, à chaque réponse, les soupçons grandissent ; enfin, on l'arrête et on le traîne à la prison de Bourg-la-Reine. (1)

Depuis les premiers temps de la révolution, Condorcet portait, dans une bague, un poison préparé par Cabanis. Il prit ce poison dans la nuit du 7 au 8 avril 1794. Le matin, quand on entra dans sa prison, il avait cessé de vivre.

Nous possédons un exemplaire de l'édition originale de l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain* qui a fait partie de la bibliothèque de Morellet. Sur la première page est une note manuscrite de Morellet, ainsi conçue : « Cet ouvrage a été publié, après la mort de Condorcet, par Cabanis, qui a épousé une sœur de Mme de Condorcet. Les personnes qui ont connu Condorcet savent que, bien avant sa mort, il en était venu à désespérer de la révolution et convenait qu'elle avait tout perdu. Le dernier chapitre de ce livre des *Progrès futurs de l'esprit humain,* dans lequel le philosophe ne met aucune borne à ses espérances, ne s'accorde pas avec ce sentiment ; et s'il est tout entier de lui, il faut croire qu'il a été écrit dans les premières années de la révolution et avant que l'auteur fût détrompé. — Thermidor an 9. — Morellet. »

Nous avons cité ces lignes à titre de curiosité historique, mais nous n'entendons pas leur donner plus d'importance qu'il ne convient. Il est bien certain que Condorcet, âme noble et généreuse, dut condamner les excès, les crimes dont il avait été témoin. Nous admettons sans peine qu'il en était arrivé « à désespérer de la révolution », comme le dit Morellet ; mais nous nous refusons à croire qu'il en fût venu à désespérer de l'avenir de l'humanité. Les esprits supérieurs savent faire la part des hommes, qui passent, et celle des idées, qui restent. Ce livre des *Progrès de l'esprit humain,* œuvre d'un homme condamné à mort, emprunte aux circonstances mêmes où il a été composé une autorité singulière : celui qui l'a écrit a dû rester fidèle, jusque dans son agonie, à cet idéal de liberté et de justice qu'il avait entrevu en un jour d'espérance.

Condorcet a été jugé souvent avec passion : quand il s'agit d'un homme qui a été mêlé à des luttes terribles, l'enthousiasme n'est pas meilleur juge que la colère. Comme savant, comme écrivain, comme homme privé, Condorcet mérite d'être étudié avec attention et avec sympathie. Homme public, les erreurs qu'on peut lui reprocher ont été de son temps : ses vertus sont à lui.

Paul Laffitte.

(1) On peut voir, dans notre première série, une gravure de la maison où Condorcet fut emprisonné et où il est mort (tome XX, p. 200).

LE SOUVERAIN BIEN.

La reine Christine de Suède écrivit à Descartes :

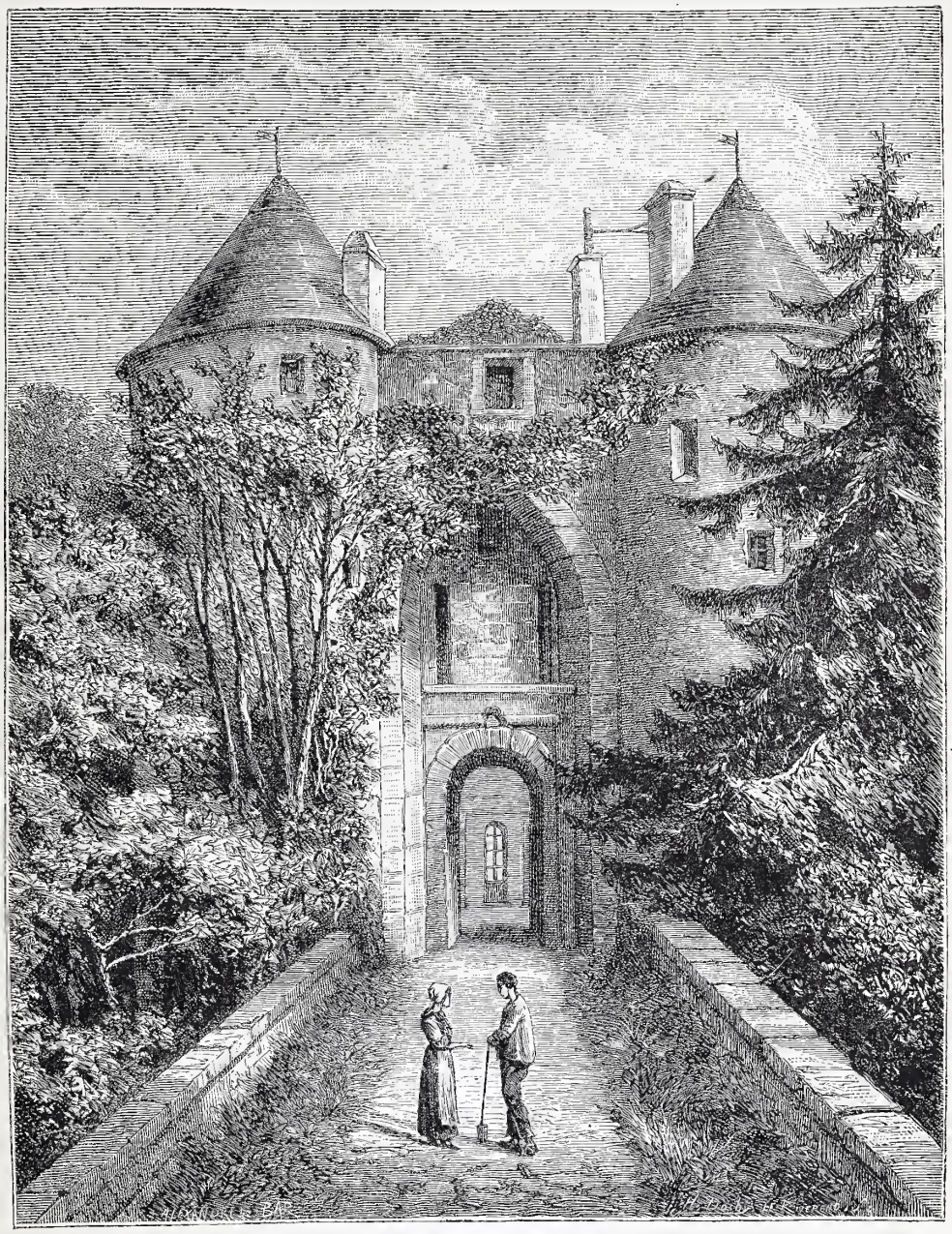
— En quoi consiste le souverain bien ?

Descartes répondit :

— Dans la volonté ferme d'être vertueux, et dans le charme de la conscience qui jouit de la vertu.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LE CHATEAU DE LA GRANGE
(Seine-et-Marne).



Le Château de la Grange, résidence de Lafayette.

Le château de la Grange est situé, dans le département de Seine-et-Marne, à deux kilomètres au sud de la petite ville de Rozoy-en-Brie, sur un plateau, entre deux vallées où coulent la rivière d'Hyère et le ruisseau de l'Ivron. Les anciens murs de ses trois corps de bâtiment, ses cinq grosses tours en grès, sont entourés de bois. Du château on aperçoit au nord Rozoy et la petite commune de Bernay, et au midi une autre petite commune, Courpalay. Le dessin que reproduit notre gravure est très fidèle, sauf que l'on n'y voit pas au-dessus de la porte l'épais tapis d'un lierre vigoureux planté par le célèbre homme d'État anglais Charles Fox [1], à l'époque de la paix d'Amiens (1802).

La Grange, d'une date très ancienne, a été souvent ruiné et restauré : l'ensemble de sa construction du côté de l'entrée ne paraît pas remonter au delà du seizième siècle ; cependant, selon quelques archéologues, la porte d'entrée serait du quatorzième ou du quinzième siècle.

Parmi les propriétaires successifs du domaine de la Grange, on peut citer Thibault de Gondonvilliers, Anceau de Villiers, Aubert du Brouillard, les Courtenay, les comtes et ducs de la Feuillade, les Grassin, Louis Dupré, le duc d'Ayen enfin, dont

[1] Mort en 1806.

une des filles, Mme de la Fayette, hérita du château de la Grange, lors des partages de famille, en 1800. Tous les anciens souvenirs historiques s'effacent devant celui de Lafayette, qui, après les cinq années de sa captivité à l'étranger, au sortir de la citadelle d'Olmütz, en 1797, vint s'établir à la Grange, dont il cultiva lui-même la ferme pendant les trente-quatre dernières années de sa vie. En 1826, à son retour de son voyage commémoratif au États-Unis, la population de la ville accourut le fêter sur la pelouse du château qui conduit à Bernay.

L'auteur d'un livre peu connu (1) décrit ainsi l'intérieur du château :

Dans le vestibule sont deux pièces de canon données par le peuple de Paris en 1830. Dans le premier salon se voit le portrait du général Lafayette, commandé par le Congrès des États-Unis à Ary Scheffer, et dont un second exemplaire est dans la salle des représentants à Washington. A côté étaient les portraits de Washington et de Franklin; en face, les tableaux de la démolition de la Bastille, de la fédération du Champ de Mars, et la vue du port du Passage, où le général Lafayette s'embarqua pour la première fois pour l'Amérique. Le second salon, dans une des tours, contenait le buste du général Lafayette, sculpté par David. Des deux côtés de la cheminée étaient les portraits de Bailly et du duc de la Rochefoucauld, tué à Gisors. Autour, les portraits des présidents des États-Unis, envoyés successivement par chacun d'eux.

Dans la chambre à coucher, le général Lafayette avait réuni, avec le buste du général Washington, plusieurs portraits de famille et d'amis particulièrement chers : les portraits du maréchal de Noailles, du duc d'Ayen, du père du général Lafayette tué à la bataille de Minden, de sa grand'mère Mme de la Rivière; de ses tantes Mme de Chavagnac, la comtesse de Tessé et la duchesse de Lesparre; ainsi que ceux de Charles Fox, de Kosciuszko et de Mme de Staël. Dans l'antichambre on voyait un portrait du geôlier de la prison d'Olmütz, peint de souvenir par Mme de Latour-Maubourg. Quant au portrait en miniature de Mme Lafayette, le général Lafayette l'a toute sa vie porté sur lui et a voulu qu'il fût enseveli dans son cercueil.

La bibliothèque, attenant à la chambre à coucher, occupe comme le salon l'intérieur d'une tour. Le bureau du général Lafayette se trouvait placé dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où l'on pouvait voir, au delà des fossés, la cour de la ferme. Au-dessus des rayons avaient été peints des médaillons en grisaille où on lisait les noms de Bailly, de Gouvion, de Mandat, de Desaix, de Malesherbes, de Van Ryssel, de Dietrich, de Lavoisier, de la Rochefoucauld, de Washington et de Franklin. Dans le bas, des armoires renfermaient une foule de souvenirs précieux. C'était l'épée donnée au général par le Congrès des États-Unis et apportée par Franklin; la lame en avait été détruite pendant la terreur, et le général Lafayette y avait substitué une lame nouvelle faite d'un verrou de la Bastille. C'étaient les pistolets dont s'était servi le général Washington pendant la guerre d'Amérique, et qu'il avait légués au général Lafayette par son testament. C'était le nécessaire de campagne de Sobieski, donné par Kosciuszko. C'était la cravate de Riego, envoyée au moment de son supplice. C'était une sorte de trophée offert par la ville de Lyon en 1792, sur lequel on voyait d'un côté Curtius se précipitant dans le gouffre, et de l'autre côté cette inscription : OPTIMO CIVI. C'étaient, enfin, mille marques nouvelles de l'affection constante du peuple américain.

La bibliothèque elle-même se composait principalement d'ouvrages relatifs à l'histoire de la révolution et à toutes les questions modernes. Une partie cependant était consacrée à l'Amérique et contenait presque tous les ouvrages publiés depuis la guerre de l'indépendance. Une autre formait une bibliothèque agricole complète, dont les ouvrages anglais avaient été donnés par le duc de Bedford. L'on y voyait de plus une portion de la bibliothèque de M. de Malesherbes, donnée par celui-ci au général Lafayette, en 1785, pour l'instruire sur les questions de jurisprudence, quand ils travaillaient ensemble à faire rendre aux protestants les droits civils que leur avait enlevés l'édit de Nantes.

A la Grange, dit le même auteur, les murs sont anciens et les souvenirs modernes. On y trouve gravées sur la pierre les armes des Courtenay; mais ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qui y résonne toujours, c'est la déclaration de l'indépendance et la déclaration des droits. Grâce à la présence du général Lafayette, ce vieux château, témoin de la vie rude et querelleuse des seigneurs du moyen âge, puis habitation quelque peu dédaignée des courtisans de l'ancien régime, était devenu un lieu d'asile pour les proscrits de l'Europe, un lieu de pèlerinage pour les citoyens des États-Unis, un lieu de rendez-vous pour les amis de la liberté. Les vicissitudes de son histoire ont suivi celles de l'histoire de France.

ÉD. CH.

(1) *Le Château de la Grange*, Eugène L... — Coulommiers, 1866.

DISEURS DE RIENS.

Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien.
(Boileau, *sat. X.*)

Il importe aux personnes qui aiment à bien employer leur temps de ne pas se laisser envahir par les visites des « diseurs de riens », selon l'expression de Henri Monnier. La seule ressource, si l'on ne veut ou ne peut pas se soustraire à leur conversation, est de chercher du moins à lui donner une direction qui la rende utile, qui la sorte des lieux communs, et fasse naître quelque occasion d'exprimer des sentiments qui méritent l'attention et

du temps perdu; et réellement, disons toute notre pensée, on ne doit pas écarter de soi, par principe, des personnes dignes d'affection et d'estime, parce qu'on n'espère pas tirer d'elles un grand profit intellectuel. Ce n'est pas seulement faire acte de bienveillance que de les écouter : nous nous devons tous les uns aux autres; nous pouvons éclairer, si on ne nous éclaire pas. Puis, ajoutons tout bas, on n'est pas toujours obligé d'écouter plus que vaguement, et le silence même, ou ce qui en approche, est doux entre ceux qui s'aiment. Un soir, étant entré, avant qu'on ait apporté la lampe, dans la chambre où mon ami X... était réuni avec sa femme et ses enfants, je dis gaiement :

— Eh bien! vous ne vous dites rien?

— Ce n'est pas nécessaire, me répondit mon ami avec sa douceur habituelle, nous rêvons ensemble, nous nous aimons.

ÉD. CH.

ORIGINE DE LA DIVISION DE LA FRANCE

EN DÉPARTEMENTS.

Le 29 septembre 1789, Thouret, au nom du comité de constitution, présenta à l'Assemblée nationale un rapport sur l'organisation du gouvernement représentatif. Le comité ayant pensé que les bases de la représentation devaient être le territoire, la population et les contributions, Thouret présenta sur chacune de ces bases quelques développements particuliers. Relativement au territoire, il fit remarquer que le royaume était partagé en autant de divisions qu'il y avait en France d'espèce de pouvoirs (diocèses, gouvernements, généralités, bailliages), et qu'aucune de ces divisions ne pouvait être utilement ni convenablement appliquée à l'ordre représentatif. Il était donc indispensable de partager le pays en divisions de territoire aussi égales entre elles que possible.

D'après le plan du comité, « la France serait partagée, pour les élections, en quatre-vingts grandes parties, qui porteraient le nom de *départements*. Chaque département serait d'environ trois cent quatre-vingt-quatre lieues carrées, ou de dix-huit lieues sur dix-huit. On procéderait à cette division en partant de Paris comme du centre, et en s'éloignant de suite et de toutes parts jusqu'aux frontières. A ces quatre-vingts départements il en faudrait ajouter un de plus, formé du district central où se trouve la ville de Paris. Cette grande cité mérite, en effet, par son titre de métropole, par son énorme population, et par sa forte contribution, d'avoir le titre et le rang de département... »

Cette proposition fut combattue par Brillat-Savarin et par le baron de Jessé; mais, après quelques légers débats, la Constituante décida que le plan du comité serait discuté, et cette discussion eut lieu dans les séances des 3, 4, 5, 9, 10 et 11 novembre 1789. Le 11 novembre, il fut décrété qu'une nouvelle division du royaume était indispensable, et que le nombre des départements ne serait ni inférieur à soixante-quinze, ni supérieur à quatre-vingt-cinq. On se mit à l'œuvre aussitôt, et, en 1790, on fixa ce nombre à quatre-vingt-trois. Enfin des lettres patentes du roi, en date du 28 mars 1790, ratifièrent les décisions de l'Assemblée.

Chaque département fut divisé en *districts*, chaque district en *cantons*, chaque canton en municipalités ou *communes*. L'administration de chaque département fut confiée à une assemblée composée de trente-six membres élus par tous les citoyens actifs, et choisissant dans son sein quatre membres chargés de former le *directoire du département*. Les directeurs, nommés pour quatre ans, s'occupaient de la partie active de l'administration et de l'expédition des affaires; ils résidaient au chef-lieu, et leurs trente-deux collègues constituaient le *conseil du département*, qui se réunissait annuellement pendant un mois à l'effet d'examiner les questions préparées par les différents chefs de service : un *procureur* syndic veillait à l'exécution des décisions prises. Les conseils de département commirent de tels abus que la Convention dut leur enlever le droit de lever des troupes et réduire la durée de leurs pouvoirs.

La Constitution de l'an 3 supprima les districts, qui furent rétablis sous le nom d'arrondissements communaux, et prirent une telle importance, que le canton ne fut plus qu'une division judiciaire.

Depuis le consulat, la France reste divisée en départements, arrondissements et communes, mais le nombre de ces circonscriptions a souvent varié.

MAXIME PETIT.

QUELQUES COSTUMES DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Les quelques miniatures dont nous donnons ci-après la reproduction proviennent du manuscrit 24274 fonds français, à la Bibliothèque nationale (ancien Sorbonne 1426), relié aux armes de Richelieu. C'est une traduction par Jean Ferron, chapelain de Bertrand Aubry de Tarascon, de l'ouvrage composé par Jacques de Cessoles sur le jeu des échecs. Le manuscrit dut être exécuté dans la Picardie ou les Flandres, vers 1470 environ, pour un membre de la famille de Lalaing, en Artois. Le dialecte picard, qui domine dans la copie du texte, nous renseigne suffisamment à cet égard, de même aussi que l'écusson aux armes de cette puissante famille, mis en tête de l'ouvrage sur un folio de vélin.

Jacques de Cessoles était d'ailleurs un jacobin picard, né à Cessoles en Thiérache, au treizième siècle. C'est même le nom de cette partie de l'ancienne France qui donna lieu à tant d'erreurs de la part des biographes de Jacques de Cessoles. prêtent à réfléchir : ce n'est pas tout à fait alors

Parmi ceux-là, quelques-uns le font naître à Casal, trompés qu'ils étaient par une ressemblance bien peu frappante cependant entre *Cesolis* (Cessoles) et Casal, au pays de Montferrat. D'autres, confondant la Thiérache avec Thessalonique, le nomment simplement *Jacques de Thessalonie*. Quoi qu'il en soit de ces erreurs copiées et recopiées cent fois depuis le treizième siècle, nous pouvons dire que Jacques de Cessoles était un frère prêcheur, comme Jean Ferron son traducteur nous l'apprend dans sa préface du manuscrit de la Bibliothèque nationale : « Je vous ay voulu, écrit-il, translater de latin en franchois le jeu des eschés moralisié, que fist ung *de nous* appellé frere Jaque de Cessolles, maistre en divinité. » Or Jean Ferron avait dit auparavant qu'il était de « l'ordene des prescheurs de Paris. »

L'ouvrage de Jacques de Cessoles sur les échecs eut une très grande réputation au moyen âge, et les premiers imprimeurs le publièrent dès 1473 à Utrecht. C'est dans cette édition que l'auteur est appelé à tort *frère Jacques de Thessalonie*. Plus tard on illustra l'ouvrage de figures en bois, et nous citerons, entre autres éditions ornées, celle de

Personnages du jeu des échecs au quinzième siècle.

Le Roi.

La Reine.

A. Vérard en 1504, dans laquelle toutes les figures sont sur un feuillet en tête de l'ouvrage, avec le portrait de Louis XII et d'Anne de Bretagne jouant aux échecs ; une autre édition, celle de Florence en 1493, renferme aussi des bois.

Mais il ne faudrait pas croire que ce livre sur le jeu d'échecs parlât beaucoup des échecs ; c'est à proprement dire une sorte de divagation historico-religieuse sur ce jeu de combinaisons. L'auteur fait, à la mode du temps, une dissertation morale et sociale, en prenant comme type de ses réflexions les pièces d'un échiquier. Le roi, la reine, les tours, les chevaliers, viennent successivement donner lieu à des réflexions sur l'histoire, le costume ou les mœurs.

« Le roy est ainsy fait, écrit-il, il siet en une kaière (chaire, chaise) vestus de pourpre, couronné ou chief. En sa main dextre ung sceptre, c'est-à-dire un baston royal, et en la main senestre une pomme d'or. Car il est le plus grand prince par dessus tous les aultres. »

C'est cette raison de costume qui nous fait donner la reproduction de ces miniatures. L'histoire du costume y trouvera son compte, et l'histoire des métiers de même.

Comme la copie fut faite pour la famille de Lalaing, il faut penser que les costumes reproduits dans cette notice sont ceux de l'Artois, de Picardie et des Flandres vers les années 1470 à 1480 environ. Nous nous bornerons donc à les donner tels quels, en accompagnant chacun d'eux de la petite traduction manuscrite mise au bas par Jean Ferron. Cette notice, qui n'est point longue, donne une terminologie curieuse à plus d'un titre.

Après le roi, Jacques de Cessoles parle de la reine ; voici la traduction de Jean Ferron : « La

royne doit ainsy estre faicte : ehe doit estre une belle dame assize en une kayère, couronnée d'unne couronne d'or et affublée d'ung manteel de vair, et est assize au senestre costé. » Suivent alors des

Les Juges (tours).

Le Chevalier armé.

Le Chevalier sans armes.

Le Laboureur.

conseils moraux aux reines : « Et doit la royne estre caste, honneste, et debonnaire et de bonnes gens née ; curieuse de ses enffans nourrir, etc. »

Viennent les juges. L'un porte la calotte rouge, la robe noire fourrée d'hermine ; l'autre, la calotte rouge, la robe blanche et l'épitoge bleue.

« Les aulphins furent trouvés et fais en manière de juges ou royalme, l'ung en noir quant as premières causes, et l'autre en blans quant as secondes causes. » Ainsi, robe noire en première instance, et robe blanche en appel.

Le chevalier « doit estre fais en telle manière. Tous armés (tout armé) sur ung cheval, sy qu'il ait le heaulme ou chief, la lanche en la main dextre, et couvert d'ung escut, l'épée ou la mache (masse d'armes) au costé senestre, vestu d'ung haubert, et d'unez plates en la poitrine; jambieres de fer es jambes; esperons caulchiés, wantelés (gantelets) ens mains, cheval bien apris as armes, couvert de paremens. »

Donc le heaume ou casque, la lance à droite, l'écu à senestre, le haubert ou cotte de mailles dessous la plate ou poitrinal; les jambières, les éperons, les gantelets; quant au cheval, il a des parements qui d'ordinaire sont une sorte de robe tombant à mi-jambes.

Si le chevalier court les champs sans ses armes, *en civil*, comme nous dirions aujourd'hui, il « est vestu d'ung mantel, affublé d'ung capproн fourré de vair; ung baston en sa main. »

Au tour des gens de métier maintenant : « Cestui piéton appellerons-nous laboureur de terre. Et doit estre ainsi fait. Il tient en sa main dextre une pelle pour la terre fouir, et en la senestre une faulx, et une sarpe pour les vignes taillier et les arbres purgier. »

La fin prochainement.

HENRI BOUCHOT,
Du cabinet des estampes,
Biblioth. nationale.

LES PÉRÉGRINATIONS DE CAMARADE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 7, 21, 42, 53, 78, 102 et 138.

Le champ de foire était très animé. Ce n'était pas encore tout à fait l'heure du beau monde; pourtant les promeneurs commençaient à arriver, et, pour les attirer davantage, les marchands s'égosillaient à crier leur marchandise; les saltimbanques de tout genre faisaient la parade, battaient la grosse caisse et soufflaient dans leurs trompettes; les chevaux de bois tournaient au son de l'orgue de Barbarie, et les montreurs de ménagerie faisaient crier leurs animaux pour qu'on sût bien qu'ils étaient vivants et non empaillés. En arrivant au champ de foire, Camarade manifesta une telle impatience que son maître se vit forcé de presser le pas. « Tiens! se dirent les promeneurs, comme il est pressé, monsieur le commissaire! Il sera arrivé quelque chose... un accident? ou un crime? Allons voir! »

Quand Camarade s'arrêta, et que le commissaire put en faire autant, ils avaient au moins cinquante personnes derrière eux; et si le commissaire se fût retourné, il n'eût pas manqué de demander ce qui se passait. Mais le commissaire ne se retourna point : il était bien trop occupé de retenir son chien, qui tendait sa corde à la rompre, en aboyant vers un groupe de saltimbanques établi tout au bout du champ de foire. Le commissaire était fort inquiet, et s'efforçait de calmer Camarade. « Ce serait du beau, pensait-il, si le propre chien du commissaire de police allait étrangler quelqu'un! »

X

Pour le moment, les gens à qui Camarade semblait en vouloir n'avaient pas des mines bien inquiétantes. Les hommes, en blouse et pantalon de toile, brossaient des vêtements et en frottaient les paillons pour les faire reluire; une jeune femme, vêtue d'un vieux jupon à carreaux et d'un caraco de flanelle violette, raccommodait, assise sur une marche de la voiture, un costume d'Italienne; une autre femme savonnait des maillots dans un baquet, et trois ou quatre enfants jouaient aux environs. Tous ces gens avaient l'air le plus débonnaire du monde.

« Fritz! cria tout à coup la laveuse, veux-tu bien ne pas grimper comme cela! tu vas tomber et te casser le cou! Oh! le vilain enfant! il me fait des peurs! Descends-le vite, Pippo! »

Pippo, lâchant sa belle veste à galons d'or, s'élança d'un pied sur la roue, étendit le bras, cueillit un petit blondin à tête frisée qui était parvenu à grimper sur la voiture, et le mit à terre en lui disant doucement : « Ça n'est pas l'heure des exercices, petit! tu iras en l'air quand ce sera ton tour! »

L'enfant secoua ses boucles d'un air mutin, et regarda autour de lui. A ce moment, son attention fut attirée par les cris et les bonds désespérés de Camarade. Il fit deux pas vers lui, puis trois, en hésitant : il semblait chercher dans sa mémoire. Tout à coup ses yeux bleus brillèrent de joie; il s'écria : « Camarade! » et s'élança vers le chien.

« Ah! mon Dieu! ce chien va le dévorer! » se dit le pauvre commissaire, en voyant son chien se jeter sur l'enfant.

Mais Camarade ne lui voulait pas de mal : oh! non! Camarade était fou de joie; il n'aboyait plus, il ne faisait plus entendre que de petits cris, un vrai langage, qui exprimait la tendresse, le ravissement, le triomphe. Il se couchait aux pieds de son petit Fritz tant aimé, tant pleuré, tant cherché, si heureusement retrouvé enfin! Et l'enfant, le reconnaissant tout à fait et retrouvant ses souvenirs, le caressait, l'entourait de ses bras, l'appelait son bon Camarade, son cher Camarade, couvrait de baisers sa grosse tête; puis tout à coup il prenait un petit air sérieux et disait : « Maman!... Yéri!... Suzette!... »

Pendant ce temps-là, les cinquante personnes amassées autour de la baraque s'étaient renforcées de plus de cinquante autres; et, dans cette foule, il s'inventait à chaque instant une nouvelle histoire pour expliquer les faits extraordinaires qu'on avait sous les yeux. Ces histoires, naturellement, s'ac-

cordaient toutes sur un point : Fritz était un enfant volé par ces saltimbanques, les misérables! Comment se faisait-il que monsieur le commissaire ne les eût pas déjà arrêtés? Mais c'est qu'ils n'avaient pas seulement l'air confus! Fallait-il que ce fussent de profonds scélérats, pour garder une pareille assurance en voyant leur crime découvert!

Le fait est que les saltimbanques ne paraissaient pas éprouver d'autre sentiment qu'une curiosité bienveillante. Tous, grands et petits, regardaient l'enfant et le chien; les petits riaient, et l'un d'eux s'approcha tout doucement et vint caresser Camarade. La femme qui savonnait, laissant tremper ses maillots dans l'eau, s'approcha aussi.

— C'est ton chien, Fritz? demanda-t-elle à l'enfant; tu le reconnais? Alors ton père et ta mère ne doivent pas être loin! Les vois-tu parmi tout ce monde? regarde bien!

Le petit regarda avec des yeux brillants de joie, comme s'il se fût attendu à voir tout près de lui des visages chéris; puis il secoua tristement sa tête frisée, et dit avec un gros soupir :

— Ils n'y sont pas, maman Beppa!

— Ne pleure pas, mon petit, le chien te les fera retrouver. Demande-lui où ils sont.

— Camarade, reprit l'enfant, où est papa? où est maman Catherine? et Yéri, et Grédel?

Le chien jappa joyeusement, et s'écarta de quelques pas; puis il se retourna, appelant Fritz à sa manière. Et comme Fritz ne le suivait pas, il revint se coucher à ses pieds, comme pour l'inviter à monter sur son dos.

— Cet enfant n'est donc pas à vous, ma bonne femme? demanda le commissaire à Beppa; il faut que vous me disiez d'où il vient : je suis le commissaire de police.

Beppa fit une révérence, mais ne parut point troublée.

— Je vous dirai bien comment nous l'avons eu, monsieur le commissaire; mais d'où il vient, c'est autre chose : le pauvre petit ne peut pas se rappeler le nom de son père, ni celui de son village. Il y a trois mois, nous étions à la foire de Sainte-Odile; il y avait à côté de nous une grande baraque où on entendait toujours des cris d'enfant. C'était le petit Fritz qui pleurait : on voulait le forcer à faire des tours; il avait peur, et on le battait; il pleurait quelquefois aussi parce qu'il avait faim, et j'envoyais mes petits enfants lui porter à manger en cachette. Un jour, un des hommes de la baraque a fait un mauvais coup : il a volé un spectateur, et on l'a mis en prison; la mère est tombée, elle s'est blessée, il a fallu la conduire à l'hôpital, où elle est morte; et l'autre garçon qui restait a été pris pour le service militaire. Il ne restait plus que le pitre et une danseuse, qui n'étaient pas de la famille : ils se sont engagés dans une autre troupe; alors nous avons pris le petit Fritz avec nous. Il est bien gentil, le pauvre petit! il nous aime tous, et il m'appelle maman Beppa. Nous ne lui faisons pas faire de tours, il est trop petit; mais il danse déjà très bien, et il fait la quête : il gagne son pain comme cela. Si vous pouvez retrouver ses parents, monsieur le commissaire... je ne dis pas que cela ne nous fera pas un peu de chagrin; mais on s'en consolera, puisque ce sera pour son bonheur.

XI

La meunière était assise auprès de la fenêtre du moulin; elle tenait un almanach, et elle pleurait en le regardant. Jean-Baptiste Hofel entra doucement, et vint lui poser sa main sur l'épaule.

— Toujours en larmes, ma pauvre Catherine! lui dit-il tristement.

— Ah! Jean-Baptiste, c'est aujourd'hui son jour de naissance... il aurait cinq ans ce soir! Mon cher petit Fritz! mon pauvre petit Fritz!

Elle tira son mouchoir de sa poche et se mit à sangloter. Jean-Baptiste n'essaya point de la consoler : il n'était pas consolé lui-même. Il resta debout sans rien dire, s'efforçant de faire rentrer les larmes qui lui emplissaient les yeux.

Tout à coup, un pas pressé se fit entendre au dehors; ce pas s'arrêta au seuil du moulin, un doigt impatient heurta, et, sans attendre qu'on lui eût dit : « Entrez! » le visiteur ouvrit la porte. C'était le fermier Krieg, adjoint au maire de Grünbach, un des gros bonnets du pays. D'ordinaire, il commençait toujours, en entrant, par s'informer des santés de toute la famille, avec beaucoup de politesses et de cérémonies; mais ce jour-là il était tout hors de lui-même. Il se jeta sur une chaise, et, d'une voix essoufflée :

— Écoutez, Hofel, écoutez, madame Hofel, ce que je viens de trouver dans le journal :

« Un incident émouvant s'est passé ce matin à la foire de Pont-à-Mousson. Un chien s'est arrêté tout à coup devant le théâtre de la famille Gambogi, en donnant les signes de la joie la plus vive, et il a comblé de caresses un des enfants de la troupe, qui l'a reconnu et l'a appelé par son nom sans hésiter. Par un hasard providentiel, ce chien appartenait, depuis ce jour-là seulement, au commissaire de police de la localité, qui l'avait sauvé de la fourrière. Cet honorable magistrat, ayant pris des informations, a appris que l'enfant avait été recueilli par les époux Gambogi, lors de la dispersion d'une autre troupe de comédiens ambulants, dont il faisait précédemment partie. Le pauvre petit, bien traité par les époux Gambogi, a pu rappeler quelques-uns de ses souvenirs : ainsi, il a dit que son vrai nom était Fritz; qu'il avait été enlevé par ses premiers maîtres, un jour qu'il se promenait seul avec son chien, qui l'avait défendu tant qu'il avait pu. On pense que le chien se sera mis à sa recherche jusqu'à ce qu'il ait fini par le retrouver. L'enfant a oublié le nom de son village et celui de son père; il parle de ses frères et de ses sœurs : Yéri, Suzette, Grédel, Jean, et de sa maman Catherine, et d'un moulin. Le chien s'appelle Camarade. Les personnes qui auraient des droits sur l'enfant sont priées de s'adresser à mon-

sieur le commissaire de police de Pont-à-Mousson, à qui la famille Gambogi laissera son itinéraire en quittant cette ville. L'enfant est en bonne santé et parfaitement soigné. Le chien, qui ne veut pas le quitter, a été adopté par la famille Gambogi. »

Le fermier replia son journal et promena un regard triomphant de l'un à l'autre des deux époux.

— Eh bien, qu'en dites vous? Si ce n'est pas votre petit Fritz, je ne sais pas qui ça peut-être! Allons, madame Hofel, du courage... vous voilà blanche comme un linge : vous n'allez pas vous trouver mal? ça n'est pas le moment, bien sûr!

— Je me trouve bien... très bien... balbutia la pauvre femme en essayant de se lever.

Mais ses jambes ne purent la porter, et elle retomba sur sa chaise. Jean-Baptiste Hofel ne tremblait pas, lui, mais il pleurait comme un enfant.

— Est-ce loin, Pont-à-Mousson? demanda-t-il enfin.

— Une quarantaine de lieues... Si ça vous arrange, voisin, j'attelle ma carriole, je viens tout à l'heure vous prendre et je vous conduis à la ville : vous prendrez le train pour Pont-à-Mousson, et vous y serez ce soir.

— Moi aussi! je veux y aller aussi... je suis forte à présent... Partons vite, monsieur Krieg, allons chercher mon petit Fritz!

. . . . . .

Quelle belle fête on fit au moulin, le lendemain, pour la rentrée solennelle de Fritz et de Camarade! Tout le village vint les voir, et faire raconter à Fritz ses aventures. Malheureusement, Camarade ne pouvait pas raconter les siennes et jouir de la gloire qu'il avait méritée. Mais il se souciait peu de la gloire : il avait retrouvé Fritz, il avait ramené Fritz; que pouvait-il désirer de plus? Il reprit sa vie d'autrefois, avec les allures d'un chien parfaitement heureux.

Et la famille Gambogi? Tous les Gambogi, petits et grands, avaient pleuré en se séparant du petit Fritz; ces larmes leur avaient gagné le cœur de Jean-Baptiste Hofel et de dame Catherine, qui ne manquèrent pas de les inviter à venir à Grünbach. Ils y vinrent; ils demeurèrent au moulin, et ils donnèrent des représentations sur la place du village. Chacun crut de son devoir d'aller plusieurs fois assister aux exercices de la famille Gambogi, qui avait si bien soigné un enfant de Grünbach, et de fêter les artistes après les représentations. Depuis ce temps-là, ils y reviennent tous les ans, et ils y sont toujours aussi bien accueillis. Cela n'empêche pas les mères de veiller sur leurs petits enfants, et de ne pas les laisser aller seuls sur la grande route, où il pourrait leur arriver ce qui est arrivé au petit Fritz : il y a de méchants saltimbanques comme il y en a de bons, comme il y a des bons et des méchants dans toutes les catégories de l'espèce humaine. Il n'y a que parmi les chiens qu'on ne trouve pas de méchants; toute la différence est des bons aux meilleurs, et les meilleurs n'ont pas même d'orgueil : on n'a jamais vu de chien plus modeste que Camarade.

Mme J. Colomb.

LE MUSÉE DU PRADO,

A MADRID.

Le Musée de Madrid, créé en 1819 par Ferdinand VII, est dans le palais du Prado, sur la célèbre promenade de ce nom. Ce palais, construit par l'architecte Juan de Villanueva, sous le règne de Charles III, avait été destiné d'abord à l'établissement d'un musée de sciences naturelles. L'édifice a la forme d'un long parallélogramme, terminé par deux carrés.

Au rez-de-chaussée est le Musée de sculpture; au premier étage, le Musée de peinture. Dans la galerie du premier étage, une porte s'ouvre sur le salon d'Isabelle, où l'on a réuni des chefs-d'œuvre de l'école espagnole et des écoles étrangères. Au second étage, quelques salles contenant des tableaux modernes et des copies.

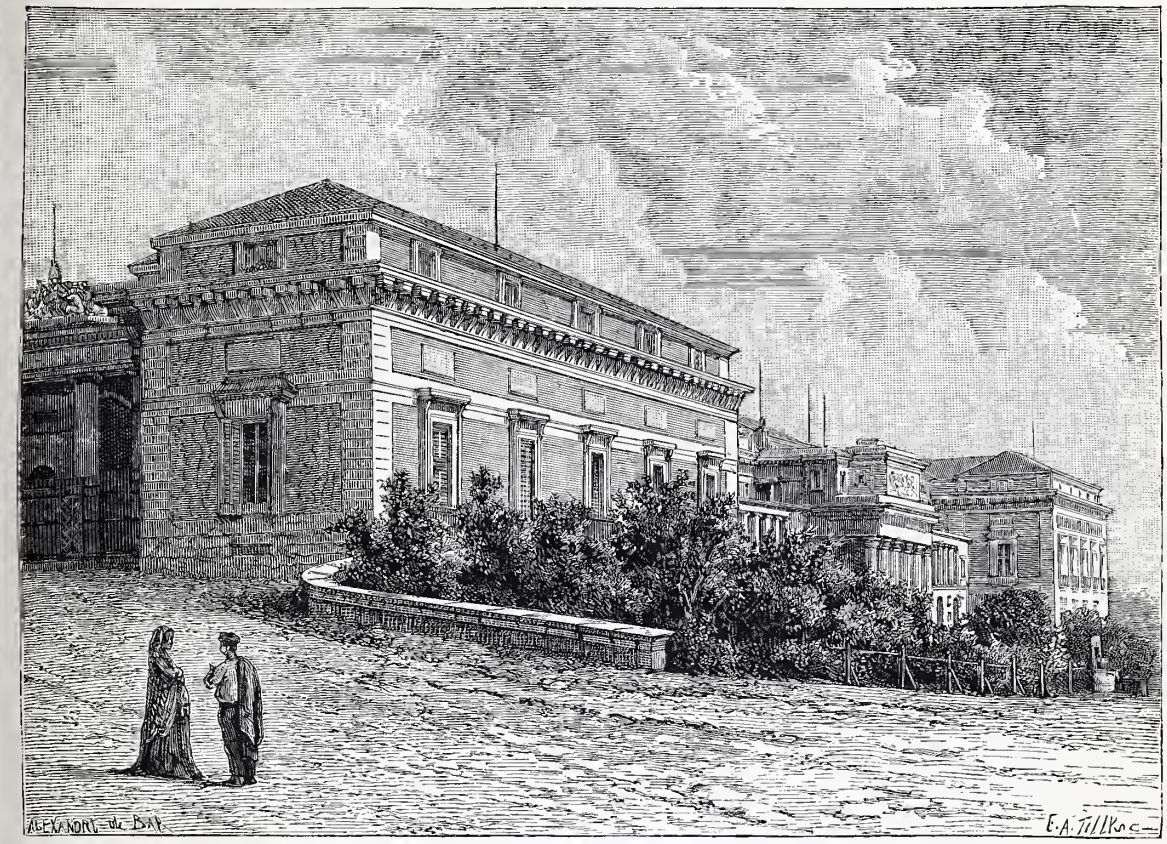
Il a fallu plus d'un demi-siècle pour former le Musée du Prado tel qu'il existe aujourd'hui. En 1819, on y avait placé à peine 300 tableaux; en 1828, d'après M. Fernandez de los Rios, il y en avait 755 : on en compte maintenant plus de deux mille. Les tableaux réunis ainsi peu à peu se trouvaient dans les résidences royales, les édifices publics ou les communautés religieuses.

On a souvent écrit que le Musée de Madrid est un des plus riches du monde, quelques-uns disent même le plus riche, par le nombre des chefs-d'œuvre; mais, en même temps, on reconnaît qu'il est moins complet que certains autres musées au point de vue de l'histoire de l'art, et on y signale des lacunes, surtout en ce qui touche aux écoles primitives. On s'explique ce fait quand on sait que les premières acquisitions de la couronne datent de Charles-Quint et de Philippe II : « Lorsque ces princes, dit M. Fernandez de los Rios, dominaient sur les pays où les arts étaient arrivés au plus haut degré de perfection, les chefs-d'œuvre affluaient en Espagne; plus tard, sous Philippe IV, les palais se remplirent des toiles de l'école espagnole alors florissante; mais on ne doit pas s'étonner de ne trouver qu'un petit nombre de tableaux des maîtres espagnols ou étrangers antérieurs au seizième siècle. »

Quoique une sèche énumération ne puisse donner l'idée des chefs-d'œuvre réunis au Musée du Prado, disons qu'on y trouve 10 Raphaël, 21 Véronèse, 42 Titien, 7 André del Sarto, 21 Van Dyck, 66 Rubens, etc. L'école française n'est pas moins bien représentée que l'école italienne ou l'école flamande. Tout Français qui est allé à Madrid se souviendra des tableaux de Nicolas Poussin et des quatre beaux paysages de Claude Lorrain, placés dans le

salon qui précède la grande galerie du premier étage.

A côté des maîtres étrangers, les Espagnols tiennent fièrement leur place. Le caractère profondément religieux du peuple espagnol se retrouve dans sa peinture. Si, tout d'abord, on s'arrête au choix des sujets, on voit que les sujets mythologiques ou allégoriques n'ont été traités qu'en de rares occasions; il en est de même des paysages. Parmi les grands peintres espagnols, les uns, comme Murillo, Moralès, Zurbaran, Ribeira, nous retracent des scènes de piété, l'extase ou le martyre des saints; les autres, tels que Velasquez, Coëllo, Pantoja, ont été surtout des peintres de portraits. Quiconque a parcouru les galeries du Musée de Madrid a dû être frappé du caractère de moralité sévère des anciens peintres espagnols. Un trait à noter, tout à l'honneur de ces vieux maîtres, c'est le respect de la femme : on a déjà fait cette remarque, qu'il se trouve moins de personnages féminins dans les tableaux de l'école espagnole que dans ceux des autres écoles; il faut



Le Musée du Prado, à Madrid.

ajouter que la femme, telle que cette école l'a représentée, et telle en effet que devait la concevoir un peuple religieux, est toujours la vierge, ou l'épouse, ou la mère.

Le caractère de l'art espagnol s'explique par l'histoire même de l'Espagne. Dans la vie de certains individus, il est survenu quelque événement terrible qui a laissé à jamais une trace profonde : il y a eu un événement de ce genre dans la vie du peuple espagnol. Quand les autres nations de l'Europe étaient déjà en possession d'elles-mêmes, l'Espagne fut envahie, écrasée, conquise avec une rapidité qui tient du prodige, et les Arabes, renversant tout devant eux, ne s'arrêtèrent qu'au pied de la chaîne cantabrique. Les vaincus n'acceptèrent pas un seul jour leur défaite. Ils n'eurent plus qu'une idée : reconquérir l'Espagne sur les infidèles. La *reconquête* (la *reconquista*) est restée le grand drame de l'histoire espagnole : elle tient, dans la littérature de nos voisins, la place que la guerre de Troie tenait dans la littérature grecque. Pendant la lutte contre les Arabes, deux sentiments, dominant tous les autres, arrivèrent bientôt à un degré d'exaltation extraordinaire : toute la vie sociale sembla se concentrer dans la foi et dans l'honneur. La foi fut d'autant plus profonde et plus forte qu'elle se confondait avec l'amour de la patrie; quant à l'honneur, ce ne fut pas ce sentiment raffiné qui fleurissait ailleurs dans les cours et dans les tournois, ce fut le sentiment du soldat qui veut vaincre ou mourir. De là, deux types bien nets, bien vivants : le saint et le chevalier, l'homme qui prie et l'homme qui combat.

Ces deux types se retrouvent partout, dans les légendes et les poèmes populaires, dans le théâtre, dans la peinture. Ils dominent les productions de la littérature ou de l'art, comme ils ont dominé l'histoire. Ceci est tellement vrai qu'après plusieurs

générations, quand il semble que depuis longtemps tout souvenir de la grande lutte eût dû être effacé, c'est encore le saint ou le chevalier que l'artiste prendra pour modèles : Murillo peindra saint Antoine de Padoue ou sainte Élisabeth de Hongrie, et Velasquez, ayant à faire le portrait de Philippe IV ou le portrait d'Olivarès, nous les montrera à cheval, revêtus d'une armure, s'élançant pour combattre un ennemi invisible.

Un critique d'au delà des monts a écrit : « Ne cherchez, dans les tableaux espagnols, ni les horizons lointains du paysage, ni les grands monuments de l'architecture, ni tentures, ni tapis, ni vases précieux, ni meubles de luxe. » En effet, le plus souvent les personnages se détachent sur un fond obscur. Les vieux maîtres espagnols dédaignent les accessoires, et ils se soucient peu de la mise en scène. Que leur importe que le décor soit une chaumière ou un palais? Ce qui les intéresse, c'est l'homme lui-même, c'est celui qui, aux époques tragiques dont le souvenir est encore dans toutes les âmes, priait ou combattait. Et, on peut le dire hardiment, ils ont peint cet homme avec une simplicité dans la composition, avec une sincérité dans l'exécution, avec une vérité et une grandeur qui n'ont été surpassées dans aucune école.

Quand on se représente le passé de l'Espagne tel qu'il est, avec ce grand fait de la *reconquête* qui domine l'histoire, la littérature et l'art, on ne s'étonne plus qu'un peuple qui a produit de si grands peintres n'ait pas produit de grands sculpteurs. La sculpture de la renaissance cherchait des modèles dans l'antiquité classique, tandis que le génie espagnol, dans l'art comme dans les lettres, s'est inspiré surtout de l'histoire religieuse ou de l'histoire nationale. La pureté de la forme, la beauté objective, pour employer une expression qui s'introduit peu à peu dans notre langue, n'étaient pas l'idéal d'un Espagnol du seizième siècle. Le saint ou le chevalier, ces deux types qui se retrouvent, plus ou moins transformés par le temps et par les mœurs, dans les comédies de Lope de Vega, dans les drames de Calderon, comme dans les tableaux de Velasquez ou de Murillo, témoignent d'un état d'esprit peu favorable au développement d'un art éminemment plastique. On peut dire que la sculpture, en Espagne, n'a guère été que l'auxiliaire de l'architecture : en général, les sculpteurs ont reculé devant le bronze ou le marbre; ils ont travaillé le bois, et leurs œuvres, qui se trouvent dans les églises ou les couvents, sont surtout des statues de saints ou des stalles curieusement fouillées.

Rappelons, en terminant ces notes sur le Musée du Prado, que les richesses qui y sont réunies ont été récemment l'objet d'un classement méthodique : Don Pedro de Madrazo, de l'Académie royale espagnole, a publié un catalogue très exact, très détaillé, que l'on consultera toujours avec fruit.

PAUL LAFFITTE.

L'APOTRE DE LA TEMPÉRANCE EN IRLANDE.

THÉOBALD MATHEW.

I

Théobald Mathew était un Irlandais du comté de Tipperary, l'un des plus irlandais qui soient; de famille noble, très noble, puisque par les coutumes nobiliaires il a vu passer ce qui autrement eût été son héritage, à une famille française; enfin, par dévouement pour sa mère, il s'est substitué à celui de ses frères qui devait être le prêtre de la famille.

Né en 1790, il entrait à dix-sept ans au séminaire de Maynooth. Au bout d'un an il en partait, par suite d'une infraction à la règle défendant les « commestations » ou petites soirées entre étudiants. Renonçant aux avantages du clergé séculier, il entra dans l'ordre des capucins et fut ordonné en 1814. Il retourna alors dans son comté, à Kilkenny; mais une nouvelle saillie de son esprit indépendant ne l'y laissa pas longtemps : accusé, faussement cette fois, d'un manque de discipline, il partit pour Cork où il s'établit définitivement.

Le couvent, le petit monastère, comme on l'appelait, se composait d'une sorte de grange disposée aussi décemment que possible pour la célébration des offices, et de deux petites chambres accompagnées d'une soupente qui devait servir de tribune quand on aurait un orgue. Dans l'une des chambres logeait le P. O'Donovan, un rude compagnon, qui avait été amené en charrette sur la place de la Concorde, à Paris, un peu avant qu'elle reçût ce nom, et n'avait dû la vie, ainsi que sept de ses compagnons, qu'à l'intervention d'un officier, Irlandais lui aussi, commandant ce jour-là le piquet de service. L'autre chambre, grâce aux soins des fidèles, fut garnie d'un lit, de matelas et même de draps pour le nouveau venu. Il fut bien reçu, ce nouvel aide, car, offrant le plus absolu contraste avec le P. O'Donovan, il décuplait, pour ainsi dire, son action. Je ne veux pas dire par là que Théobald Mathew se prévalût de ses manières d'homme du monde pour ne s'occuper que des personnes d'éducation supérieure, tant s'en faut; il avait tellement à cœur l'accomplissement de ses devoirs professionnels, que pour mieux s'en acquitter il se rendit maître de la langue celtique qu'il avait dédaignée jusque-là.

On voit dans quel milieu se mouvait la pieuse communauté : ce n'était pas seulement à la misère avec ce qu'elle entraîne de désordres, mais à l'abjection, à l'avilissement causé par des siècles d'une oppression impitoyable et méprisante, qu'il lui fallait venir en aide. Répétons-le, Théobald ne s'y épargna en aucune manière; les tâches les plus humbles, les plus rebutantes, il s'y livra avec tellement de patience et de bonne grâce que, suffisant à tout, il s'attirait par là même un surcroît de travail; jour et nuit il était constamment à l'œuvre pour soutenir et consoler dans leurs luttes contre l'infortune des milliers d'individus dont la plupart

auraient dû, sans sa charité ardente, froisser par leur grossièreté la délicatesse de tous ses sentiments. Encore faut-il ajouter qu'au début il se fût trompé en comptant sur l'appui, tout naturel cependant, du clergé séculier; on ne voyait pas avec bienveillance cette intervention non sollicitée.

Tout accablante que fût cette activité, le P. Mathew ne se tint pas pour satisfait. Il ne lui suffit bientôt plus de s'occuper de ramener ou de maintenir dans le devoir les masses qui l'entouraient, il voulut les éclairer, les relever par l'instruction, et, ce dont on ne s'était pas avisé avant lui, mieux préparer pour la vie laborieuse les générations qui allaient y entrer. Par des prodiges d'économie il parvint à établir dans des magasins délaissés des écoles où des centaines d'enfants recevaient une instruction solide et, plus encore, une saine éducation; le soir ils faisaient place à ceux qui en avaient été privés jusqu'à un âge même avancé. Au-dessus de l'école, des ateliers répandaient des notions encore plus pratiques. Puis des associations charitables reliaient d'une manière effective ceux qui contribuaient à répandre ces bienfaits, ceux qui en avaient profité, à ceux que l'âge et les infirmités défendaient d'y participer.

Les fêtes même ne manquaient pas à cette jeunesse, et une promenade dans les environs la récompensait de son assiduité et de son bon vouloir : les bonnes paroles, le sourire de celui qui y présidait, n'en faisaient pas le moindre charme.

Sa sollicitude suivait ceux dont il s'occupait jusqu'à la tombe. Malgré tous les progrès de la tolérance, il y avait encore dans la législation du temps mille dispositions blessantes pour les sentiments de la majorité de la population irlandaise. Certains froissements conduisirent le P. Mathew à ouvrir à ses frais un cimetière dans les terrains occupés un certain temps par le Jardin des plantes de la ville. Du même coup il affranchissait ses protégés et du payement de droits trop élevés et de formalités choquantes. Cette fondation n'avait pas deux ans que les circonstances lui donnèrent un terrible à propos. Le choléra de 1832 fit un effroyable ravage parmi des gens que la misère prédestinait à tomber sous son atteinte. Le P. Mathew, dans le service organisé en permanence à l'hôpital principal, se réserva « le quart » de minuit à six heures du matin, de façon à garder la journée entière pour les secours réclamés en ville de toutes parts. Et tout en courant d'un endroit à l'autre, il ne laissait pas de jeter un coup d'œil dans ces salles encombrées, de façon à s'assurer que chacun y faisait son devoir. Bien lui en prit, car, une fois entre autres, il arracha aux fossoyeurs un jeune homme qui n'avait de la mort que l'apparence.

Tant d'énergie, d'intelligente charité, avaient rendu le P. Mathew l'homme le plus populaire du pays. La confiance générale appelait sa participation à toutes les œuvres d'intérêt public. Ce fut ainsi qu'il devint l'un des gouverneurs du dépôt de mendicité de Cork. La plupart de ses collègues arrivaient ainsi que lui, en face de cette affreuse dégradation morale, à en rapporter presque tous les maux à une cause pour ainsi dire unique, l'ivrognerie. Plusieurs, et entre eux le quaker William Martin, avaient essayé d'en combattre l'influence; mais, peines perdues! les meetings, les thés, tombaient sous le ridicule, ou si quelque orateur, quelque converti, faisait un instant sensation, la chose était si passagère qu'il ne valait pas la peine d'en parler.

II

Pour venir à bout d'une œuvre populaire, il faut un homme selon le cœur du peuple : pour se mesurer en Irlande avec le vice le plus répandu, l'abus des liqueurs fortes, Théobald Mathew se trouva le seul dont la chaleur d'âme, l'activité féconde, éveillèrent toutes les sympathies; il devint le conseil, l'appui, le consolateur de la multitude. Tous ceux que leur insuccès n'avait pas détournés d'aspirer au but en étaient persuadés, seul Mathew hésitait encore à éprouver sa puissance, prévoyant que le jour où il entrerait dans cette carrière il lui faudrait renoncer à tout ce qui l'avait occupé depuis vingt-cinq ans.

Ce fut le quaker William Martin qui le somma de s'y résigner. « O Théobald! lui disait-il souvent, si tu voulais prendre la cause de la tolérance en main, que de bien ne ferais-tu pas à ces pauvres créatures! et il n'y a que toi qui puisses réussir là où nous avons échoué! »

Le 10 avril 1838, le soir, après la classe, dans cette école où des milliers d'enfants avaient été instruits et élevés au travail, fut fondée la petite société de tempérance qui devait produire des résultats plus bienfaisants, plus étendus, il faut même dire prodigieux, car il n'y a pas d'autre expression qui leur convienne.

En trois mois la liste de sociétaires en tête de laquelle Mathew avait mis son nom en contenait 25 000, en cinq mois 134 000, et à la fin de décembre 156 000. Dès le mois de janvier 1839, le nombre dépassait 200 000.

Le mouvement se répandit rapidement au delà de Cork; son intensité avait tellement frappé les imaginations que de toutes parts on se rendait vers ce foyer de propagande.

Le P. Mathew prévoyait bien à quelles effrayantes dépenses on s'exposait par suite de cette affluence de pèlerins; en un an à peine elles se montaient à 375 000 francs. Mais qu'était-ce que ce pèlerinage? qui pouvait s'en contenter? Fallait-il rester sourd à la voix de ces multitudes réclamant d'entendre à leur tour la bonne parole? En vain l'apôtre s'y refusait; dès le mois de décembre 1839, il se rendait à Limerick. En quatre jours il réunissait 150 000 disciples.

Ayant cédé une fois il avait cédé pour toutes, il ne s'appartenait plus; enfin, en 1840, il visitait la capitale, Dublin, puis Maynooth, ce séminaire d'où

il avait été renvoyé : *Felix culpa* (heureuse faute), put-il dire à la fin de la journée où il convertit 35 000 personnes de la ville, 8 professeurs, 250 étudiants; combien n'avait-il pas dignement et fructueusement expié une infraction à la discipline!

Le 10 juillet 1840, dans une discussion à la Chambre des lords sur une proclamation du lord lieutenant d'Irlande attestant les heureux effets du nouveau mouvement, plusieurs des membres s'exprimèrent de la façon la plus favorable, particulièrement le comte de Devon, qui termina ainsi son discours : « Je pense que ces résultats ont été atteints par des moyens légitimes et de loyaux efforts, étrangers à tout esprit de fanatisme, de parti politique, et sans faire appel à des sentiments religieux particuliers. J'ai moi-même entendu le P. Mathew s'adresser au peuple; il ne s'est pas servi d'un autre langage que celui qu'eût employé l'un de nos nobles auditeurs en pareille circonstance. Il est, à mon avis, d'un très mauvais exemple de parler en termes peu convenables de ce qui a produit un si grand bien. »

Succès plus extraordinaire encore : des débitants de liqueurs s'enrôlèrent dans la ligue, et l'un des

Le P. Mathew, apôtre de la tempérance. — D'après une photographie.

plus grands distillateurs du pays, sollicité par le P. Mathew de contribuer à l'achèvement d'une église, lui remit son offrande en l'accompagnant de ces mots : « Nous avons fait beaucoup de mal, mon père, mais je l'oublie en voyant tout le bien que vous avez fait à notre pays. »

Le pauvre pays, il crut le conquérir tout entier malgré les haines de race et de religion que la conquête a semées et dont nous voyons actuellement les effroyables conséquences. L'apôtre sut même se servir d'O'Connell sans cesser d'être libre de tout engagement; il prémunissait, au contraire, ses compatriotes contre les dangers des sociétés secrètes; c'est au soin jaloux avec lequel il se renfermait dans sa tâche qu'il dut en grande partie son succès.

Dans les pays du Midi, l'ivresse, plus rare, est au moins accompagnée souvent de gaieté. Dans le le Nord c'est tout autre chose, et il est douloureux de penser à quel degré d'abjection et de brutalité elle pousse ses victimes dans toutes les classes. Aussi cette croisade inattendue contre un si grand fléau attira bientôt l'attention des régions où il sévit le plus cruellement. Le P. Mathew, appelé en Écosse, y parut en 1842; l'an d'après il alla en Angleterre; il devait ensuite passer en Amérique, mais l'affreuse famine qui, dès 1846, désola l'Irlande, ne lui permit d'effectuer son projet qu'en 1849.

Le même zèle qu'il avait déployé lors du choléra, il le déploya lors de la famine, mais avec une autorité incomparablement plus grande. N'était-il pas devenu une puissance que les plus hauts personnages du Royaume-Uni tenaient à honneur de recevoir?

En Amérique, il fut, à son arrivée, l'hôte de la ville de New-York; il devint ensuite l'hôte du congrès, qui lui fit les honneurs de la séance, enfin l'hôte du président de la république.

La liste de ses honneurs comme celle de ses triomphes serait fastidieuse : toujours les mêmes discours, les mêmes réponses, les mêmes milliers et cent milliers de conversions. Quoi, pas de déceptions? Oh! si. En Amérique, par exemple, Mathew eut à subir les insinuations malveillantes des deux partis nés de la question de l'esclavage, entre lesquels il ne voulut jamais prononcer; et puis s'élevait la grande difficulté, toujours, toujours la question d'argent. Les dons affluaient, le gouvernement anglais faisait une pension; mais qu'était-ce que cela en regard des dépenses de la ligue, qui croissaient en proportion de ses succès, c'est-à-dire prodigieusement? Encore plus que l'argent les forces de l'apôtre finirent par fléchir. Tout le temps de son séjour en Amérique, deux ans, il ne s'était soutenu qu'à force d'énergie; à son retour, une attaque d'apoplexie vint l'avertir qu'il fallait son-

Monument élevé au P. Mathew, apôtre de la tempérance, dans la ville de Cork, en Irlande.

ger au repos. Il n'en tint pas compte. Il fallut encore deux ans de souffrance pour le convaincre; alors il dut se résoudre à abandonner le théâtre de la lutte : on lui conseilla d'aller chercher à Madère un climat plus convenable. Le bénéfice qu'il retira de ce voyage fut bien vite prodigué, sans qu'on pût se l'assurer une seconde fois. Le pauvre Théobald, trop faible, dut se contenter de quitter son pays natal pour Queenstown, où il mourut, le 8 décembre 1856, dans la soixante-sixième année de son âge, la quarante-deuxième de son entrée dans les ordres, la dix-huitième de son apostolat.

Martyr de son dévouement, le P. Mathew n'a laissé derrière lui personne pour continuer son œuvre, pour en assurer au moins la conservation; mais il avait tellement bien travaillé que le mouvement se poursuit par sa propre puissance. La ligue de la tempérance étend sa bienfaisante action partout où cette action est le plus nécessaire, partout où l'on parle anglais; il n'est coin si reculé dans la plus infime colonie anglo-saxonne où ne s'exerce à quelque degré son influence.

Ainsi, voilà un homme placé dans les circonstances les plus défavorables : il est Irlandais, c'est-à-dire méprisable aux yeux de la plupart des descendants des conquérants, exposé à une hauteur de dédain qu'on ne connait pas ailleurs; il est catholique, et bien plus, il est prêtre; plus encore, il fait partie du plus humbles des ordres, il est capucin; et cependant il voit des millions, je dis des millions, des oppresseurs de son peuple ployer les genoux devant lui et lui demander sa bé-

nédiction. Au dix-neuvième siècle il fait revivre les Patrice, les Columban, tous ces Écossais (comme on les appelait au moyen âge), ces missionnaires de l'île sainte qui portaient la civilisation jusqu'au cœur de la Germanie. Rien ne manque à la ressemblance. Son tombeau n'est-il pas le but de nombreux pèlerinages? Et n'est-ce pas son éloquence que l'on doit regarder comme la source de son pouvoir? Il ne s'élevait pas, dans ses discours, au delà de l'instruction familière. Bien Irlandais par ses saillies et son esprit indépendant, il avait surtout le sens très juste; recherché par les dignitaires de toutes les Églises, par les hommes du gouvernement, par les chefs de parti, il plut à tous et ne se compromit avec aucun. Ce n'était pas un homme de génie, au sens ordinaire du mot. Le dévouement, la chaleur de cœur, la force de volonté, voilà quel fut le secret de sa puissance. Les dix-huit dernières années de sa vie, cette suite de triomphes incroyables, ce magnétisme exercé aussi bien sur les foules que sur l'individu, il les devait à un long exercice d'humbles vertus, parmi des êtres vicieux, dans un milieu méprisé. Lorsque la fleur de charité éclose si lentement, si loin du jour, vint à s'épanouir, elle dut émerveiller le monde.

LESAGE [1].

SE SOUVENIR!

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

I

Se souvenir, cher monsieur Charton, c'est le charme de la vieillesse.

Se souvenir, non pas de soi seulement; se souvenir de soi, hélas! c'est trop souvent grand'pitié; mais se souvenir des autres, connaissez-vous quelque chose de plus exquis?

Se souvenir de sa mère, de son père, de ses frères et sœurs, de cet entourage d'enfance parmi lequel, pour la plupart d'entre nous, se retrouvent tant de cœurs d'or et parfois tant d'esprits sains et droits, c'est souvent le réconfort de toute une vie; du moins il en a été ainsi pour moi.

Si vous le permettiez, je redirais à vos lecteurs mes souvenirs d'il y a soixante, cinquante et quarante ans, comme vous avez redit récemment les vôtres [2]. Je vous promets de mettre à ces souvenirs toute la sagesse, toute la retenue, toute la discrétion dont je suis capable, et sans lesquelles, je le sais, rien ne saurait plaire ni charmer longtemps.

Il y a soixante ans, j'avais déjà six ans. Je me rappelle alors combien tout se faisait en petit, auprès de ce que nous voyons aujourd'hui : petit commerce, petite industrie, petits ateliers, les plus beaux magasins éclairés le soir par une chandelle. Il y a précisément soixante ans qu'en province, à Rouen, on vit apparaître les premiers *quinquets*, lampes en fer-blanc, ainsi appelées du nom de leur inventeur, M. Quinquet.

Mais dans les petites familles bourgeoises, on s'en tint longtemps à la chandelle; je vois encore cela : une chandelle à chaque bout de la table, et puis entre deux les mouchettes sur un plateau brillant.

Parlez donc aujourd'hui de *mouchettes!* on vous croira contemporain du mammouth.

Nos mères mettaient un soin extrême au choix de ce petit meuble; le luxe et le caprice s'en étant emparés, on en voyait de toute forme, de tout métal. On les vendait chez le quincaillier et chez l'orfèvre. Des gens d'esprit mettaient leur vanité à bien moucher la chandelle; cette habileté consistait à couper prestement et fortement la mèche de façon à l'empêcher de fumer : les maladroits, les lourdauds et les enfants ne manquaient pas, quand ils voulaient s'en mêler, d'éteindre la lumière. Que de gronderies paternelles et maternelles m'ont values les mouchettes!

Les jeunes gens d'aujourd'hui se figurent à peine qu'il y ait eu des temps où l'on n'ait eu ni la lumière électrique, ni le gaz, qui lui-même paraît actuellement quelque chose de bien primitif. Combien, à plus forte raison, les jeunes gens s'étonnent qu'on ait pu vivre alors sans le télégraphe, sans les chemins de fer, ni les journaux répandus partout! Le journal, il y a soixante ans, était inconnu dans la petite bourgeoisie. Et d'ailleurs, qu'était-ce que le journal en ce temps-là? On est confondu lorsqu'on en revoit quelques chétifs numéros chez les antiquaires.

J'ai dit tout à l'heure qu'il n'y avait pas de chemins de fer; mais à peine avait-on des routes, et quelles routes! Le soin de leur réparation était laissé aux misérables communes qu'elles traversaient et qui ne réparaient rien. La création des cantonniers n'eut lieu, je crois, qu'après 1830. Du reste, on voyageait beaucoup moins en voiture qu'à cheval ou à pied. On ne soupçonnait même pas les bateaux à vapeur.

A Rouen, comme force motrice des filatures de coton qui commençaient à naître, on avait le manège qu'un maigre cheval suffisait à mettre en marche. Les premières années du règne de Louis-Philippe virent apparaître les filatures hydrauliques; les machines à vapeur ne se propagèrent que plus tard.

Si quelqu'un, il y a soixante ans, avait pu et avait osé prédire les transformations que nous avons vu se réaliser, on l'eût, sans hésiter, déclaré atteint de folie furieuse. Des hommes intelligents haussaient les épaules lorsqu'on commença de parler de chemins de fer.

Les costumes même différaient de ceux d'aujourd'hui beaucoup plus qu'il ne semble, parce que la manière de les porter leur donnait je ne sais

[1] Traducteur du *Voyage en France* d'Arthur Young; bibliothécaire du ministère de la marine.

[2] *Le Tableau de Cébès*, souvenirs, par Édouard Charton. — 1882. Librairie Hachette, Paris.

quoi qu'avec le même costume on ne saurait aujourd'hui retrouver. Pour ceux qui vivaient il y a soixante ans, la chose est surtout sensible au théâtre dans les pièces où reparaissent les costumes de la restauration. Les acteurs ne soupçonnent même pas la façon dont cela se portait. L'habitude de fumer et nos costumes actuels ont donné à la tenue des airs et des mouvements qu'alors on ne connaissait pas. Voilà pour les hommes; mais les femmes, avec leurs châles étalés sur le dos en larges losanges, leur *ridicule* à la main, leurs manches à gigot, leur raideur et leurs petits pas de souris; les femmes, dis-je, avec leurs contenances d'alors, seraient pour les jeunes de vrais phénomènes.

Les visages même, je crois l'avoir dit, ne sont pas ce qu'ils étaient, et l'on peut constater, par les anciens portraits des dix-huitième, dix-septième et seizième siècles, que l'*expression* humaine se modifie d'une génération à l'autre. Je l'atteste : pour moi, qui ai présents encore mon père, ma mère, mes oncles, mes tantes, cousins, tous les amis, tous les habitués de la maison; qui vois, entends tout le quartier, une modification des facultés cérébrales s'est produite en ces soixante années, dont le reflet est visible dans les airs de tête, dans les yeux, dans la voix, dans les attitudes.

Je me rappelle les voisins avec lesquels, en été, l'on se réunissait pour causer, assis sur des chaises ou sur un banc, devant la porte de l'un ou de l'autre.

A notre gauche, c'était un épicier loyal, actif, secourable, mais naïf; à droite, un cordonnier, puis un fabricant de bas; en face, un vieil aubergiste, un liquoriste, un boulanger et sa boulangère, belle femme à la repartie prompte et gaie : au total, collection de braves gens, du moins ils sont restés tels dans mon souvenir, parce que tous étaient bons pour l'enfant. Ils furent pour lui les premiers représentants du monde; en eux m'apparut même le passé. Les premières leçons d'histoire me vinrent, en effet, de cette société, de ces réunions dans la rue. La rue, en ce temps-là, avait un caractère d'intimité qu'elle a perdu depuis : c'était comme un jardin, comme une cour commune où l'on causait à l'aise, où jouaient les enfants sous l'œil des parents. Celle que nous habitions était d'ailleurs large, propre, bien ensoleillée. On y plantait ici et là des vignes le long des maisons; on y élevait des poules, peu ou point de voitures, sinon le vendredi, jour de halle et de marché; mais on y était les autres jours comme chez soi.

Le vieil aubergiste avait conservé les anciennes modes : culottes courtes, souliers à boucles d'argent, habit Franklin, cheveux en queue de rat. Cette coiffure du bonhomme était pour moi tout un problème. Toute l'histoire de France ne tarda pas à s'y rattacher.

Un jour, en effet, que le vieil aubergiste, pour le mariage d'une de ses trois *demoiselles*, sortait en sa plus belle toilette, le liquoriste dit en riant : « On va le prendre pour un *ci-devant*. » Qu'était-ce qu'un *ci-devant?* Mon père voulut bien me l'expliquer en mettant la chose, autant que possible, à la portée d'un enfant de six ans; et me voilà initié à l'histoire alors toute récente de la révolution.

Je dois dire aussi qu'il y avait dans la famille un cousin très respecté, ancien commandant des armées de la république. Un boulet, à Marengo, lui avait enlevé longitudinalement une partie du bras. Il avait cependant conservé la main, mais ne pouvait guère s'en servir. Décoré de la Légion d'honneur, ce cousin, qui avait toute la dignité, toute la distinction militaire, et qui était la droiture même, occupait aux dîners de famille le haut bout de la table. Je crois voir encore sa belle tête, je l'entends nous raconter, plein de fierté, les détails de cette incomparable bataille de Marengo.

Au moment où l'armée française dut battre en retraite, il avait entendu Bonaparte, passant au galop de son cheval, répéter à mi-voix ces paroles : « Bien, très bien, la retraite se fait dans le plus bel ordre; dans une heure, la victoire est à nous. »

Le fils de l'ancien commandant avait suivi également la carrière des armes; mais lui n'avait à faire que des récits navrants : Eylau, Moscou, Waterloo, la campagne de France, et l'écroulement final.

Tels furent mes premiers professeurs d'histoire; j'y dois ajouter un oncle du côté maternel, qui nous racontait les campagnes de Hollande.

J'ai lu depuis bien des relations historiques et suivi bien des cours, mais rien ne m'a remué comme ces souvenirs vivants. Cela m'explique à moi-même, cher monsieur Charton, comment, quelques années plus tard, je fondis en larmes quand, pour la première fois, j'entendis ces vers du *Vieux Sergent* (de Béranger) :

> Les nations, reines par nos conquêtes,
> Ceignaient de fleurs le front de nos soldats;
> Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!

Simple paysan cauchois venu à vingt-trois ans s'établir à la ville, mon père avait eu dix sœurs et un frère. L'aînée de ces dix sœurs, la plus belle cauchoise que j'aie jamais vue, la plus accorte, la plus vive d'allure et la plus excellente, avait épousé un cultivateur aisé qui avait dû être, lui aussi, le plus beau gars de la contrée. Véritable géant, tout en lui étonnait mon enfance : sa corpulence pleine de force et de majesté, sa tête puissante, ses larges mains, sa voix retentissante et sympathique, son éclat de rire rabelaisien, sa bonté assaisonnée de finesse et de prudence. Je l'écoutais parler de ses champs, de ses labours, de ses semailles, de ses moissons et de ses bestiaux, comme j'eusse écouté Dieu se féliciter de ses créatures et se dire à lui-même que c'était bien. La vie agricole me devenait par lui sacrée.

Sans doute tous ces gens-là, je me le dis aujourd'hui, devaient avoir leurs imperfections, leurs misères; mais, enfant, je ne les voyais pas. Et comment les aurais-je vues? Tous étaient bons pour moi, tous me comblaient d'amitiés. Je voyais en

eux s'épanouir la nature humaine, et ne la voyais qu'en eux. Le besoin d'admirer, de respecter, si naturel aux enfants, trouvait à se satisfaire avec eux. Je les admirais donc, les aimais et les respectais en toute sincérité. J'ai d'ailleurs reconnu depuis, et j'ai su par mon père et ma mère, qu'ils en étaient très dignes.

Eh bien, cher monsieur Charton, n'étais-je pas fondé à dire que rien, vers le déclin de la vie, ne réconforte plus que de *se souvenir?*

A suivre. EUGÈNE NOEL.

LAITERIE LOMBARDE DE MILAN.

La « Laiterie lombarde de Milan », établissement industriel, a obtenu de la « Société italienne d'hygiène » l'assistance d'un certain nombre de ses membres pour examiner, à quelque heure qu'il leur plaise, les nombreux dépôts qu'elle a installés dans la ville. Plusieurs médecins, sans aucune rétribution, ont un droit de visite et de surveillance absolu sur la vente de cet aliment, le plus essentiel à l'enfance; cela est passé dans les mœurs à Milan.

La compagnie accorde également l'entrée de ses étables au vétérinaire désigné par la Société, et fait analyser ses produits par le chimiste nommé de même. De cette façon, elle s'assure la vente de son lait, et la Société italienne d'hygiène rend de signalés services à l'alimentation publique.

Lors du passage du docteur A.-J. Martin (voy. p. 124) à Milan, une autre association, toute désintéressée, se formait pour étendre ce mode de surveillance à des établissements privés, sortes de cuisines populaires, dont le but était de vendre du bouillon dans les quartiers habités par les classes les moins aisées.

TROP DE GRANDEUR.

La plupart des changements qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire. Mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la fortune. Un soldat qui va à la tranchée voudrait-il devenir un géant pour attraper plus de coups de mousquet?

FONTENELLE.

VASE ANTIQUE EN ARGENT DOUBLÉ DE VERRE.

Le vase dont on voit ici la gravure appartient aujourd'hui au Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Il fut découvert en 1871, dans une sépulture antique, au nord de Tiflis en Géorgie, avec d'autres objets pouvant dater du troisième siècle après Jésus-Christ. Il est donc d'un temps où l'art avait beaucoup perdu de sa pureté. Il suffirait, pour s'en apercevoir, d'examiner le dessin des figures représentant une chasse et des ornements qui le décorent; sa forme, qui est celle du canthare antique, est d'ailleurs élégante. Mais s'il n'est pas remarquable par le style et la finesse des détails, ce vase l'est assurément par sa fabrication. Il offre un exemple probablement unique d'un procédé particulier d'alliage du verre à l'argent. En effet, le métal, travaillé au repoussé, est découpé et enveloppé comme d'un réseau un verre de couleur rouge sombre, qui paraît dans les interstices. Ce verre a été coulé dans l'argent, et dans quelques endroits où le métal s'est détaché, on en aperçoit l'empreinte qui s'est dessinée dans la pâte quand elle était encore molle. Cette pièce offre donc l'apparence d'un cloisonnage rempli de verre coloré; mais le verre n'est pas ici serti morceau par morceau dans les compartiments formés par le métal, comme c'est le cas pour les bijoux cloisonnés; il est tout d'une pièce et fait l'office de la cuvette de métal qui double ordinairement les pièces d'argenterie antiques, quand les reliefs qui les entourent ont été exécutés dans une feuille trop mince pour qu'on puisse sans danger les remplir d'un liquide et en faire un usage habituel.

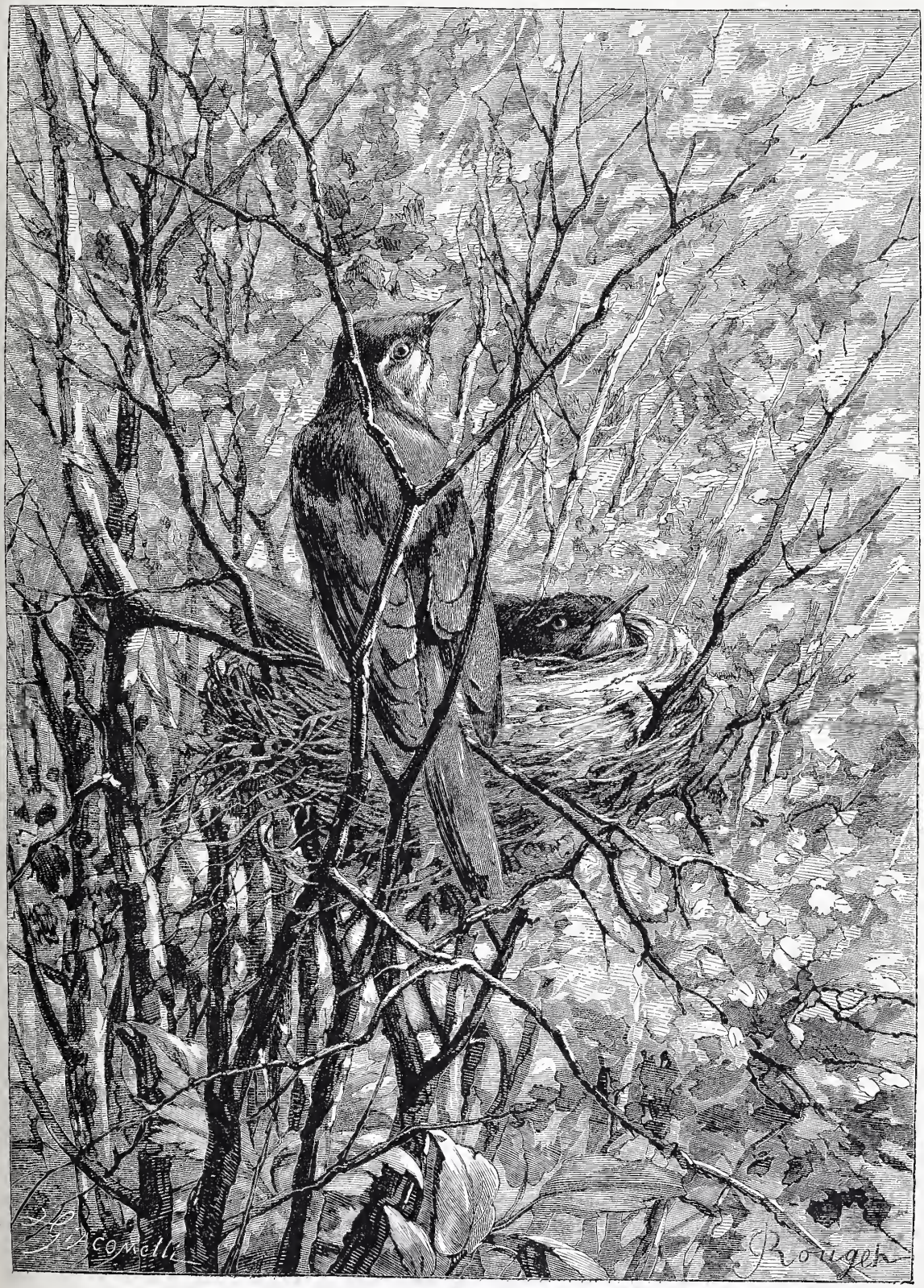
Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. — Vase antique.

Quant au découpage du métal se détachant en ornements sur un fond différent, c'est une opération dont on pourrait citer d'autres exemples et quelques-uns fort anciens : c'est sans doute celui dont le moine Théophile, dans son recueil de recettes (*Diversarum artium schedula*), si précieux aujourd'hui pour l'histoire des arts, avait enregistré au moyen âge le nom romain *opus interrasile*, en en décrivant les procédés.

E. SAGLIO.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE CHANT DU ROSSIGNOL.



Le Chant du rossignol. — Dessin de Giacomelli.

I

Souvenez-vous de ce qu'était ce coin de bois, il y a quelques semaines, et voyez ce qu'il est devenu.

Il y a quelques semaines, le lacis des branches sans feuilles dessinait sur le ciel brumeux une dentelle délicate, froide à l'œil et froide au cœur. Sur le sol durci, les feuilles de l'an passé, pâlies par les rigueurs de l'hiver, collées à la terre par les pluies et par les gelées, s'étalaient comme des

lambeaux de tapis fauves tout le long du sentier. Les grandes herbes, séchées sur pied à la fin de l'automne, couchées au ras du sol par la bise, attristaient l'œil de leurs teintes grises.

Le bois était silencieux et triste comme un logis d'où l'on a retiré tous les meubles et toutes les tentures. Dans ce silence des demeures abandonnées, on entendait tous les bruits de la plaine, le gémissement du bois des charrues en travail, les encouragements que l'homme prodigue aux bœufs fatigués, les claquements d'un fouet sur la route, les aboiements lointains des chiens dans les cours des fermes; ou bien encore, venus d'en haut, les cris rauques et limpides des grands vols de corbeaux, attirés bien loin dans la plaine par une proie qu'ils sentaient de loin sans la voir encore.

Parfois un craquement sec se faisait entendre; là-bas, là-bas, sous la nef des grands arbres, on apercevait quelque pauvre vieille femme en haillons, affairée autour d'une branche morte. Ou bien le garde passait à distance, le collet relevé jusque par-dessus les oreilles; il jetait autour de lui un regard rapide, sifflait son chien, et doublait le pas, comme pressé de retourner au coin du feu. Qui voyait-on encore? Le facteur rural, qui traversait le bois pour aller d'un village à un autre, sans regarder ni à droite ni à gauche. Et puis, c'était tout.

II

Le printemps a soufflé sur toutes choses, et toutes choses ont changé d'aspect. Chaque bourgeon s'est ouvert, et chaque brindille a arboré une feuille d'un vert tendre et transparent à travers laquelle passent gaiement les rayons du soleil. Évoquées à la vie, les herbes et les plantes dressent leur tête vers la lumière. C'est bien peu de chose qu'une feuille d'arbre, et c'est bien peu de chose qu'un brin d'herbe; mais quand les feuilles et les herbes se mettent à pousser toutes à la fois par millions de millions, l'aspect du bois change d'un jour à l'autre. Que dis-je? il change entre le lever et le coucher du soleil; il prend des airs de demeure close et bien meublée, avec ses rideaux, ses tapis et ses tentures.

Les bruits du dehors ne lui arrivent plus qu'assourdis : il a ses bruits à lui; les uns comme sourds et pleins de mystère, les bruits vagues de la végétation qui s'épanouit, et de la brise qui agite les feuilles; les autres clairs, distincts et bien connus, comme les chants des oiseaux.

Des enfants, affolés par la douce fièvre du printemps, cherchent les primevères et les perce-neige, les anémones et les violettes, en poussant des cris de triomphe, à l'endroit même où la pauvre vieille femme en haillons gémissait sous son fagot trop lourd. Le garde fait encore ses tournées; mais d'où nous sommes, on ne le voit plus, la tenture des feuilles le cache complètement. On ne saurait même pas qu'il passe, si l'on ne l'entendait siffler son chien qui donne de grands coups de gosier en courant comme un fou après les lapins. Le facteur rural passe probablement à son heure habituelle, mais c'est tout ce que nous en savons, car pour toute la saison des feuilles, il est devenu invisible.

III

Voilà ce que raconte le rossignol à sa femelle, pour lui faire trouver le temps moins long, pendant qu'elle demeure des jours et des nuits immobile sur ses œufs, les deux ailes étendues. Seulement, ce que nous sommes obligés, nous, de traduire en vile prose, le rossignol l'exprime dans cette langue divine qui s'appelle la musique. Quand il chante dans le mode majeur, soyez sûrs qu'il célèbre les merveilles et les splendeurs de la nature; quand il passe du mode majeur au mode mineur, c'est que son cœur s'est attendri, c'est qu'il parle à sa compagne des petits qui vont naître, et des douceurs de la vie de famille.

Mais qu'il chante en majeur ou qu'il chante en mineur, de son petit cœur d'oiseau reconnaissant s'élèvent des actions de grâces vers le Seigneur Dieu dont la puissance a fait le monde si beau, juste au moment où les petits rossignols vont ouvrir les yeux à la lumière, et dont la bonté multiplie à l'infini le nombre des œufs de fourmis, dont les petits rossignols sont si friands.

J. Girardin.

DEUX CONTES DE SAUVAGES PEAUX-ROUGES.

COMMENT LE LAPIN PRIT LE SOLEIL AU PIÈGE.

Conte omaha (recueilli par J. Owen Dorsey).

Autrefois le Lapin vivait seul avec sa grand'mère dans une cabane. Il avait coutume d'aller à la chasse de bon matin. Mais si matin qu'il se levât, il était toujours devancé par une personne à grands pieds qui laissait sa trace. Il aurait bien voulu la connaître.

— Allons, se pensa-t-il, je prendrai l'avance sur elle.

S'étant levé de bonne heure, il partit. Cette fois encore l'inconnu était passé, laissant sa trace.

De retour chez lui :

— Grand'mère, dit-il, j'ai beau m'y prendre de toutes les façons, quelqu'un passe toujours avant moi. Grand'mère, je tendrai un piège, et je l'y prendrai.

— A quoi bon? demanda-t-elle.

— Je le déteste, répondit-il.

Il partit, mais la trace était déjà marquée. Il se retira donc, attendant la nuit; puis, faisant un nœud coulant avec la corde d'un arc, il le plaça juste sur ces traces. Le lendemain il accourut de bonne heure visiter son piège. Et il avait pris le Soleil. Vite il revint l'annoncer à la maison :

— Grand'maman, j'ai pris quelque chose; je ne sais ce que c'est : cela m'éblouit. Grand'maman, j'ai voulu reprendre ma corde, mais chaque fois j'ai eu un éblouissement, dit-il.

Il y retourna, portant un couteau, et s'approcha de très près :

— Tu as mal agi avec moi; pourquoi cela? Arrive, et détache-moi, dit le Soleil.

Le Lapin s'approcha, mais en se tenant un peu de côté, tant il avait peur; puis, baissant la tête et étendant le bras, il coupa la corde.

Le Soleil s'était déjà élevé au ciel. Le Lapin avait le poil flambé entre les épaules, à cause de la chaleur.

— Itchitchi! grand'maman, s'écria-t-il; la chaleur m'a dévoré.

— Mon pauvre petit! dit la grand'mère, la chaleur, il me semble, ne m'en a rien laissé.

C'est depuis ce temps que les Lapins ont une tache rousse entre les épaules.

LA VENGEANCE D'UN CHIEN.

Fable dacotah (recueillie par le R. S. R. Riggs).

Il y avait une fois un Chien, et il y avait une vieille Femme qui avait caché un paquet de viande séchée. Le Chien le savait. Quand il supposa que la vieille Femme était endormie, il alla de ce côté la nuit. La vieille Femme, qui s'en doutait, se tenait sur ses gardes : aussi, quand le Chien glissa son museau par-dessous la tente, elle lui donna un tel coup que la tête de l'animal enfla.

Le lendemain matin, un Chien de sa connaissance vint pour causer avec lui; mais il était triste et ne répondait pas.

— Dis-moi, dit l'autre, ce qui te rend si chagrin.

— Laisse-moi; une vieille Femme m'a maltraité.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait?

— Elle avait un paquet de viande séchée; je l'avais vue, et quand la nuit fut avancée, croyant qu'elle était endormie, je passai ma tête sous la tente. Mais elle était éveillée; elle cria : « Qu'est-ce que tu viens faire ici? » et, me frappant sur la tête, elle m'arrangea comme tu vois.

A quoi l'autre répondit :

— Elle t'a bien mal arrangé; mais nous mangerons son paquet de viande. Rassemble la Pluie, Ronge-sans-Bruit, le Cou-Solide et le Couteau-Tranchant. Je les vais inviter.

Quand ils furent tous réunis, il leur dit :

— Allons! une vieille Femme a maltraité notre ami que voici. Remuez-vous. Avant que la nuit se passe, le paquet de viande séchée auquel elle tient tant, et qui est la cause du malheur de notre ami, nous le mangerons jusqu'au dernier morceau.

Alors celui qu'on appelait la Pluie fit pleuvoir sans cesse jusqu'à la brune, de telle sorte que la tente était traversée et les piquets ne tenaient plus dans la terre détrempée. Puis Ronge-sans-Bruit rongea les attaches sans que la vieille s'en aperçût; puis Cou-Solide, entrant, saisit la viande, et s'en fut au loin. Enfin Couteau-Tranchant coupa le paquet, et la nuit n'était pas à sa fin qu'ils avaient tout mangé.

Un voleur est plus dangereux quand il s'associe à des compagnons audacieux.

Ces deux contes, donnés comme exemples linguistiques, ont, ce nous semble, une certaine valeur à un autre point de vue. L'histoire du lapin particulièrement rappelle celle qui court encore dans quelques campagnes du vieux monde sur le rouge-gorge se dévouant pour aller chercher le feu disparu de la face de la terre. Le lapin habite bien avec notre mère à tous, mais il n'y paraît pas tellement attaché qu'il se dévoue pour elle. C'est l'orgueil qui le pousse, et ensuite la curiosité. S'il est brûlé, rien n'en revient à personne. C'est là une sorte de maxime d'égoïsme pratique qui peint une race.

LESAGE.

DE LA RÉCEPTION DES AMBASSADEURS EUROPÉENS

A LA COUR DE CHINE.

Lord Macartney. — 1793.

Depuis la plus haute antiquité il n'est pas de souverain oriental, si petit qu'il soit, qui n'ait tenu à passer, au moins aux yeux de son peuple, pour le plus grand potentat de la terre : aussi toutes les cours asiatiques se sont-elles efforcées, lors de la réception d'ambassadeurs étrangers, d'obtenir d'eux des marques de respect impliquant l'infériorité des monarques qu'ils venaient représenter.

De même nous voyons Conon, l'Athénien, refuser de saluer Artaxercès (Mnémon) à la manière persane; de même aussi nous voyons, au huitième siècle, les ambassadeurs du calife Walid mis en jugement et condamnés à la peine de mort, pour avoir simplement demandé à être dispensés des trois agenouillements et des neuf prosternements le front dans la poussière, qui constituent le salut réclamé par l'étiquette du Céleste Empire, étiquette que le temps et les circonstances n'ont modifiée jusqu'ici que pour de bien rares privilégiés. Le premier de ceux-ci semble avoir été lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre, reçu par l'empereur Kien-long, en 1793, dans son palais de Gehol, en Tartarie. Il y avait à cette époque environ 150 ans que la dynastie mandchoue des Tsing, qui règne encore aujourd'hui à Pékin, avait conquis la Chine. Des ambassadeurs hollandais, portugais et russes, avaient maintes fois tenté de s'affranchir du cérémonial dérogatoire qu'on exigeait d'eux : à l'exception de l'envoyé russe Ismaïloff, qui préféra s'en retourner, tous s'agenouillèrent trois fois et frappèrent neuf fois la terre de leur front devant le monarque chinois.

De tels précédents ne pouvaient que desservir lord Macartney. Dès son arrivée en Chine, la discussion des questions d'étiquette prit une importance devant laquelle s'effacèrent bientôt totalement les intérêts politiques et commerciaux qui

faisaient l'objet de sa mission. A force d'insistance, l'ambassadeur anglais obtint cependant de ne rendre à l'empereur Kien-long que les honneurs dont se contentait Sa Majesté Britannique. Entre autres arguments, il dut citer l'exemple de Timagoras, l'Athénien, condamné à mort par ses concitoyens pour avoir salué Darius à la manière orientale; il ajouta toutefois qu'il n'aurait aucun scrupule à accomplir un tel salut, s'il voyait un haut fonctionnaire de la cour de Pékin faire la même cérémonie devant le portrait du roi d'Angleterre.

Ces raisonnements, joints à d'autres considérations, semblent avoir favorablement disposé le gouvernement chinois, et lord Macartney, dispensé du cérémonial asiatique, ne plia qu'un genou devant le Fils du ciel.

Voici le compte rendu de sa réception, tel que nous le fournissent les annales administratives de la Chine :

« En 1793, c'est-à-dire la cinquante-huitième année du règne de l'empereur Kien-long, le royaume européen de *In-ki-li* (English) envoya un ambassadeur, nommé *Ma-kia-r-ni* (Macartney), pour présenter tribut. Le trône impérial fut placé dans une tente de gala. Les membres du conseil privé et les deux présidents du ministère des rites introduisirent l'ambassadeur. Celui-ci, élevant respectueusement au-dessus de sa tête la lettre royale dont il était porteur, s'agenouilla et la remit; ordre fut donné aux grands officiers de la Présence, de la faire passer sous les yeux du souverain. »

Un Anglais et une Anglaise, d'après un album chinois.

Cette dérogation au cérémonial de l'Empire dut faire beaucoup de bruit, car elle constituait un fait sans précédent dans l'histoire nationale. Depuis lors l'industrie chinoise fabrique des brûle-parfums et des chandeliers, soit en bronze, soit en porcelaine, représentant lord Macartney à genoux, offrant un des nombreux objets envoyés au Fils du ciel par le régent d'Angleterre, simples cadeaux que les Chinois, dans leur orgueil, se sont plu à qualifier de tribut. Nous donnons ici un dessin fait d'après une de ces figurines qui sert de brûle-parfums. La statuette s'élève au centre d'un petit plateau de porcelaine, décoré aux quatre coins d'un ornement différent, et le vase que le personnage offre à genoux peut retenir un bâtonnet d'encens, tel que ceux que les Chinois brûlent dans leurs appartements pour allumer leurs pipes, ou dans les temples en guise de cierges.

L'Angleterre, à partir de cette époque, fut considérée comme ayant fait acte de vassalité. D'ailleurs, des courtisans, pour flatter la vanité impériale, avaient déjà, dès l'année 1761, très gratuitement et par provision, fait figurer, dans un recueil des costumes de tous les pays considérés comme tributaires de la Chine, un Anglais et une Anglaise avec cette mention : « En Angleterre, les hommes aiment les spiritueux; les femmes, avant leur mariage, se serrent la taille afin de la faire paraître plus fine... »

La mission de Macartney, malgré le succès bien relatif que nous venons de dire, ne semble avoir obtenu aucun résultat pratique.

En 1816, le gouvernement anglais envoya une nouvelle ambassade à la tête de laquelle était lord Amherst. La discussion des questions de cérémonial fut reprise à nouveau par la cour de Pékin. L'envoyé anglais invoqua en vain le précédent de lord Macartney; les fonctionnaires chinois, malgré le témoignage irréfutable de leurs annales officielles que nous venons de citer, nièrent les concessions qui avaient été faites en 1793. Pour se prévaloir,

auprès de la cour, d'avoir obtenu de lord Amherst plus que ce à quoi avait consenti son prédécesseur, les ministres chinois n'épargnèrent rien : ils eurent recours, tour à tour, au mensonge, aux cajoleries, à l'intimidation ; puis enfin, en désespoir de cause, ils pensèrent obliger, par surprise, lord Amherst à faire ce à quoi il s'était refusé jusqu'alors. Après un long et pénible voyage sur le Pei-ho, on lui laissa croire qu'il serait reçu comme l'avait été son devancier. Confiant dans cette solution, il se laissa conduire au palais d'été de Youen-ming-youen, où il arriva après un parcours de sept lieues en palanquin par une chaude journée d'été. Arrivé là, on le fit entrer dans une salle voisine du lieu où se tenait l'empereur, et, avant qu'il eût eu le temps de reprendre haleine, un prince du sang porta la main sur lui et voulut l'entraîner à une audience immédiate. L'ambassadeur résista, et dut repartir quelques heures après. Le bruit s'accrédita dans le bas peuple que les Anglais avaient des jambes sans rotule, ce qui expliquait l'impossibilité pour eux de se conformer au cérémonial sans l'accomplissement duquel l'empereur n'admet personne en sa présence.

De retour à Canton, lord Amherst reçut pour le roi d'Angleterre une lettre dans laquelle l'empereur dispensait dorénavant Sa Majesté Britannique de lui envoyer des ambassadeurs.

Depuis lors aucune mission étrangère ne fut admise à la cour de Chine jusqu'en 1875, époque à laquelle les ministres de France, d'Angleterre, des États-Unis, de Russie et des Pays-Bas, obtinrent enfin d'être reçus selon un cérémonial qui leur permit de se présenter devant le Fils du ciel en ne faisant que trois saluts en entrant dans la salle d'audience, et autant en se retirant. Ajoutons que, pour nous faire expier cette concession, le gouvernement chinois a laissé circuler un pamphlet

Brûle-Parfums chinois de la collection de M. G. Devéria. — Lord Macartney.

dans lequel on affirmait que, troublés à la vue imposante de la Majesté chinoise, les ministres étrangers avaient éprouvé des émotions très compromettantes au point de vue de la plus vulgaire décence et de la dignité des nations qu'ils représentaient.

L'empereur de Chine actuel est encore mineur, ce qui le dispense de donner audience. Ces questions de cérémonial surgiront-elles de nouveau? Il faut s'y attendre.

GABRIEL DEVÉRIA,
Secrétaire-interprète du gouvernement pour la langue chinoise.

CONSULTATION D'UN MAITRE D'ÉCOLE.

J'avais entendu, il y a bien longtemps, cette conversation chez un de nos vieux amis, M. D., homme excellent, vraiment pauvre, mais n'ayant que peu de besoins et trouvant dans l'étude et la pratique du bien de quoi se satisfaire assez de son sort.

C'était un de ces jours de marché qui versent les habitants de la campagne dans la ville, l'alimentent et l'animent. Le maître d'école d'un village voisin ayant reçu de M. D., la semaine précédente, une petite brochure sur les éléments de la géographie, venait le remercier; puis il lui dit :

— Monsieur, qu'est-ce que je dois surtout enseigner à mes enfants?

(En ce temps-là, il n'y avait encore aucun programme d'enseignement officiel à l'usage des instituteurs.)

M. D. lui répondit fermement :

— Enseignez-leur à être bons.

Le maître d'école, tournant avec embarras entre ses mains son vieux chapeau gris, usé, à larges bords, parut interdit; puis, s'enhardissant, dit en balbutiant :

— Mais, monsieur D., je vous demande bien pardon; excusez-moi; ce n'est pas là une des matières ordinaires de l'enseignement.

Le bon vieillard, levant la tête, et s'appuyant sur le dos de son siège de bois, répondit avec une douce vivacité :

— Père Thomas, père Thomas, c'est la matière la plus importante, la plus nécessaire, de l'enseignement. Faites que vos enfants sachent lire, écrire, compter, et aussi qu'ils sachent ce que c'est que la France et un peu l'univers, et même de plus ce que vous pourrez encore au delà sans trop surcharger leur mémoire. C'est bien, c'est votre devoir; mettez-y tous vos soins, mais enveloppez tout cela, à toute occasion, à tout propos, dans des paroles sortant naturellement de votre cœur, qui leur apprendront que ces petites connaissances, tout en les aidant à mieux gagner leur vie, doivent servir surtout à les rendre meilleurs. Père Thomas, ne les ennuyez pas et éveillez en eux les sentiments les meilleurs, les sympathies les plus généreuses; c'est l'essentiel. Assurément, il vaut mieux mille fois être instruit, si peu que ce soit, qu'être ignorant; mais ce qu'il faut avant tout, c'est d'encourager à la bonté, et l'instruction doit toujours tendre à détourner les hommes de l'égoïsme, de la méchanceté, du mal, en éclairant leur raison. Je vous connais : vous êtes bon, bienveillant; vous admirez les œuvres de la création; vous croyez à Dieu et à l'immortalité comme à l'infini. Faites passer tout cela dans l'âme de vos écoliers, et vous serez un des bons serviteurs de notre patrie.

Ce fut le sens, sinon les paroles précises, de notre respectable ami. J'ai pensé depuis que Pestalozzi et le père Girard n'auraient pas dit beaucoup mieux [1]. C'est aussi ce qu'un homme, d'un noble esprit et d'un grand cœur, cherche aujourd'hui à faire pénétrer dans l'âme des jeunes instituteurs, en expliquant combien l'*enseignement moral* d'une pratique incessante doit ajouter à ce qu'on appelle l'*enseignement de la morale* [2].

Éd. Ch.

SUR LA RÉSIDENCE DE LONGFELLOW,

PRÈS DE CAMBRIDGE.

La gravure qui a servi de modèle à celle que nous avons publiée dans notre tome L, page 284, sert de frontispice à un volume [1] contenant les œuvres en prose de Longfellow; elle porte pour titre : *Mount-Vernon, the residence of H. W. Longfellow.*

On a cru voir là une erreur, la résidence de Whashington la plus connue et désignée sous ce nom étant située, en effet, en Virginie; mais voici une note que veut bien nous remettre notre consul général à New-York, M. Lefaivre, et qui montre que l'éditeur anglais n'a pas fait une méprise :

« La résidence de l'illustre poète Wodworth Longfellow se trouvait à Cambridge, près de Boston, tout près de l'université Haward et d'une petite éminence appelée Montauburn, où l'on a élevé un monument commémoratif de la guerre de l'indépendance. C'est là que G. Washington, nommé général en chef des troupes confédérées, vint prendre le commandement de l'armée américaine en 1775, passa sa première revue, et proclama, l'épée à la main, la république des États-Unis. Les troupes restèrent campées à Montauburn pendant quelque temps, puis se replièrent vers l'ouest et le sud, devant un mouvement offensif des Anglais.

» La rue où demeurait Longfellow a été nommée Mount-Vernon, en souvenir du séjour de Washington, propriétaire de Mount-Vernon en Virginie.

» Il y a près de New-York une petite ville qui porte ce nom dans la même intention commémorative. »

LONGFELLOW ET LES PAYSANS.

Longfellow, dit un écrivain sympathique, était très laborieux, et aimait beaucoup la solitude de son cabinet de travail. Mais sa réputation l'exposait à un grand nombre de visites. Il y avait des jours où sa demeure était envahie par des fermiers, des paysans, qui arrivaient en troupe pour contempler face à face l'auteur d'*Evangeline* et échanger avec lui une bonne poignée de mains.

« — Comment ne vous faites-vous donc pas dire absent? lui observa un jour un de ses amis. Ces hommes doivent vous faire perdre beaucoup de temps et vous ennuyer.

» — Que voulez-vous! répondit-il, je n'ai pas le cœur de renvoyer ces braves gens, qui souvent ont fait bien du chemin pour l'amour de moi. Et puis, je vous assure, leurs naïfs hommages ne m'ennuient pas. Avant-hier, une excellente fermière, après m'avoir présenté toute sa petite famille, me déclare « sur l'honneur » qu'elle a lu *Evangeline* deux fois d'un bout à l'autre, et que peu de gens peuvent se vanter d'en avoir fait autant.

» Je lui demandai en souriant si c'était donc une chose si terrible que la lecture de mon poème. Alors elle comprit quelle énormité elle venait de dire : elle éclata en sanglots, déclarant qu'elle était bien malheureuse, qu'elle avait mis tout son esprit

[1] On ose exprimer ici le regret que le savant et respectable professeur M. Dagnet, de Lausanne, tarde trop à publier sa Biographie du père Girard.

[2] Gréard, membre de l'Institut.

A vingt ans, étant déjà inscrit sur le tableau des avocats à Paris, libre de mes résolutions, très exempt de préjugés, j'avais conçu le projet de me faire instituteur primaire, et je suivis à cette intention, avec persévérance, les cours de l'école de la Halle aux draps, en m'aidant des conseils de MM. Francœur, de Moyencourt, Lourmand, Sarrazin, et de Lasteyrie. Quel était mon mobile pour viser à cette simple profession? Celui-là même qui fait que tel autre va exposer sa vie au loin pour y détourner des usages barbares et guérir des hommes à la civilisation. Mon ambition eût été de contribuer de toute ma volonté, selon mes forces, à souffler dans quelques âmes de pauvres enfants les flammes de l'amour de leurs semblables, de la pratique de la justice et de la charité. Un ami (Léon Faucher) me fit cette objection : « Votre influence ne s'étendra pas bien loin dans une petite école; ne vaudrait-il pas mieux en fonder une beaucoup plus grande avec votre plume? »

[1] Édité par Bohn, à Londres.

pour préparer cette phrase, par laquelle elle voulait justement me marquer l'excès de son admiration.

» Et voilà qu'aussitôt les enfants joignent leurs pleurs à ceux de leur mère; c'était une scène vraiment émouvante, malgré son côté comique.

» Je finis par les consoler; et je vous affirme que cet hommage maladroit m'a plus été au cœur que les compliments les mieux tournés que j'aie jamais recueillis dans les salons. »

LES GESTES.

Nous accompagnons le plus ordinairement nos paroles de gestes qui ajoutent à leur sens une force considérable; c'est comme un autre langage, qui souvent même peut suffire.

Nous affirmons un fait en appuyant de la main, comme pour poser solidement un corps; nous nions, en écartant la proposition erronée ou mensongère; nous exprimons le doute, en tenant la main suspendue et comme hésitant à prendre ou à repousser. Qu'un être chéri nous quitte ou que nous le revoyions après l'absence, la main s'étend vers lui comme pour le retenir ou le rapprocher de nous plus promptement. Qu'un récit ou une hypothèse nous révolte, nous les repoussons vivement du geste comme de la pensée. Dans l'adieu amical, nous envoyons à travers l'espace nos vœux à celui qui en est l'objet; quand l'adieu exprime l'inimitié, d'un mouvement brusque, nous brisons tout lien. La main ouverte se porte en arrière pour témoigner la crainte ou l'horreur, comme pour éviter le contact; elle va au-devant de la main amie; elle s'élève suppliante vers celui dont elle implore le secours; en un mot, le toucher, réel ou imaginaire, vient sans cesse ajouter un trait à la physionomie. (1)

IDÉE NOUVELLE.

Une idée nouvelle est comme un coin : il ne faut pas vouloir la faire entrer par le gros bout.

FONTENELLE.

CE QU'ÉTAIT LA MUSIQUE GRECQUE

DANS L'ANTIQUITÉ.

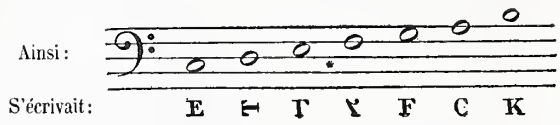
Depuis la renaissance jusqu'à nos jours, la musique grecque a été l'objet des plus savantes et des plus consciencieuses recherches. De nombreux volumes ont été écrits, des trésors d'érudition ont été dépensés, sans que nous connaissions encore le génie, l'esthétique, le caractère particulier à l'art musical chez les Grecs.

Ce qui nous reste d'eux pourrait se comparer, au point de vue de l'importance musicale, à nos vieilles chansons populaires. Nous possédons aussi quelques fragments dans le genre des exercices élémentaires de nos méthodes d'instruments.

Il serait cependant difficile de croire qu'un peuple, merveilleusement doué de toutes les facultés artistiques, se soit montré si sensible à la musique, lui ait assigné une si grande place, peut-être la plus élevée, si cet art n'avait réalisé pour les contemporains, comme la poésie ou la sculpture, un idéal du beau dont les manifestations supérieures nous sont restées inconnues.

Mais si l'âme de la musique grecque nous échappe, au moins a-t-on pu en retrouver le squelette dans les quelques documents qui nous sont parvenus.

Les Grecs avaient deux systèmes de notation différents entre eux, l'un pour les instruments, l'autre pour les voix. La notation instrumentale, la plus ancienne des deux, reposait sur un principe simple. Au lieu de notre portée et de nos notes, on se servait, pour désigner les sons musicaux, des lettres de l'un des plus anciens alphabets grecs.



Chaque son correspondant actuellement aux touches blanches de notre clavier était représenté, non par la répétition des mêmes lettres d'octave en octave, mais par une lettre différente ou par un signe ajouté à ces lettres, lorsque, l'alphabet ayant été épuisé, il restait encore des notes à désigner. Ce n'est qu'à Rome, au temps du pape saint Grégoire, qu'après avoir remplacé les anciens caractères par des lettres latines, on a limité l'emploi de celles-ci aux sept premières lettres de l'alphabet latin, A B C D E F G, que l'on a répétées d'octave en octave.

Dans le système grec, pour obtenir l'altération ascendante que nous caractérisons par le dièze, on retournait la lettre qui, à l'état direct, représentait toujours un son non altéré. E signifiant *ut*, ∃ signifiait *ut dièze;* ⊢ *ré,* ⊣ *ré dièze,* et ainsi de suite. Le signe d'altération descendante correspondant à notre bémol, ne paraît pas avoir été connu des Grecs.

Passons maintenant aux valeurs rythmiques. Elles étaient indiquées par des signes placés au-dessus des lettres. Le signe ⌣, ou le plus souvent l'absence de tout signe, donnait à la note une valeur brève que nous ferons correspondre à la croche. En prenant celle-ci comme unité,

—— équivalait à notre noire;

⌞—— à la noire pointée;

⌞—⌟ à la blanche.

Ces mêmes signes s'appliquaient aux silences pour en déterminer la durée. En donnant au signe uniforme ∧ la valeur d'un demi-soupir >,

(1) Le docteur Lepileur, *le Corps humain.*

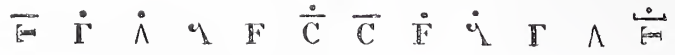
équivalait à <,

à < >;

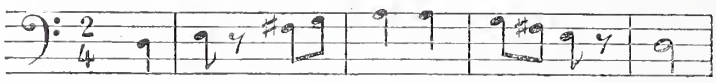
à la demi-pause

Ce système eût été bien incomplet si l'on n'avait pu y marquer la place des temps forts du rythme musical. Ceux-ci se distinguaient des temps faibles par des points •, qui surmontaient les lettres et les valeurs appartenant à chaque temps fort. Enfin la diastole ‖: était l'équivalent de notre point d'orgue.

L'exemple suivant donnera un aperçu des principes élémentaires que nous venons d'exposer :

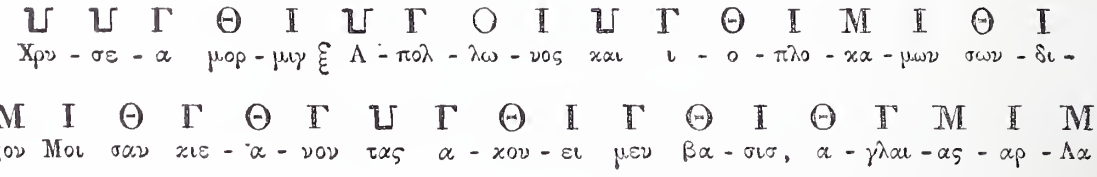


Ci-dessous voici le même passage, d'après notre notation :

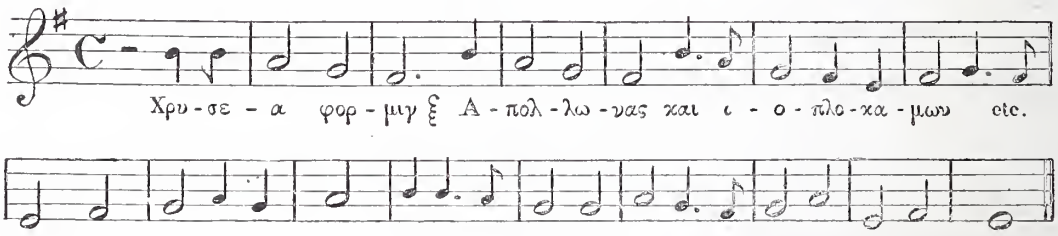


Quant à la notation vocale, elle procédait d'un principe analogue, mais assez différent dans son application. Ici, les notes étaient désignées par les lettres de l'alphabet grec usuel. Le demi-ton chromatique était rendu en suivant l'ordre alphabétique, et non plus en changeant la position des lettres. Les signes de durée n'étaient guère employés dans la musique vocale; l'accentuation de la langue suffisait, paraît-il, à déterminer le rythme et la valeur des sons. L'exposition de ce système, un peu plus compliqué que le précédent, nous entraînerait hors des limites assignées à cet article.

Nous renverrons donc ceux de nos lecteurs que ces études pourraient intéresser à l'ouvrage remarquable de M. Gevaert, intitulé : *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité*. Nous terminerons cet aperçu en reproduisant le début de la première ode pythique de Pindare, avec sa *notation vocale :*



Nous avouons n'avoir pu rencontrer deux traductions absolument semblables de ce fragment, l'absence des signes de durée que nous avons signalée dans la musique vocale ayant amené, dans l'interprétation de ce passage par les auteurs modernes, des différences de rythme assez sensibles. La version que nous donnons ici est celle de Fétis.



Ernest Guiraud,
Professeur d'harmonie au Conservatoire national. (¹)

LA COLONNE BRULÉE

(Constantinople).

Sur la seconde des sept collines du triangle compris entre la mer de Marmara et la Corne d'or, l'empereur Constantin avait fait établir un forum de forme elliptique, orné de statues, etc., et entouré de portiques interrompus aux extrémités du grand axe par deux arcs de triomphe.

Des décorations de ce forum faisait partie la colonne que nous représentons. Le fût de cette colonne d'ordre dorique romain, située près de

(¹) On ne saurait trop recommander pour l'étude des plus hautes questions qui se rapportent à la musique, les savants ouvrages de M. Charles Lévêque, membre de l'Institut.

l'At-Meïdan ou Hippodrome, était composé autrefois de huit assises, chacune d'un bloc de porphyre de dix pieds d'élévation, et entouré de cercles de cuivre en bosse figurant des couronnes de laurier et dissimulant les joints. Il ne reste plus que cinq de ces assises.

Haute de 90 pieds, mesurant une circonférence de 33, elle avait été, dit-on, apportée de Rome par

La Colonne brûlée, à Constantinople. — Dessin de H. Catenacci.

Constantin : elle était alors surmontée d'une statue d'Apollon en bronze, trouvée à Alexandria-Troia ; mais l'empereur, voulant que ce monument lui fût personnel, décréta que l'on eût à tenir cette figure pour sienne ; puis il substitua aux rayons du soleil qui ornaient la tête du dieu du Soleil les clous de la Passion.

Selon une tradition, la foudre renversa la statue et les trois blocs de porphyre supérieurs, sous Alexis Comnène, qui fit restaurer la colonne et con-

sacra la mémoire de cette restauration assez grossière par une inscription grecque que l'on a traduite ainsi :

« 1. — O Jésus-Christ, arbitre et souverain du » monde, j'élève ma prière vers toi; protège cette » ville, ce sceptre et l'Empire romain, et préserve- » les de tout danger.

» 2. — Cet ouvrage divin, dégradé par le temps, » a été restauré par les ordres de l'empereur Em- « manuel. » (1)

Plus tard, en 1150, un tremblement de terre abattit la statue, qui disparut bientôt sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Aujourd'hui le porphyre est décoloré, fendillé par le feu ou effrité par la pluie, et les cercles de cuivre sont en fort mauvais état. A la suite d'un incendie, en 1779, la base de la colonne fut ceinte d'un mur de pierre destiné à la protéger désormais contre les flammes.

Sur la même colline s'élève la mosquée de marbre de Nuri-Osmanieh (Lumière d'Osman).

M. P.

LE BUDGET D'UN JEUNE PARISIEN.

I

ROBERT A JACQUES.

Mon cher Jacques,

Enfin, me voilà bachelier! Mon père et ma mère veulent que j'aille à Paris au mois de novembre, et que je prenne ma première inscription à l'École de médecine. Être médecin, tu le sais, c'est un rêve que je caresse depuis longtemps; mais voici que j'hésite. Mes parents n'ont qu'une modeste aisance. Ils se sont déjà imposé bien des sacrifices pour mon éducation, et il s'agit maintenant d'un sacrifice plus lourd que tous les autres.

Dans ce Paris que je ne connais pas, mais où tu es, toi, depuis plusieurs mois, la vie est chère. Depuis hier, je cherche à établir mon futur budget d'étudiant, je fais chiffres sur chiffres; mais ce sont des chiffres en l'air, car le prix des choses à Paris doit être bien différent de ce qu'il est dans notre petite ville. Il faut que tu me rendes un service. Dis-moi, mon cher Jacques, aussi exactement que possible, ce que tu dépenses là-bas. Si la somme n'est pas trop forte, si je crois que mes parents puissent me la donner sans s'imposer de sérieuses privations, j'irai te retrouver au mois de novembre, et nous travaillerons ensemble, non plus comme des collégiens, mais comme des hommes.

II

JACQUES A ROBERT.

Mon cher Robert,

Tu me demandes mon budget. Rien de plus simple. Une demi-douzaine de chiffres à aligner, et tu en verras le bout. Quelques-uns de mes camarades ont une vie plus large que la mienne, d'autres plus étroite; mais il me paraît que ma façon de vivre est celle qui te convient, celle qui convient à la plupart des jeunes gens venus à Paris avec la volonté de travailler.

Mon père me donne 1 800 francs, mes inscriptions payées. Nos deux familles sont à peu près dans la même situation de fortune, et il me semble que tes parents pourront faire autant pour toi.

Primum vivere, avant tout il faut se loger et se nourrir. Pour 110 francs par mois, j'ai trouvé une chambre modeste, mais convenable, le déjeuner et le dîner. J'irai passer deux mois chez mon père. Je n'ai donc à payer que dix mois de pension; ci. . . . . 1 100 fr.

Pour l'éclairage, le blanchissage et quelques menus frais, je compte. . .	100 fr.
J'ai besoin de deux costumes par an, à 90 francs l'un, c'est-à-dire. . . .	180 fr.
Un paletot de 80 francs peut durer facilement deux années, ce qui représente par an une dépense de. . . .	40 fr.
Un chapeau.	18 fr.
Trois paires de chaussures, à 20 fr.	60 fr.
Linge, cravates, gants, etc. . . .	60 fr.
Argent de poche.	242 fr.
TOTAL.	1 800 fr.

Tu vois que, logé, nourri et vêtu, il me reste 242 francs, c'est-à-dire 24 francs par mois, pour mes charités et mes plaisirs. Tu diras peut-être : « C'est peu! » Je te dis, moi : « C'est beaucoup! » Ce n'est pas tant l'argent à dépenser qui fait la richesse, que la manière de le dépenser.

L'hiver, je vais régulièrement deux fois par mois à la Comédie française : je prends une place au parterre, et m'y trouve bien. Je pense toujours à ma bonne vieille tante qui me répétait : « Surtout, ne va jamais au théâtre! » Mais il y a théâtre et théâtre, comme il y a fagot et fagot. Tu ne peux pas t'imaginer le plaisir que l'on éprouve à voir une comédie de Molière, ou une tragédie de Racine, représentée par des artistes d'un grand talent, dont quelques-uns sont de vrais lettrés. Nous nous figurions, au collège, que nous connaissions les classiques : eh bien, ce n'est pas cela du tout. Que de nuances, que de beautés, que de traits que nous n'avions pas soupçonnés! Tous ces personnages classiques sont aussi vivants que s'ils étaient nés d'hier, car ils vivent de la vie éternelle.

Et la musique! Tu te souviens de nos quatuors de famille, quand ton père venait chez le mien, avec M. D... le juge et M. G... le vieux professeur de violon. Assis dans notre coin, nous écoutions, et il nous semblait qu'il n'y eût rien de plus beau au monde. Que dirais-tu si tu entendais une symphonie de Beethoven exécutée à grand orchestre! En vérité, ces Parisiens sont des gens heureux. Il s'est trouvé un artiste de mérite qui a eu l'idée de créer, pour leur plaisir et pour leur instruction,

(1) *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore,* par Charles Pertusier. 1815; 3 vol.

des concerts populaires, et il a eu des imitateurs. Chaque dimanche, deux ou trois orchestres différents interprètent quelques-uns des chefs-d'œuvre de la musique classique ou moderne. Et l'argent? diras-tu. Pour un franc, mon ami, j'ai une place excellente, — un peu haut, il est vrai; mais qu'importe?

Un franc pour entendre de la belle musique, c'est peu; mais il y a des plaisirs qui coûtent encore moins. Le Louvre, la Bibliothèque nationale, le Musée de Cluny, le Conservatoire des arts et métiers, le Musée d'artillerie, nous ouvrent leurs portes à deux battants. Sans dépenser un sou, on peut vivre pendant toute une journée dans le passé, au milieu des chefs-d'œuvre de la littérature ou de l'art, des curiosités de l'histoire, des découvertes de la science. Et les monuments, et les promenades publiques, et les jardins : que de choses qui parlent à l'esprit ou aux yeux! Les plaisirs qui ne coûtent rien, les belles choses mises à la portée de tous, voilà, si je ne me trompe, le vrai luxe d'une grande ville.

Que te dirai-je encore? L'été, plus de théâtres, plus de musique, plus de musées. Six jours de travail et un jour de promenade, c'est le programme. On se réunit cinq ou six, on part en chemin de fer, on va manger une omelette dans quelque village à trois ou quatre lieues de Paris, et on revient à pied : pour de futurs soldats, c'est une petite étape, et qui ne nous effraye pas. Dimanche dernier, nous sommes allés à Saint-Germain; nous avons passé la matinée au Musée archéologique, l'après-midi dans la forêt : nous avions pris, ce jour-là, des billets d'aller et retour, et il a fallu ouvrir un crédit extraordinaire.

J'oubliais. Le père d'un de nos camarades, ancien professeur, que la maladie a cloué dans son fauteuil, nous réunit chez lui une fois par semaine. Figure-toi une petite société littéraire et scientifique, comme celle de notre ville natale; mais, entre nous, je crois que nous avons plus d'entrain. Médecine, droit, histoire, littérature, on discute de tout et à propos de tout : la politique seule est interdite. On lit des travaux, comme dans une vraie académie. Il y a, parmi nous, un poète, et nous applaudissons ses vers. Ce sont de bonnes soirées, sans apprêt, sans morgue. Si l'on s'anime un peu trop, le vieux professeur saisit la canne qui est toujours près de lui et frappe deux ou trois coups sur le plancher : c'est la sonnette du président.

Voilà mon budget, mon cher Robert, et voilà ma vie. Ne va pas te figurer, d'après ce récit, que nous sommes des gens moroses : le rire, le bon rire français, sans arrière-pensée, sans moquerie, n'est pas un inconnu pour nous. On fait quelquefois maigre chère, et on ne boit que de l'eau rougie; mais cela n'empêche pas de dîner gaiement, comme il convient entre camarades.

Je ne sais ce que l'avenir me réserve. J'aurai sans doute ma part de douleur et d'amertume, puisque je suis homme; mais je suis sûr que plus tard, dans quelque situation que je me trouve, je me rappellerai avec bonheur ces années remplies par l'étude, l'amitié et l'espérance.

III

ROBERT A JACQUES.

Merci, mon cher Jacques, mille fois merci! Nous avons lu et relu ton budget. J'irai à Paris au mois de novembre, c'est décidé. J'accepte le nouveau sacrifice que mes chers parents veulent faire pour moi : je m'efforcerai de les payer en affection, en tendresse et en honneur pour leurs vieux jours.

PAUL LAFFITTE.

ÉDUCATION D'UNE FAMILLE DE SINGES.

M. Br..., voyageur de beaucoup d'imagination, nous a raconté que dans une *hacienda* du Chili il y a une famille qui, depuis bientôt deux siècles, se transmet, de génération en génération, le devoir d'entretenir avec soin une famille de singes aussi ancienne qu'elle, en s'appliquant avec persévérance à cultiver l'instinct de ces animaux de manière à le transformer en intelligence, et même en essayant de les initier peu à peu à exprimer leurs sentiments, sinon leurs pensées, par la parole. M. Br... aurait bien voulu connaître le résultat de cette singulière entreprise; mais le chef de la famille ne lui répondit qu'avec une extrême réserve, laissant seulement entendre que déjà l'on avait la satisfaction d'être assuré qu'un jour le but serait atteint, mais qu'il ne serait permis à ses descendants eux-mêmes de faire connaître le succès de tant d'efforts, que lorsqu'on pourrait produire en public un singe comprenant assez bien le langage humain et le parlant un peu.

En écoutant M. Br..., nous pensions qu'on aurait à espérer de grands progrès pour l'esprit humain, si des familles, suivant une méthode semblable, se consacraient ainsi par héritage, pendant plusieurs siècles, à l'étude et à la culture spéciale de l'une de nos principales facultés, par exemple, la mémoire.

Les Voyageurs inconnus.

PRINCIPE DE LA CONSERVATION DE L'ÉNERGIE PHYSIQUE.

La lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, le mouvement et l'affinité chimique sont des manières d'être de la matière, qui peuvent toutes se convertir l'une en l'autre. Considérez l'une comme la cause, et l'autre sera l'effet. Ainsi nous pouvons dire que la chaleur produit l'électricité, l'électricité la chaleur; que le magnétisme produit l'électricité, l'électricité le magnétisme, et ainsi de suite. Il nous faut humblement attribuer leur cause à une seule influence répandue partout, et nous contenter

d'en étudier les effets et de développer par expérience leurs rapports. (1)

QUELQUES COSTUMES DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Suite et fin. — Voy. p. 174.

Le forgeron ou le fèvre est un être complexe renfermant en lui les éléments divers des monnayers, des charpentiers et des maçons. « Sy tient ung martel en sa main dextre, une angine en la senestre, et une teruelle à sa chainture. Ad ce sont ramenés tous febvres monnoyers, carpentiers et

Le Forgeron.

machons. Les premiers sont signifiés par le martel, les seconds par la cuignie (cognée), et les tiers par la teruelle. »

Le tondeur de drap expert devant le tribunal, ou mieux consul de la confrérie, tient les forces et le grand couteau qui servent au métier ; il est à la fois teinturier et tondeur.

Le marchand tient la balance et la bourse : « En la main dextre la balance et le poix, en la senestre la bourse et l'argent pour payer. »

Les physiciens, chirurgiens, médecins, apothicaires, doivent être ainsi faits : « Il doit seoir en une kayère et tenir ung livre en sa main dextre, et en la senestre une boiste d'ongement ; en sa chainture ferremens (trousses) pour playes. Les phisiciens sont entendus par le livre qu'il tient en la main dextre, et y sont entendues les sept ars, c'est assavoir gramaire, logieke, rethooricque, geométrie, arismetricque, musicque et astronomie... car c'est la cause et l'accord des corps humains. »

Le crieur de vin tient son tonnelet et le pain qui servira à faire goûter le liquide.

Le Tondeur de drap.

Le personnage suivant est un composé de trois états parfaitement différents, mais qui pouvaient

Le Marchand.

être réunis chez la même personne, comme les suisses de cathédrale qui de nos jours sont encore

(1) Grove, *Traité de la corrélation des forces physiques.*

tailleurs ou cordonniers. Celui-ci est gardien de la cité, il en porte les clefs; il est en même temps cordonnier, car il a dans la main gauche l'*alesne* Quant à la bourse qu'il a ouverte devant lui, elle

Le Physicien

Le Crieur de vin.

Le Gardien de la cité.

Le Bateleur.

indique qu'il perçoit les droits pour la confrérie dont il fait partie.

Le dernier personnage de la série est aussi le dernier dans l'échelle sociale du moyen âge : c'est le bateleur. Mais les ribauds, joueurs de dés et messagers à pied portent même costume léger et

commode. C'est encore ici un personnage complexe. Les dés indiquent le bateleur; la courroie autour du corps avec la petite boîte y suspendue indique le messager, le facteur, comme nous dirions aujourd'hui. C'est dans cette boîte que les messagers enfermaient les lettres missives qui leur étaient confiées.

HENRI BOUCHOT,
du Cabinet des estampes.

SUR LES ÉCHECS (1).

Le terme *échec* est une dérivation de la langue des Chaldéens et des Perses, et y signifie un roi. Les autres expressions en usage aux échecs nous viennent de la même source. Le nom des pièces a changé souvent. Soit caprice, soit diversité d'usages et d'idiomes, la REINE prit successivement les titres de *Dame*, d'*Amazone*, de *Maréchal*, de *Général d'armée*.

La TOUR fut nommée *Roc*, *Citadelle*, *Éléphant*, *Capitaine*, *Vice-Roi*.

Le FOU s'appela *Coureur*, *Archer*, *Conseiller*, *Dauphin*, *Guerrier ailé*, *Double-Foudroyé*.

Le CAVALIER reçut le nom de *Sauteur*, de *Secrétaire*, de *Chevalier de la Toison d'or*.

Les PIONS furent appelés *Paysans*, *Soldats*, *Fantassins*, et *Piétons* (Pi-et-on).

Le jeu lui-même se nomma tantôt le *Jeu des pierres*, tantôt le *Jeu des villes*, tantôt le *Jeu des enrôlés*, ou celui *de la guerre*.

Dans l'ancien jeu des Hindous, appelé *Thaturanga*, le Fou était représenté par un navire. Il a aussi été nommé *Fil* (poème latin de Hyde).

IL N'Y A PAS DE SOT MÉTIER.

I

Le père Céziat travaille des bras, et le père Porchot travaille des jambes. Le père Céziat est bûcheron, et le père Porchot est porteur de contraintes. Un bûcheron, tout le monde sait ce que c'est. Un porteur de contraintes, c'est un homme que le percepteur envoie chez les contribuables récalcitrants pour leur remettre un papier qui ne les fait pas rire. Ce papier, écrit par le percepteur, et contresigné par le juge de paix du canton, déclare à Pierre, ou à Jean, ou à Grégoire, que l'État veut être payé; que, puisqu'ils ne consentent pas à payer de bonne grâce, l'État fera vendre leurs meubles, ou leurs récoltes, ou leur maison.

Lorsque Pierre, Jean ou Grégoire prennent la chose par le mauvais côté, ils accablent d'injures et quelquefois de mauvais traitements le malheureux porteur de contraintes. Alors le porteur de contraintes dépose sa plainte à la mairie, et Pierre, Jean ou Grégoire apprennent à leurs dépens que nul n'a le droit de se soustraire aux prescriptions de la loi, ou de maltraiter les agents de la loi.

Le proverbe dit avec raison : « Il n'y a pas de sot métier ! »

Le métier de bûcheron n'est pas un sot métier, car s'il n'y avait pas de bûcherons, les arbres resteraient sur pied et ne pourraient nous servir à rien.

Le métier de porteur de contraintes non plus n'est pas un sot métier; car s'il n'y avait pas de porteurs de contraintes, les contribuables en prendraient trop à leur aise avec l'État, et l'État, ne recevant plus l'argent qui lui est dû, serait fort en peine pour payer l'argent qu'il doit.

II

Mais le proverbe ne se contente pas de dire : « Il n'y a pas de sot métier! » Il ajoute : « Il n'y a que de sottes gens! »

Les sottes gens, n'est-ce pas? ce sont ceux qui ne savent pas leur métier, ou qui, par négligence, le pratiquent comme s'ils ne savaient pas. Ceux-là, on les méprise, on leur tourne le dos, et on leur donne des sobriquets. C'est comme cela que j'entends la chose, ou du moins que je l'ai entendue, jusqu'au jour où M. le maire de la Huchette en Beauce rectifia mes idées. J'étais nouveau venu dans le pays, et M. le maire avait la complaisance de me montrer ses cultures.

C'était par une belle matinée d'été. Nous venions de traverser une luzerne en fleur, lorsque nous vîmes, dans le lointain, la maigre silhouette du porteur de contraintes se profiler en noir sur le fond clair et rosé du ciel.

— Oh! oh! dit M. le maire, voilà Mercure en route de bonne heure!

Je fus très surpris d'entendre, au fond de la Beauce, un maire en sabots parler tout couramment la langue de la mythologie.

— Mercure? m'écriai-je avec le ton de la plus vive curiosité.

— Oui, oui, Mercure, répondit M. le maire, c'est l'ancien maître d'école qui lui a donné ce nom-là. L'autre Mercure, à ce qu'il paraît, était une manière de messager qui avait des ailes aux talons. Regardez-moi détaler ce vieux Porchot, et dites-moi si l'on ne croirait pas qu'il a, lui aussi, des ailes aux talons.

Le fait est que je n'ai jamais vu de ma vie un bonhomme de soixante-dix ans détaler comme ce Mercure de village.

— Il paraît absolument fait pour son emploi, dis-je à M. le maire.

— Reste à savoir, me dit sentencieusement M. le maire, si son emploi est fait pour lui. Tenez, ici, dans ce fond, j'ai fait des travaux de drainage!

III

Nous descendîmes dans le fond ; c'était une espèce de marécage dont M. le maire avait fait une jolie prairie; nous remontâmes la côte, et de champ

(1) Voy. les Tables de la première série.

en champ nous arrivâmes à un petit bois, moitié taillis, moitié futaie.

— Le bois n'est pas à moi, me dit M. le maire, mais j'ai le droit de passage, et ma vigne est de l'autre côté.

Comme le petit sentier décrivait des zigzags très capricieux, nous nous trouvâmes tout à coup, au détour d'un gros buisson, nez à nez avec le père Céziat et le père Porchot.

— Allons, vieux lapin! disait le père Porchot en prenant des airs de grand seigneur, allonge ta patte et enfonce-la dans ma tabatière. Ce n'est pas tous les jours que tu régaleras ton vieux nez d'un tabac comme celui-là!

Le père Céziat allongea « sa patte » avec une sorte de déférence, et avant de humer la prise, la flaira à distance et s'écria avec admiration : « Tu as une fève d'Espagne dans ta tabatière. Tu ne te refuses rien! »

Le père Porchot fit entendre un petit rire de vanité satisfaite.

Notre apparition, au détour du sentier, changea la scène du tout au tout, du moins en ce qui concernait l'un des acteurs.

Tandis que le père Céziat nous regardait d'un air respectueux, mais sans embarras, le père Porchot avait l'air mal à son aise. Il continua de sourire, mais son sourire avait quelque chose de penaud et d'embarrassé.

M. le maire répondit à son salut obséquieux par un simple petit signe de tête. En revanche, il serra la main au père Céziat, et lui demanda des nouvelles de ses rhumatismes.

IV

Quand nous fûmes arrivés à la vigne, je dis à M. le maire : « Pardonnez-moi ma curiosité, qui est assez excusable chez un nouveau venu. Il m'a semblé que vous traitiez d'une façon toute différente deux hommes qui font leur métier aussi consciencieusement l'un que l'autre.

» — La différence que je fais entre eux, me répondit M. le maire, c'est celle que faisait feu mon père; et feu mon père était un homme d'un grand bon sens.

» Céziat, Porchot et lui ont été camarades d'école, et sont entrés du même pied dans la vie, je veux dire qu'ils y sont entrés la poche vide.

» Céziat était un pauvre être qui n'avait pas plus de cervelle qu'une bûche. Il a fait tout ce qu'il a pu pour se tirer d'affaire sans être à charge à personne. Il est devenu bûcheron parce qu'il n'était pas capable de gagner sa vie autrement. On ne paye pas un bûcheron comme un ébéniste; mais enfin Céziat a pu mettre quelque chose de côté pour vivre quand il ne pourra plus travailler. Mon père l'honorait et m'a appris à l'honorer.

» Porchot a de la cervelle pour deux; mais il a toujours aimé ses aises et son plaisir. Il dépensait à la fin de la semaine tout ce qu'il avait gagné au commencement. Les gens qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez disaient : « Ce Porchot » retombera toujours sur ses pattes, comme les » chats! » Les gens qui y voient plus loin que le bout de leur nez répondaient : « Les chats retom- » bent sur leurs pattes quand ils sont jeunes; quand » ils sont vieux, ils se cassent les reins. »

» Toute sa vie Porchot s'est moqué de Céziat; mon père, qui se souvenait d'avoir été bon camarade avec tous les deux, disait à Porchot : « Tu te » moques de Céziat parce qu'il gagne peu et se prive » de tout; souviens-toi de ce que je te dis, vieux ca- » marade : si Céziat couche sur la dure pendant qu'il » est jeune, il couchera sur la plume quand il sera » vieux; et ce sera tout le contraire pour toi.

V

» Porchot riait et haussait les épaules, et il répondait : — Nul ne sait s'il fera de vieux os; le plus sage est celui qui se donne du bon temps. Toi, qui as autant de cervelle que moi, tu fais comme ce mulot de Céziat, tu te prives et tu amasses. Pour qui amasses-tu? Emporteras-tu ton bien avec toi quand on te mènera au cimetière? Un gaillard comme toi devrait jouir de la vie, et laisser les sermons à M. le curé. Viens au *Cheval rouge,* tu y trouveras de bons compagnons, sans me compter!

» Ce qui perdait Porchot, c'est qu'il faisait tous les métiers sans en avoir jamais appris aucun. Il allait de l'un à l'autre, selon sa fantaisie. Il courait de place en place, et l'on était quelquefois des années sans le revoir.

» Mais, voyez-vous, Monsieur, il arrive dans la vie un âge où peu à peu chacun a pris la place qui lui convenait et s'y est installé; et l'homme qui a passé son temps à courir se trouve dans le même embarras que celui qui est au milieu, quand on joue aux quatre coins.

» Pour avoir été longtemps bon à tout, Porchot a fini par n'être bon à rien. Ce qu'il avait fait jusque là par fantaisie et par fanfaronnade, il l'a fait par nécessité, je veux dire qu'il a couru de place en place sans pouvoir se fixer, et il a fini par accepter les travaux dont personne ne voulait. Il est allé à la ville voisine; il en est revenu gros-jean comme devant. Il a fait un coup de tête et il est parti pour Paris. Tout ce qu'il en a rapporté, c'est l'habitude de rire de tout et de se moquer de tout le monde!

VI

» Mon père, pendant ce temps-là, avait fait des économies; il s'était marié, et bien marié. Il avait des enfants qu'il élevait de son mieux. Voyant qu'il savait mener ses affaires à bien, les gens du pays lui offrirent d'être maire.

» Il accepta, non point par gloriole, mais parce qu'il faut bien, n'est-ce pas? que quelqu'un s'occupe des affaires de la commune. Il a rendu de grands services dans ce petit coin de pays, et c'est pour honorer sa mémoire que les habitants de la Huchette m'ont demandé d'être maire après lui.

» Comme le vieux Porchot ne savait plus où

donner de la tête, je me suis remué pour le tirer d'embarras, car si je ne puis pas l'estimer, je ne puis pas non plus oublier que c'est un enfant de la Huchette, et qu'il a joué dans le temps aux billes avec mon père. Je me suis donc remué, et j'ai obtenu pour lui cet emploi de porteur de contraintes. Il fait bien son affaire; mais si le métier a l'air d'être fait pour lui, il était fait, lui, pour un autre métier. Les services qu'il rend à la commune comme porteur de contraintes, un faible d'esprit les rendrait aussi bien que lui. La commune, ou le pays, comme vous voudrez, a perdu les services que l'on est en droit d'attendre d'un homme qui a une bonne cervelle et de bons bras. Est-ce vrai, Monsieur?

» — Parfaitement vrai.

» — Voilà pourquoi je ne peux pas prendre sur moi de lui montrer une estime qu'il ne mérite pas. Regardez-moi cette vigne, comme elle vient bien au milieu de ces pierres. Une idée de mon père, Monsieur. Ce coin du pays était condamné à ne jamais rien produire, et l'on n'y avait récolté de mémoire d'homme que des cailloux et des œufs de courlis. Mon père s'est dit : « Voyons voir si la » vigne n'y viendrait pas, par hasard ; on peut tou- » jours essayer. » Il est mort avant d'avoir pu planter le premier cep. Par respect pour sa mémoire, j'ai planté la vigne, et vous voyez que l'idée était bonne. Maintenant, Monsieur, je suis obligé de vous quitter. Il faut que je pousse jusqu'à cette ferme dont on voit les cheminées d'ici, au-dessus des arbres. Il y a là un gaillard qui a manqué l'école deux jours de suite. Je veux savoir pourquoi. S'il a été malade, tout est dit; s'il a fait l'école buissonnière, il y a quelque chose à dire, et je le dirai. C'est à l'école buissonnière que se recrutent les porteurs de contraintes du genre de Porchot. « Pas de ça! » comme disait feu mon père. Il s'agit précisément d'un petit bonhomme très intelligent qui peut faire quelque chose. Il fera quelque chose ou il dira pourquoi? Au revoir, Monsieur, et tout à votre service. Quand vous aurez traversé le petit bois, vous verrez le clocher de la Huchette, il est impossible que vous vous égariez. »

J. Girardin.

OISEAUX VOYAGEURS.

Toutes les espèces d'oiseaux de passage qui gagnent l'Afrique centrale font étape en Égypte et sont les mêmes pour toute l'étendue du territoire, à l'exception de la caille et du râle de genêt, qui accordent au désert une préférence très marquée. Ces oiseaux arrivent par nuées et s'abattent en si grandes quantités qu'on les expédie vivants par milliers en Europe.

Parmi ces diverses espèces d'oiseaux, on distingue le flammant, d'un blanc rosé, avec les ailes rouges, bordées de noir; la poule sultane, dont le plumage, d'un beau vert, est relevé par le bec et les pattes d'un carmin vif; le geai bleu, le guêpier, le martin-pêcheur, le loriot, et une grande variété d'oiseaux blancs.

SINGULIER REMÈDE CONTRE LA GOUTTE.

Thomas Reid raconte que le meilleur moyen pour lui de suspendre ses accès de goutte, était de s'appliquer au jeu d'échecs.

PENSÉES D'HORACE MANN (1).

— Perdu hier, entre le lever et le coucher du soleil, deux heures d'or enchâssées chacune dans soixante minutes en diamants. On n'offre pas de récompense, car une fois perdues on ne les retrouve jamais.

— Comme une pomme n'est bonne à rien et n'est pas à proprement parler une pomme tant qu'elle n'est pas mûre, ainsi un homme n'est pas à vrai dire un homme tant qu'il n'est pas élevé.

— Le meilleur vin pousse sur les volcans. Des idées neuves, hardies, inspirées, ne naissent que chez un esprit lucide soutenu par un cœur bouillant.

— Au moyen d'une locomotive, une tonne de charbon transporte sur un chemin de fer, en un jour, le poids qu'un homme aurait peine à transporter sur son dos en cent ans. Ce sont quatre-vingt-dix-neuf ans et trois cent soixante-quatre jours d'économisés pour faire autre chose. Et pour faire ces autres choses elles-mêmes, nous gagnons du temps dans la même proportion.

— Je tiens que pour l'homme l'éducation est une nécessité organique.

— L'homme de mérite est comme l'or, toujours à la mode.

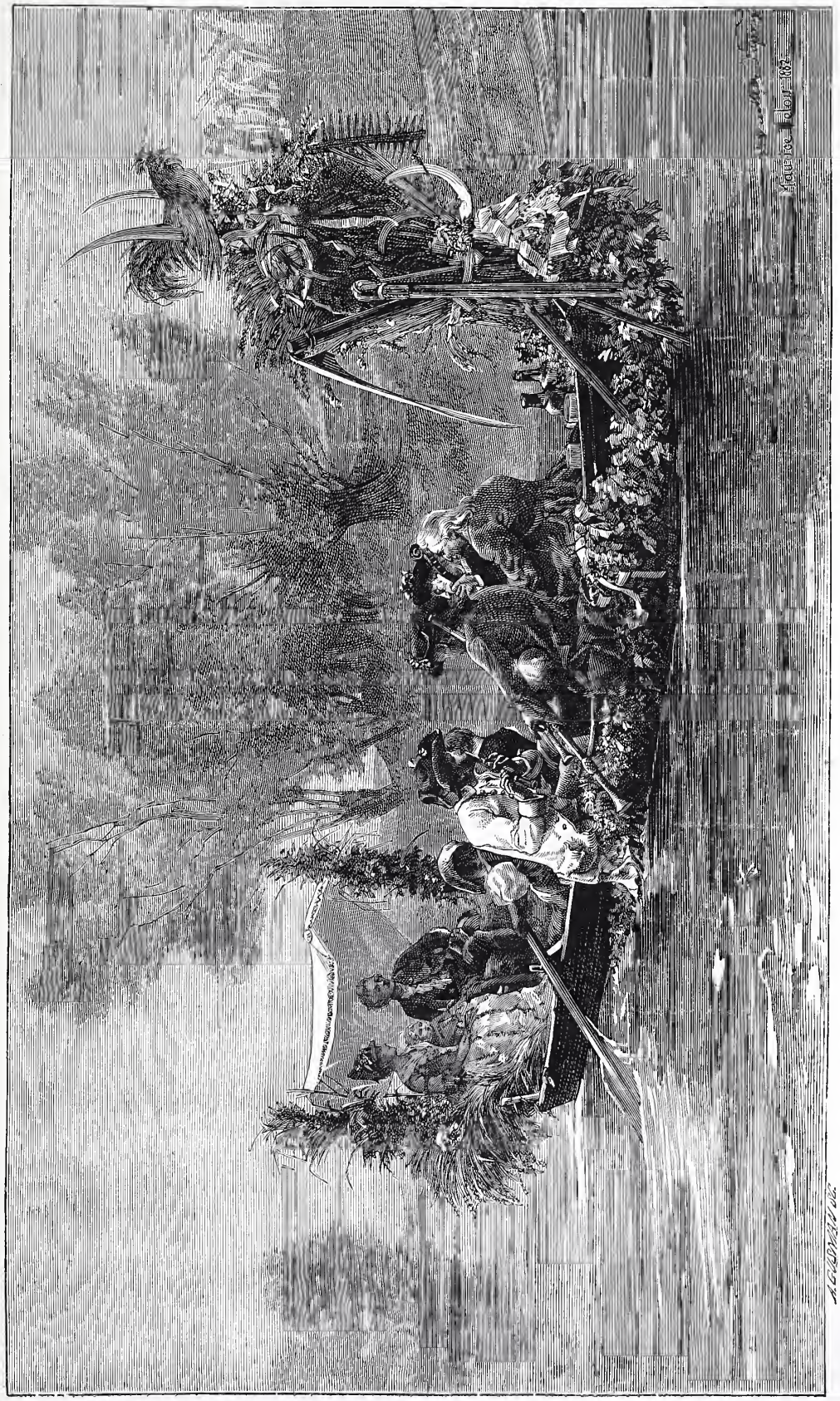
— Les classes inférieures sont celles qui ne font rien pour le bien de l'humanité.

LA DERNIÈRE GERBE.

« Le sujet de mon tableau, nous écrit M. Maurice Leloir, n'est pas précisément historique : c'est la représentation d'une ancienne coutume qui s'est conservée dans certaines campagnes. La dernière gerbe de blé que les moissonneurs ont fauchée est mise à part, parée de fleurs et de rubans, ornée d'un trophée composé des outils de la moisson, et traversée par une fourche entre les dents de laquelle est attaché un coq noir. La gerbe ainsi décorée et escortée par les moissonneurs, les patrons et les ménétriers du pays, est conduite en triomphe au village, où l'on mange le coq, non sans boire.

(1) Traduites à l'intention du *Magasin pittoresque* par M. Édouard Laboulaye ; elles sont extraites d'un choix de pensées d'Horace Mann, fait par Mme Horace Mann elle-même.

» Mon goût, qui va jusqu'à la manie, pour le dix-huitième siècle, m'a fait placer cette scène au temps de Louis XVI. Le petit gentilhomme campagnard, avec sa femme et son jeune enfant, préside à la



La Dernière gerbe, peinture par M. Maurice Lelor.

fête. Il descend la rivière, le long de ses champs, dans un bateau plat, bordé de guirlandes de feuillage, et dont l'avant porte la dernière gerbe; il est assis à l'arrière sur un trône de foin. Les musiciens jouent leurs vieux airs, les rameurs frappent l'eau en mesure. Le soleil descend à l'horizon, et les

moissonneurs suivent en chantant sur la berge.

» Tel est mon sujet, ou plutôt mon vrai sujet, c'est la touchante poésie de la campagne dont je me sentais rempli, tout attendri...

» Quel malheur (ajoute notre jeune correspondant) de ne pouvoir rendre ce qu'on sent! »

Tous ceux qui ont vu le charmant tableau de M. Maurice Leloir refuseront avec nous de s'associer à son regret trop modeste.

CLAUDE BERNARD.

Suite et fin. — Voy. p. 95 et 113.

II

Claude Bernard était président de la Société de biologie. Il fut nommé à la mort de Rayer, qui, en 1849, avait groupé autour de lui ceux des physiologistes, des naturalistes, des physiciens, des chimistes et des médecins qui prétendaient ne pas s'en tenir aux seules recherches de leurs sciences particulières, et voulaient étudier la vie à toutes ses sources et dans toutes ses manifestations. Verneuil, Davaine, Quatrefages, Gubler, Broca, Laboulbène, furent à ces premières assises; Claude Bernard et Robin en ont été les premiers vice-présidents; Follin, Lebert, Brown-Sequard et Segond, les premiers secrétaires. Peu de sociétés ont donné l'essor à de plus brillants esprits; elle est restée un des grands foyers intellectuels de notre époque.

Claude Bernard assistait à toutes les séances; jamais le lourd fardeau de son double enseignement ne l'empêcha de se rendre à la Société, et, à l'heure précise, il en occupait le modeste fauteuil. Nous nous sommes souvent demandé quelles devaient être les réflexions de l'étranger de passage qui, attiré par la renommée de cette jeune association, l'éclat de ses travaux, la gloire de son président, entrait au vieux couvent des Cordeliers, gravissait l'escalier pénible, atteignait enfin les combles, et trouvait un grenier sans mansarde, aux poutres éclairées par un jour douteux, un banc pour les auditeurs, quelques chaises pour les membres, et Claude Bernard sur une tribune mal équarrie, dressée par quelque charpentier de rencontre.

Une communication était faite, et la discussion s'ouvrait. Le président ne s'y mêlait guère : tout au plus, avant de la clore, insistait-il sur l'importance de quelques points laissés dans l'ombre; ou bien, lorsqu'il s'agissait d'un associé nouveau, ou d'un jeune candidat, il montrait avec bienveillance l'intérêt ou la nouveauté de leurs recherches. En de rares occasions, quand l'ordre du jour était épuisé, il descendait du fauteuil et s'approchait du tableau pour exposer le résultat de quelque récente expérience. Il semblait alors, par son attitude admirablement modeste, s'excuser auprès de ses collègues de prendre ainsi leur temps. Les premières phrases étaient souvent pénibles, mais bientôt sa parole s'allumait à cette invisible flamme qui se dégage d'un auditoire attentif.

C'est qu'une profonde transformation s'était produite chez Claude Bernard. Après 1860, une grave maladie l'avait atteint, suivie d'une longue convalescence. Retiré à la campagne, loin de son laboratoire et de sa « chasse aux découvertes », sa pensée se replia sur elle-même; ses idées, mûries par la solitude, prirent un immense essor. De l'analyse particulière des faits il s'éleva aux larges synthèses, qu'il ne laissa point flotter à l'état de vagues théories; il leur donna une forme précise et les fixa dans un livre fameux qui restera la Bible de la méthode expérimentale. A cette gymnastique puissante, son esprit gagna une netteté et une ampleur qu'on ne lui connaissait pas encore, et sa plume et sa parole firent parfois jaillir des flots inattendus puisés à ces sources nouvelles.

Nous nous rappelons, comme un souvenir d'hier, sa conférence sur la « sensibilité des plantes. » C'était à Clermont et devant tous les membres de l'Association française. Il commença d'une voix si hésitante que le public se sentait inquiet pour l'orateur. Peu à peu les phrases s'éclaircirent; l'auditoire, d'ailleurs, était déjà captivé : Claude Bernard décrivait les modifications de la sensibilité, « qui n'est point l'apanage exclusif des animaux », et dont les étapes descendantes parcourent aussi la série des végétaux.

Il nous montrait le chloroforme endormant aussi bien la sensitive que l'homme : sous l'influence des vapeurs anesthésiques, la graine de cresson s'endort; elle sommeille malgré les conditions de chaleur et d'humidité favorables à sa germination. Dès que le chloroforme est enlevé, l'activité reprend, la graine pousse sa tigelle. Mêlez quelques gouttes d'éther à l'eau où végète une plante aquatique, sa respiration s'arrête; elle n'absorbe plus d'acide carbonique et n'émet plus d'oxygène, du moins jusqu'à complète évaporation de l'éther. Le végétal microscopique qui constitue la levure du vin ou de la bière n'échappe pas à cette loi, et de l'eau chloroformée en suspend la fermentation : le champignon dort, laissant intact le sucre qui doit le nourrir.

Cette question de la sensibilité des plantes était de celles qu'il traitait le plus volontiers : elle tend à prouver que les phénomènes essentiels de la vie sont identiques chez les animaux et chez les végétaux. Toute cellule, animale ou végétale, jouit des mêmes attributs essentiels; elle prend au monde ambiant les matériaux qu'elle modifie; elle les élabore suivant les mêmes lois, elle en forme des réserves aux dépens desquelles elle se nourrira. Elle vit par un double mouvement de création et de destruction organiques, et nous arrivons à cette double conclusion de Claude Bernard : « Il n'y a pour la plante et pour l'animal qu'une même physiologie, reposant sur les mêmes principes généraux. »

Des hommes ont révolutionné une science, qui n'en sont pas moins morts ignorés; leurs découvertes n'ont pas franchi les abords du petit cénacle d'une section de l'Institut, et leur existence s'est éteinte sans soulever une rumeur, même légère, dans la foule des intelligences cultivées. Claude Bernard, on l'a vu, a été plus heureux, et son nom fut promptement connu du public, qu'un article sur le *curare,* paru en 1864 dans la *Revue des Deux Mondes,* suffit pour conquérir. Cette étude, à la vérité, restera le modèle parfait des analyses de physiologie.

L'article de Claude Bernard sur le *cœur* eut le même succès : la physiologie consacre, jusqu'à un certain point, l'opinion que nous ont léguée le langage et la poésie de tous les peuples, et qui font du cœur « le siège et l'emblème des sentiments les plus nobles et les plus tendres de notre âme. » Toutes nos émotions retentissent d'une manière directe sur cet organe, qui à son tour réagit sur le cerveau, dont il active ou ralentit la circulation... Mais ici l'analyse semblerait peut-être brutale, et il faudrait de longues pages pour rendre, dans toutes ses nuances, un sujet aussi délicat.

Ces articles de la *Revue des Deux Mondes,* et son *Introduction à l'étude de la science expérimentale,* ouvrirent à Claude Bernard les portes de l'Académie française : en 1868, elle le donna comme successeur à Flourens. Bientôt l'Empire le nomma sénateur. Après la guerrre, il reprit ses cours au Muséum et au Collège de France, et continua la série de ses découvertes. Son intelligence atteignait alors son plus vif éclat, et nous espérions jouir longtemps encore de cette maturité féconde, lorsqu'il fut enlevé, à l'âge de soixante-quatre ans, en pleine activité, au milieu d'un travail sur les fermentations, à propos duquel il disait, quatre jours avant sa mort : « C'est dommage! c'eût été bien finir! »

Claude Bernard était grand, et son corps, robuste quoique courbé dans les dernières années de sa vie, portait une tête d'un caractère superbe. Son large front semblait se continuer encore sous les cheveux qui retombaient sur le cou en quelques boucles grisonnantes. D'épais sourcils ombrageaient des yeux, songeurs d'habitude, mais parfois singulièrement vifs; la pénétration du regard contrastait alors avec le calme profond qui régnait sur cette physionomie. Le nez était ferme, la bouche largement fendue, aux lèvres un peu fortes et souvent entr'ouvertes par un sourire dont la bienveillance n'excluait pas une certaine ironie. Mais ce qui marquait la figure de Claude Bernard d'un sceau bien personnel, c'était son expression de puissance et cette sereine énergie qui ne s'irrite jamais, parce qu'elle est sûre d'elle-même.

Arrivé maintenant au bout de cette trop incomplète étude, si nous embrassons d'un coup d'œil la course de ce génie fécond, au développement puissant et régulier, ne nous semble-t-il pas voir un de ces fleuves, humbles à leur source, mais qui bientôt élargissent progressivement leurs rives, et, paisiblement, sans cataractes, sans rapides, sans brusques détours, roulent jusqu'à la mer la majesté de leurs flots?

Dr Paul Reclus.

MARIETTE-BEY.

« J'ai fait deux choses en ma vie, écrivait un jour Auguste Mariette : le Sérapéum de Memphis et le Musée de Boulaq. » Parole modeste si l'on songe à la quantité de fouilles et de publications exécutées par l'illustre archéologue français depuis 1850 jusqu'à 1881, c'est-à-dire pendant la seconde moitié de son existence; parole vraie néanmoins, en ce qu'elle résume et sa vie active et son œuvre de prédilection.

Cette vie est trop remplie et cette œuvre est trop vaste pour que nous puissions les raconter ici tout au long; mais, avec l'aide de ces deux noms préférés, Sérapéum et Boulaq, nous tâcherons de donner un aperçu de cette carrière dont ils furent comme l'aurore et le couchant. (1)

I. — Le Sérapéum de Memphis.

Cette période décisive de la vie de Mariette ne dura que quatre ans effectifs, de 1850 à 1854; mais il convient peut-être de lui adjoindre ces années d'obscurité, de lutte et de vocation croissante, qui commencent vers 1842, alors que Mariette n'était qu'un petit professeur de vingt et un ans au collège municipal de Boulogne-sur-Mer, sa ville natale.

Un fait des moins connus, et dont après la mort de Mariette nous avons trouvé l'indice dans ses archives personnelles de Boulaq, est que, dans le cours de 1846, il fit deux demandes à M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, pour obtenir une mission en Égypte. Il fut soutenu dans ces démarches par François Delessert, député du Pas-de-Calais; mais tous les efforts n'aboutirent qu'à un refus : « — Il n'y avait plus de fonds dispo-

(1) Sur la vie, les aventures, les travaux et la mort de Mariette, on peut consulter : — de Sauley, *Constitutionnel*, 9 et 10 décembre 1854. — Mariette, *Choix de monuments du Sérapéum*, 1856. — Beulé, *Fouilles et découvertes*, 2e vol., 1873. — E. Desjardins, *Revue générale de l'architecture*, 1860; et *Rev. des Deux Mondes*, 15 mars 1874. — Ledrain, *Illustration*, janvier 1881. — Miss Amelia B. Edwards, *the Academy*, 29 janvier 1881. — G. Charmes, *Débats* des 5 et 8 février 1881. — E. de Vogüé, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1881. — E. Renan, *Journal asiatique*, compte rendu annuel; et *Revue politique et littéraire*, 1er octobre 1881. — É. Deseille, *les Débuts de Mariette* (enfance et jeunesse), Paris, E. Leroux, 1881; et sa Notice à propos de l'inauguration de la statue, Boulogne, 1882. — G. Maspero, *Jahresbericht de Bursian*, Berlin, 1881. — A. Rhoné, *l'Égypte à petites journées*; et *Gazette des beaux-arts*, sept. 1881, avec un catalogue des ouvrages de Mariette. — E. Naville, *Bibliothèque universelle* de Genève, 1883. Etc., etc.

Sous presse : — Recueil de discours et conférences prononcés à l'inauguration de la statue de Mariette; Boulogne-sur-Mer. — A. Mariette, *Compte rendu des fouilles du Sérapéum* (ouvrage posthume); Paris, Vieweg, in-4°, avec plans et dessins.

nibles, disait-on, car une mission semblable venait d'être donnée à une autre personne. »

En 1850, Mariette put enfin entrer dans cette carrière des explorations actives pour laquelle il était fait. Désormais on le connaissait, car depuis un an il était attaché, sous la direction de Longpérier, à la réorganisation du Musée égyptien du Louvre, et il venait de se distinguer par des essais remarquables d'érudition et d'interprétation de textes hiéroglyphiques. Au mois d'août 1850, sur le rapport favorable d'une commission composée de MM. Quatremère, Jomard, Ampère et Charles Lenormant, l'Académie des inscriptions obtint pour Mariette la mission en Égypte qu'il désirait depuis si longtemps. Le but nominal était de parcourir les couvents coptes ou chrétiens pour y rechercher ou y cataloguer les manuscrits coptes ou syriaques intéressant l'histoire du christianisme en Orient. Mais, au dire de Mariette lui-même, ce mandat était très large, très élastique, et dans son rapport du 21 juin, l'Académie avait admis ou sous-entendu la possibilité d'entreprendre des fouilles et d'autres recherches archéologiques sur des points désignés. On connaissait déjà assez Mariette pour savoir que son initiative et sa passion désintéressée de la science le guideraient mieux qu'aucun programme imposé à l'avance.

Mariette-Bey (1821-1881).

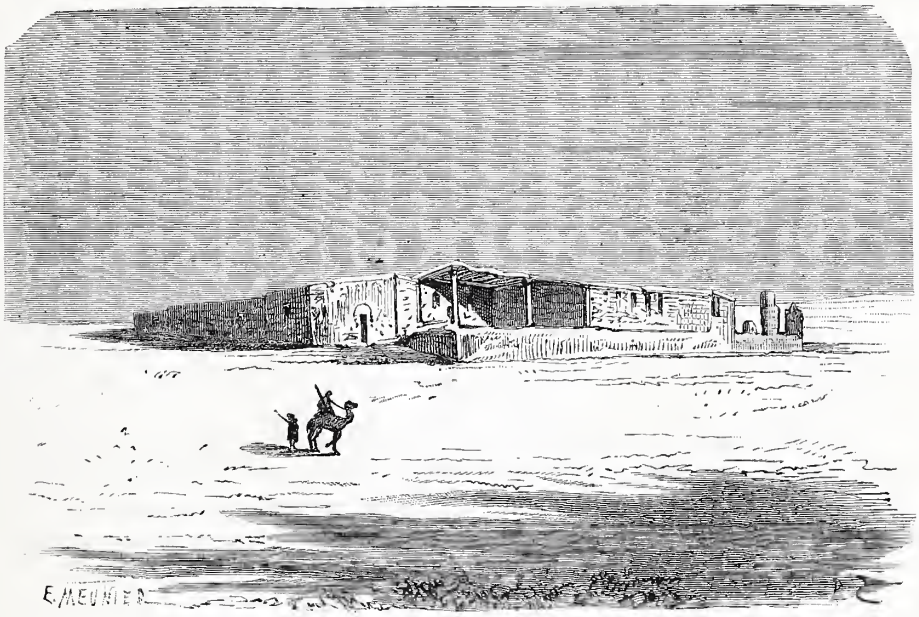
Le hasard, qui sert toujours si bien le génie, se chargea d'offrir à Mariette un but plus en rapport avec ses goûts de savant doublé d'un homme d'action; et le but qui s'offrit à lui fut si beau, que son histoire ressemble à un roman auquel ne manqua ni la poésie, ni les souffrances, ni même les dangers; car le premier de tous les périls pouvait être de perdre sa réputation en poursuivant une chimère.

En attendant la permission, lente à venir, de visiter les couvents, Mariette, obéissant à sa vraie vocation, campait dans le désert, étudiant pas à pas, mesurant, classant les innombrables tombeaux de tous âges (depuis 4000 ans avant notre ère) qui entourent les pyramides de Gizèh et de Saqqarah. Un jour, comme il parcourait la nécropole de Memphis, cherchant à démêler le plan original des tombes, il rencontra, à la distance d'environ 600 mètres de la face nord de la *pyramide à degrés*, la tête souriante d'un sphinx de pierre qui sortait du sable et le regardait. Du premier coup d'œil il reconnut un de ceux dont il avait vu tant d'exemplaires transportés au Caire et à Alexandrie, et qu'on lui avait dit venir de ce même plateau de Saqqarah. Comme il se dirigeait vers le sphinx, son pied heurta quelques éclats de pierre taillés dont l'un portait, écrite en hiéroglyphes, une invocation à Osiris-Apis, ou Apis mort, le Sérapis des Latins. Au même instant, une illumination soudaine de l'esprit lui rappela ce passage de Strabon (XVII, 32) où le géographe grec parle d'un temple de Sérapis situé à Memphis, dans un endroit tellement sablonneux que les vents y enterraient les sphinx de l'avenue, les uns jusqu'à moitié, les autres jusqu'à la tête. Nul doute, le temple de Sérapis dont parlait Strabon venait d'être retrouvé!

Des fouilles, pratiquées autour du premier sphinx, puis dans son alignement, en amenèrent d'autres, et bientôt l'on vit se dessiner un tronçon d'avenue qui se dirigeait vers l'ouest en s'enfonçant de plus en plus sous la surface du sable. C'est alors que Mariette renonça au premier objet de sa mission pour suivre cette piste qui devait le conduire dans les souterrains oubliés où avaient été déposés les restes des taureaux Apis, considérés par les anciens Égyptiens comme des incarnations d'Osiris et comme des garants de la présence du dieu suprême au milieu des hommes.

C'est pendant ces fouilles, devenues si pénibles par l'énormité des déblais à enlever, par le manque d'argent et les entraves de toutes sortes que lui apposait le gouvernement égyptien, enfin par la jalousie féroce des marchands d'antiquités; c'est pendant ces fouilles mémorables que Mariette construisit et habita la pauvre maisonnette dont nous donnons le dessin et qui existe encore. Si cet humble gîte, devenu célèbre, n'a pas changé d'aspect, combien ses abords diffèrent de ce qu'ils furent au moment des fouilles! Les vents violents dont parle Strabon ont, en très peu d'années, comblé de sable la tranchée profonde que l'on avait été obligé de creuser avec tant de peine et de lenteur pour

retrouver et suivre l'avenue conduisant au temple. Cette avenue, bordée de sphinx, et dont la direction générale est à peu près dans la parallèle de la maisonnette, déboucherait à l'extrême droite de notre dessin, sous la tache d'ombre, mais à 20 mètres peut-être de profondeur. En ce lieu, elle tournait à angle droit vers la gauche jusqu'au point où s'avance un chameau. L'avenue se terminait là par un ouvrage du temps des Ptolémées : un grand hémicycle de maçonnerie portant onze statues de législateurs, philosophes et poètes de la Grèce antique qui visitèrent l'Égypte ou la célébrèrent. A gauche de l'hémicycle, au pied d'escarpements qui ne figurent pas ici, était une chapelle égyptienne dédiée à *Apis vivant* par Nectanébo Ier, l'avant-dernier des pharaons (378 avant J.-C.). A droite de l'hémicycle, en face de la chapelle et longeant la maison de Mariette à environ 20 mètres de distance et à 10 mètres en contre-bas, s'ouvrait une rue, une avenue dallée ou *dromos,* large de 15 mètres ; elle était renfermée entre deux murs d'un mètre de haut et de 1m.55 de large, où se dressait, comme sur un piédestal courant, une série de figures colossales en pierre représentant des animaux symboliques conduits par des génies enfants : élucubrations de la philosophie grecque alexandrine et indices de la politique habile des Ptolémées, qui embellissaient les sanctuaires en renom. Il y avait un paon haut de 2 mètres dont la queue en roue émerge encore un peu hors du



Campement de Mariette-Bey pendant les fouilles du Sérapéum de Memphis.

sable, devant le milieu et du côté de la maison ; puis un coq géant, une lionne, une panthère à queue de serpent, un Cerbère, un phénix à tête de femme, etc. Du côté droit de l'allée, faisant face à la maison de Mariette, s'ouvraient deux petites chapelles contiguës, l'une grecque, l'autre égyptienne et renfermant cette statue en pierre du taureau Apis, qui a été transportée au Musée égyptien du Louvre avec les sphinx et les inscriptions du Sérapéum, et déposée dans la petite salle annexe de la grande salle du rez-de-chaussée.

C'est sur le prolongement de l'avenue dallée, longue de 86 mètres, que, dans la nuit du 11 au 12 novembre 1851, plus d'un an après le commencement des fouilles, Mariette découvrit enfin l'une des cinq entrées de la partie souterraine du temple, dont les édifices extérieurs avaient complètement disparu. Il trouva ces souterrains dans l'état de bouleversement sauvage où les chrétiens du cinquième siècle mirent tous les sanctuaires du culte égyptien, après l'édit de persécution de l'empereur Théodose, sollicité et promulgué par les évêques d'Alexandrie. Les sépultures des Apis étaient violées, les stèles votives arrachées et brisées ; et ce fut une besogne très longue, très difficile pour Mariette, que de remettre de l'ordre dans ces milliers d'inscriptions dont les plus anciennes remontent au seizième siècle avant notre ère et ont éclairé d'un jour nouveau plusieurs points obscurs de la chronologie et de l'histoire du monde ancien. La partie qui reste aujourd'hui visible des souterrains (VIIIe-Ier s.) contient une trentaine de chambres et vingt-quatre sarcophages presque tous colossaux, en granit rose ou noir d'un admirable travail ; chacun a renfermé les restes d'un taureau sacré. Les parties les plus anciennes des souterrains sont ruinées et de nouveau ensablées. Le nombre total des Apis dont on a retrouvé la trace est de 64. L'un des sarcophages est si grand que, dans l'intérieur, Mariette avait coutume de faire préparer une collation pour ses invités, qui s'asseyaient autour de la table qu'on y voit encore ; on y a même valsé ! Tous ces beaux monuments réunis étaient trop en vue pour avoir pu être épargnés par les dévastateurs avides et fanatiques. Tous étaient ouverts et vides ; mais dans les envi-

rons immédiats, Mariette découvrit quelques caveaux *isolés* d'Apis plus anciens et qui, déjà perdus dans le sable, avaient échappé aux violateurs. Il y trouva trois sépultures intactes, avec les restes des Apis et de beaux bijoux d'or du temps de Ramsès II (Sésostris), à peu près contemporains de l'Exode : on peut les voir dans les vitrines du Musée égyptien au Louvre. Dans un de ces caveaux, restés murés depuis l'ensevelissement, il aperçut, en y entrant pour la première fois, le 19 mars 1852, l'empreinte de pieds nus sur le sable : c'était la trace des derniers prêtres qui avaient enfermé le dieu dans sa tombe, environ trente-trois siècles auparavant.

Le site que nous avons décrit est aujourd'hui morne, désolé; mais quand on en connaît un peu l'histoire, quand on se représente l'animation perpétuelle, les pompes solennelles, les visites de pharaons, de conquérants et de voyageurs dont la nécropole et le tombeau du dieu de Memphis furent sans interruption le théâtre depuis 4000, 5000 ans ou peut-être davantage avant Jésus-Christ, jusqu'au huitième siècle au moins de notre ère; lorsqu'on se rappelle les débuts quasi légendaires de Mariette, son prestige personnel, le feu de son esprit, les contrastes de son caractère parfois rude, mais toujours simple, grand, attachant, on se prend à aimer cette pauvre masure abandonnée. On ne se lasse pas de ce silence éternel, qui dit tant de choses qu'on en demeure à la fois accablé et charmé. Sur ce plateau lumineux, qui songe à se plaindre de la monotonie du désert! Un vent léger le parcourt et le rafraîchit sans cesse, et devant la terrasse de Mariette une échancrure de la ligne ondulée des sables laisse apparaître, comme en un mirage, la plaine verdoyante ou couverte d'eau que terminent au lointain les édifices aériens du Caire des Mille et une nuits. Là-bas seulement est le désert, avec le vide et l'ennui; car c'est là que la bande noire des ingénieurs et des agents voyers s'agite et travaille sans relâche à réduire la cité merveilleuse des califes et des sultans mamelouks à cet état de banalité et de vulgarité mercantiles auquel aspirent les Conseils de presque toutes les villes.

A suivre. ARTHUR RHONÉ [1].

LE PROFESSEUR D'AGRICULTURE.

DIALOGUE.

C'était grande fête à ***, chef-lieu de canton. Il y avait comice agricole. De plus, le professeur départemental, nommé tout récemment, devait faire sa première conférence sur l'agriculture.

Chacun se pressait pour voir le *monsieur* qui prétendait apprendre aux cultivateurs leur métier! « Ils doivent pourtant le savoir, depuis le temps qu'ils poussent la charrue, pendant que le monsieur travaille dans ses livres, à l'ombre en été, au coin du feu en hiver, mais toujours bien à l'aise. »

Mais les notables applaudissaient chaudement l'orateur, car ils savaient presque tous qu'on peut être un très bon ouvrier de campagne, laboureur de premier ordre, et en même temps cultivateur fort médiocre.

Les villageois applaudissaient aussi, mais avec peu d'entrain et même un peu de méfiance. Le plus habile cultivateur du canton, le père Martin, maquignon rusé bien connu sur toutes les foires, ne dissimulait pas des sourires ironiques accompagnés de petits haussements d'épaules.

A la sortie, Martin était entouré par les *jeunes :*

— Eh bien, père Martin, qu'est-ce que vous dites de cela? Voilà ce qui s'appelle parler!

— Oui, oui, les paroles, ça va toujours! Nous avions déjà notre voisin, M. Richard, qui fume ses champs avec des pièces de cent sous; mais tout le monde ne peut pas en faire autant, vu que tout le monde ne s'est pas enrichi dans la bonneterie. Nous aurons maintenant un monsieur de Paris qui va nous apprendre à fumer nos champs avec de belles paroles : ça vaudra bien mieux, c'est moins cher et plus propre que le fumier qu'on a l'air de mépriser!

— Vous croyez que je méprise le fumier? Vous m'avez mal compris, dit le professeur, qui avait tout entendu. J'ai voulu seulement prouver que le fumier ne suffit pas.

— Eh bien, si le fumier était insuffisant, comment donc nos pères auraient-ils vécu, depuis que le monde est monde, jusqu'au jour d'aujourd'hui? J'ai entendu dire à des hommes très instruits, qui savaient le latin et même le grec (à ce qu'ils prétendaient), que les Grecs et les Romains étaient bien plus malins que nous autres, et qu'ils cultivaient mieux qu'à présent. Mieux, je ne le crois pas; mais aussi bien, c'est peut-être vrai tout de même. En tout cas, les anciens n'achetaient pas d'engrais et n'employaient que le fumier.

— Savez-vous ce que sont devenues les terres cultivées par ces gens si habiles?

— Parbleu! elles sont restées à leur place, et sans doute on continue à les cultiver?

— C'est ce qui vous trompe : la plupart sont abandonnées; ce sont des déserts ou des friches laissées à la vaine pâture. Et justement cela vous prouve qu'on ne peut pas cultiver indéfiniment la même terre en ne lui rendant que du fumier, qui ne représente toujours qu'une partie de ce qu'enlève la récolte. Quand on n'emploie pas de fumier, la terre est épuisée au bout de quatre ou cinq ans, comme vous avez pu le voir sur les bois défrichés dans le département. Pour cultiver le café, au Brésil, on brûle de magnifiques forêts : ce sol, formé de terre mêlée des cendres des plus beaux arbres du monde, donne du café pendant trente ans, sans aucune fumure. Au bout de ce temps, le sol est épuisé : les caféiers périssent, on abandonne la plantation; mais la forêt ne se reforme pas dans

[1] Voy. la note page 203.

cette terre appauvrie, qui se recouvre seulement de maigres broussailles.

Mais la même terre, fumée régulièrement et cultivée à la manière des anciens, avec des jachères, s'épuiserait en cinq cents ans peut-être.

Cultivée à la façon moderne, comme dans le Nord, elle deviendrait stérile en trente ans, si l'on ne venait en aide au fumier par d'autres engrais.

— Cinq cents ans! c'est vous qui l'avez dit, et je ne demande pas plus. Vive la culture des anciens! Je vous disais bien qu'ils étaient plus forts que nous. Dans cinq cents ans, il y aura beau temps que les arrière-petits-enfants du père Martin n'auront plus besoin de rien.

— Vous oubliez la chose essentielle : c'est qu'on est forcé de cultiver à la façon moderne, c'est-à-dire de demander à la terre bien plus qu'autrefois, à cause de la cherté de la main-d'œuvre et de tout le reste. Ainsi, on se contentait fort bien d'une récolte de 12 hectolitres par hectare : c'est même encore la moyenne de ce département-ci. Mais il faut arriver à doubler et même à tripler cette production (comme dans le Nord), si l'on veut faire des bénéfices sérieux. Plus vous tirez de produits de la terre, plus vous devez lui rendre.

Autrement dit, vous devez *nourrir* la terre si vous voulez qu'elle vous nourrisse sans s'épuiser.

Ainsi, pourquoi élevez-vous des porcs anglais? et pourquoi, à votre exemple, tous vos voisins ont-ils renoncé à la vieille race des porcs du pays?

— C'est bien facile à expliquer. Nous autres paysans, nous ne savons guère parler, ni écrire; mais nous savons compter, très bien sur les doigts et même un peu sur le papier. Nos « habillés de soie », sauf le respect qui vous est dû, étaient de bonnes bêtes, hautes sur jambes, courant à travers bois pour ramasser les glands et ne coûtant pas cher à nourrir; mais il fallait soigner ces gaillards-là pendant dix-huit mois et deux ans avant de les tuer. Il y a donc tout profit à élever des porcs anglais, car on les tue de six à huit mois, et ils font le même poids que les autres.

Dans ces bêtes-là, tout est viande et graisse; et si peu d'os! et presque pas de tête! Mais pour le métier qu'ils font, ce n'est pas nécessaire. Ah! par exemple, il faut les nourrir à *bouche que veux-tu*, aussitôt sevrés. Mais on ne fait que leur *prêter* la nourriture; ils vous la rendent bien avant la fin de l'année, et avec de gros intérêts!

— Eh bien! si vous prêtez à la terre en choisissant ce qui lui convient, elle vous rendra de même très généreusement. Vous voyez bien qu'il faut travailler pour les *gros rendements*, soit dans la culture, soit dans l'élevage. Mais, de même que le porc anglais qui rend beaucoup doit être largement nourri, de même la terre qui donne de fortes récoltes doit être largement fumée, en ajoutant au fumier des engrais convenables.

— Ah! les engrais! c'est une ruine! Et les marchands d'engrais (il n'y en a pas ici) tous voleurs! Les commis voyageurs parcourent nos villages en proposant leurs denrées : ils sont très bien mis, en paletots neufs et chapeaux de soie. Ils font de grosses dépenses dans les auberges, et les paysans disent : « Faut-il que leur affaire soit bonne pour qu'ils gagnent tant d'argent! Essayons tout de même d'en acheter un peu. » Et, au fond, c'est toujours le pauvre paysan qui paye ces beaux messieurs; en échange de son argent si durement gagné, il ne reçoit que des ingrédients qui, bien souvent, ne valent pas la boue des chemins! Quels gredins! Une fois, Monsieur, un de ces *faraud*s m'a attrappé, moi, le père Martin! Aussi, quand un marchand d'engrais vient me demander, j'ouvre ma porte toute grande; mais j'appelle mes chiens, et il n'a que le temps de se sauver, quelquefois en laissant un morceau de son beau paletot, qui nous appartient, car nous l'avons payé.

— Je peux croire que ce que vous dites est vrai pour quelques-uns des commis en engrais qui parcourent les campagnes. Le marchand leur donne une commission énorme, jusqu'à la moitié du bénéfice : c'est le vol organisé. Ils sont punis quelquefois, mais pas assez durement; car nos lois sur la falsification sont à refaire.

Mais il y a de très honnêtes gens parmi les marchands d'engrais; de très fortes maisons qui livrent *aux prix du cours* (que les villageois ne connaissent pas, bien qu'ils se trouvent dans tous les journaux d'agriculture). Les grands cultivateurs du Nord, les *sucriers* notamment, n'achètent qu'à ces messieurs. Mais, suivant le dicton *Aux pauvres la besace*, ce sont les petits cultivateurs qui sont exploités, les gros ayant tout ce qu'il faut pour se défendre, instruction, argent, relations, etc. C'est précisément pour aider le paysan à se défendre que l'on a créé les *stations agronomiques* [1], les *chaires d'agriculture départementales*, et même l'enseignement de l'agriculture dans les écoles primaires.

En réalité, nous sommes tous ouvriers du même ouvrage; en blouse ou en paletot, tenant la charrue ou la plume, nous devons tous marcher la main dans la main, unissant nos efforts pour arriver au même but : faire rendre à la terre le plus possible avec la moindre dépense, de manière à lutter contre les produits étrangers qui nous envahissent de plus en plus.

— C'est vrai qu'on est toujours sot de se laisser attraper. Dire qu'on ne me tromperait pas de dix sous sur la valeur d'un hectolitre de blé ou de quarante sous sur celle d'un veau, et que je me suis laissé vendre pour 100 francs un engrais qui n'en valait pas 10! C'est ma faute; on devrait toujours connaître ce qu'on achète. Mais le gredin m'avait donné une facture avec *analyse garantie*, quatre pour cent d'azote. Qu'est-ce que c'est que l'azote? Je n'en savais rien, et je m'en suis informé plus tard, à notre chef-lieu, quand j'ai vu que l'engrais n'avait presque rien fait.

Le directeur de la station agronomique m'a dit : « L'azote est très cher, il vaut cinquante sous le

[1] Voy. les Tables.

kilogramme au cours actuel des engrais sur le marché. Vous avez acheté 100 kilogrammes d'engrais à 4 pour 100? Cela fait juste 10 francs! » J'ai remercié, et je n'ai pas avoué que j'avais payé 100 francs, c'était trop bête. Mais aussi qui aurait pu se douter! quand on n'a jamais vu ni touché d'azote!... Enfin n'y pensons plus. Vous dites bien qu'il faut nourrir la terre, et c'est peut-être vrai, quoique ça doive coûter cher. Mais comment la nourrir à sa faim? car enfin si on lui donne ce qu'elle ne demande pas!

— J'irai vous voir dimanche prochain et je vous expliquerai cela au coin du feu, ainsi qu'à vos voisins si vous les invitez. Mais vous voyez que je ne suis pas un marchand d'engrais et vous enfermerez vos chiens.

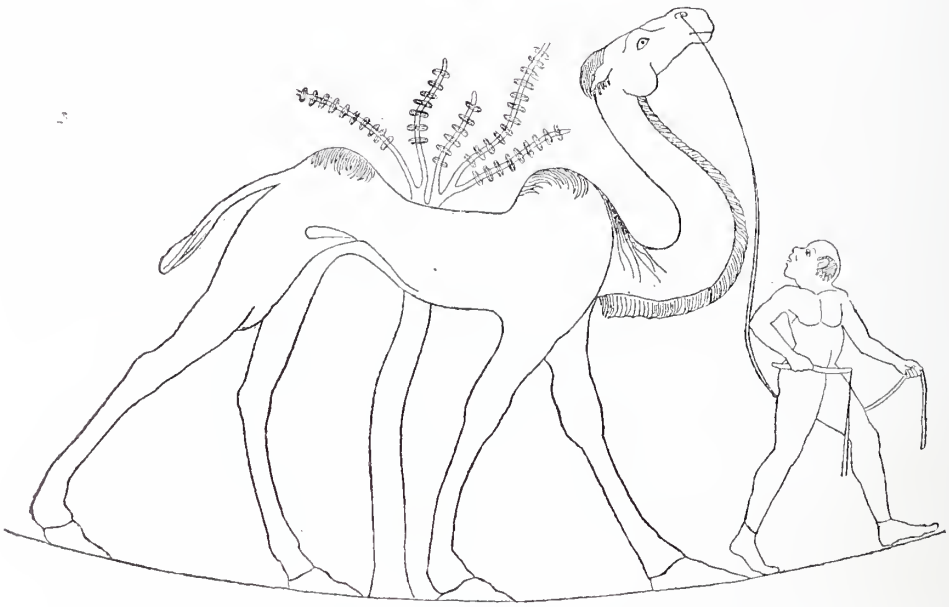
— Certainement : vous serez reçu en ami, et je suis sûr que vous m'aiderez à me venger de mon voleur ou de ses pareils. Ah! le brigand! Si je pouvais seulement lui vendre un cheval ou un lot de moutons! il verrait que je m'y connais mieux qu'aux engrais.

A suivre.

GUIGNET.
Ancien chef de station agricole.

LE CHAMEAU DANS L'ANTIQUITÉ.

Le vase grec d'où est tirée la peinture que l'on voit ici reproduite appartient aujourd'hui au Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Les figures se



Éthiopien et chameau. — D'après un vase grec du Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

détachent en rouge sur un fond noir, et leur style permet d'en dater l'exécution de la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. Cette peinture offre donc la plus ancienne représentation connue d'un chameau dans une œuvre de travail grec. On n'en connaît qu'un très petit nombre d'autres d'époque plus récente, dont la plus remarquable est un vase où l'on voit Bacchus vainqueur de l'Asie, monté sur un chameau, et accompagné d'un cortège de personnages vêtus comme lui-même d'un costume oriental, qui célèbrent son triomphe par des danses et des chants : c'est ainsi que chaque année au printemps on fêtait sur le mont Tmolus, en Lydie, son retour victorieux.

Sur tous ces vases c'est le chameau à deux bosses, originaire de la Bactriane, que l'on voit figuré. On admet généralement que cet animal est passé d'Asie en Afrique seulement vers le commencement de notre ère; cependant il est certain que quinze ou vingt siècles plus tôt il était connu en Égypte et qu'il y était amené des contrées du sud, où abondent encore aujourd'hui les deux espèces du genre, c'est-à-dire le chameau à deux bosses et le dromadaire, qui n'en a qu'une [1]. On se demande comment les peuples africains, qui entretenaient des relations actives entre la côte de la Méditerranée et l'intérieur du continent, ont pu se passer longtemps de l'animal qu'on a appelé « le vaisseau du désert », et qui semble en effet le véhicule indispensable du commerce et de la civilisation propres à ces contrées. Sur le vase de l'Ermitage, c'est un jeune Éthiopien, à la tête rasée, qui conduit l'animal à l'aide d'une longue bride passée dans les naseaux.

Il n'est jamais question du chameau dans les récits des guerres soutenues par les Romains contre les Carthaginois, et plus tard contre les Numides. Celui qu'a fait Salluste de l'expédition de Marius qui aboutit à la prise de Capsa, dans la guerre contre Jugurtha, semble bien démontrer que les Romains n'avaient pas alors à leur disposition des chameaux, dont ils n'eussent pas manqué de se servir pour porter l'eau et les provisions. C'est en Asie qu'ils en rencontrèrent pour la première fois, dans les armées d'Antiochus d'abord, puis de Mithridate.

[1] Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 408 et suiv.

Par la suite ils les employèrent à leur tour, soit pour les transports, soit pour l'usage de la cavalerie auxiliaire, en Afrique aussi bien qu'en Asie. Dès le deuxième siècle, les chameaux avaient dans les camps une place à côté des troupes régulières. Ils finirent par en avoir une dans les armées permanentes : on trouve au moins, dans le Bas-Empire, la mention de corps de dromadaires appartenant à celles qui stationnaient en Égypte et en Palestine. On voit des chameaux chargés de bagages dans les bas-reliefs de la colonne de Théodose à Constantinople.

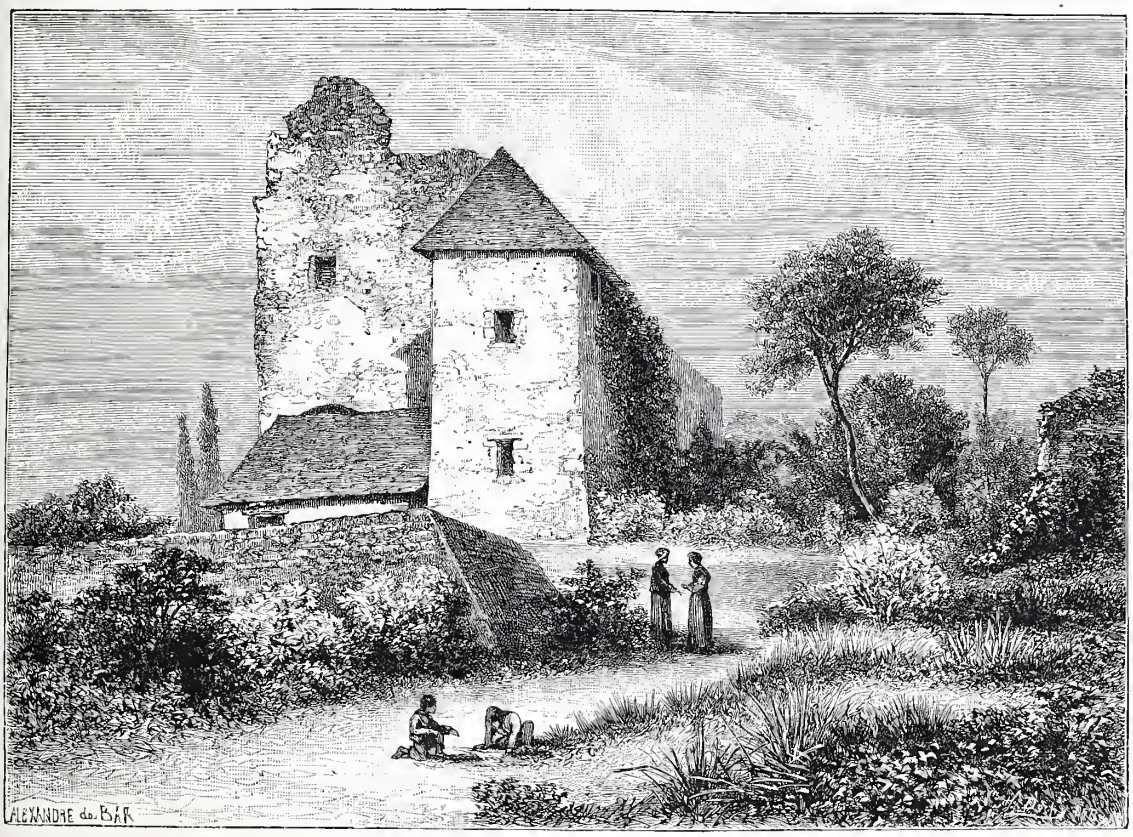
Des chameaux furent aussi employés comme bêtes de trait pour les transports publics.

E. Saglio.

RUINES DU CHATEAU DE FLEURÉ

(Sarthe).

Le château de Fleuré, dans la commune de la Chapelle-Saint-Remy, au canton de Tuffé, n'est plus maintenant qu'une humble ferme, encombrée



Ruines du château de Fleuré. — D'après un dessin de M. B. Hauréau.

par des débris de toute sorte. Les murs qui l'entouraient pouvaient résister à de vigoureux assauts, ayant environ un mètre d'épaisseur ; mais le temps les a rasés, et ce qu'il en reste en fait à peine soupçonner l'importance. Les anciens fossés, envahis par une végétation de plus en plus luxuriante, seront bientôt comblés. L'ensemble du manoir féodal n'est plus qu'une ruine pittoresque.

Les seigneurs de Fleuré ont été jadis puissants. Au treizième siècle, Hamelin de Fleuré était sénéchal de Montfort. On trouve encore établis dans ce château, à diverses dates, les Montboissier, maison illustre, à laquelle appartenait l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable, et les fiers Mailly, qui avaient pour devise *Hongne qui vonra* (Se plaigne qui voudra).

B.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 146.

IV

Gardons-nous de nous embarrasser d'instruments et d'appareils. Le superflu, « chose si nécessaire » dans la vie de tous les jours, est odieux en voyage. Nous n'emporterons que l'indispensable :

Un thermomètre,
Un baromètre,
Une boussole,
Un chronomètre,
Un théodolite,
Carnet et crayon.

Familiarisons-nous d'abord avec nos instruments.

V

Thermomètre. — Notre thermomètre est un petit

thermomètre à mercure, à tube capillaire, avec échelle centigrade.

Les thermomètres à esprit-de-vin sont beaucoup plus sujets à se déranger en voyage; pourtant, si nous voulions explorer une région septentrionale, il conviendrait de nous munir aussi d'un thermomètre à alcool, car le mercure se congèle à 39 degrés au-dessous de zéro, et l'on peut avoir à enregistrer, en Sibérie par exemple, des températures de — 50 et même — 60 degrés centigrades. Si nous partions au contraire pour un pays chaud, il faudrait prendre un thermomètre dont l'échelle est calculée pour les températures tropicales.

Notre thermomètre nous servira à noter la temrature d'un lieu à un moment déterminé, en vue des observations barométriques que nous aurons à faire.

Nous ne faisons pas de météorologie et n'avons point à chercher les extrêmes de température en vingt-quatre heures, afin d'obtenir la température moyenne et le climat du lieu. Voilà pourquoi nous n'emportons pas de thermomètre à minima et à maxima.

Il est plus difficile qu'on ne le suppose de déterminer la température exacte d'un lieu. L'exposition, la réverbération, les courants d'air, la nature des abris, la hauteur au-dessus du sol, sont autant de causes qui influent sur les indications du thermomètre. Il faudra donc y avoir égard. On suspendra l'instrument à environ un mètre au-dessus du sol, et à 50 centimètres au moins de toute muraille ou paroi rocheuse. Il devra être à l'ombre, tourné au nord si l'on est dans l'hémisphère septentrional, et au sud dans l'hémisphère méridional. Tout en étant à l'abri du soleil et de la pluie, il devra être exposé à l'air, sans se trouver sur le passage d'un courant chaud ou froid.

Ces diverses conditions ne sont pas toujours faciles à remplir. En pleine campagne, on sera tenté de chercher dans une forêt une place ombragée; mais la température sous bois n'est pas la même que celle du dehors : elle est inférieure en été et supérieure en hiver.

Placer le thermomètre sous une tente ne serait pas non plus convenable, car on n'y obtiendrait pas la véritable température du dehors. Le seul moyen, c'est de suspendre l'instrument par un cordon, c'est-à-dire d'en faire un *thermomètre-fronde* (il faut pour cela que le tube de notre thermomètre soit percé d'un trou à son extrémité supérieure), et de le faire tournoyer vivement dans l'air, jusqu'à ce que le mercure devienne stationnaire. On obtient ainsi, même en plein soleil, assez exactement la température de l'air. (Kaltbrunner, *Manuel du voyageur*. Zurich, 1879, 1 vol. in-8°.)

VI

Baromètre. — Notre baromètre est un baromètre anéroïde; il nous servira à déterminer les hauteurs.

Cet instrument, entièrement métallique, consiste en une boîte circulaire munie d'un diaphragme très mince sur lequel agit la pression atmosphérique lorsque le vide parfait a été obtenu dans l'intérieur. La courbure plus ou moins forte de ce diaphragme agit sur une aiguille par un système d'amplification de mouvement.

La graduation est établie en relation avec les hauteurs de la colonne de mercure dans le baromètre ordinaire. Les mêmes tables peuvent donc être employées pour les calculs d'altitudes.

Le baromètre anéroïde n'a pas pour le transport les inconvénients du baromètre à mercure (la fragilité, le volume, etc.), et il peut donner, s'il est bien construit, des résultats d'une approximation aussi grande.

Les observations barométriques appliquées à la mesure des hauteurs remplacent les opérations si lentes du nivellement; le voyageur peut ainsi mesurer à la course, le long de sa route, l'altitude des points notables d'un pays. Les différents chiffres obtenus par ces observations constituent les *cotes* d'altitude de la route parcourue.

Les points dont il est le plus utile de relever les cotes, disent les *Instructions générales aux voyageurs*, publiées par la Société de géographie de Paris en 1875, sont les *pics* ou sommets, les *cols*, les *défiles*, les *confluents* ou jonctions de vallées, et les accidents les plus remarquables de la surface du sol, tels que les sources, un rocher de forme bizarre, etc. Il faut que les cotes recueillies permettent autant que possible d'apprécier non seulement la hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer, mais également celle du relief au-dessus des plaines qui l'environnent.

Il est important de noter les circonstances atmosphériques dans lesquelles les observations sont faites. La température, la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère, l'agitation des vents, en un mot toutes les conditions physiques de l'air dont le baromètre mesure le poids, sont autant d'observations secondaires destinées à introduire une correction plus ou moins forte dans l'énoncé définitif. Ainsi, en même temps que l'on enregistre une observation barométrique, il convient d'inscrire, à côté du chiffre de millimètres qui l'indique, le chiffre de degrés qui représente la température de l'air, et l'état du ciel (serein, peu nuageux, nuageux, très nuageux ou couvert) au moment de l'observation.

VII

La mesure des hauteurs par le baromètre est fondée sur ce principe, que la pression de l'air diminue quand on s'élève. Peser l'air, c'est mesurer l'altitude : le dessus trahit le dessous. Au bord de la mer, à la température de zéro, le baromètre marque 760 millimètres : une colonne de mercure de 760 millimètres y fait équilibre au poids de l'atmosphère. A mesure qu'on s'élève, le baromètre baisse.

La différence de niveau représentée par un millimètre de l'échelle barométrique est une quantité variable (par suite de la diminution de densité de

l'air à partir de la surface de la mer), mais suivant une progression régulière à mesure que l'altitude augmente.

Nous venons de dire que le baromètre marque 760 millimètres au bord de la mer. Dans une dépression terrestre, sur la mer Morte par exemple, dont la surface est de 392 mètres plus basse que le niveau de la Méditerranée, le baromètre marquera, je suppose, 800 millimètres. De cette dépression, montons jusqu'au sommet de l'Himalaya. Comment le baromètre se comporte-t-il? Entre 800 et 720 millimètres, il baisse d'un millimètre toutes les fois que nous nous élevons de 10 ou 11 mètres; de 720 à 662, un millimètre en moins sur l'échelle barométrique nous indique de 11 à 12 mètres en plus dans l'altitude; et la progression continue régulièrement de la façon suivante :

De 662mm	à 610mm,	ascension de	12 à 13 mèt. par millim.
De 610	à 567	—	13 à 14
De 567	à 529	—	14 à 15
De 529	à 496	—	15 à 16
De 496	à 467	—	16 à 17
De 467	à 441	—	17 à 18
De 441	à 418	—	18 à 19
De 418	à 397	—	19 à 20
De 397	à 378	—	20 à 21
De 378	à 361	—	21 à 22
De 361	à 346	—	22 à 23
De 346	à 331	—	23 à 24
De 331	à 318	—	24 à 25
De 318	à 306	—	25 à 26
De 306	à 294	—	26 à 27
De 294	à 284	—	27 à 28
De 284	à 274	—	28 à 29
De 274	à 265	—	29 à 30
Etc.			Etc.

Ainsi, à une différence d'un millimètre sur l'échelle barométrique correspond une différence de niveau de 10 à 30 mètres et au delà, et cette différence de niveau est d'autant plus grande que le baromètre descend davantage, autrement dit que l'altitude augmente. A 265 millimètres, où s'arrête la table précédente, nous sommes loin encore du sommet culminant de l'Himalaya, puisque cette indication barométrique correspond à environ 8 390 mètres, et que l'Himalaya monte à 450 mètres plus haut, jusqu'à 8 839 mètres (cime du Gaorisankar).

Cette plus haute roche de notre globe n'a point encore été gravie, non plus que tant d'autres cimes de l'Himalaya et des Andes : aux fatigues de l'ascension s'ajoute la raréfaction de l'air, insuffisamment dense pour les poumons. Mais sur l'Ibi-Gamin [1], dans l'Himalaya, le point le plus élevé (6 704 mètres) que l'homme ait atteint par escalade [2], le baromètre de Robert Schlagintweit ne marquait plus que 339 mètres.

[1] Le mont Ibi-Gamin s'élève jusqu'à 7733 ou 7781 mètres. La passe ou col d'Ibi-Gamin s'ouvre à 6 237 mètres d'altitude.

[2] Les aéronautes sont montés plus haut : en 1804, Gay-Lussac s'est élevé à 7016 mètres; en 1851, Barral et Bixio montèrent à 7049 mètres; en 1858, Rush et Green s'élevèrent à 8 143 mètres; le 5 septembre 1862, Glaisher et Coxwell dépassèrent 10 000 mètres, allèrent peut-être à 10 900 mètres ou même à plus de 11 000 mètres (11 277), suivant les indications du thermomètre qui marquait — 24°.4. (Voy. *les Voyages aériens*, par Glaisher, W. de Fonvielle, Flammarion, G. Tissandier.) Enfin, dans la seconde et dramatique ascension du ballon *le Zénith*, le 15 avril 1875, Sivel, Crocé-Spinelli et Gaston Tissandier montèrent jusqu'à 8 600 mètres. Si l'on met de côté l'ascension de Glaisher et Coxwell, dont les chiffres sont contestés, ce dernier chiffre est l'altitude la plus élevée où l'homme soit parvenu : des trois courageux aéronautes, l'un redescendit profondément évanoui et les deux autres morts.

D'ailleurs, des tables qui se vendent avec le baromètre anéroïde dispensent de tout calcul compliqué, et permettent de connaître rapidement l'altitude d'un lieu au-dessus du niveau de la mer pris pour zéro de l'échelle des altitudes.

Nous devons un mot d'explication sur cette expression « niveau de la mer », qui ne laisse pas d'être fort vague. On ne voit pas tout d'abord comment on a pu prendre pour point fixe la mobilité même. On se demande quelle mer, quel niveau; mer haute ou mer basse; quelles marées, de vives eaux (malines) ou de mortes eaux, marées de syzygie, marées de quadrature, marées d'équinoxe. On sait enfin que la hauteur des marées, pour chaque point du littoral, dépend de la configuration topographique du contour des rivages, du relief des fonds marins, et varie, par suite, d'une localité à l'autre : ainsi, tandis que le port de Marseille n'a pas de marée, dans la baie du Mont-Saint-Michel le flux de maline recouvre des grèves élevées de 14 à 15 mètres au-dessus des plus basses eaux, et dans la baie de Fundy, sur la côte américaine, l'écart entre la haute et la basse mer atteint 21 mètres.

Intéressante en soi, la question devient assez indifférente dans la pratique, quand il s'agit de cotes d'altitude en pays de montagnes; mais elle s'impose avec force quand on parcourt une plaine basse du littoral, un ancien fond de mer émergé à une époque relativement récente, où l'on relève des cotes de 1 ou 2 mètres jusqu'à 25 ou 30 kilomètres dans l'intérieur des terres.

Autrefois, le point fixe de départ de l'échelle des altitudes pour la carte de France était le niveau de l'eau dans le port de Marseille, où la marée ne se fait pas sentir. Aujourd'hui, le plan zéro adopté par le dépôt de la guerre est le niveau moyen de la mer pris à Dunkerque, le Havre, Cherbourg, Brest : c'est une moyenne de moyennes.

A suivre. PAUL PELET.

NE RIEN DÉCIDER.

Ne rien décider, a dit Bacon, c'est décider... de ne rien faire.

PLAINTES CONTRE LA SOCIÉTÉ.

J'étais très jeune. Un jour, dînant à un restaurant avec Jean Reynaud, je me mis à me plaindre et à gémir, accusant avec amertume la société de

n'avoir aucune pitié de moi, d'être abandonné à mes seuls efforts pour m'ouvrir une carrière, etc. On connaît toutes ces plaintes, qui sont une des maladies de notre siècle.

Jean Reynaud, frappant la table de la main, me dit :

— Et de quel droit accuses-tu la société? Jusqu'ici, qu'as-tu fait de si méritoire pour elle? Quel service signalé lui as-tu rendu? Rends-toi utile, sers avec dévouement ta patrie, l'humanité, et ne te crois pas le droit de te plaindre de tous tes semblables parce que tu ne sais pas encore assez bien employer ta vie. Tu as déjà reçu de la société bien plus que tu ne lui as donné.

Je reconnus qu'il avait raison, et je n'hésitai pas à le lui avouer avec sincérité.

Souvent il me reprenait ainsi; toujours il me relevait; ma sympathie me faisait aisément supporter sa supériorité. Ma mère, d'ailleurs, ne m'avait-elle pas dit : « Cherche surtout des amis qui te soient supérieurs en grandeur d'intelligence et en sage bonté. »

Éd. Ch.

LA VISION ET LA RELIGION CHEZ LES SAMOYÈDES.

Il est un certain nombre de savants qui, sous l'empire d'idées préconçues et soi-disant philosophiques, s'efforcent de placer le plus bas possible les populations humaines dont la civilisation est restée en arrière. Ils cherchent ainsi à les rapprocher des animaux, et des singes en particulier. Ce point de vue systématique les conduit souvent à admettre d'étranges erreurs. En voici un exemple :

Certaines populations sauvages n'ont pas de mots spéciaux pour désigner toutes les couleurs qui ont un nom particulier dans nos langues perfectionnées. On s'est hâté d'en conclure que leur vision était imparfaite et que leur œil ne pouvait distinguer ces couleurs les unes des autres. M. Middendorf, en particulier, a émis cette opinion au sujet des Samoyèdes.

Or, un petit groupe appartenant à cette race boréale parcourt, en ce moment, l'Europe. Dans une séance extraordinaire de la Société de géographie de Halle, le professeur Kirchhoff, après avoir longuement étudié les voyageurs, les a pris pour sujet d'une conférence, à laquelle nous empruntons les détails suivants :

M. le professeur Kirchhoff a constaté que Pirigstija (jeune femme samoyède) discernait fort bien les couleurs, sans pouvoir les nommer toutes. Elle appelle le jaune, *dasihei;* le bleu clair et le vert, *pahirara;* le bleu foncé, le violet foncé et le noir, *paridii;* le rouge, *apterim naria;* le blanc, *sorgo*.

Ainsi le vocabulaire samoyède est moins riche que le nôtre quand il s'agit de désigner les couleurs. Mais nous-mêmes avons-nous des mots spéciaux pour chacune des nuances que distingue si bien notre œil? Les marchands de nouveautés ne sont-ils pas obligés d'inventer à chaque instant des dénominations, parfois très singulières, pour nommer les mille tons colorés produits par nos fabricants, et que nos élégantes ne confondent jamais?

On a encore prêté aux Samoyèdes des notions religieuses tout à fait rudimentaires. Mais en y regardant de plus près on a reconnu chez eux, comme chez bien d'autres populations sauvages, des idées élevées mêlées à leurs superstitions. Sur ce point, les études récentes de M. Kirchhoff confirment les renseignements déjà donnés par d'autres voyageurs.

Pendant leur séjour à Leipzig, on a vu les Samoyèdes se tailler une idole dans un morceau de bois, lui frotter la bouche avec du sang et de l'eau-de-vie, en même temps qu'ils chantaient sur un ton mineur :

Je t'ai rassassié;
Ton estomac est maintenant rempli;
Bois un verre de tscherka (liqueur);
Le sacrifice t'est offert maintenant.
Maintenant, je demande tes bénédictions
Pour mes actions et mes exploits.

De ce culte, quelque grossier qu'il soit et même à ne rien chercher au delà, il résulte que les Samoyèdes croient à des êtres supérieurs à l'homme, et pouvant influer sur son bonheur ici-bas.

Mais ces figures (*sjadai*), ajoute l'éminent conférencier, ne sont nullement des idoles. Comme Pechuel-Lœsche (et bien d'autres) l'a observé aussi pour les fétiches de l'Afrique, ce sont des symboles de médiation avec le Dieu suprême. Celui-ci, chez les Samoyèdes, se nomme *Mum* (*Num*, d'après d'autres auteurs). Il siège sur un trône au-dessus de tout ce qui est terrestre, et, selon les renseignements recueillis par M. Kirchhoff, il n'est accessible aux mortels que par l'intercession des esprits (*Tadebzii*). Il est probable pourtant que ces populations boréales ne le regardent pas comme un Dieu fainéant; car, d'après d'autres informateurs, les formules *Num tad* (que Num m'accorde) et *Num arka* (que Num soit remercié), reviennent souvent dans le langage des Samoyèdes.

Q.

LE MARCHAND DE VERRERIES.

— Voilà des verres de Venise! Voilà des coupes de Murano! Achetez, *signore;* achetez pour dix baïoques, pour dix petits baïoques!

Ainsi chante au travers des rues de Bologne un marchand de verroteries. Il va montrant une coupe et soutenant sa pleine corbeille. Dans ce large panier il porte des vases de filigrane, de belles majoliques, de fines aiguières. Il éveille par son refrain les échos du carrefour, et les femmes des bourgeois viendront bientôt lui faire emplette.

Ce dessin fait partie d'une suite curieuse. Le Musée du Louvre possède cinq volumes de croquis attribués aux élèves des Carrache et représentant les *Cris de Bologne*. Dans ces recueils, l'histoire du costume et l'histoire des mœurs peuvent rencontrer de piquantes singularités. La série commence par un portrait d'Annibal Carrache, comme si les auteurs de l'ouvrage avaient voulu dédier au maître impeccable leurs essais d'observation et de naturalisme. Puis se succèdent, dans les attitudes et avec la mimique de chaque métier, les personnages des corps d'état. C'est le rôtisseur, c'est le marchand de fruits, le maçon, le revendeur de toques et de chapeaux ; puis le serrurier, le libraire, le pêcheur, le marchand de tapis, le marchand de quenouilles, le gagne-petit, le raccommodeur de chaises, l'arracheur de dents. Et encore, le marchand de volailles, le marchand d'oranges, le porteur d'eau, le vendeur de viandes, le marchand de vaisselle, l'arroseur de jardins, le débitant de bijoux. D'autres crient : — les petits fagots, — l'herbe pour les oiseaux, — le fil et la laine, — les oignons et les raves, — les dévidoirs des ménagères, — les petits paniers de jonc. — Plus loin passent le marchand de lampes, le marchand de balais, le charcutier portant son lard, le raboteur de sabots, le faiseur de chapelets, le dresseur de lits, le vendeur de mort-aux-rats. On voit encore des marchands de provendes inconnues ou des artisans de métiers oubliés. Chacune de ces figures occupe un feuillet encadré d'une bordure d'or. Tous ces dessins semblent traités d'une plume vive et concise, avec des hachures modelant en vigueur, avec des nettetés fixant les contours. L'aisance et les hardiesses de touche révèlent une habile main ; l'expression des airs de tête et les poses du corps montrent l'œil attentif et pénétrant de l'artiste.

Musée du Louvre. — Les Cris de Bologne. — Le Marchand de verreries.

Cette série fut achetée par Colbert au financier Evrard Jabach, le grand amateur de Cologne.

HENRY DE CHENNEVIÈRES.

SE SOUVENIR.

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

Voy. p. 182.

II

Vous l'avez vu, cher monsieur Charton, la famille, l'entourage d'amis et de voisins, furent pour l'enfant comme des livres ouverts, parmi lesquels

il n'y en eut pas de mauvais, du moins pour le premier âge ; il y en avait bien d'un peu ridicules, d'un peu sots ; mais la haute raison, la pénétration paternelle et maternelle, savaient parfaitement remettre les choses en leur point.

Il y avait à la maison que nous habitions un jardin peu étendu, mais très bien exposé et entouré de murs ; c'est là qu'on me mettait le plus souvent à passer mes journées ; je n'avais ni frères, ni sœurs, étant resté seul de sept enfants. Aussi de quels soins j'étais entouré !

Je ne tardai pas à me faire des compagnons et des amis des fleurs du jardin, aussi bien que des oiseaux, insectes et autres bestioles que j'y pus observer. J'ai raconté dans la *Vie des fleurs* cette éducation par le jardin. Il m'est arrivé plus d'une fois de rester des heures immobile devant une feuille en train de se développer, devant un insecte rongeant, creusant ou filant. Une araignée tissant sa toile entre deux arbustes, c'était pour moi un ravissant spectacle.

Mon père occupait pour sa profession quatre ou cinq ouvriers, dont quelques-uns restèrent à son service plus de trente ans. C'est assez dire leur honnêteté, leur attachement à la maison et à la famille. L'un d'eux avait fait les campagnes d'Espagne et ne se lassait pas de les raconter. J'eus par lui une véritable vision des Pyrénées, et je ne crois pas que depuis, dans les livres, aucune description de montagnes m'ait plus impressionné. J'éprouvais aussi je ne sais quel charme à l'entendre parler de ces villes aux noms sonores et séduisants : Burgos, Saragosse, Pampelune, prononcés avec emphase, comme il savait le faire. C'est un trait caractéristique de ce temps-là, qu'on y retrouvait l'histoire dans toutes les bouches. Je dois avouer que plus tard les histoires écrites me parurent ternes, comparées aux récits de notre cousin le commandant et de son fils, qui, je vous l'ai dit, nous racontaient Marengo, Eylau, Moscou, Waterloo, ou même à ceux du vieil oncle qui avait fait les guerres de Hollande et à ceux du brave ouvrier qui nous disait Saragosse.

Le célèbre géographe, Élisée Reclus, seul a su depuis, dans son livre, avec plus de détails et de précision, me rendre l'ampleur et la majesté des paysages que ces gens-là réussissaient à indiquer d'un seul mot. Il y avait d'ailleurs, pour les colorer, l'imagination de l'enfant.

L'autre oncle, presque géant, dont j'ai parlé, cultivateur au pays de Caux, était maire de sa petite commune ; et dans les cas un peu compliqués ou embarrassants, il ne manquait pas de venir consulter mon père. Sans avoir l'air de rien entendre, j'écoutais tout. J'eus ainsi l'exemple, le très bon exemple pour un enfant, du sérieux, du bon vouloir, de l'esprit de justice et de prudence qu'apportait le digne oncle à l'administration de sa commune. Les conseils désintéressés, judicieux et habiles de mon père me frappaient aussi beaucoup ; et je compris, dès lors, toute la gravité, toute l'importance des services publics. La chose vue ainsi, en petit, n'en était que plus accessible à mon âge.

Telle fut à peu près, cher monsieur Charton, l'histoire de mon *bambinat*. Ajoutez-y quelques livres et le goût de la lecture développé de très bonne heure, ayant appris à lire, pour ainsi dire, en apprenant à parler, bien que n'ayant eu encore d'autres maîtres que mon père et ma mère. Des morceaux choisis de Buffon, un volume dépareillé de Molière qui se trouva sous ma main et que je lus avec un extrême plaisir, commencèrent en même temps mon éducation scientifique et mon éducation littéraire.

J'avais d'ailleurs la passion du jardinage, et le jardinage, je vous l'ai dit, monsieur Charton, m'apprit nombre de choses. Il m'apprit, — service inappréciable ! — à voir, à comprendre par moi-même. Les choses précédèrent les livres. Je pressentis, tout enfant, que les plantes et bestioles dont je vivais entouré étaient intéressantes à étudier. Le désir de consulter les livres me vint tout naturellement. Personne n'eut à me l'imposer. Je vis d'ailleurs en lisant Molière combien les livres peuvent être amusants.

Seul au jardin, durant des années entières, je pris aussi l'habitude de la réflexion. Le dialogue intérieur fut, dès cet âge, un des charmes de ma vie.

Aucun enfant cependant n'était plus ouvert et plus joyeux avec les camarades. Le jeu me passionnait. Je sautais et cabriolais comme un clown, courais comme un sylphe, chantais comme un oiseau. Je n'en étais pas moins, avec toute cette prestesse, un enfant débile et souvent atteint de migraines, fièvre, névroses, angines, enrouements, toux, maux d'estomac, douleurs musculaires. Le médecin de la famille avait annoncé doctement que je ne dépasserais pas l'âge de quatorze ans...

Je voulais ne pas parler de moi, et me voilà racontant mes années d'enfance, mes années d'avant l'école, années de caresses et d'incubation sous l'aile maternelle, années d'entière liberté !...

Les petits camarades de ces temps lointains, où sont-ils maintenant ?

Mais où sont les neiges d'antan ?

L'un d'eux cependant me reste encore, et quel plaisir à se remémorer ensemble ces communs souvenirs d'enfance ! Aussi ces vieilles amitiés ont-elles un charme inexprimable.

Il est juste de dire toutefois que les amis de mon père eurent une bien plus grande influence sur moi que mes amis de ce temps-là. Je n'avais pas encore sept ans.

J'ai parlé du vieil aubergiste d'en face, qui, dans ses beaux atours, avait l'air d'un ancien *ci-devant* ; ce vieil aubergiste avait un beau-fils du même âge à peu près que mon père et qui ne tarda pas à se lier avec lui. Ce grand et beau jeune homme, que je crois voir encore et qui s'appelait Chastel, était entré depuis peu dans le commerce ; mais il s'était

primitivement destiné à la carrière dramatique et avait étudié au Conservatoire; seulement, au moment de faire son premier début, le courage lui avait manqué. Il n'en conservait pas moins la passion du théâtre et de la déclamation. Il me donna le goût des vers ainsi qu'à mon père par son excellente manière de les réciter, par sa diction nette, par sa sobriété de geste. Lui-même s'essayait en plusieurs genres de poésie. Il avait pour ami à Rouen le fils d'un perruquier, jeune élève en peinture dans l'atelier de Gros, et qui venait, en 1821, d'obtenir le prix de Rome. Ce jeune peintre rouennais, c'était Court, dont la réputation devait éclater subitement, quelques années plus tard, par son tableau de la *Mort de César*. Je me rappelle avec quel enthousiasme le jeune acteur-poète vint réciter à mon père la pièce de vers adressée à Court pour le féliciter de son succès; et même, cette pièce de vers, je la conserve encore écrite de la main de mon père sous la dictée de Chastel. Permettez-moi de vous en donner ici un passage. Elle est caractéristique de l'esprit et des idées d'alors.

VERS ADRESSÉS A MON AMI COURT
sur le premier prix qu'il a remporté en 1821, et lus dans un banquet présidé par M. Gros, son maître.

. . . . . .

Toi, mon meilleur ami, dont les jeunes essais
Présagèrent toujours de glorieux succès,
Je te connais trop bien pour pouvoir jamais craindre
Que le feu qui t'embrase à Rome aille s'éteindre,
A Rome qui, jadis l'empire des Césars,
Est encore à présent le trône des beaux-arts.
Loin de nous pour un temps, songe que cette absence
Devient pour ton pays un titre d'espérance;
Tu dois récompenser par des efforts nouveaux
Le guide généreux de tes faibles pinceaux.
Son élève tu pars, que son nom te stimule,
Et fais qu'à ton retour il embrasse un émule.
Aspirer à ce titre est beaucoup demander;
Mais lui-même, il voudrait pouvoir te l'accorder.
Pour exciter ton zèle, aux chefs-d'œuvre d'un maître,
Ajoute le penser des murs qui t'ont vu naître :
Corneille, Fontenelle, y reçurent le jour,
Jouvenet, plein d'ardeur, y naquit à son tour;
Enfin dans le même art le plus profond génie,
Poussin, n'est-il pas fils de l'antique Neustrie?
Si ton cœur, insensible à tant de noms fameux,
N'aspirait à l'honneur de s'illustrer comme eux,
Pourrais-tu sans rougir fixer les yeux sur Rome,
Cette Rome où tu cours pour revenir grand homme?
Il faut qu'à son aspect palpite tout ton cœur;
Médite nuit et jour, travaille avec fureur,
Et sur le mont sacré va cueillir près d'Apelle,
Comme Gros et David, une palme immortelle.

C'est en ces termes que le jeune poète encourageait le jeune peintre... De tels vers paraîtront aujourd'hui bien démodés; mais n'y trouvez-vous pas, Monsieur, à travers l'expression vieillie, une émotion saine et vraie?...

Bien des années après j'ai moi-même connu Court, devenu alors conservateur du Musée de Rouen... Mais n'anticipons pas; laissons les choses et les hommes suivre leur cours et accomplir leur destinée.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

DEHAIES DE MONTIGNY.

UN ÉPISODE PEU CONNU DE L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS L'INDE.

Le traité de 1763, que l'histoire a flétri du nom de *Paix honteuse*, abandonnait aux Anglais la domination de l'Inde, à l'exception de quelques points laissés à la France. Mais la guerre entreprise en 1778, pour aider les colonies anglaises de l'Amérique du Nord à s'affranchir de la domination de leur métropole, s'étendit promptement jusqu'en Asie. Tandis que notre marine militaire soutenait de glorieux combats sous le commandement du bailli de Suffren, qui relevait l'honneur du pavillon dans ces parages, comme d'Estaing et de Grasse en Amérique, des Français en petit nombre prenaient une part active aux luttes de Haïder-Ali et de son fils Tippo-Saïb contre les troupes anglaises de l'Hindoustan.

Un envoyé du gouvernement royal représentait alors la France auprès des différents souverains de l'Inde qu'il fallait chercher à réunir contre l'ennemi commun. Né à Versailles en 1743, entré au service en 1768, François-Emmanuel Dehaies de Montigny s'était déjà distingué par la manière dont il avait accompli dans l'Inde, de 1776 à 1780, une première mission qui avait pour but de préparer des alliances en vue d'une action commune avec la France. On l'avait aussi chargé de rendre compte de la possibilité d'exécution d'un canal du Caire à Suez, idée à laquelle le génie d'un de Lesseps a substitué avec juste raison celle de la coupure directe de la Méditerranée à la mer Rouge sans emprunter le cours du Nil. Il était parti avec le grade de major; à son retour en France, il trouva les brevets de colonel et de chevalier de Saint-Louis qui dataient déjà de deux ans : les nouvelles qu'on avait eues des dangers qu'il avait courus, du courage avec lequel il les avait affrontés, de l'influence qu'il avait su conquérir, lui avaient valu cette double récompense.

Un an s'était à peine écoulé qu'il retournait dans l'Inde, accrédité auprès de la cour mahratte et des autres souverains du pays. Il séjourna surtout à Pounah, capitale des Mahrattes, pendant sept années consécutives. Déjà connu par les relations qu'il avait eues pendant sa première mission, il sut se concilier l'estime de tous. Ce fut autant pour lui-même que par égard pour le gouvernement qu'il représentait qu'il fut élevé par le Grand Mogol à la dignité de nabab, avec le commandement d'un corps de sept mille cavaliers, des appointements de sept mille roupies (d'environ 2 fr. 50 c.) par mois, un palanquin de la maison impériale, des étendards d'honneur, un corps de musique, etc.

On voit dans les lettres de Victor Jacquemont ce qu'était devenue, un demi-siècle plus tard, l'autorité du Grand Mogol sous la domination anglaise. Cette autorité était déjà plus nominale que

réelle, puisque Chah-Alem II, monté sur le trône en 1759, devint successivement le jouet des factions et le prisonnier des Anglais à partir de 1788, tout en conservant un semblant de souveraineté jusqu'à sa mort, en 1806. Mais parmi les souverains indigènes Haïder-Ali et son fils Tippo-Saïb exerçaient une puissance autrement formidable que celle du Grand Mogol, dont Tippo n'hésita pas à ajouter le titre de padischah (empereur) à tous les siens, au moment où l'infortuné Chah-Alem subissait de la part des rebelles les plus affreux traitements, les plus horribles outrages. Aussi, tandis que le diplôme impérial conférait, en 1782, à M. de Montigny, le titre de nabab avec tous les avantages qui y étaient attachés, Haïder-Ali, confirmant cet acte de son suzerain, remettait à notre compatriote des armes d'honneur qui devaient, aux yeux des populations de l'Inde, confirmer entre les mains de M. de Montigny la délégation qu'il tenait de l'autorité suprême. Une hache d'armes et un *catary* (poignard) en acier incrusté d'arabesques en or, quatre cachets d'argent massif portant des inscriptions gravées en persan et dont le haut est indiqué par une gemme, tels sont, avec l'original du brevet délivré dans la même langue, les preuves matérielles de la mission accomplie et de l'influence acquise par notre compatriote. Réunis en trophée, les armes et les cachets sont entre les mains de l'auteur de cet article, qui les doit à l'affectueux souvenir que les deux fils de M. de Montigny, morts récemment plus qu'octogénaires, avaient conservé de relations d'amitié établies depuis près d'un siècle entre leur famille et la sienne.

La traduction littérale qui va suivre du diplôme de nabab, donne un modèle curieux du style oriental dans ses pompes les plus exagérées.

« Au nom de l'héritier présomptif de l'empire, le puissant *Mohammed Châh Myrza*, magnanime et brave,

» Le premier jour de la semaine, trois du mois de dhou-elhiggeh (juin), l'an vingt-quatre du règne fortuné et glorieux de l'Empereur, souverain du monde [1], de l'hégire 1196 [2],

» Sur la recommandation respectable du Pâdichâhzadeh [3] illustre et fortuné, d'une noble origine; le plus grand des arbres du jardin de la souveraineté; qui choisit les fruits des plantes du Kalifat, le palmier fertile du parterre de la puissance et de la grandeur, la rose épanouie du bosquet du pouvoir éternel en durée, l'astre resplendissant du ciel de la gloire et de la magnificence, la perle précieuse de la mer immense de la prospérité, le signe éclatant de la religion, la félicité et la joie de l'Empire; sur qui tombent les regards favorables du Créateur; qui est comblé des bienfaits du Pâdichâh, aussi puissant que Soleimân; la clarté de la famille, de la gloire et du bonheur; le flambeau de la maison de l'autorité et de la domination; sur qui descendent les dons de la Divinité; sur qui se lève l'astre de la bonté impériale; le diamant de la suprême puissance, le successeur légitime au Kalifat élevé; qui déploie l'étendard des conquêtes et de la victoire; qui ouvre les portes de la justice et de l'équité; qui encourage les guerriers qui s'élancent dans l'hippodrome des glorieux exploits; qui aide les héros qui se précipitent dans le champ de bataille de la conquête du monde; la lune resplendissante du ciel de la majesté; le plus excellent, le plus parfait des fils d'Empereur, qui gouverne l'épée et la plume; le jumeau de la prospérité, grand par son rang et par ses vertus,

» Le décret suivant est émané du Conseil auguste de l'Empereur :

» Monsieur de Montigny aura à l'avenir le commandement de sept mille cavaliers, et un traitement de sept mille roupies. Monsieur de Montigny est en outre décoré des titres honorables *de Nabâb*, *d'ornement de l'Empire*, *de conseiller intime et fidèle*, *de brave* (bahadour), *de victorieux*. De plus, nous lui accordons les queues respectables, l'étendard, la musique et le palanquin à franges.

» Ce brevet, qui contient les titres et traitements de monsieur de Montigny, a été accordé, exécuté, signé et scellé dans le palais impérial, en mémoire des services rendus par monsieur de Montigny, l'an 24 du règne du Padichâh. »

Cachet d'un nabab.

Nous sommes à même de reproduire ici la gravure du premier des quatre cachets délivrés à M. de Montigny, et dont voici la traduction exacte :

« Le Prince puissant, le curateur et ordonnateur du royaume, monsieur de Montigny [1], bahadour, victorieux. 1196 [2]. »

A suivre.

LÉON LALANNE,
Membre de l'Institut, Sénateur.

(1) Chah-Alem, monté sur le trône en 1759, mort en 1806.
(2) De J.-C. 1782.
(3) Fils de l'empereur.

(1) Les caractères persans donnent littéralement : « Monsâ Mountchinî. »
(2) 1196 de l'hégire, correspondant à 1782.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE MUSÉE DE SCULPTURE COMPARÉE,

AU TROCADÉRO.

Entrée du Musée de sculpture comparée, au palais du Trocadéro. — Dessin de H. Clerget

Une visite à ce nouveau Musée du Trocadéro est une récréation instructive et charmante. En une heure ou deux, on y peut passer en revue un grand nombre de sculptures de siècles et de pays divers, fidèlement reproduites et dans leurs exactes proportions. Beaucoup de ces moulages sont teintés de manière à imiter l'aspect qu'une longue suite d'années a donné aux modèles : on peut se croire transporté devant les monuments eux-mêmes. Cette intéressante collection a principalement pour but de faciliter la comparaison des styles successifs de l'art. L'idée première en est due à Viollet-le-Duc. Dès 1855, il avait proposé à l'administration des beaux-arts de « fournir *gratuitement* des moulages de statuaire et de sculpture d'ornement faits sur les plus beaux monuments français du douzième au seizième siècle. » (1) On reconnaît là le zèle de cet artiste ingénieux pour mettre en lumière toute une période de l'art de nos pères trop longtemps injustement dédaignée. Il a fallu, comme on le voit, plus d'un quart de siècle pour réaliser ce projet, dont on est unanime aujourd'hui à apprécier la valeur et l'utilité. Viollet-le-Duc n'a pas assez vécu; sa pensée du moins et son influence lui survivent. La mission de conserver et de développer la collection du Trocadéro a été confiée au savant conservateur du Musée de Cluny, M. du Sommerard, membre de l'Institut, assisté des conseils de la commission des monuments historiques (2).

Dès l'entrée, l'attention est arrêtée par un beau portail de l'église Sainte-Madelaine de Vézelay : cette église est située à 15 kilomètres d'Avallon. Combien peu d'entre les voyageurs, si alertes à traverser la France pour aller admirer l'art en Italie, prennent la peine de se détourner pendant une demi-journée pour aller contempler ce chef-d'œuvre! Et il en est de même de la plupart des autres monuments français qui figurent au Trocadéro. On a rarement la volonté ou l'occasion de voir sur place, par exemple, le beau tympan de la porte sud du porche de Saint-Pierre, à Moissac; la porte latérale de Notre-Dame du Port, à Clermont; les sculptures des cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Senlis, de Sens, d'Auxerre; les portes de Beauvais, etc.; mais on ne saurait énumérer ici tous ces morceaux imposants, auxquels se mêlent ou se succèdent, à droite, à gauche, au milieu, des statues égyptiennes, des sculptures du temple d'Athénée à Égine, la célèbre statue de Mausole, des statues d'Athènes, un choix remarquable de tombeaux dont plusieurs sont du treizième siècle, des sculptures allemandes du quinzième siècle, le puits de Moïse, et, ce que nous n'avons garde d'oublier, d'admirables œuvres florentines, entre autres de Verrochio, de Donatello, etc. A vrai dire, ce ne sont là que quelques-uns de nos souvenirs en désordre : on n'a pas encore de catalogue de ce musée; il nous suffira d'avoir indiqué ici la variété de ce que l'on voit autour de soi, à tous ceux qui aiment l'art et désirent en connaître l'histoire.

ÉD. CH.

(1) Lignes extraites d'un mémoire non imprimé.

(2) La commission des monuments historiques se compose actuellement des membres dont voici la liste : le ministre des beaux-arts, président; MM. Antonin Proust, vice-président; le directeur des beaux-arts, Abadio, de Baudot, Bœswillwald, de Caix de Saint-Aymon, Édouard Charton, Darcy, Dreyfus, Gautier, Geoffroy Dechaume, Laisné, Lameire, R. de Lasteyrie, Lisch, Lockroy, Lucet, Henri Martin, de Mortillet, Ouradou, Ruprich-Robert, du Sommerard, Steinheil, Tetreau, Thomson, Liouville, Bruyère, Castagnary; secrétaire, Viollet-le-Duc; secrétaire adjoint, Lucien Paté.

UN MENU DE CONVIVES.

A M. ÉDOUARD CHARTON.

Mon cher ami,

Voici le petit profil d'un dilettante dans l'art de la causerie, que peut-être vous ne jugerez pas indigne de figurer dans votre utile et instructif recueil, à titre de personnage d'autrefois.

Le comte de B..., que j'ai connu dans ma jeunesse, me faisait l'effet d'un portrait du dix-huitième siècle. Il était célèbre par ses dîners. J'y ai assisté quelquefois, et j'en ai gardé souvenir. A quoi tenait leur charme? A ce qu'il y avait deux menus également excellents, menu de mets et menu de convives.

Le comte s'occupait avant tout du second, mais sans négliger le premier. Il prétendait que pour avoir une bonne maison, il faut que le mari ou la femme soit un peu gourmand, et comme la comtesse n'y entendait rien, il l'était pour elle et pour lui. Aujourd'hui, un homme qui dîne en ville cinq fois dans une semaine, fait cinq fois le même dîner. La salle à manger change, le repas ne change point. Parti de chez un des grands marchands de comestibles de Paris, il porte toujours la même marque de fabrique; c'est de la cuisine d'exportation. Le comte méprisait fort ces repas de pacotille. Quand on dînait chez lui, il ne voulait pas qu'on crût dîner chez un traiteur; ses prétentions de famille s'étendaient jusqu'à l'office; il avait des traditions d'entremets. Je l'entends encore me dire, un jour où j'étais assis à côté de lui, et où l'on m'offrait un plat que je refusais :

— Prenez, mon cher ami, c'est de l'ancienne cuisine.

Je ne voudrais pas qu'on prît là-dessus mon hôte pour un disciple de Brillat-Savarin. La gourmandise chez lui n'était qu'une des formes de l'hospitalité; il en avait toutes les coquetteries. S'il tenait tant au choix de ses vins et de ses plats, c'est qu'il les estimait très propres à mettre les esprits en belle humeur et les imaginations en éveil. Aussi le menu des convives était-il son grand souci. Il le composait comme on compose un concert : un mélange de voix qui s'harmonisent et d'instruments qui se complètent! Il se défiait des gens qui se connaissent beaucoup et des gens qui ne se connaissent

pas du tout. Les premiers, disait-il, font trop d'aparté; les seconds, trop de silences. Ce qu'il aimait à combiner, c'étaient ces rencontres imprévues, ces petits mariages d'inclination subite entre personnes qu'on présente l'une à l'autre, et qui s'écrient : « Ah! Monsieur! il y a bien longtemps que j'avais envie de vous voir! » Le choix des places à table l'occupait fort aussi. Dans les dîners officiels, en province surtout, la préséance joue un grand rôle. Le culte de la hiérarchie dans la salle à manger est un des talents d'un préfet. Tel grand fonctionnaire s'est brouillé avec la préfecture pour n'avoir pas eu à table la place qu'il jugeait la sienne. Rien de pareil chez le comte de B... La fonction, le titre, la fortune, l'âge même, ne comptaient pas chez lui. Le mérite et la convenance marquaient seuls les rangs; puis, une fois le service commencé, commençait son petit travail de chef d'orchestre.

On raconte que sous le ministère de M. Necker, les grandes réceptions, les grands dîners, constituaient pour Mme Necker une préoccupation qui était presque une profession. Elle travaillait ses causeries trois jours d'avance. On a trouvé sur un de ses carnets ce mot caractéristique : « Penser à *relouer* M. Thomas sur sa *Pétréide.* » Le comte de B... était trop homme du monde pour avoir un tel souci. Sachant que la causerie est, de sa nature, chose ailée et demande, avant tout, souplesse et liberté, il se gardait bien de faire des scénarios de conversation; seulement il pensait d'avance à deux ou trois faits curieux, à deux ou trois livres intéressants, pour pouvoir au besoin les jeter au milieu de la conversation languissante, comme on jette une brassée de bruyère dans un foyer près de s'éteindre. Cela fait reflamber, disait-il, l'imagination et l'esprit. Il n'aimait pas à sa table les oracles qui prennent le dé et ne le quittent pas! Ces gens-là lui faisaient l'effet d'un violoniste qui voudrait jouer tout seul dans un orchestre. Chacun son tour! était sa devise, et j'admirais son art merveilleux pour utiliser toutes les supériorités admises chez lui : il les introduisait successivement dans la conversation, sans qu'elles s'en doutassent, par un mélange de transition adroites, et faisait succéder un savant à un artiste, et un homme politique à un voyageur, comme il faisait passer un pâté de foie gras après des suprêmes de volaille, et le vin de Champagne après le vin de Bordeaux.

Je l'ai vu un jour bien malheureux. Il avait invité un député et un professeur. Le député avait la rage de s'écrier, en frappant la table du poing : « Messieurs, posons la question. — Mais non, mon cher ami, répliquait vivement le comte, ne la posons pas! La question ici c'est de s'amuser comme des honnêtes gens; laissez-nous tranquilles avec vos effets de tribune!... » Le député se mit à rire et se consola de se taire en buvant. Mais il n'en alla pas si facilement avec le professeur. Il avait un grand malheur : il était éloquent! Les éloquents tiennent beaucoup de place! ils aiment à s'étaler! Quand le professeur tenait un sujet, il ne le lâchait qu'après l'avoir *traité à fond.* Le comte avait beau tenter des diversions et couper le fil du discours; l'orateur reprenait de plus belle après l'interruption; le flot recommençait à couler, les phrases interrompues se rejoignaient comme des tronçons de serpent, si bien que le comte, désespéré de voir les figures de ses convives s'allonger, et son dîner tourner à l'ennui, prit le parti héroïque de renverser, comme par hasard, sur la nappe un verre de vin rouge. Cela noya tout, et la voix de l'orateur se perdit dans le brouhaha de cette maladresse préméditée.

Ce petit fait en dit plus sur le comte de B... que toutes les paroles; et il m'a semblé que dans ce temps de grands banquets à *toasts* et à *speeches,* on ne regarderait pas sans quelque plaisir cette figure d'un artiste en causerie, artiste désintéressé, n'ayant d'autre prétention à l'esprit que de faire valoir l'esprit des autres, mettant toute son ambition à ce qu'on s'amusât chez lui, à ce qu'on fût aimable chez lui, et satisfait de sa journée quand chacun de ses convives se levait de sa table, content de ses voisins et de lui-même.

E. Legouvé,
de l'Académie française.

Les Remèdes de Bonne Femme.

Certains de ces remèdes, dont on peut citer pour exemple « l'onguent de la mère Thècle », ne sont pas dédaignés des médecins. Tissot, dans sa *Médecine du peuple,* recommande différents « remèdes populaires. » Il existe des ouvrages assez nombreux, mais déjà anciens, sur les remèdes vulgaires et sur les remèdes superstitieux.

JACOB CATS, POÈTE HOLLANDAIS.

1577-1660 (1).

Jacob Cats, célèbre poète hollandais, naquit en 1577, au plus fort de la révolution que le despotisme de Philippe II et la cruauté du duc d'Albe avaient soulevée dans les Pays-Bas. L'enfant aspira quelques bouffées du souffle héroïque qui passait alors du Brabant en Gueldre, en Frise et en Zélande, suscitant des martyrs et des combattants, et poussant les redoutables « Gueux de mer » à l'attaque des flottes espagnoles. Tandis que grandissait le petit Jacob, la jeune république conquit sa liberté par sa vaillance doublée de prudence, et mérita le droit de vivre. Après s'être affranchie de l'Espagne, elle ne craignit pas de se mesurer avec la Grande-Bretagne, puis avec la France : on la vit

(1) Œuvres complètes de Jacob Cats ou Catz, publiées à Amsterdam par Jan Jacobsz Schipper, en 1657-58, in-fol.

rapidement s'instituer comme puissance considérable en Europe et se faire une large place au soleil des Indes.

Cats eut le bonheur de servir une patrie qui accomplissait de grandes choses. Après l'avoir essayé dans les emplois modestes, elle lui confia des ambassades et la garde des sceaux, et lui fit remplir pendant une quinzaine d'années les fonctions de grand pensionnaire, fonctions dont il se délassait en versifiant et en s'adonnant à l'agriculture et à des opérations d'endiguement. Ce n'est pas qu'il fût un génie, ni un homme d'État hors ligne, ni même que son caractère fût d'une trempe exceptionnelle; mais il avait de fortes qualités, il était distingué en plusieurs genres, et en ces conjonctures difficiles la Hollande eut le bonheur de trouver beaucoup d'hommes qui valaient autant que lui. Il suffira de dire qu'il était dévoué au bien public, qu'il était habile et entendu, mais en même

Jacob Cats, poète néerlandais. — D'après l'édition de ses Œuvres publiée en 1658.

temps droit et sincère, respecté et respectable tant en sa vie privée que dans l'administration de la chose publique. Heureux les hommes qui méritent leur succès!

Bien qu'il ait vécu dans une époque agitée, et peut-être à cause de cela, le poète Jacob Cats n'aspirait pas à gravir les pics sublimes du Parnasse; il lui suffisait d'en avoir monté quelques pentes modérées. Sa muse ne se plaisait point au cri des passions, aux fureurs du drame, ni au fracas des batailles. Ce qui lui souriait, c'était une vie domestique bien réglée, les aménités de la vie champêtre, les satisfactions du devoir accompli, et, après le travail de la ville, repos et confort à la campagne; bref, l'idéal d'un brave commerçant d'Amsterdam.

Tout cela se devine rien qu'en feuilletant la collection de ses œuvres complètes, — *Emblèmes* et *Allégories*, dont voici les principaux titres (il les cultivait avec une prédilection qu'aujourd'hui nous trouverions exagérée) : — les *Devoirs de la jeune fille;* — les *Plaintes du berger;* — la *Lutte intérieure;* — le *Théâtre de l'honneur viril;* — le *Miroir du temps présent et des temps passés;* — l'*Anneau des fiançailles;* — le *Mariage.* — Toutes œuvres qui contiennent des fables, des chansons, des idylles, des poèmes sur les différents âges et les diverses conditions, sur la vie paysanne, sur la campagne. S'essayant en trois langues, il fut, en hollandais, le poète modèle de sa nation; en latin, versificateur excellent; et comme rimailleur français, il fut loué d'une manière digne de lui par Joshuah Sylvester :

AU TRÈS DIGNE D'HONNEURS ET BON-HEURS LE TRÈS DOCTE SEIGNEUR JACQUES CATS, I. C.

Sonnet encomiastique sur les emblèmes tripliques.

Mon Dieu m'ayant osté mon loysir de jadis
(Quand je rendois Angloiz du Bartas et sa race),
J'avois ja dit adieu aux Dames du Parnasse,
Pour mieux m'accommoder à ceux à qui je suis.
Mais, non-obstant ce vœu, me retenir ne puis
De maintefois mirer et admirer la grâce
Des chantres graves-gays dont la voix haute-basse
Tire de terre au ciel les bien nays beaux esprits.
Tel, tel es-tu, mon doux docte-divin de Cats,
Qui en fin médicin sucrant, dorant tes doses,
Fais avaller aux tiens saines et saintes choses,
Dont, sans cest art, grand part baster ne voudroit pas.
Pourtant, si bien meslant avec le doux l'utile,
Triple laurier, j'apprends à ton tri-lingue style.

A lire aujourd'hui ces volumes, on ne devinerait pas toute l'influence qu'ils ont exercée en leur temps. Ce n'est pas trop dire qu'ils ont contribué pour leur large part à faire, sinon une nation, du moins presque une langue. Avant Cats, Hooft et Vondel, le hollandais n'avait pas à proprement parler de littérature; l'idiome était lourd et gauche; ils le constituèrent, lui donnèrent une forme qu'il a conservée, ou à peu près, jusqu'à nos jours. La part qu'ils ont prise dans cette transformation n'est pas mince; elle n'est toutefois très visible que pour ceux qui se donnent la peine de la rechercher. Les qualités dont ils ont doté la langue sont devenues un bien commun; mais le temps a accentué leurs défauts, qui pour le regard superficiel sont devenus la partie la plus saillante de leur œuvre.

L'influence de Cats a été plus profonde et plus étendue que celle de ses rivaux, car il s'est fait lire et goûter par la nation tout entière, et non pas seulement par la classe des lettrés. Longtemps il a été le poète populaire par excellence; ses dictons meublaient toutes les mémoires, ses œuvres toutes les bibliothèques; où il n'y avait que deux livres, c'étaient la Bible et Cats : aussi ses ouvrages étaient-ils appelés tantôt la *Bible de la jeunesse,* tantôt la

Bible des paysans. On l'appelait, on l'appelle encore « le père Cats », et cette appellation familière n'est que l'expression de la vérité : il fut vraiment un des pères spirituels de sa nation.

Aujourd'hui, il faut bien le reconnaître, cette grande gloire est moins une réalité présente qu'un souvenir du passé ; cette réputation naguère si brillante a beaucoup perdu de son lustre. La génération présente le traite de poète prosaïque, d'auteur médiocre ; trouve qu'il manque de passion, manque d'intérêt ; lui reproche sa monotonie, son abondance par trop redondante, ses longueurs, ses répétitions, ses chevilles par trop visibles, des expressions un peu trop crues pour le goût moderne. Et, à la vérité, ces défauts sont trop apparents pour être niés ; mais les qualités ne sont pas moins évidentes : une diction pure et facile, un style net et clair, une expérience de la vie qui n'exclut pas la fraîcheur, une sagesse de bonhomme robuste, une morale toujours enjouée, jamais pédante ni prétentieuse ; toutes qualités qui lui ont valu le surnom du *la Fontaine batave.*

Mais pourquoi insister ? Cats a vieilli ; il n'est plus à la mode. Ce n'est pas que le vieux poète ait

Gravure tirée des œuvres de Cats (1657).

été jeté au panier. On le conserve dans sa bibliothèque, surtout si l'exemplaire est, comme celui que nous avons sous les yeux, d'une ancienne et belle édition. On convient que cet homme est une des grandes illustrations du pays. Mais il n'est guère plus réédité que sous forme d'extraits, anthologies et morceaux choisis : le Cats maintenant servi au public est expurgé, émondé, édulcoré, plus ou moins remis à neuf. Ce n'est plus le gros pain de ménage qui a donné une forte et saine nourriture à plusieurs générations, mais une sorte de pâtisserie de dessert, qu'il est trop souvent permis de trouver lourde et fade. Qu'y faire ? Chaque chose a son temps. Notre auteur a eu sa large et bonne part dans la faveur publique, et l'historien qui le rencontre ne peut mentionner son nom qu'avec respect. Quand on a été beaucoup, on reste toujours quelque chose.

La gravure du volume de 1657 reproduite ici pourrait avoir pour légende : « A l'étalage ne pas trop se fier. »

Une marchande des quatre saisons, assise sur une corbeille, entourée de choux et artichauts, de fruits de toute espèce, tient à la main un cantaloup que lui a rendu un cavalier qui flaire longuement un autre melon. La suscription porte :

« Amis sont comme melon,
» De dix souvent pas un n'est bon.

» Pour choisir vos amis, faites comme pour le melon, qu'on n'achète pas en hâte et rien qu'en passant ; on tâte d'un premier, d'un second, d'un

cinquième, d'un sixième; souvent toute la corbeille y passe, et l'on ne s'est pas décidé.

» Aucun soin n'est mieux employé qu'à se choisir un ami. Plus d'un en est aux regrets de n'avoir pas été prudent sur ce point. Donc, ne donnez à personne votre confiance que vous n'ayez la preuve qu'il vous est réellement attaché. »

A suivre. E. R.

LE COMMANDEUR MOSSEN PEDRO MARGARITÉ

ET DEUX TOURTERELLES.

En l'année du troisième voyage de Colomb, lorsqu'avait été déjà fondée la *cité d'Isabelle,* les pauvres habitants de Saint-Domingue ne savaient que trop à quoi s'en tenir sur les vertus quasi divines qu'on avait cru reconnaître dans ces hommes *venus du ciel,* accueillis naguère parmi eux avec tant d'innocence : la ville nouvelle, à moitié bâtie par les ordres de Colomb, fut d'un triste aspect; un silence de mort se fit autour d'elle. Oviedo nous le raconte ainsi :

« Les Indiens, déjà en partie exterminés, avaient cessé d'ensemencer les terres autour de l'établissement naissant; et les Espagnols, après avoir tué pour s'en nourrir toutes les créatures vivantes que produisait le pays, s'étaient vus contraints de manger jusqu'aux couleuvres et aux insectes dégoûtants qu'ils pouvaient attraper; les chiens d'Europe, si nécessaires pour la chasse, avaient été eux-mêmes sacrifiés. »

Cette famine épouvantable faisait mourir par centaines les glorieux fondateurs de la cité royale, qui avaient alors pour chef militaire le commandeur Pedro Margarité. La pitié ne s'était pas éteinte, cependant, d'une façon absolue dans le cœur de tous les indigènes. Or, l'un d'eux vint apporter à Mossen Pedro Margarité deux jolies tourterelles vivantes, dont il lui fit généreusement cadeau, « parce que, à son dire, nous rapporte naïvement Jean Poleur en sa traduction d'Oviedo, il luy sembloyt homme de bien et qui ne consentoit violence ou fascherie estre faicte aux Indiens. »

Le commandeur donna en récompense des patenôtres en verre à l'Indien, qui s'en alla tout joyeux avec son brillant collier; puis il fit assembler quelques chrétiens qui habitaient comme lui le château, et leur demanda d'une voix quasi éteinte (et ici nous laisserons encore parler notre vieux traducteur) « s'il ne leur sembloit pas qu'icelles deux tourterelles n'estoient pas suffisantes pour eulx tous, et que pour luy seul il y auroit assez pour passer tout le jour : tous répondirent qu'il disoit fort bien, et parce qu'il en avoit plus grand besoing que d'autres, et qu'il estoit plus malade que pas un d'eulx. Adonc dict le capitaine :

« Ja à Dieu ne plaise que cela soit faict comme » vous le dictes. Car puisque vous m'avez accom- » pagnez en la faim et travaulx jusques ici, il est » raisonnable et veuil en iceulx vous tenir compai- » gnie, et faire comme vous, soit à la vie, soit à la » mort, si c'est le vouloir de Dieu que tous nous » mourions de faim, ou que nous soyons tous se- » courus de sa miséricorde. »

» Et en disant ces parolles, laissa aller les tourterelles vives par une fenestre... de la tour, qui s'envolèrent. De ceste façon de faire demeurèrent tous aussi contens et saoulez comme si on les eust données à un chacun de la compaignie : si que chacun se délibéra de souffrir plustost avec luy ce qu'il pourroit advenir, que de laisser la forteresse ne sa compagnie pour travail qu'il eust.

» Estans donques les chrestiens en si grande nécessité, pour l'accroissement de ces fascheries et maladies susdictes, et pour le comble de leurs maulx survinrent plusieurs fort grands vents du costé du nord qui causèrent et engendrèrent plusieurs maladies, dont mouroient non seulement les chrestiens, mais les Indiens naturels. » (1)

Des secours pour ainsi dire inattendus arrivèrent toutefois, et l'abondance régna dans la cité naissante; mais jamais parmi ces affamés l'abnégation de Pedro Margarité ne fut mise en oubli. On sait que Pedro Margarité eut plus d'une vive altercation avec le noble Colomb; mais plût au ciel que celui-ci n'eût pas eu de plus fâcheux ennemis! L'histoire des deux tourterelles atteste la générosité du commandeur.

FERDINAND DENIS,
Administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

LES GRONDEURS.

C'est s'exposer à perdre beaucoup d'influence morale que de s'abandonner à la fâcheuse habitude de gronder, autrement dire de réprimander avec humeur ceux que l'on a sous son autorité ou dans son intimité. Les reproches maussadement ou durement exprimés provoquent une irritation secrète qui dispose à les trouver exagérés ou injustes. Si l'on n'ose pas les discuter, on s'accoutume à n'en tenir plus guère compte : on les subit en leur fermant l'oreille, comme on ferme sa porte à des importuns; mais alors, si l'on ne sent pas diminuer en soi l'affection ou l'estime que mérite le grondeur, c'est souvent tout au moins un peu de respect qui s'en va.

La *gronderie* n'a ordinairement pour occasion ou prétexte de mécontentement que des sujets médiocres.

« Dites aux jeunes filles, observe Fénelon, combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse. » (*Éducation des filles.*)

(1) Voy. l'*Histoire naturelle et générale des Indes, isles et terre ferme de la grand'mer Océane.* Paris, Michel de Vascosan, 1555, in-fol., avec de précieuses figures exécutées en bois sur les originaux fournis par Oviedo en son texte espagnol de 1541.

Ni Théophraste, ni la Bruyère, n'ont peint le caractère du grondeur. Peut-être n'ont-ils vu là qu'un ridicule qui ne prête pas à assez d'étude. Ce qu'ils ont dédaigné ou négligé de faire, un auteur comique, l'abbé Brueys, l'a essayé gaiement et avec succès [1]. ÉD. CH.

M. GRICHARD, le grondeur; ARISTE, son frère; LOLIVE, valet.

M. GRICHARD, *entrant, à* LOLIVE.

Bourreau! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillais au jardin : au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire? coquin!

ARISTE.

Eh! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

Comment faire? infâme!

LOLIVE.

Oh! çà, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore! tu raisonneras, ivrogne?

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal, et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble, à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*

Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferais hacher. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez. Comment la voulez-vous?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux... je la... Mais voyez ce maraud-là! est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux. (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

ARISTE.

Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD, *montrant Lolive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là!

ARISTE.

Je croyais bien faire.

M. GRICHARD.

Oh! je croyais... Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante dont je serais bien aise...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir... (*A Lolive.*) As-tu balayé l'escalier?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour?

LOLIVE.

Si vous trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE.

Ah! Monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, Guillaume était présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? hein?...

LOLIVE.

Perte, Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

[1] *Le Grondeur*, comédie en trois actes, par Brueys et Palaprat, représentée le 3 février 1691. Brueys a écrit : « Le premier acte est entièrement de moi, et il est excellent. »

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin! ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

M. GRICHARD.

Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, Monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charrette de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là. Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin... (*A Lolive.*) Hors d'ici!

LOLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi. (*Lolive sort.*)

En vérité, mon frère, vous êtes d'une étrange humeur! A ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de les gronder.

M. GRICHARD.

Ah! vous voilà d'humeur à jaser!

ARISTE.

Quoi! vous voulez chasser ce valet à cause qu'en faisant tout ce que vous lui demandez et au delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder? ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher?

M. GRICHARD.

Courage, monsieur l'avocat! contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh! mon frère, je n'étais pas venu ici pour cela; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colère.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfants bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauraient mieux aller; cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un père de famille qui répand la joie dans toute sa maison; vous vous tourmentez sans cesse et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah! ceci n'est pas mauvais! Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous, et...

ARISTE, *l'interrompant.*

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le théâtre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais vous en avez un qui empoisonne toute la douceur de la vie et qui, peut-être, est plus incommode dans la société que tous les autres; car enfin on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colère, et qui se font un triste plaisir de gronder et criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup...

LA BATAILLE DE CAMPALDINO.

1289.

Guglielmino degli Ubertini, évêque d'Arezzo, gouverna, quarante ans durant, l'église des Arétins. Dans le déchaînement universel des passions qui caractérise la fin du treizième siècle, au moment où l'archevêque de Pise laisse mourir de faim Ugolin et ses enfants, il ne faut pas s'étonner de voir celui d'Arezzo se mettre à la tête de ses concitoyens pour les conduire au feu. Chef de la faction gibeline dans ces régions, Guglielmino se rendit célèbre par ses revers autant que par ses victoires. La bataille de Campaldino, perdue le 11 juin 1289 contre les Florentins et leurs alliés guelfes, ruina enfin ses espérances. En voyant la déroute des siens, le vieillard se jeta dans la mêlée et mourut bravement les armes à la main. Les vainqueurs emportèrent son casque et son bouclier, pour les suspendre comme trophées dans le Baptistère de Florence: on put les y voir jusqu'au règne de Cosme III (1670-1723), qui donna l'ordre de les faire disparaître. Parmi les combattants de la journée de Campaldino, qui coûta 2000 hommes aux Arétins, du côté des Florentins figurait Dante Alighieri. [1]

LA FLORE DE LA KABYLIE.

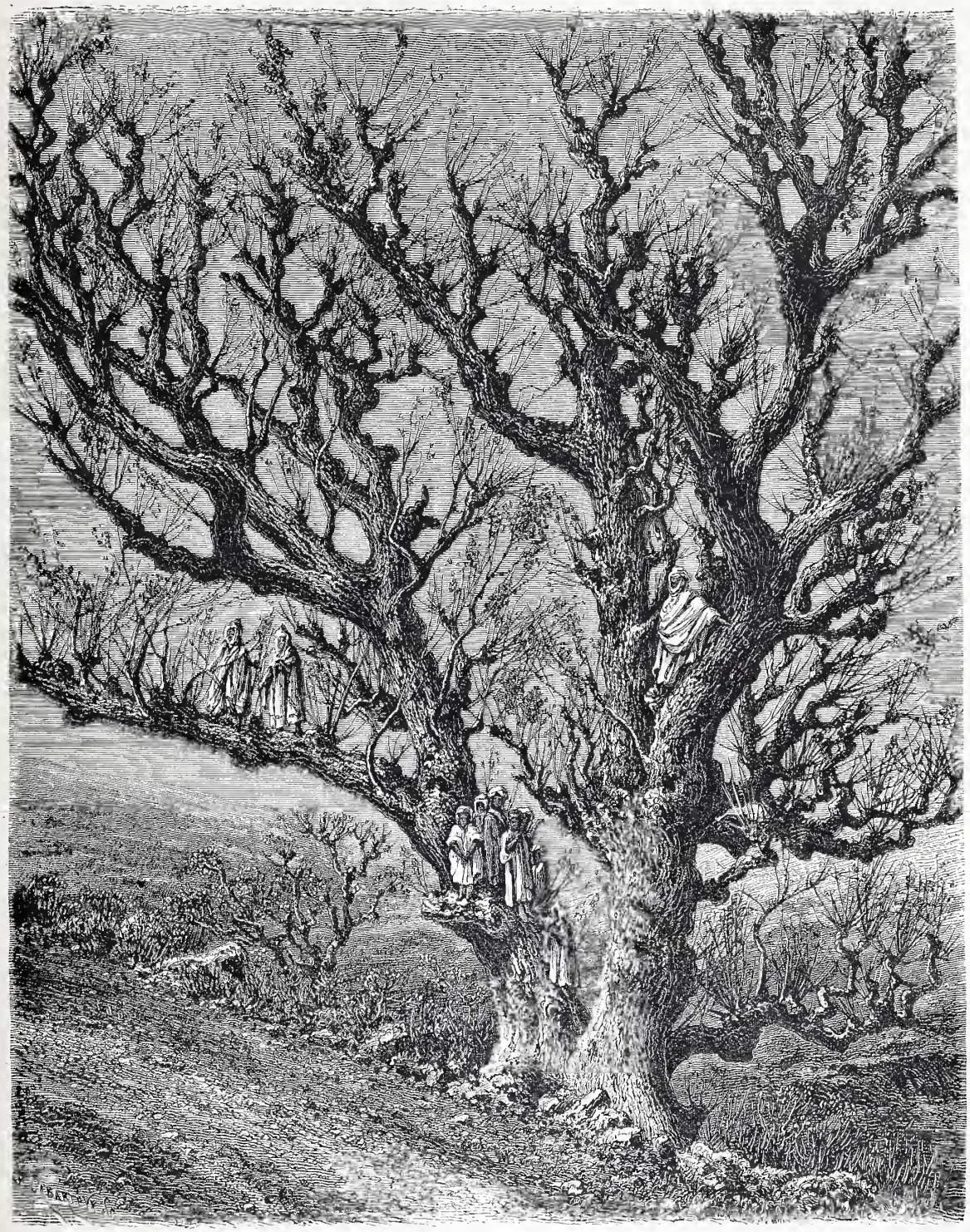
Pour donner l'idée des dimensions colossales de ce frêne, le dessinateur a placé quelques hommes sur les branches de l'arbre, où ils font l'effet d'enfants.

Le frêne, le chêne, le noyer, l'orme, abondent en Kabylie. On y trouve, sur les coteaux bien exposés, des lauriers-roses, des cactus, des aloès,

[1] Eugène Muntz, *A travers la Toscane.* 1883.

des figuiers. Dans les vallées, on cultive le blé et l'orge. L'olivier, source d'une grande richesse pour le pays, mérite une mention à part.

Les voyageurs qui ont visité la Kabylie parlent tous de la variété de la flore, du grand nombre d'essences différentes qui donnent un caractère



Un Frêne en Kabylie. (1) — Dessin de M. de Drée.

particulier à cette contrée. M. Duhousset, auteur d'un Voyage très intéressant, cite un fait qui traduit bien cette impression : « En gravissant les rampes menant au plateau de Zeffoun, dit-il, je fus frappé d'étonnement à la vue de deux bouleaux faisant commerce d'amitié avec deux orangers dont les branches se touchaient, et à travers lesquelles ils promenaient leurs tiges blanches, couronnées d'un feuillage tremblotant et menu. Jusqu'alors, j'avais cru que cet arbre n'appartenait qu'à la zone boréale de l'Europe, à la flore de la Russie et de la Scan-

(1) Le frêne de l'espèce *Fraxinus australis* J. Gay, est commun partout en Kabylie. (*La Kabylie et les coutumes kabyles*, t. I. Paris, Hanoteau et Letourneux.)

dinavie et des plus pauvres parties du sol forestier de la France..... Il y a une si grande différence entre une latitude froide ou seulement tempérée et celle sous laquelle je vis en ce moment, qu'on trouvera, je pense, bien naturelle ma surprise de voir un bouleau et un oranger entrelacer leurs branches et leurs racines avec celles d'un cactus. »

La variété, la richesse de la flore, expliquent que les Kabyles aient adopté de bonne heure la vie sédentaire des peuplades agricoles. Les habitants sont industrieux : ils fabriquent des armes, des poteries, des burnous, etc. Parmi les principaux objets de leur commerce, il faut citer l'huile d'olive et les dattes.

On sait que les Kabyles ne sont point des Arabes, mais des Berbères, ou descendants de la race qui a la première occupé le sol. Ils ont les vertus habituelles des tribus qui vivent dans la montagne. Ils sont durs à la fatigue, braves, hospitaliers, et épris avant tout d'indépendance.

P. L.

TROTTE-MENU ET COMPAGNIE.

NOUVELLE.

I

C'était dans un des faubourgs les plus affreux d'une grande ville d'Allemagne. Au milieu des hideuses bicoques en lattes et en plâtras, noires, souillées, sordides, s'élevait une grande maison à six étages. Cette maison avait été bâtie par un spéculateur malavisé, il y avait de cela une vingtaine d'années, à une époque où les journaux prétendaient que la vie et l'activité de la grande ville allaient se porter de ce côté-là.

L'activité et la vie ne s'étaient point portées de ce côté-là ; la maison à six étages se dressait, noire, désolée et comme menaçante, au milieu des bicoques. Destinée d'abord à des locataires riches ou aisés, elle avait été dépecée en une foule de taudis où les pauvres gens logeaient à la semaine. Du haut en bas, c'était la misère, et, dans le haut surtout, la misère noire.

Au-dessus du sixième, il y avait les mansardes, où l'on arrivait par une échelle de meunier.

II

Dans une de ces mansardes où la lumière froide du matin commençait à pénétrer, terne et triste, par la vitre poussiéreuse d'une lucarne en tabatière, étaient couchés un vieillard et un enfant.

Le vieillard, après une nuit d'insomnie, s'agitait et gémissait sur un mauvais lit de sangle. L'enfant dormait à poings fermés, sur une paillasse, dans un coin.

— *Trotte-Menu!* dit le vieillard d'une voix cassée.

— Grand-père? répondit l'enfant encore tout endormi.

— Lève-toi et habille-toi, mon garçon.

— Oui, grand-père.

Quand Trotte-Menu fut habillé, le grand-père lui dit :

— Approche, mon petit.

Trotte-Menu s'approcha du lit de sangle et embrassa son grand-père.

— Maintenant, reprit le vieillard, écoute-moi bien.

— Oui, grand-père.

— Tu vas descendre au troisième, et tu diras à la femme du tailleur de monter.

— Oui, grand-père.

— Ensuite, tu iras prier M. le rabbin de vouloir bien venir me parler.

— Oui, grand-père.

— Ensuite, tu iras à la gare de l'Ouest, et tu diras à la marchande de journaux que je suis trop... trop fatigué pour vendre aujourd'hui des journaux dans les rues. Tu les vendras à ma place; voilà l'argent dans un papier; elle sait ceux qu'elle doit te donner. Tu m'as bien compris?

— Oui, grand-père, répondit Trotte-Menu avec assurance.

III

Il était content, Trotte-Menu, content d'abord de rendre service à son vieux grand-père qu'il aimait beaucoup, content de colporter des journaux dans les rues, et content aussi de ne pas aller à l'école ce jour-là. Ce n'est pas qu'il fût paresseux, oh! non; il lisait bien pour son âge, et il aimait à écrire et à compter; mais c'était un enfant, et pour tous les enfants, le moindre changement dans la vie de tous les jours est comme une fête.

Avant de partir, Trotte-Menu embrassa de nouveau son grand-père, et son grand-père l'embrassa à son tour; et même il posa ses pauvres vieilles mains tremblantes sur la tête du petit garçon, et il murmura entre ses dents quelque chose qui pouvait bien être une bénédiction.

Trotte-Menu regarda son grand-père d'un air surpris; mais comme son grand-père lui souriait, il lui sourit à son tour, sans en chercher plus long, et sortit de la mansarde en refermant la porte avec soin.

La femme du tailleur lui dit qu'elle monterait dans une petite demi-heure; mais quand Trotte-Menu, avec une vanité enfantine, lui eut raconté que son grand-père l'envoyait chez M. le rabbin, et qu'il était trop fatigué pour porter les journaux, la brave ménagère essuya vivement ses mains après son tablier, et monta tout de suite.

En sortant de chez le rabbin, Trotte-Menu acheta un pain de seigle de deux sous et le dévora à belles dents, tout en trottinant vers la gare de l'Ouest.

IV

Trotte-Menu s'appelait, de son vrai nom, Isaac Manheim; la conformation de ses jambes le forçait à trottiner au lieu de marcher ou de courir, comme les autres enfants; voilà pourquoi tout le monde

l'appelait Trotte-Menu, même le vieux grand-père Manheim, le seul parent qu'il eût au monde.

Quand il eut vendu tous ses journaux, ce qui lui prit pas mal de temps, car il manquait d'expérience, Trotte-Menu se hâta de regagner la grande maison du faubourg.

Le savetier qui servait de concierge, et le brocanteur qui occupait le rez-de-chaussée, causaient, avec quelques femmes de la maison, sur le pas de la porte.

Quand Trotte-Menu apparut au détour de la rue, le concierge entra furtivement dans sa loge, le brocanteur se mit à examiner les boutons d'une vieille capote de soldat qui pendait à la devanture de sa boutique, et les femmes remontèrent précipitamment l'escalier.

Trotte-Menu, très pressé de retourner auprès de son grand-père, ne remarqua pas ces allées et venues. Il ne remarqua pas non plus qu'aux portes entre-baillées des différents étages, des enfants curieux le regardaient monter, et chuchotaient entre eux après qu'il était passé.

La porte du tailleur était toute grande ouverte, et la femme du tailleur, qui semblait guetter quelqu'un, s'avança de deux pas, prit Trotte-Menu par la main, sans rien dire, et l'emmena dans sa chambre.

V

Là, elle le fit asseoir sur une petite chaise, lui passa le bras droit autour du cou, le serra contre elle, et lui apprit, avec le tact et la délicatesse d'une femme qui a bon cœur, que désormais il était seul au monde.

Le pauvre vieux, sentant sa fin prochaine, avait voulu épargner à son petit garçon le spectacle de son agonie. Voilà pourquoi il l'avait envoyé vendre des journaux. Avant de se séparer de lui, il l'avait embrassé et il lui avait donné sa bénédiction.

La famille du tailleur était israélite, comme le père Manheim et son petit Isaac, et la femme s'était toujours montrée compatissante pour ses pauvres voisins de la mansarde; voilà pourquoi le vieillard l'avait fait appeler auprès de lui. Elle avait adouci pour lui les affres de la mort, et le rabbin était arrivé à temps pour recevoir son dernier soupir, après lui avoir donné les dernières consolations.

Ensuite, il avait charitablement averti quelques coreligionnaires, dont les femmes s'étaient jointes à la femme du tailleur pour rendre au défunt les honneurs prescrits par la loi.

En attendant le retour de Trotte-Menu, ces braves femmes avaient discuté entre elles une question importante : mettrait-on le petit-fils en présence des restes de son grand-père?

Le vieillard était très beau dans le repos solennel de la mort, avec ses cheveux blancs et sa longue barbe blanche bien peignée. Une âme charitable avait donné un beau drap presque neuf, sur lequel on avait jeté quelques fleurs.

« Il faut qu'il le voie tel qu'il est maintenant, dit la femme du tailleur. Il faut qu'il conserve le souvenir de cette image qui n'a rien d'effrayant. »

Toutes les autres femmes furent de son avis.

VI

La charité des pauvres gens est profondément touchante. Elle ne consiste pas à donner une pièce de monnaie en y joignant quelques bonnes paroles. Pour faire la charité, il faut qu'ils se gênent et se privent du nécessaire.

Cette nuit-là et les suivantes, Trotte-Menu coucha chez le tailleur, et Dieu sait s'il fallut se serrer pour lui faire une petite place. Le pauvre tailleur avait sept enfants, dont les deux derniers étaient infirmes. Trotte-Menu partagea aussi le pain de la famille; et certes, la famille n'avait pas du pain à revendre, car le tailleur avait affaire à des clients aussi pauvres que lui, et qui le payaient fort irrégulièrement.

Quand tout fut terminé au cimetière, les hommes de la maison se réunirent en conciliabule pour décider du sort de Trotte-Menu; car ces braves gens étaient bien décidés d'avance à ne pas le jeter dans la rue pour s'en débarrasser.

Le savetier-concierge déclara que Trotte-Menu logerait dans la mansarde, sans rien payer, tant qu'il ne se présenterait pas un nouveau locataire. — Je sais bien, dit-il, que je ne fais pas une offre bien magnifique, car il peut se présenter un locataire au premier jour. Mais on offre ce qu'on peut.

— C'est juste, dit un ouvrier cartonnier. Mais, voyons donc, les amis, cette mansarde ne coûte pas bien cher. Est-ce que nous ne pourrions pas donner quelque petite chose chaque semaine pour que l'enfant reste avec nous? Nous le connaissons, il nous connaît; il sera mieux ici que partout ailleurs.

Ayant ainsi parlé, l'ouvrier cartonnier promena lentement ses regards autour de lui, de bons regards, simples, francs et un peu tristes, comme ceux d'un terre-neuve.

Tous les assistants inclinèrent la tête en signe d'assentiment, sauf le brocanteur du rez-de-chaussée, qui se contenta de grogner, sans incliner la tête.

VII

Cette conduite du brocanteur ne surprit personne. Ce qui surprit plutôt les autres locataires, ce fut de le voir assister à cette espèce d'assemblée de famille. C'était le seul être vivant, dans toute la maison, qui fît ses affaires, et malgré cela, il se privait presque de boire et de manger, tant il était avare.

Les ouvriers se disaient tout bas les uns aux autres : — Qu'est-ce qu'il est venu faire ici? Qui est-ce qui lui a dit de venir?

Et tous répondaient : — Ce n'est toujours pas moi!

Quoi qu'il en soit, il était là, en chair et en os, avec ses cheveux d'un blond gris, sa barbe rouge,

ses yeux noirs qui avaient le tic de cligner à chaque instant, son front sillonné de rides profondes, et sa redingote olive qui montrait la trame, car, depuis tantôt dix ans, il la portait toujours, hiver comme été; et le jour où il en avait fait l'acquisition, il y avait déjà longtemps qu'elle n'était plus neuve.

— Voilà donc pour le logement, reprit l'ouvrier cartonnier; reste la nourriture et l'entretien; il faudrait lui trouver un bon métier.

Les ouvriers se regardèrent; ils représentaient tous les corps de métiers imaginables, sauf ceux où l'on gagne sa vie, même en se donnant bien du mal. Voyant leur embarras, le brocanteur donna un coup de poing sur la table et dit : — Je demande la parole.

VIII

— Vous avez la parole, dit le cartonnier.

— Je ne suis pas plus riche que vous tous, reprit le brocanteur.

Un menuisier, qui se trouvait être son voisin, l'interrompit sans cérémonie :

— Mon vieux, dit-il sèchement, ce n'est pas devant moi qu'il faut faire de ces contes-là. Un certain jour nous nous sommes trouvés, vous et moi, au bureau de poste. J'étais là pour envoyer un thaler à ma vieille maman. Je ne vous espionnais pas, je vous prie de le croire, j'attendais tout simplement mon tour. Vous avez expédié une jolie petite somme à un banquier de Francfort. Est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit le brocanteur en rougissant.

Il y eut un « ah! » prolongé dans l'assistance. Le brocanteur passa sa main sur son front, renvoya ses cheveux en arrière, et reprit :

— Voici l'histoire de mon envoi, ou plutôt voici mon histoire. Comme elle ne me fait pas honneur, du moins dans toutes ses parties, je me crois excusable de l'avoir tenue secrète. Tel que vous me voyez, j'ai été riche, très riche même. Un jour, j'ai commis une faute grave, à la suite de laquelle j'ai été ruiné et mis en faillite. J'ai vendu tout ce que je possédais, mais je n'ai pas réussi à désintéresser mes créanciers. Je me suis juré que je passerais ma vie à réparer ma faute. Comme je ne m'étais rien réservé, je me suis fait chiffonnier. C'est un bon métier dont il ne faut pas médire. J'y ai gagné de quoi ouvrir une boutique de brocanteur. Comme brocanteur, je gagne de l'argent. Quand j'ai par devers moi une somme assez considérable, je l'envoie à Francfort au banquier qui s'est chargé de payer peu à peu mes créanciers. Vous êtes tous témoins que je ne me suis jamais accordé la moindre douceur, que je vis de pain et d'eau. Vous savez maintenant que si je gagne de l'argent, cet argent n'est pas pour moi, et que je n'ai pas le droit d'en disposer.

Il ajouta, en relevant la tête : — Je suis donc fondé à dire que je suis aussi pauvre que vous tous.

A suivre. J. Girardin.

COMMENT ON FABRIQUE LES VERRES DE MONTRE.

La fabrication des verres de montre est depuis quelques années d'une importance considérable. Quand parurent les premières montres, appelées *œufs de Nuremberg*, à cause de la forme ovoïdale qu'on leur donnait alors, on imagina d'en protéger les aiguilles par un verre légèrement bombé, taillé dans un morceau de cristal et poli à la meule.

Plus tard, lorsque les horlogers eurent adopté pour les montres la forme plate et circulaire que nous leur connaissons, on fit usage de segments de sphère découpés dans de petits ballons en verre à l'aide d'un anneau de métal rougi au feu, puis rodés sur les bords, et finalement polis.

Ces verres, presque hémisphériques, et par suite très sujets à se briser, étaient en outre fort incommodes et d'une forme peu gracieuse. On fut donc naturellement conduit à perfectionner leur genre de fabrication, et voici le procédé qu'on adopta: au lieu d'employer des segments de ballons, on se servit de verres plats, arrondis sur les bords, et creusés à l'intérieur afin de laisser libre le mouvement des aiguilles.

Tels étaient, jusqu'à la fin du dernier siècle, les verres dits *chevés*, d'un vieux mot français qui signifie creuser.

Fig. 1.

Fig. 2.

Aujourd'hui, suivant le procédé imaginé par M. Pierre Roger en 1791, on obtient la concavité des verres de montre, non plus par le *creusage*, mais par le *bombage*. A cet effet, l'ouvrier verrier cueille avec sa canne une certaine quantité de verre en fusion, l'arrondit sur un bloc de bois mouillé, tout en soufflant légèrement, puis lui donne, en balançant sa canne et en soufflant de plus en plus fort, la forme d'une olive (fig. 1). Cette première opération terminée, il réchauffe la pièce au four, la souffle de nouveau, et enfin, à l'aide d'une machine soufflante, achève de lui donner la forme sphérique (fig. 2).

Les ballons ainsi obtenus ont quelquefois plus

d'un mètre de diamètre, et peuvent fournir jusqu'à 800 verres de montre d'environ 1 millimètre d'épaisseur.

Le *découpage* s'effectue à l'aide de la tournette L. Veyret, qui est une sorte de compas dont l'une des branches est armée d'un diamant. L'ouvrier trace avec cet instrument un certain nombre de cercles sur le globe de verre (fig. 3), puis les détache

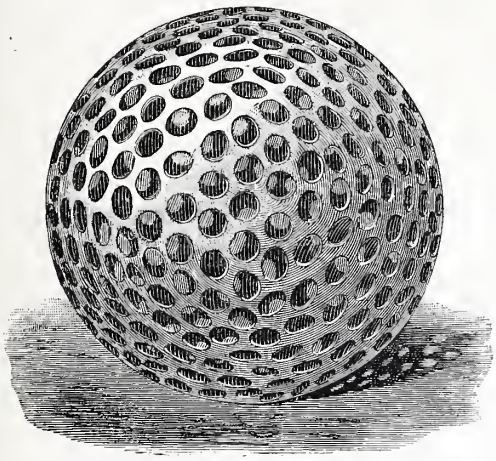


Fig. 3.

successivement en imprimant de petits coups secs sur le bord de chacun d'eux.

Au *découpage* succède le *moulage*, opération par laquelle on donne aux pièces leur forme définitive, et qui peut s'exécuter de deux manières différentes. La première consiste à placer les disques sur des moules en terre fine (fig. 4) saupoudrée de chaux impalpable afin d'empêcher l'adhérence du verre, et à placer ces moules dans un moufle en terre réfractaire, chauffé au coke. Au sortir du moufle, les pièces sont rectifiées au tour et polies de façon à pouvoir s'ajuster exactement dans la rainure ou *drageoir* du boîtier.

La seconde méthode diffère essentiellement de la précédente. Après le découpage, les verres sont d'abord biseautés, puis placés sur des moules qui, au lieu d'être concaves, sont au contraire convexes et un peu plus petits que les disques (fig. 5). Au

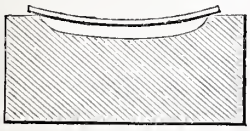


Fig. 4.

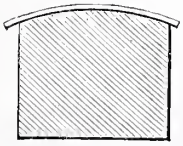


Fig. 5.

sortir du moufle, et quand les pièces sont encore à l'état pâteux, l'ouvrier *capuchonne* chaque verre au moyen d'une petite calotte en bois qui lui donne la forme qu'il doit avoir. L'avantage de ce procédé, dû à MM. Walter et Berger, est d'être beaucoup plus rapide et bien moins délicat.

Ainsi préparés, les verres de montre subissent une dernière opération, suivant le genre des montres auxquelles on veut les adapter. Ils sont biseautés, flettés ou pointillés.

Le *biseautage* a pour effet de donner au rebord du verre une inclinaison qui permet de l'encastrer facilement dans le drageoir. Ce travail se fait au tour et exige une certaine habileté qui ne s'acquiert que par la pratique.

Le *flettage* consiste à enlever la convexité extérieure du verre, et à rendre, par conséquent, sa surface plane. Cette opération s'exécute à la meule, et seulement pour les verres destinés aux montres de prix.

Le *pointillage* ne diffère du flettage qu'en ce que le verre n'est rendu plan qu'à la partie centrale de sa surface. Ce genre de taille n'a d'autre but que d'assurer à l'acheteur que le verre est bien un verre double.

La plus importante des fabriques de verres de montre est celle des Trois-Fontaines, située aux environs de Sarrebourg. Cette usine, qui avec ses dépendances occupe une superficie de près de 12000 mètres, a été fondée en 1848, et appartient, depuis 1878, à l'un de nos plus grands industriels, M. Portal. Indépendamment des verres de montre, dont le chiffre de production s'élève, année moyenne, à *vingt millions*, l'usine des Trois-Fontaines fabrique encore des globes de pendule et des verres irisés à l'usage de la bijouterie. C'est un établissement modèle, qui compte plus de cinq cents ouvriers.

Alfred de Vaulabelle.

SE SOUVENIR.

Voyez p. 183 et 213.

III

Chastel, le jeune poète-acteur, eut malheureusement à donner trop tôt à mon enfance une leçon terrible : atteint de phtisie, il mourut; je vis, en quelque mois, ce beau et fier jeune homme arriver à une *vieillesse* qui me faisait peur...

J'avais vu souvent, au jardin, mourir des bêtes; j'avais vu des araignées tuer et manger des mouches; j'avais moi-même écrasé les pucerons et limaçons qui dévoraient mes plantes; je ne me figurais pas cependant que la mort pût atteindre les hommes, ou je ne me le figurais que d'une manière vague.

La mort de Chastel fut une première révélation du redoutable mystère; révélation encore incomplète, car on ne me laissa pas voir le malade dans ses derniers jours, je ne sus rien de son enterrement... je n'eus que le sentiment de sa disparition.

Mais un coup bien autrement inoubliable ne tarda pas de se faire sentir autour de nous, et, celui-là, avec une telle brusquerie et de si près que durant des années j'en gardai le frisson.

J'avais un cousin, mon aîné de huit ans; il avait quatorze ans, j'en avais six. C'était déjà un grand, gros et très fort garçon, bruyant et jovial, qui me portait sur son dos, me traînait en brouette dans le jardin de ma tante et dans le nôtre. Sa mère était sœur de la mienne : les allées et venues d'une maison à l'autre étaient de tous les jours; mon père avait été le camarade du sien et quelque temps son associé.

Or, il arriva que le cousin Auguste (c'était son nom) fut mis en pension, non pas à Rouen, mais à quatre lieues de Rouen, au joli village de Fresquiennes.

Il y avait là, depuis quelques années, un *pensionnat* dont on disait le plus grand bien et qui, en effet, par les hommes distingués qui s'y sont formés, a montré que sa réputation était méritée. Ce pensionnat avait été fondé par un homme intelligent et de vrai mérite, M. Maromme.

Chose singulière! celui qui écrit ces lignes a épousé, longtemps après, une nièce de cet homme instruit et habile, dont quelques vieux Rouennais gardent encore la mémoire.

Donc, le cousin Auguste fut mis à la pension Maromme. Il y était entré au mois d'octobre. Son père, sa mère, sa sœur, étaient allés plusieurs fois le voir à Fresquiennes; mais moi, je ne l'avais pas revu. On le disait en train de grandir et *forcir* (vieux mot normand) à vue d'œil.

Le jour de l'an approchait. Or, le jour de l'an, dans notre famille nombreuse en enfants, grâce à d'autres cousins issus d'une autre sœur de ma mère, c'était une fête dont on pétillait de joie et d'attente des mois à l'avance. On se réunissait tous dès le matin chez la sœur aînée (la mère d'Auguste), et là les cadeaux nous pleuvaient.

Pour le jour de l'an où nous arrivions, on faisait un mois à l'avance des préparatifs inaccoutumés. Auguste allait revenir! il s'agissait de le fêter d'une façon tout exceptionnelle. Un festin énorme se préparait, et déjà pour ce festin de famille tout le monde était en l'air, il devait y avoir des surprises de toutes sortes. Par un trou de serrure, ma cousine, jolie enfant de six ans, m'avait fait entrevoir tout un cabinet rempli de jouets... Nous ne vivions plus.

L'avant-veille du grand jour, Auguste arriva. J'étais avec ma mère à l'attendre chez lui; il faisait très froid, la voiture qui l'apportait le descendit au seuil de la maison. Son aspect nous saisit : le visage rouge, les yeux abattus, il se plaignit d'un violent mal de tête et voulut tout de suite se coucher. Des frissons l'agitaient. Je vois encore ma mère lui bassiner son lit; le voilà couché sans m'avoir dit un mot, ce qui m'étonnait bien; mais parler paraissait lui être insupportable; il ne dit que ceci : Je voudrais dormir; et nous le laissâmes.

Un quart d'heure passe; ma tante remonte doucement, puis aussitôt redescend :

— Il dort, dit-elle; mais il est bien rouge.

Un autre quart d'heure après, c'est le tour de ma mère; elle reparaît au bout d'un instant, pâle et visiblement émue :

— Je trouve Auguste drôle, dit-elle à ma tante; il faut faire venir vite le médecin.

Et voilà tout le monde à la chambre, excepté ma cousine et moi, qui recevons l'ordre de rester dans la salle à manger.

Quelques instants après, sans que j'aie revu ma mère, la bonne paraît, me dit de la suivre, et me reconduit à la maison. Bien qu'il fallût pour faire le trajet une belle demi-heure, elle ne prononça, dans tout ce trajet qu'une parole : *Votre cousin est bien malade!*

Nous arrivons : je vois mon père s'assombrir à son tour en écoutant ce que lui dit tout bas la bonne; il part quelques minutes après elle et me laisse avec une excellente fille, Adèle, qui tous les matins venait aider ma mère à faire son ménage. Mon père, à notre grande surprise, ne rentra qu'au soir et me fit coucher avec lui. La nuit, je l'entends se tourner et retourner; je donnerais pour qu'il me dise un mot le plus beau de mes jouets; mais il se tait comme avait fait la bonne de ma tante. Au matin, avant qu'il soit jour, il saute du lit, s'habille; Adèle arrive et mon père s'en va.

Ma mère ne reparaissait toujours pas, et je ne savais rien. Mais mon père dans la matinée revint; je l'entendis qui disait à l'ancien soldat de Saragosse : *Tout est fini...*

La journée se passa en allées et venues de mon père, en silences mystérieux et visages consternés.

Le lendemain, c'était le jour de l'an; je ne pus embrasser au réveil ni mon père ni ma mère... J'étais triste de me trouver ainsi seul, avec Adèle, que pourtant j'aimais bien. Elle me lava, m'habilla, me fit déjeuner, puis me conduisit chez ma tante. On enlevait de la maison, quand nous y arrivâmes, la dernière draperie noire... je compris que mon cousin était mort, que l'on venait de faire son enterrement; mais je le compris bien mieux quand ma tante et ma mère m'embrassèrent en pleurant. Ma tante étouffait, et j'étais persuadé qu'elle allait mourir aussi et que nous allions mourir tous.

Ainsi, cette fête attendue avec tant d'impatience, pour laquelle avaient été faits tant de préparatifs bruyants et joyeux, je la vis se passer dans les ténèbres et les larmes.

Il en est résulté, lecteur, que jamais depuis je n'ai vu revenir ce jour-là sans un ressentiment d'amertume inquiète et craintive. Encore à présent, si je vois se préparer longtemps à l'avance une fête de famille, je ne le dis pas, mais la peur me prend de voir se renouveler l'affreuse déception du jour de l'an de ma septième année.

Je dois ajouter que jamais plus on ne fêta ce jour-là chez ma tante, et que dans toute la famille la solennité habituellement si joyeuse en fut pour bien des années assombrie.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

DEHAIES DE MONTIGNY.

UN ÉPISODE PEU CONNU DE L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS L'INDE.

Suite et fin. — Voy. p. 215.

Cependant la paix de 1783 vint suspendre les hostilités entre les Français et les Anglais dans l'Inde. Dehaies de Montigny, nommé gouverneur des établissements que la France avait conservés au Bengale (Pondichéry, Chandernagor, etc.), fit cesser le trafic odieux auquel se livraient des Européens, qui venaient acheter ou enlever sur les bords du Gange des indigènes qu'ils allaient vendre comme esclaves aux colonies. Administrateur habile, il sut évaluer et fit connaître la valeur véritable de l'opium que le gouvernement anglais livrait annuellement, en vertu des traités, au gouvernement français, et dont la valeur avait été dissimulée jusqu'à lui ; le revenu qu'on en tira depuis lors est devenu le plus important de la colonie. Les excès de la révolution avaient eu leur écho dans l'Inde, et Montigny, arrêté à Chandernagor, et emprisonné par ceux dont il avait réprimé les malversations, fut délivré et conduit à Calcutta par les ordres de lord Cornwallis, qui rendait à l'ennemi loyal de l'Angleterre les bons procédés que l'armée anglaise, dans ses désastres, lors de ses luttes avec Haïder-Ali, avait trouvés de la part des officiers français. Ce ne fut qu'après avoir couru mille dangers, qu'après avoir passé par bien des péripéties, que Montigny put rentrer en France en 1791. L'auteur de ces lignes se rappelle le récit émouvant que faisait Mme de Montigny de leur naufrage au cap de Bonne-Espérance, et de la nécessité où elle s'était trouvée de gagner le rivage, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, alors qu'elle portait dans son sein son second fils, soutenue par son mari, dans les bras duquel était leur premier-né, âgé de moins de deux ans, qu'ils ramenaient de Chandernagor.

Nommé général de brigade en 1800 par le premier consul, Montigny fut envoyé de nouveau, en 1803, à Chandernagor, siège de son ancien gouvernement. Mais la rupture du traité d'Amiens le força bientôt de se replier sur l'île de France, qu'il dut quitter en 1810, à l'époque où elle tomba au pouvoir des Anglais. Promu en 1817 au grade de lieutenant général, mais affaibli par l'âge et par ses blessures, atteint de cécité, ayant perdu à plusieurs reprises ses livres, ses cartes, ses notes de voyages, il mourut à Paris en 1819, sans avoir pu laisser autre chose que des manuscrits incomplets, malgré le désir qu'il avait manifesté souvent de consigner dans des Mémoires le récit de sa vie et de ses missions. Ce récit aurait été d'autant plus intéressant, que Montigny, ayant appris à parler les langues de tous les pays où il avait séjourné, y avait acquis cette connaissance particulière des hommes et des choses, qui échappe toujours lorsqu'on en est réduit à ne les étudier que par l'intermédiaire trompeur et infidèle des interprètes.

Dans un coin retiré du parc du château de Kerliver, à trois kilomètres du petit port du Faou, situé au fond de la rade de Brest, un bel obélisque en kersanton (espèce de granite), élevé par la piété filiale, porte cette modeste inscription :

Souvenir.
—
Dehaies
de Montigny
Fois Emel
lieutt génl
1743-1819
—
Mme Dehaies
de Montigny
née Audebert
Chambon
Anne-Elbeth
1762-1849.

C'était au manoir de Kerliver que s'étaient retirés les fils de M. de Montigny ; l'aîné, le colonel, né à Chandernagor en 1790 ; le second, l'intendant militaire, né au château de Margency (Seine-et-Oise) en 1792, le même qui avait fait naufrage, avant de naître, au cap de Bonne-Espérance. Donnant aux services rendus par eux dans la paix comme dans la guerre une fin digne de leur vie, de leur père et d'eux-mêmes, ils ont légué à la commune de Hanvec, sur laquelle est situé le domaine de Kerliver, la totalité de leurs biens meubles et immeubles, en les affectant à l'établissement d'une école professionnelle agricole en faveur de jeunes filles. Ils ont placé la conservation de leurs objets mobiliers, parmi lesquels se trouvent de précieuses épaves des voyages de leurs parents, sous la sauvegarde de la commune, subordonnée à la haute surveillance de l'administration départementale.

Il faut espérer que cette générosité testamentaire, dont il serait souhaitable de voir plus d'exemples, assurera pour toujours la conservation de l'obélisque, et que la commune de Hanvec ne se montrera pas ingrate en gravant sur la base au-dessous des noms de leurs parents, les noms et qualités ainsi que la mention du bienfait de ses donateurs.

LÉON LALANNE,
Membre de l'Institut, sénateur.

PRIVILÈGES ET SUPÉRIORITÉ DES FEMMES TOUAREG.

Les lignes suivantes nous sont adressées, sur notre demande et pour répondre à un abonné, par notre savant géographe et voyageur M. Henri Duveyrier, qui, comme l'on sait, a parcouru et décrit le pays des Touareg. Nous aurions désiré les accompagner d'un dessin représentant une femme touareg, mais il nous a été impossible jusqu'ici de nous en procurer un.

« Je crois pouvoir vous affirmer, nous dit M. Du-

veyrier, qu'il n'existe nulle part de portraits de femmes de Touareg. La raison en est fort simple : les Touareg n'aiment pas qu'on les dessine; ils craignent les sortilèges. Et puis, jamais des femmes de leur race ne sont venues dans les villes d'Algérie.

» On a pu photographier par surprise certains individus parmi les Touareg (hommes) qui sont venus à Alger. J'ai aussi aidé à faire la photographie d'un guerrier monté a dromadaire (voir *les Touareg du Nord*, 1864, p. 444) (1), et c'est tout ce qu'on possède.

» La femme *temâhaq* (en arabe *targuia*, singulier féminin de Touareg), occupe dans la société une position tout à fait privilégiée. Je doute que la *dame* européenne ait joui au moyen âge d'un respect aussi complet. Elle est affranchie des travaux pénibles du ménage. Elle est libre d'aller et de venir où bon lui semble; elle fait, généralement avec une compagne, des visites aux hommes étrangers à sa famille, et personne ne trouve rien à y objecter. Elle s'intéresse aux choses de la politique, et, si elle est de race noble, elle donne son avis en ces matières tout comme ferait un homme, et quelquefois avec plus d'autorité.

» Les femmes seules, à l'exclusion des hommes, savent lire et écrire les anciens caractères libyques qui forment l'alphabet actuel des Touareg, et quelques-unes connaissent, en outre, l'écriture arabe. Elles sont musiciennes, composent des airs qu'elles exécutent sur une sorte de violon, et qu'elles accompagnent de poésies de leur composition. Mais ni elles ni les hommes ne dansent, la danse étant considérée comme un exercice indigne des blancs de race noble.

» Les femmes des Touareg ne se voilent pas le visage; cette coutume est, au contraire, exigée des hommes.

» Leur attitude est empreinte d'une grande dignité; leur parler est sobre : si, dans un camp, on entend des femmes bavarder, on peut être assuré que ce sont des étrangères.

» Non-seulement, quoique musulmans, tous les Touareg sont monogames, mais leurs anciennes lois politiques, qui restent en vigueur malgré l'introduction de l'islam, accordent à la femme un privilège très remarquable : c'est le fils aîné de *la sœur aînée* du roi, et non son propre fils, qui lui succède.

» Enfin, une femme noble déclare-t-elle qu'elle prend sous sa protection un ennemi ou un coupable, la personne de cet homme, fût-il arrêté et condamné à mort, devient inviolable. Les femmes des serfs, toute proportion de caste gardée, jouissent d'avantages équivalents. »

HENRI DUVEYRIER,
Vice-président de la Société de géographie de Paris.

(1) On trouvera dans ce livre (p. 339-341, 428-429, etc.) beaucoup de détails sur les femmes des Touareg.

Croquis inédit de Topffer

Une Montée.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

MARIETTE-BEY.

Suite. — Voy. p. 203.

II. — Le Musée de Boulaq.

Le Musée de Boulaq (1860-1880), au bord du Nil. — D'après une photographie de l'album du Musée, par Mariette-Bey (1871).

La première mission de Mariette en Égypte finit en septembre 1854, après l'achèvement des fouilles du Sérapéum de Memphis pour lesquelles des crédits supplémentaires étaient venus de France à plusieurs reprises. Désormais la collection complète des sept mille monuments trouvés dans la tombe d'Apis, inscriptions votives, statues et bijoux, était réunie au Louvre et ainsi préservée d'une dispersion qui pour la science eût été presque l'équivalent d'une destruction. C'était encore le temps où faire des enlèvements en masse était le seul moyen de sauver les intérêts légitimes d'une science qui aspirait à se développer, mais qui s'alanguissait faute de matériaux. Cependant ce fut pour la dernière fois que la vallée du Nil se laissa exploiter en grand au profit d'un musée européen; car Mariette, selon son vœu le plus cher, n'allait pas tarder de revenir en Égypte pour y fonder enfin un musée national qui centraliserait les découvertes faites sur son sol, en tenant une note aussi précise que possible de leurs lieux de provenance.

A peine Mariette avait-il quitté l'Égypte, en septembre 1854, que M. de Lesseps y venait pour les préliminaires de sa grande entreprise du canal de Suez. Visitant le cours du Nil en novembre et en décembre 1855, et voyant tant de beaux monuments antiques encore à demi enfouis ou livrés à la destruction, M. de Lesseps et M. Barthélemy Saint-Hilaire, alors secrétaire général de la Compagnie, conçurent la pensée de demander au vice-roi la création d'un service de conservation capable de les préserver. Mais ce n'était pas chose facile alors que de faire entrer une idée si neuve dans l'esprit des indigènes. Les Orientaux, quoi qu'ils fassent ou paraissent, sont les gens les plus positifs du monde, et il n'est pas prouvé qu'ils comprennent jamais bien le sens ou l'intérêt de choses *qui ne servent à rien*.

De retour à Paris en 1856, M. Barthélemy Saint-Hilaire, d'accord avec M. de Lesseps, adressa au vice-roi un rapport demandant la création d'un service de conservation et d'un musée en Égypte. Saïd-Pacha, doué d'une belle intelligence et pourvu d'une éducation européenne, accueillit favorablement cette demande; toutefois il hésitait à en permettre l'exécution, car, entre autres motifs, il craignait d'irriter les trop nombreux entrepreneurs de fouilles qui exploitaient la vallée du Nil et en tête

desquels se distinguaient les consuls généraux de France et d'Autriche.

Une occasion favorable se présenta bientôt d'elle-même. A la fin de 1857, le vice-roi eut à préparer une réception au prince Napoléon Bonaparte qui avait annoncé sa venue en Égypte, et, pour le fêter selon ses goûts, il songea, d'après le conseil de M. de Lesseps, à lui montrer des fouilles archéologiques et à lui offrir des antiquités fraîchement découvertes. Il fallait pour cela l'aide d'un savant français, et le choix en fut confié à M. de Lesseps par Saïd-Pacha. M. Barthélemy Saint-Hilaire ayant consulté, on lui désigna aussitôt Mariette comme étant l'homme prédestiné à cette mission, et par son admirable découverte du Sérapéum, et par ses fonctions officielles au Musée du Louvre, dont il était devenu conservateur adjoint sous la direction de l'illustre égyptologue Emmanuel de Rougé, qui ne cessa de l'aider de son influence et de sa science profonde.

Mariette revenait comblé d'honneurs et d'estime de différentes missions scientifiques en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et, du fond de son cabinet du Louvre, idéal de sa première jeunesse, il songeait aux lointains horizons du Nil que peut-être il ne reverrait plus. Aussi quelle joie et que d'espoir quand lui arriva la proposition de M. de Lesseps! Bien vite on s'entendit, et, dès le 20 septembre 1857, Mariette présentait à ses nouveaux amis de la Compagnie de Suez un projet complet pour l'inspection, le déblayement et la conservation des monuments pharaoniques, comme pour la fondation d'un Musée au Caire [1]. Depuis longtemps ses idées étaient mûres à ce sujet : en quatre ans, il avait vu exploiter et détruire sept cents tombeaux de Memphis, par les Bédouins et les marchands d'antiquités qui vivent des nécropoles! Toutefois, il fut convenu secrètement qu'aux yeux du public, en France, Mariette ne devait aller en mission que pour préparer le voyage archéologique et former la collection du prince, lequel, à son retour des cataractes, pourrait mieux que personne aborder devant le vice-roi la question délicate du service des fouilles officielles et du musée permanent. Ainsi le voulait la prudence, et de bien des côtés on conseillait de ne rien précipiter, tant le souverain, exploité par des aventuriers, gêné par les chefs de la religion ou conseillé par des gens intéressés, était devenu changeant ou défiant à l'endroit de toute entreprise d'un genre inusité.

Arrivé en Égypte et accrédité auprès du vice-roi, Mariette eut beau s'effacer, se contenter de tout et ne demander que 1 000 francs par mois pour lui et son personnel, il faillit succomber sous les intrigues d'ignorants ou de rivaux qui le représentaient comme un ambitieux, un fantasque et un destructeur impossible à contenter; il ne leur donna point la satisfaction de se décourager, et sans savoir encore quand et comment se résoudrait la question de son cher Musée, il se mit bravement et joyeusement à remonter le Nil pour organiser les fouilles et former la collection demandée. C'est alors que deux grandes déceptions atteignirent Mariette et lui firent craindre que tout ne fût perdu : ni le prince Napoléon, ni M. de Lesseps, ne vinrent en Égypte au moment décisif où leur présence était attendue comme pouvant seule faire aboutir les projets et les espérances de l'archéologie.

Le Louvre rappelait déjà Mariette à son poste; mais heureusement la collection d'antiquités qu'il venait de former dépassait les espérances; le vice-roi enchanté l'offrit au prince, et chacun fut si satisfait que tout tourna au dédommagement et à l'avantage de Mariette et de la science. A la fin de mars 1858, le mot de *Musée* pouvait être prononcé tout haut devant Saïd-Pacha, qui bientôt se décidait à en confier la création à Mariette. Dans l'automne de 1858, il retourna donc se fixer en Égypte pour ne plus la quitter; il devint et resta jusqu'à sa mort fonctionnaire égyptien, mais pour être, jusqu'à la chute d'Ismaïl-Pacha, entièrement dépendant du bon plaisir du vice-roi dont il fallait savoir garder la faveur sans déroger. Le 28 janvier 1861, il était remplacé au Louvre comme conservateur adjoint *titulaire* par l'égyptologue Théodule Devéria, qui bientôt devait l'accompagner dans quelques-uns de ses voyages d'exploration et d'étude en Égypte, pour lui donner le concours dévoué de sa science, de son talent d'artiste et de sa loyale amitié.

Mariette, qui, au temps de sa jeunesse et de sa belle santé, avait un caractère extrêmement gai, une intelligence remplie de séduction et infiniment d'esprit, plut tellement au vice-roi, lui-même homme d'esprit, qu'il l'habitua à l'idée, encore bizarre pour un Oriental, d'entretenir et de faire respecter des *ruines inutiles;* son ami Mariette, dont il ne pouvait se passer, fut pourvu du grade de *bey* et se trouva bientôt investi d'une autorité suffisante et élevé à une position assez haute pour pouvoir accomplir son œuvre difficile. « Vous veillerez, lui dit le vice-roi, au salut de tous les monuments; vous direz aux moudyrs (gouverneurs) de toutes les provinces que je leur défends de toucher à une pierre antique; vous enverrez en prison tout fellah qui mettra le pied dans un temple! » Cependant les habitudes de dévastation étaient telles que, le souverain conquis, il restait tous ses sujets à combattre depuis le plus haut placé jusqu'au moindre. De même que M. de Lesseps dans l'isthme de Suez, Mariette sur les rives du Nil eut plus à lutter contre les hommes que contre les difficultés opposées par le sol et le climat. Dans cet Orient où survivent les traces les plus anciennes d'une civilisation raffinée, règnent aujour-

[1] Ce projet existe en brouillon dans les archives personnelles de Mariette, acquises par le gouvernement français, et dont nous avons tiré une partie de nos renseignements. Les autres nous viennent de Mariette lui-même, de M. Ferd. de Lesseps, de M. Barthélemy Saint-Hilaire, enfin de Vassalli-Bey, conservateur du Musée depuis plus de vingt ans, et d'Em. Brugsch-Bey, conservateur adjoint depuis treize ans, etc.

d'hui l'indifférence et le mépris de toute recherche désintéressée, de toute étude d'un ordre élevé. Là, pour le chef d'État ou d'administration, un chercheur, un savant, est une personne inutile et sotte; pour le paysan et l'artisan, c'est un fureteur de trésors cachés, c'est un marchand d'antiquités, et partant un rival, un ennemi. Dans ces contrées où tout est difficile et compliqué, où rien ne se faisait, surtout alors, que par force ou à prix d'argent, il fallut la droiture et la ténacité de Mariette, son prestige personnel et parfois même sa force physique, pour imprimer la terreur aux récalcitrants, et sinon faire comprendre ses idées, du moins les faire admettre et respecter.

Pendant qu'il multipliait les ateliers de fouilles sur le site des villes antiques, dans les nécropoles et autour des grands temples enfouis sous les décombres et les masures, le Musée de Boulaq se formait peu à peu du produit de ses recherches, mais on l'organisait avec une extrême réserve. Saïd-Pacha était sans doute un protecteur intelligent et zélé; mais il était sujet au caprice, souvent obéré, toujours traqué par des solliciteurs impudents, et parfois mêlé à des entreprises si vastes que, comme celle du canal de Suez, elles agitaient la politique européenne en ébranlant son pouvoir. Il fallait donc ne pas l'importuner par des demandes considérables de fonds, comme l'eût exigé tout d'abord la construction d'un musée monumental, que d'ailleurs on aurait pu confisquer un jour pour en faire un ministère ou une écurie, un harem ou une caserne. Le plus sage était de prendre racine sans bruit pour se développer sans frais, et c'est ce que Mariette fit sur ce terrain du port de Boulaq dont on lui avait fait l'abandon.

A suivre. ARTHUR RHONÉ.

Agis toujours conformément à la conviction de ton devoir. JANET.

LA MOSAÏQUE.

La mosaïque était peu usitée en France avant que M. Charles Garnier ait eu la pensée de l'employer dans la décoration du nouvel Opéra de Paris; maintenant on la voit briller sur les façades de quelques grands édifices, et les architectes commencent à l'appliquer dans l'intérieur des constructions; il n'est donc pas hors de propos de donner quelques renseignements sur la pratique matérielle d'une décoration trop longtemps négligée dans notre pays, si bien doué pour comprendre toutes les manifestations de l'art.

La mosaïque [1] est un ouvrage fait au moyen de cubes en émail ou en marbre, fixés contre une surface solide avec un mastic ou un ciment malléable d'abord, résistant et dur ensuite.

La mosaïque peut se diviser en plusieurs genres principaux : les revêtements, les pavements, les bijoux, les reproductions de tableaux. Mais ces genres ne sont pas séparés par des limites bien déterminées; pendant l'antiquité, par exemple, on incrustait dans les parquets des scènes de chasse, des motifs d'histoire, en marbres et en émaux : c'était une décoration somptueuse qu'on a plus tard réservée aux murailles et aux voûtes. Les dénominations locales, dont on use volontiers, ne donnent pas des divisions précises; il y a bien des différences de style entre les types extrêmes des mosaïques antiques, byzantines, romaines, vénitiennes; mais les points de contact sont nombreux, et, pour la technique et la fabrication, il serait difficile, impossible même selon nous, d'établir des catégories nettement tranchées, sauf pour deux ou trois spécialités que nous signalerons ultérieurement.

On peut assurer qu'à l'exception de quelques rares procédés, la fabrication est la même depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Elle n'a rien gagné aux progrès de la mécanique; la main de l'homme et quelques outils élémentaires suffisent pour exécuter la plus parfaite mosaïque.

Nous allons passer en revue les opérations successives auxquelles donne lieu la fabrication d'une mosaïque décorative.

Le dispensateur du travail veut revêtir une surface murale; il s'adresse, avant tout, à un artiste et lui confie la composition du modèle. L'artiste arrête le sujet, fait une maquette peinte et, après qu'elle est approuvée, exécute le modèle à la grandeur d'exécution. Pour éviter des mécomptes, il est utile de mettre en place ce modèle peint, car il est bien difficile de juger, par une maquette tenue à la main, l'effet que produira la composition en grand à sa place et dans sa lumière normale. Si l'expérience a réussi, le modèle est détaché et reporté à l'atelier. Le manufacturier s'occupe alors d'assortir les matériaux; s'il ne les a pas en réserve, il les fabrique. Les matériaux sont des pierres, des marbres et des émaux; les émaux sont de deux genres distincts : ils sont, ou colorés dans la masse, ou recouverts d'une feuille métallique. Les premiers, qu'on nomme smaltes en Italie, sont généralement composés comme il suit :

Sable	130 parties.
Minium	60
Azotate de potasse	6
Fluate de chaux	30
Carbonate de soude	40
Groisil	50

Le groisil est le déchet d'une semblable composition; dans les premières fontes, il est remplacé par les autres matières en proportion. A ces substances, on ajoute des oxydes de cuivre pour le

[1] Le mot s'applique aussi à d'autres genres de travaux, notamment à la mosaïque de Florence, qui est une marqueterie de marbres plaqués dans un assemblage par feuilles découpées.

vert, d'urane pour le jaune, de nickel pour le brun, de platine pour le gris, de cobalt pour le bleu, de manganèse pour le violet, etc., etc. La masse est mise dans un creuset de terre réfractaire et fondue dans un four de verrerie; lorsqu'elle est suffisamment liquide et raffinée, on la coule sur des plaques de fonte, et on en fait des galettes d'environ un centimètre d'épaisseur et de dix centimètres de côté ou de diamètre.

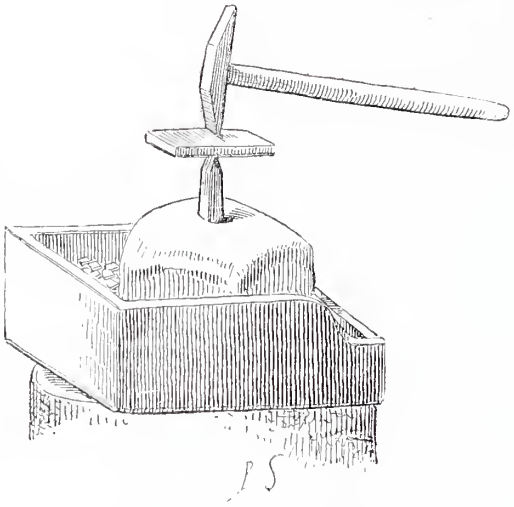
La confection des émaux à feuilles métalliques est plus difficile; si on examine avec soin dans la tranche un des cubes qui servent aux fonds d'or, on voit, sur une base d'émail, une feuille d'or très mince et sur cette feuille une pellicule de verre blanc.

En place dans la mosaïque, l'émail est invisible, puisque le cube se présente de face, et la transparence du verre laisse vibrer l'or dans tout son éclat.

Cube à fond d'or.

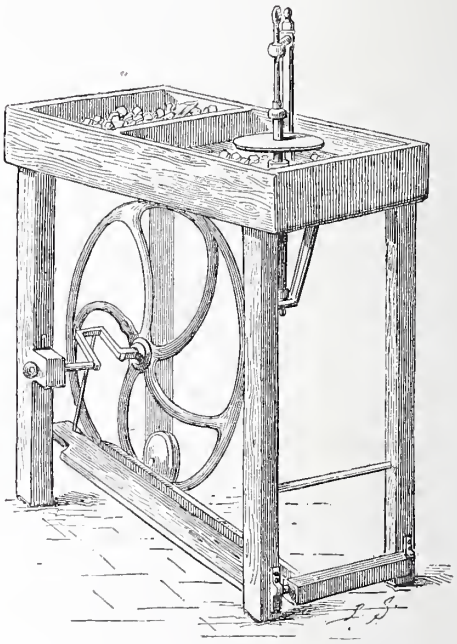
Cube taillé en biseau.

Voici comment le produit s'obtient : on fait chauffer une cuvette de verre très mince en forme bombée de verre à montre; on applique à l'intérieur une feuille d'or, dans le creux on coule de l'émail fondu, on aplatit le tout et on fait recuire.



Marteau, galette, coupoir.

Casier.



Tour à meuler.

L'antiquité ne paraît pas avoir connu les mosaïques métalliques; les monuments les plus anciens dans ce genre sont les portraits de deux chrétiens, Flavius Julius Julianus et Maria Simplicia sa femme, découverts à Rome, en 1656, dans les catacombes de Cyriaque. L'érudition rattache ces figures à la seconde moitié du quatrième siècle, mais rien ne prouve que les cubes à fond d'or ne proviennent pas de quelque restauration ultérieure. Quoique l'or soit généralement employé pour les fonds métalliques, il ne l'est pas exclusivement; on trouve dès le sixième siècle, à Ravenne, des fonds d'argent, et depuis lors à toutes les époques les feuilles métalliques de diverses couleurs ont servi à représenter les pierres précieuses dans les parures, les vêtements et les meubles gemmés.

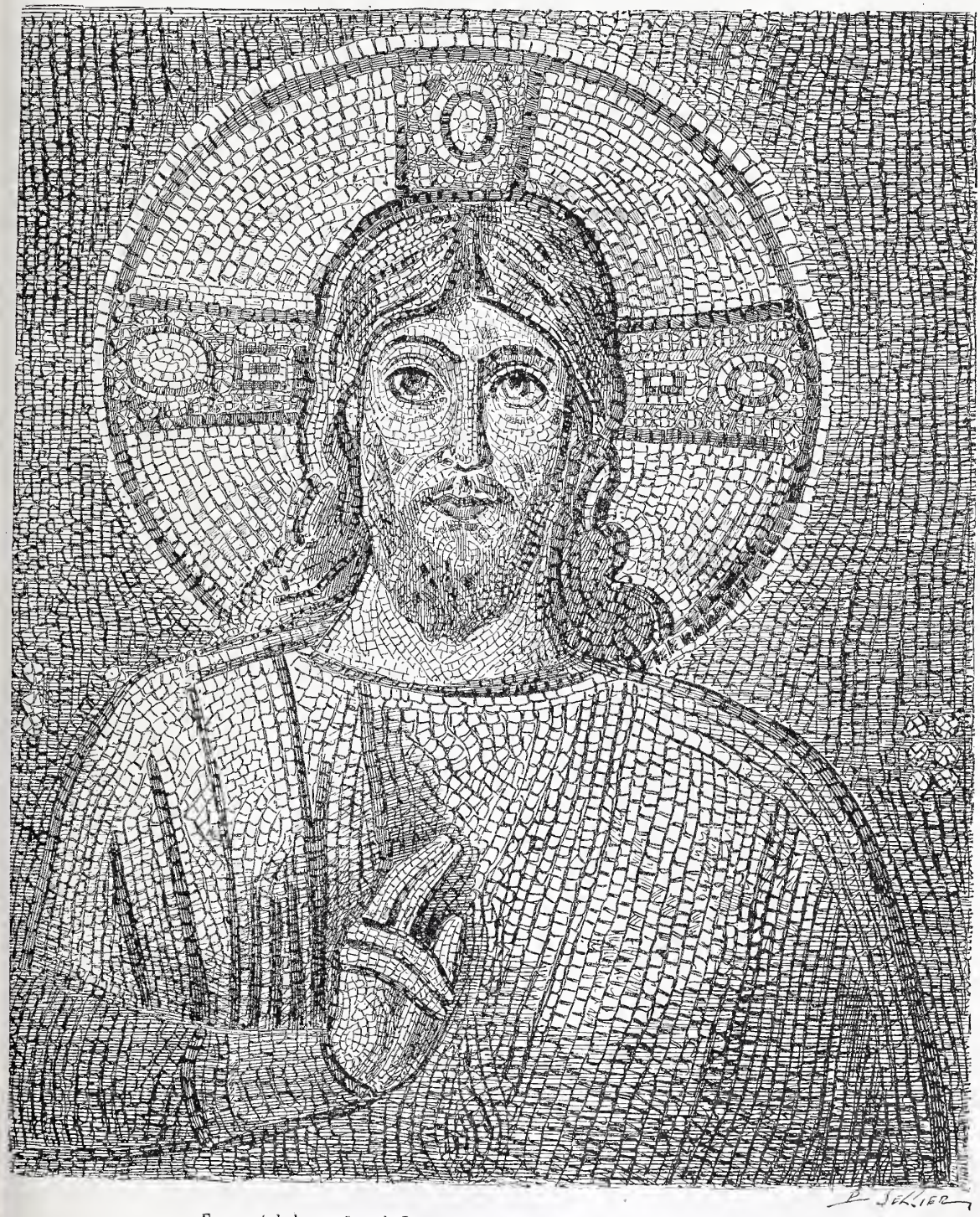
Lorsque l'assortiment des émaux est complet, on prépare la surface qui doit les recevoir. Si elle est unie et lisse, il faut la *rustiquer* et, au besoin, y planter des clous, des fils de laiton, afin de donner plus de prise; puis on revêt d'une couche de plâtre toutes les parties destinées à recevoir la mosaïque. Sur le plâtre sec, on dessine à l'encre la silhouette et les détails de la composition; l'emploi de l'encre est recommandé parce que le plâtre boit ce liquide et en rend la trace ineffaçable. Le dessin étant bien arrêté, le mosaïste, à coups de ciseau et de maillet, enlève le plâtre dans le fragment qu'il va mettre en œuvre, et dans le creux ainsi obtenu il applique le ciment ou le mastic.

Jusqu'à la Renaissance, le ciment à la chaux était exclusivement employé à l'extérieur comme à l'intérieur des édifices; depuis il a été réservé à l'extérieur, sauf de rares exceptions. Ainsi, lorsque Cesari, chevalier d'Arpin, fit les modèles de la mosaïque de la grande coupole de Saint-Pierre de Rome, que le mosaïste Marcello de Cento, dit le Provenzale (1675 à 1679), fut chargé d'exécuter, on se servit du ciment à la chaux, quoique déjà une autre matière bien meilleure eût été inventée.

Le ciment en usage depuis l'antiquité peut s'obtenir avec divers mélanges, notamment au moyen de :

10 parties de pouzzolane.
4 — de brique pilée.
7 — de chaux éteinte.
2 — d'eau.

La pouzzolane est une matière volcanique pulvérulente qui se trouve dans les environs de Rome et en Auvergne ; elle a des succédanés. Le ciment à la chaux devient très dur à l'air, mais il a l'inconvénient de sécher vite, en trois ou quatre heures, ce qui oblige à un travail de pose très rapide. Ce désavantage frappa un peintre célèbre en son temps, trop oublié aujourd'hui en Italie et inconnu



Fragment de la mosaïque de Saint-Apollinaire-Nuovo, à Ravenne. (Sixième siècle.)

en France comme tant d'autres artistes, Muziano de Brescia, dit le Mutien (1528 à 1592). Ami de Michel-Ange, qui tenait son talent en haute estime, il fonda la célèbre Académie de Saint-Luc, fut surintendant des travaux du Vatican, et reçut du pape Grégoire XIII, dont le pontificat s'étend de 1572 à 1585, la commande de la mosaïque de la chapelle Grégorienne, l'une des quatre majeures de la basilique de Saint-Pierre. Le Mutien fit sans doute lui-même la figure de Jérôme, père de l'É-

glise latine, car il signa au-dessous : HIERONIMUS MUTIANUS BRIXIANUS. C'est dans la coupole, les pendentifs et les tympans de cette chapelle que, pour la première fois, on employa, au lieu de ciment à la chaux, un mastic à l'huile de l'invention du Mutien. Ce mastic est depuis lors en usage constant dans les travaux de l'intérieur des édifices, et avec raison, car il reste malléable trois ou quatre jours en été et une semaine en hiver, ce qui rend les corrections plus faciles. Voici la formule générale du mastic à l'huile :

Poudre de travertin.	60 parties.
Chaux blanche éteinte provenant du même travertin.	25
Huile de lin crue	10
Lie d'huile de lin cuite.	6

Le travertin peut être remplacé par des matières analogues.

Nous avons insisté sur les ciments et les mastics. De leur qualité et de leur application dépend la durée de la mosaïque. Le mot de Dominique Ghirlandajo : *La vera pittura per l'eternita essere il musaico*, est certes une exagération, car aucune œuvre d'art n'est éternelle ; mais la mosaïque a sur la fresque et la peinture cet avantage qu'elle résistera aussi longtemps que le mur même qu'elle décore, à la condition cependant de lui être intimement incorporée, et cette condition est, d'une façon absolue, dépendante de la qualité du ciment ou du mastic. Il faut encore que la matière soit en couches très minces, afin que le poids, dans les voûtes surtout, n'entraîne pas le revêtement ; une épaisseur de mastic de deux à trois millimètres sera suffisante entre le mur et l'extrémité du cube d'émail.

Pendant la préparation du mur, les élèves découperont les galettes d'émail et les plaques de marbre, que le maître mosaïste aura choisies avec soin en conformité du modèle peint. Le travail est des plus élémentaires : d'une main on tient la galette à plat sur un coupoir, et de l'autre on frappe quelques coups secs avec la marteline à deux tranchants ; la matière est débitée d'abord en tranches, puis coupée par le travers, de façon que chaque petit morceau ait environ un centimètre de dimension sur chacune de ses faces ; il est évident que ces dimensions varient selon l'ouvrage ; mais la mesure que nous indiquons est, en général, celle de la mosaïque décorative. Afin que le cube puisse mieux se loger dans le mastic, on le taille légèrement en biseau, et lorsque pour suivre son dessin il est nécessaire de l'arrondir ou de modifier son profil, on l'use avec du sable mouillé contre le disque d'une meule mise en mouvement par le pied. Les émaux ainsi préparés sont logés dans une boîte à compartiments comme les caractères d'imprimerie ; c'est alors que commence le rôle du mosaïste et que le métier devient un art. Le modèle sous les yeux, le mosaïste doit reproduire tous les effets de la composition, et rendre, au moyen de cubes homogènes de ton, l'impression générale que le peintre a pu atteindre avec des couleurs liquides ; mais il ne doit pas chercher à donner l'illusion et à faire croire que la mosaïque est une peinture. Pour arriver au meilleur résultat, le mosaïste est obligé de connaître à fond les qualités expressives des matériaux qu'il emploie, et c'est là le secret principal de son art. Il choisit son cube dans la boîte, l'enfonce dans le mastic, en pose un second à côté du premier, et ainsi de suite ; il combine les tons et les valeurs jusqu'à ce que son rendu soit complet. La gravure de la page précédente donne aussi exactement que possible l'aspect d'une mosaïque, moins la coloration. Cette figure du Christ, avec le nimbe crucifère et gemmé, fait partie de la mosaïque de la nef de l'église Saint-Apollinaire-Nuovo, à Ravenne, consacrée au culte vers le milieu du sixième siècle. Le Christ est assis sur un trône ; il bénit à la manière latine, les trois premiers doigts de la main levés, les deux autres abaissés ; à ses côtés sont debout des anges ailés ; vers eux s'avancent deux processions de personnages sortant du palais de Théodoric, qui viennent rendre hommage au Rédempteur. Le mosaïste, qui fut peut-être l'auteur du modèle, a traité le visage du Christ en parfaite concordance avec la composition empreinte d'un sentiment de calme et de respect. Les lignes essentielles du visage sont marquées par quelques simples traits en vigueur, le modelé est très légèrement accusé, la coloration est sobre, l'expression qui domine est celle d'une mansuétude grave et majestueuse. Les maîtres des cinquième et sixième siècles sont peu connus ; ils méritent de l'être davantage, car leurs mosaïques sont de véritables œuvres d'art, supérieures aux peintures que les premiers primitifs exécutèrent dans la seconde moitié du treizième siècle : aucune Vierge de Cimabue ne peut être comparée avec la belle figure du Christ de Ravenne, et Giotto s'est inspiré souvent des mosaïques de cette époque, une des plus remarquables de l'histoire de l'art.

A suivre. GERSPACH,
De l'administration des beaux-arts.

JACOB CATS, POÈTE HOLLANDAIS.

Suite et fin. — Voyez page 219.

La Boutique de Jouets.

La première des deux estampes suivantes, empruntées au volume des œuvres de Cats publié en 1657, représente l'étalage d'une marchande de jouets : tambours et trompettes, arquebuses, chevaux de bois, bonshommes en pain d'épice. Une poupée plus grande et plus élégamment habillée que les autres a été mise en évidence, et une fillette qui passe n'a pas manqué de la remarquer. D'un geste passionnée elle la demande à sa bonne tante, qui met déjà la main à la bourse. Une légende loue l'habileté de cet étalage : « Belle montre, marchandise à moitié vendue. »

Ce n'est pas tout. Au coin de la place on aperçoit un jeune homme, lequel salue, avec toute la grâce dont il est capable, une demoiselle qui s'arrête et le considère avec complaisance :

« Qui veut gagner le bon vouloir et captiver le cœur de tous, dit l'auteur, point ne lui sera besoin d'empiler gros bouquins, de fureter les vieux auteurs, ni d'acquérir la connaissance des langues étrangères. Le secret va lui être révélé une fois pour toutes.

» Appliquez votre diligence à vous examiner et à bien vous connaître. Éprouvez ce que vous êtes; apprenez à supprimer vos défauts et à les faire disparaître; ne les ménagez point.

» Mais aussi, tirez parti de vos mérites, et qu'on les voie briller comme chandelles. Suivez bien cette règle, et l'on vous trouvera aimable. »

Puis vient l'application de ces conseils à la gravure même :

« Qui sait bien faire son étalage, le produire à propos et le disposer au goût du jour, voit sa marchandise demandée, et ne tarde pas à s'en défaire. »

Les Jeux d'Enfants.

Qui que vous soyez à regarder ces jeux d'enfants, homme ou garçon, mariée ou demoiselle, amusez-vous d'abord à regarder l'image, et après l'avoir considérée, veuillez, pour en découvrir le sens, vous arrêter quelques moments.

Vous souriez et vous pensez : « Ce ne sont qu'enfantillages. » Ricz, cela vous est permis, riez même à pleine gorge; que les bambins nous amusent en s'amusant, il n'y a là rien que de légitime.

Mais je souhaite que tout en riant avec la jeunesse, vous preniez aussi la peine de réfléchir; pour peu que vous y condescendiez, dans cette image vous ferez la découverte de votre propre vie.

Je ne connais aucun individu qui n'ait sa poupée avec laquelle il se divertit et batifole. Combien jouent aux osselets! Combien qui commencent ce qu'ils ne termineront pas!

Ces jeux, qui semblent n'avoir aucun sens, représentent tout un petit monde pour qui sait le comprendre, ou, si on préfère, disons sincèrement que notre grand monde à nous n'est qu'un jeu d'enfants.

Si vous interprétez sainement les folies du premier âge, vous comprendrez par ce qui se passe dans la rue les agitations de la foule; et, j'en suis persuadé, dans les amusettes enfantines vous reconnaîtrez vos propres inconséquences.

Si vous ne faites aucune de ces découvertes, c'est assurément que vous êtes aveugle ou presque aveugle. En ce cas, vous ferez bien de chausser certaines lunettes qu'on appelle « la connaissance de soi-même », et au moyen desquelles chacun voit ce qui se passe dans son intérieur.

Si vous savez vous en servir, et si vous ne fermez pas l'œil complaisamment, vous saurez ce qu'il faut penser de vos propres sottises et de vos propres erreurs. Et si j'ai mal deviné, dites que je ne m'y connais pas.

I

Tout d'abord, regardez-moi ce petit garçon, qui, les yeux bandés et la main ouverte, va tâtant devant lui. Dans le tas il prend à l'aveuglette; il saisit par la manche une fillette qui ne demandait qu'à se laisser prendre.

Avant qu'il eût le droit d'en saisir aucune, on lui avait mis un bandeau sur la tête. Le bandeau ôté, il regarde sa captive, la dévisage... Parfois il a lieu d'être satisfait, ses yeux sont en fête, mais pas toujours, hélas! Dès qu'il y voit clair, il n'a plus le droit de s'y reprendre. Le jeu, mes amis, ne permet de prendre personne en sachant ce qu'on fait; il faut y aller au hasard.

Qu'en pensez-vous? Pour moi, j'y vois une semblance des mariages. D'ordinaire, le poursuivant est aveugle comme les pierres, aveugle comme l'enfant de Vénus. Par les rues il chemine en tâtonnant, il tourne et vire, court et se précipite, jusqu'à ce qu'une fille lui reste dans les bras. Mais quand il faut aller à l'aventure, les yeux fermés, le toucher pour seul guide, qui est-on capable de prendre, sinon celle qui veut bien? Il ne voyait où pousser sa pointe, ne savait où se tenir, ne savait quoi éviter; mais dès qu'il est tombé sur la demoiselle, d'un coup il voit ce qui en est. Il la voit de pied en cap, aucun de ses défauts ne lui échappe; il voit, par exemple, une tête sotte sur un cou obstiné. Que de choses il voudrait autrement! Maintenant, il n'y voit que trop clair. Mais que voulez-vous? il lui est défendu de recommencer; quand même il serait tombé sur le caractère le plus désagréable, il faut qu'il se tienne pour satisfait.

En effet, pourquoi s'en chagriner davantage? Telle est la loi du jeu, loi grosse de conséquences : ce qu'on attrape, bon gré, mal gré, il faut qu'on le garde.

Certes, si on le pouvait, pour éviter les méprises et les regrets, il vaudrait mieux commencer par choisir à bon escient, sauf à fermer les yeux ensuite.

Quoi qu'il en soit, écoutez un mot, grands enfants aveugles : Ne vous hâtez pas de prononcer les paroles irrévocables. Tant qu'il se peut, faites appel aux yeux qui voient plus clair que les vôtres, et tâchez de ne pas faire dans l'obscurité une capture qui plus ne vous lâcherait jamais.

II

Voyez pourtant comment, dès l'enfance, l'homme se montre tel qu'il est.

La fillette joue avec ses poupées, balance le berceau, étale sa petite batterie de cuisine et joue à la dînette. Le garçon, lui, se déporte avec vaillantise, brandit gaillardement sa hallebarde de roseau. Il n'a pas besoin qu'on lui apprenne que c'est l'arme au poing que les fils de la Hollande feront respecter leur patrie.

III

Longtemps cet enfant a été dans l'attente, longtemps il se demandait quand viendrait la Noël pour tuer le bœuf. Ce n'est pas que son œil, ce n'est pas que son désir, eussent en vue seulement la belle viande, ou la graisse, ou le rognon. Non, la nourriture ne le préoccupait pas autrement, mais plutôt l'excitation et le remue-ménage du grand jour, et surtout la vessie, la magnifique vessie. Il la tient maintenant, cette vessie, il y souffle avec ardeur, il l'emplit, et il en est fier.

Mais qu'on vienne seulement le piquer avec une épingle, son ballon se dégonflera et sera réduit à rien..

IV

Fouetté par un fouet qui ne cesse de le mordre, le sabot tourne vivement, et d'autant mieux qu'il est frappé avec plus de vigueur. Mais que les coups

Une Boutique de jouets en Hollande, au dix-septième siècle.

se ralentissent, bientôt il s'abattra dans la poussière, et ne virera pas plus qu'un simple morceau de bois.

Nous non plus, jamais nous ne sommes mieux à notre affaire que lorsque nous sommes en butte aux coups de l'adversité. Qui vit sans prendre peine aucune, ne tarde pas à se rouiller par le fait de l'oisiveté. Quand l'homme est trop à son aise, souvent son cœur ne tarde pas à se porter vers les désirs déréglés.

V

Observez cet enfant qui souffle des bulles; voyez l'attention qu'il porte à enfler ses gouttes de savon!

Plaisir qui ne dure qu'un instant! Quand la bulle est à son plus beau, elle crève et éclate.

Qu'en dites-vous, enfants des hommes? Nous aussi, nous ne sommes qu'un peu de vent. Quelle est la puissance, quelle est la magnificence qui ne s'évanouit en fumée?

Même, qui se gonfle plus gros et plus haut que les autres est, d'ordinaire, celui qui est le plus tôt réduit à néant.

VI

Cet enfant s'est mis une canne entre les jambes, et avec un bâton frappe un bâton. Vous ne lui ôterez pas de l'idée qu'il monte un cheval fougueux, un cheval qui a coûté mille pistoles.

Combien qui enfourchent un dada, combien qui piaffent et caracolent sur une bûche! Tel barbote dans un bourbier qui cuide siéger sur un trône. Plus d'un prétend chevaucher qui va à pied, mais il a l'orgueil pour monture, et il parle du haut de sa présomption.

VII

Le petit sauteur de corde nous enseigne à saisir l'heure et le moment, à ne pas laisser passer l'instant précis en dehors duquel on manque son coup.

Savez-vous sauter en mesure, ni trop tôt, ni trop tard, ni trop vite, ni trop lentement? Vous êtes passé maître, personne ne vous en remontrera.

VIII

Voici des enfants qui jouent au cheval fondu. Regardez celui qui saute; voyez-le quitter terre, faire

Une Fête d'enfants en Hollande, au dix-septième siècle.

pesée sur son camarade. Et quelle vaste enjambée!

Mais tout n'est pas fini. Chacun son tour. Celui qui ploie l'échine va se relever, et celui qui mène si haut la tête la baissera comme s'il eût perdu toute vigueur.

Quand un puissant royaume, quand une grande cité s'approchent du terme de leur prospérité, alors, pour les mettre à bas, surgit du fond d'un trou n'importe qui. Tout change et tourne, ce qui était humble sera élevé, et celui-là tombera qui est debout.

IX

Voyez donc ce petit amateur qui joue déjà du violon. Quel entrain! Il n'a qu'une corde, par ma foi, mais cela ne le gêne guère; il racle et racle que c'est un plaisir.

Avec le contentement, même un foyer sans feu a ses charmes, et des fèves crues paraissent un mets exquis. Le pigeon mangé gaiement est de la perdrix; du canard passe pour chapon, et de l'orge pour du riz.

Pourquoi donc tant courir après la richesse? Celui-là seul est heureux qui sait borner ses désirs.

X

Et ces osselets? Impossible d'y jouer tant que le bœuf, leur premier possesseur, les tient dans sa

peau et garde son étable. Mais que, cheminant par la route, il vienne à faire un mauvais pas et à se casser la jambe, aussitôt on vous le dépèce, et les gamins de la rue en ont leur part, et s'adjugent qui la vessie, qui les précieux osselets.

L'avare forclôt son argent dans ses tiroirs, et personne n'en tire avantage, il garde tout par devers lui, jusqu'à ce que la mort l'oblige à lâcher prise. Mais dès qu'il a cessé de vivre, le joyeux héritier produit à la lumière ce qu'on avait soustrait aux regards du soleil et de la lune. Autant le ladre en avait enfoui sous terre, autant il en sera poussé au dehors.

XI

Les enfants montés sur des échasses ne vous figurent-ils pas les arrogants? qu'en dites-vous? Ne cherchons-nous pas presque tous à passer pour plus grands que nous ne sommes en réalité?

XII

Regardez ce cerf-volant qui monte au ciel. Tant que le garçon lui lâche la corde, il monte que c'est merveille, il monte jusqu'à ce qu'on le perde presque de vue.

Crac! crac! la ficelle rompt... Ce qui faisait l'admiration des spectateurs s'affaisse et s'abat, objet de risée pour les polissons alentour. Ce qui semblait un animal prodigieux n'est plus qu'un misérable papier.

Tel ambitieux a beau s'être faufilé démesurément haut, il ambitionne d'aller plus loin. Jamais il ne sera satisfait; il nourrit d'insatiables désirs; et qui sait le rivage qu'il se propose d'aborder? Mais que casse un fil, — la faveur du prince, — et tout aussitôt sa fortune s'écroule, et lui! cette tête bouffie d'orgueil, qui se faisait révérer à l'égal d'un dieu, n'est plus qu'un objet de risée.

XIII

Bien que cet oiseau soit libre d'entraves, il revient se percher sur la main qui lui tend de la nourriture...

Hum! Cet oiseau est un niais, permettez-moi de le dire. Il lui vaudrait mieux voleter par les champs, cherchant quelques grains diligemment, sobre repas, que d'être un esclave qu'on peut toujours remettre à l'attache.

Mais pourquoi en dire davantage? La chose est suffisamment claire; ne nous y attardons pas.

XIV

L'enfant au cerceau est l'image de l'homme qui, sa vie durant, suit la même ornière. Le soleil tourne, la lune aussi, et le ciel avec ses constellations. Ce routinier, lui aussi, accomplit ses révolutions comme les saisons, mais il n'avance pas pour cela. Il inaugure une année nouvelle, sans changer rien à ses habitudes. Les rides sillonnent déjà ses tempes, et il n'a pas discontinué ses enfantillages.

XV

Le garçon qui tient un moineau attaché par la patte, quand l'oiseau veut monter trop haut : « Pas plus loin! » lui crie-t-il. Et quoi que veuille, quoi que fasse la bestiole, il lui faut obéir à la ficelle.

Et toi, pourquoi vouloir t'élever et monter toujours? Où s'égare ton ambition? Que tu te démènes sur la terre ou sur l'onde, tu ne dépasseras pas le rayon qui t'est assigné. Et quand tu seras au bout de ta corde, que te servira-t-il d'avoir couru? — Si tu m'en crois, bonhomme, ne saute pas plus loin que ton bâton ne peut te porter.

XVI

L'enfant au moulinet court de tous côtés; il pourchasse vent ou brise qui fasse tourner les ailes de son engin.

J'en sais aussi qui ont un moulin tournant dans la tête, et ils ne s'en doutent pas. Mais quoi! tout moulin veut moudre.

XVII

Regarde un peu, mon ami, et dis-moi : est-il avisé, ce garçon qui se laisse mener avec une gaule, qui se laisse tirer par la manche? S'il le voulait, il pourrait, cependant, faire bonne résistance à qui le mène à la lisière!

Plus d'un vit en servitude qui serait libre s'il le voulait bien!

XVIII

Et ces enfants qui se tiennent sur la tête et les pieds en l'air? — Vous me demandez ce que cela signifie?

Eh bien, nous sommes ces insensés, qui fouissons le sol avec la tête, et qui n'exposons au soleil de justice que le creux de nos pieds!

—

Nous en avons dit assez. Pour conclure, si vous m'avouez que des caprices dignes d'un enfant vous passent parfois par la tête, le temps que vous aurez employé à regarder cette image n'aura pas été perdu.

Peut-être trouverez-vous au-dessous de votre dignité qu'on ait voulu vous instruire en vous amusant. Mais ne prenez pas la chose de travers.

L'esprit judicieux observe les agissements du monde et les médite. Sans doute, il n'arrivera pas toujours à formuler de conclusion, mais pour avoir réfléchi on ne s'en portera pas plus mal.

Qu'en est-il de l'homme, et même du mieux avisé, à côté de la sagesse qui d'en haut descend, illumine le monde entier, à côté de la parole du Dieu tout-puissant?

D'ailleurs, pourquoi mépriserais-tu les jeux des enfants, jeux qui, plus d'une fois, ont présagé des fortunes singulières? Plus d'un sage en a tiré d'utiles leçons. Ne dédaigne donc point, mon ami, ce qui peut servir à ton instruction et à la mienne.

CATS.

SE SOUVENIR.

Voy. p. 183, 213 et 229.

IV

Comment se remit-on de la mort de mon cousin? Je ne saurais le bien dire; mais, par les nécessités, les devoirs et la force de l'habitude, on recommença de vivre. Les premiers jours, cependant, furent silencieux. J'étais heureusement, dès cette époque, passionné de jardinage. Je repris mes plantations, mes ensemencements, mes expériences de tous genres, et m'intéressai plus que jamais aux végétaux et aux insectes. Le goût de la lecture aussi commençait à venir.

Le souvenir de Chastel, de ses vers et de ceux qu'il récitait si bien (Molière, Corneille, Racine), tout cela me tenait en longues rêveries. Il y avait aussi les conversations de mon père avec le brave aubergiste et les autres voisins dont j'ai parlé. Le sujet le plus habituel de leurs entretiens était l'astronomie : on m'apprenait à lire dans le *Traité élémentaire d'astronomie physique* de J.-B. Biot.

Je ne tardai pas d'avoir aussi l'occasion, — et je dirai comment, — d'entendre de vifs et intéressants débats sur la mécanique.

Mais la poésie n'en avait pas moins repris place plus que jamais dans l'entourage paternel. Peu après la mort de Chastel, un jeune méridional de Gascogne, je crois, commis dans une maison de négoce en relations avec mon père, vint faire chez nous ses offres de service. Lui aussi était poète, et poète de beaucoup d'esprit. Chastel n'avait jamais été imprimé, mais celui-ci le fut, et se fit à Rouen, tout à coup, une popularité par la publication d'un petit poème sur un événement local... Cet opuscule, très lestement rimé, écrit de verve et très amusant, vingt fois je l'entendis le déclamer lui-même avec sa faconde gasconne. A chaque lecture, c'étaient et de nouveaux rires et de nouveaux applaudissements. Le petit poème, cependant, ne mit pas tout le monde en belle humeur; quelques gros messieurs se fâchèrent, le parquet poursuivit, et voilà notre poète en prison.

Il n'est pas toujours bon de montrer du courage,
Et ma muse en naissant en fait l'apprentissage.
. . . . . .
. . . D'un bon jugement la formule établie
M'envoya réfléchir à Sainte-Pélagie.

C'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même dans une nouvelle poésie écrite de sa prison; mais cette nouvelle poésie, publiée en 1826 en une jolie brochure in-8, imprimée chez Tastu, rue de Vaugirard, numéro 36, était loin de valoir le petit poème auquel l'auteur avait dû sa subite réputation. Elle portait pour titre : *Sainte-Pélagie, ou Plainte d'un prisonnier,* par M. Joseph Cahaigne. Elle fut suivie, en 1827, de deux *Peyronéennes, épîtres-satires à M. de Peyronnet,* qui valaient encore moins.

Joseph Cahaigne, par cette aventure, fut enlevé à la carrière commerciale, et, depuis son séjour à Sainte-Pélagie, ne reparut plus à Rouen. Ni mon père, ni moi, depuis, ne l'avons revu. J'ai seulement lu son nom quelquefois au bas d'articles de journaux dans la presse parisienne, mais je ne pense pas qu'il ait jamais retrouvé son succès de Rouen.

N'est-il pas singulier que mon père, simple paysan, sans instruction et sans fortune, arrivé de son village depuis quelques années seulement, se fût fait cet entourage de lettrés? Lui-même, avec les voisins, lisait ou récitait des vers retenus de ses lectures ou de ses soirées au théâtre, qu'il aimait beaucoup et que de très bonne heure il m'apprit moi-même à aimer. Je me rappelle avec quel enthousiasme il nous redisait des passages des *Vêpres siciliennes,* des *Comédiens* et des *Messéniennes* de Casimir Delavigne, alors très en vogue.

Dans l'aventure de Joseph Cahaigne il n'y eut pas seulement, pour moi, un premier souffle vers la vie littéraire, il y eut l'inexprimable surprise de voir un garçon honnête, très aimable et très gai, mis en prison pour avoir eu de l'esprit, pour avoir fait rire tout le monde; c'était à cause de cela, en effet, qu'il se trouvait confondu (lui-même s'en plaint dans ses vers) avec

Le filou, le voleur, le forçat, le faussaire.

Comment se pouvait-il que des juges l'eussent ainsi puni pour un écrit auquel avaient applaudi mon père et tous ses amis? c'était, pour un enfant, un bien gros problème. Heureusement j'avais toujours mon jardin pour me *remettre en nature,* comme dit Rabelais. Sur quoi je dirai ici, une fois pour toutes, que le jardinage, que le spectacle attentivement observé du monde végétal, la participation à la vie des plantes, sont une source de plaisirs que jamais je n'ai senti s'affaiblir en moi. Aussi toute ma vie ai-je eu à ma disposition un jardin, des fleurs, des arbres, et même (on le verra) des prairies, des champs et des bois.

Ce que j'ai puisé de calme, et de bonnes leçons, et de philosophie pratique, en cette existence jardinière, je ne pourrais moi-même l'indiquer suffisamment. Mais si Montesquieu a pu dire qu'il n'eut point de peine qu'une heure de lecture n'ait calmée, combien, avec plus de justesse, le mot se pourrait appliquer au jardinage! Jardiner même ne m'est pas nécessaire : une heure de promenade sous mes tilleuls, sous mes poiriers en fleur, c'en est assez, et le calme succède à l'agitation. Même en hiver, il m'a toujours paru sain de fouler la terre et de voir tranquillement dormir les bourgeons. Que de maladies, que de souffrances du corps et de l'esprit se sont ainsi dissipées!

A suivre. EUGÈNE NOEL.

L'HISTOIRE EN CADEAU DE NOCES.

Il existe aujourd'hui encore dans certaines villes italiennes une coutume touchante en ce qu'elle at-

teste le respect des aïeux, et pleine d'intérêt, car elle montre le goût traditionnel de l'histoire nationale passant d'âge en âge et se mêlant aux pures joies de la famille. A l'approche d'un mariage, quelque érudit ami des fiancés s'enferme dans les archives publiques, y choisit quelque vieux document, la lettre inédite d'un prince, le récit d'une fête ou d'une bataille, une chanson, une légende, un conte, l'imprime en y ajoutant des notes, des éclaircissements, et l'offre aux invités, comme en France on leur présente des bonbons ou un bouquet.

A Venise, en 1858, pour les nobles épousailles (*sponsalizie*) des familles Marcello-Zon, on a publié le « Statut des noces vénitiennes », promulgué en 1299.

En 1861, M. Bianchini publia sept « Dépêches inédites de Giorgio Tornielli », résident vénitien à Londres de 1781 à 1785, à l'occasion des noces Tornielli-Gobatti. En 1864, pour les noces Comello-Tolto, l'abbé Rinaldo Fulin publia de très curieux documents sur le « Séjour de Giordano Bruno à Venise. » La même année, pour les noces Comello-Cini, M. Cérésole donna « l'Autobiographie du duc Henri de Rohan. » Pour les noces Piamonte-Gei, Giacomo Piamonte donna une « Dépêche du 29 avril 1597 » adressée à la république par Pietro Duodo, ambassadeur de Venise auprès de Henri IV; etc., etc. M. Pasini a plusieurs fois donné, sur ce vélin agrémenté d'oiseaux et de fleurs peints à la gouache qui sert aux cadeaux littéraires de ce genre, la traduction de dépêches curieuses des dix-septième et dix-huitième siècles, dont il a découvert le chiffre et la clef. Les femmes dont les goûts élevés favorisent cet emploi original de l'érudition sont dignes de leurs aïeules du seizième siècle, les Vittoria Colonna, les Clementi, les Catenaci, et tant d'autres qui parlaient le grec, apprenaient à lire à leurs filles dans les manuscrits des histoires locales, et savaient de leurs fils faire des hommes. (1)

PLUS PAUVRE ENCORE.

APOLOGUE.

Un pauvre cheminait un jour sur une grande route, tenant à la main un paquet d'herbes qu'il avait cueillies le long des haies pour en faire son repas. Celles de ces herbes qui étaient trop sèches ou qui lui semblaient trop amères, il les jetait dédaigneusement sur son chemin. Or, voici qu'ayant tourné la tête, il vit venir derrière lui un autre pauvre, encore plus pauvre que lui, qui ramassait avidement, pour les manger, les herbes qu'il avait rebutées. Calderon en conclut qu'on est toujours le malheureux de quelqu'un, et que tel de nous ramasserait volontiers les peines de son prochain pour s'en faire des joies. (2)

(1) V. de Saint-Genis. *Invent. des arch. de Venise.*
(2) Cherbuliez.

LES NIDS COMESTIBLES DE SALANGANES.

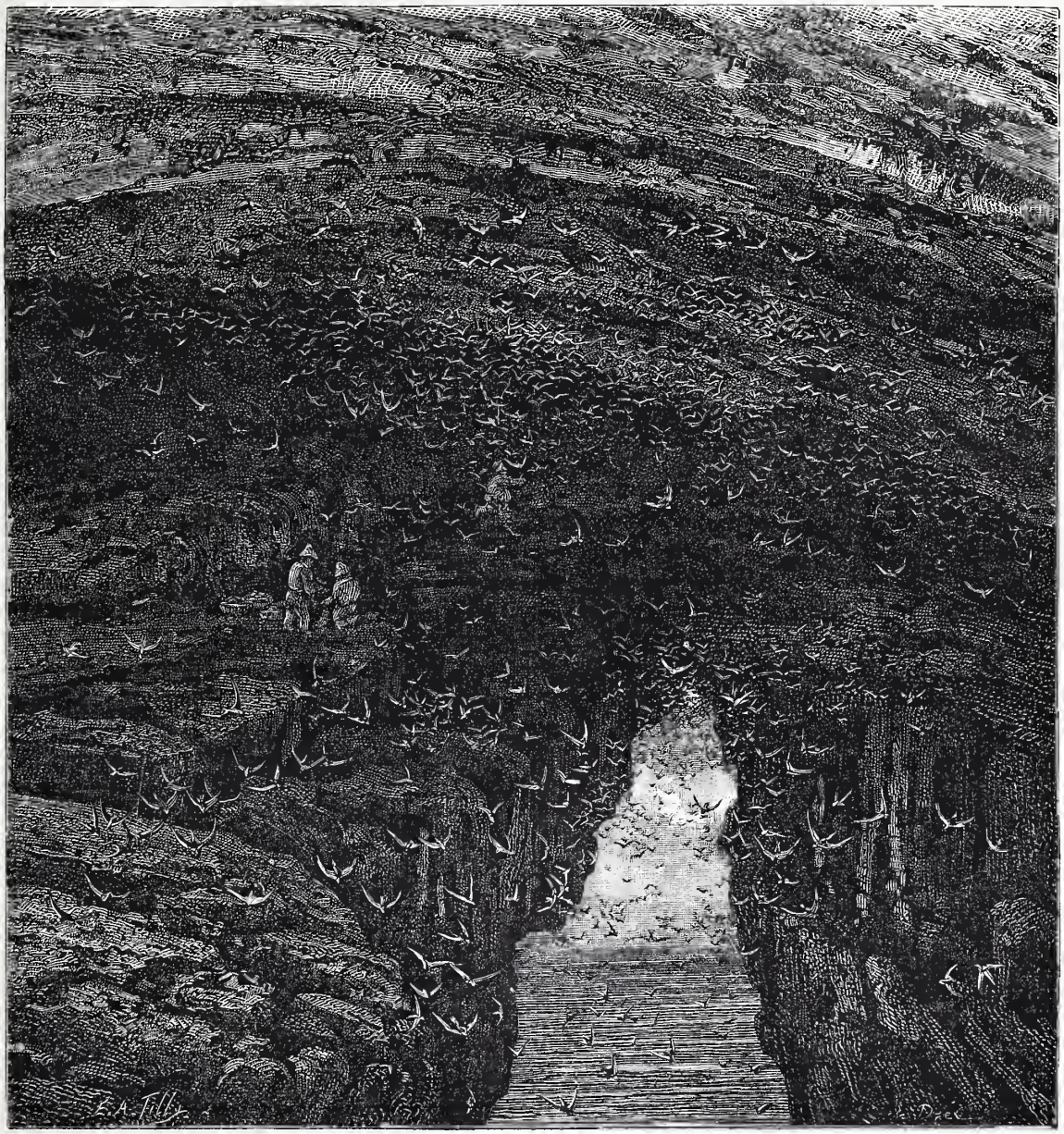
On n'a plus de doute aujourd'hui sur la nature de la substance qui compose les nids de salanganes Chacun sait que cette substance n'est autre que la salive de ces oiseaux. La salangane est pourvue de glandes salivaires qui, au moment des couvées, se gonflent, deviennent turgescentes et sécrètent une grande quantité d'un mucus épais, visqueux, s'amassant à la partie antérieure de la bouche. Ce liquide ressemble à une solution concentrée de gomme arabique, comme celle-ci, mis entre deux feuilles de papier, il les colle. « Si l'on en tire un fil de la bouche de l'oiseau, dit Bernstein, et qu'on l'enroule autour d'un bâton, on dévide ainsi la salive que contient la bouche et l'on vide même les conduits excréteurs. » Ce mucus sèche rapidement, et l'on reconnaît, à ne pouvoir s'y tromper, la matière blanche, transparente, vitreuse, dont se composent les nids.

Pour construire son nid, la salangane vole à l'endroit du rocher qu'elle a choisi, s'y accroche et, du bout de sa langue, applique sa salive en portant la tête rapidement et alternativement à droite et à gauche. Elle s'y prend à peu près comme notre hirondelle de fenêtre pour poser, de proche en proche, les boulettes de terre gâchée dont elle a rempli son bec. Elle forme ainsi contre la paroi rocheuse un demi-cercle de matière visqueuse qui bientôt se durcit en un bourrelet capable de servir de base au léger édifice. De nouvelles lames, très étroites et très minces, collées bord à bord, sont successivement superposées par le laborieux petit architecte jusqu'à ce que le nid soit terminé : de là ces stries transversales, onduleuses, à peu près parallèles, que l'on y remarque sur la surface extérieure. Ce nid a la forme d'une demi-coupe oblongue, ou du quart d'une coquille d'œuf coupée dans le sens de son plus grand diamètre; sa paroi postérieure est plate, et c'est le rocher qui la constitue.

Les salanganes vivent et nichent en société sur les côtes rocheuses des îles de l'archipel Indien, particulièrement à Bornéo, à Sumatra et à Java. Elles s'établissent généralement dans de profondes cavernes ouvrant sur la mer. Quelquefois l'entrée de ces cavernes n'est libre qu'à marée basse; quand la mer est haute, les vagues la cachent complètement; les oiseaux profitent, pour entrer et sortir, du court moment où la lame écumeuse s'abaisse en se retirant. Sans doute ils se croyaient en sûreté dans ces retraites inaccessibles; mais l'homme parvient à s'y introduire, et, par trois fois chaque année, il enlève leurs nids, qu'il faut toujours reconstruire.

Parmi les cavernes les plus productives, Brehm cite celles qui se trouvent, au nombre de neuf, sur la côte méridionale de Java, à Karang-Kallong, rocher calcaire qui plonge verticalement dans la mer et que battent continuellement les flots. On voyait sur le sommet de ce rocher, il y a une tren-

taine d'années, — peut-être le voit-on encore aujourd'hui, — un petit fort avec une garnison de vingt-cinq hommes chargés de protéger les chasseurs qui récoltaient les nids de salanganes pour le compte du gouvernement hollandais. Sur l'extrême bord du roc croissait un arbre vigoureux qui se penchait au-dessus de l'abîme; en se cramponnant aux branches de cet arbre et en regardant en bas, on apercevait des milliers de salanganes volant en tous sens autour du rocher et ne paraissant pas plus grosses que des mouches. La roche étant absolument taillée à pic et unie comme une muraille, il est impossible d'arriver aux cavernes; les chasseurs étaient obligés de descendre au moyen d'une corde de 90 brasses de longueur, qui leur servait aussi à remonter quand ils avaient



Caverne de salanganes, à Korang-Kallong (côte méridionale de Java).

fait leur récolte de nids. Sur les 2 700 habitants de Korang-Kallong, 1 500 hommes étaient employés à cette dangereuse besogne. Les grottes rapportaient en moyenne 480 000 florins par an. — C'est en Chine que tous les nids de salanganes fournis par l'archipel Indien sont importés; ils n'y sont pas moins recherchés ni payés moins cher qu'autrefois; ils représentent, dit-on, une valeur de 7 500 000 francs. E. L.

TROTTE-MENU ET COMPAGNIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 226

IX

— Mon vieux, réparation! s'écria le menuisier. Et il saisit les deux mains du brocanteur et les serra à le faire crier, car il avait la poigne dure. Tous les autres se levèrent et se livrèrent au même exercice.

Le brocanteur cligna les yeux plus fort que jamais, et s'il eût fait plus clair dans le taudis où se tenait l'assemblée, on eût remarqué deux petites larmes au coin de ses yeux.

Il toussa pour s'éclaircir la voix, et reprit :

— Mais si je suis aussi pauvre que vous, j'ai plus de place que vous. Ma boutique est grande. En serrant un peu les nippes qui l'encombrent, je puis donner un coin et une paillasse à Trotte-Menu. J'entends que ce coin soit bien à lui, et je ferai mettre une séparation.

— Fournissez les planches, s'écria le menuisier, moi je fournis le travail.

— C'est entendu. Maintenant, parlons d'un métier. J'ai fait le métier de chiffonnier, c'est un bon métier, qui nourrit son homme tout de suite. Je dirai les secrets du métier à Trotte-Menu, et je me chargerai de vendre avantageusement ce qu'il aura amassé...

— Minute! s'écria le savetier-concierge en l'interrompant sans cérémonie, ce qu'il aura ramassé où le mettrez-vous?

— Dans un coin de la boutique, répondit le brocanteur.

— Minute! reprit le savetier-concierge, ce que ramassent les chiffonniers n'est pas toujours appétissant, et si vous le mettez dans la boutique, autant dire que vous le mettez dans la chambre à coucher de Trotte-Menu. Il se porte bien, Trotte-Menu, mais en même temps il est délicat.

— Je n'avais pas réfléchi à cela, reprit le brocanteur en clignant les yeux; mais le remède n'est pas difficile à trouver. Je céderai ma chambre à Trotte-Menu, et je coucherai dans la boutique. Je ne suis pas d'une santé délicate, moi, Dieu merci! Et puis la marchandise des chiffonniers, cela me connaît.

— Vous, vous êtes un digne homme! s'écria le savetier-concierge; et tous les autres membres du conseil approuvèrent ce qu'il venait de dire par des signes de tête énergiques. — Mais, voyez-vous, reprit l'orateur, vous garderez votre chambre, et Trotte-Menu ne couchera pas avec sa marchandise.

X

Tous les regards se concentrèrent sur le concierge, qui continua avec beaucoup de dignité :

— Comme gérant de la maison, j'ai la jouissance de la cahute qui est au fond de la cour. Si j'avais des poules, je les mettrais dans la partie supérieure, qui est grillagée; mais je n'ai point de poules. Si j'avais des lapins, je les mettrais dans le compartiment au-dessous; mais je n'ai point de lapins. Le bas me sert à ranger ma poussière de coke et de charbon de terre; mais comme je ne roule pas sur l'or, je m'approvisionne de coke et de charbon de terre au jour le jour, et ma provision peut tenir bien à l'aise dans le fond d'un vieux placard : c'est là que je la mettrai à l'avenir, et à partir d'aujourd'hui la cahute s'appellera *les Docks de Trotte-Menu*.

— Portier! s'écria un grand homme maigre qui était coiffé du bonnet traditionnel du peintre en bâtiments, ou plutôt monsieur le gérant, si cela te plaît mieux, tu as le cœur au bon endroit et la langue bien pendue. Les Docks de Trotte-Menu, c'est la meilleure plaisanterie que j'aie entendue depuis trois ans et demi. J'ai, là-haut, dans un pot, un vieux reste de couleur jaune. Tu offres la cahute, moi j'offre l'enseigne. Je vais écrire en belles lettres jaunes : *Docks de Trotte-Menu*. Cela rappellera à tous les gens de la maison que si tu es un peu dur à la détente quand il s'agit des loyers, il y a du moins un cœur de brave homme sous ta chemise de flanelle. Cela égayera les yeux des locataires dont les fenêtres donnent sur la cour; cela les fera rire plus d'une fois, je t'en réponds, et aux yeux du monde cela donnera de l'importance au négociant Trotte-Menu.

— Très bien! très bien! cria l'assistance.

Et comme l'ordre du jour était épuisé, ces braves gens se séparèrent pour aller reprendre leur lutte quotidienne contre la misère.

XI

Tout bien considéré, il se trouva que le fronton de la cahute n'offrait point un espace assez considérable pour l'inscription projetée.

Comment faire?

Le menuisier offrit une planche bien rabotée, le serrurier se fit fort de la fixer avec quelques crampons, et le peintre en bâtiments remonta chez lui portant la planche sur son bras gauche et son pot de couleur dans la main droite.

Comme il ne pouvait consacrer à son œuvre que ses moments de loisir, l'opération dura trois jours.

Le quatrième jour, l'inscription étant bien sèche, le peintre apporta son chef-d'œuvre. C'était, il faut bien l'avouer, un chef-d'œuvre de barbouilleur, car cet homme n'était point peintre d'enseignes; mais du moins l'inscription était nette, composée de lettres trapues et vigoureuses que l'on pouvait épeler à l'œil nu des hauteurs du sixième étage.

L'enseigne, coquettement exposée sous un jour favorable, mérita les suffrages de l'assemblée tout entière. Seul, le père Esprit-Fort se permit une critique.

Ce bonhomme à barbe blanche s'appelait Graf de son vrai nom. Son surnom ne lui venait point, comme on pourrait le croire à première vue, de la hardiesse de ses opinions philosophiques et religieuses. Il lui venait tout simplement d'un goût très prononcé qu'il avait pour les boissons fortes et spiritueuses. Ce n'était point, d'ailleurs, un ivrogne ordinaire. Jamais il n'avait causé le moindre scandale dans les rues ou dans l'escalier de la grande maison. Seulement, lorsque le portier et les locataires le voyaient rentrer, à certaines époques, avec un air mystérieux et affairé, dissimulant sous sa grande lévite un objet qui dessinait en relief sur l'étoffe grossière des contours qui rappelaient vaguement ceux d'une bouteille, ils échangeaient des clins d'œil et secouaient la tête.

Le père Esprit-Fort s'enfermait dans son taudis, et l'on n'entendait plus parler de lui pendant vingt-quatre heures.

Au bout de ce temps, le père Esprit-Fort rentrait dans la vie ordinaire avec une figure reposée, et la bouche pleine de maximes excellentes et de sages conseils dont chacun pouvait faire son profit.

XII

Le père Esprit-Fort avait quelque chose comme soixante ans, et à cet âge avancé il était petit clerc chez un des huissiers de la ville. Brave homme, on peut le dire, et honnête homme aussi; mais le vice unique dont il n'avait jamais pu triompher l'avait empêché de devenir ce qu'il aurait pu être, c'est-à-dire un membre respectable de la société, un bon père de famille qui aurait donné au pays des citoyens utiles.

Donc, le père Esprit-Fort se permit une critique, et même une critique assez fondée.

Le peintre en bâtiments avait mal pris ses mesures, et l'inscription se terminait brusquement aux trois quarts de la planche, laissant à droite un grand vide de deux pieds au moins.

Le peintre se gratta l'oreille en rougissant. Le cartonnier demanda au peintre s'il avait encore de la couleur, et, sur sa réponse affirmative, lui conseilla de combler l'espace vide par une rosace ou par une fleur.

Le père Esprit-Fort souriait sans rien dire, et passait sa main sur sa longue barbe blanche, comme un homme qui a son idée.

La majorité prenait parti pour la rosace, lorsque le « gérant » dit brusquement au père Esprit-Fort :

— Et vous, qu'est-ce que vous en dites?

— Ce que j'en dis?

— Oui.

— Eh bien, voici ce que j'en dis. Mais que l'on m'apporte Trotte-Menu; c'est devant lui que je veux parler.

XIII

On lui « apporta » Trotte-Menu, qui fit son entrée en saluant poliment, comme un enfant bien élevé. Il avait sur les lèvres le sourire inquiet et indécis des gens qui ne savent ni ce qu'on leur veut, ni ce qu'on va leur faire.

— Trotte-Menu, lui dit le père Esprit-Fort, tu vois bien cette planche?

— Oui, monsieur Graf, je la vois bien.

— Lis-moi ce qu'il y a dessus.

— *Docks de Trotte-Menu,* dit l'enfant en adressant des sourires de reconnaissance au « gérant » qui lui cédait les *Docks,* et au peintre qui avait tracé l'inscription.

— Et, dis-moi, reprit le père Esprit-Fort, ne vois-tu pas qu'on a laissé de la place pour écrire autre chose?

— C'est vrai, monsieur Graf, on a laissé de la place.

— Que mettrais-tu, toi?

— Ce que je mettrais?

— Oui.

— Je n'en sais rien, répondit Trotte-Menu en rougissant.

— Il y a des personnes ici, reprit M. Graf, qui proposent de mettre une rosace ou une fleur.

— Ce serait très joli, dit Trotte-Menu avec un air indécis.

— Eh bien, moi, reprit M. Graf, je propose d'écrire : *et Cie.*

Quelques-uns des assistants se mirent à rire, en disant : — C'est cela! c'est cela!

Ils trouvaient la plaisanterie excellente. Les autres s'abstinrent de rire, car M. Graf ne riait pas. Il était évident qu'il avait son idée. Quand il n'était pas dans ce qu'il appelait ses « jours de migraine », il avait des idées très justes, et l'on ne se repentait jamais de l'avoir écouté. Trotte-Menu était, en ce moment, du nombre de ceux qui n'avaient pas envie de rire.

— As-tu remarqué, reprit M. Graf, que sur les enseignes des grands commerçants et des banquiers il y a souvent : *Un tel et Cie?*

— Oh! oui, je l'ai souvent remarqué.

— Sais-tu ce que cela veut dire?

— Non, monsieur Graf.

— Eh bien, je vais te l'expliquer.

XIV

— Tout près de ton école, il y a une grande maison, avec une plaque de cuivre. Sur la plaque de cuivre, il y a *Banque Schneegans et Cie.*

— Oui, monsieur Graf.

— Très bien. Schneegans, c'est M. Schneegans, un homme haut en couleur, avec beaucoup de breloques, de même que toi tu es M. Trotte-Menu, pas haut du tout en couleur et sans l'ombre de breloques. Tu me suis bien?

— Oui, monsieur Graf.

La compagnie de M. Schneegans, ce sont d'autres messieurs qui lui fournissent de l'argent pour ses entreprises, et qui, naturellement, partagent les bénéfices.

— Je comprends, monsieur Graf.

— La compagnie de M. Trotte-Menu, ce seront les vertus et qualités qui constituent le bon et loyal commerçant; cela vaut encore mieux que de l'argent. M. Trotte-Menu aura donc pour associées les personnes dont les noms suivent :

D'abord, la Probité la plus stricte dans ses transactions commerciales. M. Trotte-Menu a été élevé par un grand-père qui était l'honnêteté en personne, et nous nous plaisons tous à reconnaître que M. Trotte-Menu ne fait pas mentir le proverbe : « Bon chien chasse de race. »

Secundo, l'Intelligence : c'est un don de nature, et nous sommes sûrs que M. Trotte-Menu saura en faire bon usage. Il vaut mieux certainement être dupé que dupeur; mais l'Intelligence déjà nommée préservera notre ami de l'un de ces inconvénients, et sa loyauté de l'autre.

Tertio, l'Instruction. M. Trotte-Menu sait déjà lire, écrire et compter; mais il a encore pas mal de choses à apprendre pour devenir un vrai négociant. Notre ami le brocanteur, qui n'est pas une bête, se fera un plaisir de lui donner des leçons; et moi-même, sauf les jours où... hem! j'ai la migraine, je me mettrai bien volontiers à sa disposition.

Quarto, la Sobriété. L'eau est une boisson très saine et qui ne coûte rien. Quand on a de bonnes dents comme M. Trotte-Menu, c'est un plaisir de déjeuner d'un bon gros croûton de pain bien dur, arrosé d'une belle eau bien claire et bien fraîche.

Voilà donc les futurs associés de M. Trotte-Menu, et voilà pourquoi je propose de mettre sur l'enseigne : *Docks de Trotte-Menu et Cie*. Toutes les fois que M. Trotte-Menu lira cette inscription, il se souviendra que les gens de la maison ont été bons pour lui, et qu'il a pris l'engagement d'honneur de ne jamais fausser compagnie à sa Cie. Est-ce convenu, monsieur Trotte-Menu?

— Oui, monsieur Graf, c'est convenu.

— Que ceux qui sont d'avis de mettre une rosace ou une fleur au lieu de : *et Cie*, aient l'obligeance de vouloir bien lever la main.

Personne n'ayant levé la main, M. Graf reprit :

— Une fois, deux fois, trois fois; personne ne dit mot? Adjugé. A partir du présent jour, nous adoptons la formule : *Trotte-Menu et Cie*, et nous souhaitons bonne chance au nouveau négociant.

A suivre. J. Girardin.

Proverbe persan.

L'ignorant est son propre ennemi : comment pourrait-il être l'ami des autres?

Honoraires d'un Professeur du Monastère de San-Onofrio
(Seizième siècle).

On lit dans les comptes du monastère de San-Onofrio, à Rome, la mention suivante :

« Le 18 août 1585, j'ai donné à Mo Girolamo Enrico Dall' Aquila deux écus pour son salaire de deux mois comme « lecteur de logique » dans cette maison. »

M. A. Bertolotti, qui rapporte ce fait dans le *Bibliofilo* (1), est d'avis qu'il y aurait intérêt à rechercher quelles étaient les études spéciales dans les couvents, et quels professeurs les enseignaient.

JOUG DE SACRIFICE EN JASPE VERT
Découvert à Orizaba.

Le Musée national de Mexico possède dans ses collections archéologiques deux instruments en jaspe vert, découpés en fer à cheval et ornés de figures en relief, qui ont joué jadis un rôle dans les horribles sacrifices qui ensanglantaient les autels des divinités mexicaines. L'un de ces instruments est représenté dans la petite figure ci-dessous; il a été découvert à Orizaba par le célèbre voyageur Dupaix et transporté par lui à Mexico, où Mayer, Gondra, Castañeda, etc., l'ont successivement étudié.

Ce fer à cheval, dont on peut voir un beau facsimilé au Musée d'ethnographie du Trocadero, n'est autre qu'un de ces *jougs* que l'on imposait sur le cou de la victime au moment où le sacrificateur allait lui fendre la poitrine pour en arracher le cœur.

Ces *jougs* ou *colliers* étaient, à Mexico, suivant le témoignage du *Codex Ramirez*, en *bois sculpté en forme de serpent*, et la vignette qui accompagne le texte descriptif de ce précieux manuscrit montre, en effet, l'un des *chachalmecas* appliquant sur la gorge du malheureux patient, que le *topiltzin* exécute, une sorte de serpent en demi-cercle qu'il saisit par les deux extrémités recourbées qui figurent des têtes de serpents. Sur le joug d'Orizaba, qui est en pierre dure et non plus en bois, une tête de serpent fantastique, vue dans notre dessin par la face supérieure, forme le motif central de la décoration; les extrémités ne se recourbent point et se terminent par des surfaces planes, sur

Joug ou Collier de sacrifice en jaspe vert, découvert à Orizaba. (Musée national de Mexico.)

lesquelles l'artiste a sculpté diverses figures compliquées.

La hauteur totale de l'instrument est de 12 centimètres, et l'écartement de ses branches atteint 17 centimètres à la base.

(1) *Il Bibliofilo*, giornale dell' arte antica e moderna, diretto del comm. Carlo Lozzi. — Bologne, 1883.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

TROTTE-MENU ET COMPAGNIE.

Suite et fin. — V. p. 226 et 245.

Une Bonne affaire, peinture de Knaus. — Dessin de Jules Lavée. — Gravure de Thiriat.

XV

Tous les assistants échangèrent de cordiales poignées de mains avec le nouveau négociant. En s'en allant, ils se disaient les uns aux autres : « Quel homme que ce M. Graf! et quel dommage qu'il ait pris ce vilain pli! N'importe, il dit de bonnes choses. »

Trotte-Menu prit tout de suite la vie au sérieux et suivit à la lettre les instructions de M. Graf. La femme du tailleur ne le perdait pas de vue et l'emmenait avec ses enfants à la synagogue, parce que, voyez-vous, c'est très bien d'être actif et appliqué à ses affaires, mais il n'est pas mauvais non plus d'entendre parler quelquefois d'autre chose que d'os, de chiffons, de peaux de lapin et même de peaux de lièvre.

Comme Trotte-Menu était très poli et très complaisant, il se fit tout de suite des amis et des protecteurs dans la région des sous-sols et des cuisines. Au lieu de vider la boîte aux ordures au coin de la borne, en proie aux chiens et aux autres chiffonniers, les cuisinières la gardaient intacte jusqu'à ce que Trotte-Menu eût fait son choix.

Les gens s'amusaient à le voir marchander une peau de lapin, une peau de lièvre ou un lot de chiffons. Dans ces cas-là, il était grave comme un juge; car il était préoccupé de l'idée de n'être ni dupeur ni dupé. Comme il marchandait sans rapacité et sans fausse honte, le dernier mot lui restait toujours, et peu à peu l'on s'habitua à accepter ses prix sans discussion.

XVI

A mesure que Trotte-Menu remplissait ses *docks*, le brocanteur les vidait et en transformait le contenu en bel et bon argent dont il faisait deux parts. La première, il la plaçait au nom de Trotte-Menu; la seconde, il la lui laissait comme fonds de roulement pour son petit commerce.

Entre-temps, il initiait Trotte-Menu aux mystères de la tenue des livres, et le père Esprit-Fort, qui eût été millionnaire s'il eût seulement suivi ses propres conseils, lui donnait, sauf les jours de migraine, d'excellentes leçons sur le maniement des affaires en général et sur le commerce de la bijouterie en particulier.

Si vous me demandez comment le petit commis d'un huissier pouvait s'entendre en bijouterie, je vous répondrai comme les locataires de la grande maison : « Cet homme-là s'entend à tout. » Peut-être avait-il été, dans son temps, bijoutier ou apprenti bijoutier. Car dans son passé, qui était long, il y avait eu place pour bien des métiers, sauf pour celui qui aurait pu l'enrichir. Mais, dans quelque métier que ce soit, un homme peut-il devenir riche quand l'idéal de sa vie est renfermé dans les flancs d'une bouteille?

Après avoir, pendant trois ans, transformé les os, les chiffons et les peaux de rongeurs en bon argent comptant, Trotte-Menu transforma son bon argent comptant en menus objets de pacotille, destinés aux petites gens. Il continuait à coucher chez le brocanteur, mais depuis deux ans il lui payait le loyer de son coin de boutique.

Comme il était très actif et qu'il faisait beaucoup de chemin dans une journée, tout en trottant menu, il résolut de ne pas attendre les pratiques à domicile, mais de parcourir, tant que durait la journée, les faubourgs de la grande ville et les campagnes environnantes.

XVII

S'il y a un commerce au monde où il soit facile de tromper et d'être trompé, c'est celui de la bijouterie. Rien de plus comique, par exemple, que les hésitations d'un garçon de labour ou d'une fille de ferme devant l'éventaire du bijoutier ambulant. L'amour du clinquant les pousse à acheter, mais ils sont retenus par la crainte d'être attrapés, et, le plus souvent, ils remettent dans leur poche l'argent qu'ils en avaient tiré.

Selon l'expression du père Esprit-Fort, Trotte-Menu n'avait pas « faussé compagnie à *sa Cie.* » En termes plus simples, il montra, dans sa nouvelle profession, les qualités de droiture et de loyauté qui lui avaient fait une réputation dans son état de chiffonnier.

Sa parole était, pour les gens les plus timorés, une garantie aussi authentique que la marque de l'État. Comme il ne surfaisait jamais, il n'avait jamais à rabattre de ses prix; les gens achetaient de confiance : le commerce allait bien, et le petit magot de Trotte-Menu faisait la boule de neige.

Quand la boule de neige fut d'une grosseur très respectable, le brocanteur dit à Trotte-Menu : « Il faut maintenant que tu fasses autre chose. J'ai parlé de toi au banquier de Francfort auquel j'envoie mon argent. Il y a chez lui une place de commis pour toi. Tel que je te connais, tu vivras largement de tes appointements. Tu placeras tes capitaux dans la maison, et tu auras part aux bénéfices. Si tu te montres tel que je l'espère et que je l'ai fait espérer au banquier, tu pourras devenir son associé. C'est un très honnête homme en qui j'ai toute confiance, et je te mets en bonnes mains. »

XVIII

Trotte-Menu entra donc, en qualité de commis, dans la maison *Karnal et Cie.* Pendant plusieurs années, la maison Karnal conserva sa raison sociale, c'est-à-dire que M. Karnal représentait la maison aux yeux du public et dans le monde des affaires, à cause de son apport de capitaux. Trotte-Menu était confondu avec les autres bailleurs de fonds sous la dénomination générale : *et Cie.* Comme il venait d'atteindre ses vingt-huit ans, le nom de Trotte-Menu apparut sur la plaque de cuivre qui brillait à la porte et sur les en-tête des papiers d'affaires. On y lisait : *Karnal, Manheim et Cie.*

Trotte-Menu a épousé la fille de son associé. L'associé s'est retiré dans un château des bords du Rhin qu'il a acheté sur ses économies. La maison de banque, sur la demande expresse de l'associé démissionnaire, porte aujourd'hui le nom de *Manheim et Cie*.

On l'a dit et redit, et l'on ne saurait trop le redire, l'épreuve de la prospérité est plus dangereuse pour l'âme humaine que celle de l'adversité. Je suis heureux de déclarer que Trotte-Menu supporta la seconde aussi vaillamment que la première. C'est en restant fidèle à la compagnie invisible placée à ses côtés par M. Graf qu'il devint un riche banquier. C'est en restant fidèle au souvenir de ce qu'il avait vu et entendu chez le tailleur et à la synagogue qu'il fut toujours un millionnaire charitable. Oui, oui, croyez-moi, il n'est pas mauvais d'entendre parler quelquefois d'autre chose que d'os, de chiffons, de peaux de lapin, de peaux de lièvre et même de millions.

Du reste, Trotte-Menu n'avait pas attendu d'être millionnaire pour devenir charitable. Il le fut à travers toutes les étapes de sa vie; d'abord, ses charités étaient bien humbles et bien modestes, mais la façon de donner dépassait du centuple le peu que le pauvre petit pouvait donner. A mesure qu'il accroissait son petit trésor, il augmentait dans la même proportion la part destinée à ses pauvres amis.

XIX

Aussitôt que sa fortune fut assurée, il acheta la grande maison du faubourg. Le premier soin de ce singulier propriétaire fut de faire disparaître les cloisons qui divisaient un seul logement en une dizaine d'alvéoles obscures et malsaines. Dans le plus beau logement du premier, il plaça son ami le tailleur avec toute sa famille, à charge pour ces braves gens de ne pas payer l'ombre de loyer. Il installa, aux mêmes conditions, tous ceux des locataires qu'il avait connus dans son enfance. Quant à ceux qu'il ne connaissait pas et qui s'étaient installés depuis son départ, il les indemnisa largement pour qu'ils pussent se loger ailleurs, car les anciens, ses vrais amis, avaient besoin de jour, d'air et d'espace.

Des deux enfants infirmes du tailleur, l'un, celui qui est complètement paralysé, passe ses journées dans un bon fauteuil, auprès d'une grande fenêtre, où sa pauvre âme s'égaye à la vue du soleil et des pots de fleurs qui forment comme un parterre autour de lui; l'autre, celui qui n'a que les jambes paralysées, se promène dans une voiture très ingénieusement combinée, qu'il peut faire mouvoir avec ses bras. Cette voiture, le banquier, aidé des conseils d'un grand médecin, l'a fait construire en Angleterre. Donc, le pauvre garçon se promène; et devinez, s'il vous plaît, où il se promène.

C'est dans un joli jardin. Derrière la fameuse cahute où on lit encore : *Docks de Trotte-Menu et Cie*, il y avait autrefois un grand mur, sombre et verdâtre, qui faisait de la cour un véritable puits. C'est à cause de l'ombre de ce grand mur que le « gérant » avait renoncé à élever des poules et des lapins dans la cahute; car, à cause de l'humidité, les poules devenaient goutteuses et les lapins perdaient leur poil et mouraient de la poitrine.

XX

Que de fois Trotte-Menu avait pensé à ce grand mur! Que de fois il s'était promis de le faire disparaître, si jamais il devenait riche! Il est devenu riche, et le grand mur a disparu. Ce grand mur, en effet, n'avait plus de raison d'être, puisque Trotte-Menu avait acheté un grand terrain derrière la maison. Le terrain, enclos de haies au lieu de murs, afin que l'air pût circuler librement, fut transformé en un jardin très agréable.

C'est là, quand il fait beau, que le second fils du tailleur roule sa voiture pendant des heures et des heures. C'est là que les petits enfants viennent prendre leurs ébats et respirer l'air libre à pleins poumons. C'est là que les vieux viennent fumer leur pipe, en se racontant des histoires du temps passé. C'est là que les femmes viennent coudre au soleil.

Trotte-Menu aurait bien voulu faire quelque chose pour M. Graf et pour le brocanteur. Mais M. Graf a déclaré nettement que s'il avait plus d'argent, ses migraines seraient plus fréquentes. Trotte-Menu, qui sait maintenant à quoi s'en tenir sur les migraines du père Esprit-Fort, n'a pas osé insister. Seulement, le père Esprit-Fort sait que quand il ne pourra plus travailler chez son huissier, il aura quand même du pain sur la planche.

Le brocanteur a raconté son histoire à Trotte-Menu devenu homme. Trotte-Menu aurait vivement désiré le libérer de ses dettes. L'autre lui a dit, une fois pour toutes : « Si je ne payais pas moi-même ce que je dois encore, et cela à la sueur de mon front, au prix de toutes les privations, je serais réhabilité aux yeux du monde; mais pour moi l'expiation ne serait pas complète, je n'aurais pas regagné ma propre estime. »

Cette délicatesse de sentiments a profondément touché le banquier, qui a prié son ancien protecteur de lui rendre un grand service. Lorsque, pour une raison ou pour une autre, un logement sera vacant dans la grande maison, le brocanteur se chargera de trouver une honnête et laborieuse famille pour l'occuper, sans payer de loyer, bien entendu.

— Une famille israélite? demande le brocanteur.

— Israélite ou non, répond le banquier. Vous choisirez les plus intéressants et les plus dignes!

Il avait raison, le banquier : la véritable charité ouvre ses bras à tous les malheureux, sans distinction de race ou de religion.

XXI

Un autre banquier de Francfort, je ne sais comment, eut connaissance de la singulière spéculation

que Trotte-Menu avait faite en achetant la grande maison du faubourg.

— Mon cher confrère, lui dit-il, chacun, bien entendu, fait de ses capitaux l'emploi qu'il lui plaît, et ce n'est certes pas moi qui vous blâmerai de vous être montré charitable et généreux. Cependant, j'ai sur le bout de la langue une toute petite observation que je me risquerais à vous faire, si je ne craignais d'être indiscret.

— Faites-la, je vous en prie, lui répondit Trotte-Menu avec un sourire de bonne humeur.

— Je serais tenté, reprit l'autre, de trouver que dans toute cette affaire vous vous êtes montré un peu sentimental.

— En quoi? lui demanda simplement Trotte-Menu.

— On parle d'un grand jardin que vous auriez annexé à cette espèce d'établissement de charité.

— Le fait est, répondit Trotte-Menu, que j'y ai annexé un grand jardin.

— Ne suffisait-il pas de loger vos protégés pour rien, et ce jardin n'est-il pas ce que l'on pourrait appeler un luxe inutile?

— Avez-vous jamais habité une maison humide, sombre et malsaine? lui demanda Trotte-Menu.

— Moi, jamais! répondit le confrère avec un noble orgueil.

— Eh bien, moi, j'en ai habité une, reprit Trotte-Menu, celle-là même dont nous parlons. Il y avait là un grand mur qui arrêtait l'eau, l'air et la lumière. Ce mur m'avait toujours déplu; alors je l'ai fait abattre; mais comme ce mur me séparait d'un voisin, je n'ai pu l'abattre qu'en achetant le terrain qui était de l'autre côté.

— Mais c'est de la pure fantaisie!

— Vous avez peut-être raison, répondit tranquillement Trotte-Menu.

— Quel drôle d'original, pensa en lui-même le banquier utilitaire.

XXII

Si Trotte-Menu avait voulu dire le fond de sa pensée, voici ce qu'il aurait répondu : « La charité ne doit pas être une personne sèche et méthodique, qui distribue aux pauvres juste la quantité de pain nécessaire pour empêcher la faim de séparer leur âme de leur corps. Outre le pain qu'elle donne, elle doit répandre autour d'elle la joie et la consolation. Une des joies, un des bonheurs de la vie, c'est l'air, c'est la lumière, c'est le soleil. J'en ai senti la privation, moi qui vous parle, et voilà pourquoi je ne me suis pas cru quitte envers mes amis en leur offrant un toit tel quel pour abriter leur tête. »

Mais comme Trotte-Menu était modeste et qu'il avait l'âme délicate, il aurait rougi de faire parade de sa tendresse de cœur; voilà pourquoi il répondit à son confrère : « Vous avez peut-être raison! » au risque de passer pour un drôle d'original.

Et puis, s'il eût expliqué ses raisons, l'autre millionnaire les aurait-il comprises?

Les bonnes gens de là-bas les comprenaient, sans qu'il fût besoin de les leur expliquer.

Quand ils étaient entre eux, et qu'ils parlaient de M. le banquier Manheim, ce qui leur arrivait souvent, ils l'appelaient familièrement : — Trotte-Menu, notre Trotte-Menu! — Et les anciens redisaient la légende aux nouveaux venus, qui ouvraient de grands yeux.

Quand ils parlaient devant des étrangers, ils appelaient leur Trotte-Menu M. le banquier Manheim de Francfort, gros comme le bras.

— C'est parmi nous qu'il a commencé, disaient-ils avec orgueil. Tenez, cette cahute où vous voyez des poules et des lapins, c'était son magasin. Ah! oui, très bien! vous vous demandez pourquoi il y a sur l'enseigne : *Docks de Trotte-Menu et Cie*. Il faut vous dire que Trotte-Menu est un petit nom d'amitié que nous lui donnions, comme cela, entre nous.

Et ils étaient tout heureux et tout fiers, les pauvres diables, d'avoir été familiers avec un millionnaire, au point de lui donner un petit nom si drôle.

J. Girardin.

LA PLAZA MAYOR,

A MADRID.

La *plaza Mayor* est un des souvenirs les plus intéressants du vieux Madrid : elle rappelle la place Royale, à Paris, dont les constructions datent de la même époque [1]. Cette place a été le théâtre de plusieurs événements historiques. Nous allons en indiquer quelques-uns, en suivant le récit de M. Fernandez de los Rios : « Dans la *plaza Mayor*, dit-il, s'est concentrée la vie de Madrid, depuis les premiers princes de la maison d'Autriche jusqu'à une époque peu éloignée de nous. »

En 1617, Philippe III décida que les vieilles masures qui entouraient alors la place seraient démolies, et que de nouvelles constructions seraient élevées suivant les plans de l'architecte Juan Gomez de Mora. Les travaux furent conduits assez rapidement pour être terminés en 1619. Nous traduisons une inscription, qui date de cette même année : « Philippe III régnant, par sa volonté l'ancienne place de cette ville a été détruite et la nouvelle place a été édifiée dans l'espace de deux ans. »

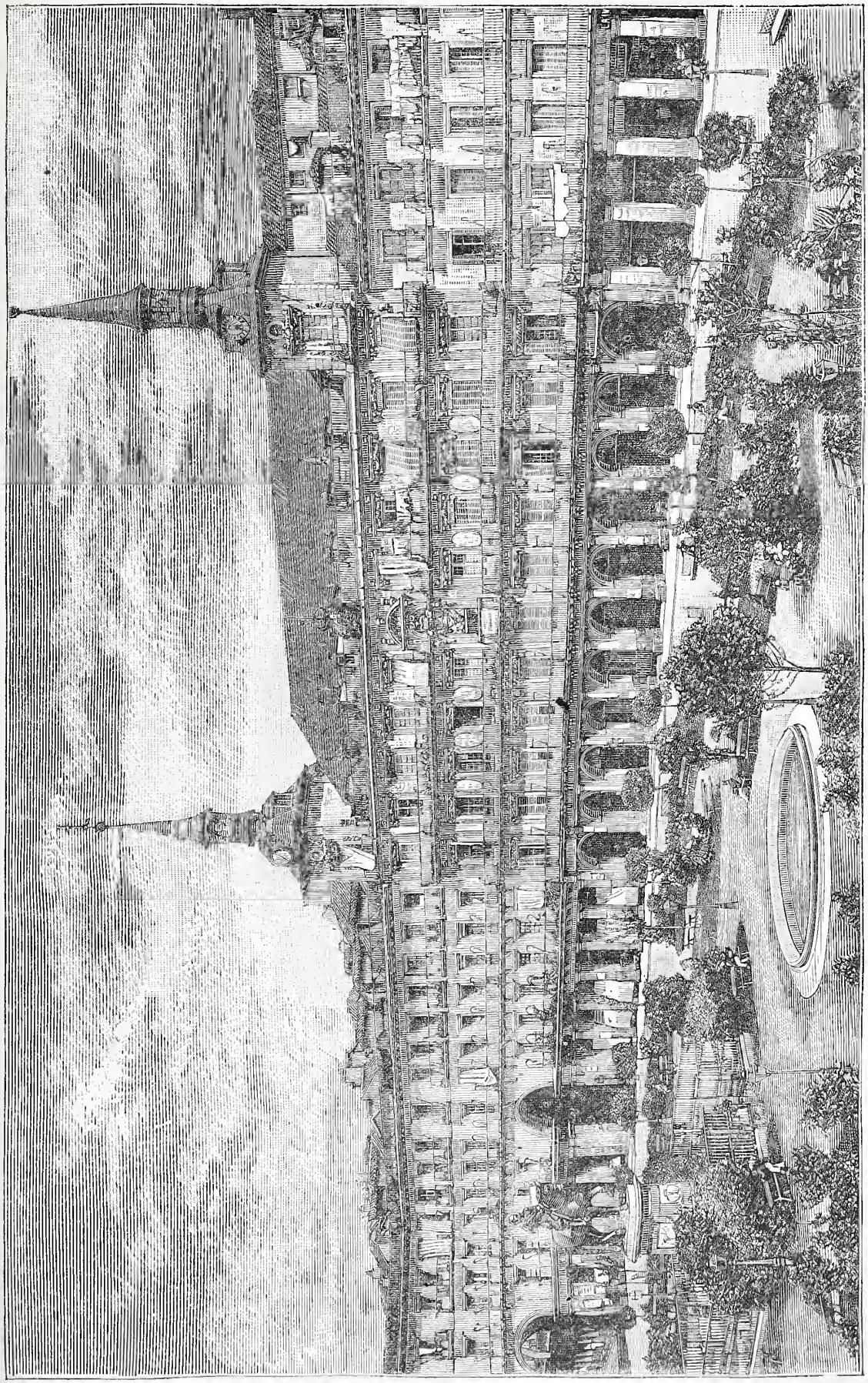
Peu de temps après (15 mai 1620), on célébra, sur la *plaza Mayor*, la béatification de saint Isidore, par des processions, des danses, des mascarades, des illuminations, qui durèrent huit jours.

Une ordonnance du 30 juin suivant fixa le prix auquel les balcons de la place pourraient être loués les jours de fêtes publiques. Voici ce curieux tarif : 12 ducats pour un balcon au premier étage, 8 ducats au deuxième étage, 6 ducats au troisième étage, 4 ducats au quatrième étage [2].

En 1622, à l'occasion de la canonisation de saint

[1] Sur la place Royale, voy. Ire série, t. XII, p. 381.

[2] Nous supposons qu'il s'agit ici du ducat d'or, dont la valeur était de dix à onze francs.



La Plaza Mayor, à Madrid.

Ignace de Loyola, un drame religieux de Lope de Vega fut représenté sur un théâtre élevé au milieu de la place.

Le vendredi saint de 1623, on vit défiler une procession formée de moines de divers ordres, les uns la tête couverte de cendres, les autres couronnés

d'épines, ceux-ci portant une lourde croix sur les épaules, ceux-là se frappant à coups de discipline.

En 1631, un incendie qui ne dura pas moins de trois jours détruisit toutes les maisons du côté sud; mais il n'y en eut pas moins sur la place, quelques semaines après, une grande course de taureaux, à laquelle assista toute la famille royale. Dans des fêtes de ce genre, la place contenait, dit-on, jusqu'à cinquante mille spectateurs.

Le 10 septembre 1638, dans la soirée, un homme masqué représentant le cardinal de Richelieu, escorté par des individus portant des torches, parut sur la place : ce fut le signal d'un mouvement populaire, dans lequel les maisons et les boutiques de plusieurs marchands français furent brûlées.

Le général Carlos Padilla et le marquis de la Vega, compromis dans une conspiration, furent décapités sur la *plaza Mayor* (1648).

Un nouvel incendie détruisit une grande partie de la place, en 1672 : les maisons furent reconstruites d'après les plans du temps de Philippe III.

Les *autos de fe* avaient lieu sur cette même place. On cite notamment celui du 30 juin 1680, qui dura depuis sept heures du matin jusqu'à l'entrée de la nuit. La famille royale, les principaux personnages de la cour, assistèrent à cette cérémonie, dans laquelle figurèrent quatre-vingts accusés : vingt et un de ces malheureux furent brûlés le jour même. Les exécutions qui suivaient « l'acte de foi » se faisaient hors de la ville, près de la porte de Fuencarral.

Plus tard, la *plaza Mayor* devint un marché pour la vente de toutes sortes de denrées. Plus d'une fois, dans les jours d'émeute ou de révolution, cette place fut une sorte de quartier général. Par sa position centrale, c'est un point stratégique important.

Une statue de Philippe III, qui est au centre de la place, est l'œuvre de Jean Bologne et de Pietro Tacca, son élève. Elle avait été d'abord dressée sur un autre point de Madrid. Ce n'est qu'en 1848 qu'elle fut transportée à la *plaza Mayor*.

Aujourd'hui cette place, qui a vu tant de spectacles dramatiques, est devenue un de ces squares où les enfants des grandes villes vont chercher un peu d'air et d'espace pour leurs jeux.

P. L.

LES COLLIERS D'OR.

MAXIMES ARABES PAR ZAMAKHSCHARI [1]

Ce recueil arabe de maximes morales, très estimé et encore fréquemment lu par les mahométans lettrés, a été composé au sixième siècle de l'hégire. L'auteur, né le mercredi 27 redjeb 467 (18 mars 1075), à Zamakhschar, grande bourgade du Khowarezm, est mort le 9 dou'l-hiddjeh 538 (13 juin 1144), à Djordjânya (Gourgandj, capitale du Khowarezm, sur les rives de l'Oxus).

Parmi ses nombreux ouvrages, on cite le *Kasschaf* (le Révélateur), interprétation classique du Coran; — les Questions grammaticales; — les Principes du bien dire; — le Guide de l'égaré; — le Lexique des définitions; — un Traité de prosodie; — le Guide dans le partage des successions; — une Introduction à la linguistique arabe; etc.

On voit que Zamakhschari était à la fois un moraliste et un érudit. Il résida longtemps à la Mecque : aussi le surnommait-on « le Client de Dieu » (Djar-Oullah). Il était boiteux ou plutôt il avait une jambe de bois, soit parce qu'il avait été amputé après une chute de cheval, ou soit que, selon une autre tradition, une de ses jambes eût été gelée pendant une tourmente de neige.

Il composa lui-même son épitaphe :

« Dieu tout-puissant, ici, dans le sein de la terre, je suis devenu ton hôte; or, les droits de l'hospitalité sont respectés par un maître généreux.

» Comme don de bienvenue, accorde-moi le pardon de mes fautes. Grand sera le don; mais qu'y a-t-il de plus grand que ton hospitalité? »

EXTRAITS.

— La sueur du travail au front est plus belle que l'éclat d'un visage orgueilleux. Il vaut mieux pour toi accroître ta considération, ta cruche dût-elle rester à sec, que de posséder la mer et de te déshonorer.

— Si l'erreur a une mère, cette mère est la routine. Le lion caché au fond de sa tanière n'est pas plus redoutable que le savant armé de preuves contre son adversaire, et la brebis pelée, exposée aux rafales humides de l'aquilon, n'a pas plus piteuse mine que l'homme de routine à côté de l'homme instruit.

— Celui qui ne veille pas sur ses paroles passera le jour à se tordre les mains et la nuit à se retourner sur le flanc.

— Prends garde aux conséquences d'un seul de tes bons mots. — Ce n'était, dis-tu, qu'une plaisanterie. — Mais il t'était si facile de ne pas la faire! Tu es heureux de plaisanter et de faire rire; mais tu parais ignorer qu'on te méprise lorsque l'on sait (puisses-tu le comprendre!) que tu es un vieux bouffon : cette qualification n'appartient qu'aux sots.

— Ne refuse ni ton assistance, ni tes bienfaits, jusqu'à ce que les crieurs funèbres annoncent ta mort. La bienfaisance occupe le premier rang parmi les vertus, et il convient de se la transmettre comme un legs.

— Le sérieux et la promptitude dans les affaires, la sagesse et la maturité dans la délibération, l'absence de toute indulgence pour toi-même, la fermeté unie à la prudence, une activité toujours prête à l'accomplissement des devoirs, un zèle toujours en éveil pour repousser la mauvaise fortune :

[1] Traduction de M. C. Barbier de Meynard. Imprimerie nationale, 1876.

voilà une vaste carrière; mais seul le cheval de race en touche le but.

— Ta vie, c'est la lueur d'un jour : mets-le à profit; c'est l'obscurité d'une nuit : garde-toi de t'endormir!

— Taille droite comme une colonne, narines gonflées d'orgueil, démarche indolente et affectée, tunique à longue traîne : tel est l'extérieur de l'homme qui ne sait pas si, en laissant flotter le pan de sa robe, il est digne de récompense ou de châtiment.

— Ne porte pas envie à l'orateur disert : il vaudrait peut-être mieux pour lui couper du bois que de déclamer ses phrases oratoires.

— La justice est comme un réservoir d'eau plus pure qu'un miroir qui vient d'être poli, plus pure que le génie d'un orateur à la parole persuasive. L'injustice est un abreuvoir plus trouble que le goudron dont on enduit le chameau, ou qu'une promesse toujours suivie d'ajournements.

— Tes cheveux ont blanchi, mais la vieillesse n'a pas fait grisonner la barbe de ta perversité. Tu essayais jadis de discipliner ton âme lorsqu'elle était encore docile et maniable; mais est-il possible de traire la lionne au fond de son repaire?

— La science est difficile, mais l'ignorance a encore à surmonter plus de difficultés.

— La douceur embellit tout : une douce gravité est la plus belle parure d'un discours.

— Pourquoi ce vêtement à longue traîne, ce visage détourné, ces regards obliques? Regarde, mon cher, sans affectation, égalise tes paupières, regarde naturellement; peut-être le foulon prépare-t-il déjà tes linceuls.

— Celui qui donne le meilleur et le plus docte enseignement est celui qui se distingue par sa vertu.

— Celui-là seul est heureux et exempt d'infortunes, qui recherche les biens impérissables et éternels.

— Plus d'une arme pourrait dire à celui qui la porte : « Quitte-moi! » Plus d'une parole pourrait dire à celui qui va la prononcer : « Retiens-moi! »

— La science est pour celui qui pratique ce que le cordeau est pour celui qui bâtit. — La pratique est nécessaire au savant comme la corde à celui qui puise de l'eau. Faute de cordeau, la construction n'est pas d'aplomb; faute de corde, la soif n'est pas étanchée : le sage doit être à la fois savant et pratique.

—

Que l'on veuille bien faire cette réflexion : L'auteur des maximes dont quelques-unes viennent d'être citées est un mahométan qui vivait aux onzième et douzième siècles de notre ère, et il avait dans sa nation beaucoup de lecteurs et d'admirateurs. Qui pourrait dire que, tels que nous sommes au dix-neuvième siècle, nous n'aurions pas trouvé plaisir et avantage à nous entretenir avec eux? On n'a que trop de disposition à croire, si l'on n'a pas étudié suffisamment, que l'on est d'un pays et surtout d'un siècle où, pour avoir eu seulement la peine d'y naître, on est infiniment plus cultivé que tous ceux qui, même en dehors des hommes de génie, ont vécu dans les temps anciens, et sous des influences différentes de civilisation. C'est une petite vanité dont il faut rabattre. Combien d'entre nous ne seraient-ils pas obligés de reconnaître la supériorité des savants et des philosophes arabes à l'époque des croisades?

Éd. Ch.

NATAL
(Sud de l'Afrique).

L'État de Natal, création des Boers, dont les Anglais ont hérité, est, dans sa petitesse, un des plus beaux pays de l'Afrique. Son étendue n'est pas même de 5 millions d'hectares, moins du cinquième de la France, avec environ 350 000 habitants.

Mais ces 350 000 personnes appartiennent presque toutes à la race indigène, aux Cafres, qui y immigrent du nord, contrée des fameux Zoulous; de l'ouest, pays des Bassoutos; du sud. A l'est est la mer des Indes, d'où montent en abondance les pluies qui font la richesse de Natal. Attirées par les montagnes en terrasses, qui finissent par atteindre 3 000 mètres et plus dans la chaîne la plus occidentale qui sépare les petits bassins côtiers du grand bassin du fleuve Orange, ces pluies entretiennent en toute saison des rivières rapides et brisées de cascades, d'où une grande facilité d'irrigation sous un soleil presque tropical favorisant des cultures riches, notamment celle de la canne à sucre. Les blancs ne sont pas au nombre de plus de 20 000.

LA PIERRE CHRONOGRAPHIQUE
Du Musée ethnographique du Trocadéro.

Voy., sur ce Musée, t. L (1882), p. 385.

La figure ci-après représente une plaque d'obsidienne de travail aztèque, trouvée à Mexico, et qui fait partie de la collection Pinart, au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

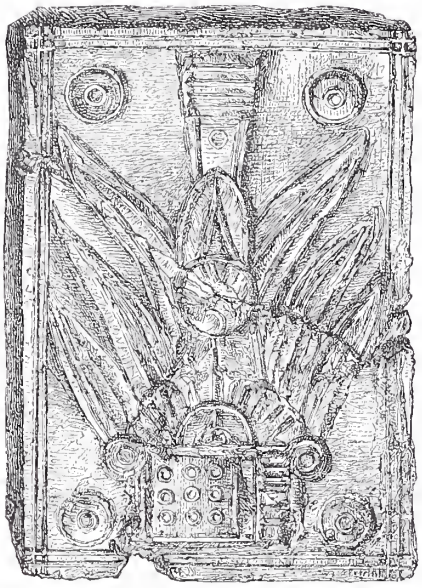
Cette plaque, assez régulièrement dressée sur ses côtés, a été polie avec beaucoup de soin sur sa face antérieure, qui porte en creux la figure du roseau (*acatl*), l'un des quatre symboles d'années en usage au Mexique.

On sait que chez les Aztèques, comme chez les Toltèques leurs prédécesseurs, le *cycle* se composait de cinquante-deux années (*xiuhmolpilli*), subdivisées en quatre périodes de treize ans (*kalpilli*), ayant chacune et successivement pour représentation le couteau (*tecpatl*), la maison (*calli*), le lapin (*tochtli*), et le roseau (*acatl*).

Le signe de l'année était accompagné d'un à

treize petits cercles ou disques, indiquant par leur nombre le rang qu'elle occupait dans le *kalpilli* : I tecpatl, II calli, III tochtli, IV acatl, V tecpatl, etc.

Nous trouvons justement aux angles de cette pierre quatre de ces signes numériques, formés eux-mêmes de deux cercles concentriques enlevés en creux à l'aide d'un cylindre tournant. Leur juxtaposition au signe de l'année, et la place qu'ils occupent par rapport à ce signe, indiquent très nettement le caractère chronographique de cette plaque d'obsidienne, qui ne peut que représenter une date, celle de IV acatl.



Musée ethnographique du Trocadéro. — Pierre (obsidienne) chronographique aztèque.

Nous savons par les documents postérieurs à la conquête espagnole que l'année 1535 de notre ère était représentée par cette combinaison; nous savons aussi, par suite, que cette même notation s'appliquait de 52 en 52 ans, en remontant la série des cycles, aux années qui correspondent à 1483, 1431, 1379, etc.

Or c'est à la première de ces dates, en 1483, que l'empereur Tizoc commença les travaux du grand temple de Mexico, en lui donnant la forme qu'il devait conserver jusqu'à sa destruction par Cortez.

L'interprète du manuscrit mexicain, dit *Codex le Tellier* (Bibl. nat.) traduit, en effet, de la manière suivante la figure qui correspond, dans ce précieux recueil, à l'année 1483 :

« Année de quatre roseaux. Ce fut cette année que fut posée la première pierre dans le grand Cú que démolirent les chrétiens quand ils vinrent sur cette terre. »

Or l'obsidienne polie du Musée du Trocadéro porte précisément cette date *IV acatl*. La forme de l'*acatl* qui y est gravé est relativement moderne et exclut, à mon sens, l'une ou l'autre des années correspondantes des cycles antérieurs.

Nous sommes donc amenés à considérer ce monument comme la pièce commémorative de la fondation du grand temple de Mexico, cette *première pierre* du grand Cú dont parle le manuscrit le Tellier, posée en l'année IV acatl (1483).

On ne polissait, en effet, on ne gravait surtout l'obsidienne, opération fort longue et fort difficile, que pour confectionner des pièces tout à fait exceptionnelles, et la perfection relative du travail de la plaque du Musée du Trocadéro indique sûrement qu'elle était destinée à commémorer un événement particulièrement remarquable.

Nous posséderions ainsi à Paris un témoin officiel du commencement de ce gigantesque travail, l'édification du temple de Huitzilopochtli, dont la célèbre plaque du Musée de Mexico (nº 13 du catalogue), publiée par Ramirez, puis par Orozco y Berra, consacrait l'achèvement en 1487.

L'acatl de notre pierre surmonte un cartouche carré où sont représentés en creux *neuf petits cercles* disposés en trois séries verticales, accotés d'un quadrilatère plus haut que large, où l'on distingue deux barres verticales et une série de barrettes plus courtes, horizontalement dirigées en dehors. C'est la forme simplifiée du drapeau *pamitl*, symbole du quinzième mois de l'année mexicaine, ou *panquetzalitztli* (1).

L'ensemble du cartouche donne donc le mois et le jour du grand événement que le monument est destiné à commémorer. C'est, par conséquent, si notre interprétation est bonne, le 9 (*chiconaui*) de *panquetzalitztli* de l'année IV acatl que Tizoc aurait posé la première pierre du temple qu'il élevait à son dieu Huitzilopochtli. Or, c'est précisément le 9 panquetzalitztli que l'on préparait chaque année à Mexico, en grande cérémonie, les victimes qui devaient être immolées quelques jours plus tard en l'honneur de la sanglante divinité des Aztèques.

E.-T. Hamy,
Conservateur du Musée ethnographique du Trocadéro.

ANDRÉ ET JOSEPH CHÉNIER.

Grâce à des travaux persévérants, dus surtout à M. Becq de Fouquières, la biographie des Chénier a été, depuis quelques années, comme renouvelée. Des faits inconnus ont été mis au jour, des erreurs graves, que les biographes se transmettaient fidèlement, ont été détruites, et, sans connaître encore tout ce que désirerait savoir une légitime curiosité, on possède aujourd'hui assez de renseignements certains pour que ces deux nobles figures nous apparaissent désormais avec une netteté parfaite.

Un des plus grands services que la critique a rendus, c'est de renverser sans retour cette odieuse légende d'après laquelle Joseph Chénier devrait

(1) De *pamitl*, drapeau, et *quetzalitztli*, déploiement.

être considéré comme plus ou moins coupable ou responsable de la mort d'André. Bien au contraire : des documents authentiques établissent désormais avec l'évidence la plus complète que Joseph a lutté de toutes ses forces pour obtenir l'élargissement de son frère. N'y réussissant pas, il sut du moins, pendant longtemps, retarder le jugement, qui équivalait alors, d'une façon à peu près certaine, à une condamnation. C'est sur ses instantes prières que le dossier du malheureux André fut, pendant plusieurs mois, comme oublié, ce qui était alors la destinée la plus favorable. Si cet oubli avait duré quelques jours de plus, André eût été sauvé, et c'est à Joseph surtout qu'il eût été redevable de son salut. La postérité, en gardant dans son souvenir ces deux noms, en honorant ces deux poètes, a donc le droit, comme le fait notre dessin, de les placer fraternellement unis dans un même médaillon.

Tout en étant frères par le cœur comme par le sang, ils avaient fort peu de ressemblance soit dans

André et Joseph Chénier.

les traits, soit dans le caractère. André avait, comme Chateaubriand, une tête énorme; le corps était vigoureux, mais sans beaucoup de grâce, les traits du visage étaient assez heurtés; le charme de la physionomie résidait tout entier dans des yeux noirs pleins de feu et riches en regards éloquents. Joseph, au contraire, avait les traits les plus corrects; mais, malgré le peu de beauté de son visage, André savait exercer sur ceux qu'il aimait une séduction toute-puissante. On sentait vite, sous cette enveloppe assez fruste, une âme à la fois ardente et délicate, un esprit d'une pénétration exquise et souvent d'une rare puissance. Joseph, avec plus de fécondité et d'éclat en apparence, était d'une essence beaucoup moins fine. Tandis qu'André, pour l'expression, comme pour les pensées, cherchait un sentier original, Joseph se contentait de suivre le courant de son temps : aussi l'un, satisfaisant dans ses œuvres les préjugés passagers de son époque, a eu surtout une renommée viagère, brillante, mais sans durée; André, beaucoup moins célèbre de son vivant, complètement inconnu de la foule, apprécié seulement de quelques juges d'élite, a vu sa réputation sans cesse grandir, et aujourd'hui il est définitivement placé au premier rang de nos classiques [1].

Tous deux ont dû le developpement de leurs rares aptitudes littéraires à cette influence maternelle que nous avons eu si souvent l'occasion de constater au berceau des grands hommes.

Mlle Santi-Lomaca, devenue Mme de Chénier, était née à Constantinople, et y habita avec son mari, père des deux poètes, jusqu'à l'âge de trente-six

[1] Une édition spéciale « à l'usage des classes », avec commentaire perpétuel, a été publiée tout récemment par une de nos grandes librairies classiques.

ans. Fille et femme de négociants intelligents et habiles, elle avait vécu dans un milieu excellent pour fortifier et élargir l'esprit. Cette jeune Grecque, beaucoup plus instruite que la plupart des femmes de son temps, avait des goûts très marqués pour les arts et pour les lettres. Installée à Paris en 1765, elle eut parmi ses relations Suard, Florian, Alfieri, le poète Lebrun, l'helléniste Brunck (l'éditeur de cette *Anthologie* des poètes grecs que son fils André devait tant étudier), le peintre David, Mme Vigée-Lebrun, etc. Elle osait écrire à Voltaire, qui lui répondait un aimable billet quelques semaines avant sa mort. Elle publiait dans le *Mercure de France* d'élégantes observations sur les coutumes de la Grèce moderne. Tout ce que l'on sait d'elle et ce que ses écrits laissent voir de son caractère font deviner une nature vive, gaie, sensible aux plaisirs, vraiment grecque par un amour naïf et avoué de la vie riante et sereine. A son arrivée de Constantinople, elle fut très étonnée et comme chagrine de constater que, dans les salons de Paris, on « répandait un certain ridicule sur les personnes du monde qui, ayant atteint l'âge de trente ans, osaient encore *danser*... »

« Pourquoi, écrivait-elle dans le *Mercure*, fixer à ce plaisir un terme si court? En Grèce, chaque visite est une petite fête dont la danse fait tous les frais; on défère poliment à la personne la plus apparente, *sans aucune distinction d'âge*, l'honneur de commencer la danse, si elle veut, et nous avons vu quelquefois la grand'mère danser avec sa petite-fille... Je ne prétends pas, à beaucoup près, que tout le monde doive danser; mais je voudrais que chacun fût libre de danser, sans être obligé de produire son extrait baptistaire... Les sages, parmi les anciens, pensaient la même chose de la danse. Socrate disait qu'elle empêche l'esprit de s'appesantir... Reconnu pour le plus sage des hommes, il dansait à soixante ans et conseillait à ses disciples d'en faire de même... Je vous avoue que si j'avais l'honneur d'être de la Faculté, j'ordonnerais de préférence l'usage de la danse; mais vous me direz peut-être que je ressemble à ce médecin qui, parce qu'il aimait le café, l'ordonnait à tous ses malades... »

En insérant dans le *Mercure* cette piquante réclamation en faveur de la danse, Mme de Chénier trouvait le moyen de flatter les Parisiens en leur disant que, selon elle, ils avaient *une grande conformité avec les Athéniens*, ce qui devait les engager à adopter les coutumes grecques.

« Les Français, disait-elle, conservent dans l'Europe cette supériorité que la république d'Athènes avait acquise sur les États de la Grèce. Avec l'esprit, les connaissances, les talents, la bravoure et la politesse des Athéniens, ils en ont la gaieté et le même goût pour les modes, pour la galanterie et pour les spectacles. »

Cet extrait des écrits publiés par Mme de Chénier suffit pour faire apprécier ce qu'il y avait d'enjouement gracieux dans son caractère. Ce goût pour les plaisirs élégants se retrouve dans plus d'un poème d'André; mais ce qu'on aime surtout à y ressaisir, c'est le même amour passionné de la vie et des traditions helléniques. L'antiquité grecque, pour André, n'était pas une lettre morte, ensevelie dans les livres, c'était comme un souvenir vivant, ranimé dans son imagination par le spectacle des mœurs dont sa mère avait été l'apologiste enthousiaste. De là l'adorable fraîcheur des tableaux empruntés à la vie grecque qui sont si fréquents dans son œuvre. De là aussi cet art, oublié si longtemps par nos poètes, de retrouver la simplicité des anciens, mais pour exprimer des émotions senties directement en face même de la nature. Qu'y a-t-il, par exemple, à la fois de plus antique et de plus personnel que cet éloge de la vie champêtre :

O Muses, accourez, solitaires divines!
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines. . .
Venez!... J'ai fui la ville, aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire! . . .
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire. . .
Venez! que vos bontés ne me soient point avares!
. . . Oh! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi,
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète?
Oh! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle, et, dans sa fuite et féconde et plaintive,
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux. . .
Là je veux, ignorant le monde et ses travaux. . .
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs. . .

A côté de ces vers exquis, combien les teintes de la poésie de Joseph paraissent ternes! Au lieu de se retremper, comme son frère, aux sources vives de l'Attique, Joseph s'était fait simplement l'écho de la poésie voltairienne, qui n'était qu'un écho affaibli de la noble poésie racinienne. Ses instincts généreux le rendaient éloquent dans ses tragédies, où parfois il se montre comme un demi-Schiller, ayant les mêmes nobles élans, les mêmes aspirations idéales; mais tandis que Schiller a toujours à son service une langue éclatante, sonore, riche, jusqu'à l'excès, d'images et de couleurs, le vers de Joseph Chénier tombe à chaque instant dans le prosaïsme. Il marque, avec Ducis, une des plus mauvaises époques de notre langue poétique. Ses *Épîtres* ne rappellent aussi que de bien loin celles de son maître bien-aimé Voltaire; cependant c'est là qu'il faut chercher ceux de ses vers que l'on citera toujours avec le plus d'intérêt, parce qu'ils se rattachent à cette horrible accusation de fratricide qui avait été lancée contre lui. Pour rendre à Joseph l'hommage le plus digne d'honorer sa mémoire, nous les rappellerons aussi, car ils sont parmi les meilleurs du poète, et ils trahissent, avec une énergique fierté, le caractère de l'homme :

Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné! . . .
L'injustice agrandit une âme noble et fière!
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi.
Scélérats! contre vous elle invoque la loi!
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié! . . .
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir. . .
Là souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée. . .
Et ton jeune laurier grandira sous nos pleurs! . . .

ÉMILE DÉLEROT (1).

SE SOUVENIR.

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

Voy. p. 183, 213, 229 et 243.

V

Au milieu de ces messieurs lettrés et artistes, il venait presque tous les jours aussi chez mon père un brave ouvrier tisserand qui m'intéressait entre tous par sa bonhomie, sa simplicité, sa bonté; et puis il était avec mon père tout à fait camarade : ils se tutoyaient; originaires de deux villages limitrophes, leurs relations remontaient presque à l'enfance, surtout pour mon père, qui était de huit ans plus jeune. Indépendamment de cette vieille amitié, il y avait entre eux visiblement une grande estime réciproque. Mais faut-il avouer ce qui m'intéressait et me charmait le plus en ce brave homme? c'était de lui voir toute la journée à la bouche une pipe (je ne connaissais alors aucun autre fumeur). Ma stupéfaction était inexprimable lorsque, de temps en temps, je le voyais faire dans cette pipe du feu et de la fumée.

Il n'était pas seulement tisserand, il était menuisier et tonnelier. Je le vis quelquefois chez mon père recercler des barriques. Il habitait, en dehors de la ville, sur un coteau charmant d'où l'on découvre toute la vallée de la Seine, Rouen et son panorama grandiose. Nous allions souvent le voir, mon père et moi. Il avait autour de sa maison un joli jardin rempli de pommerolles, de narcisses, de lilas et de groseilliers. Il vivait là très modestement, très honnêtement, avec sa femme et sa fille. Ce singulier homme, très avisé, très intelligent, très sérieux, et des plus inventifs (on le verra tout à l'heure), ne savait ni lire, ni écrire. Celui-là parlait peu, ne s'occupait ni de vers, ni de prose, mais sa tête grave et réfléchie m'imposait un mystérieux respect.

Je le voyais sans cesse aller, venir, remuer, sabots aux pieds le plus souvent, tablier bleu devant lui, en veste, en casquette, avec de grandes lunettes rondes, le corps un peu penché en avant, et comme flairant, furetant, cherchant : tel était ce bonhomme, et depuis il a fallu reconnaître que seul, de tous les amis de mon père, il était sur le chemin de la gloire. Rouen vient de donner son nom à l'une de ses rues : c'était Antheaume, le créateur d'une de nos grandes industries normandes, la fabrication des bretelles.

Charles-Pompée Antheaume était né à Bourville, le 27 février 1777, d'une famille de *toiliers*. Il était venu, à l'exemple de mon père, et deux ans après lui, s'établir à Rouen (1811). Déjà marié et père d'une fille, il n'avait pour ressources que son métier à tisser et celui de son excellente femme, Geneviève. Bien des fois depuis, en me rappelant la famille Antheaume, je me suis rappelé aussi les vers de Lamartine, dans *Jocelyn :*

— J'étais, Monsieur, dit-il, un pauvre tisserand:
A celle que j'aimais marié de bonne heure,
De travail et d'espoir, dans notre humble demeure,
Nous vivions; nos amours avaient été bénis
D'un enfant de quatre ans vienne la Saint-Denis.
Que nous étions heureux tous trois, toujours ensemble
Autour de ce métier où la tâche rassemble! — Etc.

Mais ce n'était pas le désespoir qui attendait Antheaume, c'était la fortune, la renommée et la sérénité des sages.

J'ai raconté ailleurs deux ou trois fois cette histoire : je l'ai racontée dans *la Campagne*, je l'ai racontée dans *Ni A ni B*, et tout récemment dans le *Journal de Rouen;* mais j'ai plaisir à la raconter encore, dussé-je me répéter un peu.

Antheaume, bien qu'illettré, comme j'ai dit, n'en était pas moins un esprit investigateur, interrogateur de nature, avide de voir et d'apprendre. Mais il n'y avait pour lui nul autre moyen d'étude que la flânerie. La tâche terminée, il s'en allait errant de ci de là, visitait les travailleurs de tous les métiers, se faisait expliquer le jeu des machines, qu'il comprenait si vite et si bien que plus d'une fois il lui arriva d'y indiquer d'heureux perfectionnements.

Il avait fait la connaissance d'un gendarme, lequel avait installé à la gendarmerie même, dans sa chambre à coucher, un métier à faire du ruban. Antheaume, quelquefois, prenait sa place au métier et s'exerçait à faire du ruban. Mais il perdait patience à mettre en action toute une machine pour ne fabriquer qu'un pauvre ruban large comme le doigt. Tout de suite il conçut l'idée d'en faire à la fois, sur un seul métier, avec une seule châsse, une douzaine de front. Il chercha sans se lasser, sans se rebuter de plusieurs tentatives infructueuses, et, à la fin, il trouva. Seulement, comme il avait vu fabriquer des bretelles en coton, et comme les bretelles rapportaient plus que le ruban, il fit des bretelles. Qu'était-ce, en effet, que les bretelles en

(1) On doit à M. Émile Délerot, bibliothécaire de la ville de Versailles, divers ouvrages, entre autres : *Versailles pendant l'occupation*, recueil de documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande. — Plon, 1873.

coton, sinon un long ruban que l'on coupait par bouts de la longueur voulue, auxquels on pratiquait, aux ciseaux et à l'aiguille, une fente à chaque bout, destinée à servir de boutonnière? Mais ce procédé primitif et grossier ne put satisfaire un aussi délicat artiste en tissus. Il n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé moyen, par un déclanchement ingénieux, de couper en deux et de reprendre à volonté son tissu, de manière que les boutonnières se fissent toutes seules; il y arriva, et obtint ainsi, avec plus de solidité, un travail plus parfait, plus fini et plus économique.

Ses concurrents imaginèrent alors de coudre aux deux extrémités du large ruban en coton un appendice en basane dans lequel étaient disposés des élastiques en fil de laiton. La bretelle devenait ainsi plus souple et plus flexible.

C'est ici que se déploya l'ingéniosité mécanique d'Antheaume. Il eut ce rêve audacieux d'un tissu alternativement plein et creux, dans lequel seraient introduits les fameux élastiques, et ce rêve il le réalisa. Après le tissu séparé, ouvert et repris à volonté, il inventa le tissu creux. Mais un tel perfectionnement, un tel progrès, ne fut pas l'œuvre d'un jour; deux ans se passèrent en tâtonnements, en essais... Il apprit, dans ces entrefaites, qu'un bonhomme de son voisinage fabriquait des mèches à lampe. Vite Antheaume alla voir comment se tissait la mèche à lampe.

— En revenant de chez ce bonhomme, dit encore aujourd'hui sa fille, il était véritablement fou. *Viève! Viève!* criait-il à ma mère dès la porte du jardin, je tiens notre affaire.

Il court en hâte chez son ami Noel expliquer son idée.

— Tu y es, dit celui-ci.

— Pas vrai?

Puis Antheaume triomphant retourne chez lui et vite se met à l'œuvre pour la construction de son nouveau mécanisme.

Il était, on l'a vu, un habile menuisier; mais il fallut encore qu'il se fît serrurier, mécanicien, ajusteur, fabricant de rauts, de lames de navette. Du reste, en de certains moments, Antheaume était capable de tous les métiers; un seul point l'arrêtait: les combinaisons arithmétiques. Sans doute, à la longue il en eût triomphé, mais il était plus court de s'adresser à mon père, qui justement aimait à résoudre ces sortes de problèmes, et que j'ai vu souvent passer ses dimanches à des calculs de pure curiosité qu'il compliquait à plaisir. La construction du nouveau métier fut donc activée grâce à l'ami Noel, qui, sur ce point, put éviter à Antheaume les longs tâtonnements.

Le 23 juin 1826, Antheaume prenait un brevet de cinq ans; mais en moins de cinq ans on était arrivé à une très large aisance. Mlle Antheaume était mariée; le gendre et mon père insistèrent pour qu'Antheaume vendît son brevet, tant ils le voyaient peu propre à diriger un grand commerce. Le conseil fut suivi; Antheaume vécut en rentier, mais quel rentier! Il achetait des maisons dont il refaisait, de ses propres mains, les parquets, les lambris, les portes. On ne le voyait que le marteau, la scie ou la varlope à la main, ayant toujours aussi ses lunettes et sa pipe.

Il suivait attentivement tous les cours publics: cours de botanique et d'histoire naturelle, par M. F.-A. Pouchet; cours de chimie, par M. Girardin; cours de physique, par M. Person; d'astronomie, par M. Gully, ancien ouvrier comme lui, et qui du métier de rattacheur dans une filature s'était élevé dans sa ville natale à la chaire de mathématiques et d'astronomie. Antheaume était à tous ces cours un auditeur des plus intelligents; l'électricité surtout l'avait frappé: je l'ai entendu en parler avec une lucidité parfaite et en homme qui pressentait quelles applications un jour elle pourrait avoir.

Devenu maître de son temps, il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à lire (à plus de cinquante ans), et il y réussit très bien; mais ce fut tout: jamais il ne sut écrire. A peine, à grand'peine arriva-t-il à signer son nom, et encore l'écrivait-il de toutes sortes de manières: *Antaume, Anthaume*, et quelquefois *Antome*.

Il n'en devint pas moins, dans son heureuse et calme vieillesse, un lecteur assidu et un appréciateur judicieux et enthousiaste de nos grands classiques. Il les relisait sans cesse et très bien, et les commentait à sa fille avec finesse et pénétration. Il lisait aussi très souvent les Voyages du capitaine Cook. Il se plaisait aux Vies des hommes célèbres, et particulièrement à celle des inventeurs. « Comme j'aurais été heureux, disait-il quelquefois, d'avoir, moi aussi, dans l'histoire, ne fût-ce qu'une ligne. »

Antheaume mourut le 21 septembre 1855, dans une jolie maison du boulevard Beauvoisine, qu'il avait aux trois quarts bâtie de ses mains. Il était âgé de soixante-dix-huit ans. Une vieillesse calme et studieuse couronna cette vie toute plébéienne, vie de travail, d'observation et d'étude des choses, d'étude et de philosophie en plein air...

Tous ces souvenirs me reviennent comme un enchantement quand je passe aujourd'hui dans cette *rue Antheaume*, bâtie sur un terrain où je me rappelle avoir autrefois cueilli avec lui et mon père des bouquets de pâquerettes.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

L'ARACHIDE.

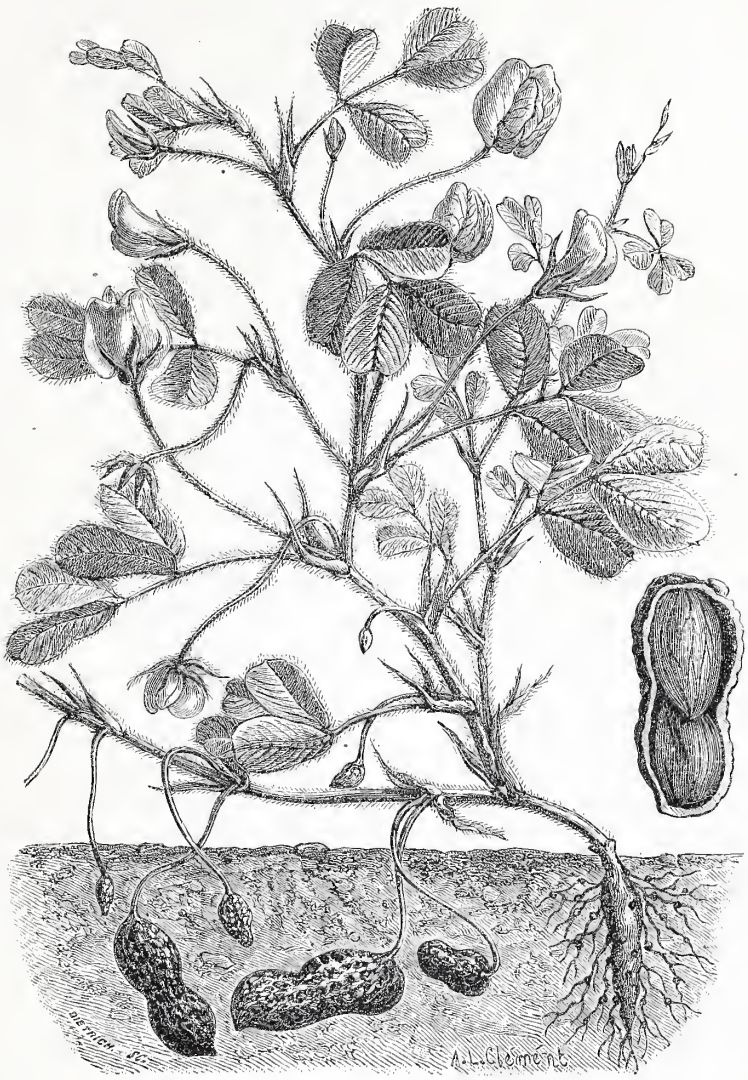
L'arachide, plante de la famille des légumineuses, croît en Amérique, en Chine, sur la côte occidentale de l'Afrique. On a réussi à l'acclimater en Algérie et dans le midi de l'Espagne. Le fruit de l'arachide est une gousse grisâtre, renfermant une ou deux amandes.

Cette plante présente une particularité que notre

gravure met bien en évidence. Le fruit, à peine formé, penche vers la terre, s'y enfonce, et achève de mûrir sous le sol. De là, le nom de *pistache de terre* donné souvent à l'arachide (ou, plus correctement, au fruit de l'arachide).

Les amandes peuvent donner jusqu'au tiers et quelquefois jusqu'à la moitié de leur poids en huile : cette huile est de très bonne qualité, et convient aux usages domestiques; cependant, en Europe, elle est employée surtout dans l'industrie de la parfumerie.

Dans les pays qui produisent l'arachide, l'amande est estimée comme produit alimentaire : tantôt on la fait griller; tantôt, en la mélangeant avec du sucre, on en fait une pâte dont le goût rappelle, dit-on, celui du cacao.



L'Arachide.

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

I. — Où l'on voit apparaître l'Ours.

Au fond d'un des nombreux fiords qui découpent la côte accidentée de la Norvège, s'élève le joli village de Kysten. C'est un village propre et riant, avec ses maisons de bois aux grands toits couverts de gazon, et ses bouquets de sapins qui se mirent dans les eaux du fiord. Ses habitants sont, de père en fils, cultivateurs ou marins, cultivateurs surtout, car la terre est bonne aux environs du village, et ce sont des gens d'humeur paisible, qui n'aiment point à s'éloigner du logis. Parfois pourtant quelque garçon à l'esprit aventureux déclare à ses parents qu'il veut s'embarquer et voir du pays. Il est rare qu'il rencontre dans sa famille de l'opposition à son désir. Le père déclare gravement « qu'un homme doit choisir sa route en ce monde, pourvu qu'il y marche selon la volonté de Dieu »; la mère prépare en soupirant le bagage du voyageur, le pasteur le bénit et lui souhaite un heureux retour; et le jeune garçon se dirige vers une ville de la côte, où il est sûr de trouver un embarquement. Quel capitaine refuserait un gaillard aussi alerte et aussi hardi, habitué dès l'enfance à escalader les rochers à la recherche des nids d'eider?

Une lettre vient donc bientôt dire aux habitants de Kysten sur quel bateau le voyageur a trouvé place, et vers quels parages il se dirige : les femmes parlent de lui aux veillées d'hiver, en préparant les vêtements de vadmel, et questionnent les vieillards qui ont vu dans leur jeunesse les pays où il est. Et quand il revient, — il y en a qui ne reviennent pas, — les enfants de Kysten ne sont pas loin de le considérer comme une manière de héros, et il se forme des attroupements à la sortie de l'école, pour lui faire raconter ses aventures.

C'est ainsi qu'un beau jour d'octobre, toute l'école, filles et garçons, se pressait autour de Nils Biord, arrivé la veille d'un voyage dans les îles du Nord, où le capitaine Gadde l'avait emmené à la recherche du duvet d'eider. Bon commerce et joli voyage! La *Blonde*, que commandait le capitaine Gadde, s'arrêtait à toutes les îles, petites et grandes, et achetait aux habitants le duvet recueilli par eux pendant la saison. Les chaloupes allaient dans les fiords où la *Blonde* n'aurait pas pu entrer, et y faisaient la récolte du duvet; et enfin la *Blonde*, son chargement complet, redescendait vers le sud, et s'en allait vendre sa cargaison à un grand négociant de Bergen. C'était là une ville! un port superbe, rempli de grands bateaux; de hautes maisons, des places, des églises, des choses magnifiques dont on n'avait pas idée à Kysten : des tableaux, par exemple, et des statues, oh! des statues! on aurait dit des personnes vivantes! Et Nils essayait de donner idée des statues, en prenant la pose de celles qui l'avaient le plus frappé; mais l'imitation ne pouvait pas être bien fidèle, à cause du costume, et Nils ne produisait pas autant d'effet qu'il l'aurait voulu.

Beaucoup de gens aiment surtout à entendre parler de ce qu'ils connaissent. « Dis donc, Nils, demanda tout à coup un petit garçon, dans ces îles du Nord, y a-t-il autant de nids d'eiders que chez nous? » Nils, ramené sur un terrain plus familier à ses auditeurs, changea docilement le sujet de son éloquence. Il parla des îles, nomma Hvaloën, Soroë, Waagen et beaucoup d'autres; il parla des fiords profonds, des villages isolés, trop petits pour avoir un pasteur ou un maître d'école; le pasteur y venait de temps en temps, pour prêcher et enseigner la religion, et il y avait aussi des maîtres d'école nomades, qui passaient quelques semaines dans chaque endroit, plus ou moins, selon qu'ils étaient ou non bloqués par les neiges. Quelques paresseux sourirent et envièrent le sort de ces heureux écoliers, qui n'avaient pas d'école toute l'année : c'était bien commode; on n'avait pas besoin de faire l'école buissonnière, les jours où l'on avait envie de s'amuser. Nils haussa les épaules et rougit un peu : il y avait peut-être bien quelques journées d'école buissonnière dans ses souvenirs. Il changea de propos, et se mit à raconter une aventure d'ours blancs.

Des ours blancs! C'est pour le coup qu'on l'écouta! De tous les enfants de Kysten, il était actuellement le seul qui eût vu des ours blancs. A la vérité, le village comptait bien une demi-douzaine de jeunes gens engagés comme matelots et à peu près autant comme mousses; mais, justement, aucun n'était allé dans les mers polaires. Le hasard favorisait Nils Biord. Que d'yeux brillants s'attachaient sur lui, que de bouches entr'ouvertes semblaient boire ses paroles, pendant qu'il décrivait un émouvant combat entre trois ours blancs et les hommes de la *Blonde!* Quand il eut fini, il y eut un moment de profond silence, puis un grand soupir, poussé par tout l'auditoire à la fois : on respirait enfin. Et les enfants commencèrent à l'accabler de questions. Comment étaient les ours blancs? Étaient-ils tout pareils aux ours des montagnes? Nils disait qu'ils étaient très grands : grands comme quoi? Quel dommage qu'on ne pût pas, à Kysten, voir un ours blanc!

Tout en répondant de son mieux aux questions, Nils regardait autour de lui. Il était tombé depuis quelques jours une neige assez épaisse, et cette première neige avait ramené les plaisirs de l'hiver. Les enfants s'étaient amusés à élever une haute masse de neige entassée et foulée, qui devait, quand on la jugerait assez belle, prendre la forme d'un géant; et c'était elle que Nils regardait.

— Attendez! s'écria-t-il tout à coup; vous allez voir!

Il courut chercher une hachette, un couteau, une petite planche, et commença à tailler et à polir le bloc de neige.

— Il va faire un homme! disaient les enfants, qui l'avaient suivi et s'étaient rangés en cercle pour le regarder travailler.

Ce n'était point un homme, pourtant; un homme ne s'assied pas comme cela... Quels pieds il lui faisait! de vraies pattes d'animal... Il n'avait pas la taille fine, son homme de neige... Oh! quels drôles de bras!... et cette tête, avec un long museau et des oreilles dressées... Un chien? non, il n'y a pas de chiens pareils à cela...

Nils avait terminé son œuvre. Triomphant, il se retourna vers les enfants et leur dit :

— Savez-vous ce que j'ai fait là?

Personne n'osait répondre : on avait si grand'peur de se tromper! Au milieu du silence, une douce voix se fit entendre :

— C'est un ours blanc! disait la petite Lina, la cousine de Nils.

— Elle l'a deviné! s'écria Nils radieux. Elle a joliment de l'esprit, cette petite-là! Viens, ma Lina, que je te le fasse bien voir : n'aie pas peur, il ne te mangera pas. Vois-tu sa grande tête, et sa grande gueule, remplie de grandes dents! et ses pattes de devant, comme elles sont grosses! quand il tient un homme et qu'il le serre, il l'a bien vite étouffé. Êtes-vous contents, vous autres? Vous demandiez comment c'était fait, un ours blanc : en voilà un!

Les enfants étaient dans l'admiration. Les plus petits regardaient de loin, avec une certaine

crainte : c'était donc là cette bête dont Nils avait raconté de si terribles choses! Celui-là était en neige... oui; pourtant, comme il avait l'air vivant! il n'y avait sûrement pas de mal à se tenir un peu à l'écart.

Cependant le bruit se répandait dans le village que Nils Biord avait fait un ours de neige, et de toutes les portes sortaient des commères curieuses. Bientôt la mère de Nils Biord vit arriver chez elle une troupe de voisines, empressées à la complimenter sur le chef-d'œuvre de son fils; le danneman (1) Biord ne put se dispenser de suivre sa femme, quand elle sortit pour aller voir l'ours blanc; et ils trouvèrent sur la place bon nombre d'habitants de Kysten, qui admiraient, eux aussi, et déclaraient que Nils était « un garçon bien étonnant. » Quant au héros de l'aventure, il se promenait à travers les groupes d'un air à la fois fier et modeste, tenant par la main sa petite cousine, pour qui il paraissait avoir conçu tout à coup une affection toute particulière. N'était-ce pas elle qui la première avait reconnu l'ours blanc?

A suivre. Mme J. Colomb.

(1) Paysan propriétaire.

EXACTITUDE DES DESCRIPTIONS DE CAMOENS.

Voy. les Tables de la première série.

Les fêtes données à Lisbonne pour la translation des cendres de Vasco de Gama et de Camoens à la cathédrale de Belem, ont fait revivre la mémoire du grand navigateur et du vaillant poète unis dans une même gloire.

Nous n'avons pas à rappeler l'expédition de Gama, poétiquement présentée dans l'épopée nationale de Camoens comme l'alliance du Portugal avec l'Océan, par opposition au mariage du doge de Venise avec l'Adriatique. Mais peut-être n'est-il pas sans intérêt de redire qu'en chantant cette alliance si féconde, Camoens, suivant la juste expression de Montesquieu, « fait sentir dans son poème quelque chose des charmes de l'Odyssée et de la magnificence de l'Énéide. »

Comme Homère et Virgile, le poète portugais a orné son récit de descriptions exactes, vivantes, qui montrent en lui un observateur attentif, un peintre sincère de la nature, et gardent leur fraîcheur à ses tableaux toujours vrais. Dans ses longs et pénibles voyages, dans ses expéditions sur terre et sur mer, sa constante fermeté d'âme lui laissait la liberté de l'observation, et son style clair, concis, animé par l'esprit ardent de sa nation, offre à notre imagination les couleurs brillantes que nous aimons à trouver dans les relations de nos grands voyageurs et de nos grands naturalistes.

Les poètes illustres n'arrivent à une gloire impérissable que par la vérité en toutes choses, même dans les fictions, dans l'ingénieux symbolisme sous lequel ils présentent les mouvements de l'âme, le jeu des passions, ou les phénomènes de la nature. En parcourant les rivages célébrés par Homère et Virgile, on est encore frappé de l'exactitude de leurs descriptions, et de même, en suivant les côtes du Portugal, de l'Afrique et de l'Asie, sur les mers traversées par Camoens, on peut constater la vérité de ses tableaux.

On relit toujours avec profit, dans les descriptions de l'Europe et de l'Inde, les belles pages où l'exactitude géographique se joint aux riants tableaux, aux grandes esquisses que trace le poète, ému par la beauté, par la radieuse nouveauté des paysages, ou par les souvenirs de la terre natale, par les scènes héroïques, par les conquêtes qu'il célèbre. Elles justifient ces lignes de Camoens : « Les courses périlleuses d'Ulysse et d'Énée peuvent-elles se comparer à la nôtre? Ces grands navigateurs n'ont pas vu la huitième partie des mers immenses qu'ont parcourues nos vaisseaux. — Qu'Homère et Virgile, ces deux favoris des Muses, épuisent les trésors de leur fertile imagination : ils n'inventeront rien qui surpasse la vérité de mes récits. »

Élie Margollé.

L'Idéal et l'Homme.

Nous n'aimons pas beaucoup la forme de la pensée suivante que nous retrouvons parmi nos notes, sans nous bien rappeler à qui doivent l'attribuer nos souvenirs, si ce n'est peut-être à M. de Rossi, lorsque nous l'avons visité à Rome. Telle qu'elle est, toutefois, et malgré ce que l'on y sent d'ironique et de dédain, il nous semble qu'elle peut inviter le lecteur à de sérieuses réflexions :

« L'idéal est le fil qui soutient debout la marionnette humaine; s'il se rompt, elle tombe. »

Éd. Ch.

SPÉCIMENS D'ÉCRITURE KHMER.

Voy. tome XXXVIII (1870) de notre Ire série, p. 324.

Les études sur les ruines de la merveilleuse cité d'Angkor-Wat, dont nous avons déjà donné quelque idée à nos lecteurs, se poursuivent avec activité. On s'applique particulièrement à déchiffrer les inscriptions des bas-reliefs, et on espère arriver ainsi à s'éclairer de plus en plus sur la mystérieuse histoire de l'empire khmer. Nous donnons ici deux spécimens de ce que l'on désigne sous ce titre : « Inscriptions des supplices », parce qu'elles ont pour but d'expliquer des bas-reliefs représentant des scènes de l'enfer (1). Nous empruntons les in-

(1) Voy. *Voyage d'une exploration en Indo-Chine pendant les années 1866-67-68*, par une commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, et publié par les ordres du ministre de la marine. — Paris, Hachette, 1873; 2 forts vol. gr. in-4°, pl. et cart. et 2 *albums pl.*

terprétations suivantes au Bulletin de la Société académique indo-chinoise. (1)

Planche I. — Voici la transcription et la traduction proposées :

« *Yamardadhavat. — Nak ta Deng Bapha bhandhava kù : Deng Disara twoh Khob anukhros.* »

« Yama poursuivant (les damnés). — *Nak ta Deng Bhapha et sa famille.*

» C'est *Deng Disara* qui a fait par leur ordre la sculpture (de ce bas-relief). »

Yama est le nom du Dieu des enfers.

Nak ta Deng ou *Nak Deng* est une appellation honorifique dont les traces se retrouvent aujourd'hui. *Nak* est toujours usité en cambodgien; le mot *Deng*, qui avait à l'origine le sens de brillant, illustre, se reconnaît dans *Komradëng*, et dans *amdëng* (en siamois, *dame*). *Bapha* est un nom propre, probablement emprunté au malais.

Bhandhava serait le pluriel de *bhandhu*, ou un composé de *Bhandhu* et *eva*, indiquant que le bas-relief est une offrande de *Bhapha* et de sa famille.

Planche II. — La deuxième inscription des supplices peut, selon M. Édouard Lorgeou, se transcrire ainsi :

« *Avichi. — Nak Mien Sathue cheró song Khros; Nai Thiep Karmano.* »

C'est-à-dire :

« (L'enfer) *Avichi.* — Le *Nak Mien Sathue cheró* a payé la sculpture; *Nai Thiep* (est l'artiste qui) l'a exécutée. »

Nak Mien (riche) semble pris ici comme titre honorifique analogue à celui des Malais *Orang Kaya;* le nom du donateur, *Sathue cheró,* signifie « celui qui prospère dans le bien. »

On croit pouvoir donner au sculpteur le nom de *Nai Thiep;* l'*n* de *naî* (maître, appellation usitée pour les hommes du peuple qui ne sont pas esclaves)

Angkor-Vat : Inscription des Supplices. — Planche I.

ne supporte aucune voyelle; c'est une abréviation dont on retrouve des exemples dans les anciens manuscrits; le mot *Thiep* signifie : « faire semblable, reproduire d'après un modèle », de sorte qu'il pourrait aussi bien désigner la profession de l'artiste que lui servir de nom propre.

« Les inscriptions des temples d'Angkor, dit M. Élisée Reclus (2), restèrent longtemps indéchiffrables; mais heureusement que ces monuments épigraphiques sont bilingues : le sanscrit, langue sacrée, était employé par les bâtisseurs à côté de l'idiome vulgaire. Grâce à cette circonstance, Kern en Europe et Aymonier au Cambodge ont réussi à interpréter diverses inscriptions, qui constatent l'influence de la civilisation de l'Inde à cette époque de l'histoire du peuple khmer : le plus ancien de ces documents date de l'an 667 de l'ère vulgaire.

» Les monuments d'Angkor, qui datent en partie

Angkor-Vat : Inscription des Supplices. — Planche II.

du dixième siècle et dont la construction semble avoir été interrompue brusquement au quatorzième siècle, représentent une phase particulière de la religion bouddhique alors que, sous l'influence directe de l'Inde et de Ceylan, se croisaient les mythes de Brahma, de Siva, de Vichnou, de Rama et ceux de la « Grande doctrine. » Parmi les statues et les bas-reliefs qui ornent les monuments d'Angkor, il en est beaucoup qui représentent Brahma aux « quatre têtes », les personnages et les scènes des épopées hindoues; on y retrouve aussi les traces du culte des serpents : la Naga aux sept têtes est un des motifs les plus communément employés. »

(1) *Étude sur quelques fragments épigraphiques des monuments khmers*, par Édouard Lorgeou.

(2) *Nouvelle Géographie universelle*, 472e livraison, p. 897.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

A PROPOS D'UNE VIEILLE BOUTIQUE DU CAIRE.

Un Marchand de narghilehs, au Caire. — Dessin de de Drée, d'après une photographie.

L'étalage pittoresque dont nous offrons l'image devrait être considéré avec un certain respect par ceux qui feuillettent nos estampes, car bientôt peut-être aura disparu ce type d'ancien style qui n'avait pas varié depuis deux siècles.

Nous n'avons affaire cependant ici qu'à un marchand ou à un loueur de narghilehs; nous sommes devant une tabagie populaire du quartier des bazars, dont les sacs ventrus renferment sans doute plus du gros tabac noirâtre de la haute Égypte que de ce blond et aromatique latakiyeh des côtes de Syrie, délice des Orientaux indolents et bien vêtus.

Peut-on dire du narghileh que « son origine se perd dans la nuit des temps », ainsi que l'affirmait, au sujet du basson, un savant musicien du Conservatoire jadis chargé d'écrire l'histoire de son instrument? Grave et embarrassante question qui ne semble pas avoir été résolue. S'il était per-

mis d'émettre une hypothèse, nous dirions que le narghileh a pu exister avant la pipe et le tabac. Pour alimenter cet instrument de fumerie et de rêverie, ne suffit-il pas de quelques pincées de feuilles de rose ou autres ingrédients balsamiques convenablement préparés? Toute fumée aromatique traversant un récipient d'eau qui la rafraîchit, fait un narghileh; tout narghileh peut procurer les subtiles jouissances du goût augmentées de celles de l'ouïe par l'effet de ce petit bouillonnement de l'eau, si comparable en charme au chant de la bouilloire ou au son musical de la gouttelette qui tombe discrètement dans la baignoire.

Toutefois, le novice ne trouve que fatigue et déception dans le premier usage qu'il en fait : il s'épuise en aspirations et ne voit rien venir. Grave inconvénient pour le fumeur qui aime à contempler sa fumée et dont l'obscurité de la nuit suffit à contrarier la « funeste passion! » L'Oriental, très subtil, peut se passer de la clarté des cieux pour consommer sa perte : il savoure en lui-même, et presque avec l'esprit, l'invisible fumée du tabac *tombéki* assaisonné de belladone dont le perfide poison se glisse comme un microbe jusqu'au viscère du foie et le rendra sans doute hypocondriaque. Mais, par grâce d'Allah, le soleil est toujours radieux, l'air salubre et l'atmosphère en fête; jamais pour le mamelouk ou le pacha, fût-il malade du foie, les heures n'ont paru longues et douloureuses quand, accroupi sur son divan, il laissait flotter ses regards du pavage en mosaïque de la fontaine murmurante aux arceaux découpés en stalactites et aux poutrelles enluminées du haut plafond de son salamlik. Pour lui, point d'horloge au timbre impératif, ce tyran de la vie moderne qui la poursuit de ses coups de fouet répétés. Par les treillis de ses moucharabis tendus devant la vive lumière comme de grandes pièces de guipure, par les méandres ajourés de ses vitraux, l'Oriental ne percevait d'autre bruit que la voix lointaine des muezzins qui, telle que des aromes de narghileh, pénétrait son âme de suaves et aériennes pensées. Quand, au milieu des concerts et des festins nocturnes, le sultan Khomarowaïh (il y a près de mille ans) venait à entendre la voix des moukebbir occupés, dans le voisinage du palais, à chanter les louanges de Dieu, il posait sa coupe, dit Makrizi, faisait taire les musiciens et les convives, et s'unissait à la prière jusqu'à ce qu'elle fût achevée.

Tout cela n'est déjà plus que rêve et souvenirs, et l'idéal raffiné de la demeure égyptienne s'est enfui. Les Orientaux ont appelé la civilisation, et la civilisation est entrée chez eux en barbare, troublant des intelligences simples sans leur communiquer sa force, détruisant à plaisir ces larges et nobles demeures comme ces ruelles sinueuses et enchanteresses que l'expérience des siècles et le génie des ancêtres avaient su créer pour voiler un peu la sèche nudité de la terre et du ciel d'Afrique.

L'idéale ville du Caire, sous la main des entrepreneurs, disparaît de jour en jour et se transforme en un petit Pontoise que l'on érigerait en échiquier au milieu du Champ de Mars, pour y passer le temps de la canicule; rien ne lui manque désormais de ce qui fait l'orgueil de toutes les villes de province les mieux endimanchées, ni les places *pentagonales*, ni les insipides *via nazionale*, ni les interminables *boulevard de la République* ci-devant *de l'Impératrice*. D'où il résulte que maintenant, au Caire, pendant huit mois consécutifs, l'ombrelle double ne garantit pas plus du soleil tropical, qu'à Paris toute l'année le parapluie ne nous sauve de la neige fondue.

Pour revenir, en terminant, à notre sujet, disons que le narghileh seul résiste encore un peu à la civilisation, mais que ces deux inséparables du vieux temps, le turban et la longue pipe appelée *chibouq*, paraissent vaincus... « Le temps a fait un pas, comme dit Chateaubriand, et la face de la terre a changé! »

ARTHUR RHONÉ.

VOYAGES.

EXCURSIONS AUX VOLCANS DE L'ÉQUATEUR.

Puracé et Pasto.

Fragment d'un voyage inédit de M. Boussingault, de l'Académie des sciences [1].

... J'avais été chargé par le gouvernement de la République d'une mission dans les provinces du Sud; le général Bolivar, que je rencontrai à Ibagué, à son retour du Pérou, me donna des instructions pour visiter l'Équateur. Je devais prendre certaines informations sur les derniers événements politiques et faire la topographie des environs de Pasto.

Je traversai donc la Cordillère centrale des Andes pour me rendre à Popayan, pays de la foudre, assure-t-on. Le fait est que les orages y sont d'une violence extraordinaire. Ainsi que je l'ai observé maintes fois, les nuages s'accumulent dans la matinée, le long de la chaîne de montagnes qui domine la plaine; ils deviennent de plus en plus épais en même temps qu'ils s'abaissent jusqu'à un certain niveau; alors la pluie commence, il tonne: c'est l'orage, éclatant généralement après le passage du soleil par le méridien. Le climat de Popayan est délicieux, toujours 18 à 19 degrés de chaleur. Il y a deux saisons pluvieuses : de mars à mai et d'octobre à décembre.

De là, j'allai au volcan de Puracé, dont le sommet, couvert de neige, atteint 5 100 mètres; je pris la température des vapeurs émanant du sol en très grande abondance; je visitai ensuite le rio Pasambio ou *Vinagre*, dont les eaux sont très acides; je

[1] Nous devons la communication de ce fragment à l'amitié, qui nous est chère, de M. Boussingault, notre ancien collègue au conseil d'État. Le manuscrit, jusqu'ici inconnu, dont les lignes suivantes sont extraites, est considérable, et ne devra être publié, d'après la volonté de l'illustre académicien, qu'à une époque qui, nous l'espérons, est encore éloignée. ÉD. CH.

m'arrêtai à Caboló, où se trouvent des sources chaudes et sulfureuses sortant d'une dolomie dans laquelle le carbonate de manganèse remplace le carbonate de magnésie.

Pendant mon séjour à la mission de Puracé, où je fus accueilli par le curé Figueroa, qui, trente ans auparavant, avait donné l'hospitalité à de Humboldt, mes soirées eussent été fort monotones, l'éclairage insuffisant d'une bougie de cire du *Myrica cerifera* ne me permettant pas d'écrire. Pour me distraire, une vieille négresse me racontait l'histoire des saints les plus en vogue qu'on invoquait pour se débarrasser des insectes nuisibles, pour se guérir de certaines maladies, pour conjurer la grêle, la foudre. Quant à Figueroa, il me donnait des informations intéressantes sur le tremblement de terre de 1827, pendant lequel l'Église fut renversée.

A différentes époques le volcan vomit des masses énormes de boues liquides et sulfureuses.

Dans les Cordillères, une solfatare n'est pas un volcan éteint, c'est un volcan en repos où succède, sans que rien le fasse pressentir, une prodigieuse et terrible activité. Ainsi, le Puracé, si calme lors de mon passage, eut dans le cours de 1849 une série d'éruptions. Les années suivantes, le sol trembla fréquemment dans la province de Popayan; c'étaient les précurseurs de l'épouvantable catastrophe du 4 octobre 1869. A trois heures du matin, le Puracé fit une éruption formidable : des pierres incandescentes, des cendres, furent lancées à plusieurs lieues de distance; les lits de l'Anambio, du Pasambio, s'encombrèrent de boues; la mission tout entière fut détruite. Deux jours après, à trois heures de l'après-midi, il y eut une seconde éruption; les projectiles atteignirent la ville de Popayan, située à plus de 27 kilomètres. Des masses considérables de matières noires, mêlées de soufre, dévastèrent toute la contrée.

Ces émissions boueuses ne sont pas rares dans les Andes : aussi les montagnards disent-ils que leurs volcans lancent à la fois de la flamme et de l'eau. Lors de mon ascension au Puracé, aux Pajonales, à l'altitude de 3 550 mètres, il tomba de la neige mêlée de grêle; au-dessus de l'Azufral, deux fois le vent me renversa. Si je mentionne cet incident, c'est que s'étant reproduit pour d'autres explorateurs, il est permis d'en inférer qu'à cette station l'état météorologique que je viens de signaler est assez fréquent. En effet, en 1800, Humboldt, en traversant les Pajonales, reçut une forte pluie accompagnée de grêlons ayant 16 à 18 millimètres de diamètre; parvenu au Nevado, une bourrasque le jeta sur la neige. Cinquante-cinq ans après, précisément à la même place, mon camarade le colonel Codazzi fut assailli par la grêle et terrassé comme nous l'avions été Humboldt et moi; les Indiens qui l'accompagnaient étaient tellement effrayés par la crainte d'être précipités dans une fissure de la soufrière, qu'ils n'osaient plus se tenir debout; Codazzi trouva qu'un morceau d'étoffe entraîné par le vent parcourait un espace de 20 mètres en une seconde, ce qui donnerait une vitesse de 72 kilomètres à l'heure.

Je quittai Popayan au bout d'un mois et demi, temps qui me parut court, fort occupé d'ailleurs et sous l'influence de ce climat agréable où l'on vit sans s'en apercevoir.

J'allai faire mes adieux à l'évêque; il m'attendait pour me donner le témoignage d'une bien vive affection.

« Vous allez, me dit-il, non sans une certaine émotion, dans une contrée qu'on ne traverse pas sans danger, surtout dans la situation politique actuelle. Voici une lettre adressée à MM. les curés de mon diocèse; vous leur en ferez prendre connaissance et vous ne négligerez pas de la montrer à ceux qui vous sembleraient suspects. »

Cette lettre était en réalité un sauf-conduit (1).

En voici la traduction :

« Le lieutenant-colonel ingénieur don Juan-Bau-
» tista Boussingault est un de mes amis; il se rend
» à Quito; vous lui donnerez les secours dont il
» pourra avoir besoin. »

SALVADOR, *évêque de Popayan.*

Je me dirigeai sur Pasto en passant par Timbio, où j'arrivai après quatre heures de marche, au pas des mules. Le village est à mi-côte sur la rive gauche d'un torrent, entouré de chênes gigantesques.

Je m'arrêtai au Sitio del Bordo, d'où l'on domine la vallée de Patia, habitée par des mulâtres devenus fameux dans la guerre de l'indépendance par les atrocités qu'ils ont commises sur les troupes de la République. C'était pour moi, qui ne dissimulais pas ma qualité, un dangereux séjour. C'est au Bordo que réside ordinairement le curé de Patia; je lui fis une visite.

Je m'aperçus bientôt que j'étais en présence d'un chef de guérilleros. A peine entré, il m'accabla de questions; il s'informa de la santé de l'évêque de Popayan; puis me demanda si Paris était plus grand que la France, si les soldats français savaient se servir de la baïonnette, s'il était permis aux Anglais d'entrer à Rome; etc., etc. Il les plaignait de persister dans leur hérésie; il me fit l'éloge de la nation espagnole, la plus riche, la plus puissante du monde, et me dit : « Si demain je criais : Vive le roi! vous verriez, commandant, tous les habitants de la vallée de Patia se ranger autour de moi; à ce cri, les morts ressusciteraient. »

Puis, à mon grand étonnement, il ajouta : « Avez-vous lu Télémaque? » Lui ayant traduit : *Calypso*

(1) *Popayan.*

Señores curas,

El Sor Juan Bautista Boussingault, theniente coronel de ingenieros, pasa para Quito, es sujeto muy apreciale y amigo mio, y le estimare à V. le den los auxilios que necesite.

Dios guarde à Vms. ms as.

SALVADOR, *obispo de Popayan.*

ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, il fut ravi et s'écria : « Il a lu Télémaque! »

Sur la route, plusieurs curés chez lesquels je logeais me firent la même question : « Avez-vous lu Télémaque? » ce dont j'étais étonné; mais tout me fut expliqué quand j'appris qu'un colporteur, qui m'avait précédé, portait un chargement de *Télémaques.*

Patia a un climat mortifère : on est au milieu d'un marécage; l'eau qu'on y boit est chaude, cause prononcée d'insalubrité.

En quittant cette ville, nous devions traverser le rio San-Jorge, divisé en trois branches généralement peu profondes; cependant nous faillîmes y faire naufrage.

Notre muletier voulut passer le premier bras, le plus fort; il était guéable, j'y lançai ma mule; je m'aperçus qu'elle faisait de grands efforts pour résister au courant; mais comme l'eau n'atteignait pas la ventrière, je jugeai qu'il n'y avait aucun péril. Une des mules de charge, n'ayant pas une hauteur suffisante, fut entraînée; elle tourna plusieurs fois sur elle-même, nous la crûmes perdue; son chargement consistait en deux malles contenant mes effets, mon journal, des instruments précieux et mon trésor; heureusement, le courant l'ayant portée à l'extrémité de la plage, elle réussit à prendre pied. Tandis que je considérais tristement la perte que j'allais subir, le muletier cria avec désespoir : « Que tout soit perdu, mais, pour l'amour de Dieu, hâtez-vous de passer! La rivière est en croissance; si nous tardons, nous périrons tous. » L'avis était salutaire, le danger imminent; je me jetai dans l'autre bras, les mules suivirent; enfin le passage du troisième bras s'effectua sans accident. Il était temps : si nous eussions tardé quelques minutes, nous étions noyés. A peine avions-nous atteint la rive opposée que la plage était inondée, les trois bras n'en formaient plus qu'un, le torrent croissait à vue d'œil en produisant un rugissement terrible causé par le roulement de blocs de roches; la pluie tombait avec accompagnement de tonnerre. C'était une scène épouvantable.

En fuyant l'inondation, nous trouvâmes, au milieu d'un bourbier, une misérable cabane où vivait la famille d'un nègre. On réussit à suspendre mon hamac dans ce *rancho;* ce fut une bonne fortune, parce que sur le sol coassaient de hideux crapauds.

Les *zancudos,* une armée de cucarachas (blattes), le coassement des batraciens, me privèrent du sommeil qui m'eût été bien nécessaire après une journée aussi fatigante. Deux mules s'étant égarées, nous ne pûmes partir avant une heure; j'employai la matinée à sécher à un pâle soleil mes papiers et mes livres.

Nous arrivâmes à l'Alto de la Mojarra, où nous fîmes halte et où je passai une nuit réparatrice; je traversai le village de Mercaderes, le Sitio de Sombrerillo, la vallée du rio Mayo. En descendant vers le Salto du Mayo, on me signala la demeure d'Erazo, un des plus fameux bandits du Patia. Je m'arrêtai pour contempler la beauté du site. Un pont construit en pierres est à plus de 13 mètres au-dessus de la rivière encaissée entre deux murs taillés à pic. Vers le haut, une des roches présente une saillie si rapprochée de la roche opposée qu'il semble qu'on pourrait aisément sauter de l'une à l'autre, c'est entre ces deux masses de trachyte que se précipite le torrent, formant un peu en amont du pont une belle cataracte, el Salto de Mayo. La splendeur de la végétation, cette cascade tombant avec fracas, offrent un spectacle imposant; on n'est plus dans la solitude.

Je me décidai à prendre les devants, et je ne tardai pas à me perdre. M'étant dirigé vers les Cuchillas, je fis la rencontre d'un homme à mine peu rassurante; il me remit dans mon chemin; j'avais marché inutilement durant deux heures.

La propriétaire de la venta où je mis pied à terre témoigna une vive inquiétude à la vue de mon uniforme. « Entrez ici, dans cette pièce, et quoi que vous entendiez cette nuit, ne bougez pas. » Puis elle fit cacher ma selle.

Il y avait un angelito, un charmant petit enfant mort, placé sur une table, entouré de fleurs, la mère éplorée assise à côté de lui pendant que l'on dansait un fandango effréné, que l'on buvait avec excès pour célébrer le départ de l'âme du chérubin pour le paradis. Rien de plus navrant que le contraste d'une profonde douleur et d'une gaieté folle. Plusieurs fois il m'avait été donné d'assister à cette triste scène de l'angelito.

Vers minuit, j'entendis crier : « Qui vive! » et une voix partie de l'extérieur répondre : « El rey! » (le roi); je compris immédiatement que je me trouvais au milieu d'un parti royaliste. C'était un conciliabule de Pastusos en insurrection. On discuta vivement, mais je ne pus comprendre ce qu'on disait. Une heure après, les conjurés s'en allèrent.

A mon réveil, la bonne hôtesse m'annonça que je pouvais sortir; elle me dit que celui qui avait répondu « El rey » était le fameux Erazo. J'avais passé la nuit dans la chambre où le grand maréchal Sucre coucha la veille du jour où il fut assassiné.

Sur ce terrible événement, je dois reprendre les choses de plus haut.

A suivre.

BOUSSINGAULT,
De l'Académie des sciences.

LA MOSAÏQUE.

Suite. — Voy. p. 235.

Le mosaïste vénitien L. di Pace, qui a mis en œuvre, en 1516, les cartons de Raphaël dans la chapelle Chigi de l'église Sainte-Marie du Peuple, à Rome, était d'une habileté consommée. La figure que nous reproduisons en fournit la preuve. Le dessin est serré au plus près, et, pour mieux l'accuser, le mosaïste a serti les lignes et les contours d'un redessiné noir; les muscles et les saillies des

formes sont marqués par valeurs tranchées; les colorations sont traduites par teintes plates; les lumières sont plaquées, mais déjà le modelé et la transparence sont obtenus au moyen de cubes de diverses couleurs : cette pratique conduira bientôt aux dégradations successives et, par conséquent, à l'obligation d'employer un nombre très considérable de couleurs; elle finira par dénaturer complètement la mosaïque, en lui assignant pour rôle la reproduction des tableaux.

Il est évident que le modèle de Raphaël, malheureusement perdu, ne marquait pas les détails que montre la mosaïque vue de près, ainsi que nous la représentons. Comme dans les célèbres

Mosaïque d'après Raphaël, dans l'église Sainte-Marie du Peuple, à Rome.

cartons de la tapisserie (*les Actes des apôtres*), Raphaël a dû donner, avec un dessin d'une parfaite correction, quelques indications sommaires de coloration, et laisser le mosaïste libre dans sa technique. L. di Pace s'en est tiré à merveille, puisqu'il fait comprendre à première vue que l'œuvre est d'après Raphaël, et qu'il l'a accentuée en raison de l'emplacement très élevé qu'elle occupe. Nous avouons cependant notre préférence marquée pour le mosaïste inconnu de Ravenne; il a moins de science, il est vrai, moins d'habileté, moins de recherches dans les procédés; mais il a fait pénétrer dans son rendu un sentiment plus juste et plus profond.

Souvent, et pour des raisons diverses, la mosaïque destinée à décorer le mur d'un édifice est mise en œuvre à l'atelier et non directement sur la place qu'elle doit occuper. On opère alors de la façon suivante : si le modèle est grand, on le divise en plusieurs parties, de façon que chacune d'elles donne un motif facile à raccorder; on coule du plâtre dans un châssis à rebords, on reproduit le dessin; on enlève partiellement le plâtre et on remplit le creux avec de la pouzzolane légè-

rement humectée. Dans cette masse agglutinative on plante les cubes; lorsque le modèle est reproduit en entier et que le mur est préparé comme nous l'avons précédemment expliqué, on retourne la mosaïque en prenant toutes les précautions nécessaires pour qu'elle reste intacte, et on l'applique, morceaux par morceaux, sur le mur repéré avec soin; on égalise la surface par pression et on finit par les raccords. Cette méthode, qu'on appelle en Italie *mosaico a rivoltatura*, donne certainement des facilités au travail, puisqu'elle permet d'opérer à l'atelier, mais elle a le grave inconvénient de mettre le mosaïste dans une sorte d'indécision : jamais, à l'atelier, loin de la place à décorer, il ne se rendra un compte exact de l'effet des valeurs; il lui manque la lumière normale, le milieu ambiant, le recul; il ne pourra, comme dans l'église, descendre de l'échafaudage et se placer dans la nef; les corrections lui restent, il est vrai, mais elles ne lui seront que d'un faible secours. Nous ne disons pas que la méthode par renversement doive être absolument proscrite; elle peut être employée pour des morceaux isolés, des motifs d'ornement dont les dispositions se répètent, et aussi dans certaines parties de l'architecture que le mosaïste ne peut atteindre qu'avec peine; mais nous pensons qu'elle n'est pas faite pour la grande décoration, dont la qualité essentielle est d'être en harmonie complète avec l'édifice et la place qu'elle occupe.

Il est un autre procédé, malheureusement fort en usage de nos jours, et dont les résultats, même dans l'ornement, sont de plus en plus médiocres : c'est la méthode sur le papier. Le modèle est peint sur un carton; l'ouvrier prend un cube d'émail et le colle sur le carton la face contre le motif, puis il pose dans le mastic les morceaux terminés; il ne voit donc son travail qu'à l'envers, et il le voit fort mal puisque les cubes taillés en biseau se présentent non pas unis en plein et assemblés, mais rugueux, en pointe et disjoints. Le procédé est expéditif et par suite à bon compte, mais ce n'est plus un art, c'est un métier ordinaire qui n'exige qu'une certaine pratique; il n'y a plus lieu à interpréter le modèle, à calculer les valeurs, à raisonner les effets. Les fabricants qui font travailler sur le papier ne sont évidemment pas de notre avis, et disent volontiers que la tapisserie de haute lice ne se fait pas autrement; c'est une erreur : pour travailler à l'envers le tapissier n'en a pas moins son modèle à côté de lui, et sur sa chaîne il ne marque en noir que les lignes principales du carton; à tous moments il peut quitter son banc et se placer devant le métier pour examiner ce qu'il a fait. Un bon tapissier doit savoir dessiner et voir juste; les entrepreneurs de mosaïque n'en demandent pas tant à leurs ouvriers. Nous n'hésitons pas à affirmer que le travail sur le papier est funeste et fera le plus grand tort au mouvement de renaissance dont la mosaïque est l'objet. Les architectes se laissent séduire par le bon marché; mais, dans un édifice qui coûte plusieurs millions, qu'est-ce donc qu'une économie de quelques centaines de francs par mètre carré de mosaïque.

Il nous reste à donner quelques renseignements sur les mosaïques qui ne ressortissent pas à la décoration murale; par ce fait même, elles sont d'un ordre inférieur, quelque admiration qu'on ait professée pour l'imitation des tableaux, par exemple.

Nous n'avons pas à insister sur les pavements modernes; ils sont en pierres et en marbres, se posent comme les autres mosaïques et se polissent par frottement. Les bijoux à mosaïque se fabriquent toujours à Rome : sur un fond de métal, de marbre ou de matières vitrifiées, le mosaïste étend du mastic à l'huile dans lequel il plante des petits morceaux d'émail très ténus, filés en baguettes minces à la lampe d'émailleur; lorsque ce travail est terminé, on le polit au moyen d'un frottement successif avec du grès, du verre rugueux et du tripoli; puis dans les joints on met de l'encaustique colorée comme le motif. Les mosaïstes romains sont très habiles; ils peuvent reproduire ainsi les modèles les plus fins et les plus délicats, au point de donner l'illusion complète de la peinture; nous préférons, pour notre compte, les bijoux où la mosaïque est franchement accusée.

La reproduction en mosaïque des tableaux est en quelque sorte un art spécial. Il a été fort en vogue au dix-septième, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle; il a trouvé en France des défenseurs convaincus parmi les maîtres de notre école de peinture. De notre temps, on est revenu à un sentiment plus juste des arts décoratifs, et on commence à comprendre que la reproduction des tableaux au moyen de la mosaïque, de la tapisserie et de la céramique, est un genre faux, pour le motif que chacune des substances employées dans les arts possède une qualité expressive qui lui est propre, et qu'un modèle doit, par conséquent, être conçu en raison même de cette qualité. La basilique de Saint-Pierre de Rome renferme les types les plus complets du genre; ils ont tous été exécutés par la Révérende fabrique pontificale de mosaïque fondée en 1727, ou par les équipes pontificales qui ont précédé l'organisation définitive de la fabrique. La mosaïque se fait à l'atelier, elle est appliquée sur un fond de métal ou de pierre; lorsque l'ouvrage est bien pris, on le polit avec grand soin, puis on l'encaustique à la cire, et voici pourquoi : le but est de reproduire exactement la coloration du tableau; or, quelque serrés que soient les cubes, ils laissent toujours paraître le mastic dans leurs interstices; cette matière étant dans sa teinte naturelle contrarierait l'effet, il faut donc la mettre au ton des émaux qu'elle enveloppe; pour y arriver, le mosaïste compose une pâte de cire blanche et de terre colorée comme il convient, et, avec un fer chaud, *ferro da stucco*, il encaustique les joints à la couleur voulue.

La reproduction des tableaux est excessivement onéreuse; elle exige une telle quantité d'émaux différents que la fabrique vaticane a vu ses assor-

timents monter à près de vingt-cinq mille nuances.

Cette célèbre manufacture existe toujours : lorsque les conditions temporelles de la papauté furent changées, Pie IX conserva les artistes, et le pape Léon XIII a suivi cet exemple. L'empereur Nicolas fonda en 1850 une fabrique impériale de mosaïque à Saint-Pétersbourg avec des artistes du Vatican, et le gouvernement français créa en 1876, avec l'aide de mosaïstes pontificaux, un atelier national de mosaïque décorative, d'abord annexé à la manufacture de Sèvres et maintenant installé à Paris. Ce sont là les seuls établissements officiels de notre temps; ils ont pour mission de conserver les véritables traditions d'un art que la Grèce a transmis à Rome, que les empereurs d'Orient et les papes du moyen âge ont magnifiquement développé, et dont les grands artistes de la renaissance, Giotto, Raphaël et le Titien, ont fait usage.

Ed. Gerspach,
Administrateur de l'École nationale de mosaïque.

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261.

II. — Promenades à deux.

C'était un singulier garçon, que Nils Biord. « Grand nonchalant! » avaient dit bien des fois son père et sa mère, quand il s'en allait les bras ballants, d'un air engourdi et ennuyé, se mettre à quelque besogne domestique qui évidemment ne lui plaisait guère. « Ce garçon-là a le diable au corps! » disaient les gens du village quand ils l'apercevaient à la cime de quelque rocher où le plus hardi d'entre eux n'avait jamais osé monter. Il était ainsi, tout l'un ou tout l'autre : tantôt animé, entreprenant, menant les jeux des enfants et les entraînant aux escalades les plus périlleuses; tantôt inerte, ne parlant ni ne bougeant, regardant le vide avec des yeux qui ne regardaient rien, ou bien flânant à l'aventure comme s'il eût cherché quelque chose qui lui manquait. Quand on l'avait envoyé à l'école, il avait d'abord fait la joie du maître par son ardeur pour l'étude et la rapidité avec laquelle il avait appris à lire et à écrire; mais cette ardeur ne s'était pas soutenue, et Nils n'était devenu qu'un écolier médiocre; et tout à coup, vers l'âge de quatorze ans, il avait déclaré à son père qu'il voulait être marin.

Embarqué sur la *Blonde*, il avait fait un excellent mousse, et le capitaine Gadde ne demandait pas mieux que de le reprendre à son prochain voyage. Pourtant Nils ne paraissait pas aimer le métier de marin plus qu'un autre : ce qu'il y voyait de mieux, c'est qu'on faisait connaissance avec beaucoup de choses nouvelles.

En attendant le printemps et le départ de la *Blonde*, qui pour le moment hivernait dans un port de la côte, Nils reprit la vie ordinaire des paysans de Kysten, aidant son père et sa mère dans leurs travaux, et suivant parfois les leçons que le maître d'école faisait le soir à la jeunesse du village. Il y prenait plus d'intérêt qu'autrefois : il y trouvait des allusions à des choses qu'il connaissait pour les avoir vues, et cela le rehaussait à ses propres yeux et lui donnait envie de s'instruire davantage.

Mais, dans la journée, il avait des loisirs. Le danneman Biord le considérait désormais comme un marin; il respectait en lui un homme pourvu d'un métier, quoique cet homme n'eût encore que quinze ans, et ne lui imposait pas d'ouvrage : Nils faisait ce qu'il voulait. Comme il avait de la conscience, il s'employait de son mieux dans la maison; mais aussi, quand il avait travaillé, il se trouvait en droit de s'accorder du repos, et il profitait des belles heures de la journée pour se promener le long de la côte.

En général, à moins d'être un misanthrope, on aime assez à ne pas se promener seul : il faut bien avoir à qui parler. Nils aurait pu se choisir des compagnons parmi les jeunes garçons du village, et lutter avec eux d'audace et d'agilité dans leurs expéditions : cela aurait paru tout naturel. On fut donc très étonné lorsqu'on le rencontra une fois, deux fois, dix fois, tenant par la main sa petite cousine Lina, et causant avec elle plus qu'il ne faisait avec personne. Ses camarades le plaisantèrent; on lui demanda s'il apprenait le métier de bonne d'enfants : il laissa dire et continua à préférer à toute autre la société de la petite fille. Dès que brillait un rayon de soleil, Nils accourait chez son oncle Mageddo, le père de Lina. Celle-ci, qui avait guetté son arrivée, se jetait dans ses bras, toute joyeuse :

— Te voilà, mon Nils! disait-elle; tu viens me chercher, n'est-ce pas? Tu vas encore me raconter de belles histoires?

Nils riait. Il enveloppait lui-même Lina dans sa petite mante, soigneusement, comme un objet fragile qu'on veut garantir des chocs; il la prenait par la main et l'emmenait en disant à sa mère :

— Soyez tranquille, tante Mageddo, je réponds d'elle; je la porterai quand elle sera fatiguée.

Ils allaient devant eux, sur le bord de la mer : Lina ne se lassait pas de questionner Nils, et Nils ne se lassait pas de répondre à Lina; il avait toujours une explication prête pour tout ce qu'elle lui demandait. Il pouvait à son gré répéter les récits de la veille ou en entreprendre de nouveaux. Lina était toujours contente. Il trouvait ses remarques pleines d'esprit; et puis, il lisait son admiration sans bornes dans ses grands yeux bleus, dans sa bouche qu'entr'ouvrait un sourire, quand elle s'arrêtait sur le chemin et le regardait en face pour l'entendre mieux. C'est très doux d'être admiré : aussi Nils la trouvait charmante.

— Es-tu gentille, ma petite Lina! lui disait-il en roulant sur ses doigts les fins cheveux blonds de l'enfant : que je voudrais avoir une petite sœur pareille à toi!

— Moi, je veux bien être ta petite sœur, Nils,

répondait Lina. Est-ce que tu m'emmènerais sur ton bateau, si j'étais ta petite sœur?

Il ne lui semblait pas plus difficile de suivre Nils sur mer que sur terre; même, sur un bateau, il n'aurait pas besoin de la porter, au lieu qu'elle revenait le plus souvent de leurs promenades dans les bras ou sur les épaules de Nils.

Les deux enfants ne manquaient jamais de s'arrêter sur la place où l'ours de neige trônait toujours dans sa gloire. Parfois un rayon de soleil, le caressant un instant, lui rendait le service d'adoucir un peu ses contours; mais le soleil de l'hiver était impuissant à le fondre : l'ours de neige était sûrement destiné à vivre tout l'hiver. Lina, devant lui, se faisait raconter pour la vingtième fois le fameux combat d'ours blancs; et il lui semblait le voir remuer, comme s'il eût été en vie : elle en avait presque peur. Cela flattait Nils, naturellement.

Les beaux jours sont rares et courts dans le Nord : souvent Lina, le front collé aux vitres, attendait en vain son ami; sa mère lui disait :

— Il ne viendra pas, Lina; il fait trop sombre aujourd'hui.

Et Lina, en soupirant, prenait sa poupée, à qui elle répétait tout bas les merveilleux récits de Nils.

Pendant ce temps-là, Nils s'ennuyait. Il avait bien emprunté des livres au maître d'école; mais il n'était pas grand liseur, peut-être parce que ces livres-là ne contenaient rien d'intéressant pour lui. Aussi, tout en lisant, il se livrait à une manie qui possède bien des gens : avec son couteau, il taillait ce qui lui tombait sous la main, une planche, une bûche, le rouleau à pâtisserie, ou tout autre objet. Sa mère l'arrêtait à chaque instant :

— Mon Dieu, Nils, fais donc attention! c'est la planche à hacher! c'est le banc! c'est la table!

Nils s'arrêtait, tout confus, et promettant de ne plus recommencer; seulement il ne fallait pas beaucoup compter sur sa promesse.

Un jour, sa mère, moitié riant, moitié impatientée, lui jeta un morceau de bois :

— Tiens, lui dit-elle, coupe cela, puisqu'il te faut toujours quelque chose à couper : pendant ce temps-là, tu laisseras mes meubles tranquilles.

Nils prit le morceau de bois; il venait du tronc d'un jeune bouleau, et c'était le plus joli bois qu'on pût voir : blanc, tendre, ne résistant pas au couteau, un vrai régal pour un maniaque comme Nils. Le jeune garçon commença à lui enlever sa légère écorce satinée, tout en lisant des vies d'hommes célèbres.

Peu à peu il ralentit le mouvement de son couteau, et sa mère, qui le guettait du coin de l'œil tout en filant, le vit avec étonnement immobile et comme absorbé dans sa lecture. Il cessa de lire, mais il ne bougea pas pour cela.

— Allons, se dit dame Biord, le voilà retombé dans ses anciennes songeries. Après tout, cela vaut encore mieux que de couper les meubles.

Nils se leva sans rien dire, posa son livre sur la table, et sortit, emportant son couteau et son morceau de bois. On ne le revit plus qu'à l'heure du repas.

Les jours suivants, il ne parut guère dans la salle commune; il ne faisait pourtant pas un temps à se promener, et d'ailleurs il n'allait pas chercher Lina. Où allait-il et que faisait-il? Sa mère le questionna, et n'en tira que des réponses évasives : — Il s'amusait; — il ne faisait rien; — il avait trouvé un endroit où il était bien. — Elle vit qu'il ne voulait pas s'expliquer, et n'insista pas; elle avait confiance en Nils : c'était un honnête garçon, qui certainement ne faisait rien de mal.

A suivre. Mme J. Colomb.

Le But moral.

L'homme moral est le contraire d'Antée : ce n'est pas en touchant la terre qu'il reprend des forces, c'est en levant les yeux vers l'idéal lointain et en apparence inaccessible. Alfred Fouillée.

Je me suis bien diverti.

Je crois que certaines personnes se croient heureuses sans avoir une idée juste de ce qu'est le bonheur. N'ayant cherché que le plaisir et l'ayant à peu près trouvé à tout risque, elles paraissent s'en contenter.

J'ai visité dernièrement un vieillard réduit à une misère extrême, qui a été jadis un personnage mondain, brillant, très recherché dans les sociétés où l'on s'amuse. Je m'attendais à l'entendre s'exhaler en plaintes et en regrets. Point. Il s'est mis à sourire, disant : « Ah! dans mon temps, je me suis bien diverti! »

A vrai dire, ce sourire m'a semblé un peu forcé. Lui suffisait-il donc de ces souvenirs de fêtes, de folies, pour lui faire tolérer son abaissement, son abandon, la privation même de ce qui est le plus nécessaire à la vie? Cette triste satisfaction n'était-elle pas plutôt un éclair rare et pâle au milieu de ses continuelles souffrances?

Chose étrange! un inspecteur des prisons [1] avait entendu cette même exclamation dans une cellule où se mourait un malfaiteur.

Supposons même la sincérité de pareils sentiments, en éprouverons-nous une moins grande pitié pour ceux qui ont si mal compris le prix et les devoirs de l'existence? Éd. Ch.

UN PRISONNIER D'ÉTAT AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LE PRÉVOT DIT DE BEAUMONT.

La captivité de ce prisonnier, qui a duré vingt-deux ans et deux mois, a eu pour origine un acte de patriotisme et de courageux dévouement.

[1] Notre ami Charles Duveyrier.

Voici son histoire :

Avocat à Paris, dans une position honorable, investi de la confiance du clergé de France dont il était *secrétaire*, le Prévôt découvrit un jour, par un effet du hasard, des documents administratifs qui lui parurent ne laisser aucun doute sur l'existence d'un pacte, soupçonné, d'ailleurs, depuis longtemps, auquel on devait attribuer les déplorables famines qui désolèrent successivement les provinces. Persuadé qu'en révélant ce pacte il ferait un acte d'humanité et rendrait un immense service au pays, le Prévôt adressa un mémoire explicatif au Parlement de Rouen, qui passait pour être le plus sévère à l'égard des accapareurs.

Son mémoire ayant été malencontreusement intercepté par la police, il fut arrêté le 17 novembre 1768 et conduit à la Bastille.

Transféré successivement de la Bastille à Vincennes, de Vincennes à Charenton, de Charenton à Bicêtre, il éprouva tour à tour l'horreur de ces quatre prisons d'État.

Couché presque nu, les chaînes aux pieds et aux mains, sur un grabat en forme d'échafaud, couvert d'un peu de paille réduite en fumier infect, ne recevant que trois onces de pain par jour et un peu d'eau pour tout aliment, il survécut à toutes ces tortures.

Possesseur d'un secret qui oppressait sa conscience, il écrivait, écrivait toujours, jusque sur les murs de ses cachots. On saisissait ses papiers, on les détruisait ou on les détournait; il recommençait par tous les moyens qu'il pouvait inventer.

On le changeait de cachot. Plus d'air, plus de lumière; il résistait encore : on essaya de le dompter par la faim : on réduisit sa ration à trois demi-livres de pain et un petit pot d'eau tous les huit jours, et il ne savait même où placer cette petite provision pour la conserver. « Les rats la sentaient, raconte-t-il, et je ne voulais pas m'en plaindre, parce que, plus officieux que mon geôlier, ils m'avaient, par leur travail dessous les portes de mon cachot, procuré un filon d'air qui m'empêchait d'étouffer, dans un lieu hermétiquement fermé; le défaut d'air fait plus promptement périr que la faim » Dieu et les rats aidant, le prisonnier réussit encore à vivre.

J. C. G. le Prévôt de Beaumont, Secrétaire du ci-devant Clergé de France, captif pendant vingt-deux ans et deux mois pour avoir dénoncé un pacte de famine concerté entre les Ministres Laverdy, Sartine, Boutin, Amelot, Lenoir, Vergennes, &c., &c., rendu à la liberté le 5 octobre 1789.

Louis XV était mort, Louis XVI était monté sur le trône. Les ministres se succédaient.

De temps en temps, on venait faire une visite officielle d'apparat dans la prison.

Le prisonnier protestait, renouvelait énergiquement ses révélations. — *Ce pacte existe*, criait-il, *je l'ai vu*. On passait et on s'éloignait rapidement de ce prisonnier dangereux.

Sa famille réclamait au dehors et multipliait les instances et les sollicitations; on lui répondait avec ce laconisme cruel : *Rien à faire*.

Il espérait, il attendait et écrivait toujours du fond de sa basse fosse. Ni la soif, ni la faim, ne pouvaient amollir cet homme *à tête de fer, cet incorrigible*.

On le transporta à Bicêtre, en le traitant de fou. Toujours indomptable, il faisait encore entendre là le cri de sa conscience que rien ne pouvait étouffer.

Cependant un moment vint où un nouveau lieutenant de police, *de Crosne*, adoucit le sort du prisonnier et le fit transférer à Bercy dans une maison de force, où l'on espérait qu'il se ferait oublier et qu'il s'oublierait lui-même; mais les événements qui se précipitaient déjouèrent ces prévisions.

Le 14 juillet 1789, le Prévôt aperçut de Bercy une fumée noire sur le faubourg Saint-Antoine. C'était la Bastille qu'on prenait.

Pendant trois jours, le prisonnier regarda tomber cette forteresse, attendant toujours sa délivrance. Sa délivrance n'arrivait pas.

Ce fut le 5 septembre seulement qu'après diverses péripéties, il parvint à recouvrer la liberté, grâce aux récents décrets de l'Assemblée nationale et à la sollicitude du ministre, le comte de Saint-Priest.

Libre enfin, le Prévôt, qui semblait, selon les expressions de l'auteur de l'*Histoire des Montagnards* (1), un revenant sorti de la tombe, s'em-

(1) Alph. Esquiros. Introduction.

pressa de publier une brochure intitulée : « *le Prisonnier d'État*, ou Tableau historique de la captivité de J.-C.-G. le Prévôt dit de Beaumont durant vingt-deux ans et deux mois, écrit par lui-même. Paris, 31 décembre 1790. »

Dans cette brochure, il raconte en détail toutes les souffrances qu'il a endurées, et publie en même temps ce terrible secret qui le tourmentait intérieurement et qu'on avait voulu ensevelir avec lui.

Ce secret était celui d'un pacte aux termes duquel la France était donnée à bail pour douze années à quatre millionnaires désignés par noms, qualités et domiciles, lesquels masquaient toute une ligue comprenant les personnages les plus puissants de l'État : on y avait imaginé une série de mesures qui avaient pour effet d'établir méthodiquement des disettes par l'accaparement des blés et farines, pour le plus grand profit de la ligue.

Ce pacte, qu'on a flétri du nom de *pacte de famine*, quoi qu'on en ait contesté l'existence, est aujourd'hui un fait tristement acquis à l'histoire. (1)

Le Prévôt, malgré les nombreuses années qu'il avait passées dans les prisons et tout ce qu'il avait souffert, vécut longtemps encore.

Retiré en Normandie, dans une petite ville voisine de celle où il était né, à Bernay, sans autre ressource qu'une modique pension, qui lui avait été accordée par l'État à titre de dédommagement de son injuste captivité et de la perte de sa fortune, dont il avait été dépouillé au moment de son arrestation, il s'est éteint le 22 décembre 1823, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

La gravure que nous reproduisons, et qui représente le Prévôt dans son cachot de Vincennes, est tirée de la brochure : *le Prisonnier d'État*. — Cette brochure est devenue assez rare; mais un des compatriotes de le Prévôt, M. E. Lemercier, de Bernay, vient de publier une étude historique où elle est reproduite presque entièrement. (2)

Habitude.

Quand les habitants de Crète voulaient maudire quelqu'un : « Dieux puissants, disaient-ils, donnez-lui une mauvaise habitude! »

Sensibilité.

Les plus grands esprits ne sont pas les esprits froids et méthodiques; les hommes de génie ne sont pas sans âme; la sensibilité joue chez eux un grand rôle. Dans la science même il y a de l'inspiration. Que de vérités scientifiques n'auraient pas été découvertes sans un certain enthousiasme pour la vérité; et combien l'amour de l'humanité n'a-t-il pas fait faire de progrès à certaines sciences, à la médecine, par exemple! (1)

(1) Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la révolution française*, tome II; — Ludovic Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*, etc.

(2) Voir E. Lemercier, *le Prévôt dit de Beaumont, prisonnier d'État*. Bernay, Miaulle-Duval; Paris, Dentu.

SE SOUVENIR.

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

Voy. p. 183, 213, 229, 243 et 259.

VI

Antheaume, dans son quartier champêtre, avait un voisin, né comme lui en 1777, homme de talent et de caractère, avec lequel il ne tarda pas à se lier d'amitié. Chose singulière! le nom de ce voisin vient d'être donné aussi à l'une des nouvelles rues de Rouen : c'était E.-H. Langlois, dessinateur, graveur, archéologue, dont les œuvres se payent aujourd'hui au poids de l'or. Langlois sut parfaitement apprécier la valeur et l'originalité d'Antheaume : ils se plaisaient dans la conversation l'un de l'autre; Mlle Antheaume se plaisait beaucoup aussi avec Mlle Espérance Langlois; elle eut même l'honneur de dessiner quelquefois avec elle sous l'œil du maître.

Rien cependant, à cause de sa grande pauvreté, n'était plus sauvage que Langlois; toute visite l'importunait, le troublait; Antheaume, par discrétion, jamais ne nous introduisit dans ce foyer de misère, où l'on trouvait, en plein hiver, des enfants de sept à quatorze ans absolument nus. Il faut voir le tableau pathétique de cet intérieur dans la notice de M. Richard sur E.-H. Langlois et ses travaux. Cela ne se peut lire sans larmes pour tant de malheur, sans pitié pour celle d'où provenait ce désordre, sans respect pour la magnanimité calme de l'artiste et du philosophe.

Je n'ai donc personnellement jamais connu Langlois, et je ne l'ai dans toute ma vie aperçu qu'une fois; ce dont je m'étonne aujourd'hui d'autant plus, qu'au moment de sa mort, en septembre 1837, je venais d'entrer dans ma vingt-deuxième année. Mais ne l'avoir vu qu'une fois, c'est assez pour ne plus jamais oublier cette tête unique de beauté, de force, de fierté. En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux, dans mon cabinet de travail, un moulage du magnifique médaillon de David (d'Angers) : la ressemblance est parfaite, et le statuaire n'a rien exagéré.

VII

Le souvenir d'une journée mémorable et terrible dans les annales de Rouen, et que Langlois a racontée dans tous ses détails, me revient ici, et me revient d'autant plus naturellement que je me rappelle avoir passé une grande partie de cette journée avec Antheaume et mon père.

C'était un dimanche, à cinq heures du matin, le 15 septembre 1822.

(1) H. Marion.

Nous étions tous au lit, lorsqu'un fracas épouvantable nous éveilla brusquement : c'était le tonnerre; mon père, s'imaginant qu'il était tombé sur la maison, se leva, sortit dans la cour, dans le jardin, et, ne voyant rien de mal, se recoucha. Mais une demi-heure après se faisaient entendre les cris : *Au feu! au feu!* Mon père de nouveau se lève, demande par la fenêtre où est l'incendie.

— A la cathédrale!

Nous nous levons en toute hâte; mon père monte au grenier, et je monte après lui vêtu de ma seule chemise; là, du haut d'une échelle, par une lucarne, nous apercevons l'incendie. Nous arrivions juste pour voir la flèche tomber : spectacle indescriptible d'horreur, de terreur et de magnificence! Les gargouilles vomissaient le plomb et le cuivre fondus. Les pierres, les poutres, tombant sur les voûtes de l'église, retentissaient comme une artillerie formidable; la terre en était ébranlée.

Mais de notre grenier on ne voyait qu'imparfaitement ce spectacle; des maisons nous cachaient le corps de l'église.

— Habille-toi, déjeune, et viens avec moi chez Antheaume; c'est de là que nous verrons bien.

Nous voici, en effet, montant le coteau très peu éloigné de chez nous. Antheaume était à sa fenêtre avec une grande longue-vue. Jamais je n'avais regardé dans une longue-vue; celle d'Antheaume était excellente, et ma surprise, mon émotion, furent extrêmes de me trouver pour ainsi dire au milieu de ce brasier immense. Antheaume, je me le rappelle très bien, redescendit en ville avec nous et nous quitta pour aller voir de plus près l'incendie, et mon père, m'ayant reconduit à la maison, alla le rejoindre; mais chemin faisant il fallut qu'il m'expliquât le miracle de la longue-vue : il me conta l'invention du télescope par Galilée, puis il me dit les malheurs de Galilée lui-même, emprisonné pour avoir osé dire que la terre tournait. Il ajouta même quelques mots sur le microscope, inventé par Swammerdam et perfectionné par Lewenhoek; car mon père savait très bien toute cette histoire. Pendant plusieurs jours je ne rêvai plus que de Galilée, persécuté pour cette grande découverte du mouvement de la terre autour du soleil, et puis je demandai vingt fois à retourner chez « monsieur Antheaume » pour regarder dans sa longue-vue. Et ma mère n'eut pas de repos qu'elle ne m'eût acheté à moi-même une lorgnette qui pendant longtemps ne me quitta pas et fit naître en moi le désir de devenir opticien.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

LES MERLES BRONZÉS.

Depuis une dizaine d'années, le commerce des plumes a pris une grande extension, la mode ayant fait revivre l'usage, déjà ancien, des dépouilles de certains oiseaux pour orner les chapeaux, les robes et les manteaux des dames; et comme, à peu d'exceptions près, l'Europe ne pouvait fournir que des espèces à livrée modeste, c'est surtout aux pays étrangers qu'il a fallu demander ces objets de parure. Afin de satisfaire aux exigences de leur clientèle, les marchands ont dû nouer des relations avec des négociants établis sur différents points du globe et ayant à leur service des chasseurs indigènes; parfois même ils ont envoyé dans des contrées lointaines des voyageurs dont l'unique mission était de récolter les oiseaux au brillant plumage, aux formes élégantes. Poussés par l'appât du lucre, Nègres, Indiens, Malais, Papous et Européens se sont livrés à l'envi à la poursuite des oiseaux de parure; ils ont fait de véritables hécatombes de ces créatures inoffensives, et bientôt ont afflué sur nos marchés les mignons Colibris, les Couroucous resplendissants, les Toucans aux écharpes multicolores, les Gouras aux huppes élégantes, les Paradisiers aux manteaux de velours, les Martins-Pêcheurs aux ailes bleues, les Faisans dorés et argentés, les incomparables Lophophores, et surtout les Merles bronzés, dont je m'occuperai spécialement aujourd'hui.

Les Merles bronzés portent un nom qui ne répond pas du tout à leurs véritables affinités zoologiques. En effet, s'ils rappellent notre Merle noir, notre Merle à bec jaune, par la taille et la forme générale du corps, ils se rapprochent décidément, par les mœurs et par la forme du bec et des pattes, des Étourneaux et plus encore des Martins-Tristes (*Acridotheres*) et des Martins-Roselins (*Pastor*) de l'Europe orientale et de l'Asie méridionale; en un mot, ce sont des membres de la famille des Sturnidés, dont le Sansonnet vulgaire peut être considéré comme le type. Quelques-uns d'entre eux portent dans leur jeune âge une livrée terne, variée de gris, de verdâtre et de brun, mais tous sont revêtus, à l'âge adulte, d'un costume particulier, offrant, au moins en certaines parties, des reflets métalliques, et, chose assez rare parmi les oiseaux, ce costume est généralement le même pour les deux sexes dans une espèce déterminée. En revanche, en considérant des séries de Merles bronzés provenant de diverses contrées, on peut facilement constater parmi eux des variations de couleurs assez marquées. Ici, le fond du plumage est très foncé, vert ou bleu sombre; là, au contraire, il s'éclaircit fortement sur les parties supérieures du corps; en même temps, les reflets métalliques peuvent être plus ou moins accusés, plus ou moins étendus : tantôt c'est une simple patine, tantôt une sorte de *couverte* donnant à la tête, au tronc, aux ailes, à la queue, ou à toutes ces parties à la fois, l'éclat de l'acier poli, du bronze florentin, ou de l'or bruni. Parfois, aux teintes cuivrées ou dorées s'associent des tons pourprés d'une richesse inouïe qui règnent sur la tête, sur les flancs, ou qui dessinent des sortes de barres, visibles seulement sous une certaine lumière, au travers des plumes de la queue. Cette dernière disposition se remarque en particulier sur

les longues pennes caudales d'une des espèces dont nous donnons la figure, qui vit au Sénégal, et qui a reçu le nom de *Lamprotornis æneus*. Chez le même oiseau il existe aussi, à l'extrémité des petites plumes qu'on appelle les *couvertures* des ailes, des taches arrondies d'un noir mat qui rehaussent encore, par le contraste, le brillant du plumage. Ces taches, rappelant un peu les *yeux* de la queue des Éperonniers, sont du reste fréquentes chez les Merles bronzés, et offrent, dans la même espèce, une disposition constante. En revanche, la teinte fondamentale de l'oiseau peut se modifier sans indiquer une différence d'espèce, ni même une différence de race. Ainsi, telle ou telle partie qui est colorée en vert chez la majorité des individus, peut tourner au bleu ou même au violet sous l'influence de certaines causes encore mal déterminées. Peut-être est-ce là tout simplement, comme le suppose M. Hartlaub, une transformation normale s'effectuant avec l'âge, mais n'atteignant pas au même degré chez tous les individus. Dans cette hypothèse, le violet marquerait la dernière phase, l'épanouissement complet du plumage, dont le vert serait la teinte initiale. Cependant, chez les *Pholidauges*, dont une espèce a été décrite, il y a déjà longtemps, par Buffon, sous le nom de *Merle à ventre blanc de Juida*, le vert métallique ne se montre à aucune époque de la vie, et tandis que les femelles restent maculées de brun et de roux ou de brun et de blanc, les mâles offrent de bonne heure sur les épaules des plaques violettes qui augmentent d'étendue, et qui, en se fondant d'une part avec des taches analogues situées sur la tête et sous la gorge, de l'autre avec une bande couvrant les reins, produisent un capuchon et un manteau pourprés à reflets flamboyants. En même temps, toutes les parties inférieures de leur corps deviennent d'un blanc pur. L'opposition de ces couleurs et la nature particulière des plumes de la tête et du dos, qui sont courtes, arrondies et écailleuses, donnent un cachet tout particulier à la livrée de ces *Pholidauges*, qui ne méritent plus évidemment le surnom de *bronzés*, mais qui sous le rapport de la richesse du plumage n'ont certainement rien à envier aux autres membres de la même famille.

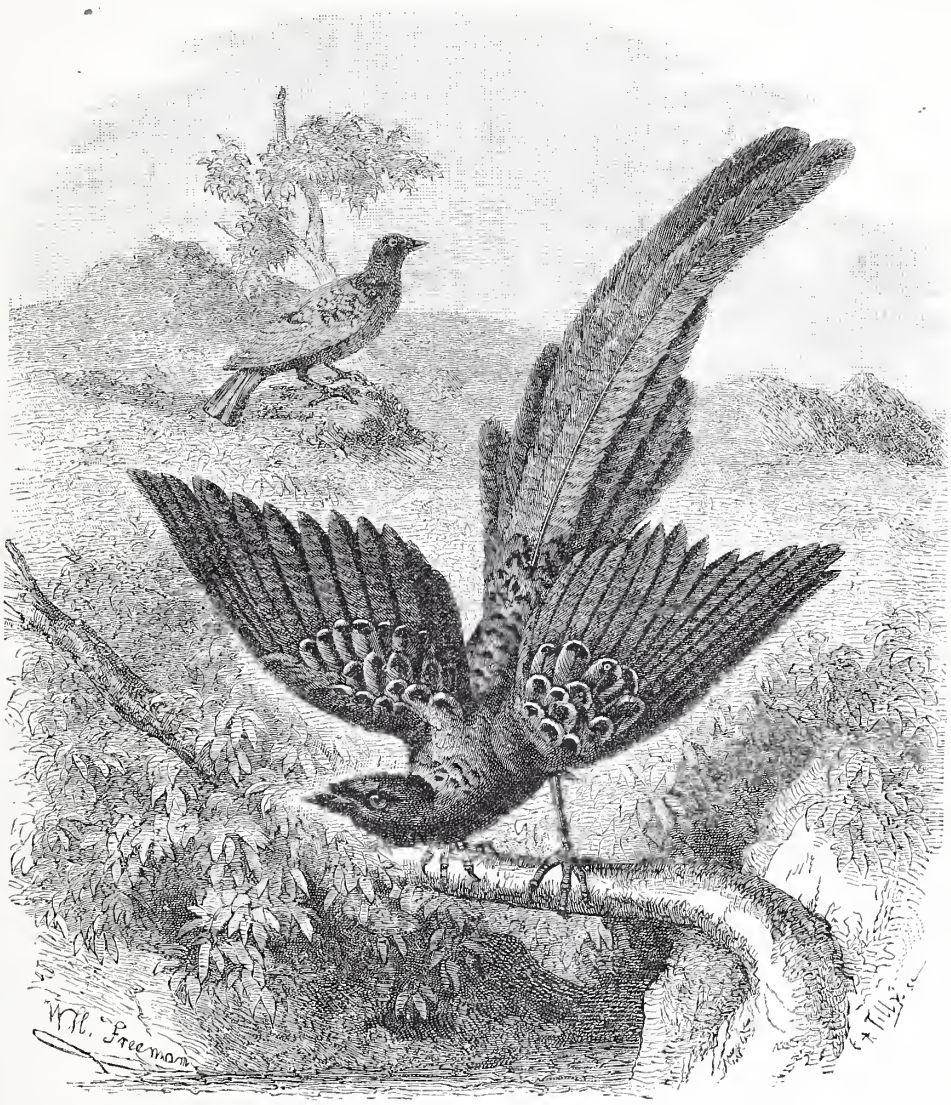
Le bec, chez tous les Merles bronzés, est de longueur médiocre, avec la mandibule supérieure comprimée latéralement, un peu recourbé, et muni d'une petite échancrure près de la pointe; les pattes sont relativement robustes et armées d'ongles crochus; elles offrent presque toujours une coloration noire uniforme, de même que les mandibules. Quant aux yeux, ils sont d'un jaune d'or, d'un rouge écarlate, ou d'un brun foncé, suivant les espèces. Les ailes varient un peu de forme, mais presque toujours s'arrondissent à la pointe, les trois premières rémiges étant plus courtes que la quatrième; quant à la queue, elle est tantôt courte, tantôt démesurément allongée, tantôt coupée carrément ou faiblement arrondie à l'extrémité, tantôt étagée, c'est-à-dire formée de pennes de longueurs croissantes. Il en résulte que les Merles bronzés des différentes régions, tout en ayant un air de famille, présentent des différences de physionomie d'après lesquelles on peut établir des espèces et des genres.

Ainsi, les *Pholidauges*, dont je parlais tout à l'heure, se distinguent facilement par leur plumage mi-parti pourpre et blanc, et par leur queue de forme carrée, des Juidas ou *Lamprotornis*, chez lesquels dominent les teintes bronzées et dorées, et dont les pennes caudales vont en augmentant de longueur de dehors en dedans. Les *Lamprotornis*, à leur tour, se séparent, par la disposition de ces mêmes pennes caudales, des *Lamprocolius*, qui ont aussi un plumage vert, à reflets métalliques. Des particularités analogues permettent de reconnaître les Spréos ou *Notauges*, les *Onychognathus*, et les *Coccycolius*; les *Lampropsar*, au capuchon glacé d'or, au manteau pourpré, au ventre orangé, à la queue longue et pointue, ne peuvent être confondus avec aucun autre groupe; enfin les *Amydrus* et les *Pilorhinus*, par leur costume plus modeste, fortement rabattu de noir, semblent déjà établir la transition vers les *Calornis* et les *Aplonis*, qui représentent les Merles bronzés dans l'Inde, dans l'Indo-Chine, dans les îles de la Sonde, aux Moluques, et sur divers points de l'Océanie.

Les Merles bronzés, eux, sont propres au continent africain et à l'Arabie; en Afrique, ils se rencontrent depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au 17e degré de latitude nord, et se répartissent, d'après la dernière monographie publiée par le Dr Hartlaub (de Brême), en trente-sept espèces, qui offrent des inégalités frappantes sous le rapport de la distribution géographique. En effet, certaines formes, comme le Merle bronzé à ventre blanc (*Pholidauges leucogaster*), se trouvent depuis la Côte d'Or jusqu'au Cap d'une part, et jusqu'à l'Abyssinie ou même l'Arabie d'autre part, tandis que le Merle bronzé flamboyant (*Lamprocolius ignitus*), le Merle bronzé fulgide (*Onychognathus fulgidus*), et le Merle bronzé de Lesson (*Lamprocolius Lessoui*), sont cantonnés respectivement dans les trois petites îles du Prince, de San-Thomé, et de Fernando-Po.

Quelques espèces remontent à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer : tel est le Merle bronzé à bec grêle (*Olygomydrus* ou *Amydrus tenuirostris*), qui a été observé en plein hiver, par M. de Heuglin, sur les plateaux et les rochers abrupts de Wogard, de Sankaber et de Semien, en Abyssinie, à une altitude moyenne de 3 000 mètres. D'autres, au contraire, se tiennent principalement dans les steppes herbeux, entrecoupés de buissons de mimosas. Du reste, quelle que soit leur station, les Merles bronzés paraissent éviter les grandes forêts, et, dans les districts boisés, se tiennent constamment au milieu des taillis ou dans les clairières. Leur nourriture est extrêmement variée. D'après M. de Heuglin, le *Lamprocolius chalybæus* habite l'Abyssinie pendant toute l'année,

mais se rapproche des habitations à l'époque de la maturité des figues et des dattes, dont il se montre particulièrement friand; suivant M. Ayres, le *Lamprocolius phœnicopterus* de l'Afrique australe recherche les fruits des mûriers; Blanford a vu le Spréo à ventre doré (*Notauges chrysogaster*) s'abattre sur le sol pour y chercher des insectes en compagnie du *Lamprocolius chalybæus;* Layard enfin a rencontré le *Rooievlerk Spreo* des colons hollandais (*Amydrus morio*), tantôt dans les vignes et dans les vergers, tantôt sur le bord de la mer, explorant les fentes de rochers pour y découvrir les mollusques et les petits crustacés que la vague avait abandonnés en se retirant. Ceci nous montre que chaque espèce n'a pas un régime déterminé, mais que les Merles bronzés doivent être tous rangés dans la catégorie des oiseaux omnivores, avec les Étourneaux de notre pays. Comme les Étourneaux, les Merles bronzés fréquentent aussi les pâturages, où ils sont attirés par les insectes qui bourdonnent sans cesse autour des troupeaux; quelquefois même, à la manière des Pique-Bœufs, leurs compatriotes, ils se posent sur le dos des bœufs et des moutons, et débarrassent ces animaux des larves de mouches qui se cachent sous le poil et sous la laine et s'insinuent jusque dans la chair. Comme les Étourneaux, enfin, les Merles bronzés forment souvent de grandes troupes qui peuvent compter plusieurs centaines d'individus, et qui, à certaines saisons, passent d'un canton à l'autre, sans effectuer néanmoins des migrations régulières.



Les Merles bronzés du Sénégal.

Quand ces oiseaux s'abattent ainsi en bandes serrées sur les arbres fruitiers ou sur les buissons de mimosas, il est facile d'en tuer un grand nombre en quelques coups de fusil; il n'est donc pas étonnant que ces oiseaux soient devenus fort communs sur le marché et qu'un négociant en plumes, résidant à Paris, ait pu recevoir, dans le cours d'une année, cent mille spécimens de ces magnifiques Passereaux, provenant tous de la même contrée, et appartenant à deux ou trois espèces seulement.

C'est au mois d'octobre, de novembre ou de décembre que les Merles bronzés s'occupent de la construction de leurs nids, qu'ils placent tantôt

dans le voisinage immédiat les uns des autres, de manière à constituer des colonies, tantôt isolément dans une fente de rocher, dans un tronc d'arbre rongé de vétusté, ou sur le faîte d'un arbre. Ils y déposent des œufs qui ont la même forme que ceux de l'Étourneau vulgaire, mais dont la nuance varie du vert d'eau au bleu franc, cette teinte de fond étant généralement marquée de taches foncées.

Depuis quelque années, on commence à voir des Merles bronzés dans les volières de nos jardins publics, et ils ne tarderont pas sans doute à être recherchés des amateurs, à cause de la splendeur de leur costume. Ils ne sont du reste pas difficiles à nourrir, et ils supportent fort bien la captivité, pourvu qu'on ait soin de les préserver des transitions trop brusques de température. Malheureusement, leur ramage ne répond pas, en général, à la beauté de leur plumage, et la plupart d'entre eux ne font entendre que des cris discordants ou un sifflement désagréable. Seul, l'*Amydrus Tristramii*, qui vit en Palestine, possède, dit-on, une voix mélodieuse, sans être pour cela moins richement vêtu que ses confrères. Dans cette espèce, en effet, la livrée du mâle adulte est d'un beau noir à reflets pourprés ou bronzés que fait valoir, par contraste, la teinte fauve des grandes pennes alaires, et sur le fond obscur des côtés de la tête se détachent les yeux, d'un rouge intense, semblables à deux charbons ardents.

E. Oustalet.

L'Ordre.

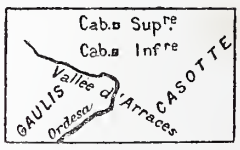
L'ordre double le temps, parce qu'il aide à le mieux employer. De Gérando.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 146 et 209.

VIII

On trouvera ci-dessous le modèle de carnet que la direction centrale du Club alpin français recommande aux alpinistes qui veulent faire des observations barométriques dans les montagnes. C'est un feuillet extrait du carnet d'ascension d'un touriste pyrénéen :

DATES	HEURES	STATIONS	DEGRÉS thermométriques à l'ombre.	PRESSION barométrique	ALTITUDE indiquée par les cartes	OBSERVATIONS
14 juillet.	4h.00 mat.	Gavarnie (hôtel, rez-de-chaussée).	+ 10°	647	1 350	Carte employée : état-major au 1/80000e pour la France.
	5h.10	Entrée du cirque	+ 12°	629		
	6h.35	Sarradets (fontaine).	+ 16°	560	2 355 (?)	Incertitude sur le point coté.
	7h.25	Brèche de Roland	+ 14°	520	2 804	Fin de la carte d'état-major.
	9h.15	Crêtes du cirque.	+ 7°	507		Carte de N. — Vent Nord.
	10h.50	Cylindre (sommet).	+ 4°	472	3 327	Nuages, un peu de neige.
	1h.00 soir	Cabane de Gaulis	+ 23°	564		Descendu directement par le plateau à la cabane supérieure.
						
	2h.50	Cueva (caverne).	+ 32°	612		
	3h.40	Base du Cotatuero.	Pressés.	631		
	5h.00	Confluent de l'Ara.	Pressés.	640		
	5h.50	Torla (cour de l'hôtel).	+ 28°	680		Environ 40 mètr. au-dessus de la rivière.
	&c.	&c.	&c.	&c.	&c.	&c.
15 juillet.		Gavarnie (hôtel, rez-de-chaussée).	+ 17°	652		Retour au point de départ.

La direction du Club alpin français accompagne cette page de carnet des notes suivantes :

Date et heure. — Très importantes pour pouvoir les contrôler par les observations météorologiques faites au même moment dans la plaine.

Stations. — Inutile de faire remarquer que cette mention est la plus nécessaire de toutes et doit être faite assez clairement pour que le point soit toujours facile à retrouver. Au besoin, un croquis ou une marque sur la carte compléteront l'indication.

Température. — Si l'on n'a pas un thermomètre-fronde, il faut se mettre entre le soleil et le thermomètre, en ayant soin de ne choisir ni un point très chaud, comme un rocher au soleil, ni un point très froid, comme le fond d'un glacier.

Pression barométrique. — Indiquer toujours le genre d'instrument employé (anéroïde, holostérique ou métallique). Porter l'instrument sous ses vêtements pour lui conserver la même température.

Altitude donnée par la carte employée. — Mentionner le chiffre sans se préoccuper de le faire cadrer avec le baromètre ; mais indiquer tous les doutes ou les incertitudes de situation. Faire au besoin un croquis.

Observations. — Les exemples contenus dans la colonne en font suffisamment comprendre le but.

Nota. — Choisir surtout pour y faire des observations :

1° Les sommets ;

2° Les maisons isolées ;

3° Les confluents de cours d'eau, les bifurcations de chemins ;

4° Le pied des murailles, le sommet des éboulis, le bas des glaciers, les changements de pente;

5° Indiquer la hauteur au-dessus du cours d'eau quand on ne fait pas l'observation tout à fait au bord des torrents.

Toutes les observations barométriques des membres du Club alpin sont recueillies par le commandant Prudent (du génie), auteur d'une très bonne carte hypsométrique de la France, qui les calcule, les coordonne, et, en unissant par une ligne les points de la région parcourue situés à la même hauteur, établit des courbes horizontales dites courbes de niveau ou courbes altitudinales.

Sur le degré de précision que l'on peut espérer du nivellement barométrique, et en particulier des observations ambulantes au moyen de baromètres anéroïdes ou holostériques [1], on lira avec profit une importante *Étude* du colonel Goulier, publiée dans l'*Annuaire du Club alpin français* de 1879; nous lui empruntons les conseils pratiques qui suivent :

Tout baromètre métallique destiné à la mesure des hauteurs doit être muni d'un thermomètre dont le récipient soit à l'intérieur de l'instrument, et celui-ci doit être accompagné de tables ou de courbes donnant, pour chaque pression et pour chaque température lues, les corrections à faire, d'abord pour éliminer de la lecture les irrégularités de marche de l'aiguille, puis pour déduire, de cette lecture corrigée, la pression à la température zéro.

Certains constructeurs vendent des baromètres dits *compensés*, qui sont censés n'être pas influencés par les variations de la température. Tantôt ce sont des baromètres dans lesquels, accidentellement, les effets de signes contraires se compensent à peu près; tantôt la compensation est obtenue par un artifice de construction, par exemple en formant la tige d'un levier de deux métaux inégalement dilatables...

Quoique ces instruments dits compensés ne soient pas entièrement à l'abri des effets de la température, ils n'en sont pas moins préférables aux autres, parce que, les corrections à leur faire subir pour réduire leurs indications à zéro étant moindres, les erreurs que l'on peut commettre sur la valeur de leur température ont moins d'influence sur l'exactitude des résultats.

Pour mettre le baromètre à l'abri des variations brusques de la température, lors du passage, par exemple, de l'ombre au soleil, variation que son thermomètre pourrait bien ne pas indiquer avec une exactitude suffisante, il faut porter l'instrument, soit dans un gousset si c'est un baromètre en forme de montre, soit, s'il est plus gros, dans un sac bien matelassé dont on lève une pattelette pour faire les lectures. En prenant ces précautions, on peut supposer la température constante, avec les premiers toujours, et avec les gros baromètres toutes les fois que les différences de niveau parcourues sont faibles. Et alors les effets de la température du baromètre sont négligeables dans le calcul des différences de niveau. [1]

[1] Les fabricants de baromètres ne mettent leur nom que sur les objets qu'ils vendent directement. Pour ceux qu'ils fournissent à des marchands en magasin, ils font graver les noms de ces derniers et se contentent d'y ajouter une marque de fabrique plus ou moins apparente. Pour la fabrique Naudet et Cie, cette marque est la qualification d'*holostérique*, qui est leur propriété exclusive; de même que la qualification de *métallique* s'applique généralement aux baromètres Bourdon. (Colonel Goulier.)

IX

Boussole. — La boussole est l'instrument qui nous servira à mesurer des angles : c'est là le premier besoin du voyageur.

Une boussole se compose d'une aiguille aimantée supportée par un pivot qui occupe le centre d'une boîte ou d'une cavité circulaire recouverte d'un verre transparent. L'aiguille aimantée est formée d'une mince lame d'acier découpée en forme de losange allongé. On lui laisse, sur une moitié de sa longueur, la teinte bleue qui résulte du recuit de l'acier; l'autre moitié est blanchie. Au milieu de l'aiguille est une chape destinée à recevoir la pointe du pivot. Pour diminuer les frottements qui nuiraient à la sensibilité ou mobilité de l'aiguille, la pointe du pivot est en acier trempé et poli et le fond de la chape est garni d'une pierre dure d'agate. Afin d'éviter l'usure de la pointe quand on n'interroge pas la boussole, une disposition permet de soulever l'aiguille et de la maintenir pressée contre le verre. Ce mécanisme peut servir aussi, au moment des observations, à arrêter les oscillations de l'aiguille vers sa position moyenne, afin d'en diminuer l'amplitude et d'amener plus rapidement l'équilibre.

L'aiguille aimantée, tournant librement sur son pivot dans un plan bien horizontal, indique toujours, après une série d'oscillations, la direction nord-sud; la pointe *aimantée, couleur bleue d'acier, marque le nord.*

Nous verrons tout à l'heure que cette indication n'est qu'approximative et que l'aiguille aimantée n'indique pas le nord véritable ou vrai nord, mais s'en écarte plus ou moins à droite ou à gauche.

La direction nord-sud étant fournie constamment par la boussole librement consultée et éloignée de toute cause de perturbation accidentelle, telle que la proximité d'objets en fer, il nous sera facile de noter l'orientation des objets que nous viserons, par la simple mesure de l'angle formé par cette direction fixe et par notre rayon visuel.

La circonférence au-dessus de laquelle se meut l'aiguille aimantée en tournant sur son pivot est divisée pour cela en 360 degrés. Quand la boussole est garnie d'une monture de bois carrée ou rectangulaire, les points 0°, 90°, 180°, 270°, sont placés

[1] On trouvera d'utiles renseignements pratiques sur l'achat d'un baromètre dans l'article intitulé : *Des Instruments météorologiques recommandés aux touristes*, publié par Harold Tarry dans l'*Annuaire du Club alpin français* de 1874.

aux extrémités de deux diamètres parallèles aux côtés de la boîte.

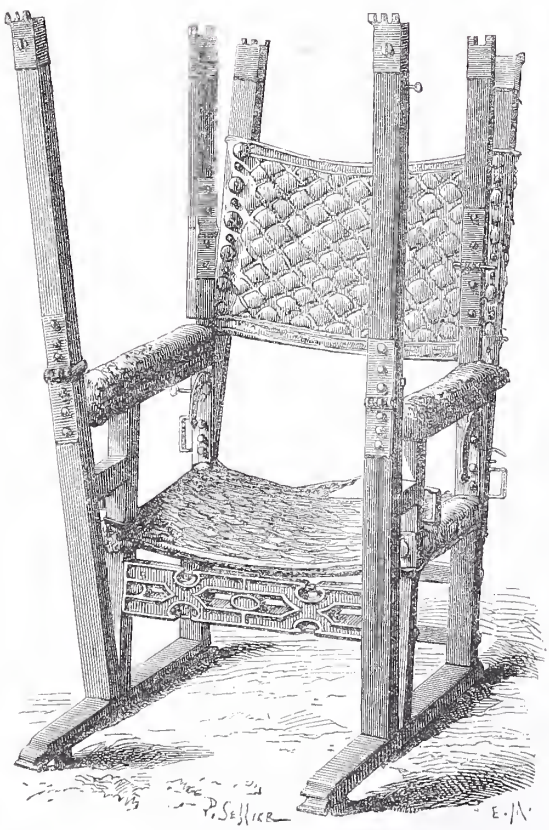
La mesure d'un angle est donnée par la mesure de l'arc de cercle intercepté entre la direction de l'aiguille aimantée et la direction du rayon visuel, et cette mesure de l'arc de cercle est donnée à son tour par le nombre de degrés interceptés.

Si, l'aiguille une fois arrêtée, je tourne doucement la boîte de la boussole en conservant son horizontalité afin que la pointe aimantée dirigée vers le nord soit réellement au-dessus du 0° gravé sur le limbe, il me suffit de lire sur ce limbe le nombre de degrés mesurant l'angle que fait avec la ligne nord-sud ou 0° — 180° la direction de mon rayon visuel. Cet angle sera de 120 degrés, je suppose. L'objet visé m'apparaîtra alors *sous un angle* de 120 degrés.

Mais il est inutile de faire coïncider en réalité la ligne 0°—180° du limbe gradué avec la direction de l'aiguille de la boussole. Une simple soustraction, ou, si le 0° du limbe tombe dans l'angle, une soustraction et une addition, donneront la mesure de l'angle formé par les deux lignes.

A suivre. PAUL PELET.

FAUTEUIL DE CHARLES-QUINT.



Le Fauteuil de Charles-Quint, à l'*Armeria real*, à Madrid.

On sait que Charles-Quint était d'une mauvaise santé. Dès l'âge de trente ans, il souffrait de la goutte. Souvent, dans ses campagnes, il dut renoncer à monter à cheval, et voyager en litière.

Le fauteuil, ou chaise portative, que reproduit notre gravure, permettait à l'empereur malade de suivre les opérations militaires. Des brancards étaient passés dans les armatures des deux côtés, pour le transporter d'un point à un autre. On remarquera quatre portants en bois, qui servaient à fixer une tente.

Plus tard, au couvent de Yuste, l'empereur avait un fauteuil à peu près semblable, mais mollement rembourré, dans lequel il se faisait porter sur la terrasse du couvent.

Charles-Quint, par un déplorable régime, avait encore aggravé le mal dont il souffrait. M. Mignet, dans son beau livre sur *Charles-Quint et son abdication*, cite, à ce sujet, une lettre curieuse écrite par un personnage de la cour; nous y lisons :

« L'empereur ne peut pas se priver des mets et » des boissons qui lui sont le plus nuisibles. Vous » vous récriez et contre cette intempérance de Cé- » sar, et contre la légèreté, l'indulgence, la faiblesse » des médecins. C'est le sujet de toutes les conver- » sations. L'empereur dédaigne-t-il la viande? qu'on » l'emporte. Désire-t-il du poisson? qu'on lui en » donne. Veut-il de la bière? qu'on ne lui en refuse » pas. A-t-il le dégoût du vin? qu'on le retire. Le » médecin est devenu un complaisant. Ce que César » veut ou refuse, il l'ordonne ou le défend. »

On peut s'étonner qu'un homme d'une si haute intelligence, d'une si puissante volonté, n'ait pas été plus maître de lui-même.

P. L.

Préjugé contre l'Instruction.

En 1764, le lieutenant général à la sénéchaussée de Toulon écrivait au procureur général de la province : « Pour rendre la société heureuse, il faut qu'un grand nombre de ses membres soient ignorants et pauvres. »

Un peu plus d'un siècle s'est écoulé, et aucun homme en France n'oserait aujourd'hui, croyons-nous, exprimer une pensée aussi injuste et aussi odieuse. Nous disons tout au contraire : « Pour rendre la société meilleure, sinon plus heureuse, il est à désirer que le plus grand nombre possible de ses membres puisse parvenir à un certain degré d'instruction et d'aisance. »

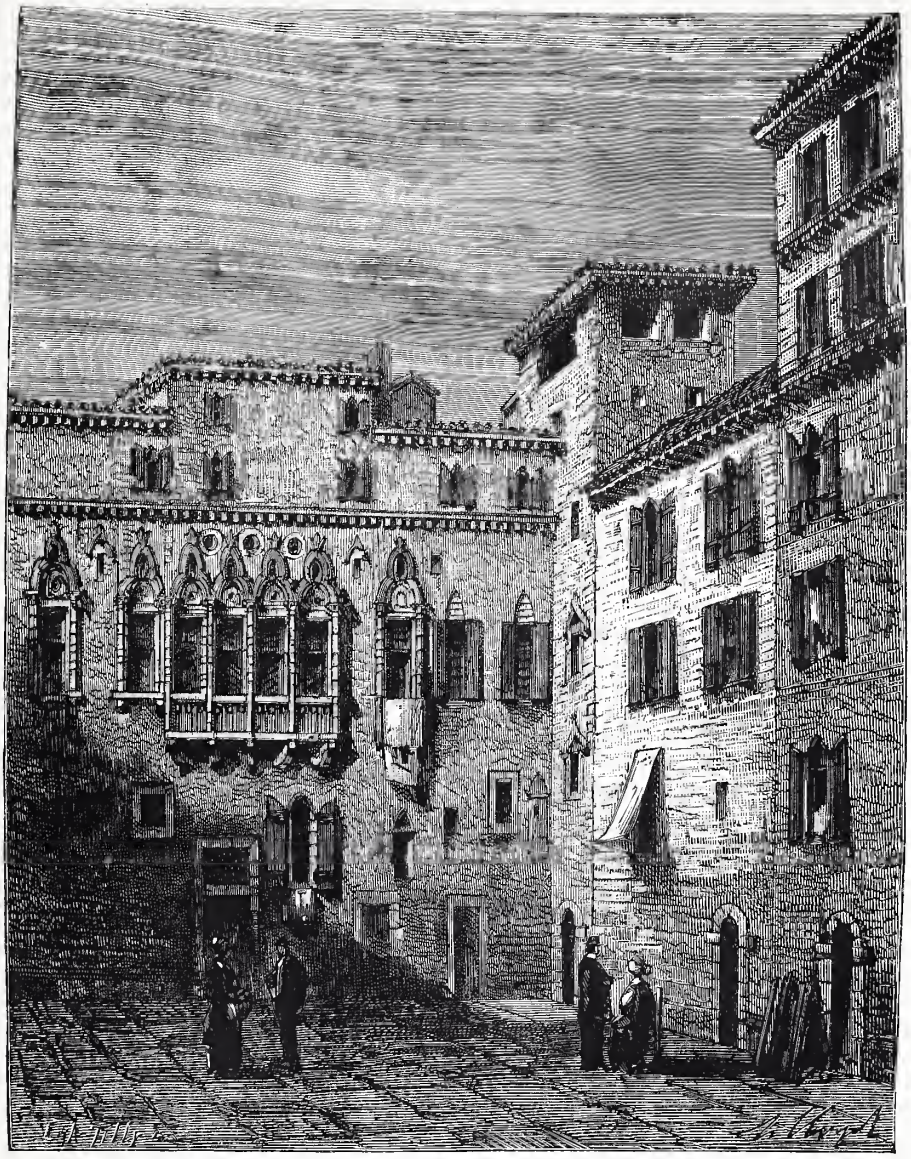
Mais la vérité est qu'on n'est arrivé presque unanimement à cette conviction que lentement et à travers bien des résistances. C'est surtout en ce qui concerne l'utilité d'éclairer les intelligences, qu'on a eu à vaincre beaucoup de préjugés et d'objections. Quant à soutenir l'utilité et les bienfaits de la misère, c'est un paradoxe que nous n'avons jamais entendu soutenir par personne.

ÉD. CH.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES SOUVENIRS DE MARCO POLO,

A Venise [1].



La Maison de Marco Polo, à Venise. — Dessin de H. Clerget.

La vie du voyageur intrépide qui, le premier en Europe, visita et décrivit la Chine (1269-1295), nous est connue surtout par ce qu'il nous en apprend dans son *Livre*. Nous savons peu de chose sur les vingt-huit années qui séparent son retour de sa mort (janvier 1324), et dont il n'a pas transmis lui-même le souvenir à la postérité. Cependant, lorsqu'à la suite d'une longue course à travers les ruelles de Venise on s'arrête devant la maison qu'il habita, on se demande comment se passa dans cette demeure la dernière période d'une existence si extraordinaire, et on se sent piqué du désir de réunir les renseignements trop rares que les historiens nous ont laissés sur ce sujet.

L'édifice qui fut l'hôtel de la famille Polo est situé dans le voisinage de l'église de Saint-Jean Chrysostôme. C'était autrefois, nous dit un auteur du seizième siècle, Ramusio [1], un palais magnifique et élevé; il avait déjà beaucoup perdu de son ancienne splendeur au temps où écrivait Ramusio, et il est probable qu'il n'en subsiste aujourd'hui

[1] Voy. les *Voyageurs anciens et modernes*, de M. Éd. Charton, t. II, p. 252 et suiv. Outre les sources indiquées dans cet ouvrage, on pourra consulter avec fruit G. Pauthier, *le Livre de Marco Polo*, 2 vol. in-8, Paris, Didot, 1865 (une vue de la maison que nous reproduisons est placée à la tête du premier volume); Barthélemy Saint-Hilaire dans le *Journal des Savants* de janvier 1867, et Khanikof dans le *Journal asiatique*, 1866, p. 388. Tout récemment un des manuscrits du livre de Marco Polo, conservé à la Bibliothèque royale de Stockholm, a été publié entièrement en fac-similé par M. A.-E. Nordenskiœld. M. Léopold Delisle, dans une lettre adressée au célèbre voyageur suédois et reproduite dans la préface de ce volume, a établi que le manuscrit de Stockholm provenait de la bibliothèque réunie par Charles V dans son palais du Louvre. — Voy. *le Livre de Marco Polo*, fac-similé d'un manuscrit du quatorzième siècle, conservé à la Bibliothèque royale de Stockholm, in-4° (1882).

[1] Ramusio (G.-B.). *Navigationi et viaggi*. In Venetia, Giunti. In-fol., vol. II (1574), p. 5.

qu'une faible partie. Après avoir laissé l'église derrière soi, on s'engage dans un passage obscur (*sotto-portico del forno*) qui aboutit à une cour intérieure appelée *corte Sabbionera*. Si l'on se retourne alors, on a sous les yeux la façade que reproduit notre dessin. La fenêtre qui en fait le principal ornement est peut-être, avec quelques moulures et quelques détails de sculpture incrustés dans les murs, le seul reste du temps des Polo.

C'est en ce lieu que Marco, avec son père Nicoló et son oncle Matteo, reparut, un beau jour de 1295, après une absence de vingt-six années qu'ils avaient passées tout entières au milieu des populations asiatiques. Ramusio fait de leur arrivée un récit qui vaut bien la peine d'être rapporté textuellement : « Lorsqu'ils arrivèrent à Venise, dit-il, ils eurent le sort d'Ulysse, qui, étant retourné de Troie à Ithaque après vingt ans d'absence, ne fut reconnu par personne. Nos trois gentilshommes, après être restés si longtemps loin de leur patrie, ne furent reconnus par aucun de leurs parents ; on les croyait morts déjà depuis des années ; le bruit s'en était même répandu dans la ville. La longueur et les dangers du voyage, les fatigues et les soucis avaient altéré leurs traits ; ils avaient je ne sais quoi de tartare dans leur physionomie et même dans leur langage, car ils avaient presque oublié la langue vénitienne. Leurs vêtements étaient misérables et faits de drap grossier à la mode tartare. En entrant dans leur demeure, ils trouvèrent qu'elle avait été occupée par plusieurs de leurs parents, et ils eurent grand'peine à leur faire entendre qui ils étaient ; car ceux-ci, les voyant si changés et si mal vêtus, ne pouvaient croire qu'ils fussent ces Polo qu'ils avaient tenus pour morts pendant tant et tant d'années. Ces trois gentilshommes eurent alors recours à une ruse, que j'ai souvent entendu raconter moi-même dans ma jeunesse par le très illustre messire Gaspard Malipiero, gentilhomme fort âgé, sénateur d'une bonté et d'une intégrité rares, qui avait sa maison sur le canal de Santa-Marina, à l'angle où débouche le rio de Saint-Jean Chrysostôme ; il tenait l'histoire de son père et de son grand-père, et de plusieurs autres vieillards ses voisins. Nos voyageurs donc imaginèrent un stratagème qui, d'un seul coup, leur permit de se faire reconnaître des leurs et de recouvrer aux yeux de toute la ville un rang honorable. Ils s'y prirent de la façon suivante : ils invitèrent un grand nombre de leurs parents à un festin qu'ils préparèrent dans leur demeure avec tout l'éclat et toute la magnificence possibles. Quand l'heure fut venue de se mettre à table, ils sortirent de leur chambre tous les trois vêtus de satin cramoisi, en longues robes tombant jusqu'à terre, comme on en portait alors quand on restait chez soi. Après qu'on leur eut donné de l'eau pour se laver les mains, suivant l'usage, et qu'ils eurent fait asseoir leurs convives, ils ôtèrent leurs robes, en revêtirent d'autres de damas cramoisi, et les premières, sur leur ordre, furent coupées en morceaux et partagées entre les serviteurs. Puis, ayant mangé de quelques plats, ils passèrent des robes de velours cramoisi ; ils se remirent à table, et les robes de damas furent partagées entre les serviteurs ; à la fin du repas ils firent subir le même sort aux robes de velours et endossèrent des habits de drap ordinaire, semblables à ceux que portaient les autres personnes présentes. Cette scène frappa de stupéfaction tous les convives. Mais, quand on eut enlevé les nappes, les serviteurs reçurent l'ordre de quitter la salle, et messire Marco, étant le plus jeune, sortit de table ; il passa dans une des chambres et en rapporta les trois habits de drap grossier, tout gâtés, avec lesquels ils étaient arrivés chez eux. Alors, avec des couteaux, ils commencèrent à couper les doublures, et ils en tirèrent une grande quantité de joyaux d'un prix inestimable, rubis, saphirs, escarboucles, diamants et émeraudes, qui avaient été cousus dans chacun de ces habits avec beaucoup d'art, de telle sorte que personne n'aurait pu s'imaginer qu'ils y fussent cachés. Lorsque les voyageurs avaient pris congé du grand Khan, ils avaient changé toutes les richesses qu'il leur avait données en autant de rubis, d'émeraudes et autres joyaux, sachant bien que la route était trop longue et trop difficile pour qu'ils pussent porter avec eux tout l'or qu'ils avaient reçu. En voyant cette immense quantité de joyaux et de pierres précieuses déposée sur la table, les assistants furent de nouveau saisis d'un tel étonnement qu'ils en restèrent comme stupides et hors d'eux-mêmes. Ils durent avouer que ces voyageurs étaient bien réellement ces honorés et valeureux gentilshommes de la famille Polo qu'ils avaient hésité à reconnaître, et ils leur prodiguèrent les marques d'estime et de respect. Dès que la nouvelle se fut répandue dans Venise, toute la ville, nobles et vilains, courut à la maison des Polo pour les embrasser, et les accabla de toutes les caresses, de toutes les démonstrations d'amitié et de respect, qui se peuvent imaginer. Messire Matteo, qui était le plus âgé, fut honoré d'une charge à laquelle s'attachait dans ce temps-là une grande autorité, et il ne se passait pas de jour que la jeunesse n'allât visiter et entretenir messire Marco, qui était plein de politesse et de bonne grâce. On l'interrogeait sur le Catai et sur le grand Khan. Lui, répondait avec tant de bienveillance et de courtoisie que tous lui en avaient la plus grande obligation. Et comme dans les récits qu'il reprenait sans cesse sur la puissance du grand Khan, il disait que les revenus de ce monarque étaient de dix à quinze millions d'or, et qu'il comptait toujours par millions les richesses des pays qu'il avait vus, on lui donna le surnom de messire Marco Millions ; j'ai vu moi-même ce sobriquet ajouté à son nom dans les livres publics de la république de Venise, où il est fait mention de lui. La cour de sa maison, près de Saint-Jean Chrysostôme, est encore appelée depuis son temps la cour de messire Millions. » C'est cette cour même que l'on a débaptisée fort mal à pro-

pos, après Ramusio, pour l'appeler Sabbionera.

Marco Polo était depuis quelques mois à Venise, quand la guerre éclata entre Gênes et sa patrie. Il mit aussitôt au service de la république ses richesses et son mérite; il arma à ses frais une galère dont il prit le commandement. Mais la flotte vénitienne ayant été vaincue dans le golfe de Layas (1296), Marco Polo, qui s'était signalé par un courage ardent poussé jusqu'à la témérité, fut blessé et emmené captif à Gênes avec le capitaine général André Dandolo. Sa réputation lui attira bientôt dans sa prison de nombreux visiteurs, et il lui fallut recommencer sans cesse le récit de ses aventures merveilleuses. Il y gagna d'être traité avec des égards tout particuliers; mais, las sans doute de faire les mêmes réponses aux mêmes questions, il dicta la relation de son voyage (1) à un Pisan nommé Rusta ou Rusticien, son compagnon de captivité, qui la rédigea en français (2). Enfin il put sortir de sa prison et reprendre le chemin de Venise.

En rentrant dans sa demeure de Saint-Jean Chrysostôme, Marco Polo eut le bonheur d'y retrouver son père; mais il le perdit peu de temps après. Au seizième siècle, on voyait encore sous le portique de l'église de Saint-Laurent un sarcophage en pierre sur lequel étaient gravées une inscription et les trois corneilles qui figuraient dans le blason des Polo (3). C'est là que Marco avait fait déposer les restes de celui qui l'avait accompagné jusqu'aux extrêmes limites de l'Asie, et qui avait été le premier auteur de sa fortune. Il est facile de se représenter ce que fut ensuite la vie du célèbre voyageur. Des copies de son *Livre*, prises sur l'original de Rusticien, avaient été répandues dans toute l'Italie. Il s'occupa de le revoir et de le retoucher. En France, on avait entendu parler de cet ouvrage extraordinaire écrit en français; mais la rédaction en était barbare et sentait l'étranger; on souhaitait d'en avoir une nouvelle, plus correcte. En 1307 se trouvait à Venise un ambassadeur de la cour de France, Thiébault de Cépoy, qui avait été chargé sans doute d'une mission diplomatique par Charles de Valois, comte d'Artois, frère de Philippe le Bel, marié à l'impératrice titulaire de Constantinople. Ce personnage entra en relations avec Marco Polo, qui lui offrit pour son maître, Charles d'Artois, une rédaction nouvelle de ses voyages; celle-ci se fit alors « sous les yeux de l'auteur, dans le langage choisi de la cour française du temps, qui devait être familier à l'envoyé du frère de Philippe le Bel. » (4)

A suivre.

GEORGES LAFAYE,
Chargé de cours à la Faculté des lettres d'Aix.

(1) *Chronica libri imaginis mundi*, du frère Jacopo d'Aqui, citée dans Pauthier, p. 767.

(2) Pauthier, p. LXXXII.

(3) *Pola*, en italien, signifie *cornellle*. Ramusio, auquel nous empruntons ces détails, décrit ainsi ce blason : trois corneilles de sable sur champ d'azur barré d'argent.

(4) Pauthier, p. LXXXIX.

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261 et 271.

III. — Premières confidences de Nils.

Il se passa une quinzaine de jours ainsi; puis, un matin, Nils alla chercher Lina. Mais leur promenade ne fut pas longue : Nils déclara bien vite qu'il faisait trop froid, et qu'il fallait rentrer; et il ajouta :

— Si tu veux venir avec moi, je te montrerai quelque chose que j'ai fait.

Les yeux de Lina brillèrent de joie. Quelque chose que Nils avait fait! cela devait être bien beau! et elle répondit avec empressement : — Allons voir!

— Mais tu ne le diras pas! tu me le promets, entends-tu?

— Oui! répondit la petite, étonnée.

— Tu n'en parleras à personne? tu m'en donnes ta parole d'honneur?

— Ma parole d'honneur! répéta Lina, en mettant sa main dans la main de Nils.

Elle ne se rendait peut-être pas très bien compte de ce que c'était qu'une parole d'honneur; mais elle était décidée à ne jamais parler à personne de ce que Nils allait lui montrer : à huit ans, on ne peut pas vous en demander davantage.

Nils l'emmena dans une grange adossée aux étables. La chaleur des bêtes y pénétrait, et le jeune garçon avait pu y passer de longues heures, sans plus souffrir du froid que s'il fût resté dans la grande salle de la maison. Dans un coin bien éclairé, sous une fenêtre d'où le jour tombait d'aplomb, Nils s'était arrangé une petite chambre, et c'était là qu'il venait travailler.

— Vois ce que j'ai fait! dit-il avec orgueil.

Ce qu'il avait fait, c'était tout un peuple de figures bizarres, taillées dans le bois, pétries dans la glaise, la cire, la mie de pain, dans tout ce qu'il avait pu trouver : des hommes, des femmes, des chiens, des chevaux, des bêtes à cornes, des poules, des chats, toute une ménagerie avec ses gardiens; et surtout des ours, et des ours blancs, car il s'était emparé d'un pot de couleur pour les peindre. Évidemment, l'ours blanc lui était cher.

Lina battit des mains. Pour elle, c'était autant de joujoux. Elle avait possédé des boîtes de joujoux de Nuremberg, ou à l'instar de ceux de Nuremberg; mais combien les animaux et les personnages de Nils lui semblaient plus beaux!

— Peut-on les toucher, Nils? Oh! tout doucement : je ne les casserai pas. Voilà des ours blancs, je les reconnais bien : ils ressemblent tout à fait au grand qui est en neige. Et la vache! c'est le portrait de notre petite vache noire, qui a de si jolies cornes. Et ce cheval! c'est le poulain de ton père, n'est-ce pas? Ça, c'est le gros chien de garde, et ça, c'est le petit chien de ma tante Ebba. Et voilà la poule grise, avec ses petits poussins; et

les oies! est-elle drôle, celle-là, qui allonge le cou! elle est en colère, n'est-ce pas, Nils? Et les figures des personnes! Celle-là ressemble à la vieille Marguerite, avec son grand nez et son grand menton pointu; et voilà maître Knaas, l'aubergiste, avec ses grosses joues et son gros cou. Et un bonhomme tout entier, avec des bras et des jambes! qui est-ce, celui-là?

— Personne : c'est une statue, comme celles que j'ai vues à Bergen; seulement, celles de Bergen sont plus grandes. Tu sais bien, je t'ai raconté les statues de Bergen?

— Oh! oui; il y a des rois, et puis des généraux, et puis des princesses et d'autres belles dames... Mais alors, puisque tu fais des petites statues à présent que tu es petit, tu pourras en faire de grandes quand tu seras grand?

Nils était radieux d'être si bien deviné.

— Justement! dit-il. Écoute, que je te raconte... Mais tu ne le diras pas? tu l'as promis! J'ai lu un jour l'histoire d'un sculpteur; on appelle comme cela les gens qui font des statues. Quand il était petit, il était berger; et tout en gardant ses moutons, il faisait leur portrait avec de la terre glaise; il avait fait aussi le portrait de son chien. Et puis, il coupait de grandes branches bien droites pour en faire des bâtons, et il en taillait le gros bout en forme de tête, avec un nez, des yeux, une bouche; dans son village, on trouvait cela très joli, et tout le monde lui en demandait. Il vint un jour un monsieur de la ville, qui était sculpteur; il regarda les moutons et les figures du petit berger, il causa avec lui, et il finit par l'emmener à la ville. Il lui apprit à faire des statues, et le petit berger devint un grand sculpteur, un homme très riche, qui allait chez le roi.

— Oh! s'écria la petite.

— Oui, chez le roi. Et moi, je veux faire comme le petit berger.

— Tu deviendras un grand sculpteur? tu iras chez le roi, à Stockholm?

— Tu sais bien ta géographie, Lina. Oui, j'irai chez le roi, à Stockholm! Pourquoi pas?

— Oh! bien sûr que tu iras! C'est très beau, ce que tu as fait; je suis sûre que le petit berger ne faisait pas si bien que toi... Mais... il n'y a pas de sculpteurs à Kysten?

— A Kysten! dit Nils en haussant les épaules. Qu'est-ce qu'ils y feraient, à Kysten? Les sculpteurs demeurent dans des villes, de grandes villes, où il y a beaucoup de gens riches qui leur achètent leurs statues très cher : et voilà comment ils deviennent riches.

Lina baissa tristement la tête.

— Tu ne dis plus rien? reprit Nils. Qu'est-ce que tu as?

— Rien... mais... Alors, tu t'en iras dans une grande ville, bien loin?

— Je m'en irai... oui, je m'en irai... Est-ce qu'il ne faut pas toujours s'en aller? Je suis bien parti, l'an dernier, avec le capitaine Gadde... On revient; d'ailleurs, il faudra bien que je revienne, pour te chercher.

— Tu reviendras me chercher, Nils? vrai?

— Bien sûr! tu sais bien que je ne peux pas me passer de toi. Je serai très riche, j'aurai une belle maison, avec une serre où il y aura des fleurs des pays chauds; et je te donnerai des poupées de France, et des robes de soie comme j'en ai vu aux dames, à Bergen.

Cette promesse dissipa l'inquiétude de Lina; elle reprit toute sa gaieté et écouta les projets de Nils. A partir de ce jour, Nils ne lui raconta plus ses voyages passés ni la chasse à l'ours blanc; c'était l'avenir qui l'occupait, et tous ses discours commençaient par ces quatre mots : « Quand je serai sculpteur. » Lina écoutait bouche béante: elle croyait déjà y être.

L'hiver passa, le printemps revint, et Nils retourna sur la *Blonde*. La petite Lina pleura quand il partit; elle resta longtemps à l'entrée de la route, le regardant s'éloigner; et quand il eut disparu, elle s'en alla, sur la place du village, faire une visite à l'ours blanc. Pauvre ours! le soleil déjà chaud avait détruit ses oreilles, et le réduisait peu à peu à n'être plus qu'une masse informe. Elle le regarda tristement et entra à l'école; elle avait grande envie de s'instruire, la petite Lina; elle espérait retrouver dans les livres les belles choses que Nils lui avait racontées. Quand elle sortit de l'école, l'ours n'était guère plus grand qu'elle; dans la nuit, la pluie vint et acheva de le fondre. Sa gloire n'était plus qu'un souvenir.

Vers la fin de l'été, le père Biord reçut une lettre de Nils, qui en contenait une autre, d'une écriture inconnue. Nils disait à son père ce qu'il avait cent fois conté à Lina : qu'il voulait être sculpteur, devenir célèbre et gagner beaucoup d'argent. Cette année-là, il avait fait un détestable marin (cela, il oubliait de le dire); mais, en revanche, il avait taillé et pétri un nombre incommensurable de bonshommes, qui lui avaient valu un nombre tout aussi incommensurable de taloches de la part du capitaine Gadde. Il avait vu maintes fois ses œuvres jetées à la mer, ce qui ne l'avait pas empêché de recommencer; il avait réussi à sauver du naufrage celles qui lui paraissaient les meilleures, et, en arrivant à Bergen, il s'était mis à la recherche d'un sculpteur. Par bonheur pour lui, le directeur de l'École des beaux-arts de Bergen était un véritable artiste, toujours à l'affût des vocations, et ne demandant qu'à les favoriser, qu'il s'agit de dessin, de musique ou de sculpture. Il prit Nils au sérieux, demanda et obtint du bourgmestre une petite pension pour lui, et se chargea de le faire travailler, répondant de son avenir : c'est du moins ce qu'il écrivit au père Biord.

Le père Biord ne fut pas trop content. On se défie naturellement de ce qu'on ne connaît pas, et le vieux paysan se demandait si réellement ce métier de sculpteur était propre à nourrir un homme. Le moyen de le savoir, c'était d'y aller voir; et le père

Biord partit pour Bergen. Là, il vit le capitaine Gadde, qui le découragea tout à fait quant à l'avenir maritime de Nils; il vit des artistes, qu'il trouva très bien mis et très bien logés; il vit les œuvres de Nils, qui, avec quelques leçons, avait déjà fait beaucoup de progrès. Le père Biord, naturellement, n'était pas un connaisseur : il trouva que les bonshommes de son fils valaient bien ceux qu'on lui montrait sur les places et sur les façades des monuments, et qui avaient, lui disait-on, procuré à leurs auteurs la gloire et la fortune. Il consentit donc à ce que Nils devînt un sculpteur, et s'en retourna sans lui à Kysten.

A suivre. Mme J. Colomb.

UN BONZE DANS L'INDO-CHINE.

Dans le récit de son voyage en Indo-Chine, Francis Garnier, mort, ainsi que Henri Rivière, en com-

Un Bonze dans l'Indo-Chine, d'après une photographie.

battant des bandes de pillards chinois [1], donne quelques détails intéressants sur les bonzes ou prêtres bouddhistes qu'il a surtout observés au Laos annamite.

Dans ces pays où les voyages sont peu fréquents, il n'existe ni hôtels, ni auberges. Les étrangers n'ont pour refuge que les *salas*, construits exprès pour eux dans les villes et les grands bourgs, ou les pagodes, dans les petits villages. C'est là qu'ils habitent pendant leur séjour. Dans les villes commerçantes, outre la sala, certaines pagodes sont particulièrement affectées au service des voyageurs, tandis que les autres demeurent réservées au culte; c'est dans celles-ci que les fidèles viennent de préférence accomplir leurs devoirs religieux. Il y règne constamment un profond silence et une demi-obscurité propres au recueillement et à la prière.

[1] En décembre 1873.

Dans les hameaux, il n'y a généralement qu'une pagode : les voyageurs s'y rendent directement, et ils ont si peu de besoins que cela vaut pour eux le meilleur hôtel. Les bonzes accueillent tous les arrivants avec une égale cordialité, sans leur demander ni qui ils sont, ni où ils vont, ni ce qu'ils veulent; sans s'inquiéter de connaître leur nationalité, leur religion, leur position sociale. Dès qu'un étranger a mis pied dans la pagode, il est chez lui; il y mange, il y fume, il y dort; en un mot, il y vaque à toutes les occupations de sa vie habituelle avec autant de liberté que s'il était dans sa propre maison. Il semble qu'aussitôt entré, il soit sous la protection tutélaire du Bouddha et obtienne sa part du respect dû à son divin protecteur.

Cette hospitalité si complète offerte par les bonzes, au nom et pour ainsi dire à la place du Bouddha lui-même, m'a toujours paru l'un des traits les plus caractéristiques des mœurs religieuses de ces pays. Nous avons, pendant le cours de notre longue marche, demandé l'hospitalité dans plus de cent pagodes : que nous passions seuls ou nombreux, bien portants ou malades, que nous séjournions une nuit ou plusieurs, toujours nous trouvions le même accueil, la même bienveillance et le même empressement. Notre présence ne paraissait rien déranger dans les occupations habituelles des bonzes. Nous nous efforcions de gêner le moins possible l'accomplissement de leurs cérémonies simples et touchantes; mais s'il arrivait parfois que quelque voyageur outrepassât les bornes d'une juste retenue, ils laissaient passer le fait comme inaperçu, et donnaient rarement aucune marque d'impatience. D'ailleurs, plus nous avançâmes dans notre voyage, et plus nous eûmes d'occasions d'admirer la tolérance religieuse de ces peuples. On peut dire qu'elle est absolue chez les bouddhistes laotiens, et cela est d'autant plus à remarquer, que leur sentiment religieux est fort développé, et qu'ils semblent tous très attachés à leur culte. [1]

VOYAGES.

EXCURSIONS AUX VOLCANS DE L'ÉQUATEUR.

Puracé et Pasto.

Suite. — Voy. p. 266.

ASSASSINAT DU GRAND MARÉCHAL SUCRE. — TISSAGE D'UN PONCHO. UNE NUIT A MENESES. — PASTO.

Après les désastres du Pérou, les États constituant par leur réunion la République de Colombie, Venezuela, Nueva-Granada et l'Équateur, manifestèrent l'intention de se séparer pour former trois États indépendants. Venezuela eut son congrès, puis Bogota; l'Équateur, administré par le général Juan-José Florès, résolut aussi de s'émanciper, et de plus, d'assimiler la province de Pasto. Le général Mosquera, élu président de la république du Centre (Bogota), enjoignit au commandant général de Popayan d'occuper au plus tôt Pasto avec le régiment Vargas pour déjouer les projets de Florès.

Le grand maréchal d'Ayacucho, Sucre, se trouvait alors à Bogota, se disposant à se rendre à Quito pour rejoindre sa famille; il promit au vice-président Caïcedo d'user de toute son influence pour éviter la séparation des départements du sud.

Sucre partit de Bogota par la route de Popayan, quoique plusieurs de ses amis lui eussent conseillé de prendre le chemin de la vallée du Cauca et de s'embarquer à Buenaventura pour Guayaquil; ils craignaient pour la vie de Sucre s'il traversait les provinces de Pasto et de Patia, remplies de misérables parmi lesquels il comptait de nombreux ennemis personnels à cause des guerres implacables de 1822 et 1823. Le grand maréchal fut inflexible; il arriva néanmoins sans encombre à Popayan; on sut depuis qu'aussitôt l'état-major expédia un courrier au commandant général de Pasto, Obando.

On engagea de nouveau Sucre à se rendre à Buenaventura; mais le désir de revoir sa femme, sa fille, lui fit encore repousser cette sage proposition, et, sans demander une escorte, il se mit en route accompagné seulement du député de Cuenca, Garcia Trelles, et de deux domestiques. J'ajouterai ici que ce fut par suite de circonstances particulières que je n'étais pas avec le grand maréchal, car il avait été convenu que je le suivrais à Quito.

Au Salto del rio Mayo, Sucre coucha chez Erazo le 2 juin; le 3, il ne fit que deux lieues et s'arrêta à la venta, où il fut surpris de trouver Erazo qu'il avait laissé en arrière. Quelques heures après arriva le commandant Zarria venant de Pasto. Sucre comprit de suite que la rencontre de ces deux misérables n'était pas fortuite, que sa vie était menacée, et bien que Zarria lui dit qu'il se rendait à Popayan pour une mission urgente, il ordonna de mettre les armes en état.

Le 4, à huit heures du matin, Sucre et ses compagnons sortirent de la venta pour entrer immédiatement dans l'épaisse forêt de Berrueco. A peine avait-on fait une demi-lieue qu'à l'Angostura de la Jacobe, où le chemin très rétréci est ouvert dans un fourré des plus épais, il partit un coup de fusil, et Sucre s'écria aussitôt : « Une balle! » Au même moment il y eut trois autres coups tirés de l'un et de l'autre côté du sentier. Le grand maréchal tomba. Un des sous-officiers qui le suivaient vola à son secours, mais il le trouva mort; il descendit à la venta chercher des hommes pour y transporter le corps du général; les assassins, le suivant sans quitter le fourré, l'appelaient par son nom et lui criaient qu'il n'avait rien à craindre. De la venta personne n'osa le suivre dans la forêt; ce ne fut que le lendemain matin qu'on enterra Sucre à l'endroit où il avait été frappé.

Sa mort produisit une grande sensation. C'était un des hommes les plus considérables parmi les libérateurs de l'Amérique du Sud; il possédait au

[1] Francis Garnier, *Voyage d'exploration dans l'Indo-Chine* (*Tour du monde*, tome XXII).

plus haut degré l'esprit militaire. La victoire qu'il remporta à Ayacucho fut décisive : l'armée castillane commandée par Espartero mit bas les armes et obtint par capitulation la faculté de s'embarquer pour la mère patrie ; les officiers qui en témoignèrent le désir purent entrer dans l'armée de la République.

Le 4 juin 1831, un an après l'assassinat, je passais dans la forêt de Berrueco, près d'une clairière à droite de la route nommée la Capilla ; il y avait une grande croix formée de deux troncs d'arbres : là reposait le corps de l'infortuné grand maréchal. Je mis pied à terre, je me découvris ; mes hommes s'agenouillèrent pour prier.

Nous sortîmes de la forêt, et, après trois heures de marche, nous arrivâmes bien mouillés dans une hutte, à un endroit désigné sous le nom d'Oloya, où je résolus de passer la nuit, les mules ne pouvant aller au delà.

Au milieu de la cabane se trouvait un foyer, et tout auprès une femme occupée à tisser un *poncho* ou *rouanes*. L'ouvrage me parut parfait ; mais au prix de quel travail ! Pour filer la laine, la teindre, la tisser, il ne faut pas moins de trois mois. Le poncho se vend 16 à 20 pesos (80 à 100 francs). Quant à la teinture, le bleu vient de l'indigo, le rouge de la cochenille, le jaune d'une plante fort commune dans le pays, et comme alcali de l'urine putréfiée. On trouve partout d'abondantes efflorescences d'alun, usité comme mordant.

La fumée me fit sortir de mon hamac dès la pointe du jour ; mais je ne pus partir d'Oloya qu'à midi, deux mules étant restées la nuit dans la forêt.

Nous traversâmes le Juanambû, puis nous gravîmes une pente des plus fatigantes à cause des cailloux ; nos mules furent bientôt boiteuses ; je montai à pied bien péniblement. Arrivés sur une esplanade d'où l'on embrasse le cours du Juanambû, nous gagnâmes Ortega, où on cultive la canne à sucre ; puis Meneses. L'entrée de la hutte où je passai la nuit était close par un cuir de bœuf ; toujours le foyer au milieu de la pièce, la fumée sortant par une ouverture pratiquée dans le toit. Je me trouvai en société d'une dinde et d'une poule avec leurs petits, de l'Indien, de sa femme, de quatre enfants et de six étrangers, sans me compter. Pour la première fois je remarquai aussi une nombreuse famille de cochons d'Inde. La surface de la cabane était de 16 mètres carrés : l'arche de Noé avec ses insectes. Je quittai Meneses, et pénétrai dans la forêt pour monter continuellement par un chemin exécrable. J'atteignis l'Alto de Aranda d'où l'on découvre Pasto ; une fort belle vue sur une vaste étendue de prairies.

Après une descente tout aussi pénible que l'avait été la montée, je fis mon entrée dans la ville. Les cités des régions froides m'ont toujours paru tristes, mornes : Pamplona, Tinja, Bogota, ont un cachet monastique déplaisant. Pasto était alors dans un état déplorable ; la population, que l'on estimait à 20 000 âmes au temps de sa splendeur, était réduite à 8 000. Partout les mêmes ruines que j'avais vues à une époque antérieure, au plus fort de la guerre. Les maisons ont cependant une belle apparence ; la plupart étaient alors inhabitées. L'industrie du tissage des étoffes de laine, la confection des chapeaux de paille, autrefois si actives, étaient loin d'être prospères.

Fondée vers 1539, par Belalcazar, un des lieutenants de Pizarre, Pasto possède des édifices assez remarquables : l'église de Santo-Domingo, la cathédrale sur la *plaza Mayor*, plusieurs couvents.

Par sa hauteur, par sa position, le climat de Pasto se rapproche de celui de Santa-Fé de Bogota.

Je présentai la lettre de l'évêque de Popayan au curé, qui me fit un charmant accueil : « Je vous attendais », me dit-il ; décidément, j'étais sous la protection du clergé. Il m'avait fait préparer une grande maison, où il mit à ma disposition un ancien soldat espagnol pour garder le logis quand je m'absenterais.

Je devais prendre mes repas dans le couvent des Augustins : tout était prévu.

La première cérémonie à laquelle j'assistai fut la fête de l'octave du Corpus : des autels dressés dans les rues, troupes sous les armes, Indiens déguisés en marquis de l'ancien régime et dansant en cadence en précédant la procession ; presque tous en état d'ivresse, buvant tout le jour de la *chicha* et la nuit se bourrant du *locro* (pomme de terre) et de leur gibier favori, des cochons d'Inde.

Je fis cette observation que les fusils des miliciens étaient fort bien entretenus. On me répondit : « Oui, parce que c'est pour le service de l'Église ; mais qu'on les commande pour tout autre service, il n'y aura plus ni miliciens, ni fusils. »

A suivre. BOUSSINGAULT,
De l'Académie des sciences.

STATUE DE HENRI IV,
Au château de Pau.

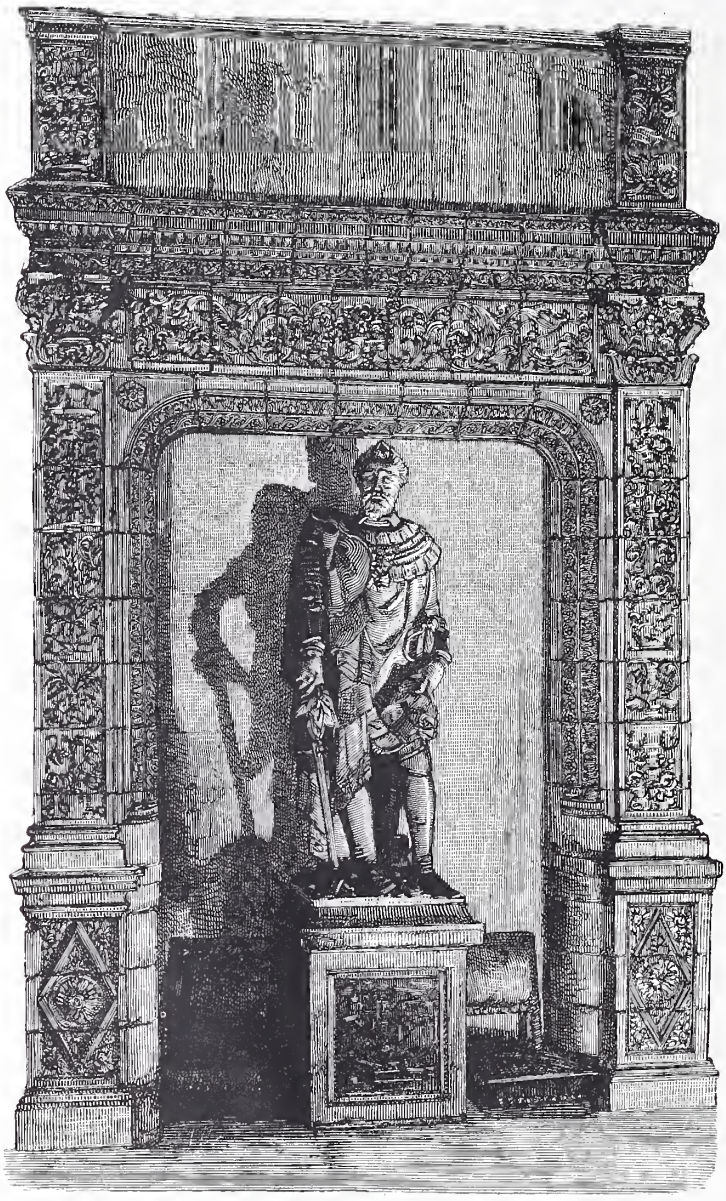
Cette statue décore une des chambres du rez-de-chaussée du château de Pau, celle où les princes et leurs nobles étaient armés chevaliers, et où se réunissaient les états de Béarn. On l'attribue à notre célèbre sculpteur Pierre de Francheville, que l'on appelle quelquefois Franqueville, et, en Italie, Francavilla.

Né vers 1553, à Cambrai, Francheville mourut en 1615. Autour du cadre de son portrait, gravé par Pierre de Jode d'après une peinture de Jacob Brunel, on lit une inscription latine dont voici la traduction : « Pierre de Francavilla, Cambraisien, architecte et premier sculpteur du roi Très-Chrétien de France et de Navarre, membre de l'Académie de Florence, et honoré du titre de citoyen pisan, à cause de la beauté de ses ouvrages. »

Les Italiens estiment, en effet, les sculptures de

Francheville, entre autres celles que l'on voit dans la sacristie de l'église de Santa-Croce, à Florence, et sur la porte du Dôme de Pise.

On lit dans le Dictionnaire critique de Jal : « La statue de Henri IV, dont Francheville fit à Paris la tête, qu'il envoya à Pierre Tacca, chargé d'achever l'œuvre de Jean Bologne [1], fut établie sur son piédestal du pont Neuf (en 1614) par Pierre de Francheville lui-même, qui, pour orner cette base, composa quatre figures allégoriques, et prépara les bas-reliefs destinés à trois des faces du socle de la statue. »



Statue de Henri IV, au château de Pau, par Francheville.

Ces quatre figures, que Francheville n'avait pas pu achever entièrement, sont conservées au Musée du Louvre, dans la salle de Francheville (sculptures de la renaissance), où l'on voit aussi deux autres œuvres du maître, un *Orphée* et un *David*.

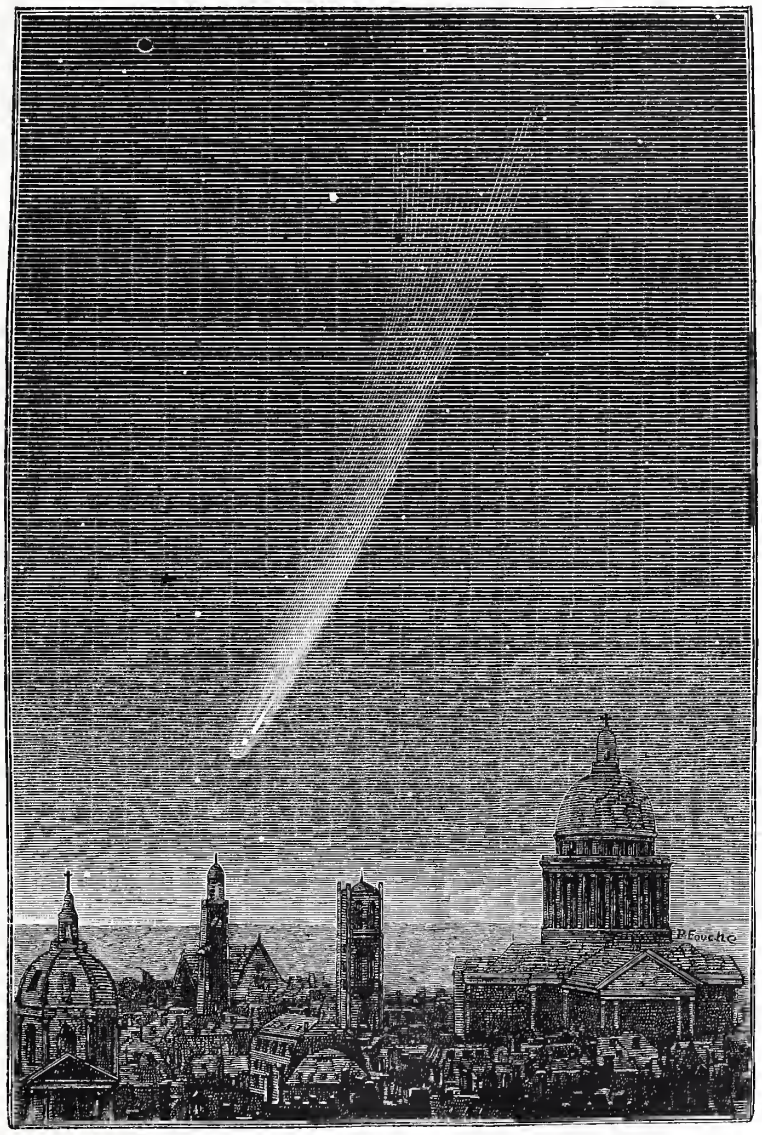
LA GRANDE COMÈTE DE 1882.

L'immense comète qui est arrivée des profondeurs de l'espace, et s'est précipitée vers le Soleil en septembre dernier, a maintenant disparu de notre ciel pour retourner dans l'immensité d'où elle était descendue. Elle a brillé, splendide, dans le ciel du matin dès les premiers jours de septembre, s'est approchée jusque tout contre la fournaise solaire, et en a été si prodigieusement enflammée que pendant trois jours, les 17, 18 et 19 septembre, elle a été visible à l'œil nu en plein midi, malgré l'éblouissement solaire; puis, s'en retournant par une route céleste peu différente de celle de son arrivée, elle a de nouveau régné dans le ciel du matin comme un étrange météore, s'est lentement éloignée de l'astre du jour, a glissé devant les

[1] On est d'accord aujourd'hui pour écrire non pas Jean *de* Bologne, mais Jean Bologne. Ce grand artiste était né à Douai. On pourrait donc dire, pour effacer toute erreur, Jean Bologne de Douai.

étoiles pendant les mois d'octobre, novembre, décembre derniers, est restée visible à l'œil nu jusqu'en février, a été suivie par les télescopes en février, mars et avril, et maintenant elle a disparu de nouveau, envolée, enfuie, perdue dans les abîmes de l'espace céleste.

Avant son arrivée dans nos régions, elle errait comme un rêve dans la nuit noire et glacée des vastes cieux. Invisible même pour l'œil géant des puissants télescopes, sans lumière et sans consistance, elle était comparable à une boule de vent gravitant dans le vide de l'éther. Mais lorsqu'elle



La grande Comète vue à Paris, dans l'aurore, le 17 octobre 1882.

arriva à une centaine de millions de lieues de notre ardent Soleil, elle sentit à travers son être comme un frisson électrique qui l'éveilla, la pénétra, l'enflamma d'une ardeur inattendue, l'illumina de lueurs phosphorescentes. L'aiguille aimantée, enfermée dans la boussole, palpite, tressaille, s'affole, perd le nord lorsque, — à trente-sept millions de lieues d'ici, — le Soleil est sous le coup de ces violents orages magnétiques qui le parsèment de taches énormes ou projettent autour de lui des flammes de cent mille lieues de hauteur. Plus sensible et plus excitable encore, la comète se met elle-même en feu lorsqu'elle est subjuguée par l'attraction pénétrante de l'astre du jour. Se laissant glisser avec délices sur la parabole qui la rapproche du foyer bien-aimé, elle s'envole vers lui, l'astre trop lointain, avec une ardeur croissante, dévorant l'espace, doublant, décuplant, centuplant de volume; et bientôt, enveloppée elle-même de gloire et de lumière, transfigurée d'éclat et de splendeur, elle se jette à corps perdu dans les flammes du divin Apollon, qui parfois effleure de ses foudres l'imprudente libellule céleste, mais toujours la renvoie, sans la brûler, visiter de nouveaux cieux dans son vol mystérieux et infatigable.

Notre imprudente libellule a dû frôler véritablement le corps même du Soleil au passage. Elle ne l'a pas touché, car elle y serait restée; mais elle a traversé l'atmosphère gazeuse dont ce globe colossal est environné, renouvelant l'événement des co-

mètes de 1843 et 1880. Son noyau n'est passé qu'à 260 000 lieues du centre du Soleil (ou à 87 000 lieues de la surface, puisque le demi-diamètre du Soleil mesure 173 000 lieues). Son atmosphère s'est mêlée à celle du foyer central de notre système; mais son noyau est néanmoins sorti sain et sauf de la fournaise, *qu'il a traversée avec la vitesse inimaginable de* 480 000 *mètres par seconde!*

La chaleur que la comète a dû subir est tout simplement terrifiante. La fonte en fusion serait un bloc de glace dans le sein de la comète.

Notre ardente voyageuse a fait le tour de la moitié du globe solaire, — n'oublions pas que ce globe mesure plus d'un million de lieues de circonférence, — en deux heures, le 17 septembre dernier, de 5 heures à 7 heures du soir.

Dans la seule journée du 17 (du 17 à 6 heures du matin au 18 même heure), le noyau de la comète n'a pas parcouru moins de 5 millions de lieues;

Le 18, sa vitesse était de 2 200 000 lieues par jour;

Le 19, cette vitesse était de 2 000 000;

Le 20, de 1 900 000;

Le 24, de 1 430 000;

Le 4 octobre, elle était encore de 1 060 000 lieues par jour;

Le 15, la comète, déjà éloignée à une distance du Soleil égale à celle de la Terre (37 millions de lieues), volait encore en raison de 909 000 lieues par jour.

Le 1er novembre, cette vitesse était de 800 000 lieues par jour. Elle continua de se ralentir à mesure que la distance au Soleil augmentait.

Une observation sans précédent dans les annales de la science a été faite le jour de son arrivée près du Soleil. Le 17 septembre, à l'Observatoire du cap de Bonne-Espérance, MM. Gill et Finlay ont eu l'heureuse inspiration et la bonne fortune de ne pas la quitter des yeux, et de la suivre au télescope jusqu'au moment où elle est arrivée devant l'astre du jour. Elle a pu être observée *en contact avec le Soleil* à 4 h. 50 m. 58 s. (heure du Cap), c'est-à-dire à 3 h. 46 m. 24 s. (heure de Paris). On voit que c'était pendant le jour pour nous, et que l'observation aurait pu être faite en France; malheureusement le ciel est resté obstinément couvert ce jour-là et les jours suivants en France et sur une grande partie de l'Europe. La comète est passée devant le Soleil, mais elle y a été *complètement invisible*. Ainsi, le noyau lui-même est transparent! c'est du gaz. Les anciens, qui ne croyaient pas à la matérialité de l'air, auraient dit : « Ce n'est rien. »

Des mesures faites dès le lendemain ont montré que le noyau devait mesurer 15″ ou 11 000 kilomètres environ, et la tête 20′ ou 860 000 kilomètres. Quant à la queue, aussitôt qu'elle a été assez dégagée de la lumière solaire pour être bien visible, on l'a estimée à 30°, c'est-à-dire qu'elle s'étendait sur une longueur de plus de 25 millions de lieues! Un calcul fait à la date du 30 octobre donne même comme résultat 28 millions.

Son aspect était non seulement grandiose, mais curieux. On distinguait, en quelque sorte, deux queues superposées, celle de droite étant plus lumineuse et terminée en pointe. De plus, vers le noyau surtout, la comète paraissait enveloppée d'une gaine vaporeuse. Notre dessin montre l'astre tel qu'on le voyait à l'œil nu à Paris le 17 octobre à 4 heures du matin.

On aura une idée de la marche de la comète dans l'espace par les chiffres suivants, qui représentent son éloignement du Soleil et de la Terre à dater de son passage au périhélie :

	DISTANCE DE LA COMÈTE	
	au Soleil.	à la Terre.
17 septembre (périhélie).	260 000 lieues.	37 000 000 lieues.
18 septembre	2 000 000	38 000 000
1er octobre	25 000 000	49 000 000
1er novembre	46 000 000	58 000 000
1er décembre	72 000 000	60 000 000
1er janvier	91 000 000	64 000 000
1er février	108 000 000	84 000 000
1er mars.	122 000 000	108 000 000
1er avril	136 000 000	138 000 000
1er mai	150 000 000	167 000 000

Maintenant la voilà disparue. Elle est réduite à une pâle et imperceptible nébulosité, et glisse silencieusement dans la nuit glacée de l'espace. Le 1er mai, elle était déjà à 167 millions de lieues d'ici. Jusqu'où va-t-elle s'éloigner? Reviendra-t-elle?

Examinons sommairement les éléments de son orbite, considérés dans leur ensemble. Les différents calculs s'accordent pour donner les valeurs suivantes, en nombres ronds :

Orbite de la comète de 1882.

Passage au périhélie le 17 septembre 1882, vers 6 heures du soir.

Longitude du nœud ascendant.	346 degrés.
Distance du nœud au périhélie.	69
Inclinaison	142
Excentricité	0.99987
Distance périhélie.	0.007

Ces éléments ressemblent beaucoup à ceux des comètes de 1843 et 1880, et l'on a pu croire pendant quelque temps que c'était le même astre qui nous revenait après deux révolutions consécutives de 37 ans et de 2 ans. La comète de 1668 présentant presque la même orbite, on pensait aussi que peut-être c'était encore là la même comète, dont la première période observée aurait été de 175 ans. Ce raccourcissement de période s'expliquerait par le passage de l'astre chevelu à travers l'atmosphère solaire, par la résistance opposée ainsi à sa marche. L'astronome Klinkerfues a montré, en effet, qu'il suffirait d'admettre à chaque retour de l'astre une diminution de $^1/_{1225}$ de la vitesse au périhélie, pour expliquer comment les trois comètes de l'an 370 avant notre ère, de l'an 1668, de 1843 et de 1880, pourraient bien n'en faire qu'une, la durée de révolution ayant été successivement de 2139, 175 et 37 ans. Cette même comète ne reviendrait qu'en 1897, si la résistance éprouvée au

périhélie de 1880 est bien celle qui est indiquée par le calcul; mais si la résistance a été plus intense, il ne serait pas impossible qu'elle fût revenue en 1882. Dans ce cas, la comparaison du papillon ou de la mouche tournoyant autour d'une flamme jusqu'à la mort serait littéralement applicable à cette infortunée aventurière du ciel. Son sort serait décidé. Elle n'échapperait plus à la destinée qu'elle semble à la fois braver, craindre et chérir. Bientôt, dans quelques mois, elle devrait revenir se précipiter dans les ardentes flammes du dieu du jour. La possibilité de cette catastrophe a fait donner un soin tout spécial aux calculs relatifs à cette comète. Mais, comme si la nature ne permettait pas que nous puissions jamais avoir le dernier mot des choses, le noyau de cette comète s'est divisé en quatre et cinq condensations différentes, si bien que, comme toutes les observations ne se rapportent pas au même point, les orbites calculées sont très douteuses. De plus, elle s'est segmentée en plusieurs petites nébulosités, filles détachées de leur mère, et qui se sont déjà éloignées d'elle en s'évanouissant dans l'espace. Des divers systèmes d'orbites calculés, le premier a abouti à une période de 4000 ans, le second à 843 ans, le troisième à 794, le quatrième à 652, et le cinquième à 372 (1). Ces résultats sont tous fort douteux. Néanmoins, la conclusion de cette discussion est que, selon toute probabilité, cette magnifique comète qui vient de briller sur nos têtes ne s'identifie absolument avec aucune de celles de 1880, 1843, 1668, etc.; mais sans doute elle en est proche parente, a une même origine, et gravite dans l'espace à peu près le long de la même route céleste, dans la partie visible de la Terre.

D'où vient-elle? Ah! si seulement la céleste voyageuse pouvait nous raconter son histoire! Si elle pouvait nous dire quelles régions célestes elle a visitées, quels abîmes elle a traversés, quels mondes elle a rencontrés, quelles humanités l'ont déjà saluée au passage, quelles civilisations trônent sur les terres du ciel, quels génies pensent, quels cœurs battent, quelles joies et quels chagrins se succèdent en ces patries différentes de la nôtre! Si elle pouvait nous apprendre jusqu'où s'étend ce vaste univers, cet océan sans fond dont la Terre n'est qu'une goutte, quelle diversité charme le regard de l'esprit qui passe d'un univers à un autre, et quelle infinie variété d'êtres a dû éclore dans les célestes campagnes! Elle a vu des mondes naître et des mondes mourir: ici des berceaux, là-bas des tombes! Depuis le commencement de l'éternité (qui n'a jamais commencé) des soleils s'éteignent et des genèses commencent. Le jour viendra où notre Soleil assombri n'emportera plus autour de lui, dans l'immensité, que des planètes obscures. La dernière famille humaine sera venue s'endormir sur le rivage glacé de la dernière mer équatoriale, et désormais la Terre roulera « dans la nuit éternelle, emportée sans retour », comme un sépulcre sans épitaphe: nulle pierre mortuaire ne sera fixée dans l'espace pour marquer la place où notre pauvre planète aura rendu le dernier soupir... et de toutes nos pompeuses et retentissantes histoires il ne restera pas un lambeau, pas un souvenir.

Peut-être une comète des temps futurs, passant alors dans le voisinage de cette terre où tant d'hommes auront vécu, emportera-t-elle dans ses flancs quelques ruines, quelques épaves de notre naufrage céleste, et ira-t-elle les transporter en d'autres sphères. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme, tout ressuscite. La molécule d'acide carbonique qui s'exhale de la poitrine oppressée du moribond va fleurir dans la rose du parterre; la molécule d'oxygène qui s'échappe du vieux chêne en ruine va s'incorporer dans la blonde tête de l'enfant qui vient de naître. *La Terre est un astre*, comme Vénus et Jupiter; nous somme tous citoyens du ciel sans le savoir: lorsque nous nous endormons sur la Terre, c'est pour nous réveiller dans les étoiles.

Le rôle des comètes dans l'univers est encore une énigme. Elle semblent faire exception dans l'harmonie générale des mouvements célestes, et traverser cette harmonie comme une fugue étrangère à la mélodie des chœurs. Voyagent-elles d'une étoile à l'autre, — c'est-à-dire d'un soleil à l'autre, puisque chaque étoile est un soleil, — et circulent-elles de systèmes en systèmes? Quelques-unes, en traversant nos contrées planétaires, ont subi l'attraction du puissant Jupiter, de Saturne, d'Uranus, qui constamment leur tendent des pièges invisibles; elles ont été capturées, et sont désormais fixées dans notre monde solaire pour ne plus s'en échapper. Telle est l'origine des *comètes périodiques*.

Toute comète qui s'est laissé une seule fois détourner de sa route par l'influence attractive d'une planète, change absolument de destinée; c'en est fait de la voyageuse intersidérale; après avoir visité le Soleil, la petite nébuleuse devra revenir au point même où elle a subi l'indiscrète influence, et désormais elle gravitera suivant une courbe fermée, suivant une ellipse. Autrement, elle reste libre, et peut courir indéfiniment le long de paraboles ou d'hyperboles ouvertes dans l'infini.

Il est probable qu'en général les comètes qui nous visitent sont des nébulosités abandonnées au commencement du monde solaire, des restes extérieurs de la nébuleuse primitive dont le Soleil, la Terre et toutes les planètes sont des condensations. Insensiblement, le foyer central les attire; elles viennent voltiger autour de lui comme des papillons autour d'une flamme. Un grand nombre peuvent descendre des autres systèmes et être rencontrées par notre république flottante dans notre translation vers la constellation d'Hercule. Tout invite à penser qu'il existe ça et là, disséminées sur les plages célestes, flottantes sur les vagues éthérées, quelques comètes disloquées, ruines des

(1) Voir la *Revue mensuelle d'astronomie populaire*, numéro de mai 1883, page 175.

naufrages de millions de mondes, épaves qu'un tourbillon remporte. Képler pensait qu'il y a autant de comètes dans le ciel que de poissons dans l'Océan.

L'analyse de leur lumière montre en général, — rapport assez inattendu, — un spectre analogue à celui de la flamme de l'alcool. Autre coïncidence, plus profonde et plus importante : le fait de la présence du carbone, de l'hydrogène et de l'azote dans ces laboratoires du ciel, est d'autant plus remarquable, que la vie a précisément commencé sur notre planète par la combinaison chimique du carbone avec l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, pour former les premières cellules albuminoïdes.

Ces mystérieuses exploratrices de l'infini seraient-elles destinées à recueillir les derniers soupirs des planètes défuntes, et à semer la vie sur les mondes futurs?...

Mais arrêtons-nous : les ailes de ces blondes messagères nous emporteraient jusqu'aux étoiles, — dont *la plus proche* plane à *huit mille milliards* de lieues d'ici. — Le voyage serait un peu long : il l'est déjà ; revenons sur la Terre.

CAMILLE FLAMMARION.

SOCRATE ET CRITIAS.

PARABOLE DE KRUMMACHER.

Socrate le sage, fils de Sophronicus, parlait un jour, au milieu de ses disciples, de la prévoyance toute-puissante de la Divinité, qui voit et entend tout, est présente partout, s'occupe de tout, et est honorée davantage à mesure qu'on la comprend.

Là, le sage maître, dont le cœur était attendri, se servait d'une image tirée des chants de l'inimitable Homère, et comparait la Providence à une mère qui écarte légèrement, et sans être vue, les mouches loin de son enfant qui repose dans un doux sommeil.

Parmi ses disciples se trouvait Critias le traître, qui le condamna à mort.

Il sourit de la comparaison ; cela lui paraissait peu noble et commun, c'est pourquoi il riait et se moquait intérieurement. Socrate l'examina et le comprit. Alors il se tourna vers lui et lui dit :

— Ne sens-tu pas, mon cher Critias, combien l'Humanité, dans sa simple constitution, a de rapports avec la Divinité?

Il parla ainsi. Critias s'éloigna le cœur irrité, et Socrate continua à instruire les autres.

Lorsque Socrate eut été condamné par la méchanceté de Critias, et qu'il dut boire le poison, le tyran se souvint de nouveau des paroles et de la comparaison du sage.

Il s'avança vers lui et lui dit en raillant :

— Maintenant, Socrate, les Dieux écartent-ils de toi les mouches?

Socrate sourit et répondit :

— La Divinité, Critias, me conduit par des journées bien remplies à un doux sommeil. Comment pourrais-je craindre les mouches?

CE QU'ON PERD DE PAPIER.

(Nous craignons que les observations suivantes d'un anonyme ne fassent sourire plus d'un de nos lecteurs : nous nous hasardons cependant à les publier, ne les trouvant pas tout à fait dénuées de sens.)

« Malgré l'impôt, nous écrit-il, on prodigue le papier blanc d'une manière qu'on pourrait justement taxer d'extravagance. Ce que les diverses administrations publiques consomment de pages blanches dans leurs rapports, lettres ou communications diverses, soit entre elles, soit avec le public, est prodigieux. Les particuliers eux-mêmes, dans leurs correspondances, avis, circulaires, ne donnent pas à leurs lettres moins de quatre pages, lors même qu'ils n'ont à y écrire que quatre lignes. C'est affaire de politesse, dit-on. Politesse! il m'est impossible de comprendre la politesse d'une page blanche, et si la coutume venait à cesser, on arriverait vite à ne plus s'apercevoir de la suppression de ce superflu que l'on jette au panier ou qui encombre les cartons ; ce superflu est à peu près le double du nécessaire. Gœthe se moque d'un gouverneur de Sicile qu'il trouva un jour occupé à dédoubler les lettres qu'il avait reçues, de manière à se faire une petite provision de papier blanc :

« Nous trouvâmes, à Messine, le vieux gouver-
» neur assis à une table, tout près de la fenêtre. Il
» nous tournait le dos. Devant lui était un grand
» monceau d'enveloppes de lettres jaunies, dont
» il coupait fort tranquillement les feuilles non
» écrites, nous donnant ainsi à connaître son hu-
» meur économe. »

» Gœthe était riche, le gouverneur était pauvre. »

Notre correspondant a oublié de faire mention du gaspillage énorme de papier en journaux qui, imprimés à des millions d'exemplaires, meurent les uns après les autres ; en brochures, en livres qu'on ne lit pas, etc. La profusion des correspondances privées est, en comparaison, peu de chose.

LE BEURRE VÉGÉTAL.

L'ARBRE A BEURRE

(Haut Niger).

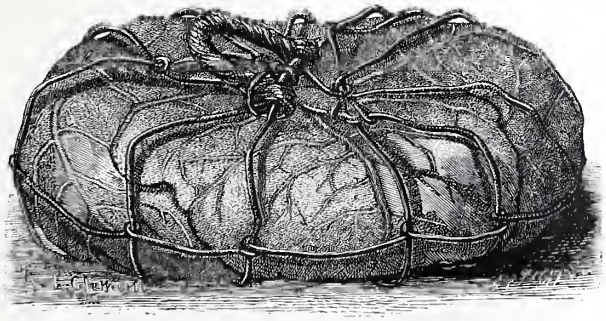
Le *karité* ou arbre à beurre (*Bassia Parkii*) est très commun dans les vallées du haut Sénégal et du haut Niger. C'est un bel arbre à feuilles oblongues et frisées : le fruit est de la grosseur d'une noix ordinaire, recouvert d'une chair savoureuse et excellente au goût. La noix, de forme ovoïde, présente une chair blanche compacte, servant à la confection du beurre végétal.

La récolte commence à la fin de mai et finit aux derniers jours de septembre. Les femmes, les en-

fants, vont journellement dans la forêt, surtout après les orages et les tornades, et rapportent au village de grands paniers ou calebasses remplis des fruits que le vent a fait tomber. Ils les versent dans

Le Karité, ou arbre à beurre. — Branche, fruit, et fruit ouvert.

des trous cylindriques que l'on rencontre çà et là dans les villages bambaras, au milieu même des rues et des places. Les fruits perdent dans ces trous



Pain de beurre extrait du karité.

leur chair qui pourrit; on les y laisse généralement plusieurs mois, souvent même tout l'hivernage. On place ensuite les noix dans une sorte de four vertical en terre, élevé dans l'intérieur des cases; un feu de bois, entretenu sous le four, leur permet de se dépouiller de leur humidité. Dès qu'elles sont bien séchées, on casse les coques, on pile la chair blanche intérieure, que l'on fait griller, puis on l'écrase bien au moyen d'une pierre, de manière à en former une pâte homogène. On la met dans une jarre remplie d'eau froide et on bat vivement, le beurre montant alors à la surface de l'eau. On le retire et on le bat de nouveau pour le tasser et rendre la pâte bien compacte, l'eau qui reste s'écoulant. On le conserve ensuite en l'enveloppant dans des feuilles.

Toutes ces opérations, assez longues avec les moyens rudimentaires qu'emploient les noirs, se font généralement à la saison sèche. Le beurre de karité est d'un usage constant parmi les populations bambaras et malinkés des régions nigériennes; il sert pour la cuisine, pour l'alimentation des grossières lampes du pays, pour la confection du savon, pour peigner les cheveux des femmes, pour panser les plaies, etc. Les Dinlas en exportent de petites quantités vers les rivières du

sud, surtout vers les rivières anglaises. Le commandant Gallieni, qui donne ces renseignements, croit que ce produit pourrait trouver son emploi sur une grande échelle en Europe, non moins que l'arachide, dont nos bâtiments transportent de si gros stocks dans nos ports de Marseille et de Bordeaux [1]. Il pourrait servir non seulement à la confection des savons, mais aussi à celle des bougies. Toujours est-il qu'il existe sur les deux rives du Niger d'immenses forêts de karités, qui n'attendent qu'une exploitation facile et commode pour être mises en œuvre et fournir un objet d'échange peut-être plus précieux encore que l'arachide.

SE SOUVENIR.

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

V. p. 183, 213, 229, 243, 259 et 274.

VIII

Il y eut, en 1823, un gros événement dans mon existence d'enfant : nous changeâmes de domicile; il fallut dire adieu au jardin où j'avais passé mes sept premières années. Il y avait à la nouvelle demeure une belle et vaste cour, mais il n'y avait pas de jardin. J'en eus une vraie tristesse; mon père s'en aperçut et me dit :

— Tu veux un jardin, fais-en un; tu peux prendre tout ce coin de terrain.

Le *coin de terrain* désigné par mon père était aussi agréablement situé que bien exposé, recevant à plein le soleil depuis son lever jusqu'à son coucher; malheureusement toute la cour avait été remblayée de plus d'un mètre de mâchefer. Comment cultiver là-dessus?

Mon père m'indiqua un endroit au dehors, peu éloigné cependant, où je pourrais trouver d'excellente terre; il me mit en main une bêche, une brouette, un râteau; et me voilà charriant. En peu de jours j'eus préparé de quoi faire mes premières plantations; mais, le croira-t-on? pendant près de deux ans je continuai d'apporter de la terre et d'agrandir mon domaine. Mon père, me voyant si bien travailler, doubla l'espace qu'il m'avait donné d'abord, et me dit : — Rien n'est plus beau que de créer soi-même son propre sol.

Je ne tardai pas de m'apercevoir que ce mâchefer, qui m'avait d'abord désolé, formait à mes cultures un sous-sol excellent, véritable drainage qui ne laissait séjourner aucune humidité.

Cette idée qu'eut mon père de me faire créer un jardin fut pour moi le meilleur des exercices et des apprentissages; j'y mis une activité, une passion, des efforts, qui contribuèrent au développement musculaire. Les médecins avaient déclaré que je ne vivrais pas, que je ne dépasserais pas la quatorzième année; mais ils avaient compté sans cette bonne inspiration paternelle. Je suis aujourd'hui encore persuadé que je lui dus le salut.

[1] Voyez page 260.

A quel point j'aimais la moindre de mes plantes, cela ne peut se dire. Semer, planter, voir germer, bouturer, marcoter, c'était pour moi le bonheur.

Je ne sais, d'ailleurs, pour un enfant, rien de plus instructif, de plus sain, que le jardinage; je dis de plus sain même au point de vue moral. Qui a bien observé les phénomènes de la vie végétale, sera prémuni contre bien des chimères et bien des extravagances.

Tout naturellement, le goût du jardinage me fit lier connaissance avec plusieurs jardiniers et avec quelques amateurs de culture, dont plusieurs à peu près de mon âge. Je dois citer, parmi ces derniers, Eugène Pinel, qui s'est fait depuis, à Rouen et par toute la France horticole, une réputation méritée. On l'appelait à Rouen le *médecin des fleurs*, et dès qu'une plante de valeur paraissait irrémédiablement atteinte, on la portait à Pinel, qui, presque toujours, la remettait en vigueur. Quant aux végétaux d'origine exotique, il semblait qu'il prît à cœur non pas seulement de les acclimater, mais de les apprivoiser. Quelles instructives conversations nous eûmes ensemble, notre bonne fortune, nous aussi, nous ayant fait presque voisins.

Je me consolai donc du jardin perdu par la création du jardin nouveau, d'autant plus aimé qu'il était mon œuvre à moi même et que j'en avais seul l'entière disposition. La vaste cour qui l'entourait était d'ailleurs dans une situation délicieuse, dominant la verdoyante et riante vallée de Darnétal, ses jardins maraîchers, ses prairies, ses ruisseaux, et sa côte Sainte-Catherine, si chère aux géologues.

Une autre chose encore me délectait dans le nouveau domaine, et que je n'avais jamais eue à ma disposition, quoique toujours je l'eusse enviée. C'était, dans un coin charmant et tout rustique de la cour, un arbre, un véritable arbre, haut, superbe, plein d'oiseaux en été, et dont j'aimais à entendre le feuillage bruire au souffle du vent : cet arbre était un orme; et savez-vous ce que j'en fis? Mon cabinet de lecture aux beaux jours. Je m'appris, grâce à lui, à grimper aux branches comme un chat. Une de ses fourches, très ouverte et très bien disposée, m'offrait un siège commode et caché par le feuillage. Je passais au haut de mon orme des heures délicieuses à lire les livres que me donnait mon père ou que j'achetais moi-même; car j'eus de très bonne heure, avec le goût des fleurs, celui des bouquins, et toutes les petites pièces que me donnait ma mère s'en allaient au marché aux fleurs ou chez les bouquinistes de la ville, si bien que bouquinistes et fleuristes avaient fini par me connaître et me prendre en affection. Je me plaisais à causer avec eux, et j'en ai reçu souvent de très bons conseils. Je pourrais citer parmi les bouquinistes le père Claverie, qui, ne sachant lire qu'à grand'peine, n'en a pas moins fait pendant plus de soixante ans le commerce des livres, dont il connaissait la valeur comme personne au monde; les bibliophiles en herbe le consultaient avec fruit.

Le plus bizarre, c'est qu'il parlait littérature en fin et délicat connaisseur. J'ai passé des heures à causer avec ce brave homme, et jamais sans profit, surtout dans mon enfance. Pinel et lui sont morts à peu près dans le même temps; mais Pinel n'avait pas soixante ans, et Claverie en avait bien près de quatre-vingts.

Et maintenant, quand je suis au jardin, j'aime à me rappeler Eugène Pinel et ses bonnes leçons. Et puis, au milieu des livres, je pense à Claverie qui m'en a tant vendu autrefois, avec qui j'en ai tant échangé, et qui, lui aussi, guida mon enfance de ses judicieuses indications.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 146, 209 et 278.

X

La boussole simple pourrait suffire, à la rigueur, pour lever un itinéraire : un fil à plomb ou, plus simplement encore, le crayon tenu verticalement devant l'objet visé, sert au besoin *de ligne de foi*, c'est-à-dire ramène au plan horizontal de la boussole les objets visés situés au-dessus de l'horizon, tour, pic ou étoile, et détermine le degré du limbe par lequel passe le rayon visuel.

Toutefois ce procédé ne donne qu'une approximation grossière.

Plusieurs modèles de boussole ont été construits en vue des *levers expédiés* et des reconnaissances rapides. On a cherché à donner à l'instrument une dimension de poche et une disposition qui permît de s'en servir en le tenant simplement à la main, et dispensât d'une mise en station ou établissement fixe.

Telle est la *boussole de Burnier*, contenue dans une boîte elliptique; dans cet instrument, le barreau aimanté porte le limbe très léger sur lequel est tracée la graduation en degrés; la ligne de visée est déterminée par un crin fixé aux deux extrémités d'un diamètre de la boîte. En même temps qu'on vise un point éloigné en se servant du crin, on lit le numéro de la division du limbe qui apparaît devant l'œil : c'est la mesure de l'angle que la ligne de visée fait avec la direction de l'aiguille aimantée ou méridien magnétique.

Dans la *boussole du capitaine Katter*, modification de la boussole Burnier, l'instrument est muni de deux *pinnules;* celles-ci sont deux petites pièces de cuivre, minces, rectangulaires, élevées perpendiculairement au plan de la boussole et diamétralement opposées, percées chacune d'une fente verticale. Sur l'une des pinnules, la fente verticale forme une sorte de fenêtre rectangulaire, qui est traversée verticalement en son milieu par un fil de crin.

Pour viser un objet éloigné, on regarde par la fente de l'autre pinnule de telle sorte qu'on aperçoive l'objet coupé verticalement par le fil qui traverse la fenêtre de la pinnule opposée.

En même temps, l'œil peut apercevoir par double réflexion à travers un prisme, ou par un miroir plan incliné à 45 degrés, le numéro de la division du limbe qui se présente dans la ligne de visée.

Dans la *boussole d'Hossard*, construite et graduée comme la boussole ordinaire, le limbe est fixé à la boîte; celle-ci porte un couvercle qui s'ouvre à charnière et dont la face intérieure est un miroir. Dans le plan de ce miroir, on a tracé une ligne droite.

Pour viser un objet au moyen de cette boussole, il faut tourner le dos à l'objet.

Le Club alpin (*Annuaire* de 1875) recommande l'emploi de la *boussole-rapporteur Hennequin*, boussole munie de deux pinnules et d'un petit pendule mobile autour du style qui supporte l'aiguille : cet instrument permet de mesurer les angles horizontaux en vue de la planimétrie, et les angles verticaux ou angles de pente du terrain.

Tous ces instruments sont également commodes : le tout est d'en avoir la pratique; le meilleur est celui dont on sait se servir.

Mais à tous nous préférons, pour les opérations à main levée, l'ingénieuse *boussole* de poche *du colonel Goulier*, construite par *Tavernier Gravet*. C'est une boîte en bois, d'environ sept centimètres et demi sur cinq et demi, dont le couvercle est percé d'un œilleton muni d'un prisme. On ouvre le couvercle autant que le permet un compas d'arrêt; puis, plaçant l'œil tout près de l'œilleton et regardant l'objet que l'on veut viser, on voit à la fois cet objet et la boussole réfléchie dans un plan vertical. Si alors vous amenez sur l'objet un trait noir vertical que l'on aperçoit à gauche du centre, vous n'avez qu'à lire sur la pointe bleue de l'aiguille l'orientation de l'objet visé.

XI

Mais ce n'est pas tout d'avoir mesuré des angles au moyen de la boussole et noté la direction des objets visés.

La boussole subit une déviation dont on doit tenir compte afin d'avoir une idée exacte de l'orientation.

N'oublions pas, en effet, que l'aiguille aimantée n'indique pas le Nord vrai, mais seulement le Nord magnétique, ou pôle magnétique du Nord. Ce point mystérieux de la région polaire, John Ross, qui l'a découvert pendant son second voyage à la recherche du passage Nord-Ouest (1829-1833), en a déterminé la position par 70° 5′ 17″ de latitude nord et 99° 7′ de longitude ouest de Paris, sur la côte occidentale de la grande péninsule de Boothia-Felix, dans l'Amérique du Nord.

En ce point, l'aiguille aimantée, suspendue de manière à pouvoir tourner librement sur un axe *horizontal*, plongeait sa pointe directement vers le sol, et prenait une position tout à fait verticale.

En ce même point, l'aiguille de la boussole, suspendue sur son pivot vertical, était *folle*, c'est-à-dire ne marquait plus aucune direction déterminée

et restait tournée comme on la plaçait dans son plan horizontal.

Le pôle magnétique n'est pas un point fixe; il est reconnu qu'il se déplace lentement, mais constamment, par un mouvement progressif. Il n'est donc plus aujourd'hui au point où l'a trouvé Ross en 1832. Il s'est probablement déplacé depuis lors de quelques degrés vers l'est.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, ou, comme disent les marins, la *variation du compas*, change suivant les pays, suivant les latitudes, ou, pour mieux dire, d'un point à un autre, et suivant les époques. Cette déviation du vrai Nord est occidentale en France. A Paris, elle était, au 1er janvier 1879, de 16° 56′ ouest, c'est-à-dire que le Nord vrai est à 16° 56′ *à l'est* de la direction donnée par l'aiguille aimantée. Le même jour elle était, à Brest, de 20° ouest; à Naples, de 10° 56′. Elle diminue annuellement de 9′ en moyenne.

Pour dresser une carte d'après le carnet du voyageur, et porter avec précision le tracé de son itinéraire sur une projection, il sera indispensable de connaître quelle est, dans la contrée qu'il a parcourue, la *déclinaison* de l'aiguille aimantée, c'est-à-dire l'écart entre le Nord indiqué par la direction de l'aiguille et le vrai Nord du monde.

Le voyageur doit mesurer cette déviation, sur le terrain même où il opère, par une visée faite de nuit sur l'étoile polaire.

A suivre. PAUL PELET.

BIJOU-RELIQUAIRE EN ÉMAIL DE CATALOGNE.

Le bijou dont on voit ici la reproduction appartient à la riche collection du baron Charles Davillier, dont la perte récente a été si vivement ressentie par ceux qui s'intéressent aux arts et à leur histoire. M. Davillier, habile connaisseur de toutes les œuvres du moyen âge et de la renaissance, avait fait une étude approfondie de celles de l'Espagne, et il a publié, sous le titre de *Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne au moyen âge et à la renaissance*, un livre qui en est la meilleure histoire.

Il y parle de bijoux semblables à celui que représente notre gravure, qui forment comme une classe à part d'émaux propres aux orfèvres de Barcelone de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ses propres paroles :

« Ce sont, dit-il, des émaux incrustés sur des reliquaires, médaillons ou paix de cuivre doré, et aussi sur de petites boîtes que l'on rencontre parfois en Espagne. Les couleurs employées le plus souvent sont le blanc, le noir, le bleu lapis; quelquefois, mais rarement, on rencontre le bleu turquoise. Presque toujours les émaux sont opaques; cependant nous avons vu une paix qui représente la Vierge et l'Enfant, et dont le fond est orné d'émaux translucides verts et rouges. Les émaux n'ont été polis ni après la fusion, ni avant la dorure du métal.

» La forme de ces médaillons est tantôt triangulaire, tantôt carrée, tantôt hexagonale, ovale, etc. Ils se composent ordinairement de deux parties, dont l'une est un cadre découpé à jour ou entouré de rayons; l'autre partie, qui vient s'adapter dans ce cadre, représente assez souvent le saint sacrement accompagné de palmes, d'anges ou de la devise-rébus *esclavo* figurée par un *S* et par un clou (*clavo*) entrelacés [1]; on y voit aussi le monogramme du Christ avec les emblèmes de la Passion, celui de Marie surmonté d'une couronne, ou bien entouré de l'inscription : *Concebida sin pecado original;* parfois, au revers, une miniature est encadrée sous une plaque de cristal.

Bijou-Reliquaire en émail. (Collection du baron Ch. Davillier.)

» De frappantes analogies dans les procédés de fabrication indiquent que tous ces objets proviennent d'un même centre; ce centre était Barcelone. Nous en avons la preuve dans le dessin d'un orfèvre de cette ville, portant la date de 1617 avec la signature *Pere-Pau* (Pierre-Paul) *Garba*, et représentant un de ces médaillons de forme triangulaire. Ces bijoux devaient être fort à la mode à Barcelone vers le commencement du dix-septième siècle, si nous en jugeons d'après le nombre des orfèvres qui les choisirent pour sujet de leur dessin de maîtrise. » M. Davillier cite les noms de *Corbere, Pons, Jacinto, Roig* et *Gonsalva*.

[1] On se servait de ce signe, en Espagne, pour marquer les esclaves sur l'épaule au moyen d'un fer rouge.

ERRATUM.

Page 171. — Transporter la dernière ligne de la seconde colonne au commencement de la première colonne. — Il y a de plus une omission dans ce petit article, mais il serait trop long de la réparer ici; l'occasion s'en présentera plus tard.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

CERVANTES ET SON « DON QUICHOTTE. »

Portrait de Cervantes. — Composition et dessin de Jean-Paul Laurens (¹).

Un jour, à Madrid, nous étions arrêté devant la statue de Cervantes, dont un des bas-reliefs nous montre don Quichotte et Sancho Panza partant en quête d'aventures. Nous vîmes s'approcher une famille de braves gens, qui marchaient lentement, regardant à droite et à gauche, comme des provinciaux ou des étrangers que tout intéresse : ceux-ci étaient des provinciaux. Le père, à la vue du bas-relief, s'écria : « Eh ! Juanito, viens vite ; voilà don Quichotte ! » Juanito, le petit garçon, se mit à battre des mains : « Oui, voilà le Chevalier ! et voici l'Écuyer ! » Les autres membres de la famille les eurent bientôt rejoints. Tous riaient, tous parlaient à la fois. Connaissaient-ils le nom de Miguel de Cervantes Saavedra ? Je n'en sais rien ; mais ils connaissaient don Quichotte et Sancho Panza : c'étaient pour eux d'anciens amis, qu'ils étaient heureux de retrouver.

Tel est, en effet, le caractère de cette œuvre à part, que la vérité et la fiction s'y confondent à ce point qu'on s'intéresse au chevalier errant et à son fidèle écuyer comme à des personnages réels, qu'on s'attache à eux et qu'on les aime. L'enfant à qui on raconte l'histoire des moulins à vent ou de la cage aux lions, croit volontiers que don Quichotte a existé, et on trouverait peut-être, dans quelque pauvre village de la Manche, tel valet de ferme ou telle servante d'auberge qui partage cette croyance. Ils n'ont pas lu l'œuvre de Cervantes, mais ils ont vu

(¹) Voir, à propos de ce portrait, ce qui est dit page 306.

de grossières images où les principales scènes du livre sont représentées. Aucun écrivain, peut-être, n'a été autant que Cervantes populaire, dans le bon sens de ce mot; aucun n'a eu, au même degré, le don de plaire à la fois aux petits et aux grands, à l'ignorant comme au lettré.

I

Miguel de Cervantes Saavedra naquit à Alcala de Henarès en 1547. Il fut baptisé, dans l'église de Santa-Maria la Mayor, le 9 octobre (1). On ne sait pas exactement le jour de sa naissance : on suppose que ce fut le 29 septembre, jour de saint Michel.

Sept villes ont prétendu à l'honneur d'avoir donné le jour au « prince des écrivains espagnols. » La critique moderne a pu écarter successivement les prétentions de cinq de ces villes : restaient Alcala de Henarès et Alcazar de San-Juan, qui toutes deux produisaient un document authentique. Deux enfants, portant ce même prénom de Miguel, ce même nom de Cervantes, furent baptisés, l'un à Alcala, le 9 octobre 1547; l'autre à Alcazar, le 9 novembre 1558. Lequel des deux a écrit *Don Quichotte?* Les uns tenaient pour le Cervantes d'Alcala, les autres pour le Cervantes d'Alcazar; mais on a fait remarquer que ce dernier n'aurait eu que treize ans lors de la bataille de Lépante (1571), et que, par conséquent, il n'aurait pu combattre à bord d'une galère espagnole, comme le fit l'auteur de *Don Quichotte;* puis on a retrouvé, dans les bibliothèques et les archives publiques, des actes où Cervantes, le vrai Cervantes, figure comme natif d'Alcala de Henarès, et la question a été définitivement tranchée.

Il n'en est pas moins établi que deux « Miguel de Cervantes » ont vécu à la même époque : nous insistons sur ce fait, non seulement parce qu'il est peu connu en France, mais parce qu'il a son intérêt pour la biographie de l'auteur de *Don Quichotte.* Des deux Cervantes, l'un s'est illustré comme soldat avant de s'illustrer comme écrivain; l'autre nous est présenté comme ayant été *mozo de muchos amos* (serviteur de beaucoup de maîtres), ce qui, en bon castillan, veut dire esclave de beaucoup de vices. N'a-t-on pas confondu quelquefois le grand écrivain avec son triste homonyme? C'est l'opinion, aujourd'hui, de la plupart des critiques espagnols (2). Les premiers biographes de Cervantes avaient reproduit, les uns après les autres, un certain nombre d'anecdotes qui reposaient uniquement sur des traditions locales : plus tard, on a été aux sources, on a comparé les faits et les dates, on a exigé des preuves, et de ces anecdotes, les unes ont été définitivement écartées; les autres ont pu être attribuées, en toute vraisemblance, à ce second Cervantes, qui n'avait de commun que le nom avec l'auteur de *Don Quichotte* (1).

A s'en tenir aux faits certains, on sait peu de chose des premières années de Miguel de Cervantes. Ses parents, Rodrigo de Cervantes et Léonor de Cortinas, étaient de bonne noblesse. L'état de fortune de la famille était modeste. La vie devait être celle de gentilshommes de province, pauvres, fiers, parlant souvent des aïeux, ayant le culte du passé et peut-être quelque dédain du présent. On trouve une trace de ces premières impressions de l'enfance dans la préface de *Don Quichotte* (2e partie), où Cervantes parle de lui-même : « La pauvreté, dit-il, peut couvrir d'un nuage la noblesse; elle ne l'obscurcit jamais tout à fait. »

Il est probable que l'éducation de Cervantes fut commencée à Alcala de Henarès, qui était, au seizième siècle, le siège d'une université. Il étudia ensuite à Madrid, sous la direction de Lopez de Hoyos, humaniste distingué. En 1568, ce Lopez de Hoyos fut chargé de composer une relation de la mort et des funérailles d'Élisabeth de Valois, femme de Philippe II. Il y inséra une élégie et quelques autres pièces de vers avec cette note : « Ces poésies sont de Miguel de Cervantes, notre cher et bien-aimé disciple. »

Ici, une lacune de deux ans dans la vie de Cervantes. En 1570, nous le retrouvons à Rome, attaché au cardinal Acquaviva en qualité de *camarero* (valet de chambre). Il avait quitté l'Espagne à la suite d'un duel où son adversaire, un certain Antonio de Sigura ou Segura, avait été grièvement blessé. On a retrouvé l'ordre, daté du 15 septembre 1569, d'arrêter Miguel de Cervantes, « condamné à avoir publiquement la main droite coupée, et à rester exilé du royaume pendant dix ans. » (2) Il n'était pas rare, alors surtout que la victime d'un duel appartenait à une famille puissante, que le vainqueur fût poursuivi et obligé de chercher son salut dans la fuite. On cite une aventure semblable dans la jeunesse de Lope de Vega et aussi dans la jeunesse de Quevedo. Cervantes trouva un refuge auprès du cardinal Acquaviva, qu'il avait pu connaître à Ma-

(1) Voici la traduction de l'acte de baptême de Cervantes :

« Dimanche neuvième jour du mois d'octobre, année du Seigneur mil cinq cent quarante-sept, a été baptisé Miguel, fils de Rodrigo de Cervantes et de son épouse doña Léonor; son parrain a été Juan Pardo; il a été baptisé par le révérend seigneur Serrano, curé de Notre-Dame; ont été témoins Baltasar Vasquez, sacristain, et moi qui l'ai baptisé et ai signé de mon nom. — SERRANO. »

Le nom de *Saavedra*, que Cervantes ajouta au sien, était le nom d'une aïeule du côté maternel.

(2) Voy. notamment *la Verdad sobre el Quijote* (la Vérité sur Don Quichotte), par don Nicolas Diaz de Benjumea.

(1) On peut citer, comme exemple, le prétendu emprisonnement de Cervantes à Argamasilla à la suite de je ne sais quelle aventure. Est-ce à dire que la tradition qui s'est transmise de père en fils, à Argamasilla même, n'ait aucun fondement? Non sans doute. Il nous paraît probable qu'un Miguel de Cervantes a dû être emprisonné dans ce bourg de la Manche; mais nous croyons, avec les juges les plus autorisés, qu'il s'agit ici de cet aventurier qui était « le serviteur de beaucoup de maîtres », et non de l'auteur de *Don Quichotte.* — On peut voir (Ire série, t. XXXVIII, p. 328) une gravure de la maison où, d'après la tradition locale, le prisonnier aurait été enfermé.

(2) Le texte du mandat d'arrêt est donné par don Jerónimo Moran, dans le tome III de la belle édition de *Don Quichotte* faite à l'Imprimerie nationale (Madrid, 1863).

drid, lorsque ce prélat était venu porter à Philippe II les compliments de condoléance du pape à l'occasion de la mort de don Carlos.

Quoi qu'il en soit, Cervantes, chez qui on note à toutes les époques de sa vie un goût décidé pour l'action, se fatigua bientôt de la situation qu'il occupait dans la maison du cardinal. Il prit du service dans les troupes espagnoles alors en Italie, et entra, comme simple soldat, dans la compagnie du capitaine don Diego de Urbina. A la bataille de Lépante (7 octobre 1571), il était à bord de la galère *Marquesa,* souffrant d'une fièvre intermittente. Il se leva aux premiers bruits du combat, pour se rendre à son poste. Il se conduisit en héros : épuisé par la maladie et perdant son sang par trois blessures, dont deux à la poitrine et une à la main gauche, il combattit jusqu'au bout, et mérita par sa valeur d'être signalé au général en chef, le fameux don Juan d'Autriche. Les blessures qu'il avait reçues le retinrent pendant plusieurs mois à l'hôpital de Messine. Il resta, toute sa vie, estropié de la main gauche. Longtemps après, un écrivain anonyme, envieux du succès de *Don Quichotte*, essaya de rendre l'auteur ridicule en le traitant de manchot. Cervantes répondit fièrement : « Je n'ai pas perdu la main dans quelque querelle de taverne, mais dans la plus noble rencontre qu'aient vue les temps passés et présents. Si mes blessures ne brillent pas aux yeux de celui qui les regarde, elles sont du moins estimées de ceux qui savent où je les ai reçues. Je crois que le soldat fait meilleure figure mort dans le combat que libre dans la fuite; et si, par un miracle, il m'était donné de choisir, j'aimerais mieux avoir pris part comme je l'ai fait à cette bataille prodigieuse, que de me trouver aujourd'hui sans blessure pour n'y avoir pas été. »

Cervantes passa six ans en Italie. Il vit les principales villes. Il étudia la langue, la littérature, les mœurs. Il put admirer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Pour un observateur comme lui, qui voyait vite et juste, ces six années ne furent pas perdues. L'obscur soldat faisait provision de souvenirs, dont plus tard le poète sut tirer parti.

Cependant, don Juan d'Autriche n'avait pas oublié le héros de Lépante. Il lui remit une lettre pour Philippe II, dans laquelle il demandait au roi de lui donner le commandement d'une compagnie, et Cervantes s'embarqua pour l'Espagne à bord du navire *el Sol* (septembre 1575). Jeune, épris de son métier, confiant dans l'avenir, la fortune, à ce moment de sa vie, semblait lui sourire : tout, jusqu'au nom du navire qui le portait, était d'un heureux présage. Le 26 septembre au soir, un marin signala quatre bâtiments moresques. Pendant toute la nuit, les Mores donnèrent la chasse à l'Espagnol; le lendemain, dès l'aube, le combat s'engagea. Cervantes nous en a laissé un tableau saisissant : « Les Mores mirent à la mer une petite barque, et un renégat, qui la montait, somma notre capitaine de se rendre, disant qu'il lui serait impossible de résister à des forces supérieures; il déclara, au nom d'Arnaut-Mami, son chef, que si notre navire faisait feu, le capitaine serait pendu à un mât, et il ajouta encore d'autres menaces. Le capitaine, pour toute réponse, dit au renégat que s'il ne s'éloignait pas immédiatement, il coulerait à fond son embarcation. Dès que ces paroles eurent été rapportées à Arnaut-Mami, il commença à jouer de son artillerie avec tant de rapidité et de furie que c'était vraiment merveille. Nous en fîmes autant de notre côté : bientôt un de leurs bâtiments, atteint en plein par notre feu, sombra sans avoir pu être secouru. Alors les Turcs nous entourèrent, et dans l'espace de quatre heures ils s'élancèrent quatre fois à l'abordage, et autant de fois ils furent repoussés avec perte. Mais, pour ne pas vous fatiguer des détails de cette aventure, je dirai seulement qu'après seize heures de combat, notre capitaine ayant été tué ainsi que la plus grande partie de l'équipage, les ennemis, dans un neuvième et dernier assaut, s'emparèrent du navire. »

Les survivants, parmi lesquels Miguel de Cervantes et son frère Rodrigo, furent conduits à Alger. Les parents de Miguel et de Rodrigo vendirent ou engagèrent le peu qu'ils possédaient, leur sœur sacrifia sa dot, et quelques amis vinrent en aide à la famille. L'argent destiné au rachat des deux frères fut envoyé à Alger; mais Dali-Mami, leur maître, homme aussi avare que cruel, déclara que la somme était suffisante pour l'un des deux captifs, non pour les deux. Miguel de Cervantes n'hésita pas : il fit mettre son frère en liberté.

La captivité de Cervantes, qui dura cinq ans, est un drame qui nous émeut et nous touche autrement que tous ceux qu'il écrivit plus tard pour le théâtre. Travaux excessifs, injures, mauvais traitements, rien n'était épargné aux esclaves de Dali-Mami. Cervantes supporta tout avec un courage, avec une dignité, qui lui valurent l'admiration de ses compagnons de captivité et le respect de son maître lui-même. Plus tard, faisant allusion à ces temps d'épreuve dans sa nouvelle du *Captif*, il put se rendre ce témoignage, confirmé par les contemporains : « Un soldat espagnol, du nom de Saavedra, fit, pour recouvrer sa liberté, des choses dont ces gens-là se souviendront longtemps, et cependant son maître ne leva pas une seule fois le bâton sur lui. » Citons un trait entre dix. Cervantes avait gagné le gardien d'une propriété, située près d'Alger, dans laquelle était un souterrain qui pouvait servir de refuge. Il fait évader plusieurs captifs espagnols; il s'échappe à son tour et va les rejoindre; mais, trahis par un renégat, les fugitifs sont saisis dans leur retraite et conduits devant le dey d'Alger. Cervantes se dénonce lui-même : c'est lui qui a tout conçu, tout dirigé, tout exécuté; c'est lui seul qu'il faut punir. Le dey le fait charger de chaînes, et le menace de la mort dans les pires supplices s'il ne dit pas les noms de ceux qui l'ont aidé à préparer sa fuite. Cervantes reste impassible. Le dey, saisi d'admiration, lui fait grâce : il l'achète

à Dali-Mami, pour le garder parmi ses esclaves. (1).

D'après le père Haedo, contemporain de Cervantes, celui-ci ne chercha pas seulement à se rendre libre et quelques-uns de ses compagnons avec lui. Il avait fait un rêve plus grand : entraîner les soldats espagnols captifs comme lui dans une révolte ouverte, soulever les vingt mille chrétiens qui étaient alors dans les bagnes d'Alger, s'unir aux mécontents, renverser le dey, s'emparer de la ville et y planter l'étendard de la Foi : « Si la fortune, dit le père Haedo, avait répondu à son courage et à son génie, Alger appartiendrait aujourd'hui aux chrétiens, car ses projets allaient jusque-là. » Qui donc a fait ce rêve : est-ce Cervantes? est-ce don Quichotte? ou plutôt n'est-ce pas l'un et l'autre? Plus d'un écrivain de l'autre côté des Pyrénées, parmi ceux qui ont étudié Cervantes de plus près, a pensé qu'il avait mis dans son héros une part de lui-même, la meilleure :

Y en su designio profundo,
Pusó, al retratar su loco,
De sí Cervantes un poco;
Lo demas, de todo el mundo. (2)

La captivité de Cervantes prit fin en 1580. Il dut sa liberté à ces admirables frères de la Merci, qui employaient toutes les ressources de leur ordre au rachat des chrétiens, poussant parfois la charité, lorsque l'argent manquait, jusqu'à prendre eux-mêmes la place des captifs. Ceux qui rachetèrent le futur auteur de *Don Quichotte* s'appelaient le père Juan Gil et le père Antonio de la Bella : ces deux noms doivent être cités avec honneur dans toute biographie de Cervantes.

De retour en Espagne, il reprend immédiatement du service : sa main gauche est estropiée, mais la droite peut tenir une épée. Servit-il comme simple soldat, ou comme officier? Ce point ne nous paraît pas avoir été bien éclairci : il est probable, en tout cas, qu'il n'eut pas à se louer encore de la fortune; car, au bout de quatre ans, nous le voyons abandonnant tout à coup la carrière des armes pour celle des lettres. Il avait alors trente-sept ans (1584).

II

Son début fut la pastorale intitulée *Galatée*. Il se mit en scène lui-même sous le nom du berger Elicio. En même temps, par un hommage dans le goût du temps, il faisait, sous le nom de Galatée, le portrait de sa fiancée, doña Catalina de Palacios, qu'il épousa peu de temps après. Le ménage s'établit à Esquivias, petite ville près de Madrid, où vivait la famille de doña Catalina. Cervantes pouvait aller facilement à Madrid : il entra en relation avec plusieurs hommes de lettres, et il aborda le théâtre.

Dans son enfance, Cervantes avait vu ce Lope de Rueda, auteur et comédien, qui, avec sa troupe, allait de ville en ville, et qui a mérité d'être appelé « le père du théâtre espagnol. » (1) Il parle de lui avec admiration. Lope de Rueda avait disparu, laissant plusieurs continuateurs, parmi lesquels Alonso de la Vega et Juan de Timoneda méritent d'être cités. Le goût des représentations dramatiques s'était développé rapidement. Deux théâtres en plein vent avaient été construits à Madrid : celui de *el Principe* et celui de *la Cruz*. Cervantes y donna (nous dit-il lui-même) une trentaine de comédies. Il écrivit aussi des intermèdes, petites pièces qui étaient représentées, non à la fin d'un drame, comme on le fait aujourd'hui, mais entre les actes mêmes du drame. La plupart des comédies de Cervantes ont été perdues. Celles qui sont arrivées jusqu'à nous n'offrent, il faut bien le dire, qu'un faible intérêt (2). On reconnaît mieux l'auteur de *Don Quichotte* dans certains intermèdes d'un dialogue vif, d'une observation amusante : il y a quelques années, un de ces intermèdes, traduit en français et représenté, à Paris même, dans une matinée littéraire, obtint un succès de franche gaieté.

Un traité passé entre Cervantes et un certain Rodrigo Osorio, acteur et directeur de théâtre, contient quelques détails curieux sur les mœurs littéraires du temps. Cervantes s'engage à écrire six comédies, qu'il remettra à l'impresario aux dates fixées par celui-ci. De son côté, l'impresario s'engage à faire représenter chacune de ces comédies dans un délai de vingt jours à partir de la remise du manuscrit. Les droits d'auteur seront de *cinquante ducats* pour chaque comédie (3), qui devra « être des meilleures qu'on ait vu représenter en Espagne. » Dans le cas contraire, c'est-à-dire si la pièce n'est pas accueillie avec faveur par le public, l'auteur renonce aux cinquante ducats.

Les ressources que Cervantes avait demandées au théâtre lui échappèrent bientôt. Lope de Vega parut, et ce génie fécond, riche de fantaisie et d'invention poétique, effaça tous ses rivaux : les comédiens, le public, ne voulaient plus d'autres pièces que les siennes. Le pauvre Cervantes dut chercher un nouveau gagne-pain. Alors commença pour lui une vie d'aventures et d'expédients. En 1587, il se rend à Séville et il y est employé comme contrôleur du marché au blé : il est payé trois francs par jour. Pendant plus de quinze ans, il parcourt l'Andalousie, tour à tour agent d'affaires pour le compte de particuliers; commis aux vivres, occupé à réquisitionner des blés pour la flotte; percepteur d'impôts, allant de village en village pour faire rentrer les taxes arriérées.

(1) Pour l'histoire détaillée de la captivité de Cervantes, on peut consulter sa biographie par Navarrete, reproduite dans plusieurs éditions; — l'étude publiée par don Carlos Aribau, dans la collection des classiques de Rivadeneyra; etc.

(2) Ces vers sont du regretté Hartzenbusch, poète et érudit : « En » son dessein profond, Cervantes, pour faire le portrait de son fou, a » pris une part de lui-même; le reste, il l'a pris de tout le monde. »

(1) Moratin, *Origines del teatro español*.

(2) Le théâtre de Cervantes a été en partie traduit, en partie analysé, par M. Alphonse Royer.

(3) C'est-à-dire environ 500 francs, s'il s'agit de ducats d'or, ou la moitié, s'il s'agit de ducats d'argent.

Statue de Cervantes devant le palais des Cortès, à Madrid [1].

[1] La statue de Cervantes, œuvre de don Antonio Sola, date de 1835. On y lit cette inscription : « A Miguel de Cervantes Saavedra; » prince des écrivains espagnols : année 1835. »

La maison où mourut Cervantes, à Madrid, a été démolie en 1833 et reconstruite sur un nouveau plan. Il n'en est pas de même de la maison où il a vécu à Valladolid (voy. la gravure de la page 305) : cette maison, heureusement conservée, offre un réel intérêt historique.

Un jour vint où cet homme d'un si rare courage se sentit défaillir : il écrivit au roi, rappelant ses services passés et demandant un emploi en Amérique, « dernier refuge, dit-il, de tous les désespérés d'Espagne. » Sa requête fut repoussée. Il avait subi bien des épreuves : il lui en était réservé une plus terrible que toutes. Au moment de rendre ses comptes de percepteur, qui étaient liés à ceux d'autres agents, il fut arrêté pour un déficit de quelques centaines de francs et emprisonné à Séville. Ses biographes ont tenu à le justifier; ils ont voulu établir qu'après avoir été remis en liberté, il avait été de nouveau employé comme agent du gouvernement : cette discussion était-elle bien utile? La vie de Cervantes, sa vie tout entière, n'est-elle pas la plus éclatante des justifications?

Pendant son long séjour dans le midi de l'Espagne, il avait un domicile à Séville : c'était pour lui une sorte de quartier général, où il s'arrêtait entre deux expéditions. On sait qu'à la fin du seizième siècle, Séville, en même temps qu'un grand port de commerce, était une des villes les plus renommées d'Espagne par ses poètes et ses artistes. Cervantes était lié d'amitié avec le peintre Francisco Pacheco, dont l'atelier était une véritable académie, rendez-vous des écrivains et des beaux esprits. Chez Pacheco, il retrouvait Fernando de Herrera, un des meilleurs poètes lyriques de l'Espagne; Juan de Jauregui, peintre en même temps que poète, dont le nom reviendra tout à l'heure à propos du portrait de l'auteur de *Don Quichotte;* Pablo de Cespédès, peintre aussi, poète et érudit; vingt autres encore qui formaient, dans la littérature comme dans l'art, l'*école sévillane*. Rarement le goût de la poésie fut poussé aussi loin qu'il l'était alors dans la capitale de l'Andalousie. A côté des vrais écrivains, on rencontrait, dans tous les rangs de la société, dans tous les états, des amateurs faisant profession de poésie. Il y avait des poètes parmi les magistrats, les avocats, les procureurs, les médecins, les notaires, les négociants, les militaires, les musiciens, les charpentiers, les barbiers; on en trouvait jusque parmi les alguazils [1]. Que leurs vers fussent tous également bons, nous n'oserions l'affirmer; mais il semble que dans une société où le culte des lettres était à ce point répandu, Cervantes ait dû être apprécié, et on aime à penser que, parmi toutes les tristesses de sa vie, il a pu trouver un peu de consolation de ce côté et un peu d'oubli.

Philippe II étant mort, son successeur transporta la cour à Valladolid. Cervantes se rendit dans cette ville en 1603 : on suppose qu'il voulut, sous un nouveau roi, tenter encore une fois la fortune. La maison qu'il habitait, et dont notre gravure reproduit la façade, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour les *cervantistes :* on y célèbre les anniversaires de la naissance et de la mort du grand écrivain. Dans un discours prononcé à un de ces anniversaires, notre honorable ami don José Casenave a donné des détails intéressants sur la maison de Cervantes. Elle était située hors de la ville, près de l'abattoir, dans un faubourg mal fréquenté. Cervantes avait avec lui sa femme, sa fille, une sœur, une nièce, et une parente éloignée qu'il avait prise à sa charge; ces vaillantes femmes faisaient des travaux de couture. Jamais la détresse de la famille n'avait été si grande, et don José Casenave a pu dire, devant un auditoire ému : « Dans cette maison, Cervantes a connu les jours sans pain, les nuits sans lumière et sans feu. »

Il est pénible sans doute d'insister sur cette vie misérable d'un grand homme : il nous faut cependant citer encore un exemple de la mauvaise fortune qui semblait poursuivre Cervantes. Le quartier éloigné où il vivait était souvent le théâtre de rixes. Une nuit, Cervantes entend des cris près de sa maison; il sort dans la rue, et trouve un homme grièvement blessé. C'était un gentilhomme nommé Gaspar de Ezpeleta, qui expira au bout de quelques heures. Cervantes, accusé de l'avoir assassiné, fut traîné en prison, avec sa fille, sa sœur et sa nièce. Il fut bientôt relâché; mais cette aventure le décida sans doute à s'éloigner de Valladolid, et il s'établit avec sa famille à Madrid, où allait s'imprimer la première partie de *Don Quichotte* (1605).

Cette première partie de *Don Quichotte* fut composée, selon toute vraisemblance, pendant le séjour de Cervantes dans le midi de l'Espagne. Sa vie nomade, soit comme commis aux vivres, soit comme percepteur d'impôts, ne se prêtait guère à un travail suivi; mais il lui était facile, dans ses expéditions à travers les villages de l'Andalousie, pendant les longues heures passées sur un cheval ou sur une mule, de combiner les détails d'un épisode qu'il écrivait plus tard, à Séville, en quelques jours de loisir. Or, la première partie de *Don Quichotte* n'est, à proprement parler, qu'une suite d'épisodes dont l'ordre pourrait être interverti souvent sans que l'intérêt s'en ressentît; tandis que la seconde partie, écrite alors que la vie de Cervantes était devenue sédentaire (de 1605 à 1615), nous montre un récit qui se tient, des faits qui s'enchaînent, une action bien liée et bien conduite, en un mot, tous les signes d'un travail soutenu. Il est probable que les chapitres de la première partie avaient été lus, par Cervantes lui-même, à ses amis réunis dans l'atelier de Pacheco. L'œuvre, en tout cas, était connue des lettrés avant d'avoir été publiée : on en trouve la preuve dans une lettre de Lope de Vega du 4 août 1604.

Pour tout lecteur attentif, il est bien clair que le type définitif de don Quichotte n'a pas été conçu d'un seul coup. Au début, nous rions franchement des exploits du chevalier errant, et dans toute la première partie, c'est l'élément comique qui domine : dans la seconde partie, les côtés nobles et élevés du caractère du héros sont mis en pleine lumière; s'il fait encore quelques folies, nous en sourions avec indulgence; par sa patience, par sa bonté, il a conquis notre sympathie; nous nous

[1] Voy. Benjumea, ouvr. cité, p. 138.

intéressons malgré nous à ses entreprises chimériques; nous l'admirons quand il nous parle des lettres, du gouvernement, de la morale, et il se trouve enfin que ce prétendu fou nous donne des leçons de suprême sagesse.

Un érudit, don Adolfo de Castro, a retrouvé la première idée de *Don Quichotte* dans un curieux intermède qu'il attribue avec raison à Cervantes : certaines expressions, certains tours, parfois des passages entiers, ne semblent laisser aucun doute à ce sujet [1]. C'est l'esquisse avant le tableau. Un brave homme, Bartolo, à force de lire des livres de chevalerie, s'est mis en tête de courir les aventures. Il part, suivi de son valet; mais il s'aperçoit à ses dépens (comme plus tard don Quichotte) que le métier de redresseur de torts n'est pas sans inconvénients. Roué de coups, on le ramène chez lui pour le mettre au lit. Des musiciens sont appelés pour fêter son retour, et la pièce finit, selon l'usage, par des danses et des chansons.

Il y a loin, sans doute, de cet intermède au chef-d'œuvre de Cervantes. On reconnaît cependant, dans Bartolo, une première ébauche de don Quichotte. Peu à peu, le personnage de l'intermède s'est transformé dans l'esprit de Cervantes : les traits se sont accentués, la figure s'est mieux éclairée, et, comme si don Quichotte eût vieilli avec Cervantes lui-même, son masque est devenu de plus en plus sérieux et grave. A la fin ils se confondent presque, et quand on arrive aux derniers instants de don Quichotte, il semble que ce soit Cervantes, toujours si bon et si ferme, qui parle par sa bouche. Est-ce à dire que Cervantes ait voulu se peindre lui-même dans son héros? Non, sans doute, il n'a pas eu ce parti pris; mais il lui est arrivé comme à tant d'autres, parmi les plus grands, de mettre une part de lui-même dans ce fils de son esprit. Quand vous lisez *Don Quichotte*, rappelez-vous la vie de Cervantes. Pensez au soldat, qui rêve la gloire à Lépante; au captif, qui rêve la conquête d'Alger; au poète, qui rêve les triomphes du théâtre : partout le rêve, et partout aussi un réveil douloureux. Le soldat est oublié; le captif, trahi; le poète, repoussé du théâtre; l'homme, enfin, traîne de ville en ville une existence misérable. Plus d'une fois Cervantes a combattu contre les moulins à vent, et chaque fois il a été rejeté sur le sol, meurtri et désespéré. Oui, il a mis une part de son cœur et de ses souffrances dans don Quichotte, et c'est pourquoi la lutte de don Quichotte contre des chimères a parfois le caractère d'une réalité dramatique. Pour la critique espagnole, le héros de Cervantes est autre chose qu'un personnage comique : c'est un type idéal, comme Hamlet, comme Alceste, comme Faust. Dire de quelqu'un qu'il est « un don Quichotte », c'est dire sans doute qu'il vit volontiers dans le monde de la fantaisie, mais c'est dire aussi qu'il place au-dessus de tout la vérité et la justice.

[1] Don Adolfo de Castro, *Varias obras inéditas de Cervantes* (Madrid, 1874).

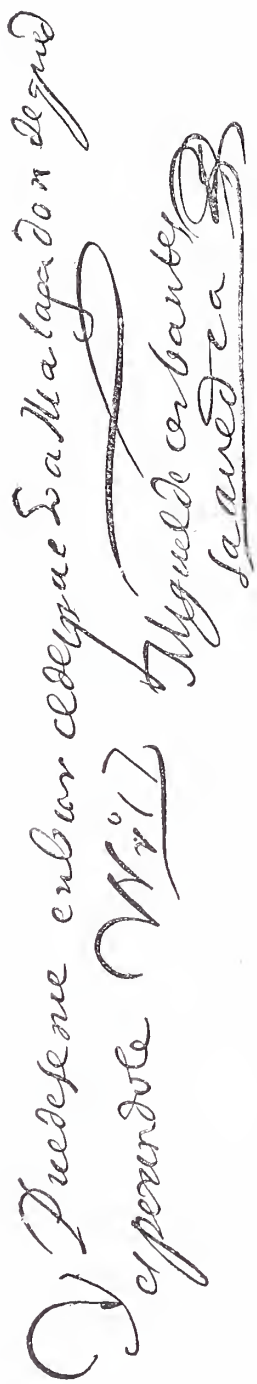
III

Cervantes avait cinquante-huit ans quand il publia la première partie de *Don Quichotte*. Le succès fut grand, et dans cette même année 1605, il se fit quatre éditions : deux à Madrid, une à Valence et une à Lisbonne. L'éditeur, Francisco de Robles, libraire du roi, avait fait une belle affaire; mais il ne paraît pas que la situation de l'auteur se fût beaucoup améliorée. Il dut cependant à la publication de *Don Quichotte* deux protecteurs puissants, le comte de Lemos, plus tard vice-roi de Naples, et Bernardo de Sandoval, archevêque de Tolède, tous deux lettrés et dignes de le comprendre.

A partir de 1605, Cervantes vécut à Madrid. En 1613, il y publia le recueil de ses *Nouvelles exemplaires*. Il les appelle ainsi, dit-il, « parce que, si l'on y regarde bien, il n'en est aucune d'où l'on ne puisse tirer un exemple utile. » Et il ajoute : « Si je croyais que ces nouvelles pussent faire naître chez celui qui les lira quelque mauvais désir ou quelque mauvaise pensée, plutôt que de les publier, je me couperais la main avec laquelle je les ai écrites. » Tout Cervantes est dans ce mot. Aucun écrivain n'a été plus profondément, plus sincèrement moral. S'il se trouve par hasard dans ses œuvres quelque phrase qu'on y voudrait supprimer, la faute n'est pas à lui, mais au goût du temps.

Il semble que ces dernières années (de la publication de la première partie de *Don Quichotte* aux *Nouvelles exemplaires*) marquent, dans la vie de Cervantes, un moment de repos : c'est le port après la tempête. Il vivait tranquille au milieu des siens, faisant de temps en temps un séjour à Esquivias, où sa femme avait encore des parents. Il finissait sa vie comme il l'avait commencée, dans la pauvreté; mais il y avait loin de cette pauvreté à l'extrême détresse d'autres temps, et maintenant du moins, grâce aux deux protecteurs dont nous avons rappelé les noms, l'existence de la famille était assurée. Cervantes avait des envieux; il avait aussi des ennemis, et tel de ses confrères dont il avait critiqué le faux goût ne lui pardonna jamais. Ce n'étaient pas seulement des écrivains obscurs qui s'acharnaient sur lui; Lope de Vega lui-même, s'appliquant à tort ou à raison certaines réflexions de Cervantes à propos du théâtre contemporain, s'oublia un jour jusqu'à écrire : « Parmi tant de poètes, il n'en est pas un seul aussi mauvais que Cervantes. » Sans doute Cervantes fut sensible à de telles attaques; mais il put les dédaigner en voyant sa gloire chaque jour grandissante. On a dit souvent qu'il avait été méconnu jusqu'au jour de sa mort : c'est là une erreur, et quatre éditions qui se succèdent en une seule année sont le gage d'un succès bien rare pour l'époque. Plus d'une anecdote, au besoin, prouverait combien le nom de Cervantes était déjà populaire. Un jour, revenant d'Esquivias à Madrid avec des amis, il fait la ren-

contre d'un étudiant qui, suivant la même route, propose aux voyageurs de se joindre à eux. Les voilà cheminant ensemble et devisant de choses et d'autres, quand un des compagnons de Cervantes prononce son nom. Aussitôt l'étudiant saute à bas de sa mule, et, saisissant la main gauche de Cervantes (la main estropiée), il s'écrie dans son enthousiasme : « Celui-ci est le manchot illustre, l'auteur fameux entre tous, le favori des muses! »



Y puedeseme enbiar el despacho a Malaga donde quedo esperandole. Nº 17. (Et l'on peut m'envoyer la dépêche à Malaga, où je reste à l'attendre. 17 novembre.)

Cette phrase est la dernière d'une lettre de Cervantes, en date du 17 novembre 1594, adressée au roi, suivant l'usage du temps, et en réalité destinée à être remise au secrétaire du Conseil des finances. Cervantes y rend compte des sommes qu'il a reçues pour dîmes royales et autres contributions dont la perception se trouvait en retard. Il lui reste à recevoir encore certaines taxes qu'il énumère et pour lesquelles il demande qu'un délai de vingt jours lui soit accordé. — On croit que Cervantes avait une très mauvaise vue. Dans cette lettre, en effet, plusieurs mots sont mal écrits ou inachevés. On remarquera, dans notre fac-similé, le mot *qued* au lieu de *quedo* (je reste).

L'auteur de *Don Quichotte* embrassa l'étudiant, et lui dit avec sa bonhomie ordinaire : « Je suis Cervantes, il est vrai, mais je ne suis pas le favori des muses; remontez sur votre mule, et continuons notre route en causant comme de bons amis. »

Du vivant de Cervantes, sa renommée avait passé les monts. L'archevêque de Tolède, Bernardo de Sandoval, ami des lettres et (nous l'avons vu) protecteur de Cervantes, rendant visite à l'ambassadeur de France à Madrid, la conversation tomba sur la littérature espagnole. L'ambassadeur et les gentilshommes qui l'entouraient parlèrent avec les plus grands éloges de l'auteur de *Don Quichotte*, « qui était tenu en grande estime en France et dans les royaumes voisins. » [1] Un prêtre de la suite de l'archevêque s'offrit à conduire ces gentilshommes chez Cervantes, offre qui fut acceptée avec empressement. Ils se montrèrent curieux de tout ce qui touchait l'illustre écrivain, s'informant de son âge, de sa profession, de sa qualité, de sa situation sociale; le prêtre répondit que Cervantes était vieux, soldat, gentilhomme et pauvre. Un des Français dit aussitôt : « Si c'est le besoin qui le force à écrire, Dieu veuille qu'il reste toujours pauvre; car, par ses œuvres, il enrichit l'humanité tout entière! »

Toujours simple, toujours modeste, honoré cependant et ayant enfin conscience de son génie, Cervantes écrivait la seconde partie de *Don Quichotte :* il mettait la dernière main à son chef-d'œuvre, quand il fut prévenu par un auteur inconnu, qui, sous ce même titre (*Seconde partie de Don Quichotte*), publia une suite des aventures du chevalier errant. Le livre, signé Fernandez de Avellaneda, parut en 1614. Malgré les patientes recherches de la critique espagnole, on ignore encore quel est l'écrivain contemporain qui se cachait sous ce pseudonyme d'Avellaneda : aussi bien, l'auteur inconnu ne vaut pas le mal qu'on s'est donné pour découvrir son nom, et l'oubli est bien ce qu'il mérite. Non content de voler l'auteur de *Don Quichotte,* il l'insultait grossièrement. Cervantes fit la seule réponse digne de lui : il hâta la publication de la seconde partie de *Don Quichotte*, et, à la première page du livre, il mit ces mots, où se retrouve la vieille fierté castillane : « Qui que tu sois, lecteur illustre ou peut-être plébéien, tu dois attendre ce prologue avec impatience, croyant y trouver des paroles de vengeance et de représailles contre l'auteur de l'autre *Don Quichotte*. Je ne te donnerai pas cette satisfaction. On dit, il est vrai, que les injures réveillent la colère dans le cœur du plus humble; mais j'entends faire exception à cette règle. »

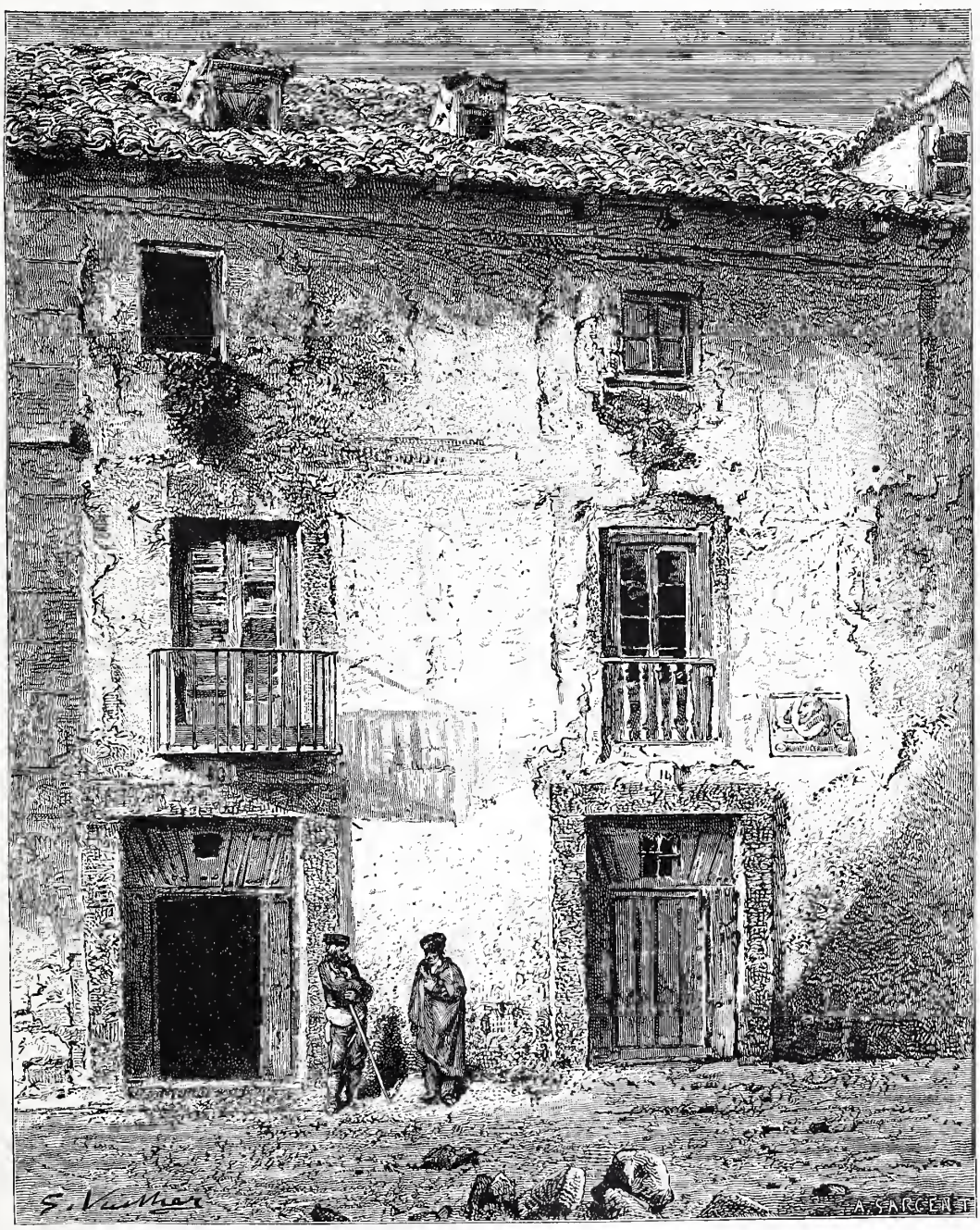
Cette seconde partie de *Don Quichotte,* où Cervantes se surpasse lui-même, par la suite, par l'enchaînement des idées, par la concision et l'énergie du style, par l'élévation morale, fut publiée à Madrid, en octobre 1615. Agé de soixante-huit ans, souffrant d'une hydropisie, Cervantes vit son état s'aggraver rapidement. Le 18 avril 1616, il reçut les derniers sacrements. Après s'être mis en règle avec Dieu, il voulut se mettre en règle avec les hommes, et il écrivit au comte de Lemos une lettre où sa gratitude se montre sous une forme touchante :

[1] Cette conversation nous a été conservée par le licencié Francisco Marquez de Torres, attaché à la personne de l'archevêque de Tolède.

« Je me rappelle ces anciens couplets, célèbres en leur temps, qui commencent ainsi : *Le pied déjà dans l'étrier*, et qui viennent ici à propos; car moi aussi je peux dire :

Le pied déjà dans l'étrier,
Avec les angoisses de la mort,
Seigneur, je t'adresse cette lettre. (1)

Hier on m'a donné l'extrême-onction, et aujourd'hui j'écris ces lignes. Le temps est court, les angoisses augmentent, les espérances diminuent, et ce qui me soutient encore, c'est le désir de vivre assez pour pouvoir baiser les pieds de Votre Excellence. La joie que j'aurais de vous voir en Espagne serait si grande qu'elle pourrait peut-être me



Maison habitée par Cervantes, à Valladolid.

rendre la vie (2). Mais s'il est décidé que je dois la perdre, que la volonté du ciel s'accomplisse; je veux du moins que Votre Excellence connaisse mon désir, et sache qu'elle a eu en moi un serviteur dévoué dont les sentiments auront survécu à la mort même. »

Cette page est la dernière que Cervantes ait écrite. Il expira le 23 avril 1616. Depuis quelques années, il était affilié au tiers ordre de Saint-François : son

(1) Puesto ya el pié en el estribo,
Con las ansias de la muerte,
Gran señor, esta te escribo.

(2) Le comte de Lemos était alors retenu dans sa vice-royauté de Naples.

corps, le visage découvert, fut porté par quatre frères, suivant les statuts de l'ordre. L'inhumation eut lieu dans l'église des sœurs Trinitaires, où la fille de Cervantes avait prononcé ses vœux. Le couvent des Trinitaires ayant été détruit et reconstruit sur un autre point de Madrid, on ignore où sont les restes de ce rare génie qui personnifie en lui la littérature et l'âme de tout un peuple.

Le peintre Juan de Jauregui, ami de Cervantes, avait fait le portrait de celui-ci pendant son séjour à Séville. Une copie de ce portrait fut conservée, à Séville même, dans la famille des comtes del Aguila. En 1773, le chef de cette famille fit don du précieux tableau à l'Académie espagnole; une autre copie est à l'Académie de San-Fernando. Nous devons à la gracieuse obligeance de don Federico Madrazo, président de l'Académie royale des beaux-arts, d'avoir pu faire photographier le portrait de Cervantes. C'est en s'aidant de cette photographie et aussi du portrait que Cervantes a tracé de lui-même dans la préface de ses *Nouvelles exemplaires*, que M. Jean-Paul Laurens a fait revivre, dans un crayon hardi, l'auteur de *Don Quichotte*. Tous les admirateurs de Cervantes remercieront le vaillant et éminent artiste, comme nous le faisons nous-même.

En publiant ce portrait de l'immortel écrivain, avec un fac-similé de son écriture, un dessin de la statue qui lui a été élevée à Madrid et une vue de la maison où il a vécu à Valladolid, nous avons voulu, après tant d'autres, rendre hommage à un homme qui a été grand par le caractère avant d'être grand par le génie. Cervantes appartient avant tout à ses compatriotes; mais il appartient aussi à tous ceux qui l'ont lu, à tous ceux qui reviennent à lui volontiers comme à un ami toujours aimable et engageant. Il est de tous les pays; il est aussi de tous les temps et de tous les âges. On peut dire de lui, comme Sainte-Beuve l'a fait de Molière : « Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour *Cervantes*. »

PAUL LAFFITTE.

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 271 et 283.

IV. — Les enfants sont ingrats.

Pendant deux années, Nils donna régulièrement de ses nouvelles à sa famille. Une lettre par mois, on pouvait y compter; si la lettre avait du retard, c'était la faute de la neige, qui l'avait empêchée de parvenir. Les lettres contenaient toujours les mêmes phrases tendres et respectueuses à l'égard des parents, les mêmes souvenirs pour les amis et les vieilles connaissances, et le même post-scriptum : « Mes amitiés à la petite Lina. » Mais, par exemple, elles devenaient de plus en plus courtes. Dans les premières, Nils racontait tout ce qu'il faisait, parlait de son protecteur, de ses camarades, de ses études, de ses amusements; il décrivait Bergen et ses environs; enfin il faisait assister sa famille à sa vie de tous les jours. Peu à peu il se lassa d'écrire aussi longuement. Il travaillait beaucoup : quand il avait travaillé, il avait besoin de repos, et ce n'était pas du repos d'écrire une lettre. Et puis, tout ce qu'il aurait pu dire, il l'avait déjà dit : cela devait ennuyer ses parents de lire toujours la même chose. D'ailleurs ils n'y comprenaient rien, sans doute : la vie d'une grande ville ressemblait si peu à la vie qu'ils menaient à Kysten! Sûrement, les détails qu'il leur donnait ne pouvaient pas les intéresser. Et Nils en supprimait quelques-uns dans chaque lettre; il vint un moment où ses lettres ne continrent plus que les nouvelles de sa santé et les compliments d'usage à l'adresse des parents et amis. Il croyait de bonne foi que cela suffisait ainsi. Lui, il aimait certainement toujours à recevoir des lettres de Kysten; mais quand il s'était assuré que toute la famille se portait bien, il lisait d'un œil distrait les détails de ménage : les nouvelles de la récolte, le récit des fêtes de Noël, la belle gerbe qu'on avait offerte aux oiseaux, les couvées des poules et des canes, la naissance d'un veau, l'accident arrivé à des moutons qui avaient roulé dans un précipice, le laissaient indifférent; pourquoi les nouvelles de Bergen auraient-elles intéressé sa famille?

Nils raisonnait mal : il aurait changé d'avis s'il avait pu voir la joie que ses premières lettres, celles où il s'était laissé aller à ce qu'il appelait désormais du bavardage, avaient apportée dans la ferme du père Biord. Comme on les avait lues, d'abord en famille, en s'arrêtant à chaque passage avec des larmes de joie, et des rires, et des commentaires sans fin! et le soir, à la veillée qui réunissait les maîtres et les serviteurs, avec quel orgueil attendri le fermier Biord avait relu à haute voix tout ce qui lui paraissait « digne de marque! » Et quelle tendre et fervente prière pour l'absent il avait ajoutée à la prière habituelle pour les voyageurs! Et dame Biord, quelle glorieuse tournée elle avait faite dans le village avec la lettre de son fils! Et Lina, comme elle était devenue rose au récit des succès de Nils! L'ambitieux garçon rêvait la gloire : il l'avait déjà dans son village, et il le savait à peine, et ne s'en souciait même pas!

Au bout de deux ans, le père Biord reçut une lettre plus longue que les autres. Nils avait gagné au concours la pension que la ville de Bergen faisait tous les ans à un jeune artiste pour l'envoyer étudier à Stockholm. Il allait partir, bien fourni de lettres de recommandation; son protecteur était enchanté de lui, et félicitait le père Biord d'avoir un pareil fils. Le fermier fut très fier; mais il commença à penser que Stockholm était bien loin : au moins si Nils avait pu venir les embrasser avant de partir! mais cela ne se pouvait pas : le concours avait eu lieu très tard cette année-là, et il fallait que Nils fût à Stockholm pour l'ouverture des cours,

qui était très prochaine. Nils le regrettait vivement, et ce n'étaient pas de vaines paroles : il aurait aimé à se montrer dans sa goire aux habitants de son village.

Nils écrivit de Stockholm, et sa première lettre fut très longue. Il avait voyagé par mer, et il avait besoin de raconter sa traversée à quelqu'un : comme il n'avait encore à Stockholm personne à qui parler, il mit par écrit sa relation de voyage, qui fit à Kysten la joie et l'orgueil de la famille Biord. Puis il reprit ses anciennes habitudes : des lettres rares et courtes. De plus en plus il se sentait séparé des siens : ils ne vivaient pas dans le même monde, ils ne parlaient pas la même langue, et il lui semblait qu'il n'aurait su que leur dire s'il les eût revus.

Il ne faut pas croire pourtant que Nils Biord devînt un mauvais sujet. Il ne s'était point trompé sur sa vocation : il était né sculpteur. Seulement, il avait commencé tard, et ce n'était que par un travail acharné qu'il pouvait réparer ce qui lui manquait comme instruction première. Il travaillait donc sans trêve, se reposant de l'ébanchoir par le ciseau, du dessin par les études de mécanique; copiant, inventant, et gagnant en conscience la pension que lui faisait la ville de Bergen. Cette pension devait durer quatre années; au bout de ces quatre ans, Nils concourrait pour un nouveau prix, et ce prix-là, s'il l'obtenait, l'enverrait en Allemagne, en France, en Italie, où il pourrait étudier les maîtres et voir du nouveau. S'il n'emportait pas le prix... eh bien, ses protecteurs lui continueraient peut-être sa pension une année de plus... Mais il aurait le prix : il le voulait; et quand on sait vouloir...

Nils eut le prix. Cette fois, son départ n'était pas aussi pressé : il écrivit à ses parents qu'il irait leur porter son prix, une belle médaille où étaient gravés son nom et la date du concours, et leur demander leur bénédiction pour son voyage. Dame Biord en demeura muette de bonheur; quand elle eut recouvré la parole, elle leva les mains au ciel en s'écriant :

— Enfin! je n'espérais plus le revoir avant de mourir!

La nouvelle se répandit bien vite que Nils Biord, qui était maintenant un homme célèbre, allait venir à Kysten. Cette nouvelle ne produisit pas le même effet sur tout le monde. En tout pays, il y a des gens grincheux qui ne veulent pas admettre la supériorité de quelqu'un qu'ils ont vu naître; en tout pays aussi, il y a de bonnes âmes qui se réjouissent des succès de leur prochain, et qui mettent leur amour-propre à être les amis des gens célèbres. A Kysten, les bonnes âmes étaient en majorité; la jeunesse surtout était fière de Nils Biord : aussi fut-il bientôt convenu qu'on lui ferait une belle réception; les mécontents pourraient se tenir à l'écart et bouder ou gronder à leur aise; on ne s'occuperait pas d'eux, et ce serait un beau jour que le jour du retour de Nils.

A suivre. Mme J. Colomb.

LE DATTIER
(Égypte).

Le dattier d'Égypte est un arbre sans prix; ses fruits contiennent une forte proportion de matière assimilable, et, semblables à la châtaigne des pays tempérés et à la banane des régions intertropicales, ils peuvent suffire à la nourriture de l'homme presque sans addition d'autres substances.

Il y a plusieurs sortes de dattiers connus et désignés par des noms spéciaux. Outre les belles dattes rouges et jaunes que l'on voit sur les marchés, bien des variétés estimées se consomment sur place : une espèce très recherchée des indigènes porte le nom de *Zennebé* (la sœur du Prophète); elle est rose, longue, mince, et légèrement courbe.

Le tronc du dattier s'élève, d'un seul jet, à une assez grande hauteur; on en a vu ayant 20 mètres, et qui étaient très droits.

Les ustensiles que l'on peut tirer de la feuille du dattier sont des corbeilles appelées *tâba* et des couffes très employées dans tout l'Orient; on les obtient en tressant les folioles piquantes et coriaces de l'arbre et cousant les tresses ensemble; avec la nervure du milieu on fait le *caffas*, panier à claire-voie, dans lequel on transporte une partie des produits ruraux, et qui devient, suivant les besoins, une cage ou un lit. La fibre du dattier est aussi un textile et sert à faire des cordes pour puits et des cordages de marine, car elle ne macère pas dans l'eau.

Il y a, dans la haute Égypte, un autre dattier appelé *doum* : il exige une très haute température, et, à part sa disposition en forme de candélabre, ne diffère que fort peu du dattier ordinaire. Le noyau de la datte du doum se tourne en perles pour chapelets; les nattes les plus fines sont faites avec les folioles de sa palme; on fait enfin, avec les fruits des dattiers, une sorte d'eau-de-vie et de la mélasse, et on broie les noyaux pour nourrir les chameaux. Un décret khédivial du 28 mai 1881 a fixé l'impôt sur les dattiers.

LES SOUVENIRS DE MARCO POLO,
A Venise.

Suite et fin. — Voy. p. 281.

Ces soins cependant n'occupèrent pas Marco Polo tout entier. Il était revenu de l'Asie avec des lettres du Grand Khan des Mongols pour le pape, pour les rois de France, d'Espagne et d'Angleterre. Le crédit qu'elles lui donnèrent à Venise auprès des représentants de ces puissances fit de lui un personnage considérable, et ses concitoyens crurent de bonne politique de lui confier une des fonctions les plus importantes de l'État : ils le nommèrent membre du Grand conseil. « Ce fut, nous dit un de ses

copistes, le meilleur citoyen de Venise. » Il passa doucement ses dernières années au milieu des travaux de sa charge, jouissant en paix de sa richesse et de l'admiration générale. Le 9 janvier 1324, il dicta son testament, que l'on conserve à la Bibliothèque de Saint-Marc. Dans cet acte, il déclare laisser son bien « à sa chère femme Donata et à ses trois charmantes filles, Fantina, Bellela et Moretta. » Il en consacre une partie à des legs pieux en faveur de plusieurs hôpitaux et couvents, parmi lesquels celui des Saints Jean et Paul; il choisit, pour y être enterré, l'église de Saint-Laurent, où était déjà le tombeau de son père, et enfin il affranchit son domestique, un Mongol qu'il avait ramené de ses voyages, et auquel il avait donné le nom de Pierre, détail curieux qui nous montre avec quelle persistance le régime de la servitude s'était maintenu en Europe (1). A l'article de la mort, Marco Polo avait encore l'esprit plein du souvenir des voyages lointains qui avaient fait sa gloire, et dans ce moment solennel, où l'homme le moins sincère cesse de feindre, il affirmait devant ses amis et ses parents réunis la véracité de son *Livre*. L'admiration qu'on lui témoignait n'allait pas sans quelque incrédulité, et les doutes auxquels ses récits donnèrent lieu jusque vers le milieu du quinzième siècle, s'étaient déjà fait jour de son vivant. Ses amis lui demandaient à sa dernière heure de rétracter les choses incroyables qu'il avait rapportées : « Je n'ai pas écrit, dit-il, la moitié de ce que j'ai vu (2). » La science la plus profonde et la plus exacte confirme à la lettre cette réponse. La famille de Marco Polo s'éteignit en 1417, près d'un siècle après celui qui l'avait illustrée.

Parmi les monuments anciens auxquels se rattache le souvenir des Polo, leurs tombeaux sont les seuls que nous aurions quelques chances de retrouver. L'église Saint-Laurent, où Ramusio vit en 1553 celui de Nicolo, est peu connue des étrangers; les guides ne la leur signalent pas, parce qu'elle n'a pas rang de paroisse et qu'elle ne contient rien de très remarquable. Elle est située dans le quartier du Château (*sestiere di Castello*), un peu à l'est des églises des Saints Jean et Paul et de Sainte-Marie Formose, et à égale distance de l'une et de l'autre; la voie la plus directe pour s'y rendre est le canal de Saint-Laurent, qui débouche immédiatement au quai des Esclavons. En 1590, trente-trois ans après la mort de Ramusio, Saint-Laurent fut restaurée depuis les fondements et agrandie sur les plans de Siméon Sorella. Cet architecte, voulant donner plus de longueur à l'édifice, démolit le portique sous lequel se trouvait le tombeau de Nicolo, et sans doute aussi ceux de Marco et de ses parents. Il est vraisemblable qu'ils furent alors dispersés et enfouis sous terre. En 1881, lorsque le congrès de géographie se réunit à Venise, un père dominicain, dont l'ordre dessert l'église de Saint-Laurent, proposa à la municipalité de faire des fouilles pour chercher ces précieux restes. Mais, faute d'argent, on n'y voulut pas consentir (1).

Il y a au palais des doges, dans la salle de l'Écusson, où l'on conserve la célèbre mappemonde de Fra Mauro, une carte géographique des pays que parcourut Marco Polo; il est représenté lui-même debout dans un coin, sous les traits d'un homme à longue barbe. Cette peinture, restaurée en 1762 par François Grisellini de Schio, date du seizième siècle; Ramusio, dit-on, en avait donné le modèle. Quoiqu'elle soit très postérieure au temps du voyageur, Ramusio a pu fournir à l'artiste dont elle est l'œuvre certaines traditions aujourd'hui perdues, qui s'étaient transmises de bouche en bouche jusqu'à lui, comme celle qu'il a mise à profit dans le récit que nous lui avons emprunté. Le portrait en pied de Marco Polo, que l'on voit au palais ducal, est donc, à tout prendre, le plus ancien que nous ayons, et celui qui présente le plus de garanties de ressemblance. On en a fait une gravure (2), qui ne reproduit que le buste. Le même ouvrage a inspiré sans doute l'auteur d'une statue en pierre d'Istria, un peu plus grande que nature, élevée au dix-septième siècle, que l'on peut voir à Venise, dans le vestibule du palais Morosini-Gattenburg, près de l'église de Saint-Étienne : Marco Polo est représenté debout; il est vêtu d'une longue robe et coiffé d'une espèce de toque évasée comme en portaient, au temps de l'artiste, les officiers auxquels la république confiait un commandement sur mer. C'est un ouvrage de mauvais goût, dans lequel rien n'est exact, ni l'expression, ni le costume. En 1847, à l'occasion de la neuvième réunion des savants italiens, on frappa une médaille représentant d'un côté le voyageur vénitien, de l'autre Koubilaï-Khan (3). En 1863, un buste en marbre fut placé au palais ducal, dans la galerie du premier étage. Le musée Correr enfin possède un portrait à l'huile qui est dû au pinceau d'un artiste contemporain, M. Antoine Zona.

Un autre hommage a été rendu récemment à Marco Polo. Lorsqu'il y a deux ans le congrès de géographie s'est réuni à Venise, on a décidé qu'une inscription serait placée sur la demeure qu'il avait habitée. Déjà, au commencement de ce siècle, l'abbé Zenier avait eu la même pensée; mais l'inscription latine composée par lui, qu'on lit encore du côté de l'église de Saint-Jean Chrysostome, est d'un style fleuri qui jure avec la grandeur de l'homme dont elle rappelle le souvenir. Lors du congrès de géographie, la ville de Venise a fait graver sur une plaque de marbre noir, du côté du canal, au-

(1) Voy., sur les esclaves blancs en Europe, t. L (1882) de notre 1re série, p. 395.

(2) Chronique de Fra Jacopo d'Acqui, et Pauthier, p. LXXVIII.

(1) Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. le commandeur Barozzi, directeur des beaux-arts à Venise, qui est dans cette ville la providence des étrangers curieux.

(2) Nicolo Bettoni, *Vite e ritratti di illustri Italiani*. Milano, in-4°, t. II (1820), pl. XLIX.

(3) Reproduite dans Pauthier, p. I.

dessus de la porte du théâtre Malibran, une inscription en langue italienne, d'une louable simplicité, dont voici le sens :

ICI FUT LA MAISON
DE
MARCO POLO
QUI VISITA LES RÉGIONS LES PLUS LOINTAINES DE L'ASIE
ET LES DÉCRIVIT.

ARRÊTÉ DU CONSEIL MUNICIPAL
1881

Il est permis de regretter que ce soit là le seul tribut d'admiration que Venise, et notre génération avec elle, puisse payer à une si illustre mémoire, et qu'aucun monument authentique, contemporain du voyageur, ne puisse nous fournir le modèle de la statue qu'il a méritée. « Lorsque, dans la longue série des siècles, dit un critique, on cherche les trois hommes qui, par la grandeur et l'influence de leurs découvertes, ont le plus contribué au progrès de la géographie ou de la connaissance du globe, le modeste nom du voyageur vénitien vient se placer sur la même ligne que ceux d'Alexandre le Grand et de Christophe Colomb. » (1) Le monument de Colomb est le premier qui frappe les yeux de l'étranger lorsqu'il arrive à Gênes. Venise n'a pas le monument de Marco Polo. La place en est tout indiquée; elle est auprès de cette demeure où il dicta, pour l'ambassadeur du roi de France, le récit de ses voyages, dans la cour de messire Millions.

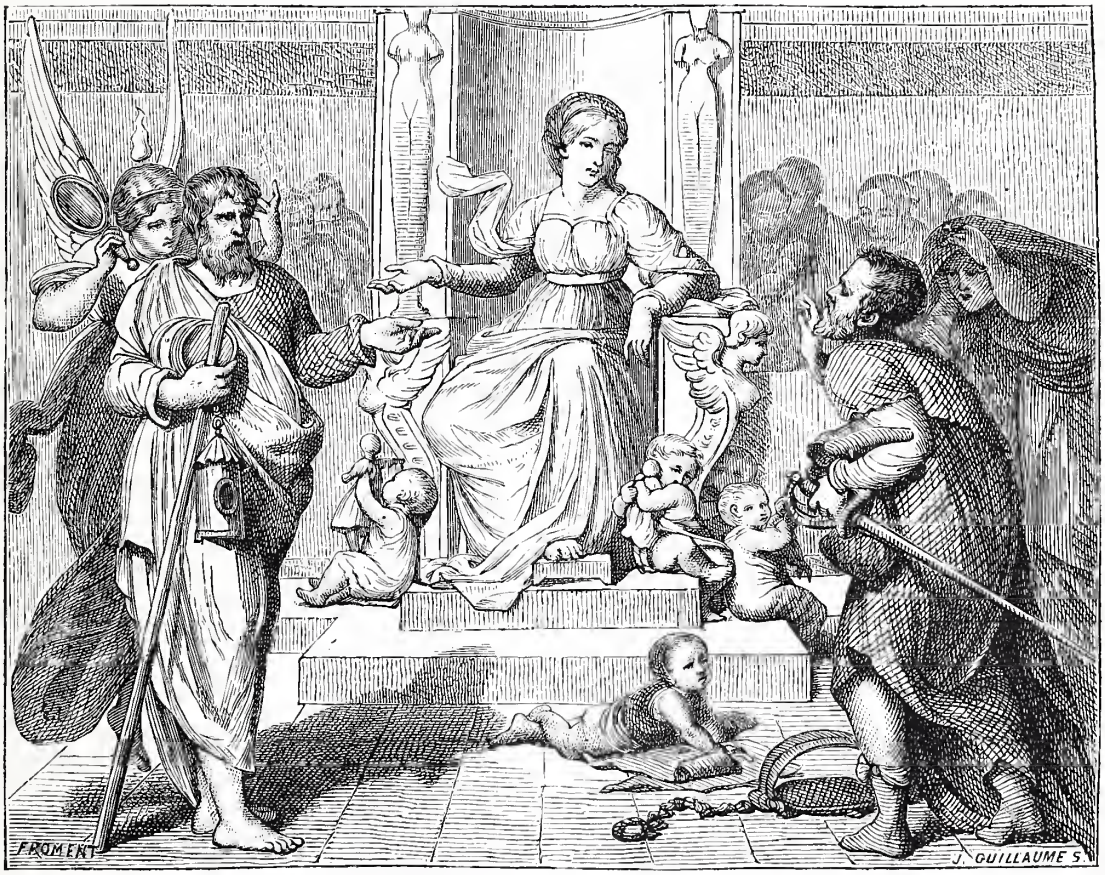
GEORGES LAFAYE,
Chargé de cours à la Faculté
des lettres d'Aix.

NOS ÉCLAIREURS (2).

Il ne faut pas prendre légèrement l'alarme dans cette vie. Nous envoyons un homme reconnaître ce qui se passe. Mais nous avons mal choisi notre éclaireur, car nous avons envoyé un lâche qui, sur le moindre bruit qu'il a entendu, et ayant eu peur de son ombre, revient à nous tout effrayé :

— Voilà la Mort, l'Exil, la Calomnie, la Pauvreté, qui s'avancent !

— Mon ami, parle pour toi. Nous sommes des sots d'avoir si mal choisi notre homme pour être bien informés. Diogène, qui est allé reconnaître avant toi, nous a fait un rapport bien différent : il nous a dit que la mort n'est point un mal quand elle n'est pas honteuse ; que la calomnie n'est qu'un bruit de gens insensés.



Les Éclaireurs. — Composition et dessin d'Eugène Froment.

(1) Walckenaër, *Histoire générale des Voyages*. Paris 1826, t. I, p. 52.

(2) Extrait du *Nouveau manuel d'Épictète*. Traduction de Dacier.

— Et qu'a-t-il dit du travail, de la douleur, de la pauvreté?

— Il a dit que « c'était un exercice préférable à la robe bordée de pourpre. » (1) En un mot, nous a-t-il dit, je n'ai point trouvé d'ennemis, tout est tranquille, et vous n'avez qu'à me voir. Ai-je été battu? Suis-je blessé? Ai-je pris la fuite? — Voilà les éclaireurs qu'il faut envoyer.

VOYAGES.

EXCURSIONS AUX VOLCANS DE L'ÉQUATEUR.

Puracé et Pasto.

Suite. — Voy. p. 266 et 286.

UN PRIEUR. — LE VERNIS DE PASTO. — ARTS ANTÉRIEURS A LA CONQUÊTE. — QUEUE-DE-CHEVAL. — DÉPART POUR LE PASTO.

Le padre Urban, le prieur des Augustins, vint me chercher pour m'introduire dans le couvent, occupé par huit ou dix frères. Le premier repas fut excellent, peut-être trop cérémonieux : aussi formai-je le projet de faire faire la cuisine dans mon domicile; mais peu à peu la glace fondit... et je me trouvai fort à l'aise. Les moines n'étaient plus gênés par la présence du commandant, avec lequel il s'établit bientôt une grande intimité.

Le père Urban était l'érudit de la communauté : il fit un jour cette réflexion, qu'il était bien extraordinaire qu'en s'évadant de l'île d'Elbe, Napoléon fût venu débarquer à Cannes, précisément où Annibal avait défait l'armée romaine.

Le prieur, docteur en philosophie, gradué à l'université de Quito, avait une belle prestance; il était âgé d'une quarantaine d'années et savait à l'occasion prendre l'attitude d'un vénérable prélat. On en jugera.

A quelques mois de là, j'étais à Quito, on fêtait je ne sais plus quel anniversaire d'un événement politique; pendant huit jours les jeux de taureaux eurent lieu sur la plaza Mayor transformée en un vaste amphithéâtre qu'occupait le monde élégant. Il y eut chez Florès, président de l'Equateur, une brillante réception; j'appartenais à son état-major, j'étais en grande tenue. Je me trouvais à côté du chef de l'État quand un religieux vint lui présenter ses devoirs : c'était le prieur des Augustins, le père Urban. Lorsqu'il leva les yeux, qu'il avait tenus baissés avec une profonde humilité, il manifesta un peu d'étonnement en reconnaissant l'officier qu'il avait hébergé dans son monastère et qu'il avait initié à certaines habitudes un peu trop mondaines..... Il m'offrit la main de la manière la plus gracieuse, me rappela les moments heureux qu'il avait passés avec moi. J'admirais ce bon père; mais la réception terminée je racontai toute l'histoire au général Florès, ce qui le divertit beaucoup.

Je visitai à Pasto les rares industries encore en activité, tissage et teinture. L'une d'elles m'intéressa vivement, le vernissage des ouvrages en bois avec le vernis dit *de Pasto*. La substance connue sous le nom de vernis est apportée par les Indiens de Mocoa; elle est verte, a l'apparence d'une gomme que l'on dit être sécrétée par l'*Elæga utilis*, de la famille des rubiacées. Cette gomme ne se dissout ni dans l'alcool, ni même dans l'éther; mais, dans ce dernier liquide, elle se gonfle énormément à la manière du caoutchouc; c'est là un caractère spécifique remarquable; elle se ramollit par la chaleur sans subir la fusion. C'est sur ce ramollissement, cette élasticité, qui permet de l'étirer quand elle est chaude en une mince membrane transparente, que repose son application. Voici comment les Indiens opèrent ce vernissage :

Les objets en bois, tels que calebasses, boîtes, vases destinés à contenir du vin, de l'eau-de-vie, sont peints de diverses couleurs. Le vernis, tel qu'il vient de Mocoa, est soumis à l'action de l'eau bouillante; après un instant il est assez mou pour être étiré en une mince feuille qu'on applique, quand elle est encore chaude, en ayant soin de la tamponner avec un linge pour la faire adhérer : on a ainsi une surface unie, brillante, transparente, à travers laquelle apparaissent les peintures avec toute la vivacité, tout l'éclat des couleurs relevées souvent par de l'or ou de l'argent. Ce vernis est d'une solidité singulière; puisqu'il résiste à l'eau, à l'alcool et aux huiles fixes et volatiles, ce qui le distingue du caoutchouc. Les solutions alcalines seules sont capables de l'attaquer.

Les vernisseurs que j'ai vus sont de race indienne, et les procédés d'application du vernis, de même que l'art de filer la laine, de la tisser, de la teindre, sont certainement antérieurs à la conquête.

Dans les joyeuses soirées passées au couvent, je pus me former une idée du personnel monastique; je m'aperçus bien vite que ces moines tenaient autant du soldat que du prêtre; tous avaient guerroyé : un d'eux, à mine sinistre, m'avoua qu'il avait participé à une tuerie dans laquelle fut défait un chef d'une grande bravoure que nous appelions *Queue-de-Cheval*, à cause de la crinière de son casque de dragon. J'avais fait sa connaissance à mon arrivée à Bogota, quand il allait partir pour la province de Pasto, où il fut fait prisonnier par les insurgés; on l'occupait ensuite à peindre les cellules, à nettoyer de vieux tableaux. « Puis, qu'est-il devenu? » demandai-je au moine. Il se fit un profond silence : il était évident qu'on avait fait disparaître ce malheureux officier.

Je pris mes dispositions pour faire une ascension au fameux volcan de Pasto. J'allai m'entendre avec le curé, auquel j'étais recommandé, pour qu'il me procurât des guides. Voici ce qui fut convenu :

Lorsque je quitterais la ville, mon soldat espagnol veillerait aux bagages que j'y laisserais; je me rendrais à pied, accompagné de mon brosseur, au Sitio de Génoé, situé à la base de la montagne : là, je trouverais quatre hommes dans lesquels je de-

(1) C'est-à-dire : « des épreuves plus profitables au bonheur véritable que les honneurs. »

vrais avoir la plus entière confiance; ils répondraient de moi, me fourniraient d'ailleurs le *bastimiento* (vivres dont j'aurais besoin). Ainsi fut fait.

Deux jours après je me mis en route. Plusieurs amis, entre autres le padre Urban, le frère don Pedro Gallardo, le gouverneur de Pasto, le colonel Guttieres, s'étaient fait une fête de m'accompagner. A ma grande satisfaction, pas un ne se présnta à l'appel.

Il était quatre heures du soir quand je pris la route de Génoé, un chemin charmant, longeant la rive gauche du rio Pasto, qui va joindre le Juanambù à une lieue de la ville.

Mon bagage était réduit à un baromètre, une boussole, et un laboratoire portatif.

Deux heures après mon départ, j'arrivai à la Chorrera de Génoé, une merveille! Je me trouvais en présence d'une énorme masse d'eau presque aussi acide que celle du rio Vinagre, et tombant d'une grande hauteur, en formant quatre cascades superposées, bondissant de rocher en rocher en produisant un bruit assourdissant.

Je ne pouvais détourner la vue de ce spectacle; mais il fallait arriver au gîte : le soleil s'était déjà caché dans les pics gigantesques qui nous dominaient.

La maison où j'entrai renfermait dans une même pièce une fabrique de chapeaux, une cuisine, une basse-cour, sans parler d'une population de cochons d'Inde. Les subsistances ne manquaient pas; c'était un point important. Ce qui attira surtout mon attention, ce fut une très vieille indienne, ayant à peine forme humaine, couchée près du foyer, dans un nuage de fumée : c'était le soufflet et la cuisinière; la pauvre femme était bistrée, ses yeux étaient ulcérés; il y avait plus de trente ans qu'elle n'avait changé de place.

— J'y suis accoutumée, me dit-elle; je dors sur le cuir que vous voyez; je ne vais même plus à la messe; l'église est trop loin pour mes jambes.

La cuisinière-soufflet nous prépara un splendide repas, un mélange de poulets, de cochons d'Inde et de pommes de terre horriblement épicées avec du poivre long; nous eûmes en outre de la chicha à discrétion.

Je mangeai à la gamelle, assis par terre à côté de la bonne femme; j'étais étonné de l'abondance du menu. Voyant ma surprise, la cuisinière me fit remarquer qu'il y avait encore d'autres personnes qui devaient manger; je me retournai, et j'aperçus dans l'ombre quatre gaillards de haute stature. Les ayant fait approcher, je reconnus des mulâtres ou Zambos, enveloppés de sales guenilles, à la figure vraiment patibulaire; chacun était muni du coutelas dit *machete :* c'étaient les guides désignés, je pourrais dire commandés par le curé.

Pendant qu'ils dévoraient les restes, très copieux, de mon souper, je leur adressai quelques questions :

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous?

L'un d'eux répondit :

— Nous sommes d'anciens soldats du roi; nous nous cachons dans les cavernes du volcan depuis la *rebusca* (depuis qu'on nous poursuit); nous ramassons du soufre que nous vendons.

Après les grâces prononcées par un des hommes mis hors la loi, nous nous étendîmes par terre, moi à côté du vieux soufflet qui n'avait qu'un inconvénient, une odeur de créosote bien prononcée.

Bientôt toute l'assistance ronfla, excepté moi, qui fumai un cigare; je m'endormis enfin, bercé par les cris plaintifs de ceux des cochons d'Inde qui avaient échappé à la gibelotte.

De grand matin mes guides donnèrent le signal du départ; je les mis en rang; je dis au premier : « Tu porteras mon sabre. » Au second, je confiai ma bourse et la boîte à réactifs; au troisième, mon baromètre, et au quatrième, ma boussole et mes couvertures; je me réservai mon marteau de mineur. Quant aux vivres, ils furent répartis. En remettant à ces bandits mes armes et mon argent, j'agis avec prudence : c'était un témoignage de confiance accordé à ceux à la merci desquels j'allais me trouver,

Après avoir pris le chocolat, on se mit en route à cinq heures et quart; la vieille bonne femme fit le signe de la croix, et me promit de prier pour moi; je la remerciai affectueusement. La nuit ayant été étoilée, il faisait froid; nous montâmes à travers un fourré dans lequel les guides ouvrirent une *trocha* (sentier) à l'aide de leurs *machetes :* la besogne était rude. Nous gravissions lentement. A huit heures, le plus épais de la forêt était franchi; nous étions dans une éclaircie, le *Salado* (la Saline); ensuite nous vîmes les *Pajonales* (les Graminées), et plus haut, à ma grande surprise, nous entrâmes dans les fougères arborescentes.

A neuf heures, nous étions parvenus à la base d'un mur de trachyte, la *Piedra Rumichaco*, fissurée en tous sens, surtout horizontalement : aussi, à distance, le terrain paraissait stratifié; la Piedra était couverte de blocs détachés. Le trachyte, en ce point, a une pâte noire, compacte, luisante, enchâssant des cristaux de feldspath blanc, vitreux; sur quelques fragments, la roche a l'aspect scoriacé d'une ponce, et renferme des aiguilles de pyroxène.

Nous fûmes arrêtés à la Piedra par un ravin que nous devions traverser pour gagner le côté conduisant au volcan : la difficulté consistait à descendre dans l'abîme; l'entreprise n'était pas sans danger, à cause de la profondeur, que j'estimai être de 400 mètres.

L'opinion des guides était partagée : selon les uns, on devait franchir ce passage; selon les autres, il y avait péril à s'engager sur un sol aussi mouvant; ils pensaient qu'il était préférable de gagner le Guaytara, qu'on apercevait au sud, et de là remonter le lit du torrent par une pente relativement douce, qui aboutissait au volcan. Ils estimaient qu'une journée suffirait pour exécuter leur projet.

Dans l'incertitude où je me trouvais, je détachai deux des guides pour tenter le passage direct : leurs cris devaient nous apprendre quand ils seraient parvenus au fond du précipice. Les deux hommes commencèrent à descendre sans la moindre hésitation. Une heure après, le signal convenu nous annonça que nous pouvions les suivre.

Nous entreprîmes la descente. En marchant avec beaucoup de précaution, il arrivait que nous détachions des pierres qu'on voyait rouler avec une vitesse effrayante. Les guides envoyés à la découverte, et déjà parvenus sur la pente opposée, nous observaient; ils essayaient, de la voix et du geste, de nous indiquer la direction que nous devions prendre; mais nous les entendions à peine, parce que, dans les régions élevées, la voix perd de son intensité; quant à leurs gestes, on les distinguait mal, à cause de la distance. Continuant à marcher, nous nous trouvâmes engagés dans un passage scabreux, au-dessus d'un escarpement de plus de 60 mètres de hauteur; une saillie, espèce de corniche permettant le passage, était tracée sur une argile mouillée et glissante. Un des guides qui s'y aventura ne put s'y maintenir qu'en enfonçant fortement ses doigts de pied dans la glaise; il n'osait plus faire un pas en avant. En ce moment, les premiers guides, voyant notre situation, jetèrent des cris d'alarme et gesticulèrent de manière à nous faire comprendre qu'il fallait passer plus haut. En effet, nous conformant à leurs indications, nous aperçûmes au-dessus de nous un rocher où il nous fut possible de nous appuyer, de nous cramponner. C'est ainsi que nous arrivâmes au fond du ravin du Rumichaco.

A suivre. BOUSSINGAULT.
De l'Académie des sciences.

PILONS A TABAC.

La note suivante, écrite à l'encre sur une râpe à tabac [1] faisant partie d'une collection particulière, nous renseigne d'une façon certaine sur l'origine de ces pilons, qui date de l'introduction du tabac dans notre pays.

Râpe à tabac 1600. « Lors le tabac fut parvenu » en France, chacun d'abord porta en sa poche un » silindre garni d'un petit bâton garni de pointes » au bout, dans lequel silindre se moulinoit le ta- » bac, puis après chacun eut sa râpe en poche. »

La râpe ne se substitua cependant pas complètement au pilon, car, chose étrange, l'emploi de cet instrument s'est conservé jusqu'à ces derniers temps, nous pouvons même dire jusque aujourd'hui.

Un de nos amis nous a dit avoir vu un de ces petits meubles, il y a quelques années, chez M. l'abbé G., de Troyes, alors doyen des chanoines de France. Le vénérable prêtre l'avait vu employer dans sa jeunesse, et se souvenait fort bien qu'on l'appelait alors, du moins dans cette province, un *tue-temps*.

Nous possédons aussi dans notre collection, outre ceux figurés ci-contre (fig. 1 et 2), et qui datent du règne de Louis XIII, deux de ces pilons fabriqués dans ces dernières années, l'un à Saint-Claude, et l'autre en Auvergne, où il porte le nom de *friquet*.

Le numéro 2 est aussi d'origine auvergnate, mais ancienne. Son ornementation rappelle, jusqu'à un certain point, les entrelacs de l'art arabe.

Il est en outre piqué de petits clous en laiton qui ajoutent heureusement à sa décoration.

Ces pilons anciens et modernes sont en bois, et leur mode d'emploi n'a guère besoin d'explication, avec les dessins qu'on a sous les yeux et la note que nous avons reproduite.

Fig. 1. Fig. 2.

Anciens Pilons à tabac.

La partie A, munie à son extrémité d'une véritable râpe, est introduite dans la gaine B, qui a préalablement reçu le tabac destiné à être broyé. La main gauche immobilisait alors cette gaine, pendant que la droite imprimait au cylindre un mouvement de rotation, qu'on continuait jusqu'à ce que la pulvérisation fût suffisante.

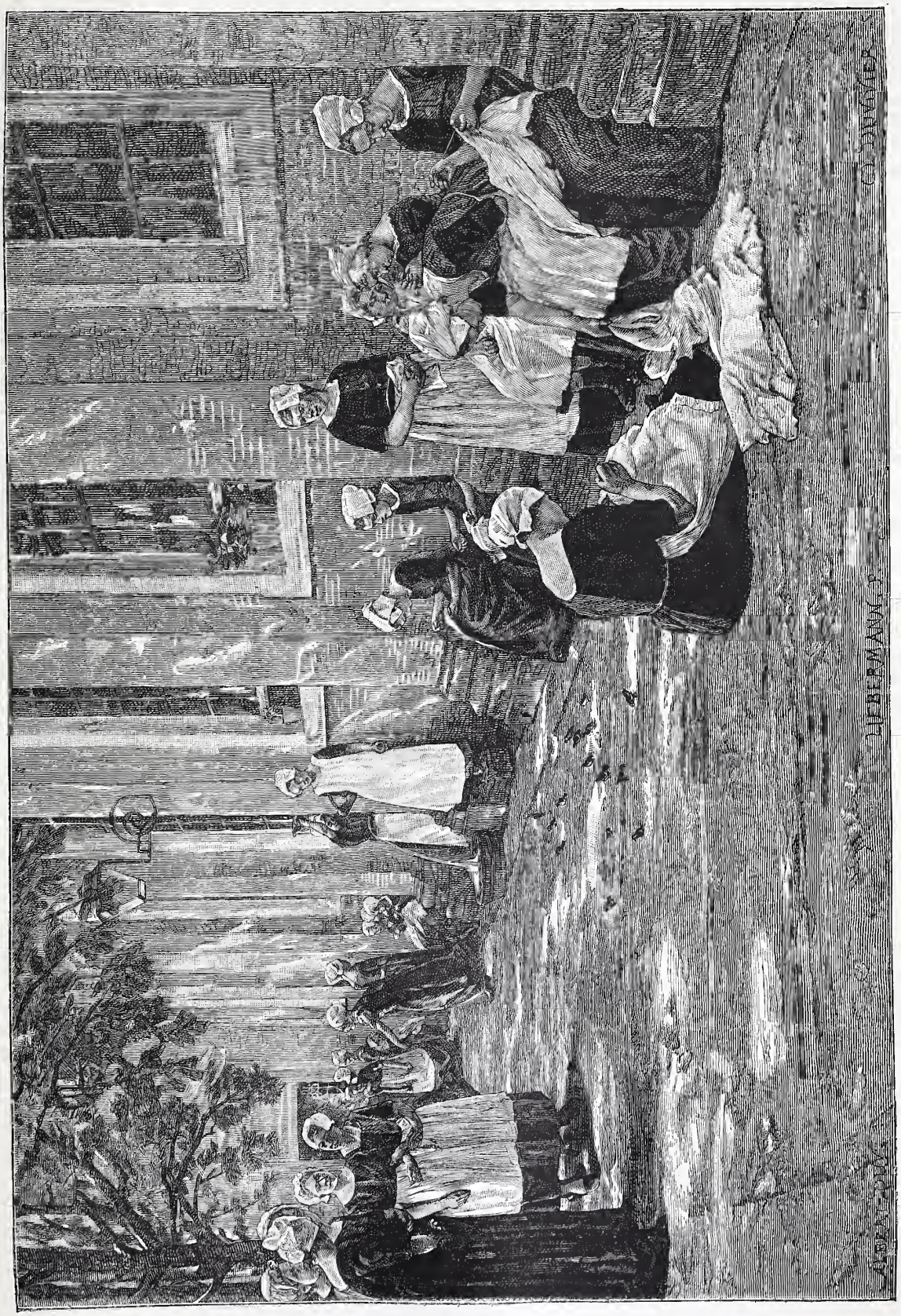
Ces pilons ne présentaient sans doute pas tous les avantages des râpes; leur forme aussi ne se prêtait pas autant à la décoration. Ces deux raisons, la dernière surtout, expliquent suffisamment pourquoi les pilons sont si rares, et les râpes si communes, dans toutes les collections.

Dr LOUIS MARCHANT.

[1] Voy. t. II de notre Ire série, p. 48 et 61.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 13.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LA BIENFAISANCE EN HOLLANDE.



Cour d'un Orphelinat, à Amsterdam. — D'après le tableau de Liebermann (Salon de 1882).

Dans aucun pays les institutions de bienfaisance ne sont aussi nombreuses qu'en Hollande, relativement au chiffre de la population. La plupart de ces institutions sont d'autant plus solides et exercent une action d'autant plus étendue qu'elles sont fort anciennes; on les respecte et on les soutient comme des monuments de la charité nationale. Une *Description d'Amsterdam*, imprimée en 1753, nous

renseigne sur les établissements charitables qui fonctionnaient déjà dans cette ville au dix-huitième siècle et même au dix-septième. On n'en lit pas sans surprise la longue énumération. Parmi les plus importants figurent deux maisons de secours pour les familles pauvres surchargées d'enfants, fondées, l'une en 1645 dans le nouveau quartier, l'autre en 1655 dans le vieux quartier : on n'y logeait pas les pauvres; on y distribuait chaque semaine des aliments, pain, beurre et fromage, à tous ceux qui en avaient besoin, sans distinction de nationalité ni de religion; on n'exigeait d'eux d'autre condition que celle de l'honnêteté. La somme dépensée annuellement pour cette œuvre ne s'élevait pas à moins de 600 000 florins, et le nombre des familles secourues montait à 600 dans le nouveau quartier et à plus de 900 dans le vieux, ce qui faisait environ 10 000 personnes.

Un hôpital, pourvu d'un jardin de plantes médicinales, recevait les malades; deux autres étaient réservés aux lépreux et aux pestiférés, qui devaient être soignés à part. Dans le premier de ces trois hôpitaux, il y avait un corps de logis distinct où l'on admettait tous les malheureux sans asile qui se présentaient; on leur donnait le coucher et la nourriture pendant trois jours et trois nuits.

Les vieillards sans ressources étaient recueillis dans plusieurs établissements hospitaliers, tels que la maison des Vieilles gens, créée en 1559, agrandie depuis; la cour des Veuves, ouverte également aux vieilles filles, datant de 1650; la maison des Vieilles femmes de la diaconie, de 1681, contenant cinq cents pensionnaires, et où trouvèrent place aussi des vieillards de l'autre sexe. Beaucoup d'autres asiles du même genre, fondés par des personnes charitables qui avaient attribué à cet usage leur propre habitation ou des maisons qu'elles possédaient, étaient dispersés dans la ville.

Mais c'est surtout aux orphelins que l'on s'était efforcé de venir en aide. Les hospices destinés à les sauver de la misère abondaient : celui des Orphelins bourgeois, c'est-à-dire dont les parents avaient été citoyens d'Amsterdam, existait déjà au commencement du seizième siècle; il fut transféré en 1580 dans le couvent de Sainte-Lucie. On y élève aujourd'hui cinq cents enfants des deux sexes appartenant à toutes les communions protestantes. Ils en sortent à vingt et un ans, habitués au travail, pourvus d'une instruction élémentaire, munis d'un métier, et pouvant toujours compter sur l'assistance de l'administration dont ils ont été les pupilles, à la seule condition qu'ils persistent à se bien conduire. Leur costume, moitié rouge, moitié noir (couleurs des armoiries de la ville), n'est bizarre qu'aux yeux des étrangers; il sert à les désigner à leur propre respect et à la bienveillance de la population. Il y avait encore l'hôpital des Orphelins de la diaconie (1656); la maison des Orphelins (1666), accessible aux enfants de tout âge, de tout pays, de toute religion, et qui, au milieu du dix-huitième siècle, en contenait dix-sept cents; l'hôpital des Orphelins wallons, celui des Orphelins anglais; ceux des luthériens, des catholiques romains, des anabaptistes : chaque communion religieuse avait son orphelinat. Ces maisons, destinées aux pauvres, aux déshérités, ont été construites sans aucune apparence de luxe, mais avec un luxe réel, consistant dans l'ampleur des dimensions, dans une solidité qui défie les siècles, et dans un air de sévère majesté. C'étaient, et ce sont encore, les véritables palais d'Amsterdam.

Cette générosité des Amsterdamois à l'égard des malheureux, contrastant avec la simplicité de leurs mœurs, leur avait concilié l'estime universelle. Louis XIV, se proposant d'envahir la Hollande, dit à Charles II d'Angleterre : « Ne craignez rien pour Amsterdam; je suis persuadé que la Providence la sauvera, ne serait-ce qu'en considération de sa charité pour les pauvres. » Voltaire écrivait en 1722 à la présidente de Bernières : « J'ai vu Amsterdam avec respect. De deux cent mille hommes qui habitent cette ville, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent... On ne connaît que le travail et la modestie. »

De nos jours, la bienfaisance ne se propose pas de soulager seulement la souffrance corporelle, elle se sent tenue de secourir aussi le dénuement intellectuel et moral. Les Hollandais ont été des premiers à entrer dans cette voie. De nombreuses sociétés, indépendantes de l'État, se sont formées parmi eux pour développer l'instruction et l'éducation du peuple. La plus vaste et la plus active est la *Société d'utilité publique,* dont l'existence date de la fin du dix-huitième siècle (1784). Elle poursuit son but en publiant des livres élémentaires, dans lesquels sont clairement exposés les principes de la morale, de l'économie politique, des sciences théoriques et pratiques, les grands faits de l'histoire; en instituant des lectures publiques, des bibliothèques pour les ouvriers; en ouvrant des écoles primaires, des écoles professionnelles, des écoles de chant, des crèches, des salles d'asile, des caisses d'épargne; en distribuant des prix de bonne conduite, des diplômes honorables pour les actes de courage et de dévouement; en donnant des fêtes de famille, rendues attrayantes par des concerts, par des expériences de physique amusante, et auxquelles les femmes et les enfants prennent part. Cette société comprend environ quinze mille membres, qui forment trois cents groupes, dispersés dans les villes, dans les villages, dans les moindres hameaux.

Les Hollandais savent que la prévoyance, la lutte, l'activité continuelle, sont la condition nécessaire de la sécurité et même de l'existence. Ils ont conquis leur pays sur l'Océan, et ils ont à le défendre sans cesse contre l'inondation : ils ont compris que la misère, l'ignorance et l'immoralité sont aussi une mer toujours envahissante et menaçante, à laquelle il faut incessamment et de toutes parts opposer des digues.

E. L.

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 271, 283 et 306.

V. — Retour au pays.

Ce fut par un clair matin du mois de juin que le jeune sculpteur revit son pays natal. Il était parti de Stockholm plein d'une joie où l'orgueil entrait pour une bonne part : revenir grand homme aux lieux où l'on a couru pieds nus, confondu dans la foule des petits paysans, quel rêve!

Mais à mesure qu'il avançait dans son voyage, tous les souvenirs de ses jeunes années se levaient autour de lui et pénétraient peu à peu son cœur d'une émotion plus douce et plus pure que le sentiment du triomphe.

Les plaines resplendissaient des fleurs si brillantes du rapide été norvégien; les sommets bleus des montagnes se perdaient dans le bleu du ciel; par moments, l'échancrure d'un fiord lui montrait entre les prairies verdoyantes les eaux azurées de la mer, où de grands oiseaux blancs venaient tremper en passant le bout de leur aile; puis la route s'éloignait de la côte et serpentait entre les bouleaux au léger feuillage et les sombres sapins; et toute cette terre de son pays semblait sourire à Nils et prendre une voix pour lui dire :

— Vois comme je suis belle!

Nils contemplait, admirait et se sentait heureux; il pensait au jour où il avait fait cette route, portant au bout d'un bâton son léger bagage de mousse pour aller retrouver le capitaine Gadde. Dans ce temps-là, il ne regardait pas le paysage; il se disait :

— Je veux être sculpteur! Comment ferai-je pour devenir sculpteur?

Maintenant, il était arrivé; il avait du loisir, il pouvait regarder autour de lui. Comme tout ce qui l'entourait était beau! il ne s'était jamais douté, autrefois, combien c'était beau! Il fut pris tout à coup d'un désir irrésistible de faire à pied les dernières lieues, de savourer seul sa joie, d'arriver sans être attendu, d'entrer sans frapper dans la chère maison, de se jeter dans les bras de sa mère avant que les grelots de sa voiture l'eussent avertie qu'il arrivait... Il n'y aurait pas de temps perdu : il avait pris une carriole au dernier bourg; mais le cheval était las et son conducteur avait faim; tous deux avaient besoin d'une station à l'auberge. Nils n'avait pas faim, lui, et, sur cette route raboteuse, un piéton irait aussi vite qu'une voiture. Il laissa donc cheval et carriole au village de Dvorgen, et partit, léger comme l'espérance.

Il ne s'arrêta pas; il marcha comme s'il avait eu des ailes jusqu'au moment où il aperçut, à sa droite, un petit bois de bouleaux qu'il connaissait bien... Il était tout près de Kysten! Quand il aurait dépassé le bois de bouleaux, le terrain s'abaisserait tout à coup devant lui, et il verrait à ses pieds, épars dans la campagne, les premiers *gaards* (1) de son village... A cette pensée, le cœur lui battit si fort qu'il dut s'arrêter un instant... Courage! il se remet un peu; il avance... Voilà le clocher, dont la pointe reluit au soleil; voilà les maisons, et le gaard de son père est là-bas; voilà le fiord aux eaux bleues qu'entoure une ceinture de rochers battus par l'écume blanche des vagues... et cet espace vide qu'entoure un groupe de maisons, c'est la place devant l'école, où Nils enfant a sculpté l'ours de neige, sa première statue... il travaille des matières plus durables, à présent!

Nils approche. Une clameur s'élève tout à coup : on guettait le voyageur, on l'a guetté dès le matin, à une heure où il était impossible qu'il arrivât. On ne l'attendait pas seul, à pied; mais n'importe : qui pourrait arriver à Kysten aujourd'hui, si ce n'est lui? Et tout un groupe joyeux accourt au devant de Nils, en habits de fête et des branches vertes dans les mains. Nils est entouré, salué, entraîné; puis un grand cri de joie retentit, et une femme vient se jeter dans ses bras, riant et pleurant, couvrant son visage de baisers, et répétant :

— Mon fils! mon Nils! mon cher petit Nils!

Et puis elle s'écarte de lui pour mieux le regarder; elle se récrie sur sa beauté, sur sa taille, sur sa force.

Nils ne sait plus où il en est : il s'était bien attendu à être heureux, mais il ne croyait pas qu'on pût être aussi heureux; non, il n'en avait pas idée. Il ne trouve rien à dire, il regarde sa mère et il lui rend ses caresses; enfin il balbutie :

— Et mon père?

— Il t'attend à la maison : viens.

Nils, le cœur palpitant, franchit le seuil de la vieille demeure où rien n'a changé depuis qu'il est parti. Son père est changé, lui! il a des cheveux blancs; mais quelle tendresse et quelle joie dans ses yeux! Il attendait Nils; il ne pouvait pas, lui, le père de famille, faire les premiers pas au-devant de son fils; mais sa voix tremble quand il lui dit :

— Sois le bienvenu, mon fils, et sois béni pour l'honneur que tu apportes à la maison de ton père.

L'honneur qu'il apporte! Nils l'avait oublié; il lui semblait être le petit enfant d'autrefois, tant il se sentait *chez lui* dans cette chère maison paternelle!

Mais le souvenir de sa gloire lui revint bien vite. Ne lui fallut-il pas recevoir les félicitations de ses camarades, renouveler connaissance avec eux, apprendre ce que chacun était devenu?

— Ne me reconnais-tu pas, Nils? disait quelque robuste garçon que Nils avait laissé adolescent, rose comme une jeune fille et mince comme un roseau. — Je me suis fait ouvrier, je travaille à la ville, je suis revenu aujourd'hui exprès pour te voir.

— Moi, disait un autre, je suis marin; j'ai été une fois à Stockholm, je me suis fait montrer l'école où

(1) *Gaard*, ferme composée d'un grand nombre de petits bâtiments accolés les uns aux autres autour de la maison principale.

tu travaillais, et je t'ai vu passer; mais je n'ai pas osé te parler.

— Moi, disait un troisième, je n'ai pas quitté le pays; les soirs d'hiver, aux veillées, si tu savais comme on a parlé de toi! Et quand on lisait l'histoire de quelque grand homme, où était marqué le lieu de sa naissance, il se trouvait toujours quelqu'un pour dire : « Dans les livres qu'on fera plus tard, on racontera l'histoire de Nils Biord, et on y mettra qu'il était né à Kysten. C'est cela qui fera honneur à notre village! »

On conduisit notre héros sur la place où sa vocation s'était révélée. De grandes tables y étaient dressées : chacun avait apporté son plat, sa bière et son hydromel, pour fêter le retour de Nils Biord. Et le vieux maître d'école, au nom de tout le village, lui adressa un beau discours (il avait donné congé à l'école pendant huit jours pour le composer), où il le comparait à quantité de personnages illustres de tous les temps.

Enfin, au moment où l'on allait se mettre à table, une jeune fille s'approcha de Nils, un bouquet à la main, et, d'une voix émue, le pria d'accepter ce bouquet que lui offraient toutes ses anciennes petites compagnes de jeu, et de le porter à sa boutonnière pour leur faire honneur.

Nils embrassa sur les deux joues la jeune bouquetière, comme c'était son droit et son devoir, et se para gaiement du bouquet. Pendant qu'il en assurait les tiges dans ses boutonnières, il regardait la jeune fille, qui restait debout devant lui, avec une petite mine à la fois souriante et fâchée; on aurait dit qu'elle s'était attendue à autre chose qu'à un remerciement qui s'adressait à toutes les filles du village aussi bien qu'à elle. Nils la regardait, la regardait, et ne pouvait pas venir à bout de la reconnaître : il avait dû voir cette figure-là quelque part, avec ses yeux bleus si naïfs et si doux, ces joues roses et ces beaux cheveux blonds; mais comment s'appelait-elle?

Ce fut la jeune fille qui le tira d'embarras. Comme elle vit que décidément il ne la reconnaissait point, elle lui dit :

— C'est bien dommage, n'est-ce pas, que l'ours de neige soit fondu! Je suis sûre que tu aurais été content de le revoir. Les garçons du village ont bien essayé tous les ans de le refaire, mais cela ne ressemblait pas du tout à un ours. Moi, j'ai gardé nos petites figures en bois et en terre; elles ne fondent pas, celles-là! Oh! te rappelles-tu quand tu m'emmenais dans la grange pour me les faire voir?

— Lina! s'écria Nils. Comment, c'est toi, ma petite Lina! Je ne t'aurais jamais reconnue. Quel âge as-tu donc à présent?

— J'aurai quinze ans le jour de la Saint-Jean.

— Comme tu es grande! Moi qui te cherchais parmi les petites filles! car je pensais à toi; je n'avais pas oublié ma petite amie.

Et, pour prouver qu'il ne l'avait point oubliée, il la prit par la main, et la fit asseoir à côté de lui à table. Le dîner n'était pas fini, qu'ils étaient redevenus les camarades d'autrefois. Elle était bien heureuse et bien fière, la petite Lina; elle le fut plus encore quand on alla danser dans la grande grange du père Biord, arrangée en salle de bal en l'honneur de Nils; car elle ouvrit le bal avec lui, et il la fit valser plusieurs fois, de préférence aux plus brillantes des filles de Kysten, furieuses de se voir préférer une enfant qui n'avait pas encore quinze ans.

Elles n'avaient pas de quoi être furieuses. Nils n'eût jamais fait attention à elles, quand même Lina n'eût pas existé. Lui qui s'habillait maintenant comme un monsieur de la ville, lui qui était reçu à Stockholm chez des gens riches et titrés, lui qui avait été présenté au ministre le jour où il avait eu son prix, et à qui des ambassadeurs, des chambellans, de grands seigneurs, avaient serré la main en l'appelant « mon jeune ami » et en l'assurant de leur bienveillance; lui à qui les plus belles dames avaient adressé des compliments flatteurs, quel cas pouvait-il faire des villageoises de Kysten? S'il prenait du plaisir à les voir, avec leurs tresses blondes, leur ample chemisette blanche, leur jupe rouge ou bleue et leur corset noir, c'était un plaisir d'artiste ami du pittoresque et de la couleur locale; et s'il causait surtout avec Lina, c'était parce qu'elle lui rappelait des souvenirs qui lui étaient précieux, — c'était peut-être aussi parce qu'il retrouvait chez la fillette de quinze ans l'admiration sans bornes qu'il avait jadis inspirée à l'enfant : Lina, dans son village, n'avait pas eu l'occasion de changer d'idoles.

VI. — L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Nils avait un mois de congé avant de partir pour son grand voyage. Le premier jour avait été tout à la joie; le second jour, moins agité, fut rempli d'émotions tout aussi douces. S'éveiller, pour la première fois depuis six ans, sous le toit paternel; retrouver dans sa mémoire et dans son cœur, un à un, mille bruits, mille aspects familiers à son enfance, et presque oubliés dans la vie des villes; retrouver la tendresse et les soins de sa mère, rencontrer à chaque instant son regard et son sourire, sentir dans la voix, dans l'accent de son père, quand il disait : « Mon Nils! » un orgueil attendri, presque respectueux; être salué à chaque pas par ses égaux, par ses supérieurs d'autrefois, qui maintenant semblaient très fiers de le connaître : ce fut toute la journée une suite non interrompue de satisfactions délicieuses. Les jours suivants, Nils s'accoutuma à son bonheur; au bout de la semaine, il commença à sentir un vague ennui. Le langage qu'on parlait autour de lui, il n'avait plus l'habitude de le parler ni de l'entendre; il avait beau faire, il ne pouvait pas prendre grand intérêt à la réussite de la dernière couvée, ni se désoler de ce qu'un veau sans expérience avait roulé dans un ravin. Que la récolte s'annonçât belle, tant mieux; que la femme du pasteur, qui avait failli mourir

d'une pleurésie, fût en voie de guérison, tant mieux encore; mais Nils en entendait parler si souvent, qu'il aurait désiré autre chose. De quoi parlait-on encore? Des vainqueurs du dernier tir; des nouveaux nids d'eider qu'on avait découverts dans les rochers; du mariage de la belle Greta, la plus riche héritière de Kysten, avec le garde de M. le comte, qui allait l'emmener au loin; de la mort du vieux fossoyeur, qui avait fini par quitter ce monde à quatre-vingt-seize ans. Tout cela n'était pas bien intéressant pour Nils.

Il finit par ne plus rien trouver d'amusant à Kysten, excepté Lina. Celle-là, il lui faisait grâce du dédain dont il enveloppait le reste de ses compatriotes. Elle était gaie, elle était vive, elle l'admirait; elle lui rappelait, parmi ses anciens souvenirs, ceux qui se rapportaient à son art et à ses premiers essais : elle était toujours la bienvenue auprès de lui. Du reste, elle ne se faisait pas faute d'arriver à toute heure chez le fermier Biord. La maison de ses parents était voisine, et l'âge de Lina lui permettait de flâner : elle n'était plus assez enfant pour aller à l'école, et elle n'était pas encore assez femme pour être chargée de travaux importants; d'ailleurs, le père Mageddo était riche, et Lina était un peu une enfant gâtée. En tout temps elle était bien reçue chez sa tante Biord, et elle y venait volontiers; mais c'était bien autre chose depuis l'arrivée de Nils! A chaque instant, on voyait apparaître son minois rose et ses yeux couleur de pervenche; elle entr'ouvrait la porte, saluait de sa voix claire et gaie les gens de la maison, disait : « Puis-je entrer? » et entrait sans attendre la réponse. Une fois dans la place, elle y exerçait tous les droits de cité. Elle mettait la main à tout; elle s'emparait de la quenouille de dame Biord, et Nils, qui la regardait du coin de l'œil, rêvait aussitôt d'une statuette de fileuse, gracieuse et menue, tordant le lin d'un joli mouvement de ses doigts effilés; elle courait à la laiterie, battait vivement la crème, se vantait de son habileté à faire le beurre; puis elle entamait une partie de jeu avec le chien, qu'elle agaçait du bout de ses tresses blondes, jusqu'à ce qu'il eût réussi à happer le ruban qui les nouait. Alors c'étaient des rires sans fin, des cris joyeux, des réclamations. « Mon ruban! rends-moi mon ruban, Thor! il me va mieux qu'à toi! Nils, fais-lui rendre mon ruban! » Et elle riait de plus belle, quand elle avait réussi à mettre Nils aux prises avec le chien. Puis elle faisait sa paix avec l'animal, et, pour sceller la réconciliation, elle disait :

— J'emmène Thor à la promenade; viens-tu, Nils?

Nils y allait; il savait bien qu'une fois dehors, elle lui dirait : « Te rappelles-tu? » et qu'elle lui parlerait de l'ours de neige, ou des portraits de maître Knaas, de la vieille Marguerite, et des bêtes de la ferme. Et puis elle lui ferait cent questions; il aurait le plaisir de lui conter, — il l'avait déjà fait plusieurs fois, mais elle n'en avait jamais assez, — son dernier voyage avec le capitaine Gadde, ses ennuis, son retour à Bergen, ses démarches pour devenir sculpteur; la rencontre de l'artiste qui s'était intéressé à lui; sa vie laborieuse, ses succès, son départ pour Stockholm, tout ce qu'il y avait vu, tout ce qu'il y avait fait. Lina l'écoutait, muette, les lèvres entr'ouvertes et les yeux tout ronds. Parfois, pour mieux l'entendre, elle s'asseyait sur un tertre ou sur un rocher, et Thor se couchait à ses pieds, comprenant qu'on allait faire une pause et qu'il était inutile, pour un honnête chien, de s'user les pattes. Nils restait debout, parlant, s'animant, gesticulant, décrivant les villes et les mers, les grands navires et les hauts monuments, — Lina n'était jamais sortie de Kysten, — et vantant les musées, les tableaux, les statues, la musique qu'on entendait à Stockholm, les hommes de talent, les belles dames qu'on y voyait.

— Comment s'habillent-elles, les dames? demandait Lina.

Et Nils, s'aidant du crayon dans ses descriptions, griffonnait sur son album des espèces de gravures de modes qui rendaient Lina rêveuse. Peut-être que ces belles toilettes-là lui iraient bien? elle aurait voulu en essayer. Nils, autrefois, lui promettait, quand il serait riche, de lui apporter des poupées et des robes de soie... il l'avait oublié... Des poupées, elle ne s'en souciait guère, et il avait bien fait de ne pas en apporter : il avait beau la tutoyer comme quand elle avait huit ou neuf ans, et l'appeler « ma petite Lina », il devait bien voir qu'elle n'était plus une petite fille. Mais les robes de soie? Lina n'eût certes pas été fâchée d'en avoir; mais elle n'aurait pas voulu les tenir de Nils : ç'aurait été trop sans façon de sa part, trop... elle ne savait pas quoi au juste, mais décidément elle n'était pas fâchée que Nils eût oublié sa promesse.

Au bout de quinze jours, Lina n'était pas lasse d'entendre toujours les mêmes histoires, mais Nils commençait à être las de les raconter. Décidément, il s'ennuyait. Il lui venait par moments une vague envie de se faire écrire par un ami que sa présence était indispensable à Stockholm. Il repoussait bien vite ces idées-là, et il se les reprochait. Son père, sa mère, son village, il les aimait pourtant : comment donc s'ennuyait-il? Le pauvre Nils était tout triste, et, de peur qu'on ne s'en aperçût autour de lui, il s'efforçait de paraître gai. Les gens de Kysten s'y trompaient; ils disaient :

— Est-il bon garçon, ce Nils! et pas fier du tout!

Mais la mère Biord soupirait parfois en regardant son fils à la dérobée, et Lina commençait à pressentir que la fin du séjour de Nils ne serait pas aussi gaie que le commencement.

A suivre. Mme J. Colomb.

Molière traduit et représenté en turc.

Un pacha, S. A. Ahmed Véfyk, ancien grand vizir et gouverneur de Brousse, a traduit librement

en turc plusieurs comédies de Molière : *le Médecin malgré lui, l'Avare, Don Juan, le Misanthrope*, etc. Des acteurs arméniens ont joué ces pièces devant des spectateurs en majorité musulmans, qui ont beaucoup ri et applaudi.

VOYAGES.

EXCURSIONS AUX VOLCANS DE L'ÉQUATEUR.

Puracé et Pasto.

Suite. — Voy. p. 266, 286 et 310.

SUR LE CRATÈRE.

Je recueillis diverses variétés de trachyte, entre autres une pierre blanche, compacte, ayant le caractère de l'alunite, venant d'un gisement puissant de ce minerai d'alun.

Il y eut encore plus de difficultés pour sortir du ravin que nous n'en avions rencontré pour y descendre : le sol était aussi peu stable et la pente plus forte.

Il fallut deux heures pour faire l'ascension.

Nous nous trouvions sur le volcan ; déjà on voyait surgir des vapeurs, des roches étaient enduites de soufre, et, ce qu'il y avait de plus curieux, on apercevait des masses énormes de gypse anhydrite, grenu, à structure saccharoïde ; on les aurait prises pour des blocs de marbre de Carrare : ce gypse renfermait du soufre. Le sulfate de chaux est donc un des produits du volcan de Pasto.

En continuant à monter, nous atteignîmes le cratère, non un cratère d'éruption formé par l'épanchement de la lave : cette anfractuosité, comprise entre des murs élevés de trachyte, a une direction moyenne nord-est sud-ouest. Décrire ce site serait impossible. Sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, c'est une amoncellement de fragments rocheux de toutes dimensions, au milieu desquels apparaissent de larges fissures, véritables évents d'où sortent avec un sifflement formidable des jets de vapeur entraînant du soufre : le sol tremblait sous nos pieds. La situation était singulière : un ciel d'un bleu foncé, une atmosphère sulfureuse rendant la respiration pénible, un calme parfait, et, malgré la chaleur souterraine, un air froid ; car, à une vingtaine de mètres des fissures, le thermomètre marquait 3°.9. Le baromètre indiquait pour altitude 4085 mètres. La température était de 6°.1. C'est là que je m'installai, à une distance convenable d'une fumerolle, pour avoir chaud sans courir le risque d'être brûlé.

Mes brigands me soignaient comme l'aurait fait une bonne d'enfant. Après avoir étendu mes couvertures, ils procédèrent à la cuisine, en allumant un feu avec du bois coupé dans la forêt de fougères arborescentes ; puis l'un d'eux descendit je ne sais où pour chercher de l'eau qui ne fût pas sulfureuse.

Je dormis profondément, puis je dînai. Pendant neuf heures, je m'étais livré aux exercices les plus violents, n'ayant pris d'autre nourriture que la tasse de chocolat à Génoé.

Une fois reposé, j'examinai le terrain. Près de l'évent principal, le trachyte, très poreux, est constitué en grande partie par une agglomération de cristaux ténus de pyroxène mélangé de feldspath vitreux ; partout on rencontre des morceaux peu volumineux d'une sorte de ponce d'un gris sale, d'une densité supérieure à celle de la ponce ordinaire ; souvent la roche est enduite de cristaux de soufre d'une couleur jaune pâle après le refroidissement. Çà et là je ramassai de l'obsidienne noire translucide ; quelques fragments présentaient cette particularité, qu'ils étaient tuméfiés. Le trachyte en place ne différait pas de celui que j'avais déjà observé.

La chaleur était telle à la bouche de l'évent principal, que je ne pus réussir à recueillir du gaz ; je dus me borner à reconnaître que les vapeurs émises étaient évidemment surchauffées par leur contact avec la masse intérieure ; car, à l'altitude à laquelle je me trouvais, le mercure se soutenait dans le tube barométrique à 472 millimètres ; or, sous cette pression, l'eau bout à 87 degrés centigrades. Un thermomètre placé dans la vapeur monta rapidement à 102 degrés : il eût été brisé si je ne l'eusse retiré ; mais je reconnus qu'à une assez faible profondeur l'étain entrait en fusion, ce qui n'arrivait pas pour le plomb que j'avais mis à côté. Il en résulte que la température, égale ou supérieure à 235 degrés, n'atteignait pas 332 degrés. Je dus, pour obtenir du gaz, opérer sur la vapeur d'un évent moins chaud, la température ne dépassant pas 91 degrés. Certainement ce gaz était mêlé d'air froid ; néanmoins il renfermait, pour 100, soixante-dix-huit parties de gaz acide carbonique et un indice d'acide sulfhydrique. Je reconnus l'absence d'acide chlorhydrique dans la vapeur : ainsi, comme dans les volcans de Tolima, de Puracé, les émanations gazeuses sont de la vapeur d'eau, du gaz acide carbonique, de l'acide sulfhydrique.

Pour prendre la température des évents, je m'étais placé sur une large pierre formant un pont sur la fissure. Je voulus faire cuire à la chaleur du volcan un morceau de viande attaché à une corde : la pierre-pont remuait constamment, nous étions entourés de fumerolles ; les rugissements souterrains, les *bramidos*, nous assourdissaient. C'est ce bruit qui précède ou accompagne les tremblements de terre. Le guide rôtisseur n'était pas sans inquiétude, et, me regardant, il dit à mi-voix : « *Si escupiere* (S'il crachait). — Nous serions perdus », lui répondis-je. Et alors, avec un calme parfait, il répliqua : « C'est ce que je crois. » Certes, il n'y avait pas à en douter. Au reste, tout annonçait une grande activité volcanique : le mouvement continu du sol, les sifflements des jets de vapeur, le bruit de l'eau en ébullition que nous percevions au-dessous de nous, faisaient prévoir une catastrophe ; mes hommes, habitants de Pasto, s'y connaissaient. Cependant on ne vit pas le moindre indice d'un phéno-

mène igné. C'est, il semble, pendant les éruptions proprement dites que le feu est manifeste. Des blocs incandescents de trachyte sont alors lancés à une hauteur prodigieuse; le général Florès en fut témoin un jour qu'il dirigeait une colonne de Quito sur Pasto : « L'air, m'a-t-il dit, était rempli de globes de feu; les détonations rappelaient le bruit des canons des plus forts calibres. »

On me montra dans les pajonales, près de Rumichacho, des blocs d'un trachyte noir, scorifié, enfoncés dans la terre jusqu'à un mètre de profondeur; à l'époque des pluies, ces cavités sont pleines d'eau : on peut s'imaginer la hauteur que les pierres incandescentes ont atteinte pour, en retombant, avoir pénétré aussi profondément dans un terrain assez résistant.

Le Pasto projette des cendres que les vents emportent à de grandes distances lors de certaines éruptions : les plantes en sont saupoudrées.

Je m'étais installé confortablement, entre des masses de trachyte, sur un parquet chauffé, à l'abri du vent, à plus de 4 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Accablé de fatigue, je tombai dans un profond sommeil; je puis donc, sans métaphore, dire que j'ai dormi sur un volcan.

Mes observations terminées, et elles durèrent assez longtemps, je résolus de descendre par une pente différente de celle que j'avais suivie à la montée.

Nous rencontrâmes une fissure où fort heureusement existait un pont en pierres, construit, assure-t-on, avant la conquête, le pont de Rumichaco, peu éloigné de l'abîme que nous avions franchi avec tant de peine. C'est par ce chemin que nous aurions dû effectuer notre ascension, en faisant sans doute un grand détour, mais d'un accès facile. S'il en fut autrement, c'est que la race indienne préfère marcher en ligne droite, sans se laisser arrêter par les obstacles.

Au Rumichaco, l'altitude était de 3 706 mètres. Ainsi, par une pente assez douce, nous étions descendus de 400 mètres au-dessous de notre station sur le volcan.

Au bout de deux heures, nous entrions à Génoé. Le trachyte sur lequel nous avions marché présentait un tout autre aspect que celui du cratère, une pâte gris-clair, enchâssant des cristaux allongés d'un feldspath bleu.

Pour bien me reposer, je couchai dans la cabane de l'Indien; le vieux soufflet, enchanté de me revoir, attribuant à ses prières une partie de mon heureux voyage, se surpassa aux dépens des cochons d'Inde : nous eûmes un excellent *sancocho*.

Le lendemain matin, je dis adieu à l'Indien et à la vieille Indienne.

Ayant fait mettre mes guides en ligne, je distribuai à chacun une piastre; ces pauvres proscrits me remercièrent avec une effusion dont je fus vivement touché; ils me demandèrent de les reprendre si je revenais au volcan. J'avais été leur hôte, et ces hommes endurcis par la souffrance, qui m'entourèrent des soins les plus assidus, eussent sans le moindre scrupule dépouillé, assassiné l'officier républicain, s'il ne leur avait pas été recommandé par l'évêque de Popayan.

A suivre. BOUSSINGAULT,
De l'Académie des sciences.

NOTE SUR UNE GALÉASSE,

GENRE DE NAVIRE A RAMES USITÉ ENCORE PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

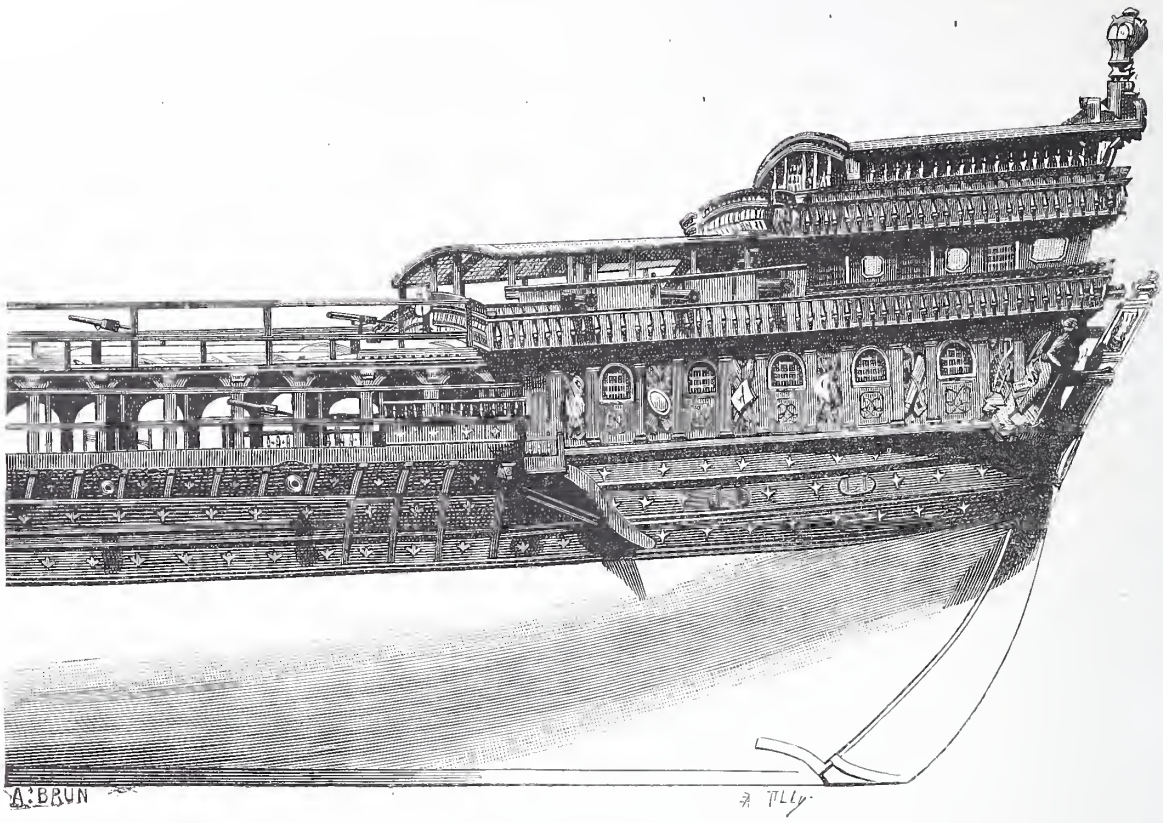
Depuis quelques années, le Musée de marine s'occupe de réparer ce que l'on peut appeler les épaves du déménagement de sa fondation, et, grâce à un manuscrit trouvé entre les mains d'un ouvrier, et à des dessins de la Bibliothèque nationale, il a pu réparer complètement un modèle de 3.20 de long, très avarié et abandonné à la poussière, dont la mâture était très incomplète, mais dont il restait heureusement des avirons et des canons. C'est celui d'une galéasse, genre de navire qui contribua aux succès des chrétiens à Lépante, parut dans l'*Armada invencible*, pour ne plus être employé dès que le navire à voiles devint assez manœuvrant et l'artillerie assez perfectionnée pour diminuer les avantages des rames sur les galères, dont le dernier fait d'armes consista seulement à remorquer les vaisseaux de Duquesne sous les batteries d'Alger, en 1683.

Le modèle dont il s'agit portait, derrière, le nom *la Royale;* il était orné avec luxe, peint en gros bleu, avec de nombreuses fleurs de lis dorées, ainsi que les listeaux et les galeries des balcons de l'arrière. Les dimensions laissaient des doutes, bien que le manuscrit précité les donnât en détail; mais convenaient-elles au navire que représentait le modèle? C'était fort incertain, parce que la distance entre les avirons, c'est-à-dire la place laissée aux rameurs, n'aurait pas excédé celle adoptée sur les galères pour cinq hommes tirant du même côté; tandis que le manuscrit disait qu'il y avait neuf hommes jusqu'à l'arbre et huit à la proue, et que les avirons du modèle avaient double rangée de manilles : d'où il résultait que la moitié des hommes tirait et l'autre poussait sur les manches d'avirons de 17m.50, pesant plus de 200 kilogrammes. Il a donc paru convenable d'établir une seconde échelle, qui a été confirmée par les dimensions d'une galéasse données dans le Dictionnaire de Savérien de 1758.

Voici ces dimensions : longueur d'un capion à l'autre, 58m.16; longueur de quille, 50 mètres; maître bau, 11m.64; tirant d'eau, 3m.80; hauteur du château arrière au-dessus de l'eau, 8m.50; hauteur du château avant, 5 mètres; longueur de la chambre de nage, 30m.45 pour vingt et un bancs espacés de 1m.40; hauteur sur l'eau du point d'appui des avirons, 2 mètres. Les galères avaient en dehors un grand cadre supporté par des courbes en bois, afin d'éloigner assez les points d'appui

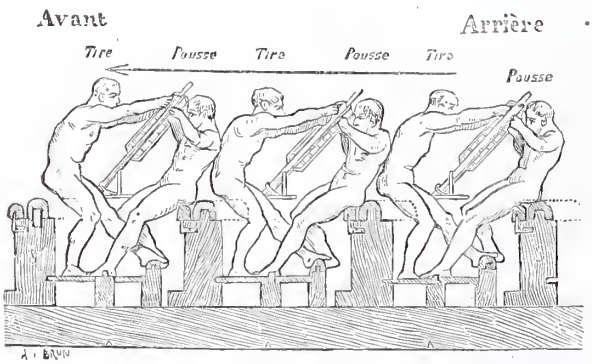
des avirons pour que le levier intérieur eût la longueur nécessaire; la largeur de ce cadre était de 14m.4, tandis que celle du navire n'excédait pas 11m.6. Les avirons du modèle et du manuscrit avaient 15.27, et ils ne pouvaient pas avoir 21.7, comme l'aurait voulu l'échelle adoptée pour le navire : les hommes n'auraient pu manier un tel poids.

La galéasse *la Royale* différait beaucoup des autres galères de guerre, en ce qu'au lieu d'être à ciel ouvert, sa chambre de nage était surmontée



Musée de marine, au Louvre. — La Galéasse *la Royale* ; vue de l'arrière.

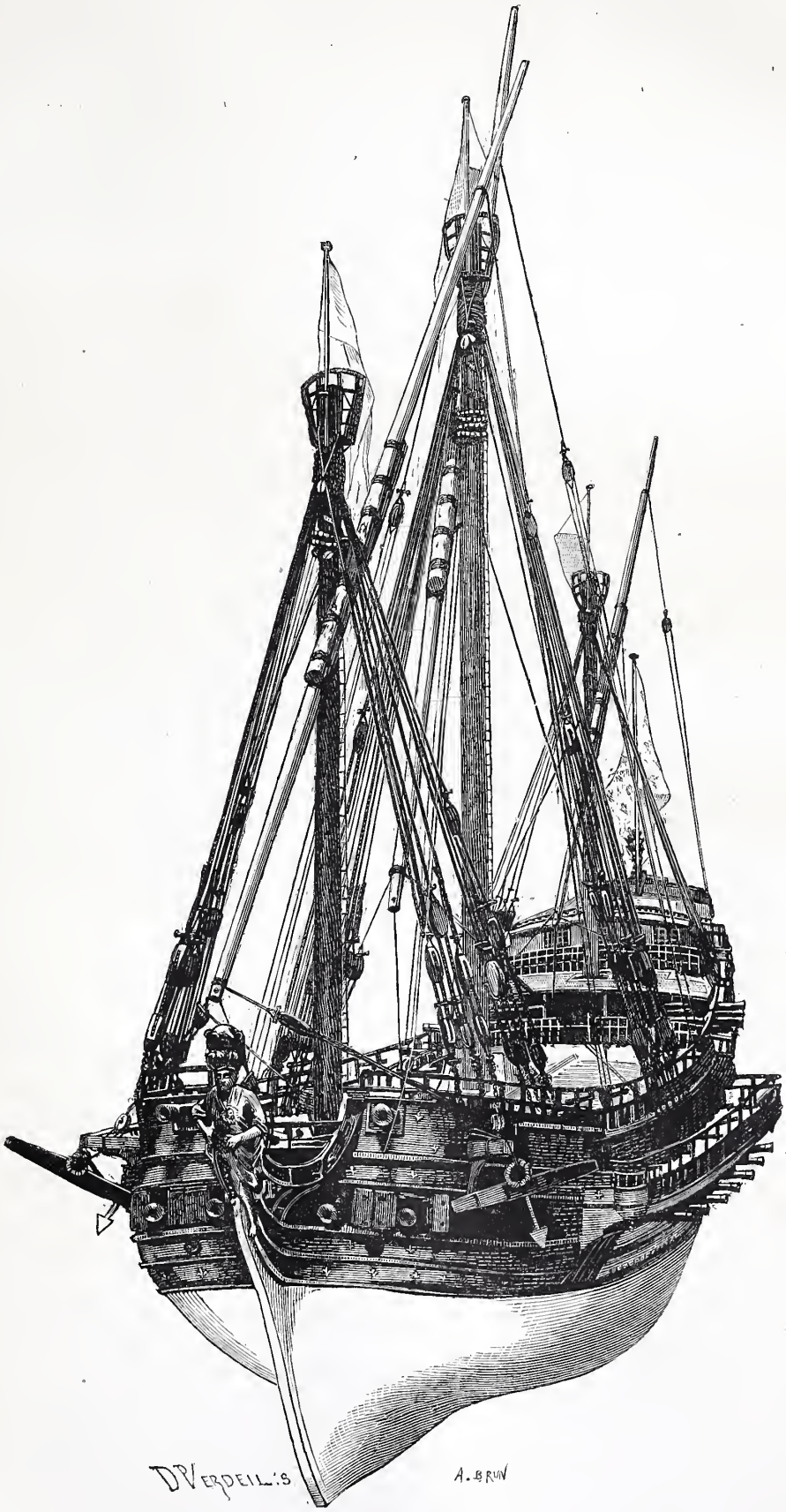
d'un pont s'étendant de la dunette au gaillard d'avant, et qui était à jour en ce qu'il était formé de caillebottes, sorte de treillis moitié vide et moitié plein. Cette longue plate-forme était portée par des arcades entre lesquelles passaient les avirons, et



Manœuvre des rames.

elle servait à la manœuvre des voiles, qui sur les galères ordinaires devait être très difficile au milieu des avirons et des bancs; mais aussi elle ajoutait beaucoup au poids des navires, sans mieux fortifier les extrémités chargées d'artillerie.

L'artillerie était des plus bizarrement disposées, et, sauf sur le château avant, où elle manquait, elle était composée de canons enchâssés entre deux longues flasques prises entre des coulisses, de sorte que les pièces n'avaient de pointage ni en hauteur, ni en direction, et qu'il fallait les diriger ensemble au moyen de la barre du gouvernail, qui, enterrée sous la dunette, ne permettait pas de voir en dehors. Il y avait en tout trente-quatre canons et dix pierriers; d'autres galéasses ajoutaient quatorze petites pièces nommées espingards : cette artillerie était groupée en trois directions spéciales. Par le travers, trois pièces sur le gaillard d'avant avaient nos anciens affûts et tiraient par le travers. Venaient ensuite de petites pièces très longues, au nombre de sept de chaque bord, qui, placées sous les avirons, ne pouvaient tirer qu'en élevant ceux-ci en l'air, et se trouvaient retenues en arrière par la coursie; de sorte qu'il devait falloir se glisser dans le sabord pour se mettre à cheval sur la volée, et charger ainsi la pièce en dehors. La dunette, à trois étages, ne servait que de logement et ne contenait que deux canons tirant en retraite. Quant au gaillard d'avant, il avait quatre pièces de chasse sur deux étages. Il résultait des calibres probables et de cette disposition, que la galéasse pouvait lancer en une fois 72 kilogrammes de fer par l'avant, 102 par le travers, et 36 par l'arrière; ce qui, en



Musée de marine, au Louvre. — La Galéasse *la Royale* restaurée.

admettant le chiffre d'équipage que l'on verra plus loin, fait que relativement à chaque homme il y avait $0^k.072$ de fer par l'avant, $0^k.102$ par le travers, et $0^k.036$ par l'arrière, en tout $0^k.210$ par homme; tandis que sur nos vaisseaux il y avait depuis $0^k.700$ jusqu'à plus de 1 kilogramme par homme, avec les

nouveaux armements. Comme on peut admettre que les navires coûtent en raison de leur poids, on peut établir qu'il y avait, sous ce rapport, une infériorité encore plus forte; le tout pour conserver l'avantage d'une marche assez lente avec le calme.

Il a été heureux de trouver le rôle d'équipage détaillé dans le manuscrit; car sans cela son chiffre eût produit les mêmes incertitudes que pour les galères antiques. Voici cette composition : 452 hommes pour rames; savoir, 9 hommes jusqu'à l'arbre et 9 à la proue; 350 soldats; 12 timoniers; 40 compagnons, hommes chargés de garder la chiourme; 36 canonniers; 19 proyers; 2 pilotes et 2 sous-pilotes. A cette époque, le capitaine n'était qu'un homme de guerre : aussi les 4 conseillers étaient des praticiens placés près de lui pour guider sa route; 2 écrivains; 2 chirurgiens; 4 argousins, etc.; total, 1 001 hommes, *qu'ont ordinairement une galéasse en tems de guerre.*

D'où il résultait, d'après les mesures données par le manuscrit, que *chaque homme n'aurait eu en moyenne que* $0^{m^2}.8$ *pour se tenir, et cela sans compter les cuisines, les canons et les avirons.*

Il est vrai que les rameurs de la chiourme étaient enchaînés à leur banc; mais alors il est difficile de comprendre comment ils parvenaient à s'étendre, même en se plaçant en partie sous les bancs. Il est vrai qu'à cette époque, ces navires ne sortaient pas de la Méditerranée, que peu d'années auparavant la mer était fermée pendant les quatre mois d'hiver, et que tout navire qui sortait rendait son capitaine et son propriétaire passibles d'amendes. Voilà où en était la navigation.

La disposition des hommes sur les avirons a été assez difficile à établir; cependant il ne doit pas y avoir de doute sur celle représentée par l'une des figures, et il en résultait que le travail était très mal réparti. Ainsi, l'homme de la poignée, nommé le vogue-avant, avait un levier comme 1 à 2.54, tandis que le dernier rameur n'avait que 1 à 5.6, et la moyenne était de 1 à 4.07, ce qui est inférieur à l'usage ordinaire, qui est d'avoir les bras de levier dans le rapport de 1 à 3. La moitié des rameurs tirait, l'autre poussait, comme le prouvent les deux rangées de manettes des avirons de la galéasse, tandis que sur les galères ordinaires il n'y avait qu'une rangée. L'espace occupé en large par les rames était de 38 mètres, et il en résultait une gêne pour la manœuvre et un danger d'avoir des hommes renversés et des avirons brisés aux approches d'autres navires. Comme il faut qu'un aviron ne soit pas trop oblique pour pouvoir sortir assez de l'eau, il en résultait que les navires à rames devaient être très ras sur l'eau, d'où leur venait le nom de navires de bas bord, tandis que ceux à voiles étaient appelés navires de haut bord. Il est aussi difficile de s'expliquer ce qui se passait lorsque les pelles de ces avirons, qu'on ne pouvait retourner à plat, restaient plongées dans l'eau par l'effet du roulis ou d'une petite inclinaison produite par les voiles; ces avirons, agissant alors à contre-sens, devaient tout renverser. Combien il faut qu'un moteur indépendant du vent ait été précieux pour avoir conservé si longtemps ces rames si chères à mouvoir, à cause du nombre d'hommes qu'elles nécessitaient et de ce qu'ils coûtaient pendant l'inaction. Il y a aussi lieu de se demander si l'application de la force musculaire n'a pas été préférable, au Japon, en employant de nombreuses godilles, qui au moins ne s'étendaient pas de chaque bord à 14 mètres, et avaient une action plus continue.

La mâture aurait laissé beaucoup d'incertitude sans les chiffres du manuscrit, en ce que le modèle contenait quelques restes de mâture à hune ronde, et, par suite, destinée à porter des voiles carrées; et, en outre, il montrait un morceau de parchemin sur lequel était écrit *projet.* Mais les dessins de Jouve, trouvés à la Bibliothèque et provenant de l'ancienne collection de Colbert, ne laissaient aucun doute, tant sur la nature de la voilure que sur ses dimensions. Les voiles étaient donc latines, comme sur les galères, et voici les dimensions de leurs mâts et de leurs vergues, d'après le manuscrit de 1690 : arbre de mestre, 29 mètres et $0^{m}.73$ de diamètre; arbre de trinquet (notre mât de misaine), $21^{m}.4$ et $0^{m}.51$; arbre de misaine (notre mât d'artimon), $17^{m}.3$ et $0^{m}.41$. La grande antenne avait $40^{m}.6$; celle de l'avant, dite antenne de trinquet, $35^{m}.7$; et celle de l'arrière, 25 mètres. D'où il résultait que, d'après la forme des voiles latines, on avait les surfaces suivantes, d'après les dimensions du manuscrit : grande voile, 404^{m^2}; misaine, 333^{m^2}; et artimon, 111; total, 848^{m^2}; et il est peu probable qu'elles aient jamais atteint celle due à la longueur de 58 mètres, qui les aurait portées à 547 pour la grande voile, c'est-à-dire plus que le grand hunier de nos trois-ponts, et cela avec seulement deux cargues pour les maîtriser. Le poids énorme des antennes exigeait un appareil de six réas en haut et en bas, ce qui faisait douze plis de corde, et la présence du gros bloc inférieur, nommé cep de drisse, avait montré que la voilure avait été latine.

Les gravures font suffisamment apprécier le gréement, qui a été tracé d'après les dessins de Jouve, et il en est de même des nombreux ornements de l'avant et de l'arrière : aussi suffit-il de citer encore quelques chiffres pour faire apprécier complètement ce genre singulier de navire, dont les formes inférieures étaient presque aussi fines que celles des galères, et ne se grossissaient subitement, en sortant de l'eau, que pour donner assez de largeur aux canons de chasse et de retraite. Le déplacement d'eau de l'avant était 518^{m^3} d'après l'une des échelles, et 821^{m^3} d'après l'autre; pour l'arrière, c'était 493^{m} et 773; en tout, 1 015 dans un cas et 1 600 dans l'autre, ce qui exigeait 452 rameurs; c'est-à-dire que chaque rameur avait à traîner $2^{tonn}.3$ ou $3^{tonn}.5$, ce qui est énorme par rapport au travail des rameurs de nos canots. Le rapport de la surface du gouvernail au plan lon-

gitudinal immergé était 1 à 34; le centre vélique était élevé de 19 mètres au-dessus du centre de carène, et la surface de voilure était 27 fois celle du maître couple immergée, considérée comme l'obstacle à séparer l'eau. De même que les galères ordinaires, celles qui nous occupent n'avaient pas de faux pont; il n'y avait de surfaces couvertes que celles de la dunette et du gaillard d'avant, faisant en tout 225^{m2} ou 276^{m2} suivant l'échelle; tandis que la chambre de nage prenait 260^{m2} ou 354^{m2}, d'où il résultait que chaque homme avait 0^{m}.81 ou 1^{m2} pour se tenir à bord, et cela pour l'équipage comme pour la chiourme.

La collection des *Souvenirs de marine* a consacré six planches et quatre pages de texte format grand in-folio pour décrire exactement ce genre de navire, le type de cette collection étant de conserver des navires complets, c'est-à-dire avec tous les tracés et les chiffres nécessaires pour en construire de semblables à n'importe quelle époque. Elle ne laisse ainsi aucun doute pour l'avenir, et bien qu'il soit certain qu'on ne construira pas plus de galéasses que de vaisseaux à trois ponts, elle aura l'utilité d'une exactitude complète. Les planches de la collection, dont quelques-unes, telles que trois de celles de la galéasse, sont des photogravures parfaites et de grandes dimensions, montrent des navires jadis usités et disparus, tels que les pinques et les chebecs, les caboteurs et les bateaux de pêche des deux côtes de France, ceux si élégants de l'Espagne, tous les bateaux bizarres du Japon; ceux de marche remarquable d'Amérique, avec leur comparaison avec les chinois; des vaisseaux complets du dernier siècle, avec les photogravures de leurs modèles; et elles se complètent par les vaisseaux de l'époque de Louis XIV, d'après des modèles et de nombreux chiffres trouvés dans des manuscrits donnés par un ancien camarade d'école. On pourra dire qu'elle s'occupe de navires plus disparus que les animaux antédiluviens, car ils ne seront nulle part trouvés à l'état de fossiles; ils ont été consumés en bois à brûler. Aussi cette collection sera un jour considérée comme précieuse, si elle échappe à la destruction que subissent les ouvrages trop techniques pour plaire.

LE CONTRE-AMIRAL PARIS,
Membre de l'Institut, conservateur du Musée de marine, au Louvre [1].

[1] Notre bien honorable confrère le contre-amiral Paris, en nous communiquant cette note et ces dessins, nous exprime un désir auquel, contrairement à toutes nos habitudes, nous ne saurions résister : « Ne serait-il pas possible, nous dit-il, d'informer le public que la » collection des *Souvenirs de marine* (les 60 premières planches) » se vend au prix le plus modéré chez M. Gauthier-Villars, quai des » Grands-Augustins. Je crois que la dispersion est le meilleur moyen » de conservation. Je serai très reconnaissant si l'on veut bien m'aider » à atteindre mon but, et cela sans qu'il m'en revienne rien. C'est » une dette que je paye à ma belle profession de marin et à la posi- » tion où elle m'a élevé. » ÉD. CH.

SE SOUVENIR.

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

Voy. p. 183, 213, 229, 243, 259, 274 et 294.

IX

Me voyez-vous, cher M. Charton, avec mes livres, mon jardin, et mon arbre pour cabinet d'étude, où je me réfugiais des demi-journées!... C'était déjà tout l'homme.

Élevé ainsi en pleine liberté, en pleine nature, au milieu d'un entourage exquis, avec tous les moyens de s'instruire, un autre eût acquis des qualités précieuses; je n'y puisai que quelques défauts. Je poussai des cris terribles quand il fut question de me mettre à l'école, et lorsque enfin je m'y vis conduit par mon père, j'y pris en grippe tout d'abord maîtres et camarades. Les livres, les livres que j'aimais, que je lisais avec tant de curiosité et de passion dans mon arbre, me devinrent odieux sur les bancs de l'école. Les facultés mentales n'étaient plus tenues en éveil que par le calcul toujours recommencé des heures et des minutes qui me séparaient du plus prochain congé... Les vacances apparaissaient comme la vision lointaine d'une promesse paradisiaque.

Tout cela, vous le pensez bien, ne faisait pas de moi un écolier modèle. Heureusement, une grande douceur, beaucoup de docilité et de politesse, compensaient l'indolence à l'étude et rendaient les maîtres indulgents. Pour passeport à ma sauvagerie avec les camarades, j'avais de temps en temps l'ardeur au jeu, l'incomparable prestesse à la *sauterelle;* mais je jouais quand j'étais prêt, et dans de certains jours, adossé au milieu de la cour contre un gros arbre, si j'étais pris de penser à mon orme, on ne m'eût pas fait remuer. Si je pensais à toutes les bonnes choses de la maison, c'était une bien autre histoire : il fallait absolument que, pendant la récréation, je m'échappasse de la pension pour courir embrasser ma mère. Je n'en avais que le temps à peine; mais toujours j'étais rentré à l'heure : ces fugues se répétaient au moins deux fois par semaine, et j'eus la chance de n'être jamais *pincé* en deux ou trois ans que me dura cette maladie, tant je savais mettre de ruse, d'adresse, à me faufiler rapide comme l'éclair. Ma mère me grondait, mais je crois bien qu'au fond elle était elle-même heureuse de m'embrasser. Quant à mon père, il était censé ne rien savoir. Je n'étais cependant que demi-pensionnaire; je rentrais tous les soirs à huit heures et demie; mais quatorze heures d'absence, quatorze heures sans rien revoir de tout ce que j'aimais, c'était un supplice qui souvent dépassait mes forces : aussi, les jeudis et dimanches, avec quelle volupté je regrimpais dans mon arbre, et comme j'étais heureux d'y relire mes livres à moi : *Morceaux choisis de Buffon, Histoire de Robinson Crusoé, Morale en action, Fables de la Fontaine, Mille et une nuits,* etc., etc.! et puis, quel plaisir de retrouver mes fleurs et de les

arroser, de sarcler, bêcher, semer, repiquer, marcoter!

Voilà comment peu à peu je commençai de grandir, avec d'inconcevables alternatives de maladie et de santé. Aujourd'hui l'on me trouvait au lit, faible, fiévreux, accablé; le lendemain j'étais à courir.

Le médecin de la famille, homme instruit et habile, est un soir appelé par mon père, très inquiet d'une fièvre violente qui venait de me prendre. L'excellent praticien arrive en toute hâte, et me trouve aussi très malade (j'avais alors une quinzaine d'années); il craint une fièvre cérébrale. Le lendemain de bonne heure, dans la matinée, il revient : j'étais au jardin et tout à fait remis. D'autres fois, à la suite d'accès de ce genre ou de fortes migraines, il m'est arrivé de m'endormir quarante-huit heures, et de me réveiller guilleret.

La dernière, je crois, de ces crises singulières eut lieu au commencement de 1839 (j'étais alors dans ma vingt-troisième année). Mon père, un matin, partant pour toute la journée, me vient voir dans mon lit, où j'étais depuis deux jours retenu par une forte fièvre et des douleurs de tête insupportables. Je m'endors après son départ, et ne me réveille que vers cinq ou six heures du soir. Je me sentais un peu mieux; je demande à manger, et puis, parcourant le journal, je vois qu'on donne à Rouen la première représentation de *Ruy Blas*, de Victor Hugo. Je m'habille en toute hâte, et me voilà courant au théâtre des Arts, très éloigné de chez nous; et j'assiste, heureux, à cette *première*, qui mettait à l'envers toutes les jeunes cervelles rouennaises... Il ne fut plus question de fièvre.

Mais revenons au temps de mon séjour en pension. Je n'y apprenais pas grand'chose, et je m'y ennuyais beaucoup : mon orme et mon jardin en étaient cause; mais, en revanche, orme et jardin travaillaient à mon instruction, et j'étais à leurs leçons tout yeux et tout oreilles.

J'avais aussi pour m'instruire les conversations de mon père, non pas seulement ses conversations avec moi, qui étaient très amusantes, mais ses conversations avec les amis, avec les allants et venants de la maison; car mon père était très causeur, très ouvert, très expansif... il avait aussi toujours quelque bonne histoire à raconter. Son industrie (je ne sais si je l'ai dit) était la teinture; quelquefois, le jeudi, il me faisait avec lui *dépenter* du coton, opération qui consiste à tirer de paquet les échevaux de coton pour les réunir et les tordre plusieurs ensemble. Nous nous installions, pour ce travail, dans une grande pièce très agréablement située, d'où la vue plongeait sur les jardins et les près du vallon Saint-Hilaire, alors très champêtre; des négociants, des fabricants, des industriels, venaient faire leurs offres de service, et mon père les recevait dans cette vaste salle, appelée *le magasin*. Sans qu'il interrompît le travail, la conversation s'engageait, et l'on parlait affaires, quelquefois même on parlait politique : mon père mettait en ces conversations un entrain, une verve, un bon sens, une droiture de jugement, une justesse d'application, qui me ravissaient. Combien d'événements prévus par lui se sont depuis réalisés!

Je ne commençai de m'intéresser réellement aux études classiques qu'à mon entrée au collège, où quelques professeurs de vrai mérite me firent comprendre l'importance, le charme et l'utilité du savoir. J'aurai plaisir à vous entretenir de ces hommes d'élite...

Mais permettez-moi, cher monsieur Charton, de réserver ceci pour le chapitre suivant.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

LE KATCHKAR.

Depuis que les armées russes ont pénétré au cœur de l'Asie centrale, la science a conquis une des parties les plus intéressantes du globe. Le Thian-Schân, le Pamir, l'Oxus, etc., naguère presque inconnus, ont été ouverts aux explorateurs scientifiques.

Le Pamir, le « Faîte du monde », n'est plus aujourd'hui cette terre inconnue qui exerçait la sagacité conjecturale des géographes. MM. Kostenko, Ssévertzow, Oschanine, etc., l'ont visité dans différentes parties. M. Ssévertzow notamment l'a exploré, en 1877 et 1878, dans sa plus grande étendue. Les explorations de ce voyageur ont considérablement augmenté le nombre des espèces connues de la faune du Thian-Schân et du Pamir. Parmi les mammifères nouveaux ou presque inconnus, il en est un de l'ordre des Ruminants, famille des Ovidés, qui se distingue, par son genre de vie, son port et ses dimensions, de tous ses congénères aujourd'hui connus. C'est le Katchkar [1], ou *Ovis Polii* Blyth. Wood avait trouvé, aux sources de l'Oxus, des squelettes de tête de Katchkar, qui sont conservés aujourd'hui au Muséum de la Société asiatique de Londres. M. Ssémenov en avait rencontré sur les hauts plateaux du Thian-Schân, dans la région du Chân-Tengri; mais M. Ssévertzow le premier réussit à en tuer plusieurs exemplaires sur les hauts plateaux du Pamir, et c'est lui qui nous en donne une description très complète.

Le Katchkar habite de préférence les hauts plateaux et les « syrtes » du Thian-Schân et du Pamir; il ne fréquente pas les hautes chaînes ni les crêtes abruptes des montagnes. Ces plateaux, hantés de temps à autre, quand la saison le permet, par des pâtres khirghizes, présentent, quoique dans la zone alpine, une flore caractérisée par des genres de la steppe : des *Festuca*, *Artemisia*, des Salsolacées, etc., qui offrent des pâturages aux troupeaux khirghizes et aux bandes de mouflons.

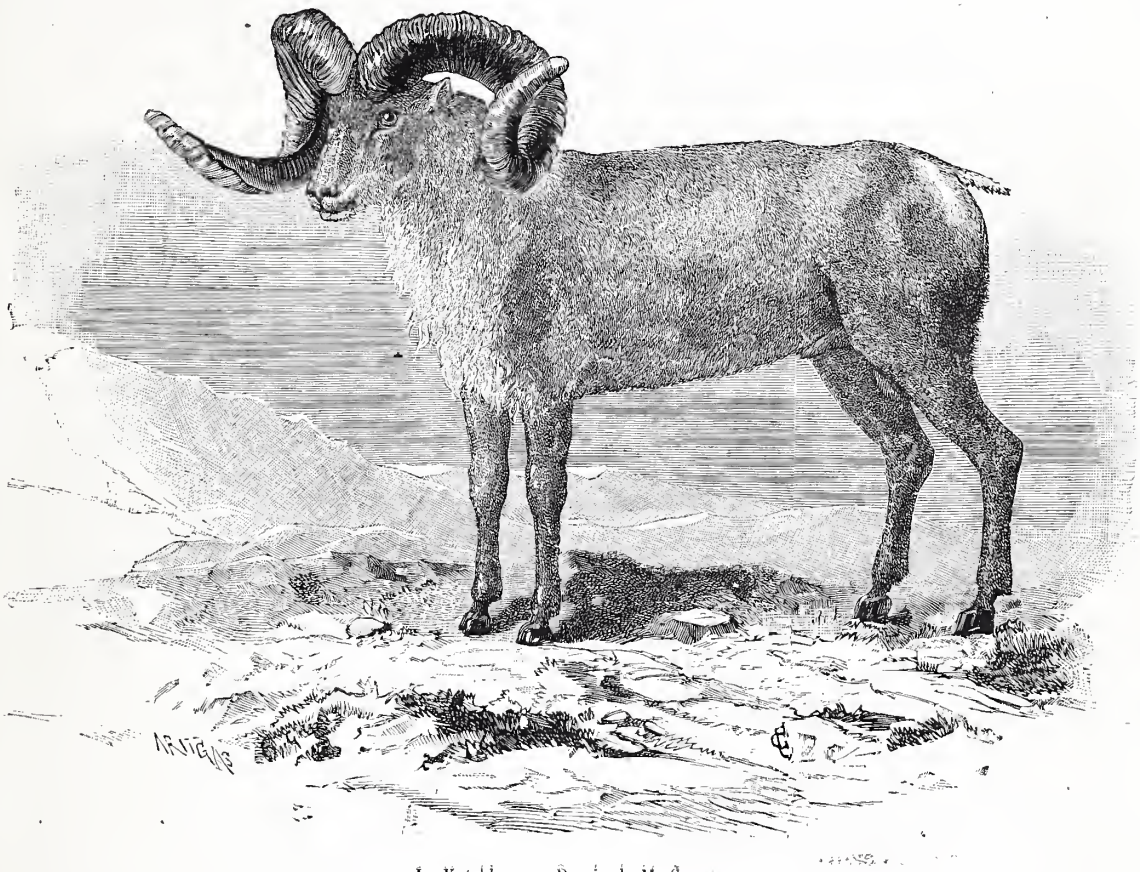
Le Katchkar se rencontre dans le Thian-Schân central, surtout sur le haut Naryn, l'Ak-Saï, et aux environs du lac Tchatir-Koul. Il se tient dans le

[1] Les indigènes donnent le nom générique d'*arkars* à tous les mouflons de la montagne.

voisinage des neiges éternelles, dans une zone de 11 à 13000 pieds, ne descendant pas au-dessous de 9000 pieds. Mais on le trouve en nombre relativement bien plus considérable sur les hauts plateaux du Pamir, où la limite des neiges éternelles est de 3 à 4000 pieds plus élevée que dans le Thian-Schân. Il y fréquente jusqu'à des hauteurs de 16000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il s'avance jusqu'aux pentes méridionales de la chaîne du Trans-Alaï, mais devient surtout nombreux sur le Pamir Alitchour. L'espèce diffère de celles du Thibet, et il est probable que l'*Ovis Polii* ne s'avance pas vers le sud au delà du Korakoroum. Il n'existe pas sur l'Alaï, dont la faune est en général bien plus pauvre que celle du Pamir.

L'*Ovis Polii* diffère des espèces asiatiques du même genre, telles que l'*Ovis Heinsii* et l'*O. Karelini*, etc., par les dimensions et la forme de ses cornes, la couleur de sa robe, et ses dimensions.

Les cornes du vieux mâle atteignent quatre fois la longueur de la tête, c'est-à-dire 1m.42. Elles sont contournées en spirale qui va en s'élargissant de la base. Le squelette de la tête avec ses cornes pèse environ 33 kilogrammes.



Le Katchkar. — Dessin de M. Capus.

La robe est d'un brun foncé sur le dos, aux épaules et sur le haut des cuisses. Le brun passe graduellement au gris tendre vers la partie postérieures des cuisses, les jambes, le ventre et le poitrail. Deux zones blanches partent de la racine de la queue et se perdent sur les cuisses. Le poil est ras sur tout le corps, et forme une espèce de mince crinière au cou chez le vieux mâle.

La longueur, du museau à la queue, chez ce dernier, est de 1m.98; la hauteur, mesurée aux épaules, de 1m.16; la distance entre les extrémités des cornes, de 1m.04.

La croissance des cornes est ralentie en hiver, mais plus forte à l'approche de l'été, par suite d'une meilleure nourriture que l'animal trouve à cette époque de l'année. C'est ce qui permet généralement d'évaluer l'âge du Katchkar avec plus ou moins d'approximation, car la maladie ou une nourriture insuffisante peuvent entraver le développement normal des cornes.

Le poids d'un tel animal est considérable. De retour d'une chasse fructueuse, M. Sséverzow chargea un vieux Katchkar vidé sur un chameau de montagne; mais la charge fut trouvée trop lourde pour le chameau, qui ne put faire que 4 kilomètres en quatre heures. Le poids total d'un Katchkar non vidé est d'environ 260 à 280 kilogrammes.

Partout où l'on a rencontré l'*Ovis Polii* jusqu'à présent, on a remarqué qu'il ne quitte ses stations ni l'hiver, ni l'été. L'hiver y est très rigoureux, mais la neige n'est pas abondante. C'est par bandes de cinq à dix qu'on trouve ordinairement le Katchkar, jamais par centaines, comme l'*Ovis Karelini*. Quand la compagnie est devenue trop nombreuse, elle se fractionne, et les bandes nouvellement formées se séparent. Au mois d'octobre, on

voit quelquefois de vieux mâles se tenir à une certaine distance, mais à portée du petit troupeau : ce sont de véritables sentinelles placées comme avant-garde pour signaler l'approche de l'ennemi.

Le Katchkar fuit l'homme, et il est très rare de le rencontrer dans le voisinage des campements khirghizes. Sa course est très rapide, et il n'est guère possible de le chasser qu'à cheval; mais tandis que le cheval, vite fatigué et essoufflé à cause de la raréfaction de l'air à des hauteurs si considérables, ralentit sa course, le Katchkar, adapté au climat, se soustrait rapidement aux atteintes et à la vue du chasseur. Il a d'ailleurs la vie extrêmement dure. M. Ssévertzow n'a pu se saisir d'un vieux mâle qu'après lui avoir logé six balles dans le corps. Après la cinquième balle, dont une dans le thorax, l'animal tombe, se relève, et continue sa course; ce n'est que la sixième balle, dans le cœur, qui l'étend sur le terrain.

Les chasseurs disent que les Arkars, en sautant de haut en bas, tombent souvent sur la poitrine. Ce fait ne semble pas extraordinaire, quand on considère le poids considérable des cornes agissant avec le déplacement du centre de gravité.

M. Kostenko, lors de son expédition au Kara-Koul, avait trouvé, dans les parages de ce lac, quantité de squelettes de tête du Katchkar. M. Ssévertzow a retrouvé les mêmes squelettes en nombre non moins considérable sur le Pamir central. Ces têtes proviennent de Katchkars mâles âgés de quatre à six ans, rarement au-dessous ou au-dessus. Ces animaux sont morts d'une mort violente, puisqu'ils sont tous relativement jeunes, mais ils n'ont pas succombé aux attaques des loups, parce que, dans ce cas, on trouverait surtout des têtes d'animaux très jeunes. Il est plus plausible d'attribuer leur mort à une défaite dans un de ces combats meurtriers que les mâles se livrent. Ce qui corrobore cette façon de voir, c'est qu'on trouve généralement ces squelettes de tête par paires, et l'une en face de l'autre. Dans les endroits découverts et accessibles, les vautours et les loups viennent ensuite se repaître de la charogne, et emportent les os à moitié décharnés, en abandonnant la tête avec les cornes, trop lourdes à enlever.

Outre l'*Ovis Polii*, trois autres espèces du même genre sont spéciales à l'Asie centrale : l'*O. Heinsii*, l'*O. Karelini* et l'*O. nigrimontana*.

G. Capus,
Chargé d'une mission dans l'Asie centrale [1].

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Suite. — V. p. 146, 209, 278 et 295.

XII

Chronomètre. — Notre chronomètre nous servira d'abord à mesurer les distances que nous aurons parcourues.

Tout homme habitué à la marche sait le temps qu'il met à parcourir une lieue, un kilomètre. Du temps qu'il a marché il déduit avec une approximation suffisante la distance qu'il a parcourue.

Pour atteindre à un certain degré d'exactitude, nous aurons d'ailleurs la précaution de régler notre pas avant de partir, en parcourant à plusieurs reprises une distance connue et en prenant la moyenne du temps employé.

De cette manière, nous pourrons noter sur notre carnet les distances en heures de marche.

Il va sans dire qu'on doit toujours tenir compte des arrêts, haltes, etc. On distinguera également la marche en plaine et la marche en montagne. On notera, enfin, toutes les circonstances qui influent sur la lenteur ou la rapidité de la marche, afin d'en tenir dûment compte dans l'estime des distances.

Le chronomètre *mesure* le temps, mais ne le marque pas; il nécessite qu'on note sur son carnet l'heure exacte du départ, afin de connaître la durée de la marche. Précaution indispensable pour éviter toute erreur de mémoire ou de calcul. « Il n'est, dit Froissart, si juste rétentive que c'est d'écriture. » L'inconvénient, ce semble, est bien minime.

Toutefois, et surtout pour les étapes de moins d'une heure, on peut employer un autre instrument d'horlogerie, appelé *chronographe*. Celui-ci *marque* le temps : il suffit de presser un bouton pour amener l'aiguille à zéro minutes, au moment du départ; à l'arrivée, le cadran du chronographe vous dit le nombre de minutes pendant lequel vous avez marché. Cette particularité est d'ailleurs tout ce qui distingue le chronographe de la montre ordinaire.

Ce que nous venons de dire ne s'applique pas seulement au piéton. Un voyageur à cheval, à mulet, ou sur toute autre monture, ne procèdera pas autrement pour mesurer son chemin.

Un voyageur dans le Sahara exprimera les distances sur son carnet en heures et minutes de marche du chameau. M. Duveyrier compte que la vitesse moyenne de la marche du chameau est de 85 mètres par minute; il déduit cette vitesse de la longueur du pas du chameau et du nombre de pas qu'il fait par minute. Seulement il applique à ce chiffre une correction variable, mais toujours en moins, pour les petits détours dans les dunes ou dans les montagnes. Cette vitesse de 85 mètres par minute donne à l'heure exactement 5 100 mètres, ou environ 5 kilomètres. Burton, dans son pèlerinage à la Mecque, n'estime le pas du chameau du Hedjaz, chargé et marchant en caravane, qu'à 2 milles à l'heure, ce qui fait seulement 3 200 mètres.

Le voyageur peut aussi mesurer la distance parcourue par la longueur moyenne de son pas ou du pas de sa monture [1]. Il lui suffit de compter, par des exercices réitérés, le nombre de pas qu'il fait pour franchir, à son allure ordinaire, une distance préalablement connue. Si, par exemple, il fait

[1] Sur la proposition de la Commission des voyages et missions (voy. p. 124).

[1] Le voyageur Wrede compte que la longueur moyenne du pas du chameau est de 61 centimètres.

1430 pas pour parcourir un kilomètre, la longueur de son pas moyen est d'environ 70 centimètres. Il n'aurait donc qu'à compter ses pas et à multiplier leur nombre par $0^m.70$ pour savoir la longueur de sa route.

Un petit instrument, pas plus gros qu'une montre, lui rend ce service : c'est le *compte-pas* ou *podomètre,* qu'on appelle aussi, mais moins bien, *pédomètre,* mot hybride, et *hodomètre* ou *odomètre,* ou *montre kilométrique.*

Le podomètre se porte dans la poche ou suspendu au mollet, ou se fixe au genou du cheval [1].

Cet instrument n'est pas d'un emploi sûr. Il se dérange, et ne marque pas les pas mal accentués. Nous nous en tenons au chronomètre.

XIII

Au surplus, le chronomètre ne nous servira pas seulement à mesurer la route parcourue.

Le baromètre nous a donné un nivellement rapide, en nous permettant de déterminer l'altitude. Le chronomètre nous permettra de déterminer la longitude, c'est-à-dire la différence de l'heure entre le lieu où l'on se trouve et l'observatoire initial, Paris, par exemple.

La connaissance exacte de l'heure est indispensable au voyageur.

Notre chronomètre est réglé pour cela sur l'heure de l'Observatoire à partir duquel nous comptons les méridiens, c'est-à-dire sur l'heure de Paris, par où passe pour nous, Français, le méridien initial ou méridien 0.

Quand il est midi à Paris, c'est-à-dire, pour employer le style astronomique, quand le soleil passe au méridien de Paris, il est déjà 1 heure pour les lieux situés sous le 15e degré de longitude à l'est, 2 heures pour les lieux situés sous le 30e, 3 heures sous le 45e, etc., et seulement 11 heures pour les lieux situés sous le 15e degré de longitude à l'ouest du méridien de Paris, 10 heures sous le 30e, 9 heures sous le 45e, etc. Le soleil parcourt 15 degrés en 1 heure, puisqu'il met 24 heures à parcourir les 360 degrés de la circonférence.

La différence entre le passage du soleil au méridien du lieu dont on cherche la longitude et l'heure indiquée par le chronomètre, multipliée par 15, fait donc connaître immédiatement la longitude du lieu. Elle est Est si le midi y avance sur celui du chronomètre, Ouest si le midi y retarde.

Nous n'indiquons que ce moyen de déterminer la longitude. La méthode suppose que l'instrument n'éprouve pas de dérangement dans le voyage. Les choses ne sont pas d'ailleurs aussi simples que nous venons de le dire, et il y a une correction indispensable à introduire dans le calcul. Pour déterminer exactement la longitude, il faut connaître au point donné l'*équation du temps,* c'est-à-dire la différence du temps vrai au temps moyen : le temps *vrai* est le temps évalué au moyen de l'intervalle compris entre deux passages successifs du soleil au même méridien; le temps *moyen* est le temps réglé sur la marche d'un soleil fictif se mouvant uniformément dans le plan de l'équateur... Pour avoir le temps moyen, il faut tantôt ajouter au temps vrai (c'est le cas du 25 décembre au 15 avril et du 15 juin au 31 août) et tantôt retrancher du temps vrai (c'est le cas du 16 avril au 14 juin et du 1er septembre au 24 décembre). La quantité à ajouter ou à retrancher chaque jour va jusqu'à $16^m\ 19^s$ (2, 3 et 4 novembre). C'est la différence entre le *midi moyen* (ou passage du soleil au méridien du lieu, corrigé de l'équation du temps) et l'heure indiquée par le chronomètre; c'est cette différence multipliée par 15 qui peut seule donner la longitude. A ne pas tenir compte de cette correction, on s'exposerait à commettre des erreurs allant jusqu'à 4 degrés en longitude, car une différence de 1 minute en temps fait une différence de 15 minutes (15′) en degré.

On procède plus exactement par l'observation des occultations d'étoiles (ou disparition momentanée d'une étoile derrière le disque de la lune) et des éclipses des satellites de Jupiter, ou mieux encore par l'observation de la hauteur de la lune au-dessus de l'horizon. Mais ce sujet est trop plein de problèmes pour que nous l'abordions.

Pour la même raison, nous ne pouvons pas parler ici de la détermination des latitudes.

A suivre. PAUL PELET.

[1] On a représenté et décrit le *podomètre,* p. 187 du tome XLIII de notre 1re série.

COLOMBIERS ANTIQUES.

Il serait naturel de croire que la race des pigeons, aujourd'hui répandus dans toutes les parties de l'ancien continent, les uns à l'état domestique, les autres sauvages ou à demi apprivoisés, y a existé de toute antiquité, ou tout au moins depuis un temps fort ancien. Cependant il ne paraît pas qu'il en soit ainsi. La seule espèce connue dans la Grèce primitive est celle qui se caractérise par sa petite taille, un plumage noir ou gris foncé, des pieds rouges et rugueux, et qui ne s'apprivoise pas. Celle-ci abondait dans les montagnes et les forêts. Homère parle du vol rapide de ces oiseaux, qui dépassent les autres en vitesse. On observait ceux qui habitaient les chênes sacrés autour du sanctuaire de Dodone, pour connaître l'avenir et interpréter les volontés de Jupiter.

Les pigeons blancs qui, après leur mélange avec les premiers, ont donné naissance à la race domestique, étaient originaires d'Asie et n'apparurent en Grèce qu'au commencement du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Un fragment de Charon de Lampsaque, un historien devancier d'Hérodote, nous apprend que lorsque la flotte des Perses que conduisait Mardonius fut détruite par une tempête près du mont Athos (deux ans avant la bataille de Marathon), on vit pour la première fois ces colombes blanches jusqu'alors inconnues. Sans

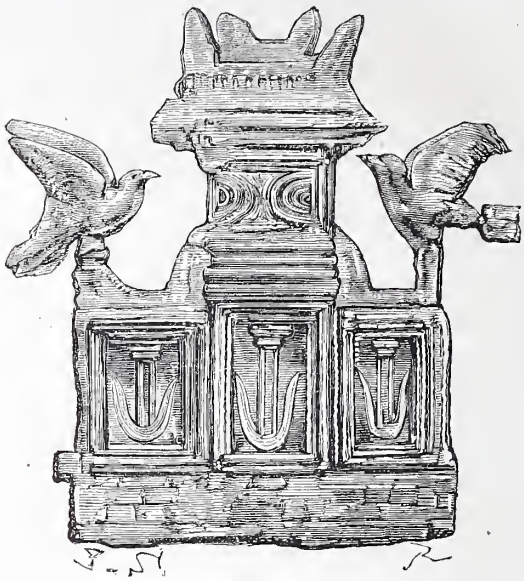
doute elles avaient été apportées sur les vaisseaux phéniciens, cypriotes ou syriens, où on les entretenait auprès des idoles d'Astarté, d'Aschera ou, quel que soit son nom, de la divinité que les Grecs assimilèrent à leur Vénus Aphrodite.

Les populations de la côte de Syrie avaient elles-mêmes reçu des bords de l'Euphrate ce culte d'une déesse dont les colombes étaient l'emblème. Celles-ci étaient sacrées. Il était défendu de leur faire aucun mal. On n'essayait même pas de les prendre. Chacun les laissait pénétrer dans son logis et s'approcher de sa table. Dans les temples, on les nourrissait et on leur construisait de somptueuses demeures. La grande inscription de Sargon, à Khorsabad, fait ainsi parler le roi : « J'ai fait une maison des nids de colombes sur le modèle de celles des palais de Syrie que l'on appelle, dans la langue de la Phénicie, la maison fénestrée. » La tour des colombes du temple de Paphos est figurée sur les monnaies de Cypre, et c'est aussi un colombier sacré que représente une bractée, légère feuille d'or découpée et estampée, que M. Schliemann a trouvée dans ses fouilles à Mycènes, avec d'autres dont le caractère oriental ne peut être mis en doute. On la voit ici reproduite.

Les pigeons de Sicile étaient vantés dans l'antiquité pour l'élégance de leurs formes. Ils provenaient tous des colombiers du mont Éryx, où les Phéniciens en avaient apporté les premiers couples, avec le culte de la déesse à laquelle ils étaient consacrés. Ainsi cette race, qui se répandit ensuite en Italie, et de là dans toute l'Europe, n'avait pas une autre origine que celle qui avait été introduite en Grèce au début de la guerre médique. Partout cette race devint bientôt commune. Il y avait des pigeons familiers, qui étaient les commensaux de toutes les maisons et pour lesquels on avait mille soins délicats, et, dans les campagnes, il y en avait qui vivaient en grandes troupes pour lesquelles on bâtissait de grandes habitations pouvant contenir jusqu'à cinq mille oiseaux. Varron et d'autres écrivains qui se sont occupés de l'élève des pigeons, entrent dans des prescriptions minutieuses au sujet de ces habitations. Ils recommandent particulièrement que le pigeonnier soit couvert d'un enduit blanc et poli, et percé d'un nombre aussi grand que possible d'ouvertures étagées depuis la base jusqu'à la voûte et d'un accès facile.

On avait remarqué l'instinct qui porte les pigeons, et particulièrement ceux qui ne sont pas entièrement domestiques, à chercher un asile dans les endroits élevés, tels que les combles des fermes et les tours, construites souvent au milieu des champs. Ceux qui étaient encore sauvages y étaient attirés par ceux qui étaient à demi privés, et y revenaient quand ils s'étaient accoutumés à chercher avec ceux-ci leur nourriture.

La forme d'une tour cylindrique s'est conservée au moyen âge. La construction d'un colombier était alors réservée aux seigneurs, à qui seuls il était permis de tirer un produit des immenses troupes de pigeons qui s'y abritaient pour couver. Il en existe encore de très beaux en France, du seizième, du quinzième et même du quatorzième siècle. En



Colombier sacré. — Feuille d'or estampée trouvée dans les fouilles de M. Schliemann, à Mycènes.

Orient, on en peut voir aussi de très vastes qui peuvent aider à se figurer ce qu'étaient ceux de l'antiquité.

E. Saglio.

DEUX GÉANTS.

APOLOGUE.

Un croquis de Grandville très informe, tracé à la plume pendant un de mes entretiens avec lui, représentait deux géants :

L'un était le génie de la Science ; l'autre, le génie du Bien.

Le génie de la Science était couvert de petits hommes qui gravissaient sur son corps comme sur une montagne, avec ardeur et rapidité.

Le génie du Bien était beaucoup plus grand : sa tête se perdait dans les cieux. Des hommes aussi gravissaient le long de son corps, mais en moins grand nombre, avec beaucoup de difficulté et de fatigue. La plupart s'arrêtaient ou retombaient à terre. Quelques-uns, parvenus très haut, regardaient au-dessous d'eux et semblaient appeler et encourager ceux qu'ils voyaient indécis ou découragés.

Cette composition était bizarre : l'imagination de Grandville, surtout vers la fin de sa vie, était souvent surexcitée jusqu'à nous causer de graves inquiétudes, qui ne furent que trop justifiées. L'idée qu'il avait voulu exprimer par ce dessin était, du reste, très juste. Il l'avait écrite au bas du croquis : « Il est plus facile d'acquérir la science que la vertu. »

Éd. Ch.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

PETER PETERHUYS.

NOUVELLE.

Tailleur et Calfat. — Composition et dessin de Pierre Vidal.

I

— Bien le bonjour, dit le calfat en entrant chez le tailleur.

— Bien le bonjour, répondit le tailleur, en adressant au calfat un petit signe de tête.

Le calfat remit lentement son chapeau qu'il avait ôté par politesse, referma lentement la porte, prit une chaise sans se presser, l'adossa contre l'établi du tailleur, et se laissa tomber dessus, en côté, avec une sorte de gémissement.

Le tailleur se remit tranquillement à la besogne, sachant par expérience que le calfat ne reprendrait pas l'entretien avant dix bonnes minutes; car, en général, il lui fallait cinq minutes pour reprendre haleine, après avoir fait l'ascension de l'escalier, et cinq minutes pour tirer sa pipe d'une poche, son tabac de l'autre, ses allumettes d'une troisième, pour souffler dans le tuyau de la pipe, pour desserrer les cordons de sa blague, pour regarder le tabac d'un air ahuri, pour bourrer sa pipe, et pour l'allumer.

II

Ce qui se passe dans la tête des tailleurs en général, pendant qu'ils tirent l'aiguille, assis à la turque sur leur établi, je ne vous le dirai pas, parce que je n'en sais rien.

Mais je puis vous dire ce qui se passait dans la tête de Peter Peterhuys, parce que je le sais.

La tête de Peter Peterhuys était une tête bien organisée, et où les réflexions s'enchaînaient toutes seules et produisaient toutes sortes de conclusions plus sages les unes que les autres.

Plantez-moi un tailleur ordinaire sur l'établi de Peter Peterhuys, auprès de la fenêtre ouverte. Le tailleur ordinaire verra quelques façades de bâtiments, un moulin à vent sur une petite éminence, et la mâture d'une barque de pêche en réparation dans la petite cale.

Pour ce tailleur ordinaire, le moulin à vent est un moulin à vent, la barque une barque, les façades des façades, rien de plus. A force de voir les mêmes objets, jour par jour, heure par heure, minute par minute, le tailleur ordinaire les prendra en grippe, et s'écriera : « Heureux les gens qui bougent, qui se promènent, qui voyagent, car ils ont toujours du nouveau sous les yeux. »

III

Quand Peter Peterhuys regarde le moulin, il songe au blé qu'on y porte, et à la farine qui en sort. Le blé, par association d'idées, le transporte à la campagne. Que d'heures charmantes il a passées à la campagne! et que d'heures charmantes il y passera encore, tantôt lisant quelques pages d'un bon livre, tantôt regardant onduler les blés mûrs, et courir l'ombre des nuages sur les blés et sur les prairies!

Les nuages qu'il voit de sa fenêtre planent sur la campagne, et il connaît si bien les environs de sa petite ville, qu'il pourrait vous dire : « En tirant une perpendiculaire de ce nuage rose à la terre, la perpendiculaire aboutirait au village de Brook, ou à la grande estacade, ou à la prairie dans laquelle il y a trois grands arbres si pareils entre eux qu'on les appelle les trois jumeaux. »

IV

Avec la farine qui sort du moulin, les boulangers font du pain, le pain quotidien. Ah! le pain quotidien! Ce souci toujours renaissant pour tant de pauvres créatures, qui sont nées faibles d'esprit et de volonté; ce terrible souci, Peter Peterhuys l'a connu au début de la vie, et il en a conservé à tout jamais le souvenir.

Peter Peterhuys a les cheveux jaunes, les yeux ronds, la bouche insignifiante. Il est maigre et voûté, et quand il descend de son établi, on peut voir qu'il a les genoux cagneux et les jambes arquées.

Oui! mais cette enveloppe disgracieuse recèle une intelligence d'élite, et surtout, oh! surtout, un bon cœur.

Au souvenir de ses angoisses d'autrefois, son cœur s'émeut de pitié pour ceux qui traversent la même épreuve. S'il évite de perdre dix minutes dans sa journée, c'est qu'à côté de la petite cassette où il enferme son argent et ses titres de rente, il y a la cassette des pauvres.

Peter Peterhuys suit à la lettre le précepte de l'Écriture : il donne, à ceux qui n'ont rien, la dixième partie de ce qu'il gagne.

V

Pour Peter Peterhuys, une barque n'est pas un simple assemblage de bois, de fer et de cordages. C'est comme un être vivant qui va descendre à la mer. Une fois à la mer, l'esprit actif de Peter Peterhuys suit les grands navires sur tous les points du globe, pendant que ses doigts actifs ajoutent des milliers de points aux millions de points qu'il a déjà faits.

Car Peter Peterhuys sait sa géographie sur le bout du doigt, et si vous ouvriez le dressoir, vous y trouveriez un bel atlas, fréquemment consulté.

Les grandes maisons qu'il voit de sa fenêtre, soit de face, soit de profil, appartiennent à des commerçants si riches qu'ils ne savent pas même le compte exact de leur fortune. Peter Peterhuys n'a jamais envié ni les grandes maisons, ni les trésors qu'elles renferment; car c'est un philosophe, ou, plus simplement, c'est un homme sensé.

Tel qu'il est, il se trouve heureux, et il l'est réellement, à égale distance de la richesse, qui engendre bien des soucis et des mauvaises pensées, et de la pauvreté, qui aigrit les cœurs et pervertit les intelligences.

Pour toutes ces raisons, Peter Peterhuys est heureux de vivre, et en même temps très sévère sur l'emploi de son temps. En dix minutes on fait bien des points, et dix minutes perdues ne se retrouveront jamais, jamais! [1]

VI

Quand le calfat eut perdu dix minutes à souffler et à allumer sa pipe, Peter Peterhuys tourna de son côté ses grosses lunettes rondes, et le regarda en souriant de son sourire d'enfant étonné.

Comme il avait des crampes dans le bras gauche, il l'étendit dans toute sa longueur, pour donner relâche à ce serviteur fidèle. Sa main droite restait armée de l'aiguille, comme un vaillant chevalier qui tient sa lance en arrêt, tout prêt à recommencer la lutte au premier signal.

— Eh bien? dit-il au calfat.

Le calfat tira lentement trois bouffées de sa pipe, l'ôta de sa bouche, la considéra en fronçant le sourcil, et répondit :

— Heu!

— Il y a quelque chose qui ne va pas? demanda Peter Peterhuys.

Trois nouvelles bouffées, un nouveau froncement de sourcils, et de nouveau le monosyllabe « heu! » suivi d'un profond soupir.

Ensuite le calfat détourna la tête et se regarda longuement dans le petit miroir du tailleur, sans savoir seulement ce qu'il faisait.

VII

Le tailleur tira prestement une trentaine de points, pour laisser à l'autre le temps de trouver ses idées.

— A quand la noce? dit-il enfin, sans cesser de tirer l'aiguille.

— Plus de noce! répondit le calfat.

La pipe du calfat lance des bouffées incohérentes, l'aiguille du tailleur court avec rapidité dans l'étoffe. Le tailleur connaît son calfat sur le bout du doigt, et sait que ce qu'on est convenu d'appe-

[1] Voy. la belle pensée d'Horace Mann, p. 200.

ler « le moment psychologique » n'est pas encore arrivé.

Le calfat, au bout de quelques instants, jette brusquement son bras droit par-dessus le dossier de la chaise, et passe le pouce de sa main gauche dans la sangle de cuir qui lui tient lieu de ceinture.

— Je crois que nous y voilà bientôt! se dit le tailleur, qui ne perd pas un de ses mouvements.

Et, par avance, il arrange ses idées dans sa tête. Car si la boîte où il met le dixième de ce qu'il gagne peut s'appeler la tirelire des pauvres, sa tête, où il y a toujours quantité de bons conseils et de bonnes idées, peut s'appeler la tirelire des gens embarrassés : la charité est ingénieuse et trouve mille moyens pour un de secourir les gens.

VIII

— Ils disent, murmura le calfat, qu'ils ne veulent pas avoir pour gendre un individu querelleur et batailleur.

— Qui est-ce qui dit cela? demanda Peter Peterhuys.

— Le père et la mère.

— Et pourquoi disent-ils cela? Vous n'avez cependant pas l'air d'un individu querelleur et batailleur!

Peter Peterhuys avait raison. Le calfat avait l'air d'un garçonnet qui a grandi trop vite, avec sa tournure dégingandée et sa physionomie d'écolier bon enfant. Mais tout le monde sait qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Peter Peterhuys, par exemple, avait plutôt l'air d'un Bobèche de la foire que d'un philosophe plein d'intelligence et plein de cœur.

Le calfat, qui sans doute ne se piquait pas de logique, répondit en grognant :

— Chacun a l'air qu'il peut.

— Dans tous les cas, reprit doucement Peter Peterhuys, l'air que vous avez, vous, n'est pas du tout celui d'un querelleur et d'un batailleur.

— Je ne dis pas, reprit le calfat, que je n'aie pas donné et reçu par ci par là, comme tout le monde, quelques coups de pied et quelques coups de poing.

IX

— Vous avez donc un ennemi? demanda Peter Peterhuys avec bonhomie.

— Un ennemi? Oh Dieu! non.

— Avec qui donc, alors, échangez-vous quelques coups de pied et quelques coups de poing par ci par là?

— Avec l'un et avec l'autre; tantôt avec un camarade, tantôt avec un individu que je ne connais pas.

— Et... à propos de quoi cet échange de gourmades?

Le calfat s'agita sur sa chaise, regarda sa pipe, et répondit, en haussant les épaules :

— Je veux que le loup me croque si je le sais. Ça vient tout seul, à propos de rien; c'est comme un accès. Je n'y songe jamais à l'avance, et quand c'est fini, je ne sais pas seulement ce que cela veut dire. Croyez-vous aux sorciers?

— Pas le moins du monde, répondit en riant Peter Peterhuys.

— Tant pis! reprit le calfat d'un air désappointé.

— Pourquoi tant pis?

— Parce que si un homme comme vous ne croit pas aux sorciers, c'est qu'il n'y a pas de sorciers, et alors...

— Alors, quoi?

— Alors, je ne puis pas dire qu'on m'a ensorcelé; sans cela, je le croirais, et je le dirais, et ce serait comme une espèce de consolation.

Peter Peterhuys regarda par la fenêtre. Mais ce n'était pas pour contempler le paysage; c'était pour cacher un sourire qui aurait peut-être déplu au calfat.

X

— Ces accès dont vous parlez, reprit-il avec une gravité parfaite, à quel moment vous prennent-ils?

Le calfat réfléchit, et répondit :

— C'est surtout le soir.

— Est-ce que c'est dans un endroit plutôt que dans un autre?

— C'est à la pension des calfats.

— Avant ou après le souper?

— Toujours après, répondit le calfat.

— Toujours après, répéta lentement Peter Peterhuys.

— Cela tient peut-être, reprit le calfat en rougissant et en bégayant un peu, à la nourriture qu'on nous donne. Il y a quelquefois des choses qui sont faites pour soulever le cœur d'un honnête homme, et pour le mettre hors de lui.

— C'est peut-être bien cela, répondit sans sourciller Peter Peterhuys.

Une seconde fois il se tourna du côté de la fenêtre, et se pencha même un peu plus longtemps que la première fois.

Il était malin, Peter Peterhuys, et sans avoir jamais voyagé, il en savait plus long sur le monde et sur les manières du monde, que bien des capitaines au long cours.

Entre autres choses, il savait ceci : quand un homme a trop bien dîné, et qu'il a quelques raisons de se repentir d'avoir trop bien dîné, c'est toujours au rôti, au jambon, ou à la salade de homard qu'il s'en prend, et jamais au vin qu'il a bu. Règle générale, le vin n'est jamais le vrai coupable. Et pourtant!...

A la pension des calfats on ne buvait que de la petite bière. Mais il est probable que pour faire passer la petite bière et le mauvais souper, on faisait apporter la bouteille au schiedam.

Sous son apparence trompeuse de bourgmestre obèse et bienveillant, Dieu sait ce que la bouteille au schiedam contient de mauvaises pensées, de mauvaises paroles et de mauvaises actions, même quand il s'agit de ces buveurs endurcis qui avalent le schiedam comme de l'eau claire.

XI

Or, le calfat n'était point un buveur endurci. Il avait toujours vécu avec sa mère, et c'est parce qu'on le considérait comme un bon fils, un bon travailleur et un homme sobre, qu'on avait encouragé ses espérances.

Sa brave femme de mère était morte depuis trois mois. Avant de mourir elle lui avait recommandé de ressembler à son père, qui l'avait précédée de trois ans au cimetière. Elle lui avait fait promettre de visiter de temps en temps Peter Peterhuys, et de le consulter dans toutes les circonstances où il se trouverait embarrassé.

Pendant que le calfat allumait une seconde pipe, Peter Peterhuys réfléchissait tout en tirant l'aiguille.

« Il prétend qu'il n'a pas d'ennemi, se disait-il, et moi je prétends qu'il en a un ; et cet ennemi, c'est le schiedam. Un pauvre garçon qui n'a plus de foyer est bien obligé de prendre ses repas au cabaret. Et alors... »

— Calfat, dit-il en levant les yeux de dessus son ouvrage.

— Oui, répondit le calfat.

— Je crois que vous avez raison, mon garçon; vous avez été habitué, chez vous, à une nourriture saine et appétissante, et ces ratatouilles de gargote vous brûlent le sang et vous détraquent l'estomac. Quand l'estomac se détraque, le cerveau s'en ressent, et je m'explique très bien les accès dont vous me parlez. Oui, je me les explique très bien. Je me les explique d'autant mieux, que les autres calfats ont, comme vous, le sang brûlé et l'estomac détraqué. Dans ces conditions-là, on devient nerveux en diable, et pour un oui, pour un non, pour un mot dit en l'air, on échange des coups de pied et des coups de poing.

XII

Le calfat l'écoutait d'un air ravi. La dissertation de Peterhuys lui ôtait certains doutes qu'il avait conçus et qui le rendaient très malheureux, après chacun de ses accès. En son âme et conscience, il était persuadé qu'un gaillard de sa taille pouvait avaler impunément un petit verre de schiedam, et même quelquefois deux.

Mais par moments il lui semblait que le schiedam était peut-être pour quelque chose dans ses crises de « combativité. » Il s'en était ouvert confidentiellement à un de ses camarades, qui lui avait ri au nez, et l'avait traité de visionnaire et de poule mouillée. Visionnaire, passe encore, mais poule mouillée, c'était bien dur. Ce bienveillant camarade lui avait suggéré l'idée de s'en prendre à la nourriture. Quant au schiedam, c'était un digestif absolument nécessaire.

Et voilà que Peter Peterhuys, le sage Peter Peterhuys, abondait dans le sens du camarade bienveillant. Peter Peterhuys savait que l'on ne persuade jamais les gens en les heurtant de front, et que l'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

Persuadé que le schiedam était le vrai coupable, il ne dit pas un mot du schiedam; mais, en revanche, il pérora longuement sur la composition, la nature et le nombre des globules du sang chez les individus qui ont le bonheur de s'assimiler une nourriture saine et abondante.

— Calfat, dit-il en manière de péroraison, c'est par les globules du sang que vous péchez.

XIII

— Oui, oui, répondit lentement le calfat, ravi de savoir une bonne fois pour toutes que le schiedam n'était pour rien dans l'affaire, et un peu effrayé d'apprendre qu'il péchait par les globules.

— Je serais un bien mauvais médecin, reprit Peter Peterhuys, si je me contentais de dire : Vous êtes malade! sans prendre la peine de vous indiquer le traitement qui vous tirera de là.

— C'est cela! le traitement! dit le calfat en se penchant du côté de Peter Peterhuys, pour mieux entendre.

— Premièrement, reprit le médecin, vous quitterez votre gargote.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit le malade, si je savais seulement où aller pour être moins mal.

— Deuxièmement, continua le médecin... Mais, d'abord, dites-moi le prix que vous payez à la pension des calfats?

Le malade dit le prix, et le médecin fit semblant de s'absorber dans un calcul mental, en fermant les yeux. Quand il eut terminé son prétendu calcul, il rouvrit les yeux tout grands, et dit, en regardant son interlocuteur par-dessus ses lunettes :

— Pour ce prix-là, mon ami, je puis, moi qui vous parle, vous offrir une nourriture saine et abondante; et, Dieu me pardonne, je crois même que je ferai encore un petit bénéfice assez joli.

XIV

— Peter Peterhuys! s'écria le calfat en se levant presque brusquement.

— Eh bien, quoi? demanda Peter Peterhuys.

— Peter Peterhuys, ce serait trop beau; je n'aurais jamais songé à cela; mais...

— Mais quoi?

— Mais je ne puis pas accepter.

— Ah! vraiment, vous ne pouvez pas accepter?

— Non, Peter Peterhuys, c'est impossible; songez donc au dérangement...

— Et vous, calfat sans cervelle, songez à l'état de vos globules.

Le calfat sans cervelle gémit en songeant à l'état de ses globules; mais comme il avait été élevé par une mère pleine de droiture et de délicatesse, il ne céda pas.

— Vous m'avez dit vous-même, reprit-il d'un ton ferme, qu'un de vos grands plaisirs, c'était de lire en mangeant, parce que cela vous procure l'a-

vantage de vous instruire sans perdre de temps.

— Oui, mais j'ai reconnu à la longue que c'est très mauvais pour la santé, de lire en mangeant. J'aimerais mieux causer avec quelqu'un, et je ne puis cependant pas aller prendre le premier venu au collet pour lui dire : « Venez manger avec moi. » Aimez-vous le jeu de dominos?

— J'y jouais tous les soirs avec ma mère, quand le temps ne nous permettait pas de faire une petite promenade après souper.

— Réfléchissez bien, dit le tailleur. Il me faut absolument quelqu'un pour causer à table, et pour faire une partie de dominos ou une promenade après souper. Voulez-vous être ce quelqu'un-là, ou bien faut-il que je fasse mettre une annonce dans la gazette?

— Si c'est comme cela... balbutia le calfat.

— C'est comme cela! répondit le tailleur d'un ton péremptoire. Je puis dire de plus, et je le mettrai dans la gazette, que je fais la cuisine par principes et par raisonnement, comme un cuisinier français. Et savez-vous, jeune homme, pourquoi les Français sont si gais? c'est parce que leurs globules sont en bon état. Grâce à qui? grâce à leurs cuisiniers. De plus...

XV

— J'accepte, j'accepte avec reconnaissance! s'écria le calfat. Mais je tiens à vous dire que je ne suis pas gourmand, et que ce n'est pas à cause de la cuisine française...

— Il ne s'agit pas de gourmandise, reprit Peter Peterhuys avec une gravité imperturbable, il s'agit d'hygiène, voilà tout. Vous dites que vous acceptez : c'est très bien; mais je ne puis pas vous permettre de vous engager sans vous faire connaître une dernière condition, une condition importante.

— Laquelle, Peter Peterhuys?

— Je me fais vieux, et mes jambes ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Celui qui sera mon pensionnaire devra se lever tous les jours de grand matin, et aller au marché avant de se rendre à son travail. Cela me fera gagner au moins... oh! oui, au moins une grande heure et demie. Car c'est une affaire pour moi d'aller et de revenir; sans compter que je suis tout essoufflé en rentrant et incapable de tenir une aiguille. Aussi, mon garçon, ne vous pressez pas, réfléchissez.

— Réfléchir! s'écria le calfat avec une vivacité inaccoutumée; mais, Peter Peterhuys, vous n'y pensez pas. Qu'est-ce que c'est pour moi, je vous le demande, de faire une petite promenade tous les matins, en comparaison de ce que vous m'offrez?

— Hé! hé! dit Peter Peterhuys d'un air malin, tant mieux si la petite promenade vous plaît; moi, elle me fatigue beaucoup. Allons, l'ami, pas de remerciements; je gagne trop à notre petite transaction pour avoir le front d'accepter des remerciements par-dessus le marché! Topez là, et pas un mot de plus.

XVI

Peter Peterhuys s'était-il vanté en déclarant qu'il savait cuisiner à la française? Je ne puis dire ni oui ni non, ne m'étant jamais assis à sa table.

Tout ce que je sais, c'est que sa cuisine, française ou non, exerça la plus salutaire influence sur les globules du calfat. Son estomac se remit complètement et cessa d'envoyer à son cerveau des effluves de « combativité. » Comme la nourriture était saine et abondante, selon les promesses de Peter Peterhuys, il n'était nullement besoin de la précipiter avec des rasades de schiedam.

Pas une seule fois, donc, le tailleur et son pensionnaire ne se prirent aux cheveux. Le pensionnaire se prit à aimer tout de bon le vieil ami de son père, et l'autre en profita pour lui inculquer une foule d'idées justes qui en firent un brave homme de mari, bon, doux, tolérant, et capable de faire oublier à une jeune femme qu'elle vient de quitter brusquement ses parents, le foyer paternel et tout ce qu'elle avait aimé jusque-là.

On peut déduire de ce qui précède que le calfat se maria. Oui, il se maria, et tout justement avec son ancienne fiancée. Les parents, en effet, après avoir juré que leur fille n'épouserait jamais un garçon querelleur et batailleur, avaient fait faire des avances au calfat, par des amis communs.

Ce fut naturellement Peter Peterhuys qui fit l'habit de noces du marié. Il n'y ménagea ni l'étoffe, ni la doublure, ni les boutons.

— C'est un malin, Peter Peterhuys, disaient les commères des deux sexes qui n'y voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Il a tiré d'un sac, non pas deux, mais trois moutures. Premièrement, il a fait de gros bénéfices sur la pension du calfat; deuxièmement, il a assisté à un repas de noces qui rappelait celui de Gamache; troisièmement, il a fourni l'habit du marié, qui a dû coûter gros, à en juger par l'apparence!

Hé! bonnes gens, de quoi vous mêlez-vous? Que diriez-vous si vous saviez que l'habit de noces a été, purement et simplement, le cadeau d'un vieil ami à son jeune ami? Je vous connais, vous diriez : « L'habit de noces est une restitution. Peter Peterhuys a eu honte d'avoir tant gagné sur le prix de la pension. » Soyez confondus une bonne fois pour toutes : il n'avait rien gagné sur le prix de la pension, au contraire, du moins dans le sens où vous l'entendez. Mais il y avait gagné, dans un sens plus élevé, l'immense bonheur d'avoir remis une créature humaine dans la voie droite.

XVII

Peter Peterhuys ignore ce que disent les commères des deux sexes; et si quelque âme charitable venait le lui raconter, il est probable qu'il en rirait avec indulgence. Car, encore une fois, Peter Peterhuys connaissait le monde et les voies du monde mieux que les plus anciens capitaines au long cours.

Il continue à faire de longues rangées de points, en regardant les barques, les moulins à vent et les demeures des riches, et tant d'objets divers qui lui disent toujours quelque chose.

Il amasse un peu de bien pour sa vieillesse, afin de n'être à charge à personne quand il ne pourra plus travailler; il tient toujours les deux tirelires ouvertes à la disposition des pauvres et des gens embarrassés.

Le calfat, qui a la conception lente, a fini cependant par s'apercevoir que le malin tailleur l'a mystifié en lui faisant croire qu'il avait absolument besoin de quelqu'un pour lui tenir compagnie à table.

Deux ou trois fois, il a voulu entamer ce sujet. Peter Peterhuys lui a répondu effrontément : « J'avais besoin de quelqu'un dans ce temps-là; depuis, mes globules se sont transformés, comme les vôtres, et je n'ai plus besoin de personne aujourd'hui ! »

Le calfat ne trouve rien à répliquer. Mais, par exemple, il vénère le tailleur comme son propre père. Bien malavisé serait celui qui viendrait dire du mal de Peterhuys devant lui. Ses globules entreraient en ébullition; son estomac enverrait à son cerveau des effluves de « combativité », et il jouerait des poings. Il ne permet même pas aux gens de dire que Peter Peterhuys est laid.

Mais personne ne s'y risque, parce qu'il a près de six pieds de haut, et que ses poings sont de vrais poings de calfat.

J. Girardin.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 146, 209, 278, 295 et 326.

XIV

Théodolite. — Nous mentionnons simplement le théodolite sans en faire la description. C'est l'instrument de précision qui permet de mesurer directement les angles réduits à l'horizon et les distances zénithales et de déterminer la latitude et la longitude. « Le théodolite, *altazimuth* des Anglais, est, dit M. d'Abbadie, qui a voyagé en Éthiopie, l'outil le plus utile à l'explorateur; c'est son instrument par excellence. »

Cet instrument, il est vrai, est embarrassant avec son pied. Mais il est indispensable à qui veut faire des observations astronomiques.

Or, le voyageur scientifique en pays inexploré doit se comporter à peu près comme le marin se comporte en mer : il doit *faire le point,* c'est-à-dire déterminer tous les deux ou trois jours, et notamment dans tous les lieux importants de son itinéraire, le point précis du globe où il se trouve. Altitude ou hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer, longitude ou distance du méridien initial, latitude ou distance de l'équateur terrestre, on détermine une position à la surface de la terre au moyen de ces trois éléments : ce sont, comme on les appelle, les *coordonnées géographiques* d'un lieu.

Ces déterminations astronomiques fournissent au voyageur un certain nombre de points d'appui qui lui permettront de rectifier les erreurs commises dans le tracé de l'itinéraire à la boussole.

La détermination des longitudes est bien plus délicate que celle des latitudes. On y peut commettre des erreurs considérables, et il est rarement possible d'obtenir une longitude à moins de 4 ou 5 kilomètres près. Témoin la différence de 5′ 19″ (environ 8 kilomètres), constatée sur la côte de Tunisie entre les données du capitaine de vaisseau Mouchez, membre de l'Académie des sciences, et celles du capitaine d'état-major Roudaire. Mais les seules déterminations de latitude mettraient déjà un peu de précision dans la carte d'un pays, et fixeraient les lignes, toujours plus ou moins flottantes, des itinéraires. Un bon observateur obtient aisément sa latitude à 4 ou 5 secondes près, ce qui équivaut à environ 150 mètres sur la surface du globe. Un novice peut atteindre ce degré de précision après quelques semaines de pratique.

XV

M. d'Abbadie a perfectionné le théodolite, en bannissant à peu près complètement les vis nombreuses dont cet instrument est ordinairement hérissé : on en a compté près de trois cents dans un seul théodolite. « Comme notre instrument, dit-il, offre plusieurs dispositions nouvelles, l'absence de vis surtout, il est convenable de lui donner un nom nouveau. Nous l'avons appelé *aba,* mot qui a du moins l'avantage d'être court et sans étymologie. » (*Bulletin de la Société de géographie de Paris,* 1878.)

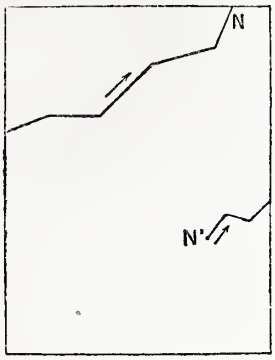
Les voyageurs qui débutent peuvent s'instruire à l'Observatoire de Montsouris dans la pratique des observations. Mais, après une instruction suffisante à l'Observatoire, le voyageur devra faire son apprentissage en allant devant lui dans la campagne, sans carte, relevant son itinéraire, observant des azimuts, des hauteurs circumméridiennes, des hauteurs de lune et des altitudes; puis, calculant ces coordonnées, il les comparera au retour avec celles de la carte. C'est la pratique seule qui lui apprendra le détail et son importance.

XVI

Carnet. — Notre carnet n'est pas composé, comme les carnets ordinaires, de feuillets égaux, coupés au format; mais d'un long ruban de papier, large comme la longueur du carnet, et plié sur la tranche. Cette disposition permet de faire un dessin continu sur un carnet, même de petit format. Elle est commode surtout pour le voyageur qui traverse un pays sans s'écarter d'une direction générale. En déployant de droite à gauche la bande de papier, on a la vue d'ensemble du dessin.

Quand on arrive au bord extérieur du papier et que le tracé doit être continué dans la même direction, on le reprend au milieu ou à l'autre bord

du même pli, en ayant soin de mettre un renvoi, une lettre de repère, N, N'.



Le papier du carnet est quadrillé : ce réglage aide à conserver l'échelle conventionnelle de longueurs adoptée pour le tracé. Ne pas oublier de marquer cette échelle sur la première page du carnet, en indiquant que telle longueur correspond par convention à 100, 500 ou 1 000 mètres.

XVII

Quelques renseignements pratiques complémentaires trouveront naturellement place ici.

Tandis qu'on relève à la boussole de poche la direction que l'on suit et les angles formés par les accidents de terrain, on évalue *au jugé* les distances des principaux objets qui frappent le regard et que l'on rencontre à gauche ou à droite. Il faut un œil exercé pour que ces estimes aient de la valeur. Mille circonstances compliquent l'opération. L'état de transparence de l'air rapproche ou éloigne les objets, en les faisant paraître ou plus distincts ou plus vaporeux.

On a souvent besoin de se faire une idée approximative de la hauteur d'un arbre ou d'un édifice... Il y a pour cela un procédé élémentaire. On mesure ou l'on estime la distance jusqu'au pied de l'arbre. Puis, tenant à la main verticalement et à bras tendu une petite règle graduée, de manière que le rayon visuel dirigé vers le tronc de l'arbre passe par le zéro, on détermine le point d'intersection de la règle et du rayon visuel dirigé vers la cime de l'arbre. On n'a qu'à multiplier le chiffre lu en ce point sur la graduation par le nombre de fois que la longueur du bras tendu est comprise dans la distance mesurée ou estimée, pour obtenir la hauteur cherchée. C'est une application du théorème sur les triangles semblables. Inutile de dire que ce procédé n'a rien de rigoureux.

A côté de l'étroit tracé de l'itinéraire et de l'indication des principaux accidents topographiques, un dessin rapide, une silhouette de montagne, le profil d'une chaîne, etc., ajouteront à l'intelligence des formes du terrain et fourniront sur le pays des renseignements intéressants. On peut avoir ainsi le même objet en projection horizontale ou mathématique et en projection verticale ou pittoresque, en plan et en perspective.

L'inclinaison douce ou forte des pentes doit être mentionnée avec soin. Le cartographe qui aura à tirer parti du carnet utilisera plus tard ces indications précieuses pour figurer le relief du sol dans l'intervalle des cotes d'altitude, et pour rendre sensibles à première vue les mouvements du terrain soit par des hachures, soit par des courbes de niveau.

La direction des cours d'eau que l'on traverse ou que l'on côtoie s'indique par une flèche dans le sens du courant.

Il faut se bien garder de mettre dans un croquis plus que ce qu'on voit : par exemple, de tracer le cours supposé d'une rivière; seulement, on indiquera par un pointillé les parties du tracé qui sont conjecturales. Si maigre de renseignements qu'il puisse être, un itinéraire véridique et consciencieux a toujours plus de valeur qu'un croquis hypothétique.

XVIII

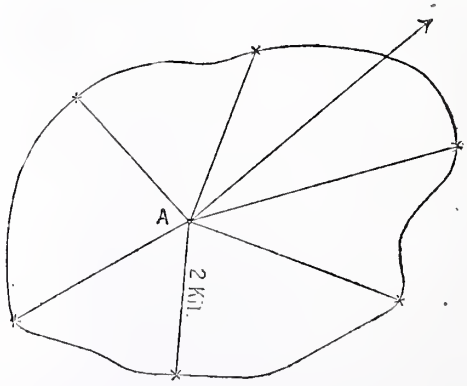
De chacun des points favorables de sa route, le voyageur fait un croquis topographique spécial, dit *tour d'horizon*.

On indique le lieu où l'on se trouve par un point au milieu d'une des pages du carnet. En désignant ce point par une lettre (A, B, etc.), on renvoie à l'itinéraire général.

De ce point comme centre, on trace des rayons vers les objets visés à la boussole. Le plus grand soin doit être apporté à la mesure des angles et au tracé des droites.

La distance qui sépare le point de station A des objets visés, grand arbre, pic ou clocher, etc., est évaluée au jugé. On obtient ainsi, sur le papier, l'extrémité des différents rayons.

Le tour d'horizon figuré par une courbe irrégulière réunissant tous les points visés se rapprochera de la forme réelle de la ligne d'horizon qu'on a devant les yeux.



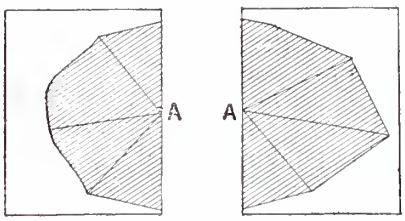
Il faut avoir le soin d'écrire, sur chacun des tours d'horizon ainsi obtenus, la longueur approximative évaluée de l'un des rayons; car de chaque station l'œil découvre des étendues différentes, tantôt de 1 000 mètres, tantôt de 2, de 3, de 6 kilomètres, etc.

Plus on aura mis de soin à placer les points principaux, plus le croquis se complétera ensuite rapidement.

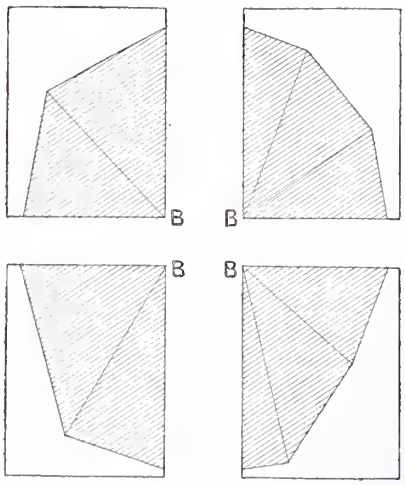
Quand un secteur est bien déterminé par la position relative du point de station et des deux points extrêmes, on place à vue dans l'intérieur du triangle tous les détails, bois, lacs, rivières, villages, etc., qui entrent aisément dans ce canevas. Il est important de relever les objets qui se présentent sur un même alignement.

Quand les objets visés sortent du cadre du croquis, on indique leur direction par une flèche, et l'on note le long de cette ligne ou près de la pointe de la flèche le nom de l'objet : en général, ce sera une cime lointaine de forme caractéristique, dôme, fourche, pic, cône, sommet tabulaire, etc. En quelques coups de crayon on en fera le portrait, plutôt que de se contenter d'un signe conventionnel banal.

Souvent on se trouve embarrassé par l'étendue du pays que découvre le regard : la page du carnet semble bien trop petite pour ne marquer même que les détails les plus importants. Alors on décompose le tour d'horizon en deux ou en quatre parties. On place la station, non pas au centre, mais sur le bord de la page, au milieu d'un des grands côtés, et on emploie deux feuillets pour dessiner le tour d'horizon complet.



En mettant le point de station dans un angle de la page, on peut de même décomposer le tour d'horizon en quatre secteurs.



On complète son croquis par quelques notes ou renseignements sur l'essence des arbres, sur la couleur et la nature géologique du sol, sur les roches dont il est formé : granit, schistes, calcaires, grès, argiles, sables, etc. ; tout est *roche* dans la terminologie géologique, même les terres et les sables.

A suivre. PAUL PELET.

LA SALLE DES FÊTES

AU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN.

Voy. p. 113.

Entre la chapelle et le donjon, au premier étage du château de Saint-Germain en Laye, s'étend la célèbre galerie connue sous le nom de salle des Fêtes ou salle de Mars. Une voûte en briques, sous combles, disposée en larges ogives accusées par des arêtes en pierre, laisse à cet immense vaisseau, qui tient toute la hauteur et toute la longueur de la petite aile de l'ouest, une élévation double de celle des autres pièces.

Ces arêtes portent sur des consoles en saillie des piliers, qui forment eux-mêmes des arcades latérales dans lesquelles s'ouvrent de hautes fenêtres à droite et à gauche. « Vray est qu'à chascun montant, dit Androuet du Cerceau, y a une grosse barre de fer traversant de l'une à l'autre, avec gros crampons par dehors tenant les dites voultes et murailles liées ensemble et fermes. » Ces barres de fer ont été conservées, bien qu'elles paraissent inutiles et tenir à un scrupule exagéré de l'architecte, un Italien, qui se méfiait de la solidité des voûtes.

A l'une des extrémités de la salle est la haute cheminée monumentale que nous avons représentée séparément page 113. Elle date du seizième siècle ; elle a été construite en pierre et en briques rouges, et le manteau est surmonté des chiffres de François Ier et de la salamandre couronnée.

Cette galerie, longue de 40 mètres, large de 12, est aujourd'hui, comme d'autres parties du château, consacrée à l'exposition d'antiquités nationales ou étrangères. Elle sert de magasin où sont provisoirement exposés les objets non encore classés dans les salles définitives.

Plusieurs vitrines sont consacrées à la céramique gallo-romaine et à la céramique mérovingienne. Un peu plus loin, l'on regarde avec intérêt le casque et les jambières d'un gladiateur, le dos et le devant d'une cuirasse grecque.

Le savant conservateur, M. Alexandre Bertrand, de l'Institut, a rapporté du cimetière de la Certosa (la Chartreuse), à Bologne (Gaule cisalpine), les moulages de deux stèles étrusques très curieuses et d'une grande importance archéologique, et aussi le moulage d'un tombeau archaïque trouvé, en 1844, près de Pérouse. Ces objets ajoutent à l'intérêt de la galerie.

Une tombe non moins curieuse est celle qui provient de la grande nécropole de Bolasecca, sur les rives du Tessin, près du lac Majeur. Cette tombe, du huitième ou neuvième siècle avant notre ère, a été rétablie dans son état primitif avec tous les

La Salle des Fêtes du château de Saint-Germain (Musée archéologique).

objets qu'elle contenait, et telle qu'elle s'est présentée à MM. Alex. Bertrand et Abel Maître, qui l'ont fouillée en 1873.

Parmi les autres vitrines, les unes renferment des documents relatifs à la Californie, les autres des armes océaniennes. L'époque celtique de l'Al-

lemagne du Sud, de l'Allemagne du Nord et du Danemark, n'est pas non plus négligée, et des collections d'ensemble permettent de se rendre compte simultanément des grands traits de la civilisation primitive dans les diverses parties du monde.

En face de la grande cheminée sont exposées des étoffes de laine provenant des nécropoles de Zakhara et des pyramides de Gizeh.

MAXIME PETIT.

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 271, 283, 306 et 315.

VII. — Nouveaux visages.

Là-dessus, il arriva de Stockholm une lettre à l'adresse de M. Nils Biord. La lettre était d'un des professeurs de Nils; elle ne le rappelait point à Stockholm, mais elle lui demandait un service. Nils en fut tout d'abord réjoui : rendre un service, lui qui n'avait fait encore qu'en recevoir!

Le professeur lui parlait d'une de ses parentes, qui habitait Bergen, et qui avait une fille malade. On craignait une maladie de langueur, et les médecins avaient conseillé de mener l'enfant passer la belle saison à la campagne, dans un endroit où l'air fût bien pur; au bord de la mer, si cela se pouvait, à condition qu'il n'y fît pas trop de vent : il serait désirable que la malade habitât une ferme, et même qu'elle passât souvent son temps dans l'étable. Le professeur demandait à Nils s'il n'y avait pas à Kysten ou aux environs quelque ferme bien tenue où l'on pût prendre en pension la mère et la fille; et s'il s'y trouvait quelque jeune fille qui pût tenir compagnie à la malade et l'égayer un peu, tout serait pour le mieux.

Nils n'eut pas besoin de longues réflexions. Le gaard des Mageddo était bien situé, bien aménagé, bien tenu, car la fermière était une ménagère hors ligne, et la malade y trouverait, sinon le luxe de la ville, du moins tout le bien-être désirable, car la famille Mageddo était riche depuis longtemps. Et quant à une compagne pour la jeune malade, où en trouverait-on une plus gentille que Lina? Il alla donc tout de suite traiter l'affaire. Elle fut vite conclue; le père Mageddo fut flatté d'être considéré comme l'hôte le plus souhaitable pour des dames venant d'une grande ville, et sa femme, qui avait l'âme pitoyable et tendre, s'émut à l'idée d'une jeune fille malade qu'il s'agissait de guérir avec de bon air, de bons soins et de bon lait. Les bons soins, elle s'en chargeait; quant au bon air, il n'y en avait pas de meilleur que celui de Kysten, et dans Kysten même il n'y avait pas de meilleur lait que celui de ses vaches. La demoiselle pouvait arriver, aussi blême et aussi maigre qu'elle voudrait; on ne lui laisserait quitter le gaard qu'avec de belles joues rondes et roses. Il n'y eut que sur le prix que Nils ne put obtenir une réponse nette; les Mageddo ne voulaient pas être payés pour des choses qu'ils donneraient, disaient-ils, à tous les pauvres vagabonds qui viendraient les leur demander : ce n'était pas une raison, parce que la dame était riche, pour les lui faire payer. Nils pensa qu'on s'arrangerait toujours, et il répondit au professeur que sa parente pouvait arriver.

Et Lina, que pensait-elle? Bien des choses contradictoires. Elle était contente de voir de près des dames de la ville, de les entendre parler, de vivre avec elles; elle plaignait la malade, et se promettait de faire de son mieux pour la distraire. Mais elle aurait autant aimé que les dames n'arrivassent qu'après le départ de Nils. Quand elles seraient là, Lina le prévoyait, Nils ne s'occuperait plus que d'elles : adieu les promenades et les longs récits! Lina sentait bien que s'il s'adressait à elle, c'est qu'il n'avait personne autre pour l'écouter. Plus fière, elle en eût été blessée; mais elle n'avait pas d'orgueil, la pauvre petite Lina! Seulement, comme elle prenait grand plaisir à se promener avec Nils et à causer avec lui, elle était toute triste à l'idée de perdre ce plaisir-là.

Cela ne l'empêcha pas de parer de son mieux les chambres que devaient habiter les étrangères. On leur avait choisi deux belles chambres au soleil, devant lesquelles régnait un grand balcon où la malade pourrait prendre l'air, quand elle serait trop lasse ou trop souffrante pour sortir. Du balcon on voyait, dans une échancrure du fiord, la mer comme une coupe bleue, et on pouvait suivre de l'œil le vol des grands oiseaux blancs au-dessus des vagues. Les chambres étaient claires et gaies; Lina les orna de branches de sapin, de fleurs, et y rangea sur une étagère ses plus précieux trésors, les premières œuvres de Nils, conservées soigneusement par elle. Pauvre Lina! les larmes lui vinrent aux yeux lorsque Nils, peu fier de ces essais par trop rustiques, frappa du pied avec impatience, en s'écriant : — A quoi penses-tu, Lina? voilà de beaux objets à montrer, vraiment! Emporte-moi vite toutes ces horreurs-là!

Elle n'osa rien dire, et emporta docilement « ces horreurs-là »; seulement, quand Nils, trouvant qu'elle n'allait pas assez vite et voulant l'aider, fit tomber l'image du vieux chien de garde, qui s'émietta sur le plancher, Lina ne put retenir un sanglot. Elle étendit la main pour repousser Nils, et lui dit d'une voix tremblante :

— Laisse-les! je les aime, moi, comme autrefois; je vais les cacher; mais ne les casse pas!

Nils demeura tout interdit.

— Allons, allons, ma petite Lina, ne te fais pas de chagrin pour si peu. Je vais te refaire un chien plus beau que celui-là : tiens, le portrait de Thor; tu verras comme il sera ressemblant. Et, si cela te plaît, tu pourras le mettre ici, entre ces branches que tu as si bien arrangées; car tu es, en vérité, une adroite petite Lina!

Lina, à demi consolée, essaya de lui sourire; mais elle demeura soucieuse. Il avait dit : « ces horreurs-là! » lui qui les aimait tant autrefois!... Est-ce qu'il avait changé de même pour toutes les choses et toutes les personnes qu'il avait aimées avant d'aller demeurer dans les grandes villes?

Mme Hanssen arriva le lendemain avec ses deux filles, car elle en avait deux : Edla, la malade, un peu plus âgée que Lina, et Sissa, une fillette de douze ans, qui n'avait pas besoin de l'air de la campagne, mais qu'on n'avait pas pu laisser seule à Bergen. La pauvre Edla était si fatiguée du long voyage, qu'il fallut la mettre au lit en arrivant; et Lina ne fit que l'entrevoir, toute pâle et maigre, si malade qu'elle semblait avoir à peine la force de parler et de sourire. Mais la petite Sissa, qui n'était pas utile pour soigner sa sœur, ne fit qu'entrer dans sa chambre, pour en prendre connaissance, et elle en ressortit tout de suite pour aller voir le village. Naturellement, Lina s'offrit pour lui servir de guide. Nils ne les accompagna point; il s'occupait de faire descendre les malles de la voiture, et d'emmener chevaux et conducteur au gaard du père Biord, pour que les Mageddo n'eussent pas trop d'hôtes à la fois.

— Comment t'appelles-tu? dit Sissa à sa compagne.

— Je m'appelle Lina Mageddo; et vous, mademoiselle?

— Moi, je m'appelle Sissa Hanssen. Je suis bien contente de venir chez toi : c'est très joli, chez toi! Ta mère est bien bonne de nous recevoir; je suis sûre qu'Edla sera bientôt guérie, rien que de demeurer ici. Comme la mer est belle, avec ces rochers tout autour! A Bergen, on ne voit presque pas la mer, à cause des quais et des bateaux. J'aime bien mieux être ici!

Lina soupira.

— Moi, j'aimerais bien à voir Bergen, et Stockholm, et les îles, et toutes les belles choses dont Nils m'a parlé.

— Nils? M. Biord? Il est très aimable; il est venu nous chercher jusqu'à Skiolaüs, et il a causé avec maman pendant toute la route : il cause très bien. Tu le connais?

— Oh! oui; je l'ai toujours connu, puisqu'il est de Kysten, et moi aussi; il est mon cousin.

— Ah! mais alors, comment a-t-il fait pour devenir un grand sculpteur? car c'est déjà un grand sculpteur; et mon oncle de Stockholm a écrit à maman que, quand il aurait étudié à l'étranger, surtout en Italie, il deviendrait sûrement un homme célèbre.

C'était une bonne occasion pour Lina de raconter des choses qu'elle savait mieux que personne au monde. Elle s'en accorda la joie; et ce jour-là Sissa connut toute l'histoire de Nils Biord, aussi bien que Nils Biord lui-même. Lina n'usa de dissimulation que sur un seul point. Elle avait parlé à Sissa de l'ours de neige, et des œuvres qui avaient suivi celle-là. Sissa ne pouvait pas demander à voir l'ours, mais elle réclama vivement l'honneur de contempler les premières « statues » de Nils Biord. La veille encore, Lina se serait empressée de les lui montrer; mais à présent! Si elle laissait voir « ces horreurs » à des dames de la ville, Nils ne serait sûrement pas content... et Lina fit en rougissant son premier mensonge; elle dit qu'elle les avait perdues.

A part cet incident, Lina fut enchantée de sa promenade avec Sissa. Si Lina n'était jamais sortie de son village, Sissa n'avait jamais quitté Bergen : aussi tout lui semblait charmant et merveilleux; et Lina, qui était sur son terrain, jouissait de sa supériorité du moment.

— Comme c'est joli! comme c'est joli! s'écriait à chaque instant Sissa. Comme les arbres sont grands! comme la mer est bleue! comme les rochers sont hauts! comme les prairies sont vertes! J'aime beaucoup les maisons avec leurs balcons de bois! J'aime beaucoup les prairies qui sont sur les toits! Qu'est-ce qu'on en fait, de cette herbe-là? est-ce qu'on fait monter les moutons sur les maisons pour la brouter?

Lina répondait gravement qu'on le faisait quelquefois, mais qu'ordinairement on fauchait l'herbe des toits comme celle des prés : Lissa pourrait voir cela bientôt, car on approchait de la saison des foins. On ne couvrait donc pas les maisons avec du gazon, à Bergen? avec quoi les couvrait-on?

Ici, Sissa reprenait l'avantage et la parole; mais bientôt elle interrompait ses explications pour faire des questions nouvelles. Et puis, elle voulait voir les étables, les poulaillers, la laiterie; elle s'émerveillait de ce que Lina, qui n'avait pas trois ans de plus qu'elle, savait faire du beurre et des fromages; elle essayait le rouet et la quenouille, et ne venait pas à bout de tordre le fil entre ses doigts. Lina riait, lui montrait comment il fallait s'y prendre; et elle était, au fond de son cœur, très fière de savoir des choses qu'ignoraient les demoiselles de la ville.

A suivre. Mme J. Colomb.

LES GLOBES DU LORRAIN JEAN L'HOSTE.

Le savant bénédictin dom Calmet a consacré dans sa *Bibliothèque lorraine*, un article élogieux à un certain Jean l'Hoste, mort à Nancy, sa patrie, le 8 août 1631, et qui s'intitulait « mathématicien, » conseiller et ingénieur ordinaire ès fortifications » des pays de Son Altesse (le duc de Lorraine).» Dans l'épître dédicatoire de l'un de ses ouvrages (*l'Épipolimétrie*, 1619, in-fol.), il s'exprime ainsi : « Je ne veux pas m'attribuer l'introduction des ma- » thématiques en Lorraine, mais dirai-je bien qu'ès » annales du pays ne se trouve aucun qui, avant moi, » en ait écrit quelque chose. » Dans un autre de ses ouvrages, il parle de « deux globes de bronze d'une » grandeur bien notable faits pour Son Altesse, les-

» quels, dit-il, j'ai tracés et burinés par un travail » de sept ou huit ans, et y ai apporté toutes les sin- » gularités tant de la terre et de la mer que des » orbes célestes. »

Globe de cuivre conservé à la Bibliothèque de l'Institut.

Ces deux globes, mentionnés aussi par dom Calmet, n'ont point été vus par lui; il semble ignorer complètement ce qu'ils étaient devenus, et je crois qu'encore aujourd'hui, en Lorraine, personne n'en sait plus que lui. Or, la Bibliothèque de l'Institut possède deux globes de cuivre « de grandeur notable [1] », qui sont bien évidemment ceux dont nous parlons, car sur chacun d'eux J. l'Hoste a « buriné » une inscription latine différente où il dédie son ouvrage à Henri II, duc sérénissime de Lorraine, Calabre, Bar, Gueldre, etc., prince très clément, « pour » servir de témoignage perpétuel, s'il plaît à Dieu, » de son respect. » Le premier en date, le globe terrestre, porte la date de 1616; le second, la sphère céleste, pour lequel l'auteur annonce avoir utilisé les observations de Tycho-Brahé et des autres astronomes, est de 1618.

Ces globes, d'un beau travail, et dont la monture en bois noir est ornée de figures en bronze qui ne manquent pas de caractère, comment sont-ils arrivés du palais ducal, où ils devaient nécessairement se trouver, à la Bibliothèque de l'Institut? Nous dirons seulement qu'il est permis de conjecturer qu'enlevés à Nancy lors de l'une des occupations de la ville par les Français au dix-septième siècle, ils furent transportés à Paris, puis furent donnés à l'ancienne Académie des sciences, au Louvre, avec le mobilier de laquelle ils passèrent au collège des Quatre-Nations lors de la création de l'Institut.

[1] Leur diamètre est d'environ 47 centimètres.

Lud. L.,
De la Bibliothèque de l'Institut.

BAMBOU GRAVÉ DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Les insulaires de la Nouvelle-Calédonie n'auraient pas été, depuis Cook et Labillardière jusqu'à Deplanche, Patouillet ou Bourgarel, le sujet des descriptions détaillées qui leur ont été consacrées, et le dernier des sauvages aurait même aujourd'hui disparu, qu'il serait encore possible de reconstituer leur ethnographie presque entière à l'aide des *bambous gravés* qu'on a rapportés de leur île.

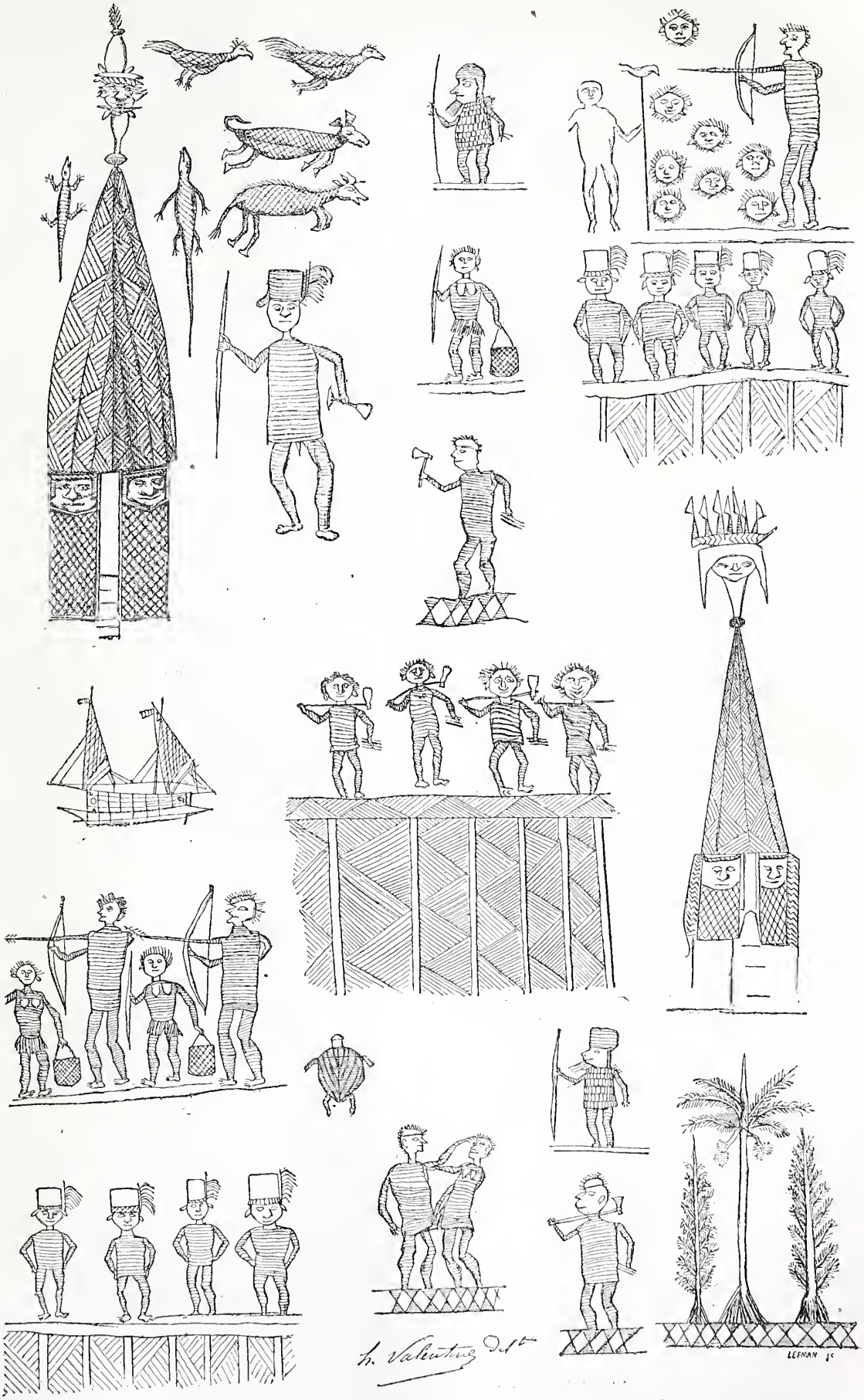
Ces bambous, dont nos Musées possèdent de nombreux spécimens, n'ont pas, en somme, chez les Néo-Calédoniens, de destination bien connue; ce sont des objets de luxe, que leurs propriétaires promènent volontiers avec eux, comme nos élégants font parade de quelque canne en bois précieux ornée d'une pomme richement ciselée.

La surface en est couverte de gravures finement taillées, qui représentent le plus souvent la vie kanake dans tous ses détails.

Le bambou gravé du Musée du Trocadéro, dont les figures ci-jointes représentent l'ensemble et les principales scènes, est antérieur à l'occupation française. Il a été rapporté par l'un des officiers qui ont présidé à la fondation de Nouméa; mais il est postérieur à la venue des missionnaires et à l'établissement de l'Anglais Paddon, un des premiers colons de l'archipel, car une troupe de Kanakes y est dessinée avec la *hache de fer* sur l'épaule.

Musée ethnographique du Trocadéro. – Bambou gravé par les Néo-Calédoniens.

On voit sur ce bâton, comme sur tous ses similaires, le village kanake, ses huttes de chefs en forme de ruche allongée, ses arbres fruitiers, ses volailles, etc. Les indigènes y apparaissent se li-



Néo-Calédonie. — Détails des gravures du bambou représenté ci-contre.

vrant à toutes leurs occupations pacifiques ou guerrières, chassant à l'arc, brandissant la zagaie, etc. Ils ont parfois sur la tête le cylindre de paille représenté jadis par Cook et disparu presque complètement aujourd'hui, et portent la large ceinture caractéristique qu'ont décrite tous les voyageurs.

D'autres de ces bâtons (il en est un des plus curieux au jardin des Plantes, rapporté par Rochas) nous font assister à l'arrivée des Français et à leur établissement, ou retracent les impressions que la vue des navires et des constructions des Européens a produites sur l'esprit de l'artiste indigène.

On rencontre de ces bambous gravés dans d'autres îles de la Papouasie, en Nouvelle-Guinée, par exemple; mais les détails qu'on y voit sont beaucoup moins nombreux et généralement moins intéressants pour l'ethnographe et le naturaliste.

E.-T. Hamy,
Conservateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

VOYAGES.

EXCURSIONS AUX VOLCANS DE L'ÉQUATEUR.

Puracé et Pasto.

Suite et fin. — Voy. p. 266, 286, 310 et 318.

A PASTO. — LE GUAYTARA. — ÉCROULEMENT D'UNE MONTAGNE. UNE AVENTURE. — NEIGE ET FLAMMES.

Je cheminai lentement vers Pasto, après un temps d'arrêt pour admirer encore l'étonnante chute de Génoé et la splendide végétation qui l'encadre. Déviant un peu de la route, j'entrai dans le hameau de Pandiaco, pour examiner une source thermale dont l'eau acidulée, gazeuse, ferrugineuse, possède une température de 36°.4, celle de l'air étant de 15°.6; elle est abondante et dépose un sédiment calcaire concrétionné dont est formé le fond de la petite vallée de Pandiaco. J'arrivai à Pasto, où je trouvai mon soldat espagnol à son poste, près des bagages; il n'accepta aucune gratification, disant qu'il avait rempli une consigne.

Mes moines de San-Angostino, et surtout le padre Urban, m'accueillirent avec des témoignages de la plus vive satisfaction. J'eus la visite du curé, du goberuador, qui me félicitèrent sur le succès de mon exploration.

Le prieur désirait me présenter à l'abbesse de Santa-Clara; je m'y refusai : j'avais jusque-là réussi à garder mon incognito, car je n'étais pas un étranger au couvent.

C'était peu après la campagne des llanos de l'Apuré et du Méta; j'avais reçu l'ordre de relever le cours de la partie supérieure du rio Magdalena, lorsque je fus appelé à niveler les fameux défilés du Guanambu et du rio Mayo, devenus si célèbres par les combats que l'armée patriote avait livrés aux insurgés des provinces de Pasto et de Patia. Le général me désigna pour protéger le couvent pendant le sac de la ville... C'est alors que je connus la mère abbesse, femme très respectable autant par son âge que par son caractère.

Après avoir complété l'étude de la région volcanique, je quittai Pasto et repris ma route vers le sud.

Nous traversâmes « el monte de Piedra Pintada », passage dangereux, refuge d'une bande de malfaiteurs. Comme j'en sortais, avant de commencer une descente, j'aperçus deux officiers, deux alferez, qui se dirigeaient vers moi. Quand ils ne furent plus qu'à une faible distance, je leur fis signe de s'arrêter, suivant ce principe salutaire qu'un cavalier ne doit jamais laisser un fantassin approcher de sa monture. Je leur demandai où ils allaient :

— A Popayan, rejoindre le général Obando, me répondit l'un d'eux.

— C'est bien; vous le trouverez probablement encore; dites-lui que vous m'avez vu à la sortie de Pasto.

Au reste, la route de las Piedras Pintadas était plus sûre que d'habitude, à cause des mouvements de troupes : ainsi, je rencontrai le bataillon de Quito en marche pour la vallée de Cauca.

J'arrivai à Muechisso, où je n'osai pas coucher dans une maison remplie de varioleux : la petite vérole sévissait terriblement dans tout le pays.

La route qui conduit au rio Guaytara est si mauvaise que nous étions décidés à rester à Muechisso, à cause de la pluie; mais le froid nous fit partir. Je montai un cheval de montagne, et j'atteignis le Guaytara, qui coule dans une gorge étroite et profonde, formée par deux murs d'alluvion stratifiée : on arrive au pont par un chemin tournant comme une vis. Je m'arrêtai pour admirer l'effet imposant de ce terrain escarpé, présentant des saillies qui lui donnent, sur quelques points, l'apparence d'une galerie de mine : le demi-jour, le bruit de l'eau se répercutant comme le bruit du tonnerre, donnent à ce lieu un aspect sinistre.

Près du pont, j'ai reconnu l'assise de l'énorme dépôt alluvial, qui est un porphyre à pâte feldspathique brun foncé, fissuré en tous sens; les fissures présentent quelquefois de telles dimensions qu'elles deviennent des cavernes : tout indique que le porphyre a éprouvé des chocs violents.

Le chemin que l'on prend pour sortir du lit du torrent est aussi tortueux, présente autant de difficultés que celui qui y conduit en venant de Muechisso; arrivé à une station d'où l'on distinguait le cours du Guaytara, on me fit remarquer sur la rive gauche un énorme amas de pierres disposé en talus. Là, me dit-on, il y avait une grande sucrerie, *la Argolla;* en 1813, un jour, à huit heures du matin, la montagne dominant l'hacienda s'écroula tout à coup, ensevelissant sous les décombres la propriétaire, ses enfants, les esclaves; en tout, quatre-vingts personnes. Pendant un moment, on vit les infortunés habitants de l'Argolla courir éperdus, essayant de fuir, élever les bras au ciel, et disparaître bientôt sous une avalanche de pierres.

Ils sont encore là! ajouta le narrateur, témoin oculaire de ce triste événement.

Je continuai à monter et entrai dans l'hacienda d'Imbué : comme il s'y trouvait encore des varioleux, je couchai à la belle étoile, malgré un froid assez vif.

Le lendemain, je partis pour Tuqueres.

Dans le trajet d'Imbué à Tuqueres, il m'arriva une curieuse aventure.

A Pasto, le gouverneur m'avait donné une ordonnance pour me protéger en cas de mauvaises rencontres : c'était un soldat dit *des colorados*, un beau nègre, de près de six pieds, à moustache de laine formidable, d'un aspect farouche, portant une lance de quatre mètres de longueur. On avait mis cet homme hors rang, parce qu'il était épileptique. C'était un des plus intrépides cavaliers de la garnison, c'est-à-dire un brigand fieffé, taciturne, ne parlant jamais, si ce n'est pour répondre aux questions qu'on lui adressait.

En entrant dans la forêt, à la sortie d'Imbué, je vis des Indiens pénétrer dans le fourré aussitôt qu'ils m'eurent aperçu. Craignant une attaque, je me mis en garde. J'ai su plus tard que ces Indiens n'avaient aucune intention hostile : ils avaient eu peur de mon collet rouge, ayant souvent été maltraités par des officiers.

J'attendis plus de deux heures, dans un site charmant, et je commençais à être inquiet, quand mon ordonnance sortit du fourré conduisant en laisse la mule portant mon déjeuner, d'une simplicité extrême : un morceau de *tasajo* froid (viande séchée), un biscuit de maïs (*tortilla*), un morceau de *panela* (sucre brut), le tout enveloppé dans un linge; une assiette en fer-blanc, enfin un petit flacon d'eau-de-vie. J'étais en appétit et me réjouissais de l'excellent repas que j'allais faire.

Mon soldat ne dit mot, et plaça devant moi une volaille rôtie, du pain de froment, des confitures, un flacon de vin d'Espagne, une assiette en argent, le tout étalé sur une serviette damassée.

Qui fut bien étonné? ce fut moi! Mais je déjeunai copieusement, et après avoir vidé le flacon, allumé un cigare, je procédai à l'interrogatoire :

— Dis-moi où tu t'es procuré tout cela?

— Voilà! Dans la Pamba, j'ai eu mon mal, je suis tombé; revenu à moi, j'ai vu qu'on avait enlevé la sacoche des provisions de bouche. J'étais remonté à cheval, lorsque j'aperçus un señor cura monté sur une belle mule et suivant le chemin conduisant à Imbué; alors j'ai mis ma lance en arrêt, et je lui ai demandé qui il était :

— Curé de Tuqueres.

— Alors, vous avez des vivres; donnez-les-moi.

— Tout de suite.

Le señor cura ne se fit pas prier; puis fila à toute vitesse.

J'ajouterai qu'en entrant au village, je m'empressai de remettre à l'alcade ce qui appartenait au curé, en y joignant une lettre pour excuser mon ordonnance, que je renvoyai bien vite à Pasto. Il montrait trop de zèle! J'étais arrivé dans la soirée à Tuqueres, chef-lieu de canton, situé à peu de distance d'une soufrière. Au sud, on apercevait la cime neigeuse du Cumbal, d'où il sortait des flammes. Je voulus reconnaître cette curieuse réunion de la glace et du feu. Les Indiens jugeaient l'expédition impossible. Je partis, néanmoins, en me rappelant ce que Fernand Cortez disait aux soldats qu'il envoyait au volcan de Popocatepetl, « qu'il s'agissait de découvrir le secret de la fumée. »

BOUSSINGAULT,
De l'Académie des sciences. (1)

PETITE HONTE TOURNANT A BIEN.

ROWE.

C'était en 1823. Parmi les lettres de recommandation que m'avaient données mes parents, il y en avait une pour une dame respectable, Mme la comtesse de G. Après de longues hésitations, je fis cette visite et je me présentai avec beaucoup de timidité : l'accueil simple et bienveillant que je reçus commençait à me rassurer, lorsque survint une belle jeune dame d'une physionomie aimable. Elle annonça qu'on avait joué la veille une tragédie de *Jane Shore*, par Népomucène Lemercier, et elle dit, se tournant à demi vers moi comme pour m'interroger : « C'est sans doute une imitation du drame de Rowe, que je vais relire. » — Rowe! je restai muet; ce nom m'était tout à fait inconnu. A peine avais-je encore entendu même celui de Shakspeare! Cette dame, qui avait vécu plusieurs années à Londres avant la restauration, ne témoigna pas, du reste, la moindre surprise de mon silence; elle ne voulut pas paraître s'apercevoir de la rougeur qui m'était montée au front. Quelques-unes des familles qui, par suite des agitations de la fin du dernier siècle, s'étaient réfugiées en Angleterre ou en Allemagne, avaient rapporté en France plus de connaissances des littératures étrangères qu'on ne nous en avait donné dans les collèges.

Ce qu'il y eut de fâcheux pour moi fut que je n'osai plus retourner de très longtemps chez Mme de G., de peur d'y rencontrer cette jeune dame. Je m'exagérai évidemment le ridicule de mon ignorance; mais, après tout, cette petite mortification me fut utile; car, dès le lendemain, je fis quelques recherches qui m'amenèrent à étudier l'histoire de la littérature anglaise, et peu après la langue elle-même. Mon père m'avait enseigné la règle de ne jamais laisser passer autant que possible même un nom, un fait, que je rencontrais pour la première fois, sans recourir promptement aux sources où

(1) Ici s'arrêtent les emprunts qu'il nous a été permis de faire aux Mémoires inédits de l'auteur. Nous espérons une suite. Nous savons combien on s'est intéressé à ces simples récits, où l'on voit le jeune savant, librement associé à la conquête de l'indépendance d'un peuple, poursuivre sous les armes, avec sang-froid et méthode, les études de la nature, qui ont si justement contribué à rendre son nom célèbre.

je pouvais m'éclairer, ne fût-ce d'abord qu'un dictionnaire ou un recueil biographique. Cette règle est bonne pour tous les âges.

Aujourd'hui, après plus de cinquante ans écoulés, je crois bien qu'on embarrasserait autant que je l'avais été plus d'un de nos jeunes bacheliers, si on l'interrogeait sur Rowe. Du reste, Nicolas Rowe, né en 1673, mort à Londres en 1718, n'est pas un des plus grands poètes de l'Angleterre; mais il eut au théâtre, de 1700 à 1715, des succès remarquables et mérités. Sa réputation a traversé la Manche. Deux de ses tragédies, *la Belle pénitente* et *Jane Shore*, ont été traduites ou imitées en France : la première, par Colardeau, sous le titre de *Caliste;* la seconde, par Andrieux, sous le titre de *Lénore*, et par Népomucène Lemercier, sous celui de *Richard III et Jane Shore*. « Le style de Rowe, dit Andrieux, est estimé des Anglais; il est coulant, poétique, harmonieux. » Avant d'écrire pour le théâtre, il s'était distingué comme avocat. On croit que Richardson a emprunté à *la Belle pénitente* les caractères des deux personnages principaux de son roman le plus célèbre. ÉD. CH.

L'ÉCRIVAIN DES CHARNIERS.

L'Écrivain des Charniers. — D'après une gravure du dix-huitième siècle.

Le vaste cimetière des *Saints-Innocents* occupait l'espace compris entre la rue Saint-Denis, la rue aux Fers, la rue de la Lingerie et la rue de la Ferronnerie. Autour du terrain réservé aux sépultures régnaient les Charniers.

Ces Charniers formaient une galerie basse, à arcades, ouverte seulement sur le cimetière. Au-dessus des arcades se trouvaient des greniers remplis d'ossements, et au-dessous « les tombeaux se pressaient de toutes parts, suspendus à la voûte, attachés aux parois, scellés dans le pavé; de toutes parts aussi des épitaphes, des sépultures, des peintures, enfin les efforts de l'homme qui cherche à se survivre dans la pierre et dans le marbre. »

Ces lugubres constructions ne demeurèrent pas longtemps la propriété exclusive des squelettes. Les *ornemanistes* et *imagiers* s'y établirent de bonne heure, sous prétexte d'être plus à portée de satisfaire les regrets de la famille des défunts; puis vinrent les *bimbelotiers*, les *dorelotières* (faiseuses de rubans), les modistes, les lingères, et enfin les écrivains publics (1).

C'est au milieu « des débris vermoulus de trente générations qui n'offraient plus que des os en poudre », c'est au milieu de l'odeur fétide et cadavéreuse qui s'exhalait des greniers, que les écrivains publics, dépositaires de beaucoup de secrets, faisaient des mémoires et rédigeaient des lettres pour tout le monde. Voici ce que Mercier, dans son *Tableau de Paris*, dit de ces curieux industriels :

« Le scribe, la lunette sur le nez, la main tremblante et soufflant dans ses doigts, donne son encre, son papier, sa cire à cacheter et son style, pour cinq sols.

» Les placets au roi et aux ministres coûtent douze sols, attendu qu'il y entre de la bâtarde, et que le style en est plus relevé.

» Les écrivains des Charniers sont ceux qui s'entretiennent le plus assidûment avec les ministres et les princes; on ne voit à la cour que leurs écritures.

» Au commencement du règne, ils étaient menacés de faire fortune; on recevait tous les placets, on les lisait, on y répondait. Tout à coup cette correspondance entre le peuple et le monarque a été interrompue; les écrivains des Charniers, qui avaient déjà acheté des perruques neuves et des manchettes, ont vu leur bureau désert et sont retombés dans leur antique indigence. »

Les scribes des Innocents ne jouissaient pas, sans doute, d'une bien grande considération, car lorsqu'on voulait décrier un méchant auteur, on lui jetait à la face l'épithète blessante d'*écrivain des Charniers*. M. P.

(1) Le quarante-huitième proverbe dramatique de Carmontelle a pour titre : *l'Écrivain des Charniers*.

ERRATUM.

Page 84, colonne 1, ligne 9. — *Effacez le mot* madame. C'est M. Dacier qui a traduit Horace.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES NOYERS DE LA CORDELLE, A VÉZELAY

(Yonne).

Les Noyers de la Cordelle, paysage. — Peinture par Ad. Guillon. (1)

« Noyers plantés sur l'emplacement où saint » Bernard a prêché la deuxième croisade (1146). »

Tel est le titre que l'habile paysagiste M. Ad. Guillon a donné à son tableau.

Le nom de « la Cordelle » vient d'un couvent de cordeliers fondé en cet endroit pour perpétuer le souvenir de la célèbre prédication de saint Bernard.

« Louis VII avait résolu d'aller expier en terre sainte le massacre commis par ses soldats à la prise de Vitry. Il écrivit au pape Eugène III, le priant de se rendre à Vézelay pour y traiter des moyens de faire une seconde croisade.

» Retenu en Italie par des affaires urgentes, Eugène III choisit, pour le remplacer, saint Bernard, abbé de Clairvaux.

» L'assemblée, convoquée pour la fête de Pâques, fut composée d'une multitude infinie d'hommes de guerre, d'ecclésiastiques et de gens du peuple.

» L'affluence était si considérable que saint Bernard fut obligé de transporter l'assemblée sur le penchant de la colline qui regarde Asquins. On dressa une estrade où prirent place le roi, la reine, saint Bernard et les principaux seigneurs...

» ... En mémoire de cet événement, l'abbé Ponce, qui gouvernait alors l'abbaye de Vézelay, fit ériger, à l'endroit où avait été placée la tribune de saint Bernard, une église auprès de laquelle s'établirent plus tard des moines cordeliers. » (2)

Du couvent de la Cordelle il ne reste plus que quelques pans de murailles.

Quant aux noyers que représente le tableau de M. Ad. Guillon, ils ne remontent pas sans doute à l'époque des croisades, mais ils sont très anciens et ils ont défié bien des orages; le froid du grand hiver de 1879 à 1880, qui a détruit presque tous les arbres fruitiers de la vallée, les a cruellement atteints, et le grand arbre du premier plan paraît condamné à bientôt périr.

QUELQUES SOUVENIRS DE MAGDEBOURG.

A M. ÉDOUARD CHARTON.

Après la défaite de Waterloo et la seconde invasion de la France, Louis XVIII, rétabli sur son trône par les Anglais, les Prussiens et les Russes,

(1) Voy. une *Vue de Vézelay* par M. Guillon, t. L de la Ire série, p. 229.

(2) *Guide du visiteur à Vézelay*, par l'instituteur du pays, M. J. Sommet.

proscrivit les citoyens qui avaient défendu contre eux la patrie, et les obligea de chercher un asile parmi ces étrangers qu'ils venaient de combattre. Mon père était du nombre. Il se rendit d'abord en Pologne, puis en Allemagne.

Le 2 novembre 1817 (il n'y a que soixante-cinq ans de cela : mes souvenirs sont donc dans toute leur fraîcheur), vers sept heures du soir, nuit close en cette saison, une voiture de voyage s'arrêta devant un corps de garde, à la porte de Magdebourg. Un soldat s'avança, une lanterne à la main, pour recevoir les passeports, et les remit à son officier. Mais à peine celui-ci eut-il jeté les yeux dessus, qu'il se leva, sortit en courant, commanda de battre aux champs, et fit aligner ses hommes l'arme au bras.

— Ce n'est pas un général prussien, lui dit notre cocher, c'est un Français.

Sur quoi, l'officier se hâta de faire plier bagage à son monde.

Le voyageur était Carnot, avec son fils, âgé de seize ans [1], et la domestique dévouée qui avait demandé comme une faveur d'accompagner son vieux maître proscrit. N'oublions jamais de nommer ceux qui font une bonne action : cette excellente femme s'appelait Joséphine Briois.

La voiture alla se remiser très modestement dans un quartier retiré : des amis avaient indiqué l'hôtel du *Roi de Prusse* comme celui qui convenait le mieux aux goûts et aux ressources de l'exilé. Il y demeura, en effet, jusqu'à ce que, son sort étant fixé, nécessité se fit sentir pour lui de prendre un domicile définitif [2].

Magdebourg est une des anciennes villes de l'Allemagne septentrionale : c'était, même avant Hambourg, une place de commerce importante. Othon Ier l'agrandit, l'embellit, l'enrichit par des constructions, par des fondations, surtout par des privilèges considérables ; et beaucoup de cités s'empressèrent d'introduire chez elles le *Code de Magdebourg*, octroi de cet empereur. C'est lui qui fit élever la cathédrale, le *Dôme* (937-947) ; non pas cette belle église que l'on voit aujourd'hui, et qui porte le même nom : celle-ci fut construite seulement en 1211-1263, l'ancienne ayant été détruite par un incendie quelques années auparavant.

Le *Dôme* de Magdebourg mériterait une description et une histoire. Ses légendes sont nombreuses ; mais pourquoi rencontre-t-on partout celle de quelque chef-d'œuvre d'art confectionné avec l'aide du diable ? comme s'il était impossible de faire un chef-d'œuvre sans lui. Ici, c'est une belle grille, à laquelle, suivant la méthode satanique, il eut soin de laisser oublier un écrou, afin de se ménager un prétexte pour emporter le serrurier, son collaborateur.

L'archevêque Albert, ou Adalbert, a fait construire l'édifice actuel.

Un autre Albert, cinquième du nom, margrave de Brandebourg et archevêque de Mayence, pour payer au pape Léon X trente mille ducats de tribut, obtint la permission de vendre des indulgences, ce qui plaisait peu aux habitants de Magdebourg, d'ailleurs enclins à la réforme. Luther y vint prêcher dans l'église Saint-Jean, et bientôt la messe y fut dite en allemand.

Deux ans plus tard, la ville entra dans la ligue de Schmalkalden. L'empereur Charles-Quint se fâcha et chargea Maurice de Saxe de mettre à la raison cette insurgée. Attaques et négociations se succédèrent ; puis, la guerre de Trente ans ayant éclaté, le général Tilly vint faire le siège de Magdebourg.

Courageuse résistance, assaut, pillage, meurtre et incendie : lisez cela dans l'Histoire de Schiller. Le *Dôme* seul resta debout, avec quelques maisons de pêcheurs au bord de l'Elbe.

Plus de mille personnes s'étaient réfugiées dans l'église. Lorsque Tilly se présenta pour les sommer de se rendre, le prédicateur Bake fit ouvrir la porte et parla avec une éloquence si touchante, que le barbare vainqueur épargna ces derniers restes de la population : c'est l'évêque saint Loup devant Attila.

Magdebourg ne se recommande pas seulement à l'attention par le souvenir de ses malheurs.

C'est un de ses bourgmestres, Otto de Guericke, qui inventa la machine pneumatique. Il a raconté lui-même, dans ses *Experientia nova*, l'histoire des tentatives scientifiques qui l'amenèrent à la construction des *hémisphères de Magdebourg*, soudés par la seule pression de l'air, et que seize chevaux ne peuvent séparer.

Magdebourg a possédé deux établissements d'éducation qui ont successivement joui d'une certaine célébrité. Le premier en date, l'*École du Dôme*, organisé par notre compatriote Gerbert, le futur pape Sylvestre II, sur la demande de son ami l'empereur Othon III, attirait, dit-on, une telle affluence d'étudiants de tous pays, que l'on fut obligé d'agrandir la ville pour les loger. Lorsque la cathédrale actuelle vint prendre la place de l'abbaye de bénédictins où se trouvait l'*École du Dôme*, celle-ci fut transférée hors de la ville, et, sous le nouveau nom de *Klosterbergen*, jouit d'une nouvelle renommée : le poète Wieland y reçut sa première éducation. Quant au nom pompeux de *Couvent de la Montagne*, il est dû au très petit tertre sur lequel s'élevaient les bâtiments, et qui n'offre plus que des ruines : on acquiert à peu de frais, là-bas, le titre de montagne. J'ai vu des jeunes gens s'exercer sur les quelques mètres de pente qui résultent

[1] L'auteur de cette lettre.

[2] Aujourd'hui que l'on écrit volontiers l'histoire avec des procès-verbaux, des inventaires et des comptes de ménage, peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt ces détails copiés sur un journal quotidien de la main de Carnot :

«Le 10 novembre, je fais un arrangement avec l'aubergiste (*au Roi de Prusse*). Il nous loue trois chambres meublées et un cabinet, plus un bouge pour mettre le bois. Il fournit la soupe, le bœuf, un rôti et un plat de légumes ; le pain, le vin, la bière, le café, sont à mon compte. Le tout pour 28 ducats par mois (environ 330 francs) ; savoir, 13 pour le logement et 15 pour la nourriture.»

de cet accident, dans l'espoir que les vacances leur permettraient un jour de faire l'excursion du Harz et de gravir le Brocken, objet de toutes les ambitions; le mont Blanc de ce pays-là atteint presque le quart de l'autre en hauteur, si je ne me trompe.

Vous voyez d'ici que les environs de Magdebourg ne sont pas pittoresques. On assure pourtant que la jeune impératrice Édith, femme d'Othon, née en Angleterre, s'était fort attachée aux rives de l'Elbe, qui lui rappelaient celles de la Tamise. Son mari ne négligea rien pour embellir la résidence qu'elle aimait, et mérita la statue équestre qu'on lui a élevée sur le Vieux-Marché. Magdebourg serait donc redevable d'une partie de sa fortune à l'affection conjugale : cette origine en vaut bien une autre.

C'est pendant notre séjour que furent plantés les massifs d'arbres qui entourent la place. Le temps a donné sans doute à leur feuillage une richesse qu'il n'avait pas lorsque mon père s'y promenait avec moi, en me parlant de la patrie absente et me nourrissant de ses grands souvenirs.

Beaucoup de personnes supposaient alors, et on a répété depuis, que Carnot ne jouissait pas à Magdebourg de sa liberté. C'est une erreur, fondée peut-être sur l'histoire de cette forteresse, qui fut le théâtre de plusieurs détentions célèbres.

D'abord celle du baron de Trenck, enfermé pendant neuf ans dans le *fort de l'Étoile,* avec des raffinements de barbarie. Quand il sortit de là et qu'il voulut respirer en France l'air de la liberté, il tomba en pleine terreur et n'y trouva que la mort sur le même échafaud qu'André Chénier.

Parlons de deux autres captivités moins dramatiques, mais plus intéressantes par elles-mêmes.

Lafayette fit une station à Magdebourg avant d'être livré à l'Autriche.

Madalinski, celui qui le premier arbora le drapeau de l'indépendance polonaise en 1794, y fit également un séjour; héros modeste, trop oublié de la génération présente. J'ai pu mesurer la place qu'il tenait dans le cœur de ses contemporains, en voyant la vénérable veuve de l'un de ses anciens compagnons d'armes (le général Fiszer) visiter religieusement sa prison.

Carnot avait fixé sa résidence à Magdebourg, parce qu'on lui avait dit que, de toutes les provinces héréditaires de la Prusse (les seules où la politique de la Sainte-Alliance admît les proscrits), la province de Saxe était celle où la langue et les habitudes françaises s'étaient le plus conservées.

A cette époque, en effet, où le despotisme de Napoléon avait laissé de si profonds ressentiments que dans beaucoup de villes on n'aurait pas prononcé un mot de notre langue sans s'attirer une querelle, jamais les égards respectueux n'ont manqué à mon père, ni à moi les attentions bienveillantes.

Peut-être est-il permis d'expliquer cette disposition favorable par des souvenirs locaux et récents alors, que nous sommes heureux de pouvoir recueillir, parce qu'ils font honneur à nos compatriotes.

Je lis dans un récit du blocus de Magdebourg en 1813 et 1814, publié à l'époque même, des phrases comme celles-ci :

« Les troupes françaises s'étaient assez bien conduites en territoire prussien.

» Le gouverneur donna de nombreux témoignages de son désir d'épargner aux habitants tout ce qu'il pourrait leur épargner des souffrances d'un siège. »

Ce gouverneur, si je ne me trompe, était le général du génie Haxo.

L'auteur du récit que nous avons sous les yeux est d'ailleurs un bon Allemand : s'il ne maudit pas les Français, il accable de son indignation les fonctionnaires westphaliens, civils et militaires, qui servaient l'étranger contre leur pays.

Franchissons bien des années et de nombreux événements.

On m'a dit, et j'aime à le croire, que, pendant la guerre de 1870, ceux de nos soldats qui subissaient leur captivité à Magdebourg n'ont pas trouvé chez les habitants de cette ville des ennemis haineux. Il est vrai qu'un protecteur courageux et dévoué n'épargnait aucun soin pour adoucir le sort de ses compatriotes. Je veux profiter de cette occasion pour joindre au témoignage de reconnaissance nationale qui est dû à cet homme de bien (M. Comte, vice-consul de France) un remerciement personnel : il a veillé pendant de longues années sur la tombe de mon père; il était là quand nos soldats, au moment d'aller revoir la patrie, se réunirent autour de cette tombe pour lui dire au nom de la France un dernier adieu.

Je vous adresse ces pages, mon cher ami; vous y avez droit : c'est vous qui, dans la séance du 9 juillet 1880, au Sénat, avez demandé que la loi votée en 1849 par l'Assemblée constituante fût exécutée et que les cendres de Carnot fussent ramenées en France. Ce rapatriement aura lieu un jour : la petite ville de Nolay n'a-t-elle pas élevé une statue à son concitoyen? Mais je n'oublierai jamais que votre voix a devancé toutes les autres. Il y a si longtemps que nous parcourons ensemble les régions de la philosophie et de la politique, et surtout les régions sereines de la famille et de l'amitié!

H. Carnot,
Sénateur, membre de l'Institut.

TELLO.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES EN CHALDÉE.

On a créé récemment au Musée du Louvre un département des « Antiquités orientales », où sont réunies des sculptures de peuples, autres que les Égyptiens, qui ont précédé les Grecs dans les voies de la civilisation. Ces anciens peuples sont ceux

1. Statuette en pierre assez tendre, au grain brillant; grandeur réelle. Les plis symétriques et tuyautés rappellent les vêtements des personnages figurés sur les plus anciens cylindres chaldéens.

2. Tête en pierre calcaire; face et profil.

3. Statuette de bronze, haute de 0m.21, trouvée dans la cavité d'un cube de briques et de bitume remplie d'un sable jaune impalpable. Dans d'autres cubes semblables étaient une femme debout, des taureaux, etc.

4. Fragment d'un bas-relief de Tello. Le pied est simplement et gracieusement modelé. Au-dessous est figuré un vase d'où s'échappent deux gerbes d'eau et des poissons. « Le relief à peine sensible et l'extrême finesse de ce motif font penser aux prodiges de la ciselure japonaise. » De Longpérier croyait retrouver dans cette petite œuvre le témoignage du culte rendu aux fleuves qui arrosaient et fertilisaient la Mésopotamie.

de la Chaldée et de l'Assyrie, de la Phénicie, de la Judée, et de l'île de Chypre [1].

C'est là que l'on peut voir la collection des monuments découverts, de 1875 à 1880, dans la basse Chaldée, à Tello, par M. de Sarzec, consul français à Bassora.

On entend par basse Chaldée la partie septentrionale de la Mésopotamie, celle qui est tout à fait plate et qui touche au golfe Persique. Il ne faut pas la confondre avec l'Assyrie, qui est la partie sep-

[1] Le conservateur de ce nouveau département du Musée est le savant M. Heuzey, membre de l'Institut.

tentrionale de cette même région et confine aux montagnes élevées de l'Arménie et du Kurdistan.

Tello, dont le nom n'est encore écrit sur aucune carte, sert à désigner un lieu désert situé à plu-

5. On doit remarquer ce qu'il y a de vérité et de largeur dans la facture de ces têtes. Le turban de l'une d'elles ne couvre qu'une tête nue; peut-être l'autre avait-elle une coiffure taillée dans un morceau de pierre séparé.

6. Plan d'une ville fortifiée sur les genoux d'une figure assise.

7. Une des statues en roche volcanique trouvées sur le sol de la cour centrale du grand édifice de Tello. Ces statues, d'après leurs inscriptions, étaient des figures votives consacrées au seuil du sanctuaire. « Toutes ces statues, sans exception, dit M. Heuzey, tiennent les mains serrées contre la poitrine, la droite placée dans la gauche, geste qui marque encore aujourd'hui, en Orient, l'immobilité respectueuse du serviteur attendant les ordres de son maître. » Ce sont, du reste, des œuvres d'art remarquables : la nature y est très étudiée; le travail a beaucoup d'ampleur.

8. Cône de terre cuite. M. de Sarzec a trouvé un grand nombre de cônes semblables dans les fondations et dans les interstices des ruines. L'inscription, en caractères cunéiformes, a un sens commémoratif et religieux.

sieurs jours de marche de Bassora, et où sont épars, sur un espace de sept ou huit kilomètres, des monticules ou tertres que les Arabes appellent *tells;* d'où le nom Tello.

Ces monticules couvrent les ruines d'une ville antique, probablement Sirtella; le plus élevé d'entre eux a quinze mètres de hauteur.

L'importance de cette découverte égale, si elle ne la surpasse, celle de Ninive.

M. de Sarzec, après avoir servi comme officier

dans notre armée d'Afrique, étant entré dans la carrière diplomatique, fut d'abord nommé consul à Massonah [1], où il avait appris la langue arabe; ce fut de là qu'il fut envoyé à Bassora. Cette ville, capitale d'un vilayet ou grand gouvernement turc, est située à plus de deux kilomètres de la rive droite ou occidentale du Chatt-el-Arab, fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate. On rapporte que, du temps des califes, l'on y comptait au moins deux cent mille habitants; elle en contient à peine aujourd'hui de quatre à cinq mille. Ce n'est pas un séjour agréable.

« Le climat de Bassora est énervant et dur, surtout l'été. Pendant plusieurs mois on ne peut habiter que le *serdab,* sorte de sous-sol où ne pénètre jamais le soleil. Jusque dans les caves le thermomètre monte quelquefois à 50 degrés centigrades. Il est arrivé au consulat que la cire à cacheter avait fondu sur la table de la chancellerie; les bâtons étaient réduits en une pâte molle qui collait au papier. Lorsque, après avoir passé tout l'après-midi dans la cave, on remontait, vers le soir, dans sa chambre pour s'y laver le visage, on trouvait dans sa cruche, à certains jours, une eau si chaude qu'il était impossible d'y tenir la main. Pendant l'été de 1865, la température fut particulièrement torride. Par bonheur, M. de Sarzec était en congé; mais à son retour il put constater, aux effets produits, qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les récits qu'on lui faisait du supplice qu'on avait enduré. On avait compté, affirme-t-on, jusqu'à 65 degrés à l'ombre. » [2]

Il est d'autant plus difficile de supporter les rigueurs d'un pareil climat, qu'on est privé à Bassora de presque toute relation avec le monde civilisé. Ce fut dans la recherche de monuments anciens que M. de Sarzec, esprit actif et éclairé, trouva le moyen non seulement de conjurer l'ennui, mais de servir son pays et la science.

Ses études lui avaient appris que la région qu'on lui avait assignée pour poste avait été le berceau d'une civilisation qui date de presque aussi loin que l'Égypte, et il ne se rappelait pas sans émotion que c'était un consul de France à Mossoul, Botta, qui avait découvert l'art assyrien [3]. Il voulut suivre ce noble exemple, tenter la même fortune, et résolut de chercher un sol qui n'eût encore été exploré par personne. C'est ce qu'après de laborieuses investigations il trouva dans la vaste plaine déserte voisine du Chatt-el-Arab, parsemée de ces tells où, dès les moindres fouilles, il découvrit des lits de briques crues, des cuves d'argile, des cercueils en terre cuite, des restes évidents de quelque grande cité. Il ne tarda pas à s'y établir.

Quand vint l'hiver de 1876, il planta sa tente dans ce désert, et les premiers travaux des Arabes qu'il avait recrutés mirent bientôt au jour assez de fragments de statues, d'inscriptions et d'objets divers pour qu'il eût la confiance que ses efforts ne seraient pas vains. Toutes ses espérances furent confirmées par l'opinion des savants français, lorsqu'il vint soumettre à leur examen les échantillons de sa découverte. On comprit qu'il était en possession d'un champ de recherches qu'il était inutile de signaler tout d'abord à des explorateurs étrangers : on convint de garder le silence, et l'on encouragea M. de Sarzec à repartir. A l'automne de 1879, il était de retour à Tello, ramenant cette fois une jeune compagne qui l'aida à supporter bien des épreuves et s'associa vaillamment à ses travaux.

« Comme il n'y avait pas à Tello, pendant la saison sèche, une seule goutte d'eau, on ne pouvait s'installer sur le terrain même des fouilles. C'était auprès du Chatt-el-Haï que l'on avait dû établir le camp. Quelque temps qu'il fît, M. de Sarzec et ses ouvriers avaient, matin et soir, plus d'une heure de marche pour se rendre au chantier et pour en revenir, trajet que rendaient parfois fort pénible des tempêtes de sable ou des pluies torrentielles. Encore si l'on avait pu dormir tranquille ! Mais les maraudeurs battaient la plaine, et je laisse à penser s'ils étaient alléchés par l'idée de piller les tentes de ce Franc qui, disait-on, ne cessait de trouver des trésors dans les ruines de Tello. M. de Sarzec avait d'ailleurs pris toutes ses précautions. Il s'était construit une sorte de forteresse dont le canal même formait et fermait l'un des côtés. C'était un rectangle entouré d'un fossé. En dedans de celui-ci, avec la terre qui en avait été retirée, on avait dressé un talus haut de 1m.50; la crête en était garnie de branches épineuses étroitement enlacées. Une seule porte était percée dans cette enceinte, dont la tente du consul occupait le milieu. Autour de celle-ci s'élevait un second rempart fait avec les caisses, avec les sacs de café, de farine et de riz.

» On ne s'en gardait pas moins : chaque nuit, deux hommes veillaient; à quelques pas de là, les ouvriers dormaient sous leurs tentes ou sous des huttes en branchages. On sut bientôt dans tout le désert que M. de Sarzec et ses cawass albanais étaient bien armés et résolus; on sut qu'il pouvait compter sur ses Arabes, qui lui étaient attachés par leurs intérêts, par une longue habitude de vie commune, et par les bons traitements dont ils étaient l'objet. Il n'y eut donc jamais d'attaque sérieuse et poussée à fond; mais on ne se lassait pas de tenter des surprises. Tout d'un coup, vers le milieu de la nuit, vous étiez réveillé par deux ou trois coups de fusil : c'étaient les sentinelles qui avaient aperçu des maraudeurs et qui tiraient sur eux; l'ennemi ripostait; en quelques instants tout le monde était sur pied. M. de Sarzec recommandait à sa femme de ne pas se mettre sur son séant, de rester couchée et blottie dans ses couvertures; elle serait ainsi mieux à l'abri des balles, qui, plus d'une fois, sont en effet venues au-dessus de sa

[1] Port d'Abyssinie, dans le golfe Arabique.

[2] Georges Perrot, membre de l'Institut : *les Fouilles de M. de Sarzec en Chaldée* (*Revue des Deux Mondes,* 1882).

[3] Voy. sur ces découvertes notre Table de quarante années.

tête trouer la toile de la tente; puis il accourait prendre son poste de combat. Le tir rapide et le double canon de son fusil à bascule auraient, en cas de nécessité, fait plus d'ouvrage que dix des longs mousquets arabes. On tiraillait pendant un quart d'heure : dans le camp et autour du camp la nuit s'illuminait d'éclairs; mais les adversaires ne se voyaient point et ne visaient pas; tout compte fait, il y avait donc plus de bruit que de mal. Dans la petite armée du consul, on ne reçut jamais de blessure grave : un cawass, légèrement atteint à la cheville, en fut quitte pour quelques jours de repos. Des traces de sang, que l'on remarqua sur le sable, une fois le jour venu, firent croire aux Arabes, très fiers de leur prouesse, qu'ils avaient touché quelques-uns des brigands; mais on n'eut aucune raison de croire qu'aucun de ceux-ci eût été tué, et ce fut un grand bonheur que tout se fût borné à des égratignures. S'il y avait eu des morts, la situation fût devenue dangereuse : la tribu des agresseurs aurait pu se croire engagée d'honneur à les venger; on aurait risqué d'avoir sur les bras non plus quelques maraudeurs, toujours prompts à tourner casaque, mais des forces assez considérables et des gens assez excités pour qu'il devînt nécessaire de tout quitter et de battre en retraite. » (1)

Après cette campagne, dont les succès dépassèrent toute attente, il restait une tâche difficile, celle de transporter les antiquités de Tello à Bassora, puis de les embarquer pour la France. Le récit de cette entreprise, qu'on lira dans le livre de M. de Sarzec (2), est plein d'intérêt. Aujourd'hui tout esprit curieux peut trouver au Musée du Louvre les éléments d'une étude sérieuse de ce que l'on peut conjecturer sur l'art des Chaldéens, c'est-à-dire, pense-t-on, du plus ancien foyer de civilisation asiatique.

Il ne saurait être question d'entrer ici dans l'appréciation du caractère particulier de l'art chaldéen, dont nous donnons quelques spécimens. Nos archéologues pensent que cet art est le premier-né de la civilisation mésopotamienne, et qu'il a exercé une influence considérable sur l'art assyrien, qui en serait à quelques égards le développement. Quoi qu'il en soit, même à la simple vue de quelques-unes des sculptures reproduites par nos gravures, on peut reconnaître qu'on est en présence d'œuvres attestant une puissance à peine soupçonnée il y a encore peu d'années.

« Ce qu'on a découvert à Tello, dit M. Georges Perrot, ce ne sont pas de ces tout petits objets auxquels certaines nécessités d'exécution donnent parfois un caractère spécial et tout conventionnel. C'est un ensemble de constructions dans lequel sont représentées l'architecture funéraire, l'architecture religieuse et l'architecture civile; c'est une suite de statues dont l'une est plus grande et dont les autres ne sont pas beaucoup plus petites que nature; ce sont des bas-reliefs qui, tout mutilés qu'ils soient, offrent encore à l'œil une certaine variété de sujets et de scènes; ce sont des têtes qui, quoique séparées des corps auxquels elles ont appartenu, sont encore d'une belle conservation; enfin ce sont divers morceaux, fragments de statuettes et figurines de bronze ou de terre cuite. L'époque à laquelle appartiennent ces monuments se laisse déterminer avec une approximation suffisante. On peut affirmer que presque tous ces monuments remontent aux premiers siècles de ce que l'on appelle le premier empire chaldéen; ils sont ainsi beaucoup plus vieux que les plus anciens monuments assyriens qui nous soient parvenus. »

La plupart de ces découvertes ont été faites dans les ruines du palais d'un prince chaldéen, dont le nom a été lu d'abord Kamouma, puis Goudéa, et dont on fait remonter le règne au delà du seizième et même du vingtième siècle avant notre ère.

On remarque le style simple et franc, plein de vérité et d'énergie dans le rendu de la figure humaine.

On peut espérer qu'il sortira de Tello beaucoup d'autres œuvres précieuses, surtout en se rappelant ce qu'Hérodote et Ctésias ont vu des débris des bâtiments splendides des Chaldéens, et de leurs riches parures d'émaux et de fresques. Les artistes chaldéens unissaient au marbre, à l'or, à l'argent, l'ivoire et les pierreries. ÉD. CH.

(1) Georges Perrot.

(2) M. E. de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, ouvrage publié par les soins de la conservation des antiquités orientales au Musée du Louvre. Grand in-4°.

L'Air traverse les murs.

Les murs secs et poreux transpirent. Cette transpiration insensible est hygiénique; notamment elle dissipe l'humidité qui se dépose intérieurement sur les murs des chambres mal aérées: aussi n'est-il pas sans inconvénient de substituer le fer et le zinc à la pierre et au bois. Les murs de brique laissent passer plus d'air que les murs construits en grès taillé. On range par ordre de perméabilité croissante les matériaux suivants : grès, moellons, calcaires, briques, tuf calcaire, pisé. Le pisé (briques d'argile séchées à l'air) est deux fois plus perméable que la maçonnerie des briques cuites. Le plâtre est peu favorable à la ventilation naturelle. (1)

(1) Radau.

LES AVENTURES DE M. LAMBKIN, GENTLEMAN.

Le dessinateur comique Georges Cruikshank, bien connu de nos lecteurs (2), a publié un petit album populaire sous ce titre :

« Le Livre d'un célibataire, ou les Aventures de

(2) Voy. notre Ire série.

» M. Lambkin, gentleman, à la recherche » du plaisir et des amusements, et aussi » de la santé et du bonheur; en vingt-» quatre planches dessinées et gravées » par Georges Cruikshank. » (1)

Il n'y a presque rien à lire dans cette œuvre humoristique : l'histoire du héros n'est pas, à vrai dire, racontée; elle est figurée. Depuis Hogarth, d'ingénieux dessinateurs anglais (ce qu'on pourrait presque appeler son école) ont composé, à l'imitation de l'histoire des *Deux apprentis*, du *Mariage à la mode*, etc., des séries de scènes qui, encadrées dans un même sujet sous la forme de caricatures, sont en réalité d'amusants petits traités de morale populaire.

Le nom de M. Lambkin signifie « petit agneau, agnelet », c'est-à-dire un être doux et sot.

Dès la première scène, on juge le personnage. M. Lambkin avait passé bien des années de sa jeunesse dans le bureau d'un marchand de la Cité, vivant de fort peu et sagement, faute d'argent pour faire des folies. Mais voici que tout à coup il lui tombe un héritage d'un vieil oncle. Quel coup de baguette! Quel changement féerique! Combien de fois Lambkin, penché sur son pupitre, n'avait-il pas rêvé à ce qu'il eût fait de sa vie si quelque fortune lui avait donné l'indépendance! Et voilà que ce rêve est une réalité! — Adieu le comptoir du marchand, le vieux pupitre taché d'encre, les manches sordides, le pauvre chapeau luisant attaché à un clou, les dîners à un schelling! Oui, voilà l'aisance! voilà la liberté!

« Or, maintenant, se dit l'heureux héritier, il s'agit de bien faire mon entrée dans le monde. »

Et comment? Sur ce sujet, Lambkin n'a pas de doute. C'est par la transformation de son costume qu'il doit commencer. Hier il était chenille, aujourd'hui il sera papillon.

Élégamment costumé, il sort. La plupart des passants se le montrent au doigt en riant. Bon présage! Il ne soupçonne point que, dès ses premiers pas dans la rue, un mauvais plaisant lui a attaché sur le dos un placard ridicule.

Ce n'est pas, du reste, avec son élégance seule qu'il compte s'ouvrir une heureuse et joyeuse carrière : c'est avec son amabilité, son esprit social, sa belle humeur... et aussi avec ses chèques.

Un grave problème s'offre toutefois à sa pensée :

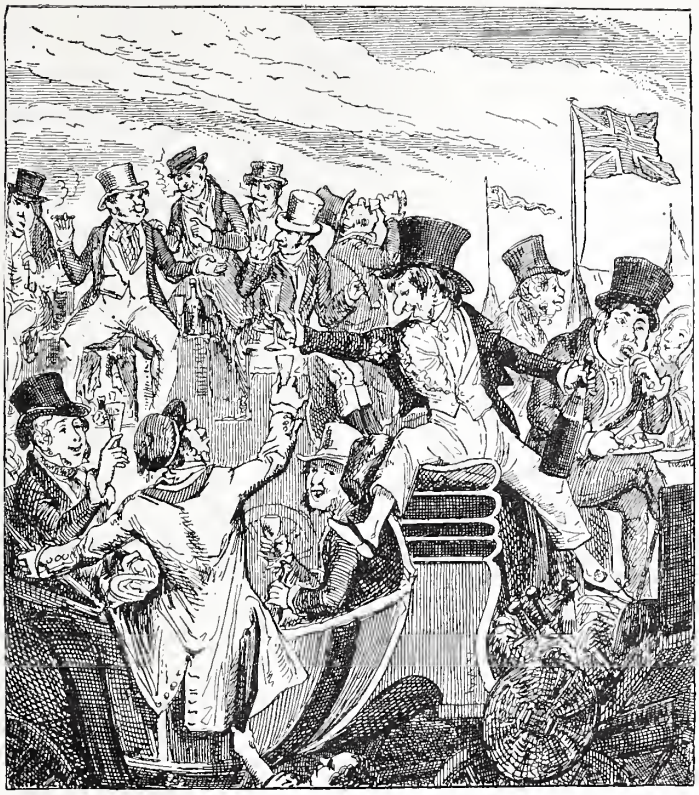
M. Lambkin à sa toilette.

M. Lambkin, tout en dégustant le claret après un dispendieux dîner de « whitebaits », s'abandonne à son imagination et se complaît à parler de ses « hautes relations » et de ses nobles espérances.

— Où fera-t-il le plus promptement possible « des connaissances »? Il lui en faut pour l'aider à se bien mettre en scène et se divertir.

Certainement il n'ira pas les chercher à la Na-

(1) Glascow, David Bryce; — London, Georges Routledge, Arnold, etc.



M. Lambkin aux courses d'Epsom.

M. Lambkin chante à tue-tête :
« Le vrai but de la vie est de vivre dans la joie. »

tional Gallery, au British Museum, ou à South-Kensington. Ce n'est pas là que règne la gaieté; on n'y voit que des gens sérieux et muets; on prétend que l'on s'y instruit, que l'on s'y forme le goût : mais qu'a-t-il à faire de tout cela? sa conviction est qu'on a toujours assez d'instruction et de goût quand on a de quoi vivre. Où aura-t-il le plus de chances de faire des rencontres selon son gré? Ce sera aux jardins zoologiques, dans les parcs, aux figures de cire de Mme Tussaud, aux bals d'Argyll-Roones, du Casino, de Caldwell, aux cafés d'Evans et du Globe, au cirque d'Astley, aux pantomimes d'Adelphi, etc. : Londres, quoi qu'en pensent les Français, n'est-il pas plein de divertissements de toute sorte?

En avant donc, et sus aux plaisirs! Dès ce moment, chaque jour, Lambkin s'évertue à leur poursuite; il s'agite, se multiplie, n'épargne autour de lui ni les amabilités, ni les grâces, ni les libéralités aux cochers, gardiens, etc. Il fait tant et si bien qu'il réussit à attirer sur lui les regards de certaines gens curieux qui ne demandent pas mieux que de juger de près les innocents et leurs ressources. Il est heureux et fier de leurs avances : il offre des cigares, des lunchs, des huîtres au sortir des spectacles, et finalement il réussit à s'introduire dans des compagnies qui lui promettent le plaisir. Il dîne à un hôtel de Greenwich, célèbre par ses « whitebaits », avec des messieurs sans doute très bien nés, des gentlemen à coup sûr, peut-être des membres du parlement. Après le repas, en dégustant le claret, il ne manque pas de faire valoir sa fortune qu'il exagère, les invitations trop nombreuses dont, grâce à son banquier, il ne peut pas manquer d'être bientôt honoré par de très grands personnages. Et tandis qu'il s'enivre ainsi de ses propres paroles, on remplit trop souvent son verre, si bien qu'à la fin il s'en trouve mal à l'aise; on soupçonne que ses bienveillants auditeurs vont tout à coup disparaître en lui laissant le flatteur privilège d'acquitter seul la « note à payer. »

Est-ce une leçon? Non, pense le généreux Lambkin, mais simplement une aventure dont il faut rire. Il s'est amusé. Toutefois il a quelque idée qu'il faut se défier un peu des amis inconnus en habits noirs : ils coûtent trop cher; mieux vaut peut-être s'associer à des amis du plaisir de moindre volée.

Ici se succèdent des scènes de bals, de pique-niques, de coulisses, où Lambkin, toujours exploité, se fait bafouer de tout le monde pour sa sotte fatuité et ses prétentions, d'ailleurs peu spirituelles, à réjouir les autres.

Quand vient la fête nationale de Londres, le jour des courses d'Epsom, il s'associe à de bons com-

pagnons qui acceptent de prendre place dans un carrosse loué par lui et chargé par ses soins de viandes froides et de bouteilles de champagne. Sur le siège, où il s'est mis en vue pour bien montrer qu'il est le chef de la bande, il s'exalte, il porte des toasts à la Reine, au premier ministre, à la verte Angleterre, et surtout à la joie!

Cependant, lorsqu'on a pour but la recherche des plaisirs, si l'on n'est pas de caractère et de force à s'élever, on descend. Lambkin est peu à peu entraîné à des divertissements de condition inférieure, à des parties de jeu où on le vole, à des réunions de taverne où au lieu de parler on crie, où au lieu de chanter on hurle, et d'où l'on ne sort pendant la nuit, d'un pas mal assuré et avec le vertige, que pour s'exposer à être ramassé par la police, et à comparaître le matin devant le magistrat.

Conséquences inévitables : l'héritage décroît.

La fin à la prochaine livraison.

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 271, 283, 306, 315 et 338.

VIII. — Où Lina a du chagrin.

Ce fut très bien pour ce jour-là; mais les jours suivants Lina put se convaincre que si elle avait gagné une amie, elle avait décidément perdu Nils. Il ne s'occupait plus du tout d'elle; il passait cependant presque tout son temps dans le gaard des Mageddo, mais ce n'était pas pour Lina qu'il y venait. Il était toujours prêt à transporter au soleil le grand fauteuil d'Edla; il causait avec elle et avec sa mère de mille choses dont Lina n'avait jamais entendu parler, et qui pourtant ne surprenaient pas Sissa, malgré son jeune âge. C'étaient des livres qu'elle avait lus, de la musique qu'elle connaissait, des tableaux ou des statues qu'on l'avait menée voir; elle ne s'y intéressait pas beaucoup, mais elle savait ce que c'était, et la pauvre Lina n'en savait rien. Elle écoutait d'un air ahuri qui frappait Nils quand, par hasard, il regardait de son côté; alors il lui disait d'un air de pitié : « Va t'amuser, ma petite Lina; on t'appellera si ces dames ont besoin de toi. Tu t'ennuies ici, c'est tout simple. » Lina ne s'ennuyait pas précisément; elle avait plutôt du chagrin. En tout cas, elle était très mortifiée de ce que Nils la renvoyait comme une petite fille ignorante et sotte.

Le jour où le congé du jeune artiste expira, Lina ne sut vraiment pas si elle était contente ou fâchée de le voir partir : elle n'avait plus aucun plaisir à le voir, et pourtant l'idée qu'il se passerait peut-être des années sans qu'il revînt à Kysten lui faisait une peine affreuse. Tout son chagrin se tournait en colère contre Mme Hanssen et ses filles. « Si elles n'étaient pas venues, pensait-elle, Nils aurait continué à causer avec moi jusqu'à la fin; ce sont elles qui m'ont volé ces quinze derniers jours : j'étais si contente avant leur arrivée! » Et quand Nils fut parti, elle s'évertua à aider sa mère au ménage plus qu'elle ne le faisait jamais; le temps qui lui resta, elle alla le passer au gaard des Biord pour consoler, disait-elle, la mère de Nils du départ de son fils. Elle songeait surtout à éviter la société des étrangères, qu'elle considérait comme ses ennemies.

Mais elle avait trop bon cœur, la petite Lina, pour que sa rancune pût durer longtemps. Le lendemain du départ de Nils, Edla, qui commençait à aller mieux, eut une rechute; et Lina, en la voyant souffrir, oublia qu'elle croyait avoir à se plaindre d'elle, et la soigna comme une sœur.

Edla se rétablit en quelques jours, et Mme Hánssen, rassurée sur sa santé, songea à s'occuper de l'éducation de Sissa, interrompue par le voyage. Elle avait apporté des livres; elle se mit à donner tous les jours des leçons à l'enfant; et comme Lina ne la quittait guère, elle put les entendre et en faire son profit. Ce qu'on enseignait à Sissa était juste à la hauteur de son intelligence : aussi ne prenait-elle plus l'air ébahi qui l'avait tant de fois fait renvoyer par Nils. Mme Hanssen, frappée de sa physionomie, lui demanda un jour « si elle aurait envie d'apprendre comme Sissa. » Lina ne demandait pas mieux; Mme Hanssen eut deux élèves, dont sa fille ne fut pas toujours la meilleure.

Lina avait beaucoup réfléchi. Nils l'avait préférée à tout le village, parce qu'elle seule pouvait causer avec lui de ce qui l'intéressait. Puis il lui avait préféré les dames de Bergen, parce qu'elles étaient plus instruites qu'elle. Quand il reviendrait, les dames ne seraient plus là; mais qui sait si cela lui suffirait de raconter toujours à Lina ses voyages, ses aventures, sa vie d'école, et de l'entendre lui rappeler leurs amusements d'autrefois? Il fallait que Lina pût lui parler d'autre chose; il fallait qu'elle pût comprendre tout ce qu'il lui dirait. Elle avait bien entendu qu'il racontait à Mme Hanssen beaucoup de choses qu'il ne lui disait pas à elle : il fallait qu'il lui dît tout quand il reviendrait! Et Lina travaillait avec ardeur.

L'été se passa ainsi. Edla, ranimée par l'air pur et la vie de la campagne, revenait peu à peu à la santé. Elle s'était prise d'une vive affection pour Lina, qui la soignait, qui lui apportait des fleurs, et elle aimait à causer avec elle plutôt qu'avec Sissa, beaucoup trop enfant pour elle. Quand Edla put marcher, ce fut appuyée sur le bras de Lina qu'elle essaya ses premières promenades; elle s'intéressa à ses études, lui prêta des livres; et Lina, qui n'avait pas peur d'elle, lui demandait des explications sur tout. Ses questions faisaient souvent sourire Edla : était-il possible qu'on ne sût pas ces choses-là, à quinze ans! Lina lui faisait l'effet d'une petite sauvage. Mais la petite sauvage était si intéressante, et si amusante avec ses étonnements naïfs, qu'Edla prenait plaisir à l'éclairer. Lina apprit donc

ce qu'elle n'aurait jamais appris à Kysten : comment on vivait dans les villes, et surtout, — c'était ce qui l'intéressait le plus, — ce que c'était qu'une École des beaux-arts, et comment Nils Biord avait pu, lui qui n'avait pas d'argent, vivre et étudier pendant des années, tant à Bergen qu'à Stockholm. Nils lui avait bien raconté tout cela; mais il y avait dans ses récits tant de choses qu'elle n'avait pas comprises! Maintenant, s'il était là, il ne la renverrait plus, car il ne pourrait plus lui trouver l'air d'une idiote... Quel dommage qu'il dût rester deux ans au moins avant de revenir!

Cependant Mme Hanssen songeait au départ. Edla allait beaucoup mieux; il fallait la ramener à la ville avant l'hiver, quitte à revenir au printemps pour achever sa guérison. Mme Hanssen parla donc de quitter Kysten, et s'informa discrètement du prix que la famille Mageddo mettait à son hospitalité; quant aux soins, aux prévenances, à la bonté, c'étaient des choses que nul prix ne pouvait payer, et dont elle et ses filles resteraient toujours reconnaissantes.

Mais le danneman Mageddo ne l'entendait point ainsi. Pour la reconnaissance, c'était juste; mais ce prix-là lui suffisait : il était bien capable de rendre service à son prochain, sans se faire payer pour cela! Ces dames n'avaient gêné personne : il y avait, Dieu merci, assez de place chez lui pour les loger et pour en loger bien d'autres au besoin; ce n'était pas pour rien qu'il possédait le gaard le plus étendu de Kysten et des environs. Que parlaient-elles de dépense? A elles trois, elles mangeaient comme des souris : la dépense de la famille ne s'était pas augmentée par leur présence. Est-ce que dame Mageddo avait refusé les denrées de la ville qu'elles avaient fait venir plusieurs fois? Et tout ce qu'elles avaient enseigné à Lina, qui en savait maintenant plus long que le maître d'école? Non, non, ces dames ne lui devaient rien; et quand elles voudraient revenir, elle seraient toujours bien reçues au gaard des Mageddo.

Il n'y eut pas moyen de le faire sortir de là. Mme Hanssen, fort embarrassée, rêvait aux moyens de s'acquitter, tout en remontant l'escalier pour retourner dans sa chambre, lorsqu'elle entendit comme un sanglot étouffé. Qu'y avait-il donc? qu'était-il arrivé à ses filles? Elle se hâta; à mesure qu'elle montait, elle entendait plus distinctement des plaintes : qui donc pleurait là-haut?

Elles étaient trois qui pleuraient : un joli groupe entrelacé, trois Grâces, trois filles de Niobé, ou tout autre trio célèbre. Lina, la première, avait dit tristement : « C'est donc vrai que vous allez partir! » Edla et Sissa l'avaient prise dans leurs bras pour la consoler, la comblant de caresses et lui promettant de revenir; peu à peu elles s'étaient attendries toutes les trois, et elles avaient fini par se trouver si malheureuses d'être obligées de se séparer qu'elles en pleuraient à chaudes larmes.

Elles tournèrent la tête à l'entrée de Mme Hanssen, et Sissa (la jeunesse ne doute de rien) s'écria en tendant les mains vers sa mère : — Oh! maman! je t'en supplie, emmenons Lina à Bergen!

— Si on voulait me la donner! répondit madame Hanssen, sans trop songer à ce qu'elle disait.

Mais les trois jeunes filles prirent sa réponse à la lettre, et leurs larmes s'arrêtèrent subitement. On prierait tant le danneman et sa femme qu'ils ne pourraient pas refuser; Lina irait passer l'hiver à Bergen, et on reviendrait au printemps avec elle; et tout de suite les projets d'amusements remplacèrent les lamentations.

Mme Hanssen les écoutait, et l'idée ne lui semblait déjà pas si mauvaise. D'abord, se charger de Lina, c'était déjà s'acquitter un peu envers ses parents; ensuite, sa paresseuse Sissa travaillait bien mieux quand Lina partageait ses études; enfin Edla avait encore grand besoin de soins, de ces petits soins de toutes les heures que sa mère ne pourrait pas toujours lui donner, occupée qu'elle était de sa maison, de ses relations, de ses devoirs de famille; et Lina était la plus attentive et la plus affectueuse garde-malade qu'on pût voir. L'idée des enfants avait du bon.

Après bien des pourparlers, bien des hésitations, bien des prières, bien des recommandations, le voyage de Lina fut décidé, à la grande joie de ses amies. « Tu verras ceci, tu verras cela », lui répétaient-elles toute la journée. Et Lina ajoutait au fond de son cœur : « Et je n'aurai plus l'air d'une sotte quand Nils reviendra d'Italie. »

IX. — Où Nils est tenté de jeter le manche après la cognée.

Pendant ce temps-là, Nils Biord courait le monde, et il ne pensait pas souvent à Kysten. Il voyait tant de belles choses, et tant de choses nouvelles! Il était si bien reçu partout, si fêté, si encouragé, si loué pour ses succès passés et presque pour ses succès futurs! On le comparait à tous les génies précoces qui sont devenus des hommes illustres après avoir été des enfants célèbres; on comptait sur lui pour parer sa patrie d'une gloire nouvelle; et s'il n'eût pas reçu en naissant une âme d'artiste, il aurait pu oublier complètement de travailler, au milieu de cette avalanche de louanges. Heureusement, il aimait son art, et il comptait parmi ses meilleures joies celles qu'il éprouvait à contempler les chefs-d'œuvre de ses devanciers. Il travailla avec conscience, avec amour, et au bout de deux ans il revint en Suède content de ses progrès et sûr de son avenir, — comme talent, du moins; — quant au succès, il ne dépendait pas de lui : le talent et le succès ne marchent pas toujours de compagnie, quoique, pour l'honneur de l'espèce humaine, ils finissent toujours par se rejoindre.

Oui, ils finissent par se rejoindre; mais ils y mettent quelquefois le temps, et les œuvres sont bien souvent couronnées quand leurs auteurs ne sont plus de ce monde. La gloire est affaire de mode, et la mode est affaire de caprice. Nils le vit bien quand il reparut à Stockholm. Le héros de

l'année était un jeune peintre : c'était lui qu'on encensait, à qui on prédisait le plus brillant avenir, et Nils faisait à ses anciens protecteurs l'effet d'un revenant oublié et presque importun.

Il ne s'inquiéta pas beaucoup d'abord de l'accueil indifférent et de la politesse banale qui remplaçaient les adulations d'autrefois; il avait confiance en lui-même, et il pensait que la renommée viendrait à lui dès qu'il aurait exposé ses œuvres. Il se trompait. A un tout jeune homme, qui débute dans l'art, on ne demande presque rien; on appelle ses maladresses des audaces, et on exalte ses qualités en laissant dans l'ombre ses défauts. Il y a bien quelque justice à cela; on compte sur le travail et l'expérience pour détruire ses défauts et développer ses qualités, et on lui sait gré d'avance de ce qu'il devra être un jour. Mais à un artiste plus âgé, qu'on suppose en pleine possession de son talent, on demande beaucoup plus, et on critique impitoyablement ses moindres fautes.

Nils s'en aperçut bien. Que d'articles aigres-doux il lut dans les journaux! que de réflexions amères sur la manie d'encourager l'art, qui menait à dilapider les deniers de l'État pour ne produire que des manœuvres! Que de critiques malveillantes, injustes ou exagérées! A peine quelques voix s'élevaient pour rappeler les qualités et les défauts de l'œuvre qui lui avait valu le prix, pour signaler les progrès qu'il avait faits, pour prédire à sa persévérance un bel avenir. Et Nils, devenu susceptible et injuste à son tour, voyait des attaques haineuses dans les critiques les plus bienveillantes, et des ennemis personnels dans tous ceux qui semblaient supposer qu'il lui restait encore quelque chose à apprendre.

Triste, aigri, découragé, il en vint enfin à douter de lui-même; et sa pensée se reporta vers ses années d'enfance, vers Kysten, vers sa famille. « Que j'ai été fou, pensa-t-il, de quitter tout cela! J'ai revu, il y a deux ans, mes anciens camarades : ils ne font pas de statues, eux, ils n'ont pas eu de prix, ils n'ont rien vu en dehors d'un petit canton de la Norvège, et ils sont heureux! Si j'étais resté là-bas, je serais heureux, moi aussi... Pourquoi n'y retournerais-je pas? Je suis jeune, je suis fort; je puis me remettre aux travaux des champs; j'oublierai le reste, et je pourrai encore être heureux. »

Il partit, chargé d'un léger bagage, et bien décidé à ne plus revenir. Pauvre Nils! pourquoi donc glissa-t-il des ébauchoirs dans sa malle? Par habitude ou par distraction, sans doute : le fait est qu'il les y trouva en arrivant.

La joie de son père et de sa mère lui fit tout d'abord du bien; le calme de la campagne agit sur son esprit, et les saluts respectueux des gens de Kysten le consolèrent un peu de l'indifférence qu'il avait trouvée à Stockholm. Il se mit à travailler aux champs, ce qui surprit fort son père; mais sa mère était joyeuse et se disait au fond de son cœur : « J'ai tout à fait retrouvé mon Nils! »

Et Lina? Nils s'informa d'elle à sa tante Mageddo, à qui il rendit visite le lendemain de son arrivée. « Elle va bien; son père est allé la chercher. » Telle fut la réponse qu'il obtint, et si dame Mageddo n'en dit pas davantage, c'est qu'elle croyait Nils, comme tout le monde à Kysten, au courant des voyages de sa fille. Elle paraissait même si sûre de son fait, que Nils n'osa pas demander où était Lina, et fit semblant de le savoir. Puisque son père était allé la chercher, on saurait toujours d'où elle venait, en le lui demandant à elle-même.

Où était-elle? comment l'avait-on laissée s'en aller hors de Kysten? Nils ne lui connaissait point de famille au loin, à qui elle pût avoir été rendre visite... Cela l'occupait, ce voyage : en quoi cela le regardait-il pourtant?

Que cela le regardât ou non, au lieu de se promener le long de la mer, il allait tous les jours assez loin sur la route, — il n'y avait qu'une route par où l'on pût arriver à Kysten. — La dernière fois qu'il y alla, il se rencontra avec une carriole qui venait de Dvorgen, et dans cette carriole il reconnut le danneman Mageddo, qui le salua poliment d'un air de cérémonie, croyant avoir affaire à un étranger. Mais il y avait aussi dans la carriole une belle jeune fille, qui n'eut pas besoin de le regarder deux fois pour le reconnaître.

« Nils! s'écria-t-elle. Arrête, père; c'est Nils! »

Le danneman arrêta, s'excusa; on pouvait bien passer sans le reconnaître devant son neveu, quand ce neveu était devenu un grand homme. Puis il offrit à Nils de monter avec eux, et Lina, sans rien dire, se rangea pour lui faire place à côté d'elle.

Quand le danneman eut demandé s'il y avait des nouvelles à Kysten, comme Nils n'était pas en état de lui répondre, il alluma sa pipe et ne s'occupa plus que de fumer en conduisant sa carriole. Nils regardait sa cousine. Quelle belle fille, fraîche comme la rosée du matin, éclatante, avec ses lèvres roses, ses yeux couleur de pervenche et ses cheveux dorés! Et ce sourire, cet air à la fois grave et mutin, cette physionomie intelligente et douce, et un je ne sais quoi d'étrange, qui faisait penser à une princesse déguisée en paysanne, — non, mieux que cela, car le déguisement ne va pas sans quelque embarras, et Lina ne paraissait nullement embarrassée dans l'antique costume norvégien... Enfin elle était charmante; mais Nils n'osa pas le lui dire : preuve qu'elle ne lui faisait plus l'effet d'une petite fille.

Ce fut elle qui parla la première.

— Quel bon hasard, de nous rencontrer ici!

— Ce n'est pas tout à fait un hasard, répondit Nils : je savais que vous deviez arriver par là, Mademoiselle...

Un éclat de rire de Lina lui coupa la parole.

— Mademoiselle! les messieurs m'appelaient Mademoiselle et me disaient *vous*, là où j'étais; mais à Kysten on ne fait pas tant de cérémonies.

— Tant mieux! Alors, d'où viens-tu, Lina? car,

s'il faut que je te le dise, j'allais au-devant de toi sans savoir où tu étais.

— Mais, à Bergen, chez Mme Hanssen, comme tous les ans. Est-ce que ta mère ne te l'a pas écrit?

— Non... je ne crois pas... Enfin, je n'y songeais plus. Alors, tu étais chez Mme Hanssen? Mlle Edla est-elle guérie?

— Oui; seulement, de peur qu'elle ne retombe malade, on la ramène ici tous les étés, et moi je vais à Bergen tous les hivers. Mme Hanssen et ses filles me ramènent au printemps.

— Elles ne viendront donc pas cette année?

— Si, plus tard. Mais ma mère m'a écrit, la semaine passée, que deux de nos servantes étaient malades : juste Greta et Magdalen, les deux plus habiles au ménage. Comme nous sommes à la saison où il y a le plus d'ouvrage à la campagne, j'ai pensé que je serais utile à la maison, et j'ai écrit au père de venir me chercher. Et il n'en a pas été fâché : n'est-ce pas, père?

Le danneman ôta sa pipe de sa bouche pour sourire à Lina.

— Je crois bien! la joie de la maison! dit-il. Je parie que, rien que de la voir, cela va guérir Magdalen et Greta!

Nils pensa en lui-même que son oncle avait bien raison.

— Et, comme cela, petite cousine, reprit-il, quand j'ai traversé Bergen, l'autre jour, tu y étais, et j'aurais pu te rencontrer? Quelle surprise!

— Surprise pour toi, Nils, à la bonne heure; mais moi, je n'aurais pas été surprise du tout. N'était-ce pas naturel de penser qu'au retour de tes voyages, tu viendrais revoir ton pays et tes parents?

Nils, un peu confus, baissa la tête. S'il eût trouvé à Stockholm les succès auxquels il s'attendait, qui sait quand il aurait songé à revoir ses parents et son pays?

Il questionna Lina sur ce qu'elle faisait à Bergen; elle lui demanda des nouvelles de ses voyages. Comme elle l'écoutait! comme elle comprenait! quelles remarques spirituelles, poétiques, inattendues, elle faisait à chaque instant! C'était une autre Lina, infiniment supérieure à l'ancienne, assurément. Pourtant Nils, qui était probablement de mauvaise humeur, lui sut presque mauvais gré de son changement. « Mon oncle et ma tante, se dit-il, avaient bien besoin de faire de leur fille une demoiselle! Elle doit faire une jolie figure au gaard, quand il s'agit de soigner les vaches ou les poules, de filer ou de tisser le vadmel! Et la laiterie, et la lessive! Je suis sûr qu'elle n'est pas seulement capable de battre le beurre! Ils auraient bien mieux fait de la garder chez eux. »

Comme il songeait, on arriva à la porte du gaard; et Nils put voir aux caresses qu'échangèrent Lina et la tante Mageddo, que si sa cousine était devenue une demoiselle, elle n'en était pas moins restée une fille tendre et chérie.

A suivre. Mme J. Colomb.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 146, 209, 278, 295, 326 et 334.

XIX

Nous touchons là un point de géologie superficielle, très intéressant pour le voyageur.

Le ruisseau qu'il a rencontré, qu'il côtoie longtemps et qu'il traverse à gué, devient bien vite un ami pour lui. De loin, le bruit de ses eaux courantes lui parle d'ombre et de fraîcheur. De près, il s'y désaltère, il s'y baigne, il en admire la limpidité sacrée. Où va-t-il, ce ruisseau? Dans quel sein de mer ou d'océan, dans quel fleuve déverse-t-il ses eaux? D'où vient-il? A-t-il arrosé des prairies, ou des fontaines, usé des rochers? A-t-il bondi dans les ravins de la montagne, grondé dans les gorges, serpenté dans les vallons? Descend-il des cimes en torrent rapide, ou sort-il sans bruit d'une source au fond des bois? Est-il intermittent ou pérenne? En ce moment même, est-il grossi par les pluies ou maigri par les sécheresses? Le voyageur ignore tout cela et bien d'autres choses. Du moins examinera-t-il un instant le lit du ruisseau, les berges qui le contiennent, qu'il submerge parfois peut-être.

Quelques ingénieurs ne connaissaient naguère que deux sortes de terrains : « ceux qui tiennent et ceux qui ne tiennent pas. » Combien était insuffisante et grossière cette classification, une anecdote le montrera. Elle est racontée par M. J. Bertrand dans le *Journal des savants* (octobre 1878) et empruntée par lui à la vie de M. Belgrand, l'illustre hydrologue de la Seine :

« Chargé, en 1832, comme élève ingénieur, de surveiller la construction d'un pont de trois arches sur une petite rivière de Bourgogne, Belgrand vit, à la suite d'une pluie abondante, la rivière s'élever tout à coup au-dessus des parapets encore inachevés du pont. Le débouché, exactement calculé d'après les règles enseignées, se trouvait trop petit de moitié; la formule prescrite faisait dépendre l'ouverture de la hauteur des collines et de la superficie de la vallée, sans tenir aucun compte de la nature du sol. Cette petite déception, dont la responsabilité remontait à ses chefs et à ses maîtres, fut le point de départ des études approfondies qui amenèrent M. Belgrand à la distinction entre les terrains perméables et imperméables. »

La classification en terrains perméables et terrains imperméables domine aujourd'hui toute la géologie. La distinction entre ces deux classes de terrains est capitale pour le voyageur qui veut étudier le ruisseau.

Dans les pays sans montagnes élevées, sans neiges persistantes et sans glaciers, les crues et décrues des cours d'eau sont régies par la nature des roches qui forment leur bassin. Les rivières ont un *régime* torrentiel quand elles traversent des terrains imperméables, à pentes très inclinées, qui, par suite, écoulent rapidement à leur surface

la majeure partie des eaux pluviales. Tels sont les terrains granitiques, les terrains composés de roches peu fendillées. Des crues violentes, très fortes, mais de courte durée, les caractérisent. La source d'une rivière torrentielle, c'est le filet d'eau qui murmure dans le pré du coteau; c'est la rigole qui dégoutte de tous les sillons; c'est le réseau très compliqué, ramifié à l'infini, de tous les ruisselets du bassin.

« Au contraire, le réseau des fleuves issus des terrains perméables est extrêmement simple, leurs ramifications peu nombreuses, leur origine marquée par une source plus ou moins abondante. Les terrains perméables, — et tels sont les calcaires oolithiques et tertiaires, la craie, les alluvions de graviers, de sable, — absorbent en presque totalité les eaux pluviales. Ils agissent comme des régulateurs sur les cours d'eau qui les traversent. Ces cours d'eau sont tranquilles, caractérisés par des crues lentes, régulières, de longue durée. Le sol perméable modère l'écoulement des eaux en s'imbibant au moment des pluies; il régularise les crues des courants fluviaux; puis, quand les crues baissent, il leur rend une partie des eaux enlevées d'abord. » (Charles Grad et Élisée Reclus.)

Le voyageur qui veut faire connaissance avec le ruisseau examinera donc avec soin les roches de son lit, de ses berges, de son vallon. Terre végétale, argile désagrégée, sable, gravier, galets ou dalles du fond, etc., tout lui sera un indice de son régime. Il trouvera le long des rives, sur les parois rocheuses et sur le tronc des arbres des « témoins » de la vie de la rivière.

XX

Il se rendra compte aussi de son *débit*, c'est-à-dire de la quantité d'eau qui passe dans son lit pendant un temps donné.

Le débit d'une rivière est égal au produit de la section transversale du courant multiplié par sa vitesse moyenne.

Cette évaluation est délicate. Une branche jetée dans le courant, assez lourde pour flotter entre deux eaux un peu au-dessous de la surface, nous donne la vitesse. On n'a qu'à mesurer sur la rive la longueur du trajet de la branche pendant le nombre de secondes que dure l'observation, et on exprime la vitesse par le nombre de mètres parcourus dans une seconde.

Pour que cette première opération soit bonne, on choisit un endroit où la rivière coule en ligne droite, sans tourbillons ni remous, en un seul tronc dans un lit unique, entre deux bords sains et découverts. On jette la branche dans le plus fort du courant, au fil de l'eau, c'est-à-dire pas toujours au milieu de la rivière, et le plus souvent, quand la rivière fait un coude, près de la rive concave : le fil du courant, la ligne de la plus grande vitesse de l'eau, est en même temps la ligne des plus grandes profondeurs. La branche, étant immergée, ne peut subir l'action du vent ou l'effet de la résistance de l'air. Elle met, je suppose, 1 minute 20 secondes pour parcourir 120 mètres; la vitesse du courant à la surface est donc de 120 mètres en 80 secondes ou de $1^{m}.50$ par seconde; ce chiffre indique un courant fort.

Mais toutes les particules liquides de la rivière ne sont pas animées de la même vitesse. Les remous latéraux, le frottement sur le fond du lit, les obstacles, retardent inégalement leur marche. Expérimentalement, on sait que la vitesse du fil du courant est supérieure d'un cinquième à la vitesse de la masse entière. On obtient donc la vitesse moyenne du courant avec une approximation suffisante en diminuant d'un cinquième la vitesse trouvée à la surface. Cela nous donne $1^{m}.20$ par seconde.

Quant à la section transversale, on l'obtient en mesurant la largeur de la rivière et ses profondeurs diverses à l'endroit choisi.

La largeur, on pourrait l'avoir sans quitter la rive, en la mesurant directement avec le télémètre du capitaine Gautier, ou avec la lunette micrométrique du colonel Goulier. La science pourvoit à tout. Mais quel voyageur hésitera à s'élancer,

Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,

pour entrer en communion plus intime avec la rivière,

Et du premier sillon fendre une onde ignorée!

Une corde et une pierre, et il connaîtra la largeur et les profondeurs de la nappe d'eau, par conséquent la surface de la section transversale à l'endroit choisi.

A suivre. PAUL PELET.

COMPOSITION ET FABRICATION
des verres d'optique.

Les verres dont on fait usage dans la construction des instruments d'optique doivent être très transparents, très limpides et surtout d'une homogénéité parfaite, afin que les rayons lumineux, en les traversant, concourent tous au même foyer.

Pour les fabriquer, on emploie deux espèces de verres, dont l'une, le *flint-glass*, est un cristal à base de plomb, et dont l'autre, le *crown-glass*, constitue le verre à vitres en couronne.

Voici les deux formules de composition indiquées par M. Bontemps dans son *Guide du verrier :*

Flint-glass.		*Crown-glass.*	
Silice	100	Silice	100.00
Minium	105	Carbonate de potasse	42.66
Carbonate de potasse	20	Chaux éteinte	21.66
Nitrate de potasse	5	Nitrate de potasse	2.12

Après avoir mélangé ces substances avec soin et dans les proportions voulues, on les met dans des creusets ou pots couverts que l'on place au centre d'un four rond spécial (fig. 1).

On chauffe pendant quatre heures, puis on introduit dans les creusets un cylindre en terre, porté au rouge blanc, dont la tête reçoit le *guinand,* sorte de barre de fer à crochet qui sert à

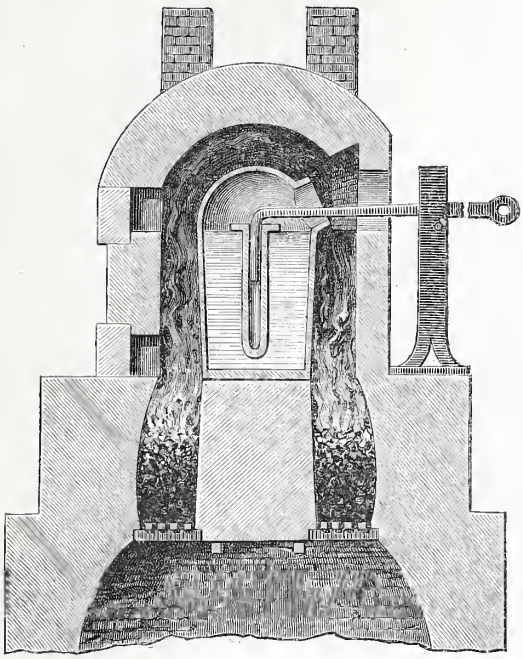


Fig. 1. — Four à verre d'optique, avec son creuset dans lequel se trouve placé le cylindre en terre où l'on introduit le guinand qui sert à enverrer.

enverrer, autrement dit à brasser le mélange. Après trois minutes de brassage, on retire la barre du cylindre, on la pose sur le bord du creuset que l'on rebouche, et l'on continue à chauffer la masse vitreuse pendant cinq heures. On brasse alors d'heure en heure, puis, après six brassages de trois à quatre minutes, on laisse refroidir le four pendant au moins deux heures pour laisser s'échapper toutes les bulles. On chauffe de nouveau durant cinq heures, et cette fois très fortement, de façon que le verre soit en pleine fusion. Quand il est bien liquide, on bouche les grilles du four et l'on brasse le mélange sans discontinuer pendant deux heures, en ayant soin de remplacer les guinands lorsqu'ils deviennent par trop chauds. On cesse de brasser dès que le verre prend l'état pâteux; on retire alors le cylindre du creuset, après quoi on le bouche hermétiquement ainsi que toutes les ouvertures du four. Au bout de huit jours, on enlève le creuset, on le casse pour en faire sortir la masse vitreuse, et, finalement, on débite en tranches parallèles le cristal ainsi obtenu.

Avant de tailler le verre, l'opticien doit l'examiner attentivement et ne s'en servir que s'il est exempt de bulles et de stries. S'il présente toutes les qualités désirables, il lui donne alors la courbure que réclame l'emploi qu'il en veut faire.

On sait que les verres d'optique affectent différentes formes qui les ont fait classer en deux groupes bien distincts suivant les effets optiques qu'ils produisent. Le premier comprend les *lentilles convergentes* (fig. 2), c'est-à-dire celles qui ont la propriété de converger, en un point qu'on appelle foyer, les rayons lumineux qui les traversent; le second réunit, au contraire, les lentilles qui font diverger ces mêmes rayons et qu'on désigne sous le nom de *lentilles divergentes* (fig. 3).

Fig. 2.

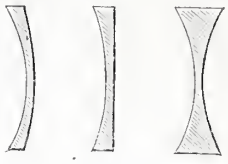


Fig. 3.

Quelle que soit la courbure à donner à une lentille, le procédé qui permet de l'obtenir reste toujours le même. Il consiste à user le cristal avec de l'émeri mouillé sur des *balles* (fig. 4) ou des *bassins* (fig. 5) en cuivre, affectés de formes diverses, et construits à l'aide de calibres. Les balles

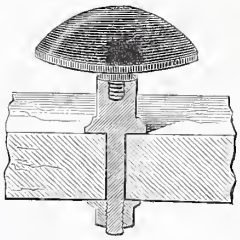


Fig. 4. — Balle.

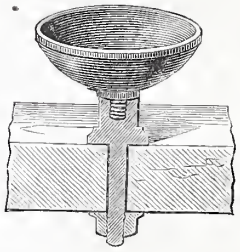


Fig. 5. — Bassin.

servent à confectionner les lentilles concaves, et les bassins les lentilles convexes. On commence à donner au verre, s'il ne l'a déjà, la forme d'un disque en cassant et en arrondissant les bords avec une pince; cela fait, et après l'avoir rodé et biseauté à la meule, on le *dégrossit* en lui donnant une première courbure sur une balle ou dans un bassin en fonte de fer. On fait usage, pour cette première opération, non pas d'émeri comme précédemment, mais de grès tamisé qui abrège beaucoup ce travail préparatoire. Quand le verre est dégrossi, on l'apprête au tour (fig. 6) sur un second outil en fer dont la courbure se rapproche davantage de celle qu'il doit définitivement avoir. L'emploi de l'émeri comme corps usant est ici indispensable; celui qu'on emploie est désigné dans le commerce sous les numéros 1 et 2.

Le dégrossissage et l'apprêtage terminés, on procède à la taille proprement dite, en se servant de balles ou de bassins en cuivre et d'émeri numéro 3. A cet effet, l'ouvrier imprime à son outil un mouvement rapide de rotation au moyen du tour, et maintient le verre avec une sorte de petit manche en liège appelé *molette,* qu'il fait adhérer à la lentille avec un mastic formé de poix et de cendre, ramolli par la chaleur. Quand le verre commence à prendre sa courbure définitive, l'ouvrier *réunit* l'outil, c'est-à-dire qu'il rode, en les frottant l'un sur l'autre, la balle et le bassin cor-

respondant de manière à éviter les déformations qui pourraient résulter des opérations précédentes. Le rodage s'exécute avec de l'émeri numéro 30 dont on fait une pâte avec de l'eau et qu'on étale sur l'un des outils à l'aide d'un *verre d'épreuve*, pour s'assurer que l'émeri ne contient aucun corps dur susceptible de rayer la surface de la lentille.

Au rodage de l'outil succède le *doucissage* du verre, opération délicate qui se fait de la même façon que l'apprêtage, mais avec de l'émeri numéro 60 dont la finesse est extrême. Enfin, on procède au *polissage*, lequel fait disparaître les plus légères rayures et donne au verre un très vif éclat. Voici comment on opère : l'outil étant bien nettoyé, on y colle à l'empois une mince feuille

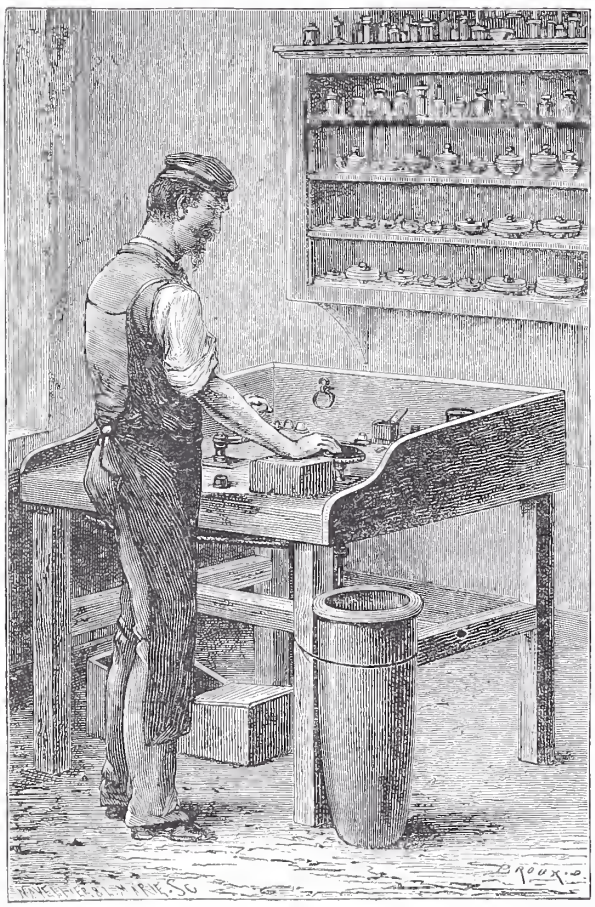


Fig. 6. — Ouvrier opticien polissant au tour.

de papier; puis, au moyen d'une sorte de ménisque en verre, appelé *colloir*, on chasse l'excès de colle afin que le papier puisse adhérer parfaitement à la balle ou au bassin; cela fait, on éponge le papier et on le *dégarnit* en soulevant une peluche que l'on ponce une fois sèche et qui retient les poudres à polir. Celles-ci sont étendues avec un chiffon de papier de soie et diffèrent selon l'usage auquel est destinée la lentille que l'on taille. Le tripoli, le rouge d'Angleterre et la potée d'étain mouillée, sont les poudres qu'on emploie le plus souvent. Quand le polissoir est prêt, on y place le verre douci que l'on frotte pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'il présente un poli vif et éclatant. On le détache alors de la molette et, après l'avoir lavé à l'alcool, on l'essuie avec un linge très fin et on le frotte avec une peau de daim préparée.

La plus grande difficulté de la taille consiste à conserver aux verres leurs centres de courbure, lesquels doivent toujours se trouver sur l'axe du cylindre formant le pourtour de la lentille. Ce pourtour est obtenu à l'aide d'instruments spéciaux nommés *barrettes*.

On doit à l'illustre Foucault trois méthodes pour vérifier la surface réfléchissante des miroirs concaves employés à la construction des télescopes. La plus sensible et la plus pratique est la suivante: On commence par placer un point lumineux près du centre de courbure du miroir, puis on place l'œil dans le cône divergent que forment les rayons réfléchis, et on le porte ensuite au-devant du foyer jusqu'à ce que la surface du miroir paraisse complètement éclairée. Alors, si, en interceptant peu à peu l'image avec un écran à bord rectiligne, on remarque une extinction successive et continue de l'éclat du miroir, et si, tout en diminuant de valeur, cet éclat conserve dans toute l'étendue de sa surface une intensité uniforme, c'est que le miroir est parfait. Au contraire, lorsque l'extinction n'est pas continue et que l'éclat varie d'intensité, c'est une preuve que la surface du miroir est irrégulière et a besoin d'être retouchée. Cette délicate opération s'exécute à l'aide de polissoirs en verre et de la manière que nous avons décrite pour les lentilles.

La taille des anneaux catadioptriques [1] et des lentilles à échelons qui servent pour les phares, est un peu différente de celle des verres d'optique ordinaires. On commence par fixer l'anneau ou la lentille sur un disque de fer placé sur un plateau circulaire que met en mouvement un mécanisme spécial; puis, tandis que l'objet tourne, on met en contact avec ses deux faces extérieures deux polissoirs mobiles qui se meuvent dans des plans passant par l'axe de rotation du plateau. Leur mouvement et celui du plateau se combinent de telle façon que la lentille ou l'anneau se trouve poli dans tous les sens. Bien entendu, le rayon de courbure varie avec chaque anneau ou chaque lentille, en raison de la position que l'un ou l'autre doit occuper dans le phare, relativement à la source lumineuse.

ALFRED DE VAULABELLE.

Maxime orientale.

De l'eau et quelques herbes, gagnés par le travail, valent mieux que le pain et le chevreau donnés par le chef de la tribu.

[1] Sortes de lentilles taillées de façon à réfléchir et à réfracter tout à la fois la lumière qu'elles reçoivent.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

L'ORGUEIL D'UNE MÈRE.

Orgueil maternel. — Composition et dessin de Giacomelli.

I

Entre le petit bois et le jardin, il y avait un grand mur, percé d'une porte de communication. Un jour, après son déjeuner, le docteur van Gossipius, naturaliste distingué, descendit d'un air grave les marches du perron de sa villa, traversa le jardin, tira une clef de sa poche, et ouvrit la

porte de communication qu'il referma soigneusement derrière lui.

Une fois dans le petit bois, le docteur van Gossipius prit des allures mystérieuses. Il marchait sur la pointe des pieds, s'arrêtait lorsque le poids de sa personne rebondie faisait craquer dans la mousse quelque brindille sèche de l'année précédente, regardait autour de lui d'un air effaré, et reprenait tout doucement sa marche, en retenant son haleine.

Arrivé près d'une construction rustique qui s'élevait à l'entrée d'une clairière, il en franchit le seuil et se jeta dans un fauteuil de bambou pour reprendre haleine et s'essuyer le front.

II

La construction rustique, moitié kiosque, moitié pigeonnier, avait quatre fenêtres en ogive, ornées de verres de couleur, et dont les jalousies étaient baissées. Au-dessus des fenêtres, semblables à des points sur des i, quatre petits œils-de-bœuf, sans vitrages ni jalousies, laissaient pénétrer à l'intérieur la lumière crue et verdâtre de la clairière.

Au-dessous de l'un de ces œils-de-bœuf se dressait une échelle double de jardinier. Quand il eut repris haleine, et qu'il eut fini de tamponner son crâne chauve avec son foulard à carreaux, le docteur van Gossipius tira d'un sac de cuir qu'il portait en sautoir une énorme jumelle de spectacle, dont il polit les verres avec le plus grand soin.

Ensuite, il grimpa un à un, avec une prudente lenteur, les échelons de l'échelle, et quand sa tête fut de niveau avec le petit œil-de-bœuf, il ajusta sa jumelle à ses yeux et regarda tout droit devant lui.

III

Le feuillage des arbres rabattait sur tous les objets une lumière verdâtre que l'on pouvait, sans injustice, taxer de demi-obscurité; mais comme le docteur était dans une obscurité presque complète, l'œil-de-bœuf encadrait et faisait ressortir nettement une petite scène de famille qui absorba tout de suite l'attention du docteur.

Voici, trait pour trait, le tableau auquel l'œil-de-bœuf servait de cadre : au milieu d'un fouillis de branches et de brindilles, un nid rempli de petits jusqu'à déborder; perchée sur le bord du nid, la mère de famille dans toute la joie et tout l'orgueil de sa maternité.

« Je vous défie bien de m'en montrer de pareils, semblait-elle dire à toutes les autres mères »; et ses regards brillants, qui contemplaient l'azur du ciel à travers le lacis des branches, semblaient remercier Celui dont la bonté l'avait rendue heureuse entre toutes les mères.

IV

« Est-ce que ces marmots d'oisillons ne vont pas se tenir tranquilles, afin qu'on puisse les compter? » grommela le docteur van Gossipius.

Ces marmots d'oisillons continuaient de grouiller comme s'il n'y avait pas eu là, à quelques pieds d'eux, un docteur naturaliste, membre de l'Académie des sciences d'Amsterdam, venu tout exprès pour les compter. Peut-être même, s'ils avaient deviné sa présence, la peur les eût-elle fait grouiller davantage.

Quoi qu'il en soit, le docteur van Gossipius abaissa trois fois sa lourde jumelle, sans avoir pu déterminer le nombre des petits.

Les échelons de l'échelle lui brûlaient la plante des pieds; il avait des tremblements dans les genoux, et la sueur lui perlait sur le front. Car la situation était pénible pour un homme de cinquante ans, qui jamais de sa vie n'avait été d'humeur grimpante, et qui était doué d'un embonpoint plus que respectable.

Quelque esprit positif dira peut-être : « Pourquoi le docteur van Gossipius se donnait-il tant de mal pour connaître le nombre des petits, lorsqu'il lui eût été si facile de dire à son jardinier : Grimpe à cet arbre, et dis-moi combien il y a de petits dans ce nid! »

V

« Si le jardinier eût grimpé dans l'arbre, le père et la mère auraient pu prendre peur et abandonner leur nichée. » Voilà ce qu'aurait répondu le docteur van Gossipius. Et alors, que serait devenue la nichée? Elle serait morte de faim, Monsieur! et la vie est un don sacré qui nous vient de Dieu, à nous et aux petits oiseaux; ou, si vous aimez mieux, aux petits oiseaux aussi bien qu'à nous. »

Une quatrième fois le docteur van Gossipius leva sa jumelle à la hauteur de ses yeux. Cette fois ses efforts furent couronnés de succès. Les petits se tenaient presque tranquilles; le docteur compta rapidement : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six. C'est le nombre normal dans l'espèce, ajouta-t-il. J'en conclus que toute la couvée est venue à bien. Cette pauvre petite mère, après tout, a bien sujet d'être heureuse et fière de son œuvre. Que de soins, que de peines, que de privations et d'angoisses représente le plus mal venu et le plus mal bâti de cette bande de piaillards! »

VI

Ayant ainsi philosophé au bout de son échelle, le docteur replia sa jumelle et redescendit lentement.

Comme il avait des élancements dans les chevilles et des inquiétudes dans les genoux, il se jeta dans le fauteuil de bambou pour reprendre haleine, avant de regagner son cabinet.

Un rapprochement qui se fit dans son esprit amena un sourire sur ses lèvres. Je dois dire tout de suite que c'était un sourire plein de bonhomie et d'indulgence.

La petite famille qui grouillait dans le nid l'avait amené à songer à une autre famille qui grouillait aussi, de l'autre côté du mur, dans le jardin et dans la villa.

De même qu'il y avait six petits oiseaux dans le nid, de même il y avait six petits van Gossipius dans la villa des Jacinthes. Pas plus que les oiseaux, les Gossipius n'étaient des merveilles de beauté ou d'intelligence; et pourtant Mme van Gossipius était aussi fière de sa nichée que la mère oiseau de la sienne!

C'est cette idée-là qui avait fait sourire le bon docteur.

VII

— Je suppose, dit le docteur, que quelques officieux viennent dire à cette mère qui est là, perchée sur son nid, que ses enfants ne sont pas parfaits. Comme toutes les mères, elle trouvera réponse à toutes les objections.

— Votre aîné paraît un peu glouton; à peine vient-il de recevoir la becquée qu'il ouvre encore le bec.

— Le pauvre petit est dans l'âge de la croissance, vous verrez comme il sera beau et fort.

— Le second est lourd et endormi.

— Vous voulez dire qu'il est trop réfléchi pour son âge.

— Les yeux ronds du troisième expriment peu d'intelligence.

— Si vous saviez quel cœur il a!

— Le quatrième boite légèrement.

— Vous verrez comme il volera.

— Le cinquième a l'œil gauche plus petit que l'œil droit.

— Quel piquant cela donne à sa physionomie!

— La santé du sixième...

— C'est le plus parfait de tous!

VIII

Le langage que le docteur prêtait à la mère des oiseaux, que de fois il l'avait entendu à son foyer! Et vous croyez peut-être qu'en sa qualité d'homme de science, il avait bafoué les illusions maternelles au nom de la raison? Détrompez-vous.

Selon le docteur van Gossipius, la raison et le sentiment du devoir et de l'honneur, voilà les armes qui peuvent suffire aux pères engagés jour par jour dans la bataille de la vie.

Les mères restent au dépôt pour instruire les recrues, pour soigner les malades et panser les blessés; leur tâche est plus délicate, plus épineuse et plus ingrate. La raison, le sentiment de l'honneur et du devoir, ne leur suffiraient pas; il leur faut cette foi aveugle qui enfante des miracles et que l'on appelle l'illusion maternelle.

IX

Quand le docteur van Gossipius se sentit bien reposé, il plaça la jumelle dans l'étui, mit l'étui sur son dos, en bandoulière, et retourna à ses études favorites.

Cependant, il n'y retourna pas tout droit. Au moment de monter l'escalier, il se ravisa et entra dans le salon. Mme van Gossipius était en train de broder un bouquet de tulipes.

— Les belles tulipes! s'écria le docteur en penchant la tête tout de côté, comme un amateur de peinture qui cherche à voir un tableau sous son vrai jour.

Mme van Gossipius rougit de plaisir, et ses yeux bleu-faïence lancèrent au docteur un regard de gratitude.

Sans transition, le docteur ajouta : — Quelle brave femme tu fais, et quelle bonne mère de famille! Est-ce que Bartel fait toujours des simagrées pour avaler son huile de foie de morue?

— Cet enfant est un petit héros! s'écria vivement Mme van Gossipius; pour me faire plaisir, il a triomphé de sa répugnance.

— Tu fais des miracles, répondit sérieusement le docteur, et, grâce à toi, ma chère, le petit Bartel sera un homme.

Là-dessus, il sortit du salon; et le cœur de la mère de famille fut rempli de joie.

J. Girardin.

GUILLAUME BUDÉ.

Guillaume Budé naquit à Paris, en 1467, de Jean Budé, grand audiencier de France, et de Catherine le Picart. Quelques historiens ont été curieux de rechercher si sa naissance doit le faire compter parmi les bourgeois ou les nobles. C'était une recherche à faire : les hommes tels que Guillaume Budé honorent la classe à laquelle on prouve qu'ils ont appartenu. Ses premières études l'avancèrent peu, dit-on, dans la connaissance des lettres latines, et l'on en fait le reproche à ses précepteurs, qui n'étaient guère savants. Telle est, du moins, l'opinion qu'exprime sur leur compte le plus ancien biographe de Budé, Louis Leroy. Mais, comme tous les lettrés du seizième siècle, Louis Leroy méprisait, sans aucune exception, tous ceux du quinzième, ce qui permet de supposer qu'il a pu calomnier les professeurs pour excuser l'élève. Ce qui, d'ailleurs, nous encourage à faire cette supposition, c'est qu'envoyé dans la suite à l'Université d'Orléans, où ne manquaient pas assurément les bons maîtres, le jeune Guillaume y perdit son temps. Leroy dit « sa peine », et il ajoute cela au compte des gens qui l'avaient d'abord mal préparé. Il vaut mieux croire Budé reconnaissant lui-même, plus tard, qu'il n'avait eu de goût, dans sa première jeunesse, que pour la chasse et les chevaux.

Il était âgé de vingt-quatre ans environ quand s'opéra, dans son esprit, dans ses mœurs, la révolution qui devait faire de lui cet homme supérieur qu'on a pu, sans emphase, appeler le prince des érudits français. Les causes d'une telle révolution auraient bien mérité d'être signalées; mais elles ne l'ont pas été : les historiens se contentent de nous représenter le jeune Budé changeant brusquement ses habitudes, répudiant à la fois toutes les dissipations qui avaient été jusqu'alors la joie de sa vie,

et, dans son cabinet, seul, sans maître, comme un moine des temps passés, se livrant, jour et nuit, aux plus laborieuses études. Il commença par l'étude des langues, et d'abord il apprit le latin, qu'il savait à peine; ensuite il résolut de s'appliquer au grec. Cette résolution pouvait passer pour téméraire. Aucun Français ne possédant encore les éléments de cette langue, c'était une science à créer. L'entreprise n'était pourtant pas au-dessus d'un courage tel que celui de ce reclus volontaire. Depuis quelque temps on faisait cercle, dans plusieurs maisons de Paris, autour d'un réfugié venu de Lacédémone, Georges Hermonyme, qui, parlant grec, étonnait tout le monde par la nouveauté de son langage. Guillaume se l'attacha par de grands présents et le prit pour maître. Mais c'était le grec vulgaire que parlait Hermonyme, et si, lisant Homère, il était capable de le comprendre, il ne l'était pas de l'expliquer. Le maître ne fut donc pas d'un grand secours à son élève; il le mit néanmoins sur la voie où le guidèrent ensuite les conseils plus éclairés de Jean Lascaris. Guillaume apprit ensuite les mathématiques sous la discipline de Jacques Lefebvre d'Étaples, et, ses études enfin achevées, il s'arrêta très fermement au dessein, mûrement délibéré, d'être un jour compté parmi les savants.

Ce dessein rencontra des obstacles. Son père, qui le destinait au Parlement, s'efforçait de lui faire tout négliger pour l'étude du droit. Il n'était pas facile de résister à la volonté d'un père; il le fut moins encore de résister à celle d'un roi, quand Charles VIII, informé du mérite de Budé, lui fit connaître qu'il l'appelait à sa cour, l'ayant nommé l'un de ses secrétaires. Sur ces entrefaites, Budé mit lui-même en grand péril ce qui lui restait d'indépendance en se mariant à Roberte le Lieur, fille de Roger, sieur de Malemains, qui, plus riche que lui, avait bien quelque droit de ne pas se résigner à sa vie retirée. Mais Charles VIII étant mort en 1498, Guillaume se déchargea des obligations de sa charge aulique, n'en conservant que le titre, et, deux ans après, une autre mort, celle de son père, lui permit de renoncer définitivement aux honneurs réservés, suivant l'adage, aux disciples de Justinien [1]. Quant à son mariage, les suites en furent très heureuses. On raconte que, le jour même de la cérémonie, Budé, qui ne pouvait demeurer sans rien faire, s'enferma trois heures au moins dans son cabinet, pour y travailler à son grec, tandis que les conviés festoyaient. Bien que ce récit nous soit fait par un de ses meilleurs amis, il est permis de n'y pas croire. Quoi qu'il en soit, Guillaume eut dans Roberte le Lieur la femme la plus dévouée, qui non seulement ne le détourna pas de ses travaux, mais y prit quelque part et seule pourvut au gouvernement de leur importante maison.

Budé publia d'abord la traduction de quelques ouvrages attribués à Plutarque, des Annotations sur les vingt-quatre premiers livres des *Pandectes*, et bientôt après, à l'âge de quarante-sept ans, son Traité sur la monnaie, *De asse*, qui fit tant de bruit et fut si souvent dans la suite réimprimé. Ce sont des livres latins. Plus tard, il osa quelquefois écrire en français, mais n'y réussit pas. Pour le latin et le grec, il avait des modèles; pour le français, il n'en avait, on peut le dire, aucun. Si, d'ailleurs, il avait écrit en français son Traité des monnaies, le succès de ce livre, lu seulement en France, aurait été médiocre, tandis qu'il lui concilia, correctement et noblement écrit en latin, l'estime, l'amitié de Bembo, de Sadolet, d'Érasme, de Morus, de tous les hommes alors en renom dans l'universelle république des lettres. Il n'est pas d'ailleurs bien prouvé que, même de nos jours, les érudits allemands, français et autres, aient profit à s'exprimer dans leurs langues nationales. N'écrivant pas, en effet, pour la foule, n'ayant affaire qu'entre eux, assurément ils se connaîtraient mieux et se rendraient plus de mutuels services s'ils employaient une langue commune, celle qui leur est à tous familière, le latin.

Louis XII fit grand cas de Budé, mais ne l'employa que dans une ambassade, celle qu'il envoya près du pape Jules II pour le féliciter de son avènement. Sous François Ier, son crédit augmenta beaucoup, ce roi glorieux, peu lettré sans doute, mais grand ami des lettres, l'ayant heureusement choisi comme devant être un des principaux ornements de sa cour. Voici quelle fut, au rapport de Louis Leroy, l'occasion qui mit François en humeur d'en faire un tel personnage. Comme on parlait devant ce prince de la vie studieuse de Budé, l'un des assistants, Antoine Leviste, président au Parlement de Paris, prit la parole en ces termes : « Voici plus de dix ans que j'habite près de Budé. Eh bien, autant que ma mémoire est fidèle, je ne me rappelle pas l'avoir vu, durant tout cet espace de temps, une seule fois, même les jours fériés, prendre quelque repos, comme c'est la coutume, au seuil de sa maison; jamais je ne l'ai vu, dans l'après-midi, se promener, regarder les passants, se donner un moment de relâche, ou perdre, pour se rafraîchir l'esprit, une seule minute. » Voulant apprendre de Budé lui-même si son voisin avait dit la pure vérité, le roi le manda et l'interrogea; sur un ton modeste, Budé répondit qu'en effet il avait la passion de l'étude, et que, les jours fériés, après avoir rempli ses devoirs religieux, il préférait employer le reste de son temps à lire qu'à jouer aux dés, à la paume, ou, ce qui pis est, à banqueter. Quoique grand joueur et banqueteur, François Ier fut très touché par la simplicité de cette réponse, et comme il avait l'affection prime-sautière, dès ce jour il aima Budé, qu'il voulut désormais avoir constamment près de lui.

Ce fut, hélas! changer tout à fait son genre de vie. Budé, père de sept enfants, et bon père, bon mari, très occupé de cette nombreuse famille, l'était beaucoup moins de ses biens, qu'il laissait trop aisément envahir ou piller par les gens de son voi-

[1] Voici l'adage :
Dat Galenus opes, dat Justinianus honores.

sinage. Cependant il se plaisait beaucoup chez lui, particulièrement dans ses terres de Marly-le-Bourg et de Villeneuve, près de Saint-Maur, où il faisait de longs séjours, y trouvant la paix, le silence. Le voici maintenant séparé de sa famille, transporté loin de ses paisibles retraites, pour suivre au pas de course, du nord au midi de la France, le plus agité, le plus inconstant, le plus vagabond des rois. Ses lettres à ses amis sont datées de Lyon, de Dijon, d'Amboise, de Blois, de Romorantin, de Saint-Germain. Il ne demeure jamais en place; ce qui le contrarie beaucoup, à cause de ses études qu'il néglige, à cause de sa santé qui n'est pas habituellement bonne.

Collège de France. — Guillaume Budé, fondateur du Collège de France. — Statue par Maximilien Bourgeois.

Pour le consoler de tous ces ennuis, le roi l'a nommé d'abord « maître de sa librairie », c'est-à-dire administrateur de sa bibliothèque; il le pourvoit ensuite d'une charge peut-être plus enviée, mais pour lui sans attraits, celle de maître des requêtes. Vers le même temps, les marchands de Paris l'ont élu leur prévôt. Ce qu'il fit comme prévôt, nous ne le savons guère; mais le maître de la librairie s'est acquis un titre bien glorieux à la reconnaissance des érudits par la fondation de la bibliothèque de Fontainebleau. Charles VIII et Louis XII, qui l'un et l'autre avaient le goût des beaux livres, en avaient déjà réuni, dans le château de Blois, un assez grand nombre que les étrangers

venaient admirer. François Ier, suivant les conseils de Budé, joignit à la collection de Blois celle de Cognac, celle de Moulins, formée par les ducs de Bourbon, et les logea superbement dans le palais de Fontainebleau. Telle fut l'origine de cette riche bibliothèque des rois de France, partie du domaine inaliénable de leur couronne, qui devait être enfin installée, en l'année 1721, après de nombreuses et périlleuses translations, dans son local actuel, le palais Mazarin.

On doit encore à Budé, ce qui n'est pas une moindre dette, le premier établissement du Collège royal, que nous appelons aujourd'hui Collège de France. Depuis longtemps déjà l'on demandait à l'Université de Paris des réformes à bon droit jugées nécessaires, qu'elle ne se pressait pas d'accorder. La papauté l'avait jadis instituée comme devant être, sous sa dure tutelle, l'école privilégiée des hautes études théologiques; mais, vieille de trois siècles, elle ne répondait plus aux besoins nouveaux. Budé ne conseilla pas de la réformer malgré ses régents; le conseil qu'il donna fut d'ériger hors de son domaine un certain nombre de chaires où seraient enseignées les sciences qu'elle n'enseignait pas, ou bien, pour dire toute la vérité, qu'elle enseignait mal. François Ier se fit un devoir d'exécuter le plan de Budé. Comme il avait pour objet de satisfaire à de justes requêtes, l'exécution eut un plein succès; dès l'abord, les libres professeurs furent très entourés, très applaudis. On sait quels services a rendus et rend encore ce Collège de si grande renommée, dont l'administration vient d'être récemment confiée à l'un de nos plus charmants écrivains, à l'un de nos érudits dont la science est la plus libre et la plus variée.

Les écrits de Budé, qui furent presque tous plusieurs fois imprimés, n'ont plus guère de lecteurs. Qui n'est pas soumis, dans ce monde, à la loi du changement? L'érudition elle-même subit les caprices de la mode. Mais ce qui sera le perpétuel honneur de Budé, c'est d'avoir été, comme nous l'avons dit ailleurs, le lieutenant général de François Ier dans la province des lettres, et d'avoir attaché son nom aux deux plus belles fondations du règne, le Collège royal et la Bibliothèque du roi.

Il mourut à Paris, le 24 août 1540, et ses obsèques se firent sans aucune pompe, la nuit, à Saint-Nicolas des Champs, sa paroisse. Il avait ordonné qu'il en fût ainsi. En effet, voici quelques phrases de son testament, publié par Jean de Launoy dans son *Histoire du collège de Navarre :* « Je veux estre porté en terre de nuit et sans semonce, à une torche ou à deux seulement, et ne veux estre proclamé à l'église, ne à la ville, ne alors que je seray inhumé, ne le lendemain, car je n'approuvai jamais la coustume des cérémonies lugubres et pompes funèbres... » On a dit que, s'il n'avait jamais approuvé cette coutume, c'est qu'il était secrètement du parti de Calvin. Cela n'est pas vraisemblable, car il était le plus sincère des hommes, et il s'est plus d'une fois exprimé sur le compte des nouveaux réformateurs en des termes très vifs, peut-être trop vifs. Mais nous pensons que, s'il avait voulu demeurer parmi les catholiques, il avait néanmoins entendu se réserver la liberté de ne pas souscrire à tous leurs décrets, de ne pas observer toutes leurs pratiques. Un de ses livres est intitulé : *De transitu hellenismi ad christianismum* (Du passage de l'hellénisme au christianisme). Il s'opérait alors, sous l'influence de la Renaissance italienne, un vrai retour à l'hellénisme, non moins encouragé par le pape Léon que par le roi François; mais il ne pouvait s'opérer ailleurs que chez les esprits cultivés, et la foule, incapable d'en apprécier les causes, d'en prévoir les suites, appelait crûment hérétiques les gens qu'elle ne voyait pas, en ce qui regarde la religion, faire tout ce qu'elle faisait.

B. Hauréau.

SE SOUVENIR.

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

Voy. p. 183, 213, 229, 243, 259, 274, 294 et 323.

X

Voici venir, cher monsieur Charton, le temps de mon entrée au collège : j'y allais de la pension, deux fois par jour, avec les camarades. Ce fut une période de ma vie assez peu glorieuse, parce que, dans ces temps primitifs, il y avait, pour les concours de fin d'année et pour les prix, un maximum d'âge; et comme je dépassais quelque peu ce maximum, je me vis dans l'impossibilité d'être admis parmi les triomphateurs. Je le regrettai à cause du plaisir qu'en eussent éprouvé mon père et ma mère. Autrement, j'aurais été capable de m'en réjouir, tant je me sentais, dans ma sauvagerie, peu fait pour les honneurs publics. L'année qui précéda mon entrée au collège, devant avoir, à la pension, le premier prix de thème, je m'arrangeai pour ne pas assister à la distribution, terrifié que j'étais d'avoir devant tout le monde, à monter sur l'estrade.

Cette entrée au collège eut lieu dans un jour mémorable. C'était en 1830. Les collégiens internes s'étaient mis la veille en révolution. Toute la nuit s'était passée à faire des barricades dans les dortoirs. Pour en obtenir l'ouverture et débusquer les insurgés, il fallut un véritable siège où l'on eut pour artilleurs les pompiers de la ville. Tout fut inondé. L'établissement fermé quelques jours, une demi-douzaine d'élèves furent chassés, et c'est à la réouverture que j'y fis moi-même mon entrée. Mais j'avais du dehors assisté au siège, j'avais vu le proviseur, vêtu d'une longue et risible redingote verte, monté sur une chaise pour haranguer les externes qui de la porte faisaient aux internes des signes d'intelligence. Tout cela me rendit pour longtemps la maison un peu cocasse et m'empêcha de la bien prendre au sérieux dans le début, ce qui fut sans doute un grand tort. Mais, je l'ai dit, mon séjour au collège ne fut pas dans mon existence une épo-

que glorieuse. Quelques-uns des premiers professeurs que j'y rencontrai me firent d'ailleurs l'effet de bonshommes très ennuyeux, si bien que, les écoutant peu (je ne fais pas ici mon éloge, j'avoue mes fautes), je me mis à m'instruire moi-même par un entassement de lectures, bonnes pour la plupart (j'avais le goût des classiques), mais déréglées, trop souvent, sans suite et sans ordre. Mon pauvre esprit, cher monsieur Charton, s'en est toujours ressenti, et j'attribue à ce défaut de méthode dans les lectures de ma jeunesse l'habitude du sautillant, du décousu dans le travail et la pensée. Cette misère est encore à présent l'une de mes plus fortes entraves. Je dis cela, non pour le plaisir de parler de moi (car de tels aveux ne sont pas un plaisir), mais pour prémunir les jeunes gens contre l'inconvénient de ces lectures décousues. De plus, j'éprouvais, à me voir enfermé, un insurmontable ennui : j'ai dit mes fugues fréquentes de la pension pour courir pendant la récréation embrasser ma mère. Mais je ne revoyais pas seulement ma mère; je revoyais mon jardin, ne fût-ce qu'une minute, et quelquefois encore je trouvais le temps de monter dans mon orme. Ah! si les professeurs étaient venus là me donner leçon, de quel esprit bien autrement ouvert je les eusse écoutés! En liberté, en plein air, au soleil, entouré de verdure, d'oiseaux, d'insectes, de chants, de parfums, plongé dans la vie universelle, j'étais une tout autre créature; mais, étroitement cerné entre des murs de pierre, il me semblait que moi-même je devenais une pierre froide; et ces vieux professeurs me faisaient l'effet eux-mêmes, avec leurs longues robes, de personnages en pierre et en plâtre.

Je dois cependant faire une exception, exception décisive et qui fut pour moi le signal du réveil ou plutôt de l'*éveil*. Parmi ces professeurs, tous âgés, grognons, entichés de vieilles méthodes, de vieilles idées, venus, semblait-il, d'un autre monde, et nous parlant littérature un peu moins largement que ne l'eût fait la Harpe, quand déjà, dans nos familles et partout, nous arrivaient les noms de Casimir Delavigne, Chateaubriand, Béranger, Victor Hugo, Lamartine...; parmi ces vieux professeurs, dis-je, il s'en trouvait heureusement un jeune, sorti à peine de l'École normale : c'était le professeur d'histoire. Avec un souffle, une verve, un savoir, une netteté, qui nous enchantaient, il nous faisait parcourir en son ensemble le grand drame historique où les nations servent de personnages. Il nous le commençait, ce drame, aux anciens Égyptiens, aux anciens Mèdes, aux anciens Assyriens, pour le continuer, à travers tous les peuples et tous les siècles, jusqu'aux approches de la révolution française. Nous l'avions surnommé *Teglath-Phalasar;* mais nous l'aimions, nous l'écoutions avec bonheur, avec admiration et respect. Cet excellent professeur et cet excellent homme, vif et brusque en sa cordialité, n'était autre que M. A. Chéruel, à qui ses travaux historiques ont acquis depuis une si légitime réputation.

M. Chéruel prenait les élèves du collège de Rouen dès la cinquième, les suivait en quatrième, en troisième, en seconde et en rhétorique. Il fut pour notre jeunesse un vrai porte-lumière. Il nous faisait en classe des lectures d'Augustin Thierry, de Mignet, de Sismondi, de Guizot, de Michelet. Nous pénétrions avec lui dans le véritable esprit moderne. Combien tous nous lui en étions reconnaissants! M. Chéruel ne l'a peut-être jamais su; mais puisse ce lointain souvenir lui porter dans sa retraite, toujours laborieuse, le témoignage de l'estime sincère et affectueuse de ses anciens élèves!

En achevant la rhétorique, il fallut se séparer de lui : ce fut un vrai chagrin. Le professeur de philosophie que nous allions avoir ne passait pas pour un homme amusant; mais cette année même ce professeur eut son changement et fut remplacé par un tout jeune normalien comme M. Chéruel. Ce nouveau maître était, lui aussi, une des futures distinctions de notre enseignement : c'était M. Vacherot.

Comment redire le charme de ses leçons, l'affabilité de sa personne, ses bons conseils, sa douceur? Il nous faisait nous plaire même aux points de détail les plus obscurs de la psychologie. Disciple de Cousin, il en avait pris le beau style jusque dans la conversation. Sa façon de dire intéressait plus même que ce qu'il disait. Et puis, jamais un pensum, et la classe la mieux tenue, la plus attentive.

La bonne influence de ces deux maîtres, M. Chéruel et M. Vacherot, fut pour quelques-uns d'entre nous décisive.

Un autre professeur encore de beaucoup de mérite doit être cité parmi ceux dont l'enseignement fut véritablement supérieur. Lui aussi a laissé un nom respecté. Malheureusement il devait mourir jeune; mais ceux qui l'ont eu pour guide n'ont oublié ni son savoir, ni sa bonhomie aimable : c'était le professeur de physique M. Person, qui, sans pose doctorale, dans un langase tout simple, tout familier, mais d'une clarté parfaite, nous faisait saisir les lois merveilleuses de la dynamique, de l'acoustique, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, etc. Il joignait aux explications verbales des expériences qu'il faisait avec une dextérité, une habileté surprenantes, et nous prenions à ses leçons un vrai plaisir. Son cours était pour nous une fête et la meilleure des récréations.

Nous eûmes aussi quelques leçons d'histoire naturelle de M. F.-A. Pouchet, l'une de nos futures gloires rouennaises. Et par ces quatre professeurs, tous destinés à la célébrité, nous reçûmes une inaltérable initiation.

Chose à noter! bambins que nous étions de quatorze, quinze, seize et dix-sept ans, nous sûmes très bien pressentir que ces quatre jeunes maîtres se feraient un jour une réputation. Les enfants ont un flair instinctif du vrai mérite, et s'y trompent rarement.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

LES AVENTURES DE M. LAMBKIN.

Suite et fin. — Voy. p. 351.

Un matin, à l'heure où M. Lambkin procède, selon son habitude, aux soins minutieux de sa toilette, on lui apporte une lettre de MM. Ogre et Nippers qui l'invitent à se présenter à leur officine, aux petites *Inns of courts*. M. Lambkin a le triste pressentiment que ce n'est pas une invitation à luncher ou à danser. Et, en effet, à peine est-il introduit dans le repaire d'Ogre et Nippers qu'on lui montre, étalés sur un bureau, une suite de petits papiers signés de lui et par lesquels il s'est engagé, aveuglément, dans le tourbillon des plaisirs, à payer des sommes assez importantes pour de faux amis. — C'est une infamie! se récrie M. Lambkin, pâle et frémissant; on m'a trompé; on a surpris ma bonne foi; on...

— *On, on,* interrompt M. Ogre d'une voix caverneuse; *on* n'est pas mon affaire : il faut payer.

Hélas! oui, toute plainte est inutile. M. Lambkin s'est laissé duper par des drôles, et il s'ensuit une large brèche dans son héritage; un énorme trou dans son cheque-book.

Le saisissement que lui cause cette fâcheuse découverte n'est pas fait pour restaurer sa santé, peu à peu altérée par les intempérances et les fatigues de sa trop joyeuse existence.

Bientôt il faut se résigner à appeler le docteur, se soumettre à ses ordonnances, rester au lit, avaler d'amères pilules, se plonger dans l'eau glacée, et passer ainsi pendant deux ou trois mois par toutes sortes d'expériences plus désagréables les unes que les autres.

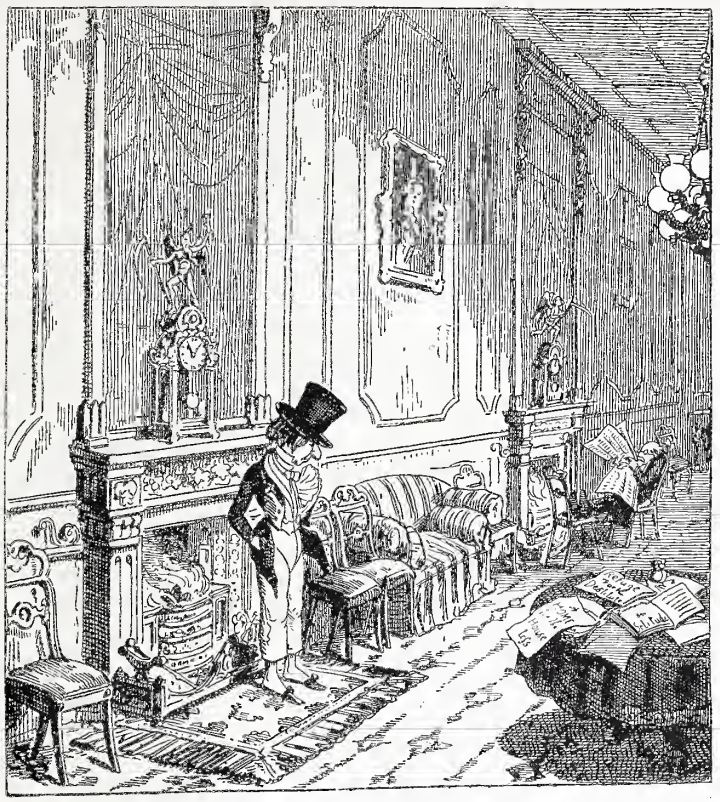
Triste hiver pour cet avide ami des plaisirs! Cependant ses forces renaissent avec le printemps. Le docteur conseille alors une cure de lait à la campagne, l'exercice du cheval (M. Lambkin n'est pas meilleur cavalier que John Gilpin) (1), les brises de l'Océan, un régime sévère, et le retour définitif à une vie paisible.

M. Lambkin a réfléchi, et il prend la résolution de ne plus fréquenter que la société d'hommes sérieux, incapables de le livrer de nouveau en proie à M. Ogre. Grâce à son docteur, il réussit à se faire admettre dans le club du Grand-Mausolée. Honneur suprême! Là règnent les convenances, les mœurs polies, le calme, le profond silence : on n'entend pas même passer près de soi ceux qui foulent les tapis moelleux; on parle bas; on n'entend d'autre bruit que celui des froissements d'immenses feuilles de journaux que l'on déplie. M. Lambkin trouve tout cela fort respec-

M. Lambkin chez MM. Ogre et Cie.

M. Lambkin au régime.

(1) Voy. t. X de notre Ire série, p. 352 et 356.



M. Lambkin au club du Grand-Mausolée.

Le toast de M. Lambkin à son repas de noces.

table; mais il croirait volontiers qu'il fait un rêve, qu'on ne l'a pas guéri, et qu'on l'a descendu dans une tombe.

Or donc, un jour où il songe, triste, à cette métamorphose de son existence, il se demande s'il n'a plus rien à espérer de la vie que de passer ses jours et ses soirées de la même manière qu'un vieux membre du club qu'il voit assis à quelque distance de lui, et qui lit et relit sans cesse, matin et soir, le *Times* ou le *Morning Post*. Tout à coup une idée lumineuse jaillit dans son cerveau. S'il se mariait, s'il fondait une famille, s'il dotait sa patrie et l'humanité de toute une tribu de petits Lambkins, aussi spirituels, mais plus sages que lui? Et aussitôt son imagination le transporte au foyer du père d'un de ses anciens compagnons de travail dans la Cité. Il y voyait quelquefois une jeune veuve qui paraissait l'écouter avec assez de sympathie et qui peut-être ne lui refuserait pas le don de sa main.

La suite de ces réflexions n'a pas besoin d'être racontée. Cruikshank représente, dans son dernier tableau, le repas de noces de son héros.

Une joie pure a transfiguré M. Lambkin. Au dessert, il se lève, tout rayonnant, et porte en ces termes éloquents le toast obligatoire :

« Ladies et gentlemen, n'étant pas très habitué à parler en public... (Bravo!), mais inspiré par la présence de miss... (Oh! oh! ah! ah!), de Mme Lambkin, veux-je dire (Bravo!), et aussi touché de l'honneur... hum! hum! et des bienveillants témoignages... (Bravo!), j'ai le plaisir, hum! hum! de boire à vos santés (Bravo!), et, vous souhaitant tout le bonheur que l'on peut espérer en ce monde (Bravo!), je conclus par ces mots empruntés à notre barde immortel : — Que les célibataires se marient, et que (Écoutons! écoutons!), et que ceux qui se marient soient heureux! » (Bravo! bravo! bravo!)

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 271, 283, 306, 315, 338 et 354.

X. — La voix de la raison.

Nils ne pouvait se dispenser, le lendemain, d'aller voir si Lina était reposée de son voyage : du moins il en jugea ainsi, et il franchit rapidement la distance qui séparait le gaard des Mageddo de celui des Biord.

Quand il entra dans la grande salle, les ouvriers et les domestiques venaient d'y arriver pour le repas de midi, et Lina, debout, un grand tablier devant elle, servait les uns et les autres, active,

alerte, et répondant par un sourire ou une parole gracieuse aux souhaits de bienvenue qu'on lui adressait; on voyait que son retour était une joie pour tous. Elle salua Nils d'un signe de tête, accompagné d'un joyeux : « Bonjour, cousin Nils! » et elle l'invita à s'asseoir à table, s'il n'avait pas dîné. Puis elle se remit à servir; elle n'avait pas le temps de causer; elle n'avait pas le temps de dîner non plus, car, pendant que les autres mangeaient, elle se mit à préparer les portions qu'ils devaient emporter aux champs : beaucoup d'entre eux travaillaient trop loin du gaard pour pouvoir revenir à l'heure du goûter. Ce ne fut que quand tous les travailleurs furent partis qu'elle s'assit pour dîner à son tour; et Nils remarqua qu'elle mangeait comme les dames de la ville, délicatement et proprement. Singulière paysanne que cette petite Lina!

Son repas fut vite fini, et elle courut rejoindre les servantes qui lavaient la vaisselle.

— Je n'ai pas le temps de causer, dit-elle à Nils qui voulait la retenir; si on ne les surveille pas, la besogne n'ira pas moitié si vite. J'ai installé ma mère dans la chambre des malades, où elle n'a rien à faire que de soigner Magdalen et Greta : elle sera bien forcée de se reposer. Mais il faut que je la remplace; je ne peux pas me promener aujourd'hui. Va trouver mon père, si tu veux; il est aux champs, sur la route de Dvorgen.

Nils ne tenait pas à se promener; il resta là, il aida même Lina à ranger les piles d'assiettes qu'elle rapportait de la cuisine sans plier sous leur poids, en vaillante fille de la Norvège qu'elle était. Puis il la suivit à la buanderie, où les servantes s'agitaient au milieu d'un nuage de vapeur. Elle lui expliqua qu'elle avait mis la lessive en train dès la veille, en arrivant, et qu'elle avait veillé la moitié de la nuit pour la couler; à présent, avec le beau soleil qu'il faisait, le linge sécherait vite. Ce disant, sans craindre de se mouiller, elle en prit une brassée et s'en alla l'étendre, en commandant aux servantes de lui apporter le reste à mesure qu'il serait lavé. Et Nils la suivit, admirant sa bonne grâce, sa gaieté, sa douceur et sa fermeté envers les ouvrières, l'entrain avec lequel elle faisait toutes choses. « On dirait, pensait-il, qu'elle n'a jamais quitté le gaard... Comment peut-elle s'occuper si gaiement de tous ces soins-là, après avoir vécu dans une grande ville, servie et soignée comme une demoiselle, allant au théâtre, dans le monde, portant des robes pareilles à celles des filles de Mme Hanssen... Moi, que je me refasse paysan, c'est tout simple, j'ai mes raisons; mais elle! il n'est pas possible qu'elle n'en souffre pas... »

Et pourtant elle n'en souffrait pas : Nils put s'en convaincre en assistant à sa vie de tous les jours. Quoi qu'elle fît, elle le faisait gaiement et bien; et quand elle avait un moment de loisir, elle prenait un livre. Nils lui en emprunta quelques-uns, qu'il ne connaissait pas. Il fut fort étonné en les lisant : jamais il n'aurait cru que cette petite Lina pût prendre plaisir à des lectures aussi sérieuses. Et on ne pouvait pas dire qu'elle fît semblant de les lire pour se donner l'air d'une savante : à la façon dont elle en causait avec Nils, il voyait bien qu'elle les avait lus et compris, souvent mieux que lui, qui n'avait guère étudié que ce qui se rapportait à son art.

Cependant Lina le regardait parfois d'un air étonné, et Nils se demandait pourquoi. Il le sut, un jour qu'il trouva Lina seule, confectionnant des gâteaux du pays, qu'elle faisait mieux que personne.

— Je soigne mes gâteaux, dit-elle à Nils, qui songeait à Peau-d'Ane en la voyant les mains dans la pâte. Edla et Sissa les aiment beaucoup, et je veux leur en envoyer. Quel jour pars-tu? Si c'est bientôt, tu pourrais les emporter : ces dames seraient contentes de te voir. Nous avons souvent parlé de toi ensemble.

— Comment? s'écria Nils, ahuri. Tu parles de mon départ? je n'en ai pas parlé, moi! Tu es donc bien pressée de me voir partir?

— Moi! pas du tout; je suis très contente de te voir. Mais ne faut-il pas que tu partes? Voilà déjà longtemps que tu es ici.

— J'ai besoin de me reposer.

Lina éclata de rire.

— Te reposer! voyez-vous ce vieillard! Est-ce qu'on se repose à ton âge? Nils, je ne te reconnais plus : est-ce que tu serais devenu paresseux?

— Paresseux! depuis que je suis ici, j'abats autant de besogne que deux des ouvriers de mon père; ce qui ne m'a pas empêché de donner à l'occasion un coup de main à mon oncle. Comment peux-tu m'appeler paresseux?

Lina haussa les épaules en secouant légèrement la tête.

— Ne fais donc pas semblant de ne pas comprendre, cousin Nils! Tout ce que tu fais ici, c'est de l'amusette; cela te repose la tête, peut-être; il n'y a pas de mal à cela, quoiqu'une tête qui n'a pas vingt-cinq ans ne doive pas avoir tant besoin de repos. Mais tu sais bien que le travail de la campagne n'est pas de l'ouvrage pour toi. Parlons sérieusement. Quand retournes-tu à Stockholm, et te remets-tu à faire des statues?

Lina, ses deux mains appuyées sur le rouleau avec lequel elle étendait sa pâte, avait relevé la tête et regardait Nils en face. Et Nils, au lieu de s'indigner contre cette petite cousine qui osait lui faire la leçon, baissa les yeux devant son regard.

— Quand... je ne sais pas... balbutia-t-il.

Et tout à coup, faisant un effort de courage, il s'écria :

— Je n'y retournerai jamais, Lina! je ne veux plus faire de statues! Je reste ici, je redeviens un paysan, je ne quitte plus Kysten! Si tu savais tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a écrit contre moi! On a critiqué sans pitié tout ce que je rapportais de mes voyages; on n'a pas laissé un trait, un mouvement, un pli de draperie, sans le railler ou

le condamner. Si par hasard on y trouvait quelque chose de bon, c'est que je l'avais copié; mon étoile n'était qu'une étoile filante, et on avait eu grand tort de me prendre au sérieux. Je ne peux pas tout dire... je m'efforce de l'oublier... Mais je ne veux plus m'exposer à leurs insultes... Tu m'aideras, toi qui es instruite et qui comprends les choses, à faire comprendre cela à mon père!

— Ce sera difficile, reprit Lina d'une voix lente et douce. Au temps de la guerre, quand il était jeune, il s'est battu; crois-tu que son père l'aurait bien reçu si, après la première bataille, il était revenu au gaard en disant : J'en ai assez, je ne retourne plus à la guerre?

— Eh! ce n'est pas la même chose! Un soldat se bat pour son pays; moi, c'est pour la gloire que je travaillais, et je n'en veux plus!

Lina secoua la tête.

— Tu es plus savant que moi, cousin Nils; moi, je croyais qu'avant de penser à la gloire, tu pensais, comme un honnête garçon de la Norvège, à payer tes dettes.

— Comment, mes dettes?

— Sans doute! Est-ce que tu ne dois rien à tes protecteurs, à tes maîtres, au gouvernement de ton pays? Ils t'ont instruit, nourri, payé depuis des années : c'était à condition que tu deviendrais un grand artiste. Est-ce qu'on se serait donné tant de mal pour élever un simple danneman? Et tes parents, crois-tu qu'ils se seraient privés de ta présence et de tes services, s'ils n'avaient pas compté que tu leur ferais honneur un jour? Tu n'as pas réfléchi à tout cela, Nils; à présent tu le comprends, n'est-ce pas? et tu vas t'en aller travailler. Tu as des jaloux, c'est tout simple; laisse-les dire. Et puis, il y a peut-être des défauts dans tes œuvres : si tu cherchais ce qu'il peut y avoir de vrai dans les critiques de tous ces gens? cela vaudrait mieux que de te fâcher.

— Des défauts, des défauts... je ne dis pas qu'il n'y en ait pas... Il y a des moments où je me dis qu'ils ont raison, et que je n'ai peut-être pas de talent du tout.

Lina le regarda comme au temps de l'ours de neige.

— Oh! ce n'est pas possible, dit-elle; tes maîtres s'y connaissent, ils ne s'y seraient pas tous trompés. Je suis sûre que tu as un grand talent; mais il n'est pas encore aussi grand qu'il pourra l'être, et ces messieurs de Stockholm sont trop pressés quand ils te demandent tout de suite la perfection. Y a-t-il des sculpteurs parmi eux?

— Oui, sans doute : pourquoi cela?

— Alors, sais-tu ce que je ferais? J'irais les trouver un à un, et je leur dirais : Monsieur, vous avez remarqué des défauts dans mes ouvrages; vous qui avez plus d'expérience que moi, seriez-vous assez bon pour me donner des conseils? Si leurs conseils étaient bons, tu en ferais ton profit; dans tous les cas, ils n'oseraient plus dire du mal de toi.

Nils ne put s'empêcher de rire.

— Allons, dit-elle, voilà que tu ris, c'est bon signe. Ma pâte est faite, il faut que je la laisse reposer avant d'enfourner mes gâteaux. Allons un peu nous promener, veux-tu?

Ils sortirent ensemble, et allèrent sur le bord de la mer. Nils raconta en grand détail à Lina ses ennuis, les attaques dont il était l'objet, les injustices qu'on lui avait faites; elle en était toute triste, et si elle se fût laissée aller à ses sentiments, elle aurait d'abord pleuré comme une fontaine, et puis maudit les méchants qui tourmentaient son pauvre Nils. Mais Lina était fine, et comprenait que ce n'était pas là ce qu'il fallait à son cousin. Elle le plaignit donc tout doucement, l'encouragea par de bonnes paroles, l'égaya par quelques plaisanteries; et, avant la fin de la promenade, Nils ne songeait plus du tout à renoncer à l'art et à redevenir paysan.

A suivre. Mme J. Colomb.

HOSPICE MARITIME AU GRAU-DU-ROI.

Voy. p. 123.

On nous signale [1] l'existence d'un hospice maritime français à 6 kilomètres de la ville d'Aigues-Mortes, dans le petit port de mer connu sous le nom de Grau-du-Roi. La date de sa fondation remonte à l'année 1857, et est ainsi antérieure à celle des hospices italiens dont nous avons parlé au mois d'avril dernier.

Créé par quelques familles de Nîmes, il est soutenu aujourd'hui par des quêtes qui suffisent à tous ses besoins; l'établissement n'a pas cessé, depuis sa création, de fonctionner d'une manière régulière, et a donné des résultats de plus en plus satisfaisants. De vastes dortoirs bien aérés peuvent donner asile à quatre cents enfants ou adultes qui s'y succèdent pendant les trois mois de chaleur, et beaucoup de petits êtres qui arrivent chétifs ou malades encore après une longue convalescence, retournent chez eux réconfortés et capables de fournir plus tard des travailleurs et des soldats pour la mère patrie.

Le pasteur de la ville d'Arles vient s'établir chaque année dans cet hospice des pauvres, et le dirige, sous la surveillance d'un comité. On espère que cet établissement de bains de mer servira de modèle à d'autres créations de ce genre, qui sont déjà, nous dit-on, au nombre de quatre dans notre région méridionale.

PENSÉES.

— Ceux qui ne pardonnent jamais aux autres, comment font-ils pour se pardonner à eux-mêmes?

[1] M. Jules Salles.

— Il n'y a pas de jour où l'on ne puisse apprendre quelque chose; pas de situation, pas de livre, pas d'homme même, si ennuyeux qu'ils soient, dont on ne puisse tirer parti.

— Bien faire, bien penser et bien dire, voilà le but. L'homme serait complet.

— Qui songe, en se mettant à table, à ce qu'il a fallu de siècles de civilisation pour arriver à produire cette nappe de lin, ce verre de cristal, cette assiette de porcelaine, cette fourchette d'argent et ce couteau de nacre, qui sont là sous nos yeux inattentifs? Nous ressemblons à ces héritiers prodigues et indifférents, qui jouissent des biens paternels sans penser aux labeurs accumulés qu'ils représentent.

— Le brouillard tombait ce matin. Les hauteurs du Jura en étaient voilées. Et dire qu'au delà, dans le fond du ciel supérieur, il y a un soleil rayonnant et l'azur infini! Puisse-t-il en être ainsi dans la vie! Heureux qui peut penser que par-dessus nos misères et nos brouillards d'ignorance, la miséricorde et la félicité divines règnent là-haut dans leur éternelle splendeur!

ÉDOUARD GRENIER [1].

ELNE

(Pyrénées-Orientales).

Fin. — Voy. p. 68.

Les côtes du Roussillon étaient toujours infestées par les pirates. Au concile de Narbonne (1135), un évêque d'Elne, Udalgarius, implore le secours des évêques ses collègues, et par sa parole éloquente obtient qu'ils fassent appel aux fidèles de toute la Septimanie. Les aumônes arrivent, et l'on peut racheter des prisonniers.

Le Roussillon était déchiré par la guerre civile, qui ne cessa qu'en 1162, lorsque le fils de Gausfred eut le titre de comte et prit part au gouvernement du comté. Son père mourut (1163), en déclarant verbalement et par serment devant sept témoins, sur l'autel de Saint-Pierre de Perpignan, qu'il laissait ses domaines à Guinard, son fils. Parmi les personnages qui servirent de témoins se trouvait l'évêque d'Elne.

Le Roussillon passe au roi d'Aragon Alphonse II, en 1172, à la mort de ce Guinard, qui ne s'était pas marié et qui lui lègue son comté. Alphonse se rendit à Perpignan pour confirmer les privilèges des habitants en même temps que pour élever de nouveaux murs autour de leur ville. Il y convoqua immédiatement les principaux barons et seigneurs, l'archevêque de Tarragone et les évêques de Barcelone et d'Elne. Le motif de cette réunion était de leur faire jurer l'observation de la loi nommée *Constitutions et trêve*. Cette loi n'était que la *Trêve de Dieu*, mais plus étendue, plus complète, et défendue par un prince doux, humain, ami de la paix et protecteur des arts.

Lorsque Nunez, autrement dit Nunyo-Sanche, comte de Roussillon, de Vallespir, de Conflent et de Cerdagne, sur la fin de sa vie, qui avait été occupée et glorieuse, songea à se faire moine, il choisit le plus beau couvent de ses domaines pour s'y retirer, et c'est sous les galeries de marbre du cloître d'Elne qu'il alla rêver aux grandeurs de la terre dont il s'était dégoûté.

On connaît l'expédition peu heureuse de Philippe le Hardi contre le Roussillon. A cette époque, Elne, comme ville forte, n'était plus qu'une place secondaire. Elle eut la mauvaise chance d'être assiégée par Philippe, pillée et livrée aux flammes.

C'est à Elne qu'en 1336, Jayme II, roi de Majorque, vint prêter hommage à Pèdre IV, roi d'Aragon.

En 1343, lorsque le roi d'Aragon va conquérir les comtés de terre ferme du roi de Majorque, c'est à Elne qu'il s'arrête pour recevoir le légat du pape, Hugues d'Arpajon, évêque de Huesca, qui essaye en vain de le fléchir ou de l'adoucir.

En 1368, les consuls de Perpignan ordonnent de lever un impôt sur les denrées pour éteindre les dettes de la ville. Cet impôt atteignit le clergé, au mépris de ses immunités, et l'évêque excommunia les magistrats. De nouveaux consuls, l'année suivante, exigèrent une nouvelle taxe des gens d'église. Ce fut Planella, évêque d'Elne, qui lança un interdit général sur la ville de Perpignan.

Sous Louis XI, la révolte du Roussillon, au sujet de laquelle le roi d'Aragon invoqua l'appui du roi de France, quitte à s'en repentir après, fut l'objet d'une répression terrible. La malheureuse ville d'Elne fut une des premières attaquées et prises par l'armée française. Le commandant d'Elne, Bernard d'Oms, promoteur de la révolte du Roussillon, fut décapité dans le château, et sa tête plantée au bout d'une pique, devant la porte de la ville. La chute d'Elne entraîna la chute de Perpignan.

Le rôle d'Elne ira s'effaçant de plus en plus. En 1602 a lieu la translation à Perpignan du siège épiscopal d'Elne, à la sollicitation d'Onuphre Réart, alors évêque de ce diocèse.

Les seuls événements un peu remarquables que l'on ait à signaler désormais dans l'histoire d'Elne sont, en 1641, l'entrée de Henri de Condé après dix jours de tranchée ouverte, et, en 1793, la prise de cette ville par le duc d'Ossuna, suivie bientôt de sa reprise par Dugommier.

La ville ou plutôt le bourg d'Elne est aujourd'hui dans une décadence complète. Mais elle a son église, et surtout son cloître, dont la beauté mérite tous les éloges qu'on en a faits.

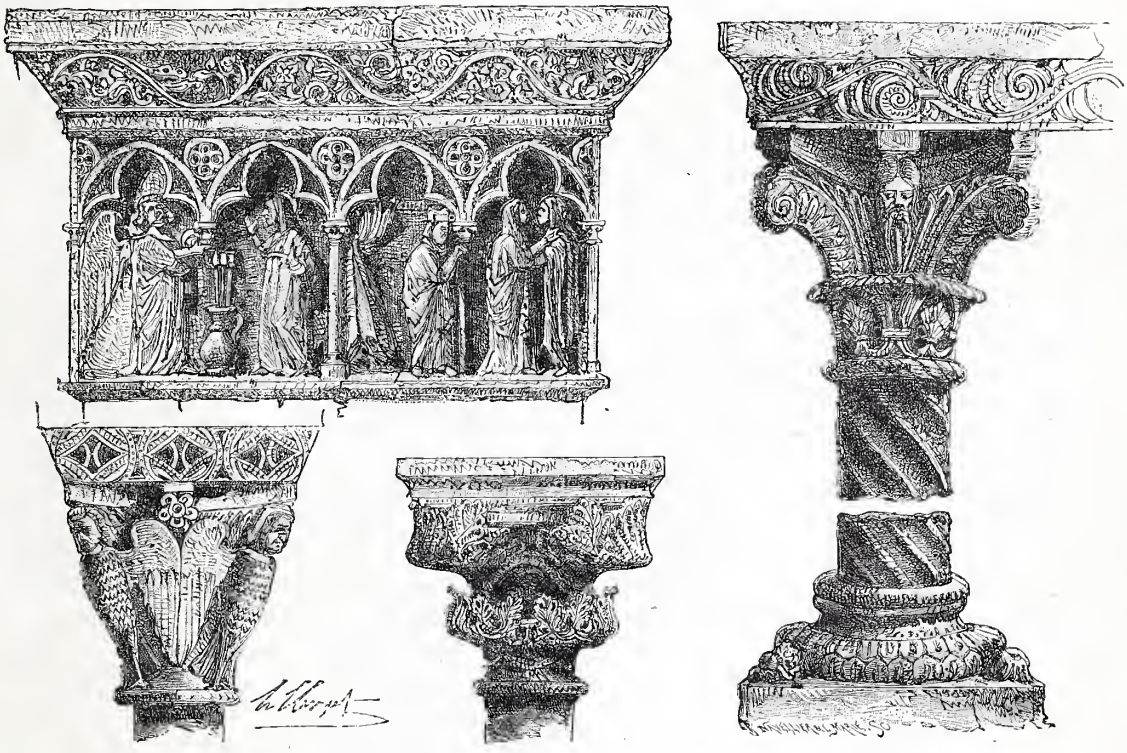
La vieille église avait été détruite et reconstruite plusieurs fois lorsque l'évêque Bérenger, à son retour de la croisade, en fit bâtir une nouvelle derrière les remparts et sur l'esplanade du château d'Hélène. Cette église fut construite « sur le modèle et les mesures de l'église du Saint-Sépulcre, à Jé-

[1] *Penseroso*, ou *le Tiroir oublié* (1882).

rusalem », dit l'acte de consécration, en 1069. Mais cette indication n'était qu'une pieuse erreur : la ressemblance avec le Saint-Sépulcre n'existe pas. Avec ses trois nefs, sa façade nue et flanquée de tours carrées et crénelées, aux nombreux étages d'arcatures en plein cintre, l'église d'Elne est franchement romane, de ce roman solide qui convient à la forteresse aussi bien qu'à l'église.

Le cloître, qui communique avec l'église par une porte ogivale du treizième siècle, est une construction d'une admirable élégance. Il est quadrangulaire. Chaque face a trois piliers carrés, non compris les piliers d'angles. Nous avons représenté, page 69, une de ces faces entière. D'un pilier à un autre s'ouvrent trois arcades romanes, c'est-à-dire cintrées, soutenues par deux groupes de colonnes doublées. Les colonnes, les chapiteaux, les piliers et les arcades sont en marbre blanc.

Les constructions et les sculptures ne sont pas toutes de la même époque. On y trouve de lourds chapiteaux romano-byzantins historiés, avec des figures et des scènes tirées de l'Écriture sainte. On y trouve aussi de fins chapiteaux de l'époque ogivale avec leurs feuilles frisées. Les fûts des colonnes sont cannelés, imbriqués, tors, nattés, polygones. Les uns sont lisses, les autres sont très chargés



Cloître d'Elne (Pyrénées-Orientales). — Détails : chapiteaux de pilier et de colonnes.

d'ornements : ces ornements consistent en sculptures qui représentent ou des feuillages jetés en abondance et avec une rare délicatesse, ou d'élégantes palmettes symétriquement disposées, ou de gracieuses et légères guirlandes grimpant en spirales régulières, ou des entrelacs d'un dessin à la fois correct et artistique. Les tailloirs des gros piliers portent des sculptures très variées reproduisant également des palmettes, des fleurons, des guirlandes, des cordelettes en entrelacs. Les chanfreins qui adoucissent les angles des mêmes piliers sont garnis, l'un de fleurs ou de boutons isolés, l'autre de véritables chaînes de fleurs, l'autre de longs ornements sinueux et ondulés d'une grande élégance. Le fantastique lui-même a été employé par les décorateurs de cet édifice, et vient jeter sa note curieuse, sinon pure et élégante, au milieu de ces détails exquis. En cela aussi, le cloître d'Elne est un spécimen intéressant de l'esthétique ornementale du moyen âge. On y voit, soit des oiseaux à tête humaine, soit des hommes à corps de monstres, qui tiennent du lion et de l'oiseau; les queues enroulées se terminent par de nouveaux êtres fantastiques à tête d'homme, à griffes de lion, à ailes d'oiseau. Tout cela est touffu et rien n'est confus : la variété des détails et la différence des styles ne nuisent jamais à l'ensemble, et l'œil occupé et charmé, mais non fatigué, reconnaît à l'impression d'unité qu'il subit le vrai caractère de toute œuvre nettement conçue et harmonieusement exécutée, autrement dit le vrai caractère de tout chef-d'œuvre.

L. C. C.

ACCLIMATATION DES ANIMAUX ET DES PLANTES.

On a nié l'*acclimatation*. Je n'ai jamais bien compris la pensée qui dictait ces négations. A-t-on voulu dire qu'une espèce quelconque ne pouvait vivre et prospérer dans un lieu quelconque? Personne, que je sache, n'a prétendu le contraire.

L'ours blanc ne saurait habiter la zone torride; le cocotier ne fructifierait certainement pas au cercle polaire. A-t-on voulu dire que sans aller jusqu'à ces extrêmes, il est des animaux et des plantes qui ne sauraient supporter un degré de chaleur ou de froid, d'humidité ou de sécheresse, etc., de beaucoup supérieur ou inférieur à ce que leur présente la mère patrie? Nous serons encore d'accord sur ce point avec les adversaires de l'acclimatation.

Mais dire d'une manière générale et absolue qu'aucun animal, aucun végétal, ne peut se plier à des conditions d'existence différentes de celles que présente son aire d'habitat originelle, c'est se mettre en désaccord flagrant avec les faits.

Parlons d'abord de nos animaux domestiques : la très grande majorité d'entre eux, Isidore Geoffroy l'a bien montré, n'est nullement européenne. Qu'ils soient venus d'Asie ou d'Afrique, ils ont bravé chez nous des milieux fort différents de ceux où avaient vécu leurs ancêtres. Or, sans nos animaux domestiques, la société actuelle serait bouleversée. Notre civilisation repose sur l'acclimatation.

Ces mêmes animaux, transportés par nous en Amérique et dans les îles de la mer du Sud, y ont prospéré, comme chacun sait, d'une manière merveilleuse. Nos bœufs, nos chiens, nos cochons, nos lapins, y sont même redevenus sauvages toutes les fois que les circonstances s'y sont prêtées. Les descendants de nos chiens sont aujourd'hui des bêtes féroces, dans l'Amérique méridionale surtout. On sait que les bœufs sauvages de Saint-Domingue donnèrent naissance à l'industrie des boucaniers. En 1862, on en comptait plus de 20000 sur une montagne des îles Sandwich, tous descendus d'un ou deux couples abandonnés par Vancouver en 1792. Les porcs laissés à la Nouvelle-Zélande par Cook en 1769, sont devenus si nombreux qu'on les tue par milliers uniquement pour les détruire : pareille chose s'était passée à Saint-Domingue. En Australie, à la Nouvelle-Zélande, nos lapins sont devenus un véritable fléau contre lequel on lutte au prix de dépenses énormes, et sans parvenir souvent à se garantir.

Eh bien, ces animaux ont-ils trouvé en Amérique, en Australie, aux Sandwich, à la Nouvelle-Zélande, etc., le climat, les plantes, la nourriture, qu'ils avaient dans nos étables, dans nos clapiers, dans nos maisons? Évidemment non. Il y a donc eu de leur part adaptation à ces conditions nouvelles d'existence; ou, en d'autres termes, il y a eu *acclimatation*.

L'histoire de nos végétaux cultivés présente des faits tout pareils. La pomme de terre et le tabac entre autres, tous les deux partis d'Amérique, ont complété le tour du monde. La première est en train de détrôner la patate en Polynésie. Il y a plus, ce ne sont pas seulement des légumes de toutes sortes que l'Européen a transportés dans ces îles lointaines et qui y prospèrent : il y a amené sans le vouloir une foule de mauvaises herbes qui étouffent les espèces indigènes et les remplacent. A la Nouvelle-Zélande, dans la plaine de Canterbury, écrivait naguère M. Filhol, on peut se croire en pleine Beauce, et c'est à peine si l'on peut découvrir une plante néo-zélandaise.

A ces faits on répond que la nature de ces animaux, de ces végétaux, était toute faite d'avance au changement, mais qu'il n'y a jamais de modifications physiologiques s'opérant en vue de cette adaptation.

Ici encore les faits répondent pour nous. Les asters, importés en France en 1790, ont commencé par ne pouvoir se reproduire chez nous. Ils fleurissaient, mais n'amenaient pas leurs graines à maturité; il fallait faire venir de Chine une nouvelle provision de graines. En 1858, quelques pieds amenèrent à peu près à bien un petit nombre de semences. Celles-ci furent mises en terre : ces premiers semis ne réussirent qu'à demi; mais les graines ainsi obtenues mûrirent de mieux en mieux, et aujourd'hui il n'est plus nécessaire de faire venir de Chine la graine de nos reines-marguerites. L'histoire de l'acclimatation du froment à Sierra-Leone présente des faits analogues.

Voici un fait encore plus frappant. L'*Acacia dealbata*, d'Australie, introduit dans les Nilghéries (Inde anglaise) avant 1845, a fleuri en octobre jusqu'en 1860. Cette année, la floraison se produisit en septembre; en 1870, elle eut lieu en août; en 1878, au mois de juillet, et en 1882, les fleurs se montrèrent en juin, époque correspondante au printemps de l'hémisphère austral. Ainsi, en trente-cinq ans, cet arbre s'est modifié de manière à adapter les phases de sa végétation à la succession des saisons dans sa nouvelle patrie.

Le règne animal nous fournit un fait tout pareil. L'oie d'Égypte, apportée en France par Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire en 1801, pondait au mois de janvier; les petits avaient ainsi à traverser une saison rigoureuse et périssaient souvent. En 1844, la ponte se fit en février; les années suivantes successivement en mars et avril. Depuis lors, comme nos espèces indigènes, elle pond au printemps. Il est bien impossible de ne pas reconnaître qu'elle s'est modifiée physiologiquement pour s'harmoniser avec le milieu dans lequel elle avait été transportée.

Ces modifications physiologiques s'accusent parfois par des caractères extérieurs. En Europe, les jeunes poussins sont, comme tous nos oiseaux, couverts d'un duvet fin et serré qui les protège contre le froid. A la Jamaïque, les poussins créoles n'ont plus ce duvet. Dans les plaines de Mariquita, les bœufs ont perdu tout ou partie de leur poil; dans les chaudes vallées de la Madeleine, la laine des moutons est remplacée par des poils. En revanche, le sanglier des Cordillères a acquis une sorte de laine qui le protège contre le froid. Or, ces poussins, ces bœufs, ces moutons, ces porcs, proviennent tous d'ancêtres européens, dont on connaît les caractères. Transportés dans des régions

plus chaudes ou plus froides, ils ont, pour ainsi dire, changé d'habit, toujours pour se mettre en harmonie avec le milieu.

Ces faits nous apprennent qu'en s'acclimatant une race peut fort bien *dégénérer*, c'est-à-dire perdre ou modifier précisément le caractère que nous estimions le plus en elle. C'est ainsi que, lors des essais tentés au dernier siècle, les chèvres d'Angora, transportées dans notre chaîne du Luberon et abandonnées pour ainsi dire à elles-mêmes, ne conservèrent pas leur toison spéciale. Les mérinos, placés d'abord dans des conditions analogues, se conduisirent exactement de même lors des premiers essais d'introduction. Des soins éclairés et une sélection attentive purent seuls combattre la tendance au changement qui se manifestait en eux, et leur conserver leur riche toison.

Ces modifications intimes, s'accusant par des transformations parfois considérables, ne sauraient avoir lieu sans que l'être organisé subisse une véritable crise. L'acclimatation est, en définitive, la victoire du milieu remportée sur un organisme qui s'est plié à ses exigences. Or, toute victoire suppose une lutte, et, en effet, cette lutte existe toujours, plus ou moins violente. Par suite, elle entraîne nécessairement des pertes qui portent soit sur les individus, soit sur les générations, soit sur tous les deux. Les faits recueillis par M. Roulin, par Garcilasso, sur les difficultés de l'introduction des oies et des poules à Bogota et à Cuzco, sont très importants à ce point de vue. Les pontes furent d'abord rares, les éclosions peu nombreuses, la mortalité des poussins énorme. Peu à peu oies et poules devinrent plus fécondes et la mortalité diminua. Aujourd'hui les deux espèces prospèrent au mieux dans ces deux contrées.

Ces faits nous apprennent que l'acclimatation d'une espèce peut parfois paraître impossible; ils nous apprennent aussi qu'avec de la persévérance et des sacrifices, on finit souvent par réussir.

A. DE QUATREFAGES,
De l'Académie des sciences.

LA CORDE DE PUITS.

APOLOGUE.

Certain voyageur rencontre près d'un puits un enfant tout en larmes et criant la soif; surpris de voir entre ses mains une cruche vide munie de sa corde : — Pourquoi ne cherches-tu pas à remplir ta cruche, lui dit-il? Le puits serait-il à sec?

— Il y a de l'eau dans le puits, mais il est trop profond.

— C'est ta corde qui est trop courte, nigaud! Cherches-en une plus longue, et tu boiras à ton gré.

« Au temps de ma jeunesse (dit notre illustre savant M. Dumas, qui cite cet apologue), le puits de la science agricole semblait aussi trop profond, et plus d'un pleurait auprès de sa cruche vide. Dès qu'on se fut avisé que c'était la corde qui était trop courte, on s'employa de toutes parts pour l'allonger; tous les jours on l'allonge encore, et ces cruches qui demeuraient vides autrefois se remplissent maintenant d'une eau limpide et saine, puisée aux sources mêmes de la vérité. »

Respect.

Dans l'intérieur de la famille, les jeunes gens doivent respecter leurs parents; au dehors, tout le monde; dans la solitude, eux-mêmes.

DÉMÉTRIUS.

LETTRES INÉDITES DE JEAN REYNAUD.

Voy. p. 2 et 50.

A M. Ary Sheffer.

Seine-Port, 18 juin 1846 ou 47.

Cher monsieur Sheffer,

Votre amitié fait si bon accueil à mes pensées sur vous, que je veux me laisser aller à vous dire comment, en travaillant dernièrement sur Pascal, votre souvenir m'est revenu bien vivement à l'esprit.

Il me semble que ce grand homme, dont l'âme a tant parlé, est de votre ressort. Certes, c'est une figure que la postérité contemplera toujours, et, quoi qu'en ait dit M. Cousin, trop peu religieux pour le comprendre, ce sera toujours un des héros de la philosophie non moins que de la religion. N'est-ce donc rien que d'avoir protesté, dès le dix-septième siècle, et dans le sein même de la géométrie, au nom du sentiment, contre les despotiques usurpations de la raison? En refusant à la raison la souveraineté, il a entendu que notre âme ne devait pas être une monarchie où une seule voix commande. D'ailleurs, la popularité même dont il jouit est l'indice d'une popularité impérissable. Ce n'est donc pas seulement un grand homme, c'est un type. C'est à ce titre qu'il appartient, ce me semble, à la peinture morale telle que vous l'avez conçue.

Je crois donc que si vous preniez le plaisir de relire sa vie, vous y découvririez sans peine quelqu'un de ces points capitaux dignes à tout jamais de la mémoire des hommes et des illuminations de votre pinceau. A travers les voiles qui recouvrent naturellement mes imaginations, je me plais, par instants trop fugitifs, à l'entrevoir ressuscité par vous. Je me permets seulement de vous citer cette belle conversation avec M. de Sacy, à Port-Royal, sur Épictète et Montaigne, conversation si magnifique, si pleine d'art, si admirable par les contrastes, et dont les suites ont été si considérables, puisque nous lui devons, sans contredit, le retour de Pascal et les *Pensées*. Sainte-Beuve en a donné

une esquisse un peu trop pâle, mais assez vraie. En suppléant de soi-même à ce qui manque, elle frappe beaucoup. Vous connaissez sans doute le petit crayon de Pascal par Domat le jurisconsulte? (1) C'est bien supérieur, du moins pour des yeux artistes, au portrait gravé par Edelinck. Ce sont de ces têtes qui ne valent guère moins que celle du Dante.

Cela me rappelle que Fortoul me parlant dernièrement d'un portrait de Descartes à vingt-deux ans, que possède le Musée de Toulouse, votre souvenir me revint encore. Je me représentais le jeune officier dans un poêle d'Allemagne, comme il le dit lui-même, passant son hiver à méditer, et, en fin de compte, donnant au monde, au printemps, son immortel traité *De la Méthode*. N'y a-t-il pas là un des plus grands sujets que la peinture puisse se proposer? Une telle tête dans l'enfantement d'un tel livre!

Adieu, Monsieur. Cette communication ne dût-elle servir qu'à vous montrer combien vous êtes présent à ma pensée, et combien je désire me recommander à la vôtre, un de ses buts principaux serait atteint.

Agréez l'assurance de mes sentiments affectueux.

JEAN REYNAUD.

(1) Voy. la gravure de ce dessin dans notre Ire série, t. XIII, p. 100.

LE MARCHAND DE VIN.

Le temps est loin où Martial se plaignait de l'aubergiste de Ravenne à qui il avait demandé du vin étendu d'eau, et qui lui avait servi du vin pur. Telle était alors la quantité de vendange faite, que l'eau était à Ravenne plus rare que le vin. Le beau temps que celui-là, et combien disparu, hélas!

Mais notre temps a-t-il inventé le *mouillage* et sommes-nous les premiers Parisiens qui ayons bu du vin coupé? Il ne le faut point croire : il y a des proverbes vieux comme les rues qui ne laissent aucun doute sur les coupages savants opérés par les anciens aubergistes. *Il met de l'eau dans son vin*, disait-on dès la fin du quinzième siècle, pour indiquer qu'un entêté se relâchait un peu de ses prétentions premières. Sous Louis XIII, on appelait le mouillage *faire la lessive* et laver son vin; de notre temps, on dit irrévérencieusement baptiser.

L'eau, c'était le vin *du grand tonneau*, le tonneau sans robinet et coulant tout de même, c'est-à-dire la rivière, et messieurs les aubergistes y puisaient largement l'aliment du vin de Montmartre ou d'Argenteuil dont ils abreuvaient leur clientèle. D'ailleurs, qu'importait à ces consommateurs peu délicats? « Vin trouble ne casse pas les dents », assuraient-ils en manière d'aphorisme philosophique et résigné. Seuls, quelques pauvres diables, pensant au quart d'heure de Rabelais, disaient dans ce demi-latin de cuisine si en usage alors :

Boire et manger, exultamus;
Au débourser, suspiramus.

« Nous sommes joyeux de boire et de manger; mais quand il faut payer, nous soupirons. »

Il y avait toutefois entre cette époque lointaine et la nôtre cette différence, que maintenant les vins mouillés ou falsifiés se débitent couramment partout, sans grand souci des policiers, alors qu'au dix-septième siècle, voire au dix-huitième, les maîtres venaient de temps à autre goûter la marchandise et s'assurer de sa qualité. Sans doute, cette visite n'empêchait pas tous les abus, parce que ces gens avaient parfois le gosier élargi par un travail continuel, témoin Jean Giraud, dit Grandgousi, dégustateur bourguignon, à qui on fit un jour la sotte plaisanterie de lui mettre une petite souris dans son verre, une *ratte*, comme on dit là-bas. Giraud avala son verre d'un trait, suivant son habitude; mais quand il eut fini, il toussa deux fois.

— Qu'as-tu, Grandgousi? lui dirent les loustics en riant; tu tousses?

— Moi? rien, répondit-il; c'est un pépin qui me *greville* le cou.

Notre gravure, empruntée aux Proverbes de Lagniet, montre un marchand de vin du dix-septième siècle occupé à *faire une lessive* sérieuse. Ceci eût peut-être fait l'affaire du poète Martial, mais peu

Le Marchand de vin. — D'après Lagniet.

celle des buveurs attablés chez le brave homme. « Qui bon l'achète, bon le boit », dit un dicton bourguignon dont notre homme est en train de détruire singulièrement le sens; car il vendra probablement très cher sa triste marchandise. H. B.

Paris — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES OASIS.

Algérie. — Oasis d'El-Amri, vue du côté de l'est. — Dessin de de Bar, d'après une photographie.

On appelle oasis des endroits entourés de tous côtés par le désert, mais abondants en palmiers et en eaux courantes provenant de sources, quelquefois de puits artésiens : ce sont pour ainsi dire des îles perdues au milieu d'une mer de sables.

L'étymologie du mot oasis est le vocable *ouahé*, usité chez les anciens Égyptiens et reproduit par les géographes arabes sous la forme *ouah*. C'est le nom de trois cantons situés à l'ouest du Saïd, derrière la chaîne de montagnes qui longe le Nil. La plus importante est l'oasis septentrionale, qui s'étend au sud-ouest de Fayoum.

L'expression oasis s'applique géographiquement à toutes les bourgades sahariennes qui forment ce que nous appelons l'archipel des Ziban, si différent du Tell, au point de vue des mœurs et des habitudes.

Biskra, Laghouat, Tadjemout, Tougourt, représentent le type le plus complet de ces centres de population moitié sédentaire, moitié nomade. Qu'on se figure une immense forêt de palmiers au fond de laquelle se cache un village aux murs grisâtres, avec ses coupoles blanches et ses minarets de forme pyramidale; autour de l'enceinte, un fossé rempli d'eau sert à la défense; à l'intérieur est un groupe de maisons en pisé, basses, sans autre ouverture qu'une porte, et tellement rapprochées par le sommet, qu'on peut circuler à l'ombre dans les ruelles tortueuses. Une place, entourée de boutiques, est réservée au commerce.

La kasba ou citadelle, où demeure le commandant, ne diffère guère des habitations ordinaires que par son étendue; un ornement composé de merlons, espèce de dentelure, couronne sa terrasse

à la façade principale, et de larges bancs garnissent la porte de chaque côté. Ce qui constitue le luxe de ces bourgades, ce sont les mosquées et les *koubba* ou mausolées des personnages vénérés.

Toutes les bourgades sahariennes ne se perdent pas dans les massifs de dattiers; il y a quelques exceptions. Ainsi, Tougourt, qui est l'une des plus importantes en raison de sa situation géographique, se trouve en dehors de la forêt et des jardins.

Bâtie sur un terrain incliné vers le sud-est, qui se raccorde aux plateaux environnants, cette ville est entourée d'un fossé de quinze mètres de largeur, et dominée, à l'ouest, par un talus qui la préserve de l'envahissement des sables. Les maisons qui avoisinent le fossé se relient entre elles de manière à faire une enceinte continue, où l'on ne pénètre que par deux portes flanquées chacune de tours carrées. Il y a là une mosquée beaucoup mieux décorée que celles des autres oasis de l'Algérie; les dalles dont elle est pavée, les colonnes qui en supportent la voûte, sont en marbre. On dit que ces matériaux ont été amenés de Tunis par un long attelage d'hommes et de chameaux.

Comparer l'existence des oasiens à celle des musulmans, Arabes ou Kabyles, qui vivent dans le Tell ou sur le littoral, ce serait commettre une erreur. Quelques jardins dans lesquels ils cultivent des légumes et un peu d'orge, le lait de leurs chèvres, quelques arbres fruitiers : telles sont les ressources des habitants des oasis. Ils y joignent le maigre salaire payé par les nomades, qui leur confient leurs provisions de grains et leurs effets. Les femmes, en tissant, gagnent les vêtements de tous : elles fabriquent les burnous, les haïks, les habaïas, pour les Sahariens, et elles reçoivent en échange une quantité de laine égale à celle qu'elles ont mise en œuvre. Quant aux hommes, ils ne connaissent en général aucune industrie. Leur unique occupation consiste à travailler la terre et à soigner les palmiers.

Notre dessin représente l'entrée de l'oasis d'El-Amri, à l'est; nous avons cherché à en montrer le côté le plus pittoresque.

CHERBONNEAU [1].

L'OURS DE NEIGE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — V. p. 261, 271, 283, 306, 315, 338, 354 et 369.

XI. — Qui finit comme le lecteur l'aurait fait finir.

Le lendemain, Lina était prête à sortir, quand Nils arriva au gaard; elle s'était levée deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire, pour se ménager du loisir. Elle le mena droit à de certains rochers, entre lesquels elle avait remarqué un dépôt d'argile : Lina, à Bergen, s'était montrée curieuse de tout ce qui concerne l'art du sculpteur. Nils trouva son argile excellente, et, tout en causant, il en détacha un bloc et se mit à la pétrir, sans savoir ce qu'il en ferait.

— Regarde donc, lui dit tout à coup Lina, cet enfant qui grimpe aux rochers en face de nous. Est-il leste! est-il adroit! Il aura vu des eiders voltiger par là, et il cherche leur nid.

Comme elle parlait, l'enfant, un petit drôle de huit ou dix ans, s'accrocha à une pierre branlante: la pierre se détacha, tomba et entraîna l'enfant dans sa chute. Lina ne put retenir un cri.

— Oh! le pauvre petit! il s'est blessé, bien sûr... je vois du sang sur sa chemise... Allons vite voir, Nils... Mais non, il ne s'est rien cassé, il se relève, il se secoue... Le voilà qui recommence à grimper... Ah! le brave petit homme!

— Un exemple de persévérance, n'est-ce pas?

— Mais oui... et il s'était fait mal, pourtant... Pourvu qu'il ne tombe pas encore... Il est prudent; vois comme il prend ses précautions... le voilà arrivé! Il ne s'était pas trompé : il a trouvé le nid... il y plonge son bras... il met le duvet dans son sac... Là! le nid est vide, et le sac est bien gonflé. Bonne chance à la descente, maintenant!

Nils pétrissait sa glaise avec vivacité.

— Que fais-tu donc là? lui demanda Lina... Ah! ce sera le petit dénicheur d'eiders! J'ai deviné, n'est-ce pas?

— Absolument comme pour l'ours de neige, ma petite cousine! Cela vient très bien... si je réussis, j'emporterai ce petit modèle et je l'exécuterai en grand à Stockholm. Ils ne diront pas que je l'ai copié, celui-là!

Nils partit le lendemain.

Tout l'été, sa famille ne reçut de lui que de courtes lettres; il travaillait beaucoup, disait-il. Dans ses lettres, il y avait toujours une phrase pour Lina : « Dites à Lina que le petit dénicheur avance; — Dites à Lina que je suis content du petit dénicheur. » Le moment de l'exposition des œuvres d'art arriva; et le danneman Biord se fit envoyer les journaux, pour savoir ce qu'on dirait des œuvres de son fils. Quand les journaux arrivaient, toute la famille Biord, en y comprenant les plus vieux domestiques, qui avaient élevé Nils, se transportait au gaard des Mageddo, et on priait Lina de faire la lecture, parce que c'était elle qui lisait le mieux. Dame Biord aimait beaucoup Lina; elle lui disait quelquefois : « J'ai idée, petite nièce, que tu as su bien parler à Nils, à son dernier voyage; il avait l'air tout triste, tout étrange, et je le trouvais ragaillardi quand il avait causé avec toi. Je vois qu'il a le cœur reconnaissant, puisqu'il ne t'oublie pas et qu'il met toujours quelque chose pour toi dans ses lettres : c'est bien. Je craignais qu'il oubliât sa famille et son pays, au milieu du beau monde de Stockholm. »

Les journaux ne disaient plus de mal de Nils; à peine quelques critiques sévères osaient-ils insinuer qu'il lui restait encore quelque chose à apprendre. Le petit dénicheur d'eiders, cramponné

[1] Ancien principal du collège d'Alger. M. Cherbonneau a écrit divers articles dans notre recueil. Il est décédé récemment.

à son rocher, avec ses vêtements en lambeaux qui laissaient voir ses muscles tendus par l'effort, avec sa physionomie enfantine transfigurée par la joie du triomphe, était un morceau d'une beauté achevée; et, dans un genre différent, une statue de jeune fille en costume norvégien, filant au rouet, réunissait tous les suffrages. Nils Biord était désigné pour la grande médaille d'honneur, et personne n'oserait la lui disputer.

Un jour, Lina s'arrêta tout à coup dans sa lecture. « Qu'as-tu donc, Lina? » lui demanda sa mère. Lina toussa un peu, et répondit d'une voix altérée : « Rien, mère, je me suis trouvée enrouée tout d'un coup; je vais continuer. » Elle se leva, alla boire un verre d'eau, reprit le journal et lut :

« On annonce le mariage de lady Elinor Musgrave, fille de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, avec un de nos compatriotes. La noble et charmante héritière, qui pourrait prétendre aux plus hautes alliances, préfère porter sa beauté et ses millions au plus jeune et au plus glorieux de nos artistes, le sculpteur Nils Biord. »

— Mon Nils! s'écria dame Biord en joignant les mains.

— Oui, ma tante, c'est bien lui!

— Lady... comment as-tu dit, Lina?

— Lady Elinor Musgrave.

— Une lady! c'est une espèce de princesse, n'est-ce pas?

— Pas tout à fait; mais c'est une très grande dame, pour sûr.

Dame Biord soupira.

— Nils sait ce qu'il fait; c'est un homme, et un savant, qui fait des statues dont on parle dans les journaux : il lui faut une femme dans son genre, je sais bien cela... C'est égal, j'aurais préféré une femme qu'il pût amener quelquefois chez nous... j'aurais tant aimé ma belle-fille et mes petits-enfants!

La voix de la vieille femme s'éteignit dans un sanglot. Lina se leva, posa doucement le journal sur la table, et s'en alla passer ses bras autour du cou de sa tante, en baisant ses cheveux blancs et en lui murmurant tout bas de tendres paroles.

Cependant le danneman Biord souriait tout seul dans un coin. Lorsque le messager avait apporté le journal, la famille, déjà réunie pour la veillée, s'était si bien hâtée de se faire lire les nouvelles de Nils, que personne n'avait fait attention à une lettre arrivée en même temps que le journal. Pendant que dame Biord se lamentait, et que Lina la consolait, le danneman Biord lisait sa lettre; quand il l'eut finie, il riait tout à fait

— Ces journalistes disent des bêtises! dit-il en frappant du poing sur la table. Tiens, Mageddo, lis cela; et si tu consens, passe-la à ta femme et à la mienne.

Le danneman Mageddo prit la lettre et la lut, avec de petits hochements de tête de satisfaction; puis il la passa aux deux femmes.

— Lisez à votre tour, leur dit-il; et si ça vous va comme à moi, vous la passerez à Lina : il ne nous manquera plus que son avis.

Il se retira près de son compère; et tous les deux ne quittèrent pas des yeux les deux femmes, tout le temps qu'elles lurent la lettre de Nils; ils riaient ensemble et se parlaient tout bas.

— Ah! j'aime bien mieux ça! s'écria dame Biord en levant les mains au ciel, tandis que dame Mageddo donnait la lettre à sa fille.

Il paraît que l'avis de Lina fut conforme à celui de ses parents et des parents de Nils; car, arrivée à la dernière ligne, elle alla se jeter dans les bras de sa tante, et passa ensuite dans ceux de sa mère, de son père et de son oncle.

Que disait donc la fameuse lettre, et de qui était-elle? Si vous ne l'avez pas deviné, la lettre était de Nils, et voici ce qu'elle disait :

« Mon cher père et ma chère mère, j'ai le bonheur de vous annoncer que c'est moi qui ai gagné la grande médaille pour mes deux statues, l'une qui représente un enfant prenant le duvet dans un nid d'eiders, et l'autre qui est le portrait de Lina à son rouet. Depuis ce temps-là, je gagne beaucoup d'argent; de sorte que je peux songer à devenir chef de famille, et je viens vous prier de demander pour moi à mon oncle et à ma tante la main de ma cousine Lina : il n'y a pas de femme qui puisse mieux convenir à un artiste et à un paysan norvégien, ce que je m'honore d'être. Je comptais vous parler de cela moi-même en allant vous voir; mais je suis encore retenu ici pour quelques jours, et je viens de lire dans les journaux une sotte histoire à propos de moi et d'une belle demoiselle qui ne conviendrait ni à moi ni à vous. Comme je sais que vous lisez les journaux où on parle de votre fils, je tiens à vous assurer que jamais de pareilles idées ne me sont entrées dans la tête. Il me faut une femme qui soit aussi heureuse que moi de revenir tous les ans passer l'été à Kysten. »

. . . . . .

Le jour de la noce, qui fut une belle noce, la plus belle qu'on eût vue de mémoire d'homme dans tout le pays, Lina dit à Nils, à qui elle donnait le bras en revenant de l'église :

— Sincèrement, Nils, réponds-moi sur une chose... est-ce vrai, que tu aurais pu épouser lady Elinor Musgrave?

— Sincèrement, je le crois, répondit Nils en souriant; mais comment aurais-je pu le vouloir? Elle ne ressemblait pas du tout à la petite Lina!

Mme J. Colomb.

SUR LES PORTRAITS DE CICÉRON.

Les traits de Cicéron furent de son vivant même reproduits par la sculpture. En l'an 63 av. J.-C. Catilina avait essayé de mettre la main sur Capoue, dans laquelle il aurait trouvé une position stratégique de premier ordre. Le consul avait eu

vent de ce dessein, et avait fait occuper la ville par un corps de troupes. Quand la conjuration eut été étouffée, les magistrats de Capoue, jugeant qu'aucune ville d'Italie, Rome exceptée, n'avait échappé à un plus grand péril que la leur, choisirent Cicéron pour patron et lui décernèrent une statue en bronze doré. L'orateur rappelle ce souvenir avec complaisance dans un de ses discours. Il est probable qu'il reçut plus d'une fois le même honneur dans le cours des deux années pendant lesquelles il gouverna la Cilicie (52-50). Son frère Quintus, auquel était échue la province d'Asie (61-58), avait laissé son image parmi ses administrés; dans une de leurs villes on voyait son buste au milieu d'un médaillon de dimensions colossales. Les deux frères s'employèrent également pour décharger les populations confiées à leurs soins de certaines contributions vexatoires, que la tyrannie de magistrats cupides avait fait peser sur elles: il n'est pas douteux qu'ils furent associés dans leur reconnaissance et qu'ils en reçurent l'un et l'autre les mêmes témoignages. Cicéron assure que plusieurs villes d'Asie avaient voté des fonds pour lui élever un temple et un monument, et que si elles n'exécutèrent pas leur projet, ce fut parce qu'il les en empêcha.

Après sa mort, Auguste lui-même, qui l'avait sacrifié, ne condamna point les hommages que l'on rendait à sa mémoire. Son buste eut une place dans toutes les collections dont il était d'usage d'orner les édifices publics ou privés, surtout les bibliothèques. L'empereur Alexandre Sévère avait un Cicéron parmi les portraits de grands hommes qu'il avait réunis à l'intérieur de son palais.

On entend dire assez souvent, même par des gens instruits, que l'illustre orateur avait été surnommé Cicéron à cause d'une verrue en forme de pois chiche (*cicer*) qu'il aurait eue sur la figure. C'est là une erreur; elle a égaré des artistes modernes qui, voulant restaurer des portraits antiques, qu'ils croyaient être ceux de Cicéron, n'ont pas manqué d'y ajouter la verrue traditionnelle. D'ailleurs, cette erreur paraît avoir eu cours déjà dans les bas temps de l'antiquité; on cite certains portraits du troisième ou du quatrième siècle, qui ne présentent que fort peu de garanties de ressemblance, mais dont les auteurs ont soigneusement reproduit ce prétendu signe caractéristique. La meilleure preuve qu'ils se sont trompés, c'est que Cicéron fut le surnom du frère de l'orateur, celui de son père et même de son grand-père. Aussi Plutarque attribue-t-il au plus ancien des Tullius cette singularité physique, d'où leur surnom aurait été tiré. Pline le Naturaliste va plus loin: il prétend qu'il leur fut donné parce que ces modestes bourgeois d'Arpinum furent les premiers à cultiver les pois chiches, ou parce qu'ils en répandirent la culture. De toutes façons il est certain que jamais une verrue ne dépara le visage de leur descendant.

Lorsque Cicéron, à l'âge de vingt-huit ans, partit pour Athènes afin de s'y perfectionner dans l'art de l'éloquence (79 av. J.-C.), il était très maigre, nous dit-il, et d'un physique débile; son cou était mince et allongé; ses parents et ses amis, sur le conseil des médecins, cherchaient à le détourner de la carrière oratoire. Quand il revint à Rome deux ans après, sa poitrine s'était renforcée et son corps avait pris une certaine consistance. Néanmoins il n'eut jamais une constitution bien robuste; il souffrait, paraît-il, de l'estomac. Mais il s'imposa un régime dans lequel les bains et l'exercice jouaient le principal rôle, et il put ainsi supporter les longues veilles et les fatigues de tout genre auxquelles l'exposaient ses occupations. Sa trop courte vieillesse ne fut attristée par aucune infirmité grave. Les critiques de Rome, qui aimaient, tout comme les nôtres, à recueillir les détails les plus vulgaires de la vie des grands hommes, assuraient que Cicéron dans ses dernières années avait été incommodé par des varices; au dire de quelques-uns, il avait soin de laisser tomber sa toge jusque sur ses pieds afin de cacher ses jambes. Quintilien blâme Pline l'Ancien de s'être fait l'écho de cette tradition. Il importe davantage à la postérité de connaître par le témoignage des anciens quels étaient les traits de l'orateur et quelle expression les animait d'ordinaire: « Cicéron, dit Plutarque, était d'un caractère plaisant et railleur; on voyait même sur son visage un air gai et enjoué. » Un de ses contemporains, Asinius Pollion, celui-là même auquel Virgile a dédié une églogue fameuse, a écrit de lui que dans ses dernières années sa figure avait ce genre de beauté qui convient à la vieillesse; éloge d'autant plus sincère, que Pollion a parlé de Cicéron avec une certaine aigreur; il est même le seul de tous les historiens qui ait présenté sous des couleurs défavorables la conduite qu'il tint en présence de la mort.

Depuis la renaissance, les savants ont cherché à l'envi parmi les monuments de l'antiquité l'image de Cicéron, et il ne manque pas de portraits que l'on décore de ce grand nom. On cite une quinzaine de marbres et à peu près autant de gemmes auxquels il a paru pouvoir convenir; on a même ajouté à la liste plusieurs effigies gravées sur des monnaies. Mais une critique plus exacte rejette toutes les monnaies et une bonne partie des marbres et des gemmes; dans les monuments qu'elle accepte elle ne voit que des ouvrages d'une basse époque, qui représentent l'orateur sous des traits purement conventionnels: « Il serait bien intéressant, dit J.-J. Ampère, d'avoir un portrait parfaitement authentique de Cicéron. Son âme, son esprit, son caractère, vivent dans ses lettres. Mais quels étaient les traits et l'expression de son visage? Après avoir lu cette correspondance, on le connaît si bien, qu'on voudrait le voir, et il semble qu'on le reconnaîtrait. J'avoue que j'ai peine à le reconnaître dans ce gros homme à la poitrine carrée, aux larges épaules, aux traits sans finesse,

type assez peu varié des Cicéron qu'on voit à Rome et d'après lequel ont été moulés les plâtres dont les avocats de Paris décorent leurs bibliothèques. Cicéron n'était pas d'une constitution si robuste et si solide; sa nature était fine et délicate. Quand il n'aurait pas écrit ses lettres, où il fait sans cesse de lui-même un portrait moral d'autant plus ressemblant qu'il se peint sans le vouloir, et auquel ne peut convenir ce gros Cicéron, nous saurions par son propre témoignage que son tempérament était frêle dans sa jeunesse, qu'il avait le col mince et la poitrine faible. » (1) Celui de tous les portraits de Cicéron auquel on accordait, il n'y a pas longtemps encore, le plus de valeur, est un

Musée de Madrid. — Buste de Cicéron.

buste de la villa Mattei, acheté à Rome par le duc de Wellington et transporté par lui en Angleterre. Le nom CICERO, gravé dans l'antiquité même au-dessous de la poitrine, en rend l'attribution certaine; mais il n'est pas d'une exécution irréprochable, et l'on est fondé à croire qu'il date d'une époque très postérieure à celle où a vécu l'orateur.

Le buste que reproduit notre gravure a relégué dans l'ombre toutes les antiques citées par Visconti dans son *Iconographie romaine* et par J.-J. Ampère. Il y a vingt ans à peine il était encore ignoré ou au moins très peu connu, lorsqu'un savant allemand, auquel on doit d'excellents travaux sur les antiquités de l'Espagne, le vit au Musée de Madrid et en donna une description (2). Où a-t-il été trouvé? quand est-il entré au Musée? C'est ce que personne ne saurait dire. Cependant la nature du marbre dans lequel il a été taillé ne permet pas de douter qu'il vienne d'Italie. Au-dessous de la poitrine est gravée sur une tablette une inscrip-

(1) *L'Histoire romaine à Rome*, t. IV, p. 429.

(2) Émile Hübner, *les Monuments antiques de Madrid*. 1 vol. in-8. Berlin, Reimer, 1862 (en allemand). V. le n° 191 et la planche au commencement du volume.

tion latine qui signifie : « Marcus Cicéron à l'âge de soixante-quatre ans. » (1) Inscription et buste datent, au dire des juges les plus autorisés, des derniers temps de la république romaine. Le front est haut et plissé au-dessus des sourcils par ces rides profondes qui annoncent d'ordinaire une pensée fortement tendue et une âme agitée par de vives préoccupations. Les yeux sont grands et enfoncés dans les orbites, les pommettes saillantes; le nez est fort et légèrement recourbé; la bouche, petite et un peu relevée dans les coins, donne à toute la physionomie l'expression dont parle Plutarque; elle ne sourit pas précisément, mais on voit qu'elle est habituée à l'ironie, et, sans qu'elle démente la sévérité du regard, on devine qu'elle sait au besoin provoquer la gaieté. Le haut de la figure est d'un homme à la fois grave et passionné, le bas, d'un homme d'esprit. C'est bien là Cicéron. D'après l'inscription, l'artiste l'a représenté tel qu'il était dans la dernière année de sa vie, tel qu'il apparut aux yeux des assassins qui le cherchaient, près de Gaëte; c'est cette noble tête, sur laquelle l'âge a déjà mis sa marque, qui fut clouée aux rostres par ordre d'Antoine. De là ces rides qui sillonnent le visage, de là ces saillies d'os et de muscles qui soulèvent la peau du cou et de la poitrine; la chevelure, assez fournie sur les tempes et sur la nuque, est beaucoup plus rare sur le sommet de la tête. A ces indices on reconnaît un homme sur le retour de l'âge. Mais il est robuste encore, et, s'il faut l'appeler un vieillard, c'est bien ce beau vieillard qu'Asinius Pollion ne pouvait s'empêcher d'admirer.

GEORGES LAFAYE,
De la Faculté des lettres d'Aix.

Un Oracle. — Aglaüs.

Un ancien roi de Lydie ayant interrogé l'oracle d'Apollon pour savoir quel était le plus heureux des hommes de son temps :

— C'est, répondit l'oracle, Aglaüs, connu des dieux et inconnu des humains.

Nul, en effet, parmi les Lydiens, n'avait entendu parler de ce favori de la fortune, Aglaüs! Après une longue recherche, on le découvrit dans un coin caché des montagnes de l'Arcadie, cultivant son étroit héritage, entouré d'une famille bien ordonnée, et vivant à l'aise des produits d'une terre que le travail du maître ne trouvait jamais ingrate.

Du choix des vêtements.

Les étoffes les plus chaudes laissent passer l'air plus facilement que les tissus réputés frais.

Les étoffes appelées imperméables sont en général antihygiéniques, parce qu'elles mettent obstacle à l'aération des vêtements de dessous : elles conviennent mal surtout par les temps doux et calmes.

Un manteau de caoutchouc à capuchon, muni d'un respirateur en bourre de coton, est un vêtement utile pour les visiteurs des hôpitaux en temps d'épidémie.

Le vêtement de laine est un préservatif dans les contrées de malaria; mais il doit être lavé souvent. (1)

Cheval de Troie.

Il y a un cheval de Troie plein d'ennemis toujours prêt à s'introduire furtivement dans nos âmes. Veillons!

SE SOUVENIR.

LETTRES A M. ÉDOUARD CHARTON.

Voy. p. 183, 213, 229, 243, 259, 274, 294, 323 et 366.

XI

J'avais pris au collège, on l'a vu, l'habitude de beaucoup lire; j'y pris également, l'année même où j'allais en sortir, l'habitude de beaucoup écrire.

Mais qu'écrivais-je donc? Des romans, des poèmes, des drames, de la critique littéraire, des fragments historiques ou philosophiques? Pas le moins du monde : j'écrivais mon *journal*, où les faits de chaque jour étaient scrupuleusement enregistrés, suivis dans leurs développements et leurs conséquences, avec interprétations, réflexions, commentaires. Tout y passait, choses et gens. Les conversations entendues, les promenades, les rencontres, les observations de tous genres, prises sur le vif, les menus détails d'intérieur, même les indispositions de chacun, les maladies, le traitement, les soins, le régime, les allées et venues, les inquiétudes, les angoisses sur la santé de mon père, et plus tard de ma mère, les retours à la confiance; je n'omettais rien. On nous y entendait, pour ainsi dire, vivre et respirer.

Les jours de bonne humeur et de calme étaient signalés par les plus amusantes mises en scène de tout notre entourage. Quelques-uns n'étaient pas flattés, bien que j'eusse forte tendance aux interprétations les plus favorables. Mais le côté comique de beaucoup de personnes et de beaucoup de choses ne m'échappait pas.

A tout cela se mêlait encore le résumé et l'appréciation de mes lectures, si bien que littérature, poésie, beaux-arts, histoire, science et philosophie, trouvaient place, pêle-mêle, dans ces pages écrites sur des cahiers reliés et toujours d'un premier jet, sans que jamais ou presque jamais une rature y fût faite.

Je devais plus tard devenir journaliste (2) (ce dont j'étais bien loin alors de me douter); rien ne pou-

(1) M . CICERO . AN . LXIIII; M(arcus) Cicero an(norum) LXIIII.

(1) Radau.

(2) Journal de Rouen.

vait me donner mieux l'habitude de l'improvisation.

Je commençai d'écrire ce journal le 3 avril 1837; je le continuai pendant quatorze ans, et, chose singulière, des événements aussi terribles qu'imprévus y mirent fin précisément le 3 avril 1851. J'étais alors dans ma trente-cinquième année.

Ces étonnants mémoires, qui peu à peu formèrent dix volumes écrits au jour le jour, sont maintenant presque entièrement détruits, réduits tout au plus à une soixantaine de feuillets...

Voici comment s'est faite cette destruction.

En 1854, j'habitais seul avec ma mère une pauvre maisonnette perdue, les pieds dans l'eau, parmi les prés et les bois, entre les deux coteaux resserrés de la vallée de Clères, sur la ligne de Rouen à Dieppe. Nous avions perdu mon père depuis trois ans, et nous n'étions, mère et fils, guère assurés de vivre, souffrants et fragiles l'un et l'autre. Je relus alors ces dix volumes d'incroyable intimité, connus de moi seul au monde. Oh! Monsieur, je fus révolté contre moi-même. Il me sembla que si j'avais eu le droit de recueillir tous ces détails sur moi-même, il ne pouvait m'être permis d'en faire autant sur les autres, au risque que ces confidences tombassent un jour en des mains indiscrètes.

Je me mis donc avec colère à en déchirer, ici et là, les pages que je jetais au feu les unes après les autres.

Un regret, cependant, se mêlait à cette destruction. J'aurais voulu conserver au moins un souvenir, un résumé, de ce long et minutieux journal. Ce résumé, j'eus un instant la pensée de l'entreprendre, et j'en écrivis aussitôt la première page. Je l'ai conservée, cette page, qui ne fut suivie d'aucune autre. En voici quelques lignes :

« Je commençai d'écrire mon journal le 3 avril 1837, mon père étant malade.

» J'étais encore au collège : je faisais ma philosophie sous M. Vacherot... (Je m'aperçois, en relisant ce journal dans ma trente et unième année, que j'étais alors d'une naïveté que je n'ai vue chez aucun garçon du même âge; il est vrai que c'était, dans ce journal, le jeune homme seul avec lui-même... et sans doute ceux qui me voyaient alors ne me soupçonnaient pas si naïf...)

» Mon père était alors malade des suites d'une première atteinte de paralysie; moi-même j'étais languissant et promettais peu de vivre; ma mère, souffrante et inquiète : telle était notre maison. Cependant notre vie tranquille et retirée avait souvent un grand charme; mon père, avec sa gaieté, qui était celle d'un esprit supérieur, enchantait notre existence et nous attirait chaque soir d'excellents amis.

» Je retrouve leurs noms à tous et leurs visites enregistrées avec soin dans ce journal... »

J'avais anéanti complétement les premiers cahiers au moment où j'écrivais ce qu'on vient de lire; mais plus j'avançais dans l'examen des suivants, plus le cœur me manquait à les détruire. Cependant je continuais de lire les ciseaux à la main, et de temps en temps, *clip et clap,* je coupais sept ou huit pages ici, et plus loin seulement quelques lignes. Il m'arrivait même de n'enlever parfois qu'un nom de personne, à la place duquel je faisais un trou avec mes ciseaux. Mais pour enlever çà et là d'inexcusables indiscrétions, j'étais forcé de supprimer les plus chers souvenirs consignés sur l'autre côté du feuillet. Nulle hésitation, toutefois : ce feuillet était mis au feu.

En quel état de mutilation restèrent mes dix cahiers après cette expurgation, vous le figurez-vous, cher Monsieur? Il est vrai que les derniers furent un peu moins maltraités.

Ce qui me frappait surtout en les relisant, c'était le progrès marqué de l'un à l'autre dans l'art d'exprimer convenablement les choses.

Mais, depuis 1854, j'ai relu cinq ou six fois ce qui restait encore de ces antiques registres, et chacune de ces lectures fut l'occasion de nouvelles destructions. Ce qu'il en reste aujourd'hui, hélas! ce ne sont guère que des résumés de lectures, quelques brouillons de lettres, quelques anecdotes sur des amis célèbres : Béranger, Michelet, Quinet, Dumesnil, et quelques autres. Mais avec les débris de ces dix volumes de notes intimes j'ai pu écrire : en 1857, les *Souvenirs de Béranger;* en 1878, *Michelet et ses enfants;* et plus récemment (1882), j'ai repris, sans y changer un seul mot, plusieurs des fragments réunis dans *Grognements et sourires d'un philosophe inconnu.*

Mais à mesure que je reprenais ces passages, je les enlevais de mes dix cahiers déjà si lacérés.

Jugez, cher monsieur Charton, de leur état à cette heure.

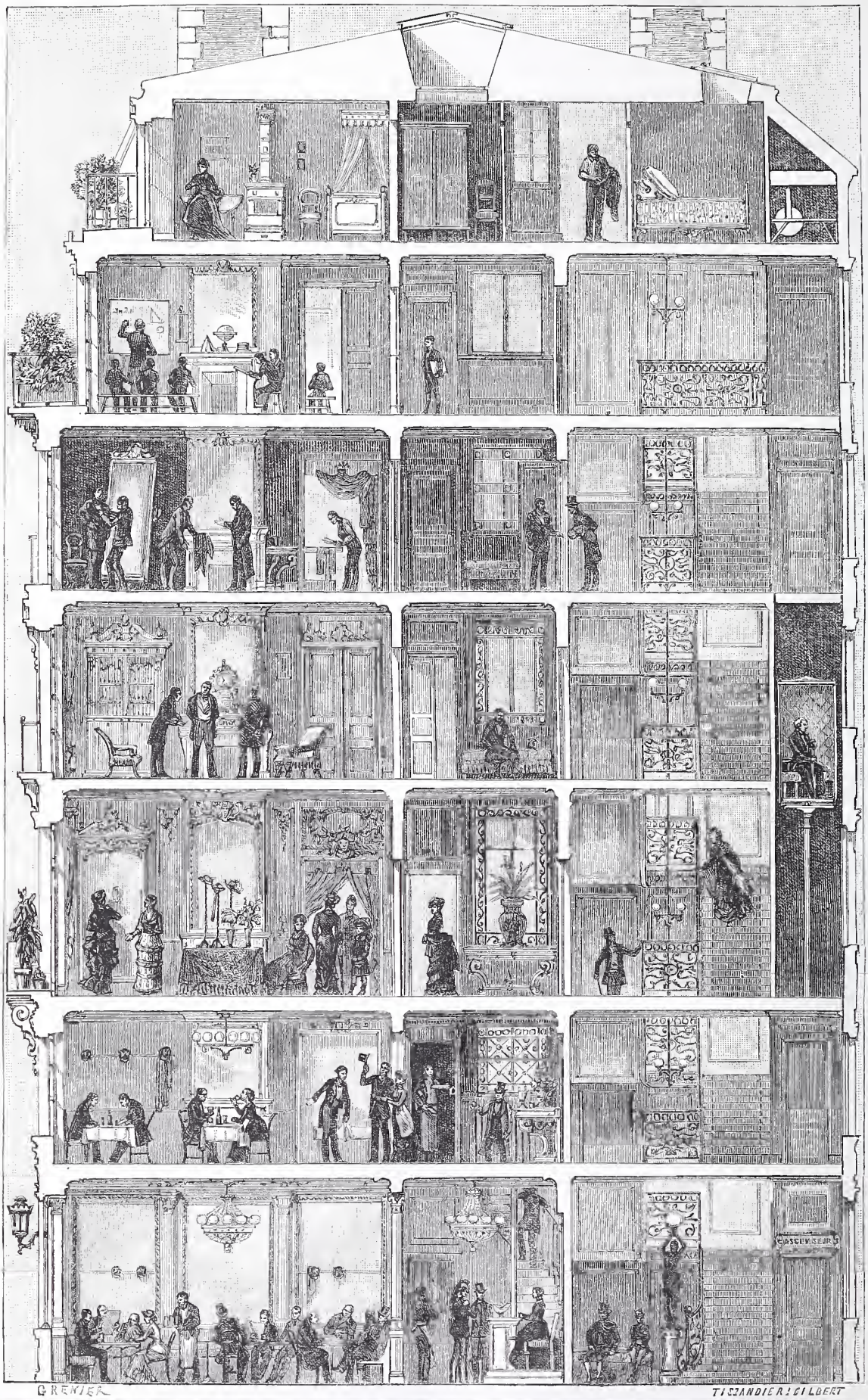
Ils vont, cependant, me servir encore pour la continuation de ces causeries, si vous ne trouvez pas qu'elles se sont déjà trop prolongées.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

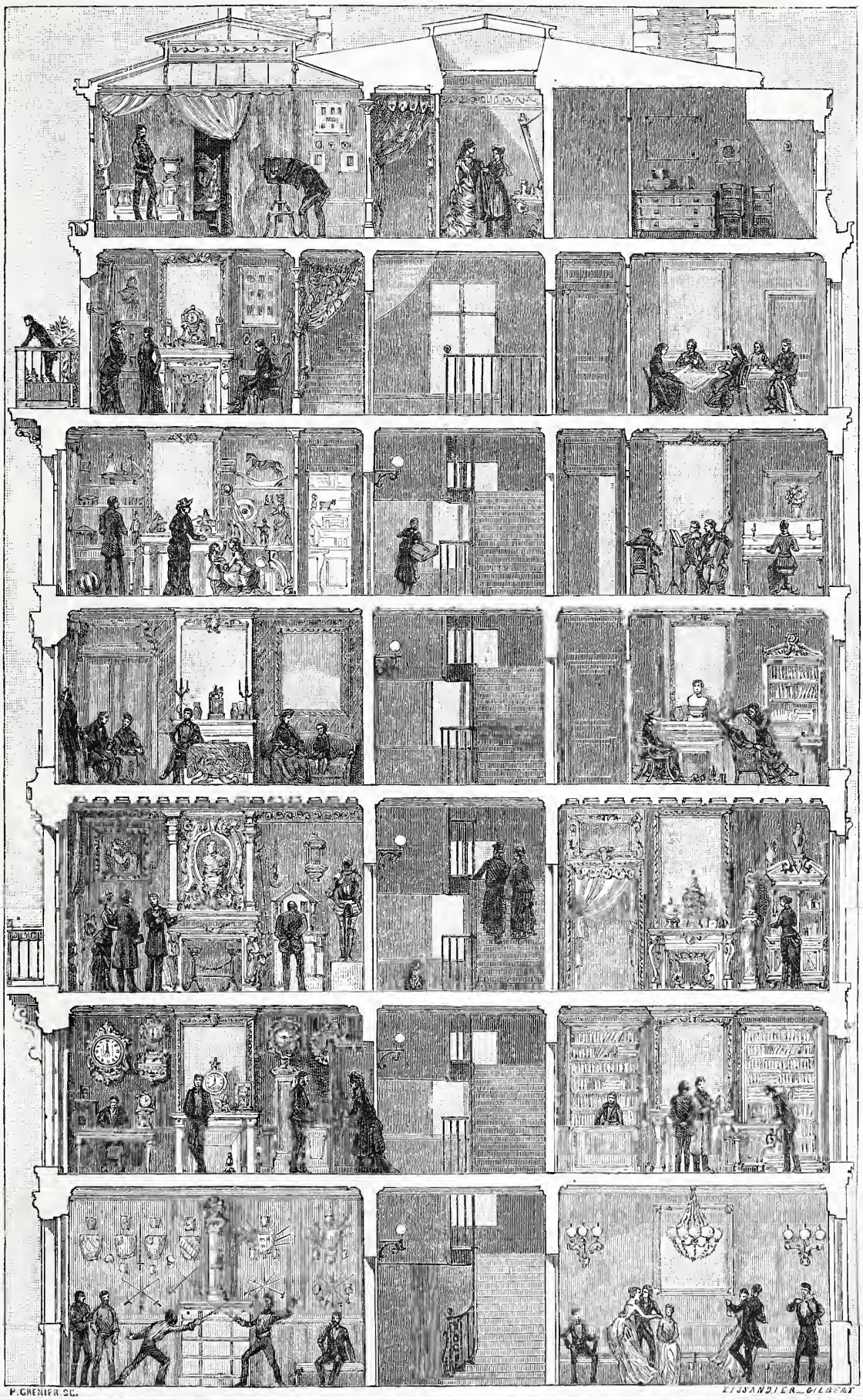
PARIS QUI TRAVAILLE.

Les étrangers parlent trop souvent du Paris qui s'amuse : il semble que l'auteur des deux dessins que nous publions ait voulu nous montrer le Paris qui travaille, le vrai Paris, celui qui vaut qu'on le connaisse et qu'on l'étudie.

Ce premier dessin est la coupe d'une maison située dans un quartier riche, rue Auber, par exemple, ou avenue de l'Opéra : un ascenseur indique que nous sommes dans le nouveau Paris. Au rez-de-chaussée, un café où le monde se presse : il y a là plus d'un flâneur, mais il s'y trouve aussi des commerçants, des industriels, qui se sont donné rendez-vous pour parler de leurs affaires. A l'entresol, un restaurant. Le premier étage nous montre l'intérieur d'une modiste élégante. Au second, un grave personnage, adossé à la cheminée, écoute deux visiteurs qui semblent discuter avec vivacité :



Paris qui travaille. — Composition et dessin de Tissandier et Gilbert.



Paris qui travaille. — Composition et dessin de Tissandier et Gilbert.

ce sera, à votre gré, le cabinet d'un avoué, d'un avocat ou d'un notaire. Voici, au troisième étage, un tailleur à la mode. Au quatrième, un professeur démontre quelque théorème de géométrie à des jeunes gens qui se préparent à l'École polytechnique ou à l'École centrale. Le cinquième étage est divisé en deux habitations : d'un côté, la chambrette d'une ouvrière, avec des fleurs sur une petite terrasse; de l'autre, le logement d'un domestique.

L'autre maison est quelque part dans le faubourg Saint-Denis ou le faubourg Saint-Martin. Au rez-de-chaussée, un maître d'armes et un maître de danse; à l'entresol, un horloger et un libraire. L'art et l'industrie font bon voisinage, comme pour montrer l'influence que l'un a sur l'autre. Le premier étage est occupé tout entier par un marchand de tableaux, de bronzes d'art, d'objets de curiosité et (pour employer un mot tout parisien) de ces « bibelots » qui tiennent une si grande place dans la vie moderne. Au second, c'est le cabinet d'un dentiste, précédé de ce salon d'attente où chacun a passé ou passera à son tour. Le troisième étage est partagé entre un fabricant de jouets et un professeur de musique : est-ce bien un professeur, et n'avons-nous pas affaire plutôt à des amateurs qui vont exécuter un quatuor classique? Montons encore un étage : cinq femmes sont assises autour d'une table, et travaillent; elles s'occupent à la fabrication de fleurs artificielles, ou à quelque industrie analogue. Au-dessus, c'est l'atelier d'un photographe; et le voilà lui-même qui nous crie : « Ne bougez plus! » C'est, en effet, un coin de Paris que l'artiste a photographié pour nous, et la ressemblance est complète.

Il serait facile de nous montrer l'intérieur d'autres maisons, moins riches, mais non moins intéressantes : après le quartier de l'Opéra, après le quartier de la Bourse, si l'artiste voulait nous conduire dans quelque faubourg éloigné, nous ne craindrions pas de l'y suivre. Les ouvriers, repoussés du centre par la cherté de la vie, ont leurs quartiers à eux : en même temps que la division du travail parque de plus en plus les hommes dans une spécialité, il se produit quelque chose d'analogue dans les habitudes et les conditions de la vie. On s'éloigne les uns des autres, chacun va de son côté, on se connaît de moins en moins : ici, le quartier de la finance; là, celui du commerce; plus loin, les petits employés; plus loin encore, les ouvriers. Déjà, en 1872, dans une enquête sur les conditions du travail, le rapporteur de la Chambre de commerce de Paris s'exprimait ainsi : « La maison habitée bourgeoisement paraît être le milieu le plus favorable au bien-être de l'ouvrier et au développement des liens sociaux. L'ouvrier y vit dans de meilleures conditions d'hygiène. Il s'y respecte davantage, se moralise, et se rattache à la société qu'il apprend à mieux connaître. » Ces paroles nous avaient frappé il y a dix ans : elles sont aussi vraies, plus vraies peut-être aujourd'hui que jamais. Il serait à souhaiter qu'un même quartier, sinon une même maison, pût abriter le riche et le pauvre, le patron à un étage et l'ouvrier à un autre. Ainsi on apprendrait à se *mieux connaître*, selon le mot si juste du rapporteur de la Chambre de commerce de Paris; or, apprendre à se mieux connaître, c'est bien souvent apprendre à s'estimer et à s'aimer.

P. L.

LE PROFESSEUR D'AGRICULTURE

AU VILLAGE.

Suite. — Voy. p. 206.

Le dimanche suivant, tout le monde était exact au rendez-vous; la grande cuisine du père Martin était transformée : c'était une vraie salle de conférences.

Après les premiers compliments :

— Voici des voisins et des amis, dit le maître de la maison au professeur. Ils sont à peu près du même numéro que moi, faisant pas trop mal leurs petites affaires, mais entêtés, méfiants et bavards. C'est pourquoi ils me demandent la permission de vous dire tout ce qui leur passera par la tête.

— Très volontiers; cela me fait plaisir, car c'est la seule manière de savoir si je me suis fait comprendre.

Comment faire pour savoir ce que la terre demande? On sait ce qu'il faut donner à un animal sous peine de le voir dépérir. Mais la terre? C'est une grande sourde-muette qui laisse tout faire et tout dire, et se venge à son heure et à sa façon des mauvais procédés qu'on a eus à son égard.

Il y a moyen, cependant, de l'interroger et de la forcer à répondre.

On fait des *essais agricoles* aussi exacts que possible.

Un marchand (que je suppose honnête) vous offre un engrais dont le prix est tel qu'il en faudra employer pour trois cents francs sur un hectare. Achetez-en seulement un peu, pour vingt francs, par exemple. Il y en aura pour un quinzième d'hectare, soit 6 ares et deux tiers. Vous mesurez sur un champ deux parcelles toutes pareilles chacune de 6 ares deux tiers, ou vous les faites mesurer si vous n'êtes pas suffisamment arpenteur : l'instituteur vous fera très bien ce travail.

Sur l'une des parcelles ensemencée vous répandez l'engrais avec toutes les précautions indiquées par le marchand; vous choisissez un temps de pluie, et vous avez soin que l'engrais ne tombe pas en dehors de la parcelle.

L'autre parcelle, également en semence, vous servira de *témoin* : vous n'y mettrez aucun engrais et n'y ferez absolument rien, sinon de l'entourer de quatre piquets.

A la récolte, vous mettez à part, et vous pesez *bien exactement* sur une bascule, les produits des deux parcelles.

Ce n'est pas tout encore : s'il s'agit de blé, d'orge ou d'avoine, vous battez à part et vous pesez d'un côté la paille, de l'autre le grain.

Puis vous comparez. La parcelle avec l'engrais a-t-elle donné plus que l'autre? En général, elle aura donné plus; mais il faut que la valeur de cet excédent dépasse 20 francs; autrement vous seriez en perte.

Les effets de certains engrais se font sentir pendant plusieurs années. Dans ce cas, l'essai doit porter sur plusieurs récoltes; mais, en général, la terre doit payer dès la première année la valeur des engrais commerciaux qu'on lui a confiés.

Supposons que l'essai vous ait donné une augmentation de récolte très faible ou même nulle : il est possible que l'engrais soit de mauvaise qualité; mais il peut arriver que cet engrais ne convienne pas à votre terre.

Exemple : Une terre contient déjà suffisamment de phosphates; vous lui en donnez encore : que voulez-vous qu'elle en fasse? C'est une dépense inutile, car les plantes ne peuvent en prendre que juste pour leurs besoins, bien différentes des hommes qui souvent boivent fort au delà de leur soif.

Pour savoir ce qu'il faut donner à la terre, remarquons tout d'abord que certaines matières sont si abondamment répandues partout, qu'il est inutile d'en fournir aux plantes.

On peut réduire à quatre le nombre des matières indispensables à la culture, et qu'il faut rendre au sol sous peine de voir les récoltes s'amoindrir de plus en plus.

Ce sont : la *chaux*, la *potasse*, l'*acide phosphorique*, et l'*azote*.

Le fumier renferme tout cela et encore d'autres choses; mais les fortes récoltes ont plus tôt fait d'épuiser le sol que les fortes fumures de réparer les pertes.

C'est absolument de même qu'un homme qui travaillerait comme deux et qui mangerait comme un seul; il serait bientôt affaibli par suite d'insuffisance de nourriture.

Voilà pourquoi le fumier, qui suffisait très bien jadis, est devenu insuffisant avec notre régime de cultures à forts rendements.

Parlons d'abord de la chaux. Tous les sols sablonneux, comme aux environs de Fontainebleau, d'Orléans; tous les terrains granitiques, comme ceux du Morvan, de la Bretagne, ont besoin d'être largement *chaulés* ou *marnés*, parce qu'ils ne contiennent pas assez de chaux.

Pour chauler, on distribue la chaux vive par petits tas dans les champs; on la laisse s'*effleurir* toute seule, et on la répand à la pelle aussi également que possible. On peut aussi faire des hersages croisés avec une herse garnie de fagots d'épines.

— Nous savons tous chauler, dit l'un des voisins. Mais vous dites qu'il faut chauler pour donner de la chaux là où il n'y en a pas assez. Alors, pourquoi se trouve-t-on bien de chauler dans ce pays-ci, qui est bâti en chaux, si l'on peut dire? car toutes les pierres y font de la très bonne chaux quand elles sont bien cuites.

— Vous avez raison au fond. Mais la chaux vive et délitée à l'air profite mieux aux plantes que celle qui est contenue dans le sol. De plus, la chaux *dégraisse* ou *amaigrit* les terres naturellement trop grasses; elle les empêche de devenir aussi dures par les sécheresses et aussi molles pendant les pluies.

Le marnage donne à peu près les mêmes résultats que le chaulage; mais il faut s'assurer que la marne est de bonne qualité, et ne pas faire comme ce propriétaire qui avait pris pour de la marne une terre blanche tout à fait stérile, et en avait empoisonné ses champs au point de diminuer beaucoup ses récoltes, au lieu de les augmenter.

— Une terre blanche ressemble beaucoup à une autre. Comment reconnaître la bonne et la mauvaise?

— Il faut envoyer un échantillon à la station agronomique, qui a été fondée précisément pour fournir aux cultivateurs tous les renseignements utiles [1].

— Mais pourquoi le plâtre ne produit-il pas le même effet que la chaux? Nous savons bien que ce n'est pas la même chose. A l'école, l'instituteur a dit aux enfants (dans les *notions d'agriculture* qu'il leur donne) que le plâtre est du *sulfate de chaux*. Il devrait agir comme la chaux.

— L'action du plâtre est très différente de celle de la chaux. Elle n'est peut-être pas encore très bien expliquée, mais peu importe. Le plâtre excite la végétation des *légumineuses* (trèfle, luzerne, sainfoin); c'est un fait hors de doute, c'est le point essentiel.

— Oui, oui, le plâtre excite la végétation, si bien qu'il épuise les terres. Voilà quarante ans qu'on plâtre les prairies artificielles dans ce pays : aussi la terre n'en veut plus. Et si vous voulez qu'une luzerne réussisse, semez-la dans une terre qui n'en ait jamais porté.

— Le fait est vrai; mais ce n'est pas le plâtre qui épuise le sol, c'est la plante qui devient très vigoureuse, développe ses racines, et va chercher dans les moindres recoins du sol tout ce qu'il lui faut.

Votre luzerne est très forte, elle ruine le sol, c'est vrai; mais elle vous enrichit, ce que vous oubliez trop souvent.

Vous avez un garçon vigoureux, beau mangeur de soupe et toujours en appétit; mais il travaille presque comme un homme. Est-ce que vous ne l'aimez pas mieux comme cela que s'il était chétif, dégoûté de la nourriture, allant aux champs seulement pour se coucher à côté de l'ouvrage?

— C'est bien vrai; mais, en attendant, le plâtre qui enrichit les pères (je le veux bien) ruine les enfants. Car enfin si mon *héritage* avait été épuisé par le plâtre ou autres ingrédients, je serais maintenant un bien pauvre sire.

— Cela prouve tout simplement qu'il faut apporter à la terre autre chose que de la chaux ou du

[1] Voy., sur les Stations agronomiques, t. XLVIII (1880) de notre 1re série, p. 14 et 51.

plâtre. Et je vais vous citer une chose qui vous paraîtra incroyable, bien qu'elle soit parfaitement vraie et que chacun puisse la vérifier.

Des *agronomes* anglais très habiles, MM. Lawes et Gilbert, ont cultivé du blé pendant trente ans sans interruption sur le même sol, et ils ont eu constamment 30 hectolitres de blé par hectare. Je vous souhaite d'en récolter autant cette année, ainsi que les suivantes.

— C'est que la terre était très fertile, inépuisable même. On nous a déjà dit que les terres noires de Russie sont comme celle-là : le blé y revient chaque année, et l'on n'y met jamais d'engrais.

— C'est absolument différent, car les agronomes anglais ont procédé par comparaisons, poids et mesures. Ils ont gardé une partie de la même terre sans engrais, et l'ont cultivée absolument comme le reste : elle a donné des récoltes de plus en plus faibles. Avec le fumier seul, essayé sur une autre parcelle, l'épuisement était moins rapide, mais les récoltes diminuaient encore très vite. Au contraire, sur la partie fumée avec un *engrais complet*, la récolte restait la même, parce que chaque année l'engrais rendait à la terre ce que la récolte avait pris.

— Sans être trop curieux, ces messieurs les *agronomes* ont-ils fait fortune avec leurs cultures? Si l'on travaille pour ne rien gagner, ce n'est pas la peine d'être si instruit; car on ne fait pas plus que le plus ignorant des petits cultivateurs.

— MM. Lawes et Gilbert savent admirablement compter, et ils ont très bien établi, en tenant des comptes exacts de toutes choses, que la culture du blé leur donne un bénéfice régulier. M. Lawes a gagné des millions en vendant des engrais, mais pas à la façon du marchand dont le père Martin espère toujours tirer vengeance.

Il faut que tout bon cultivateur devienne agronome, c'est-à-dire qu'il fasse des essais avec mesures rigoureuses et poids exacts.

Voulez-vous savoir au juste ce que vaut le chaulage ou le marnage sur votre terre? Faites des essais comparatifs, et ouvrez un compte à chaque parcelle soumise à l'essai. « — Je t'ai donné tant sous forme d'engrais; que m'as-tu donné de plus que ta voisine qui n'a rien reçu, et que cette autre qui a été fumée à la manière ordinaire? »

Selon ce que la terre vous répondra, vous emploierez la chaux ou la marne, ou bien vous y renoncerez.

Nous vous entretiendrons aussi des autres matières nécessaires à la terre qui doit porter nos cultures.

GUIGNET.

Le Professeur d'histoire.

Le bon maître a de la méthode et de l'équité dans l'esprit, de la générosité dans le cœur : — de la méthode, pour se faire bien comprendre et aussi pour donner à l'enfant le sens de l'ordre et du classement des faits; — de l'équité, pour bien juger le passé; — un cœur généreux, pour animer le récit des belles actions, pour faire naître le sentiment sacré du patriotisme, pour faire goûter la moralité qui découle de l'enseignement de l'histoire.

GUSTAVE HUBAULT [1].

Longévité.

L'homme peut vivre 80 ou 90 ans; le chameau, 40; le cheval, 25; le bœuf, de 15 à 20; le lion, environ 20; le chien, de 10 à 12; le chat, de 9 à 10; le lapin vit 8 ans.

FOUILLES DU LOUVRE,

Dans la salle des Cariatides.

Le Louvre, comme beaucoup d'anciens palais, n'a pas de caves. Il en résulte, dans les salles du rez-de-chaussée, une humidité nuisible pour l'édifice et les objets d'art qu'on y expose. On a résolu d'obvier à cet inconvénient en creusant des caves après coup, afin d'établir dans le sous-sol, au moyen de larges soupiraux, un grand mouvement d'air qui sèche et assainisse.

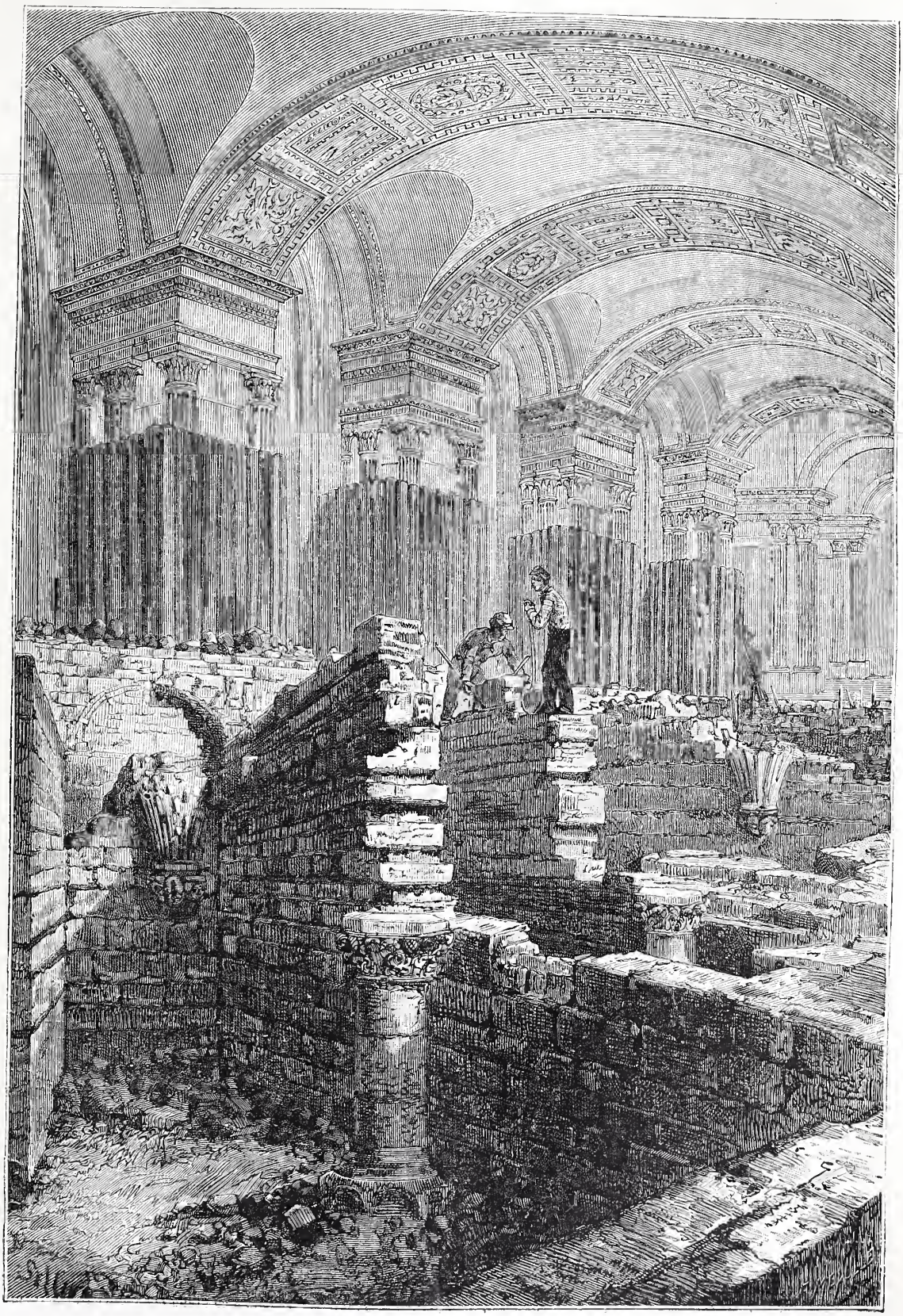
Les fouilles, dirigées par l'habile architecte du Louvre, M. Guillaume, ont eu lieu en 1882 et 1883, en commençant par la salle dite des Cariatides. L'ancien Louvre, le château féodal, formait, comme on sait, un carré qui n'était, en surface, que le quart du palais actuel. Deux côtés de ce carré sont dessinés en lignes blanches et noires sur le sol de la cour, avec les tours de l'enceinte et le donjon central, depuis les fouilles de 1865. Sur l'emplacement de la salle des Cariatides s'élevait, à l'ouest, la troisième face, et la quatrième, au sud, là où est maintenant la galerie de la Vénus de Milo. Les fouilles se continuent sous cette galerie, et l'on connaîtra ainsi tout ce qui subsiste de l'ancien Louvre.

Les fouilles de la salle des Cariatides représentées ici ont fait découvrir les restes importants d'une salle basse, à trois travées, et divisée en deux nefs que séparent deux gros piliers. Elle était adossée au mur d'enceinte, dont la base existe encore et porte la façade du Louvre vers le Carrousel.

Ces piliers trapus, les culs-de-lampe formés de têtes sculptées, les moulures des arcs-doubleaux, tout indique une construction de Philippe-Auguste, des premières années du treizième siècle. Cette salle était moins longue que la salle actuelle des Cariatides, et aussi un peu moins large. Le sol en est à cinq mètres au-dessous du niveau actuel. Les murs

[1] *De l'enseignement de l'histoire de France* (1883), par Gustave Hubault, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, auteur, avec M. Marguerin, des *Grandes époques de la France*, et d'autres ouvrages estimés.

transversaux indiqués dans la gravure sont postérieurs; ils datent sans doute des premières constructions faites par François Ier, car ils contiennent de nombreux fragments du Louvre féodal que



Fouilles de la salle des Cariatides, au Musée du Louvre.

ce prince avait en grande partie démoli. Pierre Lescot employa vraisemblablement, dans ces premières constructions souterraines, les matériaux provenant de ces démolitions. Ces murs ont disparu, et des voûtes recouvrent maintenant ce qui reste de la salle basse de Philippe-Auguste. On pourra néan-

moins la visiter, comme on visite une crypte, en descendant par un escalier à vis prolongé jusqu'au sol des caves, et qui date, dit-on, de Charles V. Tous les fragments intéressants trouvés dans les fouilles seront exposés dans cette crypte.

PERSIENNES ET JALOUSIES.

Origine de leur emploi en France.

Existe-t-il une différence, au point de vue technique, entre les *persiennes* et les *jalousies?* En d'autres termes, de ces deux expressions, qui désignent des espèces de contrevents à claire-voie dont les lames, par leur disposition oblique, repoussent les rayons du soleil, mais sans intercepter le jour, — en même temps qu'elles permettent de voir au dehors sans être vu soi-même, — l'une s'appliquerait-elle plus particulièrement que l'autre, soit aux appareils intérieurs, soit aux appareils à châssis mobile, soit à ceux dont les lames, mobiles elles-mêmes, sont susceptibles d'une inclinaison variable? Nous l'ignorons, et nous n'attachons à cette question qu'un intérêt très secondaire. Les mots *persienne* et *jalousie* ont toujours été ou sont devenus absolument synonymes dans le langage usuel, et l'usage, de nos jours, comme au temps d'Horace, est plus fort que les distinctions grammaticales, que les règles elles-mêmes (1).

Consultons maintenant l'étymologie.

On lit dans le *Grand Dictionnaire* de Larousse, au mot PERSIENNE, que « ce mot vient du vieux français *Persien*, Persan, sous-entendu fenêtre, fenêtre *persane*, espèce de châssis dont l'usage est une importation de l'Orient »; et dans celui de Littré : « Espèce de contrevent, ainsi dite de la *Perse*, pays d'où elle est venue en Occident. On disait *persien, persienne*, pour *perse* ou *persan*. » (2)

Quant à la JALOUSIE, Ménage (*Dictionnaire étymologique*) y consacre quelques lignes savantes : « Fenêtre trélissée, appelée à Toulouse *brescat* et à Poitiers *gervis*. De l'italien *gelosia*. » Il donne encore comme synonyme latin, *transenna;* mais ce mot n'indique qu'une fenêtre, une baie ouverte pour laisser passer le jour, et non une fermeture particulière, destinée à en graduer, à en tempérer la transmission.

Que les *persiennes* soient, en effet, usitées en Orient, et particulièrement en Perse, et que celles de ce pays aient donné leur nom à celles du nôtre, nous n'y contredisons nullement. Ajoutons que beaucoup de personnes supposent assez ingénieusement que les *jalousies*, qui servent au même usage que les *persiennes*, seraient ainsi nommées à raison du soin *jaloux* que prendraient les Orientaux de défendre l'intérieur de leurs maisons et surtout de leurs harems contre les regards indiscrets des passants. De là le nom de *sultanes* qu'on leur a aussi donné quelquefois. *Persiennes* et *jalousies*, ces deux vocables auraient donc à peu près la même origine, comme les objets qu'ils désignent ont la même destination.

Tout cela est assez connu.

Ce que l'on sait moins, c'est que l'usage des *persiennes* ou *jalousies* ne s'est répandu en France qu'à une date relativement récente; qu'il commença à Versailles, et que l'introducteur, ou plutôt l'inventeur du système, — car il le découvrit par une suite de tâtonnements et sans se douter le moins du monde qu'il contrefaisait l'Orient, — fut le jeune Antoine Duchesne.

Antoine Duchesne, né en 1708, à Paris, mort dans la même ville en 1795, est un des membres de cette dynastie des Duchesne qui a compté tant d'hommes de savoir et de labeur.

Il fut prévôt des bâtiments du roi. Il était en même temps architecte, peintre, écrivain. Il a laissé une quantité énorme de manuscrits ou plutôt de notes sur l'histoire des arts et des artistes à toutes les époques et dans tous les pays (30 gros in-4° au moins). Il avait projeté un grand dictionnaire encyclopédique de l'architecture qu'il ne put mener à fin. A ses notes sont jointes celles de son père et celles de son fils (1), le tout dans un désordre inouï.

Beaucoup de souvenirs et de renseignements de famille s'y trouvent mêlés.

C'est dans un de ces manuscrits que nous avons trouvé le renseignement anecdotique suivant sur les circonstances dans lesquelles il fit sa découverte.

C'était en 1727, à Versailles, à l'hôtel de Seignelai, rue de l'Orangerie. Sa chambre était au plein midi. L'éclat du papier, sous l'ardent soleil, l'empêchait de travailler; il ne distinguait plus les points de repère et voyait rouge. Il eut l'idée de disposer à l'intérieur de la fenêtre des feuilles de carton de la largeur des battants, en les divisant par bandes et les inclinant en abat-jour, au moyen d'un plein de quatre lignes faisant corps avec le carton aux deux extrémités. L'invention réussit à merveille. Il y voyait suffisamment, mais la chaleur continuait à l'incommoder. Il songea alors à exécuter le même appareil en bois et à l'appliquer au dehors. « Mais, dit-il, une certaine pudeur de jeunesse me retenoit; je craignois de me singulariser. Mon père

(1) Usus
Quem penès arbitrium est et jus et norma loquendi.
De Arte poetica.

(2) Bossuet, dans son *Histoire universelle*, parle de l'armée *persienne*.

(1) Son père, Nicolas Duchesne (1663-1748), avait été d'abord garde du corps du roi. Il devint plus tard prévôt des bâtiments royaux.

Il eut lui-même un fils, Antoine-Nicolas (1747-1827), géologue, botaniste, professeur, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et notamment de l'intéressant recueil *le Portefeuille des enfants*, auquel le *Magasin pittoresque*, dont il avait été le précurseur, a consacré un article (t. XLII, 1874, p. 189).

Les fils d'Antoine-Nicolas, Jean Duchesne (1779-1855), et Guillaume Duchesne, dit Tauzin (1785-1861), ont pris une grande part à la création du cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale, et le premier a publié sur les arts nombre d'ouvrages.

m'encouragea, me promit de payer les frais de mes contrevents à jour, et, en revenant d'une absence, je les trouvai placés à ma fenêtre. Mais le menuisier La Cour avoit voulu y mettre du sien, et avoit laissé un doigt de jour entre chaque lame, sous prétexte que j'aurois plus d'air. Mon père me donna raison et fit refaire le travail. La singularité que je redoutois m'attira une plaisanterie de la part de M. Gabriel, fils du premier architecte, et qui a depuis succédé à son père en cette qualité [1]. Un soir que je soupois avec lui chez M. de la Motte, il me dit d'un bout de la table à l'autre : « Monsieur Duchesne, qu'est-ce que ce poulailler que vous avez » à votre croisée? Élevez-vous des poulets? » Je rougis de l'apostrophe, et je lui répliquai modestement : « Ce poulailler que vous dites, Monsieur, » m'est fort commode; il me garantit des rayons » du soleil, me donne de l'air, et me permet de des- » siner l'architecture, ce que je ne pouvois faire » autrement. » M. Gabriel eut l'honnêteté de louer mon invention et s'en est servi lui-même, deux ans après, au château de Versailles, au cabinet de M. le Dauphin, exposé au midi, et à d'autres endroits. Je dois ajouter que cet architecte et d'autres ont renchéri sur ma découverte, et que des persiennes de toute sorte ont été placées à Versailles et à Paris. Je rends grâce à Dieu d'avoir imaginé pour moi quelque chose qui ait pu être utile aux autres hommes. Ils me l'ont rendu au centuple. »

Antoine-Nicolas Duchesne, dans son *Cicerone de Versailles*, de l'année 1804, avait donné une note relative à ce trait, que le Roy a reproduite dans son *Histoire de Versailles* (t. II, p. 301); mais elle énonce seulement que « c'est pour les fenêtres, au midi, du corps de logis entre les deux cours (de l'hôtel de Seignelai) que furent faits, en 1727, les premiers contrevents en lames inclinées, depuis nommés jalousies ou persiennes, par leur ressemblance avec certaines claires-voies des sérails de Perse, et que l'inventeur est Antoine Duchesne, son père, prévôt des bâtiments du roi. » Les détails, si modestement racontés par lui-même, de l'utile découverte faite par ce jeune homme de dix-neuf ans, méritaient d'être conservés.

L. DE LA SICOTIÈRE [2].

[1] Gabriel fils (1710-1782), un des architectes français les plus employés dans le dix-huitième siècle; connu surtout par l'achèvement du Louvre et par la construction de l'ancienne École militaire.

[2] M. de la Sicotière, bien connu par ses savantes recherches historiques, a écrit, dans le *Magasin pittoresque*, divers articles se rapportant surtout à la Saint-Barthélemy.

UN VASE ROMAIN ÉMAILLÉ.

On sait combien on a discuté déjà sur les origines de l'émaillerie. A qui doit-on attribuer l'invention de cet art? A-t-il été connu des anciens Grecs et Romains? Ont-ils attendu d'en avoir vu des modèles chez des peuples à peine civilisés pour le pratiquer à leur tour? Des volumes ont été écrits sur ce sujet en attendant les découvertes qui devaient trancher la question. En archéologie, une série de faits bien groupés, s'expliquant et se confirmant l'un l'autre, peut seule fournir des preuves contre lesquelles il n'y a plus d'argument. A notre avis, ces faits existent assez clairs et assez nombreux dès à présent, sinon pour ne laisser aucun point obscur dans l'histoire de l'émaillerie antique, au moins pour qu'on ne puisse plus douter que les Romains, et avant eux les Étrusques et les Grecs, ont possédé cet art, dont les secrets leur venaient peut-être d'Asie.

Longtemps pour tout témoignage on s'est contenté d'une phrase, constamment répétée, d'un rhéteur grec, Philostrate, qui vivait dans la première partie du troisième siècle de notre ère, à la cour de Septime Sévère et de Julia Domna. Philostrate est l'auteur d'un ouvrage intitulé *les Tableaux*, dans lequel sont décrites des peintures réelles ou imaginaires, et dans ses descriptions il s'est complu à montrer son savoir et son bel esprit. Un des tableaux représente une Chasse au sanglier. On y voit quatre cavaliers montés sur des chevaux de couleurs différentes : il y en a un blanc, un brun clair (alezan ou isabelle), un noir, et un quatrième rouge comme le pelage du renard ; leurs mors sont d'argent; ils sont marqués [1], et portent des phalères (ornements suspendus aux harnais) en or. « On dit, ajoute l'écrivain grec, que ces couleurs, les barbares voisins de l'Océan les étendent sur le bronze ardent, qu'elles s'y unissent, prennent la consistance de la pierre, et conservent les dessins qu'on y a tracés. » Il semble bien que Philostrate ait voulu parler ici de l'émail. Mais il en parle avec peu de connaissance; car l'émailleur n'étend pas ses couleurs sur le métal ardent, il les pose à froid, et quand il doit les fixer, il fait passer la pièce qui les a reçues par un feu assez vif pour fondre la matière vitrifiable, mais non pas assez pour fondre le cuivre. De plus, dans le passage cité, l'or et l'argent sont nommés sans distinction avec les couleurs qu'on obtient au moyen de l'émail. Il y a tant de confusion et d'obscurité dans cette phrase, et elle fait si peu corps avec la description, que l'on peut se demander si ce n'est pas une glose introduite par un copiste ou un commentateur, comme on en a signalé d'autres dans le même ouvrage.

Ainsi, ce Grec, qui vivait au milieu des raffinements du luxe romain, initié à toutes les choses de l'art et se plaisant à le montrer, aurait parlé des émaux des Barbares comme d'une nouveauté pour laquelle il ne trouvait pas de nom dans la langue de son temps. En faut-il conclure que ni les Grecs ni les Romains ne connaissaient encore d'émail d'aucune sorte? Quand bien même le texte, frêle appui de ce raisonnement, aurait toute l'au-

[1] Le mot employé (*stiktoi*) peut s'entendre de la marque que l'on appliquait aux chevaux de race, ou des taches de la robe, ou des couleurs mêlées à l'or et à l'argent dans les harnais.

thenticité et toute la précision désirables, il en résulterait seulement que l'on ne connaissait à Rome que de loin ces émaux qui, par la juxtaposition des couleurs dans les alvéoles du métal champlevé, présentent l'aspect d'une mosaïque. Quant à l'émail qui consiste en une pellicule posée sur du métal en relief, on en a plusieurs fois trouvé des exemples dans les bijoux provenant de très anciennes sépultures de l'Étrurie. Le Musée du Louvre en possède quelques-uns. Il en est de même des perles d'émail diversement colorées qui sont posées sur la surface du métal. On ne doutait donc plus, depuis un certain temps déjà, de la pratique avancée de ce genre d'émaillerie chez les Étrusques et probablement chez les Grecs. Récemment on a exhumé des tombeaux de la Crimée des bijoux ainsi émaillés, qui sont de travail purement grec et du quatrième siècle avant notre ère. Mais on se demandait encore si les anciens, Grecs, Étrusques ou Romains, avaient exécuté des émaux incrustés, semblables à ceux qu'on a rencontrés en France, en Angleterre, en Allemagne, et qui passaient pour l'œuvre des Barbares. Pourquoi, disait-on, les Romains, héritiers des secrets industriels de l'Étrurie, de la Grèce, de l'Égypte, de l'Asie, n'ont-ils pas eu recours à ce procédé, commode assurément, s'il leur eût été familier, afin de donner à leurs bijoux et à leur orfèvrerie l'éclat des pierres précieuses

Patère romaine émaillée trouvée à Pyrmont en 1863.

dont ils étaient si avides? Et pourquoi, quand ils en ont eu sous les yeux des modèles, n'ont-ils pas été plus empressés à les copier?

C'est peut-être qu'ils en possédaient alors d'autres plus perfectionnés. Que l'on songe à la prodigieuse habileté que les anciens avaient acquise dans toutes les parties de l'art du verrier, à la variété extrême de leurs productions en ce genre, aux dessins en verre coloré incrustés dans le marbre, qui servaient de revêtement aux murs de leurs palais, à leurs verres peints, aux pâtes vitreuses délicatement ciselées au moyen desquelles ils ont imité toutes les sortes de pierres précieuses, et l'on se demandera si, au lieu d'apprendre des Barbares le secret de fixer sur le bronze des couleurs vitrifiées, ils ne le leur ont pas plutôt enseigné. Les ouvrages pareils à ceux qu'on a rencontrés en si grand nombre dans les pays du Nord sont plus rares en Italie, peut-être parce qu'on en avait abandonné les procédés pour d'autres donnant des résultats plus parfaits. Mais on en a, en Italie même, trouvé de semblables. Ainsi, le Musée de Carlsruhe possède une plaque du bronze de cette provenance, où les cloisons de métal creusé, remplies d'émail bleu ou rouge, dessinent des branches de lierre. D'autres bronzes semblablement ornés ont été découverts dans d'autres contrées, mêlés à des débris antiques, dans le voisinage des établissements romains.

Des trouvailles multipliées faites successivement en France, en Angleterre, en Allemagne, de pièces émaillées qui se rapprochent par le style des productions de l'art classique, ne permettent plus guère le doute sur leur véritable origine. Nous en offrons ici un remarquable exemple : c'est une patère à manche plat qui fut pêchée, en 1863, au fond d'un bassin des eaux minérales de Pyrmont, et qui appartient au prince de Waldeck-Pyrmont. Le vase est extérieurement décoré de six compartiments, chacun formant un encadrement pentagone rempli d'enroulements, dans lequel est inscrit un ornement de feuillage. Une triple feuille de lierre garnit les écoinçons, et une guirlande de même nature serpente sur la face supérieure du manche. Tous les ornements sont dessinés par un cloisonnage réservé en creusant le métal, et les vides ont été remplis d'émail vert clair dans les feuillages, et partout ailleurs bleu-lapis. On a reconnu aussi quelques traces d'émail rouge, à moins que l'on n'ait pris pour de l'émail la substance qui servait de dessous destiné à rendre plus facile l'adhérence des émaux. Cette décoration est des plus élégantes, et l'effet des tons bleu et vert de l'émail, à côté du fond doré du bronze, est aussi harmonieux que riche. Quant à la forme très simple et très pure de la patère, elle était déjà connue par un grand nombre d'autres vases semblables, destinés à puiser dans les cratères le vin des libations.

E. Saglio.

Travail.

Les dieux nous donnent tous les biens au prix du travail. Epicharme.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

ALONSO SANCHEZ COELLO.

Musée de Madrid. — Portrait de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, par Sanchez Coello.

Alonso Sanchez Coello, un des premiers portraitistes de l'école espagnole, naquit à Benifayro, dans la province de Valence, au commencement du seizième siècle (de 1515 à 1520). Il mourut à Madrid, en 1590. Cet artiste, peu connu en France, figure à tort, dans plusieurs dictionnaires historiques, comme « peintre portugais. »

Le peu que nous savons de la vie de Coello se trouve dans l'ouvrage de Cean Bermudez, bien connu de tous ceux qui ont écrit sur l'école espagnole [1], et dans un passage de Francisco Pacheco, qui n'est pas sans intérêt au point de vue historique. Pacheco, parlant des peintres qui ont obtenu la protection et l'amitié des grands, arrive aux relations de Coello et de Philippe II, et il en fait un tableau aussi honorable pour le roi que pour l'ar-

[1] *Diccionario histórico de los mas ilustres profesores de las bellas artes.* Madrid, 1800, 5 vol. in-8.

tiste : « Philippe II, dit-il, le logea dans une belle maison communiquant avec le palais par un passage secret dont lui seul avait la clef. Souvent, en costume du matin, il se rendait chez le peintre, qu'il trouvait à table avec les siens : il leur défendait de se lever quand ceux-ci voulaient le saluer comme leur roi. D'autres fois il surprenait Coello dans son atelier, et, s'approchant par derrière, il lui mettait les deux mains sur les épaules et exigeait qu'il continuât à peindre devant lui. » (1)

Coello, suivant le rapprochement très juste qu'a fait quelque part M. Viardot, eut, à la cour de Philippe II, le rôle et la haute situation que Velasquez devait avoir plus tard à la cour de Philippe IV. L'atelier de notre peintre était le rendez-vous des plus grands personnages de l'entourage du roi : on y voyait l'archevêque de Tolède, l'archevêque de Séville, les ambassadeurs étrangers. Parmi les amitiés illustres que Coello sut gagner, il faut citer celle de don Juan d'Autriche.

Élève du Flamand Antonis Mor (ou Moro), plus âgé que lui de quelques années seulement, Coello a laissé des portraits qui, par leur sévère allure et leur grand air, rappellent ceux de son maître. Ce qui frappe surtout, dans ses œuvres, c'est la rare simplicité de l'exécution. On l'a comparé à Holbein, à Clouet, à Moro, et on a dit avec raison : « Comme ces maîtres, Coello sait évoquer tout le caractère de ses modèles, toute leur individualité, sans le moindre effort, sans même que la toile laisse seulement transparaître le procédé d'exécution. » (2)

Cean Bermudez nous donne quelques détails intéressants sur les habitudes de travail de Coello. Avant de faire un portrait, il étudiait longuement la personne dont il avait à reproduire les traits; il observait les jeux de physionomie, l'expression, l'attitude, les mouvements, tout le caractère de l'individu, et il en composait peu à peu une sorte d'image idéale. Quand cette image lui apparaissait assez nette et précise, il s'enfermait dans son atelier, et, ne consultant que ses souvenirs, commençait à peindre. Il faisait ainsi une première ébauche, toujours ressemblante et vivante, qu'il corrigeait ensuite et finissait ayant le modèle sous les yeux.

Coello avait suivi son maître Moro à la cour de Lisbonne. Il y était en haute estime et réputation, quand Philippe II l'appela auprès de lui. Ce prince le chargea d'exécuter plusieurs tableaux religieux pour l'Escurial; mais Coello est surtout remarquable comme peintre de portraits. On admire, au Musée de Madrid, le portrait de don Carlos, celui de l'infante Catherine, et celui de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie (fille de Philippe II), dont nous donnons une gravure.

Il faut éviter de confondre, comme on le fait quelquefois, Sanchez Coello avec Claudio Coello, peintre du dix-septième siècle, non sans mérite, mais bien inférieur à son devancier.

PAUL LAFFITTE.

(1) *Arte de la pintura*. Séville, 1649, in-4°. — Sur Pacheco, peintre et écrivain, consulter les Tables de la Ire série.

(2) *Histoire des Peintres*, de Charles Blanc (article de M. Paul Lefort).

TRANSFORMATION POSSIBLE DES VICES.

... L'homme est orgueilleux, il est avare, il est envieux, il est colère... la nature, en lui donnant l'existence, ne lui a imposé d'autre loi que d'abonder en lui-même.

Et cependant toutes ces particularités instinctives peuvent tourner, si l'homme le veut, au profit de sa grandeur morale. Il lui suffit de les éclairer du jour nouveau que répand dans son âme le sentiment de sa destinée, et d'en faire des mobiles après les avoir transfigurées.

... A la brutale intempérance succède le juste entretien de toutes les facultés du corps, si utiles à la paix spirituelle et à la liberté.

... La paresse n'est plus que le refus d'un excès d'occupations qui priverait l'intelligence des loisirs nécessaires à la contemplation des objets supérieurs. L'orgueil devient le ferme respect que doivent inspirer à tout mortel la conscience, non point de ce qu'il est, mais de ce qu'il est appelé à devenir, et la noble ambition de s'élever au-dessus de toutes les majestés de la terre. L'envie devient l'émulation; l'avarice, le désir d'acquérir des biens, non seulement dans l'ordre matériel, mais plus encore dans celui du cœur et de l'esprit, afin d'en tirer, en les répandant autour de soi, la plus grande jouissance dont ils puissent être la source; la colère, l'emportement contre le mal et la passion de le combattre à outrance.

Enflammée par la charité, excitée par les perspectives de l'immortalité, la nature humaine, même en se reconnaissant encore à demi baignée dans les eaux de l'animalité, n'est donc pas moins en mesure de rompre à jamais avec ces obscurs préliminaires pour prendre résolument son essor, et c'est en quoi consiste effectivement sa tâche dans cette vie mortelle. (1)

LA CARTE INDUSTRIELLE DE LA FRANCE.

La carte gastronomique de la France, publiée dans la première série (tome XV, page 269), nous a donné l'idée de la carte industrielle qui paraît dans ce numéro. On ne pouvait songer, dans un cadre si étroit, à tracer un tableau complet de la production française : on a essayé d'indiquer les industries spéciales les plus importantes, de marquer ce qui caractérise une ville ou une région, de rappeler (pour employer une expression technique) les principaux *centres manufacturiers* de notre pays. Il serait facile de signaler plus d'une

(1) Jean Reynaud, *Esprit de la Gaule*.

lacune dans un tel travail : on a voulu montrer, à grands traits, ce qu'est l'industrie française, et rien de plus.

Il nous a paru utile de donner ici, par ordre alphabétique, la liste des principaux centres industriels de la France, en indiquant, pour chaque espèce d'industrie, le signe correspondant sur la carte :

Ardoisières (un toit). — Angers.

Armes. — Armes blanches et armes à feu, à Châtellerault et à Tulle; canons à Ruelle (Charente), Bourges et Tarbes.

Bière (un verre à bière). — Le Nord, le Pas-de-Calais, le Rhône.

Bonneterie (un bonnet ou un bas). — Rouen, Amiens, Troyes, Reims, Nancy.

Bougies (un bougeoir). — Lyon, Montpellier, Marseille.

Carrières (une roue de carrier). — Nord, Pas-de-Calais, Aisne, Yonne, Savoie, Alpes-Maritimes, etc.

Carrosserie (une voiture). — Caen, Bordeaux, Toulouse.

Chapellerie (un chapeau). — Bordeaux, Lyon, Nîmes, Aix.

Chaudronnerie (ustensiles de ménage). — Aurillac, et encore Lyon, Lille, etc.

Cloches (Fabrique de). — Toulouse.

Clouterie (un clou). — Valenciennes, Maubeuge, Charleville, Rugles (Eure), etc.

Constructions navales (un bateau sur chantier). — Dunkerque, le Havre, Cherbourg, Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Rochefort, Bordeaux, Marseille, Toulon.

Cordages (un câble roulé sur lui-même). — Dunkerque, le Havre, Bordeaux, et la plupart des villes maritimes; câbles métalliques à Angers.

Cordonnerie (un soulier). — Nantes, Angers, Blois, Niort, Limoges, Bordeaux, Toulouse, Nantua, Romans, Marseille.

Coutellerie (un couteau). — Langres, Châtellerault, Nontron (Dordogne), Thiers (Puy-de-Dôme).

Dentelles (un coussin à faire la dentelle). — Valenciennes, Arras, Saint-Quentin, Chantilly, Alençon, Caen, Bayeux, Arlanc, le Puy,

Distilleries (un alambic avec serpentin). — Nord et départements voisins.

Draps (une redingote). — Nancy, Sedan, Abbeville, Louviers, Elbeuf, Lisieux, Caen, Saint-Lô, Châteauroux, Limoges, Carcassonne, Mazamet (Tarn), Lodève, Nîmes.

Eau-de-vie de vin (un alambic, et à côté une grappe de raisin). — Saintes, Cognac, région de l'Armagnac, département de l'Hérault.

Épingles (une épingle). — Laigle, Rugles.

Faux (une faux). — Saint-du-Tain.

Filature et tissage (un rouet pour la filature, une navette pour le tissage). — Départements du Nord, de la Somme, de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne, des Côtes-du-Nord, du Finistère, de la Mayenne, de Maine-et-Loire, de la Sarthe, de la Loire, du Rhône, de Vaucluse, des Basses-Pyrénées, etc.

Ganterie (un gant). — Lunéville, Chaumont, Niort, Grenoble, Milhau.

Horlogerie (une montre). — La région de l'Est, notamment Besançon (Doubs) et Morez (Jura).

Horloges en bois (une horloge dite *coucou*). — Gerbevillier (Meurthe-et-Moselle), Foncine-le-Haut (Jura).

Houille (un puits de mine, où la benne est figurée en noir). — Anzin, Lens, Littry, Commentry, Saint-Étienne, Aubin, Carmaux, la Grand'Combe, Graissessac.

Huile (une burette). — Huile de graines : Nord, Pas-de-Calais; — Huile d'olive : Gard, Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes.

Imprimerie (une presse). — Industrie qui se retrouve dans toutes les villes de quelque importance : on peut citer notamment Corbeil, Coulommiers, Tours, Rennes, Limoges, Lyon, Avignon, etc.

Industries chimiques, produits chimiques, etc. (une usine). — Lille, Rouen, Cherbourg, le Conquet, Chauny, Lyon, Montpellier, Marseille, etc.

Instruments de musique (un violon). — Mirecourt, Nancy, Bordeaux, Toulouse.

Ivoire (une tête d'éléphant). — Dieppe.

Jouets (un polichinelle). — Lunéville.

Machines à vapeur (une locomotive). — Fives-Lille, le Havre, Indret, le Creusot, etc.

Machines agricoles (une charrue). — Abilly (Indre-et-Loire), Nantes, Liancourt, etc.

Marais salants. — Sur l'Océan, le Morbihan, la Loire-Inférieure, la Vendée, la Charente-Inférieure; — sur la Méditerranée, les Pyrénées-Orientales, l'Aude, l'Hérault.

Métallurgie du fer (un haut fourneau). — Lille, Maubeuge, Dunkerque, Marquise (Pas-de-Calais), Montataire (Oise), Charleville, Carignan, Champigneulle, Bar-le-Duc, Vassy, Bains, Aillevillers, Audincourt, Fraisans, Champagnole, Châtillon, Vierzon, Bourges, Mareuil, Larivière, Fourchambault, Commentry, le Creusot, Saint-Étienne, Rive-de-Gier, Saint-Chamond, Firminy, Allevard, la Voulte, Decazeville, Alais, Labouheyre, le Boucau (près de Bayonne).

Métallurgie du plomb (un four). — Le Havre, Coueron (Loire-Inférieure), Pontgibaud, Marseille.

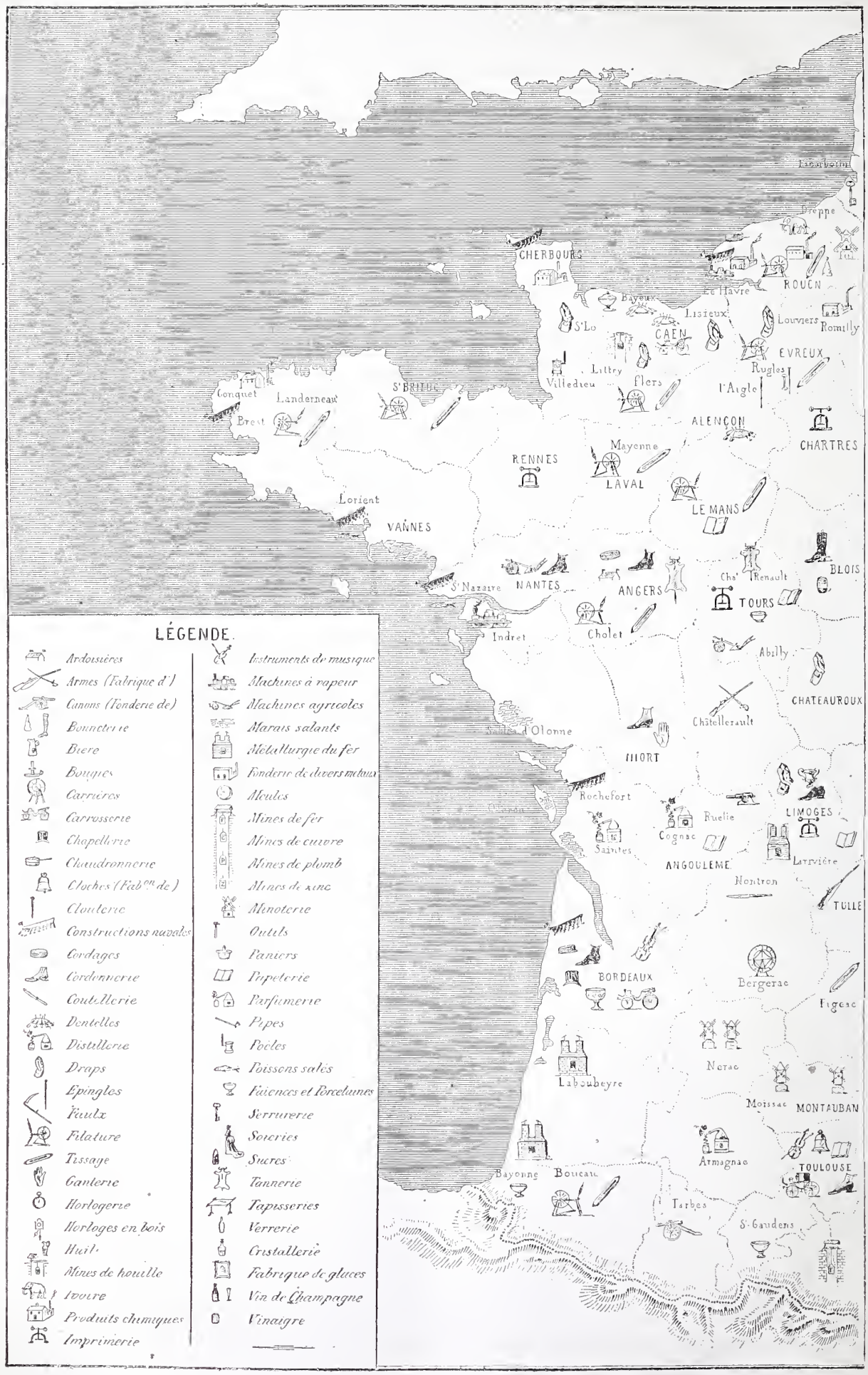
Métallurgie du cuivre (un four). — Biache (Pas-de-Calais), Romilly, Imphy, Avignon.

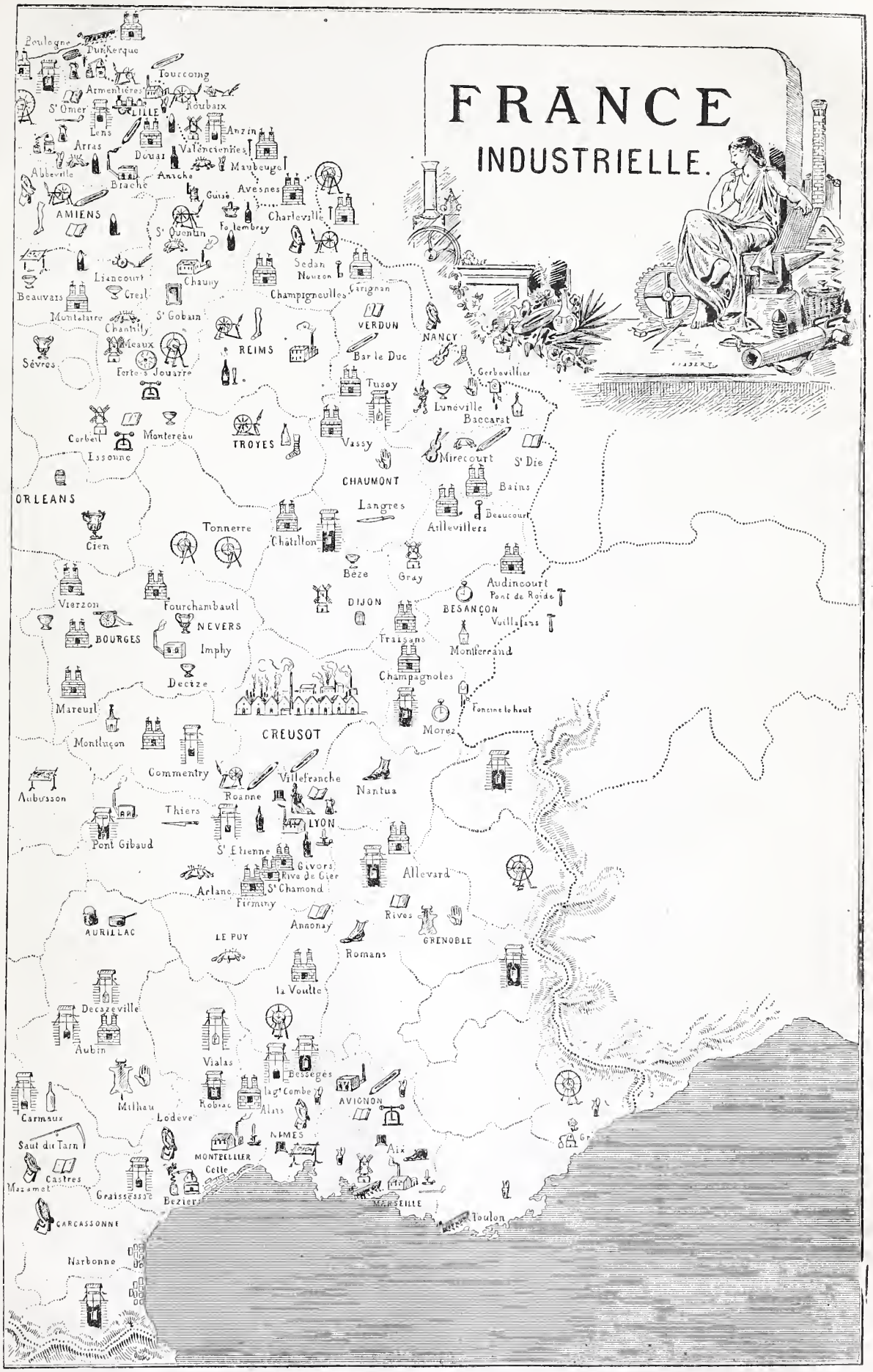
Mines de fer (un puits de mine avec la lettre F). — Pas-de-Calais, Meuse (Tusey), Côte-d'Or (Châtillon), Meurthe-et-Moselle, Haute-Marne, Haute-Savoie, Isère (Allevard), Ariège, Gard, Pyrénées-Orientales, etc.

Mines de plomb (un puits de mine avec la lettre P). — Pontgibaud, Vialas, divers gisements dans les Hautes-Alpes.

Mines de zinc (un puits avec la lettre Z). — Robiac, dans le Gard.

Minoterie (un moulin à vent). — Lille, Corbeil,


CHERBOURG
Dreppe
ROUEN
Le Havre
Bayeux
Lisieux
S'Lo
CAEN
Louviers
Romilly
EVREUX
Rugles
Littry
Villedieu
Flers
l'Aigle
Conquet
Landerneau
S'BRIEUC
Brest
ALENÇON
CHARTRES
Mayenne
RENNES
LAVAL
Lorient
LE MANS
VANNES
BLOIS
Chât Renault
S'Nazaire
NANTES
ANGERS
TOURS
Indret
Cholet
Abilly
CHATEAUROUX
Châtellerault
Olonne
MORT
Rochefort
Ruelle
LIMOGES
Cognac
Saintes
ANGOULEME
Larrvière
Nontron
TULLE
BORDEAUX
Bergerac
Figeac
Nerac
Laboubeyre
Moissac
MONTAUBAN
Armagnac
TOULOUSE
Bayonne
Boucau
Tarbes
S'Gaudens
LÉGENDE.
Ardoisières
Armes (Fabrique d')
Canons (Fonderie de)
Bonneterie
Biere
Bougies
Carrières
Carrosserie
Chapellerie
Chaudronnerie
Cloches (Fab^on de)
Clouterie
Constructions navales
Cordages
Cordonnerie
Coutellerie
Dentelles
Distillerie
Draps
Epingles
Faulx
Filature
Tissage
Ganterie
Horlogerie
Horloges en bois
Huile
Mines de houille
Ivoire
Produits chimiques
Imprimerie
Instruments de musique
Machines à vapeur
Machines agricoles
Marais salants
Métallurgie du fer
Fonderie de divers métaux
Meules
Mines de fer
Mines de cuivre
Mines de plomb
Mines de zinc
Minoterie
Outils
Paniers
Papeterie
Parfumerie
Pipes
Poêles
Poissons salés
Faïences et Porcelaines
Serrurerie
Soieries
Sucres
Tannerie
Tapisseries
Verrerie
Cristallerie
Fabrique de glaces
Vin de Champagne
Vinaigre


FRANCE
INDUSTRIELLE.
Boulogne
Dunkerque
Tourcoing
Armentières
St Omer
LILLE
Roubaix
Lens
Anzin
Arras
Douai
Valenciennes
Abbeville
Aniche
Maubeuge
Braché
Guise
Avesnes
AMIENS
Charleville
St Quentin
Fontembray
Sedan
Nouzon
Liancourt
Chauny
Beauvais
Creil
Champigneulles
Carignan
Montataire
St Gobain
Chantilly
VERDUN
NANCY
Meaux
REIMS
Sèvres
Bar le Duc
Ferte-s Jouarre
Gerbevillier
Tusey
Lunéville
Baccarat
Corbeil
Montereau
TROYES
Vassy
Essonne
Mirecourt
St Die
CHAUMONT
Bains
ORLEANS
Langres
Beaucourt
Tonnerre
Aillevillers
Cien
Châtillon
Bèze
Gray
Audincourt
Pont de Roide
Vierzon
Fourchambault
DIJON
BESANÇON
Vuillafans
NEVERS
BOURGES
Fraisans
Imphy
Montferrand
Decize
Champagnoles
Mareuil
Fontaine le haut
Montluçon
CREUSOT
Morez
Commentry
Villefranche
Nantua
Aubusson
Roanne
Thiers
LYON
Pont Gibaud
St Etienne
Givors
Rive de Gier
Allevard
Arlanc
St Chamond
Firminy
Rives
AURILLAC
Annonay
GRENOBLE
LE PUY
Romans
la Voulte
Decazeville
Aubin
Vialas
Bessèges
Milhau
Robiac
lagt Combe
AVIGNON
Carmaux
Lodève
Alais
Saut du Tarn
NIMES
Aix
MONTPELLIER
Castres
Cette
Mazamet
Graissessac
Beziers
MARSEILLE
Toulon
CARCASSONNE
Narbonne

Meaux, Rouen, Dijon, Gray, Nérac, Moissac, Montauban, Marseille.

Outils (un marteau). — Pont-de-Roide, Vuillafans (Doubs).

Paniers. — Département de l'Aisne.

Papier (un livre). — Saint-Omer, Amiens, Essonne, les départements de Seine-et-Marne et de la Sarthe, Tours, Angoulême, Limoges, Rives, Annonay, Lyon, Toulouse, Castres, Avignon.

Parfumerie (un alambic, et à côté une fleur). — Grasse (Alpes-Maritimes).

Pierres meulières (une meule). — La Ferté-sous-Jouarre.

Pipes. — Saint-Omer, Marseille.

Poêles. — Villedieu, Guise.

Porcelaine et faïence (un vase ou une coupe). — Porcelaine, à Sèvres, Bayeux, Limoges, Vierzon, Decize, Saint-Gaudens; — faïence, à Lunéville, Beauvais, Choisy, Creil, Montereau, Bèze, Gien, Tours, Nevers, Bordeaux, Bayonne.

Poissons salés. — Saint-Nazaire, Lorient et les principaux ports de l'Ouest.

Serrurerie (une clef). — Escarbotin (Somme), Nouzon (Ardennes), Beaucourt près de Belfort.

Soieries (une robe). — Lyon.

Sucre (un pain de sucre). — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise, Aisne.

Tannerie (une peau). — Angers, Château-Renault, Grenoble, Milhau.

Tapisseries (un métier). — Beauvais, Aubusson, Nîmes.

Verrerie (une bouteille). — Aniche, Folembray, Montluçon, Montferrand (Doubs), Rive-de-Gier, Givors, Carmaux; — cristallerie de Baccarat; — fabrique de glaces de Saint-Gobain.

Vinaigre (un tonneau). — Blois, Orléans, Dijon.

Pendant que nous faisions le projet de cette carte industrielle, nos enfants s'amusaient à suivre notre travail, à deviner ce que chaque signe représentait, et nous y avons trouvé l'occasion d'une petite leçon de technologie à leur usage : si d'autres font de même, si cette carte peut être l'occasion d'un quart d'heure de causerie autour de la table de famille, si elle peut exciter chez nos jeunes lecteurs un peu de curiosité et d'intérêt, notre but aura été atteint.

PAUL LAFFITTE.

QUELQUES LOCUTIONS ET USAGES ARABES.

— Chez les Persans, on dit d'une parole irréfléchie que c'est une « parole mal cuite. » On lit aussi dans les auteurs qu'il faut « faire cuire et lever la pâte de la réflexion. »

— « Prier au lever du *Soheïl.* » — L'étoile Soheïl ou Canope, située à l'extrémité méridionale de la constellation Argo, dans l'hémisphère austral, étant toujours visible dans la péninsule Arabique, sert aux Arabes de point de repère pour indiquer le midi.

— Le vent d'est ou *saba* a reçu son nom de « vent de face » et de *kaboul*, parce que les musulmans s'orientent en se tournant vers le levant, ou parce qu'il est le plus frais et le plus agréable, ou bien parce qu'il souffle en face de la porte de la Kaabah.

— Le vent du sud est nommé *djenoub*, « vent de côté », du côté de bon augure, par opposition au *schimal*, « vent de gauche », vent du nord.

— Les Arabes donnent aux constellations de la Grande et de la Petite-Ourse le nom de *Filles du cercueil*, parce qu'elles leur paraissent avoir la forme d'un brancard ou d'une litière. Les trois autres étoiles de chaque groupe sont appelées « filles. »

— On désigne par ces mots : « le pilon du cou », l'âge de soixante à soixante-dix ans.

— Un manteau qui traîne brûle en enfer : raccourcis ton vêtement, de sorte qu'on voie tes talons. (Moberred.)

— On dit : « Plus gelé qu'une brebis galeuse », parce que, privée de sa toison, elle souffre plus qu'une autre des intempéries.

— On dit vulgairement de deux amis intimes : « Ils sont toujours à côté l'un de l'autre, comme les deux Aban. » Deux collines, l'Aban blanc et l'Aban noir, situées à l'ouest d'El-Hadjar, placées à deux ou trois milles l'une de l'autre, ont le même aspect, et se terminent par un pic pointu. Les géographes ne donnent le nom d'Aban qu'à l'une des deux.

— On appelle « les filles de la grande route », les embranchements qui prennent naissance d'une voie principale.

— Un proverbe dit : Sahban sans argent n'est qu'un Bakil; Bakil opulent devient un Sahban. On appelle quelquefois *Bakil* un bégayeur, et *Sahban Wail* un homme éloquent. Bakil, Arabe de Yad, comme on lui demandait le prix d'un chameau qu'il venait d'acheter, ouvrit la bouche, mais ne put remuer la langue, et tandis qu'il levait les doigts pour indiquer la somme, le chameau prit aussitôt la fuite. Sahban Wail, appelé comme arbitre entre deux tribus, parla pendant une demi-journée sans répéter une seule fois le même mot.

— La langue moissonne, la langue coupe comme une faucille.

— « Égalise tes paupières », c'est-à-dire Regarde naturellement.

— L'ombre se replie sur elle-même, c'est-à-dire décroît.

— Quatre-vingt-dix-neuf grains du chapelet musulman correspondent aux quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu.

SUR LA TRANSFORMATION
et l'équivalence des Forces.

On a cherché, de tout temps, à pénétrer les mystères de la nature et à en découvrir les lois : si quelques alchimistes se sont uniquement pro-

posé de fabriquer de l'or avec les métaux communs, beaucoup de chercheurs avaient des vues plus nobles et plus désintéressées. Travailleurs infatigables, ils s'efforçaient de trouver une corrélation entre les faits qu'ils parvenaient à découvrir. Efforts stériles! toute cette vieille science chimique disparut un jour au souffle d'un homme de génie.

I

Comment Lavoisier est-il parvenu à accomplir cette révolution dans les sciences expérimentales? En se laissant guider par le principe de l'indestructibilité de la matière. Incapable de créer un atome matériel, l'homme est impuissant à le détruire : tous les chimistes, tous les industriels réunis ne parviennent qu'à transformer les corps; la forme change, mais la matière reste, conservant son identité et son poids sous les aspects divers qu'elle prend dans les combinaisons. Aussi Lavoisier trouva-t-il dans l'emploi de la balance le critérium indispensable pour toute recherche sérieuse. Le charbon qui brûle est-il détruit? Pesez-le et pesez aussi le gaz qui se dégage dans sa combustion : 3 kilogrammes de charbon donnent 11 kilogrammes de gaz acide carbonique : la différence, 8 kilogrammes, a été empruntée à l'air, sans lequel le charbon ne pourrait brûler. La combustion n'est pas une destruction : c'est une transformation dans laquelle le charbon et l'oxygène de l'air conservent chacun leurs poids respectifs.

II

Le principe de la conservation et de la transformation de la matière a conduit la science au principe de la conservation et de la transformation de la force. La machine la plus parfaite ne crée pas de force, et la plus mauvaise n'en détruit pas une parcelle. De même que l'homme ou l'animal ne peut vivre ni travailler sans consommer, la machine ne peut produire sans dépenser : c'est un appareil de transformation de la force.

Pour vaincre les résistances appliquées à une machine et entretenir son mouvement, il faut employer une puissance, une force motrice empruntée aux moteurs animés, à une chute d'eau, au vent, à la vapeur. Trouver une machine qui serait à elle-même son propre moteur et qui n'exigerait pas de force étrangère, serait une bien belle découverte, mille fois plus utile que celle de la pierre philosophale. Celui qui trouverait le moyen de faire de l'or s'enrichirait, il est vrai, mais sans profit pour l'humanité; et l'or n'aurait d'ailleurs plus de valeur le jour où l'on parviendrait à en faire autant que l'on voudrait. La découverte d'une machine qui marcherait toute seule serait, au contraire, un bienfait pour la société : que d'objets utiles on pourrait fabriquer sans aucuns frais! C'est là le problème du mouvement perpétuel. Malheureusement c'est chose impossible, mais d'une impossibilité absolue; car 2 et 2 ne sauraient faire 5, et une machine ne rend jamais que l'équivalent de ce qu'elle dépense.

III

Il semble, au premier abord, qu'à l'aide d'une machine l'homme puisse accroître presque indéfiniment sa puissance. C'est une erreur dans laquelle tombent beaucoup de personnes. Elles ne se rendent pas compte que le travail contient deux éléments : la quantité de la résistance vaincue et le déplacement que l'on fait subir à cette résistance. Le manœuvre qui élève des fardeaux doit être payé non seulement en raison de la charge qu'il soulève, mais aussi en raison de la hauteur à laquelle il la fait monter. Archimède a bien dit qu'avec un point fixe et un levier il pourrait soulever le monde, mais il n'a pas dit de quelle hauteur il le soulèverait.

Élever de cinq centimètres seulement un bloc de pierre pesant 1 000 kilogrammes est un travail au-dessus de mes forces; mais si je casse la pierre en vingt morceaux de 50 kilogrammes, je puis opérer sur chacun d'eux successivement : le travail consistera à élever vingt fois 50 kilogrammes à 5 centimètres, ou, ce qui revient au même, 50 kilogrammes à vingt fois 5 centimètres, c'est-à-dire à un mètre. Un levier me permet de faire la même chose sans casser la pierre : avec une barre dont l'un des bras est vingt fois plus long que l'autre, j'enlève la pierre rien qu'en exerçant sur la grande branche un effort de 50 kilogrammes; mais pour faire monter la pierre de 5 centimètres seulement, il faut que l'extrémité du levier sur laquelle j'agis se déplace vingt fois plus. Dans toute machine, un changement analogue s'opère. Si l'on gagne en force, on perd en chemin parcouru, ou inversement : le travail reste toujours le même; il n'y a jamais de gain.

IV

Il ne saurait non plus y avoir perte de travail. La pierre que j'ai soulevée, et qui m'a coûté pour cela du travail, pourrait en effectuer un précisément égal en redescendant de la hauteur où je l'ai fait monter. C'est un travail de cette nature que l'on utilise dans les chutes d'eau. Une machine est en mouvement, un train de chemin de fer est lancé à grande vitesse : vouloir l'arrêter subitement est une chimère. Il faut que le travail dépensé pour mettre le train en marche soit consommé d'une façon ou d'autre. L'arrêt est-il brusque, le travail est employé à produire un effet destructeur : les vagons sont broyés, le bois est brisé, le fer tordu.

On parvient, il est vrai, à arrêter le train assez rapidement au moyen de freins appliqués contre les roues, et dans ce cas toute la puissance mécanique que le train possède semble disparaître. Il n'en est rien : elle s'est seulement transformée, et reparaît sous la forme de chaleur développée par le frottement des roues contre les freins. La cha-

leur produite dans le foyer de la locomotive s'était transformée en travail pour mettre le train en mouvement; la portion de ce travail restée disponible reprend la forme de chaleur quand on serre les freins.

V

Tout le monde sait qu'un corps vivement échauffé devient lumineux : la lumière n'est qu'une qualité particulière de la chaleur portée à un certain degré. Rien d'étonnant dès lors à ce que la puissance mécanique capable de se transformer en chaleur puisse également se transformer en lumière. Les étincelles qui jaillissent dans le choc du silex et de l'acier sont le résultat de cette transformation aussi bien que les gerbes éblouissantes de la lumière électrique. Ces foyers lumineux qui éclairent nos salles de spectacles, nos magasins, nos rues ou nos phares, doivent leur activité à de puissantes machines; la lumière qu'ils produisent correspond à la consommation d'une puissance mécanique considérable.

Sous combien d'aspects se présente cette force qui, dans ses transformations successives, est d'abord rayon de soleil et finit par devenir rayon de lumière électrique. Il y a quelques milliers d'années, sous l'action de la lumière solaire nécessaire à toute végétation, des plantes énormes croissaient à la surface de la terre : leurs débris formèrent la houille, qui recèle dans ses fragments cette puissance mystérieuse et cette vie qui existent dans la radiation solaire. Nous les avons mises en liberté en brûlant la houille : elles deviennent de la chaleur sous la chaudière de la machine, plus loin de la puissance mécanique, puis de l'électricité; enfin celle-ci, transportée à l'extrémité des conducteurs, est redevenue de la chaleur et de la lumière rappelant par son éclat son origine céleste.

VI

L'électricité ne semble être qu'un moyen de passage de l'action mécanique à la chaleur et à la lumière : elle produit des attractions, des répulsions, des effets calorifiques et lumineux; mais les phénomènes par lesquels elle manifeste sa présence ne sont pas d'un ordre nouveau. Franchissant avec une extrême rapidité les plus grandes distances, elle se montre à nous comme un moyen de transporter presque instantanément les forces d'un point à un autre. Le télégraphe électrique est fondé sur ce principe. Les forces mises en jeu dans cet appareil sont faibles, il est vrai; mais le jour n'est peut-être pas éloigné où l'on verra les machines les plus puissantes travailler à de grandes distances au moyen de câbles parcourus par l'électricité.

VII

En résumé, la force comme la matière est impérissable : nous ne pouvons ni la créer, ni la détruire, mais seulement la transformer. Elle semble disparaître parfois, mais c'est pour reparaître sous une autre forme sans perte et sans gain; de sorte qu'on peut établir une sorte d'équivalence entre les différentes manifestations de la force.

Il est démontré, par exemple, que le travail nécessaire pour élever 425 kilogrammes à un mètre de hauteur est juste équivalent à la quantité de chaleur employée pour échauffer 1 kilogramme d'eau d'un degré. Toutes les fois qu'il y a transformation de chaleur en travail, ou inversement, elle se produit dans cette proportion. Que de conséquences curieuses on a déduites de ce principe! Un projectile frappe un épais blindage : impuissant à le traverser, il s'arrête brusquement; la puissance mécanique se transforme en chaleur, et si je connais la vitesse du projectile, je puis calculer la température à laquelle il s'élève par l'effet du choc. Si la terre, cessant de parcourir son orbite, venait à tomber sur le soleil qui l'attire, la chaleur dégagée par ce choc effroyable serait capable de transformer tout notre globe en une vapeur subtile.

Une équivalence analogue existe certainement entre le travail mécanique et l'électricité ou la lumière, entre toutes les formes diverses que peut revêtir la force. Sa valeur n'est pas encore déterminée, mais elle le sera quelque jour : on pourra dire alors exactement combien de chaleur, d'électricité, de lumière, on peut produire, combien d'eau peut être décomposée, combien de fer ou de cuivre extraits de leurs minerais par l'emploi d'une force d'un cheval.

E. Lefebvre,
Professeur de physique au lycée de Versailles.

Le Travail de l'esprit.

Le travail de l'esprit est le meilleur et le plus salutaire repos du corps. Bouchardat.

LA MAIN FERMÉE.

ANECDOTE.

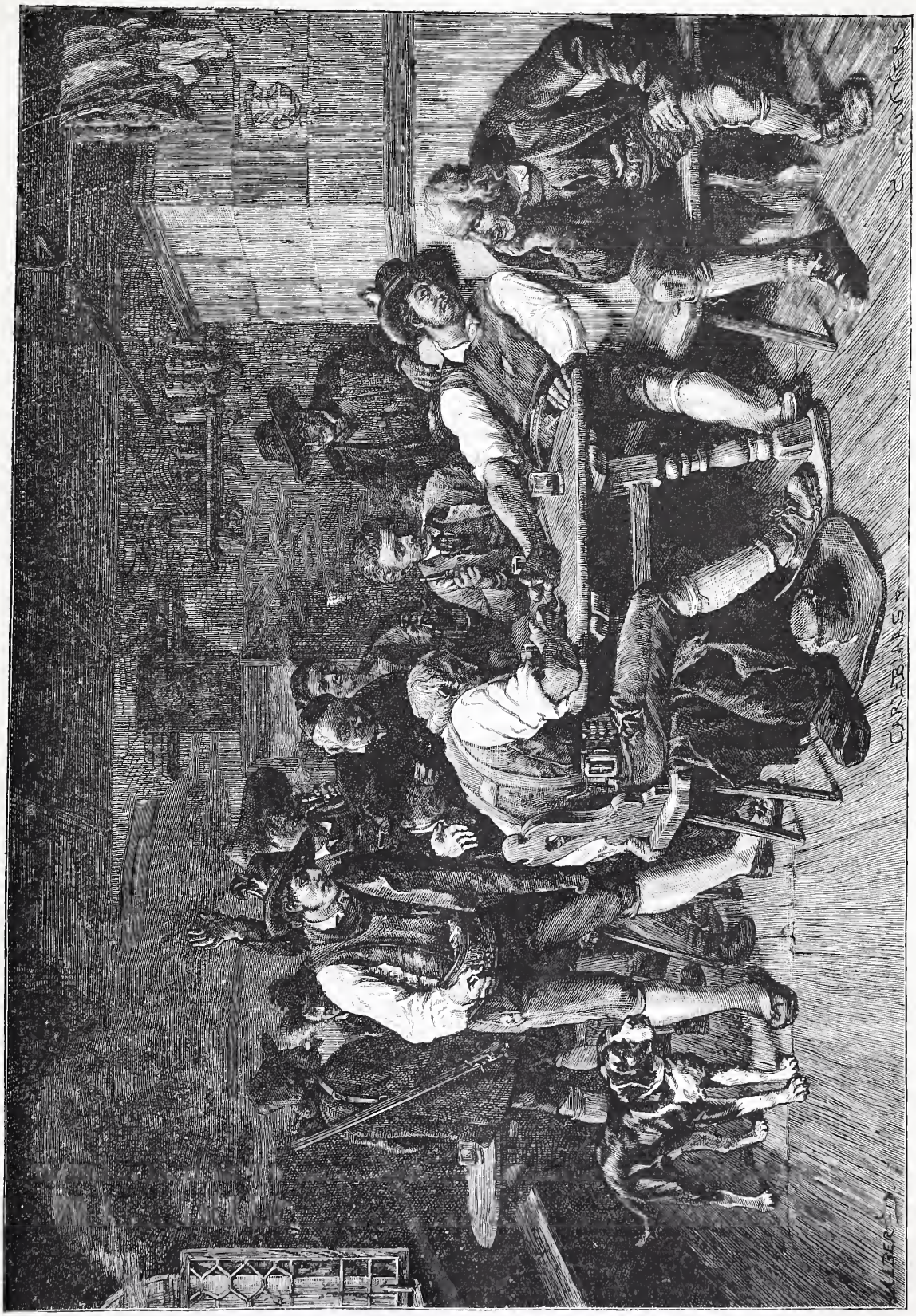
Il y avait ce jour-là nombreuse compagnie dans l'auberge de maître Yéri Bauer, à l'enseigne de *l'Aigle tyrolien*. C'était jour de marché, et les meilleurs tireurs des environs de Valberg avaient apporté leur gibier sur la place; puis, le gibier vendu, chacun était entré à l'Aigle tyrolien pour se rafraîchir. La conversation allait grand train, il y avait là des gens des villages dispersés dans la montagne, à plusieurs lieues à la ronde, qui ne se voyaient guère que les jours de marché : ils profitaient de l'occasion pour se raconter les nouvelles.

— Vous savez, dit un jeune homme, ce qui est arrivé à Manni Taffio; il a joué et perdu tout son avoir, et il a été obligé de s'enrôler, n'ayant plus ni champ ni maison.

— Ça devait finir par là, répondit un homme

l'âge, en secouant la tête : le jeu, voyez-vous, c'est la perdition de l'âme et du corps.

— Eh! interrompit l'hôte, ça dépend : il y a jeu et jeu, et il y a aussi manière de jouer. En y mettant de la modération... On peut bien, après tout, prendre une récréation honnête.



Les Joueurs. — D'après Blaas.

— Vous dites cela, maître Yéri, parce que le jeu mène les gens à l'auberge; ils s'y attablent, ils y boivent, et ils y restent : autant de gagné pour l'aubergiste. Mais pour ce qui est d'y mettre de la modération..... on n'a jamais vu un vrai joueur qui ne fût enragé dans sa passion. Une fois qu'on a pris l'habitude de manier ces maudits dés ou ces maudites cartes, on est ensorcelé pour le

reste de ses jours : rappelez-vous cela, jeunes gens!

Un des jeunes gens, vers qui l'orateur s'était tourné en finissant de parler, se crut obligé de protester.

— Vous prêchez dans le désert, maître Hans, dit-il en riant; ne voyez-vous pas que nous sommes tous chasseurs? Les chasseurs ont bien autre chose en tête que les dés et les cartes! Gravir les pics, escalader les roches, côtoyer les précipices, tirer l'aigle au vol et le chamois à la course, voilà ce qui les occupe. Quand on a l'habitude de respirer à pleins poumons l'air vif de la montagne, et de ne voir que le ciel au-dessus de sa tête, croyez-vous qu'on aime à s'enfermer dans une salle d'auberge pour y manier des petits morceaux d'os ou des carrés de papier crasseux? On y vient un instant pour boire si on a soif, ou pour y rencontrer des amis; mais jouer! fi donc! Parlez-moi des jeux de force ou d'adresse; à la bonne heure!

— Bien parlé, Toni! dirent les jeunes gens. Il a raison, maître Hans : il n'y a pas de joueurs parmi nous!

— De bons tireurs, tant qu'on voudra!

— Et des coureurs!

— Et des sauteurs!

— Et des lutteurs!

— Une idée : si nous faisions un concours de tir, de saut et du reste?

— C'est cela! dépêchons-nous, car le temps est à l'orage, et nous pourrions bien être interrompus.

— Au revoir, maître Bauer; nous aurons soif quand nous reviendrons; vous pouvez nous préparer à boire.

Sur cette plaisanterie, les jeunes gens sortirent en riant, et il ne resta dans l'auberge que Hans, l'aubergiste et ses garçons, et quelques vieillards pacifiques qui ne se souciaient pas de se déranger pour un tir à l'oiseau ou une lutte à la course.

Ils devisaient paisiblement depuis quelque temps déjà, lorsque deux hommes âgés, deux frères, à en juger par leur ressemblance, entrèrent dans l'auberge, en secouant leurs vêtements mouillés.

— Voilà une belle pluie d'orage qui nous arrive tout d'un coup, dit l'un. Maître Bauer, nous venons vous demander un abri, s'il vous plaît.

— Vous êtes chez vous, maître Gaspard, et vous aussi, maître André; donnez-vous la peine de vous asseoir. Voilà un temps qui va nous ramener la jeunesse : un franc chasseur brave les averses quand il est en chasse, mais non pas quand il est au marché, et qu'il a mis ses plus beaux habits pour y venir.

— Vous avez raison, mon hôte, dit Gaspard, qui regardait à travers les petites vitres enchâssées dans du plomb. Voici une troupe de gaillards qui courent de ce côté; des isards ne courraient pas mieux.

La porte s'ouvrit, et les jeunes gens firent irruption dans la salle, se poussant et se pressant pour entrer tous à la fois, et se récriant sur l'orage et sur la pluie subite. Les plus mouillés allèrent se faire allumer une flambée dans la grande cheminée, et bientôt on ne les aperçut plus qu'à travers un nuage de vapeur. Les autres se rapprochèrent de l'hôte et se firent servir à boire, en attendant la fin de l'orage. Mais l'orage ne finissait point : c'étaient de vraies nappes d'eau qui tombaient toutes droites du ciel sans interruption.

— Voilà un temps où les cartes et les dés ont du bon, dit maître Yéri; vous conviendrez que tous vos jeux de force et d'adresse...

— Il y en a qu'on peut essayer dans une chambre, repartit Toni. Tenez, feriez-vous ceci?

Il prit un banc par le bout, d'une seule main, le souleva et le dressa en l'air. On applaudit à sa vigueur, et ses camarades cherchèrent à l'imiter.

— C'est maître André qui m'a appris ce tour-là, dit Toni; j'ai eu de la peine à y arriver.

— Et je ne le ferais plus maintenant, dit André : on vieillit! il y a déjà trois ans au moins que je te l'ai enseigné. Mais Gaspard fait quelque chose qui n'a l'air de rien, et qui est terriblement difficile : c'est le jeu de la *main fermée*.

— Voyons, voyons la main fermée! Maître Gaspard, entendez-vous votre frère?

— Oui, j'entends, j'entends bien! Le jeu de la main fermée? A votre service, mes enfants? Qui est-ce qui veut lutter avec moi? quelqu'un de fort!

Un robuste gaillard s'avança.

— Toi, Neubold? Assieds-toi là, d'un côté de la table; je me mets en face de toi. Ferme ton poing, comme cela; j'en fais autant. Le vainqueur sera celui de nous qui aura réussi à ouvrir la main de l'autre, en se servant d'une seule main; bien entendu qu'un doigt écarté n'aura plus le droit de reprendre sa place. Commences-tu, ou si c'est moi?

— Comme vous voudrez, maître Gaspard; ça ne doit pas être difficile d'ouvrir un poing fermé. Tenez-vous bien; j'aurai vite fait.

— Tu crois ça! dit Gaspard avec un sourire railleur. J'y suis; va, mon garçon!

Neubold donna sa pipe à tenir à l'un des spectateurs, et essaya d'ouvrir la main de Gaspard. Comme il tenait ses doigts serrés, le bonhomme! on n'eût jamais dit qu'un homme de son âge, dont les cheveux étaient tout blancs, pût avoir autant de force. Neubold essaya sur un doigt, sur un autre, passa au troisième, au petit doigt, qui était peut-être plus faible... tous étaient de pierre, de bronze, ou ce poing était taillé dans un bloc; impossible de séparer un doigt des autres. Tous les spectateurs, le cou tendu, regardaient avidement, et l'on entendait : « Il l'ouvrira! — Il ne l'ouvrira pas! » André, assis sur un banc, souriait.

— J'y renonce! dit enfin Neubold avec un grand soupir.

Il reprit sa pipe pour y puiser quelques bouffées de consolation; puis il ajouta :

— Maître Gaspard, vous êtes terriblement fort; mais je n'aurais jamais cru que ce fût si dur à ouvrir, un poing fermé!

— Ça dépend : il y a poing et poing; et puis il y

a manière de s'y prendre. Repose-toi, mon garçon; quand tu seras reposé, je te montrerai la chose.

Neubold acheva sa pipe, la rebourra, et la remit entre les mains du même spectateur complaisant. Puis il tendit son poing fermé vers Gaspard.

Le vieillard, sans paraître se donner beaucoup de peine, ouvrit un doigt, puis un autre, puis tous, en dépit des efforts de Neubold, qui se renversait en arrière pour lui opposer plus de résistance. Il ne s'y fatigua pas longtemps : en moins de minutes qu'il n'en faut pour l'écrire, il fut obligé de s'avouer vaincu.

— C'est égal, maître Gaspard, vous êtes terriblement fort! répéta-t-il, comme pour se trouver une excuse.

André se mit à rire.

— Allons, garçon, consolez-vous, et ne soyez pas boudeur; il en a battu d'autres que vous à ce jeu-là, et d'autres qui faisaient bien tout leur possible pour ne pas se laisser battre.

— Qui ça? demanda Neubold.

— Moi, par exemple!

— Alors, vous vous êtes amusés à lutter comme cela?

— Amusés... ça n'est pas le mot... Au fait, je peux bien vous conter cela; il pleut toujours. Vous savez que nous sommes jumeaux; donc, lorsque vint pour nous l'âge du service militaire, il n'y en eut qu'un d'appelé sur les deux. Seulement, vous comprenez, c'était bien égal à Sa Majesté l'empereur d'Autriche d'avoir dans son armée André ou Gaspard : nous pouvions donc choisir nous-mêmes, ou tirer au sort. Nous étions en guerre, à ce moment-là; mais ce n'était pas pour nous faire reculer : un Tyrolien n'est pas poltron. Seulement, nous étions mariés tous les deux depuis un an, et pères de famille depuis quelques jours : c'était là ce qui nous ôtait le goût d'aller nous faire tuer; et il n'y avait pas de raison pour que l'un y allât plutôt que l'autre. Gaspard voulait partir, moi je voulais qu'il restât; bien entendu, en cas de malheur, celui qui serait resté devait se charger de la veuve et de l'orphelin.

— J'ai une idée, dis-je à Gaspard : à l'armée, on a beaucoup de fatigue, surtout quand on va à la guerre; à cause de cela, il faut que ce soit le plus fort qui y aille, parce qu'il résistera mieux. Luttons donc tous les deux, et c'est le vainqueur qui devra partir.

— Accepté! répondit simplement Gaspard.

J'avais proposé cela, parce que je me croyais plus fort que lui; mais, ce jour-là, sa volonté augmentait sa force. Il sauta aussi loin que moi, courut aussi vite que moi, logea ses balles dans le trou des miennes, et à la lutte je ne pus jamais le terrasser; il est vrai qu'il ne me terrassa pas davantage. Nous nous arrêtâmes pour nous reposer.

— Nous sommes d'égale force, dis-je à Gaspard; ce n'est pas ainsi que nous déciderons l'affaire.

— Attends un peu, me dit-il : luttons à qui ouvrira la main de l'autre.

Nous nous mîmes comme vous êtes là, de chaque côté d'une table; et j'eus beau faire, je ne réussis jamais à ouvrir sa main; lui, il ouvrit la mienne... C'est pour cela qu'il alla à l'armée, qu'il fit la guerre, qu'il fut laissé pour mort dans un bois...

— Où je serais mort, en effet, interrompit Gaspard, si quelqu'un ne fût venu me chercher, me panser, m'emporter loin des batailles, me soigner ensuite nuit et jour. Si je suis ici pour jouer à la main fermée, c'est à André que je le dois. Il n'avait pas pu se tenir en paix au village, à s'occuper des femmes et des enfants.

— Que veux-tu? répliqua André, je n'étais pas tranquille; il me semblait que tu pourrais avoir besoin de moi. Les femmes et les enfants avaient tout ce qu'il leur fallait; je n'ai pas pu m'empêcher d'aller voir du côté où ton régiment se battait. Ça n'a pas mal tourné, du reste.

Les deux frères se serrèrent la main en se souriant amicalement. Puis, comme l'orage avait cessé, ils prirent congé de maître Yéri Bauer et de ses hôtes, qui se découvrirent avec respect sur leur passage.

J. C.

LA QUEUE DES CHINOIS.

Son origine. — A quel âge on prend la natte. — Calvitie. Queues postiches; leur prix. — Comment on les attache. — Anecdote.

Rien ne nous paraît plus bizarre, dans nos pays, que cette tresse tombante à laquelle nous distinguons les Chinois des Japonais, et nous avons peine à comprendre qu'au contact de notre civilisation occidentale cet ornement n'ait pas disparu de la tête au moins de ceux qui passent des années en Europe, dans nos écoles spéciales, dont ils ont dû adopter l'uniforme.

L'École d'application de Fontainebleau compte aujourd'hui des élèves chinois qui se distinguent autant par l'excellence de leurs études que par l'appendice dont il est ici question. Ils le roulent, pour le mieux dissimuler, sous un képi dont la hauteur dépasse tant soit peu, on le comprendra aisément, celle des coiffures de leurs camarades français.

Les gens d'une classe plus vulgaire ne tiennent pas moins à cette queue de cheveux : nous avons vu, dans un de nos cafés les plus connus, un Chinois en veste noire et tablier blanc servir les consommateurs et attirer sur une superbe natte qu'il portait en couronne les regards de jalousie de plus d'une Parisienne.

Objet du rire des uns, de l'envie des autres, cette manière dont les Chinois arrangent leurs cheveux date des guerres sanglantes que les Tartares Mandchoux firent au dix-septième siècle à la Chine, dont ils sont les maîtres depuis lors.

En jetant les yeux sur une carte d'Asie, on trouvera, entre la Corée et le territoire de Moukden,

une rivière appelée Ya-lou-kiang; en remontant à sa source on trouve les monts Tchang-pé-chan. C'est là le pays dont les Mandchoux d'aujourd'hui sont originaires. On donnait, au quatrième siècle, à ce territoire le nom de Y-leou, et les annales chinoises rapportent que les gens de ce pays tressaient leurs cheveux.

Dans les combats, cette tresse leur protégeait la nuque contre les coups de sabre; au passage des cours d'eau, ils y attachaient leurs arcs et leurs flèches. Cette coutume s'est conservée chez leurs descendants, que nous voyons une première fois maîtres de la Chine au douzième siècle. Chassés de leur conquête par les Mongols, ils reprennent possession du Céleste Empire en 1644. Les Chinois leur résistèrent longtemps; les massacres furent horribles de part et d'autre. Les Tartares, pour distinguer leurs amis de leurs adversaires, imposèrent leur mode de coiffure aux Chinois qui se ralliaient à eux.

Telle est l'origine de la natte.

Telle est aussi celle de la dynastie tartare mandchoue qui règne aujourd'hui à Péking.

On comprend, après ce que nous venons de dire, que les Chinois qui reprendraient le chignon qu'on portait sous leurs dynasties nationales seraient considérés comme rebelles et condamnés comme tels.

Lors de l'insurrection de Nanking qui se termina en 1864, les insurgés avaient renoncé à la coiffure tartare : aussi les qualifiait-on de *rebelles à longs cheveux*, non pas qu'ils les portassent plus longs que ceux qu'ils nattaient naguère, mais parce qu'ils ne se rasaient plus sur le devant de la tête.

C'est quand les enfants vont à l'école, c'est-à-dire vers l'âge de huit ou neuf ans, qu'on commence à leur tresser les cheveux. Avant ce temps, on les rase en ne laissant croître que quelques petites touffes, soit sur le sommet de la tête, soit au-dessus des tempes. Jusqu'à ce que la chevelure ait atteint le maximum de sa longueur, les jeunes Chinois laissent pousser sur la partie rasée, à la naissance de la natte, les petits cheveux destinés à être réunis au reste. En attendant, on les frise de manière à former une sorte d'auréole autour de la tête.

A moins que des raisons de santé dûment constatées empêchent les Chinois de se raser le dessus du front et des tempes, ce n'est qu'en signe de deuil qu'ils cessent de le faire. Leurs cheveux alors poussent dru et en brosse. Dans les mariages entre Tartares, il est d'usage de mêler ensemble la chevelure des conjoints pendant qu'ils se font réciproquement des vœux pour leur bonheur.

Dans l'âge mûr, les nattes du sexe fort, tout comme celles des dames européennes (si j'en crois les Chinois venus en France), ont besoin d'avoir recours à des postiches, d'autant plus faciles à assortir, qu'à part quelques très rares albinos, tous les Chinois ont les cheveux noirs.

Le commerce des cheveux existe donc là-bas comme ici avec toutes ses conséquences : des gens font métier d'approvisionner les coiffeurs, et, aux jours de foule, bien des tresses sont coupées, au grand chagrin de leurs propriétaires. Ces ablations sont maintenant d'autant plus fréquentes que, pour suffire aux demandes des dames occidentales, on a recours aux marchés de l'Asie. C'est ainsi qu'en 1881 on a exporté de Shang-haï, pour l'Europe et les États-Unis, *vingt-quatre mille neuf cent quarante-huit kilogrammes* de cheveux chinois, revenant à peu près à 3 *francs le kilogramme*.

Les Chinois font avec des cheveux une espèce de tissu qui sert à matelasser des cuirasses très appréciées de leurs officiers. Ce n'est certainement pas pour cet usage que tant de chevelures vont à l'étranger chercher dans la teinture ces reflets florentins si fort à la mode aujourd'hui.

Ce n'est que depuis peu de temps que les habitants de la *terre des fleurs* ont recours à nos préparations chimiques pour rendre à leurs cheveux le noir que l'huile de thé ne suffit plus à faire reluire.

En Chine, la calvitie est rare, même chez les gens d'un grand âge; mais lorsqu'elle est complète, on met une fausse tresse dont la perruque se plaque sur l'occiput et s'attache à la nuque avec un cordonnet passé dans une coulisse. Les bonzes, qui, comme on le sait, ont le crâne entièrement rasé, font usage de ces fausses nattes quand ils ont intérêt à dissimuler leur caractère religieux. — La fausse natte ainsi posée tient-elle bien? — Pour tenir, elle tient... mais pas très bien, comme on va le voir :

Un de mes amis, s'étant lié avec quelques fonctionnaires de Péking, exprima un jour le désir d'être reçu dans la famille de l'un d'eux. Que d'objections il y eut à vaincre! — Les Européens passent pour très méchants, et les dames auront peur. — Les voisins feront des *cancans*, ils dénonceront comme mauvais patriotes ceux qui frayent avec l'étranger, etc. — Notre Français songea donc qu'il y avait au moins de grandes précautions à prendre.

Quelques jours après, il avait trouvé le moyen de tout concilier, et faisait prier son ami chinois de venir le voir. Quelle surprise! ce n'était plus un Européen aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux habits étriqués. Tout cela avait disparu : la chevelure blonde avait fait place à un crâne bien rasé, luisant et bleuâtre, orné d'une superbe natte d'un noir de jais, qui avait coûté 28 francs; les yeux bleus étaient cachés derrière une énorme paire de lunettes de cristal fumé; quant aux vêtements, ils étaient à la dernière mode pékinoise : robe de crêpe crème, gilet et pantalon de satin broché bleu marine, bottes de satin noir; au lieu d'une canne, un charmant éventail que décorait une des plus suaves poésies du célèbre *Tou-fou;* et pour rendre cette transformation plus exacte encore, il avait fallu apprendre à marcher à la chinoise, en posant le pied à plat sur le sol; il avait fallu apprendre à se passer de mouchoir, à saluer à l'orientale, en un mot, refaire complètement, ou plutôt défaire complètement son éducation.

Grâce à tant de concessions, on n'hésita plus, on monta en voiture. Quelques instants après, mon ami était dans un salon où toute une famille chinoise se trouva bientôt réunie. Des bougies rouges éclairaient doucement l'assemblée. Invité à s'asseoir, X... crut, à travers ses lunettes sombres, pouvoir deviner derrière lui l'existence d'un siége... La déception fut cruelle! Mon ami roula par terre, tous ses accessoirs s'éparpillèrent, les besicles d'un côté, les faux cheveux de l'autre; ce n'était plus un Chinois, ce n'était pas un Européen, c'était quelque chose qui ne rappelait plus que de loin l'humanité telle que peuvent se la figurer les Chinoises, quelque chose qu'elles s'attendaient à voir se désarticuler de plus en plus. Elles poussèrent des hurlements et se sauvèrent; une petite fille de huit ans, toute ornée de pompons et de grelots, alla se réfugier dans une immense jarre de porcelaine. Il ne fallut pas moins que le départ de mon ami pour la décider à en sortir. — O instabilité des fausses tresses!...

G. D.

UN PEINTRE, A QUITO

(République de l'Equateur).

En 1862, un peintre très âgé nommé Salas (existe-t-il encore?) (1) était célèbre à Quito, où il résidait, et dans toute la république de l'Équateur. Un voyageur qui, à cette époque, le visita dans son atelier, fut surpris du nombre et de l'activité des élèves, la plupart très jeunes, qui, pressés les uns contre les autres, travaillaient sous sa direction. Il fut plus surpris encore lorsqu'il apprit que ces élèves étaient tous les enfants du vieil artiste. Il n'avaient d'autres modèles, pour les portraits ou les sujets de sainteté qu'ils se hâtaient de peindre, que des gravures ou des lithographies assez mauvaises. On peut bien penser qu'il ne sortait guère de chefs-d'œuvre de cet atelier de famille; cependant les commandes affluaient de toutes parts. Salas se vantait d'avoir couvert de peinture onze mille mètres

Un Atelier de peinture à Quito. — Dessin *inédit* de M. Ernest Charton.

(1) Nous apprenons en ce moment même qu'il n'existe plus. Un de ses fils et son gendre lui ont succédé; leur succès est égal au sien. Un voyageur connu par de très intéressantes relations, M. Charles Wiener, secrétaire d'ambassade, a visité récemment leur atelier. Leurs œuvres, principalement des portraits et des paysages, se vendent à des prix fort peu élevés; mais leur exécution est trop facile et rapide: on est obligé de dire qu'elles sont médiocres. On y reconnaît cependant de réelles qualités de coloris, de même que dans les peintures du

carrés de toile, et il ne comprenait pas dans ce chiffre toute la toile tant bien que mal coloriée par ses enfants. (1)

LETTRES INÉDITES DE M. DE LA MENNAIS.

(Nous devons des remerciements à M. Eugène Forgues, qui a bien voulu nous communiquer ces pages inédites de l'un des écrivains les plus éminents de notre siècle. Nous avons connu personnellement M. de la Mennais dès cette année 1834, et nous nous arrêtons souvent avec une sérieuse émotion au souvenir de ce que nous lui entendions dire alors d'élevé et d'éloquent, dans les entretiens du soir, sur les grandes questions religieuses et philosophiques que l'on cherchera vainement à bannir de l'âme humaine : ceux qui en ce temps-là ont vécu dans son intimité savent seuls tout ce qu'il y avait de puissant et de pénétrant dans sa parole.)

Fragment d'une lettre à M. de Potter.

La Chenaie, le 22 avril 1834.

Toutes les personnes, mon cher ami, qui liront votre écrit (2) avec attention et avec bonne foi, n'y trouveront pas, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions, un mot dont elles puissent se plaindre. Malheureusement, on ne saurait compter ni sur la bonne foi ni sur l'attention, et c'est pourquoi vous devez vous attendre à d'assez vives contradictions. Que vous importe, au reste? N'avez-vous pas la pleine conscience de la droiture de vos intentions, et le temps n'est-il pas pour vous? Il est impossible qu'à la longue les hommes ne comprennent pas la tolérance, telle que vous la définissez si bien, et s'ils s'obstinaient à ne la pas comprendre, il resterait encore, pour les y forcer, le dur enseignement des choses; car, de manière ou d'autre, la vérité triomphe tôt ou tard. Je crois tout à fait comme vous que la religion et la philosophie s'uniront dans une sphère plus élevée que celle où elles ont combattu jusqu'ici; ni l'une ni l'autre ne sera vaincue : elles sont toutes deux divines, et par conséquent immortelles toutes deux.

. . . . . .

F. DE LA MENNAIS.

A M. de la Gervaisais.

La Chenaie, 1er juin 1834.

Vous avez, Monsieur, parfaitement raison: ce sont surtout les sentiments de compassion, d'humanité, de sympathie, d'amour mutuel, qu'on devrait s'efforcer de ranimer parmi les hommes. L'écrit que vous avez la bonté de m'envoyer renferme là-dessus des choses excellentes, comme tout ce que l'âme a vraiment dicté. Attendu, toutefois, que la vie humaine se compose de deux choses, sentir et agir, il me semble que cet amour si nécessaire doit être ramené à quelque objet pratique, et qu'il est bon d'indiquer à ceux qui souffrent comment, *sans nuire à qui que ce soit*, et tout au contraire, ils peuvent cesser de souffrir, ou plutôt souffrir moins. Voilà ce que j'ai essayé, disant ce que Dieu me mettait au cœur, et peu soucieux de ce qu'on en penserait en un temps où la pensée même est aux ordres de toutes les passions. Plusieurs ont senti comme moi, pleuré, espéré avec moi; d'autres s'efforcent d'étouffer ma parole au milieu de leurs cris : je ne prendrai pas un masque pour leur plaire; je ne déserterai point la sainte cause de l'humanité; heureux, au contraire, de souffrir et, s'il le faut, de mourir pour elle.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon bien sincère attachement.

F. DE LA MENNAIS.

A M. Marandon de Montyel.

La Chenaie, 13 juin 1834.

Je vous dois, Monsieur, des remerciements pour la peine que vous avez bien voulu prendre de me faire connaître les divers jugements que l'on a portés sur mon livre (1). J'ai dû m'attendre à rencontrer des opinions de toute sorte; car, au milieu de tant de préjugés, de passions d'intérêts contraires, il est bien difficile que les hommes s'unissent aujourd'hui dans une même pensée; mais j'ai cru que tous ceux qui ont une âme pouvaient au moins s'unir dans un même sentiment, dans une sympathie compatissante, dans le saint amour de l'humanité. Si cet amour venait à s'éteindre, avec lui s'en iraient les espérances dernières, et il ne resterait plus à l'homme de bien qu'à se creuser vite une fosse et à s'y coucher silencieusement.

. . . . . .

Souvent beaucoup de lâcheté se cache sous le nom de sagesse. Je me défie de quiconque calcule trop... Rien de bon, rien de grand ne fut jamais fait sur la terre par suite d'un calcul de la raison. Ce qui sauve, c'est la foi, c'est ce je ne sais quoi de mystérieux et d'intime qui nous dit au fond de l'âme que, quelles que soient les difficultés, certaines choses doivent s'accomplir, et que le genre humain, guidé par la Providence, peut souffrir, sans doute, et souffrir beaucoup, mais ne saurait en définitive s'égarer dans ses voies : il y a de la paix dans cette croyance et de la force aussi. Hors de là, je ne vois rien que les chimères d'une fausse prudence, impuissante à changer l'avenir, et propre seulement à troubler le présent par son insensée résistance aux lois éternelles qui régissent les êtres créés par Dieu.

Je vous réitère, Monsieur, avec mes remercie-

père, dont quelques-unes sont conservées à Paris dans des collections particulières.

(1) *Quito*, par M. Ernest Charton, *Tour du monde*. 1867.

(2) *Éléments de tolérance à l'usage des catholiques belges*, par de Potter. E. F.

(1) Les *Paroles d'un croyant*, publiées en avril 1834. — E. F.

ments pour votre obligeance, l'expression de mes sentiments très dévoués.

F. DE LA MENNAIS.

LES OISEAUX ET LES INSECTES.

On a dit : — L'oiseau peut vivre sans l'homme, mais l'homme ne peut pas vivre sans l'oiseau.

Les pertes causées aux récoltes par les insectes s'élèvent chaque année à environ trois cents millions, sans que l'on comprenne dans ce chiffre les ravages du phylloxera.

Sans le secours des oiseaux, la destruction de tous ces ennemis est impossible : on les écraserait par millions qu'ils renaîtraient par milliards, tant est prodigieuse la fécondité des espèces malfaisantes.

Il y eut un temps où en Angleterre et en Hongrie on eut l'idée d'offrir des récompenses pour la destruction des moineaux ; mais l'erreur ne fut pas longtemps sans être reconnue, et l'on établit des primes pour les protéger.

L'Australie fait venir à grands frais de l'Europe des oiseaux insectivores destinés à défendre les végétaux.

Quelles que soient les déprédations de certains oiseaux dans les champs, elles sont compensées au centuple par la guerre qu'ils font à des ennemis de l'agriculture presque invisibles, mais innombrables et bien plus puissants qu'eux si on les laisse vivre.

Les naturalistes estiment que l'on détruit annuellement (les enfants surtout) 80 à 100 millions d'œufs d'oiseaux ; c'est par mille milliards qu'il faut compter les insectes qu'auraient dévorés les oiseaux nés de ces œufs ravis en pure perte.

Des préjugés répandus dans les campagnes résistent encore à ces faits attestés par toutes les sociétés d'agriculture. Beaucoup de cultivateurs cherchent, par exemple, à détruire les oiseaux de proie nocturnes, effraies, hiboux ou chouettes, et il est bien établi que sans ces nocturnes chasseurs, une quantité croissante de rongeurs deviendraient bientôt un fléau intolérable.

« Des notions d'histoire naturelle, dit l'auteur d'un livre excellent [1], répandues avec persévérance dans nos écoles primaires, sur tous les points du pays, des récompenses pécuniaires décernées aux élèves qui se seront signalés par la mise en pratique des leçons qu'ils auront reçues, et aux instituteurs qui auront le plus contribué à obtenir cet heureux résultat, modifieront les habitudes des enfants de nos communes rurales. Les petits maraudeurs, tous ces Attila imberbes, deviendront nos premiers auxiliaires dans l'utile croisade que je voudrais voir organisée. L'instruction rendra les pénalités inutiles. Un jour viendra où nul enfant n'ignorera la protection qui est due aux oiseaux. »

[1] *La Terre natale, impressions d'un campagnard*, par le baron Lafond de Saint-Mur, sénateur de la Corrèze. 1883.

L'Art.

Quelle merveille que l'art ! Quelle que soit la forme qu'il revêt, qu'il emprunte aux sens, aux couleurs, à la voix humaine, leurs immenses ressources, il ne poursuit qu'un but, à savoir, de rendre sensibles les idées, les sentiments, les aspirations qui dorment, invisibles, au fond de l'âme. Il les chante, les peint, les sculpte. Il ouvre devant l'esprit étonné des horizons nouveaux. Il nous permet de jeter un fugitif regard dans le monde spirituel. Il est le trait d'union entre le monde visible et le monde invisible. Oh ! mille fois heureux, mille fois privilégiés, ceux qui ont le pouvoir de nous élever au-dessus de nous-mêmes !

AD. SCHŒFFER [1].

Couches de sel inépuisables.

Dans une partie de la chaîne du Pandjab (Asie), le voyageur Wynne a mesuré des couches de sel représentant une masse de vingt-huit kilomètres cubes, assez pour subvenir aux besoins de tous les hommes pendant des milliers d'années. [2]

Question.

Bossuet a dit : « Comme il était naturel que le temps fît inventer beaucoup de choses, il devait aussi en faire oublier d'autres. » — « Mais il ne paraît guère probable, fait observer M. F. Bouiller [3], que des inventions importantes, au moins dans l'ordre des applications et de la pratique, aient jamais pu se perdre complètement. Toutefois, cela n'est pas absolument impossible. On peut bien concevoir que ce soit l'effet de tel ou tel triomphe de la barbarie, ou de tel ou tel cataclysme de la nature. »

BAS-RELIEF COMMÉMORATIF

du Concours ouvert en 1880 par M. Isaac Péreire.

« Le génie de la Science (ou peut-être de la Sagesse) console un ouvrier, accablé sous le poids de la misère, en l'invitant à regarder son jeune fils, dont le sort, grâce à l'instruction qu'il s'applique à acquérir, devra être plus heureux que le sien. »

Telle est la pensée exprimée dans le bas-relief reproduit par notre gravure : il a été frappé à la suite d'un concours que M. Isaac Péreire avait ouvert, au mois de février 1880, pour encourager

[1] *Au déclin de la vie*, ou *De la vie présente et de celle qui est à venir* par Ad. Schœffer. Paris, Grassart.

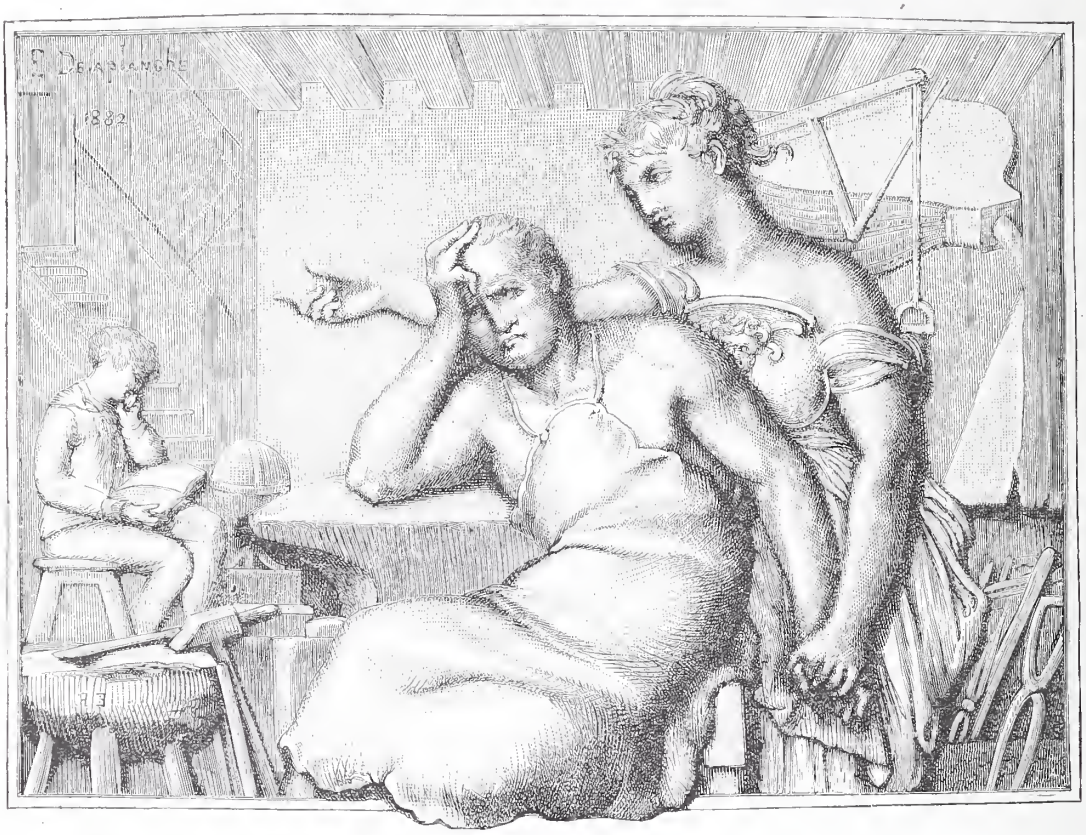
[2] Él. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*.

[3] *Morale et progrès*.

l'étude de questions relatives à l'extinction du paupérisme, aux développements de l'instruction publique, à l'organisation du crédit, à la réforme des impôts. Une somme de cent mille francs a été partagée, selon la volonté du fondateur, entre les auteurs des mémoires qui ont traité ces sujets importants avec le plus de succès [1].

Le nombre des mémoires, dont plusieurs ont déjà été publiés, s'était élevé à plus de huit cents. Quatre cents environ se rapportaient à la question de l'extinction ou de la décroissance du paupérisme; cinquante et un, à l'instruction publique; quarante-cinq, à la recherche du meilleur système d'impôts; seize, à l'organisation du crédit, etc.

Il est regrettable que M. Isaac Péreire n'ait pas assez vécu pour connaître les résultats de ce généreux concours. Sans doute il aurait eu à cœur de mener plus loin encore son œuvre. Il était du nombre de ceux qui ont depuis longtemps adopté cette maxime : « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Il serait peut-être permis de concevoir une devise plus parfaite encore, en ce qu'elle comprendrait toutes les classes de la société, les plus élevées n'ayant pas assurément moins besoin que les autres de faire des progrès incessants, et avant tout dans le développement du sentiment moral, sans lequel on ne saurait espérer pour l'humanité ni progrès durable ni bonheur. « La perfectibilité de l'espèce humaine, a dit Mme de Staël, est le grand œuvre de la morale. »



Le Fils de l'ouvrier, plaquette en bronze par M. E. Delaplanche (1882) [1].

[1] Aux premiers rangs des concurrents récompensés on remarque MM. Louis Baron, docteur en droit; Georges Vilain; Léon Alvarez; Costes; G. Manoz; Matrat; Houzier (question du paupérisme); — C. Hippeau, professeur honoraire de faculté; Gaucheux; Barbier; Arréat (question de l'instruction publique); — Léon Hiernaux; Émile Chevalet (question du crédit); — Louis Chauveau (question des impôts); etc.

Le jury du concours était composé de MM. Dumas, de l'Institut; Frédéric Passy, Garnier, H. Carnot, Édouard Charton, membres de l'Académie des sciences morales et politiques; Brisson (alors vice-président de la Chambre des députés); Camille Sée, député; Courcelle-Seneuil, conseiller d'État (depuis membre de l'Institut); Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; About, président de la Société des gens de lettres; Jourde, président du syndicat de la presse; Gal, de Parville, Schultze-Delitzch, Saletta.

[1] Largeur, 14 centimètres; hauteur, 10 centimètres. Un exemplaire de ce bas-relief a été envoyé, à titre de souvenir, à chacun des membres du jury.

ERRATA.

Page 84, colonne 1, ligne 9. — *Effacez le mot* madame. C'est M. Dacier qui a traduit Horace.

Page 118, colonne 2, ligne 20. — *Au lieu de* munie de claves, ornée de floches, *lisez* munie de claves ornées de floches.

Page 119, colonne 1, ligne 28. — *Au lieu de* partagés, *lisez* protégés.

— ligne 32. — *Au lieu de* Directeur, *lisez* Administrateur.

Page 171. — Transporter la dernière ligne de la colonne 2 en tête de la colonne 1.

Page 192, colonne 2, ligne 9 en remontant. — *Au lieu de* Professeur d'harmonie au Conservatoire national, *lisez* Professeur de composition musicale.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Abus (un) de langage, p. 134.
Abus des logements militaires au XVIe siècle, 150.
Académie (l') des inscriptions et belles-lettres, 92.
Acclimatation des animaux et des plantes, 373.
Air (l') traverse les murs, 351.
Aglaüs; un oracle, 382.
Aigle (l') d'or; notes de voyage, 128.
Ajournement, 59.
Alfa (l'), 84.
Amiel; Fragments d'un journal intime, 142.
Amour de l'humanité, 149.
Ancienne salle à manger, à Evron (Mayenne), 129.
André del Sarte et sa femme Lucrezia del Fede, 105.
Anvers (le Port d'), 4.
A peu près (l'), 163.
Après déjeuner, 44.
Apôtre (l') de la tempérance en Irlande; Théobald Mathew, 178.
Arachide (l'), 260.
Arbre (l'), à beurre, 292.
Aristote (Sur les portraits d'), 1.
Art (l'), 407.
Arthur Young; portrait par lui-même, 9.
Astronomie; le ciel en 1883, 15, 29.
Aventures (les) de M. Lambkin, gentleman, 351, 368.
— de Renaud de Châtillon, 103.
Averse (une), 152.

Bambou gravé de la Nouvelle-Calédonie, 340.
Bas-relief du concours Isaac Péreire, 407.
— dans l'église de Saint-Maurice, à Sens, 127.
Bataille (la) de Campaldino (1289), 224.
Béranger et le Dictionnaire de l'Académie, 162.
Bernard Délicieux, 81.
Bernard (Claude), 95, 113, 202.
Beurre (le) végétal, 292.
Bienfaisance (la) en Hollande, 313.
Bijou-reliquaire en émail de Catalogne, 296.
Boîte à médecine japonaise en laque d'or, 157.
Bonze (un) dans l'Indo-Chine, 285.
Botticelli; deux fresques au Musée du Louvre, 148.
Boutique (une) de jouets en Hollande, au XVIIe siècle, 240.
Bradfield-Hall, résidence d'Arthur Young, 141.
Brûle-parfums chinois, 189.
Budé (Guillaume), 363.
Budget (le) d'un jeune Parisien, 194.
Buttes Chaumont (les), 91.

Cachet d'un nabab, 216.
Café (un des bienfaits du), 75.
Caliga (la), 99.
Caligula et un cordonnier, 97.
Camoens; exactitude de ses descriptions, 263.
Campine (la), à Anvers, 5
Capitaine (un) à louer, 143.
Carnet de poche à secret, 23.
Carnet (le) d'un voyageur, 146, 209, 278, 295, 326, 334, 357.
Carte industrielle de la France, 394.
Cats (Jacob), poète hollandais, 219, 238.
Caverne de salanganes, à Java, 245.
Célèbre (le) chêne de Guernica (Espagne), 63.
Celtes (les), 142.
Centenaire (le) de la découverte des aérostats, 163.
Ce qu'on perd de papier, 292.
Ce qu'on peut croire des sacrifices humains chez les Gaulois, 35.
Cervantes et son Don Quichotte, 297.
Chaldée (Découvertes archéologiques en), 347.
Chameau (le) dans l'antiquité, 208.
Chant (le) du rossignol, 185.
Château (le) de la Grange, 169.
— de Saint-Germain en Laye; cheminée de la salle des fêtes, 113.
Chénier (André et Joseph), 256.
Cheval de Troie, 382.
Choix des vêtements, 382.
Cicéron (Sur les portraits de), 379.
Ciel (le) en 1883; astronomie, 15.
Cinq étages, 55.
Circulation des lettres en France, 32.
Cloître d'Elne, 68, 312.
Coello (Alonso Sanchez), 393.
Colliers (les) d'or, 254.
Colombiers antiques, 327.
Colonne brûlée (la) à Constantinople, 192.
Comète (la) de 1882, 288.
Commandeur (le) Mossen Pedro Margarité et deux tourterelles, 222.
Comment doit-on se coucher? 39, 86.
Comment je pris goût aux études, 83.
Comment on fabrique les verres de montre, 228.
Comment se faisaient les élections de l'Académie française, 46.
Composition et fabrication des verres d'optique, 358.
Condorcet, 166.
Constantinople; la colonne brûlée, 192.
— (la Mosquée d'Eyoub à), 121.
Consultation d'un maître d'école, 189.
Contes (Deux) de sauvages peaux-rouges, 186.
Corde (la) de puits, 375.
Cormorans à caroncules, 57.
Cris de Bologne; le Marchand de verreries, 213.
Cruche à bière du XVIIIe siècle; Toby Fill-Pot, 120.

Dattier (le), 307.
Dehaies de Montigny, 215, 231.
Dernière (la) gerbe, 200.
Dervicheis (les) hurleurs, 41.
Deux contes de sauvages peaux-rouges, 186.
Deux géants, 328.
Deux petits Savoyards (Scènes de l'opéra des) représentées sur des boutons d'habit, 73.
Dialecticien (un) obstiné, 45.
Différences dans le goût des arts; cinq étages, 55.
Diptyque (un) carolingien, 116.
Diseurs de riens, 170.
Disques crucifères, 79.
Domitia Lucilla; monnaie frappée à Nicée de Bithynie, 72.
Douceur, bienfaisance dans l'exercice de la médecine, 166.
Dragages (les) sous-marins, 153.
Duel (le); un capitaine à louer, 143.
Duguay-Trouin; sa maison à St-Malo, 84.

Echecs (Sur les), 198.
— (Personnages du jeu des) au XVe siècle, 172, 173, 196.
Ecole (l') de Grignon, 60.
— de Jean Cousin, 127.
Ecriture khmer, 263.
Ecrivain (l') des charniers, 344.
Education d'une famille de singes, 195.
Effet (un) d'éloquence, 79.
Elne (Pyrénées-Orientales), 68, 372.
Emigrants (les), 110.
Enfumés (les) de Carcassonne, 81.
Empereur (l') Caligula et un cordonnier, 97.
Emploi du temps, 119.
En comptant tous les jours, 32.
Episode (un) peu connu de l'influence française dans l'Inde, 215, 231.
Escapade (une) de Minette, 24.
Eurypharynx (l') pelecanoïdes, 9, 138.
Exactitude des descriptions de Camoens, 263.

Fable renouvelée des Grecs; la Robe de la Lune, 126.
Fête d'enfants (une) en Hollande au XVIIe siècle, 241.
Fils de portier, 75.
Finesse, 75.
Flore (la) de la Kabylie, 224.
Foire (la) de Séville, 76.
Fouilles du Louvre dans la salle des Cariatides, 388.
Fous (les), oiseaux des terres australes, 161.
Fragment de la mosaïque de Saint-Apollinaire-Nuovo, à Ravenne, 237.
Fragments d'un journal intime, 142.
France industrielle, 396.
Francheville (Statue de Henri IV, à Pau, par), 287.
Frêne (un) en Kabylie, 225.
Fresques (Deux) florentines, au Musée du Louvre, 148.

Galéasse (Note sur une), 319.
Galiana (Ruines du palais de), à Tolède, 44.
Garniture (une) de boutons, 73.
Gestes (les), 191.
Globes (les) du Lorrain Jean l'Hoste, 339.
Grau-du-Roi (Hospice maritime à), 371.
Grondeurs (les), 222.

Haine et mépris, 150.
Henri IV (Statue de) au château de Pau, 287.
Heterocrypta Marionis, 157.
Histoire (l') en cadeau de noces, 243.
— d'un vieil herboriste, 6, 38, 59.
Homme (un) résolu, 102.
Honoraires d'un professeur du monastère de San-Onofrio (seizième siècle), 248.
Hospice maritime au Grau-du-Roi, 123, 371.
Hospices maritimes en Italie, 123.

Idée nouvelle, 191.
Il n'y a pas de sot métier, 198.
Images de la poterie anglaise, 120.
Inquiétude, 54.

Jean Reynaud; lettres inédites, 2, 50, 375.
Jeanne Darc (la Tour de), 51. *Voy.* les Tables de la première série.
Jeunesse (la) de Saint-Simon, 100.
Joug de sacrifice en jaspe vert, 248.

Karité (le) ou arbre à beurre, 292.
Katchkar (le), 324.
Krummacher (Parabole de), 292.

Labourrache, vieil herboriste, 6, 38, 59.
Laiterie lombarde de Milan, 184.
Lamennais (lettres inédites de), 406.
Leçon (une) de mémoire, 17.
Lettre (une) de M. Français, 137.
Lettres inédites de Jean Reynaud, 2, 50, 375.
Lettres inédites de Lamennais, 406.
Longévité, 389.
Longfellow; sa résidence près de Cambridge, 190.

Macartney (Lord), 1793, 187.
Magdebourg (Quelques souvenirs de), 345.
Main (la) fermée, 400.
Maison habitée par Cervantes à Valladolid, 305.
— de Marco Polo, à Venise, 281.
Marchand (le) de verreries, 212.
Marchand (le) de vin, 376.
Marco Polo (Souvenirs de), 281, 307.
Marées, 32.
Marianne Brébiet, 65, 90, 122.
Mariette-Bey, 203, 233.
Mathew (Théobald), l'apôtre de la tempérance, 178.
Maxime orientale, 360.
Menu (un) de convives, 218.
Mère (la) de Marc Aurèle, 72.
Meuble (le) de Charles Parrocel au Musée du Louvre, 11.
Molière traduit et représenté en turc, 317.
Monument (le) de Philopappus à Athènes, 49.
Mosaïque (la), 235.
Mosquée (la) d'Eyoub, à Constantinople, 121.
Mot d'un aveugle célèbre, 63.
Musée (le) de Boulaq, 233.
— de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg; vase antique, 184.
— de South-Kensington, à Londres; nautile monté en cuivre doré (orfèvrerie allemande, fin du XVIe siècle), 145.
— national de Mexico; joug ou collier de sacrifice en jaspe vert, 248.
— du Prado, à Madrid, 176.
— (le) de sculpture comparée, au Trocadéro, 217.
— de Versailles; Trudaine (Charles-Daniel), 48.
Musique grecque (Ce qu'était la) dans l'antiquité, 191.

Natal, 255.
Nautile monté en cuivre doré, 144.
Ne rien décider, 211.
Nids (les) de salanganes, 244.
Nos éclaireurs, 309.
Note sur une galéasse, 319.
Noyers (les) de la Cordelle, à Vézelay, 345.

Oasis (les), 377.
Oiseaux (les) et les insectes, 407.
Oiseaux des terres australes, 56.
Oiseaux voyageurs, 200.
Oisiveté, 35.
Oracle (un); Aglaüs, 382.
Orgueil (l') d'une mère, 361.
Origine de la division de la France en départements, 171.
Orviétan, 151.
Ours (l') de neige, nouvelle, 261, 271, 283, 306, 315, 338, 354, 369 et 378.

Paris qui travaille, 383.
Parrocel (Charles); son dessin de la Marche pour la publication de la paix de 1739, au Louvre, 11.
Pascal (lettre de Jean Reynaud sur), 375.

Pêcheries (les) de Dieppe, 132.
Pêcheuses (les) de crabes, 65.
Peintre (un) à Quito, 405.
Pensées. — Amiel, 142. Bossuet, 110. Fontenelle, 184, 191. Gœthe, 134. Grenier (Edouard), 371. Janet, 235. Mann (Horace), 200. Maxime orientale, 360. Proverbe indien, 35. Proverbe persan, 248.
Pérégrinations (les) de Camarade, 7, 21, 42, 53, 78, 102, 138, 174.
Pernes (Porte Notre-Dame à), Vaucluse, 88.
Persiennes et jalousies, 390.
Peter Peterluys, 329.
Petite honte tournant à bien; Rowe, 343.
Pierre chronographique de Mexico, 255.
Pilons à tabac, 312.
Plaintes contre la société, 211.
Plaques d'ivoire sculpté du neuvième siècle, 117.
Plaza Mayor (la) à Madrid, 252.
Plus pauvre encore, 244.
Poisson (un) découvert en 1882, 9.
Port (le) d'Anvers, 4.
Porte Notre-Dame, à Pernes, 88.
Portrait d'Arthur Young par lui-même, 9.
— de Cervantes, 297.
Portraits d'Aristote, 1.
— de Cicéron, 379.
Positions de Jupiter et de Saturne en 1883, 30
— de Neptune en 1883, 31.
— d'Uranus en 1883, 31.
Poterie anglaise (Images de la), 120.
Préjugés : la Salamandre terrestre, 111. *Voy.* t. Ier, p. 8, de la 1re série.
Prière (la) de Képler, 70.
Principe de la conservation de l'énergie physique, 195.
Privilèges et supériorité des femmes touareg, 231.
Professeur (le) d'agriculture au village, 206, 386
— (le) d'histoire, 388.
Propos bretons : le Pillaouer, 158.
Propos (A) de discussions, 110.
Proverbe indien, 35.
— persan, 248.

Quelques costumes du XVe siècle, 171, 196.
Quelques locutions et usages arabes, 398.
Quelques souvenirs de Magdebourg, 345.
Questions, 407.
Queue (la) des Chinois, 403.

Racaille (Origine du mot), 162.
Rance (la), 115.
Réception (De la) des ambassadeurs européens à la cour de Chine, 187.
Remèdes (les) de bonne femme, 219.
Religions (les) païennes, 127.
Renaud de Châtillon, 103.
Repentir (le) est une preuve de libre arbitre, 110.
Réponse à un jeune commerçant, 75.
Résidence (Sur la) de Longfellow près de Cambridge, 190.
Respect, 375.
Reynaud (Jean), lettres inédites, 2, 50, 375.
Robe (la) de la Lune, fable renouvelée des Grecs, 126.
Roche (la) aux fées, 36.
Ruines du château de Fleuré, 209.
Ruines du palais de Galiana (Tolède), 44.

Sacrifices (Des) humains chez les Gaulois, 35.
Saint-Simon (Jeunesse de), 101.
Salamandre (la) terrestre; préjugés, 111. *Voy.* t. Ier, p. 8, de la 1re série.
Salanganes (les Nids de), 244.
Salle des fêtes du château de Saint-Germain, 113, 336.
Se souvenir, 183, 213, 229, 243, 259, 274, 294, 323, 366.
Sel (Couches de) inépuisables, 407.
Singulier remède contre la goutte, 200.
Socrate et Critias, parabole de Krummacher, 292.
Souvenirs d'un vieil herboriste, Labourrache, 6, 38.
Souverain (le) bien, 168.
Spectateurs (les) sur le théâtre, 63.
Statue de Henri IV au château de Pau, 287.
— de Cervantes, à Madrid, 301.
Sur la transformation et l'équivalence des forces, 398.

Tello (Découvertes à) en Chaldée, 347.
Thermomètres pour les dragages sous-marins, 156.
Timour et une fourmi, 75.
Toby Fill-Pot, cruche à bière du XVIIIe siècle; poterie du Staffordshire, 120.
Touareg (Privilèges et supériorité des femmes), 231.
Tour (la) de Jeanne Darc à Rouen, 51.
Tourasse, 34.
Transformation possible des vices, 394.
Travail, 392.
— de l'esprit, 400.
— manuel, 134.
Trocadéro (Musée de sculpture comparée au), 217.
Trop de grandeur, 184.
Trotte-Menu et compagnie, 226. 245, 249.
Trudaine (les), 46, 131.
Tunnel (le) projeté sous la Manche, 27.

Un des bienfaits du café, 75.
Une montée, dessin inédit de Topffer, 232.

Vase antique en argent doublé de verre, 184.
— en marbre du Musée arabe du Caire, 134.
— romain émaillé, 391.
Vauban et la forteresse de Belfort, 17.
Vieux (un) parapluie, 51.
Villefranche, vue prise de la colline de Saint-Jean, 137.
Vision (la) et la religion chez les Samoyèdes, 212.
Volonté en présence de la mort, 44.
Voyages de M. Boussingault aux volcans de l'Équateur, 266, 286, 310, 318, 342.
Vrai (le) but, 62.

Young (Arthur) en Italie, 140.
— son portrait par lui-même, 11.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

AGRICULTURE.

École (l') de Grignon, 60. Oiseaux (les) et les insectes, 407. Professeur (le) d'agriculture au village, 206, 386. Sur la condition actuelle de l'ouvrier des champs, 20.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE, LINGUISTIQUE.

Béranger et le dictionnaire de l'Académie, 163. Caliga (la), 99. Chameau (le) dans l'antiquité, 208. Colombiers antiques, 327. Diptyque carolingien, 116. Disques crucifères, 79. Dolmen de la Roche aux fées, 36. Fouilles du Louvre dans la salle des Cariatides, 388. Fragment de la mosaïque de Saint-Apollinaire-Nuovo, à Ravenne, 237. Galéasse *la Royale* restaurée, 321. Inscriptions d'Angkor-Vat, 264. Joug ou collier de sacrifice en jaspe vert, découvert à Orizaba, 248. Monument de Philopappus à Athènes, 49. Monnaie Domitia Lucilla, 72. Musique grecque (Ce qu'était la) dans l'antiquité, 191. Pierre chronographique de Mexico, 255. Portraits d'Aristote, 1. Portraits de Cicéron, 379. Racaille (Origine du mot), 162. Sceau de Renaud de Châtillon, 104. Vase antique en argent doublé de verre, 184. Tour de Jeanne Darc à Rouen, 51. Vase romain émaillé, 391.

ARCHITECTURE.

Cheminée (une) du château de Saint-Germain en Laye, 113. Cloître d'Elne (Pyrénées-Orientales), 68, 373. Fouilles de la salle des Cariatides au Louvre, 388. Maison de Duguay-Trouin, à Saint-Malo, 85. Monument de Philopappus, 49. Mosquée d'Eyoub, à Constantinople, 121. Porte (la) Notre-Dame, à Pernes (Vaucluse), 88. Salle des fêtes au château de Saint-Germain, 113, 336. Tour de Jeanne Darc, à Rouen, 51.

BIOGRAPHIE.

André del Sarte, 105. Aristote (Portraits d'), 1. Bernard (Claude), 95, 113, 202. Bernard Délicieux, 81. Budé (Guillaume), 363. Cervantes et son *Don Quichotte*, 297. Châtillon (Renaud de), 103. Chénier (André et Joseph), 256. Cicéron (Sur les portraits de), 379. Coello (Alonso Sanchez), 393. Condorcet, 166. Colonne (la) brûlée à Constantinople, 192. Dehaies de Montigny, 215, 231. Domitia Lucilla, mère de Marc Aurèle, 72. Duguay-Trouin, 84. Franklin, 79. Képler (la Prière de), 70. Lafayette (Résidence de) au château de la Grange, 169. Lamennais; lettres inédites, 406. Longfellow et les paysans, 190. Macartney (Lord), 187. Marco Polo (Souvenirs de), 281, 307. Mariette-Bey, 203. P. Mathew (le), apôtre de la tempérance, 180. Reynaud (Jean); lettres inédites, 2, 50, 375. Saint-Simon (Jeunesse de), 100. Tourasse, 34. Trudaine (les), 46, 131. Young (Arthur) en Italie, 140. Young (Arthur); son portrait par lui-même, 11.

ENSEIGNEMENT.

Grignon (Ecole de), 338. Professeur (le) d'histoire, 60. Professeur (le) d'agriculture au village, 206, 286.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Aigle (A l') d'or, notes de voyage, 128. Bambou gravé de la Nouvelle-Calédonie, 341. Bienfaisance (la) en Hollande, 313. Bonze (un) dans l'Indo-Chine, 285. Buttes Chaumont (les), 91. Carnet (le) d'un voyageur, 146, 209, 278, 295, 326, 334. Caverne de salanganes, à Korang-Kallong (côte méridionale de Java), 245. Château (le) de la Grange, 169. Chêne (le) de Guernica (Espagne), 63. Colonne (la) brûlée, à Constantinople, 192 Dattier (le) d'Egypte, 307. Derviches (les) hurleurs, 41. Elne (Pyrénées-Orientales), 68, 372. Foire (la) de Séville, 76. Hospice marin vénitien du Lido, 125. Maison de Duguay-Trouin, à Saint-Malo, 84. Maison habitée par Cervantes, à Valladolid, 305. Monument (le) de Philopappus, à Athènes, 49. Mosquée (la) d'Eyoub, à Constantinople, 121. Musée (le) de Boulaq, 233. Musée (le) du Prado, à Madrid, 176. Natal, 225. Noyers (les) de la Cordelle, à Vézelay, 345. Oasis d'El-Amri (Algérie), 377. Paysage (Villefranche), vue prise de la colline de Saint-Jean, 137. Peintre (un) à Quito, 405. Plaza Mayor (la), à Madrid, 252. Port (le) d'Anvers, 4. Privilèges et supériorité des femmes touareg, 231. Quelques locutions et usages arabes, 398. Rance (Sur la), près de l'écluse, 117. Résidence de Longfellow, près de Cambridge (États-Unis), 190. Roche (la) aux Fées, près de Vitré (Ille-et-Vilaine), 37. Ruines du château de Fleuré (Sarthe), 209. Statue de Cervantes, à Madrid, 301. Tolède; Ruines du palais de Galiana, 44. Tour (la) de Jeanne Darc, à Rouen, 51. Vision (la) et la religion chez les Samoyèdes, 212. Voyages et excursions aux volcans de l'Equateur; Puracé et Pasto, 266, 286, 310, 318, 342.

HISTOIRE.

Abus des logements militaires au seizième siècle, 150. Académie (l') des inscriptions et belles-lettres, 92. Bataille (la) de Campaldino (1289), 224. Celtes (les), 142. Centenaire de la découverte des aéro-

stats, 163. Chêne (le) de Guernica (Espagne), 64. Chronographie aztèque, 255. Dehaies de Montigny; épisode de l'influence française dans l'Inde, 215, 231. Don Garcia le Trembleur, roi de Navarre, 19. Emmurés (les) de Carcassonne, 81. Mère (la) de Marc Aurèle, 72. Monument (le) de Philopappus, 49. Origine de la division de la France en départements, 171. Quelques souvenirs de Magdebourg, 345. Réception (De la) des ambassadeurs européens à la cour de Chine, 187. Renaud de Châtillon, 103. Sacrifices (Des) humains chez les Gaulois, 35. Vauban et la forteresse de Belfort, 17.

INDUSTRIE, COMMERCE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE, TRAVAUX PUBLICS.

Art (l') du bronze au Japon; Brûle-parfums japonais, 33. Bienfaisance (la) en Hollande, 313. Budget (le) d'un jeune Parisien, 194. Carte industrielle de la France, 394. Ce qu'on perd de papier, 292. Circulation des lettres en France, 32. Comment on fabrique les verres de montre, 228. Composition et fabrication des verres d'optique, 358. Concours ouvert en 1880 par M. Isaac Péreire, 407. Machine perforatrice du colonel Beaumont, au tunnel sous la Manche, 28. Mosaïque (la), 235. Tunnel (le) projeté sous la Manche, 27. Young (Arthur), 140.

INSTITUTIONS, FINANCES, STATISTIQUE.

Académie (l') des inscriptions et belles-lettres, 92. Carte industrielle de la France, 394. Circulation des lettres en France, 32. Hospices maritimes en Italie, 123. Hospice maritime au Grau-du-Roi, 123, 371. Laiterie lombarde de Milan, 184.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Abus (un) de langage, 134. Ajournement, 59. Amour de l'humanité, 149. A peu près (l'), 163. Art (l'), 407. Capitaine (un) à louer; le duel, 143. Cats (Jacob), poète hollandais, 219, 239. Chant (le) du rossignol, 185. Cheval de Troie, 382. Colliers (les) d'or, 54. Diseurs de riens, 170. Douceur, bienfaisance dans l'exercice de la médecine, 166. Education d'une famille de singes, 195. Emigrants (les), 110. Emploi du temps, 119. En comptant tous les jours, 32. Exactitude des descriptions de Camoens, 263. Finesse, 75. Fragments d'un journal intime, 142. Gestes (les), 191. Haine et mépris, 149. Idéal (l') et l'homme, 263. Idée nouvelle, 191. Il n'y a pas de sot métier, 198. Inquiétude, 54. Lettres inédites de Jean Reynaud, 2, 50. Lettres inédites de la Mennais, 406. Libre arbitre (le Repentir est une preuve de), 110. Maxime orientale, 360. Molière traduit et représenté en turc, 317. Nos éclaireurs, 309. Ne rien décider, 211. Oisiveté, 35. Pensées, 371. Plaintes contre la société, 211. Prière (la) de Képler, 70. Professeur (le) d'agriculture, 206, 386. Propos (A) de discussions, 110. Proverbe indien, 35. Proverbe persan, 248. Questions, 407. Religions (les) païennes, 127. Réponse à un jeune commerçant, 75. Respect, 375. Souverain (le) bien, 168. Transformation possible des vices, 394. Travail, 392. Travail de l'esprit, 400. Travail manuel, 134. Trop de grandeur, 184. Volonté en présence de la mort, 44. Vrai (le) ciel, 62.

Nouvelles, Récits, Légendes, Apologues. — A l'Aigle d'or, notes de voyage, 128. Après déjeuner, 44. Aventures (les) de M. Lambkin, gentleman, 351, 368. Cinq étages, 55. Commandeur (le) Mossen Pedro Margarité et deux tourterelles, 222. Comment je pris goût aux études, 83. Corde (la) de puits, 375. Consultation d'un maître d'école, 189. Deux contes de sauvages peaux-rouges, 186. Deux géants, apologue, par Grandville, 328. Dialecticien (un) obstiné, 45. Effet (un) d'éloquence, 79. Empereur (l') Caligula et un cordonnier, 97. Escapade (une) de Minette, 24. Fils de portier, 75. Grandeurs (les), 222. Histoire d'un vieil herboriste, 6, 38. Homme (un) résolu, 102. Leçon (une) de mémoire, 17. Main (la) fermée, 400. Marianne Brébiet, 65, 90, 122. Mot d'un aveugle célèbre, 63. Oracle (un), Aglaïs, 382. Orgueil (l') d'une mère, 361. Ours (l') de neige, 261, 271, 283, 306, 315, 338 354, 369, 378. Pérégrinations (les) de Camarade, 7, 21, 42, 53, 78, 102, 138, 174. Peter Peterluys, 329. Petite honte tournant à bien; Rowe, 343. Pillaoner (le), 158. Plus pauvre encore, 244. Robe (la) de la lune, fable renouvelée des Grecs, 126. Se souvenir, 183, 213, 229, 243, 259, 274, 294, 323, 366. Socrate et Critias, parabole de Krummacher, 292. Timour et une fourmi, 75. Vieux (un) parapluie, 51.

MARINE, PÊCHE.

Dragages (les) sous-marins, 9, 153. Marées, 32. Note sur une galéasse, 319. Pêcheries (les) de Dieppe, 132. Pont (le) du *Travailleur*, 153. Pêcheuses de crabes, 65.

MŒURS, CROYANCES, PRÉJUGÉS, COUTUMES, COSTUMES, AMEUBLEMENTS.

Bambou gravé de la Nouvelle-Calédonie, 340. Bijoux-reliquaires de Catalogne, 296. Boîte à médecine japonaise en laque d'or, 157. Bonze (un) dans l'Indo-Chine, 285. Brûle-parfums chinois de la collection de M. G. Devéria, 189. Brûle-parfums japonais en bronze fondu à cire perdue (collection de MM. Bing frères), 33. Cachet d'un nabab, 216. Café (un des bienfaits du), 75. Caliga (la), 99. Carnet de poche à secret, 23. Coiffures de dames en 1783, d'après une estampe de C.-L. Desrais, 164. Comment se faisaient les élections à l'Académie française, 46. Costumes (Quelques) du XVe siècle, miniatures, 174, 196. Dernière (la) gerbe, 200. Derviches hurleurs, à Scutari, 41. Disque crucifère ou flabellum, 79. Duel (le); un capitaine à louer, 143. Échecs (Sur les), 198. Écrivain (l') des charniers, 344. Éventail Louis XVI de 1783, avec ballons peints en écussons et sculptés sur le manche et la monture d'ivoire, 165. Garniture (une) de boutons, 73. Globe de cuivre conservé à la bibliothèque de l'Institut, 340. Histoire (l') en cadeau de noces, 243. Honoraires d'un professeur du monastère de San-Onofrio, XVIe siècle, 248. Joug de sacrifice en jaspe vert, au Musée de Mexico, 248. Marchand (le) de verreries, 212. Marchand (le) de vin, 376. Menu (un) de convives, 218. Oiseaux (les) et les insectes, 407. Paris qui travaille, 383. Pilons à tabac, 312. Persiennes et jalousies, 390. Pot à orviétan, 152. Préjugés; la Salamandre terrestre, 111. *Voy.* t. Ier, p. 8 de la 1re série. Privilèges et supériorité des femmes touareg, 231. Queue (la) des Chinois, 403. Spectateurs (les) sur le théâtre, 63. Toby-Fill-Pot, cruche à bière anglaise du XVIIIe siècle, 120. Vase romain émaillé, 391.

PEINTURE, TABLEAUX, ESTAMPES, DESSINS.

Ancienne salle à manger de l'auberge de l'Aigle d'or, à Evron (Mayenne), dessin de Catenacci, 129. Anglais (un) et une Anglaise, d'après un album chinois, 188. Anvers; effet de nuit; le bassin de la Campine, à Anvers, dessin de Grandsire, 5. Arbre (l') à beurre, dessins de Clément, 293. Aspect télescopique de la planète Saturne, 29. Atelier (un) de peinture à Quito, dessin d'Ernest Charton, 405. Aventures (les) de M. Lambkin, gentleman, dessins de Cruikshank, 351, 368. Averse (une), dessin de Topffer, 152. Bas-relief du seizième siècle dans l'église de Saint-Maurice, à Sens, dessin de Fromont, 127. Bijou-reliquaire en émail, dessin de Sellier, 296. Boîte à médecine japonaise en laque d'or, dessin de Carnier, 157. Bonze (un) dans l'Indo-Chine, dessin de Vuillier, 285. Bord (le) de la lune à l'époque du premier quartier, 15. Boutons d'habit représentant quelques scènes des Deux petits Savoyards, dessin de Carnier, 73. Brûle-parfums japonais, dessin de Valentin, 33. Buste de Cicéron, au Musée de Madrid, dessin de Sellier, 381. Campement de Mariette-Bey pendant les fouilles du Sérapéum de Memphis, 205. Capitaine à louer, estampe du dix-huitième siècle, 144. Carnet à secret de la fin du dix-septième siècle, dessin de Carnier, 24. Cats (Jacob), poète néerlandais, d'après l'édition de ses Œuvres publiée en 1658, 220. Cats; gravures tirées des ses Œuvres (1657), 221, 240, 241. Caverne de salanganes, dessin de de Drée, 245. Chambre (une) de paysans dans le palais de Caliana (Tolède), dessin de Laborne, 45. Chant (le) du rossignol, dessin de Ciacomelli, 185. Château (le) de la Grange, résidence de Lafayette, dessin de A. de Bar, 169. Cheminée de la salle des fêtes, au château de Saint-Germain en Laye, dessin de Sellier, 113. Chêne (le) de Guernica, d'après une estampe ancienne, 64. Cloître (le) d'Elne (Pyrénées-Orientales), dessin de Sellier, d'après une photographie, 69. Coiffures de dames en 1783, d'après une estampe de C.-L. Desrais, 164. Colonne (la) brûlée, à Constantinople, dessin de Catenacci, 193. Cormorans (les) à caroncules, dans le détroit de Magellan, dessin de Freeman, 57. Croquis inédit de Jean Reynaud, 3. Dans un bocal, croquis inédit de Topffer, 32. Disque crucifère en métal doré, ciselé et émaillé, dessin de Valentin, 80. Domitia Lucilla, d'après une monnaie de la Bibliothèque nationale, 72. Eclaireurs (les), dessin de Fromont, 309. Ecrivain (l') des charniers, dessin de Vidal, d'après une gravure du dix-huitième siècle, 344. Emigrants (les), 110. Entrée du Musée de sculpture comparée, au palais du Trocadéro, dessin de Clerget, 217. Ethiopien et chameau, d'après un vase grec du Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, 208. Eurypharynx (l') pelecanoïdes, 9. Eventail de 1783, dessin de A. Tissandier, 165. Facsimilé de l'écriture d'Arthur Young, 11. Foire (la) de Séville, dessin de Laborne, 77. Fouilles de la salle des Cariatides au Louvre, dessin de Sellier, 389. Fous (les), dessin de Freeman, 161. Frêne (un) en Kabylie, dessin de de Drée, 225. Fresques (Deux) florentines, au Musée du Louvre, dessin de Fromont, 148. Galéasse la Royale, au Louvre, dessin de Brun, 320. Globes (les) du Lorrain Jean l'Hoste, dessin de Brun, 339. Katchkar (le), dessin de M. Capus, 325. Lucrezia del Fede, femme d'André del Sarte, d'après la fresque de la Nativité, par André del Sarte, à Florence, dessin de J. Laurens, 109. Maison habitée par Cervantes, dessin de Vuillier, 305. Maison de Duguay-Trouin, à Saint-Malo, dessin de H. Catenacci, 85. Maison de Marco Polo, dessin de Clerget, 281. Marchand de verreries, dessin au Musée du Louvre, 213. Marchand (le) de vin, d'après Lagniet, 376. Mariette-Bey, portrait par Claverie, 204. Marche pour la publication de la paix, à Paris, le 1er juin 1739, dessins de Ch. Parrocel, au Musée du Louvre, 13. Mathew (le P.), dessin de Gilbert, 180. Monument (le) de Philopappus, à Athènes, dessin de H. Catenacci, 49. Mosquée d'Eyoub, dessin de de Drée, 142. Musée (le) de Boulaq, dessin de Sellier, 233. Musée du Prado, à Madrid, dessin de de Bar, 177. Oasis d'El-Amri, vue du côté de l'est, dessin de de Bar, 377. Orgueil maternel; composition et dessin de Ciacomelli, 361. Parc (le) des buttes Chaumont, le grand rocher et le pont suspendu, dessin de de Bar, 92. Paris qui travaille, composition et dessin de Tissandier et Gilbert, 384, 385. Personnages du jeu des échecs, miniature du quinzième siècle, dessins de P. Vidal, 172, 173. Plaques d'ivoire sculpté du neuvième siècle, dessin de Garnier, 117. Pêcheries (les) de Dieppe, dessin de Garnier, d'après Beyle, 133. Pêcheuses de crabes, peinture de Beyle, dessin d'Edouard Garnier, 65. Pilons à tabac, dessin de Garnier, 312. Planète (la) Jupiter telle qu'elle apparaît en ce moment (tache rouge énigmatique), 16. Pont (le) du Travailleur, dessin de Gilbert, 153. Porte Notre-Dame, à Pernes (Vaucluse), dessin de Jules Laurens, 89. Portrait par André del Sarte, dessin de J. Lavée, 105. Portrait de Cervantes, dessin de J.-P. Laurens, 297. Roche (la) aux Fées, dessin de Catenacci, 36. Ruines du château de Fleuré (Sarthe), dessin de B. Haurèau, 209. Salamandre (la) terrestre, dessin de Freeman, 111. Salle des fêtes au château de Saint-Germain, dessin de Sellier, 337. Séance (une) de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dessin de Claverie, 93. Soleil (le) à son maximum de taches et de protubérances, 15. Statue de Cervantes, dessin de Sellier, 301.

Statues et fragments découverts en Chaldée, dessins de Cuyer, 348, 349. Sur la Rance, dessin de Catenacci, 116. Tailleur et Calfat, composition et dessin de Pierre Vidal, 329. Toby Fill-Pot, cruche à bière anglaise, dessin de Garnier, 120. Tour de Jeanne Darc avant et après sa restauration, dessins de de Bar, 52. Tracé du tunnel sous la Manche, 28. Trudaine (Daniel-Charles), buste au Musée de Versailles, dessin de Sellier, 48. Une montée, dessin inédit de Topffer, 232. Vase romain émaillé, dessin de Sellier, 391. Vue à vol d'oiseau de l'Ecole agricole de Grignon (Seine-et-Oise), dessin de Gilbert, 61.

Peintures. — Bonne affaire (une), peinture de Knaus, 249. Condorcet, miniature, 168. Délivrance (la) des emmurés de Carcassonne, peinture de Jean-Paul Laurens, 81. Dernière (la) gerbe, tableau de Maurice Leloir, 201. Enfant (l') aux oies, peinture par Knaus, dessin de Jules Lavée, 25. Fragment de fresque d'André del Sarte, à Santa-Annunziata, à Florence, 109. Fragment de mosaïque de Sant-Apollinare Nuovo, 237. Fresques (Deux) florentines du XVe siècle, transportées au Musée du Louvre, 148, 149. Joueurs (les), tableau de Blaas, 401. Noyers (les) de la Cordelle, paysage par Guillon, 345. Paye (la) des moissonneurs, tableau de Léon Lhermitte, 21. Paysage à Villefranche, vue prise de la colline de Saint-Jean, tableau et dessin de Français, 137. Pêcheries (les) de Dieppe, tableau de Beyle, 133. Pêcheuses de crabes, tableau de Beyle, 133. Portrait par André del Sarte, 105. Portrait du duc de Saint-Simon, au Musée de Chartres, 101. Portrait de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, par Sanchez Coello, 393. Scène (une) dans la mosquée des derviches hurleurs, à Scutari, peinture d'Albert Aublet, 41. Vauban donne les plans des fortifications de Belfort (1687), tableau de Tony Robert-Fleury, 17.

SCIENCES.

Astronomie. — Ciel (le) en 1883, 15, 29. Comète (la) de 1882, 288.
Zoologie. — Acclimatation des animaux et des plantes, 373. Chameau (le) dans l'antiquité, 203. Dragages (les) sous-marins, 153. Eurypharynx (l') pelecanoïdes, 9, 138. Fous (les), 161. Heterocrypta marionis, 157. Katchkar (le), 324. Nids (les) comestibles de salanganes, 241. Oiseaux (les) des terres australes, 56, 161. Oiseaux voyageurs, 200. Poisson (un) découvert en 1882, 9. La Salamandre terrestre, 111. *Voy.* t. Ier, p. 8, de la 1re série.
Botanique. — Alfa (l'), *Stipa tenacissima*, 84. Dattier (le), 307. Flore (la) de la Kabylie, 224. Karité (le) ou arbre à beurre, 293.
Géologie. — Couches de sel inépuisables, 407. Voyages; excursions aux volcans de l'Équateur, 266, 286, 310, 318, 342.
Médecine, Hygiène. — Choix des vêtements, 382. Comment doit-on se coucher? 39, 86. Longévité, 389. Médecine (Douceur, bienfaisance dans l'exercice de la), 166. Orviétan, 151. Remèdes (les) de bonne femme, 219. Singulier remède contre la goutte, 200.
Physique. — Air (l') traverse les murs, 351. Centenaire (le) de la découverte des aérostats, 163. Principe de la conservation de l'énergie physique, 195. Vision (la) et la religion chez les Samoyèdes, 212.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE.

Art (l') du bronze au Japon; brûle-parfums, 33. Bas-relief du XVIe siècle dans l'église de Saint-Maurice, à Sens, 127. Bijou-reliquaire en émail de Catalogne, 296. Budé (Guillaume), statue par Maximilien Bourgeois, 365. Buste d'Aristote, 1. Buste de Cicéron, Musée de Madrid, 381. Chapiteaux et piliers du cloître d'Elne, 68, 373. Colombier sacré, feuille d'or estampée trouvée dans les fouilles de M. Schliemann, à Mycènes, 328. Fils (le) de l'ouvrier, bas-relief en bronze, par M. E. Delaplanche (1882), 408. Monument élevé au P. Mathew, à Cork, en Irlande, 181. Musée (le) de sculpture comparée, au Trocadéro, 217. Nantile monté en cuivre doré, 144. Patère romaine émaillée trouvée à Pyrmont en 1883, 392. Statues et fragments découverts en Chaldée, 348, 349. Statue de Cervantes à Madrid, 301. Statue de Henri IV à Pau, par Francheville, 287. Trudaine (Daniel-Charles), buste au Musée de Versailles, 48. Vase antique au Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, 184. Vase en marbre au Musée arabe du Caire, 134.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1883

Barthélemy Saint-Hilaire, p. 1.
Bertrand (Alexandre), 36.
Bouchot (Henri), 171, 196.
Boussingault, 266, 286, 310, 318, 342.
Capus (G.), 324.
Carnot (H.), 345.
Cats, 238.
Charton (Édouard), 41, 54, 55, 72, 75, 79, 83, 97, 110, 119, 127, 134, 143, 148, 149, 150, 169, 170, 189, 211, 218, 254, 263, 272, 280, 328, 343, 347.
Charton (Jules), 27.
Chennevières (Henry de), 11.
Colomb (Mme), 7, 21, 42, 53, 78, 102, 138, 174, 261, 271, 283, 306, 315, 338, 354, 369, 378.
Darcel (Alfred), 116.
Dechambre (Dr), 39, 86, 166.
Délerot (Émile), 256.
Denis (Ferdinand), 63, 222.
Devéria (Gabriel), 187, 403.
Duveyrier (Henri), 232.
Flammarion (Camille), 15, 29, 288.
Français, 137.
Garnier (Édouard), 23, 33, 73, 120, 144, 157.
Gerspach (Ed.), 235, 268.
Girardin (Jules), 24, 65, 90, 122, 185, 198, 226, 245, 250, 329, 361.
Grandsire, 5.
Guignet, 111, 206, 386.
Guiraud (Ernest), 191.
Hamy (Dr), 255, 340.
Hauréau, 81, 363.
Laboulaye (Édouard), 126.
Lafaye (Georges), 281, 307, 379.
Laffitte (Paul), 9, 19, 20, 44, 46, 60, 76, 100, 131, 132, 140, 166, 176, 194, 252, 280, 297, 383, 393, 394.
Lalanne (Léon), 215, 231.
Lalanne (Ludovic), 339.
Laurens (Jules), 88.
Lefebvre (E.), 398.
Legouve (Ernest), 17, 218.
Lesage, 178, 186.
Lesbazeilles (Eugène), 4, 244, 313.
Linas (Charles de), 79.
Marchant (Dr Louis), 151, 312.
Margollé (Élie), 263.
Martin (Henri), 35, 142.
Merlet (L.), 150.
Milne-Edwards (Ad.), 9, 153.
Muntz (Eugène), 224.
Noel (Eugène), 6, 38, 51, 59, 62, 182, 213, 229, 243, 259, 274, 294, 323, 366, 382.
Oustalet, 56, 160, 275.
Paris, 319, 326.
Pelet (Paul), 146, 209, 278, 295, 334, 357.
Petit (Maxime), 84, 91, 92, 171, 192, 336.
Quatrefages (de), 70, 373.
Quellien, 158.
Reclus (Paul), 95, 113, 202.
Rhoné (Arthur), 113, 134, 203, 233, 265.
Saglio (Edmond), 49, 99, 103, 105, 184, 208, 327, 391.
Schœffer (Ad.), 407.
Sicotière (de la), 390.
Tissandier (Gaston), 163.
Vaulabelle (Alfred de), 228, 358.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00676 1635